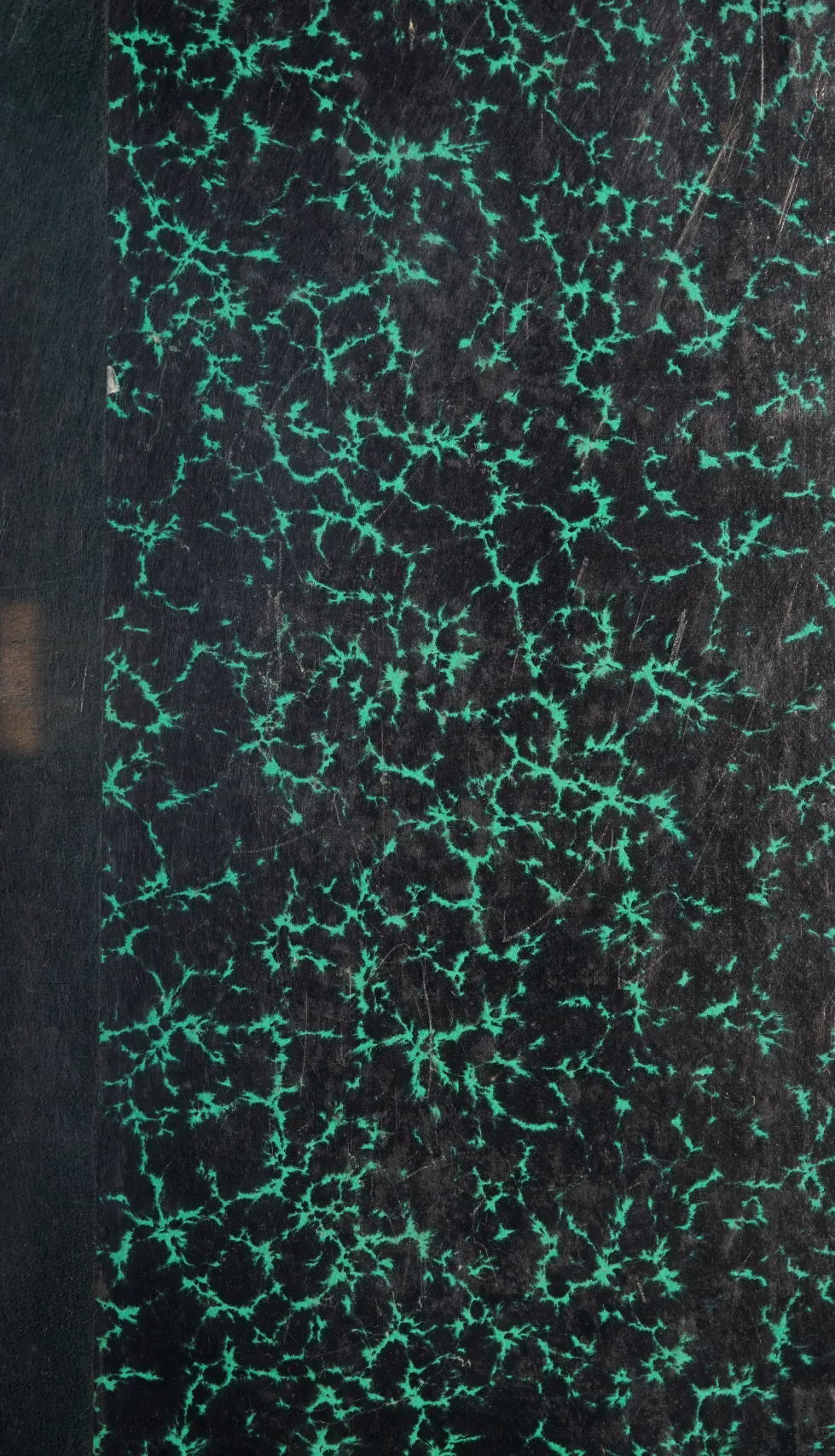

HK
5

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmond1914unse

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIVe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE

TOME DIX-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1914

THE GETTY CENTER

LA
GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES
DE FRANCE[1]

III[2]

IX

DANS LES COULOIRS. — PAX AUT BELLUM

L'agrément de la Chambre, c'est d'être à la fois une foule et une solitude. On y est nombreux et on y est seul. De collègue à collègue, on ne se doit qu'une politesse de gens de bonne compagnie qui voyagent dans le même wagon. Cette liberté fait l'agrément de la maison. Elle se restreint pour celui qui désire être ministre; elle s'élargit à l'infini pour celui qui n'appartient à aucun groupe. Je n'attends rien, je ne désire rien; mon indépendance est parfaite...

O quiétude ! Je vous chante dans l'instant même où je vous perds. Une ambition m'est venue ! A toutes les heures du jour, maintenant, je suis le fâcheux qui, un papier à la main, entraîne celui-ci et celui-là, et tout le monde, à tour de rôle, dans l'embrasure d'une fenêtre; je souhaite plaire à des adversaires, obtenir leur bonne grâce et leur collaboration, et leur faire signer le projet de résolution que voici : « La Chambre, considérant que

(1) *Copyright by* Émile-Paul, 1914.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913.

l'ensemble de nos monumens d'architecture religieuse constitue un trésor national et qu'il y a lieu de le sauvegarder, invite le Gouvernement à assurer, par des règles légales, la préservation et la conservation de ces monumens. »

C'est peu de chose, mais ce serait décisif. Pour l'accepter, il n'y a pas besoin d'être catholique, il suffit d'être intelligent. J'ai bon espoir. On insiste sur la bêtise ou la vulgarité de cette Chambre! Ce n'est pas ma thèse. Elle regorge de gens qui savent faire des choses difficiles et qui, en deux temps et trois mouvemens, se haussent à tenir les grands emplois. Pourquoi dans une conversation familière ne les tirerait-on pas hors de leurs préjugés les plus sombres? Rien à faire, c'est entendu, avec ces êtres sans lumière dont le gros œil méfiant et très vite irrité ne sait rien voir au delà de l'abreuvoir du village, mais pourquoi ne pas causer avec ceux que je soupçonne de combattre les églises par amour des écoles? Nous avons en commun l'idée d'un héritage de pensées, d'un bien spirituel à transmettre aux enfans. Ils m'offrent une anse par où je puis les saisir.

Un des premiers que j'aborde, c'est M. Ferdinand Buisson, que je rencontre chaque semaine à la Commission de l'Enseignement. Il me répond :

— Mais pourquoi pas? Je passe mes vacances dans un petit village où je vis en paysan; on y est très pauvre; je donne mon obole au curé pour qu'il entretienne le bâtiment de son église. Dès l'instant qu'il ne s'agit pas de revenir sur la loi de Séparation, je signe.

Un socialiste unifié, M. Albert Thomas, universitaire, avec une belle franchise intellectuelle, me donne, lui aussi, son nom et me promet un constant appui.

Bons débuts, encourageans! mais j'arrive vite à des couches plus dures. Un homme de valeur et de culture, après avoir examiné mes plus émouvantes photographies de ruines, me refuse son appui avec cette dure réflexion :

— Pour se réaliser, la royauté a détruit bien des choses belles et excellentes, pourquoi voulez-vous que la démocratie ne le fasse pas?

C'est une réponse exceptionnelle. Le ton ordinaire de ceux qui se dérobent est mieux donné par ce radical qui, sans essayer de justifier les vandalismes que je lui raconte, me dit :

— Qu'y faire, monsieur Barrès! c'est l'histoire de toutes les

batailles. Il y a des coups qui portent d'une manière malheureuse !

Le brave homme ! Il avait vraiment du chagrin dans la voix. Et je rencontre beaucoup de collègues de son espèce. Ah ! nos églises, on les aime bien au Palais-Bourbon. On les aime presque trop. Je commence à en avoir le frisson. Je pense quelquefois à une troupe de blancs tombés aux mains d'une tribu anthropophage. On les nourrit fort bien et même on les engraisse ; un jour, ils sauront pourquoi ! Toutes ces semaines, dans les couloirs, devant les photographies de belles petites églises rurales que je montre, je vois une quantité de gens aux yeux brillans qui se lèchent les babines ! Je me demande avec inquiétude si ce n'est pas pour les manger.

L'autre jour, un radical-socialiste m'écoutait avec bienveillance.

— Soit ! me dit-il, j'accepte que la commune et l'État se préoccupent d'assurer la vie de l'édifice religieux, mais j'y mets une condition. L'église entretenue par la collectivité doit devenir la maison de la collectivité. Il faut que dans nos villages, une fois les cérémonies cultuelles accomplies, elle soit à la disposition des sociétés.

— Quelles sociétés, grand Dieu !

— Les sociétés philanthropiques et autres d'un caractère élevé. En Alsace, vous avez des églises qui servent tour à tour aux catholiques et aux protestans. Et voyez ! les gens de Bâle invitent notre collègue Jaurès à parler dans leur cathédrale.

— Jaurès dans l'église du village ! J'aimerais mieux qu'elle s'écroulât.

Mon radical eut un cri de triomphe :

— Ah ! vous voyez, vous apportez dans la question une préoccupation confessionnelle.

— Non, je refuse simplement d'organiser la guerre civile au village.

Et j'aurais pu ajouter : introduire l'antichristianisme dans nos églises, c'est les vouer à la mort. Des antichrétiens détestent le sens même de nos édifices religieux. Ils tendent fatalement à les modifier. Qu'on leur livre Notre-Dame de Paris, Chartres, Amiens, Reims et Beauvais pour y installer la déesse Raison, ils auront tôt fait par une suite de mesures, à leurs yeux les plus utiles et les plus convenables, de dénaturer ces hautes nefs où, dans chaque détail, ils trouvent marquée et proclamée

la suprématie de la foi, qui est justement ce qu'ils nient. Ce serait folie de compter sur les ennemis du Christ, fussent-ils des esthètes, pour maintenir intégralement un édifice qui est la figure et la pensée, l'expression même du Christ.

Ce serait folie, mais cette folle idée, je la distingue chez un grand nombre de mes collègues, et si l'on regarde bien, elle éclate de toutes parts dans le pays. Il y a nombre de communes pour tenter de la réaliser. De tous côtés des maires prétendent enlever au curé son droit de jouissance exclusive. On en a vu prescrire des sonneries civiles à la pointe du jour, à midi, à la tombée de la nuit, afin de supprimer les sonneries de l'*Angelus* qui ont lieu à ces mêmes heures ; autoriser les sonneries pour les obsèques civiles, pour les baptêmes civils, pour les fêtes municipales, pour l'heure des repas, pour la reprise des travaux des champs, pour les réunions du conseil municipal, pour l'appel des enfans à l'école, pour l'ouverture ou la fermeture du scrutin ; permettre à toute personne de faire sonner les cloches, moyennant un salaire au sonneur, pour des cérémonies privées ; enfin réduire le nombre des sonneries religieuses, voire les interdire tout à fait. On a vu un maire faire ouvrir par un serrurier la porte de l'église, y introduire un convoi funèbre, et procéder à un simulacre d'enterrement religieux. On a vu ailleurs les offices célébrés par un prêtre interdit. Et il y a des tribunaux à Rodez, à Château-Chinon, à Nérac, pour approuver ces abus de pouvoir. Sans doute, la jurisprudence jusqu'à cette heure a rectifié ces empiétemens, a maintenu l'usage de l'église aux seuls prêtres, mais la prétention subsiste en doctrine et aspire à triompher. Qu'est-ce que je vous disais donc, qu'on aime les églises ? On se les arrache.

Sommes-nous là devant un mot d'ordre de l'anticatholicisme, ou devant des volontés spontanées et convergentes ? Je n'en sais rien, mais cette vue qui m'est ouverte sur le désir de certains anticatholiques de s'installer dans les églises, avive mon impatience de connaître la pensée politique de nos gouvernans. Que veulent les pilotes qui dirigent notre navigation sur cet océan de haine ?

A maintes reprises, j'ai essayé d'interroger le nouveau ministre de l'Intérieur, M. Steeg. Il est fuyant, pressé, distrait, obscur. Je ne vois ni ses yeux ni ses intentions. Je ne vois que sa retraite derrière une épaisseur de silence et de phrases brous-

sailleuses. Et moi, sans fusil, sans arme, n'ayant même pas en main un morceau de brioche, je poursuis infatigablement cet animal craintif. Quand j'ai réussi à le joindre, sur tous sujets il est excellent de courtoisie et de clarté, mais qu'une pointe de clocher apparaisse à l'horizon, il se métamorphose en brouillard et s'évapore.

Du moins ai-je pu causer avec quelques-unes des fortes têtes du parti au pouvoir.

— Nous ne sommes pas les ennemis des églises, me disent-ils ; vos raisons valent à nos yeux, mais le moment n'est pas venu.

Et c'est en vain que je leur parle de la pluie, du vent, des goutières et de la foudre, ils regardent ailleurs, prennent de grands airs sagaces.

L'un d'eux me dit :

— Les prêtres ont été bien maladroits, monsieur Barrès.

Puis il se tait en tirant sur son cigare. Je ne sais comment vous rendre son accent et la signification de son silence. Il s'est mis à songer, tout en attendant que je continue. C'est un de ces hommes qui ont frappé l'Église quand ils avaient le pouvoir à conquérir et qui maintenant voudraient bien le garder avec l'aide de celle qu'ils sentent immortelle. Ils ne haïssent plus, puisqu'ils n'y ont plus intérêt. Mais comment « se rabibocher ? »

J'ai laissé mon homme à ses méditations. Voici le fruit des miennes. Je crois que l'idée de nos politiques, à cette minute, serait de prolonger la détresse des églises pour garder une arme contre le Vatican et une valeur d'échange. Ils sont assez inquiets de s'être privés des moyens de coercition que le Concordat leur fournissait, et ils calculent qu'en laissant les édifices cultuels en péril, ils tiennent dans une mesure quelconque le clergé... A mon avis, ils acceptent, pour une date indéterminée, le principe de régler le problème des églises, mais il entendent que ce soit d'une manière qui mette dans leurs mains quelque nouveau moyen de pression électorale... Au reste, s'il faut que les églises meurent, ils en prennent leur parti. Ne sommes-nous pas tous mortels ? Les églises sont de vieilles gens, de vieilles grand'mères ; il faut qu'elles meurent, c'est la loi du monde et le bonheur des héritiers. Mais tout se fera décemment, et, dès maintenant, il est bien entendu qu'on prendra un moulage de leurs chers visages sur leurs lits de mort.

Nous nous sommes occupés de cela, l'autre matin, en séance. Nous n'avons pas voté un sou pour les entretenir. A quoi bon prolonger les souffrances de ces malheureuses? Mais Jaurès a éveillé la sympathie universelle pour les musées et les collections de moulages :

— Notre pays, a-t-il dit, est riche de trésors incomparables, et il est évidemment un de ces pays de fine et profonde culture qui peuvent offrir au monde des œuvres qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Ce qui nous manque, c'est le don de mise en œuvre...»

Et il a demandé qu'on fît une place beaucoup plus large aux détails de notre architecture religieuse dans le musée du Trocadéro.

Nous avons tous applaudi. Grâce au ciel, désormais, les plus honnêtes arrangemens sont pris pour le décès des églises; le mouleur, sa truelle en main, se tient à côté du cadavre... Mais, une idée! Si, avec ce plâtre, on bouchait les trous de pluie? Je l'ai dit à la Chambre :

« Nous admirons, au musée du Trocadéro, des moulages de nos principaux types d'architecture et, le plus souvent, d'architecture religieuse; n'aurons-nous pas une pensée pour les sœurs de ces magnifiques églises, pour des églises qu'on ne classe pas parce qu'elles auraient été, à leur époque, des copies et que les commissions de classement ne veulent garder que les modèles de premier rang. Des copies, des répliques, des doubles? Non pas! L'artiste, l'architecte et même la population du petit pays introduisaient dans les plus modestes églises un élément personnel, une légère modification, quelque chose qui les rend intéressantes, d'une manière chaque fois nouvelle, pour les artistes et pour les patriotes. Une fois de plus, je demande au Gouvernement de vouloir bien prendre en considération un problème si important et qui ne sera pas toujours vivant : les charmantes et touchantes églises, si vénérables, si précieuses, s'inclinent, et, faute de soins, si vous n'intervenez, elles vont commencer à mourir. »

On a applaudi, et puis on est passé à un autre numéro du cirque parlementaire.

En vérité, au milieu de pareilles scènes, comment l'esprit ne se troublerait-il pas jusqu'à douter de sa force! Faut-il nécessairement que ses créations cèdent aux puissances de mort et

que la folle végétation recouvre et délite le temple édifié par le génie ! Où êtes-vous, belles heures de plénitude et d'élan ? Ici l'âme se rétracte et s'engourdirait. De tels jours, en fin de séance, à l'heure où l'atmosphère de la salle en s'épaississant répand sur tous les visages d'affreux tons jaunâtres, il est difficile d'échapper à une sorte d'empoisonnement, à une dépression que nous valent, je pense, tant de discours dispersés en poussières malsaines. On s'en revient chez soi navré, avec un sentiment amer et profond de la brutalité des uns et de l'impuissance des autres. On voudrait s'enfuir dans la solitude, s'enfermer dans le monde des sentimens intérieurs. Et pourquoi pas ? Pourquoi, au soir de ces journées malfaisantes, me refuserais-je d'aller dans le monde exaltant des idées ? Ce n'est pas déserter la bataille. J'emmènerai avec moi les images que je viens de recueillir. Il faut pousser tous ces gens-là comme un troupeau vers les sommets, les faire rentrer dans leur type historique, les obliger d'avoir une âme et un nom, les rassembler là-haut autour de leurs idoles. Alors cette ménagerie prend un prodigieux intérêt moral, et des médiocrités qui allaient nous lasser parlent fortement à l'imagination.

Je repasse les conversations qui m'ont le plus frappé, depuis des mois que je cause avec mes collègues. Il y a un léger recul de l'anticléricalisme typique, au front de bœuf, aux yeux injectés de sang. Les jeunes radicaux et radicaux-socialistes sont moins d'attaque, moins musclés. Enfans de la victoire, nés dans des jours heureux et dans des circonscriptions qu'ils ont peut-être conquises sur les vieilles barbes de leur parti, ils ignorent ces vigoureuses rancunes contre le presbytère qui présidaient à la formation des purs. Certaines brutalités de la lutte, telles que la laïcisation des hôpitaux, la destruction des ordres contemplatifs et l'abandon de l'architecture religieuse, ne les remplissent pas de fierté. Il leur arrive de reconnaître aux catholiques quelques supériorités. Deux d'entre eux causaient devant moi des garderies d'une grande ville industrielle du Nord, d'un de ces asiles où les ouvriers laissent le matin leurs enfans aux soins des religieuses et les reprennent le soir au sortir du travail.

— Il faudrait bien que nous ayons cela, disait l'un.

— Où trouverons-nous les dévouemens ?

— Bah ! c'est affaire de décorations.

Et ils se mirent d'accord, comme sur un fait d'expérience commune, pour constater qu'en dehors du monde religieux, on n'obtenait rien qu'avec de l'argent et des rubans.

Mais, pour atténué qu'il soit, leur antic éricalisme demeure foncier. Ces nouveaux venus se trouvent embarqués d'une telle manière, — là-dessus pas d'illusions, — qu'ils travaillent et travailleront pour que la France se débarrasse de ce qui porte l'empreinte chrétienne. Et leur antichristianisme n'est pas un simple article de programme, une nécessité de leur carrière politique, c'est bien un préjugé placé à la racine de toute leur pensée. Tous s'accordent pour croire qu'au village ils peuvent avantageusement remplacer l'église par l'école. Ils ne soupçonnent pas la raison d'être de la religion; ils ne voient pas qu'elle correspond à des besoins réels; ils éprouvent pour elle un mépris tranquille, sans méchanceté, voire indulgent, dont leur physionomie est tout illuminée. Dans un Albert de Mun, un Groussau, « ces représentans d'un autre âge, » ils peuvent saluer la perfection de l'art et le caractère, mais ils ne doutent pas de leur propre supériorité intellectuelle. Aux yeux de tous ces hommes avec qui je viens de m'entretenir, la religion n'est qu'un ensemble de superstitions, une conception de l'univers dépassée, une vieille forme de l'esprit, une des peaux que l'humanité a progressivement dépouillées et laissées sur son chemin.

Ils le croient dur comme fer. Et qui de nous n'a pas été dressé à le croire? Les maîtres à qui nous devons les enivremens de notre vingtième année nous ont tous aiguillés sur l'antichristianisme. Ils nous affirmaient que nous saurions, de nous-même, trouver comme un Marc-Aurèle, comme un Gœthe, cette sagesse modératrice, cet équilibre, cette lumière et cette abondance, bref cette paix que l'Église offrait à nos pères et que d'ailleurs, à vingt ans, nous ne songions guère à désirer.

— Comment diable! me disent parfois en conversation familière, quelques-uns de mes jeunes collègues, vous de qui nous connaissons toute la suite des ouvrages et qui n'avez jamais renié ni Taine, ni Renan, ni Sainte-Beuve; comment êtes-vous dans cet état d'esprit de célébrer les églises, non seulement pour leur beauté, mais encore d'un point de vue moral et spirituel? C'est pour les autres, n'est-ce pas?

— Ah! non, par exemple! Non! J'ai horreur de cette concep-

tion sèche d'une religion pour le peuple. Je ne suis pas de ceux qui aiment dans le catholicisme une gendarmerie spirituelle ! C'est pour moi-même que je me bats. Une église dans le paysage améliore la qualité de l'air que je respire. Parfaitement ! Ce qu'il y a de plus vivant et de plus noble chez les gens de France et chez moi s'accroît dans l'atmosphère catholique. Chacun de nous trouve dans l'église son maximum de rendement d'âme. Je défends les églises au nom de la vie intérieure de chacun.

— C'est bien extraordinaire.

— Mais non ! leur dis-je, fort ordinaire. Seulement, il faut avoir de l'expérience et de la rêverie. C'est la courbe normale d'une vie à la française et sans doute du plus grand nombre des vies dans tous les climats.

Et je suis tenté de leur raconter une espèce de petite histoire, la mienne, la leur, celle de tout le monde, une allégorie en trois points qui ne vaudrait complètement que si les paroles en étaient rayées et remplacées par de la musique, par cette musique courte et profonde qu'un Henri Duparc sait écrire, musique pareille à ces rivières lentes et noires qui coulent à ras de terre dans une campagne déserte.

Pax aut Bellum. — Il y a une trentaine d'années, je faisais mon premier voyage d'Italie. J'avais vingt ans. J'apprenais l'italien, j'étudiais l'histoire des arts et l'histoire du *Risorgimento*, je m'émouvais des gloires de la place publique et de celles qui se perfectionnent dans la solitude ; je lisais les poètes et je regardais les charmantes figures des jeunes Italiennes pareilles aux vierges des musées. Autour de moi, tout était poésie, romanesque, éclat, volupté, et je me disais : Quand pourrai-je me placer dans une de ces belles séries ? Quand donc en aurai-je fini avec ces lentes préparations de ma vie ?

Ces heures déjà lointaines, je les revois nettement, comme des îles brillantes sur la mer, et je me rappelle, entre autres, un jour que j'ai passé à Monte Olivetto, près de Sienne, dans le vieux couvent rouge sur la colline de cyprès noirs. Depuis lors, beaucoup de plaisirs et d'ennuis sont venus s'interposer entre mon esprit et ces images du passé. N'importe ! je respire encore les plaisirs que ce printemps italien dégageait de l'immense paysage raviné, calciné, planté d'arbres de cimetière, et je perçois,

comme s'il était d'hier, le désœuvrement qui flottait, par cette après-midi trop longue, sur les brillantes peintures de Signorelli et de Sodoma.

Ces grandes scènes, charmantes et fastueuses sous les arceaux du cloître, c'est un saisissement divin. Au premier choc, tout notre être s'élance, mais de cette haute émotion, l'instant d'après, retombe à la plate vie. En moins d'une heure, j'avais épuisé toutes les ivresses de la solitude. Le couvent était quasi désert; depuis que les moines en ont été expulsés, seuls y demeurent un prieur et quelques frères qui assurent l'entretien des vastes bâtimens, et cette demi-mort de la maison de prière devenue un reliquaire voluptueux avivait encore ma fermentation. J'allais trouver l'aimable prieur et, durant dix minutes, je lui exposais de bonne foi que le sublime de la vie, c'est l'intensité qu'elle prend dans une telle retraite, puis, sur son explication de l'emploi de ses journées, je sentais, je déclarais que le sublime ne se trouve qu'ailleurs, et je rejoignais les insipides compagnons que le hasard du voyage m'avait donnés depuis Sienne : un gros Marseillais tout rond, accompagné d'une nièce d'occasion, qui cachaient mal leur bonheur facile, tels Jupiter avec Hébé, derrière tout ce qu'ils avaient pu emporter de l'atmosphère de la Cannebière. Dix minutes, ils étaient la vie même, et tout de suite après, d'un ennui mortel. Je les fuyais pour retourner à la promenade, à la rêverie, à des lectures qui ne savaient pas me retenir.

Le ciel de Toscane déroulait sa splendeur sur ce paradis de l'art. Autour de moi, tout était neuf, plein de promesses et cependant fermé. J'étais excité par ce beau décor et impatient d'en voir d'autres; j'interrogeais avec un excès de confiance toutes ces richesses éparses, et leurs réponses me décevaient. Ah! ces beautés qui nous racontent les plaisirs et les douleurs des autres, ces cloîtres embaumés de fleurs, ces musées étincelans de formes divines, comme ils nous dégoûtent, à vingt ans, de notre plumage grisâtre, et nous font crier : « Des ailes, des ailes! » A vingt ans, le jeune Disraëli, le futur lord Beaconsfield, était si fort ébranlé par le désir du pouvoir et de la gloire, ressentait une telle excitation nerveuse, qu'il croyait percevoir la rotation de notre planète. Il se figurait aller à l'encontre du mouvement de la terre et l'enregistrer comme celui qui prendrait un tapis roulant à l'envers.

Le lendemain, au moment de partir, j'allai avec les deux Marseillais prendre congé du prieur à qui chacun de nous remit, en remerciement de son hospitalité, une aumône pour ses œuvres. Et lui, à son tour, avec une charmante bonne grâce, il voulut nous offrir et nous dédier des brochures consacrées à son beau monastère. Sur la mienne, il tint un instant sa plume levée, et me regardant, il dit :

— Que vais-je écrire : *Pax aut Bellum?*

Et moi de répondre précipitamment, comme si l'hésitation seule était déjà une offense à tous ces rêves d'agitation et de gloire qui m'appelaient sur la scène du monde :

— *Bellum!*

Ce fut un scandale. Le Marseillais et sa nièce me tiraient par mon veston. Mais le prieur, avec un sourire paisible, répliqua :

— Non, jeune homme, *Pax*.

Il dit cela avec solennité, en maintenant sur moi son regard, puis il écrivit lentement sur le petit livre que je possède encore le mot *Pax*, d'une écriture grande et claire, tandis que mes compagnons l'approuvaient d'une manière un peu désobligeante pour un jeune arrogant.

« Alors le jeune garçon s'enfuit sauvagement dans la vie. » Ainsi s'exprime le poète. Et de fait, aux heures de sa première force, un jeune homme s'acharne, foule aux pieds, dédaigne tant de choses qu'on peut le prendre pour un barbare. Je songe à cette fresque aux couleurs vineuses, violacées, pleines d'orage, que Delacroix peignit sur la muraille de Saint-Sulpice, et au jeune voyageur qui, tête baissée, dans une mystérieuse solitude où tressaillent d'un vague étonnement les choses, n'hésite pas d'assaillir l'ange.

Quel sentiment de la hiérarchie spirituelle dans le paysage ! Que ces grands chênes jouissent du plaisir d'être robustes ! Comme ils étalent et tourmentent leurs branchages sous les lueurs du matin ! Et ces buissons, ces rochers, comme ils demeurent dans un puissant repos ! Cette nature serait belle à soumettre, ces hautes montagnes à sillonner de routes, ces grands arbres à débiter en planches et en poutres ; cette terre si neuve produirait joyeusement une abondante moisson ; des parfums, des effluves, des aimans, des secours profonds enveloppent,

viennent caresser doucement le passant. Mais un jeune héros, lui, ne songe pas à réjouir ses yeux du splendide rideau de ces apparences et ne se contenterait pas d'une tranquille possession. Obligé par sa force propre, il court à son haut destin ; il va droit à l'esprit. Quel drame ! Le voyageur a jeté à terre ses vêtemens et ses armes. Corps à corps, il affronte l'envoyé mystérieux du ciel. Comme un jeune bélier, il fonce, la tête en avant, légèrement inclinée, et sur ce dur petit crâne rond, on croit voir pointer des cornes.

Ce combattant, c'est une des plus belles images guerrières. Un jeune héros, d'un mouvement irrésistible, s'élance au cœur de la vie ; il court à ce que les faits contiennent d'émotion ; sur tous les domaines, il se fraye un passage jusqu'à l'esprit. Où qu'il débouche, c'est d'un tel élan que du monde de la nature il a pénétré dans le monde de l'âme... Celui-ci, que veut-il de cet ange ? « Laissez-moi aller, lui dit le mystérieux génie du ciel, car l'aurore commence déjà. » Et le jeune audacieux répond : « Je ne vous laisserai pas aller que vous ne m'ayez béni... »

Dans une sorte d'ivresse, devant tous les spectacles, les paysages, les événemens, les objets, j'ai désiré confusément l'esprit qu'ils contenaient. J'ai voulu le discerner, le saisir, me mesurer avec lui. Non pour le détruire ! Je n'ai jamais rêvé de rien jeter à terre. Je combattais pour m'affermir et m'augmenter. Je voulais me conquérir dans tout. Je me suis opposé violemment à tout ce qui n'était pas moi, mais quand j'avais pris corps à corps l'esprit mystérieux, je lui demandais sa bénédiction, son amitié, son alliance. Que nous attaquions ce qui court, ce qui rampe ou ce qui vole, nous ne cherchons pas d'autre fruit de la victoire que de nous annexer plus d'âme.

Où cela nous a-t-il mené ? Me suis-je, comme je voulais, développé, haussé, totalement employé ? D'étape en étape, je distingue mieux au fond de mon être une force oubliée, dédaignée, d'abord assoupie, mais accrue de toutes mes alliances ; j'entends un désir qui n'a pas eu sa part et qui chante plus fort à mesure que tous les autres, rassasiés jusqu'à la satiété, se taisent. Cette voix profonde me hèle, réclame son ascension à la lumière et s'efforce mystérieusement de redresser le cours de ma vie.

« *Pax aut Bellum*, » m'a dit le solitaire de Monte Olivetto. J'ai répondu : « *Bellum*. » Aujourd'hui, je connais la stérilité de ces luttes, de ces heurts, où s'absorbe la jeunesse, et qui ne valent qu'autant qu'un mariage, une alliance, une étroite union les terminent ; je sais que, pour progresser, il faut s'associer avec un nombre de choses chaque jour plus considérable, prendre le pas avec tout ce qui marche, trouver le rythme universel, cesser de s'opposer, retrouver l'unité dont nous sommes issus, où nous devons rentrer. Après trente années, la voix du vieil homme s'est fait accueillir; les cordes qu'elle devait frapper se sont mises à vibrer, et l'enthousiasme qui me disposait à une vie dangereuse se résout en une nostalgique aspiration à l'harmonie. Aujourd'hui, si je rencontrais l'Ange, je n'engagerais pas la lutte, je lui dirais : « Bel étranger, où est votre violon ? »

Pax ! mot magique, formule d'un désir, vieux comme l'humanité, de nous soumettre, de nous déprendre de nous-mêmes et de nous hausser hors du monde de la nature aveugle et batailleuse. « Maintenant, plus que de la musique, » conseille la Sibylle à Socrate. « Je ne veux pas mourir sur le coffre, » déclarait Turenne. Jean-Jacques Rousseau fait un recueil d'airs, de romances et de duos qu'il intitule : *Les consolations des misères de ma vie*. Au terme de son âge, Beethoven compose dans sa *Messe en ré* le triomphe de la paix intérieure. Lamartine, chargé d'expériences et d'années, conclut que « l'homme n'a pas été créé pour autre chose que l'adoration. » Même le vieux Renan, un degré plus bas, disait : « Je lirai des romans. » Et j'en connais pour qui ces trois lettres *Pax*, inscrites sur le marbre, ramènent la douceur dans un cimetière de novembre.

Ah ! puisse-t-elle ne jamais disparaître de nos villages, la haute demeure au front de laquelle rayonne ce grand mot, si puissant qu'il adoucit la mort. Que l'église s'écroule, où pourrons-nous rejoindre désormais le monde de l'âme, et, pauvres gens, écouter la musique de la Sibylle, les airs, les romances et les duos de Jean-Jacques, l'hymne adorant de Lamartine ? Nous faudra-t-il nous contenter d'une nature aveugle, implacable ? Où verrons-nous s'épanouir la fleur merveilleuse que nous demandons vainement aux chènevières, aux prairies et aux bois ? Où donc la nostalgique aspiration de l'âme apprendra-t-elle à briser, à faire éclater le moi individuel ? Où perce-

vrons-nous ce qu'aucun laboureur n'a noté dans ses cultures, et qui fait le suprême enivrement d'une vie pleine de jours, la chanson du grain de blé qui meurt dans le sillon pour renaître ?

X

LA RÉUNION DE CAEN

31 mai 1912.

Mon collègue Engerand m'a dit :

— Vous devriez venir à Caen nous parler des églises.

J'ai remercié et refusé.

— Caen est une ville admirable, que vous me montreriez mieux que personne. Mais j'ai décliné trente fois de faire des conférences sur les églises.

— Je vous comprends, m'a répondu Engerand; ne pouvant pas aller partout, vous décidez de n'aller nulle part; je ferais comme vous. Mais Caen est un lieu hors de pair, c'est « la ville des églises, » la patrie de M. de Caumont, le siège de la première société d'archéologie française. Et puis, c'est le pays de Chéron.

— Pourquoi me parlez-vous de Chéron ?

— Ses amis n'ont jamais fait une difficulté pour l'entretien des églises. Écoutez des chiffres qui vous étonneront et que je vous garantis. La ville de Caen vient de consentir un sacrifice de deux cent mille francs pour remettre en état Saint-Jean, Saint-Pierre, Saint-Sauveur, enfin cinq églises; et le Conseil général du Calvados nous a voté une somme complémentaire de soixante-quinze mille francs. Naturellement, l'État y va de sa quote-part sur les fonds des monumens historiques. C'est votre système, n'est-ce pas? Vous préconisez la triple collaboration de l'État, de la commune et des fidèles. Venez l'exposer chez nous; nous-mêmes, nous vous dirons ce que nous faisons, et vous reviendrez à Paris avec des approbations et des exemples qui vous serviront devant la Chambre. Dites que vous acceptez, et la Société française d'Archéologie va prendre l'initiative de tout organiser.

J'ai cédé à l'insistance amicale d'Engerand, et je m'en félicite. Je reviens de Caen. La réunion de ce vendredi 31 mai 1912 a été excellente. M. Eugène Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'Archéologie, professeur à l'École des Chartes et membre de la Commission des Monumens historiques, prési-

dait. Il a fait une belle leçon sur les églises du Calvados. Engerand, avec beaucoup d'esprit, a tracé un portrait en pied de M. Homais (qui n'était certainement pas dans la salle, car tout le monde riait de bon cœur et applaudissait). J'ai pris la parole. J'ai insisté sur ce fait qu'en venant dans cette ville célèbre par ses richesses architecturales, au milieu de la Société française d'Archéologie fondée par l'illustre Caumont sur l'appel de Montalembert et de Victor Hugo, je voulais marquer, d'une manière très nette, le caractère de ma campagne et préciser le terrain sur lequel peuvent se rejoindre, sans se donner de démenti, tous les défenseurs de notre trésor artistique, tous les hommes respectueux de la vie de l'esprit. « Empêchons les églises de s'écrouler, ai-je dit ; plus tard, nous nous occuperons du règlement général des difficultés créées par la loi de Séparation. Une solution générale et définitive, tout le monde le sait bien, ne s'obtiendra que le jour où l'on voudra s'entendre avec Rome. Mais aujourd'hui, le problème urgent, pour lequel il faut une solution, fût-elle provisoire, c'est que les églises soient entretenues, sauvegardées, même si les Conseils municipaux s'y opposent. »

Ce sont là les idées que je compte exposer dans mon prochain discours à la Chambre. Elles furent accueillies aussi bien que possible. Sur l'estrade avaient pris place, autour de Lefèvre-Pontalis et d'Engerand, M. Perrotte, maire de Caen, qui est un des chefs du parti radical dans le Calvados, Monseigneur de Bayeux, MM. Flandin, député de Pont-l'Évêque, Souriau, professeur à la Faculté des Lettres et président de l'Académie de Caen ; de Longuemare, président de l'Association normande ; Le Vard, président de la Société des Beaux-Arts, etc. La présence de l'évêque, du maire radical, des députés progressistes, des universitaires, des présidens de sociétés savantes, réunis en dehors de toute division politique pour affirmer qu'il faut sauver les églises, était à elle seule un programme d'action et un résultat.

Je suis très heureux de cette journée. En soi, c'est déjà quelque chose de beau et d'émouvant qu'une affirmation en commun, fût-elle sans effet immédiat ; mais celle-ci me semble prophétiser le salut des églises. D'où pourrait venir un empêchement ? A la Chambre, M. Chéron vient de me dire que, s'il avait été libre, il aurait aimé assister à la réunion, et qu'il était

heureux de mon succès. De nombreux radicaux m'apportent leurs signatures. Je suis plein d'espoir, nous allons pouvoir faire voter mon projet de résolution. C'est tout de même quelque chose qui aide à la réussite, que d'avoir si profondément raison.

XI

HOMO SAPIENS

J'étais allé au Jardin des plantes préparer mon discours en me promenant. Je suis entré au Muséum. On y voit le tableau de la vie sur notre planète ; on y voit de vitrine en vitrine et d'âge en âge, à côté des premières gélatines animées, les familles d'êtres vivans surgir et mourir. Ces salles silencieuses où sont réunis comme par ordre de disparition les plus vieux témoins du monde, je les parcours à chaque visite avec un double respect, respect pour ce mystère infini et respect pour les savans qui ont si bien cherché et classé. Quelle excitation pour l'esprit, et en même temps, quelle simplicité et quelle unité, ce grand spectacle dépose dans notre âme !

Au troisième étage, à son rang de haute dignité dans la série animale, figure l'Homo Sapiens. Il est là naturellement à plusieurs exemplaires, dont un superbe, fort saisissant, bien complet, un homme de l'âge de pierre, qu'on a découvert dans une grotte auprès de Menton... Il vivait, Dieu sait quand, il y a au moins vingt mille ans, et déjà il faisait de grandes choses : il avait inventé le feu (on l'a trouvé auprès d'un foyer) et ces flèches que voilà près de lui ; et puis, c'était un artiste, il couvrait de dessins et de peintures les parois de son habitation. Il a bien mérité. Et chaque fois que je le visite, je suis content de le voir installé dans ce beau cadre, gardé par un descendant en casquette et entouré de soins administratifs très dignes.

Hier, tout animé par les méditations auxquelles je m'abandonne dans les marges de mon discours, je le regardais avec plus de sympathie encore. Il porte une résille de petits coquillages et cet ornement un peu affecté, maintenu dans sa chevelure par une longue épingle qu'on a laissée auprès de lui, s'accorde bien avec son caractère intellectuel dont témoignent ses travaux. Mais c'est sa personne même qui est parlante. Le voilà couché sur le côté, ses jambes repliées l'une sur l'autre, ses

mains jointes. C'est le geste du repos, c'est un homme qui se couche pour mourir. Ce corps fragile nous conserve l'attitude d'une âme. Des pensées, des sentimens s'expriment dans la position de ces ossemens. Nous sommes en présence d'un être qui connaît la douleur comme les bêtes et qui connaît la mort et ses terreurs comme nous autres. Comme il souffre, comme il pense ! O mon parent ! Ma foi, je me suis découvert, je me sentais gêné d'être là, le chapeau sur la tête, à le dévisager dans sa dure agonie.

Ce qui est venu jusqu'à nous, cela seul que nous savons de certain sur ce lointain ancêtre, c'est ce qu'il y a de plus immatériel, de plus insaisissable, de plus fugitif au monde, la dernière angoisse, la suprême lassitude de tout le corps d'un pauvre être. Ses fils l'entouraient-ils, le soutenaient-ils dans leurs bras ? Avait-il autour de lui une petite société ? Ou bien fut-il abandonné de sa femelle et de ses petits ? Cela, je l'ignore ; les actes de ce mort sont écoulés, mais il reste de lui cette attitude tragique, ce rayon lointain de douleur qui, sous nos yeux, le sacre pareil à nous.

Oui, celui-là s'était déjà dégagé du limon de l'animalité. L'étincelle de l'esprit brillait dans son regard. L'amour, le dévouement, la piété, l'honneur, toutes ces forces, toutes ces beautés, il les portait en lui ; elles attendaient en lui.

Nous sommes étonnés, quand nous lisons les vieux chefs-d'œuvre, de voir que des sentimens subtils, délicats, poétiques que nous croyons rares aujourd'hui, existaient chez les hommes d'il y a des siècles. Nous sommes encore plus étonnés, quand nous voyons par les dessins comment ils marchaient, saluaient, s'accoudaient pour converser ou réfléchir. Mais nos nuances de physionomie, nos nuances d'âme, quelle stupeur de les trouver marquées sur notre plus lointain ancêtre ! Ce n'était pas seulement la même argile qui le formait, c'était le même feu qui l'animait. Il a connu les étoiles qui brillent dans notre ciel et les sentimens qui éclairent notre conscience. Pour traduire comment battait son cœur, il faudrait la même musique mystérieuse et indéterminée qui traduit la lenteur ou la précipitation de notre cœur. Dans ce terrible moment où la terre l'a saisi et gardé, nous le voyons, là, sous nos yeux, ce mourant, qui se dépasse, qui prend conscience de lui-même et qui s'interroge comme jamais il ne fit dans les heureuses journées de sa vie.

A cette minute où si souvent un éclair illumine notre âme, il se demande : « Suis-je abandonné ? Quel est mon sort ? Dans quel monde invisible vais-je entrer ? » La nature ne lui répond rien. Elle l'écrase. Il est tombé à terre, désarmé ; longuement il appelle, puis il courbe la tête, il se soumet, soit au silence terrible, soit à une voix qui lui répond et qui l'enchante ; il s'abandonne aux mains de la mort avec le sentiment de son ignorance devant quelque chose de sacré.

Quelle image prodigieuse, dont je n'épuise pas les leçons, ni le drame, cet ancêtre qui meurt auprès de son feu, entre ces hautes vitrines garnies des silex éclatés dont il faisait ses flèches et ses haches ! Son angoisse suprême est exposée devant tous ; nous pouvons l'étudier tout aussi commodément que les outils de son industrie. Cette petite salle du Muséum est un des miracles du monde. C'est un de ces lieux où l'on n'est pas en présence d'un individu, mais en présence de l'Homme (de la même manière qu'en écoutant certaines réflexions de Pascal, c'est l'Homme que l'on entend penser). Dans cette vitrine de notre aïeul, j'entends, je vois les premiers vagissemens de la science et de la religion. Sur ce frêle débris a passé, aussi fugitif qu'un frisson de lumière, une angoisse qui traverse les générations avec une puissance qu'aucune mort n'arrête, qui nous rejoint et ne s'éteindra qu'avec le dernier homme. L'histoire de cette angoisse-là, c'est l'histoire du divin à travers l'humanité. Quel insensé croirait pouvoir écarter cette supplication venue du fond des âges et qui trouve sa voix, à chaque heure du jour, dans la liturgie de l'église de mon village ?

XII

DEUXIÈME DISCOURS DES ÉGLISES

25 novembre 1912.

C'est pour aujourd'hui. A mon banc, j'attends mon tour de parole avec un fond d'inquiétude. Au dernier moment, plusieurs jeunes radicaux et radicaux-socialistes viennent de m'écrire pour me reprendre les signatures qu'ils m'avaient données. Nous étions bien d'accord pourtant ; nous avions reconnu paisiblement, à tête reposée, que pour des raisons diverses nous

voulions une même chose : le salut de notre architecture religieuse, le salut du plus beau monument du village. Et maintenant ils se dédisent, se retirent sans explication en termes courtois et gênés. On m'assure que c'est l'effet d'une note menaçante parue dans *La Lanterne*. Mais laissons ! Je ne dois pas penser à ces manœuvres qui ne peuvent que me troubler ; je ne dois à cette heure penser qu'à l'excellence de la cause et à l'honneur de la tâche.

M. le Président.— La parole est à M. Maurice Barrès.

M. Maurice Barrès. — L'ensemble de nos églises et de nos monumens d'architecture religieuse constitue un trésor national qu'il y a lieu de sauvegarder. Voilà le thème que je voudrais développer devant la Chambre pour lui demander qu'elle invite le Gouvernement à assurer, par des règles légales, la conservation, la préservation de ces monumens. *(Très bien! très bien!)* C'est l'objet d'un projet de résolution que j'ai déposé entre les mains de M. le Président, et qui viendra aux voix sur l'article premier. Et je crois que cette idée peut nous mettre tous d'accord.

J'ai pour garant de mon espoir les signatures qu'ont bien voulu donner à mon projet de résolution un grand nombre de membres éminens de tous les partis. Comment douter du succès d'une cause qui réunit, de M. Denys Cochin à M. Albert Thomas, tant d'esprits aussi divers que MM. Villault-Duchesnois, Jutes Siegfried, Joseph Thierry, Auguste Bouge, Joseph Reinach, Louis Barthou, André Lefèvre, Marc Frayssinet, Paul Dupuy, Henry Chéron, Ferdinand Buisson, Leboucq, Charles Benoist, Aynard, d'Iriart d'Etchepare, Jonnart, et je ne cite pas ceux de mes collègues auxquels me réunissent des affinités plus directes et plus resserrées.

Tout le danger, dont j'ai un sentiment si vif que je voudrais pouvoir renoncer à la parole, c'est que, par quelque point de ma démonstration, je nuise à cet accord. Il est fatal qu'appartenant à des partis si divers, nous ayons, pour vouloir sauver les églises, des motifs différens. Il est possible que quelques-uns des argumens que je vais exposer satisfassent mal des collègues avec lesquels pourtant je m'entends sur le fond. Je les prie de considérer que je ne prétends parler au nom de personne, et qu'il ne faut voir dans mes observations que ma pensée propre. Je

l'exposerai sans détour, et je suis convaincu que nous nous mettrons d'accord sur le but à atteindre, alors même que nous reconnaîtrions que nous y sommes conduits, les uns et les autres, par des voies variées. *(Très bien! très bien! à droite.)*

Il y a près de deux ans, la Chambre a examiné la situation critique de nos églises. Depuis deux ans, cette situation n'a fait que s'aggraver. Et cette aggravation du péril, à bien voir, est absolument inévitable, car elle tient à l'état même de notre législation.

Sous le régime du Concordat, il y avait les fabriques, corps ecclésiastiques constitués pour l'entretien du culte, et dont les revenus devaient être employés, en cas de besoin, aux réparations des églises; il y avait les communes, qui étaient obligées à ces réparations en cas d'insuffisance du revenu des fabriques; il y avait enfin un crédit dans le budget de l'État, qui comprenait des fonds destinés à être répartis à titre de subvention.

Aujourd'hui, par l'effet de la loi de Séparation, les fabriques ont disparu; les communes, tout en étant devenues propriétaires, ne sont plus obligées aux réparations, et enfin le fonds de subvention a été supprimé.

Les fidèles mêmes qui voudraient courir au secours de leurs églises, que peuvent-ils? L'argent qu'ils apportent peut être refusé par la commune propriétaire. Si la commune l'accepte, elle n'en doit aucun compte, elle n'est tenue dans aucun délai, soumise à aucun contrôle : le souscripteur n'a aucune garantie.

Ainsi, dans la situation légale où se trouvent aujourd'hui nos églises, personne n'a la responsabilité de leur entretien. Et les meilleures volontés peuvent être écartées. Le résultat, c'est que toutes nos églises, dans un délai plus ou moins long, sont vouées à la ruine.

Eh bien! de cela l'opinion publique ne prend pas son parti. J'ai déposé sur le bureau de la Chambre une immense pétition vous demandant de protéger l'ensemble de nos églises, de sauvegarder la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la terre française. Cette pétition est chargée des noms les plus illustres; elle contient quasi tous les membres de l'Institut et des académies et sociétés archéologiques de province, et puis des représentans de notre Université. On y voit tous les âges. Auprès de grands artistes fameux se sont groupés les

rapins de Montmartre. Et ce qui achève de donner son caractère saisissant à cette manifestation, c'est qu'elle est approuvée et contresignée par des savans fort éloignés d'une conception surnaturelle du monde. *(Très bien ! très bien!)*

Une telle union d'esprits si divers, monsieur le ministre, nous entraîne sur un plan où les querelles de parti n'ont plus de sens. Désormais la question des églises est déclassée. Elle est soustraite à la polémique. Vous pouvez l'examiner et la régler en toute sérénité.

Très évidemment, à l'origine de cette pétition il n'y a rien d'autre qu'un mouvement de sympathie et de vénération pour les églises de France, un mouvement d'amour. Puisse-t-il être communicatif! On voudrait mettre en épigraphe sur cette pétition ce que Beethoven écrivait en tête de la partition de la *Messe en ré :* « Sortie du cœur, puisse-t-elle y retourner! » *(Applaudissemens.)*

Oui! puisse cette pétition des églises retrouver ce qui subsiste de noble et de généreux chez des hommes durcis par les luttes politiques!

Elle a trouvé partout le plus favorable accueil. Vous citerai-je, en date de septembre 1911, un vœu émis à l'unanimité par le Conseil municipal de Paris et demandant « que l'État intervienne pour empêcher la destruction et favoriser la restitution des monumens possédant un caractère soit artistique, soit historique... *(Applaudissemens)* ayant tenu une place dans l'existence nationale ou dans la vie locale des communes françaises. » *(Applaudissemens au centre, à gauche et à l'extrême gauche.)* Vous citerai-je encore, en date d'hier cette fois, un vœu du Conseil général de la Seine-Inférieure, toujours émis à l'unanimité : « A quelque parti que l'on appartienne, nous devons tous être d'accord pour trouver la solution nécessaire et pour protéger l'une des plus importantes parties de nos richesses nationales. » Enfin, ici même, par l'organe de ses rapporteurs, MM. Dubarle et Bories, votre commission des pétitions a accueilli très favorablement la pétition des églises. Et je rends bien volontiers hommage à la bonne volonté avec laquelle l'administration des Beaux-Arts fait face à une situation difficile. L'administration préfectorale, elle-même, je constate qu'elle a réparé, comme elle a pu, une partie des scandales que j'ai dénoncés, soit à cette tribune, soit dans la presse.

Mais cette bonne volonté générale est toute désarmée. Des vœux et des mesures individuelles de grâce, ce n'est pas suffisant. Tout ce que nous avons gagné dans l'ordre sentimental n'empêche pas les intempéries, non plus que la malignité des sectaires. Pendant qu'elles triomphent dans les cœurs et qu'on les porte si haut, nos églises rurales s'écroulent sur le sol. Dans les chemins creux de campagne, combien d'églises qui meurent! On n'assassine plus en plein jour, mais derrière les haies. *(Interruptions à gauche.)*

M. Charles Beauquier. — Vous équivoquez.

M. Maurice Barrès. — Que voulez-vous dire, monsieur Beauquier?

M. Charles Beauquier. — Je dis que vous développez une équivoque. Tout le monde est d'accord pour conserver les églises artistiques; mais vous confondez continuellement toutes les églises avec celles-là. Voilà l'équivoque! *(Très bien! très bien! sur divers bancs à gauche.)*

M. Maurice Barrès. — Monsieur Beauquier, permettez-moi de vous dire qu'il faut que vous désiriez bien que je tombe dans l'équivoque pour la soupçonner dès les premières secondes de mon discours. Mes collègues se rendent compte que j'essaye d'exposer clairement mes pensées propres; j'ai dit que je parlerais et je parle de « l'ensemble de nos églises. » Il sera très facile, quand j'aurai terminé mes explications, que chacun voie quelle est sa position exacte par rapport à la mienne. *(Applaudissemens au centre et à droite.)*

D'ailleurs, laissez-moi vous donner un exemple topique et permettez que j'entre dans de petits détails. Quelques faits bien précis éclairent mieux une situation que ne feraient les plus éloquentes généralités.

Dans une petite commune de l'Yonne, à Moulins-lès-Noyers il existe un calvaire. Ce calvaire est composé d'un Christ en bois sculpté, de la première partie du XVIIIe siècle, et il est l'œuvre d'un sculpteur de mérite, Charles-Antoine Bridan, grand prix de Rome, membre de l'Académie des beaux-arts. Ses œuvres sont remarquables. Vous avez probablement vu son *Vulcain présentant à Vénus les armes qu'il a forgées pour Énée.* C'est une des belles statues du jardin du Luxembourg. Je n'ai pas besoin de vous dire que nos sénateurs se mettent aisément d'accord, à quelque parti qu'ils appartiennent, pour l'entretenir

parfaitement. *(Rires et applaudissemens au centre et à droite.)* Mais j'ai le regret de vous dire que l'entente entre les partis est moins facile à faire à Moulins-lès-Noyers. *(Nouveaux rires.)*

Dans le courant de l'année dernière, on s'aperçut que le calvaire avait besoin de réparations. Le conseil municipal, propriétaire, n'y voulait rien dépenser. Soit ! dirent les amis du calvaire, qui se cotisèrent et trouvèrent les 900 francs nécessaires. Mais le conseil municipal, ô merveille ! leur refusa l'autorisation de réparer. Vous entendez bien : des amis du calvaire, des contribuables, avec leur argent propre, sans demander aucun sacrifice à la commune, offraient de réparer cet objet intéressant, mais le conseil municipal le leur interdit.

On m'avertit. Le cas ne m'étonna pas outre mesure ; il y a des exemples assez nombreux. Pourtant je publiai dans *l'Illustration* un article accompagné de deux belles photographies. J'y invoquais M. Dujardin-Beaumetz. La direction des Beaux-Arts s'émut. Un architecte des monumens historiques vint à Moulins, et l'on me fit savoir que la question du classement était à l'étude et qu'il y avait bon espoir.

Mais, tandis que les bureaux méditaient, voilà-t-il pas que mon article et mes photographies faisaient auprès des marchands une belle réclame au Christ de Bridan. Elles avaient été reproduites dans un journal américain ; les antiquaires accoururent, et, complication merveilleuse, en se promenant dans le village, ils dénichèrent un tableau intéressant à la sacristie de l'église. Tout naturellement, ils demandèrent à l'acheter.

Là-dessus, en novembre dernier, arriva la nouvelle que la Commission des monumens historiques me donnait raison et qu'elle se prononçait pour le classement du calvaire.

D'urgence, le conseil municipal se réunit, et je veux que vous entendiez les considérans de la délibération qu'il prit, le 17 novembre, à sept heures du soir. Écoutez cet extrait du registre des délibérations :

« Considérant que, d'après la loi de Séparation, il est interdit d'élever sur les places publiques tout monument ou emblème ayant un caractère religieux ;

« Considérant que la demande de réfection du calvaire n'émane que du curé seulement ; que la plupart des habitans s'en désintéressent complètement, estimant qu'elle n'est d'aucune utilité ;

« Considérant, en outre, que le conseil municipal, désireux que la neutralité soit observée, ne saurait donner son approbation à la réfection d'une construction de ce genre *(Exclamations à droite et au centre)* qu'on se propose de réédifier dans un but de propagande religieuse,

« Dans ces conditions et pour ces motifs, le conseil refuse son approbation à la demande de réparations, ainsi qu'à celle de classement. »

M. le comte Albert de Mun. — C'est une mentalité extraordinaire!

M. Maurice Barrès. — Par bonheur, cette fois, la Commission des monumens historiques n'était pas d'humeur à reculer devant cette réunion de Bouvard, de Pécuchet et de Homais. *(Rires et applaudissemens à droite.)* Elle en appela devant le Conseil d'État, et, grâce à cette haute juridiction, l'injustifiable opposition du conseil municipal de Moulins a été brisée en septembre dernier, après une lutte de vingt mois.

Cette histoire nous fait connaître un esprit qui règne dans un trop grand nombre de communes autour des monumens religieux. Il y a des communes qui refusent d'entretenir des édifices devenus leur propriété; d'autres qui refusent aux fidèles la faculté de subvenir à cet entretien avec leur argent, et d'autres, enfin, qui refusent à l'État de les classer parmi les monumens historiques.

Vous allez me répondre, monsieur le ministre : « Mais, votre histoire le prouve, nous sommes armés pour maintenir contre cette inintelligence les droits des créations de l'esprit ; nous pouvons en appeler au Conseil d'État! »

Ah! monsieur le ministre, il est heureux pour le calvaire de Moulins que j'aie pu y intéresser la presse, sans quoi c'en était fait; ni vous, ni le Conseil d'État n'en eussiez jamais entendu parler.

Renseignez-vous auprès des inspecteurs des monumens historiques. Ils vous diront tous que, dans les départemens de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de l'Yonne, les églises dont les municipalités refusent le classement sont dans la proportion d'une sur deux, c'est-à-dire que 50 pour 100 des monumens proposés par les architectes ne peuvent pas être classés, faute du consentement des maires et des conseillers municipaux. Et vous ne passez pas outre.

M. le Ministre de l'Intérieur. — Le Conseil d'État statue.

M. Maurice Barrès. — Comment! Le Conseil d'État statue? Ah bien! alors je vous demande ce qu'attend le Conseil d'État pour statuer sur le cas de l'église de Chars, en Seine-et-Oise, magnifique édifice du XIIe siècle. Le dossier est prêt, les relevés sont faits; mais on s'incline devant l'opposition du conseil municipal. Et le cas de l'église de Bornel (Oise)? Il est encore plus beau.

A Bornel, un groupe de personnes généreuses offrait 15000 francs à l'État pour restaurer l'église, superbe exemplaire de l'architecture du XIIe et du XIIIe siècle, si on le classait. Les architectes réclamaient ce classement. Mais un épicier, forte tête du cru, s'est mis en travers, déclarant que l'édifice n'avait aucune valeur archéologique. Et l'affaire n'a jamais pu aboutir. *(Exclamations à droite.)*

On peut rêver sur ce cas. Vous le voyez d'ici, M. l'épicier de Bornel, qui tient conseil dans sa boutique entre ses sacs de pruneaux et son tonneau de harengs saurs... *(Rires à droite.)*

Mes chers collègues, nous demanderons conseil à M. l'épicier de Bornel, quand il s'agira d'épicerie; mais il fera bien, en matière architecturale, de s'en remettre à l'opinion de l'inspecteur des monumens historiques. *(Applaudissemens à droite et au centre.)*

Je ne puis admettre que ce soit à lui de décider qu'elles doivent périr, les fresques du XIIe siècle, et qu'on a vu assez longtemps au-dessus du village ces restes de l'obscurantisme et de la barbarie.

Quels sont, messieurs, vos sentimens devant l'épicier de Bornel? *(Mouvemens divers.)* Moi, je me sens embarrassé devant lui comme si on me présentait un problème obscur.

Dans les autres régions, les architectes consultent officieusement les maires avant de déposer leurs rapports. De la sorte, les refus restent dans l'ombre, et la statistique est impossible à dresser.

Oui, il y a une procédure de recours au Conseil d'État pour contraindre une municipalité à laisser classer son église; mais la vérité, c'est que, grâce aux influences politiques, l'administration est impuissante contre les vandales. Chaque année est offerte une magnifique hécatombe d'églises : A quel

Dieu ? A quelles idées ? Nous le savons tous : à l'épicier de Bornel.

Et pourtant, messieurs, quels trésors de noblesse et de poésie, quelle richesse matérielle aussi représentent ces églises de France, que nous sommes en train de laisser s'écrouler! Leur série à travers les siècles constitue presque à elle seule la belle chaîne de l'art français. *(Applaudissemens à droite et au centre.)* Qu'avons-nous, en effet, d'architecture civile que nous ait légué notre passé, auprès de cette immense floraison, ininterrompue depuis plus de dix siècles et variée suivant les époques, suivant les régions, que dis-je ! suivant les paroisses? Il n'y a pas sur la terre de France deux églises rurales qui soient en tous points pareilles, pas plus qu'il n'y a deux feuilles identiques dans la vaste forêt. Églises romanes, églises gothiques, églises de la Renaissance française, églises de style baroque, toutes portent un témoignage magnifique, le plus puissant, le plus abondant des témoignages, en faveur du génie français. *(Applaudissemens à droite et au centre.)* On ne peut comparer à une si belle tradition monumentale que la tradition de la musique en Allemagne. Encore cette tradition musicale allemande ne date-t-elle que du XVIe siècle, tandis que nous avons des églises depuis le IXe. Elles sont la voix, le chant de notre terre, une voix sortie du sol où elles s'appuient, une voix du temps où elles furent construites et du peuple qui les voulut. Il faut les sauver, monsieur le ministre ; il nous faut une règle légale qui assure la préservation, la conservation des églises. *(Nouveaux applaudissemens à droite et au centre.)*

Une règle légale, mais laquelle? Je vous le demande à vous, Gouvernement ; je vous demande quel est votre moyen, et comment vous comptez sauvegarder les édifices religieux de la France ?

C'est au Gouvernement à prendre l'initiative de la législation nécessaire. Pourtant je ne veux pas me dérober aux difficultés de la situation, et voici quelques idées que je me permets de vous soumettre.

Messieurs, si les églises de France menacent ruine, qui est-ce que l'esprit de notre législation désigne comme premier gardien et sauveur de ces monumens? Assurément, c'est l'État. L'État est chargé de veiller à la conservation des choses publiques, et il ne dénie pas ce devoir; il réclame de présider aux

soins que doivent recevoir les monuments historiques, c'est-à-dire ceux qui présentent, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un intérêt national. Il y préside grâce à la procédure du classement. Eh bien ! je demande seulement que l'État continue, élargisse son action par le classement.

Il existe un rapport très intéressant de M. Bardoux, en date du 15 mars 1887, qui met bien en lumière le caractère national de notre architecture religieuse. Veuillez en accepter l'esprit, veuillez considérer que toutes nos églises jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ont un intérêt historique, un intérêt d'art, un intérêt documentaire, un intérêt national. Je vous demande de rester dans l'esprit de la loi de 1887 et simplement, en présence de nécessités nouvelles, d'élargir la tradition administrative. *(Très bien! très bien! à droite et au centre.)*

D'eux-mêmes, les bureaux des Beaux-Arts s'orientent dans cette voie; mais ils classent, qu'il me soit permis de le dire, un peu au petit bonheur, quel que soit le sérieux de leurs enquêtes, parce que la politique s'en mêle et qu'ils obéissent tout naturellement, personne ne peut leur en faire un reproche, aux suggestions des députés. *(Réclamations sur divers bancs à gauche.)*

Ah ! messieurs, ne voyez là rien qui puisse désobliger aucun de mes collègues, ni l'administration des Beaux-Arts. Il est tout naturel que chacun de nous signale à celle-ci le coin de France qu'il connaît le mieux. Pour ma part, ce que je recommande le plus volontiers à M. le Ministre des Beaux-Arts, c'est toujours une église, un monument que j'ai pu visiter ou qui est cher à mes compatriotes. Il n'y a rien là que de conforme aux bonnes règles de l'esprit; et si vous ne voulez pas que j'aie défini votre manière de procéder, j'accepte très bien d'avoir défini la mienne propre. *(Applaudissemens au centre et à droite.)*

D'eux-mêmes les bureaux des Beaux-Arts s'orientent dans le sens que j'indique. Ils multiplient les classemens. Ils regrettent de se heurter à trop de résistances. Vous-mêmes, mes chers collègues, je le répète, je sais combien de demandes vous adressez aux services compétens. Eh bien ! pour tout simplifier, je vous propose, — c'est là mon premier point, — de classer en bloc toutes les églises jusqu'à l'année 1800; oui, toutes les églises construites avant le XIXe siècle, en réservant toutefois à

l'administration la faculté de déclassement, je veux dire la faculté de déclasser celles qui tombent décidément en ruines et qui ne correspondent plus à rien d'utile, comme cela s'est fait, même au temps du Concordat.

Mais il ne suffit pas de classer. Le classement autorise la subvention ; il n'y donne pas un droit absolu. A qui incombera-t-il de faire les dépenses propres à la conservation de l'édifice? Qui va réparer nos églises?

Les associations cultuelles? Il n'y en a pas, il n'y en aura pas. *(Mouvemens divers.)*

A gauche. — A qui la faute?

M. Maurice Barrès. — Est-il bien utile que je vous fasse observer que la difficulté réelle que vous soulignez là, et que je n'ai pas évité de marquer, nous entraînerait à un examen historique de la question, et qu'il est plus raisonnable à des hommes politiques de se mettre aujourd'hui en présence du fait? Il n'y a pas d'association cultuelle. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas d'établir des responsabilités historiques, — ce serait là un autre discours que je ne vous ai pas annoncé, — ce qui me préoccupe, c'est de sauver les églises, et de les sauver, non pas en contradiction avec qui que ce soit, en irritant la question, mais en vous soumettant le mal et les remèdes que j'y vois.

D'ailleurs, je suis tout prêt à me ranger à de meilleurs avis si, comme je n'en doute pas, de meilleurs avis nous sont proposés pour faciliter la solution de cet angoissant problème. *(Très bien! très bien! à droite.)*

A défaut des associations cultuelles, qui peut réparer les églises? Les communes? Oui, en principe, cela peut se soutenir, c'est soutenu par d'excellens esprits. Ne sont-elles pas les propriétaires? Pourtant, je crois voir une grande difficulté à leur imposer des charges qu'elles n'ont jamais eues, qu'elles n'ont eues à aucun moment de notre histoire, ni avant la Révolution, ni après.

Dans l'ancienne France, qui est-ce qui construisait et entretenait les églises? C'étaient les bienfaiteurs, c'étaient des abbayes très riches, puis les évêchés, les archevêchés, à l'aide de leurs revenus propres. Les habitans n'intervenaient que par des aumônes volontaires, sous la forme de quêtes (1). Et, plus près de

(1) Et si, parfois, très rarement, ils subissaient, du fait de l'église, des taxes, des impositions, elles étaient paroissiales, religieuses, non municipales.

nous, sous le régime du Concordat, chacun se le rappelle, c'était la fabrique, autrement dit la communauté religieuse, qui était chargée de l'église. En fait, les fabriques n'ont jamais eu les disponibilités nécessaires pour les grosses réparations; en fait, celles-ci étaient exécutées par les communes; mais théoriquement la fabrique devait y suffire, et la commune n'arrivait qu'ensuite à titre subsidiaire.

Eh bien! aujourd'hui, après la loi de Séparation, pouvons-nous imposer à la commune des charges plus lourdes qu'elle ne les connut jamais?

Ah! la grande faute, laissez-moi vous le dire, c'est le Gouvernement qui l'a commise *(Interruptions à gauche)*, vous le savez bien comme moi, le jour où il a distribué aux communes les restes du budget des cultes sans conditions.

Je fais là allusion à un projet qui avait été déposé par MM. Briand, Caillaux et Clemenceau, et qui n'a pas été rapporté. Je crois bien qu'à cet instant nous avons passé à côté d'une solution assez satisfaisante. Mais allez donc reprendre aux communes ce qu'on leur a donné sans condition! La commune dirait : « On m'a trompée. » Il n'y a pas aujourd'hui un gouvernement pour affronter cette mauvaise humeur, et je ne crois pas sage, pour aucun parti, de l'attirer sur lui et sur les églises.

Certes, je ne conteste pas que la commune ne soit intéressée à la conservation, au maintien, à la vie de l'édifice religieux. C'est ma thèse, c'est mon sentiment le plus profond, c'est ma conviction raisonnée; aussi faut-il que la commune puisse fournir autant que bon lui semblera sa contribution à l'église; mais, à mon avis, sa libéralité doit être facultative; je n'estime pas possible, ni historiquement, ni politiquement, de la rendre obligatoire.

Reste donc l'État.

L'État, en 1789, s'est approprié les biens qui servaient à l'entretien des églises. Cela lui crée une charge historique. Et puis c'est lui qui a la haute main pour veiller à la conservation des choses publiques. Spécialement, il préside aux grands intérêts historiques et artistiques du pays, à la haute vie morale de la nation. Il est le grand réparateur. A mon avis, c'est sur l'État que porte la principale responsabilité du sort de nos églises.

Mais la charge sera lourde, s'il doit à lui tout seul réparer tous les monumens de l'architecture religieuse.

Qu'il accepte donc tous les concours : les concours des communes et les concours des catholiques.

Et comment ces trois élémens, l'État, la commune et les hommes de bonne volonté ou, si vous voulez, les fidèles, joueront-ils ensemble ?

L'État ? En inscrivant dans son budget une somme globale qui sera distribuée à titre de subvention. La commune ? En intervenant comme l'y autorise la loi actuelle. Quant aux fidèles, là gît la difficulté, qui ne me semble pas insurmontable.

La difficulté, n'est-ce pas ? vous l'avez vue tout de suite : c'est qu'il n'y a pas d'associations cultuelles. A leur défaut, il s'agit de trouver une formule qui puisse être acceptée par la hiérarchie catholique et qui cadre avec l'ensemble de notre législation. Je vous propose que tout vote de fonds, émis par la commune pour réparation ou restauration de l'édifice religieux, donne droit à une subvention correspondante de l'État, et que tout contribuable, inscrit au rôle des contributions directes d'une commune, ait le droit de provoquer à ses frais la réparation ou la restauration des édifices religieux communaux, dans le cas où la commune refuse d'y procéder. Et là encore, l'allocation consentie par ce contribuable, après que les inspecteurs en auront reconnu l'utilité, donnera droit à une subvention correspondante de l'État. *(Interruptions à gauche. — Mouvemens divers.)*

Voilà, messieurs, les idées que je vous soumets. Vous le voyez, ma préoccupation a été de concevoir un projet qui cadre avec l'ensemble de notre législation. Ma solution est provisoire, en vue d'un but immédiat et limité. Plus tard, bientôt, quand la poussière de la bataille en retombant laissera mieux voir à des esprits mieux reposés les nécessités de la vie française, un gouvernement causera avec Rome, pour un règlement d'ensemble de la situation religieuse. *(Interruptions à gauche. — Applaudissemens à droite et au centre.)*

M. André Lefèvre. — C'est une conception personnelle.

M. Léon Perrier (Isère). — On ira à Canossa !

M. François Deloncle. — On aurait dû ne pas cesser de causer.

M. Maurice Barrès. — Vous n'acceptez pas tous mon point

de vue ; mais il est naturel que j'expose totalement ma pensée. Je ne prétends nullement parler à cette minute au nom des signataires de mon projet de résolution.

Je vous dis, moi, que je reste dans l'intérieur de la législation actuelle, que j'apporte ici une solution provisoire, en vue d'un but immédiat et limité. A mon avis, vous aurez un jour à régler l'ensemble du problème religieux, laissé indéterminé dans plusieurs de ses parties importantes par la loi de Séparation ; et ce problème, il saute aux yeux que vous ne pourrez pas le régler sans avoir une conversation avec Rome. *(Interruption à gauche. — Très bien ! très bien ! à droite et sur divers bancs.)*

M. Groussau. — C'est l'évidence même.

M. François Deloncle. — Tout le monde en convient, personne n'ose le dire ; voilà la vérité. *(Applaudissemens au centre et à droite. — Protestations à gauche.)*

M. Maurice Barrès. — Je vous ai exposé la situation. Pour y remédier, je recours aujourd'hui aux seuls moyens que notre législation met à notre disposition. Je m'en tiens à considérer les églises comme des monumens historiques, et cela me permet de leur obtenir des subventions, des subventions de tous, oui, le concours libre de tous les élémens laïques ou religieux.

C'est ainsi qu'on en a agi chaque fois que nos églises ont couru le péril où nous les voyons. Car, messieurs, deux fois déjà la France a connu cette crise des églises rurales : elle l'a connue après l'invasion anglaise, au début du xve siècle, et une seconde fois au temps de la Fronde, lors des ravages des Espagnols dans le Nord. Et, dans ces deux époques, ce sont tous les élémens de la société religieuse et de la société civile qui sont intervenus pour les relever ou les réparer. Eh bien ! c'est ce qu'il faut faire aujourd'hui. Avec des formes nouvelles, c'est la même nécessité que jadis. Et cette vue qui agrandit l'horizon nous engage à croire que notre solution est juste, car, inspirée par les nécessités présentes, elle nous fait rentrer dans la vérité historique.

Messieurs, je vous ai exposé la situation et le remède immédiat que j'y vois : je l'ai fait sous ma propre responsabilité. Si mes solutions ne vous plaisent pas...

A gauche. — Non ! non !

M. Maurice Barrès. — ...cherchez-en, trouvez-en d'autres.

(Applaudissemens au centre et à droite.) Ce qui est impossible, c'est que le parti qui a la responsabilité du pouvoir ajourne plus longtemps d'agir. *(Nouveaux applaudissemens.)* Cela ne lui est permis que s'il se connaît, au secret de son cœur, froidement décidé à accepter la mort des églises. Et, dans ce cas, expliquez vos mobiles, dites le fond de votre pensée, déclarez durement mais nettement : « Ce qui nous gêne dans les églises... »

M. Charles Beauquier. — C'est la religion.

M. Maurice Barrès. — ... « c'est qu'elles sont autre chose que des monumens, c'est qu'elles sont une idée, et cette idée, nous ne voulons plus la voir debout au milieu des villages. »

Cela, c'est une doctrine. Affreuse, mais qui possède une longue tradition. Elle a des représentans fameux. Edgar Quinet aurait voulu voir toutes nos églises par terre, et je sais de lui un mot qui jette dans cette discussion comme une lueur de pétrole. *(Exclamations à gauche.)* Il ne pardonnait pas à Robespierre d'avoir, par son décret de décembre 1793, arrêté le mouvement des iconoclastes hébertistes et la dévastation générale des édifices catholiques. « Ce jour-là, déclarait-il avec amertume, Robespierre fit plus pour l'ancienne religion que les Torquemada et les saint Dominique. »

Est-ce là votre pensée ? Êtes-vous d'accord avec Hébert et avec Edgar Quinet dans cette doctrine de dévastation et de ruine ? Êtes-vous de ceux qui, après avoir jeté pendant des siècles leurs sarcasmes et leurs injures contre les hautes murailles pieuses, croient le moment venu de les pousser à terre ? Alors, venez à cette tribune; osez dire ce qu'au même Quinet écrivait Michel de Bourges : « Puissé-je m'endormir de mon dernier sommeil au bruit des temples catholiques s'écroulant sous les coups du marteau populaire ! » Venez à cette tribune, étalez vos raisons, faites circuler les urnes, comptez les bulletins, osez décréter la mort de nos 40 000 églises paroissiales, de nos innombrables chapelles, calvaires, croix de carrefour, croix de cimetière. *(Applaudissemens à droite et au centre.)* Donnez ordre qu'on les jette bas. Vous vous en défendez ? Hé ! ne voyez-vous pas qu'en la rendant inévitable, sans la décréter, cette ruine, vous vous souillez d'un crime aggravé d'hypocrisie ? *(Nouveaux applaudissemens sur les mêmes bancs.)*

Il n'est pas digne de cette Assemblée, et il n'est de l'intérêt

de personne de rétrécir l'horizon autour d'un si haut problème et de cacher, de taire l'élément moral qui fait le centre, oui, l'intérêt central de cette question des églises. Vous ne me demandez pas de diminuer, de dénaturer, de masquer ma pensée complète. J'invoquais tout à l'heure en faveur des églises leur beauté, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, leur agrément dans le paysage, et je laissais de côté l'essentiel, quelque chose qui est en elles et qui éveille nos sentimens de vénération. Ce n'est pas facile à préciser, dès l'instant qu'on ne parle pas purement et simplement le beau langage du croyant. Et pourtant, cela existe en dehors d'une âme croyante. Je n'en veux pas d'autre preuve que cette immense pétition des églises où se rencontrent des hommes d'éducation et de pensée si différentes.

Pendant que s'organisait cette pétition, durant les longues semaines où, chaque matin, je voyais affluer de tous les points de la France ces noms illustres ou inconnus des défenseurs des monumens religieux, sans cesse me revenait à l'esprit le souvenir d'une discussion qui s'ouvrit, il y a quelques mois, devant la Cour de cassation. C'était à propos de la loi de Séparation. La Cour se posa cette question : « A qui appartenaient les églises sous l'ancienne monarchie ? »

Les savans jurisconsultes répondirent : « A personne. »

Elles n'appartenaient à personne ! Cela s'explique si l'on se représente comment était construite une église rurale. Il était d'usage que le curé construisît le chœur, les puissans personnages la nef, et les habitans le clocher. Il résultait de là, non pas une propriété d'État, non pas une propriété communale, mais une chose publique, commune à tous, hors du commerce, affectée à perpétuité au culte divin. *(Applaudissemens à droite et au centre.)* Les églises, dans l'ancien droit, ce sont des choses sacrées, la propriété de ceux qui sont morts et de ceux qui naîtront, un domaine spirituel, le domaine de Dieu. *(Nouveaux applaudissemens sur les mêmes bancs.)*

Quel saisissement d'entendre l'histoire du droit nous apporter une affirmation que, d'instinct, nos pétitionnaires ont retrouvée ! Ils nous disent, chacun avec son langage : « Sauvez les églises ; elles sont ce qui ne doit pas périr, ce qui est une réalité au-dessus de la nature, ce sur quoi se modèle la vie, oui, le modèle, la part du divin au village. »

Les pétitionnaires dont je suis ici le porte-parole... ne réduisent pas leur supplique à n'être que la défense de quelques pierres sculptées et heureusement dressées sur l'horizon. Si l'église fait bien dans le paysage, c'est qu'elle y est une âme, et que nous groupons tout naturellement sur elle les sentimens qu'en dépit des apparences il ne serait pas malaisé de retouver en nous tous. *(Applaudissemens à droite et au centre.)* Nous tous, nous nous sentirions exilés dans un village où il n'y aurait plus d'église et dans une France où les clochers ne monteraient plus vers le ciel. *(Applaudissemens au centre et à droite.)*

Oui, l'église nous attire tous, elle attire le fidèle, et celui-là même qui n'a pas la foi *(Applaudissemens sur les mêmes bancs)* ou qui, du moins, ne se repose pas dans la tranquille possession de la certitude. L'un y trouve l'espérance et l'autre plus que le souvenir. *(Très bien! très bien!)* En jetant par terre les églises, vous ne renoncez pas seulement aux idées dogmatiques qu'elles renferment, vous renoncez aux pensées libres, aux impulsions profondes qu'elles éveillent depuis des siècles chez un homme de chez nous. *(Applaudissemens au centre et à droite. Mouvemens divers.)*

Vous n'en êtes pas touchés ! Ce beau clocher qui est l'expression la plus ancienne et la plus saisissante du divin dans notre race *(Nouveaux applaudissemens sur les mêmes bancs)*, cette voûte assombrie où l'on prend le sentiment d'avoir vécu jadis et de devoir vivre éternellement, cette table de pierre où reposent les grands principes qui sont la vie morale de notre histoire, rien de tout cela ne vous persuade, rien ne vous retient de renverser cette maison qui, par sa porte ouverte à toute heure au milieu du village, crée une communication avec le divin et le mêle à la réalité quotidienne ? *(Applaudissemens sur les mêmes bancs.)* Et comme autrefois l'humanité rejeta les dieux de l'hellénisme, vous croyez le moment venu pour que le Christ n'ait plus ni temples, ni fidèles. Si un tel calcul existe, ce calcul sera trompé et cette haine déçue : si quelqu'un se réjouit de pouvoir un jour, en passant près des églises rurales effondrées, insulter le cadavre d'un ennemi, il n'aura pas cette honteuse satisfaction. Le catholicisme ne serait pas écrasé sous des pierres qui s'écroulent *(Très bien! très bien! à droite)*, il s'en irait dans les granges... *(Applaudissemens au centre et à droite.)*

M. Charles Beauquier. — C'est la vraie solution.

M. Maurice Barrès. —... et sur des autels improvisés. Et, je vous le prédis, une immense jeunesse l'y suivrait, indignée de notre brutalité et de notre ingratitude. *(Applaudissemens au centre et à droite.)* Un opprobre éternel tomberait sur cette Assemblée si elle laissait s'écrouler les plus vieux monumens de notre vie spirituelle. J'ai la certitude que les nouvelles générations nous mépriseraient un jour, si elles dataient de notre passage l'écroulement des vénérables églises de France. *(Vifs applaudissemens à droite et au centre. — L'orateur, en retournant à son banc, reçoit les félicitations de ses amis.)*

« Vous rétablissez le budget des cultes ! » m'avait crié le rapporteur, un radical-socialiste, M. Félix Chautemps, et j'entendais sa phrase courir sur les bancs radicaux. Rien de plus faux qu'un tel reproche, car je ne faisais que réclamer l'exécution d'une promesse, vingt fois répétée par le gouvernement au long des débats sur la Séparation, d'inscrire au budget un crédit pour les réparations des églises. Mais qu'importe la vérité ! « Barrès veut rétablir le budget des cultes. Il veut refaire un Concordat ! » C'est le mot habile, l'invention aisée et funeste. M. Dumesnil, représentant d'un des pays de France les plus ingrats envers leurs églises, se chargea de la développer. Il s'efforça de fournir aux indécis, aux poltrons, un motif légitime de me trahir ou de s'abstenir. Dans ces miasmes, Marcel Sembat, demandant la parole, fit l'effet d'un coup de vent salubre.

Quel homme d'esprit, ce Sembat ! C'est le contraire d'un cuistre, et il possède un don pédagogique de premier ordre. A la tribune, il s'installe en toute simplicité, familier, explicatif, indulgent à la bêtise, établissant avec ses collègues, qu'il interpelle sans les traiter d'honorable ni même de Monsieur, une espèce de dialogue où il fait, d'une voix formidable, les demandes et les réponses, et qui amuse, retient les esprits, débrouille tous les écheveaux... A la Chambre, comme au théâtre, il y a des emplois que les grands sujets se partagent. M. Aynard tenait le rôle d'un gros bourgeois du vieux répertoire, qui ne connaît que le bon sens et qui ne s'en est pas si mal trouvé; Jules Roche, c'est un répétiteur que ne lassera pas la bêtise de ses élèves et qui prétend faire entrer les matières de l'examen dans la cervelle des pires cancres; Briand, c'est un

homme de bien qui s'est juré de nous éclairer sur nos véritables intérêts ; Delahaye, un vieux chasseur, trop connu des perdreaux qui ne le laissent plus approcher ; Jaurès, un orchestre complet, toujours prêt à nous prodiguer les soli et les ensembles, qui enchanterait les mélomanes, si quelques-uns, à certains jours, ne se plaignaient que le *capelmeister* remue trop, se congestionne, leur donne le mal de mer et les empêche, avec ses gesticulations, de voir la musique. Augagneur joue les trappeurs, les émigrans, les Robinsons suisses. Avec ses deux larges mains, on le voit défrichant la forêt vierge, dépeçant les hippopotames, et aussi, la matraque au poing, surveillant le travail des esclaves. Sembat, lui, c'est l'homme instruit, le Parisien qui a rencontré une bande de provinciaux à l'Exposition universelle et qui les guide, pour rien, pour le plaisir de rendre service. Il a trouvé une baguette de démonstration et aujourd'hui il explique le tableau : Barrès sur le parvis défendant les églises de villages.

— Je pense, dit-il, qu'il y a deux choses qu'on ne peut pas refuser à Maurice Barrès et qu'il faut lui accorder. Il faut d'abord lui accorder que, depuis la Séparation, il s'est produit certaines disparitions et certains écroulemens d'églises qui ont été pour la nation entière une perte ; et en second lieu, il faut lui accorder qu'on s'est servi de la liberté que la loi laissait aux communes pour faire de véritables niches...

M. Aristide Briand, garde des Sceaux et ministre de la Justice, interrompt de son banc pour dire :

— C'est cela.

Et Sembat continuant :

— La loi de Séparation n'est pas faite pour permettre aux gens de se jouer des niches les uns aux autres. *(Applaudissemens à gauche et à l'extrême gauche.)* Maurice Barrès a parfaitement raison de vouloir faire cesser ces petites taquineries de village. *(Très bien! très bien!)* Voilà, je crois, ce qu'il faut lui accorder.

Et avec l'assentiment quasi de tous, Sembat se déclare prêt à me rejoindre sur la place, devant l'église, à la condition qu'on ne l'oblige pas d'entrer dedans.

— Je ne suis pas, dit-il, comme Beauquier qui se tourne vers Dieu et le somme de faire un miracle.

A ce moment, pour ses péchés, M. Beauquier crut devoir interrompre.

— Dieu devrait faire un miracle en faveur de ses églises, ce serait plus intéressant que de guérir des fistules.

— Ah! Beauquier, lui répliqua Sembat avec une vivacité spirituelle qui souleva les rires sur tous les bancs, ah! Beauquier, si vous étiez un monument *(Hilarité)*, Maurice Barrès proposerait certainement de vous conserver à cause d'un certain cachet d'archaïsme. *(Nouveaux rires.)* Ce sont là des idées qui, je vous l'assure, ont fait leur temps.

Je note ces rires d'après l'*Officiel* avec soin, parce que la courbe des sentimens suscités aux diverses séances des églises par les propos toujours pareils de M. Beauquier rend compte des progrès du bon sens dans la Chambre. Dans le premier débat des églises, le 16 janvier 1911, les députés s'étaient bien gaussés du Dieu des chrétiens mis au défi de rebâtir lui-même ses temples; mais cette fois, c'est de M. Beauquier que tout le monde rit à gorge déployée. Nous avons fait du chemin, tout de même, et telle est la force d'une idée vraie présentée avec naturel, que nul n'interrompt Sembat quand il se résume en trois déclarations de la plus grande importance :

— Nous ne pouvons pas, Maurice Barrès, laisser tomber votre campagne sans lui donner une sanction. Vous nous avez mis sous les yeux des faits qu'il fallait que nous regardions en face; vous avez bien fait de nous obliger à les considérer. *(Très bien! très bien!)* Pour ma part, je vous ai indiqué les points pour lesquels très joyeusement je marcherai avec vous : c'est d'abord pour la question du classement le plus large, c'est ensuite la fin des niches, c'est enfin l'obligation d'employer les fonds que les fidèles bénévolement offriraient pour réparer les églises. *(Très bien! très bien!)*

Pouvais-je, en écoutant ces argumens et ces bravos, douter de mon succès? Je me disais, avec toute la Chambre : Le ministre maintenant a toutes facilités pour régler la question. Un socialiste unifié, grand dignitaire de la maçonnerie, aura sauvé les églises de France!

M. Steeg prit la parole, et d'une voix grise, sans allumer ses phares, avec des détours, mais en homme qui connaît bien le pays, il s'achemina en petite vitesse vers le centre du problème.

— La loi ne permet pas de contraindre les municipalités à réparer leurs églises, non plus qu'à accepter les offres de concours dont elles sont saisies. Allons-nous charger l'État des

réparations de tous les édifices cultuels? Ce serait dire que ces églises sont des organes d'un service public et national, ce serait donner un démenti formel à la loi de Séparation.

Les radicaux applaudissent. En effet, je ne vois rien de bon pour nous dans toutes ces phrases de Steeg. Mais, attention! voici qu'il indique comme « susceptible d'un examen très attentif et même bienveillant » l'idée de permettre au Gouvernement « de venir en aide aux communes qui croiraient devoir assumer des dépenses facultatives mais utiles, pour assurer la conservation des édifices communaux affectés au culte. »

Bravo! très bien! Je suis aux anges! Je me garde d'applaudir et même d'approuver de la tête ce prudent, cet excellent navigateur. Il connaît les écueils et le vent. Tout à l'heure il louvoyait pour franchir plus sûrement la passe et mieux gagner la haute mer. Laissons-le manœuvrer. C'est bataille gagnée... Mais quoi! voici qu'il s'arrête, se retourne, se dédit... Qu'a-t-il à me parler de Port-Royal, de « ses murailles rasées, de son église démolie, de ses tombeaux profanés? » Un chant de mort se dégage du milieu de ses argumens; il entonne une hymne de revanche :

— L'église fut autrefois le centre et comme le foyer de vie intellectuelle, morale et sociale du village. Elle tenait lieu d'école et de maison commune. C'est un fait, mais un fait du passé. Ce qu'elle était, elle ne l'est plus. Il faut le reconnaître, et l'église ne le reconnaît pas toujours, monsieur Barrès. C'est peut-être ce qui explique ces inimitiés obstinées, tenaces et de mauvais goût que vous signaliez; elle se dresse en concurrente passionnée et organisée de la société civile qu'a fait surgir la vie moderne...

Et c'est une longue philosophie de l'histoire, un rappel de tous les temples, de toutes les religions dont les débris jonchent le sol. Est-ce donc qu'il justifie la désolation des églises de France? Il se l'explique. Il préférerait la conciliation, certes! mais... « encore faut-il que dans cette œuvre de conciliation rien ne vienne s'interposer qui puisse contrarier ou annihiler l'effet de nos bienveillantes dispositions. » Et pour conclure il demande l'ajournement, le renvoi à la Commission du budget.

Pauvres églises! Aux yeux de M. Steeg et du Gouvernement le moment de les sauver n'est pas venu. Tout à l'heure, quand

il me faisait tant de plaisir, ce n'était qu'un amorçage, un moyen de tenter Rome. Sur l'objet même que nous discutons, sur les nobles églises qui meurent par milliers, pas un instant, cet être insensible n'a porté son regard ni sa sympathie.

On vote, et ma proposition est écartée par l'adoption de l'ordre du jour pur et simple qui maintient le *statu quo*, qui refuse de rien changer à une situation, de l'avis de tous, désastreuse.

La lecture de l'*Officiel* (après les rectifications) établit qu'il eût suffi de déplacer treize voix pour sauver les églises de France. D'un mot, d'un seul mot, ce jour-là, le Gouvernement, s'il l'avait voulu, les arrachait à la mort.

MAURICE BARRÈS.

(*A suivre.*)

NOUS, LES MÈRES... [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

I

C'est Laure Barysse elle-même qui, dans le bel auto d'Édouard Buyle, m'a amené la Nounou et Bébé-Fred. Elle m'a confié l'un et l'autre avec une majesté de reine, en me faisant bien deviner quelle marque d'estime on m'accordait là et que ce n'était pas un mince honneur que d'abriter le dauphin, mon petit-fils.

Faut-il sourire ou se fâcher? Évidemment, cette pauvre femme ne jouit pas de tout son bon sens. Elle a tenu à se rendre compte de l'installation de l'enfant, a pincé les lèvres quand elle a vu qu'il coucherait dans ma chambre, soit que le sacrifice que je faisais de mes habitudes lui semblât ostentatoire, soit qu'elle y découvrît un blâme involontaire envers Julia, qui ne tolère pas Fred et le relègue à la *nursery*. J'aime Laure, quand elle prononce ce mot, à l'anglaise, avec ce ton dévot que prend sa lâtrie, dès qu'il s'agit de sa fille.

Elle m'a commenté une longue ordonnance du docteur Breslau : toute la vie animale de Bébé y est tracée, point par point, avec une minutie peut-être un peu choquante pour mon amour-propre. Je prends le parti de sourire ; on croirait que je n'ai jamais élevé d'enfans...

Ayant constaté que le jour de la fenêtre ne tombera pas trop

(1) *Copyright by* Émile-Paul, 1914.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913.

crûment sur le petit lit, que les joints ne laissent pas filtrer de vent coulis, que la nourrice sera bien couchée (deux matelas...) et mangera assez de viande, — comme si je comptais la laisser mourir de faim, cette grosse commère ! — Laure condescend à me parler d'elle-même, de sa santé compromise par des maux illusoires ; — son embonpoint, et son éclat retouché à l'Institut de Beauté Prycemaster me rassurent. Elle accepte de luncher et savoure certaines petites galettes sablées, triomphe de Gertrude. Plus favorable, elle me loue de vivre ici au calme ; et, bien que mon installation soit très modeste, je sens qu'elle trouve le Clos-des-Bois magnifique pour moi ; seul un reste de pudeur l'empêche de me le dire. Au surplus, elle semble croire que j'y vis dans la dépendance de ma mère. Les éloges qu'elle décerne à l'ordre de la maison et à la belle tenue du jardin passent par-dessus ma tête : elle en fait honneur à « la marquise, » comme elle se plaît à la désigner, la marquise qu'elle suppose riche, et respecte en conséquence.

Une chose m'inquiète dans ce qu'elle a raconté, soudain bavarde ; encore qu'elle sache se taire sur les affaires de ses gendres ; car ce n'est pas d'hier qu'on me tient en quarantaine des secrets gênans. Elle a parlé d'achat possible d'un grand domaine ; Buyle en louant sa part. Apparemment Raymond solderait l'achat total : avec quoi ?

Toujours ce goût malsain de faste, où elles poussent mon fils !

Une insinuation de Laure a éveillé mon inquiétude :

— Garderez-vous toujours le Clos-des-Bois, quand le malheur voudra que Mme de Greuzes disparaisse ? Ne sera-ce pas bien lourd alors pour vous ? La vie en commun offre tant d'avantages. Et en fondant les ressources que vous auriez alors avec les nôtres, je veux dire, — Laure a un sourire d'envie, — avec celles de Raymond et d'Édouard, vous ne perdriez rien au change ; vous y gagneriez même, puisque dans le château princier (sa bouche en est remplie) que nous avons en vue (où ? elle ne le dit pas), vous pourriez vivre à l'aise à côté de nous.

Son sourire était engageant, un sourire d'ogresse. Est-elle chargée de me sonder ? Elle appuie, tentatrice :

— Vous vivriez près du petit Fred...

Oui, l'été ; huit mois de l'année, je resterais à me morfondre, gardienne du palais vide ; seule dans deux ou trois pièces trop grandes, éveillant de mon pas solitaire l'écho des corridors le

long des appartemens clos. Merci bien. Ce n'est pas la solitude qui m'effraie, pourvu qu'elle me soit familière et consacrée par le temps. Mais j'aime le Clos-des-Bois, et j'espère y mourir, après ma mère...

J'ai éludé poliment... et Laure, prudente, n'a pas insisté. Quelle combinaison pratique Julia a-t-elle machinée? Et quelle contribution de guerre espère-t-elle lever pour moi? Que je rachète un jour une part de leur domaine, et que je les héberge tous!

Méfiance est mère de sûreté. Je ne veux pas avoir le sort de la pauvre Mme de Pièges dans son beau château de La Morlière, en Auvergne. Elle l'avait acheté pour son gendre, le comte de Seybusse. Un faible, et qui n'eût pas été méchant, sans sa mère, une fée Carabosse qui s'est implantée à La Morlière, et y a rendu la vie intolérable à la légitime propriétaire. Tranchant de tout, sous le couvert de son fils, elle était, au bout de quelques mois, seule maîtresse céans, assassinant Mme de Pièges de ces mille piqûres d'épingle, humiliations et avanies, auxquelles les femmes s'entendent si bien. Dépossédée de sa propre chambre, sous un prétexte de réparations, diminuée aux yeux des domestiques à la dévotion de la harpie et de son benêt de fils, Mme de Pièges n'a eu d'autres ressources que de vider la place, abandonnant cette rançon de prix à l'avidité de l'intruse qui, à l'heure actuelle, impunément, fait la loi.

Trop d'exemples m'ont enseigné quelle imprudence c'est aux parens de vivre avec leurs enfans mariés. Passé un certain âge, les liens de discipline et de subordination sont rompus, et on devient souvent plus étrangers de cœur et d'esprit qu'avec des étrangers même. Il faut s'aimer; pas de trop près. On en souffre, mais moins.

Laure repartie, — ouf! — je me suis trouvée investie d'une maternité redoutable. Ce n'est pas trop dire que ce tout petit absorbe le meilleur de mes pensées, ce que je ne puis enlever à ma mère, à Nicole et à Pomme-Rose.

J'exerce un contrôle de tous les instans. J'assiste au bain matinal de Bébé, à sa toilette, aux pesées, à son coucher; et déjà force m'est d'imposer mon autorité. Nounou ne paraît pas une mauvaise femme; mais peu intelligente, elle se bute facilement et possède un entêtement rare. J'ai tenu bon, et je m'en félicite. Nous ferons assez bon menage.

Elle semble s'attacher au petit; mais, le visage massif avec

des yeux bovins, trop pleins de sang, il faut défendre Fred contre ses embrassades ; on a toujours peur que de sa main robuste elle n'écrase le frêle crâne ou ne casse, en l'emmaillotant, les jambes molles. Elle s'appelle Marie-Thérèse, plus communément : Thérésou. Et elle est ravie d'être à la campagne. Elle va chaque jour porter à Minerve, avec l'autorisation de Toussaint, des croûtes de pain ; si je possédais une vache, Thérésou, qui demanderait à la traire, serait parfaitement heureuse. Elle perd un peu de sa morgue empruntée, parle moins du riche appartement de « Monsieur l'avocat, » — c'est Raymond qu'elle veut dire, — retourne à sa rusticité native. Elle n'en garde pas moins, orgueilleuse, ses tabliers brodés et son bonnet à larges rubans roses.

Scrupuleusement, j'applique les prescriptions du docteur Breslau, dont mon vieil ami Riquenne n'a pu s'empêcher de sourire avec moi. Mais tout est maintenant à la peur des microbes ; et pour un peu, on ne toucherait le petit Fred qu'avec des gants stérilisés et un masque de ouate sur la bouche. Pomme-Rose, elle, élevée plus simplement, ne s'en trouve pas plus mal.

Nicole semble touchée de la présence de ce petit être, qui ravive en elle un instinct, peut-être un besoin de maternité nouvelle. Elle le prend souvent dans ses bras, elle l'endort, elle cherche sur son minuscule visage pâlot des ressemblances avec sa fille, et compare leur croissance.

Fred pâtit de son changement de nourrice. Il est d'ailleurs assez doux et gentil, — est-ce signe de faiblesse ? — ne pleure pas la nuit, dort d'un trait ses onze heures.

J'ai pris sur moi de le faire vivre au jardin le plus possible. Qu'il profite de l'air et du soleil, puisqu'il n'a plus ses deux heures de Parc Monceau pour tout régal.

Ce m'est une joie pénétrée de voir s'écouler du matin au soir sa petite vie flottante : cela paye, et au delà, mes courtes alarmes et ma responsabilité. J'éprouve le même attendrissement que jadis pour Raymond et pour Nicole, à voir naître, dans cette fragile chose, une ébauche de conscience. A deux mois passés, Fred prend déjà figure de petit garçon ; il me sourit, hier il a ri aux éclats pour la première fois. Il risque un gazouillis, module des *arreu*, des *agueu*. Son regard suit les jeux de lumière, il tourne la tête vers le bruit : ses menottes s'orientent,

il cherche à coordonner ses mouvemens. Sa vie intérieure et extérieure est un miracle perpétuel. Et il me semble, à mon émotion, que je redeviens mère et que je sens se gonfler en moi des sources taries.

Ah! je ne suis pas blasée, là où Julia l'est d'avance; et Nicole non plus : je le vois à la couleur de son regard et à la profondeur de ses silences, à la passion dont elle serre Pomme-Rose dans ses bras, au regret amer que je lui pressens de ne pouvoir, de ne vouloir créer encore. Elle a beau adorer Pomme-Rose; Pomme-Rose et son cher petit corps, son délicieux esprit ne lui suffisent pas. Nicole est faite pour avoir plusieurs enfans.

Elle se rejette sur ses souvenirs et constamment évoque sa fille au berceau. A l'âge de Fred, elle ne riait pas encore, mais quinze jours plus tard. Elle se rappelle la première dent de Pomme-Rose, et sa première maladie. Ainsi vivons-nous côte à côte dans une préoccupation commune; seulement, elle regarde par delà, vers un autre destin, alors que le mien est comblé par la possession précaire de ce petit, dont je jouis en hâte, avant qu'on ne me le reprenne.

Par momens, j'en veux à Thérésou d'être là, bloc solide, qui tient tant de place. Comment Julia n'est-elle pas cruellement jalouse de voir son petit devoir la vie et la santé à une autre femme ? Je sens que je n'aurais pu endurer ce supplice. Tenir Fred, m'en occuper, me font des minutes incomparables. Nicole, si tendre maman, en sourit :

— Mais tu es plus mère que moi!...

Quand on l'a, cette vocation ne meurt jamais. Je m'étonne de la tendresse qui m'envahit pour ce faible petit bonhomme qui ne verra plus tard en moi qu'une vieille femme usée, et l'oubliera vite. Mon cœur est-il donc encore si jeune, qu'il revive si intensément ? Cette nuit, j'ai eu des palpitations pour avoir trouvé dans le lit de Fred une épingle qui aurait pu le piquer. Avec quelles précautions je pousse sa voiture, quand Nounou s'en va goûter, — et solidement, je prie Laure Barysse de le croire ! — Il me semble qu'un léger cahot va ébranler cette cervelle à peine éclose. Quels vœux je forme pour la santé, le bonheur et l'avenir de cette chair vivante qui est encore si peu, qu'on tremble en songeant qu'il faudra vingt années pour faire, de cela, un homme!

Un mois encore d'écoulé.

Ce matin, Nicole m'a remis une lettre de son mari. Le docteur Riquenne a réussi à l'éloigner, Raymond l'ayant fait agréer comme surveillant d'une grande propriété, en Croatie, chez le prince Kolensky, auquel une de ses plaidoiries a valu le gain d'un procès considérable.

Lettre sèche, mais correcte, malgré l'évidente rancune.

Ce n'a pas été petite affaire de décider Martial à cette séparation, même provisoire. Il a fallu inventer que Nicole, très anémiée, commençait de la tuberculose, et lui faire peur pour lui-même. Cet homme qui, médecin, aurait pu, aurait dû récuser ce diagnostic aventureux, en a subi la suggestion, tant était grand sur lui l'ascendant de M. Riquenne. Et, après avoir bravé la mort vingt fois dans des hôpitaux et au feu de l'ennemi, il s'est garé de l'imaginaire danger. Aucune pitié d'ailleurs ne s'est émue en lui, rien qu'un grief, comme si, là, derechef, elle lui faisait tort.

Ce qui m'a le plus étonné, — M. Riquenne avait vu juste, — c'est son marchandage âpre pour rendre à Nicole une liberté bien limitée, puisqu'il est entendu qu'elle ne cessera pas d'habiter sous mon toit, que je me porte caution de son impeccable tenue, et que mariés étant, mariés ils resteraient.

Il tient en main l'extrémité de la chaîne, dont l'autre boucle le poignet de Nicole. Quelle surprise nous réservent ceux que nous croyons le mieux connaître, quand les circonstances font jaillir leur triste arrière-fond, inconnu de nous et peut-être d'eux-mêmes ! Ce Martial, que j'avais cru désintéressé, s'est révélé matois et cupide. Était-ce le même ? Était-il devenu, par le climat meurtrier, les poisons et les excès, un autre ? Je ne pourrai jamais oublier les discussions pénibles, où, dépouillant Nicole et sa fille, il entendait conserver, avec ses propres ressources, les revenus de la dot, ne participer que d'une façon dérisoire à leur entretien. Avarice sauvage, ou moyen de la tenir ? Un beau dégoût m'a soulevée :

— Gardez tout ! Je me charge d'elle.

Il a ricané, un peu honteux :

— Ne suis-je pas le maître ? Est-ce que la loi ne m'investit pas de l'administration de la fortune ? Pourquoi, s'il plaît à ma femme de se soigner loin de moi, paierais-je la charge de deux ménages ?

Il a cédé enfin une rente de douze cents francs, de quoi ne pas laisser nues Nicole et sa fille ; je n'en demandais pas tant. Ma mère vit de rien, et on restreindra les dépenses de la maison, voilà tout. Je vendrai, s'il le faut, les champs que je possède, en face, de l'autre côté du fleuve. Me Orologé m'a justement pressentie à ce sujet. Martial est loin, Nicole respire, c'est l'essentiel.

Je ne veux pas penser au lendemain. Et pourtant, quelle menace suspendue ! Il est le maître, comme il l'a dit, il est le mari, il est le père. Il peut, quand il lui plaira, sommer Nicole de le rejoindre ; si elle refuse, il a le droit de lui prendre de force, et légalement, sa fille.

Avec son caractère ombrageux et son foie malade, s'accommodera-t-il de vivre à l'étranger ? S'il allait reparaître ?

Tiens-toi bien, Nicole, ne crie pas encore victoire !

II

Ce que je craignais depuis quelques jours s'est réalisé. Fred est malade : diarrhée verte, faiblesse soudaine de son petit corps, fondant comme s'il n'avait plus d'os. Affolée, j'ai fait appeler le docteur Riquenne et j'ai prévenu Raymond, car où saisir Julia, qui, avec sa mère et sa sœur, court les routes ?

Le docteur m'a rassurée et a prescrit une diète hydrique de vingt-quatre heures. Protestations indignées de la nourrice.

— Je suis certain, me suggère le docteur, qu'elle le gave en dehors des heures régulières. Êtes-vous sûre qu'elle ne l'allaite pas la nuit, malgré votre défense ?

Juillet s'achève et brûle, tropical ; et cette chaleur fatigue aussi l'enfant. Je suis épouvantée devant le petit corps de cire blême, ses paupières violacées, l'air de soudaine vieillesse qui lui vient.

Nicole, maîtresse d'elle, et qui, me jure-t-elle, en a vu bien d'autres avec Marcelle, aux colonies, ne parvient pas à me rassurer. Je ne me soucie même pas de ce que Laure Barysse pourra dire ; forte de mon devoir rempli et en même temps agitée de craintes folles. J'étais ainsi, jadis, et pour la rougeole de Raymond j'avais eu certainement moins peur.

Comme je surveillais le sommeil agité de Fred, ma mère est entrée dans la chambre. On eût dit, dans sa robe noire et avec son visage desséché, une des trois Parques. Son silence impres-

sionnant ajoutait pour moi à l'impression pénible. Elle a arrêté sur le petit la fixité de ses prunelles lointaines, si lointaines que je me demandais si elle le voyait vraiment. Un long moment, elle l'a considéré, rigide et anguleuse, avec une gravité funèbre, puis elle a dit :

— Ce ne sera rien, tu verras. Demain, il ira mieux !

Cette prophétie m'a un peu calmée. Il me semblait, — pourquoi ? — que le Temps et la Destinée venaient de prononcer leur arrêt. Ma mère s'est retirée comme elle est venue. Qu'a-t-elle pensé, en contemplant ce rejeton dont trois quarts de siècle révolus la séparaient, de tout l'écart des souvenirs qui ont dû s'écouler de sa mémoire comme le sable du sablier ? Elle qui a vu tant d'êtres naître et mourir, et qui elle-même est sur la lisière du pays d'ombre et de cyprès, de quelle connaissance mystérieuse a-t-elle tiré sa certitude ?

Jusqu'à présent, elle s'était désintéressée de son arrière-petit-fils, et je serais bien surprise qu'elle s'y intéressât demain. Elle évitait de se pencher sur son berceau ; sa lente promenade quotidienne l'amenait rarement vers lui. Je suppose que c'est moins à lui qu'à moi, dernier chaînon qui la relie au monde vivant, qu'elle a pensé en venant ici m'apporter cet augure de réconfort.

Margot fait irruption, de son allègre jeunesse :

— Madame, voilà la voiture. Monsieur arrive.

Enfin ! Je m'élance. Raymond descend de la victoria que j'ai envoyée l'attendre à la gare.

Il a l'air plus contrarié qu'inquiet :

— Eh bien ! Fred ?

— Tu vas en juger. J'attends le docteur.

Raymond demande :

— On n'a donc pas suivi exactement les prescriptions de Breslau ?

— Mais si ! mais si !

Et je lui explique. Il appelle, courroucé, Thérésou, et lui assène une dure mercuriale devant laquelle elle baisse le nez, devenue rouge braise et domptée. Raymond approuve d'ailleurs le traitement et semble soucieux surtout de ce que dira Julia : comme il a peur d'elle !

— Il sera temps, dit-il, de la prévenir. Je suis sûr qu'avec tes bons soins, le petit va se remettre.

Son optimisme me gagne. Il murmure :

— Ah! ces nourrices...

Et je crois sentir un regret. Se représente-t-il Julia, vaillante, reprise à la vie turbulente, courses, plaisir? Mais aussitôt il ajoute, fataliste :

— Bah! c'est inévitable.

Et il n'a pas l'air d'en souffrir.

Il déjeunera avec nous; un auto qu'il a retenu à Fontainebleau viendra le chercher dans l'après-midi : il veut visiter le château de Fleurances, qui appartient aux d'Osmy, entre Blanche-Couronne et Melun.

— Figure-toi, me dit-il, que Julia, en poussant avec Buyle ses recherches jusqu'en Touraine et en Sologne, a visité l'ancien domaine de mère-grand; oui, La Chesnaye. Le tout est à vendre avantageusement. Tu sais que les propriétés ont beaucoup perdu de leur valeur. Est-ce drôle, le hasard? Ce domaine où tu as vécu enfant et jeune fille, où tient tout le passé de notre famille, nous avons eu, un moment, Julia et moi, une envie folle de le racheter.

Raymond s'arrêta, pour juger de l'effet. Malgré ma surprise, je n'ai pas bronché.

— Est-ce que cela ne te tenterait pas, jette-t-il rondement, de revivre dans ces souvenirs et de t'y faire, auprès de nous qui y vivrions quelques mois de l'année, une vieillesse heureuse?

Tiens! tiens! L'ouverture vague de Laure se précise. Je réponds :

— Oh! mon petit Raymond. Je n'ai pas d'argent, moi.

— Tu en auras, quand mère-grand ne sera plus là.

— Je l'ignore. Rien ne me l'assure.

— Tu auras toujours la valeur du Clos-des-Bois, si tu le vendais?

— Mais, je ne veux pas le vendre!

Raymond, un peu déçu, fronce les sourcils. Tout obstacle l'irrite.

— Ce que j'en disais... J'obéissais surtout, en bâtissant ce projet en l'air, à des raisons de sentiment. Julia...

Ah! ah! voici Julia... Eh bien! qu'est-ce qu'elle dit, Julia?

— ... me faisait remarquer que pour Fred et son petit frère et sa petite sœur, s'il nous en vient, ce serait une très bonne

chose que cette première éducation à la campagne, cette enfance dans une maison de famille où se constituerait pour eux l'unité des impressions et des souvenirs. Nous sommes malades du morcellement des images, des idées, des sentimens. Je veux faire à Fred une mentalité cohésive et robuste.

Excellente idée ! Mais est-il indispensable que mon existence y soit mêlée ? Raymond fait valoir l'appeau.

— Ne serait-ce pas très doux pour toi de vivre auprès de ton petit-fils et de celui ou de celle qui viendra, car je veux au moins, et Julia y consent, deux enfans !

Je résiste, et il m'en coûte. A quoi servirait de vieillir, si l'on ne devenait pas sage ?

— Mon cher Raymond, ma présence n'est pas indispensable; tu as la mère de ta femme. Et Laure peut, ce me semble...

— Oh ! elle est si parisienne, maman, elle est si jeune encore...

Merci du compliment. Il se rattrape :

— D'ailleurs, elle passerait les étés avec nous.

Naturellement ; et je vois d'ici les conflits d'attributions, de préséances : l'histoire de Mme de Pièges. Charlotte, ma mie, ne cède pas : il t'en cuirait trop !

Il insiste :

— La Chesnaye, que de choses cela doit représenter pour toi !

Je réponds :

— Oui, oui... c'est le passé ! Laissons-le dormir. Vois-tu, Raymond, à mon âge, on ne renoue pas la trame coupée. Loin d'avoir plaisir à vivre là-bas, j'en éprouverais plutôt un pénible malaise. Ma vie est ici et non ailleurs.

Raymond semble ému, mais surtout par ma résistance :

— Alors, fait-il, ce que je te propose de bon cœur, cette idée qui me semblait affectueuse de ma part, — et dont Julia, je dois le dire, a eu l'initiative, — de nous confondre à un moment donné en une seule grande famille, tu l'écartes ?

— Je te sais gré de ton intention, Raymond, mais...

Il déclare :

— J'ai pensé à ton isolement, quand mère-grand mourra : vieillir seule n'est pas gai.

— Ce n'est pas gai. Mais cela vaudra mieux. Merci encore, mon petit.

— Mais pourquoi ? reprend-il, visiblement énervé, tu as une raison que tu ne me dis pas? Cela te déplairait donc tant de vivre auprès de nous ?

— Chacun sa vie ! Raymond, m'as-tu dit un jour, au commencement de ton mariage, et ce mot alors m'a assez peinée.

— Alors tu m'en veux, tu nous en veux de quelque chose ? Que crains-tu ? Ma belle-mère, malgré quelques insignifians travers, est une femme pleine de cœur.

Amen, je n'objecte rien ; il est si convaincu !

— Et Julia a toujours été pour toi la correction même !

Ah ! oui, avec ce mot on se débarrasse de tout autre devoir. Correcte, à quoi bon être généreuse, tendre, dévouée ? Mais mes fournisseurs sont corrects. Et puis, Raymond, de bonne foi sans doute, appuie trop. Ce n'est pas le sentiment seul qui guide Julia, et je ne veux pas leur dire que leur intérêt aussi est en jeu.

Je réponds :

— Je rends toute justice à ceux qui t'entourent, comme à toi, mon enfant. Mais je préfère ne rien modifier à mes habitudes. Et, bien que je doive prévoir la disparition de ma pauvre mère un jour prochain peut-être, je préfère y penser le moins possible.

Raymond, sublime, me dit dans un sourire :

— Égoïste !...

Égoïste, moi ? Si je l'étais vraiment, eussé-je tant renoncé et tellement abdiqué que je me vois, à cinquante-six ans, en marge de la vie de mon fils, rejetée de son foyer ?

Il ajoute, pensif et sincère à la fois :

— Après tout, peut-être as-tu raison...

Je lui prends les mains, et d'un élan :

— Je ne doute pas de ton cœur, mon pauvre ami.

Il me sourit, rasséréné :

— Ni de celui de Julia ? C'est une femme d'élite ! Chaque jour, j'apprécie mieux la sûreté de ses conseils, la lucidité de son intelligence.

Pauvre petit ! Est-ce la peine d'être un homme, arrivé, presque célèbre, pour se laisser ainsi conduire par le bout du nez ! Raymond me dit :

— Au surplus, nous choisirons plus près de Paris. La Chesnaye est en effet un peu loin, pour mes affaires. Je verrai

Fleurances, qu'on dit très bien. Et Julia a vu quelque chose, près de Saumur, d'épatant.

Sous son air dégagé, persiste un peu d'embarras, que je partage : ce que nous avons failli, et n'avons osé dire, l'explication inutile et cuisante, évitée. A quoi bon ? Il ne comprendrait pas mes griefs et mes peines. Cependant autre chose m'inquiète. Ses affaires sont déjà embarrassées. Pourquoi se mettre sur le dos une si lourde et nouvelle charge ?

— Alors tu achèterais ? Il ne s'agit plus d'une location ?

— J'ai réfléchi. Une location, il n'en reste rien. L'achat demeure...

— Et vous écrase !

Il me regarde, plein de confiance :

— Évidemment, c'est une grosse dépense. Mais d'abord je veux un domaine qui rapporte, pas seulement une terre d'agrément.

Miséricorde ! De la grande culture, des machines, des récoltes perdues, la chance des saisons, la gabegie des intendans !...

— L'avantage, explique-t-il, est d'offrir une garantie au prêt hypothécaire que me fera le Crédit Foncier.

— Mais quand même, il te faudra beaucoup d'argent ; où le prendras-tu ? N'étais-tu pas gêné déjà ?

Il cligne de l'œil familièrement :

— Milart est là pour un coup.

— Quoi, Milart ?

— Mon ami Milart, le banquier, voyons, tu le connais bien ?

— Qu'il soit banquier et qu'on parle trop de lui, je le sais, comme tout le monde. Mais qu'il soit ton ami, je l'ignorais. Je vous croyais seulement en relations.

Raymond atteste :

— C'est mon ami. Un homme charmant. D'une souplesse, d'une ingéniosité, d'un esprit universel, artiste et lettré. On va le décorer aujourd'hui ou demain !

J'ai un sursaut : décorer Milart avec sa réputation !

— Qu'est-ce qu'il a fait pour cela, mon Dieu ?

— Il a fait fortune.

— Si cela suffit, à présent !

— Oui, et c'est à cause de lui que la promotion tarde. La Grande Chancellerie fait quelques difficultés.

— Je comprends cela.

— Mais je suis sûr de les lever, grâce à Farimeux, mon ancien patron, avec qui je suis en termes d'amitié parfaite, et qui n'est pas pour rien ministre de l'Intérieur.

— C'est toi qui veux faire décorer Milart ?

— Je puis même dire : C'est à moi qu'il le devra.

— Quel pacte vous lie donc ?

Raymond hausse les épaules :

— Aucun. On doit bien le ruban à un homme de son envergure. C'est d'ailleurs le plus serviable des financiers, et plus d'un de nos hommes politiques s'est trouvé bien de son amitié.

— Et toi ?

— Moi, Milart, par ses conseils, va me faire gagner beaucoup d'argent, des placemens admirables.

— Prends garde !

Mon cri d'effroi amuse Raymond ; et péremptoire :

— C'est un spéculateur infaillible, et un ami très obligeant. Il me prêtera tout ce que je voudrai.

— Et rembourser ?

— Je plaide trois affaires énormes à la rentrée, et les gains de Bourse seront là. D'ailleurs il ne sera pas pressé. C'est surtout à la croix qu'il tient !

— Raymond, je n'aime pas que tu te dises l'ami d'un pareil homme ; je n'aime pas que tu sollicites pour lui un honneur pareil ; je n'aime pas que tu deviennes son débiteur.

Il me regarde ; avec bonhomie :

— Et quoi encore, mère ?... Qu'est-ce que tu veux ? Il faut être moderne. Milart est très calomnié, parce qu'il réussit. Tout ce qu'il fait est régulièrement correct.

Correct, lui aussi !

— Ton genre de vie m'inquiète ; tu as l'avenir de ta famille à assurer.

— Précisément !

Alors tout à coup, un éclair me traverse... J'ai entendu dire, — comment ? qui m'a rapporté ce méchant bruit ? — que Manuële était au mieux avec Milart ! Je n'y ai pas cru alors.. et maintenant... je doute... Car enfin, ce n'est pas pour les beaux yeux de Raymond que ce loup-cervier jeune, joli garçon et assez fat, lui témoigne tant de complaisance ; tandis que si Manuële a quelque crédit, tout s'explique...

— Alors, tu le connais depuis longtemps, ton Milart?

— Ce sont les Buyle, et surtout Manuële; lorsqu'il était encore adolescent chez leurs parens, de vieux copains.

Évidemment, si ce que je crains est vrai, la délicatesse de Raymond ne s'en alarme pas, et il utilise au contraire sans scrupule le concours, conscient ou non, de Manuële. Autrefois il n'eût pas consenti. C'est à ces preuves attristantes que je puis constater sa transformation morale : en lui, peu à peu, le sens du bien pur, de l'idéal noble s'oblitère. Et c'est encore et toujours l'influence de Julia et des dames Barysse !

Nicole entre et annonce le déjeuner.

Je m'éclipse pour aller voir Fred, qui somnole, maigrelet et blême. Et il me semble que mon fils pense trop à un demain de faste et d'ambition, et pas assez à l'inquiétude d'aujourd'hui.

D'ailleurs, l'événement lui a donné raison. Depuis deux jours, Fred va mieux. Et Raymond pourra chercher sans souci le château de ses rêves.

Tout de même : gendre de Barysse, c'était assez; ami de Milart, c'est trop !... Je pense à notre vie d'autrefois, scrupuleusement calculée, je revois le tiroir où mon mari enfermait les pièces d'or du mois dans des porte-monnaie de couleur verte, tous pareils, où des petites étiquettes collées réservaient le loyer, le chauffage, les vêtemens, les divers : précautions naïves dont Raymond sourirait, mais qui m'attendrissent comme le symbole ordonné de la dignité bourgeoise. Ce tiroir était dur à ouvrir, le bois ayant joué, et cela encore prenait une signification ; ce vieux secrétaire vermoulu, de bon style, m'impressionne plus, quand je le revois dans ma chambre, que le prétentieux coffre-fort scellé au mur de Raymond, qu'on n'ouvre jamais, et pour cause, tant l'argent s'écoule, agile et fluide, de leurs doigts, sitôt venu, sitôt parti.

Ah ! que cela me fait peur !

III

Septembre pâlit le ciel et verdit de clair la forêt, les soirs vont fraîchir, les vignes-vierges rougissent.

Emportés par leur vertige, les Raymond ont acquis Fleu-

rances. C'est, m'apprend Me Orologé, — car je me suis décidée à vendre mes champs, — majestueusement délabré. Décor grandiose, corps de château Louis XIII, douves, parc seigneurial, ferme et terres attenantes. Mais une ruine. Les d'Ormy se gardaient d'y résider, de peur que les plafonds ne leur tombassent sur la tête.

— Il y a, m'a dit le notaire, pour quatre-vingt mille francs de réparations, au bas mot; et si, comme l'annonce monsieur votre fils, l'intérieur doit être modernisé, avec eau, calorifère, électricité, alors il n'y a plus d'estimation... cela coûtera les yeux de la tête.

Il avait le sourire méphistophélique des hommes d'affaires, qui assistent à un sinistre dont il leur échoit toujours quelque épave.

Les Raymond sont fous!

Pour assouvir leur emballement et entrer tout de suite en possession, ils ont acheté le mobilier et l'ont payé fort cher, avec la précipitation qu'on met, en pareil cas, à se rendre toute retraite impossible et tout regret superflu. Aurais-je voulu tenter de dissuader Raymond que mon impuissance se serait heurtée à leur parti pris.

Me Orologé a ajouté :

— Mais cela a grand air : c'est un monument historique. On venait le visiter. Richelieu y a couché, et, en mémoire, le chapeau cardinalice est sculpté sur la voûte du perron d'honneur.

Oh! alors !...

Je n'ai pas été consultée ni conviée à visiter. On craignait apparemment mes questions. On veut me faire la surprise, paraît-il, dès que les premiers aménagemens auront rendu les pièces du rez-de-chaussée agréables. Le reste viendra après. L'auto des Raymond doit venir nous prendre, Nicole et moi, dimanche en huit.

A travers ce que m'en a dit et écrit Raymond, lui et les Barysse débordent d'enthousiasme. Seul, Édouard Buyle, très positif, fait des réserves. Je m'étonnerais que Julia n'eût pas préféré un château mieux adapté à leurs besoins et à leurs goûts, si je ne savais combien elle est vaine, comme sa mère, d'une vanité de parvenue. Un château Louis XIII, réputé à vingt lieues à la ronde, le domaine des d'Ormy, ma chère, et le chapeau de Richelieu, et des tapisseries mangées aux vers, et puis

les carpes de l'étang, des carpes monstrueuses, dont deux vieilles, presque blanches : quel émerveillement, que de caquetages pour les perruches ses amies ; et quel effet dans les salons ! A un certain étiage, la griserie de l'argent tourne les cervelles : ils en sont là !

Les journaux n'ont laissé ignorer à personne, — échos mondains, — que Me Raymond Gimones, l'avocat bien connu, un des futurs bâtonniers de l'ordre, venait d'acheter l'illustre manoir et comptait y donner des fêtes somptueuses, aux courses d'automne.

Ces mêmes journaux avaient annoncé, en son temps, le ruban du banquier Milart, avec force éloges. Quelques notices, visiblement payées, et accompagnées de portraits, montraient son colossal labeur : Milart à son bureau, dictant ses ordres comme un général d'armée, Milart jouant au tennis, Milart en costume de bain, Milart causant avec le roi d'Étrurie, et, ce qui m'a été fort désagréable, sur un instantané, Milart et Raymond, bras dessus bras dessous, visitant familièrement l'Exposition d'Horticulture.

On m'a repris Fred depuis huit jours. Il allait heureusement bien. Mais j'ai su que Thérésou, sur une nouvelle incartade, a préféré partir ; et, après l'essai d'une nouvelle nourrice détestable, les Raymond se sont décidés à mettre le petiot à l'allaitement artificiel. Il ne s'en trouve pas mieux. Mais devant l'idée fixe de Fleurances, les aménagemens de Fleurances, les embellissemens de Fleurances, tout disparaît ! Fred s'en tirera, s'il peut. A la grâce de Dieu et de la *nurse* qu'on a prise ; elle porte une petite capote lisérée de blanc sur sa tête longue, est drapée d'une robe et mante bleue, « Beaucoup de chic ! » trouve Laure Barysse, qui n'a pas manqué une si belle occasion de m'écrire des lettres où crevait l'orgueil de sa domination future, dans ce Fleurances « si beau, si grand, si harmonieux, etc. » J'y aurai ma chambre, m'a fait savoir aimablement Raymond. Et Julia m'a demandé de lui réserver des oignons de mes belles tulipes violet-noir, car elle compte s'occuper du jardin et de la basse-cour ; se voit jouant à la fermière, comme Marie-Antoinette à Trianon.

Nicole s'égaie un peu de cet accès de mégalomanie et me reproche de tant me tourmenter :

— Tu n'admets pas que tes enfans grandissent et t'échappent, petite mère. Mais c'est la vie, cela !

Puis-je rester indifférente aux embarras qu'ils se préparent? Raymond n'a pas encore osé me dire ce qu'il payait et par quels arrangemens il payait Fleurances : mauvais signe!

Le bon docteur Riquenne s'émeut à me sentir si agitée. Il m'a dit hier :

— N'avez-vous pas fait votre devoir ? Pensez donc un peu enfin à vous-même.

Il a ajouté avec un petit rire gauche :

— Ce qui vous a manqué, chère amie, ç'a été de vous remarier. Quand on ne partage pas la vie de ses enfans, c'est le moyen le plus sage de s'assurer la douceur d'un foyer calme.

— Mais je n'avais aucune envie de me remarier:, moi!

— Tant pis! a-t-il soupiré.

Et il secoue sa grosse tête léonine, en me regardant de ses beaux et bons yeux bruns, comme s'il avait encore bien des choses à me dire, et qu'il n'osait.

Nicole, à qui je racontais cette petite scène, l'a traduite sans hésiter.

— Tu ne vois donc pas, maman, que M. Riquenne est amoureux de toi!

Je m'en doute un peu, mais mon repos bien gagné, mais mon âge... Mes enfans, mes petits-enfans ont pris tout ce que je puis donner encore de tendresse, et n'est-ce rien que la fidélité à un grand souvenir?

Attendrie, Nicole s'inquiète :

— Que deviendras-tu, quand tu seras seule au Clos-des-Bois? Les Raymond, tu ne voudras jamais vivre auprès d'eux. Et ta Nicole ne sera pas toujours là...

Je l'ai regardée, anxieuse de son accent.

— Où seras-tu donc?

— Qui sait? Loin, bien loin peut-être...

Cette fois-là, nous n'en avons pas dit davantage.

Loin : j'avais admis qu'elle suivît son mari à l'autre bout du monde; à présent, je tremblerais... Je me garde de le lui dire, au contraire, j'essaie de lui peindre Martial sous les couleurs les plus rassurantes; mais l'épouvante qu'elle a de cet homme a fini par me gagner.

Ma mère m'inquiète. Apprendre que les Raymond avaient pensé un moment à racheter La Chesnaye, — je n'ai pas cru mal faire de le lui dire, — a produit sur elle un effet extraordinaire. On

eût dit que ce petit choc mental la tirait de sa torpeur et ressuscitait en elle une vitalité inattendue. Son cerveau a travaillé pendant trois nuits. A plusieurs reprises, elle a rappelé mille faits anciens que j'aurais gagés oubliés.

Sa vie passée, son mariage, puis la jeunesse de Jean, son grand fils préféré, défilaient en d'intarissables propos, en images vives et nettes. C'est une singulière sensation de voir cette vieille femme muette retrouver cette loquacité fébrile. L'achat de Fleurances n'a pas détourné son attention. Le nom de La Chesnaye fixe seul son esprit.

En même temps, on dirait que son corps obéit à l'activité intérieure de sa pensée. Elle descend plus vite l'escalier, porte ses pas au jardin en des endroits que sa lassitude avait désertés. Dans sa chambre, elle fouille des tiroirs, remue des papiers. Je me demande ce que signifie ce réveil qui la montre si différente d'elle-même.

Autre fait significatif : elle parle fréquemment de Fred, qui lui rappelle, dit-elle, mon frère Jean trait pour trait; et j'ai constaté, en effet, quelques points de ressemblance. Elle s'inquiète de la santé de ce petit, dont elle ne se souciait pas auparavant. Elle recense les inquiétudes que Jean lui a données dans sa prime enfance; de ce passé, moi, je suis exclue et n'y prends part que comme figurante.

Son visage aussi a changé, son regard, et cela m'alarme comme tout ce qui est insolite, ce soudain rajeunissement d'un être si usé... Son cœur aussi s'est remis à vivre; pour la première fois depuis longtemps, elle m'a serrée dans ses bras tendrement, elle a appelé Nicole et lui a mis dans les mains un collier de médailles d'or.

— Je l'ai porté à Compiègne, a-t-elle dit, la princesse Mathilde l'a remarqué. Ce soir-là, M. Mérimée m'a fait un cours d'Histoire très amusant et raconté sur ces médailles de spirituelles horreurs.

Elle a donné à Pomme-Rose une petite chaînette avec une croix bénie par le Pape et qui lui vient du général Lamoricière, lorsqu'il commandait les troupes pontificales. Voici que maintenant elle a adopté la petite chérie et lui raconte des histoires qui semblent à celle-ci des contes de fée : l'Impératrice si belle, l'Empereur si bon, la machine infernale d'Orsini, la naissance du prince Impérial, le chemin de fer circulaire, jouet

monstre dont on l'amusait, à Saint-Cloud, que sais-je encore?...

Pomme-Rose, surprise et ravie, lève ses yeux candides sur celle qui lui raconte ces merveilles, et qui semble, tant ce qu'elle évoque est lointain, participer elle-même à une existence mi-réelle, mi-imaginaire. La petite a accepté notre absence demain dimanche parce qu'elle se réfugiera auprès de sa bisaïeule. On se promènera en voiture. Un événement, car ma mère, depuis bien longtemps, ne sort plus. Renaude les accompagnera et, malgré son âge, veillera sur ces deux créatures que leur faiblesse rapproche, aux confins extrêmes de la vie : l'une, si décrépite, et l'autre, si enfant!

Une belle matinée se lève : Pomme-Rose qui a dormi dans mon cabinet de toilette, — c'est une fête pour elle! — me tend ses bras frais et, sous prétexte que c'est dimanche, qu'elle exerce ce droit chez sa mère, implore de venir se blottir dans mon lit.

Pas longtemps, car je dois être prête de bonne heure. Margot et moi l'habillons; je lui recommande d'être sage, de ne pas fatiguer Mère-Grand; Pomme-Rose me regarde avec cette étonnante sagesse des enfans précoces, et me dit d'un petit ton convaincu :

— J'ai compris.

Je fais mes dernières recommandations à Renaude. Cela me coûte particulièrement de laisser ma mère aujourd'hui. Cette résurrection anormale devrait me faire plaisir, et j'en éprouve une sourde et inexplicable angoisse. Je passe chez elle et la trouve déjà levée, elle qui ne sortait pas de son lit avant onze heures et demie. Elle s'affaire à rechercher, dans un grand coffret incrusté de nacre, des photographies jaunies, où tous les personnages qu'elle a connus survivent; uniformes chamarrés, robes de Cour, visages célèbres ou hors mémoire.

— Tiens, me dit-elle, reconnais-tu celui-là! C'est le maréchal Canrobert, voici Galliffet, Mme de Metternich; je recherche ton père quand, tout jeune officier de hussards, il portait le talpack et la sabretache. J'ai mis à part tous les portraits de Jean.

Elle me les montre : Jean en bourrelet, Jean en petite culotte mexicaine à boutons, Jean en élève des Jésuites, Jean franchissant sur son cheval des obstacles à Saumur, Jean dans ses différens grades, jusqu'à cette dernière, si éloquente, qui le montre, jeune colonel, avec son front dégarni, ses longues

moustaches fines, ses yeux inassouvis de guerre et de plaisir. Que tout cela est du passé, que tout cela semble mort! Tous ces portraits représentent des êtres qui palpitèrent d'audace et d'amour, et qui ne sont plus. Ma mère seule leur survit, plus vieille qu'eux tous avec son teint parcheminé et la braise noire de ses yeux. Je la contemple avec respect, avec émotion, presque avec gêne, comme une étrangère; car je n'ai hérité ni de sa mentalité, ni de ses goûts. Et je pense qu'un jour cette chambre sera vide d'elle, et que son image seule subsistera, dans ce lot d'effigies funèbres.

Ai-je été pour elle assez dévouée, ai-je adouci assez sa vieillesse; peut-être, si différente d'elle, n'ai-je pas été assez une confidente et une amie? Il est des choses qu'elle ne m'a jamais dites, des sujets que nous n'avons jamais abordés: toute une part de sa vie intime. Elle me regarde avec un sourire singulier :

— Allons, à ce soir. Va te distraire un peu auprès des jeunes.

— Mère, j'aimerais autant rester auprès de toi!

— Bah! cela divertira Nicole. Elle en a besoin. Nous sommes trop vieux pour elle; moi, je suis d'un autre temps, et toi, tu es trop sérieuse, Charlotte, tu es trop sage.

Un silence; elle ajoute avec effort, cherchant soudain ses idées et ses mots :

— Autrefois... je l'aurais peut-être comprise mieux que toi, ta Nicolette... Elle est de la race des femmes qui veulent vivre... et elle a bien raison... Nous avons vécu, nous autres... Oui, j'aurais su la conseiller, la raisonner... A présent, il est trop tard...

Elle répète :

— Trop tard...

Et elle me tend ses joues froides :

— Embrasse-moi, Charlotte; tu as été en tout cas pour moi la meilleure des filles...

Pourquoi me dit-elle cela? J'en suis étrangement remuée! Depuis si longtemps, elle acceptait mes soins comme une chose naturelle : je ne dirai pas avec l'égoïsme, mais avec la sérénité d'habitudes des vieillards. Dans quelles profondeurs d'elle-même se réveille cette sensibilité que je croyais abolie, et d'où vient cette lueur inespérée de lampe qui se ranime?

Est-ce un blâme discret qu'elle m'a adressé : fille respectueuse

et dévouée, suis-je donc une mère incompréhensive et tyrannique? Est-ce que je ne sais pas aimer Nicole comme je devrais? J'éprouve un trouble poignant. Car cette voix d'expérience, cette vieille voix semble venir d'une connaissance complexe de la vie, de cette vie que ma mère, je le pressens, a vécue autrement que moi...

Je l'embrasse avec plus d'effusion que de coutume, et je sens ses bras se raidir autour de mes épaules, me rendre l'étreinte : quelque chose de beau et de noble, comme un dernier rayon de maternité, comme un crépuscule d'âme avant la nuit, éclaire ce visage ruiné.

— Allons, à ce soir; va, Charlotte, va, mon enfant!

Pourquoi suis-je si émue, pourquoi ai-je la gorge si oppressée?...

L'auto de Raymond m'attend et le chauffeur lève sa casquette. Je vais, c'est convenu, prendre Nicole, et nous voilà, moteur ronflant, dévorant la côte en lacets à travers seigles et vignes. Débouchant dans la rue qui conduit à la place, je vois Nicole entrer dans le bureau de poste. Rien que de naturel; mais tel petit fait simple emprunte quelquefois à d'indéfinissables nuances un aspect insolite. Nicole a une domestique pour jeter ses lettres à la boîte, et lui rapporter des timbres ou faire partir un mandat si elle a quelque facture à solder. Je ne sache pas qu'il lui arrive, sauf pour un rendu de magasin, de toucher de l'argent à la poste. Et, si peu fondée que puisse être ma suspicion, je ne sais pourquoi son allure vive et cependant contrainte éveille en moi un besoin d'inquisition. Que va-t-elle faire là, à cette heure, au lieu de m'attendre chez elle?

Je presse la poire d'arrêt, je descends et entre à la poste après un court instant calculé de sorte qu'elle ait le temps de...

De quoi? Que j'ose donc me l'avouer! J'espionne ma fille. Je viens d'avoir l'idée, qui escorte toute jeune femme se rendant seule à un guichet de poste... Je me demande, brusquement affolée, si elle oserait, s'exposant au blâme de la Receveuse, comme à sa curiosité provinciale, capable de décoller l'enveloppe et de lire avant elle les secrets qui lui sont personnels, oui, si elle oserait bien retirer des mains de la grosse vieille fille couleur tomate, et peu sûre de caractère, une lettre adressée poste restante?

De qui, cette lettre?... Et de qui pourrait-elle être, sinon de

celui dont nous évitons de prononcer le nom, mais dont le souvenir ne nous quitte pas, de ce Charles Raynal qui est entré dans l'existence de Nicole pour son malheur, et que je déteste à ce moment-là, de toute l'impuissance qu'on éprouve à se colleter contre un fantôme.

Nicole s'est retournée, et je la vois, de saisissement, pâlir. Elle me dit :

— Ah ! c'est toi?... Je... je ne t'attendais pas si tôt.

Alors, comment m'expliquer cela ? De la sentir ainsi troublée, — ce qui confirme mes inquiétudes, car pourquoi cet émoi qui la paralyse ? — j'éprouve de la répulsion pour elle et de la colère contre moi. Qu'ai-je besoin de jouer les Croquemitaine, ai-je même le droit de vouloir toujours tenir en lisière, sous prétexte qu'elle est ma fille, un être conscient, majeur, une femme libre?

Elle a repris son sang-froid et elle dit à Mlle Tocsin :

— Je reviendrai, mademoiselle, cela ne presse pas.

Mais la Receveuse, par zèle, ou assez maligne pour jouir de notre embarras, répond après avoir ostensiblement vérifié des suscriptions de lettres, dans un casier :

— Il n'y a rien, madame.

Nicole monte à mes côtés dans l'auto. Nous ne nous parlons pas. Les paroles de ma mère, impressionnantes, me poursuivent comme un reproche. Je suis punie de ma curiosité justifiée, par la désolation d'avoir infligé à Nicole ma présence importune. Va-t-elle croire que je la surveille? Et aura-t-elle tort? Pourquoi ce silence ? Comme un mot d'elle, le premier venu, m'allégerait ! Est-il de ma dignité de l'interroger? Et si même c'était mon devoir, est-ce bien sage? Pourquoi forcer dans ses retranchemens cette âme tourmentée ? N'aurai-je pas pitié d'elle? Ah! que j'eusse mieux fait de ne pas la suivre et d'aller l'attendre, sans arrière-pensée, dans sa maison.

Mais quelle femme a résisté à son besoin de savoir ? Et n'ai-je pas, s'il m'en faut, des excuses ? D'une voix qui trahit mon énervement et va aviver le sien, je dis :

— Tu attendais une lettre?

— Oui.

Elle ne ment pas. Elle ne ment jamais. Est-ce que cette réponse ne devrait pas me suffire? Pourquoi appuyer ? Quelle fatalité me pousse, malgré moi, à violer son âme ?

— Une lettre de Moscou, oh ! Nicole ! ai-je fait d'un ton de reproche.

— Oui, une lettre de Moscou.

Et elle n'ajoute rien. Je vois seulement se fermer son visage, si ouvert ces derniers jours ; et la souffrance qui m'avait terrifiée, sur le quai de Marseille, lui impose à nouveau ce masque dévasté qui affirme le désespoir de la passion. Que je m'en veux ! Serai-je donc toujours implacable envers ce que je ne puis admettre? Comme toutes les régulières, je suis soulevée par l'horreur et la haine de l'amour sans passeport, sans titres, du braconnier sauvage et meurtrier. J'objecte, douloureusement cette fois :

— Tu m'avais promis !...

Elle se tait. Et je n'ose, pendant un long moment, revenir à la charge. C'est elle qui me regarde, et, avec une maîtrise d'elle qui m'étonne, me répond :

— Il y a des choses plus fortes que notre volonté. J'ai écrit à Charles Raynal comme à un ami : j'ai voulu qu'il sache certaines choses...

Le départ de Martial, sans doute, la séparation intervenue ?

— Comme à un ami ? ai-je insinué avec un faible sourire. Ma chérie, ne te fais-tu pas volontairement illusion ?

Maladresse éternelle des parens !... Ces mots dits, je les déplore. Ai-je besoin de lui mieux faire sentir la force des sentimens qu'elle essaie peut-être de ne pas s'avouer ? Je demande :

— Il t'a répondu ?

— Oui.

Naïve, je ne puis retenir un :

— Tu savais donc son adresse ?

— J'ai vu sa carte dans un tiroir que tu laissais ouvert...

Pour comble de malchance, voilà que c'est ma faute ! Je dis aussi fermement que je puis :

— C'est très mal !

Elle a un sourire bien féminin :

— D'avoir relevé l'adresse, ou d'avoir écrit ?

— Comment peux-tu sourire de ce qui est si grave ?

— Oh ! pauvre petite maman, le malheur, vois-tu, est que nous prenons la vie trop gravement, toi et moi !

Raymond déjà m'a dit cela. Je riposte :

— Je ne saurais la prendre comme telle et telle que je connais.

— Moi non plus ! Mais entre Julia ou Manuële et toi, il y a de la marge.

— Tu n'aurais pas dit cela autrefois, ma Nicole !

— On change, maman !

Et le paysage qui se déroulait avec rapidité : clairières, croix de chemins, une petite mare, sous-bois, grande plaine, semble, de sa transformation courante, imaginer sa réplique.

Ainsi elle a écrit à Charles Raynal, il lui a répondu. Elle lui a certainement écrit de nouveau, puisque aujourd'hui elle guettait une réponse. Je pensais à Martial, le mari, l'absent, à qui j'ai répondu de sa femme ; et je voudrais en savoir plus, je voudrais savoir tout ce que Charles et Nicole se sont dit, et je voudrais aussi ne rien savoir. Je hasarde :

— Tu n'as plus confiance en moi ?

— On n'a confiance qu'en ceux qui vous approuvent.

— Puis-je t'approuver ?

Elle a un triste, un vague haussement d'épaules qui semble dire : « Évidemment... chacun obéit à sa logique intérieure, nous n'y pouvons rien. »

— Nicole, ai-je murmuré avec épouvante, car son calme m'est plus pénible qu'autrefois sa violence, — tu ne penses pas à une folie, au moins ?

Encore un mot imprudent, je le sens trop tard ! Elle me regarde avec une sérénité factice, de toute son émotion domptée :

— Non, maman. Et je n'en commettrai pas que tu ne le saches auparavant !

— Bien vrai ?

— T'ai-je jamais caché la vérité, quand tu as voulu la savoir ?

— Ma pauvre petite, je ne pense qu'à toi et à ta fille. Tu as déjà tant souffert, j'ai si peur de nouveaux désastres !...

— Vivons le présent, maman.

Elle a raison, vivons le présent, la trêve fragile que nous fait Martial. Le drame que je redoute ne se jouera pas encore aujourd'hui ! Aujourd'hui, c'est seulement la comédie, dramatique au fond, que répètent en ce moment pour nous, dans leur décor d'opéra, les hôtes présomptueux de Fleurances.

IV

A Melun, nous devons prendre, paraît-il, le secrétaire de Raymond, le petit Férat, qui descend du train ; en complet gris clair, avec un amour de nécessaire-valise. Il se confond en révérences ; et mon souvenir le replace au déjeuner de famille, lors de la naissance de Fred, faisant sa cour à Laure et jetant sur Manuële des regards appuyés. Il me déplaît, et je n'aime pas la façon dont il scrute Nicole, impressionné par sa grâce intrépide et sa fraîcheur.

Il connaît le chemin et nous montre, de loin, les murs du parc débordés par les hautes cimes, les ha-ha qui, par brèches, ouvrent sur des percées de verdures ; la grande grille à piques d'or que nous allons franchir. Une immense avenue s'allonge entre des tapis verts lisérés d'eau, sous un couvert de châtaigniers énormes, et la façade du château se déploie avec un groupe de robes claires émaillant le perron d'honneur. L'auto trace une courbe savante. Nous voici arrivés.

Tout le monde est là pour jouir de notre première impression, car on nous suppose éblouis de stupéfaction et pâles de convoitise. Ma foi non ! J'admire les hauts murs gris, coupés régulièrement de briques rougeâtres, les vieilles et hautes fenêtres, l'allure imposante de Fleurances ; mais je n'aimerais pas y vivre. C'est archaïque et triste. Humide aussi, j'en suis sûre. Et si peu fait pour les Parisiens ultra-modernes ! Ils détonnent, étriqués, Raymond en complet de velours de chasse, Buyle en flanelle blanche, Julia, Manuële et leur mère dans leurs robes dernier cri. Ils ont l'air de visiteurs imprévus, et non d'hôtes adaptés.

On voudrait tout nous montrer à la fois : Laure les appartemens, Raymond le jardin, Julia la ferme où il y a une laiterie, un troupeau et ses chiens de la Brie d'une intelligence !...

— Comment trouvez-vous cela, mère ? ne peut se tenir de demander Julia.

— Mais très beau... très beau !

Manuële a entraîné Nicole, bras dessus bras dessous, à la déception visible de Férat, qui a échangé avec Manuële un regard de complicité singulière, chez lui de reproche, chez elle d'indifférence jouée.

Je m'informe de Fred. Il dort; je le verrai quand on l'amènera au jardin, après son biberon.

Toujours l'ostracisme : certes, je respecterai le sommeil de Fred; encore eût-on pu m'en laisser le mérite.

— Et sa santé?

— Pas mauvaise, dit Raymond. Toujours un peu délicat.

— Oh! s'écrie Laure, vous verrez dans quelques jours, quand l'air de Fleurances...

Il faut croire que l'air de Fleurances a des vertus particulières; tant mieux! Décidément, nous allons voir d'abord la ferme. On me fait escorte, je n'ai jamais été si entourée : je me sens prisonnière de l'attente des Raymond et de Laure; même Édouard Buyle et Férat sont curieux de savoir ce que je pense. On attend mon approbation, et pour un peu on l'exigerait. Comment concilier ma franchise et mon besoin naturel de courtoisie? On ne me fera grâce de rien; Julia me conduit ensuite aux parterres du jardin à la française, ornés d'ifs taillés et de boulingrins; nous longeons la charmille qui accède au parc, et nous revenons par l'Orangerie. Je prévois, malgré l'optimisme de Julia, des frais considérables, car tout a un air d'abandon et d'usure : les jardiniers auront à faire. Raymond m'entraîne vers le château; Baptistin, d'une morgue plus hautaine que jamais, ouvre la porte à large vantail de glaces. Brr! Un froid de cave me tombe sur les épaules.

— Très frais, dit Raymond, c'est agréable!

S'ils aiment ça! Je vois Laure, à la dérobée, ramener son écharpe sur ses épaules. Édouard Buyle, rhumatisant, a une petite grimace. De quoi se plaint-il? Il n'est que locataire d'été; il jouit, au rabais, de la somptueuse demeure : cela vaut bien quelques élancemens dans l'épaule!

Ces pièces du rez-de-chaussée sont immenses, et, malgré leurs cheminées géantes, je me demande comment on les chauffera à l'automne.

— Le calorifère à eau chaude, me souffle Raymond.

Mais un émoi soudain interrompt la visite : une limousine électrique arrive par l'avenue des châtaigniers. Raymond s'écrie, joyeux :

— C'est Milart qui vient nous surprendre!

C'est Milart en effet, entouré aussitôt d'effusions et de courbettes. Sa femme qui l'accompagne, et un vieillard au nez de

proie et favoris à l'autrichienne, bénéficient de cet accueil flatteur, si différent de celui que nous avons reçu, Nicole et moi, de toute la distance qu'il y a de l'intérêt puissant à l'affection gratuite.

Séduisant, je n'en disconviens pas, ce Milart ; brun, bien pris dans sa taille moyenne, l'air ouvert et la parole facile : seuls, les yeux trop rapprochés et qui virent constamment disent l'insécurité du personnage. Il a aussi une assurance qui fait sa force, mais que je trouve choquante. Il se carre chez mes enfans comme chez lui, et on sent d'ailleurs qu'il serait aussi à l'aise chez le Président de la République ou chez le Tsar. Sa femme, blonde, grasse et fanée, l'air doux, pour ne pas dire un peu bête, parle à peine ; le vieillard crochu, M. Schemm, grand banquier de Vienne, nous regarde et nous étudie tous avec des clins d'œil aigus et des sourires énigmatiques. Constate-t-il que Buyle boude Férat et semble même, à certaines contractions de sourcils, animé d'une secrète antipathie contre lui ? Remarque-t-il le ton de familiarité de Manuële avec Milart, et en déduit-il des conséquences qui pourraient ne pas laisser Buyle indifférent ?

M. Schemm ne nous fait point part de ses observations, et c'est dommage. Au surplus, il semble supérieur et désabusé ; tandis que Milart, vivant, agile, plein de gaîté et de brio, ne cherche qu'à plaire ; et il plaît, je le vois au regard enchanté de Julia, aux grâces de Laure qui se pâme, au maintien subjugué de Manuële et crispé de Férat, évidemment jaloux. Dieu me pardonne, je crois que Milart va faire la conquête de Nicole et s'efforcer de me séduire, moi aussi.

J'avais cru comprendre que les Raymond nous recevaient dans l'intimité. Point du tout. Leurs invités sortent, qui du parc, qui des appartemens, au premier coup de cloche du déjeuner : deux ou trois ménages chers à Julia, et dont la médiocrité ne lui fait pas honneur ; mais les femmes frivoles sont à sa remorque, les hommes la déclarent charmante : elle l'est, ma foi, dans sa mince tunique, sous son grand chapeau de paille. Il lui a toujours fallu une petite cour : que l'encens soit fin ou gros, cela lui importe peu. Elle se montre ici, en châtelaine, avec ce don d'adaptation qu'ont les femmes, comme elle est grande mondaine dans son appartement du boulevard Haussmann. Sa maternité l'a embellie : ses yeux verts ont plus

d'éclat, et son teint sec est plus lumineux qu'auparavant. Le bonheur lui va bien, elle a la grâce égoïste d'une grande chatte de luxe.

Tout autre, Manuële, et d'un relief plus fiévreux, plus provocant aussi, avec, dans l'expression et le maintien, quelque chose d'inapaisé, d'inquiet, de chercheur, qui me frappe. Elle n'a pas, on le sent, la stabilité de caractère et de vie de sa sœur. Elle est en mal de transformation. Apparemment qu'Édouard ne suffit pas à son bonheur. Elle trouve le moyen, moins jolie que Julia, d'être aujourd'hui plus séduisante peut-être, d'une beauté d'orage. Buyle ne semble pas s'occuper d'elle. Il réserve son intérêt à la jeune et effrontée Mme Thimorel, rousse, dont le nez retroussé semble faire la nique à son gros mari chauve, fonctionnaire important à la Grande Chancellerie.

Raymond, galant, lance des œillets glanés sur la table vers l'assiette de Mme Le Mahol, haute brune à mâchoire saillante, aux yeux de braise, femme d'un industriel pour qui il a plaidé, victorieusement, un procès de contrefaçon, et qui, malheureusement, avait tous les torts.

La troisième femme en vedette est Mme Chartresses qu'a accompagnée Miolain, le peintre connu. On les dit au mieux, depuis dix ans.

A côté de ces péronnelles, comme ma Nicole semble peu artificielle, une vraie rose de buisson! Mais la gaîté de sa jeunesse si longtemps comprimée, et que j'assombris de ma sagesse, la rapproche, — un peu trop à mon goût, — de ce milieu équivoque. Oui, équivoque, soit par les femmes, soit par les maris : la petite rousse qui flirte avec Buyle, l'industriel qui froidement pille les marques de ses confrères, le couple irrégulier Miolain-Chartresses, qui confond la fâcheuse réputation de la femme divorcée avec celle du peintre qui a abandonné sa femme et ses cinq enfans.

Que je me sens mal à l'aise dans cette réunion disparate! Comment Raymond peut-il s'y complaire ? Et il faut, par surcroît, subir l'ambiguïté de ce vieillard étranger, de ce Schemm aux aguets, et la faconde cynique et légère de Milart qui, de plus en plus en verve, grâce au champagne et aux yeux de Manuële qu'il voit plongés dans les siens, se débride et raconte ses derniers démêlés avec un Ministre qu'il ne nomme pas :

— Oui, déclare-t-il, achevant son histoire, il avait com-

mencé par me menacer de faire décerner contre moi un mandat de comparution, et c'est moi qui l'ai fait pâlir en lui répondant que, le lendemain, les journaux le dénonceraient comme concussionnaire. Alors il a cédé sur toute la ligne... la ligne des chemins de fer que je voulais lancer : mes Sud-Colorado, une affaire superbe.

Il conclut, brutal sous son sourire :

— On finit toujours par s'entendre. Et je prends mes précautions : une correspondance en ordre, une comptabilité parfaite ; rien ne se perd. Mes dossiers valent ceux de la Préfecture de Police... Ah ! j'en tiens plus d'un sous un talon de chèque !

Un léger froid l'avertit qu'il a dépassé la mesure. Il se rattrape et dit, en vidant sa coupe :

— Bah ! les hommes sont des enfans ! Il faut savoir les prendre !

Raymond évite mon regard, mais Julia l'affronte, avec la secrète rancune qu'elle garde à mon improbation continue, qu'aggrave ma réserve envers ce Fleurances qu'elle a voulu et obtenu !

C'est au chevet de Fred, réveillé, que je trouve un moment de répit, devant ce petit être encore ignorant, innocent des vilenies et des bassesses. Je me revois au Clos-des-Bois, quand je l'avais tout à moi ; je pense à ma mère, à mes gens, à ma vie simple dans cette maison et ce jardin faits pour moi ; et, je ne sais pourquoi, la bonne et loyale figure du docteur Riquenne m'apparaît. Non, ma vie n'est pas ici... Et celle de Nicole non plus !

Le désaccord de ce domaine si vaste avec les petites créatures qui s'agitent, vaniteuses et malsaines, autour de mon fils et de mon petit-fils, m'oppresse. Toutes mes répulsions, toutes mes craintes se confirment. Pourvu que les Raymond ne regrettent pas bientôt, dégrisés, leur rêve de splendeur !

Laure Barysse vient me relancer :

— N'est-ce pas que Fred a bonne mine ?

— Il n'a pas engraissé depuis son séjour au Clos-des-Bois.

— Oh ! la graisse ne prouve rien ! N'est-ce pas, *nurse ?*

L'Anglaise à longue tête acquiesce : parbleu, elle est maigre comme un échalas !

Laure m'accapare ; elle a tant de choses à me dire ! Elle me

les dit, avec un besoin d'expansion qui m'étonne, de sa part, et qui tend peut-être à me préparer. Elle se plaint d'Édouard, à mots couverts d'abord, puis plus précis, qui me gênent, car je ne veux pas qu'elle se prévale de ma complaisance à l'entendre et encore moins d'une complicité que je récuse. Aussi j'essaie, sans succès, de détourner la conversation. Mais elle insiste et, avec des détours, arrive à des professions de foi : elle n'admet comme moi, en principe, que le mariage indissoluble ; mais enfin, le monde consent que, lorsque l'annulation en Cour de Rome a rompu le lien religieux, le lien civil ne soit plus qu'une formalité sans valeur, un divorce de pure forme. Elle me cite un récent exemple, un ménage que nous connaissons. Et Manuële est si intelligente, si au-dessus d'un Édouard Buyle !...

Je sens les regards de Laure se poser sur moi comme des ventouses; elle m'aspire, elle me pompe. Méfiante et résolue à rester hors de ses combinaisons, je prétexte une migraine et le besoin de respirer dans le jardin, d'autant plus que je reste un peu étourdie, je l'avoue. Nous retrouvons la bande en liesse dans le cabinet de verdure, près d'un rond-point minuscule où un fût de pierre dresse une table striée et gravée : un cadran solaire. Je cherche le trait d'ombre et me désole en songeant que cette journée ne finira jamais !

Je me reproche de me gâter le plaisir que j'éprouve à voir Raymond. Mais je le vois si peu ; tout à l'heure, il s'était éloigné avec Mme Le Mahol ; maintenant, il s'entretient avec M. Schemm qui a l'air de l'amorcer. Milart et Manuële voguent en barque sur l'étang, — car il y a un étang, glauque de feuilles et blanc de nénuphars, — là-bas au bout du jardin anglais, — car il y a un jardin anglais, — et, Laure s'en désole, je n'ai pas vu le quart de la propriété !

L'heure du thé rassemble les groupes épars ; ma Nicole reparaît, radieuse de vie et cependant préoccupée. On s'aperçoit alors seulement de l'existence de Mme Milart, qui a perdu son réticule et le cherche. Justine, la femme de chambre, le rapporte; elle échange avec moi un de ces regards involontaires où il semble que, par delà les conventions qui nous séparent, quelque chose d'humain nous force à nous comprendre et à nous éviter aussitôt. Elle doit en voir, en entendre, cette fille capable d'observer et de se taire.

Julia tout à coup me dit avec une insaisissable rosserie :

— Mère, vous n'avez pas admiré mon bracelet d'émeraudes!

Je l'avais bien vu : c'est l'extraordinaire cadeau de relevailles que la faiblesse généreuse de Raymond n'a osé lui refuser, pas plus que le reste. Tout à l'heure elle lui a parlé à voix basse, le visage durci ; et il a acquiescé, peureux, soumis. Comme elle l'asservit! Et que je la hais pour cela, cette néfaste conseillère!

Enfin, voici l'auto ; il me délivre. J'ai hâte de ne plus sentir sur moi l'ombre pesante et froide de Fleurances, cette atmosphère de joie factice et de malaise, d'échapper à ce milieu étranger, de fuir vers ma solitude et la paix. Tout d'abord Nicole et moi nous ne nous disons rien, fatiguées, et goûtant un repos à nous taire.

Puis, malicieuse :

— Eh bien! maman?

— Eh bien! ma fille?

— Ton impression?

— Tu la demandes?

Elle me regarde, railleuse, car elle est jeune et moins austère que moi :

— Comme c'est drôle! Je me croyais au théâtre : les visages parlaient comme ils parlent rarement ; les silences mêmes étaient éloquens. Tu aimes Fleurances, toi?

— Oh! non!

— Moi non plus. Ils s'en dégoûteront. Déjà Édouard ne renouvellera pas sa location, d'ailleurs modique.

— Manuële te l'a dit?

— Elle m'a raconté, avec volubilité, — est-ce vrai, est-ce faux? — le plus singulier roman : — « Édouard, ma chère, c'est un mari comme les autres. Ni meilleur, ni pire; mais maniaque et avare. Entre lui et moi, nous nous sommes aperçus tout de suite qu'il n'y avait rien de commun! Et, au bout de quelques mois, nous nous rendions la liberté, en convenant de garder les apparences! »

J'ai interjeté :

— C'est du joli!

— Oui !... fait Nicole ; Manuële a continué : — « Moi, j'ai de grands besoins de luxe, Édouard ne peut les satisfaire, et il s'y prête d'autant moins qu'il est amoureux, amoureux fou, — oui,

ce glaçon, ma chère ! — d'une jeune fille qui s'est toquée de lui. De mon côté, Milart me courtise, je lui plais, il me plaît : alors, vous voyez le troc ; dès la rentrée des Tribunaux, double divorce ; Édouard et moi gagnons au change ! »

Je tombe des nues.

— Et Mme Milart ?

— C'est ce que j'ai objecté, dit Nicole. — « Oh ! a répondu très simplement Manuële, elle ne compte pas, celle-là ! Son mari lui fera une pension. Elle se sacrifiera pour lui faire plaisir, elle l'aime assez pour cela ! »

J'ai une moue de pitié pour elle, de dégoût pour eux :

— Alors tout le monde sera content !

— Manuële en est persuadée, dit Nicole. Tu comprends que, dès lors, le petit Férat la gêne : elle le sème. Ce n'est pas plus difficile que cela ! Aime-t-elle seulement Milart ? Je crois qu'elle n'aime qu'elle. Milart a les millions, elle se charge de les faire danser. Lui, qui avait épousé, pauvre et obscur, sa femme, voit, dans ce nouveau mariage, un moyen d'élargir sa situation mondaine, et dans une alliance avec Raymond un précieux appui.

Je proteste violemment :

— J'espère bien que ton frère...

Nicole hausse les sourcils et réplique :

— Raymond fera ce que veut Julia ; et Julia le veut !

— Dans quel dessein ?

— Un beau-frère millionnaire...

C'est vrai : moins cynique et moins franche que Manuële, elle a la même-âme de proie.

— Ah ! répète Nicole, c'est drôle, la vie...

— Tu trouves ! Et Raymond admettrait que sa belle-sœur divorçât ?...

Quoi ! lui qui ne voulait pas que Nicole, si à plaindre, recouvrât sa liberté ! Lui, ennemi de tout scandale ! Lui, qui professait la moralité du mariage !

— Oui, parce que cela se fera à l'amiable, sans plaidoiries, sans publicité ; et ensuite, parce que l'or de Milart paraîtra une irréfutable raison au monde.

— Pas à tout le monde.

— Que veux-tu, maman, lance Nicole, bouffonne et amère, il faut être moderne ! Apparemment, il n'y a que les honnêtes femmes qui ne divorcent pas !

Je sens l'allusion à mes résistances, et son regret, et son reproche. Mon impuissance me fait mal! Laisserai-je se commettre cette ignominie? Raymond, voyons, Raymond Gimones, ne va pas devenir le beau-frère d'un Milart! Nicole rêve? Manuële est hallucinée? Je vais me réveiller de ce cauchemar? L'intérêt de lucre, l'intérêt bas, abject, n'est pas tout dans la vie! Un Raymond doit avoir un autre idéal. Nicole le calomnie! Je déclare fermement :

— Je parlerai à Raymond!

— Et tu te briseras contre Julia!

Je n'ai rien répondu : c'est vrai, je me briserai contre Julia! Eh bien! tant pis!

V

A trois semaines de là.

La fraîcheur d'octobre nous force à allumer de grands feux.

A Fleurances, comment parviennent-ils à se chauffer? Il est vrai que Julia, Manuële et leur mère seules y prolongent leur séjour, Raymond et Buyle ayant repris leurs occupations. Gageons qu'elles vont déguerpir à la première gelée.

Naturellement, un mot de Julia m'annonce que Fred, toujours délicat, a une bronchite et qu'elle-même rentre pour soigner une grippe. Fleurances va reprendre sa vraie physionomie; le Château de la Belle au Bois va voir se rendormir les personnages des tapisseries; les rats courront à l'aise dans les greniers, les feuilles mortes pourriront dans les allées; les douves verdâtres et l'étang stagneront, immobiles.

Que vont-ils faire; que décident-ils? Se sont-ils repris? Ont-ils mesuré la gravité de leur résolution? Quelles nuits blanches j'ai passées à me demander où était mon devoir : dans la résignation, ou dans la lutte? Manuële et son mari sont libres, ils ne dépendent pas de moi; le lien de famille qui nous lie est aussi factice et fragile que leur propre union. Serais-je lâche? Peut-être. Est-ce que la sagesse, — à en croire le docteur Riquenne, — ne consiste pas à subir ce que je ne puis empêcher? Évidemment, c'est le parti le plus facile. Mais est-ce que je ne me rends pas ainsi solidaire de cette mauvaise action? L'inertie des braves gens fait la force des malfaiteurs. Mon devoir est de parler. Je parlerai, advienne que pourra! Demain se réunit

notre Comité de l'Œuvre de la Maternité. Avant la séance, je verrai Julia. Elle seule a l'influence nécessaire pour que, l'ayant pour alliée, je l'emporte. Julia pour alliée, ma pauvre Charlotte, rêves-tu?

Si j'achetais sa complaisance? Elle admire beaucoup mes vieilles dentelles, je lui porterai la mantille brodée que ma mère portait aux bals de la Cour et qu'elle m'a donnée pour mon mariage Je me crois bien maligne, mais c'est enfantin; Julia prendra le cadeau et n'en fera qu'à sa guise. Non, ma foi, pas de dentelles! Je retrouverai ensuite Nicole au train. Elle emmène Pomme-Rose à Paris pour diverses courses. Puis-je laisser ma mère seule? Elle n'a plus le ressort qui l'avait galvanisée. Elle est redevenue silencieuse, inactive comme auparavant. Et cela me paraît plus normal; je m'en inquiète moins...

Ainsi, demain la bataille. Si je la gagnais! Si je trouvais l'accent de conviction enflammée qui emporte tout! Un télégramme de Raymond m'invite à déjeuner. Cela vaut mieux, je le verrai aussi! A demain!

Demain, devenu aujourd'hui, s'achève en frileuse et noire chute de jour. Je suis vaincue, c'était à prévoir! Et Julia et moi gardons la meurtrissure des coups que nous nous sommes portés. J'arpente d'un pas fébrile les quais de la gare de Lyon. Nicole va-t-elle manquer le train? Non, la voici traînant sa fille, Elle n'a qu'à me regarder; mes traits tirés, ma pâleur lui révèlent l'échec.

— Tu n'as rien obtenu? me dit-elle.

— Rien que politesse insultante et dédain raffiné.

— Et Raymond?

— Raymond, comme toujours, l'approuve.

— Tu as dit ce que tu voulais dire?

— A fond! Et Julia ne me le pardonnera jamais. Comment crèvera un jour sur moi cet orage de rancune accumulée? J'aime mieux ne pas y penser.

— Raconte vite!

Nous sommes dans le train. Pomme-Rose s'est endormie. Mignonne à ravir, la tête renversée dans ses cheveux blonds épars, elle serre dans ses mains, déjà coquette, le joli bonnet de loutre que sa mère lui a acheté. Je dis :

— Heureusement que Laure et Manuële n'étaient pas là; j'ai pu, après le déjeuner, parler à Julia et à Raymond ensemble.

Ils ont fait d'abord les étonnés; sans doute espéraient-ils que le secret serait gardé jusqu'à la fin. Puis ils ont abattu leurs cartes : Oui, la vie devenait intenable à la pauvre Manuële, ce Buyle... — et alors une charge contre Édouard, devenu bouc émissaire! J'ai opposé : — « Est-ce une raison pour qu'elle épouse Milart? Cet homme est marié. Sa femme l'aime. »

« Julia m'a dit : — « Qu'est-ce que vous voulez? Manuële trouve là une chance exceptionnelle, elle la prend! » J'ai répété : — « Mais la femme de cet homme l'aime! » Raymond a eu un geste vague; et Julia : — « Tant pis pour elle! Il ne l'aime plus, lui. Il aime Manuële. — « Et cela vous suffit? » — « Il sera généreux envers l'autre! » — « Tu crois qu'on paie la souffrance avec de l'argent? » Julia, stimulée par mon indignation, a répondu : — « Elle est stupide d'abord. Elle n'avait qu'à le garder! » — « Garder un homme de cette espèce? Mais Manuële elle-même y réussira-t-elle? Un être qui ne suit que son instinct et son plaisir! » Julia a dit : — « Que voulez-vous de plus, cette femme y consent! » — « Oui, comme la brebis qu'on égorge! Vous commettez là un acte immoral et cruel! » Julia a souri : — « Oh! mère, des grands mots! » J'ai bondi : — « Non, pas de grands mots, des mots très naturels dont tu devrais savoir le sens; c'est, je le répète, un acte immoral et cruel! »

« Julia m'a toisée avec ironie : — « Mère, si votre intention est de me blesser! » et elle s'est retournée vers Raymond... J'ai haussé la voix : — « Te blesser? Oh! tu as la peau plus dure que cela; toi qu'une vilenie ne blesse pas, toi qui admets... Mais ce n'est pas seulement vilain, ce que vous allez faire, c'est imprudent, inepte : un Milart, il vous faut un Milart? Mais vous savez, mieux que personne, que c'est un individu taré! Toute sa séduction ne l'empêche pas d'avoir volé dans le krach des valeurs minières, où, il y a trois ans, on a cru le voir sombrer. Vous le croyez millionnaire parce qu'il dépense follement? Êtes-vous sûrs de ne pas vous rendre complices de la ruine future de Manuële? » Raymond a dit : — « Ça, non. Milart est sûr. » — « Mais ce n'en est pas moins un aigrefin, un de ces banquiers marrons qui sont suspendus entre la banqueroute et la correctionnelle! » Julia a-t-elle cru que j'avais une arrière-pensée, un souvenir direct : est-ce que l'image de son père?... Elle m'a jeté un regard noir, tandis que Raymond protestait : — « Voyons, mère, Milart est plus fort que cela! » J'ai crié :

— « Vous êtes aveugles! Vous ne voyez même pas que vous marchez dans un bourbier! Vous n'avez donc plus ni délicatesse, ni honneur? Je vous le prédis, vous vous repentirez un jour! » Julia fait claquer ses petits doigts : — « Mère, voilà que vous faites concurrence à Mme de Thèbes! » J'ai riposté : — Ma fille, c'est le triste privilège des vieux de voir plus loin que les jeunes. Avais-je si tort pour Fred, quand je te suppliais de le nourrir? Ton enfant aura, par ta faute, une enfance chétive et menacée! » Julia a fait : — « Oh! en voilà trop: Raymond continuera avec vous cette discussion, s'il y tient. J'ai à sortir, vous m'excuserez! » J'étais lancée : — « Va, va, Julia, va t'amuser, va courir les magasins et potiner avec tes amies, tandis que ton petit abandonné restera près de la *nurse;* mais, sache-le bien, votre égoïsme est abominable; il vous pourrit le cœur; il vous mènera à des catastrophes! » Raymond est intervenu : — « Maman, tu exagères, j'en suis sûr, ta pensée! Vois, Julia a beaucoup de peine! » — « Raymond, j'ai dit tout ce que je pense : rien de plus, rien de moins! Et je ne le regrette pas! Ma conscience l'exigeait! »

« Il a suivi Julia qui battait en retraite, outrée et ricanant, et, quand il est revenu, j'ai compris que lui non plus ne me pardonnait pas ma franchise. J'ai posé mes mains sur ses épaules, je l'ai regardé dans les yeux : « Tu m'en veux? » Il a détourné son regard. Nous n'avons plus rien dit, et nous nous sommes quittés froidement. Voilà, ma chérie, notre explication. Elle a été pénible, elle n'a servi à rien. Enfin elle m'a soulagée, c'est toujours cela! »

Nicole me prend dans ses bras, m'embrasse, — ce qui n'est pas commode avec nos chapeaux :

— Pauvre petite mère! Tes enfans te donnent bien du tourment! Hier, ta Nicole. Aujourd'hui, ton Raymond.

Et elle ajoute :

— Maintenant, tu ne t'en mêleras plus, j'espère. Que veux-tu faire de plus ?

Oui, quoi? Je lui souris tristement; je contemple Pomme-Rose, pure encore de tout mal, et qui, candide, dort toujours, avec la grâce redoutable et charmante de la femme qu'elle sera un jour, une femme pour la joie, l'amour et la douleur... Sera-ce une Nicole, une Julia, ou une Charlotte comme sa grand'-mère passionnée? Qui le sait?

A la gare, Minerve et Toussaint nous attendent, le coupé remplace la victoria, et la bouillotte chaude n'est pas de trop sous nos pieds. Nous dînons sommairement. Nicole n'a pas le courage de regagner sa maison du Haut-Samois, et partage le lit de Pomme-Rose. Je me réveille, après une mauvaise nuit, l'âme courbaturée, avec l'affreuse tristesse des lendemains de grande crise. En vérité le malheur de Nicole suffisait à mes soucis. S'il faut maintenant me déchirer à cause de Raymond !... Car c'est à cause de lui, de lui seul, l'ingrat ! Les Barysse peuvent se prostituer à leur guise, se couvrir de ridicule ou d'infamie, cela les regarde ! Mais lui, mon fils, ce Raymond que j'ai tenu tout petit dans mes bras comme je tenais son Fred... Me laisser bafouer ainsi par sa femme, le lâche, l'ingrat !...

Ingrat ! Plus que je ne pensais ! Trois jours d'inquiétant silence dont je sentais bien la menace, et, ce matin, arrive cette lettre :

« Ma chère mère,

« Julia est souffrante de la malencontreuse histoire de l'autre jour; elle expie ainsi sa maîtrise d'elle-même et sa parfaite tenue à ton égard. Puisque nous différons d'avis au point que tu aies cru devoir employer vis-à-vis d'elle et de moi des allégations aussi blessantes que celle du « bourbier » et de notre manque « de délicatesse et d'honneur, » tu jugeras comme moi qu'il vaut mieux laisser au temps, pendant quelques semaines au moins, le soin de nous faire oublier ton injuste acrimonie ; et tu ne m'en voudras pas d'estimer que toute entrevue, d'ici là, serait inutile et nuisible.

« En ce qui me concerne, je regrette que tu aies, sans provocation de sa part, affligé ainsi ma femme que j'aime et estime profondément. Je déplore ce malentendu dont je ne suis en aucune façon responsable, et reste, comme par le passé,

« Ton fils respectueux

« RAYMOND. »

Voilà. On m'exile. On m'interdit les visites au boulevard Haussmann. Je ne verrai plus mon petit-fils. Ils savent bien par là toucher en moi la place vive ! Quelques semaines : mais oui, le temps de faire le bonheur de Buyle, de Manuële et de Mme Milard aussi, n'est-ce pas ? Ah ! Raymond, c'est mal, mon

enfant, de repousser ainsi ta vieille mère ! Comme tous les mots de cette lettre sont dosés de sécheresse ; comme on y sent l'inspiration, ou la dictée de Julia ! Julia malade de s'être si bien contenue ! Ah ! laissez-moi rire ! Qu'elle me briserait, c'était certain d'avance... et je le savais ! Aussi, cela t'apprendra, ma mie, à t'immiscer dans les affaires de ta bru ! L'as-tu assez méritée, cette leçon ! Que faut-il faire ? Dois-je m'humilier ? Demander grâce ? Non, ferme-toi, cœur ulcéré ; raidis-toi, orgueil ! Haut la tête, Charlotte ! Tu n'as rien à te reprocher !

Plains-les, voilà tout ! Et pleure, si tu ne peux pas faire autrement...

J'ai pleuré...

Nicole a lu avec révolte la lettre de son frère. Elle a déclaré :

— C'est ignoble ! Je ne les verrai plus, tant que Raymond ne t'aura pas demandé pardon !

— Oh ! ma Nicole ! c'est assez que je sois frappée. Tu as besoin de la protection de ton frère.

— Je n'ai besoin de la protection de personne ! Je ne veux pas qu'on te fasse un affront pareil. Je pars pour Paris à l'instant... Laisse... Je leur dirai !...

J'ai eu grand mal à la retenir ! Chère Nicole courageuse, belle âme sincère ! Non, non, à quoi bon aggraver notre discorde intime ? Je m'oppose à ce qu'elle écrive, même, son sentiment à Raymond ; mais c'est bien en pure perte, car voici qu'à son tour, et cette fois, ironique et rageur, Raymond lui écrit :

« Ma chère Nicole,

« Je n'accepte pas les leçons d'une femme de ton âge et de ton caractère, qui est faite pour en recevoir. Occupe-toi de ton ménage, cela doit te suffire, et ne te mêle pas du nôtre. C'est compris ? Ma maison est ouverte à nos amis et à ceux-là seulement !

« RAYMOND. »

Ah ! Nicole ! Nicole... pourquoi as-tu fait cela, ma chérie ? Pourquoi te jeter dans cette tristesse, pourquoi défendre ta mère ? J'en suis attendrie et épouvantée. De Raymond à moi, les choses, peut-être, se seraient-elles arrangées. La fière intervention de Nicole, en irritant cet aîné de tout temps prévenu contre elle, va aggraver notre refroidissement. Puis-je lui en

vouloir? Non, elle est bien ma fille, elle vient de le montre là, malgré tout ce qui nous sépare par ailleurs. Mais elle a assez de chagrins personnels, sans se charger des miens!

Elle a d'abord senti vivement l'injure, puis s'est secouée :

— Raymond est bête! a-t-elle dit.

J'ai répondu, navrée :

— Elles vont me l'enlever, c'est leur seul but!

— Non, cela s'arrangera plus vite et mieux que tu ne crois!

J'ai un hochement de tête qui doute.

— Si, affirme-t-elle, tu verras. Ils ont un trop grand intérêt à te ménager, pour qu'après cette algarade, ils ne réfléchissent pas.

— Quel intérêt?

— Mais... ta fortune, que doublera, croient-ils, celle de mère-grand.

Je ne puis m'empêcher de rire, à cette idée. La fortune de ma mère!...

— Tu verras, prophétise-t-elle.

Quoi! les liens de famille tireraient donc leur force et leur durée de l'intérêt? Ce serait trop triste à penser. Ils ne vont pas évaluer ma mort, je suppose, et calculer un héritage, — d'ailleurs modeste, — que je ne me soucie pas de leur laisser avant longtemps. Mais Nicole, têtue, affirme :

— Parions!

Elle a gagné. Laure Barysse, rencontrée par elle à Paris, se charge d'arranger les choses. Jouant celle qui ne peut prendre au sérieux ni mes sorties virulentes, ni la rancune de ses enfans, — des enfantillages, a-t-elle dit, — elle a parlé, fort bien, paraît-il, de l'affection qu'elle me porte. Elle connaît son Raymond, excellent cœur, quoique brusque. Elle est sûre que déjà il n'y pense plus. Et de fil en aiguille, n'a-t-elle pas sondé Nicole sur la santé de « la Marquise, » son grand âge, les dispositions qu'il est toujours sage de prendre et auxquelles « la Marquise » a dû songer? Elle insinue que les enfans, qui représentent l'avenir des familles (lisez : Fred!), devraient compter, à côté des héritiers directs (c'est-à-dire : moi). Il est tels avantages que la Loi autorise, que sans doute Nicole, pour Pomme-Rose, ne verrait pas d'un mauvais œil?... Le tout enguirlandé de protestations amicales, l'assurance qu'elle n'a en vue que la concorde et le bonheur de tous.

Voilà qui est drôle ! Ce qui ne l'est pas moins, c'est l'attention de Manuële, qui m'apporte un plein panier de chasselas de Fleurances, où elle est allée dévaliser les vergers. Elle s'efforce de dissiper mes préventions, éprouve, me jure-t-elle, pour ce Milart si calomnié, la passion la plus pure et la plus intense, colore, d'un bel amour partagé, le divorce d'affaires qu'elle rêve, et dont, dit-elle, il n'y a pas lieu de s'alarmer, puisque aussi bien elle ne pourrait pas épouser le financier avant un an. Elle s'est faite souple, câline, pour me convaincre ; si bien qu'après son départ je ne sais plus que penser. Une détente me vient, et je m'accuse d'avoir été bien vive avec Raymond et Julia. Est-ce que, parce qu'elle est la femme de mon fils, et ma rivale de cœur, je ne la juge pas trop sévèrement ? Elle est jeune, la vie la formera peut-être ? Mais la réalité me ressaisit. Je n'ai pas rêvé pourtant. Ces louches, ces malpropres arrangemens de vie, une femme sacrifiée, deux ménages se reconstituant à leur guise, le mariage bafoué sans pudeur, une basse comédie dupant la société et les magistrats, comment ne serais-je pas soulevée d'indignation ?

Vais-je regretter d'avoir fait mon devoir ? Est-ce que j'écouterais la voix lasse qui gémit au fond de moi un « à quoi bon ? » désabusé ? Plutôt perdre Raymond que de le voir faillir, et cela, je n'en doute pas une minute, c'est une faillite ! Quelles journées d'angoisse je vis là ! Ballottée de sentimens contradictoires, prise entre ma raison et ma faiblesse de mère, prête à leur demander grâce ou à me rebeller plus fière... Il y aura demain dix-sept jours que je n'ai pas revu le petit Fred. Et je sais qu'il languit toujours...

Un malheur n'arrive jamais seul. Nicole, chez qui je passais une partie de l'après-midi, a reçu une lettre ; et la vue du timbre étranger m'a causé une angoisse. Était-ce donc le revenant, ce dangereux Charles Raynal, qui s'imposait encore, et toujours, à moi ? Mais elle m'a tendu l'enveloppe ; je ne reconnais pas le timbre russe. Cette lettre vient de Croatie, l'écriture est de Martial ; et, quand nous l'avons lue, nous restons pâles et muettes à nous regarder, car un nouveau malheur est entré ; il se tient là, au milieu de nous. Et nous tournons la tête instinctivement vers la porte, comme s'il n'était que l'annonciateur du mauvais tyran, de ce Beyfers dont Nicole porte le nom et la chaîne.

Martial se déclare dégoûté de son emploi, — une fois de plus ! — se plaint de sa santé et surtout de sa solitude. Le climat ne lui convient pas. La vie est trop chère. Bref, il exprime le désir, pour ne pas dire l'ordre, si on veut qu'il remplisse jusqu'au bout son contrat de régisseur, que Nicole le rejoigne et lui amène leur petite Marcelle, dont, dit-il, il ne peut se passer plus longtemps. Si, pour des raisons de santé ou tout autre motif, sa femme se refuse à reprendre la vie commune, il entend tout au moins que sa fille vive auprès de lui. Il reprendra donc Pomme-Rose.

Atterrées, nous cherchons à nous ressaisir. Quel nouveau démon de méchanceté et de vésanie torture ce malheureux ? A quel déséquilibrement attribuer cette versatilité d'humeur ? Que sont devenues les craintes propices que lui avait suggérées le bon Riquenne ? Évanouies avec la distance ? L'éloignement a-t-il recréé une image de Nicole plus désirable ? Est-ce sa jalousie âcre qui le travaille ? Et quelle félonie à lui, après l'accord, de remettre tout en question, et, par un odieux chantage, de réclamer aujourd'hui, d'exiger demain sa fille, sa fille qu'il ne saurait élever, et par laquelle il compte ressaisir la mère, incapable de livrer son enfant.

A qui demander conseil et protection ? Le docteur Riquenne est en voyage. Raymond nous boude, et Nicole ne veut rien lui devoir.

Nous relisons la lettre de Martial, nous en pesons chaque terme et nous tournons dans le même cercle d'indécision et de terreur.

— Me vois-tu, dit Nicole, retournant auprès de ce bourreau ? Qui sait quel homme il est devenu ! S'il n'a pas repris ses habitudes d'intempérance et de débauche, ses vices toxiques, ses frénésies ? Recommencer ce calvaire, non, plutôt tout !

Plutôt quoi ? Je la regarde avec douleur et n'ose lui poser cette question. Elle contemple fixement, par delà les vitres de sa chambre, l'espace libre, l'horizon fuyant. J'ai lu dans ses yeux l'envie sauvage de fuir avec sa petite dans ses bras. Où elle courrait, vers quel nouveau malheur ? Je ne le devine que trop !... Il ne faut pas que cela soit. Il ne faut pas non plus qu'elle rejoigne Martial. Dans quel étau sommes-nous prises !

Mornes, nous descendons le raccourci, la pente dallée qui

conduit au Bas-Samois. Nous longeons le bateau-lavoir, l'île, le bras mort, pourri de larges feuilles d'eau ; nous atteignons le Clos-des-Bois, Margot nous accueille, les bras levés ; Gertrude et Renaude s'affairent ; Toussaint revient en courant et, essoufflé, il me jette :

— Le docteur Riquenne est de retour, il arrive à l'instant.

Que se passe-t-il donc ?

Quatre à quatre, je grimpe l'escalier, Nicole sur mes talons. Je vois ma mère étendue sur son lit, rigide, un œil vivant, l'autre atone ; elle est tombée de son fauteuil il y a cinq minutes ; au bruit de la chute, Renaude s'est précipitée...

— Maman... maman... Nous reconnaissez-vous ? C'est moi, c'est Nicole !...

Elle ne répond pas, elle me regarde, elle a l'air d'une très vieille chose, si lointaine déjà... On a étendu un châle sur ses jambes ; ses mains sont glacées, on les dirait de pierre. Est-ce le froid de la mort qui gagne ?

Un pas dans l'escalier. Le docteur Riquenne fait irruption et se penche sur elle, la palpe, donne des ordres brefs. Mais je vois sur son visage qu'il n'y a pas d'espoir, et que ma mère, foudroyée, va s'en aller d'une mort sans souffrance, d'une mort heureuse... Quoi ! si vite ? Quoi, sans que je puisse retenir la vieille petite ombre qu'elle était encore ; partir en emportant le passé, un si grand lambeau d'histoire et de souvenirs, la moitié de ma vie même ?... Je m'agite désespérément, je ne veux pas penser, j'exécute en tâtonnant ce que le docteur ordonne ; Nicole, avec plus de sang-froid, me seconde.

Dans quelques heures ou quelques minutes, ma mère aura cessé de vivre !

Elle n'est plus. La mort a investi de son sceau suprême ce visage qui colle un masque de parchemin sur les os. Ses mains sont jointes. Elle est immobile pour l'éternité. Nous avons, Renaude et moi, fait la toilette funéraire, donné à son corps périssable les derniers soins qu'elle recevra. Et je voyais les mains de Renaude, si fibreuses, si usées, et le visage de Renaude qui ressemblait, dans sa vétusté, à celui de la maîtresse que pendant tant d'années elle a servie, que, sans doute, elle rejoindra bientôt.

Nous avons veillé toute la nuit. Un jour blafard se lève. J'ai fait téléphoner à Raymond. Il va venir. Nicole a de grands

cernes sous les yeux et son air de fièvre. Moi, le miroir m'a renvoyé un visage vieilli d'aïeule. J'ai pris rang parmi ce qui est révolu, et l'anéantissement de ma mère me rapproche du seuil qu'elle a franchi. Je n'ai pu encore pleurer. J'ai l'âme aride. Et je la contemple fixement, qui repose là.

Quelle place elle a tenue dans mon existence, cette pauvre vieille maman réduite à cette apparence fantomale, à cet éphémère petit spectre !... Après cet étrange réveil d'elle-même qui fut comme la dernière lueur de la lampe, elle est descendue dans la nuit. Elle dort du sommeil froid et nu de la branche cassée. Elle n'a plus d'impression humaine. Elle a la couleur sèche de la terre. Et de ce qui fut de la vie en fête, un rayonnement d'âme, un corps agile, il ne reste plus que cela, ce résidu, ce néant...

Même à qui s'est préparé à la voir frapper ceux qu'on aime, la Mort paraît terrible, tant elle est simple. En quelques instans... Et maintenant c'est fini... irrémédiablement fini. Je voudrais pouvoir pleurer...

Il est onze heures, Raymond arrive. Il me serre dans ses bras ; son émotion est sincère.

— Ma pauvre maman !

Il embrasse aussi Nicole, sans rancune.

Et je remarque qu'il est pâle et contracté. Est-ce la mort de sa grand'mère ? Est-ce ma douleur qui l'émeut tant ? Il me dit avec franchise :

— Tu avais vu clair, tu as été plus perspicace que nous !

Que veut-il dire ? Il reprend :

— Tu n'as pas lu les journaux ? Milart est arrêté !

Et il ajoute, machinal, car sa pensée est là-bas, et non ici :

— Quel coup imprévu !

Sans que je sache s'il veut parler de celui qu'on a emmené menottes aux mains de chez le juge d'instruction, ou de celle qui gît là-haut, muette, aveugle et sourde aux rumeurs de la terre et à l'agitation des êtres.

PAUL MARGUERITTE.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA
PROMENADE A TOMBOUCTOU

II[1]

IV. — GLOIRE ET MARTYRE DE LA VILLE

L'élite formée par Sidi-Yahia se trouvait au lendemain de sa mort, en 1462, sans chef spirituel pour s'opposer aux entreprises des nomades. Excédée par les violences d'Akil et de ses insatiables Touareg, elle implora les Songaïs de Gao et leurs princes Armas affranchis de l'autorité mandingue à la faveur de l'invasion Mossi. Répondant à cet appel, la cavalerie de leur sonni Ali-Ber se déploya, le 29 janvier 1468, sur la rive gauche du Niger, après avoir passé le fleuve dans les pirogues des marchands. A cette vue, les Touareg s'envolèrent dans leurs sables. Ali-Ber posséda la cité qu'à son grand-père, Dia-Assibaï, avait prise le pieux empereur de Mali, Kankan-Moussa.

Malheur affreux pour les lettrés. Quoique musulman, Ali-Ber était sceptique en matière de religion. Monarque très absolu, il détestait que marabouts et lettrés acquissent de l'importance politique. Parce qu'ils voulurent obtenir du sonni quelques garanties légales, et une sorte de charte jurée sur le Coran, ils furent accusés d'alliance avec les Touareg. Cruellement Ali-Ber les persécuta, les condamna, les pourchassa dans les environs, à

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1913

travers les dunes et les arbustes épineux, jusqu'au lac Figuibine, où beaucoup périrent, jusqu'aux marais de Goundam, où un plus grand nombre fut massacré, jusqu'aux roseaux du lac Debo, où l'on acheva d'exterminer les survivans avertis, par un rêve, de leur fin. Et cela, bien que ces inoffensifs docteurs, mal entraînés aux jeux de la guerre, tremblassent de peur avant de grimper sur les rallahs de leurs chameaux. En 1488, Ali-Ber exilait encore des lettrés.

Aussi les gens de Tombouctou reconnurent-ils avec empressement, pour empereur, lorsqu'il eut vaincu l'héritier légitime du sonni Ali-Ber, son lieutenant soninké Mohammed-Touré, personnage clairvoyant et génial qui avait, d'ailleurs, soustrait à la mort beaucoup de docteurs condamnés par le sonni. Le premier askia rétablit aussitôt, dans leur complète autorité, les jurisconsultes, les imans et les lettrés revenus d'exil sur son ordre. Très pieux, il fut à La Mecque escorté par 500 cavaliers, 1 000 fantassins et muni de 300 000 pièces d'or. Investi par le calife d'Égypte, il réforma les mœurs, obligea les femmes à se voiler, à s'envelopper et à s'enfermer. Léon l'Africain visitant Tombouctou vers cette époque, 1507, s'étonnait des boutiques nombreuses, des artisans partout à l'œuvre, d'un peuple de tisserands, d'esclaves au visage découvert, de vendeuses actives pour offrir les alimens, le lait, le beurre, la viande. Les habitans achetaient, avec leur poudre d'or, les manuscrits arabes, les tissus d'Europe, et les chevaux; avec des cauries asiatiques, les menues choses, et l'eau de pluie, unique breuvage. Au passage du maire juché sur un dromadaire blond, suivi d'une cavalcade, les solliciteurs s'agenouillaient. Ils couvraient leurs crânes de poussière. La nuit, toute la ville dansait, malgré la fréquence des incendies flambant les terrasses de lattes et de paille.

M. Maurice Delafosse a patiemment reconstitué ces annales pour l'ensemble du Soudan. Travail considérable et qui rend sa vie entière au passé de notre empire. Il faut lire cette histoire des vieux peuples Nigériens, et s'étonner de leurs forces, de leur politique, de leur esprit organisateur même, tel qu'il se manifesta dans ces grandes fugues des Askias.

Sous le règne de l'Askia soninké tout se coordonne. Une armée permanente veille au salut de l'empire. La levée en masse est supprimée pour le bonheur des paysans. Le maire de

la ville, le Tombouctou-Koï annonçait au peuple les victoires de l'Askia, ses conquêtes au Diaga, l'invasion du Mossi, la mise en vente des captifs ramenés du Yatenga, du Bagana, du Mali, du Bariba, régions du Niger, puis du Galam sénégalais de Nioro même, enfin du pays Haoussa, de l'Aïr, et d'Agadès. Au milieu de ses négriers enrichis très vite ainsi, le maire jouissait d'un prestige suffisant pour intercéder au nom de la ville, près de Moussa, le fils et successeur de Mohammed, passant là pour combattre ses frères compétiteurs non loin de Kabara. Après leur défaite, Moussa, politique habile, épargna solennellement la vie des fugitifs accueillis par le Tombouctou-Koï. Le troisième Askia Bengan-Koreï redoutait moins les conséquences d'une guerre malheureuse que les railleries de Tombouctou et de son élite spirituelle. Pourtant détrôné, il s'y réfugia quelques jours. Les cavaliers de son frère Ismaïl n'osèrent l'y saisir. Tombouctou s'enrichissait toujours plus. Ses négocians dirigeaient des colonnes d'esclaves vers le Maroc et la Tripolitaine. Sous le quatrième Askia, les crieurs vendaient cinquante centimes les captifs qu'on amenait du Gourma envahi. Serviteurs et concubines pullulaient dans les maisons plus nombreuses des marchands, ainsi que les monnaies reçues de la Méditerranée barbaresque en échange des esclaves les plus aptes à supporter les fatigues du voyage saharien. Sous l'Askia-Issihak Ier, Tombouctou pouvait offrir 70 000 pièces au griot de l'Empereur. Sans arrêt, les guerres souvent heureuses des Askias valurent aux négriers de Tombouctou mille fortunes. Daoud paya la reconstruction de la grande mosquée pour laquelle il envoya, de Gao, 4 000 poutres de bois kanko, ces poutres dont le touriste peut encore pousser du pied quelques fragmens au milieu des ruines.

A cette époque sans doute, les nouveaux riches édifièrent une partie de la ville centrale, telle que nous la voyons aujourd'hui. Selon les esthétiques du Maroc ou celles de l'Égypte, les architectes instruisirent les maçons bambaras à mieux préparer le moulage des briques ovales, à les superposer correctement, à former la solide épaisseur des murs, à soutenir les terrasses agréables pour la fraîcheur de la nuit, à mesurer les chambres des femmes et les magasins des hommes autour du patio intérieur, à parer les façades des notables, en les décorant de merlons coniques, en leur appliquant des obélisques d'argile, en

ouvrant, avec prudence, des porches étroits entre des contreforts obliques ou bombés, en avançant les saillies des gargouilles pour éloigner du crépi lisse la chute des eaux de pluie. Obéissant au Conseil de la cité, les maçons alignèrent des bâtimens sur des rues à peu près droites. On ménagea des carrefours pour les causeurs et des places pour les vendeuses. D'une mosquée à l'autre, d'un marché à l'autre, des rues furent orientées qui conduisirent aux assemblées de penseurs, et aux réunions voluptueuses. Le long de ces voies se dressèrent les larges cubes en glaise, qui protègent les vies des familles polygames, les trésors de leurs coffres, les marchandises de leurs réserves. Les belles Arabes eurent leurs quartiers cossus fleurant les parfums d'Égypte. Les Tripolitains voulurent des parcs à dromadaires entre les blocs de leurs maisons crénelées pour la défense des entrepôts. On ménagea des espaces où se tint le marché aux branches d'épineux secs que les miséreux apportaient du désert, et qu'ils vendaient en petits tas pour la cuisine. Par races du Nord ou du Sud, par corporations nomades ou sédentaires, les propriétaires se groupaient, encastrant leurs murs, accolant les terrasses, suspendant les belles nattes de Mopti devant les baies, achetant des esclaves prompts à servir. Sévère, grise et blonde, la cité d'argile s'éleva sur le sable. Les alvéoles de ses terrasses se multiplièrent entre les pyramides de ses mosquées. Elle s'étendit sur les flancs. Elle s'agglomera dans le centre. Peu à peu les terrains vagues et leurs huttes disparurent. La ville repoussa ses faubourgs de ruches songaïs, et ses hameaux de paillassons berbères, jusque dans les vagues des sables éblouissans. Tombouctou grandit, ville d'opulence et de force. Les timbaliers frappèrent sur le parchemin de leurs caisses devant les farandoles des danseuses et les chœurs des assistantes, toutes les nuits.

A l'abri de ces maisons, les familles se défendirent contre l'épidémie de 1582 que les marabouts soignèrent, sans pouvoir empêcher mille morts dans les faubourgs et les campemens. Mais les plaisirs du gain, le goût de la volupté, le triomphe des succès intellectuels, et l'orgueil de la dévotion effacèrent vite les deuils particuliers.

Un peu plus tard, les marchands apprirent avec stupeur que les Peuhls du Macina avaient pillé un convoi de barques djennéennes. Chose invraisemblable. On rassembla des milices.

Mais l'Askia veillait. Le forfait ne se renouvela point. Il advint ensuite que, méprisant le droit d'asile, le septième Askia fit enlever de Tombouctou son frère qui fuyait le bourreau. Ce fut un scandale parmi les lettrés. Ils agitèrent les plis de leurs robes. Ils crièrent, par les rues, les surates de réprobation. Ils appelèrent, sur le violateur des privilèges sacrés, le châtiment des cataclysmes. Peut-être quelques-uns d'entre eux envoyèrent-ils à Marrakech des messages et des invocations Car, peu de temps après, les armateurs des caravanes pour l'Ouest eurent à craindre les armées du Maroc mises en marche, l'une vers le Sénégal où elle se désagrégea, l'autre vers les salines de Taghazza. Bientôt les chameliers de Tombouctou durent payer une rançon aux Marocains arrivés sur le lieu, et qui le revendiquaient comme une juste compensation due à leur sultan de Fez, protecteur de l'Islam contre les entreprises de la chrétienté. L'Askia dut abandonner les salines à la cupide administration des conquérans. Ce changement, les spéculateurs de Tombouctou ne le purent tolérer. Ils s'indignèrent, accusant l'incapacité de l'Askia, l'inertie de ses troupes, pour lesquelles ils payaient tant. Et, fort mal à propos, dans un esprit de révolte, les lettrés reconnurent, pour nouvel Askia, Saliki-Balama, qui fut battu par Issihak fils de Daoud, et pourchassé jusque dans Tombouctou. Incontinent, le maire et le chef Targui de la ville furent exécutés avec le vaincu, leurs partisans châtiés. Tombouctou connut les horreurs des supplices, la couleur du sang que boit le sable. Un an plus tard, Issihak, fuyant les mousquets marocains de Djouder l'Espagnol, expédiait aux gens de Tombouctou l'ordre de passer sur la rive droite du Niger. Cliens des Marocains, ils n'en eurent garde, à l'exception des fonctionnaires, et reçurent de leur mieux, le 30 mai 1591, Djouder l'Espagnol ainsi que ses troupes. Elles furent camper dans le quartier tripolitain. Elles le fortifièrent. Désormais le sultan du Maroc régnera sur la ville de glaise et de sable, sur la ville gorgée de richesses, encombrée d'esclaves, ivre de dévotion et de volupté.

Pour son malheur et sa ruine. Depuis Djouder, depuis le XVIe siècle, l'énergie destructive de l'Islam qui avait, au Nord, tout anéanti des villes romaines et byzantines déjà, cette énergie néfaste organisa la puissance de la Terreur. Au lendemain de leur entrée, et sur un simple grondement du peuple qui s'oppose à l'arrachement de ses portes pour construire une flot-

tille de guerre, les soldats frappent indistinctement jurisconsultes et marchands, marabouts et lettrés : lesquels, pendant tout l'été, adressent secrètement des subsides au chef de leurs mercenaires Touareg. Il se précipite, le 10 octobre, sur la forteresse de Djouder et le quartier tripolitain ; mais y perd la vie. Sa tête coupée apparaît sur les places, sans litham et ainsi méconnaissable pour les siens mêmes, au bout d'une pique. Comme des rumeurs s'élèvent, les Marocains sabrent les crânes allongés des Bambaras dans les rues, balafrent les nez épatés des Songaïs, percent les poitrines maigres des Touareg, et laissent derrière eux des blessés qui saignent dans le sable, des agonisans crépus qui se crispent au soleil, des cadavres noirs pour les mouches. Dans les mosquées où s'entassent fugitifs et protestataires, le massacre éclabousse les piliers. Yatagans et cimeterres abattent les plus vaillans. Et cela dure plusieurs semaines. Le siège du quartier tripolitain continue. Les Touareg flambent les chaumes des faubourgs.

Sans cesse les pires exactions irritent les citoyens revenus après les troubles. Avec leurs marabouts, ils se rebiffent. Ils s'insurgent. Alors on les décime, et dans la nef de Sankoré même. Les vainqueurs perquisitionnent dans toutes les maisons de briques, au fond des cours étroites, sur les escaliers de glaise, derrière les coffres des chambres obscures et basses, afin de découvrir des armes. Ce faisant, les soldats pillent les bibliothèques. Ils dispersent les seize cents volumes du très illustre ethnographe et jurisconsulte Ahmed-Baba. Chargé de chaînes et la jambe rompue, lui-même doit, par le Sahara, se rendre prisonnier à Marrakech, en compagnie de ses collègues. Non sans avoir vu saccager leurs maisons opulentes, emporter leurs trésors, leurs marchandises précieuses. Cent mille pièces d'or sont envoyées au Maroc.

Les soldats de l'Atlas vendent cinq ou dix sous les femmes et les enfans des nomades exterminés, des Songaïs et des Peuhls en révolution permanente sur les rives du Niger. Les têtes des meneurs arrivent à Tombouctou. Basanées, noires ou ambrées, ovales, prognathes, camuses ou rectilignes, elles pourrissent, à bout de pique, sous leurs tignasses copieuses, leurs laines courtes, leurs cheveux en cadenettes.

Les pachas élus par les troupes marocaines du Soudan, à partir de 1612, administrent plus mal encore que ceux de Fez.

Les famines sévissent; et telles que la populace mange des cadavres emportés au fond des tentes en nattes.

Pendant tout le XVIIe siècle, les tragédies sont quotidiennes. Exécutions capitales, empoisonnemens, rixes, meurtres, crimes de palais, révolutions, émeutes de prétoriens frénétiques, épouvantent les jours. On construit plus de maisons bardées et crénelées. Les disettes se succèdent. On vit une mère dévorer son enfant.

En 1660, les pachas s'affranchissent de la suzeraineté marocaine, toute nominale d'ailleurs. Des prières publiques ils suppriment le nom du sultan. Puis les Armas des Songaïs gouvernent, métis de berbères et de négresses, très noirs eux-mêmes. Cent vingt-huit pachas se succèdent en quatre-vingt-dix ans. Et si la grande mosquée, sa pyramide, sont reconstruites, en 1709, par l'un d'eux, les autres dépouillent les individus et les corporations, afin d'acheter la retraite des Touareg, reparus avec leurs dromadaires devant la ville, qui, pourtant, n'évite pas d'être mise à sac.

Pendant le XVIIIe siècle, Berbères Touareg, Arabes Kounta, Peuhls du Macina, tour à tour, rançonnent les caravanes et dépeuplent la cité blonde; esclavagistes impitoyables les uns comme les autres.

La nécessité, pour le Soudan, d'obtenir le sel en échange de son or, de ses plumes, de ses grains, maintient, parmi ces horreurs, l'existence active de Tombouctou. Les marchands acceptent de payer impôts et rançons, tant ils gagnent encore par leur négoce. Sous les terrasses desséchées qui se fendillent, les pauvres échappent à l'emprise des cupidités. Leur ruche de paille et de banco, leurs calebasses et leurs corbeilles, leurs lits de bâtons entrelacés, ne sont pas pour attirer sur eux, d'ordinaire, les violences des assauts. Dès le moment du péril, ils fuient ou se terrent; puis regardent partir, sous la fourche des captifs, la fillette, la jeune épouse, en cachant leur rage douloureuse. Le lendemain, ils recommencent leurs humbles besognes, porteurs d'eau, chameliers convoyeurs, âniers au service des vaincus comme au service des vainqueurs. Ne faut-il pas décharger, charger les planches de sel, les couffes de riz et de mil, emmagasiner, transporter les marchandises, désaltérer la caravane, lui panser les bêtes, lui tresser des nattes de campement, lui saigner des moutons, lui remettre des mes-

sages, courir pour elle au port, et en revenir aussitôt, avec le renseignement opportun, lui vendre le lait du pasteur, les œufs et la poule du villageois ?

V. — LA VENUE DES EUROPÉENS

Cette persistance des plus pauvres et des plus riches sauve la cité de l'anéantissement. Tombouctou fut sauvegardé par le besoin du sel. Et comme les traitans du Sénégal ne purent, de longtemps, faire parvenir les objets européens dans la région du Niger, seuls les marchands du Maroc importaient les armes à feu, la poudre, les balles, les corans, les étoffes, les miroirs, les ustensiles de métal, les perles de verre, les filigranes et les parfums. De plus en plus, ceux de Marrakech et de Fez eurent des frères, des fils installés à Tombouctou pour la vente de ces choses, pour l'achat des esclaves, des plumes, de l'or.

Ces familles de négocians marocains subsistent toujours. On s'adresse à elles pour accomplir, sous leur sauvegarde, le voyage encore périlleux du Sahara. Car ces familles restent alliées à d'autres qui dominent dans les oasis, au Sud de Marrakech, et qui permettent ou non l'accès du Maroc.

Alliances fragiles du reste. Il arrive que le vieil homme chauve et aquilin, à longue barbiche blanche, vous avertisse qu'il ne peut, cette année, vous prendre dans sa caravane. Ses fils et son frère viennent d'être tués, au Tafilalet, par un clan ami. Simple bagarre. Aussi votre interlocuteur n'amènerait là-bas, croit-il, en souriant, que les corps des Européens, sans les têtes. Son extrême courtoisie vous invite cependant au seuil égyptien d'une épaisse maison grise et oblique. Une petite fenêtre en bois découpé selon les modèles des arabesques fait saillie au-dessus de la porte lourde à têtes de clous et à verrouils. Par le dédale de couloirs étroits et bas, par une série de marches réunissant les niveaux différens des pièces, l'hôte vous guide incliné dans ses robes, soucieux de vous éviter le heurt du front contre une poutre de linteau. Enchanté, semble-t-il, de vous amener en une salle exiguë à trois faces, ouverte sur la cour d'argile blonde, il présente l'un de ses frères. Ce vieillard maigre, on l'a vu peint sur les antiques miniatures persanes des musées, avec l'étiquette certifiant le portrait d'un derviche. Des nègres apportent un fauteuil en X, des coussins de cuir pourpre, le plateau de cuivre

et son aiguière au milieu des tasses arabes. De grands coffres sont bardés de fer et encastrés dans le banco de la paroi. Une gracieuse enfant songaï à quatre houppes, l'une sur la tempe, passe, furtive et timide, entre ses ailes de cotonnade bleue Esclave sans doute, et qui sera vendue clandestinement à Marrakech, de quinze à quarante louis, pour la volupté d'un caïd de casbah, ayant recueilli, en double, l'impôt de ses douars réclamé par le maghzen. La main devant la bouche, par déférence, le maître du lieu vous dira ses astuces de commerçant, pourquoi il charge quatre planches de sel sur chaque dromadaire et non six comme font les Maures. Mystérieusement il va quérir son cadeau de quelques plumes d'autruche grises. L'honneur que vous lui faites en le visitant, il vous en remercie par maintes révérences de sa personne étique et maigre, humble, infiniment polie. Le voilà sous le chambranle en retrait de sa porte égyptienne, et qui vous salue plusieurs fois encore. Sa fierté semble vraiment extrême devant les voisins sortis de leurs demeures, devant leurs femmes que l'on devine à travers les arabesques des moucharabieh en surplomb, devant la ribambelle de marmaille en dalmatiques de coton. Les traces profondes que les fers de lances touareg ont imprimées dans le vantail, le vieillard les maudit un peu du geste, et remercie les Français qui, maintenant, assurent la justice dans toutes ces rues de murs blonds, propices aux Songaïs crieurs de karité, aux vendeuses de colas, aux porteurs de branches sèches, aux flâneurs jasant sur les divans de glaise, les pieds hors des babouches à terre.

Les négocians marocains et leurs associés, leurs auxiliaires sont demeurés, ainsi, gens d'importance. Ils s'avancent avec lenteur, la tête haute dans le turban, une longue canne au poing. Leurs bras sont chargés par les volutes de leurs manches très amples. Sur la poitrine maints scapulaires pendillent. Leurs allures donnent l'impression de seigneurs accoutumés à faire la loi. Dans leur quartier favori de Badyindé, non loin du grand marché, Yobou-Ber, ils jouissent toujours du prestige dévolu aux capitalistes que les accaparemens de sel, d'étoffe, de colas, de mil ou de captives rendaient chaque jour plus puissans, plus respectables. D'accord avec les caravaniers de Ghadamès et de Tripoli qui habitent le quartier Sangoungou (ventre-du-chef), ils ont, la plupart du temps, réglé les cours. Les Diaoulas, qui

vont dans les contrées lointaines vendre au détail, leur étaient une clientèle assidue achetant à crédit, pour un an ou trois, des marchandises que ces fidèles colporteurs, au retour, payaient avec exactitude. Les marchands marocains louaient aussi des maisons aux importateurs du dehors, faisaient l'entremise, touchaient le courtage.

Sous la protection directe de leur sultan, et sous la suggestion de la famille Kounta-Bek-Kaï, descendance de Sidi-Yahia, ils échappaient souvent aux vexations du pacha, eux, leurs suite, leurs meilleurs cliens et leurs courtiers. De leur influence ils soutenaient le chef de la ville et son conseil de marchands songhaïs, peuhls, bambaras, soninkés. Telle ou telle tribu targui recevait des sommes pour sa protection militaire, dans les heures tragiques. L'Askia du Nord, c'est-à-dire le prince nominal des Songaïs soumis aux Marocains, joignait son action morale à celle de cette élite. Aux quartiers arabes, Sareï-Keïna, les Méditerranéens n'abandonnaient pas leurs congénères des États berbères. Donc cet ensemble constituait une force. Force précaire. Force constamment discutée, amoindrie, entamée, spoliée, décimée. Force tout de même, la seule qui fît ou donnât de l'argent. Force qui dut, après l'irruption des Bambaras dans Tombouctou vers 1760, garder de la cohésion et du pouvoir malgré la tyrannie de Biton; car son héritier ne put, sans le secours d'une armée, percevoir le tribut refusé par les marchands, à cause d'injustices et de cruautés commises par le proconsul bambara.

Néanmoins, tant d'opiniâtre résistance ne défendit pas Tombouctou de la ruine apparente. Parti de nos Deux-Sèvres, le second Européen qui, sous un déguisement maure put, en avril 1828, parvenir dans Tombouctou, René Caillé, connut une impression pénible. « Un amas de maisons en terre, mal construites. Dans toutes les directions on ne voit que des plaines immenses de sables mouvans d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel à l'horizon est d'un rouge pâle. Tout est triste dans la nature. Le plus grand silence y règne. On n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant, ajoute-t-il, il y a je ne sais quoi d'imposant, à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et on admire les efforts qu'ont eu à faire les fondateurs. » A René Caillé, Tombouctou sembla morte, bien que dix ou douze mille habitans y vécussent. Le

gouverneur était, à l'époque, un nègre représentant de l'apôtre Sekou-Hamadou et de ses Peuhls, alors maîtres du pays, depuis Djenné. Les marchands lui obéissaient ainsi qu'au Bekkaï descendant de Sidi-Yahia. Ils acceptaient, sans combat, de payer mille redevances aux Touareg écumant les rives du fleuve et le port de Kabara, par crainte de voir interrompre les relations avec Djenné, d'où provenaient toutes les matières d'échange, et une bonne partie de l'alimentation. Quatorze jours, René Caillé logea chez des Maures en correspondance avec les exportateurs de Djenné. Il y demeura dans les transes. La joie et la vie de Djenné, son mouvement commercial ne l'avaient guère préparé à ce deuil. Sa maison est intacte, pourvue d'une inscription et d'une date comme celle où, deux années avant lui, le major Laing avait reçu l'hospitalité, sous un faîte à merlons, derrière une façade bise ornée de contreforts, derrière un volet découpé en arabesque dans la lucarne surmontant le porche. M. Bonnel de Mézières relate, dans un livre documentaire et scrupuleux, ce voyage de l'Écossais, parti de Tripoli, le 17 juillet 1825, avec une caravane que conduisait le sheik Babani, qu'il mena dans Ghadamès et In-Salah, à travers l'Azouad où une horde de Touareg Hoggar se joignit à eux pour sabrer Laing pendant la nuit, en vingt-quatre endroits. L'auteur a rétabli la succession des faits qui rendirent au major le séjour de Tombouctou si agréable d'abord, parmi les lettrés Kounta, si dangereux ensuite, et à tel point qu'il ne put se rendre, sauf de nuit, à Kabara. Rien de plus curieux que ce livre pour le lecteur qui veut se faire une idée de la politique saharienne. Soudain le sultan toucouleur de Bandiagara menace les notables de Tombouctou. Il jettera sur eux tout un peuple de musulmans courroucés, si le chrétien ne quitte pas la ville. Laing doit reprendre la route du Nord. A peine a-t-il couvert la distance de trente milles, un peloton de Berabichs le rejoint dans l'astulé où il se repose, le somme de se faire musulman, et le tue, dès sa réponse évasive. On brûle, en se bouchant le nez, ses carnets, ses livres, pièces de sorcellerie.

Barth, en septembre 1853, fut, à Tombouctou, souffrir de ses fièvres. Il dut rester sept mois dans sa maison, souvent assiégée par les factions. Aussi avait-il bâti sur la terrasse une chambre d'argile. De là ses boys, à coups de fusil, protégeaient sa retraite, tandis qu'il fuyait dans la brousse, par l'escalier de

terre sèche, les couloirs en boyaux, les rues tortueuses et les campemens de nomades. Cette existence devait être habituelle à bien des gens sous le règne de Ahmadou-Hamadou empereur du Macina.

Parti du Maroc, le docteur autrichien Lenz entrait dans la ville en juillet 1880, à travers une zone de décombres, bien qu'il reconnût le bon état des trois mosquées, et bien qu'il décomptât vingt-mille citoyens; on était au moment où les caravanes arrivent du désert. Les Roumas Marocains et des Bekkaï-Kounta détenaient le pouvoir. La guerre entre Touareg et Peuhls interrompait les communications. Elle menaçait la ville de famine. Aussi Lenz ne put-il même visiter Kabara ni voir le Niger. Il assista seulement à de nombreuses ventes d'esclaves, principaux objets d'exportation. La gomme, les plumes et l'or alimentaient de bien moindres transactions.

Le plus important marché aux captifs demeurait donc, à cette époque même, entre les mains de l'élite marocaine et de ses amis, des armas songhaï, des Bekkaï, acheteurs indispensables au commerce du conquérant négrier. Ces nécessités expliquent suffisamment qu'on les épargnât depuis les origines de la cité, et qu'ils aient pu résister aux pachas, aux empereurs peuhls, aux Toucouleurs, même aux furies des Touareg.

Les guerres à captifs, depuis tant de siècles, enrichissent tout le Soudan. A cette date de 1880, Samory atteint le Niger. Il commence la série des invasions fructueuses en asservissant les villageois bambaras de la rive droite, selon l'exemple d'El-Hadj-Omar, et d'Ahmadou.

Mais la République Française va mettre fin à cette série de massacres, de ravages, et d'exterminations. Cinq mille hommes menés par nos officiers vont en affranchir dix millions, en supprimant les derniers faiseurs d'esclaves et leurs armées. Dès 1894, nous serons devant Tombouctou épouvantant les Touareg Kel-Antassar maîtres de la ville. Maîtres les plus injustes, les plus féroces de toute l'histoire africaine, les Touareg Kel-Antassar pourtant dépassent la mesure.

A tel point que, sauf les très riches et les très pauvres, la population a fini par émigrer. Il ne reste plus que six mille habitans vêtus de haillons pour ne pas attirer les convoitises, et blottis, avec leurs marchandises, dans l'ombre de leurs maisons lézardées, éboulées à demi, qu'entourent des huttes

misérables, des terrains couverts par les ordures, les carcasses et les débris des faubourgs incendiés. C'est ainsi que le lieutenant Boiteux, le colonel Bonnier, trouvèrent la capitale du Sahara et du Niger lorsque les Bekkaï les eurent invités à prendre possession de la ville.

Le cadi qui fit écrire le message persuasif est un homme corpulent, de grande taille, barbu de gris, sur une face camuse très noire et large. Monumental un peu en ses amples plis blancs, il marche avec la solennité que lui permet son titre de cadi. Il a conscience d'avoir délivré sa ville opportunément. Il en paraît fier, malgré le coup porté au commerce par la suppression de l'esclavage. D'ailleurs n'a-t-il pas obéi à la lettre d'une prophétie arabe annonçant la venue des Français dans Tombouctou, et la paix définitive sous leur influence? Cela lui semble décisif, péremptoire. Volontiers il raconte l'exploit du lieutenant Boiteux, son arrivée sur les deux chalands avec dix-huit hommes, et deux canons revolvers, la fuite préalable des Kel-Antassar, la prise d'armes des Kountas et des Peuhls aussitôt menacés par le Conseil de la ville, et obligés de s'assagir devant la colère du peuple à grands plis, les exhortations des marabouts dans les mosquées, la signature des traités doubles par les notables, les contes fabuleux que suggéraient les mérites de l'artillerie, quand les deux pièces furent hissées sur les terrasses de maisons solides, l'une au Nord, l'autre au Sud; bastions provisoires avec, chacun, une garnison de huit laptots, et de vingt-cinq volontaires, marchands ou serviteurs.

Ainsi fut assurée, par un exploit sans pareil, la suprématie de la France à Tombouctou, et l'affranchissement de ce peuple. Nos trois couleurs arborées promirent la justice aux six mille survivans des massacres et des pillages millénaires, à cette population que la terreur avait marquée de son lugubre sceau, façonnant les âmes et les mœurs, chassant la liesse de cette jeune Afrique, enfermant les couples sous les murs épais, dans les demeures semblables à des tombeaux aveugles, muets. Les quelques Français descendus là s'étonnèrent de cette ville où la peur avait, trois siècles, bouché toutes les ouvertures, porches et fenêtres, bardé les vantaux des portes, rétréci les rues sablonneuses, travesti en mendians les plus riches et les plus belles.

Dix ans de paix française n'ont pas encore ressuscité la

confiance. Au contraire des Sénégalais, des Soudanais, les habitans, ici, paraissent farouches. Ils se dérobent à la curiosité la plus furtive, derrière la natte qui masque l'huis, derrière le treillis de bois qui ferme la lucarne. C'est toujours une ville de menaces et de complots. Ville de mystères et de secrets. Ville d'ennemis appréhendant les revanches, et de spéculateurs dissimulant leurs transactions. Ville de marabouts entretenant la haine des fanatiques, et ville d'hétaïres abritant la honte de leurs visiteurs dévots. Ville de meurtres subits et de diplomatie sournoise. Ville de maîtres variables et de sujets grondans. Ville de révolte latente et de répression féroce. Ville où s'étreignirent, dix siècles, tantôt pour s'aimer, tantôt pour se détruire, les races blanches de la Méditerranée et les races noires du Soudan. Ville où elles s'accouplèrent et se métissèrent dans l'ombre des tentes, des cases et des maisons, parmi les énigmes et les trahisons de l'amour. Ville de luxure récompensant les longues souffrances des caravanes, et ville de piété réconfortant la foi des vaincus. Ville de thésauriseurs comptant leurs monnaies du soir, et ville d'ambitieux combinant les intrigues de la nuit. Ainsi Tombouctou apparut-il à nos marins flânant par les rues sablonneuses entre les façades à merlons d'argile, le long des murs flanqués de fours à pains. Qu'ils heurtassent aux portes jadis entamées par la lance du Targui réclamant d'un hôte craintif l'accueil le plus généreux, qu'ils appelassent sous les moucharabiehs des demeures marocaines, qu'ils s'attardassent sous l'entablement des porches, et sous les caractères arabes des mots sacrés, personne d'abord ne sortit volontiers des maisons blondes, hermétiquement closes, entre leurs obélisques de banco. Seuls nos soldats marchaient dans le scintillement du sable, sous l'éblouissement du ciel que cernaient les façades aveugles, les maisons muettes, les terrasses vides.

Ce calme lugubre ne fut troublé que par les cris de ceux qui entendaient, au dixième jour, les échos de la fusillade : « *Our, Ouma ira!* » Il fallut courir jusqu'aux Touareg approchant les cadavres de l'enseigne Aube, du quartier-maître Le Quellec, de leurs laptots.

Le lendemain, il fallut faire tonner les deux canons sur les cavalcades surgies, autour des campemens. Et puis tout retomba dans le silence, le mystère, et le secret habituels.

Sur le grand et le petit marché seulement il y eut quelques

propos dans les groupes aux longs plis, devant les marchandes songaïs, les Bambaras aux lèvres bleues qui étalaient leurs fruits à terre, devant les huttes de paillassons sous lesquelles maures et diaoulas déployaient leurs cotonnades européennes, les burnous algériens, les gandouras marocaines, les dissas soudanaises, les costumes de noces et de fêtes, tous les vêtemens de riches, avec les parfums de l'Orient méditerranéen, les harnais, les selles de Fez. Car, là, s'entretiennent les courtiers qui savent la mesure exacte des grains emmagasinés, le dénombrement des troupeaux en pâture dans les brousses les plus voisines, et le cours des vivres. Rien n'arrivait plus de Kabara, ni du Nord où les moutons broutent dans les environs des lacs, les Touareg campant ici et là. On prévoyait la disette. Les chalands et leurs canons allèrent, de nuit, se ravitailler par le marigot de Kabara. Ils revinrent non sans avoir mitraillé les Kel-Antassar qui s'étaient, en nombre, massés sur les rives du marigot les moins distantes.

Les dix-huit matelots continuaient à maintenir l'empire de la France sur une cité de six mille âmes, sur une région parcourue par un millier d'ennemis. Ennemis redoutables.

Cinq jours plus tard, leur attaque nocturne anéantissait près de Tacoubao une compagnie et un peloton de la colonne Bonnier parvenus, la veille, à Tombouctou. Un officier, deux sergens, quelques hommes échappèrent seulement au massacre rapide et complet qui suivit la charge furieuse de cinq cents Touareg contre le bivouac des troupes en reconnaissance. Soixante-neuf tirailleurs et onze Européens, dont le colonel, périrent égorgés à l'arme blanche. La colonne Joffre, un mois plus tard, ne retrouva que treize squelettes sur la dune de Tacoubao. On les transporta à Tombouctou. Autour de leurs tombes s'édifia l'imposante masse du fort Bonnier, avec ses bastions du Sud, ses murs crénelés, ses remparts, ses casernes, son camp d'où partirent les vengeurs qui purent châtier, non loin des lacs, les vainqueurs d'une nuit. En lignes sévères aussi, cet ensemble est prolongé, vers l'Est, par le tribunal d'aspect romain, et, vers l'Ouest, par les deux palais, face à face, de l'administrateur, du colonel commandant le cercle. Ensemble qui domine la partie méridionale de la ville, enferme l'animation du marché, rejoint la vieille mosquée Dyinguer-Ber et sa pyramide, limite occidentale de ces quartiers.

De là débouchent les méharistes et les tirailleurs quand ils vont en reconnaissance aux environs de Tombouctou. Il est émouvant de les suivre. Du haut du dromadaire qui, devant vous, allonge son col de cygne géant, sa tête dédaigneusement lippue, le touriste se trouve bien, si la « rallah » fut choisie de telle sorte que notre posture européenne s'y puisse conformer.

La troupe foule, vers le Nord, une large avenue sablonneuse longeant, à droite, la vieille mosquée. A gauche, les jardins potagers apparaissent que, près du puits, l'on cultive. De son entonnoir verdoyant débouchent, en files, les porteurs d'eau pliant sous le faix de l'outre, et les jeunes filles à demi nues, droites sous les calebasses, sous les cratères remplis. Ces corps de bronze, au petit jour, font de belles silhouettes sur le fauve du sol onduleux. La paille des clôtures protège les faubourgs de grosses ruches. C'est une image en noir, fauve et or, puisque le soleil, déjà, par-dessus la ville encore obscure, darde ses rayons sur les pointes des chaumières.

La taille des méharis permet que le regard plonge, et qu'il aperçoive la vie matinale du faubourg, les mères et leurs marmots innombrables, la traite des chèvres blanches, les vierges pilant le mil. Assis dans la fosse que surmonte un bâti de branches sèches où pendent les fils verticaux de la chaîne rejointe au milieu par la trame horizontale, des tisserands travaillent des mains, des pieds en association. Ailleurs les chameaux agenouillés barissent furieusement vers le conducteur crépu qui les veut mener à l'abreuvoir. A distance de votre cortège, cavalcade et caravane à la fois, les gamins se rangent immobiles, graves. Cependant ils admirent le galop de l'interprète. Ce personnage enturbanné, barbu, fustige son petit cheval embrouillé dans la crinière, dans la queue flamboyantes. A droite les ruelles dégorgent les cortèges des lavandières allant, le linge sur la tête et les nourrissons à l'échine, vers la mare.

Passé le faubourg en tumulte, les chaumières coniques des nègres, enfin les arceaux à paillassons des Touareg, parmi les chèvres, les dromadaires et leurs guerriers debout, voilés, deux lances au même poing, on s'enfonce aussitôt dans le sable plus meuble des dunes.

Houles immenses d'un océan à peine figé. L'air soulève les poudres superficielles. Houles immenses, blondes et fauves, mal

verdies à la crête, de-ci, de-là, par des arbustes poussiéreux.

L'ambre pâle du sable, et le bleu pur du ciel tracent, au bout, la courbe de l'horizon, que les épineux, tout là-bas, roussissent.

Les méharistes s'avancent en une file, au pas allongé de leurs bêtes dont la patte fendue plonge et s'étale. Masqués par le fez et le litham, enveloppés par la djellaba à raies brunes et à capuchon, ces hommes semblent de redoutables fantômes. Impression qu'accroît le silence relatif de la caravane marchant, par foulées sourdes, dans le moelleux du sol. Eux-mêmes se suivent, solennellement et sans bruit, les animaux de bât portant la corde à puits en peau de bœuf, la viande boucanée dans des sacs de cuir, l'eau dans les barils quadrangulaires en tôle d'acier revêtue de chanvre, et qui contiennent quarante litres. Le goum d'auxiliaires maures enturbannés a, sur chaque méhari, un fantassin en croupe, invisible presque toujours. Celui-ci glisse à terre, dès l'instant du combat, se cache, rampe. Il peut, avec ses camarades, opérer une manœuvre tournante, puisque souvent ils n'ont été aperçus ni comptés par les éclaireurs de l'adversaire. Plus sombre sur l'arène plus claire, la troupe va, se dissimulant au fond des creux, des vallons, que les dunes laissent entre leurs éminences. Contre la soif, chaque tirailleur a, sur le chameau, deux peaux de bouc, ou guerbas, pleines d'eau. En long parcours, la perte par évaporation est d'un tiers; mais, en 60 heures de tornade, un escadron a perdu 6000 litres par exosmose hors des outres, par évaporation.

Il importe alors de provoquer les récits d'un officier commis naguère à la garde vigilante de la grande caravane annuelle qui part, en novembre, vers le Nord, pour acquérir, de Taouéni, la provision de sel saharien, et qui la rapporte vers juillet sur les bords du Niger. Il faut entendre le lieutenant Galet-Lalande, remarquable organisateur d'escadrons méharistes, conter la poursuite d'un rezzou targui entraînant quelques centaines de chameaux volés à des tribus sédentaires amies de notre drapeau. Une lutte de vitesse s'engage qui doit épuiser les bêtes déjà fatiguées des pillards. Bientôt ils laissent quelques-unes en arrière : d'abord ces chamelons semblables aux jouets de bois mal articulés, puis les chamelles pleines, enfin les méharis de selle dont beaucoup furent éventrés au moment de leur défaillance afin qu'ils ne pussent servir désormais. De temps en temps

les hommes voilés s'arrêtent. Ils se groupent habilement sur les dunes. Ils se terrent. Ils ajustent trop bien, maintenant, nos tirailleurs. De dunes en dunes, les tirs se répondent. Le combat dure; mais quand se prononce le mouvement tournant qui couperait la route des puits, ou séparerait de ses ravisseurs le troupeau dérobé, ceux-ci regrimpent sur leurs rallahs. Ils disparaissent à nouveau dans la nuée de poussière avec les fusils qui brillent, les blancheurs éclatantes des étoffes. Plus loin on trouve les chameaux ouverts dont l'estomac plein d'eau fut vidé par la soif des fugitifs. Vieux procédé saharien qu'employaient autrefois les caravanes. Même, elles emmenaient un nombre d'animaux destinés à servir d'outres ambulantes, et qu'on abreuvait longuement, au dernier puits précédant la zone du désert la plus aride. La langue leur était aussitôt coupée, de telle sorte qu'ils ne pussent ruminer, ni troubler le liquide inclus dans leur panse. Si la provision d'eau s'épuisait avant qu'on eût atteint la région de l'autre puits, le sacrifice de ces dromadaires permettait l'apaisement relatif de la soif et de ses démences.

On comprend les péripéties de ces poursuites dans le décor que voici, tout vallonneux et montueux, comme une mer pâle à grandes houles, entre lesquelles un convoi, des escadrons peuvent, invisibles, défiler. Sachant mieux le terrain que nos guides, les pillards arrrivent à se dérober parfois, même si le besoin de s'alléger les oblige à jeter, sur leurs traces, les rallahs, les outres vides, les couvertures, les bois de campement. Car les méharis de nos tirailleurs se fatiguent aussi. La réserve de boisson ne tarde guère à diminuer, les noirs du Soudan et du Sénégal ne pouvant se désaltérer qu'avec des quantités très supérieures à celles indispensables pour les nomades.

Après une tornade qui détermina l'évaporation de l'eau dans les outres, pendant une trentaine d'heures, le lieutenant Ranc connut, en juillet 1912, la traversée du désert la plus pénible. On ne rencontra qu'une mare contenant cent trente litres de liquide magnésien, pour deux cents hommes. Six jours de marche furent inéluctables avant d'atteindre le puits le plus proche et son poste. L'épiderme se gerçait, se fendillait, craquait. La privation d'eau et le mouvement au soleil *déshydratèrent* la peau. Elle devint sensible autant qu'une muqueuse à nu. Les tirailleurs ôtèrent leurs vêtemens, puis leurs chéchias. Ils atta-

chèrent leurs armes sur les méharis. Ils souffrirent à la façon des écorchés vifs. Quelques-uns délirèrent. Il fallut les ligoter sur les montures des blancs qui continuèrent la route à pied. Les vivres et la boisson manquèrent absolument, vingt-huit heures, pendant lesquelles on dut marcher sans une halte, à moins de se laisser mourir. Au but, sergens et tirailleurs burent et mangèrent trois heures durant. Cinquante-six dromadaires sur deux cents subsistaient. Pendant le retour, des tirailleurs exaltés à nouveau, par les tortures de la soif, crevèrent les outres de réserve à coups de baïonnette. Les indigènes du goum disparurent.

Vers la même époque succombèrent, plus à l'Est, sous les balles des Berabers, le lieutenant Le Lorrain, et l'agent des affaires indigènes Rossi, abandonnés par leurs auxiliaires Kountas, qui ne se jugeaient pas assez nombreux pour l'attaque du rezzou, mais qui demeurèrent aux environs prêts à recueillir les Européens et leur vingtaine de tirailleurs. Ces Berabers avaient volé sept cents chameaux à nos tribus amies. Ils prétendaient faire boire tous les animaux avant de repartir vers le Nord; opération pouvant durer trois jours. Selon le chef de notre goum, la prise était trop belle pour que nos adversaires ne la défendissent pas furieusement; et ils comptaient parmi eux des tireurs célèbres, retranchés derrière une digue de cailloux. Les deux Français crurent qu'en les voyant combattre avec les tirailleurs, aucun des Kountas n'oserait faillir à ses promesses. Le signal de combat fut donné. Aux premières salves, le lieutenant et l'agent s'affaissèrent, choisis comme cibles par les feux convergens des Maures.

Alors les Kountas firent signe aux tirailleurs de se réfugier derrière le goum, qui certainement eût assuré la retraite. Un fait se passa, magnifique et digne d'être conté à tous les enfans de nos écoles. Cette vingtaine de héros refusa le salut. Un à un, ils tombèrent sur les corps de « leurs blancs. » Incomparable exemple d'honneur et de courage militaires.

Quels hommes inspirèrent donc cet excès d'honneur aux fils des chefs soudanais qui rallient notre bannière de civilisateurs? Haut, sec, sous les blancheurs des amples culottes turques, de son dolman étroit, tout en barbe noire autour d'un profil aquilin, le lieutenant Galet-Lalande, comme le capitaine Pasquier son ancien commandant, excelle dans la conduite des

escadrons méharistes. Lui-même, de son pied en bottes jaunes, dirige un magnifique animal de robe claire, qui s'avance, le paquet de gris-gris au col, l'éperon de cuivre debout entre les naseaux, et l'épée de la croisade, une épée de Berbères tunisiens, passée dans la sangle. Il n'est pas, dans toute la troupe, un meilleur chamelier que le lieutenant Galet-Lalande. Poursuivant un rezzou de Touareg, il sait, mieux que l'expérience millénaire de l'ennemi, ménager les montures à cou de cygne, les abreuver à temps, presser leurs flancs roux quand elles peuvent supporter une marche hâtive, et modérer l'allure de leurs foulées, dès que les plus furtifs indices trahissent les débuts d'une dangereuse lassitude. Le succès d'une expédition tient à cet emploi judicieux des méharis. Il importe que les derniers nomades esclavagistes, Maures, Touareg ou Marocains, reconnaissent l'incapacité nouvelle du désert à leur fournir une sûre retraite, après les pillages et les tueries. Quand la certitude préalable de se voir rejoints les découragera, ces brigands romantiques n'auront plus que la ressource d'imiter ceux dont nous utilisons déjà le concours parmi nos troupes, assurant la police du désert, l'entretien des puits et les transactions des caravanes. A plusieurs reprises, le lieutenant Galet-Lalande étonna ses supérieurs par l'endurance et l'adresse de ses méharistes, par les résultats de leurs randonnées. A lui, je crois, un tirailleur montrant sa cheville fracassée par une balle de ces Berabers tirant à plat ventre, dit qu'une seule jambe suffisait pour la marche de combat. Et le raide Saracolé continua de bondir à cloche-pied sans épargner, de son feu, les rares buissons ni les touffes de had qui masquent les têtes des nomades habiles à s'enterrer dans le sable, eux et leurs très bons fusils allemands. Le Soudanais ressentit encore les effets de leur adresse. Son autre tibia fut rompu par le plomb rasant le sol. Alors l'opiniâtre déclara que, s'il ne pouvait plus avancer, du moins, il épaulerait à genoux, viserait mieux, et vengerait ses blessures. Ainsi fit-il. Guéri, cet héroïque baron de la campagne nigérienne vous guidera, la baïonnette passée dans la ceinture, à la manière des Orientaux. Rejetée sur la nuque, la chéchia découvre le fer d'un large front aux bosses luisantes, deux yeux en amande, un mufle camard et mobile derrière quoi florit un sens de l'honneur qu'il faut souhaiter à tous nos réservistes de France, car alors il ne serait pas de victoire hors de notre portée.

Chose vraisemblable, puisque les mêmes officiers instruisent ceux de Tombouctou et ceux de Nancy. Comment tel de nos dragons serait-il moins stoïque, en vérité, que ces tirailleurs dévoués à la mission du lieutenant Ranc et souffrant leur martyre d'écorchés vifs dans les sables d'Oualata, près de cet officier trapu, hérissé de cheveux noirs, candide en apparence, un peu mystique et capable de leur donner confiance en leur bravoure ?

Peu de choses valent mieux, pour notre esprit, que la promenade africaine aboutissant à ces dunes pâles où la sombre caravane tangue sur les jambes de ses dromadaires en file avec les quelques soldats masqués, enveloppés, avec le génie de ses chefs blancs. Une seule âme vit dans ces corps tapis sur les bosses des bêtes solennelles. Au premier signe d'une main levée, le cortège s'arrête; les hommes glissent à bas. Ils se rassemblent. Ils s'en vont, ligne de tirailleurs baissés, l'arme au poing, vers la dune que leurs pieds nus escaladent prudemment. Un nouveau signe les fait tous s'enlizer, invisibles aussitôt, derrière les touffes et les épineux. Manœuvre obtenue enfin, malgré la répugnance de leur orgueil à se cacher. Cependant le goum est parti courbé sur les encolures de ses méharis qui allongent leurs foulées vers la droite, afin de tourner rapidement l'adversaire et de saisir le convoi de prise, dans le fond du val sablonneux où probablement les nomades se dissimulent. L'action s'engage. Nos sergens français, barbus comme les anciens sapeurs, emmènent les sections par les flancs qu'ils étendent ainsi. L'œil du touriste n'aperçoit rien, dans la pâleur moirée de ce désert, ni entre les arbustes rabougris et poussiéreux que couronnent, de-ci, de-là, les crêtes des grandes houles. En arrière, tout près, il y a une bande de chamelles nues, tantôt prétentieuses, tantôt peureuses, et qui embarrassent leurs jambes trop hautes dans leurs chamelons bossus, si mal articulés pour soutenir les serpens de leurs cous. Il y a, derrière les moutons gris de la colonne, un berger nègre à demi nu, le litham contre la face et un chiffon autour du crâne. Et voilà tout, dans l'espace immense comme une mer de vagues immobiles qui vont se remettre sans doute à crouler, à grandir en mugissant.

Laissées, les bêtes de la caravane forment à elles seules un paysage de jambes tendues sous l'échine et les charges de barils,

de sacs à viande, à mil. Cela bouche l'horizon. Peu de gardiens surveillent ces sages animaux qui, de leurs têtes lippues et curieuses, examinent le lieu, hument l'air, qui s'inquiètent, dirait-on.

Cependant une dune crépite là-bas. Les partisans du rezzou écartent de leur prise le goum découvert. Pas un de ces tireurs n'apparaît. Voilà toute la guerre du Sahara. Et voici tout son décor : ces ondulations de sable moiré qui scintille à l'infini dans le silence incandescent. Pas un oiseau qui chatoie dans l'air. Seuls de gros coléoptères noirs tracent sur l'arène leur itinéraire aux brèves distances, puis s'enfouissent dans les trous.

Néanmoins il se pourrait, — car il s'est pu, — que, de droite ou de gauche, vers les points que les sergens explorent, la main sur les yeux, il surgît brusquement une ligne de méharis éperonnés, poignardés, barissant sous des hommes en boules ; ceux-ci masqués de bleu, couronnés de loques, gonflés par les draperies, avec leurs gestes à lances, à glaives droits, à fusils, avec leurs clameurs de massacre. Il se pourrait qu'une longue minute on les vît accourir obliques au sol, dans l'étincellement de la poussière. Les pattes des dromadaires blanchiraient au soleil et leurs cous recourbés. Très loin encore, ils ressembleraient à une course d'autruches géantes. Plus près, on distinguera les braies bleues des guerriers crispés sur leurs rallahs, les lippes tendues des méharis que tire la cordelle de la narine, cruellement. Les feux à répétition précipiteront à terre, peut-être, quelques-unes de ces bêtes, mais le reste de l'escadron grandirait vite. Les fantômes glissés à terre galoperaient frénétiquement, plus que les coursiers, points de mire tout blancs, élargis par le vol de leurs boubous et les éclairs de leurs fusils. Il se pourrait qu'en dépit des chutes, des agonies et des désordres, cette horde, tout à coup, fût là, barbare, hurlante, derrière les cous tordus de ses chameaux, derrière les boucliers de parchemin en forme d'écus héraldiques, recroquevillés sur les bords, derrière ses blessés abattus par la dernière salve, et qui ramperaient, la dague au poing, pour, du moins, égorger avant de mourir. Des gestes aux bracelets de marbre épauleraient les carabines contre les joues en litham, sous les yeux de feu. Des javelots traverseraient l'air et vibreraient en pénétrant les chéchias des crânes. Peut-être se dresserait-il là, ce chef berabich qui tanna la peau du visage arrachée à un de nos lieutenans,

et s'en fit un masque. Il n'y aurait plus qu'à mourir noblement, à bondir baïonnette au canon, en diables inexorables. Souvent, par cette sorte d'attaque, nos tirailleurs mirent en panique bien des Berbères vainqueurs.

Ce qui ne les empêche pas de venir, au bout de randonnées follement audacieuses, parfois jusqu'au troupeau à l'abreuvoir, dans un faubourg même de Tombouctou, puis de repartir emmenant leur proie, avant l'alarme sonnée pour la garnison.

Elle veille pourtant sur cette grande ville apparue comme le port de la mer sablonneuse qui baigne, au Nord, Ghadamès la Tunisienne, Ouargla l'Algérienne, Figuig la Marocaine, et qui vient, au Sud, affluer contre cette silhouette longue, mauve et bleue de la cité aux mille terrasses, contre le minaret de Sidi-Yahia, la pyramide du Dyinguer-Beer, la tour de Sancoré et son clocheton où la voix du muezzin convoque ici les intelligences du Sahara.

En arrivant, les caravanes défilent sous l'angle d'un fort. Il guette les espaces, flanqué d'une redoute ronde, survivante unique des vieilles défenses marocaines. Méharis et spahis, dans l'intérieur de ces remparts, se tiennent prêts à la reconnaissance du désert ou à la poursuite d'un rezzou. L'artillerie ne semblait pas suffisante, en 1912, pour tenir à distance une armée d'assiégeans qu'annonçait, à Fez, la politique de nos ennemis. Le sable s'immisce dans les organes délicats des mitrailleuses; il les met rapidement hors de service. Ce n'est pas l'arme convenable pour le Sahara; mais de solides canons. Nos officiers les attendent impatiemment. En cas de guerre africaine ou européenne, en cas de révolte consécutive, Tombouctou deviendrait l'objectif immédiat de tous nos adversaires Maures, Touareg, Peuhls du Macina, et même Toucouleurs fidèles au souvenir d'El-Hadj-Omar. L'objectif de toutes les races que prêcheraient leurs marabouts soudoyés par tel ou tel agent des coloniaux germaniques. Aussi l'urgence est-elle indéniable de constituer, ici, une force centrale à grand rayon d'action. Dans l'état de choses actuel, lorsque nos méharistes partent vers Arouan et Taoudéni pour escorter la caravane annuelle, l'azalaï, trop peu de soldats demeurent dans Tombouctou. Il leur serait même difficile de maintenir l'ordre parmi les douze mille habitans, si l'émeute, appuyée par les Touareg du dehors, venait à brandir ses lances et ses glaives. Or les Berabichs campent la moitié du

temps, eux et leurs troupeaux, autour de la ville. Bien que la plupart de leurs tribus nous soient soumises, il en est de dissidentes. Les Maures de l'Azouad peuvent, un beau jour, à la voix d'un apôtre congénère rencontré dans leurs excursions aux salines de Taoudéni, nous exécrer, puis nous assaillir. Comptant leurs planches de sel en losanges bien décorés, historiés de signes et de caractères, ils semblent en général pacifiques au milieu de leurs beautés sémites qu'on appellerait Myriam, ou Judith, ou Salammbô, volontiers. Elles sourient entre leurs tresses, debout devant les tentes noirâtres, devant les cases de nattes. Les antinoüs et les satyres de leurs familles vous regardent en faisant le salut militaire malicieusement. Siéra-t-il de se fier davantage aux Touareg accroupis dans leurs braies, le front rasé, sous les arceaux de leurs dômes en paillassons? Leurs captifs Bellas, qui mènent les chèvres et les moutons vers les pâturages voisins du Niger, ont toujours combattu dans leurs rangs; et avec furie.

Ici, vraiment, ces peuplades ne manifestent pas la joyeuse déférence que nos Africains d'ailleurs nous prodiguent. Dans ces faubourgs de ruches, où les Songaïs tissent les bandes indéfinies de leurs étoffes, dans ces maisons de banco où les descendans armas des Berbères tripolitains qui fondèrent l'empire de Gao travaillent le cuir, brodent les sachets à gris-gris, les bottes, sandales, babouches et harnais, avec des soies multicolores, dans ces rues où les enfans des lettrés Alfa apprennent le métier manuel de tailleur, celui de leur caste, avant de former leur esprit de jurisconsultes et d'imans, dans les quartiers arabes où les Kountas-Bekkaï, qui se flattent de nommer le Prophète en leur ascendance, causent dédaigneusement : partout, les mines signifient la crainte soumise ou l'ironie tacite du vaincu au passage du conquérant.

VI. — LE COMMUNISME ET LE MUTUALISME A TOMBOUCTOU

De notre administration, cependant, toutes les castes nobles, Chorfa, Alfa, Arma, ainsi que les noirs Galibi, reconnaissent les bienfaits. La ville n'est plus en ruines comme nous la trouvâmes, comme M. Félix Dubois la décrivit. On a relevé les murailles d'argile, recrépi les façades obliques, replacé les portes massives, moulé savamment les obélisques et les merlons déco-

ratifs. Les terrains vagues ont été acquis et couverts d'édifices. Aux paillotes ont succédé ces maisons construites selon l'art méditerranéen, et semblables à celles de Pompéi. Par les rues au cordeau, le touriste erre, heureux de saluer un ornement de la Cyrénaïque byzantine, telles ces minuscules arcades en relief modelées dans la glaise sur une maison voisine du marché aux branches sèches.

Réserve faite pour la différence des matériaux et leur aspect, on goûte les mêmes joies que procure la flânerie dans une rue médiévale de notre Limousin, de notre Bretagne, de la Vénétie même. Depuis le XIIe siècle, les souvenirs se sont accumulés aux carrefours. L'esprit le moins apte à l'évocation peut s'offrir, de place en place, les réminiscences suggestives. N'est-ce pas un pèlerinage riche en émotions de pensée, celui qui mène au Puits de la Vieille, aux trois mosquées de Dyinguer-Beer fondée par l'empereur Kankan Moussa, de Sancoré, bâtie par les philosophes sahariens, de Sidi-Yahia, dédiée au grand saint de l'époque marocaine ? Les demeures des lettrés musulmans qu'habitèrent le major Laing, René Caillé, le docteur Barth, le docteur Lenz, comment les visiter sans dévotion? Enfin saurait-on parcourir froidement les forts construits sur les deux points que le lieutenant Boiteux choisit pour ses canons-revolvers, et où il posta ses dix-huit hommes divisés en garnisons capables, aussitôt, de battre, au pas de course, les Touareg vainqueurs de l'enseigne Aube et de sa troupe, sur la route de Kabara?

Et cette foule antique ? Foule que toisent encore les fils en tuniques bleues des Numides, ces « Barbares » de Scipion, les Berbères. Foule aux types de sémites hyksos et carthaginois. Foule de pasteurs méditerranéens tels que les décrivirent les Bibles israélites, les bucoliques grecques et latines. Foule qui nous entoure de Didons, de Barcas, de Jugurthas et de Massinissas, de Davids et de Bethsabées, de Corydons et d'Alexis; sans compter les fils lippus des guerriers Songaïs et Mandingues; sans compter leurs sœurs à trois houppes qui façonnent, en plein air, de la poterie, ou leurs sœurs à cimiers, qui broient, au pilon, l'indigo de leurs teintures, dans les enceintes en paillote de leurs fermes. Cette foule est une résurrection surprenante des siècles enfouis sous les vestiges des cités mortes, jadis, au bord de la Méditerranée sémite, libyenne et latine.

Fidèle aux revendications de toutes nos plèbes, cette multi-

tude réalise une sorte de communisme mutualiste qu'on déclare impossible dans nos parlemens. Les *Kondey-di-yo* (les compagnons) associés, par quarante, au lendemain de leur circoncision, se rendent la justice, s'aident et s'assistent selon un statut fixe que maintient une hiérarchie de personnages, en cela supérieure aux distinctions de castes. Un fonctionnaire de Tombouctou, érudit observateur, qui renseigna bien M. Félix Dubois, M. Dupuis, a scrupuleusement observé les coutumes de ces associations. D'abord les différences d'origine y sont effacées. Un noble arma obéit à son supérieur songaï ou mandingue, à un vil galibi, arrière-petit-fils de captifs. Un alfa, très fier de son grand savoir coranique, de sa renommée d'écrivain ou d'avocat-conseil, assemblera les briques ovales d'une nouvelle demeure nécessaire à tel de ses camarades nègres. Et cela d'après la décision de l'Askéou, chef si révéré qu'il ne s'abaisse pas jusqu'à parler lui-même; mais le fait par l'entremise du *Basouda* (l'orateur). Telles et telles maisons neuves de Tombouctou furent bâties par des coopératives qui souvent obligent leurs membres de substituer à leurs huttes ces maisons, ces petits hôtels en banco avec terrasse. Pour cela, les Kondey se réunissent le jour convenu, prêts à leurs tâches de porteurs d'eau, de gâcheurs de terre, de maçons, de crépisseurs, de charpentiers, de musiciens et de chanteurs rythmant les efforts du travail; tandis que les jeunes filles dansent pour la joie des yeux. De pareilles mutualités existent parmi les femmes. Chacun de leurs groupes correspond aux coopératives des hommes, qui ratifient, ou non, les projets de ces dames. En cas de labeur commun, elles offrent le tabac, les colas, le couscous.

Cette égalité relative entre les deux sexes, si contraire aux mœurs des Africains, semble le résultat de l'influence Targui et Maure. Chez ceux-ci, les épouses ont l'importance, la culture littéraire, la direction morale des enfans, le soin de leur enseigner. Chez eux, le ventre anoblit. L'enfant d'un Maure et d'une négresse compte pour peu de chose. Le fils d'un nègre et d'une Maure jouit de tous les droits, dans la tribu de sa mère. Les sociétés de femmes se développent, à Tombouctou, comme les sociétés d'hommes, et sous une pareille hiérarchie, depuis que des mariages fréquens unirent les personnes de castes différentes, des Armas ayant été ruinés, des Galibi enrichis. Les épouses désignent une arbitre, l'*Ashakoum*, comme leurs maris

et leur frères, élisent un juge, l'*Alkali*, à qui les unes et les autres témoignent une confiance dont ne bénéficient pas le cadi, ni même, pour certains litiges spéciaux, le magistrat de France. Ce parangon de l'équité condamne à des amendes onéreuses, au don coûteux d'un bœuf, ou de dix mille colas, par exemple, si l'un des participans manqua de courtoisie envers les camarades à l'occasion d'une naissance, d'un décès, d'un mariage, d'une circoncision, d'une excision. Quel autre peuple châtierait autant les défaillances de la civilité? Notez que la coopérative tout entière paye pour le délinquant. S'il y a résistance, le procès vient devant uu groupe d'hommes plus âgés, et jusqu'au groupe des vieillards. On peut en appeler encore à la Djemmaâ constituée par les associations du quartier, par les mandataires des coopératives fonctionnant dans les trois autres quartiers de Tombouctou. Il arrive que trois cents délégués s'assemblent ainsi pour rendre, en dernier ressort, une sentence, sous la présidence de l'Askéou en chef.

En ce moment, les coopératives reconstruisent la ville. Elles accotent les unes aux autres ces demeures d'argile presque toutes pareilles à celle de M. Dupuis. Chacune contient, à des niveaux différens, quelques chambres étagées autour de la courette centrale, réunies par des corridors étroits et bas, éclairées par les découpures en arabesques des volets marocains. Coussins et nattes, coffres en cuir bardés de ferrures complexes, plateaux et tasses de cuivre, meublent ces petites salles ombreuses, fraîches, confortables. Logis de la pensée, de la méditation, de la lecture, du calcul. Logis de savans, de dévots et de marchands couchés devant leurs manuscrits, leurs corans ou leurs comptes, sans trop de mouvemens inutiles, causes de transpiration, puis de lassitude. Logis d'idées secrètes et d'espoirs mystérieux. Dans la cour, la jeune captive en pagne manœuvre son pilon à mil. Dehors, des marmots jouent, tout gris de sable qui saupoudre leurs corps en bronze potelé. Sur un tapis de Niafunké, des femmes à trois houppes, accroupies, étendues remplissent, de leur babil, la chambre blonde. Elles tirent le fil de la quenouille memphitique emmaillotée de coton. La plus vieille conte les légendes des chasseurs aux exploits étranges et comiques, dont M. Dupuis a traduit un ensemble.

Évidemment, rien n'a changé, dans ces demeures, depuis cinq ou six siècles, si ce n'est la joie de l'Afrique peu à peu

étouffée par l'effroi quotidien ; mais le marchand, qui sort de ces intérieurs pour se rendre au grand marché, n'a point d'autre vêture que celle de ses ancêtres, ni d'autres idées. Eux et lui supputent combien de sel arrivera de Taoudéni, à raison de quatre barres par dromadaire Kounta, en surplus de la provision que fut chercher l'azalaï. Le total de l'importation sera-t-il 2500 ou 3000 tonnes cette année? Et combien les Berabichs eux-mêmes exigeront-ils en échange de quatorze barres. Treize représentent,selon eux, malins chameliers, le dédommagement pour la peine de transporter la quatorzième ; seule fraction rémunératrice du pauvre mineur peinant aux puits d'Agorgoth où cinquante personnes, sur deux cents, moururent de faim, en 1910.

Et combien les chefs de la caravane devront-ils verser, là-bas, entre les mains de ces saulniers ? Cinq kilos de mil pour huit planches de sel, travail d'un jour ? Ou pour dix ? Élémens indispensables du problème relatif à la hausse ou à la baisse prochaine des cours. Toutes les barques du Niger emporteront-elles leur charge du condiment? Les unes remontant vers Niafunké et Mopti; les autres descendant vers Gao, Tillabery Niamey, semant leur cargaison dans les ports du fleuve, de ses affluens navigables. La planche de 30 kilos vaudra-t-elle 11 fr. 50 ou 12 francs? L'azalaï rapportera-t-elle 70 000 barres ; ou plus ? Les courtiers placeront-ils le tout, à bon prix, dans la Boucle du Niger, pour assaisonner les repas songaï, peuhls et lobis?

Ainsi pense le courtier en son boubou à broderies savantes, sous la toque de coton. Il baisse les cils contre ses regards blessés par la lumière que réfractent les parcelles du sable entre les murs blonds. Il arrive au marché principal qu'emplit la foule blanche et bleue, la foule à grands plis, la foule qui déambule devant les baraques, dômes de nattes arrondies sur des branches courbes, devant les modestes étalages à terre des femmes bellas, sévères entre leurs tresses, des femmes songaïs, tristes sous leurs trois houppes, des fermières bambaras, rieuses sous leurs cimiers. Il admire que les commerçans de France aient bâti ces longues maisons où s'entassent, en quantité considérable, tous les produits, et que, dans la factorerie magique, l'on offre tant d'ustensiles commodes en fer-blanc, tant d'ombrelles pendues, tant d'objets sous les vitrines des comp-

toirs, tant de parfums, de savons, de cotonnades, de soies en pièces, de services à thé, de liqueurs diverses, d'images, de photographies.

Au bout de la place en rectangle, le dispensaire du « toubib » est ouvert à la file des malades. Beaucoup viennent consulter, pour leurs ophtalmies des sables, ce jeune blanc à barbe légère et à veste galonnée d'or qu'à l'intérieur d'une salle nue les infirmiers noirs assistent. Des enfans lui sont présentés par des mères kountas aux yeux doux. Leurs fronts anxieux se rident sous le diadème de cuir, sous la coiffure nattée ; et, quand elles se baissent, les riches pendeloques de leurs tempes caressent le poupon criard de leur or en losange, de leur ambre en boules. Avant de dire à l'interprète enturbanné le mal des petits, ces dames touchent, sur leurs poitrines, le cuir polychrome des trois scapulaires à gris-gris. Sans ôter son litham, le Targui colossal en ses larges braies bleues, montre un moignon dévoré par les ulcères. De haut, le guerrier regarde ce petit médecin de notre Midi, actif et bienveillant, qui, lui-même, lave les plaies, examine, et panse ; mais qui ne sait pas, comme le marabout, citer la surate, l'inscrire sur un papier. Réduite en cendre et lue dans l'eau, la maxime guérirait, seule, cette blessure. Que peut faire un remède sans la surate correspondante ?

Cette paysanne berbère, à la mine féroce et vengeresse dans sa face large, dénude, sans pudeur, un torse modèle que, de leurs travaux dermatiques, sillonnèrent les acarus de la gale. L'orgueilleuse patiente semble prête à poignarder l'interprète barbu, sans doute plaisantin. Lui se carre, sous les franges de son turban, dans une mante de soie brune. Il ne semble pas redouter cette colère de fille noire à la chevelure cordée. Il continue de l'agonir.

De ces cliens basanés, les uns s'étonneront si le remède n'a pas guéri en quelques jours ; et ils perdront confiance. D'autres reviendront à la visite ; mais ils auront omis de suivre le traitement. Ceux-ci joindront à la thérapeutique française les soins bizarres du griot ; car ils estiment qu'une double médication doit accélérer le résultat. Néanmoins, s'ils doutent souvent des remèdes absorbés en pilules, cachets ou potions, nul ne méconnaît l'efficacité du pansement. La cicatrisation prompte de leurs plaies les convainc. Tuberculeux et cardiaques envient

même le blessé qu'on enveloppe de gaze, d'iodoforme, de bandes étroites. Que ne les traite-t-on pareillement?

Au total, s'il était possible d'hospitaliser les malades, on en guérirait beaucoup. L'excellence de leur tempérament les défend contre les complications habituelles aux maux des Européens. Nos méthodes appliquées à de telles constitutions donneraient des maxima de cures. Ce serait un impeccable moyen de multiplier nos prestiges et d'assurer notre influence dans tout le Sahara. Malheureusement, le budget des services sanitaires ne suffit pas.

La pénurie de médecins est incroyable, honteuse même pour la métropole, et sa réputation dans le monde. Pendant la marche de l'azalaï que le docteur accompagne quatre ou cinq mois, le cercle de Tombouctou, et ses 94 000 habitans se trouvent sans aucun médecin. Quand je passai à Djenné, le cercle et ses 83 000 habitans en étaient privés.

Une loi devrait attribuer trois ans de service africain dans l'infanterie coloniale, à tous les jeunes gens reçus docteurs et dès lors enrôlés comme tels, et dispensés, en revanche, de convocation militaire avant la fin de leurs études.

Trop précieuse est la vie des blancs qui, à deux ou trois, dispersés sur d'énormes régions, administrent 60 ou 80 000 Africains, et les protègent, contre un millier d'esclavagistes, avec vingt ou trente tirailleurs soudanais, avec un goum de cinquante méharistes douteux! Trop précieuses pour l'avenir sont les existences des enfans indigènes, de leurs mères qui, faute d'hygiène, périssent en grand nombre.

Cependant les docteurs décuplèrent au Soudan les possibilités de l'effort humain dans leurs postes. Certains de servir la cause de leur pays et l'honneur des nations civilisées, ils se prodiguent jusqu'à mourir par excès incroyables de fatigues. Ils enseignent même aux officiers les principes de l'art, et les moyens d'utiliser les manuels de thérapeutique coloniale, dans les postes lointains, d'essayer les interventions chirurgicales indispensables. A cette école, lieutenans et capitaines se font thaumaturges, et avec, parfois, un succès bien inattendu dans le fond de la brousse.

Comprennent-ils de tels dévouemens, ces malades accroupis à l'ombre du péristyle sur le seuil du dispensaire? Ceux-là si bien faits en leur nudité couverte de haillons; et ces négocians

maures sous leurs dômes de nattes? Et ces marchandes assises, sur leurs talons, devant les façades roses, avec leurs étalages de petits morceaux, de menues bûches, de tas minuscules? Et celles qui entrent dans la bâtisse ensoleillée de la factorerie pour hésiter entre les calicots de Hollande? Ces Maures, semblables aux images des quatre évangélistes, ce nain au torse et à la tête de géant, aux jambes de basset, qu'on a vu près de ses molosses, sur les vieux tableaux espagnols? Ces vieillards, un peu trop foncés peut-être pour ressembler aux sept sages de la Grèce? Ces sauvages de Robinson Crusoé? Ces porteurs d'eau vêtus d'une tunique en loques comme les mendians autour de Diogène, et qui offrent les vingt-cinq litres de leur outre pour trois centimes, en dépit de leur fatigue ruisselante; alors que la livre de riz en coûte vingt? Ces jeunesses à marier qui arborent, en plus des trois houppes, une autre sur la tempe droite? Ces filles au nez fin, contentes de la galette en cheveux tressés qu'elles gardent sur le crâne, sans compter les cadenettes accompagnant un minois de modiste parisienne qui aurait, par gageure, ramoné une cheminée de novembre? Ces hétaïres arabes, drapées de voiles bleus, comme la Sainte Vierge ou Marie de Magdala, et qui ruinent les négocians marocains par le faste lourd de leurs bijoux puniques, syriens, cachés sous la cotonnade? Cette marmaille vêtue d'un fil de cauris sur les hanches, premier livret d'épargne, ou drôlement parée de dalmatiques en toile à torchon; promesses nombreuses pour l'avenir? Tous ces gens que nous avons étonnés par les invraisemblables courages de nos soldats, par les miracles de nos sciences, se montreront-ils les disciples reconnaissans des civilisateurs?

VII. — LES CIVILISATEURS

Problème encore insoluble à cette heure, et que, sans cesse, discutent les officiers de Tombouctou, tantôt avec M. Dupuis, l'observateur assidu des mœurs songaïs, l'inspirateur de tous les écrits concernant sa ville, tantôt avec M. Bonnel de Mézières, le chercheur érudit des manuscrits arabes, le diplomate de notre influence parmi les tribus sahariennes, l'élégant cavalier qui n'omet rien du dandysme actuel, pas même les joues rasées sous la moustache en brosse. Casqué, botté, il trotte, par les rues sablonneuses, selon les règles du meilleur raffinement que

dicterait, au Bois de Boulogne, un arbitre des élégances cavalières, apte à les modifier, juste comme il convient, pour les nécessités du climat tropical.

M. Dupuis, surnommé Yacouba par les indigènes, a la mine d'un professeur barbu, à lunettes. Père blanc jadis, aumônier de la troupe, dit-on, il connut la difficulté d'observer les vœux au cours d'une vie agitée, guerrière, pleine d'aventures et de hasards. Loyalement il se démit pour attacher, à ses manches de khaki, le bracelet de velours où brille un feuillage d'argent, insigne de nos agens dévoués aux affaires indigènes. Travailleur admirable, ce fils de notre Château-Thierry a recueilli les légendes et les traditions de toutes les races qui se rencontrent sur les marchés de Tombouctou, le grand, Yobou-Ber, si riche en trésors de la Méditerranée, en sel, en étoffes du Sahara et en marchandises soudanaises, le petit, Yobou-Keïney, tout plein de volailles, de légumes, d'œufs, de viandes flambant sur les branches sèches, de laitières camardes accroupies, et montrant leur liquide mousseux, en de larges calebasses, où nagent des coquilles de beurre pêchées fort proprement à l'aide d'une sébile. Les Maures regardent cela, tout en souriant de leur denture proéminente à la manière anglaise, parmi ces maraîchères, tripières et fruitières qui fument leurs pipes de bois noir.

Le palais du colonel ressemble à tous ceux que les Français élevèrent en Afrique occidentale. Il a de larges escaliers en banco, des galeries autour des appartemens spacieux, une table d'état-major noblement servie, élégamment parée, fleurie, grâce à l'art de Mme Desclaux, la charmante et vaillante femme du capitaine-adjoint.

Veut-on savoir le menu du 10 novembre 1912?

HORS-D'ŒUVRE DE TAOUDÈNI
OMELETTE AUX TOMATES DE TOMBOUCTOU
FILET DE BŒUF OUALATA
MESCHOUI TENGUERIGUIF
PURÉE DE PATATES TOUAREG
GATEAU DE RIZ DE DAOUNA
DESSERTS DES MARES.

Donc, au cœur de l'Afrique, et dans les sables chauds du désert, là, quelques Français se réunissent devant un déjeuner

de Paris, tout lumineux par ses cristaux, ses porcelaines, son argenterie, par ses vingt ustensiles délicats et propices à la communion solennelle de l'homme avec les essences comestibles de l'univers.

Une fois de plus, il siéra de constater quel brillant génie anime les cerveaux de ces officiers, de ces administrateurs, de ces docteurs contraints à tous les miracles par les nécessités de la conquête, par le manque quotidien de tout, par l'absurde indifférence du Parlement pour notre Carthage. Nos tirailleurs soudanais sont tellement accoutumés à voir leurs chefs se tirer d'embarras par magie, qu'ils répondent, aux momens difficiles : « Moi peux pas ; mais toi, lieutenant, débrouille toujours ; y a ça bon ! » Et il semble vraiment que ce soit là l'opinion de toute l'Afrique devant les prodiges accomplis par les quelques poignées de stoïques au cœur romain.

Après le colonel Roulet, de qui les Parisiens connaissent l'éloquence et l'heureux savoir, c'est le colonel Sadorge qui préside aux destins de Tombouctou avec la collaboration de M. l'administrateur Vadier. Portant sa gloire de soldat célèbre, en toute modestie, le colonel ne laisse passer, sous la moustache épaisse, que des paroles exemplaires. Très simple, il préfère que ceux de son entourage brillent, qu'ils content leurs exploits de chasseurs ou de guerriers, qu'ils dissertent avec maîtrise sur les sujets de leur compétence. Il semble dire : « Voilà comme ils sont, et comme j'aime qu'ils soient. » Un chef conscient de son mérite n'a point à paraître lui-même. On juge de sa maîtrise d'après les talens qu'il a su rassembler, guider, ou qu'il laisse librement s'épanouir.

Voici l'un de ces hommes. C'est un très beau garçon à cheveux d'or. Son képi a le bandeau bleu-ciel des spahis. Cet Apollon organisateur se propose la formation d'un goum auxiliaire parmi les gens de Oualata, la cité récemment conquise, la ville aux inestimables manuscrits du XIIIe siècle que M. Bonnel de Mézières a recueillis, que M. Delafosse et son beau-père traduisent, commentent, source d'une histoire prochaine. Ce lieutenant explique passionnément son dessein. Seul, ou presque, dans ces lieux, parmi les campemens de nomades, il ira trouver chacun des meilleurs. Il lui dira qu'il faut aimer notre œuvre de civilisation, s'armer, combattre, mourir pour elle. Et plus. S'astreindre à la discipline des Latins, à la probité française.

Renoncer au pillage si juste qu'il paraisse d'après la coutume du désert. Renoncer aux profits de la bataille, en dépit de toutes les idées sahariennes. Combattre pour l'honneur, et la pure grandeur de la loyauté. Avant qu'il sache si ces néophytes lui seront fidèles ou hostiles, ce lieutenant s'en ira seul au milieu d'eux, dans les contrées arides. Là, sans témoins, il poursuivra quelques cousins de ces méharistes ayant dévasté un village de notre protectorat. Sera-t-il assassiné en route par son goum? Ou bien abandonné, devant l'ennemi, comme il est advenu à Rossi et à Lelorrain? Il se peut. « En tout cas, ajoute le lieutenant, personne ne saurait dire que je fais ça pour avoir la croix. Je l'ai. Ni pour décrocher le troisième galon. Je suis au tableau d'avancement parmi les premiers noms. Personne ne saurait dire que je fais ça pour un avantage... Hein? » Et tous de l'approuver en souriant.

Et vous considérerez cet admirable cavalier qui eût pu, à son gré, vivre dans une garnison de France, participer à tous les luxes, à tous les plaisirs raffinés du monde; car il joint à la franchise de sa parole, et à l'évidence de sa bravoure, les façons d'un homme fort distingué. Non. Au milieu de ses barbares dont il a sans doute obtenu la confiance en soignant, d'abord, leurs sales maladies, en partageant leur existence malpropre et hostile, le lieutenant Bœswilwald a réalisé son vœu. Escaladant, par la jambe de derrière, la bosse de son méhari, sans le faire agenouiller, afin de montrer à ces chameliers par atavisme son excellence d'instructeur légitime, il a parcouru les espaces aveuglans du désert. Il a bu l'eau rare et magnésienne des puits où flottent des animaux noyés. Il a bu le dernier, afin de faire comprendre son caractère de chef qui sait dominer ses propres instincts au bénéfice de tous. Peu à peu, sa supériorité, dans les vertus mêmes du Berbère et du Maure, s'imposera. Le lieutenant offrira bientôt à son pays une troupe nouvelle, capable de servir au mieux, de faire plus latin l'empire antique et sablonneux de Carthage.

Ce jeune homme espérait cela, devant cette table lumineuse et fleurie dans l'ombre fraîche; pour le seul plaisir d'être estimé par ses camarades et son colonel, pour être utile à la nation.

Un autre parla. Il a fait la guerre de Crète contre les Turcs, celle de Chine contre les Boxers. Il a traversé les Indes au retour, accumulant les observations de l'artiste, de l'économiste,

de l'ethnographe, du colonial, étudiant les méthodes anglaises d'administration. Il a touché, en les voyant à fond, Saïgon et Singapour. A la Côte d'Ivoire, il a vécu dans la forêt, parmi les peuplades les plus sauvages. Capitaine, il a dû soudain partir au secours de son lieutenant assiégé fort loin. Dans la nuit même, ce chef a réuni les porteurs de la colonne, de son bagage et de ses munitions, en quelques heures. Il a marché. Il a vaincu. Il a sauvé. De retour, il a soigné, tout un mois, le médecin de sa compagnie, et prolongé cette vie, grâce à de la science acquise, en attendant l'aide de l'autre docteur retardée par la distance, par un voyage à cheval de plusieurs semaines. Aujourd'hui, le capitaine Thévenin a laissé les trois galons d'or pour l'administrative ramille d'argent. Il collabore au gouvernement général. Il crée les archives et l'histoire de l'Afrique occidentale. Il guide, avec un savoir infaillible, le visiteur de notre Afrique, sans omettre d'examiner, au passage, les postes militaires, les tribunaux indigènes, l'esprit des villageois, les travaux de ses collègues, les résultats de l'agriculture et de l'élevage, les possibilités de la navigation fluviale, les réclamations des fonctionnaires, des officiers, des laptots mécaniciens, des tirailleurs Bambaras, des chameliers Berabichs.

Imaginez ce que peut être un échange de propos entre de telles intelligences, de tels caractères, de telles mémoires, entre l'érudition d'un observateur assidu comme M. Dupuis-Yacouba et les connaissances d'un voyageur diplomate comme M. Bonnel de Mézières. Vous écouterez le commandant Joly et l'administrateur Vadier multiplier leurs surprenantes révélations sur la psychologie des peuples qu'ils dirigent, qu'ils organisent. Celui-ci vous dira ses chasses à l'éléphant, à l'hippopotame, et quel sergent tua, dans un poste du cercle de Gao, en une seule année, vingt-deux lions avant d'être écharpé par la furie du vingt-troisième qui, blessé profondément, agonisa sur la victime. M. Bonnel de Mézières vous expliquera comment on force l'autruche à courre, dans les environs de Oualata. Ces messieurs discuteront joyeusement aussi sur la question de savoir quels sont les plus beaux ballets tam-tam. Ceux de la Guinée ou du Soudan? Et pourquoi notre opéra ne peut-il rien donner qui vaille en comparaison? Là-dessus, on parlera des ballets russes, de Chaliapine et de Moussorgski, de Debussy et de Beethoven, des écrivains-voyageurs Loti, Chevrillon, Louis

Bertrand, des grandes pages signées par Maurice Barrès, par Rosny. Car, pendant la sieste, on lit. Et on lit beaucoup plus qu'à Paris. On préfère s'instruire, à manier les cartes ou calomnier ses amis. C'est le miracle africain.

Chose merveilleuse, ces Latins dénigrent peu leurs émules. L'extrême valeur des gouvernans, M. Merlaud-Ponty, M. Clozel, n'est pas contestée. M. Roume a conservé toutes les admirations de ses anciens collaborateurs. Les généraux Galliéni, Joffre, Archinard, Bonnier sont loués nettement. Et, contre nos parlementaires si foncièrement injustes pour l'œuvre de nos Africains, la critique n'est pas trop amère. « Que voulez-vous?... Ils ne savent pas! » aime-t-on répéter sur le ton de l'indulgence qui excuse, plutôt que sur celui de la sévérité qui s'indigne. Seul un acte parlementaire ne bénéficie pas de cette tolérance. Il n'est pas un poste de notre empire où l'on devine les motifs pour lesquels furent cédés aux Allemands le nœud orographique de la Sanga, sa houille blanche, le meilleur centre industriel de l'Afrique prochaine, et une des régions fructueuses de ce continent. Sénateurs, députés, ministres, n'avaient-il donc jamais lu les rapports du commandant Lenfant? Eux non plus, « ils ne savaient pas! » Il en est si peu qui savent, au Parlement de France!...

N'importe. On restaurera Carthage tout entière.

Dans le Sahara, le dromadaire ne marche-t-il pas droit, devant lui, jusqu'à l'instant de la mort? Quand la fatigue l'a épuisé, il tend de plus en plus le cou, comme si la tête voulait entraîner le reste du corps encore plus loin; mais le corps pèse et s'affaisse. Il ne se relèvera plus. Lorsque la caravane a défilé tout entière, lorsque le bruit familier s'amoindrit à distance, l'animal prend peur de la solitude. Une dernière fois il tend le cou vers la vie qui s'éloigne. L'effort est vain. Alors le méhari résigné pose sa tête lasse sur le flanc; et, doucement, il expire. Le fidèle serviteur disparaît sans murmure, puisque son œuvre continue.

On trouve aussi parfois, dans le sable, un Maure en posture du salam que l'air sec a momifié, près de son chameau à terre. Ayant perdu la route du puits, ils se sont l'un et l'autre remis entre les mains de la fatalité divine, sans révolte.

Que de captivantes histoires dites ainsi, autour de cette table française, par les matins ardens de Tombouctou!

Le plus souvent, on y espère le transafricain qui doit unir le Niger à la Méditerranée, comme le firent, si longtemps, les voyages des caravanes parcourant les pistes de puits en puits, d'oasis en oasis. Savamment, le colonel Sadorge explique les difficultés, les chances, la nécessité de l'entreprise. De Colomb-Béchar ce rail doit s'allonger vers Tosaye, en aval de Tombouctou, dans le vieil empire de Gao.

Le soir, on reprend ces propos, sur la terrasse, à l'heure où le soleil s'immerge dans les vapeurs de l'horizon ; à l'heure où les rayons dorent enfin, plus qu'ils ne les dessèchent, les pyramides hérissées de Dyinguer-Beer et de Sancoré, le pinacle de Sidi-Yahia, les rebords des toitures plates, et la crête de tous les murs qui, progressivement, s'obscurcissent. Quelques minutes, la ville reste ainsi ; mi-partie or et ombres. Vers le ciel apaisé, un peu gris, les lignes de faîte resplendissent ; tandis que la vie du peuple devient ténébreuse dans le dédale des rues, jusqu'aux espaces mauves du désert.

Une vapeur lilas monte des fonds. Elle noie les dunes, au loin.

Alors, la ville de terre dorée, d'ombres fauves, la ville aux façades marocaines, puniques, égyptiennes, étrusques et latines suggère tout ce que nous supposons de l'ancienne vie méditerranéenne, de ses peuples en tuniques, en toges, de ses peuples à grands plis, qui se meuvent là, sous les cris aigus des enfans et des passereaux.

Bientôt, les ors qui persistaient aux faîtes se ternissent. Ils se cuivrent. Ils deviennent orangés comme la poussière qui s'élève avec la brise. La ville blonde et l'air fauve se marient intimement au cœur d'une atmosphère poudreuse. Tombouctou s'assoupit dans ses lignes sévères que la nuit subite va bleuir, dès la naissance de la première étoile. Ensuite surgira la lumière de Tanit ronde et divine, déjà révérée par les dames en route vers un ballet nuptial, avec leurs parfums, avec les diadèmes de perles sur le front, sur les tresses mêlées d'anneaux en ivoire ou de boules d'ambre, avec la souple beauté du corps enclose dans un manteau ailé ; comme il sied aux Salammbôs de notre Carthage riche et puissante, désormais, sous nos couleurs.

PAUL ADAM.

AUTOUR DE MARIE-ANTOINETTE[1]

Partis de Paris dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, Louis XVI et sa famille étaient arrêtés à Varennes quelques heures plus tard, à travers des péripéties qui appartiennent à l'Histoire et qui sont trop connues pour qu'il y ait lieu de les raconter ici. Rappelons seulement qu'à la nouvelle de l'arrestation, l'Assemblée constituante s'empressait de désigner trois de ses membres pour se porter à la rencontre des fugitifs dont le voyage avait été si dramatiquement interrompu et donner à leur retour dans la capitale les apparences de la légalité. Les commissaires choisis à cet effet furent le général de La Tour-Maubourg qui siégeait dans le parti constitutionnel, Pétion le maire de Paris connu par l'ardeur de ses opinions républicaines, et enfin Barnave, le célèbre ami de Mme Roland, esprit modéré qui avait vu dans la Révolution un moyen de donner à la France une constitution monarchique à l'image de celle de l'Angleterre. On leur adjoignit le maréchal de camp Mathieu Dumas comme commandant de la force armée qui devait escorter les voyageurs.

Ces envoyés les rencontrèrent le 23 juin entre Château-Thierry et Châlons-sur-Marne. Ils mirent pied à terre, et Barnave,

(1) *Marie-Antoinette, Fersen et Barnave, leur correspondance*, par M. O.-G. de Heidenstam, 1 vol. in-18; Calmann-Lévy, éditeurs. — Les lettres utilisées dans ce volume voient le jour pour la première fois. Elles sont extraites des Archives du château de Löfstad en Suède appartenant à la comtesse Emilie Piper, petite-nièce du comte Axel de Fersen. Elles y forment deux dossiers, l'un portant la mention : *Correspondance politique de la Reine*, l'autre contenant les lettres de Fersen à sa sœur la comtesse Sophie Piper durant ses absences à l'étranger : l'authenticité de ces documens autographes ne saurait être mise en doute.

parlant en son nom et au nom de ses collègues, présenta au Roi resté en voiture le décret de l'Assemblée.

— Je suis bien aise de vous voir, messieurs, dit Louis XVI, après l'avoir lu. Je ne voulais pas sortir du royaume. J'allais à Montmédy où mon intention était de rester jusqu'à ce que j'eusse examiné et accepté librement la Constitution.

Mathieu Dumas raconte dans ses Mémoires qu'à ces mots, Barnave se pencha vers lui et lui glissa à l'oreille :

— Si le Roi se souvient de répéter la même chose, nous le sauverons.

Ce propos démontre qu'en acceptant la mission que lui avait confiée l'Assemblée, Barnave ne se proposait pas d'en tirer parti contre le Roi et qu'il était déjà résolu à lui venir en aide pour atténuer les conséquences de sa fuite. Il convient de rappeler cette disposition pour faire mieux comprendre ce qui allait se passer ensuite entre la Reine et lui.

Quelques instans après, la famille royale et ses gardiens prenaient la route de Paris. Barnave s'était placé dans le fond de la voiture entre Louis XVI et Marie-Antoinette ; Madame Élisabeth et Madame Royale sur le devant et Pétion entre elles. Quant au petit Dauphin, il allait durant le voyage passer tour à tour des genoux de sa mère sur ceux de sa tante ou de sa sœur ; Latour-Maubourg, Mathieu Dumas et la suite des souverains voyageaient dans une seconde voiture.

De ces divers personnages, il en est deux qui dans la circonstance nous intéressent particulièrement : c'est d'une part la Reine et d'autre part Barnave. Celui-ci entrait dans sa trente-et-unième année. Malgré sa jeunesse, il devait à la dignité de sa vie, à son éloquence persuasive quoiqu'un peu froide, à l'accent de sa parole qu'on devinait sincère et loyale, l'influence qu'il exerçait sur l'Assemblée et qui faisait dire de lui qu'il était le rival de Mirabeau. La Reine n'ignorait pas ses antécédens et, quoiqu'il fût le délégué de la Constituante et, à ce titre, presque un geôlier, elle ne pouvait le considérer comme un ennemi. L'ennemi était Pétion. A cette heure si douloureuse pour les prisonniers, il affectait vis-à-vis d'eux une rudesse âpre et dogmatique, qui touchait parfois à l'insolence et qui révélait, en même temps que la sécheresse de son cœur, la haine invétérée qu'il nourrissait contre les souverains. Barnave, au contraire, semblait compatir à leur infortune ; il multipliait les égards

envers le Roi et la Reine, il caressait le Dauphin, souriait à ses saillies et gagnait ainsi peu à peu la sympathie de Marie-Antoinette.

Cette sympathie ne pouvait lui échapper et il semble que d'abord il ait essayé de s'y soustraire en feignant de ne pas entendre les propos que lui tenait sa compagne de route. Pétion, dans le journal qu'il a écrit sur ce triste voyage, met dans la bouche de la Reine des paroles qui autorisent à croire qu'elle était piquée par le silence de Barnave; elle se serait écriée en s'adressant à Pétion :

— Dites donc, je vous prie, à votre ami qu'il ne regarde pas tant par la portière quand je lui pose une question.

C'en fut assez pour vaincre la froideur du jeune commissaire. L'infortune et l'exquise bonté de la noble femme à côté de laquelle il était assis ne tardèrent pas à toucher son cœur, et ce qu'il éprouvait, il le laissa voir. Plus tard, en faisant allusion à cet émouvant épisode de sa vie, il écrira : « Époque à jamais gravée dans ma mémoire, qui a fourni à l'infâme calomnie tant de prétextes, mais qui, en gravant dans mon imagination ce mémorable exemple de l'infortune, m'a sans doute servi à supporter plus facilement les miennes. »

Lorsqu'il parlait ainsi, c'était sous l'impression de souvenirs qui lui étaient chers. Il se rappelait sans doute les entretiens que pendant le voyage il avait eùs avec la Reine à plusieurs reprises, tantôt lorsqu'il se trouvait dans la voiture où les commissaires se relayaient, tantôt à la porte des auberges où l'on s'arrêtait, le soir venu, pour y passer la nuit, lorsque sa prisonnière, avant d'aller dormir, se promenait quelques instans avec lui ; il revoyait sans doute les yeux doux et charmans qui cherchaient les siens, qui semblaient l'implorer et lui dire : « Sauvez-nous. » Et sans doute il se rappelait aussi comment, attendri jusqu'aux larmes et obéissant au sentiment le plus généreux, il s'était promis de « les sauver, » non en renouvelant la tentative imaginée par Fersen, qu'il trouvait déplorable, mais en prodiguant ses conseils et, s'ils étaient écoutés et suivis, en s'attachant à recruter des partisans à la monarchie libérale qu'il ne désespérait pas de voir se fonder en France.

En rappelant ces souvenirs, plusieurs de ses biographes déclarent qu'ayant ainsi subi le charme de Marie-Antoinette, il était perdu. Il le fut en effet, non parce que ses conseils ne

furent pas suivis, mais parce que, dès ce moment, le terrorisme naissant avait condamné le Roi et la Reine et dans leur personne la royauté des Bourbons ; il n'était plus temps pour frapper d'appel cette sentence, et aucune marche politique n'aurait pu en empêcher l'exécution.

Sur ce qui se passa à la suite du voyage, il avait régné jusqu'à ce jour une certaine obscurité à la faveur de laquelle la calomnie s'est exercée contre la Reine et contre Barnave. La Reine était accusée d'avoir songé tout d'abord à appeler à l'aide de la cause royale les armées étrangères et Barnave de s'être prêté à ses desseins. Grâce à leur correspondance qui est maintenant sous nos yeux, nous sommes mieux informés. S'il y a eu de la part de Marie-Antoinette une tentative pour obtenir les secours armés de l'extérieur et par eux la délivrance du Roi et de sa famille, cette tentative ne s'est produite qu'après que ces infortunés eurent épuisé en vain tous les moyens pacifiques de salut.

Dans ses entretiens avec Barnave, la Reine, séparée de tous ses amis et notamment de Fersen, le plus dévoué d'entre eux, avait sollicité des conseils ; Barnave s'était engagé à en donner. Rentrée à Paris, elle n'hésite pas à rappeler à son compagnon de voyage, par l'entremise d'un homme sûr, l'engagement qu'il a pris; comme il s'est déclaré prêt à le tenir, elle écrit :

« Ayant bien réfléchi depuis mon retour sur la force, les moyens et l'esprit de celui avec lequel j'avais beaucoup causé, j'ai senti qu'il n'y avait qu'à gagner à établir une sorte de correspondance avec lui, en me réservant cependant, comme première condition, que je dirai toujours franchement ma manière de penser, que je louerai ce que je trouverai bien, et blâmerai de même ce que je trouverai mal. Cette condition posée, notre correspondance commence ci-après. Je numéroterai chaque papier ; on me rapporte toujours le mien et l'agent employé écrit toujours la réponse sous la dictée. Ainsi il ne peut y avoir d'inconvénient d'écriture trouvée et reconnue. » C'est à l'intermédiaire en qui elle a confiance qu'elle fait part des précautions qu'elle a prises pour assurer le secret de cette correspondance ; elle le charge ensuite d'un premier message pour Barnave, lequel est désigné par une initiale et un numéro M, 2; 1.

« Je désire... que vous lui disiez que frappée du caractère et de la franchise que je lui ai reconnus dans les deux jours que

nous avons passés ensemble, je désire fort pouvoir savoir par lui ce que nous avons à faire dans la position actuelle. Vous lui montrerez l'extrême difficulté qu'il y a pour moi de communiquer avec qui que ce soit et les risques que vous courrez vous-même en vous chargeant de ma commission et que cela pourrait se renouveler. Je le prie donc, s'il veut me faire passer des avis, de choisir lui-même les moyens pour me les faire parvenir soit par écrit, soit verbalement...

« On ne peut pas rester comme l'on est; il est certain qu'il faut faire quelque chose. Mais quoi? je l'ignore. C'est à lui que je m'adresse pour le savoir. Il doit avoir vu, par nos discussions mêmes, combien j'étais de bonne foi. Je le serai toujours. C'est le seul bien qui nous reste et que jamais on ne pourra m'ôter. Je lui crois le désir du bien, nous l'avons aussi, et, quoi qu'on en dise, nous l'avons toujours eu. Qu'il nous mette donc à même de l'exécuter tous ensemble; qu'il trouve un moyen de me communiquer ses idées; j'y répondrai avec franchise sur tout ce que je pourrai faire. Rien ne me coûtera quand j'y verrai vraiment le bien général. Et surtout ni vexations ni poursuites particulières, ce que j'ai toujours eu en horreur comme je le lui ai dit... Je compte entièrement sur le zèle, la force et l'esprit de M. 2 : 1, non pas pour nous, — nos personnes s'entend, — mais pour l'État et la chose publique qui sont tellement identifiés avec la personne du Roi et de son fils qu'ils ne peuvent faire qu'un. C'est donc à l'homme qui aime le plus le peuple et sa patrie et à qui je crois le plus de moyens que je m'adresse pour sauver l'un et l'autre, car, encore une fois, ils ne peuvent être séparés. »

J'ai cité la presque totalité de la première lettre que reçut Barnave, parce que les intentions de la Reine et le but qu'elle poursuivait y sont nettement exposés. Avant de lui répondre, Barnave était tenu, et il le lui fit savoir, de consulter quatre de ses amis envers lesquels il s'était engagé à n'adopter aucun plan politique sans s'être mis d'accord avec eux. Ces amis étaient Duport Dutertre, le baron d'André, Mathieu Dumas et Alexandre de Lameth, tous membres de la Constituante et qui formaient avec lui ce qu'on a appelé le Comité des Cinq. C'est donc leur pensée collective qui est exprimée dans la réponse que la Reine ne tarda pas à recevoir.

Il y était dit que le Roi avait été longtemps trompé et qu'il s'était laissé entraîner à une suite de démarches dont la der-

nière, la tentative de fuite, l'avait exposé à perdre sa couronne. Il était cependant encore possible de la lui conserver, mais c'était à la condition que lui et la Reine s'attacheraient à se réunir d'intérêt et de confiance avec la majorité de la nation. Le peuple français voulait la Constitution nouvelle; il importait donc que le Roi n'hésitât pas à y souscrire et qu'il le fît de telle sorte qu'on ne pût mettre en doute la volonté de l'observer. Ceci fait, il conviendrait qu'il intimât à ses frères et aux émigrés l'ordre de rentrer. Il serait en outre à souhaiter que, par un acte quelconque, l'empereur d'Allemagne, en reconnaissant cette Constitution, manifestât de la manière la plus claire ses intentions amicales et pacifiques envers la France. Si la Reine contribuait à obtenir ce résultat, la nation lui en saurait gré. « Voilà l'objet, ajoutait Barnave, dont le Roi et la Reine doivent être actuellement occupés. Il faut qu'ils agissent auprès des princes et auprès de l'Empereur, afin que ces vues réussissent, soit par leurs efforts, soit par ceux qui pourraient être tentés d'ailleurs et que tout l'avantage puisse leur être attribué. » C'était, selon lui, l'unique moyen pour le Roi et la Reine de recouvrer la confiance du pays. Ils ne pourraient ni adopter d'autres idées, ni s'éloigner de cette marche sans se perdre; ils devraient surtout renoncer à sortir de France et faire entendre de tous côtés qu'ils y avaient renoncé.

Il suffit de regarder de près à ces conseils pour comprendre l'impossibilité pour le Roi et la Reine de les mettre en pratique. Néanmoins, la Reine ne les repoussa pas. Pour ce qui regarde l'Empereur son frère, elle faisait remarquer qu'elle en était séparée depuis vingt-six ans et que son influence sur lui était nulle. Elle croyait qu'il était poussé, par son intérêt personnel, dans une voie très différente de celle où le Comité souhaitait de le voir entrer. Elle ne refusait pas cependant de lui écrire, si l'on supposait que cette démarche pût être utile. Quant aux princes frères du Roi, la difficulté de les faire revenir à Paris était plus grande encore. Le Comte de Provence, bien loin d'avoir cette intention, venait, d'accord avec le Comte d'Artois, de prendre le titre de régent en raison « de la captivité du Roi et du Dauphin, » et il s'efforçait de se faire reconnaître en cette qualité par les puissances étrangères. Elles répondaient à sa demande par un refus net et catégorique. L'empereur d'Allemagne justifiait le sien en ces termes :

« Non seulement je sais que le Roi mon beau-frère a sérieusement accepté la Constitution et répugne à tout projet de contre-révolution; mais, je le sais de source certaine, Vos Altesses le savent aussi, il vous a communiqué ses dispositions véritables par un Mémoire secret qui renferme, sur le parti qu'il a pris, des motifs et des argumens supérieurs à tous ceux qu'on allègue en faveur du contraire. Or, je partage le vœu et l'espoir du Roi de ramener la tranquillité et l'ordre et d'acheminer les amendemens futurs par les voies de la douceur, de la confiance et de l'expérience et je suis convaincu avec ce prince que des mesures violentes, loin de promettre plus d'effet, plongeraient le Roi et sa famille dans un abîme de maux et d'horreurs... Je manquerais à l'objet et au but de mes engagemens en contrariant ses volontés et ses vues et en l'exposant à de nouveaux périls. »

Malgré la sagesse de ces raisons, les princes y restaient insensibles; ils s'entêtaient dans leur résistance, et accentuaient de jour en jour l'hostilité de leur attitude, allant jusqu'à recruter une armée pour marcher sur Paris dans les rangs des troupes étrangères auxquelles ils espéraient être autorisés à se joindre. Néanmoins, et quoique disposé à croire qu'il ne serait pas obéi, le Roi les suppliait de rentrer, et surtout de ne pas provoquer la guerre à propos de laquelle Marie-Antoinette ne cessait de répéter qu'elle perdrait à jamais la monarchie. « Ni guerre civile seule, disait Louis XVI, ni guerre civile avec la guerre étrangère, ni une régence qui créerait des conflits entre les princes et l'assemblée, mais un Congrès formé des représentans des puissances, appuyé sur des forces importantes, tenant un langage ferme et modéré, déclarant que les souverains ne veulent pas intervenir dans le gouvernement de la France en ce qui ne concerne point les relations de la France avec eux et qu'ils ne veulent traiter qu'avec le Roi et avec lui seul. » Mais tel n'était point l'avis des princes; ils considéraient ce projet de Congrès, qui d'ailleurs ne devait pas aboutir, comme un témoignage humiliant de pusillanimité et de faiblesse. C'est l'invasion qu'ils voulaient, l'invasion poussée jusqu'à Paris, leur en frayant la route, chassant l'Assemblée, châtiant les rebelles, rétablissant l'ancien régime dans toute sa pureté. Ainsi, entre Coblentz, où ils résidaient, et Paris, où la famille royale était captive, se creusait de plus en plus l'abîme où devait sombrer la royauté.

Marie-Antoinette envisageait dans toute leur gravité les

périls de cette situation et comme, d'autre part, elle était résolue à ne recourir jamais aux émigrés, desquels elle redoutait « un esclavage pire que le premier, » elle n'en était que plus disposée à suivre les conseils que lui donnaient Barnave et ses amis. Mais, du premier coup, ils lui avaient demandé l'impossible et, en dépit de son bon vouloir, elle était obligée de le leur faire sentir. Néanmoins, nous l'avons dit, elle ne se refusa pas à la tentative qu'ils lui conseillaient. Elle écrivit à son frère et n'en reçut qu'une réponse vague et entortillée qui ne pouvait lui donner satisfaction. Dès ce moment, l'Empereur entrevoyait la possibilité de tirer parti des malheurs de la France pour s'annexer l'Alsace et la Franche-Comté; il ne voulait prendre aucun engagement, ni faire aucune démarche qui l'eût lié pour l'avenir. Jusqu'à l'avènement de Bonaparte, la politique impériale s'inspirera de ce désir inavoué, mais certain. Cette réponse ne fut pas une déception pour la Reine; elle l'avait prévue, sans d'ailleurs en soupçonner les motifs réels.

Elle avait écrit aussi au Comte de Provence tandis que le Roi écrivait de son côté une lettre que Goguelat, son homme de confiance, fut chargé de porter à Coblentz. La réponse du prince à sa belle-sœur ne fit que témoigner de son entêtement. Aux instances dont il était l'objet, il répliquait qu'elles ne pouvaient être sincères, ceux qui les lui adressaient n'étant pas libres. La réponse à Goguelat fut pire ou, plutôt, il n'y en eut pas. L'envoyé de Louis XVI, brusquement éconduit, dut se retirer sans avoir pu obtenir du Comte de Provence et du Comte d'Artois qu'ils répondissent à leur frère. La Reine se vit contrainte de renoncer à toute démarche directe ultérieure. Elle écrivait à Barnave : « Je répète que notre intérêt personnel est tellement attaché au retour de Monsieur que je pourrais paraître suspecte en toute démarche que je ferais à ce sujet. Il faut qu'on trouve un moyen d'agir sur les esprits sans que nous paraissions en rien. Au reste, le parti qu'on a pris à Coblentz de regarder comme forcée et preuve de notre manque de liberté toute démarche que nous faisons nous interdit toute démarche particulière. »

L'espace nous fait défaut pour tirer de plus longs extraits de cette volumineuse correspondance. Mais nous en avons assez dit pour démontrer comment et pourquoi le rapprochement de la Reine avec Barnave devait rester stérile et, sans discuter ici

la question de savoir si la tentative à laquelle ils se livraient en commun pouvait aboutir à un résultat heureux, il y a lieu de reconnaître que la responsabilité de l'échec appartient tout entière aux princes frères du Roi et surtout à l'entourage d'émigrés dont ils subissaient l'influence. Composé en majeure partie d'intrigans et d'incapables, d'imprévoyans et même de fanatiques, cet entourage fut fatal à la monarchie ; par ses illusions, ses bravades, ses menaces, il envoyait à la mort les malheureux souverains. Fersen, qui l'avait vu de près, disait : « C'est un foyer d'intrigues abominables où l'intérêt général est toujours sacrifié à l'intérêt particulier. »

Il serait cependant injuste de méconnaître que l'attitude des émigrés trouvait un encouragement et une sorte de justification dans celle des révolutionnaires de Paris. Tandis que les émigrés se refusaient à obéir aux ordres et aux prières qui leur venaient des Tuileries, tandis qu'ils déclaraient que le Roi et la royauté ne pouvaient et ne devaient être sauvés que par eux, les révolutionnaires travaillaient sans relâche à faire table rase de toutes les institutions du passé et à y substituer, par des mesures de violence et de terreur, un gouvernement de leur choix. Pour que le pouvoir passât dans leurs mains, il fallait que la monarchie disparût ; ils eussent été déçus si elle n'avait pas commis des fautes propres à la rendre impopulaire et, loin de souhaiter qu'elle n'en commît pas, ils les auraient plutôt encouragées dans l'espoir d'en tirer parti au profit de leurs détestables desseins. Il est donc vrai de dire qu'alors même qu'il eût été possible à la Reine de mettre en pratique les conseils de Barnave, il n'est pas certain que la monarchie eût été sauvée ; il est même probable qu'elle ne l'eût pas été, car à l'heure où le jeune constituant avait promis son dévouement à Marie-Antoinette et s'efforçait de le lui prouver, il était déjà trop tard pour qu'on pût raisonnablement espérer le salut de tout ce qui déjà tombait en ruines.

La Reine n'en reste pas moins admirable dans le rôle qu'elle s'impose et dans le suprême effort auquel elle se livre pour favoriser la construction d'un édifice nouveau, solide et durable, où le pouvoir royal dégagé de l'étiquette du droit divin s'épanouira librement pour le bien général, en complet accord avec le pouvoir populaire. Qu'elle ait reconnu trop tardivement que le pouvoir royal ne pouvait plus exister qu'à ce prix, ce n'est pas contestable.

Mais il ne serait pas juste, étant donné ses origines, son éducation, ses préjugés, de lui imputer à grief ce défaut de prévoyance et il convient de lui faire honneur d'avoir puisé dans l'excès de son infortune, dépouillé de toute rancune et de toute velléité de vengeance et de représailles, le sentiment très net des nouveaux devoirs que lui imposaient l'intérêt de la France et celui de la royauté. Ce sentiment apparaît à toutes les pages de sa correspondance avec Barnave. Elle y révèle une résignation raisonnée et sincère aux transformations qu'il n'est plus au pouvoir de personne d'empêcher, les plus rares qualités de l'esprit et du cœur, et une rectitude de jugement que ne permettaient pas de soupçonner les légèretés qu'on lui avait antérieurement reprochées et ce qu'on a dit de la futilité de ses pensées. Elle ne se fait pas illusion sur les conséquences de son entreprise ; quoiqu'elle s'y livre avec autant de courage que d'espoir, elle est préparée à la défaite comme au succès. Si dans cette correspondance se trahissent des illusions, elles ne sont pas du côté de la Reine ; elles sont plutôt du côté de Barnave, qui croit encore possible ce qui ne l'est, hélas ! déjà plus. Dans le rôle que Marie-Antoinette vient d'adopter et dans le cadre d'événemens émouvans où on la voit évoluer, elle est véritablement une femme nouvelle en qui s'annonce déjà celle que, bientôt après, on verra gravir les degrés de son calvaire avec un héroïsme incomparable, qu'admirera la postérité, et qui effacera sous un voile sanglant ses fautes d'autrefois qu'on ne saurait d'ailleurs rappeler sans ajouter, si l'on veut être juste, qu'elles ne méritaient pas une si cruelle expiation.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, quiconque lira sans préventions la correspondance dont nous venons de parler et malgré l'avortement de la tentative qu'elle révèle, reconnaîtra que Marie-Antoinette y apparaît singulièrement grandie et j'oserai dire transformée, surtout si on la compare à ce qu'elle était avant le triste événement de Varennes ; et de même, ainsi qu'on va le voir, elle sort grandie comme femme de cette autre correspondance du comte de Fersen avec sa sœur la comtesse Piper, qui forme la dernière partie du volume de M. de Heidenstam, où elle est publiée pour la première fois.

A la fin du mois de décembre de cette même année 1791, Barnave se préparait à quitter Paris pour retourner à Grenoble, sa ville natale, avec l'espoir d'y retrouver sa popularité compro-

mise et de se faire envoyer à la prochaine Assemblée. Déconcerté par l'inutilité de ses longs efforts pour servir la Reine et sauver la monarchie, il partait en proie au plus complet découragement : « Quel espace immense franchi dans ces trois années! écrivait-il en arrivant à Grenoble. Nous avons remué la terre bien profond; nous avons trouvé un sol fécond. Mais, combien en est-il sorti d'exhalaisons corrompues! Rentré dans mes pénates, je me demande s'il n'eût pas autant valu ne jamais les avoir quittés. » A lire ces lignes, on dirait qu'il pressentait le caractère tragique de sa fin prochaine. On sait qu'après le 10 août, un papier, imprudemment conservé par Louis XVI, révéla la négociation secrète que le jeune constituant avait nouée avec la Reine. Il fut décrété d'accusation et Alexandre de Lameth avec lui. Lameth parvint à s'enfuir, grâce à La Fayette, qui l'emmena à l'armée du Nord. Moins heureux, Barnave fut arrêté à Grenoble et condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire, le 28 novembre 1793; son exécution eut lieu le lendemain. A cette époque, les souverains au salut desquels il s'était dévoué avaient péri; un autre dévouement, celui de Fersen, plus ancien et plus ardent que celui de Barnave, n'avait pu les arracher à la mort, et ce malheureux ami de la Reine ne pouvait plus que la pleurer. Ce n'est pas seulement le cri de sa douleur qu'on entend dans les lettres qu'il écrivait à sa sœur; on y peut lire aussi les confidences auxquelles il se livrait vis-à-vis d'elle, relativement à l'amour chevaleresque qu'il avait conçu pour la reine de France et aux héroïques efforts que, même après l'arrestation de Varennes, il avait multipliés pour la sauver.

A peine est-il besoin de rappeler que le sentiment passionné qui les avait inspirés, datait de loin et était partagé. Il remontait à l'année 1779. A cette époque, le jeune comte de Fersen, alors âgé de vingt-quatre ans, était venu à Paris pour la seconde fois et avait été présenté à la Reine, qu'il ne connaissait que pour l'avoir entrevue aux Tuileries cinq ans avant, quand elle n'était encore que Dauphine. Mais, si courtes qu'eussent été alors leurs relations, elle avait conservé de lui un souvenir si flatteur, qu'en le revoyant, elle s'écria souriante :

— Ah! c'est une ancienne connaissance.

Quelques jours après, il mandait à son père : « La Reine, qui est la plus jolie et la plus aimable princesse que je connaisse, a eu la bonté de s'informer souvent de moi; elle a demandé à

Creutz (1) pourquoi je ne venais pas à son jeu les dimanches, et ayant appris que j'étais venu un jour qu'il n'avait pas eu lieu, elle m'en a fait une espèce d'excuse. » Dans une autre lettre, il ajoutait : « La Reine me traite toujours avec bonté ; je vais souvent lui faire ma cour au jeu et chaque fois elle m'adresse quelques paroles pleines de bienveillance. Comme on lui a parlé de mon uniforme suédois, elle m'a témoigné beaucoup d'envie de me voir dans ce costume ; je dois aller mardi, ainsi habillé, non pas à la Cour, mais chez la Reine. »

Il aurait pu ajouter que partout où elle devait aller, à Trianon, chez Mmes de Lamballe et de Polignac et en un mot dans ses cercles intimes, elle le faisait inviter sans se préoccuper de ce qu'on en pourrait dire. Bientôt, on racontait que là et ailleurs, voire aux bals de l'Opéra, il y avait entre eux de longs entretiens, des regards significatifs ; on allait jusqu'à prétendre qu'un jour, à Trianon, la Reine étant au piano et chantant l'air de *Didon :*

Ah ! que je fus bien inspirée
Quand je vous reçus à ma Cour,

ses yeux s'étaient portés sur Fersen et qu'on y avait vu des larmes qu'elle ne pouvait dissimuler. Il n'en fallait pas davantage pour déchaîner la calomnie. Ce n'en était pas une assurément de dire, ainsi que le faisait le comte de Creutz dans une lettre à Gustave III, que la Reine « avait un penchant pour le comte de Fersen. » Ce penchant existait et l'ambassadeur suédois, qui affirmait en avoir saisi les indices, avait raison de n'en pas douter. Mais c'en était une de prendre occasion du mouvement de cœur dont Marie-Antoinette n'avait pu se défendre pour prétendre qu'il y avait entre elle et Fersen une liaison engagée et que la Reine avait trahi la foi conjugale. Ces propos malveillans étaient sans fondement, et nous en trouvons la preuve dans la conduite que tint alors Fersen.

On était à la veille de la guerre d'Amérique ; les plus brillans gentilshommes de France s'engageaient pour la campagne qui allait s'ouvrir contre l'Angleterre. Fersen suivit cet exemple, cédant sans doute au désir de se distinguer, mais aussi pour couper court ainsi aux commentaires auxquels donnaient

(1) Le comte de Creutz, ambassadeur de Suède à Paris.

lieu sa présence à Versailles et la joie non dissimulée que manifestait la Reine lorsqu'elle l'y recevait. La nouvelle de son départ fit grand bruit; on lui tendit des pièges pour l'obliger à trahir ce qu'on appelait entre intimes sa liaison amoureuse avec la Reine. La duchesse de Fitz James osa lui dire :

— Quoi! monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête?

Son sang-froid déjoua la perfidie de cette question.

— Si j'avais fait une conquête, répondit-il, je ne l'abandonnerais pas; je pars libre et malheureusement sans laisser de regrets.

Par cette réponse et sans désavouer ses sentimens pour Marie-Antoinette, il affirmait qu'elle n'y avait pas répondu. Le comte de Creutz, qui nous donne ces détails, remarque justement qu'en s'éloignant, Fersen écartait tous les dangers et qu'il lui avait fallu une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. Néanmoins, la malveillance ne fut pas désarmée; elle prit acte de la tristesse de la Reine à la veille de la séparation et des larmes qui montaient dans ses yeux lorsque, durant les derniers jours, elle regardait le voyageur.

Cette même malveillance se manifestera au retour de Fersen en 1783. A ce moment, il a pris du service dans l'armée française, sans cesser d'appartenir à l'armée suédoise. Son temps se partage entre la Suède et la France et, jusqu'en 1789, les séjours successifs qu'il fera à Paris le conduiront à Versailles et le rapprocheront de la Reine. C'est ainsi qu'il apprendra de plus en plus à la chérir autant qu'il l'admire et qu'il sera payé de retour, sans qu'on puisse saisir dans ce qui nous reste de ce roman d'amour la moindre preuve d'une défaillance propre à donner à l'aventure un dénouement vulgaire et coupable. La calomnie ne s'en est pas moins acharnée sur la Reine. Elle avait été déjà calomniée atrocement de son vivant par les pamphlets abominables qui se publiaient à Londres et dans lesquels on a vu de nos jours certains historiens puiser les élémens de leurs récits. Depuis sa mort, malgré son martyre et l'héroïsme de sa fin, l'œuvre de ses ennemis s'est continuée. Encore à l'heure où nous sommes, ses rapports avec Fersen enjolivés, dénaturés, travestis, tiennent plus de place qu'il ne conviendrait dans les accusations que quelques irréconciliables s'obstinent, au mépris de la vérité, à faire peser sur sa mémoire. Ils ne formulent rien de positif, parce qu'il n'y a rien de positif à formuler; mais ils

procèdent par des insinuations et les produisent comme si elles étaient des preuves ; ils oublient qu'en bonne justice, lorsque le doute existe, l'accusé doit en bénéficier. Les témoignages abondent de leur persistance à conserver cette attitude ; je n'en citerai que deux.

Dans le volumineux recueil des papiers de Fersen, publié en 1878, par son petit-neveu le baron de Klinkowström, se trouvent de nombreusee lettres de Marie-Antoinette, dans quelques-unes desquelles ont été pratiquées des coupures dont les causes nous échappent. Sans méconnaître qu'elles sont regrettables, puisqu'elles ont fourni à la malveillance un argument hostile à la Reine, il convient de faire remarquer que, là où elles ont été pratiquées, on trouverait malaisément à introduire des propos amoureux. Il tombe d'ailleurs sous le sens que si quelques lignes de ces lettres avaient été de nature à démontrer le bien fondé de l'accusation, le petit-neveu de Fersen, au lieu de les mutiler, ne les aurait pas publiées. On n'en a pas moins prétendu, et on le soutient encore, que les passages supprimés constituaient une preuve de la trahison de Marie-Antoinette envers son époux et que c'est pour ce motif qu'ils ont disparu.

Plus récemment encore, une note assez mystérieuse communiquée à l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, et dont l'auteur a évité jusqu'à ce jour de se faire connaître, a prétendu qu'il existait à Montréal une copie des lettres de Marie-Antoinette à Fersen, qu'elle était en lieu sûr et que son possesseur se proposait de la léguer à la bibliothèque de cette ville. La note ajoutait qu'une partie de cette correspondance ne pourrait être publiée « par respect pour une mémoire sacrée » et qu'une miniature offerte par la Reine à Fersen ne pourrait être davantage livrée à la publicité ; on ne nous dit pas pourquoi, mais il est aisé de le deviner. Je n'ai pas, quant à moi, ajouté foi à ces allégations, la continuation du système perfide que je dénonce y étant trop apparente. On ne s'expliquerait pas en effet comment et pourquoi le loyal chevalier qu'était Fersen aurait fait établir une copie des lettres dont les originaux étaient restés dans ses mains et l'aurait déposée dans celles d'un tiers, au risque de favoriser la divulgation d'un secret dont il n'était pas seul maître ; son caractère rend absolument invraisemblable une telle supposition. Je n'ai pas moins voulu en avoir le cœur net. Sur ma demande, il a été procédé au Canada, par les hommes

les plus compétens que je suis heureux de remercier ici, à une enquête à l'effet de découvrir le document sensationnel qui contiendrait, à en juger par la rédaction de la note, une preuve indiscutable de la culpabilité de Marie-Antoinette. Or, jusqu'à ce jour, les recherches les plus actives et les plus minutieuses n'ont pu le faire découvrir et les personnes qui les ont faites inclinent de plus en plus à croire qu'il n'existe pas. Nous n'en avons pas moins la preuve que « la mémoire sacrée » compte encore des ennemis qui ne sont pas prêts à déposer les armes.

Le volume de M. de Heidenstam vient tout à point pour rendre vaines leurs calomnies et pour démontrer, grâce aux lettres de Fersen à sa sœur, que les relations de la Reine avec Fersen sont restées pures. Pendant que Marie-Antoinette, durant les six derniers mois de l'année 1791, correspondait avec Barnave, le comte de Fersen était à Bruxelles où il s'était réfugié après la tentative de Varennes, et de là, il veillait sur la famille royale autant qu'il le pouvait. En même temps, il s'efforçait d'intéresser les Cours étrangères au sort des malheureux souverains, il écrivait à la Reine, la tenait au courant de ses efforts, la conseillait, lui prêchait le courage. Il ignorait les relations qui s'étaient nouées entre elle et Barnave; convaincu qu'on ne devait rien attendre de bon des maîtres du jour, il pensait que la famille royale n'avait d'autre moyen de salut qu'une fuite nouvelle qui réussirait mieux que la première.

Il avait cru d'abord à la possibilité de recourir à un Congrès, d'où la monarchie constitutionnelle sortirait consolidée par la reconnaissance de toutes les puissances de l'Europe. Puis ce projet avait été abandonné et, l'impossibilité de la fuite étant démontrée, il n'espérait plus que dans une intervention armée de ces mêmes puissances. Au commencement de 1792, il écrivait à son amie : « Il faut absolument vous tirer de l'état où vous êtes et il n'y a plus que les moyens violens qui puissent vous en tirer. » Mais ces moyens n'étaient pas encore trouvés et, au commencement de 1792, Fersen considérait comme nécessaire d'aller à Paris pour en entretenir les souverains prisonniers dans leur palais. La Reine s'oppose d'abord à ce voyage. Elle a peur pour la vie de celui qu'elle aime. En outre, s'il était reconnu, sa présence ferait croire à une nouvelle tentative de fuite. Mais Fersen insiste; il affirme qu'il traversera la France comme courrier du Roi de Suède, envoyé en Portugal, et qu'il se

rendra méconnaissable. Il fait tant et si bien qu'il est autorisé à venir. Il est à Paris le 13 février. Dans la soirée du même jour, il parvient à s'introduire aux Tuileries, il voit la Reine, et y étant retourné le lendemain, il peut conférer avec le Roi et avec elle. Il les presse d'essayer de partir. Le Roi s'y refuse.

— J'ai promis, dit-il, de ne plus chercher à fuir et je resterai. Qu'on m'abandonne à mon sort; qu'on me laisse agir ainsi que je le juge à propos.

Fersen met alors en avant un autre projet qui consiste à faire sortir de Paris Marie-Antoinette et ses enfans. Mais elle proteste en déclarant qu'elle veut partager jusqu'au bout le sort de son époux et qu'elle ne partira pas sans lui. Fersen fait ses adieux aux souverains, sans avoir pu ébranler leurs résolutions. Le lendemain, il est à Tours, se préparant à retourner à Bruxelles. Mais alors, il est saisi d'un regret, presque d'un remords; il se reproche de n'avoir pas assez insisté pour convaincre le Roi et la Reine de la nécessité de s'évader. Il revient sur ses pas, rentre dans Paris et, la nuit venue, il revoit ses royaux amis; il leur adresse de nouveau ses prières; mais il échoue et s'éloigne la mort dans l'âme en leur promettant de ne plus revenir aux Tuileries où sa présence constitue pour eux et pour lui un danger redoutable. Au moment des derniers adieux, la Reine, qui lui a fait part de ce qui s'était passé entre elle et Barnave, remet entre ses mains, à titre de dépôt, les lettres de son correspondant et les minutes des siennes, et c'est à cette circonstance que nous devons de les connaître aujourd'hui.

Maintenant, les billets qu'il parvient à échanger avec Marie-Antoinette vont devenir poignans. Au lendemain de la dramatique journée du 20 juin, elle en termine un par ces mots : « J'existe encore, mais c'est un miracle; la journée d'hier a été affreuse. » Le 3 juillet, elle ajoute : « Notre position est affreuse, mais ne vous inquiétez pas trop, je sens du courage et j'ai en moi quelque chose qui me dit que nous serons sauvés. Cette seule idée me soutient. » A ce langage révélateur d'une admirable intrépidité d'âme, Fersen ne peut répondre que par des témoignages de son ardente sollicitude et de son inlassable compassion; et il en sera ainsi jusqu'à l'heure où les murailles du Temple élèveront entre son amie et lui une barrière infranchissable. Alors, c'est à sa sœur, la comtesse Piper, qu'il crie sa

douleur et son désespoir. De tout temps, elle avait été sa préférée, et il s'était accoutumé à ne lui rien cacher, ni de près ni de loin, des incidens de sa vie, si bien qu'en lisant les lettres qu'il lui adressait, on peut dire qu'il n'avait pas de secret pour elle. Ce qui s'était passé entre la Reine et lui, sa sœur le savait; il le lui avait confié de vive voix dès 1784, pendant un séjour qu'il avait fait en Suède au château de leur père; elle avait ainsi connu le roman à ses débuts et, en lui parlant de son amour, Fersen ne lui avait pas caché « qu'il était sans espoir. »

Quatre mois plus tard, rentré à Paris, il lui écrivait : « Je commence à être un peu plus heureux, car je vois de temps en temps mon amie librement chez elle et cela nous console un peu de tous les maux qu'elle éprouve, pauvre femme. C'est un ange de bonté, une héroïne de courage et de sensibilité. Jamais on n'a aimé comme cela. Elle a été très sensible à tout ce que vous m'avez dit pour elle et me charge de vous dire combien elle en a été touchée. Elle serait si heureuse de vous voir ! » Peu après, sa sœur lui témoigne le désir d'avoir des cheveux de la Reine, qu'elle veut tresser et monter en bracelet : « Voici les cheveux que vous m'avez demandés, lui répond-il. C'est elle qui vous les donne et elle a été vraiment touchée de ce désir de votre part. Elle est si bonne, si parfaite, et il me semble que je l'aime encore plus depuis qu'elle vous aime. »

Ces propos témoignent une affection passionnée et partagée. Mais on y respire en même temps comme un parfum de respect et de vénération qui ne laisse guère place à des suppositions attentatoires à la dignité de l'épouse. Nous sommes ici dans le domaine de l'amour platonique et chevaleresque. S'il en était autrement, Fersen n'aurait pas fait à sa sœur, mariée et mère de quatre enfans, l'injure de la tenir au courant d'une situation qui n'eût été qu'une intrigue amoureuse, à laquelle d'ailleurs les exigences de l'étiquette de Cour, absorbante et rigoureuse comme elle l'était à Versailles en ce temps-là, eussent empêché la Reine de se prêter.

Par la suite, malgré le temps, malgré l'absence, malgré les entraves de toute sorte, cet amour s'exaltera, mais la pureté n'en sera pas plus altérée que ne le fut, en d'autres temps, celle de l'amour de Dante pour Béatrice et de Pétrarque pour Laure. Lorsque éclateront les catastrophes où Marie-Antoinette perdra

la vie, la passion dont est possédé son malheureux ami montera toujours plus haut et les lettres qu'il écrira à sa sœur ne seront plus que lamentations.

« La famille est sauvée, écrit-il au soir du 10 août, mais sans qu'on puisse être rassuré sur son sort. Dieu les préserve. Je donnerais ma vie pour les sauver. » Même plainte quinze jours plus tard : « Point de nouvelles, ma chère amie, et je suis au désespoir. Plaignez un frère qui souffre. » Le 24 janvier 1793, alors qu'il ne sait pas encore que le Roi a été exécuté, il écrit : « Oh! ma tendre et bonne Sophie, ce n'est plus qu'auprès de vous que je puis trouver quelque consolation... Pauvre famille infortunée, pauvre Roi, pauvre Reine, que ne puis-je les sauver au prix de mon sang ! Ce serait pour moi le bonheur, j'en bénirais le Ciel. Moi qui me serais voué à la mort pour elle et sa famille, je ne puis rien pour eux. Cette idée me rend fou... Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pu mourir pour eux le 20 juin ou le 10 août? Rien ne m'aurait détourné du devoir auquel j'ai voué ma vie. J'y mettrais ma gloire et mon honneur. Mon seul but était de le leur prouver jusqu'au bout. » Lorsqu'il a appris que Louis XVI n'est plus, l'image du malheureux Roi montant à l'échafaud, « ce Roi dont les bontés sont toujours présentes à sa mémoire, » ne cesse de le hanter. Du 21 janvier au 14 octobre, date de la comparution de la Reine devant le Tribunal révolutionnaire, les craintes qu'il a conçues pour elle font de sa vie un martyre, et quand il ne peut plus que pleurer sur cette infortunée, sa douleur éclate avec une violence qui ne se contient plus.

« Ah! plaignez-moi, plaignez-moi. L'état où je suis ne se peut concevoir que par vous. J'ai donc tout perdu dans le monde. Vous seule me restez. Ah! ne m'abandonnez pas. Celle qui faisait mon bonheur, celle pour laquelle je vivais, oui, ma tendre Sophie, car je n'ai jamais cessé de l'aimer, non, je ne le pouvais; jamais un instant je n'ai cessé de l'aimer et tout du tout je lui aurais sacrifié; je le sens bien en ce moment; celle que j'aimais tant, pour qui j'aurais donné mille vies, n'est plus! Ah! mon Dieu; pourquoi m'accabler ainsi, par quoi ai-je mérité ta colère? Elle ne vit plus! Ma douleur est à son comble, et je ne sais comment je puis vivre et supporter ma douleur. Elle est telle que rien ne pourra jamais l'effacer. J'aurai toujours présente devant moi, en moi, son image, le souvenir de tout ce qu'elle fut pour la pleurer toujours.

« Tout est fini pour moi. Que ne suis-je mort à ses côtés; que n'ai-je pu verser mon sang pour elle, pour eux! Je n'aurais pas à traîner une existence qui sera une douleur perpétuelle et un éternel regret. Mon cœur désormais saignera autant qu'il battra... Pleurez avec moi, ma tendre Sophie. Pleurons sur eux. Je n'ai pas la force d'écrire davantage. Je viens de recevoir la terrible confirmation de l'exécution. On ne parle pas du reste de la famille, mais mes craintes sont affreuses. Oh! mon Dieu, sauvez-les. Ayez pitié de moi. »

Il faut finir sur cette lamentation, non, cependant, sans faire remarquer, avec M. de Heidenstam, qu'à travers la correspondance qu'elle dramatise d'une manière si déchirante, il n'est pas une ligne, pas un mot qui autorisent à croire que le comte de Fersen a jamais songé « à faire descendre la Reine de France du haut piédestal où son amour chevaleresque l'avait placée, » ni qu'elle-même ait entrevu la possibilité de donner d'elle à cet amoureux platonique autre chose que son cœur. « Si vous LUI écrivez, mandait-elle en 1791, au comte Esterhazy, dites-LUI bien que bien des lieues et bien des pays ne peuvent jamais séparer les cœurs : je sens cette vérité tous les jours davantage. » C'est sous cette forme qu'ils se sont aimés et sont restés jusqu'à la fin fidèles l'un à l'autre et, à moins que l'on ne nous apporte une preuve du contraire, c'est cette conclusion qui s'imposera à l'impartiale postérité.

ERNEST DAUDET.

LE BILAN

DE LA

GÉNÉRATION LITTÉRAIRE DE 1870

Quelle physionomie doit garder dans l'histoire la génération littéraire dont nous avons étudié quelques-uns des principaux représentans? C'est ce que l'on voudrait, en guise de conclusion à cette première série d' « esquisses contemporaines, » rechercher brièvement ici.

I

Deux grandes influences, l'une d'ordre national, l'autre d'ordre intellectuel et moral, se sont exercées sur ces écrivains qui arrivaient à l'âge d'homme il y a quelque quarante ans.

La première est celle de la guerre de 1870. Je ne crois pas qu'on puisse en exagérer l'importance. C'est le propre des grands événemens comme celui-là, non seulement de bouleverser les destinées individuelles et collectives, mais encore d'atteindre jusqu'à l'âme de ceux qui en ont été les témoins. Et quand ces âmes sont des âmes d'artistes ou de penseurs, plus sensibles, plus inquiètes, plus vibrantes que d'autres, la répercussion d'un désastre public s'y fait sentir avec une singulière, une douloureuse acuité. Quel est celui d'entre ceux que j'ai cru pouvoir appeler les « maîtres de l'heure » qui serait exactement tout ce qu'il est, si, à cet âge où les fortes impressions entrent en nous avec une sorte de violence irruptive pour n'en plus jamais sortir, il n'avait pas vu de ses yeux l'année terrible, la patrie vaincue, violée, envahie, mutilée, et les sanglans désordres de la Commune, et les tragiques convulsions d'un grand peuple qui croit

sa dernière heure venue et qui ne veut pas périr? Ceux qui ont eu, vers leur vingtième année, cette sinistre vision n'ont jamais pu l'oublier totalement. Elle a hanté leurs heures de rêverie solitaire. A chaque instant elle se représente à leurs regards. A chaque instant le goût de cendre leur remonte aux lèvres. A chaque instant sous leur plume se pressent les allusions au cauchemar de leurs jeunes années. Même ceux qui, dans leurs œuvres, ont évoqué rarement ces tristes souvenirs, — un Pierre Loti, un Anatole France, — s'en sont peut-être moins affranchis qu'il ne semble. Mais tous les autres, comptez combien de leurs pages en sont visiblement ou secrètement inspirées! C'est la *Préface* du *Disciple*. C'est celle de Vogüé *A ceux qui ont vingt ans*. Ce sont tels ou tels articles de M. Jules Lemaître. Et rappelez-vous en quels termes d'une pieuse et pénétrante émotion Brunetière, en 1900, haranguait les orphelines alsaciennes-lorraines du Vésinet :

Et nous, ce qui nous émeut quand nous vous regardons, filles d'Alsace et de Lorraine, c'est que vous êtes à la fois pour nous l'espérance, le regret et le souvenir. Vous êtes le souvenir !... Il y a de cela trente ou quarante ans, mes enfans, nous habitions une autre France !... Que s'est-il donc passé depuis lors ? Ce qui se passe, mes enfans, — et puissiez-vous n'en faire jamais l'épreuve ! — quand on enlève un de ses enfans à une mère de famille... Vous êtes l'inconsolable regret ! Mais vous êtes aussi l'espérance! et vous la serez aussi longtemps que votre vue éveillera parmi nous ces regrets et ces souvenirs...

Nous autres, qui n'avons pas vu la guerre, quand nous lisons de telles pages, nous sommes remués jusqu'au fond de l'âme : nous devinons sans peine tous les échos qu'elles vont réveiller dans le cœur de nos aînés.

Une France humiliée et amoindrie à l'extérieur, une France désunie, divisée contre elle-même au dedans, en quête d'un régime inédit conforme à ses aspirations profondes et susceptible de lui fournir un abri pour y panser ses blessures, telle est la situation de fait qu'a créée la guerre franco-allemande; tel est le spectacle qu'ont eu sous les yeux, durant leurs années d'apprentissage littéraire, les écrivains qui viennent d'atteindre la soixantaine. Il en est de plus réconfortans, et si tous, plus ou moins, ont été entamés par le pessimisme, s'ils ont prêté aux prédications de Schopenhauer une oreille trop aisément attentive, il faudrait être un peu naïf pour s'en étonner outre mesure. Il faut dire, à leur éloge à tous, qu'ils n'ont jamais désespéré des

destinées de la patrie commune, que, quelles que fussent à cet égard les suggestions intéressées, et d'ailleurs ignorantes, qui leur venaient d'outre-Rhin, et les inquiétudes que leur a si souvent inspirées l'instabilité de nos affaires intérieures, ils n'ont jamais cru à la « décadence française; » et, la mort dans l'âme quelquefois, ils ont presque tous travaillé courageusement, patiemment, chacun à son poste et dans sa voie, à restaurer une partie de l'antique patrimoine. L'un d'eux au moins est mort à la peine. Noble exemple, et parfois méritoire, qu'ils nous ont donné là; grande et fière leçon de foi robuste et de virile espérance. Nous, leurs cadets, nous serions ingrats, si, d'abord, sur ce point, nous ne leur rendions pas hautement témoignage.

Pour porter le poids si lourd des responsabilités qu'entraînait la défaite, quel appui spirituel ont-ils trouvé chez ceux qui les avaient précédés dans l'existence? C'est ici qu'intervient l'autre influence décisive qu'a subie toute cette génération littéraire. Deux grands noms la symbolisent : ceux de Taine et de Renan. Ces deux maîtres avaient exprimé, entre 1860 et 1870, avec une telle autorité de style, une telle richesse de pensée, un tel éclat de talent, toutes les tendances intellectuelles et morales de leur époque, qu'il était alors, pour un jeune esprit, littéralement impossible d'échapper à leur action. Très dissemblables de tempérament, de culture et même de langage, ils se complétaient, en raison même de leurs dissemblances, admirablement l'un l'autre, et cela d'autant mieux que le fond de leurs enseignemens était rigoureusement identique. On ne saurait, je crois, mieux comparer l'ensemble de leur œuvre à tous deux qu'à cette *Somme* de saint Thomas où sont venues s'instruire tant de générations de théologiens successives. Les livres de Renan et de Taine ont été la « Somme » de leur temps, la source commune où, pendant au moins un quart de siècle, ont largement puisé toutes les jeunes pensées, et ceux-là mêmes qui, plus tard, devaient le plus vivement les contredire. Ces deux grands écrivains avaient, dans leurs écrits, résumé, *totalisé*, vulgarisé avec tant de maîtrise les résultats de la science et de la philosophie contemporaines que, pour connaître avec exactitude le dernier état des questions et les conclusions provisoires les plus assurées ou les plus probables, il n'y avait guère qu'à les lire. C'est ce qu'on fit avec une singulière ferveur. On peut dire que tous ceux qui, en 1870, avaient entre quinze et trente ans, ont été

nourris de Renan et de Taine, ont été comme envoûtés par eux.

A les lire d'un peu près, on s'apercevait bien vite que, sous la diversité des langues et des styles, c'était bien la même doctrine qui circulait, ici plus âprement formulée, plus fortement déduite, là plus subtilement nuancée et comme diluée, plus ingénieusement parée, plus discrètement, plus onctueusement insinuée, plus doucereusement distillée. Rationalisme absolu, phénoménisme universel et universel déterminisme, croyance religieuse à la toute-puissance, à l'infaillibilité, à l'« omnicompétence » de la Science, que l'on confond, sans le dire, avec la philosophie, disons mieux avec une philosophie particulière : tels sont les articles essentiels de ce *credo* dont, à la suite de Taine et de Renan, pendant vingt-cinq ou trente ans, s'est enchantée, s'est enivrée la pensée française. On observera que, quelques contradictions de détail que leur œuvre puisse nous présenter, l'auteur de la *Vie de Jésus* et celui de *Graindorge* n'ont jamais varié sur ces divers points. « La science approche enfin, et approche de l'homme ; elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où, dédaigneusement, on la confinait ; c'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instrumens exacts et perçans dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée... » On se rappelle cette belle page de l'*Histoire de la littérature anglaise*. La foi un peu candide dont elle témoigne, ni Renan, ni Taine ne l'ont jamais répudiée.

On n'en saurait dire autant de ceux qui les ont suivis. Ils n'ont pas gardé intact ce *credo* que leur avaient transmis leurs maîtres, et qu'ils avaient commencé presque tous par adopter intégralement. Mais, d'abord, ils en ont conservé plus d'un article, ou, tout au moins, plus d'un commencement d'article. Et ensuite, chose bien curieuse et significative, même quand ils rejetaient ou rectifiaient telle idée essentielle de Taine ou de Renan, c'est d'eux, de leur esprit qu'ils s'inspiraient encore ; on pourrait presque dire que, s'ils les réfutaient, c'était pour leur rester au fond plus fidèles. Il en était des doctrines communes de Taine et de Renan, comme de celles qui avaient cours à l'époque de Zénon et d'Épicure : chacun pouvait les interpréter comme il l'entendait. La célèbre devise : *Vivre conformément à la nature*, ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει, était susceptible d'un sens stoïcien comme d'un sens épicurien. Le stoïcisme et l'épicurisme

doivent correspondre à deux dispositions permanentes de la nature humaine, car on les retrouve, au moins à titre de tendances, à toutes les époques de la pensée, et parfois même au sein d'une même doctrine philosophique. Il y avait dans Renan, — on l'a longtemps ignoré, il l'ignorait lui-même, — un épicurien authentique qui ne s'est révélé au public que dans les dernières années de sa vie. Ébranlé, déconcerté par les événemens de 1870, gâté par le succès et par l'adulation dont il était l'objet, il a dégagé de ses conceptions premières les conséquences épicuriennes qu'elles pouvaient comporter, et il est devenu le joyeux théoricien du dilettantisme que l'on sait. Taine, au contraire, stoïcien dans l'âme, douloureusement affecté et troublé par la guerre et par la Commune, sans renoncer d'ailleurs aux idées maîtresses de sa vie, les interprétait dans un sens de plus en plus élevé et austère, jusqu'à y réintégrer quelques-unes des notions qu'il semblait avoir, jadis, le plus vivement combattues. Et tandis que l'un composait l'*Histoire d'Israël* et cette *Abbesse de Jouarre*, dont personne ne fut plus scandalisé que Taine, l'autre, dans les *Origines de la France contemporaine*, écrivait ses belles pages sur la tradition, sur la conscience et sur l'honneur, sur l'Église catholique enfin, et il se rapprochait, en fait, de cette religion que sa pensée persistait à repousser.

Or, quand un Brunetière, un Bourget, poussant jusqu'au bout les dernières conclusions des *Origines*, réfutaient en quelque manière Taine par lui-même, que faisaient-ils, sinon « suivre » Taine et obéir encore à la pensée profonde et presque inconsciente et involontaire qui, à son insu, entraînait le stoïcien du naturalisme hors du cercle étroit qu'il s'était tout d'abord tracé ? Et pareillement, quand M. France maniait l'ironie transcendantale, quand il apostrophait « les larves et les fantômes, » quand il se livrait à toutes les fantaisies d'une imagination voluptueuse, — je n'ose dire : quand il préfaçait un livre de M. Combes, et pourtant !... — il avait sans doute oublié l'article célèbre sur *la Théologie de Béranger*, mais c'était pour se mieux souvenir de *l'Abbesse de Jouarre*, du *Prêtre de Némi*, et de quelques autres œuvres où s'émancipait enfin le secret épicurisme de l'historien d'Israël. N'est-ce pas Brunetière qui a dit que les hommes de sa génération n'ont pris conscience de leur personnalité véritable qu'au fur et à mesure qu'ils se dégageaient de l'influence de Renan et de Taine, et qu'ils s'oppo-

saient à eux? Et c'est vrai; mais ce qu'on peut ajouter, c'est que, même en combattant leurs maîtres, ces disciples infidèles leur obéissaient encore : Taine et Renan ont continué à agir sur eux, par leurs contradictions finales plus encore que par leurs affirmations premières, et nos maîtres à nous n'ont jamais pu dépouiller entièrement la tunique de Nessus.

II

Sous toutes ces influences combinées, comment ont-ils posé le problème politique et social? Nous ne nous étonnerons pas qu'à l'exemple de Renan et de Taine, — et plus encore même que le premier Renan et surtout le premier Taine, — ils en aient été de tout temps anxieusement préoccupés. *Primum vivere.* Les conditions mêmes, si angoissantes, si douloureusement incertaines, où ils arrivaient à la vie de l'esprit, leur en faisaient un impérieux devoir. Quand la cité est en flammes, quand la patrie menace de s'effondrer sous le talon de l'étranger, une âme bien née ne saurait s'enfermer dans sa tour d'ivoire. Aussi ne l'ont-ils pas fait. Ils étaient d'ailleurs trop jeunes pour agir; mais les uns, — ceux qui l'ont pu, — se sont engagés, ont fait bravement et simplement leur devoir de soldats; et tous ont longuement réfléchi aux questions d'organisation politique et sociale qui s'agitaient passionnément autour d'eux.

Si sur ces questions d'ordre intérieur ils ont été assez partagés, ils ne l'ont pas été sur la question essentielle, celle de l'attitude extérieure de la France. L'un d'entre eux, il est vrai, a pu médire publiquement de la politique coloniale, railler l'inintelligence de Napoléon, accabler de ses faciles ironies l'armée et nos institutions militaires, célébrer la loi de deux ans comme « une nouveauté bienfaisante, » et développer des théories pacifistes jusque dans la Préface d'une *Vie de Jeanne d'Arc :* aucun d'eux n'a pu prendre son parti de la défaite et, dans le fond de son cœur, se résigner au traité de Francfort. Qu'on se rappelle, dans la Préface du *Disciple,* les émouvantes paroles de M. Bourget « à un jeune homme : » « Nous autres, nous n'avons jamais pu considérer que la paix de 71 eût tout réglé pour toujours... Que je voudrais, savoir si tu penses comme nous! Que je voudrais être sûr que tu n'es pas prêt à renoncer à ce qui fut le rêve secret, l'espérance consolatrice de chacun de

nous, même de ceux qui n'en ont jamais parlé! » Et assurément les hommes de cette génération n'ont pas résolu l'angoissante question d'Alsace-Lorraine, — hélas! le pouvaient-ils? — mais ils n'ont jamais oublié qu'elle existait, que, tant qu'elle ne serait pas résolue, la France ne recouvrerait pas son équilibre moral et national; et ils ont eu cette attitude un peu paradoxale que M. Lanson a très justement définie dans une remarquable conférence sur *la France d'aujourd'hui*, et qui consiste à « ne pas se résigner à la paix, et à ne pas vouloir la guerre : » attitude où, — quoi qu'en pensent encore les Allemands, — il entrait plus de véritable humanité que de crainte d'une autre défaite, mais attitude qui suffit à empêcher la prescription du droit. La France et l'Allemagne n'ont aucun droit sur l'Alsace-Lorraine, — sauf ceux que leur confère l'Alsace-Lorraine elle-même : voilà un axiome de moralité internationale que nos aînés n'ont jamais laissé obscurcir.

Ils n'ont pas été aussi unanimes sur la question politique et sociale proprement dite. Le régime nouveau que les événemens et la volonté des hommes ont imposé au pays ne s'est pas fondé sans froisser bien des convictions respectables, sans violer bien des intérêts légitimes, sans commettre de bien lourdes maladresses, — dont beaucoup auraient pu être évitées, — et même de graves fautes, dont quelques-unes pourraient bien ressembler à des crimes de lèse-patrie. La France d'aujourd'hui est, je le crois, plus forte qu'elle ne l'était à la veille de la guerre : n'est-elle pas plus désunie encore? Tous les écrivains que nous avons eu l'occasion d'étudier ont commencé par faire généreusement crédit aux hommes qui assumaient la lourde tâche d'assurer la vie politique de trente-six millions de Français vaincus. Les déceptions sont venues assez vite : on se rappelle encore la préface du *Disciple*, et, peut-être, tel article de M. Jules Lemaître, à trente-trois ans, que nous avons longuement cité. En dépit de ces désillusions, qu'ils partageaient, la plupart des hommes de lettres de cette époque, Brunetière, Vogüé, M. France, ont pris très franchement leur parti du nouveau régime : ils n'ont eu aucune répugnance à se dire républicains et démocrates. Ils n'avaient aucune espèce de mysticisme politique. Positivistes d'éducation, formés à l'école de l'opposition libérale dans les dernières années du second Empire, où la République « était si belle, » — précisément

parce qu'elle n'existait pas, — ils n'avaient contre elle aucun préjugé d'aucune sorte; ils ne demandaient pas mieux que de « l'essayer; » et cela d'autant plus volontiers que les autres régimes antérieurs leurs paraissaient périmés, condamnés, en France du moins, par l'histoire. Ils s'y rallièrent donc très sincèrement. Tout au plus espéraient-ils, dans la générosité de leur libéralisme, qu'on pouvait lui faire oublier quelques-unes de ses origines, qu'on pouvait en extirper le vieux germe jacobin, dont ils réprouvaient la néfaste virulence. Un seul d'entre eux, M. France, sur ce dernier point, a fait exception : il a été républicain jusqu'au jacobinisme inclusivement. Il n'a pas admis qu'une République non jacobine pût exister, et il faut bien avouer que, trop souvent, les faits ne lui ont pas donné tort. Mais les autres ont persisté dans l'illusion ou la croyance libérale; ils ont cru jusqu'au bout que, la bonne volonté et le temps aidant, on pourrait modérer, assagir l'institution républicaine; ils ont proposé, à cet effet, d'utiles et d'ingénieuses réformes; ils ont fait appel aux « modérés très énergiques, » selon le mot de M. Faguet; ils ont réclamé un pouvoir central plus fort, un Président de la République plus prompt à user de tous les droits que lui donne la Constitution, et, patiemment, suivant l'admirable parole de Vogüé, ils ont attendu « l'inconnu, l'âme qui se réserve quelque part dans l'ombre et le silence, pour rassembler et guider l'âme éparse de la France. » Deux d'entre eux sont morts sans avoir vu surgir le mystérieux inconnu.

Et tandis qu'ils continuaient à croire « qu'on peut améliorer la peste, » comme l'a dit avec une spirituelle injustice M. Jules Lemaître, d'autres, impatiens d'attendre, las d'être le jouet d'une éternelle illusion, trop sévères d'ailleurs pour un régime qui, avec tous ses défauts, a laissé pourtant quelques œuvres utiles et durables et nous a permis de vivre depuis quarante ans, ont réagi avec violence contre leurs idées ou leurs aspirations d'autrefois, et se sont faits les théoriciens ardens et les apologistes convaincus du « nationalisme intégral, » autrement dit, du « royalisme par positivisme. » J'ai dit assez librement ce que je pensais des nouvelles conceptions politiques de M. Bourget et de M. Lemaître, pour avoir le droit de croire que le malaise même dont elles témoignent est un « signe des temps, » et que des hommes politiques avisés et clairvoyans, de véritables hommes d'État, devraient bien en tenir compte.

Quand un parti au pouvoir ne fait pas lui-même la révolution qu'il voit se dessiner dans les idées et dans les mœurs, cette révolution, fatalement, se fera un jour contre lui.

Et enfin, quelle a été l'attitude de cette génération d'écrivains en face du fait le plus important peut-être de l'histoire non pas seulement française ou européenne, mais « mondiale, » de ce dernier demi-siècle, je veux dire l'avènement et le développement du socialisme? D'une manière générale, elle est fort loin d'avoir été hostile. Ne parlons pas de M. France qui, lui, depuis une quinzaine d'années, affiche le socialisme le plus pur, jusque dans sa *Jeanne d'Arc*. Mais il n'est pas jusqu'à M. Lemaître, ou même M. Bourget, si peu sympathiques qu'ils puissent être au collectivisme, chez lesquels on ne trouverait, je ne veux pas dire du socialisme, mais des préoccupations sociales parfois assez intenses. Pour M. Faguet, on connaît les fortes études, si libres et si lucides, où il a essayé d'« utiliser » le socialisme, et de l'adapter aux exigences de son « libéralisme. » On sait aussi que la haute et généreuse intelligence de Vogüé était, dans cet ordre d'idées, prête à accueillir toutes les nouveautés, et même toutes les hardiesses conciliables avec l'intérêt supérieur et permanent de la patrie. Et quant à Brunetière, il eût repoussé assurément l'épithète de socialiste : mais il ne repoussait pas celle de « catholique social, » et il nous a plus d'une fois déclaré que ce sont précisément des raisons « sociales » qui l'avaient acheminé au catholicisme. Non, décidément, les socialistes contemporains ne pourront pas dire que les hommes de lettres dont l'œuvre s'achève aient fait preuve, à l'égard de leurs conceptions, d'un pharisaïsme bien étroitement conservateur.

III

Mais les hommes de lettres sont des hommes de lettres : la politique et la sociologie ne peuvent les préoccuper qu'accidentellement. C'est à leur œuvre littéraire qu'il faut surtout les juger.

A ce point de vue, et quoique la perspective nous fasse un peu défaut, pour établir des comparaisons et formuler des jugemens en toute assurance, il semble que la génération de 1870 puisse attendre sans trop d'inquiétude le verdict définitif de la postérité. Elle a beaucoup travaillé, cela est hors de doute, et dans ce XIXe siècle français, qui aura compté de puissans, de pro-

digieux travailleurs, nous pouvons affirmer qu'elle ne viendra pas la dernière. Nos petits-neveux compareront peut-être, — et je crois qu'ils auront raison, — l'activité totale d'un Brunetière à celle d'un Voltaire, et s'ils peuvent jamais évaluer toute la production d'un Faguet, — lequel écrit en ce moment *douze* volumes par an, — ils concluront, j'imagine, qu'ils sont en présence d'un phénomène unique dans toute l'histoire littéraire.

Mais, comme le temps, dira-t-on, le travail ne fait rien à l'affaire. Ce n'est pas sûr, — car la fécondité est, en elle-même, une fort belle chose, — mais admettons-le. Reconnaissons aussi que cette génération n'a pas eu dans ses rangs un de ces poètes qui comme Hugo, Lamartine, Musset, ou même Vigny, suffisent à illustrer une époque. Ceux qu'elle a applaudis, Sully Prudhomme, Coppée, Heredia, Verlaine, appartiennent plutôt à la génération antérieure. Il est vrai; mais si la poésie, depuis Rousseau, n'est pas nécessairement inséparable de la forme du vers, ne compterons-nous pas, parmi les grands poètes du siècle qui vient de finir, l'auteur du *Roman d'un Spahi*, de *Pêcheur d'Islande* et de *Ramuntcho ?* et une période littéraire qui se glorifie de l'œuvre de Pierre Loti peut-elle passer pour être entièrement déshéritée au point de vue poétique ? D'autre part, et quelque cas que l'on puisse, que l'on doive faire de l'œuvre dramatique de M. Jules Lemaître, ou de M. Paul Hervieu, nous n'avons pas eu, il faut l'avouer, au théâtre, l'équivalent d'une œuvre comme celles d'Alexandre Dumas fils ou d'Émile Augier. Et enfin, il semble qu'il ait manqué à cette génération un de ces « héros, » comme les appelait un jour M. Paul Desjardins, de l'espèce de Taine ou de Renan, par exemple, grands esprits et grands écrivains tout ensemble, qui dominent toute une époque et lui imposent, pour de longues années, leurs manières de penser et de sentir. Mais croit-on, — et d'autres d'ailleurs l'ont dit avant moi, — qu'un Brunetière, s'il n'était pas mort si tôt, laissant interrompues toutes ses grandes œuvres maîtresses, n'aurait pas pu assez bien remplir ce rôle ? Et songez à ce que, de son temps même, on eût dit de Voltaire, s'il était mort à cinquante-sept ans.

Mais on ne saurait tout avoir. Les générations littéraires qui se suivent ne se ressemblent jamais entièrement, et quand leurs mérites respectifs, — qu'on ne saurait jamais d'ailleurs évaluer avec une rigueur mathématique, — arrivent à se balancer, et,

finalement, à s'équilibrer, les derniers venus peuvent avec une certaine fierté songer à leurs aînés. Or, les écrivains qui avaient environ vingt ans vers 1870 n'ont pas tous achevé leur œuvre, et ils peuvent encore nous ménager des surprises : par exemple, un critique aurait-il pu parler de M. Hanotaux exactement après comme avant sa *Jeanne d'Arc?* Mais, à supposer qu'au total ils offrent aux historiens de l'avenir de moins grands noms peut-être, de moins hautes, fortes et durables œuvres que leurs devanciers, les Renan, les Taine, les Leconte de Lisle, les Flaubert, les Augier, les Dumas fils, quelle souple richesse de pensée, quelle variété d'aptitudes et quelle fertilité de talent ne feront-ils pas admirer en eux! Voyez un Jules Lemaître : poète, critique, chroniqueur, dramaturge, conteur et romancier, il a touché à tout, et si nulle part, sauf peut-être en critique, il n'a atteint le tout premier rang, en quel genre n'a-t-il point marqué sa place? Voyez un Paul Bourget : poète, critique, voyageur, romancier, novelliste, on pouvait croire, il y a quelques années, que tous ces titres de gloire allaient lui suffire, et voici maintenant qu'il aborde le théâtre, avec une conception et des formules d'art qui lui appartiennent bien en propre. Voyez un France, qui, lui non plus, n'a pu se cantonner dans un genre unique. Voyez un Vogüé qui, à près de cinquante ans, tente avec succès le roman. Voyez un Faguet qui, lui, à première vue, n'a jamais fait que de la critique : mais à quelles questions sa critique n'a-t-elle point touché? et quelle souplesse, quelle encyclopédique curiosité d'esprit son écrasant labeur ne dénote-t-il pas!

De toute cette activité littéraire, il est sorti, dans presque tous les genres, de bien beaux livres. Le recul nous manque, encore une fois, pour que nous puissions, avec toute la fermeté désirable, assigner aux œuvres et aux hommes leur vrai rang dans la série historique, et dégager de nos « impressions » la part d'« impersonnalité » qu'elles comportent. Mais, ceci dit, — car enfin, l'excessive prudence, en critique, pourrait aussi s'appeler d'un autre nom, moins honorable, — croyez-vous que l'impartiale postérité ne placera pas *le Roman russe* tout à côté du livre *de l'Allemagne?* et concevez-vous qu'une histoire du roman européen au XIXe siècle puisse jamais passer *Pêcheur d'Islande* sous silence? On y parlera aussi, j'en suis convaincu, du *Disciple* et de *l'Étape*, et du *Crime de Sylvestre Bonnard*, et peut-être du *Sens de la vie*, et des *Morts qui parlent*. S'il est

possible que certaines pages des *Contemporains* paraissent un peu vieillies, que d'autres on en pourra extraire, ainsi que des *Impressions de théâtre*, pour enseigner à nos arrière-petits-enfans de quelle grâce ailée, de quelle fantaisie souriante le bon sens et l'esprit de finesse peuvent être revêtus dans notre clair pays de France! Et quoique M. Faguet ait déclaré tout récemment, à propos de Brunetière, que tous les critiques, « Sainte-Beuve excepté, » sont voués à l'éternel oubli, nous n'en croirons pas son humilité sur parole, puisque, aussi bien, on lit encore et Quintilien et Boileau. On ne fera pas l'histoire de la critique sans parler de Brunetière et de M. Faguet lui-même. On mentionnera tout au moins la théorie de l'évolution des genres ; on dira que *le Roman naturaliste* a consommé la « banqueroute » de l'école de Zola ; et quand on comparera le grand livre de Nisard au *Manuel de l'histoire de la littérature française*, on déclarera sans doute que le premier paraît un peu léger. Et quant à M. Faguet, je crois qu'on lira longtemps son *Calvin*, son *Voltaire* et son *Buffon*, son *Chateaubriand*, et, sinon tous ses *Politiques et moralistes*, au moins son *Auguste Comte*, et cela, pour ne rien dire des nombreuses et fortes pages de « moraliste » que l'on pourra extraire de toute son œuvre à lui, et de celle de son ami Brunetière. Je ne crois pas non plus que, de sitôt, l'on s'abstienne de lire les savoureux *Essais de psychologie contemporaine*. Quand une génération a produit, avec beaucoup d'autres, les œuvres que je viens de rappeler, elle n'a pas démérité de ceux qui, avant elle, ont eu l'honneur de tenir une plume française.

Je cherche une formule qui me serve à caractériser brièvement, mais avec une suffisante exactitude, le sens général et secret de son effort littéraire, et j'avoue que je ne la trouve pas aisément. Certaines générations, — celle de 1550, par exemple, celle de 1660, celle de 1750, celle de 1850, — sont visiblement associées à une œuvre commune, ont un idéal collectif, parfois même un programme, forment, comme l'on dit, une école, et rien n'est plus simple que de savoir avec précision ce qu'elles ont voulu et ce qu'elles ont fait. Il n'en est pas ainsi pour celle dont nous essayons de dresser le bilan. Soit que les événemens de 1870 eussent dispersé les groupemens juvéniles de la fin de l'Empire, soit que, au lendemain de la guerre les jeunes apprentis écrivains se trouvassent déconcertés, désemparés par les malheurs publics, en quête d'une doctrine d'art et de vie

qui leur pût pleinement convenir, et eussent pris le parti de se frayer isolément une voie, à leurs risques et périls, de travailler et d'écrire en tirailleurs, si je puis ainsi parler, on ne les voit pas, comme en d'autres temps, s'unir autour d'un maître, d'une devise, d'une théorie esthétique. A vrai dire, quelques années plus tard, l'école naturaliste était constituée ; mais c'est une chose bien remarquable qu'à part Édouard Rod, qui s'y rattache un moment, aucun des écrivains dont nous avons eu l'occasion de parler, n'en a jamais fait partie. C'est qu'en réalité, — ils en avaient tous l'obscure ou nette conscience, — le naturalisme retardait sur son temps. On conte que Taine recevant un jour de je ne sais quel romancier naturaliste un livre avec un bel hommage d'auteur où on le saluait, lui Taine, comme le maître incontesté et le père de la nouvelle école, envoya sa carte au jeune auteur avec ce vers de Racine, qui n'aura jamais été plus spirituellement cité :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Taine avait évolué depuis l'*Histoire de la littérature anglaise*, Zola, lui, n'avait pas évolué. L'explosion de « littérature brutale » qui, sous le nom de naturalisme, s'est produite chez nous entre 1875 et 1890, aurait dû éclater vingt ans plus tôt. Et c'est pourquoi la fortune de cette école a été si rapide. Et c'est pourquoi, — exception faite pour Rod, pour Maupassant et pour Huysmans, qui, du reste, s'en sont dégagés, — les jeunes écrivains d'avenir se sont bien gardés de s'y fourvoyer. C'est en dehors du naturalisme, et c'est souvent contre lui qu'ils se sont développés. Et assurément, ils ont gardé quelque chose du naturalisme, en ce sens qu'eux aussi se sont piqués d'observer et de peindre loyalement la nature. Mais ils n'ont pas réduit la nature à ce quelque chose de grossier, de matériel et d'automatique où se complaisait l'étroite pensée d'un Zola ; ils ont cru que l'âme aussi était dans la nature, et ils ont revendiqué le droit de l'étudier et de l'exprimer. Et enfin ils ne se sont pas contentés de copier la nature ; ils ont prétendu l'interpréter ; leurs observations leur ont suggéré des idées, et ils ne se sont pas refusés à les suivre, et à nous les suggérer à leur tour. Et ainsi, de proche en proche, ils ont été ramenés à une conception de la littérature qui n'est pas sans analogie avec celle de nos grands écrivains classiques. Prenez l'œuvre d'un Bourget

et d'un Loti, d'un Brunetière et d'un France, d'un Vogüé et d'un Lemaître, d'un Rod et d'un Faguet : peindre l'homme complet dans la nature indéfiniment élargie, et tirer de cette étude des observations et des leçons pour la vie : n'est-ce pas à peu près ainsi qu'ils ont tous entendu l'œuvre littéraire ? Il n'y avait pas de conception qui fût alors plus opportune, et plus secrètement conforme à notre grande tradition nationale.

IV

Si cette conception, comme je le crois, implique une philosophie générale, il n'est peut-être pas sans intérêt d'essayer de la dégager. La génération précédente, celle des Renan et des Taine, avait vécu sous l'empire et sous l'obsession, on peut bien dire sous la tyrannie d'une idée unique, et presque d'une idée fixe, celle de la Science. Les merveilleux progrès et les applications indéfinies des sciences positives avaient fait naître dans les âmes les espérances les plus naïves et les plus démesurées. On ne rêvait plus que de naître, de vivre et de mourir scientifiquement. On avait, non pas seulement la religion, mais la superstition de la Science, comme on avait eu, à l'époque de la Renaissance, la religion, et même la superstition de l'Art. Et cette grande conception de la Science enfermait en son sein, couvrait en quelque sorte de son prestige plus d'une fâcheuse équivoque. D'abord, elle impliquait l'idée ou la croyance que la connaissance de type scientifique est le seul mode de connaissance qui soit à la portée de l'homme. Ensuite, elle effaçait arbitrairement la vieille, la nécessaire distinction entre les sciences morales et les sciences de la nature. D'autre part, à ne tenir compte même que de ces dernières, elle décrétait d'autorité la foncière unité de la science, comme si les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences biologiques n'étaient pas profondément différentes de nature, de méthodes et d'objet. Et enfin, elle habituait les esprits à ne concevoir je ne dis pas seulement la science, mais les choses mêmes que sous les espèces de la mathématique. Sur tous ces points la récente critique des sciences a fait une lumière décisive, et l'on peut dire que la conception de la science qui dominait il y a un demi-siècle est aujourd'hui périmée.

Contre cette conception, que quelques-uns de ses savans et

de ses philosophes commençaient déjà à battre en brèche, la génération littéraire de 1870 a réagi à sa manière. D'abord, en vertu de cette loi constante de la vie qui veut que les générations successives soient en contradiction les unes avec les autres, et que la première démarche par laquelle les fils manifestent leur existence personnelle soit de prendre le contrepied de ce qu'ont pensé leurs pères. En second lieu, la guerre était venue nous prouver par les faits que la science ne change pas grand'chose à la pauvre nature humaine, et nous pouvions nous demander en quoi cette Allemagne, si fière de sa science, et que nous avions si ingénument admirée, nous aurait plus durement traités, si elle eût été moins savante : sa science, par hasard, lui aurait-elle surtout servi à fabriquer de meilleurs canons ? En même temps, l'idée spencérienne de l'inconnaissable s'insinuait chez les esprits les plus divers et y restaurait certaines conceptions sagement positivistes qu'un retour offensif de la métaphysique allemande avait, pendant trop longtemps, trop aisément oblitérées. Enfin, l'inquiétude morale et sociale que les grands bouleversemens auxquels on venait d'assister avaient fait naître dans les âmes s'accommodait mal de ce déterminisme rigoureux, absolu où les conceptions « scientistes » avaient voulu enfermer nos efforts. Si tout ce que nous sommes, si tout ce que nous voulons être est déterminé d'avance, à quoi bon agir, à quoi bon vivre même ? Il n'y a qu'à se coucher au bord du chemin, et à attendre là que la roue de la fatalité daigne passer sur nous.

Voilà ce qu'un peuple qui veut vivre ne saurait admettre. Voilà ce contre quoi proteste en nous je ne sais quel instinct secret que nous sentons plus fort, plus fécond et plus juste que tous les syllogismes? — « Le cœur a ses raisons... : » le cœur, et la vie aussi. C'est ce qu'ont dû sentir les Renan et les Taine, car, dans leurs derniers écrits, sans renier assurément les convictions de leur jeunesse, et même en les maintenant toujours, ils s'efforcent visiblement, à leur insu d'ailleurs, d'en atténuer les conséquences, ou de les concilier avec les exigences de la vie morale et de l'action pratique. La lettre de Taine sur *le Disciple* est à cet égard infiniment curieuse, pour ne rien dire de maintes pages des *Origines ;* et il suffit de lire la *Préface* de *l'Avenir de la Science* pour se rendre compte que, si Renan avait rédigé en 1890 « son vieux Pourana » de 1848, il l'eût écrit un peu différemment.

Ces atténuations, ces contradictions, ces repentirs n'ont pas

échappé à la clairvoyance de leurs disciples. Le rationalisme éperdu que ses devanciers avaient hérité tout à la fois de la philosophie hégélienne et du XVIIIe siècle français, la génération de 1870 n'a pu s'en contenter; elle a vite trouvé illusoire cette foi profonde, aveugle et superstitieuse dans la toute-puissance, la toute bonté, la divinité de la Science qui avait animé, soutenu les grands esprits et les grands écrivains dont elle s'était nourrie avec une filiale ferveur. Il n'est pas jusqu'à M. Anatole France qui, dans la majeure partie de son œuvre, n'ait jeté quelque discrédit sur « la nouvelle idole » à laquelle ses maîtres et lui-même avaient tant de fois payé tribut : *le Jardin d'Épicure* n'est pas d'un adorateur sans nuances et sans réserves de la Science. Et quant aux autres, les Loti, les Bourget, les Vogüé, les Faguet, les Lemaître, les Rod, les Brunetière, chacun à sa manière et à son rang, les uns, en entretenant en nous le sens et l'effroi du mystère, en nous amenant jusqu'aux bords de l'Inconnaissable; les autres, en défendant les droits du cœur et des puissances d'intuition, les uns en faisant profession d'impressionnisme critique, les autres en combattant l'esprit du XVIIIe siècle, ou en opposant la science à la religion, tous ils ont, plus ou moins consciemment, coopéré à cette *réaction contre le Scientisme*, qui restera, je crois, au point de vue philosophique, l'apport propre et le trait dominant de toute une génération intellectuelle. Le célèbre, trop célèbre article de Brunetière, *Après une visite au Vatican*, n'aurait pas fait tant de bruit si, d'une part, il n'avait pas été préparé par tout un mouvement de pensée antérieur, et si, d'autre part, il n'avait pas ramassé, condensé, cristallisé sous une forme brillante, impérieuse, et même agressive, mille tendances latentes des esprits contemporains.

Essayons, des accidens et des exagérations de la polémique, de dégager, sur ce point essentiel, l'état d'esprit de toute cette génération. « Si l'on osait faire parler l'un des « maîtres de l'heure » au nom de tous, il me semble que l'on pourrait, à peu de chose près, lui prêter le langage que voici :

« Nous ne croyons plus à la Science, comme y ont cru les Renan, les Berthelot et les Taine. Nous n'en faisons plus une « religion; » nous n'admettons plus qu'elle réponde à toutes nos aspirations, et, comme eût dit Pascal, qu'elle « remplisse tous nos besoins; » nous ne pensons plus qu'elle soit la seule génératrice de toute certitude; et nous ne pouvons plus la con-

cevoir comme le type unique du savoir et comme l'unique règle de l'action. Entendons-nous bien : nous ne nions pas la science; nous n'en proclamons pas la « banqueroute ; » nous n'en contestons pas les progrès ; nous n'en répudions pas les acquisitions durables, ni même, quelle qu'en soit d'ailleurs la rançon, les réels « bienfaits. » Seulement, nous croyons qu'il y a une foule de choses, et de choses essentielles, qui échappent à ses prises : la religion, la morale, la politique, la philosophie même, l'art enfin sous toutes ses formes. Toutes ces choses-là nous paraissent décidément « d'un autre ordre, » pour parler encore comme Pascal ; et au seuil de chacune d'elles, nous voudrions, en la renversant, inscrire la devise de Platon : « Que nul n'entre ici, s'il n'est *que* géomètre. »

Et assurément, cette attitude de pensée, les écrivains dont nous avons parlé ne l'ont pas eue toujours et partout ; cette « *via media* entre la Science et la Foi, » comme l'appelle très heureusement M. Bourget, ils ne l'ont pas du premier coup découverte, ils ont tâtonné, ils se sont contredits, ils se sont repris, ils sont revenus plus d'une fois aux erremens de la génération précédente ; sur quelques points ce que j'ai cru pouvoir appeler leur réaction contre le scientisme a été insuffisante. Par exemple, n'y a-t-il pas dans les constructions psychologiques de M. Bourget quelque excès d'appareil « scientifique ? » Et Brunetière n'avait-il pas dans l'impersonnalité et l'objectivité de sa critique une confiance quelque peu excessive, et n'attribuait-il pas aux conclusions de la « méthode évolutive » une valeur « scientifique » et même, — il a prononcé le mot, — « mathématique, » qu'elle était assez loin d'avoir... ? Mais il n'importe. Les novateurs les plus originaux ne le sont jamais entièrement ; ils procèdent toujours de leurs devanciers ; ils prolongent le passé, même quand ils réagissent contre lui. La génération de 1870 a certainement gardé quelque chose de « l'intellectualisme » de sa devancière. A voir l'ensemble et la direction de son effort, elle n'en a pas moins vigoureusement réagi contre l'intellectualisme ; elle a ruiné la religion de la science.

V

Elle a été plus divisée au point de vue moral : c'est qu'il est plus facile de détruire que de reconstruire, plus aisé de s'en-

tendre sur des négations que sur des affirmations. Ce que l'on peut dire à l'honneur de presque tous ces écrivains, c'est qu'ils ont très vivement, et parfois douloureusement, senti l'importance du problème. Dans son beau livre sur *les Idées morales du temps présent*, Édouard Rod, on s'en souvient, distinguait en *négatifs* et en *positifs* les esprits qui, il y a vingt ans, agissaient le plus fortement sur les consciences : et il constatait que les seconds étaient plus nombreux que les premiers, et que le courant positif tendait de plus en plus à l'emporter sur l'autre. L'observation était juste, et elle l'est devenue plus que jamais. Parmi les écrivains qui ont aujourd'hui, — ou qui devraient avoir, — entre cinquante-cinq et soixante-dix ans, — j'entends ceux qui comptent, et que je n'ai pas tous étudiés, — je n'en aperçois véritablement qu'un seul, qui puisse être décidément rangé parmi les négatifs, ou, si l'on préfère, parmi les purs *amoralistes :* c'est le plus âgé d'entre eux, précisément, c'est M. Anatole France. Mais les autres, tous les autres, même les plus libres ou les plus fantaisistes, ont su faire, suivant une belle parole de Brunetière, « la part sacrée de ce qu'il fallait détruire et de ce qu'il fallait savoir conserver à tout prix ; » ils n'ont pas jonglé avec les questions de morale ou de moralité ; et ils auraient pu dire avec le poète :

> J'honore en secret la duègne
> Que raillent tant de gens d'esprit,
> La vertu...

Seulement, ils n'ont pas tous été d'accord sur la façon de la concevoir et sur la base à lui trouver. Les uns, un peu flottans, comme M. Jules Lemaître, ballottés d'un pôle à l'autre, sans grand luxe de théories, sans grand effort de spéculation, se sont contentés de « laïciser » à l'usage des « honnêtes gens » d'aujourd'hui les enseignemens les plus généraux de la morale chrétienne. Les autres, comme Édouard Rod, plus inquiets, plus ballottés encore, plus philosophes aussi, très frappés de l'inconsistance que présentent aux regards tous les essais de morale indépendante, embrassant d'ailleurs très exactement toutes les données du problème, semblaient, à chaque instant, sur le point de conclure que la seule solution satisfaisante en était dans le retour à la morale religieuse ; mais, la foi leur manquant, ils s'arrêtaient à un discret stoïcisme. Un autre encore,

comme M. Émile Faguet, esprit incroyablement libre et réaliste, dégagé de toute espèce de mysticisme, positiviste d'éducation et de tendance, nourri d'Auguste Comte, nourri de Nietzsche, un peu sceptique peut-être sur le fond des choses pour avoir manié trop d'idées et fait le tour de trop de systèmes, mais profondément convaincu de la haute nécessité sociale de consolider les « préjugés nécessaires » et de respecter les « illusions bienfaisantes, » fonde le devoir sur l'honneur, et propose de reconstruire sur cette base, peut-être plus fragile et « subjective » qu'il ne pense, tout l'édifice de la morale.

On sait comment les écrivains et penseurs de la génération précédente, quand il leur arrivait, ce qui n'était pas très fréquent, d'aborder la question morale, posaient le problème et inclinaient à le résoudre. A vrai dire, ils le posaient moins qu'ils ne l'éludaient, et ils le résolvaient moins qu'ils n'en ajournaient indéfiniment la solution. A leurs yeux, la science suffisait à tout, avait réponse à tout, et la morale qu'ils préconisaient était donc une « morale scientifique. » Mais comme ils ne pouvaient nier que la Science ne fût pas encore complètement constituée, c'était donc à l'avenir, au lointain et incertain avenir qu'ils remettaient le soin de dégager de la Science achevée la morale nécessaire à l'humanité nouvelle. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, écrivait Taine, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher. » Aujourd'hui, ou plutôt demain. Et pas un instant, ces admirables idéologues ne se demandaient comment vivrait l'homme, l'homme réel, le pauvre être de chair et d'os, de sang et de muscles, de sentimens et d'instincts, de passions, de désirs et de rêves, en attendant qu'on lui eût trouvé une morale. Cette candide imprévoyance, jointe à la vanité foncière de l'entreprise, — car si l'on pouvait tirer une morale de la science, elle serait parfaitement immorale, — ont peu à peu détaché tous ceux qui pensent de cette conception d'une morale scientifique ; et c'est peut-être le seul point sur lequel ils soient, en pareille matière, aujourd'hui, tous à peu près d'accord.

Deux d'entre eux sont allés plus loin encore. Esprits très philosophiques et très réalistes tous les deux, très décidés à ne pas lâcher la proie pour l'ombre, obsédés d'ailleurs jusqu'à l'angoisse par le problème moral, ils sont arrivés l'un et l'autre,

par des voies fort différentes, à des conclusions identiques. L'un, M. Bourget, en sa qualité de psychologue et de romancier, faisait profession d'étudier l'âme humaine sur le vif, dans la réalité quotidienne de ses passions, de ses maladies même. La question qui se posait à lui, qu'il rencontrait à chaque pas de ses études, de ses réflexions, de ses expériences, c'était celle de la nécessité d'une morale, non pas d'une morale théorique, abstraite, codifiée sur le papier « qui souffre tout, » comme le disait déjà la grande Catherine, mais d'une morale pratique, efficace, et capable, dans la réalité de la vie, d'imposer un idéal, de faire respecter des règles, de refréner des passions et, tantôt en les stimulant, tantôt en les bridant, d'agir sur des volontés. A la question ainsi posée on sait quelle réponse a finalement faite l'auteur du *Disciple*. Il a trouvé, à l'usage, les prescriptions de la morale rationnelle toutes platoniques et inefficaces; seule la morale religieuse, et, plus précisément, la morale chrétienne, plus précisément encore, la morale catholique lui a paru remplir toutes les conditions d'une morale véritable et réellement agissante. Nous voilà bien loin du temps où Édouard Rod rattachait M. Bourget au groupe des « négatifs. »

A ce groupe jamais personne n'a été tenté d'agréger Brunetière, bien qu'il se soit trouvé quelqu'un pour le mettre au rang des « malfaiteurs littéraires. » Lui aussi, de très bonne heure, il était en quête d'une vraie morale, et, nourri des enseignemens de ses maîtres, plein de défiance à l'égard de l'idée religieuse, il cherchait en dehors d'elle la doctrine souhaitée. Un moment, sous l'influence de Schopenhauer, il crut l'avoir trouvée. En « laïcisant » les enseignemens des grandes religions, il crut qu'on pourrait constituer une morale qui aurait à la fois l'autorité de la morale religieuse et l'intelligibilité des morales rationnelles. Vit-il un jour tout ce que cette « laïcisation » comportait d'arbitraire, comprit-il qu'elle ressemblait à un éclectisme d'un nouveau genre, et se rendit-il compte qu'étant une invention tout humaine, elle perdrait immédiatement aux yeux des hommes l'autorité même dont il voulait l'armer? Ce qui est sûr, c'est qu'un jour vint où cette solution lui parut bâtarde et ruineuse. Et les fortes paroles de Scherer s'imposaient à son esprit :

Sachons voir les choses comme elles sont : la morale, la bonne, la vraie, l'ancienne, l'impérative, a besoin de l'absolu; elle aspire à la transcen-

dance : elle ne trouve un point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient une chose frivole si elle n'implique des relations éternelles... Une morale n'est rien si elle n'est pas religieuse...

Mais il ne s'en tenait pas là ; et choisissant, d'un point de vue tout spéculatif encore, entre les diverses formes religieuses, il manifestait nettement, pour des raisons morales et sociales tout ensemble, sa préférence à l'égard du catholicisme.

On sait le reste, et comment une adhésion, simplement philosophique et toute théorique, est devenue peu à peu une adhésion engageant la foi personnelle et intime. Alors que la génération précédente s'était développée tout entière et jusqu'au bout en dehors de l'idée religieuse, la génération de 1870, par quelques-uns de ses principaux représentans, — pour ne rien dire ici de quelques autres, les Coppée et les Huysmans, par exemple, — n'a pas cru devoir imiter cette réserve. « En vain, disait Brunetière, a-t-on voulu écarter la question : elle est revenue ; nous n'avons pas pu, nous non plus, l'éviter ; et ceux qui viendront après nous ne l'éviteront pas plus que nous. »

VI

Ce n'est pas que, sur la question religieuse, nos aînés n'aient été partagés encore, et l'on sait de reste que tous n'ont point suivi Brunetière et M. Bourget. Celui d'entre eux qui s'est montré le plus résolument hostile à ces nouvelles tendances, c'est M. Anatole France. Étant de tous le plus âgé, il était d'ailleurs assez naturel qu'il restât de tous le plus engagé dans l'esprit de la génération précédente. Si, un moment, on a pu le croire assez détaché des idées qu'il avait héritées d'elle, il s'est vite repris, et, depuis quinze ans, son anticléricalisme théorique et pratique n'a connu aucune défaillance. Renan lui-même, le dernier Renan, eût-il souscrit à toutes les déclarations auxquelles, sur ce chapitre, le biographe de Jérôme Coignard s'est laissé entraîner ? On en peut douter. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elles eussent vivement scandalisé le dernier Taine.

Le cas de M. France a été, d'ailleurs, isolé parmi ses contemporains. Ceux-là mêmes dont les tendances se rapprochaient le plus des siennes, ont été trop préoccupés du problème moral pour ne pas sentir qu'à combattre les idées religieuses,

c'était la morale, et la moralité elle-même que l'on risquait d'affaiblir, et peut-être même de ruiner; et quand on a conscience d'une pareille besogne, on conçoit qu'elle répugne à certaines délicatesses : tout le monde n'a pas l'âme d'un « combiste » impénitent.

Cet état d'âme, il faut en féliciter la corporation, est devenu extrêmement rare parmi les hommes de lettres d'aujourd'hui. Tous, ou presque tous, d'ailleurs, ont subi, plus ou moins directement, l'influence doucement apaisante d'un très grand et généreux Pape, — auquel, demain, on rendra justice, — et qui a usé sa vie et son génie à dissiper tous les vieux malentendus entre « l'Église et le siècle. » Pour nous en tenir à ceux que nous avons étudiés, voyez combien leur attitude à tous, quand elle n'est pas même chaleureusement sympathique, est profondément, sincèrement respectueuse à l'égard des choses religieuses. Ne parlons pas de Vogüé, si naturellement, si généreusement déférent pour tout ce qui est chose d'âme et de conscience, et qui, même lorsqu'il n'adhérait pas, même lorsqu'il constatait, dans cet ordre d'idées, des mesquineries ou des ridicules, ne se fût pas pardonné même un léger sourire. Mais M. Jules Lemaître qui, lui, sourit quelquefois, et même égratigne, si l'on excepte peut-être *Serenus*, son œuvre ne dément pas trop ce qu'il disait au début de sa carrière, lorsque, parlant de M. France, et énumérant les avantages d'une éducation ecclésiastique, il ajoutait : « Et (sauf le cas de quelques fous ou de quelques mauvais cœurs), quand plus tard la foi vous quitte, on demeure capable de la comprendre et de l'aimer chez les autres, on est plus équitable et plus intelligent. » Mais Pierre Loti, dans lequel de ses livres n'a-t-il pas proclamé son respect attendri pour tous les symboles, pour toutes les formes du sentiment religieux? dans lequel n'a-t-il pas jeté son cri d'adoration éperdue pour la réalité ineffable qu'il pressentait derrière toutes ces images et toutes ces formules? Et puisque nous n'avons pu la citer dans l'étude que nous lui avons jadis consacrée, rappelons ici l'admirable page, presque testamentaire d'accent et d'intention, qui termine *Un pèlerin d'Angkor :*

La souveraine Pitié, j'incline de plus en plus à y croire et à lui tendre les bras, parce que j'ai trop souffert, sous tous les ciels, au milieu des enchantemens ou de l'horreur, et trop vu souffrir, trop vu pleurer et trop vu prier. Malgré les fluctuations, les vicissitudes, malgré les révoltes cau-

sées par des dogmes étroits et des formules exclusives, l'existence de cette Pitié suprême, on la sent plus que jamais s'affirmer universellement dans les âmes hautes qui s'éclairent à toutes les grandes lueurs nouvelles. De nos jours, il y a bien, c'est vrai, cette lie des demi-intelligences, des quarts d'instruction, que l'actuel régime social fait remonter à la surface et qui, au nom de la science, se rue sans comprendre vers le matérialisme le plus imbécile, mais, dans l'évolution continue, le règne de si pauvres êtres ne marquera qu'un négligeable épisode de marche en arrière. La Pitié suprême vers laquelle se tendent nos mains de désespérés, il faut qu'elle existe, quelque nom qu'on lui donne; il faut qu'elle soit là, capable d'entendre, au moment des séparations de la mort, notre clameur d'infinie détresse, sans quoi la création, à laquelle on ne peut raisonnablement plus accorder l'inconscience comme excuse, deviendrait une cruauté par trop inadmissible à force d'être odieuse et à force d'être lâche.

Et, de mes pèlerinages sans nombre, les futiles ou les graves, ce faible argument si peu nouveau est encore tout ce que j'ai rapporté qui vaille.

Je ne sais si M. Émile Faguet irait jusque-là. Simple positiviste nourri de Nietzsche, il n'a jamais, ce me semble, abordé bien en face le problème religieux, et il a trouvé le moyen d'écrire un petit livre sur Dieu, sans nous dire avec précision si, oui ou non, il y croyait. Mais qu'il ne soit pas antireligieux, il a publié tout un juste volume pour nous le faire savoir, et qu'il soit très sincèrement respectueux de la religion, de toutes les religions, qu'il ait même pour elles une très active sympathie, une sympathie qui va jusqu'à les défendre quand elles sont persécutées, c'est ce que nous crie son œuvre tout entière. Les « positifs » ont toujours eu dans ce positiviste le plus libre, mais le plus sûr des alliés.

Une sympathie respectueuse et croissante pour la religion en général, et pour le catholicisme en particulier, sympathie allant parfois jusqu'à l'adhésion formelle; une préoccupation morale très sérieuse, très intense, très réaliste aussi; une disposition très philosophique à répudier les empiétemens illégitimes de la science, et à la contenir dans ses justes limites; un libre retour en littérature à notre grande tradition nationale et classique; un grand désir de justice sociale et d'équité politique dans une France plus forte, plus respectée, plus unie : tel paraît bien avoir été le commun idéal intérieur de la génération littéraire dont l'œuvre aujourd'hui s'achève, et qui, déjà, a vu tomber plus d'un des siens dans les sillons qu'elle a tracés. A-t-elle réalisé tout son rêve? Hélas! quelle est

la génération humaine qui réalise tout le sien? « Elle n'a pas de victoire à son actif, cette génération des jeunes gens de la guerre, cela est vrai, — écrivait il y a plus de vingt ans M. Bourget, dans l'émouvante préface de son *Disciple*. — Elle n'a pas su établir une forme définitive de gouvernement, ni résoudre les problèmes redoutables de politique étrangère et de socialisme. Pourtant, jeune homme de 1889, ne la méprise pas. Sache rendre justice à tes aînés. Par eux, la France a vécu ! »

Oui, la France a vécu, dangereusement vécu même par momens, et nous savons assez d'histoire pour rendre à ceux qui l'ont fait vivre le juste hommage auquel ils ont droit. La génération de la guerre, nous le voyons mieux encore aujourd'hui, n'a pas à rougir de son œuvre. Venue à la vie spirituelle et civique à une heure tragique, elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour réparer les ruines qu'elle n'avait pas causées. Elle a souffert dans son esprit et dans son cœur, dans sa fierté et dans sa tendresse. Mais les amères leçons de l'expérience n'ont pas été perdues pour elle. Elle a mieux connu l'homme tel qu'il est et la vie réelle que celles qui l'avaient précédée dans l'existence; elle s'est fait moins d'illusions sur le monde et sur l'étranger; elle a moins vécu d'une vie toute cérébrale; elle nous a légué de belles œuvres, fortes, humaines et profondes; elle a entretenu parmi nous, avec l'idée toujours présente du relèvement de la patrie, de hautes et nobles inquiétudes. En un mot, elle a créé ce quelque chose d'assez complexe et pourtant de très précis qu'on appelait, il y a vingt ans, *l'esprit nouveau*.

Cet « esprit nouveau, » c'est celui-là même que nous avons essayé de définir au cours des pages qui précèdent. C'est cet esprit qui a animé, soulevé, soutenu presque tous les écrivains dont nous avons parlé, et ceux aussi dont nous n'avons point parlé encore. Et nous, qui avions vingt ans vers 1890, nous à qui M. Bourget dédiait la Préface de son *Disciple*, et Vogüé celle de ses *Regards historiques et littéraires*, c'est cet esprit libre, clair, généreux, bien français, que nous avons respiré en nous éveillant à la vie intellectuelle. Nous aurons été dans l'histoire la génération de l'esprit nouveau.

Hélas! et sans qu'il y eût, ce semble, de notre faute, cet esprit a subi une longue éclipse. Notre jeunesse, à nous non plus, n'aura pas été gâtée par la vie. Si elle n'a pas, comme la génération antérieure, eu à vingt ans sous les yeux le doulou-

reux spectacle de la guerre étrangère, de l'invasion, elle a vu, dès ses premiers pas, son élan brisé par une déplorable guerre civile. Elle a souffert, elle s'est mûrie dans l'angoisse. Elle a connu les jours sombres du régime « abject, » les injustes proscriptions, une nouvelle révocation de l'édit de Nantes. Elle n'a pourtant point perdu courage. Elle a travaillé dans le silence et dans la tristesse. Elle a continué, prolongé de son mieux l'œuvre de ses devanciers. Comme eux, elle a gardé dans les destinées du pays une invincible confiance. Voici que des jours meilleurs commencent à luire pour elle. Selon une parole qui mérite de devenir historique, « le fifre allemand a sonné le ralliement français. » Cette France qui, il y a quelques années à peine, paraissait minée de pacifisme et d'antipatriotisme, sans fracas, sans provocation inutile, s'est ressaisie, a montré qu'elle voulait vivre. Elle a très simplement accepté, avec entrain, presque joyeusement, à la française, le plus dur sacrifice qu'on pût demander à un peuple, à une démocratie surtout, et dont beaucoup ne la croyaient pas capable. Elle a voulu un chef qui la représentât dignement devant l'étranger, et qui se donnât pour tâche de favoriser, de réconcilier, de rassembler toutes les énergies nationales. En dépit d'éphémères résistances, l'esprit nouveau recommence à souffler sur ce peuple dont, paraît-il, on se partageait déjà les dépouilles. Il anime visiblement toute une jeunesse nouvelle qu'on dit meilleure que la nôtre, douée de plus de volonté, de plus de foi, de plus de vertu. Puisse-t-on dire vrai! Puisse-t-elle ignorer nos épreuves! En tout cas, elle nous aura avec elle pour les œuvres d'apaisement, de concorde et de relèvement que, nous aussi, nous avions rêvées; et elle aura avec elle également tous ceux d'entre nos aînés qui nous ont prêché la confiance et frayé la voie. Et puissent les efforts concertés de ces trois générations unies dans un commun idéal préparer à nos descendans une France moins divisée, plus forte, plus prospère et plus heureuse que celle que nous avons connue, — et que nous avons tant aimée malgré tout!

VICTOR GIREAUD.

LE GÉNÉRAL MAISON

ET

LE 1ER CORPS DE LA GRANDE ARMÉE

I

A la nouvelle qu'après la désastreuse campagne de Saxe l'armée française se repliait sur le Rhin, la population d'Amsterdam se souleva le 15 novembre 1813. Il était à prévoir que la rébellion gagnerait rapidement les autres villes de la Hollande, rattachée à l'Empire depuis l'abdication du roi Louis. Le général Molitor, commandant militaire, impuissant à maintenir l'ordre avec les faibles troupes dont il disposait, avait dû se replier sur Naarden et Gorcum.

En apprenant les événemens de Hollande, informé que Bulow et Wintzingerode marchaient sur Amsterdam, tandis que Schwarzenberg et Blucher demeuraient immobiles sur la rive droite du Rhin, Napoléon put croire tout d'abord que l'ennemi projetait de concentrer son effort sur la Belgique ou de tenter une opération d'hiver dans les Pays-Bas. Pour faire face à cette double éventualité, l'Empereur avait donc acheminé vers le Brabant le général Lefebvre-Desnoëttes avec 2000 hommes de cavalerie légère, puis les deux divisions de jeune garde Barrois et Roguet. Il avait dirigé sur Namur le maréchal Mortier et la vieille garde. Enfin il expédiait en Belgique quelques gendarmes commandés par le général Henry.

Si le 1er et le 13e corps de la Grande Armée eussent été disponibles, les 70 000 hommes dont ils se composaient auraient suffi sans aucun doute à nous maintenir en possession de la Hollande et de la Belgique. Mais le 1er corps avait été fait prisonnier à Dresde et le 13e s'était vu rejeté sous Hambourg. Comme les dépôts des régimens formant ces deux corps d'armée tenaient garnison en Belgique, l'Empereur avait prescrit, dès le commencement de novembre, la reconstitution du 1er corps à l'aide de ces dépôts, que devait, dans sa pensée, fortifier prochainement l'arrivée des conscrits, tandis que d'autres conscrits, des douaniers et des marins assureraient la défense des places. Le général Decaen fut désigné pour prendre le commandement de cette armée. Toutefois, les levées ne donnèrent pas les résultats qu'on en attendait. Decaen, ne pouvant suffire à tout et soucieux de sauvegarder le grand arsenal d'Anvers plus encore que de défendre la Belgique, avait dû, faute de troupes, abandonner les îles des bouches de l'Escaut et évacuer Bréda, ainsi que Willemstad. Mécontent de Decaen, Napoléon retira le commandement du 1er corps à cet excellent soldat. Pour remplacer Decaen, l'Empereur choisit le général Maison, dont il avait apprécié la valeur en Russie et en Saxe et auquel il destinait un bâton de maréchal.

Nommé commandant du 1er corps par décret du 21 décembre 1813, Maison arriva à Anvers le 25. La 24e division militaire était placée sous ses ordres, ainsi que la division de cavalerie de la garde Lefebvre-Desnoëttes et les deux divisions de jeune garde Barrois et Roguet. En outre, ses instructions l'informaient qu'à tout événement il était lui-même subordonné au maréchal Macdonald, chargé de surveiller le Rhin de Coblentz à Arnhem avec les débris du 11e corps d'armée et du 2e corps de cavalerie. Le 1er corps, auquel Anvers était assigné comme point de rassemblement, devait être constitué à trois divisions; mais pour compléter la garnison d'Anvers, celles des places et forts qui en dépendaient, Maison dut leur abandonner les 7 000 hommes arrivés à destination du 1er corps, alors que par ailleurs les plus sérieuses difficultés en retardaient l'organisation, car les dépôts, qui attendaient 16 000 recrues, n'en avaient encore reçu, à la date du 28 décembre, que 6 500. Il ne restait donc à Maison, pour tenir la campagne, que les divisions d'infanterie Barrois et Roguet, et la division de cavalerie Lefebvre-

Desnoëttes, dont aucune n'appartenait à ce corps d'armée.

Si la garnison d'Anvers avait été par elle-même suffisante à défendre cette place, et si le 1er corps avait été organisé, Maison se serait porté avec les troupes de ce corps et la division Roguet, d'abord sur les Nèthes, ensuite sur le Démer. A ne pas défendre les Nèthes et le Démer, la Belgique était perdue, car, ces lignes une fois abandonnées, aucune autre ne s'offrait jusqu'à la ligne des places de l'ancienne frontière. Mais, avec les faibles moyens dont il disposait, le général en chef devait toujours rester à même de resserrer sur Anvers les quelques bataillons du 1er corps nécessaires à en compléter la garnison, de façon à pouvoir maintenir l'ennemi à distance et l'empêcher de brûler la flotte et les chantiers. En effet, le 11 janvier, Bulow attaquait Roguet à Hoogstraeten et le refoulait sous Anvers, puis il s'avançait, le 13, jusqu'à Wyneghem. Mais, soupçonnant que Maison, qui avait appelé de Bruxelles à Lierre la division Barrois, allait se jeter sur ses derrières, Bulow se retira la nuit même vers Bréda.

La précipitation avec laquelle Bulow venait de lever le siège faisait disparaître toute inquiétude relativement à un retour immédiat des alliés devant Anvers. Cependant Maison ne voulut point tenter de poursuivre à travers les bruyères de la Flandre et par de mauvais chemins un ennemi que la promptitude de sa retraite rendait difficile à entamer. Il semblait du reste vraisemblable que Bulow se disposait à suivre son plan d'invasion et qu'il allait combiner son mouvement avec les Russes qui marchaient par Eindhoven sur Maestricht, cherchant à couper Macdonald et à gagner Bruxelles par Louvain. Maison résolut donc de se porter sur Louvain, dans l'intention de se lier par sa droite au corps du duc de Tarente, dont un détachement de cavalerie occupait Hasselt.

Cependant Macdonald, qui, pressé de toutes parts, s'était retiré lentement sur Liège, recevait l'ordre de gagner au plus tôt les Ardennes. A Liège, les autorités civiles s'émeuvent en apprenant le prochain départ des troupes. Le comte de Péluse, commissaire extraordinaire, prescrit au baron de Micoud, préfet de l'Ourthe, d'évacuer le département. Micoud veut enlever les papiers de la préfecture et ceux des diverses administrations, mais il manque de force armée pour appuyer ses réquisitions. Il réunit pourtant deux cents voitures à peine suffisantes pour

contenir les archives de l'Ourthe et celles de la Roer dont les différens services refluent sur Liège. A Bruxelles, le comte de Pontécoulant, commissaire extraordinaire, ordonne aux préfets de prendre secrètement leurs mesures d'évacuation et invite, d'ailleurs sans succès, le général Chambarlhac, commandant la 24e division militaire, à se retirer avec lui sur Valenciennes et Condé. Spectacle douloureux : ce n'est pas seulement une armée française qui bat en retraite, c'est la France elle-même qui recule et abandonne des provinces qu'elle avait crues définitivement conquises, annexées, incorporées à son empire.

Tardivement prévenu de la retraite de Macdonald et lié par les ordres de l'Empereur qui lui prescrivaient de ne point s'éloigner d'Anvers, Maison ne put aller remplacer au pont de Liège l'arrière-garde du duc de Tarente. Il dut se contenter de porter à marches forcées dans cette direction une colonne légère, dont il confia le commandement au général Castex, qui venait d'être substitué à Lefebvre-Desnoëttes. Mais Castex arriva trop tard en vue de Liège pour agir utilement et fut obligé de se replier sur Louvain. Ainsi apparaissent les regrettables conséquences de la mesure que, pour renforcer sa trop faible armée, Napoléon dut se résigner à prendre en rappelant à soi Macdonald; car aussitôt que la tête des troupes de Wintzingerode apparut sur Namur, Bulow, qui restait concentré à Bréda avec 24 000 hommes, achemina vers Bruxelles l'une des divisions de son armée, la division Borstell.

Deux partis s'offraient dès lors à Maison : ou bien, acceptant de se voir coupé de la France, il s'enfermerait dans Anvers; ou bien, laissant dans cette place une forte garnison, il se porterait avec les 4 000 hommes de la division Barrois et les 800 cavaliers de Castex au-devant de l'ennemi, pour en retarder la marche sur la ligne des places du Nord. Maison choisit le second de ces deux partis qu'il considérait comme étant « le plus utile » à sa patrie, mais aussi le plus dangereux et « le moins brillant pour lui. » Il irait donc attendre les têtes de colonnes ennemies qu'il repousserait aisément, engageant ainsi son adversaire à peser sur lui avec des forces supérieures; mais alors, refusant un combat trop inégal, Maison exécuterait un mouvement rétrograde pour aller prendre une autre position. Tel est le plan que le commandant du 1er corps suivra constamment durant cette pénible campagne, dont nous allons tenter de faire le récit.

II

Le 30 janvier 1814, Maison s'établissait à Bruxelles avec la division Barrois, tandis que le général Meuziau, commandant le 2e chasseurs à cheval de la garde, allait occuper les hauteurs d'Etterbeek, observant de là les routes de Wawre et de Louvain. Maison faisait en outre tenir Waterloo par 50 chevaux et 150 fantassins et poussait la colonne Castex avec un bataillon de douaniers vers Nivelles. Le détachement commandé par Castex devait maintenir les alliés sous la menace d'un mouvement de nos troupes vers Namur, tandis que le général en chef, occupant avec le gros de ses forces la capitale du Brabant, conservait une attitude propre à faire craindre à tout corps ennemi, arrivant sur Louvain, de le voir marcher à lui. En prenant ces dispositions, Maison n'avait d'autre but que de retarder l'ennemi et gagner du temps pour l'armement des places de l'ancienne frontière. Avec 5 000 hommes, quel autre projet eût-il pu former ?

« J'espère, écrivait-il au ministre, que Sa Majesté voudra bien voir que si, au lieu de prendre ce parti, je fusse resté en avant d'Anvers, toute la frontière du Nord eût été découverte, et nos places qui sont dans un état de délabrement affligeant, livrées pour ainsi dire à la merci de l'ennemi, et que je n'aurais apporté à la garnison d'Anvers qu'un surcroît de forces qui lui eût été inutile. Je reste aujourd'hui en position à Bruxelles et à Nivelles, et, si je juge nécessaire de continuer ma retraite, j'ai le projet de prendre position sur Mons et ensuite sur Quiévrain, m'appuyant ainsi de Condé et de Valenciennes (1). »

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, l'ennemi étant venu harceler les postes devant Bruxelles, où les masses se montraient fort agitées, Maison jugea qu'il ne pouvait tenir cette ville avec aussi peu de troupes. Il ne devait en effet aucunement compter sur la garde bourgeoise. S'il se risquait à soutenir en avant de la ville un combat sérieux, Maison s'exposait à voir une partie de la population soulevée tomber sur ses derrières. Vaincu, il sentirait sa retraite sérieusement entravée. Vainqueur, il aurait

(1) Maison au ministre, 31 janvier 1814. — Archives historiques de la Guerre.

à punir et à faire des exemples dont le souvenir deviendrait, dans des temps plus prospères, un obstacle au rétablissement de la domination française. Maison prescrivit donc au général Chambarlhac commandant la 24e division militaire d'emmener à Tournai, pour y garder le passage de l'Escaut et pour s'éclairer sur Gand, les détachemens d'infanterie que cet officier général avait sous ses ordres avec un détachement de gardes d'honneur. Le lendemain, 1er février, le général en chef évacua Bruxelles, pour effectuer sa retraite dans la direction de Mons.

L'arrière-garde de nos troupes venait de quitter cette ville quand les premiers cosaques y pénétrèrent par la porte de Louvain. Les Prussiens arrivèrent dans la soirée et prirent aussitôt possession de tous les postes occupés par la garde bourgeoise, qui leur prêta son concours pour assurer le maintien de l'ordre. Bulow réunissait ainsi 10 000 hommes à Bruxelles, pendant que le reste de son armée se répandait dans la Flandre. Le prince d'Orange, le duc de Saxe-Weimar et le général de Bulow qui, de Bréda, s'étaient d'abord rendus à Lierre, firent leur entrée solennelle à Bruxelles le 8 février. La population les acclama à leur passage et, tandis que les cloches sonnaient joyeusement, la garde bourgeoise, qui s'était portée à leur rencontre, les conduisit à l'hôtel de la préfecture, où ils établirent leur résidence.

D'autre part, Wintzingerode, arrivant de sa personne à Namur, le 2 février, y avait été reçu avec un enthousiasme tel que le maire de cette ville faillit être victime de la populace et ne dut son salut qu'au général ennemi. A Charleroi, à Fleurus, les troupes alliées furent accueillies avec des transports d'allégresse. La ville haute de Charleroi illumina. Dans le comté de Namur, dans le Hainaut, des bandes armées prirent les armes pour ne point fournir les approvisionnemens et ne point payer les contributions à l'administration française (1).

Il ne restait plus de temps à perdre pour compléter l'armement des places du Nord, ainsi que Maison l'avait réclamé à diverses reprises. Si les garnisons de ces places restaient incomplètes, Maison se proposait bien, lorsqu'il ne pourrait plus tenir la campagne, de répartir ses troupes entre Condé, Valenciennes

(1) Maison au ministre, 2 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.

et Lille. Mais il lui serait impossible de jeter alors des garnisons partout, Maubeuge, le Quesnoy, Landrecies auraient à en recevoir d'autre part. Il fallait par suite hâter la formation des gardes nationales. Pour constituer les différens services et organiser ces milices, Maison avait détaché dans les places les généraux Noury et de Maureillan, commandant l'un l'artillerie, l'autre le génie du 1er corps, et le général Penne, désigné pour y prendre le commandement d'une brigade.

Pensant que l'inspecteur d'artillerie en résidence à Lille devait s'occuper spécialement de Lille et de Douai, Maison avait prescrit à Maureillan de visiter plus particulièrement les autres places. Cet officier général lui en rendit « le compte le plus alarmant. » Elles se trouvaient presque toutes « hors d'état de résister, » soit parce qu'elles manquaient de poudre, soit à cause de l'insuffisance de leur armement (1). D'autre part, Penne avait été chargé par Maison de passer une revue des dépôts stationnés dans le Nord, puis d'en former des bataillons qui se réuniraient à Mons pour renforcer le 1er corps. En effet, le général Brenier, commandant à Lille la 16e division militaire, venait d'informer le général en chef qu'il ne parvenait à former aucun des bataillons antérieurement annoncés par lui et que plusieurs de ces bataillons n'avaient même pas reçu les conscrits qui leur étaient destinés (2).

Préoccupé par les fâcheux rapports de Maureillan et de Brenier, Maison, redisant au ministre combien il devenait instant de prendre toutes les mesures pour la mise en état des places, lui avait écrit de Bruxelles : « J'ai envoyé des officiers généraux d'artillerie, du génie et d'infanterie dans ces places pour y organiser les différens services ainsi que la garde nationale. Malheureusement, il n'y a point d'armes à donner aux citoyens et Votre Excellence sait que je n'ai point assez de troupes pour jeter des garnisons partout. Les places de Maubeuge et du Quesnoy me paraissent devoir surtout fixer l'attention, le mouvement de l'ennemi sur la Sambre les mettant plus en danger que toute autre. Je ferai tout ce que je pourrai pour ces places, mais mes moyens ne peuvent suffire à toutes. Si le 1er corps eût été formé, comme il devait l'être, ou si le duc de Tarente n'eût pas eu une destination qui l'a éloigné de sa ligne

(1) Maison au ministre, 29 janvier 1814. — Archives historiques de la Guerre.
(2) *Id.*, *ibid.*

d'opération de la Sambre et de la Meuse, l'Empereur eût pu garder l'espoir de conserver la Belgique (1). »

Après avoir évacué Bruxelles le 1er février avec la division Barrois et une partie de sa cavalerie, Maison, se couvrant de la Senne, alla prendre position le même jour à Tubize, laissant son avant-garde à Hal et poussant le 12e voltigeurs sur la route de Mons jusqu'à Soignies. En même temps, Castex, qui, la veille, s'était porté vers Nivelles avec les lanciers et un bataillon de douaniers, ayant appris chemin faisant que l'ennemi occupait en forces cette localité, s'était replié sur Ronquières. Afin de mieux protéger les derrières du 1er corps, Maison prescrivit à cet officier général de s'établir sur le plateau d'Henripont, tout en laissant dans le vallon de Ronquières un détachement chargé d'y surveiller le débouché de Nivelles sur Braine-le-Comte. Pour faire face aux 10 000 hommes que Bulow réunissait à Bruxelles, pour contenir les troupes de Wintzingerode, qui coulaient sur sa droite et déjà la débordaient, Maison disposait tout au plus de 5 500 hommes. En effet, sans tenir compte du bataillon de douaniers qui devait aller bientôt s'enfermer dans Maubeuge, Maison n'avait, à Tubize et aux environs de cette ville, que les quatre régimens d'infanterie de la division Barrois, avec un bataillon du 72e de ligne, la division de cavalerie Castex, et l'artillerie de ces deux divisions, soit ensemble 4 133 baïonnettes, 800 sabres et 20 bouches à feu.

Tant que les troupes de Wintzingerode n'entreprendraient rien de Namur sur Mons, Maison pouvait espérer qu'elles filaient toutes sur les Ardennes. Cet espoir fut promptement déçu, car le général Penne, établi depuis peu à Mons avec les 700 hommes qu'il était parvenu à extraire des dépôts, fut attaqué, le 3 février, par un millier de cavaliers. Bon nombre parmi les jeunes soldats de Penne ne savaient point charger leurs armes, et pourtant, durant toute une journée, ils tinrent tête à l'ennemi qui se retira sur Saint-Symphorien. Craignant d'avoir prochainement sur les bras un détachement d'infanterie alliée, dont la présence à Binche lui était signalée, Penne demanda aussitôt du secours à Maison qui lui expédia de Soignies le 12e voltigeurs avec 4 pièces, 100 cavaliers et 200 douaniers. Le général en chef prescrivait à Penne d'attaquer l'ennemi qui

(1) Maison au ministre, 31 janvier 1814. — Archives historiques de la Guerre.

resterait devant Mons, l'autorisant toutefois à se retirer sur Valenciennes et Condé, s'il se sentait pressé par des forces supérieures.

En même temps, des troupes ennemies, venant de Bruxelles, attaquaient le poste de Ronquières. Bien que cette attaque eût été repoussée, Castex, qui observait Nivelles, fit connaître à Maison que le mouvement des alliés, de Namur sur Mons, devenait sérieux. Ils occupaient déjà Rœulx, et le général Castex, ne pouvant plus tenir à Henripont, se retirait sur Soignies. Bientôt les coureurs ennemis sillonnaient toutes les routes en arrière du 1er corps, interceptant ainsi les communications entre Tubize et Mons. N'ayant plus dès lors aucunes nouvelles du détachement commandé par Penne, Maison ordonna à son chef d'état-major, le général Obert, de se porter avec 50 chevaux sur Soignies, d'y rallier la colonne de Castex et de la mener à Mons.

D'autre part, les avant-postes du 1er corps établis à Hal, c'est-à-dire à deux lieues au Sud de Bruxelles, se voyaient inquiétés par une colonne de 2000 hommes sortis de cette ville, et comme, d'après les rapports fournis par Castex, les communications de Maison sur Valenciennes risquaient de tomber au pouvoir de l'ennemi, qu'on supposait maître de Mons, le général en chef jugea qu'il devait se rejeter en arrière d'une bonne marche et se replier sur Ath. Ainsi, débordé par l'invasion de troupes formidables, Maison allait concentrer sa petite armée dans la région comprise entre Ath et Courtrai. Dans cette position, prenant Lille pour point d'appui, Maison, impuissant à barrer la route au corps d'armée de Bulow, pourrait encore le menacer en flanc.

III

Le quartier général du 1er corps, la division Barrois et ce qui restait de cavalerie s'établirent à Ath, le 5 février, tandis que l'avant-garde, sous les ordres du général Meuziau, occupait, sur la route d'Enghien, le village de Meslin-l'Évêque. Les deux journées suivantes se passèrent sans incident, mais, le 8 au matin, le général Meuziau apprit qu'un parti composé d'infanterie et de cavalerie marchait sur Lessines. Il envoya dans cette

direction une reconnaissance qui rencontra l'ennemi au delà d'Olignies, le chargea et le reconduisit vivement jusqu'à Lessines. Un feu nourri d'infanterie arrêta devant ce bourg les cavaliers de Meuziau. Plus tard apparut au loin et dans la même direction une colonne de soldats français qui, faits prisonniers sur parole à la reddition de Bois-le-Duc, rentraient en France sous l'escorte de quelques cavaliers. Derrière ces prisonniers, un détachement ennemi cherchait à se dissimuler pour approcher de nos avant-postes et les surprendre. Constatant que cette ruse était éventée, les Prussiens déployèrent leur infanterie dans la plaine, mais le général en chef, déjà prévenu, avait fait prendre les armes à deux régimens de la division Barrois, cantonnés à Ath. Ces régimens n'eurent pas à intervenir, car, après quelques coups de carabine échangés entre tirailleurs à cheval, l'ennemi se retira sur Enghien (1).

Ces mouvemens indiquaient l'approche des alliés. Assurément ils étaient en nombre, car la division Borstell avait quitté Bruxelles pour se mettre à la poursuite du 1er corps. En tardant à se retirer derrière l'Escaut, Maison risquait d'être coupé de Lille. Il résolut donc de se replier sur Tournai, où le général Chambarlhac gardait le passage du fleuve avec les détachemens qu'il avait amenés de Bruxelles, et où le général Ledru des Essarts, commandant supérieur des troupes réunies sur ce point, avait rassemblé 1 700 fantassins et 130 gendarmes, dont se renforcerait le 1er corps. Parmi ces troupes, figurait une colonne volante aux ordres du général Saunier, colonne qui, jusqu'alors indépendante du 1er corps, occupait précédemment Gand.

Le 10 février, toutes les troupes du 1er corps se trouvaient concentrées à Tournai. L'armée y prit aussitôt position en arrière de l'Escaut, étendant sa droite sur la route de Valenciennes jusqu'à Maulde, sa gauche dans la direction d'Audenarde et de Courtrai jusqu'à Espierres; tandis que deux détachemens placés à Wattrelos et à Tourcoing surveillaient la contrée vers Menin. Enfin Meuziau s'établissait en réserve à Lannoy avec sa cavalerie.

Nous avons dit que, avant de quitter Tubize, Maison avait chargé le général Obert de rallier vers Soignies la colonne Castex et de la mener à Mons. En faisant marcher Castex et le

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique, pendant l'année 1814.

chef d'état-major sur Mons, Maison se proposait de dégager les troupes du général Penne et le 12e voltigeurs, au cas où ils seraient bloqués dans cette ville. Parti de Tubize avec 50 chevaux, Obert gagna directement Soignies, d'où il eut à déloger un parti ennemi qu'il fit poursuivre sur la route de Rœulx. Obert apprit alors qu'après avoir tenté, la veille, de prendre Mons, les alliés s'étaient retirés, mais que Penne avait néanmoins évacué la ville. En effet, sur l'avis que l'ennemi menaçait Maubeuge, Penne, craignant d'être tourné et voulant rester en mesure de secourir cette place, se repliait sur Valenciennes. Lorsque Castex, venant d'Henripont, rejoignit Obert à Soignies, il lui fallut tout d'abord donner du repos à sa troupe. Ces deux généraux ne purent donc pénétrer dans Mons qu'à une heure avancée de la nuit. La ville n'était point occupée, mais au matin, quelques cosaques apparurent. Après les avoir écartés, la colonne se remit en route, et, tandis que Castex allait à Tournai rejoindre l'armée, Obert s'arrêtait à Valenciennes pour y surveiller la répartition des troupes dans les diverses places et pour y conférer avec le général Carra-Saint-Cyr, auquel Maison, faute de pouvoir l'employer en campagne, venait de confier le commandement supérieur de Valenciennes et de Condé.

Rendant compte à son chef de l'affectation donnée à divers corps de troupes, le général Obert, ignorant que Maison allait se porter en arrière de l'Escaut, lui écrivait : « Si vous voulez rester quelque temps à Ath, dites-moi, je vous prie, de vous rejoindre. Tout ce que je vois ici me navre et me saigne le cœur : mauvais esprit chez les habitans, lenteur, misère dans toutes les administrations (1). » Pourtant le général Brenier assurait que, dans sa division militaire, il pressait activement la formation des bataillons destinés au 1er corps : « Mais, observait-il, c'est une phrase que j'ai répétée sur tous les tons aux commandans de dépôt et qui ne signifie plus rien. D'abord les hommes manquent, ensuite l'armement et l'équipement. Je fais incorporer dans les régimens tous les hommes isolés, dont les dépôts sont trop éloignés, mais ces hommes sont nus et les corps n'ont aucuns moyens (2). »

L'administration de la Guerre envoyait quand même à Maison dépêche sur dépêche, l'invitant à compléter autant que possible

(1) Obert à Maison, 7 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.
(2) Brenier à Maison, 5 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.

les garnisons des places du Nord, soit en y faisant passer des renforts, soit en y faisant suppléer par les cohortes de gardes nationales urbaines jointes à leurs compagnies de canonniers, et lui prescrivant de s'entendre avec les commissaires extraordinaires envoyés dans les 16e et 24e divisions militaires, ainsi qu'avec les préfets, pour porter au complet l'approvisionnement de ces places. Mais l'organisation des gardes nationales ne se présentait pas comme une opération facile. Si le général Noury avait réussi à constituer quelques compagnies de canonniers, le général Penne ne parvenait point à créer les cohortes urbaines qui n'existaient pas et ne voulaient pas se former. Le général Travers signalait que, à Condé, la bourgeoisie n'était pas portée de bonne volonté pour le service. A Valenciennes, à Douai, les habitans se disaient décidés à ne point souffrir un siège. A Ypres, les bourgeois enclouaient les canons et jetaient les boulets dans l'eau. En général, l'esprit public était mauvais ou froid, et peut-être plus encore dans le Nord qu'en Belgique. « Je n'y reconnais pas de vieux Français, » écrivait douloureusement Maison (1).

IV

Cependant la plus grande partie des troupes alliées qui avaient envahi la Belgique poursuivaient leur marche vers l'intérieur de la France. Laissant à Liège une forte garnison, Wintzingerode gagnait Avesnes, que le gros de son armée, évalué à 30 000 hommes, traversait du 9 au 13 février, tandis que la portion principale du corps de Bulow dépassait Mons, où ce général s'établissait le 16. Mais, avant de quitter Bruxelles, Bulow, confiant aux Anglais et aux Hollandais le soin de masquer Anvers, avait lancé à la poursuite de Maison divers détachemens réunis sous les ordres du Duc de Saxe-Weimar. D'autre part, l'armée suédoise, devenue disponible par suite de la paix conclue entre la Suède et le Danemark, ne pouvait tarder à entrer en ligne, et, en effet, le 14, on signalait la présence du Prince royal à Dusseldorf. Enfin, le gouvernement provisoire récemment constitué à Bruxelles, décrétait la formation de troupes belges.

(1) Maison au ministre, 12 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.

Ainsi, tandis que Wintzingerode et Bulow coulaient sur sa droite, Maison allait avoir devant soi les troupes du Duc de Saxe-Weimar, que bientôt sans doute renforcerait l'armée de Bernadotte. Dès le 10 février, quelques partis ennemis, cherchant à couper les communications et à entraver les approvisionnemens, commencèrent à rôder devant les places de première ligne, sommèrent Condé et Valenciennes où leurs parlementaires ne furent point reçus, et allèrent aussi tâter Landrecies. En même temps, l'ennemi se renforçait devant Maison. De Leuze, le major Hellvig poussait ses avant-postes jusqu'au village de Ramecroix, situé à une lieue de Tournai. D'Ath, le général Borstell détachait sur Audenarde 1 500 cavaliers, dont quelques-uns s'avancèrent en reconnaissance vers Courtrai. Ils furent arrêtés, poursuivis et sabrés par les gendarmes du général Henry, mais l'arrivée de forces supérieures devait contraindre Henry à abandonner presque aussitôt cette ville.

A la nouvelle que l'ennemi se portait sur Courtrai, Maison avait tout d'abord rapproché de Tournai la ligne de ses postes avancés, mais, lorsqu'il vit que l'ennemi, tout d'abord intimidé par quelques petits échecs, devenait plus entreprenant et poursuivait en forces son mouvement sur la gauche et sur le front du 1er corps, Maison sentit qu'il lui fallait dès lors serrer son armée sur Lille où ses troupes constitueraient à peu près à elles seules une garnison (1). Le 1er corps quitta Tournai le 17 au matin, pour aller prendre position derrière la Marque, sa droite à Pont-à-Marcq, sa gauche atteignant, en arrière de la Deule, le bourg du Quesnoy. Le même jour, Penne s'établit avec 50 chevaux, un bataillon de la garde et deux pièces, à Armentières.

V

Vers la mi-février, Bulow pénétrait en France pour aller rejoindre, par Soissons, l'armée de Blucher, mais il laissait en Belgique, aux ordres du Duc de Weimar, environ 15 000 fantassins, 2 200 cavaliers. et 32 bouches à feu. Ces forces se trouvaient alors ainsi réparties.

(1) Maison au ministre, 18 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.

Le général-major de Gablentz, posté sur la Nèthe, observait Anvers, tandis que Graham maintenait ses troupes concentrées à Zundert. Ces deux généraux, ainsi placés, pouvaient prendre simultanément en front et en flanc tout détachement de la garnison qui tenterait une sortie. Lancé à la poursuite de Maison, et maintenant établi à Tournai avec sa division, 1 400 cavaliers et 16 pièces, Borstell faisait occuper par le major Hellvig la ville de Courtrai dont le colonel russe baron de Geismar s'était emparé le 15 février. Ce colonel portait aussitôt sur Cassel et Hazebrouck son régiment de cosaques et deux escadrons de hussards saxons. Le général Lecoq qui avait sous ses ordres quatre bataillons, deux escadrons et environ dix pièces, observait Condé et tenait la campagne en avant de Leuze, assurant ainsi les communications entre Tournai et Mons, ville que le général-major Ryssel occupait avec cinq escadrons et une batterie et demie d'artillerie. Pour défendre les Pays-Bas contre Maison, tout en restant à même de s'opposer à une vigoureuse sortie de la garnison d'Anvers, le Duc de Weimar crut devoir établir sur la ligne de la Dendre le gros des troupes saxonnes et transporta son quartier général de Bruxelles à Ath, où il arriva le 19 février.

Cependant, la marche de Bulow, qui abandonnait la Belgique et le Nord pour appuyer dans la direction de la capitale, causait à Paris de sérieuses inquiétudes. « L'intention de l'Empereur, écrivait alors Clarke à Maison, est que vous vous portiez en avant et que vous réunissiez toutes les garnisons afin de rappeler Bulow à la défense de la Hollande (1). » Le ministre ne se rendait point compte que l'armée du Duc de Weimar, numériquement très supérieure au 1er corps, suffisait à assurer aux alliés la conservation des Pays-Bas comme à couvrir les derrières de Bulow, et que, par suite, aucune démonstration ne déciderait ce général à rétrograder. « Il faut, répondait Maison au duc de Feltre, que Sa Majesté soit trompée sur mes moyens, pour m'ordonner de me porter en avant. Je n'ai point d'armée et je n'en ai jamais eu. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avoir un commencement de garnison dans les places de l'ancienne frontière. Je n'ai avec moi que 3 600 fantassins et 800 chevaux (2). »

(1) Le ministre à Maison, 16 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.
(2) Maison au ministre, 19 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.

Maison se préoccupait alors avec juste raison du mouvement que le colonel de Geismar poursuivait audacieusement de Courtrai vers Cassel et Hazebrouck, répandant sur sa route des proclamations en faveur des Bourbons. Déjà le général en chef avait fait occuper Tourcoing par Henry et lancé Saunier avec sa colonne mobile dans la direction de Cassel pour surveiller Geismar. Mais Henry, attaqué à Tourcoing, avait dû se replier en deçà de la Marque. D'ailleurs Maison ne pouvait plus compter sur ce général qui venait de recevoir l'ordre de mener sa colonne de gendarmerie dans l'Ouest de la France où un mouvement insurrectionnel se faisait sentir. Quant à Saunier, il ne parvenait point à franchir la Lys. Par suite, pour tâcher de pénétrer les projets de Geismar et pour se mettre en mesure d'exécuter les volontés de l'Empereur, Maison réunit à Bailleul une forte colonne, dont il confia la direction au général Solignac, commandant la place de Lille, ayant sous lui les généraux Penne et Saunier. En même temps, il faisait occuper Armentières et postait au Quesnoy-sur-Deule une brigade de la division Barrois. Enfin des cavaliers furent envoyés en reconnaissance au Sud de la ville, vers Orchies, Marchiennes et Saint-Amand.

Maison avait prescrit à Solignac de pousser des détachemens dans la direction de Cassel et d'Hazebrouck, afin d'éloigner les partis ennemis répandus dans un pays très coupé, tandis que Penne s'attacherait aux pas de Geismar. Mais, comme il fut bientôt avéré que, après avoir passé la Lys entre Aire et Saint-Venant, le colonel russe filait sur Saint-Pol et Doullens, Penne reçut l'ordre de cesser sa poursuite et de se replier sur Armentières, pendant que Saunier continuait à s'éclairer sur Hazebrouck et maintenait les communications avec Ypres en vue d'une action prochaine.

En effet, dans la matinée du 23 février, le général Solignac, à la tête d'une colonne mobile, se porta sur Ypres. Il entra dans la ville dont il sortit presque aussitôt, après en avoir renforcé d'un bataillon la garnison et après avoir pris les mesures nécessaires à y assurer la tranquillité. Ce même jour, le général Castex se portait en reconnaissance au Nord de Lille et s'avançait au delà de Mouveaux, cherchant à se procurer des renseignemens sur les mouvemens de l'ennemi aux alentours de Tourcoing. La petite armée de Maison ne s'enfermait donc point

dans Lille. Elle ne restait pas inactive, et, par ces marches, entrecoupées de petits combats, son chef voulait tout d'abord l'aguerrir.

Mais Napoléon s'impatiente et, comme si Maison disposait de forces suffisantes, il lui fait réitérer ses ordres par le ministre, en les précisant ainsi : « L'Empereur me charge de vous faire connaître que son intention est que vous réunissiez des détachemens de toutes les garnisons de Flandre et que vous marchiez sur Anvers, que vous réunissiez également une partie de la garnison d'Anvers et que vous repreniez l'offensive. Sa Majesté voit avec peine que, au lieu de rassembler 15 à 18 000 hommes qui doivent être dans les garnisons du Nord pour agir contre l'ennemi et le rejeter dans la Hollande, vous vous êtes enfermé dans les places, et que vous laissez l'ennemi maître de toute la Belgique (1). » Et, sans tenir compte des justes observations que Maison lui a soumises, sans sembler admettre que l'armée de Bulow se trouve remplacée en Belgique par d'autres troupes, Clarke renouvelle ainsi ses ordres d'un ton plus impératif : « L'intention de l'Empereur est que, douze heures après la réception du présent ordre, votre quartier général soit établi à plusieurs lieues en avant de la position que vous occupez actuellement ; que, si vous vous disposez à marcher sur Anvers, vous devez réunir à vos forces tout ce qui se trouve dans les petites garnisons des places de Flandre et que vous ramassiez ainsi facilement une armée de 15 000 hommes, avec laquelle vous pourrez vous porter sur les derrières de l'ennemi et l'inquiéter, de manière à lui faire craindre que sa retraite sur la Hollande ne se trouve coupée (2). » A lire ces lignes, il semble vraiment que, « à force d'en parler et d'en mentir à Paris, on avait fini par croire que l'armée du Nord existait (3). »

Maison n'avait pas attendu l'arrivée de cette seconde missive pour justifier sa conduite avec dignité : « Veuillez faire remarquer à l'Empereur, mandait-il au ministre, que je ne pourrai, en retirant tout ce qui est dans les places, n'y laissant rien absolument, rassembler la moitié de ce que vous dites que je dois réunir. Ce n'est pas sur de faux calculs ou des suppositions qu'on peut appuyer une opération de guerre. Je vois avec bien

(1) Le ministre à Maison, 22 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.
(2) Le ministre à Maison, 23 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.
(3) *Mémoires du comte Beugnot*, p. 418.

de la peine que, depuis quelque temps, je n'ai plus la confiance entière de l'Empereur. J'ai supporté ce malheur avec courage et ne l'en ai pas moins servi avec zèle et dévouement. Jamais Sa Majesté n'a voulu croire qu'il y eût des forces ennemies ici. Cependant voici le corps de Wintzingerode qui est parti, une portion de celui de Bulow qui file, et j'ai devant moi plus de troupes que je n'en puis réunir. Le Prince de Suède arrive avec son corps de Danois et de Suédois. Les Anglais et les Saxons sont devant Anvers. La Belgique a été noyée de troupes et l'est encore. Comment y aurais-je tenu avec la poignée d'hommes que j'avais (1) ? »

D'un caractère indépendant, mais soldat discipliné, Maison, lorsqu'il recevait du ministre ces deux pénibles dépêches, s'était déjà mis en mesure d'exécuter l'ordre qu'il avait précédemment reçu de se porter en avant. Insuffisamment renseigné par ses reconnaissances et voulant exactement savoir si l'ennemi cherchait à s'emparer d'Ypres pour attaquer ensuite Ostende, Nieuport, Dunkerque, ou bien s'il se préparait à appuyer par Cassel la colonne de Geismar, Maison résolut de se porter sur Ypres par Bailleul, à la tête d'une partie de ses troupes. Laissant Castex sur la Marque avec ordre de s'éclairer dans la direction de Tournai, postant sur la route de Menin le général Barrois avec quatre bataillons, une batterie et quelques cavaliers pour couvrir Lille, et au besoin pour appuyer Castex, le général en chef occupait Armentières le 24 février. Le lendemain, il poursuivait sa marche jusqu'à Bailleul. Mais, apprenant que l'ennemi rétrogradait précipitamment vers Courtrai, Maison se rabattit aussitôt sur Menin, où il prescrivit à Barrois d'aller l'attendre.

En arrivant à Menin, dans la matinée du 26, Maison y trouva les troupes que lui amenait Barrois. Remettant en marche, après quelques heures de repos, sa colonne ainsi renforcée, il arriva devant Courtrai à la tombée de la nuit. Malgré l'obscurité, les soldats de Maison pénétrèrent très résolument dans la ville que l'ennemi évacua presque sans résistance pour se retirer dans la direction d'Audenarde. Établissant alors Barrois à Courtrai et y appelant Castex qui, trop faible, n'avait pu s'approcher de Tournai, le général en chef retourna de sa personne à Lille.

Cependant, Maison se disposait à marcher sur Gand, pour

(1) Maison au ministre, 24 février 1814. — Archives historiques de la Guerre.

tenter d'opérer ensuite sa jonction avec la garnison d'Anvers et tirer de cette place, dont les alliés ne pouvaient faire le siège en règle, la division Roguet. Mais, afin de tourner par ailleurs l'attention de l'ennemi et afin de l'amener ainsi à dégarnir la région qui s'étend au Nord de Lille, le général en chef voulut auparavant lui présenter des troupes devant Tournai, où stationnait la division de Borstell, et où le Duc de Weimar venait de transférer son quartier général. Après avoir prescrit à Barrois et à Castex, restés tous deux à Courtrai, de se montrer en avant de cette ville, sur les routes d'Audenarde et de Tournai, Maison, rappelant de Valenciennes le 12e voltigeurs et le réunissant aux détachemens qui cantonnaient derrière la Marque, passa cette rivière, le 1er mars, avec 1 500 fantassins, 4 pièces et quelques cavaliers. Tandis que le régiment de la garde et une partie de l'artillerie suivaient la chaussée, Maison, conduisant le reste des troupes, débouchait de Bouvines, appuyant sa droite, par Cysoing, sur Wannehain et Bourghelles et faisant occuper les bois d'Esplechin. L'ennemi se replia lentement, disputant le terrain pied à pied; mais sabré et culbuté, à hauteur de Camphin, par un peloton d'avant-garde, il se retira dès lors fort au loin, laissant à Maison toute facilité pour s'avancer jusqu'à Lamain et y prendre position à une lieue et demie de Tournai. Pensant que Borstell en sortirait au secours de ses avant-postes malmenés sur toute la ligne, Maison attendit vainement son adversaire sur cette position, puis, ne pouvant rien entreprendre sur la ville même, il ramena ses troupes derrière la Marque (1).

Soupçonnant que Maison projetait, soit de renforcer la garnison d'Anvers, soit de se réunir à elle pour opérer sur Bruxelles, Weimar voulait réoccuper Courtrai et jeter des troupes sur la rive gauche de la Lys. Ce même jour, il avait donc acheminé vers Warcoing le colonel de Hobe, avec cinq bataillons, trois escadrons et dix pièces. En même temps, il invitait le major Hellvig, dont les troupes occupaient Audenarde, à marcher vers Courtrai (2). Le lendemain, Hobe et Hellvig attaquaient simultanément les avant-postes établis à Belleghem et à Sweveghem et les forçaient à se replier sur Courtrai. Mais

(1) Maison au ministre, 2 mars 1814. — Archives historiques de la Guerre.

(2) *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du Duc de Weimar, en 1814 : Relation de Plotho.

Barrois, détachant une colonne dans la direction de Sweveghem, pour contenir Hellvig, portait en même temps deux bataillons et de l'artillerie sur la route de Tournai, à la rencontre de Hobe, qui s'avançait par cette chaussée. Ainsi arrêté de front dans sa marche, Hobe, appuyant alors à droite, gagnait à travers champs Sweveghem, pour y soutenir Hellvig, qui venait lui-même d'être refoulé sur ce point. Après une courte résistance, Hobe et Hellvig se retirèrent sur Harlebeke, où ils passèrent la Lys, pour opérer ensuite un mouvement vers Menin. Hobe pensait décider ainsi Barrois à évacuer Courtrai ; mais, apprenant que le poste de Menin se trouvait solidement défendu, le colonel prussien se dirigea sur Audenarde, tandis que Hellvig allait se poster à Deynze. En effet, Maison avait réuni à Menin quelques bataillons, qu'il venait de tirer des places, afin de renforcer sa petite armée avant de la porter sur Gand ; mais la présence de Hellvig à Deynze sur la route de Gand obligeait Maison à modifier ses projets et le forçait maintenant à manœuvrer de façon à faire supposer au Duc de Weimar qu'il avait pour objectif Bruxelles, et non point Anvers.

VI

Maison, qui avait réuni à Courtrai toutes les troupes dont il pouvait disposer, se porta, le 5 mars, sur Audenarde avec 5400 fantassins, 930 cavaliers et dix-neuf bouches à feu. La division Barrois tenait la tête de la colonne, la division Solignac, à l'arrière, couvrait le parc, suivie du gros de la cavalerie. En même temps, un détachement aux ordres du général Penne se dirigeait sur Vive-Saint-Éloi, pour surveiller la contrée vers Deynze, et surtout pour observer la route de Gand, par où Hellvig pouvait chercher à menacer les communications de Maison. Le général en chef espérait déloger d'Audenarde le colonel de Hobe, y passer l'Escaut et refouler Hobe jusqu'à Renaix. Débordant ainsi la droite des alliés et poussant Penne, de Vive-Saint-Éloi sur Gand, Maison se rabattrait alors dans la direction de cette ville, de façon à opérer sa jonction avec le général Penne. A la faveur de ce mouvement, peut-être lui serait-il possible de communiquer avec Anvers et d'attirer à soi une partie de la garnison ? Maison tentait une opération qui

apparaît singulièrement téméraire quand on songe à la faiblesse numérique de ses forces et aux risques qu'il aurait à courir si, réussissant à déborder l'armée de Weimar, il ne parvenait pas ensuite à communiquer avec Anvers. Mais cette opération se trouvait conforme aux volontés de l'Empereur, qui précisément venait de lui faire écrire : « L'intention de Sa Majesté est que vous marchiez d'abord avec un corps volant de 4 à 5 000 hommes, que vous réunissiez successivement toutes les garnisons et que vous tombiez sur les derrières de l'ennemi (1). »

Après avoir constamment refoulé les avant-postes de Hobe, les troupes de Maison dépassaient déjà le village d'Avelghem, quand la cavalerie prussienne vint attaquer leur tête de colonne. Cette cavalerie fut repoussée et ramenée battant jusqu'à Peteghem, localité que Hobe avait garnie d'un gros détachement d'infanterie muni de canon. Maison forma aussitôt en colonne à droite et à gauche de la route trois bataillons de la division Barrois, laissant la chaussée à sa cavalerie que précédaient deux pièces d'artillerie légère. En cet ordre, les troupes abordèrent l'ennemi qui, chassé de Peteghem, se reforma sur les hauteurs, entre ce village et Audenarde. Le général en chef fit alors avancer six pièces dans les intervalles des trois bataillons, qui continuaient à marcher en masse à distance de déploiement, des deux côtés de la route, et ordonna de battre la charge. Aux cris répétés de : Vive l'Empereur! les fantassins de Barrois se ruèrent sur l'ennemi, qui, sans attendre leur choc, se retira précipitamment dans Audenarde.

Audenarde possédait encore des restes de fortifications qu'entourait un fossé profond en communication avec l'Escaut, dont les eaux inondaient alors toutes les avenues de la ville. Du côté par où les Français arrivaient, on ne pouvait pénétrer dans l'enceinte qu'au moyen d'un seul pont établi sur le fossé et d'une seule porte située immédiatement au delà de ce pont Il était environ quatre heures lorsque Maison parut devant Audenarde. Ses troupes s'avançaient sur deux colonnes soutenues par le feu très vif de son artillerie. Malgré une chaude riposte de mousqueterie et de mitraille, le général en chef put reconnaître que Hobe avait creusé des tranchées dans les saillans des anciens ouvrages pour y abriter son infanterie et qu'il avait

(1) Le ministre à Maison, 2 mars 1814. — Archives historiques de la Guerre.

établi son artillerie de manière à couvrir la porte et à défendre le pont, déjà rendu impraticable. Ainsi la partie de la ville qui s'étend sur la rive gauche de l'Escaut formait en quelque sorte une tête de défilé très difficile à attaquer. Si Maison parvenait à enlever cette tête, il lui faudrait ensuite passer l'Escaut dans Audenarde, puis déboucher devant la superbe position que, sur l'autre rive, les monts d'Edelaere offraient à son adversaire.

Maison croyait encore qu'il avait affaire au seul détachement de Hobe, quand les habitans l'informèrent que ce détachement venait d'être renforcé, à la fois par les troupes envoyées de Tournai et par celles du major Hellvig, rappelé de Deynze. Hobe disposait donc de 5000 hommes, postés dans la ville ou établis en arrière. De plus, Maison apprit que deux colonnes, fortes ensemble d'environ 2500 combattans, s'acheminaient vers Gand, l'une expédiée le matin même d'Audenarde, l'autre de Bruxelles. Le général en chef ne pouvait plus songer à emporter Audenarde sans des sacrifices disproportionnés à ses forces. Mais, bien que prévenu par l'ennemi à Gand, marcherait-il quand même sur cette ville, puis sur Anvers, pour tendre la main à Roguet? Maison comprit les dangers que présentait l'entreprise; car, s'il ne parvenait pas ensuite à attirer à soi la division Roguet, il resterait alors dépourvu de tout moyen de retraite et de communication quelconque. L'occupation de Gand par les alliés rendait en effet problématique sa jonction avec la garnison d'Anvers. Si les troupes ennemies qui stationnaient à Gand coupaient les ponts de l'Escaut, comme elles venaient de couper celui de la Durme à Lokeren, et arrêtaient Maison quelques heures seulement devant Gand, tandis que, d'Audenarde, Hobe l'aurait suivi, l'armée se trouverait dans une situation des plus fâcheuses. Ces raisons décidèrent le général en chef à se retirer, durant la nuit, sur Courtrai.

Le mouvement de retraite commença à deux heures du matin, et déjà l'armée était en marche, quand Maison fut avisé qu'une partie des troupes de Hobe remontait la rive droite de l'Escaut. D'autre part, un poste, laissé la veille à Avelghem, observait que les alliés se portaient en forces et directement de Tournai vers Courtrai. Sentant sa ligne d'opération menacée, Maison détacha aussitôt plusieurs escadrons et des pièces d'artillerie légère avec ordre d'occuper, à Courtrai, la porte de Tournai. Le colonel Doguereau, de l'artillerie de la garde, con-

tint devant cette porte, par quelques coups de canon, les coureurs ennemis. Pendant ce temps, le général en chef, parvenu à Sweveghem, envoyait à Belleghem une petite colonne, qui devait prendre les alliés en flanc, tandis que lui-même les attaquerait en tête. Mais ils se replièrent alors dans la direction de Tournai, poursuivis jusqu'à Coyghem par Maison qui, voyant ses troupes fatiguées, y prit position. Contenu devant Audenarde par plus de 5000 hommes, inquiété dans sa retraite par 4000 au moins, Maison, sans laisser entamer sa petite armée, avait su la ramener à Courtrai, d'où elle menaçait encore Tournai, Audenarde et Gand. Mais l'ennemi, qui occupait maintenant ces trois villes et y couvrait les ponts de l'Escaut, allait sans doute opérer un mouvement concentrique sur Courtrai; Maison établit donc ses troupes de la façon suivante : le général Penne à Belleghem, avec un bataillon, 100 chevaux et une batterie et demie de la garde; le général d'Audenarde major commandant le 2e chevau-légers lanciers de la garde, à Sweveghem, avec un de ses escadrons, 2 bataillons et une demi-batterie de la garde; le colonel de Lastours, chef d'escadron au même régiment des lanciers, à Harlebeke, avec un bataillon, 100 chevaux et 2 pièces; le général Castex à Cuerne et Heule, avec un bataillon, 2 pièces et le reste de la cavalerie; Barrois et Solignac, à Courtrai, avec les autres bataillons de leurs divisions, 400 chevaux et 12 canons.

Depuis quelque temps, le Duc de Weimar projetait de porter toutes ses forces sur la rive gauche de l'Escaut et de prendre l'offensive. Pour mieux assurer sa communication avec Audenarde, comme pour augmenter ses moyens de retraite, il avait établi un pont à Herinnes et décidé que Hobe, faisant opérer une simple démonstration en avant d'Audenarde, passerait ce pont avec la majeure partie de ses troupes et rejoindrait l'armée alliée à Warcoing. L'attaque d'Audenarde par Maison et la retraite du 1er corps sur Courtrai modifièrent ces dispositions. N'acheminant plus vers Warcoing qu'un faible détachement, destiné à s'y réunir aux troupes que Weimar y laisserait, le colonel de Hobe reçut l'ordre de marcher directement, par Avelghem, sur Sweveghem, tandis que le gros du 3e corps allemand, venant de Tournai, se dirigerait sur Belleghem (1). En même temps, une colonne devait se porter de Deynze sur Harlebeke.

(1) *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du Duc de Weimar, en 1814 : Relation de Plotho.

Le 7 mars après-midi, l'ennemi attaqua simultanément les postes de Belleghem, de Sweveghem et de Harlebeke.

Borstell se présentait avec 15 000 hommes environ devant Belleghem, où commandait le général Penne. Ne pouvant opposer à Borstell une résistance profitable, Penne se replia presque aussitôt, mais en bon ordre, sur une hauteur. Apprenant à la fois que trois de ses postes étaient attaqués, mais prévoyant que le principal effort de son adversaire se produirait sur la route de Tournai, Maison, sans hésiter, se porta au secours de Penne avec trois bataillons de la division Solignac, 200 cavaliers et une batterie d'artillerie légère. Enfilées par le feu de cette batterie sur une grande profondeur, les troupes de Borstell, qui s'avançaient en colonne, s'arrêtèrent alors pour se déployer des deux côtés de la route. Sur ces entrefaites, quelques autres bataillons de la division Solignac et une brigade de la division Barrois arrivèrent de Courtrai. Maison forma ces troupes devant l'ennemi, sur une position avantageuse où il se sentait bien en mesure de soutenir un combat jusqu'à la nuit et où il attendit de pied ferme. Mais, à quatre heures et demie, Borstell, après avoir placé ses postes, se retira lentement sur Belleghem. Maison, laissant alors sur la position le général Penne, rentra à Courtrai.

Pendant que ces événemens s'accomplissaient sur la route de Tournai, d'autres se succédaient de moindre importance, sur celle d'Avelghem où le colonel de Hobe, à la tête de 3 000 hommes, avait attaqué le poste de Sweveghem, poste que défendait le général d'Audenarde avec deux bataillons de jeune garde, deux pièces et un escadron de ses lanciers. Une action s'engagea en avant de Sweveghem, action très vive durant laquelle ce jeune général parvint à repousser plusieurs fois l'ennemi qu'il reconduisit même jusqu'à une lieue du village. Mais Hobe ayant alors mis en ligne des troupes fraîches, d'Audenarde se vit rejeté sur Sweveghem. Encore aux prises avec Borstell, Maison ne pouvait alors envoyer à d'Audenarde le secours que ce général lui demandait. « Après un combat brillant, » d'Audenarde se replia jusqu'à mi-chemin de Courtrai, au moment où la retraite du gros de l'armée allemande sur Belleghem permettait enfin à Maison de le secourir en envoyant à lui Barrois (1).

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique pendant l'année 1814 : Annotations du général Maison.

Tandis que les alliés attaquaient Penne à Belleghem et d'Audenarde à Sweveghem, une colonne ennemie venant de Deynze et forte seulement de 1 200 hommes, menaçait sur la route de Gand le poste de Harlebeke ; mais, grâce surtout aux excellentes dispositions qu'il sut prendre, le colonel de Lastours s'y était maintenu sans peine.

Des faits qui s'étaient déroulés pendant cette journée et du dénombrement des forces que son adversaire lui avait présentées sur chacun de ces trois points : Belleghem, Sweveghem et Harlebeke, forces partout doubles des siennes, il semblait clairement résulter pour Maison que l'ennemi, débordant sa droite par Rolleghem, l'attaquerait, le lendemain, en deux colonnes. Or les engagemens de Belleghem et de Sweveghem coûtaient déjà au 1er corps 180 tués, blessés ou disparus, et le général en chef ne se souciait pas de risquer une nouvelle affaire dans le seul dessein de garder Courtrai, position facile à attaquer, mais difficile à défendre, et qu'il ne jugeait pas essentiel de conserver. Il résolut donc aussitôt de quitter cette ville au jour naissant, mais fut moins prompt à se fixer quant au chemin qu'il devait suivre.

Une idée qui ne se présenterait peut-être point à l'esprit d'un docte théoricien militaire, mais une idée étrangement téméraire, comme parfois il en naît soudain au cœur d'un soldat, s'empare alors de Maison. Si, laissant à Courtrai une arrière-garde pour amuser l'ennemi, il se mettait en marche avant le jour et suivait pendant une lieue environ la route de Tournai, puis se jetait à gauche pour se faufiler entre cette route et celle d'Avelghem, à travers un pays coupé, fourré, couvert, très favorable à son projet, il tomberait ensuite sur les flancs et les derrières des alliés au moment où ils pénétraient dans la ville par les deux chaussées et en ferait un effroyable carnage. Moins impétueux ou plus sages, deux de ses généraux déconseillèrent à Maison cette entreprise. Il finit par céder à leurs instances, mais, après bien des années, il regrettait encore de les avoir alors écoutés.

Maison n'avait plus qu'à se rapprocher de Lille. Le 8 au matin, le quartier général alla donc s'établir à Roncq, avec le gros de la division Barrois, dont une partie prenait position à Halluin, tandis que la cavalerie se plaçait en échelons sur la route de Menin. Quant à la division Solignac, elle se porta jus-

qu'à Comines pour y garder la Lys. Mais, le lendemain, Solignac constatait la présence à Menin d'un fort parti de cavaliers et de cosaques, que Weimar avait expédié en hâte sur ce point, aussitôt après l'évacuation de Courtrai par nos troupes. Maison crut donc devoir ramener de Roncq à Roubaix son quartier général et la division Barrois.

Cependant, le Prince royal de Suède, dont les alliés annonçaient depuis longtemps l'arrivée, venait enfin de pénétrer en Belgique avec son armée. A le voir s'attarder de ville en ville, on pouvait penser qu'il lui en coûtait d'avoir bientôt à envahir le sol de son ancienne patrie. Mais à ce sentiment naturel s'ajoutaient d'ambitieuses visées : prévoyant la chute prochaine de Napoléon, Bernadotte cherchait à préparer sous main son propre avènement au trône de France. Pour Bernadotte, c'était une chance tout à fait propice que de trouver à la tête du 1er corps un général qui avait été son aide de camp et qui restait son ami, un général longtemps tenu en dehors des hauts emplois et qu'assurément aucun sentiment de reconnaissance ne devait lier personnellement à l'Empereur. Le comte Beugnot, préfet du Nord, qui ne se montrait point alors hostile à l'idée d'une régence, fut fort vite, et pour cause, au courant des intrigues de Bernadotte. Craignant que Maison ne les favorisât, le préfet chercha à pénétrer quels étaient les rapports du général avec le Prince royal de Suède. « Le général Maison, marque Beugnot, me dit qu'il soupçonnait en effet au Prince royal des vues au trône de France. Ce Prince l'avait sondé par ses aides de camp, il lui avait fait quelques communications écrites, mais avec la précaution de ne rien laisser dans ses mains. Le général Maison n'avait pas l'air de s'associer le moins du monde aux espérances du Prince et les tournait plutôt en ridicule. Il annonçait comme parti pris de défendre jusqu'à la dernière extrémité la cause de l'Empereur (1). »

VII

Le commandant du 1er corps ne céderait pas davantage aux sollicitations du parti royaliste, qui commençait alors à se mon-

(1) *Mémoires du comte Beugnot*, p. 448 et 449.

trer en Flandre et en Artois. Les émissaires de ce parti comptaient détacher aisément Maison de la cause impériale et s'assurer par ce moyen le concours d'une petite armée. Le Comte de Provence fit donc offrir au général « le bâton de maréchal, le gouvernement à vie des places de Belgique et un établissement proportionné à cette haute fortune. » Maison dédaigna ces avances tout comme il repoussa les propositions de Bernadotte, car il sentait bien que la cause de l'Empereur restait encore celle de la France (1).

Pendant ce temps le duc de Weimar augmentait notablement les forces de son corps d'armée. Le général de Thielmann lui avait amené de Bruxelles 7 000 fantassins et un nombre égal de recrues pour l'infanterie et la cavalerie saxonne. Non compris divers détachemens isolés, le 3e corps allemand se composait dès lors de 18 000 hommes, 1 000 chevaux et 3 batteries et demie. En ajoutant à ces forces les troupes de Borstell ainsi que celles du major Hellvig et du colonel Bichalov, Weimar disposait donc de 27 000 baïonnettes, 3 100 sabres et 41 bouches à feu (2). Avec les forces maintenant réunies sous ses ordres, le Duc de Weimar ne pouvait, sans manquer aux vrais principes de la guerre, demeurer plus longtemps immobile à Tournai. Tout en laissant devant Lille les troupes nécessaires pour surveiller Maison, il devait chercher à s'emparer des places qui gênaient ses communications avec l'armée de Silésie, et notamment de Maubeuge, car, tant que les alliés ne seraient pas maîtres de cette ville, ils resteraient obligés, pour la contourner, d'utiliser des routes secondaires que le dégel allait rendre impraticables. Dans la nécessité où il se trouvait de suppléer à l'insuffisance de son matériel de siège par un outillage de fortune, le Duc de Weimar voulut tenter de prendre Maubeuge par surprise. Après avoir confié à Thielmann le soin de garder Tournai et de contenir Maison, Weimar résolut de diriger sur Mons la portion principale de son armée. Transférant son quartier général à Fontaine, il mit ses troupes en marche le 17 mars.

(1) Discours prononcé à la Chambre des pairs dans la séance du 22 mars 1842, par le duc Victor de Broglie à l'occasion du décès de M. le maréchal marquis Maison.

(2) *Opérations* du 3e corps allemand sous les ordres du Duc de Weimar en 1814 · Relation de Plotho.

Nous avons dit comment Maison, après l'évacuation de Courtrai, avait ramené ses troupes sous Lille. Entre la sûreté des places dont il devait assurer défense et l'obligation où il était de renforcer son armée pour reprendre avantageusement l'offensive, le général en chef se trouvait dans un dilemme redoutable. S'il se conformait aux intentions de l'Empereur qui voulait que dorénavant les milices urbaines fussent seules chargées de garder les places, le général en chef pouvait assurément en tirer les troupes de ligne nécessaires à compléter la division Solignac ; mais les gardes nationales ne se montraient pas, en général, animées d'un bon esprit. Leur organisation se poursuivait lentement, car, sans attendre pourtant l'ennemi en libérateur, les habitans de cette région se résignaient, par apathie, à accepter le joug de l'étranger. Quels élémens pouvait offrir Landrecies, où la population ne dépassait pas 1 500 âmes ? Persuadé d'ailleurs que les alliés attaqueraient prochainement l'une des places de l'ancienne frontière, Maison ne voulait pas entièrement les dégarnir de troupes de ligne. Il opéra donc principalement sur les garnisons d'Ypres et d'Ostende les prélèvemens ordonnés par l'Empereur. En même temps il prescrivit au général Brenier d'acheminer sur Lille tous les hommes présentement disponibles dans les dépôts de sa division militaire. Cette mesure n'allait produire que des résultats insignifians. A la date du 20 mars, la 16e division militaire était parvenue à fournir 6 600 hommes pour la formation du 1er corps ; mais comme Maison jugeait indispensable de laisser 5 500 hommes dans les places, il ne lui restait que 1 100 hommes pour renforcer son corps d'armée.

Ainsi Maison disposait tout au plus de 7 000 hommes, lorsque différens rapports l'avisèrent que l'ennemi faisait fabriquer des pots à feu, réquisitionnait dans le pays toutes les échelles à incendie et en construisait de fort larges avec les mâts des bateaux qui naviguaient sur l'Escaut. Bientôt le général en chef fut positivement informé que Weimar opérait un mouvement sur les places de la frontière. Cette nouvelle ne l'étonna point ; depuis longtemps il prévoyait que les alliés tenteraient d'escalader quelqu'une de ces places dont ils connaissaient la faiblesse, et sans doute Maubeuge, qui gênait particulièrement leurs communications. Maison renforça donc d'un bataillon les garnisons de Maubeuge et de Valenciennes et pour se mettre mieux en

mesure d'observer les opérations de l'ennemi, plus à même aussi de secourir celles des places qui se verraient menacées, il abandonna les positions de Roubaix et de Tourcoing, et resserra ses troupes autour de Lille. Le 1er corps venait à peine de terminer ce mouvement quand, le 21 mars, Thielmann, qui occupait Tournai, se décida à faire attaquer Lille. Tandis qu'un détachement ennemi, porté vers le Quesnoy-sur-Deule, allait jusqu'à Pont-Rouge reconnaître le poste que Maison y avait laissé pour maintenir ses communications avec Ypres, une forte colonne passait la Marque sur trois points à la fois et repoussait les avant-postes de la division Barrois vers Hellemmes et Lezennes, villages occupés par cette division. Pendant que Barrois réunissait ses troupes à Hellemmes et faisait tête à l'ennemi, dans Lille les canonniers bourgeois couraient à leurs pièces et les gardes nationaux prenaient les armes. Laissant aux Lillois, qui d'ailleurs se présentèrent fort bien, la garde des remparts, et sortant alors de la place avec les troupes de la garnison, la division Solignac et le gros de la cavalerie, Maison se porta sur Sainghin, menaçant ainsi le flanc gauche et les derrières de l'ennemi. Rejetés par Barrois sur Tressin et sur Austaing et par Maison sur Bouvines, les alliés se retirèrent derrière la Marque, cherchant à y prendre position. Mais passant à leur tour cette rivière et culbutant l'ennemi, nos troupes le poursuivirent au delà de Tressin jusqu'à Baisieux, au delà de Bouvines jusqu'à Cysoing. Si la nuit ne fût venue, elles l'auraient sans doute ramené jusqu'à Tournai, malgré le mauvais état d'un terrain rendu mou par le dégel.

Le même jour, dans l'intention de s'établir entre Maison et les places de l'ancienne frontière, Thielmann s'était avancé jusqu'à Orchies, d'où il avait poussé un gros détachement vers Pont-à-Marcq. Un bataillon du 75e de ligne, muni de 2 canons, et 200 cavaliers, qui défendaient ce village, avaient contenu, durant quatre heures, puis repoussé jusqu'à Capelle le détachement ennemi fort de 2000 hommes et de 7 bouches à feu. Ce fut seulement dans la soirée, et après avoir repassé la Marque, que Maison apprit le mouvement opéré par les alliés vers Orchies. Il ne pouvait plus songer alors à se porter sur les derrières de Thielmann qui, à la nouvelle de l'échec subi par ses troupes devant Lille, s'était lui aussi replié sur Tournai.

Maison pouvait assurément se montrer satisfait de ses soldats,

mais n'en comprenait pas moins qu'ayant devant soi un ennemi très supérieur en nombre, il ne pourrait rien tenter de sérieux avec sa petite armée, tant qu'elle resterait privée de la division Roguet. Dès longtemps, le général en chef avait engagé Carnot, gouverneur d'Anvers, à tenir cette division sur Beveren et Saint-Nicolas, afin qu'elle fût toujours prête à rejoindre le 1er corps aux environs de Gand. Bientôt informé que Weimar attaquait Maubeuge et persuadé que ce général emmenait avec lui la principale portion de son armée dont, par suite, il avait dû laisser la droite considérablement affaiblie, assuré d'autre part que les braves gens qui gardaient Maubeuge opposeraient à l'ennemi une solide résistance, Maison crut le moment venu de marcher sur Gand, non point seulement pour opérer une diversion, mais surtout pour opérer enfin sa jonction avec la garnison d'Anvers (1). Le général en chef se proposait de surprendre tout d'abord Courtrai, puis de pousser droit sur Gand, en exécutant ainsi devant l'ennemi une marche de flanc le long de la Lys. Prévenant Carnot de ses projets, faisant répandre par la ville que le 1er corps allait rejoindre la Grande Armée, Maison prit aussitôt ses dispositions pour sortir de Lille avec toutes ses troupes.

VIII

Maison sortit de Lille à la tête du 1er corps, le 25 mars au matin. Après avoir délogé de Menin le major Hellvig, qui opéra sa retraite dans la direction d'Audenarde, il s'établit à Courtrai, poussant ses avant-postes sur la route de Gand jusqu'à Vive-Saint-Éloi. Mais pour faire croire à Hellvig qu'il se proposait de marcher comme précédemment sur Audenarde, le général en chef détacha vers l'Escaut la brigade Penne, de la division Solignac, brigade qui alla prendre position à Peteghem avec une portion de la cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère. Le lendemain, la brigade Penne se replia pour venir former l'avant-garde de l'armée qui dès l'aube quitta Courtrai, surprit à Deynze les éclaireurs ennemis et arriva sous les murs de Gand à deux heures de l'après-midi. 200 cosaques aux ordres

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique pendant l'année 1814 : Annotations du général Maison.

du colonel Bichalov et un régiment belge qui s'y formait sous le commandement du colonel Polis et que soutenaient deux bouches à feu, composaient toute la garnison de cette ville.

A l'approche de l'armée française, les cosaques s'avancèrent au dehors, mais furent sabrés de terrible manière par les lanciers du général d'Audenarde et ramenés battant jusqu'à l'entrée de la ville. Comme la porte s'en trouvait fermée et gardée par quelques fantassins, Maison lança la brigade Penne à l'attaque de cette porte que ses défenseurs abandonnèrent aussitôt. Vainement un escadron de cosaques tenta courageusement de charger encore. Il fut repoussé et presque anéanti par les cavaliers du 2e lanciers de la garde. Bichalov, contraint d'évacuer Gand, se retira sur Melle, mais le colonel Polis et plusieurs officiers du régiment belge, avec la majeure partie d'un bataillon de ce régiment, furent faits prisonniers (1).

Dès son arrivée à Gand, Maison avait pris les mesures nécessaires pour rétablir ses communications avec Anvers. Informé que des coureurs ennemis se montraient dans la direction de Lokeren, il avait fait partir aussitôt pour Anvers son sous-chef d'état-major, le colonel Villatte, avec une compagnie de voltigeurs, montée sur des voitures du pays, qu'escortaient une cinquantaine de cavaliers qui devaient accompagner ce détachement jusqu'au delà de Lokeren. Villatte emportait, à l'adresse de Carnot, l'ordre de mettre à la disposition du général en chef la division Roguet avec son artillerie ainsi que les lanciers et gardes d'honneur restés dans la place. Villatte arriva sans encombre, et dans la nuit même, à destination. Ainsi « moins de quarante heures » après son départ de Lille, Maison avait des troupes sous Anvers.

Roguet quitta Anvers le 27 mars, passa l'Escaut et se porta vers Gontrode et Gyzenzeele, où Maison le posta afin de convaincre l'ennemi qu'il se disposait à marcher par Alost sur Bruxelles, alors que, en réalité, il se proposait de ramener à Lille son armée renforcée et d'aller aussitôt dégager Maubeuge.

Dès qu'il eut appris l'arrivée de Maison à Gand, le général de Thielmann, voulant lui couper la retraite, s'était avancé avec 5 000 hommes de Tournai jusqu'à Courtrai. Mais craignant

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique pendant l'année 1814 : Annotations du général Maison. — *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du Duc de Weimar en 1814 : Relation de Plotho.

que le 1er corps n'eût réussi à opérer sa jonction avec la garnison d'Anvers et sentant que, dès lors, il ne se trouverait plus assez supérieur en forces, Thielmann s'était replié pour réunir à ses troupes sept bataillons et quelques escadrons saxons qui lui arrivaient d'Audenarde. Cependant le Duc de Weimar, trompé sur les projets de Maison, prenait ses dispositions pour couvrir Bruxelles. Appelant à son aide la division suédoise du général Walmoden, division qui, détachée du corps du Prince royal, occupait alors Louvain, Weimar concentrait à Alost 9 000 hommes et 900 chevaux avec lesquels il se proposait de prendre en front l'armée française, tandis que Thielmann la menacerait en flanc avec 15 bataillons et 700 cavaliers. En même temps, quelques troupes alliées se postaient à Courtrai, Harlebeke et Deynze, un détachement s'établissait à Leuze, comme soutien de la garnison de Tournai, et le major Hellvig allait renforcer devant Condé et Valenciennes la chaîne des avant-postes (1).

En opérant, par cette marche hardie, sa jonction avec la division Roguet, Maison avait renforcé son armée d'environ 4 000 baïonnettes, 260 sabres et 14 pièces, de sorte que l'ensemble de ses forces s'élevait maintenant à 9 700 fantassins, 1 360 cavaliers et 35 bouches à feu (2); néanmoins, ces forces restaient encore très inférieures à celles de son adversaire.

En établissant la division Roguet à Gontrode, en poussant des reconnaissances bien au delà sur la route d'Alost, en répandant parmi les habitans qu'il allait marcher sur Bruxelles et délivrer la Belgique, Maison était parvenu à tromper le Duc de Weimar sur ses projets; mais, pour regagner Lille, il lui fallait en outre échapper à la surveillance de Thielmann qui avait pris position à Audenarde. Si Thielmann, avec 12 000 hommes, allait se placer sur la route de Courtrai, droit entre la Lys et l'Escaut, appuyant ses deux ailes à ces deux cours d'eau ; si en même temps les troupes concentrées à Alost venaient se poster à proximité de Gand, sur la chaussée de Bruxelles, dans le rentrant que forme l'Escaut ; si enfin Graham détachait à Termonde quelques-uns des régimens employés à l'investissement d'An-

(1) *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du Duc de Weimar en 1814 : Relation de Plotho.

(2) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique. pendant l'année 1814.

vers, la situation de l'armée française deviendrait absolument critique. Maison, coupé à la fois de Lille et d'Anvers, n'aurait plus alors d'autre ressource que de se jeter sur les places maritimes. Or le retour à Lille était pour lui, selon sa propre expression, « la grande affaire. » Le général en chef avait supputé ces conséquences possibles de sa marche sur Gand, mais, connaissant l'indécision de son adversaire, il pensait qu'en agissant promptement, il n'aurait point à les redouter. Maison demeurait d'ailleurs convaincu que, sans lui supposer l'intention de retourner à Lille pour sauvegarder les places de l'ancienne frontière, Weimar lui attribuait au contraire deux projets tout différens : ou bien celui de marcher directement sur Bruxelles, ou bien celui de chercher à écraser sous Anvers le corps de blocus pour tenir ensuite la campagne avec avantage en menaçant toujours Bruxelles.

Maison résolut donc de se rabattre immédiatement sur Courtrai. Après avoir fait partir en avant, vers Audenarde, la division Solignac avec un escadron de chasseurs pour occuper momentanément Peteghem et couvrir la marche de ses troupes, Maison évacua Gand, le 30 mars au jour. Le poste que l'ennemi venait de rétablir à Deynze fut surpris et culbuté. Quelques cavaliers prussiens, cantonnés à Courtrai, se retirèrent sans opposer de résistance. Ainsi l'armée put effectuer tranquillement sa marche dangereuse et prendre position sans difficulté à Courtrai. Le général en chef y établit ses troupes de la façon suivante : la division Solignac et un escadron de chasseurs à Belleghem ; la division Barrois et les lanciers à Harlebeke occupant Sweveghem ; la division Roguet, formant réserve, la gendarmerie, le grand parc et le quartier général dans la ville; le reste de la cavalerie, sous Castex, à la porte de Menin, observant la route d'Ypres (1).

Bientôt informé que Maison lui échappait, Thielmann, rappelant à soi tous ses corps détachés, se portait d'Audenarde sur Avelghem, dans l'espoir de joindre et d'enlever la division Solignac, dont le passage par Peteghem lui laissait supposer qu'elle constituait l'arrière-garde de l'armée française, alors que cette division, qui avait quitté Gand bien avant le gros du 1er corps, venait de s'y réunir à Courtrai. En même temps

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique pendant l'année 1814.

Thielmann invitait Walmoden à diriger sur Audenarde les forces alliées concentrées à Alost (1).

Le 31 mars, vers six heures du matin, l'avant-garde ennemie commandée par le Prince de Wurtemberg (2) surprit le poste de Sweveghem, qui dut se replier. Les alliés commencèrent alors leur déploiement sur une hauteur, afin d'y former trois colonnes d'attaque. Ayant reconnu ces dispositions, Maison fit sortir aussitôt de la ville plusieurs pièces d'artillerie qui empêchèrent l'ennemi d'achever son déploiement. S'étant d'ailleurs assuré que les alliés arrivaient tous par la seule route d'Audenarde, le général en chef, voulant les rejeter dans le défilé par où ils étaient venus, résolut de les faire attaquer simultanément par les deux ailes tandis qu'il les refoulerait de front. Barrois reçut l'ordre de se porter directement de Harlebeke sur Sweveghem pour attaquer la droite de l'ennemi et lui couper la retraite, tandis que Solignac, partant de Belleghem, menacerait la gauche des alliés. La division Roguet, formée au centre, sur la chaussée d'Audenarde, aurait à les contenir pendant le mouvement des deux ailes et ensuite à les poursuivre. Castex tenait ses cavaliers prêts à soutenir Roguet. Comme en ce pays, par endroits très fourré, il n'était point possible de faire un long usage de l'artillerie, une fusillade très vive s'engagea bientôt sur toute la ligne. Les soldats de Maison abordèrent franchement l'ennemi et partout le culbutèrent en même temps. Comprenant alors que c'était, non point à la seule arrière-garde du 1er corps, mais au 1er corps en entier qu'il avait affaire, Thielmann ordonna sur-le-champ la retraite. Cette retraite allait se tourner en déroute. Écrasés sur leur front d'abord par la division Roguet, puis par les chasseurs du 2e régiment de la garde qui, sous les ordres de Castex et de Meuziau, sabrèrent les cuirassiers saxons et se ruèrent sur l'infanterie ennemie; forcés de se défiler entre la division Barrois et la division Solignac, dont l'une des brigades, la brigade Penne, pressait vigoureusement leur gauche; enfin débordés sur leur droite par la brigade Darriule, de la division Barrois, brigade qui s'était établie derrière eux sur la route d'Audenarde, les alliés s'éparpillèrent et prirent la fuite dans

(1) *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du Duc de Weimar en 1814 : Relation de Plotho.

(2) Il s'agit ici, non point du Prince royal, mais vraisemblablement du Prince Paul-Charles-Frédéric-Auguste, second fils du roi de Wurtemberg.

toutes les directions. Un bataillon saxon, acculé à un mur, dut mettre bas les armes et trois pièces attelées tombèrent en notre pouvoir. A deux heures de l'après-midi, l'armée de Thielmann se retirait vers Audenarde, poursuivie par le général Darriule qui la reconduisit jusqu'au delà de Kerkove (1).

« Nous avons fait plus de 1 000 prisonniers, mandait Maison au ministre, et parmi les prisonniers se trouvent deux colonels, plusieurs majors et chefs d'escadron. L'ennemi a laissé plus de 400 morts sur le champ de bataille. Beaucoup se sont noyés en passant trop précipitamment l'Escaut dans des barques. J'estime sa perte à plus de 2000 hommes, j'ai fait ramasser et conduire à Lille plus de 500 fusils (2). » Le combat de Courtrai coûtait au 1er corps 300 tués ou blessés ; mais durant toute cette expédition sur Anvers, aucun homme n'était tombé prisonnier et, comme des voitures spécialement destinées à recueillir les éclopés suivaient l'armée, le nombre des traînards fut presque nul.

Cependant, à l'appel de Thielmann, le général Walmoden s'était porté d'Alost sur Audenarde, faisant réoccuper Gand par une colonne dont un détachement aux ordres du colonel de Lottum, se présenta dans la soirée devant Courtrai. Cette tête de colonne eût immanquablement délivré les prisonniers si Maison, qui venait quitter la ville, n'y avait laissé le général d'Audenarde avec ses lanciers, la gendarmerie et un régiment de la division Barrois. L'ennemi fut ainsi contenu et forcé de se retirer au delà de Harlebeke.

Convaincu que, étant donné le fâcheux état de ses troupes, Thielmann ne pouvait songer présentement qu'à achever sa retraite sur Audenarde, le général en chef, aussitôt le combat terminé, avait acheminé vers Tournai la division Solignac. Puis, après avoir détaché Barrois en observation à Avelghem, Maison se mettait lui-même en marche par sa droite et prenait à son tour, avec la division Roguet et le gros de la cavalerie, la route de Tournai. En traversant Pecq, point où la chaussée venant de Courtrai se réunit à celle qui, longeant la rive gauche de l'Escaut, mène par Avelghem à Audenarde, Maison apprit

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique pendant l'année 1814. — *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du Duc de Weimar, en 1814 : Relation de Plotho. — Maison au ministre, 1er avril 1814. — Archives historiques de la Guerre.

(2) Maison au ministre, 1er avril 1814. — Archives historiques de la Guerre.

que Solignac, refoulant les postes ennemis, allait arriver devant Tournai. Le général en chef se hâta de le rejoindre avec la cavalerie et du canon.

L'artillerie prit position au Nord de Tournai sur la route d'Audenarde, à l'Ouest sur celle de Lille et ouvrit son feu à la nuit tombante, tandis que la division Solignac cherchait à s'approcher de la place dont la garnison, aux ordres du colonel Eglastein, s'élevait à environ 2 000 hommes. L'infanterie ennemie, postée sur les remparts, se vit bientôt fusillée par les tirailleurs de la division Solignac qui s'étaient avancés jusqu'au pied même de ces remparts et le tir des quelques pièces de gros calibre, dont disposait Eglastein, restait sans grand effet, alors que nos obus tombaient dru sur la ville et y causaient certains dommages. Au début de cette action, Maison n'avait eu sous la main, en fait d'infanterie, que la seule division Solignac, car la division Barrois était restée en observation à Avelghem. Elle devait ensuite se rabattre directement sur Lille pour couvrir la marche de la gendarmerie et des prisonniers, du grand parc et des bagages qui s'acheminaient de Courtrai à Lille par Menin. Quant à la division Roguet que, chemin faisant, le général en chef avait laissée en arrière, elle ne put arriver qu'assez tard devant Tournai. Comme les troupes, qui toutes avaient combattu à Courtrai dans la matinée, semblaient harassées, Maison ne voulut point engager les régimens de Roguet. A dix heures du soir, il fit cesser le bombardement. Mais, durant la nuit, Maison, qui avait maintenu fort prudemment toutes ses forces sur la rive gauche de l'Escaut, fut avisé que, par delà ce fleuve, des renforts s'introduisaient dans la place. La brigade Gablentz, arrivant d'Audenarde par la rive droite, et le détachement établi à Leuze en soutien de la garnison entraient en effet à Tournai. Constatant que dès lors la ville était bien gardée, Maison quitta les hauteurs d'Orcy, le 1er avril au jour, pour rentrer à Lille, où, dans cette même matinée, tout le corps d'armée se trouva réuni (1). Ainsi, en moins d'une semaine, Maison, délogeant l'ennemi de Courtrai, puis de Gand, opérait sa jonction avec la garnison d'Anvers et ralliait à soi la division Roguet. Trompant

(1) *Historique* des opérations du 1er corps d'armée en Belgique pendant l'année 1814. — *Opérations* du 3e corps d'armée allemand sous les ordres du duc de Weimar en 1814 : Relation de Plotho. — Maison au ministre, 1er avril 1814. — Archives historiques de la Guerre.

alors sur ses projets le Duc de Weimar, il se retirait tranquillement vers Courtrai où il battait Thielmann lancé à sa poursuite; il allait bombarder Tournai; enfin il ramenait à Lille son armée renforcée et maintenant prête à marcher au secours des places de l'ancienne frontière.

Cependant les alliés s'étaient trouvés dans la nécessité de lever le siège de Maubeuge; car Borstell, qui contenait les garnisons de Condé, du Quesnoy et de Valenciennes, venait de recevoir l'ordre d'aller rejoindre, devant Soissons, l'armée de Bulow dont il était momentanément détaché. Durant plusieurs jours, on ignora complètement à Lille cette heureuse nouvelle. Aussi, à peine arrivé, Maison prit-il ses dispositions pour opérer un mouvement sur les places de l'ancienne frontière, se proposant d'aller tout d'abord secourir Maubeuge, puis de marcher sur Landrecies et de couper les communications de l'ennemi.

Maison se mit en marche le 4 avril et apprit, le 5, en arrivant à Valenciennes, l'entrée des alliés à Paris. En présence des graves événemens qui se déroulaient dans la capitale, et maintenant informé que l'ennemi venait de lever le siège de Maubeuge, Maison résolut aussitôt de retourner à Lille, non toutefois sans renforcer au préalable les garnisons des diverses places, de façon à les mettre en état de faire face à toutes les éventualités. Quelques jours plus tard on eut connaissance de la formation d'un gouvernement provisoire et comme on fut alors informé que divers corps de l'armée française avaient déjà convenu avec les puissances alliées des suspensions d'armes, Maison et Thielmann, voulant éviter une effusion de sang désormais inutile, s'entendirent, à la date du 7 avril, pour cesser entre eux deux les hostilités.

A la tête du 1er corps Maison était parvenu à sauver la partie de la frontière qu'il avait pour mission de protéger. Après avoir écarté d'Anvers les alliés et pourvu à la défense de cette place en y laissant presque toutes les troupes destinées à son armée, Maison, plutôt que de s'y enfermer, s'en était au contraire détaché pour tenter de couvrir la Belgique. Avec 5000 hommes seulement il s'était tout d'abord porté sur Bruxelles, mais soucieux par-dessus tout de sauvegarder l'ancienne frontière, il s'était bientôt rabattu sur Mons et ensuite sur Lille, jetant dans les

places, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, la majeure partie des soldats que les dépôts parvenaient à lui fournir, ne conservant avec soi « qu'une poignée d'hommes » pour manœuvrer en avant de ces places, mais « gardant une force toujours active pour se ruer sur les détachemens ennemis qui se trouvaient à sa portée (1). » Puis, quand il reconnut que son adversaire considérablement renforcé pouvait l'immobiliser sous les murs de Lille, Maison se portant vers Gand, d'une marche hardie alla tirer d'Anvers la division Roguet. Disposant dès lors de 11 000 hommes avec lesquels il irait débloquer Maubeuge et menacer les communications de Bulow, il battait Thielmann à Courtrai, le jour même où les alliés entraient à Paris.

Sans jamais se laisser abattre par « les reproches immérités » que l'Empereur lui avait trop souvent adressés, Maison « s'était montré habile, vigoureux et infatigable dans la défense de cette frontière (2). » Et plus tard, remémorant les résultats que, malgré des difficultés sans nombre, le commandant de l'armée du Nord avait pourtant obtenus, Napoléon manifestait ainsi la haute estime qu'il accordait à Maison : « Ses manœuvres autour de Lille, dans la crise de 1814, avaient attiré mon attention et l'avaient gravé dans mon esprit (3). »

CALMON-MAISON.

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, l. LII.
(2) *Id.*, *ibid.*
(3) Extrait de la *Revue générale biographique et nécrologique*, publiée sous la direction de M. E. Pascallet, Paris, 1845, p. 17.

REVUE LITTÉRAIRE

ALFRED DE VIGNY (1)

Sur les « grands maîtres de la littérature russe, » Gogol, Tourguénef et Tolstoï, puis sur Bernard Palissy, et sur Victor Hugo, M. Ernest Dupuy a publié de très remarquables études, très attentives, méthodiques et justes. Vigny l'a tenté. Il a consacré au poète d'*Eloa* trois volumes, dont le dernier vient de paraître et qui sont, dans la critique, son chef-d'œuvre. Le poète d'*Eloa*, il ne l'a point abordé directement et comme, par exemple, Victor Hugo : il l'a lentement approché, avec mille précautions. Sentant ce grand silencieux et dédaigneux plus secret et plus retiré que personne et plus difficile peut-être, il a eu soin de n'être pas familier, mais de le gagner plutôt que de le surprendre. Il l'a examiné de loin et il s'est, pour ainsi dire, fait mener a lui par les amis qui l'ont connu intimement : le premier tome raconte « les amitiés » d'Alfred de Vigny. Le second tome apprécie « le rôle littéraire, » l'influence d'Alfred de Vigny et complète le cadre du portrait. Les amis du poète nous conduisent au point d'où partait son génie ; en suivant le fil de son influence, nous retournons à l'aboutissement de son génie. La *Revue* a donné plusieurs chapitres de ces deux tomes. Et voici *Alfred de Vigny*, le véritable portrait du poète et l'âme de son œuvre.

Par bonheur, il n'est pas indispensable qu'une vivante analogie unisse un critique et les écrivains qu'il juge ou commente. La diver-

(1) Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny, la vie et l'œuvre*, 1 vol. in-16 (Hachette). Cf. du même auteur, *Poèmes*, « les Parques, le Roman de Chimène, Dans Ithaque, » (Société française d'imprimerie et de librairie).

sité des écrivains aurait bientôt déchiré le critique. Une fine complaisance de l'esprit suffit à l'empêcher de méconnaître les pensées qui ne sont pas spontanément les siennes. Mais il y a aussi de ces rencontres : le poète et le critique ont des ressemblances grâce auxquelles le critique entendra le poète mieux que par un effort zélé ; il l'entendra comme une autre voix, plus haute encore, de son rêve. L'une de ces rencontres : celle d'Alfred de Vigny et de M. Ernest Dupuy, celle de l'auteur des *Destinées* et de l'auteur des *Parques*.

On ne sait point assez que M. Ernest Dupuy est un de nos plus grands poètes. D'autres ont fait plus de bruit ; il n'en faisait pas du tout : et la triviale renommée écoute le bruit plus que le chant. D'autres inventaient avec plus d'entrain, de fantaisie heureuse ou d'impertinence habile, des rythmes, des musiques dont la nouveauté surprenait et parfois enchantait un auditoire prime-sautier. La nouveauté est séduisante, aguichante même, aux premières minutes. Elle se fane ; et, quand elle a perdu sa fragile fraîcheur, elle n'est plus rien, que démodée à faire pitié. L'avenir, mieux garanti que nous contre ses duperies, changera parmi nos contemporains l'ordre des valeurs. Je crois qu'il mettra au premier rang le poème des *Parques*. Il y a trente ans que ce poème fut écrit. Relisons-le : il n'a pas vieilli. Ou disons, plus dignement, qu'il a su vieillir bien : bref, il a pris son caractère durable et définitif de beauté. L'immense nuit qui s'entr'ouvre et qui révèle le groupe virginal des trois déesses, Clotho, Lachésis, Atropos, la première tenant le fardeau de la laine, flocons larges comme des nues, la deuxième brisant de l'écueil de ses doigts le flot sempiternel et séparant les bribes que la faux de diamant de la troisième coupe ; la clameur confuse des hommes sur la terre et, de cette clameur, l'aède tirant des plaintes, deux lamentations, l'une qui invective contre la vie et l'autre qui maudit la mort ; puis le chant de Clotho, lasse de son immobilité impassible ; et puis le chant de Lachésis, lasse de certitude omnisciente ; et puis le chant d'Atropos, lasse de son éternité qui désire la mort ; enfin la promesse de l'anéantissement pour les hommes et pour les dieux et le cri qu'au nom de l'humanité, devant les dieux, pousse l'aède, informé du projet final du destin : quel poème de l'angoisse, de l'intelligence et de la nécessité ! Aux tourmens de l'amour, de l'ignorance et de la mort, les déesses répondent par le refus et du repos et de la science et de l'éternité. Le sujet du poème, c'est l'inévitable condition de toute vie ; la péripétie en est le débat du temps et du néant ; et la conclusion, le désespoir. La querelle de l'humanité mortelle et des immuables déesses, la réfu-

tation du chagrin par l'ennui, la surenchère qu'ajoute à la douleur même l'allégorie du bonheur opposé, quel drame idéologique dans la plus poignante méditation de la réalité ! Les vers sont dignes d'un si beau thème ; et j'en veux citer quelques-uns. Nous allons à Vigny, cependant : le poète des *Parques* nous y achemine.

L'aède chante la souffrance des hommes et, parmi les souffrances, le regret qui survit dans la mort du plaisir :

Puisque le temps s'abîme et qu'hier est défunt,
Pourquoi conserve-t-il ce vague et doux parfum ?
Comment exhale-t-il ce regret d'amertume ?

L'aède plaint la mort. Il l'a plus terriblement peinte que Villon, de l'agonie à la pourriture et du premier apaisement jusqu'à la multiplication des germes qui s'évertuent vers d'autres formes :

Tourbillonnerons-nous comme des grains de sable
Et, traînant le fardeau d'un sort impérissable,
Attendrons-nous la mort toute l'éternité ?...

Le chant de Clotho, je voudrais le copier ici d'un bout à l'autre. Quelques vers auront-ils l'accent de sa détresse ?

Homme, nous t'envions tes terreurs, tes blessures.
Quel fer vivifiant marquera ses morsures
Dans mes flancs de déesse ainsi que dans tes chairs ?
Quelle agitation fertile en espérances
Initiant mon âme au bienfait des souffrances
Me rendra les répits qui succèdent plus chers ?
Quelle torpeur morbide, envahissant mon être,
Et mêlant à mes jours insipides son fiel,
Me donnera la joie humaine de renaître
Et d'aspirer la vie avec l'air pur du ciel ?
Homme, prends le nectar ; homme, prends l'ambroisie,
Mais abandonne-moi ta faim que rassasie
La sauvage douceur d'une goutte de miel.

Et, pour un sentiment délicieux, ces vers charmans :

Hommes plus dieux que nous, vous seuls la connaissez...

(la volupté de s'oublier soi-même et d'aimer...)

Même, après la saison des tendresses conquises,
Vous savez vous créer des tendresses exquises
Avec le souvenir de vos bonheurs passés.

Atropos, qui ne peut mourir, coupe les destinées humaines, chante la mort, la compare au sommeil :

> Elle porte, elle aussi, le bouquet de pavots
> Qui couche, en les frôlant, les corps les plus robustes...

Et l'impossibilité de mourir, où languissent les déesses, Atropos, avec envie et colère, la marque ainsi :

> Nous déchirons nos doigts dans un débile effort
> Aux clous de diamant des portes de la mort
> Qui tournent sur leurs gonds aux caprices des hommes.

Les plus admirables images, et qui ne sont point posées auprès de l'idée, mais qui sont l'épanouissement de l'idée, son essence fleurie, images sombres ou claires, funèbres ou teintes des couleurs fugitives de la vie, se déroulent avec l'abondance variée de la vivante laine que Clotho répand. L'idée se développe ainsi d'un mouvement large et fort, que ne ralentissent pas les reprises d'élan, que ne fatigue pas la longueur de l'étape et qui va jusqu'à son terme sans défaillance. Le souffle lyrique soutient et emporte la splendide envolée des mots.

Noble poésie, celle qui n'est pas l'ornement de la pensée, mais la pensée elle-même; et celle à qui la pensée n'a pas eu de sacrifice à consentir; et celle qui, n'altérant pas la pensée, la consacre! La méditation que le poème des *Parques* anime ne serait pas plus rigoureuse et dialectique en prose simple et sous la forme de théorèmes consécutifs. Elle est, dans le poème, intacte; le sentiment l'échauffe et ne la modifie pas; le rythme lui donne son allure et ne l'entrave pas; les images l'illuminent et ne la voilent pas.

Au poème des *Parques*, M. Ernest Dupuy a joint, dans une édition récente, quelques autres poèmes, *Pœstum*, *la Fuite de Jason et de Médée*, *Dans Ithaque* et un *Roman de Chimène*, joli et beau, ingénieux, qui montre les richesses brillantes de son talent.

Ce grand poète, dans la critique, sait changer de manière. Il demeure le même, pourtant. Si le lyrisme de ses poèmes était vague, abandonné au caprice et confié au hasard des aventures verbales, on aurait peine à concevoir que fussent l'œuvre d'un seul écrivain ces poèmes et la monographie patiente de Vigny. Mais il y a ici et là une pareille qualité, j'allais dire, une égale vertu de la réflexion scrupuleuse, un pareil don de l'analyse délicate et de la synthèse prompte, l'amour des idées et, à leur égard, cette vigilance, l'amour de la vérité.

M. Ernest Dupuy raconte la vie du poète d'*Éloa*. Il en a recherché

tous les détails. Il ne les mentionne pas tous. Il utilise ceux qui expliquent les poèmes. Il s'est posé la question de savoir jusqu'où l'on doit aller dans cette enquête, aujourd'hui à la mode, et qui nous livre, sinon toutes les journées et les nuits de l'écrivain célèbre, au moins tout le secret des tiroirs. Cette enquête, je ne la méprise pas, si je regrette que le plus souvent elle soit faite sans grâce polie et sans tact. Elle donne à l'histoire une étoffe excellente et elle nous épargne de croire qu'au temps passé l'on a livré des batailles, signé des traités d'alliance ou de paix, et voilà tout. C'est le danger de l'histoire trop uniment militaire et diplomatique. Nous parvenons, à force d'investigations méticuleuses et hardies, indiscrètes peut-être, à une connaissance autrement complexe, autrement significative et utile des âges révolus et de nos pères qui, au surplus, nous ayant laissé leurs dettes et, avec un héritage, une hérédité, relèvent de notre jugement; et, s'ils nous dirigent encore, nous avons à les connaître. Mais enfin, de quoi s'agit-il, d'histoire ou de critique littéraire? D'histoire : alors, l'idée est bonne, à mon gré, de choisir comme l'échantillon d'une sensibilité ancienne un personnage plus attrayant qu'un autre, un artiste ou un poète, aussi bien que l'apôtre ou le conquérant: et alors, il convient que l'enquête ne néglige rien, car il n'est de vérité concrète aussi que complète. Si, d'autre part, il s'agit de critique littéraire, le danger serait d'accabler, d'étouffer l'œuvre sous la biographie. Nous risquons de ne plus songer aux poèmes qu'a écrits l'amant de la Dorval, si l'anecdote de cet amour a tous nos soins. Et la littérature est immolée à l'histoire. La littérature, un Sainte-Beuve ne la préfère pas à cette « histoire naturelle des esprits » qu'au jour le jour il composait; et un Taine l'emploie à l'illustration de ses doctrines philosophiques et historiques : maintenant, elle fournit des matériaux et des prétextes à la chronique scandaleuse du passé. M. Ernest Dupuy a très nettement vu cet inconvénient des procédés nouveaux. Il raconte (je le disais) la vie du poète d'*Eloa;* mais il en raconte seulement ce qui est le commentaire indispensable de l'œuvre. Il le fait avec beaucoup de justesse; et, pour écarter les commérages, plus d'une fois il a de l'impatience.

Ne pourrait-on supprimer, dans la critique littéraire, tout le commentaire biographique? Je me souviens de l'avoir souhaité. Il me semblait qu'une œuvre d'art devait posséder sa vie propre, indépendante et sa signification, sa beauté absolue. Je la voulais détachée de ses origines contingentes ; et je la voulais orpheline. L'œuvre d'art achevée, ne faut-il pas qu'on enlève les échafaudages qui ont servi à la

bâtir et ne faut-il pas qu'on la regarde enfin toute seule? Une œuvre d'art est le symbole qu'a trouvé un artiste afin d'y incarner son rêve : symbole imparfait, si le rêve n'y apparaît pas clair et ostensible. Un tel symbole, l'artiste le substituait à lui-même : et, quoi! nous demandons encore l'artiste, sa présence, le bavardage de l'artiste, pour traduire le symbole?... N'est-ce pas une infirmité de l'œuvre d'art, qu'elle ne puisse se passer du continuel secours de l'artiste et de ses interprètes obligeans; secours médiocre, et signe de débilité, qui nous déplaît un peu comme déplaisent à certains esthéticiens les arcs-boutans gothiques, ces béquilles des cathédrales?... Ainsi pensais-je, irrité contre Sainte-Beuve et les potins dont il étaye l'œuvre d'art : et c'est une opinion, je l'avoue, à laquelle je ne renonce pas volontiers.

Mais aussi, la critique subit le tort des écrivains. Depuis un bon siècle et demi, les écrivains sont de plus en plus accoutumés à ne pas séparer d'eux leurs poèmes ou leurs romans, à ne pas couper les liens et les attaches de l'œuvre à eux. Ils laissent l'œuvre dépendante de leur esprit, en même temps que leur esprit, de moins en moins capable d'abnégation, se soumet plus docilement au hasard des conjonctures et au caprice des sens. La littérature devient plus sensuelle, après avoir été plus sensible; et tout ce qu'a d'impersonnel la raison, la littérature maintenant ne l'a pas. En outre, nous cédons à l'instigation d'un scepticisme impérieux qui fait qu'une idée, au lieu de la considérer elle-même, de la discuter et de la juger par le plus ou moins de vérité qu'elle contient, nous l'apprécions comme le trait d'un caractère, aimable ou non. De toutes manières, la personne de l'écrivain compte dans son œuvre. Chateaubriand le montre déjà, lui qui du reste montre à peu près tout ce que la littérature serait après lui. N'a-t-il pas consacré le meilleur de son génie à ses Mémoires? n'a-t-il pas dit que ses ouvrages et son activité politique étaient « les matériaux » de ses Mémoires? Et Vigny, son œuvre, il ne l'a point séparée de lui-même.

Cela étonne, parce qu'il était certes hautain, froid, taciturne, peu porté à la confidence. Ne le sût-on pas, on le devinerait à l'orgueil dont témoignent ses poèmes. Or, dans *l'Esprit pur*, quand il indique la différence de ses aïeux et de lui, de ses aïeux guerriers et chasseurs et de lui écrivain, nous lisons :

> Mais aucun, au sortir d'une rude campagne,
> Ne sut se recueillir...
> Pour graver quelque page et dire en quelque livre
> Comme son temps vivait et comment il sut vivre.

Dire dans un livre comment on a su vivre en son temps, voilà pour Vigny la tâche de l'écrivain. Ce vers signale très exactement sa volonté; il donne la clé de son œuvre. Toute l'œuvre de Vigny, c'est le drame de l'effort qu'il a dû accomplir, étant lui, pour trouver, dans le contact de son époque et de lui, la maxime de son existence. Les tentatives qu'il a faites, et qui composent les chapitres de son œuvre, sont les péripéties d'une vivante incertitude. Ainsi se joignent sa vie et son œuvre, l'une et l'autre vouées à un problème.

Né en 1797, Alfred de Vigny était de souche noble. M. Ernest Dupuy note que sa lignée ne remontait pas au delà du XVIe siècle, Charles IX ayant anobli en 1570 François de Vigny pour « services à lui rendus » ainsi qu'à ses « prédécesseurs rois ; » et, quant aux ancêtres maternels, les Baraudin, ils dérivent d'un Piémontais, Emmanuel Baraudini, capitaine d'aventuriers, que le duc de Savoie anoblit en 1512 et que maintint en cette qualité François Ier. Bonne noblesse, au bout du compte, et que la famille vantait mieux encore. Le petit Alfred de Vigny, M. Ernest Dupuy nous le fait voir, joli enfant, visage fin, des yeux clairs, des cheveux blonds très soyeux, bouclés : il est assis sur les genoux de son père, un bonhomme assez entiché de sa noblesse et qui lui énumère les exploits de jadis. Léon de Vigny, le père, était chevalier de Saint-Louis et portait la croix anglée de quatre fleurs de lis qu'à l'heure de la prière, matin et soir, il tendait à baiser au jeune garçon. Vigny connaît d'abord et admire « l'attitude de ses ancêtres : » on l'invite à la garder. Toute sa famille qu'il a vue, la révolution l'a tourmentée. Il est un homme d'ancien régime, après l'effondrement de l'ancien régime. Il continue les nobles Vigny, les nobles Baraudin. Mais il succède aux jours de l'incrédulité : les livres qui tuent les croyances héréditaires, il les a lus. En outre, il a eu ses premières années dans la pauvreté, la misère; les incidens quotidiens lui enseignent la dignité du travail et du salaire acquis durement. Plus tard, il écrira : « Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire; bénis soient donc les malheurs d'autrefois ! » Au mois de juillet de l'année 1814, à dix-sept ans, il reçoit son brevet de gendarme de la maison du Roi. Ne dirait-on pas que, fort à propos, la tradition monarchique s'est renouée, pour rétablir dans ses conditions normales d'existence le bel adolescent, hier éperdu? Quand Alfred de Vigny part pour le régiment, sa mère lui remet en viatique une *Imitation;* elle y a inscrit ces mots : « A Alfred, son unique amie. » Le voilà, comme de longue date les Vigny, soldat au service du Roi. En 1816, il entre dans

la garde royale à pied, sous-lieutenant. Le 10 juillet 1822, il est promu lieutenant; il passe, en 1823, comme capitaine en premier, dans le 55e régiment d'infanterie. Que lui faut-il? et est-il content? A chaque instant, il demande des congés : deux mois en 1822, pour « affaires de famille; » trois mois, en 1824, et la prolongation d'un mois; à la fin de cette même année, trois mois encore, jusqu'au 20 mars 1825; alors, une prolongation; le 20 août, prolongation nouvelle; le 1er janvier 1826, nouveau congé qui sera, dit-on, le dernier; mais le 21 novembre 1826, nouveau dernier congé, le dernier vraiment, car le 13 mars 1827 le capitaine adresse au ministre de la Guerre sa démission. Que s'est-il passé? Lisons *Servitude et grandeur militaires :* « Vers la fin de l'Empire, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum.* Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée et nos cris de : Vive l'Empereur! interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres et nos examens à des revues... » Alors, le jeune Vigny sent en son cœur, plus fervent que jamais, l'amour de la gloire militaire. Il lui semble que la guerre est « l'état naturel » de la France. Il ne désira que de se jeter dans l'armée, comme dans le torrent qui emportait les âmes les plus frémissantes de l'époque. Eh bien! il eut cette aubaine d'entrer dans l'armée à dix-sept ans, et dans l'armée du Roi, selon la coutume de ses ancêtres. Quel est son déplaisir? En peu de mots, le voici: « J'appartiens à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons. » Il fut soldat quand les soldats n'allaient plus être occupés; et ainsi l'armée n'alimenterait pas son appétit de l'action, fier appétit que la prodigieuse fièvre de l'Empire avait surexcité.

C'est bien le malaise de toute une génération française qu'Alfred de Vigny décrit comme le sien. *Servitude et grandeur militaires* est de 1835; l'année suivante parut *la Confession d'un enfant*

du siècle : et Alfred de Musset donne le même diagnostic, en termes analogues. Dans les derniers temps de l'ancien régime, une jeunesse florissait, à laquelle son ascendance avait préparé lentement ses conditions de vie, conditions matérielles, intellectuelles et morales. Tout cela, soudain, s'écroula : il ne resta que des décombres. Le génie de Napoléon fit, avec ces débris, un nouvel univers. Il ne l'inventait pas et il prenait au passé plus que des bribes. N'importe : il constitua ou il reconstitua une conscience française. Il l'anima d'un entrain superbe, la gloire. Il suscita les énergies ; et, pour les occuper, il ordonna une épopée resplendissante. Mais, en 1815, second désastre, pareil à celui que subirent les contemporains de la révolution. La France impériale était tout enflammée de victoire ; la vie française ne paraissait plus destinée à autre chose : et tout à coup le foyer de ferveur s'éteignit. Les énergies que l'Empereur avait suscitées et qui n'étaient pas mortes avec lui, ne surent que faire. Un homme, parmi les grands aînés de cette jeunesse malheureuse, a compris ce terrible désarroi, un homme d'État dont il est possible qu'on veuille critiquer la politique (je ne sais), mais à qui n'échappait nulle contagion de mélancolie et de désir, Chateaubriand. A la jeunesse désœuvrée, en peine d'héroïsme, il a donné ce beau divertissement, la guerre d'Espagne. « La légitimité allait, dit-il, pour la première fois brûler de la poudre sous le drapeau blanc, tirer son premier coup de canon après ces coups de canon de l'Empire qu'entendra la dernière postérité ! » Il avait senti la France s'ennuyer ; il lui offrit le jeu dont elle était privée. Dans l'armée de la Restauration, le jeune Vigny s'ennuyait : « Chaque année, dit-il, apportait l'espoir d'une guerre ; et nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne... » Chateaubriand, le père des romantiques, accorde à l'un de ses fils cette guerre. C'est alors que le jeune officier quitte la garde royale pour entrer dans un corps plus actif. Il est capitaine en premier au 55e régiment d'infanterie, sous les ordres du colonel de Fontanges : il tient la gloire !... Son bataillon ne franchit pas les Pyrénées. M. Ernest Dupuy le trouve à Dax, Oloron, Pau, Bayonne ; et deux fois Vigny est sentinelle au fort d'Urdoz. Ses camarades, les Taylor, d'Houdetot, Cailleux, Gaspard de Pons, en Espagne, se distinguent. Vigny, dans ses garnisons inutiles, trompe l'oisiveté en achevant son poème d'*Eloa*. Je le compare au jeune Chateaubriand qui, quarante-deux ans plus tôt, partant pour l'armée des princes, avait fourré ensemble dans sa giberne des cartouches et le premier manuscrit

d'*Atala* et qui, aux abords de Thionville, s'asseyant avec son fusil, relisait et corrigeait l'histoire poétique de sa fille sauvage. Mais, Chateaubriand, si l'armée des princes le déçut, que de plaisirs bientôt le tenteront, plaisirs de volupté, d'orgueil et le plaisir même de l'action, car nul échec ne l'en décourage! Vigny, dans ses garnisons méridionales, tout près de l'Espagne où la gloire est pour d'autres, écrit *Éloa :* il institue, pour son intime contentement, la foi nouvelle qui sera celle de toute sa vie ; il organise le rite quasi religieux de cette équivalence, la gloire militaire et la poésie.

Équivalence ou, plus exactement, substitution. Désormais, le capitaine de Vigny ne fera plus qu'être en congé, jusqu'au jour de sa démission. L'armée, où il avait placé tout son espoir, a trompé son attente. Elle lui a refusé ce principe d'une existence, qu'il cherchait. Et je crois qu'il ne l'aime plus; ou bien, s'il l'aime, c'est en souvenir de l'illusion qu'elle favorisait, en souvenir aussi de la souffrance qu'il endurait, souffrance où il la laisse. En l'abandonnant, il a pitié d'elle et, comme un gage de sa compassion, il lui tend le présent d'un beau linceul, pour y envelopper tous chagrins et regrets, le beau linceul fastueux de l'honneur. Remarquons-le encore, l'idée de l'honneur, telle que Vigny la propose dans la conclusion de *Servitude et grandeur militaires*, est la même qu'avait choisie Chateaubriand pour sa règle. « C'est une vertu tout humaine, que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort; c'est la vertu de la vie ; » et c'est la suprême vertu, celle que librement on décide de pratiquer, une fois les évangiles oubliés, une vertu catégorique et sans récompense. Parmi les notes précieuses que M. Fernand Baldensperger a jointes à une récente édition de *Servitude et grandeur militaires* (1), je lis ce fragment d'un brouillon : « Vous êtes ému, me dit-il. — Je pense à mes camarades, lui dis-je, qui vont mourir demain pour des princes qu'ils n'aiment guère, pour des idées qu'ils n'aiment point et des hommes qu'ils ne connaissent pas... » Chateaubriand, de même, parait sa vie d'une fidélité obstinée aux Bourbons qu'il n'aimait pas. Ses idées triomphaient aux journées de Juillet; mais il refusa leur triomphe et leur préféra l'honneur, dans la retraite consentie, avec l'immense amertume de l'incurie et de l'inutilité.

S'il embaume l'armée aux plis de ce linceul, Vigny s'est échappé. Il a, quant à lui, substitué à l'action le rêve, au service des armes la littérature. Et il exalte la littérature comme le service au-

(1) Premier tome de l'édition modèle des œuvres de Vigny que l'éditeur Conard est en train de publier.

guste de l'Esprit. *Servitude et grandeur militaires* fait avec *Stello* un diptyque où le poète est plaint et glorifié de même que le soldat. Puis, dans *la Flûte*, poème imparfait sans doute, Vigny a placé l'une de ses convictions les plus chères : l'éminente dignité de l'art et sa sublime sainteté, l'artiste ne fût-il que peu adroit et sur un instrument médiocre. Enfin, le 10 mars 1863, quelques semaines après la mort de Mme de Vigny et à quelques mois de mourir lui aussi, le poète écrit son dernier poème, *l'Esprit pur*. C'est, dit très justement M. Dupuy, son testament littéraire ; et c'est une « réponse stoïcienne » à la douleur, une « revanche de l'âme sur le corps et de l'esprit sur la matière. » C'est aussi l'affirmation de la croyance qui, après la déception militaire, a gouverné sa vie.

Seule croyance, avec le culte de l'honneur ; et, quant au reste, les poèmes de sa maturité sont tous de violentes déclarations de nihilisme. *Le Mont des Oliviers* nie toute religion ; *la Colère de Samson* nie tout amour ; et *la Mort du loup* commande la solitude et le silence.

La Colère de Samson date de 1839 ; et c'est le seul poème que Vigny ait composé à cette époque. Depuis la publication de *Servitude et grandeur militaires* en 1835, et jusqu'à l'année 1843, pendant sept ans, il n'écrit pas. Il voit mourir sa mère, il supprime de sa pensée (autant qu'il le peut) la Dorval, il se retire au Maine-Giraud : solitude et silence. Il pratique mentalement les rites de son nihilisme. Il imprime la collection de ses « œuvres complètes, » comme s'il avait à jamais fini de prononcer une parole.

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.
> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
> Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Les poèmes qu'il écrira encore seront, en vers impérieux, les préceptes du silence et de la solitude. Mais, un jour, en 1844, toute sa poésie est en délire et chante : délire merveilleux, où la mélancolie est émue d'allégresse, où le désespoir est enchanté de musique, où la tendresse et la jalousie se confondent, où la volupté rayonne et où passent les idées naïves ou subtiles, pénétrantes comme des éclairs dans une nuit déjà illuminée d'étoiles. Il écrit *la Maison du berger*, poème tel qu'il n'en a pas écrit un autre et tel que, dans notre littérature, dans les autres littératures (je crois), il n'y en a pas d'autre ; poème étrange et dont la composition vous déconcerte ; poème dont les élémens ne sont pas arrangés selon la logique habituelle, et labyrinthe sans ténèbres, mais labyrinthe éblouissant pour lequel un fil

d'Ariane ne nous est pas donné; poème tout en prestiges où les idées sont des éclairs, et les larmes, des étoiles. Aucun poème ne marque plus hardiment sa suprématie désinvolte; en notre faveur et afin de nous aider à le suivre, le poète de *la Maison du berger* n'a rien fait : aucun poème n'est plus souverainement destiné à lui-même et à lui seul. Et il s'impose à nous comme une incantation magique. En vue de le déchiffrer, ce poème, les commentateurs sont ingénieux. D'abord ils ont cherché le nom d'Eva. Dorval, ou Mme d'Agoult? Louise Colet, peut-être : ô folie ! M. Ernest Dupuy s'est demandé naguère si Eva ne serait pas, très honorablement et par une idéale métamorphose, Mme de Vigny. A présent, il écarte son hypothèse et toute hypothèse de ce genre : la *Maison du berger* serait « un appel à la muse, » une « aspiration à rentrer en grâce auprès de l'immortelle poésie; » elle reprendrait et « retournerait » le thème des *Nuits* de mai, d'août et d'octobre, le poète cette fois secourant la poésie blessée. Avec beaucoup d'habileté, M. Dupuy commente ainsi le poème et, de vers en vers, y découvre le symbole. Mais, à mon avis, la *Maison du berger* est avant tout un poème d'amour: si je ne sais pas le nom de l'aimée, peu m'importe; un poème d'amour ardent, coupable et menacé; un poème d'un tel amour que cet amour prend et réalise en lui tous les sentimens, toutes les idées, voire esthétiques et métaphysiques du poète. L'art et l'amour, deux stratagèmes ou occasions de sortir de soi et de s'éterniser hors de soi dans un emblème, s'identifient. Eva est une Béatrice, et femme, non petite fille.

Après *la Maison du berger*, Vigny n'avait plus à écrire que l'*Esprit pur* : c'est le sceau qu'il met à son œuvre. Son œuvre tout entière est consacrée à la polémique du rêve et de l'action : il a vécu le plus poignant des évangiles, celui de Marthe et de Marie. Et, pour nous émouvoir, il a inventé dans la douleur cette équivalence d'une gloire et d'une autre; il a même affirmé, consolateur de son temps et du nôtre, la précellence de l'Esprit : et, s'il ne l'est plus, il a été le maître des jeunes hommes qui, ayant reçu la Défaite comme présent de berceau, ont dû chercher ailleurs que dans les exploits de la force l'orgueil indispensable de la vie.

Le Vigny que voilà, je ne le donne pas pour celui que M. Dupuy a peint, à la manière de Holbein, portrait complet, pareil au modèle et d'où j'ai tiré, comme du modèle, une esquisse, le trait d'une physionomie. Les grands poèmes et les grands rêves se colorent au gré de qui les regarde : et c'est leur vie, durable et variée.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES ÉLOGES ET DISCOURS DE M. DARBOUX[1]

Certains hommes sont pareils à ces astéroïdes qui, dans les nuits de juillet ou de novembre, traversent le ciel nocturne comme des lances de feu : longtemps après qu'ils ont quitté notre atmosphère et repris dans l'abîme sidéral leur course anonyme, un bleu sillage phosphorescent dessine encore dans l'air leur trace fulgurante et prolonge pour nos yeux ravis leur présence abolie. Henri Poincaré fut de ceux-là. Non seulement, comme on l'a dit, la postérité pour lui avait commencé de son vivant, mais chaque jour son empreinte se profile davantage sur la route de tous ceux qui à tâtons cherchent ici-bas la vérité.

Il y a quelques jours, à la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, M. Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie, a prononcé l'éloge historique du grand disparu, et, tandis que la plus haute autorité de la science française rendait à Henri Poincaré ce suprême hommage, on sentait planer sous cette coupole vénérable une émotion haute et grave.

C'est que de toutes les voix qui se sont élevées pour célébrer le grand savant philosophe, il n'en est point sans doute qui aient mieux que celle de M. Darboux situé Poincaré dans l'histoire de la pensée humaine ; il n'en est point qui aient mieux dessiné sa douce figure ni marqué en termes aussi définitifs dans leur pure simplicité, son rôle dans la science et son attitude philosophique, si apaisante, si consolante même en sa mélancolie.

(1) *Éloges et Discours académiques*, volume publié par le Comité du Jubilé scientifique de M. Gaston Darboux, A. Hermann et fils, Paris.

A tous les traits qu'on nous avait déjà narrés du caractère d'Henri Poincaré, de ses distractions singulières, de sa vie harmonieuse, M. Darboux en a ajouté d'autres, qui ont le rare mérite d'être authentiques. Car on a bien exagéré naguère les distractions de Poincaré, et on lui en a même prêté, — on ne prête qu'aux riches, — que l'on retrouverait aisément, si on avait encore le temps de lire, dans les biographies d'Ampère, de Newton et de quelques autres.

Sur l'enfance et les débuts scientifiques de Poincaré, M. Darboux nous apprend des choses savoureuses et bien suggestives : celui qui devait être le plus grand mathématicien du monde manqua être refusé au baccalauréat pour sa composition de mathématiques. « Tout autre élève que lui, dit, en proclamant les résultats, le président du jury, qui heureusement le connaissait, eût été refusé pour cette composition. » A l'examen de Polytechnique, les examinateurs durent délibérer pour savoir si Poincaré serait reçu premier ou refusé : car il n'y avait pas d'autre alternative, Poincaré ayant eu un zéro en dessin. Le zéro étant éliminatoire, on daigna pourtant faire fléchir pour une fois la rigueur des règlemens. L'inaptitude de Poincaré pour le dessin comme pour tous les exercices physiques ou manuels était, si j'ose dire, prodigieuse, et cet exemple seul devrait suffire à faire réfléchir un peu ceux qui, passant d'une exagération à l'autre, n'attendent le relèvement de la France que de la « culture physique. » Il est vrai que « réfléchir » ne fait pas partie de cette culture. Quoi qu'il en soit, ces deux anecdotes que rapporte M. Darboux sont de nature à troubler les gens pour qui les examens en général et le baccalauréat en particulier ont encore tant de prestige.

Il nous faut malheureusement passer rapidement, à cause de leur caractère un peu ésotérique, sur les pages magistrales que M. Darboux, consacre aux travaux purement mathématiques de Poincaré. Pourtant dans cet hommage du plus grand géomètre vivant à une œuvre transcendante, les esprits les plus réfractaires aux somptueuses beautés de l'abstraction déductive glaneront mille remarques fines et délicates; ils comprendront, en les lisant, que pour être géomètre, on n'en est pas moins parfois homme d'esprit. Ils y goûteront l'art raffiné et difficile de décrire, dans le langage de tout le monde, la quintessence de ces vérités subtiles que le vulgaire croit à tort exclusivement réservées à la langue algébrique. Quant aux mathématiciens, ils auront ce régal de voir M. Darboux semer son discours, comme en se jouant, de quelque théorème nouveau et profond.

Parmi les faits trop peu connus que signale en passant M. Darboux,

il en est un qui est particulièrement important pour l'histoire de la science : c'est que Poincaré fut en réalité le véritable initiateur de ces recherches sur la radio-activité, qui devaient immortaliser Becquerel et Curie et révolutionner toutes nos notions. En effet Poincaré avait eu, par une sorte d'éclair de génie, l'intuition de l'existence de cette fabuleuse propriété des corps : la radio-activité, et c'est à la suite de ses suggestions et sur ses conseils que Becquerel entreprit ses mémorables expériences.

***

Cette notice sur Henri Poincaré,— dont il faudrait tout retenir, car elle est de ces choses gonflées de pensée dont l'analyse est toujours une mutilation, — cette notice complète d'émouvante façon la série d'éloges et de discours que les admirateurs de M. Darboux ont récemment, à l'occasion de son jubilé, réunis pieusement en un volume. Volume précieux et réconfortant à l'heure où tant de creuses fadaises font gémir les presses d'imprimerie, volume riche de substance où l'historien, le savant, le psychologue, l'amant fervent du simple et beau langage, trouveront à glaner, et qui mêle subtilement en un même bouquet toutes les fleurs trop souvent disjointes que peuvent produire l'esprit géométrique et l'esprit de finesse. Mais Pascal lui-même ne fut-il pas la preuve la plus fameuse que ces deux sortes d'esprits ne sont point toujours séparés ?

C'est un art singulièrement délicat que celui de l'Éloge académique. A l'Académie française, comme chacun sait, tout nouvel élu fait l'éloge de son prédécesseur. Rien de pareil à l'Académie des Sciences. On n'y connaît point la solennité éloquente et si parisienne de la « réception. » Le nouvel élu se contente, sur l'invitation du président, de s'aller modestement asseoir sur un de ces sièges qu'on a appelés, je ne sais pourquoi, des fauteuils. Pourtant, depuis que Fontenelle en a créé la tradition, il est d'usage que le secrétaire perpétuel de l'Académie prononce à quelque séance annuelle l'éloge de l'un des disparus. Tous ceux-ci n'ont point cet honneur, ils sont trop, hélas ! chaque année pour que l'éloquence d'un seul homme y puisse suffire ; mais du moins est-on assuré que, par la sélection qui forcément s'impose à lui, seuls les savans véritablement hors de pair obtiennent l'éloge du secrétaire perpétuel. Après Fontenelle qui s'acquitta avec un esprit inimitable de cette fonction, et dans ce style précieux qui semble tout poudré de riz comme un marquis du XVIIIe siècle ; après d'Alembert, dont la gravité plus austère ne suffisait

pas à cacher les agrémens de fin lettré; après Condorcet, dont l'âme sensible se reflétait tout entière dans une éloquence gracieuse et touchante; après Arago, si simple et si lucide; après Joseph Bertrand, M. Darboux a trouvé le moyen de renouveler un genre difficile dans une forme qui eût charmé ses illustres prédécesseurs et qui les continue dignement.

Mais, dans ces vies des hommes supérieurs écrites par l'un d'eux, il ne faut pas chercher seulement le plaisir un peu sensuel que donne l'éloquence. Un idéal plus haut s'y attache : ressusciter l'image de ceux qui ont fait progresser l'esprit humain de telle sorte que la formation de leur esprit, la genèse de leurs découvertes, les luttes qu'ils ont dû subir éclairent d'un jour nouveau les voies confuses de l'avenir. Dans le bel ouvrage si suggestif que vient de consacrer aux « grands hommes, » et plus spécialement aux grands hommes de science, le physicien allemand Ostwald, et où il a étudié un certain nombre d'entre eux en tant que phénomènes naturels, si j'ose dire, l'auteur rapporte une conversation qu'eut un jour avec lui un Japonais, sur l'ordre de l'Administration de l'Instruction publique de son pays. Ce Japonais lui demanda comment on pouvait reconnaître le plus tôt possible qu'un enfant deviendrait plus tard un homme distingué. Il n'est guère pour toutes les nations de questions qui présentent un intérêt pratique plus considérable. Après y avoir longuement réfléchi, Ostwald répondit que l'homme distingué se reconnaîtra à ce qu'il n'est pas satisfait de ce que lui offre l'enseignement normal. C'est en étudiant à fond la vie des grands hommes qu'Ostwald fut amené à cette remarque; c'est en l'étudiant que nous éviterons de commettre aussi souvent qu'on le fait, par incompréhension, le crime de dessécher dans sa fleur un génie naissant Enfin en nous dévoilant les angles qui, dans notre organisation sociale, dans nos institutions d'enseignement ou de recherche, ont meurtri le plus cruellement les hommes supérieurs, le récit de leur vie nous montrera ce qui, dans ces institutions, doit être réformé ou amélioré pour le progrès de la haute culture nationale. Si l'étude du passé est, comme l'a dit Joseph Bertrand, le guide le plus sûr de l'avenir, il n'est sans doute, dans cette petite science conjecturale de l'histoire, rien de plus fondamental que l'histoire des grands hommes; et la vie d'un seul d'entre eux, d'un seul Poincaré, d'un seul Pasteur, est mille fois plus importante que l'histoire animale, contingente et sans objet de ces centaines de millions d'êtres atones qui furent sur cette planète comme s'ils n'avaient jamais été.

A ce titre, comme à beaucoup d'autres, les *Éloges* historiques de M. Darboux sont une des lectures les plus attachantes qui soient.

***

La plus profonde des études historiques de M. Darboux, la plus fouillée, celle où il a mis sans doute le plus de son âme est consacrée à Joseph Bertrand, qui fut son prédécesseur immédiat à l'Académie, et son maître. En la lisant, nous avons senti revivre et s'animer, par la magie des mots, cette figure spirituelle, vive, puissante, narquoise et bonne tout à la fois, qui a tenu tant de place dans les sciences et les lettres françaises et dans cette revue même, dont Joseph Bertrand fut jusqu'à sa mort le fidèle collaborateur.

La précocité intellectuelle de Bertrand, — bien plus prodigieuse que celle tant vantée de Pascal, — et qui, à l'âge de onze ans le rendait apte à entrer second à l'École polytechnique, la façon dont son éducation fut menée par des parens intelligens, en marge de la routine des lycées, sa mémoire stupéfiante, sa façon souvent si originale de travailler, — il découvrait un jour dans la rue un théorème remarquable que ses élèves appelèrent en cet honneur le théorème de la rue Saint-Jacques, — tout cela M. Darboux le fait revivre intensément. Le récit de la vie de Bertrand, l'exposé de ses découvertes scientifiques et de ses travaux littéraires n'est pas moins attachant. On pourrait appliquer à toute cette étude la belle image par laquelle M. Darboux caractérise l'éloquence de son prédécesseur : « La clarté qu'il apportait dans son exposition n'était pas celle de la lampe du mineur qui se porte successivement et péniblement dans tous les recoins. C'était la pure lumière du soleil, baignant toutes les parties du sujet, éclairant les sommets, mettant en évidence les rapports mutuels des choses. »

A propos des élèves préférés de Joseph Bertrand, M. Darboux nous conte l'histoire vraiment tragique de l'un d'entre eux, Émile Barbier qui, interné à l'hospice de Charenton à cause du déséquilibre de sa raison dont il avait lui-même conscience, n'en continuait pas moins à envoyer à l'Académie des Sciences des communications ingénieuses et fines, riches en découvertes mathématiques auxquelles l'Académie décernait chaque année le prix Francœur. Est-il rien de plus douloureux, de plus énigmatique aussi, que la destinée de cet homme, qui dans le royaume le plus élevé de la *raison pure*, dans celui où tout n'est qu'ordre, harmonie, logique, équilibre, se montre transcendant, tandis que sa pauvre *raison pratique* sombre dans la folie? L'exaltation

religieuse de Barbier, les jeûnes répétés qu'il s'imposait et qui le conduisirent au tombeau, contribuent à en faire une figure pleine d'étrange et mystique beauté. « Au moyen âge, ajoute M. Darboux, il eût été vénéré comme un saint. »

Je voudrais pouvoir guider mes lecteurs dans l'exposé que fait M. Darboux des résultats mathématiques obtenus par Bertrand, comme aussi, — à d'autres endroits de ce volume, — de ceux qu'ont découverts d'autres grands géomètres, Hermite notamment. L'espace dont je dispose me l'interdit. En parcourant ces pages lucides qui ont, comme l'a écrit le grand mathématicien allemand Jahnke, la clarté du cristal, le plus réfractaire à la mathématique sera surpris et ravi de comprendre ces choses abstraites. Quant aux démonstrations mêmes de ces résultats, elles sont, comme Bertrand lui-même le disait à propos d'un travail de Galois, très faciles à comprendre, puisqu'il suffit de consacrer un mois ou deux à chacune sans penser à autre chose.

Quant à ceux qui reprocheront aux prêtres des mathématiques transcendantes d'être incompréhensibles pour le commun des mortels et de planer à des hauteurs où la popularité et la faveur même du vulgaire n'atteint pas, M. Darboux a prononcé à leur intention un plaidoyer de trop d'esprit pour qu'on ne me permette pas d'en citer ici quelques lignes : « La terre de France a toujours été fertile en géomètres ; mais ils seraient les premiers à regretter que tout le monde perdît un temps précieux à se mettre en état de comprendre leurs recherches. D'ailleurs les mathématiques, cela n'est que trop certain, emploient un langage et des formules dont l'étude exige un apprentissage long et difficile. Mais cette différence qui les séparait autrefois des autres sciences, disparaîtra rapidement, vous pouvez en être assuré. Pour moi qui, dans ma jeunesse, pouvais lire un travail de chimie ou de biologie, je vois arriver le moment où les sectateurs de chaque science seront protégés contre l'intelligence des simples mortels par une série de néologismes tout à fait comparables à nos formules algébriques. A ce moment, les géomètres conserveront toujours leur réputation bien justifiée d'être difficilement accessibles ; mais les autres savans la partageront. Il faudra des traducteurs pour toutes les sciences comme pour toutes les langues. » Et goûtez encore ceci : « Ces obstacles qui se dressent au seuil même des études mathématiques isolent quelquefois et chagrinent les géomètres. Mais je dois dire que nous avons des compensations. S'il est difficile de nous comprendre, il est plus difficile encore de nous critiquer. Quelques-uns

mêmes nous admirent de confiance, et, naguère, un de nos meilleurs écrivains parlait avec une éloquence, une netteté, une propriété dans les termes qui ont excité mon admiration de ce monde du nombre et de la forme dans lequel nous sommes seuls, dit-il, à pénétrer. »

Tout cela est semé d'anecdotes qui mettent un sourire dans la lecture de ces pages si fortement pensées. En voici deux relatives à Joseph Bertrand. La première est plaisante. En 1870, alors que Bertrand était de garde au bastion, « l'amiral commandant le secteur de la rive gauche avait coutume de visiter à cheval le front qui lui était confié. Il réunit un jour tous les hommes présens à la batterie et commença par les remercier de leur zèle ; puis, les confondant sans doute avec quelques-uns de leurs voisins des autres bastions, il termina son allocution en disant : « Et surtout, mes amis, il ne faut pas « boire. » Bertrand qui prenait plaisir à raconter cette anecdote ajoutait avec son fin sourire : « Je crois bien qu'il regardait de mon côté. » — L'autre est plus grave et réconfortante : « Par une triste nuit de janvier, au milieu du sifflement des obus, les compagnons de rempart de Bertrand échangeaient les réflexions les plus désespérées. L'avenir était sombre : qu'allait-il advenir de notre pays ? Une des personnes présentes prononça alors ces simples paroles : « J'ignore ce qui nous attend, mais, quelle que soit l'épreuve, nous saurons la traverser et lui survivre. Nous sommes la France ; cela me suffit. » Et M. Darboux ajoute : « Que de choses en ce peu de paroles ! »

L'action bienfaisante qu'eut Bertrand dans ses lourdes fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie est admirablement caractérisée par M. Darboux, qui la résume dans ces mots : « Il était vraiment la loi vivante de l'Académie. » La belle et douce fin de Joseph Bertrand nous est enfin dépeinte en termes émouvans ainsi que les honneurs qui parèrent le déclin de sa vie. Il eut une de ses grandes joies le jour où l'Académie française l'appela à elle, fidèle à sa tradition ancienne d'avoir dans son sein un des hauts représentans de la science française.

***

Parmi les autres grands hommes, mathématiciens, géographes, physiciens à qui M. Darboux a consacré ces éloges, il est une figure particulièrement belle de patriote et de savant, celle du général Charles Meusnier de Laplace, né à Tours en 1754, mort héroïquement en défendant Mayence en 1793. Ce qui donne aux pages qui lui sont

consacres un intérêt d'actualité tout particulier, c'est que Meusnier fut un des précurseurs les plus importans de cette « double conquête de l'air, » comme dit M. Darboux, à laquelle assiste notre époque. Issu d'une vieille famille de robe de la Touraine, Meusnier fit ses études à l'École du génie de Mézières, dont il sortit, comme le grand Carnot, officier du génie. Peu après, il avait vingt-deux ans, il publie un *Mémoire sur la théorie des surfaces* dont plusieurs résultats sont restés classiques en géométrie et suffisent à rendre son nom immortel. Ce travail frappa à tel point l'Académie que d'Alembert s'écria en l'écoutant : « Meusnier commence comme je finis. » Et du coup, l'Académie des Sciences l'élut comme correspondant à un âge où tant d'autres sont encore sur les bancs de l'école. Il prit, peu après, une part prépondérante à la construction de la rade fortifiée de Cherbourg (1); il y lutta avec une énergique probité contre les malversations qu'il découvrit dans l'entreprise dont était chargé Dumouriez, qui depuis...

A cette époque, l'Académie des Sciences obtint du gouvernement que le jeune officier aurait chaque année un congé de six mois, pour poursuivre à Paris ses travaux scientifiques. Voilà une faveur que l'Académie aurait sans doute peine à obtenir aujourd'hui dans un cas analogue. Loin de moi l'idée d'en vouloir tirer argument contre l'abus démocratique de la réglementation égalitaire. Mais le cas de Meusnier a prouvé que, même en matière de science, le « fait du prince » a parfois du bon. On en jugera par les résultats qu'obtint Meusnier : en 1784, peu après la découverte des frères Montgolfier, le surlendemain du jour où le physicien Charles, qui eut l'idée de gonfler un ballon à l'hydrogène, s'élevait pour la première fois dans un de ces ballons, Meusnier lisait à l'Académie des Sciences un mémoire qui marque une étape décisive dans l'histoire de l'aérostation; car il y étudie, d'une manière qui est restée définitive, les conditions de manœuvre et de flottabilité des ballons, et y expose sa découverte du *ballonnet à air*, qui permet de faire monter ou descendre le ballon sans perdre de gaz et sans jeter de lest. Le *ballonnet à air*, qui est aujourd'hui l'organe essentiel de tous les aérostats et permet d'une part d'assurer leur invariabilité de forme si nécessaire dans les dirigeables, d'autre part d'être maître de leur stabilité verticale, est resté long-

(1) C'est à cette occasion, et dans le dessein d'alimenter d'eau potable une des îles de la rade, que Meusnier inventa une machine permettant de distiller l'eau de mer, sans frais de combustible et au moyen du vide, qu'on obtenait par le mouvement même de la marée.

temps oublié comme tant d'autres découvertes de Meusnier, et il n'a plus reparu qu'en 1870 dans le projet de dirigeable de Dupuy de Lôme. Enfin Meusnier eut le premier trois idées, qui, depuis, ont fait le chemin que l'on sait dans la navigation aérienne : donner au ballon pour le diriger la forme d'un ellipsoïde allongé; le munir d'une nacelle construite pour pouvoir flotter dans le cas où l'on serait forcé de descendre en pleine mer; enfin propulser le ballon par le moyen de rames en forme d'hélices (dans la pensée de Meusnier ce devaient être les hommes d'équipage qui manœuvreraient les rames). On conçoit toute l'importance qu'ont, pour l'histoire de la navigation aérienne, ces données nouvelles que nous devons à M. Darboux. Si on y ajoute les découvertes chimiques de Meusnier, celle notamment qui lui fournit un critère décisif, par l'analyse de l'eau, entre la nouvelle chimie de Lavoisier et celle du phlogistique, on comprendra le jugement de Monge qui considérait Meusnier « comme l'intelligence la plus extraordinaire qu'il eût jamais rencontrée. »

La carrière militaire de Meusnier nous fait voir tout ce que l'art de la guerre peut tirer du secours des sciences exactes. En 1786, alors qu'il était encore lieutenant et déjà membre de l'Académie des Sciences, son chef écrivait : « J'aperçois une grande disproportion entre Meusnier et le grade de lieutenant. » Nous avons connu, depuis, d'autres cas d'analogues disproportions. L'existence de soldat de Meusnier, sa mort héroïque devant Mayence, où il mourut d'un biscaïen dans d'atroces souffrances, supportées si noblement qu'un de ces compagnons d'armes a pu dire : « Lui seul était serein, lui seul ne versait pas de larmes, » tout cela a inspiré à M. Darboux des pages pleines de mâle et haute émotion.

*
* *

Ce qui contribue à donner à ce volume son accent si particulier où l'on sent comme un frémissement de vie, c'est que son auteur n'est pas seulement un profond géomètre qui, dans les pures abstractions de la mathématique, a vu flotter des formes harmonieuses et nouvelles, mais étrangères à la vie. Il est aussi un homme d'action, à qui le beau mot de Térence peut s'appliquer; et c'est pourquoi il sait si bien, par mille liens invisibles et tenaces, unir l'histoire du passé défunt aux choses actuelles, à celles où nous vivons, à toutes celles aussi dont nous mourons.

Dans son éloge de Henri Poincaré, M. Darboux a écrit : « Il n'était

pas né pour être administrateur. Il préférait, *et il avait bien raison* (1), poursuivre les travaux de haute envergure qui ne cessaient de le préoccuper. » Que de mélancolie contenue dans ces quelques mots de celui qui, depuis tant d'années, a eu dans la science française la fonction la plus lourde en charges administratives ! Certes, l'orgueil de pétrir et de diriger les hommes et les choses, quand on n'a en vue que le progrès, est doux aux âmes hautaines ; mais la joie d'être un remueur d'hommes ne vaut peut-être pas comme intensité l'âpre tête-à-tête avec la fuyante vérité : celle-ci pourtant, dans son corps à corps avec le chercheur, finit toujours par échapper, mais, les lambeaux de sa robe divine qu'elle abandonne parfois aux mains qui la poursuivent sont assez beaux pour abolir toutes les autres joies. Entre tous ceux qui ont goûté les voluptés de l'action et celles de la découverte, il n'en est guère qui ne gardent à celles-ci une préférence. Napoléon lui-même, « ce membre de la section de mécanique, comme dit M. Darboux, qui a fait aussi quelque bruit dans le monde en dehors de l'Institut, » l'homme d'action par excellence, n'a-t-il pas dit, un jour qu'il recevait l'Académie des Sciences : « J'ai voulu connaître ce qui me restait à faire pour encourager vos travaux, *pour me consoler de ne pouvoir plus concourir autrement à leur succès.* » — Pourtant le regret que nous devinons chez M. Darboux, nous ne le partageons pas. Il est heureux que les hommes comme lui descendent parfois de leur tour d'ivoire, pour veiller sur les tours d'ivoire des autres et les défendre contre les termites malfaisans qui si souvent les sapent à la base. Cette part de sa vie qu'il a arrachée à la géométrie supérieure, à ses travaux si riches en découvertes sur les systèmes triples orthogonaux, sur la déformation des surfaces, le haut enseignement des sciences dans notre pays lui doit sa rénovation. Il est bon que nos hautes institutions scientifiques ne soient pas toujours dirigées par des bureaucrates, par des administrateurs sans surface scientifique. Ceux-ci ont trop de tendance à oublier ces principes que M. Darboux a si bien exprimés : « La recherche doit être libre et l'esprit doit pouvoir souffler où il veut. Rien n'est plus funeste que les entraves mises à la liberté du savant... Il lui faut cette indépendance qui est le premier bien et le premier besoin du chercheur. » Pareillement M. Darboux ne veut pas que les Académies remplissent seulement le rôle de chambres d'enregistrement. Il leur appartient « de maintenir la porte ouverte sur le monde extérieur,... de prendre auprès du gouvernement

(1) C'est nous qui soulignons.

les initiatives que réclame à chaque instant l'état perpétuellement changeant de la science; de l'éclairer toutes les fois qu'il le désire. » Malheureusement, même dans ce dernier cas, — on l'a vu récemment lors de l'adoption de la pièce de 25 centimes contre l'avis de l'Académie des Sciences, qui la rejeta comme contraire à l'unité du système métrique, — on ne défère pas toutes les fois qu'il le faudrait à ses avis. Ces idées si simples et si larges, M. Darboux les a continuellement appliquées dans ses hautes fonctions, et aussi dans la fondation de ces grandes entreprises internationales auxquelles il a pris une part prépondérante, comme l'Association internationale des Académies, et, plus récemment, l'Association internationale de l'Heure. Dans cette dernière entreprise, fondée il y a quelques semaines à peine par une conférence diplomatique qu'il présidait, c'est à son tact courtois et ferme, à ce que M. Barthou, alors président du Conseil, a si bien appelé « sa douce énergie, » que l'on doit d'avoir, en dépit d'obstacles soulevés par des susceptibilités nationales délicates, obtenu des résultats qui sont un honneur pour la France. Par tout cela l'auteur du volume que nous étudions a servi la science non moins que par les découvertes qui, dans le monde transcendant et pur des formes idéales, ont fait de lui, comme le lui disait Henri Poincaré, « un créateur d'idées, un pionnier scientifique, un des classiques de la géométrie. »

***

Le style de M. Darboux mériterait à lui seul une longue étude. Il est, si j'ose dire, rectiligne et clair, net, concis, élégant, généralisateur comme sa géométrie. On le sent dédaigneux de tout ce qui est pure forme, littérature sans pensée, vêtement sans corps. Nous en avons déjà donné des exemples. La seule recherche qu'on y peut découvrir est celle de la simplicité. De là cette netteté de médaille, cette concision presque latine, et en tout cas bien classique, de certaines de ses phrases. Parfois, pourtant, on y découvre des images, mais si simples, si lucides, si adéquates aux idées qu'on en oublierait presque qu'elles sont belles tant elles sont justes. Lisez celle-ci : « La science procède, comme Dante dans son poème, par cercles successifs. » Et cette autre à propos des grandes entreprises scientifiques internationales : « Ces œuvres internationales me paraissent jouer dans les relations des peuples le rôle de ces pilotis que l'on enfonce dans les terrains dangereux et mouvans. Quand ils sont en assez grand nombre, on peut construire au-dessus des édifices durables et solides. » Et ceci encore

sur le même sujet, et sur l'indépendance relative que doit cependant garder chaque nation dans ces entreprises : « Il faut donc que chaque peuple y conserve son génie propre, ses méthodes particulières, qu'il s'applique à développer les qualités qu'il a reçues ; de même qu'il importe que, dans un orchestre, chaque instrument exécute de la manière la plus parfaite avec son timbre propre la partie qui lui est confiée. Mais, en science comme en musique, un accord entre tous les exécutans est une condition nécessaire. »

En parcourant ce volume où la pensée robuste et profonde est habillée d'une si claire étoffe, on sent que la race n'est point morte de ces grands encyclopédistes de la Renaissance et du XVIIIe siècle, qui savaient marier harmonieusement les richesses de l'idée avec l'art de bien dire.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Quelque opinion qu'elle ait d'un ministère, il n'est pas dans les habitudes parlementaires qu'une Chambre le renverse dès le lendemain de sa naissance : elle veut le voir à l'œuvre, elle lui accorde toujours un certain répit. On peut regretter cet usage, mais il est établi. M. Doumergue a donc affronté sans péril les interpellations qui lui ont été adressées : il s'est contenté d'une affirmation qui lui a suffi jusqu'ici pour répondre à toutes les questions qu'on lui a posées, à savoir qu'il était républicain et qu'il ne consentirait à gouverner qu'avec la majorité du parti républicain. On peut trouver cette éloquence un peu sommaire, mais M. Doumergue a raison de s'y enfermer, puisque la Chambre s'en contente et qu'il serait sans doute imprudent pour lui d'en sortir.

Il n'a eu pourtant, le premier jour, qu'une faible majorité, les 75 socialistes unifiés s'étant abstenus de prendre part au vote. Rien de plus naturel que cette abstention, de plus logique, de plus conforme aux principes : les socialistes étaient en droit de croire, après tout ce qui s'était dit, que le nouveau ministère, s'il ne se prononçait pas tout de suite et résolument contre la loi de trois ans, ne manquerait pas d'en faire ressortir le caractère provisoire et s'orienterait vers le retour au service réduit. Le gouvernement ne l'a pas fait. Sans doute il a parlé de la loi militaire sans enthousiasme, mais il a dit que c'était la loi, et qu'il l'exécuterait loyalement. Ce n'est pas ce qu'attendaient les socialistes, ni même sans doute la majorité des radicaux : toutefois, ils se sont divisés au moment du vote. Les premiers n'y ont pas pris part, ils ont gardé leurs bulletins serrés dans leurs boîtes comme des armes de réserve ; les seconds ont voté pour le Cabinet, affectant de croire qu'il n'était qu'à demi sincère, qu'il ne fallait pas prendre son langage au pied de la lettre et que sa

volonté, si vraiment il en avait une, ne tiendrait pas longtemps contre la pression à laquelle ils la soumettraient. Au surplus, cette pression ne s'exercera que plus tard : pour le moment, la consigne est de se comporter comme dans la chambre d'un malade, avec le moins possible de mouvement et de bruit. Il paraît que, dans un de ses discours, M. Caillaux, sans le nommer, mais en le désignant clairement, a traité M. Briand d' « endormeur. » Aucun mot ne s'applique mieux au ministère actuel et à ses amis ; ils voudraient pouvoir endormir toutes les questions jusqu'aux élections prochaines : mais qui sait si quelque événement imprévu ne les réveillera pas en sursaut ? Quelque bonne volonté qu'on y mette, on ne peut pas toujours vivre dans l'inertie et dans l'équivoque, et la Chambre elle-même pourrait bien avoir tout d'un coup des exigences auxquelles le gouvernement n'est pas préparé. A propos de la loi électorale par exemple. Après avoir entendu la déclaration ministérielle, qui a paru plus banale, plus vide, plus plate que le genre ne le comporte, — et Dieu sait pourtant à quelles confections il nous a habitués ! — la Chambre a demandé au gouvernement des explications plus précises et a renouvelé, avec une majorité qui n'a pas fléchi, ses votes antérieurs en faveur du scrutin de liste avec représentation des minorités. Le gouvernement a paru alors être d'accord avec la Chambre ; mais quand il a été en présence de la Commission du Sénat, qui est d'un avis contraire, c'est envers elle qu'il s'est montré complaisant. En réalité, le gouvernement n'a aucune idée, ou du moins il n'en a qu'une qui est de gagner du temps. Mais la Chambre s'y prêtera-t-elle et, si elle tient vraiment à la réforme, comme ses votes réitérés le donnent à croire, se laissera-t-elle acculer à l'impossibilité de la faire à force d'ajournemens successifs ?

Veut-on avoir un autre exemple de la faiblesse du ministère et de la facilité avec laquelle il flotte et vacille sur l'élément parlementaire sans prétendre le dominer ? La question de l'augmentation des soldes militaires nous le fournira. L'insuffisance de ces soldes ne saurait faire doute aux yeux des hommes de bonne foi : nous payons misérablement nos officiers et nos sous-officiers, ce qui, vu la cherté toujours plus grande de la vie, explique la difficulté croissante que nous éprouvons à les recruter. Cependant le parti radical-socialiste n'est pas favorable au relèvement des soldes, et M. Caillaux, dans le discours qu'avant d'être ministre il a prononcé sur la situation financière, a signalé le danger qu'il y apercevait. Arrivé au pouvoir, le parti radical-socialiste a vu les choses autrement ; le ministère a

reconnu tout de suite l'obligation qui s'imposait à lui de relever les soldes et nous l'en félicitons. Il a cependant, et ici nous cessons de le féliciter, arrêté les relèvemens au grade de général de division : mesure détestable à coup sûr, mais, puisqu'on l'avait adoptée, encore aurait-il fallu s'y tenir. La Chambre ne l'a pas fait, elle a étendu la mesure aux généraux de brigade. Il est pourtant impossible d'être plus clair que ne l'a été le nouveau ministre de la Guerre, M. Noulens, lorsqu'il a expliqué qu'un général de brigade, étant donné les charges qui lui incombent, serait en réalité, si sa solde n'était pas augmentée, dans une situation matérielle inférieure à celle où il était comme colonel. Il a cité des chiffres qui mettent cette vérité hors de doute. La Commission de l'armée l'a fortement appuyé et son président, M. de Montebello, a adressé à la Chambre les adjurations les plus pressantes pour obtenir d'elle un vote favorable. Peine perdue : les généraux de brigade ont été exclus, avec les généraux de division, du bénéfice de la loi nouvelle. Un tel vote montre à quelles influences la majorité obéit et quelle médiocre autorité le gouvernement a sur elle.

Aussi les séances de la Chambre deviennent-elles de plus en plus insignifiantes, et nous n'aurions rien à dire des vaines interpellations qui ont été adressées au ministère, si M. Briand n'y était pas intervenu par une interruption qui a presque pris le développement d'un discours et a produit une impression profonde. Nous avons dit plus haut que M. Briand avait été traité d'« endormeur » par M. Caillaux. Pourquoi? Parce qu'il est partisan de la politique d'apaisement. C'est ce que les radicaux-socialistes ne lui pardonnent pas. La vie politique leur apparaît en effet comme un champ clos où on s'injurie et où on se donne des coups, ce qui est, à les en croire, la condition même du progrès. M. Briand en a une autre conception et, comme elle plaît mieux que celle des radicaux-socialistes aux modérés et même aux réactionnaires, on l'accuse de s'appuyer sur ces derniers, d'avoir fait un pacte avec eux, de conduire la République à sa perte. Il a fini par perdre patience et d'abord dans l'interruption parlementaire dont nous avons parlé, ensuite dans un grand discours, qu'il est allé prononcer à Saint-Étienne, son pays électoral, il a très nettement opposé sa politique à celle des radicaux. Nous sommes loin d'approuver, dans le passé, tous les détails de cette politique. Pour mieux repousser le reproche d'être d'accord avec la droite, M. Briand s'est enorgueilli d'avoir soutenu fidèlement le ministère Combes et d'avoir fait voter par la Chambre la séparation des Églises et de l'État et la loi

de dévolution des biens ecclésiastiques. Ces souvenirs, fièrement évoqués, ne lui ramèneront pas une seule voix à gauche, pas plus d'ailleurs qu'ils n'en feront perdre une seule à M. Caillaux, qui a voté, paraît-il, contre le ministère Combes et contre la séparation de l'Église et de l'État. Nous l'avions oublié, tant on oublie vite en France, ou plutôt nous n'y songions plus. Certains hommes changent aujourd'hui avec une si prodigieuse rapidité qu'on ne peut pas les suivre dans leurs métamorphoses et qu'on les prend pour ce qu'ils sont au moment présent sans se préoccuper de ce qu'ils ont été dans le passé ni de ce qu'ils seront peut-être dans l'avenir. Les radicaux font ainsi pour M. Caillaux et les modérés pour M. Briand. Il y a d'ailleurs, chez ce dernier, un accent généreux, une attitude courageuse qui font naître la sympathie.

D'où lui viennent les sentimens qu'il inspire aujourd'hui, il s'en est fort bien rendu compte et il l'a dit à Saint-Étienne : on lui sait gré d'avoir prononcé, répété plus vigoureusement, accentué avec une force toujours croissante un certain nombre de paroles où on a vu l'indication d'une politique nouvelle, qui s'est trouvée correspondre au vœu du pays. Il a été la voix qu'on attendait. Le pays était fatigué, excédé, écœuré, dégoûté de la politique de coteries locales qui s'est manifestée dans nos communes sous la forme de la plus odieuse tyrannie. Ce dont on accuse le parti radical-socialiste, c'est d'avoir mis toute l'action administrative et gouvernementale au service de cette politique, la plus basse de toutes, que M. Millerand a un jour, à la tribune, qualifiée d'« abjecte » et qui, lorsqu'on a su qu'elle avait sali l'armée elle-même, a failli déshonorer la République. Nous ne rappellerons pas à M. Briand que l'initiateur de cette politique a été M. Combes et qu'il a soutenu M. Combes : il nous suffit qu'il la réprouve maintenant. Pourquoi les réactionnaires eux-mêmes vont à lui, il l'a expliqué dans son discours. — C'est, a-t-il dit, parce qu'ils ont senti que l'opinion était avec moi et qu'ils ont voulu être avec l'opinion. — Soit : cette explication en vaut une autre. M. Briand ne peut pas empêcher ceux qui pensent comme lui de lui donner raison et si tant de gens divers lui donnent raison, depuis des radicaux-socialistes, qui se détachent de leur groupe, tout en voulant rester de leur parti, jusqu'à des réactionnaires avérés, il faut bien croire, comme il le croit lui-même, que c'est parce que le pays est avec lui. On aime aussi ce qu'il y a de résolu dans son attitude. Son discours de Saint-Étienne n'a pas été seulement une dénonciation énergique de mœurs politiques abominables, mais une rupture avec ceux qui les

représentent. Négligeant M. Doumergue qui n'est qu'un paravent, il est allé droit à M. Caillaux, et lui a adressé quelques-unes de ces paroles qui créent entre les hommes de l'irréparable, — autant du moins qu'il y en a en politique. C'est bien la guerre que M. Briand a déclarée, en quoi d'ailleurs il n'a fait qu'une réplique : le club de la rue de Valois avait commencé.

Mais on s'est demandé ce que serait le lendemain du discours de Saint-Étienne. En aurait-il un ? L'action entamée en paroles si véhémentes se poursuivrait-elle en actes ? Le caractère de M. Briand pouvait inspirer des doutes à ce sujet. Il est éloquent mais nonchalant et, après avoir fait un discours, il est sujet à de longs repos. C'est bien à tort qu'on l'a traité d'« endormeur; » il ne l'a pas été au pouvoir ; mais il paru quelquefois endormi lorsqu'il n'y était plus. S'est-il, cette fois, réveillé tout à fait et pour longtemps? Nous voulons l'espérer et notre espoir vient de la convocation qu'avec quelques-uns de ses collègues, il a adressée à une centaine de sénateurs et de députés, pour les inviter à s'unir à lui et à s'organiser en vue des élections prochaines. Parmi les collègues de M. Briand qui ont signé avec lui cette convocation, il y a MM. Barthou, Jean Dupuy, Pichon, Étienne, Millerand, Thierry, Joseph Reinach, Klotz, Guist'hau, etc. Ce sont là des noms qui comptent dans le monde parlementaire et un tel groupement peut, à coup sûr, soutenir la comparaison avec celui de la rue de Valois. L'organisation manquait au parti républicain de gouvernement : va-t-on enfin lui en donner une? On voit ce qu'elle a fait du parti radical-socialiste, qui est celui de toutes les médiocrités, et, certes, nous connaissons la force des médiocrités lorsqu'elles s'unissent ; nous la connaissons trop ; mais les capacités ont aussi la leur, lorsqu'elles s'unissent à leur tour. En tout cas, nous voyons pour la première fois des hommes qui d'ordinaire se réservent davantage, craignent de s'engager et volontiers s'abstiennent, se grouper ostensiblement autour d'un drapeau hardiment levé. Le discours de Saint-Étienne est en partie une défense personnelle et en partie une attaque contre des adversaires insolens, mais il est aussi un programme, et ce programme peut se résumer en quelques mots : abolition des tyrannies locales, indépendance de l'administration, liberté électorale. C'est un noble programme : puissent tous ceux qui l'acclament le soutenir fidèlement jusqu'au bout! S'il en est ainsi, il y aura quelque chose de changé dans la République.

La partie la plus spirituelle, la plus piquante, la plus amusante du discours de Saint-Étienne est celle où M. Briand compare les belles

promesses que faisait le parti radical-socialiste avant d'arriver au pouvoir, avec les minces résultats qu'on a pu constater après. Au moment même où le ministère a été constitué, ses amis criaient bien haut : — Enfin, on va voir ce qu'est la vraie politique républicaine, faite par de vrais républicains, sans compromission avec personne, sans autre souci que le triomphe de l'idée ! — Naturellement tout le monde a ouvert les oreilles et les yeux : on a entendu la plus fade des déclarations ministérielles et on n'a vu encore aucun changement appréciable dans la politique courante, si ce n'est qu'elle est plus mal faite. Le nouveau gouvernement a annoncé qu'il appliquerait la loi militaire ; le lendemain, il a fait voter l'augmentation des soldes ; le surlendemain, il s'est préoccupé de la loi électorale, — il l'a bien fallu ! — et il a promis de chercher un terrain de conciliation entre les deux Chambres. Où est le changement? Où sont les miracles promis? Les amis du ministère se contentent de dire qu'il ne faut pas le croire sur parole et qu'il cache son jeu en attendant son heure. En l'attendant, beaucoup d'entre eux ne se gênent pas pour voter contre lui, après s'être toutefois distribué les rôles de manière à être sûrs de ne pas le renverser. On peut s'amuser de cette comédie et M. Briand ne s'en est pas privé.

Il y a pourtant un domaine où le nouveau ministère entend innover : c'est celui qui appartient en propre à M. Caillaux, le domaine financier. La force politique et parlementaire de M. Caillaux tient surtout à la compétence qu'on lui reconnaît dans les questions de finance : on l'attendait donc là, on se demandait ce qu'il allait faire. Il ne semble pas, jusqu'ici, qu'il ait fait des merveilles. Loin d'être rassérénée, la situation financière apparaît plus grave avec lui qu'avec son prédécesseur. Le déficit budgétaire s'élève, pour l'année prochaine, à environ 800 millions. M. Caillaux, grâce à des compressions qui ressemblent un peu à de la prestidigitation, promet de le réduire à 600 : c'est à peu près le chiffre de M. Dumont. Mais s'il est vrai que le déficit réel soit de 800, on ne nous fera pas croire à une compression capable de le diminuer de 200 : ces 200 millions se retrouveront, à peu de chose près, dans les futurs crédits supplémentaires. Quoi qu'il en soit, M. Caillaux avoue un déficit de 600 millions et il ajoute qu'il ne demandera rien à l'emprunt pour en couvrir une partie. En principe, il a raison : nous sommes l'ennemi des expédiens qui ne durent qu'une année, ou même plusieurs, mais finissent par manquer, et nous n'avons eu aucun goût pour le compte provisionnel que M. Dumont voulait rouvrir. 600 millions à demander

d'un seul coup à l'impôt n'en sont pas moins une sorte de gageure devant laquelle M. Caillaux reculerait sans doute si, étant le chef de son parti, il n'était pas obligé de le suivre. Aussi annonce-t-il qu'il va enfin, pour lui complaire, demander aux Chambres de voter l'impôt sur le revenu, ou plutôt le demander au Sénat, car la Chambre l'a déjà voté, et c'est précisément l'impôt voté par la Chambre qu'il entend imposer au Sénat. Ce sera l'impôt progressif avec déclaration obligatoire et contrôlée. M. Caillaux n'en attend pourtant pas 600 millions du premier coup ; on les lui demandera plus tard, et même davantage ; pour aujourd'hui, on « conjuguera » l'impôt sur le revenu avec une augmentation des droits successoraux. Cette « conjugaison » a de quoi effrayer. Le précédent ministère avait déjà proposé une augmentation des droits successoraux : en y ajoutant l'impôt sur le revenu et sur le capital, nous aurons toutes les bonnes choses à la fois.

Eh quoi ! dira-t-on, M. Caillaux va-t-il vraiment augmenter les impôts de 600 millions à la veille des élections ? Il pourrait le faire sans que la grande majorité des électeurs s'en aperçussent tout de suite, car ils comprennent peu de chose aux votes de la Chambre et ne sentent le poids des impôts qu'au moment de les payer : or, les impôts nouveaux, quelque rapidité qu'on y mette, ne pourraient être définitivement votés, si tant est qu'ils puissent l'être, qu'à la veille même des élections. Mais ils ne le seront pas de sitôt : on va voir un phénomène sans précédent : une Chambre qui, élue pour quatre ans, n'aura pas voté quatre budgets. C'était non seulement son droit, mais son devoir strict de le faire, et une défaillance pareille aurait été regardée par les Chambres d'autrefois comme un déshonneur qui les aurait disqualifiées. La Chambre actuelle est plus coulante : elle ne votera pas son quatrième budget et ne s'en présentera pas moins triomphalement devant les électeurs. L'impôt sur le revenu auquel M. Caillaux tient à attacher son nom ne sera donc voté que par la Chambre future : en attendant on vivra sur des douzièmes provisoires, et M. Caillaux bataillera avec le Sénat. Il s'est déjà présenté une première fois devant la Commission des Finances de la Haute Assemblée ; on savait de part et d'autre à quel point on était éloigné de s'entendre ; on n'a même pas essayé de le faire et chacun est resté sur ses positions. Il faut vivre pourtant : en attendant des impôts qui ne seront pas votés avant l'été, de quoi vivra M. Caillaux ? Il vivra de petits emprunts faits à droite et à gauche. Il a retiré le projet d'emprunt de 1 300 millions qu'avait déposé son prédécesseur, mais il a fait

voter par la Chambre une disposition qui élève de 600 à 800 millions le chiffre des bons du Trésor qu'il est autorisé à créer pour le service de la Trésorerie et les négociations avec la Banque de France : et la Chambre, qui se livre si souvent à de si vains bavardages, a voté ce chiffre sans le discuter ! C'est, il est vrai, une simple faculté qui est donnée au ministre et, en d'autres circonstances, on pourrait espérer qu'il n'en userait pas jusqu'à épuisement. Aujourd'hui, comment le croire? Les nouveaux impôts ne devant être votés qu'à une date lointaine, M. Caillaux a annoncé que l'emprunt ne serait émis qu'après ce vote. C'est le renvoyer aux calendes grecques. Quel en sera d'ailleurs le chiffre? Nul ne le sait encore, pas même M. Caillaux sans doute. Il s'est contenté de dire que les dépenses militaires auxquelles il doit pourvoir étaient plus élevées que ne l'avait cru l'ancien Cabinet, et le fait est d'autant plus certain que M. Caillaux y joint les dépenses du compte spécial de la Marine. Et quel sera le type adopté pour l'emprunt ? M. Caillaux abandonne celui qu'avait choisi son prédécesseur : rente 3 p. 100 perpétuelle ; il préfère une rente amortissable en vingt ans. Il a peut-être raison, mais que de questions se dressent au seuil de l'année nouvelle ! Comment ne pas en trembler? Tant de perspectives incertaines, obscures, inquiétantes, ne sont pas faites pour améliorer la crise économique qui pèse déjà si lourdement sur nous.

Nous avons dit que M. Caillaux avait renvoyé à plus tard l'emprunt que le ministère Barthou voulait faire tout de suite. Cette résolution n'affectera pas seulement notre politique intérieure, elle intéresse aussi notre politique extérieure. On sait que tous les pays balkaniques, y compris la Porte ottomane, ont grand besoin d'argent, et que nous sommes mieux à même que personne de leur en prêter dans des conditions rémunératrices pour nous et avantageuses pour eux. La Chambre cependant s'est préoccupée de l'ordre à mettre dans ces emprunts et elle a voté une motion en vertu de laquelle le gouvernement ne peut pas autoriser des emprunts étrangers avant que nous ayons fait notre emprunt national. Le Cabinet Barthou, sans attendre d'y être convié par un vote parlementaire, avait pris spontanément une résolution analogue ; il l'avait même notifiée aux gouvernemens intéressés, qui l'avaient acceptée ; mais, comme il se proposait de faire l'emprunt français immédiatement, le retard pour les autres devait être très court et dès lors sans inconvénient. Il n'en est plus de même aujourd'hui, puisqu'on ne sait plus à quel moment M. Caillaux fera notre emprunt. La règle que lui a imposée

la Chambre au sujet des emprunts étrangers est générale, elle ne fait pas d'exception. On dit pourtant que M. Caillaux a l'intention d'autoriser un emprunt russe et un emprunt serbe, sous prétexte qu'ils avaient déjà été consentis par le Cabinet Barthou. Le peut-il après le vote de la Chambre? Espère-t-il lui arracher un vote nouveau et différent? Obtiendra-t-il même une liberté qui s'étendrait à d'autres emprunts? Qui pourrait le dire? On comprend de quel moyen d'action le gouvernement de la République est privé en attendant, mais on comprend aussi le scrupule de la Chambre. Nous ne voyons qu'un moyen de sortir de la difficulté que M. Caillaux s'est créée à lui-même très bénévolement. Pourquoi retarde-t-il un emprunt dont l'ajournement alourdit les charges de notre Trésorerie et nous paralyse à l'étranger? Il le sait sans doute : quant à nous, nous ne nous chargeons pas de le dire. Si c'est à cela qu'aboutit cette science financière qu'on a tant vantée, nous demandons qu'on nous ramène à M. Dumont. Il n'avait pas de génie, mais il avait du bon sens.

On se demande beaucoup si le ministère vivra jusqu'aux élections : l'événement seul peut répondre, il y a des chances dans les deux sens. Quoi qu'il en soit, l'année qui avait si bien commencé finit mal. Le pays avait espéré un peu de calme, d'apaisement, de justice; son espérance a été déçue ; le retour au pouvoir des radicaux-socialistes a tout remis en question. La politique de combat recommence. Sans doute on s'en apercevra peu au premier moment, parce que le ministère, dans la fragilité dont il a conscience, sent le besoin de tout ménager pour qu'on le laisse vivre ; mais les intentions de ses amis ne sont pas douteuses ; on les a vus à l'œuvre, on les y reverra, si la France , aux élections prochaines, s'abandonne une fois de plus, à un parti dont elle a éprouvé la triste et odieuse politique. Qu'elle n'attende son salut que d'elle-même.

A propos des emprunts étrangers, nous venons de dire qu'ils étaient un de nos moyens d'influence au dehors : tout le monde reconnaît, en effet, que la France, bien qu'elle ne soit peut-être pas plus riche que telle ou telle autre nation, est celle de toutes qui a le plus d'argent immédiatement disponible et que cette disponibilité est une force. Si cette vérité n'était pas évidente par elle-même, on en aurait une preuve dans les suggestions qui nous viennent de Saint-Pétersbourg au sujet de l'emprunt turc. La Russie, et avec elle la France et l'Angleterre, sont engagées en ce moment dans un échange de vues

avec la Porte au sujet de la situation militaire qu'on fait à Constantinople à un général allemand. Nous pouvons sans doute, en retardant l'emprunt comme la Russie le désire, faire sentir à la Porte tout le sérieux que la question a pour nous : mais, pour ajourner l'emprunt turc, il faudrait d'abord être libre de l'autoriser tout de suite et la politique financière de M. Caillaux, combinée avec la motion de la Chambre, nous prive de cette liberté.

De quoi s'agit-il dans la question qui s'agite à Constantinople? On sait qu'il y avait en Turquie, avant la guerre des Balkans, une mission militaire allemande commandée par le général von der Goltz. Après la guerre, on a pu se demander si cette mission serait renouvelée et dans quelles conditions : on n'a pas tardé à constater que le gouvernement ottoman n'avait rien perdu de sa confiance dans l'instruction militaire allemande, et qu'il était décidé à y recourir de nouveau. C'était son droit, et personne n'avait rien à y redire; mais on a appris bientôt que, non content de confier à un général allemand l'instruction militaire de son armée, le gouvernement turc lui donnait par surcroît le commandement direct d'un de ses corps d'armée, du premier, de celui qui est à Constantinople même. Cette investiture, lorsque le projet en a été connu, a provoqué à la fois de l'étonnement et de l'inquiétude. Que le gouvernement jeune-turc dont le nationalisme est si susceptible, si ombrageux, si agressif quelquefois, et qui semblait avoir un si haut sentiment de sa dignité, se soit mis dans la main d'un général étranger au point de faire dépendre de lui sa sécurité, il y avait lieu d'en être surpris. Néanmoins, il en était le maître. Mais la question change de face si le corps d'armée dont le général Liman von Sanders reçoit le commandement est celui-là même qui est chargé de la défense de Constantinople et des détroits.

D'où vient l'intérêt que tant de grandes Puissances européennes portent à la Turquie, intérêt qui lui a permis de prolonger jusqu'aujourd'hui sa vie si accidentée? Il vient de la confiance qu'on a en elle pour la garde de ce point géographique, d'où une Puissance plus forte et qui aurait de plus grandes ambitions européennes pourrait menacer toutes les autres, les unes dans leurs intérêts politiques, les autres dans leurs intérêts commerciaux. On a voulu que la clé des détroits restât entre ses mains : que devra-t-on penser, si elle la met entre les mains d'autrui ? Ce n'est pas exagérer beaucoup que de voir là toute la question d'Orient. Si la Porte n'est pas aujourd'hui, comme dans le passé, la gardienne fidèle des détroits, lui laissera-t-on un soin qu' elle se reconnaît elle-même incapable de

remplir? On s'en est ému à Saint-Pétersbourg, et rien n'est plus naturel, puisque la plus grande partie du commerce russe passe par le Bosphore et par les Dardanelles, et que tout changement important dans les garanties qu'offre l'état de choses actuel y doit être encore plus vivement senti que partout ailleurs. La politique traditionnelle de la Russie consiste, au surplus, à ne renoncer à ses propres vues sur Constantinople qu'au profit de la Porte, et on a vu dans la dernière guerre qu'elle n'accepterait pas aisément qu'une autre Puissance, même de moyenne force, s'y établît. La situation faite au général Liman von Sanders devait donc être relevée à Saint-Pétersbourg et, si on ne s'en est pas suffisamment rendu compte à Constantinople même, au milieu du désarroi des esprits et de l'abaissement des caractères, il serait plus surprenant qu'on s'y fût trompé à Berlin. Néanmoins, on a passé outre : l'idée qu'un général de l'armée allemande commanderait à Constantinople a pu séduire certaines imaginations qui visent au grand et s'embarrassent peu des moyens. On n'y a pas prévu les objections russes, ou on ne s'y est pas arrêté. Ces objections sont venues pourtant et tout d'abord la Russie, dans la confiance que lui inspire l'amitié de l'Allemagne, confiance obstinée et que rien n'a encore pu ébranler, la Russie a cru qu'en agissant seule à Berlin, elle y aurait gain de cause. Il semble bien que cette espérance ait été déçue, puisque la Russie a finalement proposé à la France et à l'Angleterre de faire une démarche avec elle à Constantinople pour y demander des explications sur la situation faite au général Liman von Sanders. La Porte a jusqu'ici répondu d'une manière évasive ; elle s'est appliquée à diminuer l'importance des fonctions attribuées au général allemand ; elle a enfin invoqué un précédent : les journaux disent, en effet, qu'un général anglais commande la flotte ottomane au même titre que le général von Sanders commanderait un corps d'armée. Mais qui ne voit la différence des deux situations? Il y a une armée turque; elle est même reconstituée aujourd'hui dans des conditions qui la rendent très respectable ; il n'y a pour ainsi dire pas de flotte turque, et l'Angleterre pourrait renoncer au commandement qu'exerce sur elle un de ses officiers, sans que sa force morale et matérielle en fût diminuée en Orient de la valeur d'un atome. Il n'en est pas de même dans l'autre cas et l'analogie qu'on cherche à établir entre eux est toute superficielle. L'affaire traîne pourtant et nous ne saurions dire comment elle se dénouera, à moins qu'un retour de bon sens et de raison, comme le prince de Bismarck en a eu quelquefois lorsqu'il

s'est aperçu qu'il s'était trompé, ne modifie l'attitude du gouvernement allemand. Si on ne peut guère compter sur la Turquie, puisqu'elle met sa dignité à se subordonner et à s'asservir, il n'est pas impossible qu'à Berlin, on hésite à se brouiller décidément avec la Russie pour un intérêt dont nous ne méconnaissons pas l'importance, mais que les circonstances peuvent rendre plus apparent que réel.

La Russie aura notre concours, nous avons à peine besoin de le dire, et aussi celui de l'Angleterre, nous en sommes convaincu. Ce concours lui est d'autant plus assuré que l'Angleterre et nous avons, bien qu'à un degré moindre, le même intérêt qu'elle dans la question. Mais, avant de s'engager dans une affaire et d'y engager ses alliés et amis, il arrive quelquefois à la Russie de n'avoir calculé ni tous les obstacles, ni les moyens d'action à y opposer. De là des surprises subites, des découragemens, des reculs même. Il serait trop facile d'en citer des exemples : peut-être des souvenirs récens ont-ils facilité l'accord de l'Allemagne et de la Porte, qui se sont sans doute attendues à des résistances, mais ont pensé qu'elles seraient provisoires, et qu'on les vaincrait avec un peu de persévérance et de ténacité. Nous ignorons les moyens d'action du gouvernement russe. Les journaux disent qu'il attend de nous que nous ajournions l'emprunt turc : nous avons dit dans quelle situation nous met à ce sujet le vote de la Chambre. Les journaux disent encore que la Russie pourrait faire une opération en Asie, en Arménie : elle soulèverait par là les plus redoutables problèmes et causerait encore plus de préoccupations à l'Europe que d'embarras à la Porte. Des compensations qu'elle s'assurerait en Asie ne modifieraient d'ailleurs en rien, et ne pourraient même qu'aggraver la situation à Constantinople. Le moyen le plus sûr d'obtenir satisfaction est encore, pour la Russie, de faire sentir à Berlin que, cette fois, l'affaire est sérieuse, et que la brouille qui pourrait en résulter entre les deux gouvernemens ne serait pas l'affaire d'un jour. Mais la Russie, dans sa faiblesse invétérée pour l'Allemagne, est-elle à même de lui donner fortement cette impression ?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LA
GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES
DE FRANCE[1]

IV[2]

XIII

NOS RADICAUX S'ÉLANCENT

Mon discours tout de même obtient un résultat. Si les églises continuent de s'écrouler, une de leurs pierres les plus lourdes est tombée sur le nez du pauvre M. Beauquier. L'inintelligence et la bassesse ne sont plus de mode à la Chambre. On supporte impatiemment une trop grossière méconnaissance de cet ensemble de croyances, sentimens, règles et rites qui constitue la religion, et qui relie le fidèle avec la Puissance enveloppée de mystère dont il se sent dépendant. Les plus acharnés rougissent de leurs congénères surpris en flagrant délit de besogne sectaire. Ils en rougissent. Que dis-je, ils les tuent! (Ainsi des cambrioleurs, si l'un d'eux, blessé, ne peut s'évader, l'achèvent.)

C'est à la lettre. Ce matin, en pleine Chambre, M. Bouffandeau a voulu tuer l'épicier de Bornel. Tout d'un coup, sans rime ni raison, de son banc, il a crié :

(1) *Copyright by* Émile-Paul 1914.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et du 1er janvier 1914.

— L'épicier de Bornel n'a jamais existé.

Et tous, autour de lui, de faire chorus :

— C'est un mythe, c'est un mythe!

— Permettez, permettez, leur disais-je. L'épicier de Bornel a vécu!

Et le sous-secrétaire d'État de déclarer avec un grand sérieux :

— Nous n'avons pas trouvé trace d'un épicier dans nos cartons.

Cette lacune est très explicable, monsieur le sous-secrétaire d'État. Chaque fois qu'un épicier est maire, c'est en cette dernière qualité qu'il correspond avec vos bureaux. Vous n'avez pas connu l'épicier de Bornel? Le beau mystère! c'est que pour avoir l'honneur de vous parler, il devenait M. le maire de Bornel. Allez en paix, vous en savez plus que vous ne croyez en savoir... Mais vous, monsieur Bouffandeau, quel intérêt avez-vous à nier l'existence de votre compatriote? Je vous comprends, je vous excuse. C'est délicatesse du cœur, c'est décence d'un digne fils qui ne veut pas étaler en public la nudité de son père spirituel.

Nous n'avons pas les devoirs de M. Bouffandeau. Profitons-en. Écartons le manteau de Noé, dévoilons l'épicier. Il s'appelait Nicolas Daix, en son vivant maire de Bornel. Le *Journal de Méru* et *l'Impartial de l'Oise* nous le décrivent avec agrément : « Qui n'a connu dans notre région l'épicier-maire? disent-ils. Qui ne se rappelle ce vieillard actif, bien que marchant assez péniblement, appuyé sur son bâton, le buste incliné de côté, la tête en avant? Homme très poli, très affable, très empressé, très sociable, voulant contenter tout le monde (chose impossible, ajoute très sagement le *Journal de Méru*), mais excessivement sensible aux honneurs et se laissant prendre à la flatterie. »

M. Nicolas Daix, bon radical et radical-socialiste, fit voter la désaffectation de l'église de Bornel et rêvait de la démolir. « Mes amis, disait-il à ses administrés, si vous voulez être enterrés à l'église, dépêchez-vous de mourir, car on va bientôt la jeter bas. » Ce qui était encore la façon la plus radicale d'en empêcher le classement.

Le pauvre M. Daix est mort. Avant l'église! Paix à ses cendres. Mais vous, Bouffandeau, qui, Dieu merci, êtes bien vivant, pourquoi vous faire le champion d'une cause détestable? Vous valez mieux que cela.

A le regarder paisiblement, M. Félix Bouffandeau me plaît. C'est un parent. Il est d'une instruction et d'une puissance de travail inférieures à celles de M. Théodore Reinach, auprès de qui je le rencontre, chaque semaine, à la Commission de l'Enseignement. Mais il est de chez nous. Je le vois sur les vieux vitraux, en Saint Martin; je le vois en homme d'armes; je le vois à la procession: je le vois, Dieu me pardonne! en curé-doyen. Dans la longue suite de ses ancêtres, il apportait au prône de M. le curé la même docilité, le même enthousiasme obstiné qu'il montre aujourd'hui aux leçons de sa loge. Peut-être, au temps jadis, dans la série des Bouffandeau, la foi a-t-elle bâillonné l'esprit critique, et c'était dommage. Aujourd'hui, chez notre collègue, l'esprit critique bâillonne la foi, et jusqu'à l'excès. Mais tout de même, les siècles ont plus agi sur lui que trente années de vie électorale. Il a son trésor intérieur, un capital de sentimens accumulés. Quel dommage qu'il ne veuille pas s'en servir! M. Bouffandeau ne touche pas au patrimoine moral de ses ancêtres, mais il le garde au fond de l'âme. C'est pour moi le dragon assis sur un trésor.

Des adversaires dont notre esprit est souvent occupé arrivent à faire partie de notre répertoire d'images et d'idées. Ils entrent dans notre familiarité. Et l'on finit, ma foi, par s'intéresser à eux et leur souhaiter du bonheur. L'autre jour, j'étais dans une église quand j'y vis pénétrer douze petits garçons, de six à sept ans, conduits par deux religieuses: un étrange bataillon d'humbles enfans, tous proprement vêtus de gris, avec de larges cravates bouffantes, nouées avec soin, et qui tenaient à la main leurs chapeaux de paille. Ainsi pareils à tous les enfans bien soignés du peuple ou de la petite bourgeoisie et tels que nous fûmes jadis, Bouffandeau et moi, pourquoi leur défilé en rangs serrés et deux à deux me parut-il étrange? Ils cahotaient, semblaient un peu tituber. Je reconnus très vite qu'ils étaient six petits aveugles donnant le bras à six petits garçons aux yeux brillans et bien ouverts. Ils allèrent s'asseoir dans un bas côté, et, quand le prêtre, qui circulait à travers l'église pour recueillir les offrandes, arriva près d'eux, au lieu de les quêter, il les salua doucement. Ce tableau d'ordre et de bonté me charmait, quand patatras, je me surpris à penser à mon Bouffandeau de la Chambre.

Ah! me disais-je, Bouffandeau, Beauquier, Baudet, Trouillot,

Chopinet, Goujat, Cocula, ces aveugles, ne trouveront-ils pas des camarades, des frères, pour les prendre par le bras et les mettre affectueusement dans le droit chemin ?

Les dévouemens ne manqueraient pas. Mais que la tâche est difficile ! Ce sont des éducations à reprendre par la base.

Deux jeunes radicaux, MM. Landry et Honnorat, ont senti que c'était humiliant pour eux tous (et impolitique) d'être les seuls à ne pas partager la sympathie soulevée par les églises. Les voilà qui s'élancent au secours des clochers. Ils entraînent dans leur élan, M. Bouffandeau en tête, leurs coreligionnaires politiques. Nos vieux radicaux, métamorphosés par cette jeunesse, ont décidé de sauver les églises. Mais de quelle manière ? Je lis et relis l'amendement qu'ils viennent de signer à la suite de MM. Landry et Honnorat, et je me demande s'il est une mystification, une ruse de guerre, ou bien l'erreur de deux innocens ?

Sous cette impression j'écris à M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts :

Paris, 9 janvier 1913.

Monsieur le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts,

Qu'entends-je dire ? Serait-il possible ? Vous feriez vôtre l'amendement Landry-Honnorat-Bouffandeau ? C'est là qu'aboutirait votre belle intention de sauver l'ensemble de notre architecture religieuse ? Quel espoir dégonflé ! Quand je pense que, dès le soir de mon intervention du 25 novembre, chacun s'en allait répétant : « C'est décidé. Le gouvernement trouve que l'état de choses ne peut pas se prolonger. Au cours de la loi de finances, il va régler la question des églises. » Ah ! laissez-moi écrire le gros mot de mystification.

Mais l'on doit se tromper. Il faut que l'on vous calomnie, ou bien que, trop occupé par les mille soins d'un des ministères les plus encombrés, vous n'ayez pas pu appliquer sur le texte de ces messieurs votre esprit, que je sais clair et loyal. Vous n'êtes pas homme à vouloir dresser une fausse façade, un portant de théâtre, un trompe-l'œil derrière lequel achèveraient de s'écrouler nos églises. Vous n'êtes pas de ceux qui ont dit, après la séance du 25 novembre : « Il est impossible de ne rien faire, l'opinion publique exige ces règles légales de conservation que

nous venons d'écarter, on veut le salut des églises : ayons l'air de nous en charger. » Non, le sous-secrétaire d'État Bérard ne pense pas ainsi, et ses bureaux pas davantage. Je connais leur zèle. Nul de vous ne cherche un artifice, un escamotage ; vous voulez véritablement sauver ce trésor d'art et de spiritualité, maintenir la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la terre française. Vous le voulez ? Alors, prêtez-moi dix minutes d'attention et vous serez obligé de convenir que ce projet, que l'on veut vous faire endosser, ne remédie en rien à la situation tragique de nos églises rurales.

Lisons, relisons ensemble le texte de l'amendement présenté par MM. Landry-Honnorat-Bouffandeau et une cinquantaine de radicaux et radicaux-socialistes... Mais, d'abord, j'y vois quelque chose à louer et je ne veux pas m'en faire faute. Ces messieurs, qui, pour la plupart, ont écarté, l'autre jour, mon projet de résolution, qui ont refusé de déclarer que « l'ensemble de nos monumens d'architecture religieuse constitue un trésor national et doit être sauvé, » conviennent maintenant qu'il y a quelque chose à faire, quelque chose de très sérieux et tout de suite. Cela est très bien. Le 25 novembre, ils votaient le *statu quo*, ils abandonnaient les églises ; dès le 2 décembre, ils se précipitent pour les protéger. Je les applaudis, je les remercie, c'est une réconciliation générale.

Quelque chose m'inquiète pourtant, cette toute dernière ligne de l'amendement : « Ces dispositions entreront en vigueur à dater du 1er janvier 1914. » Eh quoi ! voilà une réforme déclarée capitale et urgente qui est ajournée à un an ! Comment résoudra-t-on d'ici à 1914 ces problèmes nombreux et très graves ? Comment protégera-t-on des milliers d'églises qui se meurent, et d'autres qui, cet hiver, vont entrer en maladie ? On néglige de l'indiquer. En réalité, ces sauveurs des églises rurales commencent par leur infliger un nouveau bail de detresse.

Mais passons avec eux en 1914 et voyons comment ils s'y prendront alors ; voyons ce qu'ils ont inventé pour sauver dans un an ce qui subsistera de notre architecture religieuse rurale.

Ils ont inventé deux caisses, l'une pour les monumens classés, l'autre pour les monumens non classés. Voilà qui va bien. Mais ils s'abstiennent de rien mettre ni dans l'une ni dans l'autre. Voilà qui va mal. Deux bourses vides, ce n'est pas un cadeau à faire à des églises qui s'écroulent de misère.

Au moins, s'ils ne mettent rien, absolument rien, dans ces deux caisses, nous permettent-ils d'espérer qu'elles recevront un jour quelque chose ?

Il faut distinguer.

De ces deux caisses, l'une est favorisée : c'est celle des monumens classés. Elle pourra recevoir les dons et legs, les contributions des départemens et des villes, les subventions de l'État, voire le produit des moulages du Trocadéro !

A l'autre, le projet refuse et les contributions des départemens et des villes, et les subventions de l'État, et le produit des moulages du Trocadéro ! Il ne lui laisse en perspective que les dons qu'elle pourra bien recevoir des particuliers. Et le malheur, comme il saute aux yeux, c'est qu'elle n'en recevra jamais.

Cette caisse, en effet, n'est pas une caisse pour les églises, mais une *caisse nationale de participation à l'entretien des édifices et monumens publics non classés*, qui entretiendra des mairies, des écoles, des fontaines, tout aussi bien que des églises et des calvaires. Comment un laïque qui s'intéresse aux écoles irait-il vous donner de l'argent, qu'il risque de vous voir distribuer aux églises, et comment un catholique, ou un artiste, qui se passionne pour les églises, s'exposerait-il à vous voir distribuer sa subvention aux écoles et aux mairies ?

Je vois bien que « les dons, legs ou souscriptions peuvent être affectés par leurs auteurs à un objet spécial ; » je vois que je puis vous donner dix mille francs pour l'église de mon village. Mais je n'aurais avantage à passer par votre caisse que si mes dix mille francs devaient y être augmentés d'une souscription d'État. Autrement, pourquoi ce vain détour ? Il est plus simple que j'apporte directement ma libéralité à la commune propriétaire. Encore verrais-je un intérêt à vous prendre pour commissionnaire si vous étiez en mesure d'imposer à la municipalité ces réparations qu'à moi trop souvent elle refuse. Mais vous laissez subsister tout le scandale, et que je vote ou non votre amendement, c'est toujours le droit des municipalités propriétaires de laisser s'écrouler leur église, quelque argent qu'on leur offre pour la consolider.

Voyons clair, monsieur le sous-secrétaire d'État, c'est le plaisir des dieux. Ce projet ne nous délivre d'aucune des graves difficultés que j'ai à maintes reprises exposées, et dont

MM. Landry-Honnorat-Bouffandeau ne croient plus qu'on puisse se désintéresser. Le problème reste toujours le même : l'église de mon village tombe en ruine ; elle n'est pas classée ; je désire la sauver. En quoi votre amendement me tire-t-il d'affaire ? Dans quelle mesure votre caisse des édifices non classés m'offre-t-elle un secours ? Comment puis-je l'ouvrir ? Par quelle considération devrai-je l'émouvoir ? A quel titre reconnaîtra-t-elle mon église digne d'intérêt ? Pourquoi mon église plutôt que la voisine ? Me faudra-t-il des apostilles politiques ? Faudra-t-il que mon conseil municipal ait « bien voté ? » Ou même que M. Bouffandeau intervienne de sa personne ?

Je le crains, je le crois. Et cette opinion générale va détourner tous les dons et tous les legs d'une caisse qui n'est obligée à rien et qui disposera de ses ressources en subventions de bon plaisir.

Il n'y a rien de changé en France, il n'y a que deux caisses vides de plus.

— Mais ce texte est dérisoire, disais-je après l'avoir lu ; ces caisses ne joueront jamais.

— Vous croyez ? me fut-il répondu. Eh bien ! nous en jouerons tout de même.

Après cela, inutile de raisonner davantage. Caisse n° 1, caisse n° 2, caisse des monumens classés, caisse des monumens non classés, autant de réformes en papier. Et les pauvres églises de village, au grand déshonneur de notre terre, vont achever de s'écrouler. La pluie, le vent, la neige, les gelées continueront, tout cet hiver, leur œuvre de destruction. Ce vain projet Landry-Honnorat-Bouffandeau n'est qu'un leurre. Il laisse les églises de nos villages en présence de l'État, qui ne veut rien connaître d'elles, en présence de municipalités, trop souvent pauvres et parfois malintentionnées, en présence de fidèles pleins de bonne volonté à qui l'on refuse le droit de sauver, avec leur propre argent, leur église. Votre projet ne sert qu'aux partisans du *statu quo*, aux durs partisans de la mort des églises, qui pourront dire :

— Qu'est-ce que vous racontez que j'ai voté le 25 novembre contre les églises ? Eh ! sept jours plus tard, par mon amendement du 2 décembre, je les ai sauvées avec Bouffandeau...

Et de rire.

Ce rire est affreux.

Voilà de grandes habiletés, monsieur le sous-secrétaire d'État, des habiletés d'une espèce trop fréquente dans la vie parlementaire dont elles font la misère et l'indignité. Je ne veux pas en être le complice, ni même en paraître la dupe. Et à ces raisons qu'il fallait que je vous donne sur l'heure, j'en ajouterai d'autres devant la Chambre, si vraiment le Gouvernement ne veut pas accueillir un projet plus efficace pour la conservation de notre trésor national.

Veuillez recevoir, monsieur le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, l'expression de mes sentimens très distingués et dévoués.

MAURICE BARRÈS.

Si j'avais des doutes sur la vérité des réflexions que j'adresse à M. Bérard, ils seraient dissipés par une prodigieuse conversation dont je reste encore étourdi. Je suis tombé dans les couloirs sur un radical tout épanoui d'avoir signé l'amendement Landry et qui m'a dit :

— Vous n'avez guère confiance dans vos idées, monsieur Barrès.

— Et pourquoi donc, monsieur X ?

— Parce que, si vous aviez confiance dans vos idées, vous compteriez obtenir un jour la majorité, et, quand vous aurez la majorité, eh bien ! vous aurez la caisse.

Je n'étais pas revenu de ma stupeur, quand je fis la connaissance de MM. Landry et Honnorat. Je leur offris mon compliment de la belle réflexion que je venais d'enregistrer et de tout ce que je devinais de génie politique derrière leur amendement.

Ils repoussèrent d'une seule voix le dur *Væ victis* échappé à leur coreligionnaire dans un mouvement triomphal.

— Soit ! leur dis-je, mais vraiment les paroles de votre ami ont quelque chose de naïf, de spontané, un air de vérité. C'est à placer dans la série des Enfans terribles ; votre ami a mangé le morceau.

Ces messieurs me répondirent en m'assurant de leurs propres intentions. Ils m'ont persuadé. MM. Landry et Honnorat représentent le nouvel état d'esprit de la dernière génération radicale, courtois, ouvert, mais bien incertain. M. Landry plus poète, doué d'imagination, prompt à s'émouvoir de tout ce qui est

noble et vrai; M. Honnorat, tout rompu aux choses de l'administration, bien à l'aise dans l'atmosphère de la Chambre, rapide à feuilleter les recueils de documens parlementaires et à les enrichir de propositions nouvelles, d'amendemens et de sous-amendemens : l'un et l'autre représentans de régions (la Corse et les Basses-Alpes) où les églises sont les plus malheureuses.

Nous avons bien des fois examiné la question en devisant sur les banquettes de la Chambre. M. Landry possède un sentiment très vif du péril de nos sanctuaires et de leur grandeur morale. Quant à M. Honnorat, il voit dans leur écroulement une conséquence de l'exode irrésistible des campagnes et ne serait pas éloigné de penser que c'est une fatalité, ce qui lui permettrait de soulager de cette responsabilité la loi de Séparation.

— C'est un grand problème, lui disais-je, que celui du déracinement de nos populations rurales, et c'est une belle occasion pour que vous me disiez vos vues générales ; mais nous sommes en présence d'un mal bien déterminé, l'écroulement des clochers de France. Qui chargez-vous de les réparer?

M. Landry, je crois, serait homme à suivre mon sentiment et à faire face franchement au péril; M. Honnorat, lui, admirablement doué pour la procédure, sensible jusqu'à l'excès au plaisir des amendemens, des sous-amendemens, des projets, des contre-projets, où il excelle, veut doser son remède aux capacités du parlement et se croirait déshonoré s'il proposait à ses collègues (comme il juge que je le fais) plus qu'ils n'en peuvent avaler. Je le soupçonne, d'ailleurs, de n'avoir guère plus d'estomac que les camarades qu'il ménage.

Après des semaines que nous discutons, je ne suis pas arrivé à les convaincre de l'inanité de leurs moyens. C'est en vain que sur tous les tons je leur ai dit : « Vos deux caisses, où d'ailleurs, en dépit des promesses formelles de Briand et des projets de Caillaux et Clemenceau, vous n'osez pas mettre un sou de l'État, ne règlent aucun des problèmes posés. J'ai prouvé que l'administration des Beaux-Arts est impuissante à faire classer de nombreux édifices de premier ordre et que les catholiques n'obtiennent pas de secourir, fût-ce avec leurs propres deniers, les églises; vous ne supprimez pas ce double scandale. Avec votre système, l'épicier de Bornel continuera de s'opposer au classement de son église, et tous les conseils municipaux sec-

taires continueront de refuser les générosités des particuliers. » MM. Landry et Honnorat ne veulent pas m'entendre. Sauf quelques retouches légères, ils maintiennent leur texte et vont le soumettre au vote de la Chambre. Dois-je m'en faire l'adversaire intransigeant? Est-il de mon devoir de le combattre à fond? Ou plutôt, ne devrais-je pas essayer de l'amender?

Je vois l'inconvénient de collaborer à quelque chose de bâtard; mais je vois aussi l'avantage d'améliorer peut-être, en quelque mesure, le sort de notre architecture religieuse. Faut-il être tout d'une pièce, s'en tenir au principe, réclamer le tout ou rien? Faut-il combiner, transiger, faire au mieux? Éternel problème! A chaque jour de la vie parlementaire, la question se pose; mais, cette fois. elle me cause un malaise qui atteint à l'angoisse.

J'en causais hier avec un juriste éminent, de qui la science et les conseils ne me firent jamais défaut tout le long de cette campagne, avec mon confrère de l'Institut, M. Maurice Sabatier, et je pensais tout haut devant lui : Voici une insuffisante initiative parlementaire, dois-je y collaborer?

— Non, non et non! me disait-il. Le papier de ces messieurs n'est qu'une fantasmagorie. Et je devrais me servir d'un autre mot! Vraiment, c'est avec cela qu'ils prétendent résoudre la question des églises qui les trouble! Je vous avoue que je ne vois pas d'amendement à un projet pareil. Il n'y a qu'à le combattre comme un trompe-l'œil.

— Eh! répliquais-je, je puis faire partager vos vues et votre indignation, qui sont aussi les miennes, aux collègues qui ne sont pas suspects de se désintéresser des églises; mais il y a beaucoup de députés, et surtout un immense public qui ne comprendront pas qu'après avoir critiqué Landry-Honnorat, je ne dise pas ce qu'il faudrait faire.

— Non, reprenait M. Sabatier, vous avez fait votre campagne sur cette idée simple qu'il est monstrueux que les conseils municipaux sectaires laissent tomber en ruines les églises et qu'elles ne puissent pas être réparées, même aux frais des catholiques : c'est par là que vous avez ému la France entière... Votre rôle, c'est de réveiller l'opinion, de mieux disposer les conseils municipaux, bref, d'amener les esprits à un tel point que le Gouvernement soit obligé de déposer un projet. Mais les gens de bon sens ne peuvent pas réclamer de vous que vous

vous substituiez aux ministres pour conduire la majorité!

J'approuvai M. Sabatier, et pourtant je sentais que je ne pouvais demeurer immobile à mon banc au cours de cette discussion. Comment agir au mieux? Pour en finir, je descends de quelques marches au-dessous de ce colloque et de mon débat intérieur; je recours à ma conscience, je me conforme à une espèce d'idée morale que je trouve tapie dans un coin de mes réflexions et qui me raconte que je dois craindre avant tout d'apporter, dans une affaire d'un ordre si général et si haut, des préoccupations personnelles. Je me résigne, je m'oblige à la solution qui me coûte le plus. Je me décide à déposer un sous-amendement.

Soit! je suivrai MM. Landry et Honnorat dans leur idée de « caisse des monumens historiques. » Mais, sur la base et dans le cadre qu'ils nous proposent, je maintiens les idées essentielles dont j'ai exposé la nécessité à la Chambre :

Je déclare d'abord que : « ... sont réputés classés comme monumens historiques...tous les édifices religieux antérieurs à 1800. »

Ensuite, par une disposition calquée sur l'article 123 de la loi municipale de 1884, je donne un droit au particulier contre les communes. « Tout contribuable inscrit au rôle de la commune a le droit de faire exécuter, à ses frais et risques, avec l'autorisation et sous la surveillance de la Commission des monumens historiques, les réparations de toute nature qu'il jugera indispensables dans les édifices ou monumens religieux de la commune et que celle-ci, préalablement invitée à leur exécution moyennant l'offre d'une subvention, aura refusé ou négligé d'exécuter. Dans ce cas, la caisse des monumens historiques sera tenue de concourir aux réparations pour une somme au moins égale à celle qui aura été affectée par le contribuable. »

Enfin je supprime, j'élimine la seconde caisse de MM. Landry et Honnorat, celle qu'ils appellent « caisse des édifices et monumens publics, » et je la remplace par des *caisses privées*, ayant en vue l'entretien des édifices publics classés ou non classés, investies de la personnalité civile, — des caisses diocésaines, si l'on veut, administrées par l'évêque, qui centralisera les ressources et distribuera des secours proportionnés aux difficultés. C'est peut-être hardi de donner la personnalité civile, sans examen du Conseil d'État, à une caisse gérée par des particuliers. Mais quoi! je ne sors pas des cadres de la loi

actuelle. C'est une liberté compatible avec notre législation.

Voulons-nous faire quelque chose d'utile et de pratique? J'en offre à mes collègues le moyen. Nous allons bien voir s'ils continueront de ruser avec ce grand problème et de se dérober, ou s'ils s'aviseront qu'enfin il leur faut prendre soin de soutenir leur dignité politique et décidément parler clair.

XIV

TROISIÈME DISCOURS

Ce 13 mars 1913, nos deux textes sont venus en discussion, et j'ai exposé ma thèse dans la séance du matin :

M. Maurice Barrès. — Messieurs, la question des églises, depuis deux ans, a fait de grands progrès. Nous sommes maintenant d'accord pour la poser tous de la même manière. Nous voulons assurer la sauvegarde de notre architecture religieuse, la sauvegarde de nos églises, de celles qui sont belles et qui ont mérité d'être classées, aussi bien que de celles qui n'ont pas au même degré un intérêt archéologique. Nous le voulons, les uns et les autres, pour des raisons différentes. Qu'importe! Ce que nous poursuivons, c'est un but commun, et nous nous acheminons vers ce but avec des préoccupations d'ordres divers selon nos natures, nos idées et notre philosophie. *(Très bien! très bien!)*

L'accord est dans la Chambre; il est plus encore dans le pays. Je pourrais l'établir par des témoignages importans que je veux simplement mentionner, pour ne pas abuser de vos instans. Que ne puis-je vous citer telle belle page empruntée à la *Revue de l'enseignement primaire*, que dirige M. Ferdinand Buisson! Elle est de M. Blanguernon, un inspecteur de l'enseignement, qui apporte à ma campagne son concours et celui des instituteurs avec lesquels il a pris contact et qui, pour des raisons nullement confessionnelles, s'intéressent à la sauvegarde de l'église rurale. *(Très bien! très bien!)*

Que ne puis-je encore vous citer l'appui énergique que nous donnent un journal et une ligue que préside notre honorable collègue M. Beauquier et qui déclare « qu'un village sans église, ce sera peut-être une colonie agricole, une ferme modèle, ce ne sera plus un village de France. » C'est demander le salut de nos églises rurales.

M. Charles Beauquier. — Des églises rurales intéressantes au point de vue archéologique ou architectural.

M. Maurice Barrès. — Monsieur Beauquier, je désire vraiment ne soulever dans cette discussion aucune difficulté ; mais c'est bien de toutes les églises rurales que votre ligue, par la plume de son vice-président M. Augé de Lassus, demande le salut. Au reste, je ne prétends pas disposer de votre pensée et je prends acte que l'article dont je parle paraît ne pas traduire exactement votre sentiment propre.

Ainsi, sur tous les bancs, dans tous les partis, nous nous entendons pour poser le problème dans toute son ampleur. Aujourd'hui, nous ne discutons plus pour savoir s'il faut sauver les églises de France, mais seulement pour savoir comment on les sauvera. Eh bien ! je dois le dire très nettement, je ne peux pas m'associer aux moyens proposés par MM. Landry, Honnorat et leurs collègues.

Ici, Messieurs, une réflexion de méthode ; la situation est assez délicate et me déconcerte un peu ; je me trouve avoir à exposer non pas simplement ma pensée propre, comme je le croyais, mais d'abord la pensée de MM. Landry, et Honnorat que je désire contredire. *(Très bien! très bien!)* Cette procédure, qui peut être réglementaire, ne laisse pas d'offrir de grandes difficultés ; elle m'expose à dénaturer leur pensée. Je vais tout faire pour y échapper. *(Applaudissemens sur divers bancs, au centre et à droite.)*

Examinons leur papier. Tout d'abord, une chose m'inquiète. Ces messieurs ne veulent entreprendre leur sauvetage qu'en 1914. Pourquoi ? Quelle raison d'attendre si longtemps pour une œuvre que, par ailleurs, ils déclarent urgente ? D'ici 1914, c'est encore des mois bien durs qui vont tomber sur nos églises en péril ! Enfin, transportons-nous en 1914, et voyons ce que nos collègues nous proposent ?

Nous sommes en 1914. Vous ouvrez deux caisses : une première caisse destinée à venir au secours des monumens classés, c'est-à-dire au secours de toutes les espèces de monumens ou de ruines artistiques, historiques, qu'ils soient religieux ou gallo-romains, voire, nous dit-on, pour subventionner des fouilles archéologiques ; une seconde caisse destinée à venir au secours du troupeau, de la grande foule des monumens, mairies, abreuvoirs, écoles, halles et des églises que vous jugez indignes d'être classées.

Des caisses, c'est très bien, mais que contiendront-elles?

De lui-même, le Gouvernement n'y met rien, absolument rien du tout. J'ai le droit de m'en étonner; j'ai le droit de lui demander une preuve de bonne volonté, puisque nous savons par un remarquable article paru dans la *Revue de Paris* et qui est dû à M. Paul Léon, l'un des hommes qui, au ministère de la rue de Valois, connaissent le mieux la question *(Très bien! très bien!)*, que l'on a toujours des disponibilités, que l'on dispose d'une somme de 3 millions provenant du budget des cultes. C'est cette somme, vous le savez bien, que le Gouvernement avait en vue quand, le 23 décembre 1908, MM. Caillaux, Briand et Clemenceau voulaient créer un fonds de secours et déposaient un projet qui jamais, je ne sais pourquoi, n'a fait l'objet d'un rapport.

Je ne crois donc pas émettre une prétention excessive en m'étonnant que le Gouvernement, — qui se rallie, si je l'ai bien compris, à la proposition de M. Landry et qui appuie la création de caisses, — ne commence pas par donner le bon exemple au public en apportant lui-même son obole.

M. Lefas. — Très bien!

M. Maurice Barrès. — Nos collègues Landry et Honnorat avaient inscrit, dans le premier moment, comme ressource fixe, le prix des moulages du musée du Trocadéro. Je leur ai fait remarquer que c'était là un bien petit effort et qu'il était assez singulier de réunir tant de pauvres autour d'une table pour y mettre cette toute petite brioche. *(Sourires.)* Je me suis permis de sourire, comme vous faites. L'observation leur a paru juste; mais ils se sont contentés de supprimer purement et simplement cette minime ressource. *(Rires et applaudissemens à droite et au centre.)* Ils ont trouvé la brioche trop mesquine, mais ils ne l'ont pas remplacée. A cette heure, il n'y a plus rien sur la table. Ce que nous offririons aux églises de France, c'est tout simplement deux caisses vides, deux porte-monnaie dans lesquels il n'y a rien du tout. *(Applaudissemens à droite et au centre.)*

Nos collègues espèrent que le public y mettra quelque chose. Pour la caisse des monumens historiques je crois que vous obtiendrez quelque chose du public; mais, permettez-moi de vous le dire, vous aviez pris l'engagement, — on nous l'a répété bien souvent à la Chambre, j'en prends tous mes collègues à

témoin, — d'entretenir les églises d'un caractère artistique et historique, et maintenant vous passez cette charge aux hommes de bonne volonté que vous invitez à venir spontanément mettre de l'argent dans ces caisses! Vous, État, jusqu'à cette heure vous déclariez vous charger d'entretenir nos monumens d'un caractère historique et artistique, et maintenant vous faites appel aux gens de bonne volonté, parlons net, vous faites appel aux catholiques et vous leur dites : Donnez-moi donc votre argent pour que j'entretienne, non seulement ces belles églises que j'avais pris l'engagement d'entretenir à moi seul, mais aussi toute espèce de monumens d'un caractère historique et archéologique, y compris les fouilles. Je vous demande si c'est un procédé correct, conforme à vos engagemens et si vous pouvez espérer qu'en manquant ainsi à votre parole, vous allez avoir un grand afflux d'argent dans votre caisse?

M. Ferdinand Buisson. — Pourquoi pas?

M. Maurice Barrès. — Jusqu'à cette heure, M. Augagneur et vingt personnes opposées à ma thèse avaient dit, au cours de nos discussions, que les églises d'un caractère artistique et historique seraient entretenues.

M. le ministre des Finances et M. le sous-secrétaire d'État de l'Intérieur. — Il n'y a rien de changé.

M. Maurice Barrès. — Pardon, aujourd'hui vous dites : Nous ne les entretenons plus à nous seuls; nous faisons appel à l'argent des catholiques. Et bien plus, cet argent des catholiques, vous ne le réservez pas aux églises d'un caractère archéologique et historique, mais vous entendez le distribuer sur l'ensemble des monumens.

M. le ministre des Finances. — Monsieur Barrès, le texte même de l'amendement de M. Landry comprend un paragraphe ainsi conçu : « Les dons, legs ou souscriptions peuvent être affectés par leurs auteurs à un objet spécial. »

M. Maurice Barrès. — Monsieur le ministre, il m'est impossible de tout dire à la fois.

M. le ministre des Finances. — Je m'excuse de vous avoir interrompu.

M. Maurice Barrès. — J'ai commencé par vous dire que vous offrez aux églises de France des porte-monnaie vides. Je me demande ensuite si vous aurez quelque chose dans ces porte-monnaie et je suis en train d'énumérer les raisons pour

lesquelles je crois que vous n'aurez rien ou pas grand'chose.

Je vous concède que pour la caisse n° 1, pour celle qui s'applique aux monumens d'un caractère artistique ou historique, vous pouvez avoir quelque chose.

M. LE MINISTRE DES FINANCES. — Nous ne supprimons pas les crédits qui existent.

M. FERDINAND BUISSON. — C'est cela.

M. MAURICE BARRÈS. — Sans doute, vous ne les supprimez pas. Quel est ce système de discussion ! Vous ai-je dit que vous les supprimiez ?

M LE MINISTRE DES FINANCES. — Je vous répondrai.

M. MAURICE BARRÈS. — Vous ne supprimez pas les crédits existans, mais vous avez pris, vous ne pouvez pas le nier, l'engagement solennel de classer peu à peu et d'entretenir toutes les églises d'un caractère artistique ou historique ; or voici que maintenant vous vous dérobez et que pour entretenir les églises même historiques et artistiques vous réclamez un argent qui sera surtout l'argent des catholiques !

Si nous passons à la caisse n° 2, à celle qui intéresse surtout ma discussion, à la caisse dont relèveront les petites églises rurales, les églises qui n'ont pas un caractère artistique ou historique reconnu jusqu'à cette heure, vous ne pouvez, vous ne devez obtenir aucun concours des gens de bonne volonté, et je vais essayer de vous expliquer pourquoi. Comment, moi, — je prends un exemple... Comment moi, qui m'intéresse à l'église de mon village, qui veux faire quelque chose pour elle, irais-je mettre dans votre caisse l'argent que je voudrais voir employé pour cette église ? Je le ferais si, en ayant recours à vous, en faisant ce détour depuis mon village, pour passer par votre caisse de Paris, en traversant votre caisse, mon argent s'augmentait de quelque chose. Alors, oui, ma bonne volonté serait récompensée, et j'aurais eu raison de tourner mes regards vers votre caisse ; mais il n'en est rien. Je mets mon argent dans votre caisse ; il est englouti. Qu'en faites-vous ? Vous ne le donnez pas seulement à l'église de mon village ; vous le donnez à toutes les églises.

Bien mieux : votre caisse s'applique à tous les édifices appartenant aux communes ou aux départemens. Dans ces conditions, vous comprenez bien que je ne veux pas, que je ne puis pas, moi qui ai en vue mon église, vous donner de l'argent

pour une caisse qui l'emploiera peut-être à entretenir les mairies, les bornes-fontaines, les abreuvoirs, les maisons d'école.

De même, si je m'intéresse aux mairies, aux écoles, aux abreuvoirs, comment irais-je mettre dans votre caisse de l'argent que vous pourrez employer à entretenir les églises?

M. le sous-secrétaire d'État de l'Intérieur. — Mais non!

M. Maurice Barrès. — C'est entendu, j'entends votre réponse; j'y arrive... J'arrive à l'objection que me font, à chaque virgule de mon discours, mes collègues, à savoir que le donateur peut donner une affectation spéciale à ses dons. Soit! Je remets une somme à votre caisse n° 2 en disant : « C'est en vue de l'église de mon village que je vous donne cette somme. » Quel avantage ai-je à la placer chez vous? Il est tout aussi simple, sans quitter mon village, de la donner à l'église que j'ai en face de moi. Qu'est-ce qui m'empêchera de faire cette opération? Une seule difficulté. Le cas où je me trouverai en présence d'une municipalité sectaire, laquelle refusera mon concours. Eh bien! pas plus que moi, vous ne pourrez triompher de cet indigne obstacle. Il n'y a rien, dans votre proposition, qui oblige une municipalité sectaire à accepter l'argent de votre caisse. La municipalité sectaire qui veut la ruine de son église me refuse, elle vous refusera...

M. de Kerguézec. — Qu'est-ce que c'est qu'une municipalité sectaire! *(Exclamations ironiques à droite et au centre.)*

M. Paul Beauregard. — Il n'y a que vous qui ne le sachiez pas.

M. Maurice Barrès. — Votre proposition a cette faiblesse que, pas plus que je ne puis obliger, moi, la municipalité qui veut la mort de son église à accepter mon argent, pas davantage, vous, avec votre caisse n° 2, vous n'êtes en mesure d'obliger la municipalité sectaire à accepter votre apport. Dans ces conditions, qu'y a-t-il dans votre projet qui puisse me rassurer sur l'appel que vous faites à la bonne volonté des catholiques?

M. Joseph Reinach. — Il y a mon amendement.

M. Maurice Barrès. — Je prends déjà sur moi d'exposer les idées de M. Landry, je ne me reconnais aucune qualité pour exposer vos idées. Je prends acte du fait que vous avez déposé un amendement tendant à régler cette situation insupportable; mais cet amendemenl ne vise pas le projet que j'examine en ce moment et sur lequel la discussion a été appelée.

Enfin, il y a une troisième objection contre cette caisse à laquelle de l'argent aura été donné sans condition ou avec attribution spéciale aux églises rurales pauvres; il y a une troisième objection, mais celle-ci formidable : comment sera distribué cet argent ?

Je prie mes collègues et le Gouvernement de ne pas se froisser, mais c'est, une fois encore, un instrument de règne que vous voulez créer. *(Très bien! très bien! au centre et à droite.)*

Cet argent sera distribué comment ? Vous me répondrez : « Avec la meilleure volonté, avec toute la droiture possible, en n'examinant que l'intérêt des églises. » Ah! elles sont innombrables, les petites églises de village en péril, et je vous dis, moi, en simplifiant les choses, — parce que nous sommes pressés et que la vérité se dit aisément en peu de mots, — je vous dis : cet argent sera nécessairement distribué, quel que soit le ministère, aux communes votant selon les vues du Gouvernement. *(Exclamations à gauche. — Très bien! très bien! à droite.)*

Il est impossible, étant données les conditions du régime, que ce trésor des églises de France, constitué surtout par l'argent des catholiques et puis de quelques artistes et patriotes attachés à la physionomie de la terre française ; il est impossible que ce trésor ne soit pas distribué selon les désirs de ceux qui font partie de la majorité. Tenez, j'en causais, il y a peu de temps, avec un de nos collègues, avec un des signataires de la proposition Landry-Honnorat, et je lui disais mon objection qui est très importante, celle-là même que je viens de vous exposer, à savoir que vous ne réglez pas de quelle manière s'établira le rapport entre les églises en souffrance et votre caisse. « Nécessairement, lui disais-je, les subventions iront aux députés de la majorité, à leurs cliens. » Il me répondit : — « Vous n'avez guère confiance dans vos idées, monsieur Barrès. » — Et pourquoi donc ? mon cher collègue. — Parce que, si vous aviez confiance dans vos idées, vous espéreriez avoir un jour le pouvoir et alors vous auriez la caisse... » *(On rit.)*

Moi, je travaille pour le bien des églises. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas que soient entretenues les églises des circonscriptions qui votent bien ; ce qui m'intéresse, c'est que la physionomie artistique, morale, spirituelle de notre terre de France soit maintenue, respectée, encore améliorée. *(Applaudissemens.)* La très belle conversation que je vous rappelle est pour moi

une de ces expériences qui enrichissent un homme. Je ne peux pas oublier de tels propos. Ils suffisent, avec les autres raisons que je vous ai données, pour que je ne puisse pas accepter la proposition de mon collègue Landry, à la bonne volonté de qui je rends volontiers hommage.

Est-ce à dire qu'il soit impossible ou très difficile de donner satisfaction aux églises? Nullement. J'accepte l'idée d'une caisse. Mais, pour décider l'argent des hommes de bonne volonté, que le Gouvernement sollicite, il serait bon que le Gouvernement lui-même fît un geste. MM. Caillaux, Briand, Clemenceau nous ont indiqué qu'il y avait moyen de faire un apport d'argent. Cet apport serait une indispensable indication.

Ensuite, il faut briser la résistance des municipalités qui veulent laisser s'écrouler leurs églises. Pour cela, un moyen très simple, c'est le classement de toutes les églises construites avant 1800. Cette idée a été acceptée immédiatement, vous vous rappelez dans quels termes, qui ont frappé toute la Chambre et qui y ont fait l'unité, par M. Marcel Sembat.

M. Delory. — Avec des réserves.

M. Maurice Barrès. — Il est possible qu'il ait fait des réserves. Je me garderai bien de disposer de la pensée d'un absent. Pourtant, je crois pouvoir vous dire que M. Marcel Sembat s'accorde avec moi pour demander le classement de toutes les églises construites avant l'année 1800. Le classement, ne vous y trompez pas, messieurs, n'entraîne pas l'obligation pour l'État d'entretenir les églises. Si l'idée d'un classement en bloc peut, d'abord, vous heurter, c'est que vous croyez que le classement d'office entraîne l'obligation d'entretenir l'église. Pas le moins du monde. Le classement rend l'église apte à recevoir un apport; il a cet avantage de briser la résistance de ces communes qui empêchent des gens de bonne volonté de faire un sacrifice en faveur de leur église.

Ah! messieurs, nous ne sommes pas loin de nous entendre. De tous les côtés l'accord se prépare. De tous les partis on apporte une pierre à la digue contre le vandalisme. M. Joseph Reinach propose d'obliger les communes à ne pas repousser l'apport des contribuables de bonne volonté. L'idée de M. Landry, l'idée d'une caisse dotée de la personnalité civile, c'est une idée en elle-même fort bonne et dont j'accepte le principe. Enfin, l'idée du classement en bloc de toutes les églises con-

struites avant 1800, un grand nombre de nos collègues, je le sais, sont prêts à s'y rallier. Alors, comment est-il possible que le Gouvernement ne prenne pas en main l'élaboration de ce moyen légal qui sauverait le magnifique patrimoine de notre architecture religieuse?

Hélas! il est impossible de ne pas remarquer que le Gouvernement, loin de se préoccuper de la question, s'en désintéresse durement et que, là même où il est armé, il ne fait pas son devoir.

Il n'est rien de tel que de citer des faits; je voudrais vous en citer, comme je n'ai jamais manqué de le faire au cours de mes précédentes interventions. Et c'est par là que je terminerai. Je voudrais vous montrer que, si nous sommes d'accord pour traiter de sectaires, d'hommes qui se déclassent du parti républicain...

M. Barthe. — De vandales!

M. Maurice Barrès. — De vandales, oui... ceux qui exercent leurs ignobles puissances de haine contre les édifices d'architecture religieuse, nous ne les désarmons pas; ils viennent encore de raffiner. Ils ne se contentent plus de vouloir démolir, ils ont la préoccupation de déshonorer les églises. Et ici avec une complaisance de la part du Gouvernement que je puis traiter de complicité. Mais écoutez-moi.

Dans la contrée privilégiée qu'on appelle le jardin de la France, il existe une ville aimable entre toutes, où subsiste un vestige charmant d'une architecture du xve siècle, quelque chose d'assez pareil à ce qu'est à Paris la tour Saint-Jacques. Les artistes, les catholiques, les citoyens amoureux de leur petite ville, ont désiré faire classer cette tour. Le conseil municipal voyait la chose avec hostilité; puis, à un instant donné, en présence du grand mouvement qui se dessinait, il a dit : « Eh bien! vous voulez la conserver; conservons-la, on peut toujours en faire quelque chose, elle peut toujours servir. »

Et savez-vous à quoi cette tour, pour laquelle il y a une instance de classement, pour laquelle déjà la Commission des monumens historiques a donné un avis favorable, savez-vous à quoi ils la font servir? Ils y installent des latrines publiques! *(Mouvemens divers.)* L'installation est commencée, elle se poursuit contre la loi, alors que le classement est décidé, est accordé en principe par un avis favorable de la Commission.

Il s'agit, messieurs, de la tour Saint-Martin à Vendôme.

Au cours des travaux, des ossemens humains et même un

squelette entier ont été découverts; au lieu de les transporter au cimetière, on les a enfouis sous les tuyaux de vidange. *(Vives exclamations.)* « Eh bien! disent-ils... » — je prends les termes du *Progrès de Loir-et-Cher*, qui fait l'apologie de cette utilisation de la tour Saint-Martin — « ... eh bien! quoi? nous élevons en terrain bénit un temple au dieu de la digestion. » *(Exclamations. — Mouvemens divers.)*

A droite. — Quelle abjection!

M. le Marquis de Pomereu. — C'est ignoble.

M. le Marquis de la Ferronnays. — Ils n'ont pas changé depuis 93!

M. Maurice Barrès. — Pourquoi le Gouvernement, qui est armé, tolère-t-il de pareils procédés...

M. le rapporteur général. — Le Gouvernement a-t-il eu connaissance de ces faits?

M. Maurice Barrès. — ... de pareilles ordures? Il n'y a pas d'autre mot. *(Applaudissemens.)*

Pour qu'il n'y ait pas de doute, je tiens les photographies à la disposition de mes collègues. J'espère bien qu'il se trouvera quelque journal illustré pour les mettre sous les yeux du public, et je serai très heureux si cela pouvait enfin décider le Gouvernement à prendre des mesures qui empêchent de se prolonger la situation périlleuse où s'enfoncent les églises de France. Le cas de Vendôme, — c'est un cas abject, mais comme il éclaire l'ensemble de la situation!

Monsieur le ministre, il faut régler enfin cette émouvante question de notre architecture religieuse, il faut sauver ces églises de France que des malheureux veulent démolir ou, ce qui est pis encore, déshonorer. De tels hommes, nous devons être unanimes pour les mettre au ban de la civilisation française. *(Vifs applaudissemens sur un grand nombre de bancs.)*

Il était plus de midi, près d'une heure, quand je descendis de la tribune, tenant à la main les photographies des hontes de Vendôme. Ce fut une rumeur autour de mes documens. Tous mes collègues, le ministre Klotz en tête, disaient, en meilleurs termes que je ne puis faire ici : « Quelles ignominies! »

Cependant les auteurs des amendemens se rassemblaient. Mes critiques avaient porté. Ils décidaient d'urgence d'en tenir compte et déjà entouraient le ministre. Celui-ci aurait

bien voulu aller déjeuner et donnait des signes d'impatience.

— Mais, monsieur le ministre de l'Intérieur, disait l'honorable rapporteur général du budget, M. Chéron, il ne faut pas me tourner le dos.

J'allai prendre mon pardessus et mon chapeau. Quand je quittai le Palais-Bourbon, je vis le ministre, le rapporteur général, les deux auteurs de l'amendement, Landry et Honnorat, les deux messieurs Reinach, M. Ferdinand Buisson et d'autres gens de bon conseil qui discutaient avec vivacité. Ils étaient en train de faire la toilette de leur ours et de le rendre un peu plus présentable pour la séance de l'après-midi.

Ils discutèrent, gribouillèrent, improvisèrent, et, quand nous revînmes à trois heures, on n'avait plus de texte en main : ils avaient déchiré leur ancienne rédaction, et de la nouvelle ne pouvaient nous offrir aucune copie imprimée, pas même dactylographiée, et c'était des « Je vais vous dire... nous supprimons ceci... nous ajoutons cela;... vous réclamiez un texte d'ensemble, nous intercalons Reinach;... vous vous plaigniez qu'il n'y eût pas d'affectation spéciale du Gouvernement, il pourra donner à ses crédits une affectation spéciale, » et dans le plus grand désordre, ils multipliaient les explications à mon oreille et, j'imagine, aux oreilles de mes six cents collègues quand un petit bout de papier eût seul fait notre affaire.

Cependant le président avec rapidité, à voix basse, selon la coutume, lisait le nouveau texte, puis d'une voix haute donnait la parole à M. Landry.

M. Landry indiqua « les satisfactions importantes que, d'accord avec le Gouvernement et la Commission du budget, » il était à cette heure en mesure de me donner. C'était d'abord que la première caisse, celle des monumens historiques, comprendrait des subventions de l'État avec affectation spéciale (c'est-à-dire réservées aux églises) ; c'était ensuite la disposition présentée par M. Joseph Reinach pour briser la mauvaise volonté des municipalités qui s'obstinent à ruiner les églises et repoussent systématiquement les générosités des particuliers.

— Ces deux additions sont importantes, concluait M. Landry, et je voudrais espérer que, maintenant que nous les avons faites, M. Barrès ne persistera pas à s'opposer au vote de notre amendement.

Je commençai par rendre hommage aux tendances libé-

rales de M. Landry, puis j'examinai ses nouvelles propositions.

M. Maurice Barrès. — En modifiant sur deux points votre texte, vous avez voulu d'abord faire tomber le reproche que je vous adressais ce matin de ne mettre aucun argent du Gouvernement dans ces caisses pour lesquelles vous demandez aux artistes et aux catholiques de faire un effort. Vous venez m'annoncer, ce soir, que le Gouvernement pourra donner quelque chose. Mais enfin, que donnera-t-il ? MM. Caillaux, Briand et Clemenceau avaient déposé un projet qui attribuait aux édifices religieux une somme annuelle provenant de l'ancien budget des cultes ; il y a quelques jours, dans un article remarquable de la *Revue de Paris*, un des chefs de service les plus distingués de l'administration des Beaux-Arts, M. Paul Léon, nous disait qu'une somme annuelle de 3 millions restait à la disposition de l'administration. Faites-vous état de cette somme de 3 millions? Quel est le sacrifice que vous comptez faire ? Comment se fait-il que vous n'y ayez pensé qu'aujourd'hui à midi et demi et pourquoi faut-il que nous soyons dans l'ombre pour en discuter? *(Très bien! très bien! à droite.)*

M. le rapporteur général. — Nous ne sommes pas dans l'ombre du tout.

M. Maurice Barrès. — J'admets le principe d'une caisse dotée de la personnalité civile, mais telle que vous les créez, ces deux caisses m'apparaissent comme un instrument de règne. En effet, cet argent que vous obtiendrez surtout des catholiques, comment le distribuerez-vous? Je ne mets pas en cause l'honorabilité des hommes que vous appellerez à procéder à la distribution de cet argent, mais les influences politiques sont toutes-puissantes. Dans le régime des partis, qui est notre régime constitutionnel, seules les communes bien en cour participeront aux ressources de ces caisses ainsi constituées. *(Applaudissemens à droite.)* C'est pour cela que je proposais un fonctionnement automatique des caisses. Je vous proposais que, chaque fois qu'un sacrifice sera consenti par un homme de bonne volonté, dans des conditions approuvées par la Commission des monumens historiques, il ait droit à ce que la caisse, fonctionnant automatiquement, vienne le fortifier, l'aider dans sa bonne volonté.

Voilà ma réponse à votre première amélioration que je trouve insuffisante.

J'aime mieux la seconde satisfaction que vous me donnez.

Vous êtes disposés à contraindre les communes à accepter l'offre d'hommes de bonne volonté en faveur d'une église. Cela est bien. La proposition de M. Joseph Reinach rend service. J'y ferai pourtant une objection. La commune sera tenue, dit l'amendement, de passer une convention écrite avec le contribuable de bonne volonté qui veut faire un sacrifice. Mais si cette commune est une commune sectaire, qui souhaite l'écroulement de son église, au moment de la rédaction de cette convention, elle retrouvera le moyen de susciter des difficultés. J'entends bien; le préfet peut intervenir. Mais le préfet autorise trop souvent des choses monstrueuses, comme celle que j'ai signalée ce matin au compte du préfet de Loir-et-Cher, à savoir l'installation de latrines dans une tour d'architecture religieuse, dans un clocher classé de la ville de Vendôme. Quelle confiance voulez-vous donc que j'aie? *(Très bien! très bien! à droite.)* La commune récalcitrante, la commune qui désire l'écroulement de son église, persistera à refuser la convention qu'un homme de bonne volonté lui apportera, et ce sera dans la rédaction même de cette convention qu'elle fera surgir les difficultés qu'on veut fuir. Je voudrais donc que ce fût la loi elle-même, et non pas la municipalité ou le pouvoir discrétionnaire et arbitraire du préfet, qui décide obligatoirement dans quelles conditions le concours des hommes de bonne volonté sera automatiquement recevable pour sauver une église.

Enfin, les propositions qu'on nous apporte ne règlent en rien la question formidable du classement des églises. A l'heure qu'il est, messieurs du Gouvernement, sachez-le donc, je vous l'ai dit, répété, et, si vous vous informez, tout le monde vous le dira, 50 pour 100 des municipalités refusent le classement de leurs églises. Quand la Commission des monumens historiques a dit : « Voilà une église que nous voulons sauver et entretenir, parce qu'elle est belle, parce qu'elle importe à l'art et à l'histoire, » — 50 pour 100 des municipalités répondent : « Non; nous refusons le classement. » Dans tout ce qu'on apporte ici, rien ne fait face à cette difficulté. Moi, je vous disais : Comme vous ne pouvez aller en Conseil d'État pour chacune de ces espèces, en présence de chacun de ces refus, faites-donc le classement en bloc de notre art religieux jusqu'à l'année 1800. Et vous avez applaudi, messieurs, quasi à l'unanimité, le très remarquable discours de M. Sembat qui, s'emparant, avec son

talent généreux, de cette idée, avait su la faire accepter par chacun de vous. *(Applaudissemens à droite et au centre.)*

Il y a, à l'heure qu'il est, dans l'Assemblée, un véritable désir, je le crois, de régler cette question des églises. Il y a une bonne volonté générale à laquelle je rends hommage. Chacune de ces propositions, par fragmens, vaut quelque chose. Mais pourquoi le Gouvernement ne se prononce-t-il pas, comme c'est son devoir? Pourquoi s'obstine-t-il dans un mutisme qui finirait par indigner le plus pacifique? *(Applaudissemens à droite. — Réclamations sur divers bancs à gauche.)*

Nous avons fait de très grands progrès vers l'accord depuis deux ans. Maintenant, il serait facile de faire accepter par le Parlement un règlement d'ensemble. Je sens bien qu'on répugne à donner raison à un homme politique, dont on ne partage pas par ailleurs les idées, encore que cette fois cependant on approuve sa thèse. Eh bien! c'est le rôle du Gouvernement d'intervenir et de nous apporter une conception d'ensemble, de donner aux églises une situation légale. Hélas! le Gouvernement ne se sert même pas des moyens légaux qu'il a entre les mains. Comment, monsieur le ministre, avez-vous toléré l'abjecte indignité que tous nous avons flétrie ce matin et qu'il faut flétrir une nouvelle fois, l'indignité de cette municipalité sectaire qui installe des latrines *(Interruptions à l'extrême gauche. — Applaudissemens à droite)* dans une tour d'église classée et qui proclame qu'elle est heureuse d'installer, dans un terrain sacré, un temple au dieu du ventre! *(Vifs applaudissemens répétés à droite et au centre.)*

L'assemblée flottait, demeurait incertaine. Pour tous les gens d'esprit, pour tous les gens de cœur, j'avais trente fois raison de supplier qu'on classât toutes les églises et qu'on leur accordât, dans certaines conditions, un concours modéré de l'État. Certes, oui, j'avais raison. Mais le reconnaître, vraiment était-ce possible? Un mot, toujours le même mot, dissipa les incertitudes. Quelqu'un m'ayant crié une fois de plus : « Vous voulez rétablir le budget des cultes, » tous ceux qui luttaient contre leur sentiment de la vérité, tous ceux qui n'osent pas sauver les églises, s'efforcèrent de croire à ce misérable mensonge pour y trouver un motif légitime de m'abandonner, et même, fort pitoyablement, le sous-secrétaire d'État, M. Morel,

prit à son compte cet argument de pauvre homme. Alors, quand vint le moment du vote, je fis la déclaration suivante :

M. Maurice Barrès. — Dans l'amendement Landry-Honnorat, il y a du bon et du mauvais. Si mon sous-amendement est écarté, je ne demande pas le renvoi de l'amendement Landry à la Commission du budget (c'eût été l'enterrement pur et simple). Je ne peux me satisfaire de ce qu'on nous propose ; néanmoins, je ne prendrai pas sur moi de voter « contre » et de vous empêcher de faire votre expérience. J'ai marqué quelles étaient les difficultés que je voyais à ce que vous proposez. Je crois que ce sera inopérant; je fais les plus énergiques objections aux remèdes que vous apportez, et je me réserve de continuer, s'il y a lieu, ma campagne. Ceci dit, je souhaite vivement que l'expérience vous donne raison.

Il y eut sur mon amendement 522 votans qui se partagèrent en 201 pour l'adoption et 311 contre. Le Gouvernement avait déclaré qu'il le repoussait. Puis l'amendement Landry fut mis aux voix et adopté sans scrutin.

C'était tout de même un progrès, et *Le Temps* du lendemain, 15 mars 1913, pouvait écrire : « M. Barrès n'a pas obtenu complètement gain de cause : il a tout de même gagné la partie. »

Au cours de la semaine, je reçus une lettre que je prie qu'on lise et relise, car une simple lecture n'en épuise pas le comique. Elle m'était écrite par un juriste éminent, M. Armand Lods :

Mon cher confrère, J'ai applaudi au succès que vous venez de remporter. Vous avez pu créer un mouvement en faveur des églises. Malheureusement *le texte adopté par la Chambre ne s'occupe pas des édifices religieux qui sont la propriété des associations cultuelles.* Cette fois, — une fois n'est pas coutume, — les protestans et les juifs sont oubliés...

Que dites-vous de cette Assemblée qui m'interrompt à chaque mot pour reprocher au Vatican de ne pas vouloir d'associations cultuelles et qui, elle-même, quand arrive le règlement de la question, les oublie !

Maurice Barrès.

(A suivre.)

NOUS, LES MÈRES... [1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

I

Ma mère repose dans le petit cimetière du Haut-Samois, sous les grands arbres, à l'abri du « Rocher » couvert de bouleaux et de bruyères. Selon son vœu, on n'a envoyé ni fleurs, ni faire-part. Deux lignes dans *le Gaulois* et *le Figaro*, à la rubrique de « Nécrologie; » c'est tout.

J'aurais voulu être seule, avec Nicole, à la pleurer. Mais Raymond a tenu à se montrer « correct. » Il a amené Julia : elle et moi nous avons échangé un baiser froid de réconciliation. Les Buyle sont venus pour la messe et l'enterrement, et Laure n'y a pas manqué.

Ils apportaient un autre souci que celui de me plaindre : devaient-ils m'envier, et la mort de ma mère allait-elle me faire riche ? Les vieilles gens ont de singulières avarices, et, à calculer les économies de la « Marquise..., » leur espoir, — puisque l'héritage qui me fût échu représentait pour eux un espoir d'attente, — me restituait l'ascendant dont les dernières circonstances m'avaient dépouillée. Une auréole d'or nimbait mon front. L'on me témoignait des égards et un intérêt imprévus.

D'ailleurs, la mort et son apparat impressionnent Julia : elle fait alors un retour sur elle-même et s'attendrit sur les maux qui la menacent. Ma propre tristesse contribuait à faire de ces

(1) *Copyright by* Plon, Nourrit et Cie, 1914.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et du 1er janvier 1914.

heures pénibles une trêve. Il n'a été question que de souvenirs mélancoliques ; chacun revivant ses regrets et ses désenchantemens. J'ai pu avoir un instant l'illusion d'une famille unie par le malheur.

Le contraste n'a été que plus frappant, quand ils ont su que ma mère ne me laissait rien ou presque rien, et que, ruinée depuis longtemps par les folies de Jean, elle partageait l'abri du Clos-des-Bois ; ses dépenses tellement réduites, que son poids léger ne pesait pas à mon hospitalité filiale. La déception s'est peinte si expressivement sur le visage de Julia, de Laure et de Raymond que j'en aurais souri, si je n'avais eu les yeux pleins de larmes.

Du coup, mon prestige a décru. Ils ne savaient trop s'il fallait me plaindre de la déconvenue qu'ils me supposaient d'après eux-mêmes, ou s'en consoler en voyant là pour moi une juste punition du sort. Que de telles préoccupations étaient loin de mon esprit ! Je n'avais jamais eu d'illusions, et, si quelqu'un devait, pour employer un terme bas, se trouver « attrapé » en cette affaire, certes, ce n'était pas moi. Julia cependant et sa mère crurent devoir me plaindre à mots couverts : je les priai de n'en rien faire. Raymond, lui, cachait mal son mécontentement. Ils avaient dû s'entretenir si souvent du « magot » réservé de la Mère-Grand ; ils avaient dû tellement en supputer le grossissement par les intérêts composés !...

— C'est surprenant, m'a dit Julia avec une pointe d'aigreur, que vous n'ayez rien su.

— Ma mère ne me devait rien, ni explications, ni argent, ai-je répliqué d'un ton qui l'a arrêtée.

En vérité, de quoi se mêlent-elles ?

Raymond insinuait : Modifierais-je ma vie ? Cette réclusion à la campagne, avec un train de maison plus considérable que mes besoins, durerait-elle toujours ? J'ai répondu nettement que je n'avais aucun motif de me détacher de ce Clos-des-Bois qui représentait pour moi un si long passé, l'image de mon mari, les soins rendus à ma mère.

Je me suis retrouvée seule dans la maison vide, oui, étrangement vide. Qu'elle y faisait peu de bruit, cependant, la pauvre disparue ! Comme sa grêle silhouette glissait, furtive, le long des murs et dans l'allée des serres ! A quoi se réduisaient nos conversations ? A bien peu de chose. On l'entendait à peine, on

ne la voyait guère ; et voilà qu'en allée, elle manque à un point que je n'aurais jamais supposé. Nicole est venue s'installer auprès de moi. Sa présence continue et celle de Pomme-Rose sont un adoucissement à ma douleur.

Cette douleur me baigne et m'enveloppe de partout, elle m'étouffe ; constamment, dans la régularité des jours et la monotonie des nuits, je pense à cette âme solitaire qui n'est plus, à cette ombre qui ne frôlera plus ma vie. Je ne croyais pas aimer autant ma mère. Pourtant j'avais prévu qu'un jour elle cesserait d'être là. Quand j'entre dans sa chambre, je m'attends à la voir ; au jardin, parfois il me semble qu'elle passe lentement, dans sa robe noire. L'habitude d'aimer ne me laissait pas supposer combien ces liens, en apparence détendus, entraient dans ma chair : leur rupture brusque me déchire. Ce que j'éprouve, mes gens aussi le ressentent ; Margot ne chante plus ; Toussaint montre un air de reproche plus taciturne envers la vie ; Gertrude, moins expansive, est prise d'une rage de travail, frotte, récure, lave ; et Renaude a vieilli étrangement. Elle a senti passer sur elle le froid d'outre-tombe, l'avertissement. Elle a les épaules rétrécies sous son châle, et ses mains tremblent de sénilité, en m'aidant à ranger les effets de ma mère.

Triste revue : robes presque pauvres, dentelles roussies, linge d'autrefois. J'ai dû visiter ses papiers, inventorier son secrétaire et le meuble incrusté où elle conservait les derniers témoignages de sa jeunesse et de son existence de femme vivante, fêtée, avide de bruit et de mouvement.

Et je me suis sentie seule, très seule, car, leurs devoirs de stricte convenance remplis, Raymond et sa femme ne peuvent s'intéresser à ce deuil qui ne les touche que parce qu'il les condamne à porter du noir et à ne pas recevoir de l'hiver ; autant dire qui les gêne. Nous n'aimons que ceux que la parité de caractère et de goûts rapproche de nous ; l'âge éloigne les cœurs autant que les pensées. Ma mère, Mère-Grand, comme on l'appelait, ne représentait pour mon fils que du passé mort depuis longtemps, et, pour les Barysse, qu'un nom et une étiquette sociale.

Nicole, plus près de moi, et beaucoup plus ma fille que Raymond, hélas! n'est mon fils, me comprend et me plaint ; mais, pour elle aussi, cette disparition n'a qu'une valeur symbolique ; elle ne l'atteint ni dans des souvenirs vivaces, ni dans

des intérêts actifs. Et puis, quand les parens sont trop vieux, il semble qu'ils ne vivent plus que par tolérance et dans une sorte d'oubli. C'est triste et c'est humain. Pour moi seule, ma mère était une réalité touchante, le lien d'habitudes invétérées : la source tarie de ma jeunesse. Par elle je me rattachais à l'arbre de vie; et, à présent, j'éprouve un vide poignant, comme si une grosse part de moi-même et une de mes principales raisons de vivre m'étaient retirées.

J'aimerais parler d'elle, mais à qui? Nicole m'écoute patiemment; mais son attention, si je la sollicitais trop, s'évaderait. Le bon docteur Riquenne, qui n'est plus jeune, compatit mieux à des sentimens qui lui sont plus familiers. Son amitié, ses entretiens m'ont été précieux, et je ne croyais pas qu'il saurait me témoigner une aussi délicate sensibilité, d'aussi prévoyantes attentions, cette légèreté de doigté qui ne froisse pas une fibre de l'âme.

Quel cœur, quelle générosité inépuisable je trouve en cet homme qui devrait avoir tout donné de lui, pendant trente-cinq ans d'un métier de sacrifice, et qu'on sent encore prêt à se dévouer! Il m'en a donné la meilleure preuve en me disant, à propos de la lettre de Beyfers :

— Voulez-vous que je parte?

Je l'ai regardé, surprise :

— Que vous partiez...?

— Oui, que j'aille le trouver. Je reprendrais peut-être quelque influence sur lui.

— Mon ami, y pensez-vous? Un tel voyage?

— J'en ai fait d'autres!

— Mais le dérangement...

— Je n'ai rien à faire...

— La fatigue?

— En wagon, je dors comme un loir.

— Non, je suis très touchée, mais vraiment...

J'avoue que son insistance affectueuse m'a ébranlée. A qui recourir pour dompter les mauvais instincts de Martial? Conseiller désintéressé, Riquenne peut-être pourrait... Il m'a dit :

— Nous en reparlerons.

II

Et pendant ce temps l'affaire Milart fait un tapage affreux. La bête se défend et mord. Sans qu'on sache comment, ni par qui, puisqu'il est sous les verrous, une campagne de presse d'une rare violence a éclaté en sa faveur, répondant à d'autres grands journaux, d'inspiration officielle, qui l'écrasent. On dirait que, du fond de sa cellule, Milart dicte encore ses ordres et dirige ses satellites.

En énormes manchettes, chaque jour on peut lire : *L'Arrestation de Milart... Un ministre compromis... Interpellation à la Chambre... Un déficit de cinq millions... Parlera-t-il ?*

Aux dernières nouvelles, après une vive discussion au Palais-Bourbon, une Commission d'enquête était nommée, d'où conflits probables d'attributions avec le Parquet. Raymond, que Nicole a revu, était dans un violent état de rage et d'inquiétude. Il eût voulu pouvoir lâcher Milart, mais Milart le tient. Il eût voulu pouvoir décliner l'appel pressant de Milart, qui l'exige pour avocat, mais Milart l'a fait si impérieusement, si habilement, persuader par Schemm et par d'autres, qu'il accepte de défendre ce financier véreux, ce corrupteur public.

J'aurais compris Raymond se croyant lié par point d'honneur ou reconnaissance ; mais il marche par peur comme un chien battu qui grogne, et cela m'humilie et me blesse. Il y prend un air de complicité équivoque qui, je le crains, sera suspecté. Au Conseil de l'Ordre, je le sais, le Bâtonnier a eu avec Raymond un long entretien dont mon fils est sorti fort préoccupé.

Le beau et l'affreux, c'est le revirement de tous ceux qui prônaient, flattaient, encensaient Milart. Je n'aime pas cet homme, je le méprise pour sa longue impunité, pour son insolence de grand fripon, son astuce et sa séduction même qui, dans notre veule époque, ont su lui concilier tant de protecteurs et d'amis, mais cela me dégoûte d'assister à cette curée.

Un seul être a voué à Milart son dévouement, et s'épuise en démarches, en sollicitations pour le tirer de là : c'est sa femme, qu'il voulait répudier, qui l'aime et lui reste fidèle dans le malheur.

Au foyer de Raymond, la discorde règne, les opinions se

heurtent. Laure et Manuële ont effrontément désavoué le banquier et poussent des cris de vertu offensée : à les en croire, elles ont été abusées indignement. Elles entendent n'avoir plus rien de commun avec ce « bandit; » car leurs expressions dépassent la nécessité. Qu'est devenu l'amour « pur et profond » de Manuële? Du coup, elle ne veut plus entendre parler de divorce. L'idée qu'elle a pu songer à prêter sa beauté, son charme dominateur à une alliance avec Milart la remplit d'horreur. Elle s'efforce d'en détruire autour d'elle tout souvenir.

Seul, Édouard ne dit rien. Il se réserve, avec son flegme calculateur. Et ce silence ne me dit rien qui vaille. Car si Manuële rejette un divorce qu'elle estimait profitable et préfère se rabattre sur Édouard comme pis aller, rien ne prouve qu'Édouard renonce à ses combinaisons et à la dot énorme qu'il entrevoit, au bout de son aventure nouvelle. A la place de Manuële, je me méfierais.

Julia, embarrassée et, dans le fond, très tourmentée, essaye de concilier les deux partis : les ennemis de Milart et ses défenseurs; elle le doit à l'attitude que Raymond est obligé de prendre. Si elle avait pu lâcher Milart, elle l'eût fait; ne le pouvant, elle plaide, avec adresse et sang-froid, pour lui. Elle n'est pas la seule : dans le monde politique, dans la presse, Milart trouve des appuis, probablement intéressés à ne pas tomber avec lui; alors que, par ailleurs, on l'attaque violemment. Le monde de la finance ne le soutient pas : soit pour ne point paraître se solidariser avec lui, soit parce que l'éviction d'un concurrent puissant est toujours avantageuse.

— Parbleu, me disait le docteur Riquenne, ce Milart est une canaille, cela ne fait aucun doute. Mais, qu'il soit couvert d'outrages par des gens qui ne valent pas mieux que lui et qui le soutenaient et profitaient de son crédit tout en sachant fort bien ce qu'il était, voilà qui me paraît aussi bouffon qu'odieux.

« Car enfin, presque tous ceux qui l'accablent ont, tout comme lui, tué depuis longtemps leur *mandarin*.

Et comme je le regardais, étonnée.

— Mais oui, vous savez bien, le mandarin intérieur que chacun porte en soi, l'inoffensif et riche mandarin dont la mort nous assure les profits et les honneurs, ce mandarin dans lequel je crois voir notre conscience. Combien d'hommes, après ou

sans hésitations, en arrivent tôt ou tard à la supprimer; en d'autres termes, vendent leur âme au diable!

J'ai pâli. Ces mots dits avec bonhomie et sans arrière-pensée m'atteignaient si durement! Raymond n'a-t-il pas tué, depuis son mariage avec Julia, le *mandarin?* N'est-il pas devenu un autre homme? N'a-t-il pas abdiqué les principes, les convictions qu'interprète de son père, je croyais lui avoir inculqués? Sans doute, il n'a commis aucun crime. Il se gardera de certaines actions viles qui le déconsidéreraient sans nécessité. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'il laisse mourir en lui de belles délicatesses, des désintéressemens nobles, qu'il n'ait plus pour idéal médiocre que le plaisir, la vanité et l'argent?

Ce qui m'inquiète le plus, c'est les sommes qu'il va engouffrer dans la transformation de Fleurances. Milart ne pourra l'aider. Où trouvera-t-il l'argent? Nicole est revenue effrayée des embellissemens qu'il projette. Des maçons jettent bas des murs, éventrent des plafonds. Des terrassiers font des tranchées et des barrages pour capter une petite rivière qui traversera le parc; des jardiniers transforment allées et parterres; une armée d'électriciens, de peintres, de menuisiers a envahi le château. On construit deux garages à automobiles, on renouvelle les toitures des fermes, on va essayer des cultures intensives, qui doivent, affirment Raymond et sa femme, rapporter des revenus magnifiques. Ils ont acheté des vaches, des chevaux, et montent une laiterie modèle, pour laquelle ils font venir deux cents chèvres d'Espagne.

Comment ne tremblerais-je pas en songeant que cet édifice grandiose et fragile repose sur la santé de Raymond, la sonorité de sa voix et la force de ses poumons. Un avocat, c'est un peu comme un chanteur. Raymond devrait se ménager; et je le vois se tuer de travail, plaider des quantités d'affaires à peine dégrossies par Férat et un nouveau secrétaire, affaires où il ne se soucie plus de la moralité des cliens. Avocat à tout faire? Ce n'est pas ce que j'avais rêvé pour un homme de son intelligence et de son mérite!

Une seconde lettre de Martial est arrivée avant-hier matin. Je ne sais si c'est la tristesse du brouillard de novembre qui nous enveloppait, mais notre détresse a été si grande que nous avons, de toute la journée, à peine échangé deux paroles.

Cette fois Martial, aux menaces, joignait les plaintes et les prières :

« Vous n'avez pas le droit de me témoigner tant de dureté, écrit-il ; vous oubliez que, quels que soient mes torts, je vous ai aimée, je vous aime encore. C'est pour vous retrouver un jour, revenue à une plus saine appréciation des choses et à plus d'indulgence, que j'ai consenti à m'éloigner momentanément. Je ne puis croire que le temps écoulé ne vous ait pas permis de réfléchir et de comprendre ; rien ne peut rompre le lien qui nous unit, et dont Marcelle est le témoignage précieux.

« Croyez-vous qu'il soit gai pour moi de vivre comme un loup dans ce pays perdu, alors que je pourrais, si l'on rendait justice à mes capacités, trouver enfin un emploi digne de moi dans une grande ville comme Paris, Marseille ou Bordeaux ? Je suis décidé à ne plus m'expatrier. Si vous voulez que je demeure ici, venez me retrouver avant la fin de l'année avec notre fille. Pour la question d'argent, je ne puis vous continuer la pension de douze cents francs par an que je vous ai consentie ; votre mère se fera certainement un plaisir de vous héberger... »

Certainement, mais Martial oublie qu'en confisquant les revenus de la dot de Nicole, il commet un lâche abus d'autorité.

Riquenne, consulté, m'a dit confidentiellement :

— J'ai pu obtenir des renseignemens sur votre gendre. Il vit ignominieusement, il a repris ses habitudes d'intempérance et de débauche. Laissez-moi partir ; s'il devient dangereux, le pis serait qu'il revînt ici sans crier gare !

Quinze jours se sont écoulés et Martial ordonne ; le tyran sauvage reparaît ; il écrit :

« Ne prétextez plus votre santé. Vous n'êtes pas malade, j'en suis sûr. En tout cas, vous ne l'êtes pas assez pour refuser de me rejoindre. Écoute-moi, Nicole. Tu sais que ce que je veux, je le veux bien et qu'aucune puissance humaine ne me fera plier. Tu vas, au reçu de cette lettre, prendre le train avec ta fille. Ne cherche pas de faux-fuyans inutiles. Ne me force pas à venir te chercher moi-même ! »

J'ai cédé à la chaleureuse amitié du docteur. Riquenne part aujourd'hui pour Agram.

Huit jours d'attente et d'angoisse. Et il nous écrit :

« J'ai vu Beyfers. Il était temps. L'alcool et sa liaison avec une paysanne, sorte de Messaline rustique, un amour orageux

traversé de scènes et de coups, exaspèrent son caractère irritable. Il est malade. Son foie lui cause d'intolérables souffrances et, sans la morphine, il se porterait à un parti désespéré. Il est capable de se tuer, mais aussi de tuer quelqu'un. J'espère reprendre un peu d'influence sur lui. Je n'en réponds pas. Il faut que je le dépayse et l'emmène en voyage, vers un pays plus riant, l'Italie ou le Caire. Mais il voudrait s'arrêter auprès de Nicole, et c'est ce qu'il faut éviter! »

— Je ne veux pas le revoir, a dit ma fille, je me jetterais plutôt dans la Seine, ou je m'évaderais; oui, je m'évaderais!...

Elle sait, à n'en pas douter, qu'il est quelqu'un, dans le vaste monde, qui, recueilli, plein d'amour, résolu, sans peur, l'attend... Ses yeux l'ont crié et j'ai usé beaucoup de vaines paroles, pour la convaincre. En même temps, je la devine bouleversée. Ce n'est pas en vain que j'ai agi sur elle, depuis des mois, de toute ma conviction et de toute ma sincérité. Un sourd travail s'est opéré en elle. Elle sent bien qu'elle ne peut abandonner sa fille, en me la confiant, puisque le père aurait le droit de s'en emparer. Elle sait aussi qu'elle ne peut emmener Pomme-Rose avec elle vers l'aventure et le scandale. Et cette double impossibilité la cadenasse dans ce mariage qu'elle abomine et la réduit à une demi-résignation affreuse. Si Martial avait pu s'amender, redevenir un compagnon tolérable, peut-être, à la longue, comme tant de femmes malheureuses et qui ne peuvent briser leur joug, se fût-elle résignée à un compromis de vie commune qui eût respecté sa liberté intime. Mais le moyen, devant la frénésie dangereuse de ce malheureux!...

Et cependant, elle a par momens, je le devine, pitié de lui. Amour, tendresse, affection d'habitude, tout est mort en elle; elle en est au dégoût et à l'horreur; mais la pitié, affaiblie et chancelante, persiste vaguement en elle pour cet homme qui le premier l'a révélée à l'amour et à la maternité. Elle a pu abolir le premier souvenir, mais non le second. Et, qu'elle le veuille ou non, Martial est le père de leur enfant. Pomme-Rose n'a rien qui le rappelle, ni dans le visage ni dans ces indications mentales qui attestent l'hérédité du sang et de l'âme; et cependant elle est la fille de cet homme. Il y a là, en dépit de l'éloignement et de la haine, un fait qui ne peut être anéanti.

L'enfant, Martial l'a dit avec raison, est le témoignage du lien infrangible qui attache ces deux ennemis. Quel malheur

que le pauvre Beyfers aime si mal, si orgueilleusement, si brutalement Nicole!... Car il l'aime, il est à plaindre malgré tout. Et Nicole le sent, et en souffre dans ce qu'elle a de meilleur, parce qu'elle ne peut concilier sa pitié avec sa conduite, parce qu'elle ne peut rien pour ce mari impuissant à racheter ses torts, le voulût-il, et qui est maître de la torturer encore. Cependant, qui sait s'il ne deviendrait pas semblable à un fauve dompté, si elle pouvait l'aimer encore?...

Qu'est-ce que je vais souhaiter là! Nicole me croirait folle!

III

Elle est lugubre, cette fin d'année: et nous aurons, Nicole et moi, un triste Noël et un morne premier Janvier. Heureuse petite Pomme-Rose, pour qui ces jours représentent des fêtes et des cadeaux! Les Raymond seront absens : une fugue à Nice... Ils ont besoin de respirer, après leur grosse émotion!

Le docteur Riquenne, à qui nous ne pouvons devoir plus de gratitude, a réussi à arracher Martial à son enfer; il l'a emmené à Saint-Moritz, dans les neiges et l'air pur. Mais Martial ne pourra plus gérer les domaines du prince Kolensky. Trouvera-t-il une autre place? Et où?

Ce matin, les journaux annoncent que Milart est mis en liberté sous caution. Est-ce un recul du Ministère? Est-ce pour rendre à Milart, qui se dit étranglé par sa détention préventive, les moyens de parer aux menaces de banqueroute? Il assure que ses affaires s'arrangeront, si on lui rend les mains libres.

J'imagine que cette solution provisoire a été un soulagement pour mon fils. C'en est un aussi pour moi, qui souffre des commentaires du monde, des jugemens que nos amis mêmes pourraient porter sur Raymond. A l'Œuvre de la Maternité, des allusions discrètes de Mme de Pièges, le blâme contenu de Mme Marc Navère, une méchanceté de Mme Solnot, une gaffe de Mme Moulon m'ont été pénibles. Plus je vieillis, plus ma sensibilité augmente. J'ai peut-être eu trop l'orgueil d'être mère et de vouloir devenir une bonne éducatrice. J'en suis punie, quand je vois critiquer mes enfans. Mais aussi, j'avais mis en eux de si grands espoirs, la réalisation de tout ce que, nous les parens, n'avons pu faire, le couronnement d'une race, la transmission purifiée des vertus et des forces. Faillir en ses enfans,

pour une mère, est plus douloureux que d'avoir failli elle-même. Et j'eusse tant voulu que Raymond se montrât supérieur à tous, et Nicole inattaquable! Puis, notre vœu secret est que nos enfans soient heureux; nous voulons, à tout prix, assurer leur bonheur, et nous savons bien que le bonheur n'existe pas en dehors du droit chemin, de l'accord parfait de la morale et de la vie.

En voilà bien d'une autre! Buyle vient de prendre sa femme en flagrant délit avec Férat. Cela s'est fait le plus discrètement du monde : petite visite du commissaire à la garçonnière où ils se retrouvaient, de six à sept, deux fois par semaine. Édouard a voulu, par ce constat, démontrer à sa femme la nécessité du divorce dont elle ne voulait plus.

Julia déjà cherche à sa sœur de nouveaux partis ; seule, Laure ne dérage pas et a failli mourir d'un coup de sang.

Je ne sais ce que je dois le plus admirer : l'inconscience de tous ces gens ou la canaillerie de cet homme, qui avait autorisé sa femme à en prendre, comme lui, à l'aise avec le mariage, et qui, traîtreusement, la happe au piège. Mais que gagnerait Manuële à se défendre? Il a la loi pour lui. Et puis, ils ne sont intéressans ni l'un ni l'autre.

Si je plaignais quelqu'un, ce serait Laure, si fière d'avoir bien marié ses deux filles, et qui mordait si gentiment à l'hameçon doré d'un hymen Milart. Manuële lui retombe sur les bras. Elle devra déménager ; car, pour le bon effet social, Mauuële va vivre avec elle; or, jadis, elles se disputaient continuellement! Que sera-ce, maintenant? Férat, comme si rien n'était, conserve sa place chez Raymond. D'ailleurs, les ex-époux ne se considèrent pas comme brouillés, la rupture se fera sans bruit, et Buyle, généreux, consent une pension décente à Manuële.

Une lettre du docteur Riquenne arrive, que confirme presque à la même minute son télégramme! Il annonce que Martial est dans un état de santé extrêmement grave, sinon désespéré. Un énorme abcès au foie exige une opération immédiate. Il ajoute, sans autre indication : — « Il implore la venue de sa femme! »

Nicole a rejeté le télégramme d'un mouvement convulsif; sur son beau visage un combat terrible se livrait: cette pitié, qui tient aux racines les plus vivaces dans un cœur de femme torturée, et la répulsion que lui inspire son bourreau. Je ne

l'influence pas ; une pudeur me retient devant sa détresse ; et cependant, si j'étais elle, je sais bien ce que je ferais.

Elle me regarde avec désespoir :

— Que faire ? que faire ?...

Je ne dis rien ; une profonde tristesse monte en moi et me prend à la gorge. Si coupable que soit cet homme, c'est le père de leur enfant.

Elle relit avec attention la lettre, le télégramme, et brusquement :

— Je pars !

Elle ajoute, pour bien fixer ses intentions dans mon esprit :

— Je ne puis refuser de le soigner.

— Tu as raison, c'est bien...

Je n'ose ajouter :

« C'est ton devoir ! »

— Mais Pomme-Rose, l'emmener là-bas, ce grand voyage ?... elle sera un embarras...

— Confie-la-moi.

— Et s'il la réclame ?

— Je te l'amènerai.

— Chère maman...

Elle a repris :

— Il n'est pas question d'elle ; alors, je crois que je puis te la laisser. D'ailleurs, si l'état de Martial est si désespéré...

Elle n'achève pas sa phrase. Elle pense : « A quoi bon emmener la petite ? C'est assez que j'y aille. » Et nous nous gardons de penser plus avant, nous étouffons l'inavouable idée qui nous est venue : si c'était, sans responsabilité de notre part, le dénouement providentiel, la délivrance de Nicole ?

Je l'aide à boucler ses valises. En hâte, elle procède à ce départ qui a l'air d'un arrachement : ne s'arrache-t-elle pas à sa fille et à moi pour courir au tragique inconnu ? Je murmure :

— Heureusement que Riquenne sera là pour t'accueillir et te seconder...

— Ah ! sans lui...

Je serre Nicole dans mes bras :

— Du courage ; et, quoi qu'il arrive, ma fille chérie, je compte sur toi...

Elle répond à mon étreinte ; nous communions dans la même vérité :

— Oui, maman, n'aie pas d'inquiétude. Quoi qu'il arrive, ta Nicole restera digne de toi.

— Pas de coup de tête ; et, si ton pauvre mari se rétablit...

— Pas de coup de tête, je te le jure !...

Je la tiens visage contre visage, ses yeux dans mes yeux. Elle me regarde avec une fermeté courageuse qui me rassurerait au besoin. Et Dieu sait si je n'ai pas raison d'être angoissée ! L'épreuve pour Nicole est cruelle, et que va-t-elle éprouver tout à l'heure, seule cette nuit, dans le train qui à toute vitesse la reconduira vers ce mari qu'elle n'a tant aimé que pour le tant détester.

Ah ! si, de cette maladie, Martial pouvait sortir régénéré ; si la pitié qui supplicie Nicole pouvait raviver en elle des sentimens éteints ! Que de ménages, après des crises atroces, ont trouvé le moyen de se pacifier, sont arrivés à des modes de vie commune dignes et acceptables. Un miracle ! De quel cœur j'appelle ce miracle !

Nous accompagnons, Pomme-Rose et moi, sa mère à la gare. Nicole nous embrasse éperdument. Que je la plains ! Son visage anxieux s'encadre à la portière... sa main nous jette un dernier adieu... Le train disparait dans le tunnel, dans le noir...

IV

Les Raymond ne partent plus pour Nice. Milart les a reconquis et est rentré en maître dans leur maison. Il parle haut, annonce qu'il se vengera de ceux qui l'ont fait arrêter, déclare guerre à mort à ses persécuteurs. Il se démène, il est partout à la fois, à la Bourse, au théâtre, dans les salons. Il ne parle que de lancemens d'affaires gigantesques, jongle avec les millions. On n'entend que lui. Avec un si étonnant ressort, peut-être s'en tirera-t-il encore cette fois !

Manuële, seule, ne lui est pas revenue, et il en éprouve une mortification irritée ; cet homme, qui croit à sa chance, a vu là une menace pour son infaillibilité. Au fait, pourquoi Manuële ne s'est-elle pas rejetée vers lui ? Fausse honte, ou pressentiment d'une catastrophe prochaine ? Sécheresse de cœur, et parce qu'elle vise à mieux ?... J'admire ce don d'oubli, si particulier aux femmes. Elle a rencontré Milart chez les Raymond, et lui a fait le même accueil que si jamais entre eux il n'avait été

question d'amour. Il lui eût pardonné, je le pressens, l'intermède Férat. Mais il ne lui pardonnera pas d'échapper si complètement à son emprise. Qu'importe à Manuële ? Un démon fantasque la guide. Et Milart se consolera en voyant autour de lui tant de repentirs et de soumissions.

Car beaucoup, qui l'avaient abandonné, lui reviennent avec la même sérénité. La lâcheté du monde est décidément infinie. A-t-il payé des journaux ? Le silence de ses plus acharnés adversaires est troublant. Cet homme, décidément, est fort.

Raymond me semble de plus en plus soucieux. Il a maigri. Il ne se couche jamais avant deux heures du matin, assistant aux premières et soupant ensuite, à moins qu'ils ne reçoivent chez eux ; réveillé à six heures, il s'attelle à ses dossiers.

Une dépêche de Nicole m'a annoncé son arrivée à Saint-Moritz. Un chirurgien allemand a opéré Martial. Avec quelle impatience j'attends des détails ! Cette impatience, autour de moi, mes braves gens de domestiques la partagent, car ils aiment Nicole et compatissent à son infortune.

Enfin, une lettre !

« Ma chère maman,

« Comme te l'a appris ma dépêche, je suis bien arrivée et ai trouvé à la gare l'excellent Riquenne. Il m'a serré les mains avec effusion et m'a dit : « Vous avez bien fait de venir. Peut-être apporterez-vous quelque douceur au condamné. » J'ai été bouleversée par ces mots : la mort de Martial n'était-elle donc qu'une question de semaines ? — « De jours, tout au plus, » m'a dit Riquenne ; et il m'a appris que l'opération entreprise dans la matinée avait réussi, mais qu'en raison de son affaissement nerveux, il était probable que Martial ne résisterait pas à cette secousse.

« Je l'ai vu dans la soirée ; j'ai eu toutes les peines du monde à cacher mon saisissement. L'être que je revoyais là, immobile entre les draps soulevés par un arceau de fer, n'avait rien de mon mari. Ce n'en était plus que le fantôme. Émacié, creusé, avec une barbe rousse qu'il avait laissée pousser, il semblait prêt à rendre le dernier souffle. Il a fixé sur moi et ma robe noire un regard indéfinissable, puis a dit très bas : — « Ah ! te voilà ! Tu viens me voir mourir ! »

« Instinctivement j'ai serré sa main, la pitié subjuguait tout

en moi. Il m'a demandé : « Et ma fille, comment va-t-elle? » Puis il est tombé dans un silence farouche que je n'ai pas troublé. Qu'aurais-je pu lui dire? Je tenais sa main, et je souhaitais qu'il ne souffrît pas, qu'il ne mourût pas... je ne pouvais souhaiter davantage.

« Le lendemain, il avait repris quelque force ; il le devait, je crois, à la fièvre qui s'était déclarée ; il me parlait avec une voix rauque et entrecoupée : il me disait : « Tu es venue me soigner, je t'ai mal accueillie... Mais voilà... c'est ma nature d'être ainsi ! Je ne me résigne pas, c'est trop injuste de crever comme ça... en pleine vie... Je n'ai pas donné ma mesure, on n'a pas su me comprendre... Un homme comme moi aurait dû faire une carrière éclatante !... Cela m'a aigri... Et maintenant, il faut que je m'en aille... Je ne te verrai plus, je ne reverrai plus ma fille... Je ne verrai plus rien... C'est affreux ! »

« Un moment après, il a dit :

« — Je n'ai pas peur de la mort, mais j'aurais voulu vivre encore !... Tu vas vivre, toi... Pomme-Rose vivra... vous avez de la chance ! Combien d'imbéciles vivent !... Tu te referas une vie meilleure !... D'y penser me rend fou !... »

« J'ai répondu en lui serrant la main plus fort :

« — Ne pense pas à cela... ne pense qu'à guérir ; tes forces reviendront ! »

« Il m'a considérée avec des yeux de haine :

« — Allons donc ! je suis perdu, tu le sais comme moi... Un peu de patience... tu seras bientôt libre...

« — Mon pauvre Martial !

« — Oh ! pas d'attendrissemens ! Tu ne vaux pas mieux que les autres. Une femme pour se dévouer ! Allons donc ! Va, va avec ton Raynal, puisque je n'ai pu à temps lui casser la tête comme j'en ai eu envie ! »

« Il a fallu l'intervention de Riquenne, qui s'est constitué son infirmier, pour le calmer. Hélas ! notre réunion ne donnera même pas un peu de paix à son âme !

« Deux heures après, il a voulu me voir. Il m'a dit :

« — Je vais mieux. Pourquoi est-ce que je ne me remettrais pas ? Nous irons vivre au Japon. Il y a des choses à tenter : c'est un pays neuf ! »

« Comment répondre à cet égoïsme insensé de malade, qui disposait de moi comme d'une chose, à la minute même où

tout lui échappait? Car Riquenne n'a pas d'espoir, Martial s'affaiblit d'heure en heure... et ses regains de vitalité le laissent descendre ensuite plus bas...

« Cette nuit, il a été saisi de délire ; il prononçait des menaces confuses, des injures; il voulait frapper et mordre. Je sentais bien que j'étais l'objet de sa fureur impuissante : car mon nom revenait dans ses cris, suivis de râles. Ah! maman, quelles heures affreuses je vis !... Et je ne puis rien, rien... que le plaindre désespérément. Aucun soin médical, aucun dévouement humain ne le sauveront!

« Je n'ai pas dormi de la nuit. Ce matin, Martial allait mieux. Je n'ai que le temps de fermer cette lettre et de t'embrasser ainsi que Pomme-Rose, tendrement, à plein cœur.

« Ta Nicole. »

Je les vois d'ici, Nicole chavirée, impuissante; lui, soulevé d'horreur et de désespoir à l'idée qu'il doit lâcher sa proie, qu'en vain il a voulu s'imposer à elle, la garder de force; quelque chose contre quoi nul ne résiste, une fatalité supérieure et inexorable lui enlève sa victime et la promet à des revanches : car Nicole ne restera pas veuve. Et même, avec une enfant si jeune, le devrait-elle? Quelles responsabilités, quelle vie lourde!

Je l'ai fait, moi. Mais j'avais à servir un culte pieux, je conservais ma fidélité à un grand bonheur; tandis que Nicole... C'est devant elle, non derrière elle, qu'est le mirage. La tentation sera irrésistible; et aurai-je le courage de la blâmer, puisque, malgré moi, je compte, au risque de me taxer de cruauté, l'instant où elle verra tomber sa chaîne? Comme Martial doit souffrir à cette idée! Ce châtiment, qui est terrible, excède presque ses fautes.

Qui sait, il vivra peut-être... Si le repentir?...

Ne te mens pas à toi-même, Charlotte. Tu sais bien que ce ne sera pas, et que tu ne le désires plus. La douleur de ta fille t'a vaincue! Et ta pitié pour Martial est aussi impuissante que l'avait été ta pitié pour Nicole.

Je caresse tendrement les cheveux blonds de Pomme-Rose, Pauvre petite! Quel souvenir gardera-t-elle de son père? Aucun, peut-être. Pourvu que celui, à qui un jour elle donnera ce nom, soit tutélaire et bon!... Il y a tant d'inconnu dans le mariage!

Nicole elle-même sera-t-elle heureuse dans une nouvelle union?

Écartons cette pensée, par respect de celui qui, là-bas, agonise...

Un télégramme de Nicole : je l'ouvre avec des mains tremblantes. Tout est fini, le pauvre Martial ne lui fera plus de mal à présent. Il ne fera plus de mal à personne.

Selon son désir, il a été inhumé là-bas. Ainsi il ne pèsera même pas au souvenir de sa femme et ne la contraindra pas à l'hypocrisie des démonstrations vaines. Nicole revient mercredi. Riquenne l'accompagne jusqu'à Bâle.

Il m'a écrit une lettre très émouvante dans sa simplicité. Il me parle de ces tristes heures en homme d'expérience et de sens. Sous son tact, je devine qu'il se réjouit tout bas de penser que, dans quelques mois, Nicole pourra refleurir. Et, à certaines réticences, je sens qu'il y a d'autres préoccupations qu'il voudrait me confier, qu'il me confiera peut-être dans quelques semaines, à son retour d'Italie; un voyage à Florence, à Venise et à Naples que j'envierais presque, si, en ce moment, je pouvais penser à autre chose qu'à Nicole et à Pomme-Rose.

C'est à Paris que je vais, avec la petite chérie, attendre sa mère. Le train arrive, un visage tiré nous apparaît bientôt. Nicole descend. Quelle différence de ce froid quai de la gare de l'Est avec ce quai de Marseille où elle m'avait accueillie!... Elle a beau être en deuil, elle a beau être meurtrie, brisée de fatigue et d'émotion, la vie victorieuse s'exhale d'elle : la vie redoutable, la vie qui se détourne de la mort et de la souffrance.

Comme nous nous embrassons! De quel transport d'ivresse elle élève Pomme-Rose dans ses bras; avec une frénésie qui me fait presque peur, et qui me fait mal!...

V

Février passe, des pluies tombent, la terre est molle, l'air fade : entre l'hiver dont la rigueur se détend et le printemps qui grelotte, une transition couve. De même, en nous. Nous vivons, Nicole et moi, serrées l'une contre l'autre, en retrait de la vie, dans cette sorte de demi-torpeur qui suit les catastrophes.

Ce n'est pas impunément que la mort frappe à deux fois si près. Même pour un être qu'on n'aime pas, elle projette de

l'ombre et de la tristesse. Cette tristesse, Nicole, après coup, l'éprouve. Je la sens grave, recueillie, songeuse. Elle s'occupe de l'éducation de sa fille, elle lit, elle brode à l'autre coin de la cheminée. Je sens que sa pensée est comme ralentie ; ses regards ne se tournent plus ainsi qu'autrefois, avides d'espace, à travers les vitres, vers l'horizon. Et son silence même est un deuil décent, qu'elle porte. Pas de projets, ils nous sembleraient prématurés, et on doit bien au mauvais passé quelques mois de méditation et de regrets : un examen de conscience approfondi.

Mars, traversé d'aigres vents et de giboulées, souffle et cingle autour du Clos-des-Bois. Par les éclaircies, nous tentons quelques promenades dans la forêt nue. Depuis cinq semaines, Nicole n'a pas remis les pieds à Paris. A la voir, un petit châle de laine noire aux épaules, les cheveux tirés sans coquetterie, je me demande si elle est la même femme qui palpitait pour l'amour et le drame. Je n'ose formuler le vœu égoïste qu'elle vive ainsi toujours auprès de moi ; nous verrions grandir Pomme-Rose et les années succéder aux années. Un jour, Nicole découvrirait son premier cheveu blanc ; et je serais une vieille femme. Je m'acheminerais, comme ma mère, vers l'allée des cyprès. Écartons cet espoir : Nicole ne restera pas toujours solitaire. Viennent les bouffées du printemps, la vie l'appellera de son éclat magique, de son soleil et de son ardeur.

Qui sait, pourtant ?... Une si rude école, une si amère expérience lui donneront peut-être à réfléchir. Elle avait aimé Martial, et elle sait à présent que l'amour n'est pas tout, ne suffit pas à assurer le bonheur. Un romancier, Antony Blondel, a écrit : « L'amour ne donne rien, ni force, ni courage, ni bonheur même. Il ne sert qu'à aimer. » Paradoxe, qui contient une part de vérité. Or, que sait-elle de celui qui l'a troublée, il y a quelques mois, sinon qu'elle l'aimait ou croyait l'aimer, et qu'il l'aimait ou croyait l'aimer. Que de désenchantemens après l'épreuve ! Le mariage n'est point un état ordinaire. Créé par la société et pour la société, en vue de l'enfant, il peut se passer d'amour, mais exige l'entente des esprits, la fusion des caractères. La passion y apporte un élément de trouble, plutôt que de sécurité. En tout cas, elle n'est pas une garantie de durée, elle s'affaiblit par la force des choses ; et que deviennent les unions fondées sur ce sable mouvant ? Que de mariages d'amour sont devenus un bagne !

Nicole, je le devine, n'est sérieuse que parce qu'elle pense à cela. Elle pense aussi à Pomme-Rose, qu'elle ne veut pas sacrifier. Un père étranger peut ne pas aimer l'enfant d'un autre, en être jaloux, lui préférer les siens propres. Alors, règne dans la maison un malentendu dont on évite de s'entretenir, un sourd malaise, parfois d'obscurs drames où l'enfant du premier lit souffre atrocement. Et Pomme-Rose ne doit pas souffrir d'un intrus : ce serait injuste, ce serait abominable !

Puis, — en mettant tout au mieux, que Charles Raynal persiste dans ses intentions, qu'il soit digne de Nicole et réserve à Pomme-Rose une protection efficace et tendre, — comment ne serais-je pas navrée à l'idée que le bonheur de ma fille s'accomplisse si loin de moi ? Je ne l'aurais donc retrouvée que pour la perdre ? Quand elle était partie avec Martial, j'avais ma mère et je croyais pouvoir compter sur le cœur de Raymond. Ma mère n'est plus, et Julia m'a pris mon fils. Me voici seule... pour vieillir et mourir !

Eh bien ! n'est-ce pas le lot des mères ? N'est-ce pas, pour presque toutes, la règle ? Et, si Nicole était heureuse, ne devrais-je pas me réjouir, même au prix d'un si douloureux renoncement ? Et qui me dit qu'elle aussi n'en souffre pas, et qu'elle n'hésitera pas à m'abandonner ? Bien que j'aie dû la blâmer, malgré une rigueur dont elle ne peut méconnaître la tendresse, jamais nous n'avons été plus près l'une de l'autre, jamais nous ne nous sommes plus et mieux aimées.

Certes, je rougirais de plaider ma cause, et d'invoquer mon intérêt égoïste ; mais Nicole a trop de générosité pour que cette évidence ne la préoccupe pas. Je crois en lire parfois, — est-ce une illusion ? — la hantise dans ses yeux.

Cependant Milart, après tout le fracas de sa rentrée dans le monde, occupe moins le public de sa personne.

On ne voit plus ses portraits, ni ces interviews à effet qui le campaient, intrépide et redoutable. Un singulier silence, et que je gagerais de mauvais augure, s'est établi autour de lui. Peu à peu, des rumeurs inquiétantes ont filtré. De petits échos perfides ont insinué qu'une nouvelle instruction allait être ouverte contre lui pour chantage et escroquerie. Et comme un coup de tonnerre, un grand article de *l'Instantané* a déclaré que l'arrestation était imminente.

Coup sur coup, les nouvelles à sensation se succèdent. On a

perquisitionné dans les bureaux de la banque Milart, on a trouvé ses livres de caisse déménagés et son coffre-fort vide. Bien plus, Milart est en fuite, et cela, c'est l'aveu de sa culpabilité, c'est l'effondrement de son arrogance. Raymond, qui était son avocat, n'a pu lui conseiller ce coup de tête fou. Pour que Milart, qui, jusqu'à présent, avait bravement fait tête en vrai sanglier, se sauve de la sorte, c'est qu'il se sent perdu.

Les articles se déchaînent, c'est une meute aboyante et déjà la curée : on parle de sommes énormes englouties ; toutes les entreprises chancelantes de Milart croulent, dans un krach sans précédent. Une foule furieuse a assiégé l'immeuble de la banque; il y a eu des bagarres et des blessés. On annonce que des milliers de gens sont ruinés. Et je pense, avec une angoisse que je me garde de croire prophétique, à Raymond. Que va-t-il faire ? N'est-il pas atteint, lui aussi, dans ce désastre ?

Nous allons nous coucher, Nicole et moi, quand un roulement d'auto s'arrête à la grille. Toussaint va ouvrir. Qui peut arriver à pareille heure ?

C'est Raymond. Rien qu'à le voir, pâli, j'ai le pressentiment d'un malheur. Je m'écrie :

— Fred ?

Comme s'il se fût dérangé pour m'annoncer que son fils!...

Il répond :

— Non, Julia et Fred vont bien. C'est d'autre chose qu'il s'agit. Puis-je te parler ?

Nicole a un geste délicat :

— Suis-je de trop ?

Raymond hésite :

— Non !

Mais Nicole est fière :

— Je vous laisse.

Elle se retire, et Raymond se tient seul, devant moi, j'en ai l'impression, comme un enfant malheureux. Il a beau être un homme, dont les tempes grisonnent, mon cœur de mère s'apitoie sur une détresse où je sens palpiter le lien invisible qui nous unit. Distant, étranger, Raymond n'est-il pas mon fils, la chair de ma chair, mon orgueil, mon premier-né, l'homme en qui j'ai mis toute ma confiance et mes ambitions ?

Je lui prends les mains, épouvantée de son accablement.

— Parle, qu'y a-t-il ?

Il s'est assis, défait et s'efforçant, sous son maintien digne, de rester ferme.

— Un grand malheur : nous sommes ruinés.

— Ruinés ?

— Milart a emporté l'argent que je lui avais confié.

— Tu en avais donc ?

— J'avais contracté de gros emprunts, et les avais placés dans sa banque ; il me donnait des intérêts magnifiques.

— Et, pendant ce temps, il dévorait le capital ?

— Si je ne rembourse pas ces sommes, ma carrière est coulée. Je ne parle même pas du déficit causé par mes pertes personnelles, et les engagemens pour Fleurances, qui retombent sur moi et m'aplatissent.

— Tu dois beaucoup ?

— Si je ne trouve pas cent cinquante mille francs, je suis déshonoré.

— Mon pauvre petit !

Que cela dût arriver, qu'un gouffre dût se creuser sous les pas imprudens de Julia et de Raymond, je l'aurais juré. Eh bien, voilà la faillite ; elle devait venir, elle est venue !... Ma juste colère, ma révolte contre sa femme et sa belle-mère s'effacent devant la pitié qu'il m'inspire. Je demande :

— Que vas-tu faire ?

— J'ai cherché de tous côtés ; je ne puis réunir une aussi grosse somme.

— Ne peux-tu prendre des arrangemens avec tes prêteurs, en continuant à payer les intérêts que tu leur dois ?

— Non, parce qu'ils m'ont réclamé la totalité et que je ne peux leur avouer la vérité...

— Tu as été imprudent !

— On l'est toujours quand on ne réussit pas !

— Milart ne restituera rien ?

— La fripouille est loin !...

Un silence, et Raymond hasarde :

— Nous avions pensé... Le Clos-des-Bois est bien grand pour toi... Ta tendresse maternelle nous le réservait pour plus tard...

— A toi et à Nicole, oui...

— Nous ne pourrons, elle ni moi, l'habiter. Ce jour-là, que je souhaite aussi éloigné que possible... il faudra toujours le vendre !

Voilà ce que j'attendais ! Vendre le Clos-des-Bois, tout ce qu'il représente pour moi de souvenirs, ma vie et mes habitudes, mon repos, ce à quoi mon âge et mes goûts m'excusent de tant tenir !... Naturellement, cette valeur est là qui dort. Je n'ai qu'à m'en dépouiller de mon vivant... Vendre le Clos-des-Bois !... Et où irai-je ensuite ?

Raymond précise :

— Me Orologé, que j'ai vu, ne m'a pas caché qu'il avait un acheteur tout prêt, et que l'affaire se présenterait pour toi dans des conditions exceptionnelles.

Tiens, il a vu déjà Me Orologé ! Quelle prévoyance ! Je me sens déchirée d'impulsions contradictoires. Secourir Raymond et lutter pour me défendre, car enfin, moi, je ne suis pas responsable de leur sottise et de leur crédulité. Je les ai assez avertis, je leur ai assez remontré que ce Milart était un gredin...

Raymond ajoute, d'une voix profonde :

— Mère, me laisseras-tu sombrer ?

Ah ! cet appel qui ne part pas seulement de son cœur filial, mais de son cerveau calculateur, ce cri d'intérêt, comme il me torture ! Et que je la vois se dresser, menaçante, cette éternelle sommation des enfans, inexorables créanciers de leurs parens. Quoi, j'aurai tout donné à Raymond, ma jeunesse de femme, mon dévouement de veuve, ma protection de mère ; et il faut encore que je me spolie parce qu'il a plu à sa femelle égoïste et jouisseuse de le mener à cette banqueroute d'honneur ! Car, enfin, il n'avait pas le droit de disposer de ces sommes qu'on lui avait prêtées, il n'avait pas le droit d'en tirer ces profits louches. Il n'avait pas le droit de s'exposer à ce qu'on lui dise : « Rends-nous ces cent cinquante mille francs ; sinon, nous t'appellerons voleur, et nous te forcerons, par tous les moyens, à rendre gorge ! »

Courageuse, je refuserais. J'aurais l'affreuse obstination de préserver la sécurité de ma vieillesse, et ma dignité. Car, en m'appauvrissant pour eux, je ne m'attirerai, je le prévois avec une sorte de terreur lucide, qu'une reconnaissance immédiate, suivie d'une ingratitude certaine. Je me disqualifierai, par une pauvreté que je n'aurai consentie que pour eux, et dont le spectacle leur semblera une gêne et irritera leur orgueil.

Mais je suis mère, mais ce Raymond qu'on m'a volé, je l'aime encore, je l'aimerai toujours ; mais je sens que je serais

trop malheureuse de le savoir discrédité : son brillant avenir a été le but de ma vie ; ne pas le sauver, quand je le puis, serait, de ma part, une lâcheté. Pour tout dire, plus il me coûte, plus le sacrifice m'attire ; je me dépouillerai avec une sombre joie, et en sachant que je commets la pire erreur, mais en donnant la plus noble preuve de tendresse qui puisse sceller ma vie.

D'un élan irrépressible, je me penche pour lire dans ses yeux, je lui dis :

— C'est décidé, mon enfant. Je vendrai demain le Clos-des-Bois. Mais Nicole a des droits égaux sur cette propriété.

Raymond se rembrunit :

— Nicole a reçu une dot.

— Nicole est femme, faible, désarmée dans l'existence. Cette dot était la rançon qui lui assurait le mariage. Sans revenir sur le passé, tu n'ignores pas les sacrifices que j'ai faits aussi pour toi : études, examens, plaisirs, dettes payées.

Il répète obstinément :

— Il me faut cent cinquante mille francs.

Je réponds :

— Consultons-la.

Et j'appelle :

— Nicole !

Elle apparaît, elle ne s'est pas déshabillée, et elle écoute sans étonnement : elle n'hésite pas, elle regarde Raymond avec un beau regard de compassion, et dit :

— Maman, je suis heureuse d'être libre et de ne dépendre de personne, puisque je puis te dire que j'abandonne à Raymond toute la part que tu me destinais un jour.

— Nicole, cette moitié te revient, n'ai-je pu m'empêcher de crier dans un instinct de justice, et bien qu'émue aux larmes.

— Maman, ma dot nous suffira à moi et à Marcelle.

— Je te remercie, a dit Raymond d'une voix pénétrée, tu agis en sœur généreuse ; au nom de Julia, je te remercie.

— Je n'ai pensé qu'à toi, Raymond.

— Et je te remercie plus que je ne puis te dire, maman ! Si tu le permets, je vais repartir à l'instant porter cette bonne nouvelle à ma femme.

Il m'embrasse, il embrasse Nicole, et s'éclipse avec la rapidité, — je me reproche cette basse image, — de l'escamoteur qui vous a extirpé une dent. Pourquoi la clairvoyance des

mères n'enlève-t-elle rien à leur amour passionné pour leurs enfans? Je devine bien pourtant que Raymond n'a plus qu'une idée : il s'en tire, il est sauvé, que lui importe le reste?

Le reste, c'est-à-dire comment et avec quoi je vivrai?

Pense-t-il que je me logerai gratis, et que les fournisseurs m'offriront leurs factures acquittées pour me faire plaisir? Il me faut bien cependant un minimum strict qui garantisse la décence de ma vieillesse. Raymond est admirable :

« Il me faut cent cinquante mille francs! »

Que les autres se débrouillent!

Il les aura : c'est tout ce qu'il voulait, n'est-ce pas?

— Ah! ai-je soupiré, ma chérie...

Les doigts blancs de Nicole se sont appuyés sur ma bouche, son regard m'a implorée. Nous nous sommes comprises en silence!

VI

Autrefois, je réagissais immédiatement à la joie ou à la souffrance.

A présent, ce n'est pas le premier jour que je sens mon mal. C'est après, à la courbature de l'âme, au découragement du cœur. Le choc brutal se traduit en lente infiltration; on dirait qu'un toxique me pénètre peu à peu et m'enlize. De même que ma douleur, après la mort de ma mère, s'était élargie en ondes comme les grands cercles de l'eau frappée par une pierre, ainsi s'étend en moi la répercussion de cette conversation d'une demi-heure avec Raymond, qui rompt la trame du présent, dérroute mon avenir, me dénude de l'atmosphère protectrice de l'habitation familiale et des aîtres chers.

Le sacrifice est consommé. Le Clos-des-Bois est vendu. Un gros industriel parisien le guettait patiemment, et a vu son attente récompensée. Me Orologé estime que j'ai fait une bonne affaire. Raymond a eu ses cent cinquante mille francs. Le reste et mes rentes, diminuées, me constituent de quoi vivre avec une stricte économie. Nicole m'a recueillie. Depuis trois mois, j'habite avec elle sa maison du Haut-Samois, et j'évite de descendre la côte dallée pour ne pas voir les « embellissemens » que le nouveau propriétaire fait subir au Clos-des-Bois : un vilain mur remplace les haies vives et les treillages; on creuse

un bassin bordé de terre cuite bleue, une horreur, au milieu de la grande pelouse; on alourdit les façades de balcons peints en chocolat, on enlève tout cachet à cette vieille demeure qui avait son harmonie secrète. C'est un massacre qui me désespère.

Quand on a pris une résolution stoïque, on croit avoir tout fait. Mais c'est dans l'accomplissement quotidien que se concentre le plus pénible effort, celui qui exige le plus de persévérant courage. Pour vendre le Clos-des-Bois, il ne m'a fallu qu'une visite au notaire. Mais pour le quitter, dire adieu à ces vieux murs, à ces choses familières, il m'a coûté un déracinement qui me poursuivra toujours. Et je ne me déplantais pas moi seule, j'exilais ceux qui partageaient mon pain. J'avais formé le vœu que Renaude ne me quittât jamais, qu'elle mourût dans ce refuge, et il a fallu lui chercher un asile, assurer sa retraite, sous la surveillance tendre de sa nièce Margot, chez des parens éloignés, dans le Nord. Nos adieux m'ont rendu malade : il me semblait perdre à nouveau ma mère, tant ce départ ravivait mon deuil. J'ai voulu congédier Toussaint et Gertrude, mais le cœur m'a manqué : c'était trop en une fois; et, en attendant, ils ont accompagné mon exode, sans se plaindre.

Cependant, que de regrets pour Toussaint, qui était suzerain des serres, des corbeilles de fleurs et du parc, là-bas, et n'a ici qu'un banal jardin de location à entretenir: quelle différence pour Gertrude, privée de sa grande cuisine et du large office, et de la buanderie, et de la repasserie : tout ce domaine des choses serviles où elle régnait! J'ai vendu le coupé et la victoria, j'ai donné Minerve, cela m'eût été trop pénible de la vendre, à un vieux cousin du docteur Riquenne, brave éleveur qui la conservera, dans ses pâturages de Normandie, où, au repos et au vert, elle trouvera ses invalides. Caprice n'a pas daigné nous suivre; avec son indépendance de chat habitué plutôt aux endroits qu'aux êtres, à la fois fidèle et ingrat, il est retourné au Clos-des-Bois, et on l'y tolère, dans les communs.

Les Raymond m'ont bien offert un abri à Fleurances où la place, comme ils disent, ne manque pas. J'ai décliné leur offre. Je ne veux pas aliéner ce qui me reste d'indépendance. Je ne veux pas être la gardienne de leur château et la surveillante des travaux, car, m'explique Raymond, ils gardent Fleurances, ils le remettent en état; ils perdraient trop à s'en défaire en ce moment, tandis qu'achevé, rajeuni, confortable, ils espèrent le

revendre à quelque richissime Américain du Nord, ou du Sud. « Une excellente opération ! » Dieu le veuille !

Après cette alerte, ils ont repris assez vite leur aplomb; Julia se commande de nouvelles robes, et Raymond a changé son automobile. Il faut, assure-t-il, ne pas paraître touchés par leur mésaventure avec Milart, tenir bon et faire face. Ainsi s'assure le crédit et se maintient la respectabilité.

Julia et Laure, qui d'abord m'avaient manifesté leur gratitude en bons termes, estiment sans doute m'en avoir donné pour mon argent et se relâchent graduellement de leurs attentions. Je compte moins à leurs yeux. Je ne suis plus rien, en effet. Heureusement que ce n'est pas pour elles que j'ai consenti ce grand sacrifice ; j'eusse été trop dupe de croire qu'elles m'en sauraient longtemps gré. L'ai-je fait même pour Raymond ? Oui, certainement, afin de le sauver. comme il m'en a adjurée ! Mais j'ai agi aussi pour moi, je le sens, pour l'idéal que je sers, pour le culte que je voue à la mémoire de mon mari, parce que j'ai estimé accomplir un devoir pénible, et d'autant plus impérieux.

Alors, de quoi me plaindrais-je ?

Je ne me plains pas. Je constate, simplement, et sans trop d'amertume, soit que je finisse par me blaser, soit qu'à la longue, on se détache de ceux qu'on a le plus aimés.

Pourtant, ce que j'éprouve envers Raymond, je ne le ressens pas vis-à-vis de Nicole, toujours aussi chère, aussi précieuse à mon cœur maternel. Et si je pense plus souvent à Pomme-Rose qu'à Fred, que les dents tracassent et qui pousse malingre, ce n'est pas entièrement de ma faute. N'a-t-on pas tout fait pour me tenir à l'écart de son petit lit ? N'est-il pas couvé avarement, toujours, par sa « grand'mère ; » ne suis-je pas en visite « la bonne-maman » de passage, celle qui ne compte pas ? Il faut bien que je finisse par prendre mon parti des misères auxquelles je ne puis remédier.

J'ai eu hier une grosse émotion. Nicole était absente. Le docteur Riquenne m'a rendu visite.

Son voyage en Italie s'était prolongé et, depuis son retour, il semblait éviter tout entretien particulier. Sa gaucherie, son embarras m'ont avertie : quelque chose allait se produire, qui modifierait nos rapports futurs, quelque chose que je ne voulais pas approfondir, et que cependant j'eusse préféré éloigner ; mais il n'était plus temps.

Le cher homme m'a regardée avec bonté, et d'un ton ému, comme s'il voulait se faire pardonner son audace :

— Mon amie, a-t-il dit, voilà longtemps que nous nous connaissons : je crois que nos caractères ne se révèlent aucune surprise, et que nous nous portons une réciproque estime...

J'ai incliné la tête, il a toussé, rougi et a repris :

— De mon côté, ce sentiment s'augmente de vénération et, permettez-moi de vous le dire, d'une affection qui... que... — enfin ! ne jugez pas ce mot trop ridicule pour un homme de mon âge, — oui, d'un profond et véritable amour. Oh ! sans doute... je ne prétends pas... Que vous éprouviez pour moi une vraie, une grande amitié, je n'ose espérer davantage. Mais, dites, ne serait-ce pas assez pour justifier la démarche que je risque aujourd'hui ?

J'avais compris, ma main exprima un refus :

— Je vous en prie...

— Laissez-moi achever ? Ne croyez-vous pas que nous puissions, en bons et loyaux associés, unir nos vies et assurer ainsi à notre expérience assagie une certitude de bonheur ? Oui, de bonheur ! Vous resteriez libre, entièrement libre de vous-même, de vos goûts, de vos habitudes. Ce que je sollicite, ce que j'implore, chère amie, c'est seulement le droit de vous entourer de mon dévouement, de mes soins, de mon a...

— Mon ami !

Et je ne pus répondre ; j'étais trop remuée. Je ne pouvais méconnaître la délicatesse de ce soupirant fidèle qui avait attendu que je fusse presque pauvre, pour m'offrir de partager son bien-être.

— Oh ! ne me dites pas, reprit-il chaleureusement, que le nom de François Riquenne ne compte pas à côté de l'illustre nom que vous portez si fièrement. Je sais le peu que je suis, le peu que je représente. Dites-vous seulement que je suis un honnête homme, que je vous aime depuis bien longtemps, que je n'ai jamais osé vous proposer cette union parce que vous aviez le droit de dédaigner... Ne pensez qu'à ma bonne volonté, qu'à la foi que je vous ai vouée, et surtout que vous pouvez, d'un mot, faire de moi le plus heureux des êtres...

Je l'ai regardé : j'aurais voulu pouvoir lui dire ce mot. Un instant, un seul, j'ai eu la vision d'une existence réconfortée par une présence amie ; nous avons des goûts semblables, nous

ferions de beaux voyages, et, au retour, il serait reposant de se baigner dans ce paysage que j'aime et qui est devenu à la longue un élargissement de moi-même. Un mariage qui ne mettrait en commun rien de charnel, qui ne fondrait que nos intelligences et nos cœurs. Mais, je le pressens, malgré les affirmations convaincues de mon vieil ami, il ne serait pas complètement heureux. Il m'aime comme si j'étais encore femme, encore jeune et désirable. Et je n'appartiendrai jamais à un autre homme qu'à celui qui m'a donné Raymond et Nicole. Et puis, je ne suis pas sûre d'être pour Riquenne la compagne rêvée. Qui sait à travers quelles illusions il me voit! A nos âges, les plis sont pris, les besoins de liberté, d'action, de pensée, minutieusement fixés; j'ai mes manies, je ne veux pas qu'il en souffre. Et cela qui est grave : dans ma vie pleine de mes enfans et de mes petits-enfans, il n'y a pas de place pour une affection aussi exclusive que celle qu'on porte à un mari. Et mon âge se dresse, mon déclin proche et fatal. Peut-être, quinze ans plus tôt... mais aujourd'hui. Et Riquenne est riche, et je ne veux pas qu'on dise... Non, la raison et le sentiment sont d'accord en moi pour repousser cette offre qui cependant me touche... Comment lui faire comprendre sans le blesser?...

— Mon ami, si vous saviez combien je suis sensible à ce que vous venez de me dire... Mais réfléchissez...

Il m'a arrêtée :

— Par grâce, ne dites pas encore ce « non » que je prévoyais, qui, depuis des mois, suspend mon aveu. Accordez-moi vingt-quatre heures, moins encore si vous voulez, rien qu'une heure de réflexion... Vos objections, je les devine: aucune ne tient debout... Non! non! aucune ne vaut auprès de mon adoration respectueuse, auprès de l'immense volonté que j'aurais de vous aimer comme vous voudriez l'être. Je n'ai jamais tant regretté d'avoir si peu de séduction, d'être vieux, d'être laid...

— Mon ami, mon cher ami, vous êtes l'homme le meilleur que je connaisse. Croyez-moi, j'eusse voulu pouvoir accepter votre offre, j'en sens toute la bonté, toute la douceur... Mais je ne puis me marier. C'est impossible.

Il allait insister.

— Ne m'en veuillez pas, mon bon Riquenne. Restons amis. Si je pouvais... mais je ne puis pas!...

Il n'a plus rien dit, il s'est détourné pour que je ne visse

pas qu'il avait bien envie de pleurer. Je m'en voulais de lui causer tant de peine. Et je ne pouvais agir autrement.

Je n'ai rien caché à Nicole. Elle m'a compris, mais elle a plaint le pauvre docteur :

— Ah ! maman, si seulement tu étais une femme ordinaire.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce qu'une femme ordinaire aurait accepté, sans hésiter, et, qui mieux est, aurait été certainement heureuse avec ce parfait compagnon. C'est peut-être malheureux, petite mère, que tu l'aies refusé !

— Serait-ce à toi de me le reprocher, Nicole ? ai-je murmuré avec un faible sourire.

— Oh ! maman, je ne pensais qu'à toi. Et toi, tu n'y penses jamais.

Elle se trompe, Chacun est égoïste à sa façon. Et Riquenne, en ce moment, doit penser que je suis une orgueilleuse, une femme sèche, et qu'à tort j'ai repoussé ce qui pour nous deux eût été sage, pratique et bon.

Qu'y faire ? Je n'aurais pas pu. J'ai été femme, puis mère. J'en ai épuisé les joies et les douleurs. On ne recommence pas sa vie.

VII

Il faut bien que je me l'avoue, j'ai été choquée que Nicole ait pu regretter, si peu que ce fût, mon refus. Elle ne pensait qu'à ma tranquillité : une tendresse d'automne, un sûr confort ; et moi je m'affligeais de constater que je ne lui étais pas indispensable, que ce renoncement, motivé en partie par elle, elle ne m'en témoignait pas de reconnaissance.

Et pourquoi en aurait-elle, en effet ? Nos enfans tiennent à nous parce que nous leur servons encore, ou ils s'en désintéressent parce que nous leur devenons superflus. Nicole par là ne m'exprimait-elle pas clairement qu'elle fera son existence en dehors de moi, qu'elle avait franchi la période des doutes et des scrupules, qu'elle regardait en face l'avenir, et que, du fond de sa vie secrète, elle avait l'orgueil et la certitude d'y croire ? Elle se sent aimée ; le rayonnement, qui peu à peu, avec le printemps, sort de son visage plus clair et plus neuf, l'atteste.

Nicole a fini sa « retraite, » elle n'a plus des épaules fri-

leuses sous son petit châle noir ; elle se coiffe en bandeaux; ses robes l'enveloppent harmonieusement, elle redevient jeune et belle. Elle se redresse, elle rejette le passé, elle sort du mauvais rêve et de la torpeur lasse qui a suivi. Elle veut vivre. Elle vivra.

J'ai pensé : « On ne recommence pas sa vie. » Moi? Non. Mais les autres? Manuële n'a-t-elle pas écrit à Nicole que son ancien mari allait se remarier et qu'elle-même avait en vue un beau mariage, dans quelques mois, avec un Argentin richissime.

Décidément, les jeunes et moi, nous ne pratiquons pas la même morale : au dégoût que ces mœurs m'inspirent, jamais je ne me suis autant sentie d'une autre époque. Voilà six mois que Nicole est veuve. L'été dore le fleuve et baigne de sa splendeur la forêt. Nous faisons de belles promenades à pied, Nicole, Pomme-Rose et moi. Et je jouis de ma fille et de la petite chérie comme si je sentais que je n'ai plus longtemps à les posséder, et que quelqu'un viendra me les prendre.

Gertrude m'a remis une carte. Un monsieur m'attend au salon. Dans un grand frisson je me lève et descends l'escalier. Le voilà donc revenu, le visiteur insolite qui m'avait apporté tant d'angoisse, le visiteur nocturne que ramène cette magnifique journée, toute en clarté et en parfums de fleurs épanouies et d'herbe chaude. Je vais revoir Charles Raynal, son franc et jeune visage, ses yeux limpides, sa mâle séduction.

Et voilà que j'ai devant moi un vieillard. Il constate ma stupeur et mon désarroi :

— Eh quoi! vous ne reconnaissez pas votre vieux Raynal?

Je lui tends les mains avec effusion :

— Mais si, je croyais seulement...

Oui, je reconnais mon ancien ami, le commandant Raynal, sa figure énergique, ses cheveux en brosse, sa moustache blanche, car il est tout blanc à présent ! Ah! si, je le reconnais; et cela me fait chaud au cœur. L'expression de mon visage ne le trompe pas.

— Vous pensiez trouver ici mon beau-fils, comme autrefois vous aviez cru me trouver, moi? Il m'a tout raconté. Je viens en son nom. Charlotte, — vous permettez que je vous appelle ainsi, comme autrefois? — nos enfans ont été un peu fous, mais la vie a daigné leur être clémente. Ne devinez-vous pas ce que je viens vous dire?

— Pas encore, ai-je dit... Ne me le dites pas encore. Laissez-moi me remettre. Je ne m'attendais pas... Je suis contente de vous revoir...

— Et moi donc! Que de fois j'ai pensé à vous! Quels vœux j'ai formés pour votre bonheur! Et voyez la singularité du sort qui nous rassemble après tant d'années et à travers tant de lieues. Il était écrit que je n'aurais pas la chance insigne de vous voir devenir ma femme; mais il dépend de vous que votre Nicole réalise pour mon Charles ce que vous avez cru devoir me refuser.

Il change de ton, et, solennel, mais souriant :

— Chère madame, je viens vous demander la main de votre fille pour mon beau-fils, Charles Raynal, directeur de l'usine que j'ai fondée là-bas.

Je hoche la tête :

— Oh! les enfans d'aujourd'hui arrangent leur vie eux-mêmes. C'est à Nicole qu'il faut demander cela.

— Je vous avoue, dit le commandant avec une confusion jouée, que nous avons rencontré Nicole sur la route, et qu'en ce moment même Charles est en train de lui exposer sa requête. Moi, qui suis du vieux temps, j'ai pensé à vous consulter comme il convient.

J'ai répondu, grave :

— Je fais des vœux pour leur avenir.

— *Amen!* a dit Raynal. Pauvre amie, ne m'en veuillez pas trop? Perdre votre Nicole que de tristes événemens vous avaient rendue et que Charles sera forcé, le mariage conclu, d'emmener en Russie où sont ses intérêts et sa fortune : cela ne vous semblera-t-il pas bien cruel?

J'ai soupiré :

— Je mentirais si je vous disais que cela ne me cause pas beaucoup de chagrin. Mais qu'y faire?

Le commandant m'a regardée avec compassion :

— Pourquoi ne pas venir vivre auprès de nous et de vos enfans? La maison est grande, la vie est large.

J'ai réprimé mon émotion.

— Cela ne se peut pas. Merci, mon vieil ami.

Nicole et Charles ont poussé la petite porte du jardin; ils tenaient par la main Pomme-Rose entre eux, et tout le soleil de juin, toute la fête de la nature rayonnaient sur leur visage.

Le commandant Raynal a insisté :

— Nous en reparlerons. Je ne veux pas que vous restiez seule et que vous puissiez nous en vouloir d'enlever votre fille et votre petite-fille.

Oui, on en reparlera. Mais d'avance, ma résolution est prise. Je ne quitterai pas mon pays, je ne m'accrocherai pas au nouveau foyer de ma Nicole. C'est la loi : elle doit suivre son mari et quitter sa mère. Elle n'a besoin ni de tutelle ni de conseils. Je ne vivrai pas près d'un gendre, si indulgent soit-il à mes façons de sentir de dame âgée : je ne serai pas la comique ou agaçante « belle-mère. » Nicole vivra, entre son mari et sa fille, sa vie pleine.

Cela doit être ainsi ; cela sera. Une voix nette, la voix de ma conscience, la sagace et triste voix enfin expérimentée, m'a dit : « Renonce ! Il n'est pas d'autre issue : là seulement tu trouveras, à défaut de joie, le repos. »

Je renoncerai.

Les Raynal se sont installés avec mon assentiment, — comme s'il était indispensable ! — à Bois-le-Roi. Quelques kilomètres nous séparent, que raccourcissent la bicyclette de Charles Raynal, la voiturette automobile de son beau-père. Il est entendu qu'à la fin de son deuil, Nicole se mariera. Les affaires n'attendent pas, et Charles est un grand travailleur.

Chaque jour, j'apprécie davantage son humeur virile, son intelligence, sa simplicité : cette dernière épreuve semble l'avoir mûri. C'est un charmeur, mais c'est surtout un homme de tête et de cœur : je crois que je l'aimerai beaucoup.

Pourquoi ai-je confiance ? Je ne sais. Mais il me semble que Nicole pourra s'épauler sur un sûr et tendre ami. Leurs esprits concordent, et l'amour merveilleux leur fait de la moindre chose une félicité. Mon Dieu ! la vie devait bien à ma pauvre fille cette revanche. Et l'essentiel est que Pomme-Rose n'en souffre pas.

Elle a adopté Charles. Et il la couve d'une affection attendrie : ce sera un père vigilant, j'en ai la certitude. Voilà un beau spectacle que celui de cette trinité joyeuse.

Ce que j'aime en ce Raynal, c'est son mépris de ce qui est grossier, médiocre ; il ne recherche aucune vanité mondaine, aucune satisfaction de luxe. Il respire la santé morale. C'est sans

doute pour cela que Raymond et sa femme le déclarent, avec une petite moue supérieure, un « brave homme. » Ce ne serait déjà pas si banal ; mais il voit juste, il pense droit, ses connaissances sont variées, ses goûts délicats, il adore lire, joue parfaitement au piano du Bach et du Beethoven. Ces joies-là, qui ne trompent pas, valent bien les réceptions officielles, les petits théâtres et les restaurans de nuit.

Que de bonnes et longues conversations avec mon vieil ami Raynal ; que de souvenirs exhumés ! Une seule chose m'attriste : l'ombrage qu'en a pris l'excellent Riquenne. Ses visites étaient devenues rares, elles ont presque cessé à présent. Est-il donc jaloux ? De qui, de quoi ? Dans quelques semaines, Nicole et Charles s'épouseront sans foule, sans bruit, dans notre petit village. Ils partiront aussitôt pour la Russie.

Il me faut de l'héroïsme pour me résigner à cette idée, car alors il conviendra que j'organise définitivement ma vie. Nicole disparue, cette maison de hasard me deviendra odieuse. Je ne pourrais continuer à demeurer à proximité du Clos-des-Bois défiguré et abîmé. Depuis que je ne l'habite plus, ce pays perd à mes yeux de son charme et de son intimité. J'ai des nostalgies de départ. Il me semble que je dois trancher les dernières racines qui m'attachent encore aux êtres que j'aime et aux choses encore pleines de moi-même. Mais où aller ?

Les Raymond m'ont invitée à prendre un petit appartement non loin d'eux. Mais je n'aime plus Paris. J'étoufferais dans trois ou quatre petites pièces. Les musées, les concerts ? Mais, à Paris, on se sent si vite pauvre, et je suis au fond une campagnarde : j'aime le silence des bois, les matins vaporeux, les larges couchers de soleil. La Nature m'a si souvent apaisée et consolée !

Sans doute, je verrais Fred. Mais il faudrait subir Laure et Julia ; pour Raymond, il n'est jamais seul. Que de petits froissemens, que de menues souffrances m'attendraient ! le sentiment de mes visites importunes, subies avec politesse, abrégées par raison ; je ne pourrais me faire à voir sur les visages une expression d'ennui, ni aux silences complices qu'on garderait à table sur certains sujets. Tout me le répète, ma vie et celle de mon fils ont trop divergé pour qu'elles puissent fusionner sans heurt et sans amertume. Et, quant à la reconnaissance de Julia, pour avoir sauvé Raymond, elle tarira plus vite

que ses rancunes anciennes, masquées par son banal sourire.

Comme les semaines passent vite ! Au gré de Nicole et de Charles, elles sont lentes... C'est admirable, cette impatience de la jeunesse ! Moi qui voudrais retenir les jours, et les minutes. Nicole s'en veut de tant appartenir, d'avance, à Charles. Parfois elle s'échappe ou refuse de me laisser seule, et c'est moi qui lui dis, du même ton que ma mère avait eu envers moi :

— Va, ma chérie... va, mon enfant.

Et elle va retrouver son bonheur !

VIII

Nicole est loin. Raymond est loin.

Me voici seule devant moi-même. J'ai réalisé le grand, le vrai, le seul parti qui me restait à prendre.

J'ai renoncé, complètement, et à tout.

J'ai coupé le passé comme d'un coup de hache on abat un vieil arbre.

Depuis un an, j'ai fui Paris, j'ai quitté Samois ; aujourd'hui, le Clos-des-Bois m'apparaît aussi lointain que cette Chesnaye où s'était émerveillée mon enfance, car les lieux auxquels nous croyons tenir le plus, si nous les abandonnons, cessent d'être, comme si notre présence seule les animait.

J'ai élu ma Thébaïde.

Il fallait que le dépaysement fût complet, que rien ne me rappelât aux lâches regrets, aux insidieuses tentations. Climat, logis, couleur du ciel, tout devait être différent. Je me suis rappelé une petite ferme où mon mari et moi, un jour, avions bu du lait, au cours d'une fugue en Provence et sur le littoral. Je me suis renseignée. Elle existait encore, transformée en villa minuscule. Elle était libre. Un bail à long terme m'en assure la possession. On l'appelle « La Chevrette, » et, à flanc de ravin, dominant la mer, elle a bien l'air, au milieu des pins et des oliviers, d'une chevrette blanche et perdue qui broute le thym sur la montagne.

C'est au-dessus de Golfe-Juan-Vallauris. Le tramway y monte et passe à deux cents mètres de ma haie de cactus. Tout le jour, le soleil baigne les fenêtres et je vois fulgurer le bleu du golfe. Il y a, au crépuscule, des splendeurs d'or, de pourpre et de violet. Je passe là ma vie, dans une paix tardive, taillant mes

rosiers, lisant, m'occupant, non plus du Comité de patronage de la Maternité, mais d'œuvres plus modestes : on trouve toujours et partout de pauvres gens et un peu de bien à faire.

Gertrude me soigne, aussi dévouée que Renaude l'avait été pour ma mère. Quand j'ai voulu, les larmes aux yeux, congédier le couple, elle m'a dit, avec une philosophie souriante :

— C'est décidé que Madame va vivre dans le Midi ?

— Oui, Gertrude, et mes ressources...

— Très bien, je ne quitterai pas Madame, j'aime mieux l'en prévenir.

— Mais, ma pauvre Gertrude, je ne puis avoir là-bas un jardinier...

— Cela n'embarrasse pas Toussaint; il s'est débrouillé, Madame ; il s'est fait embaucher par le marquis de Casa-Ferera, qui a une grande propriété et des bois depuis Cannes jusqu'à Antibes. Et, le dimanche, Toussaint viendra, si Madame le permet, voir si les plates-bandes n'ont besoin de rien chez nous.

Ce *chez nous* m'a émue, plus que les plus belles protestations. Il a fallu en passer par la volonté de Gertrude. Son attachement de chien fidèle m'est très doux, autant que sa vaillance et sa bonne humeur. Toussaint rajeunit, dans ce climat sec et sain. Renaude, elle, se décrépit lentement, dans sa petite bourgade du Nord ; Margot la soigne chez de bons parens; j'ai de temps en temps de leurs nouvelles.

Nicole n'a pas d'histoire : elle est heureuse. Et les Raymond le sont, à leur manière. Mon fils a plaidé des affaires civiles retentissantes : tant mieux ! Comme ils ont plus de chance qu'ils n'en méritent, ils viennent de revendre Fleurances au nouveau mari de Manuële ; gain net : trois cent mille francs. Laure Barysse s'est hâtée de me l'apprendre avec orgueil. Au mieux avec sa fille, elle et les Raymond resteront les locataires gratuits de la somptueuse demeure. Tout s'arrange...

J'ai eu des momens très pénibles, j'ai savouré le désespoir de mon arrachement ; j'ai exécré cette maternité qui collait à moi sa tunique de Nessus brûlante ; dans ma détresse, j'ai souhaité parfois mourir. J'ai haï le soleil implacable, les pins toujours verts, cette inflexible et indifférente Nature qui assistait, ici, comme elle l'avait fait là-bas, à ma douleur inconsolée. Je me sentais tiraillée par les invisibles liens que reformaient l'absence et la vision obsédante, et qui m'attiraient vers ceux

par qui j'avais souffert. J'ai subi là ma crise, elle fut atroce, comme celle des ermites du Désert.

Puis, à force de volonté, en me répétant chaque jour que j'avais raison, qu'il n'y avait pour moi de salut que là et non ailleurs, j'ai senti l'apaisement venir.

Il est venu. Il étend de plus en plus sur moi son ombre et sa fraîcheur. Égoïsme de vieille? Je ne crois pas, car je n'ai qu'à fermer les yeux pour ressentir mille impressions vives et aiguës. Acceptation, plutôt, des nécessités vitales. J'ai compris que je souffrirais moins en ne me cramponnant pas à Raymond, pas plus qu'à Nicole. Mes enfans sont grands, ils n'ont plus besoin de moi. Ma tâche d'éducatrice est remplie. Tout ce que je pouvais faire pour eux, je l'ai fait. Il ne me reste plus qu'à les aimer : l'espace et le temps entre nous.

Si l'expérience pouvait s'enseigner aux autres, au lieu que chacun l'acquiert à ses peines et périls, je persuaderais aux femmes, mes semblables, de se donner sans prétendre recevoir. C'est l'apanage maternel, aussi triste que noble. Et si elles y voient une duperie, qu'elle soit du moins sans repentirs.

Nous voulons trop que ceux que nous avons créés nous ressemblent!

Peut-être ai-je prolongé trop longtemps mon rôle tutélaire, moins par autorité, certes, que par affection; mes enfans n'ont vu, dans mon étreinte protectrice, qu'un joug. Cet amour dont j'eusse souhaité qu'ils me restituassent les miettes, après tout, ne le doivent-ils pas, selon la loi de l'espèce, tout entier à leurs propres enfans? Que ne me suis-je résignée plus tôt!

Oui, j'ai bien agi, la réalité me le démontre et c'est ma récompense. Sans doute, on m'oublie un peu, bien que Nicole m'écrive plus souvent que son frère; elle insiste toujours pour que j'aille vivre auprès d'eux. Julia, « correcte, » m'envoie aux occasions consacrées des nouvelles de Fred. Je ne suis plus utile, dès lors, on me néglige. C'est ainsi, mais n'est-ce pas ainsi pour tout le monde? Et suis-je donc la seule mère qui voie ses enfans suivre la pente de leur caractère et évoluer selon leurs tendances propres, bonnes ou mauvaises?

Je prends mon parti de ce à quoi je ne puis rien. On se fait à tout. Le bienfait de mon éloignement est que je sens beaucoup moins douloureusement ce qui autrefois me criblait de dards de guêpe, me laminait le cœur à tout coup. Ne pas *les* voir, ne

plus remuer certaines idées fixes, éviter toute cause de dissentiment, voilà ce dont je goûte aujourd'hui le mélancolique privilège et la consolante atonie.

Bien plus, mes points de vue ont changé ; si ma conception de la vie, du bien et du mal, est demeurée la même, je deviens plus indulgente, je me sens meilleure. Est-ce qu'une vérité nouvelle a dessillé mes paupières ? Non. Est-ce seulement que ma pensée se libère des entraves qui la paralysaient, aux contacts irritans ? Oui. Je me demande si je n'ai pas souvent été un peu injuste et partiale. Julia a l'âme sèche? C'est sa nature. Combien de jeunes femmes sont ainsi pour leur belle-mère! Laure est égoïste et volontaire, mais ces défauts, chez une étrangère, m'eussent à peine choquée. N'ai-je pas, ombrageuse, trop aimante, calomnié parfois Raymond, qui, dans le fond, a de la bonté, vaut mieux que ceux qui l'entourent et que la vie qu'il mène? Est-ce que sa faiblesse pour sa femme ne vient pas de cette bonté même ?

Le malheur, c'est de relever, nous tous, de l'humanité faillible, exposée à l'erreur, victime de ses passions, jalouse, vaniteuse et colère. Suis-je donc irréprochable et parfaite? Je sais trop que non... N'ai-je pas commis des maladresses, ne me suis-je pas affirmée une mère trop exigeante? Cela, tout de même, et, malgré mes scrupules, je ne le crois pas... Mais une vérité s'impose, c'est que, depuis que j'ai renoncé aux autres et à moi-même, je ne les vois plus, je ne me vois plus comme auparavant. Je compatis à la misère réciproque des êtres préoccupés de soucis vains, tourmentés de maux imaginaires, alors qu'ils ne devraient songer qu'à se comprendre et qu'à s'aimer.

J'ai, j'aurai encore de mauvaises heures : mais rien, je le sens, ne pourra empêcher que ma solitude et mon renoncement ne fassent descendre en moi, dans une clarté sereine, l'apaisement, le divin apaisement, qui rendra ma vieillesse résignée et ma mort sans effroi.

PAUL MARGUERITTE.

ROCHAMBEAU EN AMÉRIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

I

AVANT YORKTOWN

La guerre d'Amérique durait depuis cinq ans ; depuis deux ans, un traité d'alliance, ayant pour unique objet d'assurer « la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée des États-Unis, » nous liait aux « insurgens; » succès et revers alternaient : Brooklyn, Trenton, la Brandywine, Saratoga. Tout récemment, la nouvelle était venue de la double victoire sur terre et sur mer de d'Estaing à la Grenade et on avait illuminé. Les lumières étaient à peine éteintes qu'on apprenait le sanglant échec du même d'Estaing à Savannah. Le pays s'inquiétait de la durée d'une guerre dont, après tant de labeur, l'issue demeurait incertaine.

Lorsque, dans les premiers mois de 1780, le bruit se répandit qu'un grand effort définitif allait être tenté, qu'il ne s'agissait plus d'envoyer aux Américains une escadre, mais une armée, et que la fin du drame était proche, l'enthousiasme fut immense. Tout le monde voulait partir. On allait passer les mers, visiter des pays inconnus, secourir un peuple épris d'indépendance, qui luttait pour une cause sainte, et dont tous nos volontaires louaient les vertus : le peuple qui avait pour chef Washington et que Franklin représentait à Paris. Une ardeur de croisés enflammait la jeunesse française, et l'expédition pro-

jetée était en effet la plus importante que la France eût lancée outre-mer depuis le temps des lointaines croisades. Il s'agissait vraiment d'une cause sainte ; celle de la liberté, mot magique et qui faisait alors battre les cœurs. « Pourquoi la liberté est-elle si rare ? disait Voltaire. Parce qu'elle est le premier des biens. »

Cet enthousiasme désintéressé frappait le raisonnable Franklin qui écrivait un peu plus tard : « C'est vraiment là une nation généreuse... Aller leur dire que leur *commerce* bénéficiera de notre succès et qu'il est de leur *intérêt* de nous aider, revient à leur dire : Aidez-nous et nous ne vous en aurons aucune obligation. Des gens de chez nous ont parfois tenu ici (à Paris) de ces propos déplacés et inconvenans. Il n'en est résulté nul bien. »

Tous ceux qui purent obtenir d'embarquer étaient convaincus qu'ils assisteraient à des événemens mémorables, probablement sans exemple, et il se trouva qu'en effet ils devaient assister à la campagne qui, avec celle de Hastings, où fut décidé en 1066 le sort de l'Angleterre et celle de Bouvines, qui fit de nous, en 1214, une grande nation, allait être l'un des trois faits d'armes les plus gros de conséquences auxquels des Français aient jamais pris part. Un résultat caractéristique de cet état d'esprit est que tous notaient leurs impressions, dessinaient, tenaient des journaux. Jamais, tout en faisant la guerre, on n'a tant écrit. Ces notes subsistent en quantité considérable, et de toutes mains, car la passion de narrer était commune aux gens les plus divers : journaux et mémoires de chef d'armée comme Rochambeau ou de chef d'état-major, comme Chastellux, membre de l'Académie française, adaptateur de Shakspeare, auteur d'une *Félicité publique* qui, disait Franklin, le montrait « véritable ami de l'humanité ; » récits d'aumônier de régiment comme l'abbé Robin, de viveur sceptique comme Lauzun, le nouveau don Juan, dont les récits de bataille alternent avec les ressouvenirs d'amour, beau, impertinent, licencieux, excellent soldat, audacieux et endurant, et destiné, ainsi que plusieurs de ses compagnons, à l'échafaud révolutionnaire ; journaux d'officiers divers comme le comte de Deux-Ponts, le prince de Broglie, qu'attendait lui aussi l'échafaud, le comte de Ségur, fils du maréchal, plus tard académicien et ambassadeur, Mathieu-Dumas, futur ministre de la Guerre d'un futur roi de Naples qui s'appellerait Joseph Bona-

parte, Axel de Fersen, aide de camp de Rochambeau, qui devait organiser la fuite à Varennes et mourir massacré dans son pays, notes, cartes et dessins du baron Cromot-Dubourg, autre aide de camp, journal aussi, parmi beaucoup d'autres, de modeste commissaire des guerres comme Blanchard, qui donne une note à part, voit ce que d'autres ne voient pas et dont le ton de subalterne contraste avec la superbe des seigneurs ses compagnons.

De page en page, en tournant les feuillets, on voit paraître, sans parler de La Fayette, Kosciusko et des premiers enthousiastes, bien des noms qui commençaient à peine à sortir de l'ombre et dont plusieurs n'y sont plus jamais rentrés : Berthier, La Pérouse, La Touche-Tréville, les frères Lameth, Bougainville, Custine, le Bouillé de la fuite à Varennes, le La Clochetterie du combat de la *Belle-Poule*, le Duportail, qui serait ministre de la Guerre sous la Constituante, Saint-Simon, qui n'était pas encore saint-simonien, Suffren, sur l'escadre de qui naviguait le futur directeur Barras, alors officier au régiment de Pondichéry. Toute la France était vraiment représentée, un peu celle du passé, beaucoup celle de l'avenir.

Quantité de ces journaux ont été imprimés (celui de Cromot-Dubourg seulement en traduction anglaise), d'autres sont perdus ; plusieurs demeurent inédits, si bien qu'après tout ce qui a déjà paru et tant d'excellens travaux, il demeure possible de refaire, en suivant, pour partie, de nouveaux guides et en utilisant de nouveaux documens, le grand voyage qui mena nos compatriotes de Brest à Newport et de Newport à Yorktown. La masse des papiers de Rochambeau, qui n'ont été que partiellement utilisés, sont conservés à la Bibliothèque du Congrès à Washington; le journal inédit dont la même bibliothèque possède une copie, tenu par l'aide de camp, Louis, baron de Closen, excellent observateur, gai, brave cœur, d'une bonne humeur qui grandit quand les désagrémens s'accroissent, donne une note juvénile en contraste avec la dignité sereine des rapports et des mémoires de ses chefs; de curieux renseignemens sont fournis encore par plusieurs lettres, inédites aussi, écrites par Washington (1) de sa magistrale écriture, régulière et sans ratures, d'homme tranquille, aux nerfs calmes, à la

(1) Quelques-unes avec l'adresse conservée : « On public service. — To His Excellency Count de Rochambeau, Williamsburg, Virginia. »

volonté sûre. Enfin le gouvernement anglais a généreusement ouvert ses archives, de sorte que, tant par les récriminations publiées à Londres après le désastre, que par les dépêches maintenant accessibles, on peut savoir ce qui se disait dans New York et hors de New York, dans les redoutes de Yorktown et dans les tranchées françaises et américaines entourant la place.

I

Le lieutenant général Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, âgé de cinquante-cinq ans, l'aîné de Washington de sept années, était dans sa maison de Paris au commencement de mars 1780, malade et sur le point de partir pour son château de Rochambeau en Vendômois; les chevaux de poste étaient prêts, quand il reçut la nuit, dit-il dans ses Mémoires, « un courrier qui lui apportait l'ordre d'aller à Versailles recevoir ceux de Sa Majesté. » Depuis quelque temps, le bruit courait que le grand effort allait être tenté; la nouvelle lui en fut confirmée, avec celle qu'il aurait le commandement de l'armée envoyée au secours des Américains.

C'était une tâche extraordinaire. Il s'agissait de gagner le Nouveau Monde avec un corps d'armée entassé sur de lourds transports, d'éviter les flottes anglaises, de combattre en pays à peu près inconnu, aux côtés de gens qui ne l'étaient pas moins, en qui, jusqu'à une époque toute récente, nous avions vu des ennemis et non des alliés, et pour une cause qui jusque-là n'avait guère rencontré d'adhérens à Versailles, celle de la liberté républicaine.

Ce dernier point était le plus surprenant de tous, tellement que même les Indiens amis de la France qui vinrent visiter Rochambeau à son campement de Newport lui demandèrent comment il se pouvait faire qu'un roi aidât les sujets d'un autre roi révoltés contre « leur père. » C'est, répondit Rochambeau, que ce roi a été un père dénaturé, et que le nôtre a jugé de son devoir de « protéger la liberté naturelle que Dieu a donnée à l'homme. »

Cette réponse à « messieurs les sauvages » est caractéristique; elle montre quelle force latente surmonta les obstacles et comment notre nation put demeurer, du commencement à la fin, fidèle à la cause américaine, approuver un traité d'alliance

qui, nous imposant d'immenses risques, nous interdisait toute conquête, et se réjouir enfin d'une paix qui, à l'issue d'une guerre victorieuse, n'ajoutait rien à nos territoires. La haine de l'Angleterre, avivée pourtant par les cruelles conditions du traité de Paris qui avait scellé en 1763 la perte du Canada, eut beaucoup moins de part dans nos déterminations que ne prétendent maints auteurs peu portés à voir en beau notre rôle. Ce sentiment était vif, il est vrai, chez plusieurs des chefs, mais non chez tous, vif aussi chez un certain nombre d'officiers, mais, là encore, non chez tous. Dans la masse de la nation, dont l'opinion réclamait si énergiquement une politique proaméricaine, il en allait différemment. La cause des insurgens était populaire parce qu'elle était associée aux idées de liberté ; on ne regardait pas au delà. On oublie souvent que ce moment n'était pas en France une période d'anglophobie, mais d'anglomanie. Necker, si influent et qui tenait alors les cordons de la bourse, était anglophile ; de même Montbarey, ministre de la Guerre, de même Lauzun, qui s'arracha pourtant à ses amours pour aller commander en Amérique sa fameuse légion. Tout ce qui était anglais était admiré et imité, mœurs, littérature, philosophie, sports, habits, institutions parlementaires, Shakspeare que Le Tourneur venait de traduire sous le patronage du Roi et de la Reine, mais par-dessus tout, écrit Ségur, « la liberté aussi tranquille que fière de tous les citoyens de la Grande-Bretagne. »

C'est toujours le mot qui revient. Liberté, philanthropie, droits naturels, telles étaient les formules magiques qui faisaient battre les cœurs. Toute la France, lit-on dans la Correspondance de Grimm et Diderot, était pénétrée d'un « grand amour de l'humanité, » éprise « de ces maximes générales et exagérées qui enthousiasment la jeunesse, qui la feraient courir au bout du monde, abandonner père, mère, frère, pour secourir un Lapon, un Hottentot. » Les idées de Montesquieu, Rousseau, Voltaire, d'Alembert triomphaient, et les penseurs libéraux voyaient dans les Américains des propagateurs de leurs doctrines. Le général Howe ayant occupé New York en 1776, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Les troupes du docteur Franklin ont été battues par celles du roi d'Angleterre. Hélas ! on bat les philosophes partout. La raison et la liberté sont mal reçues dans ce monde. »

Une immense aspiration grandissait en France pour plus

d'égalité, moins de privilèges, des vies plus simples chez les grands, moins dures chez les petits, le savoir plus accessible, la libre discussion des intérêts communs. Dès ce temps, l'opinion publique était puissante et n'était pas formée par l'avis isolé de quelques-uns. Il ne faut pas oublier qu'entre la fin de la révolution américaine et le commencement de la nôtre, il ne s'écoula que six ans ; entre la constitution américaine et la française, quatre ans. Dans le temps même de la campagne de Yorktown, Necker publiait son fameux *Compte Rendu*, qu'il adressait, non pas au Roi, mais à la Nation. Six ans après la guerre d'Amérique, le 24 janvier 1789, le Roi prescrivait la rédaction des fameux *Cahiers*, voulant que, « des extrémités de son royaume et des habitations les moins connues, chacun fût assuré de faire parvenir jusqu'à lui ses vœux et ses réclamations. » Et les cahiers, demandant des libertés fort semblables à celles des Américains, vinrent en effet des points les plus reculés, œuvre de tout le monde, de quasi-paysans parfois qui s'excusaient de leur orthographe et de leur grammaire. Les lettres et notes des volontaires de la Révolution, fils de paysans ou d'ouvriers, surprennent par les masses d'idées générales et de vues d'ensemble qui y fourmillent. Ce n'était donc pas une indication sans portée que Franklin avait donnée au Congrès, lorsqu'il lui écrivit de Paris : « Le penchant unanime de la nation est manifestement en notre faveur. »

Un autre trait frappant dans la masse des récits que nous avons de cette campagne contre les Anglais, est le peu de place que, comme nation, ils y occupent. La note dominante est l'enthousiasme pour les Américains, non la haine pour leurs ennemis. En France, écrivait Ségur, « malgré l'habitude d'une longue obéissance au pouvoir arbitraire, la cause des Américains insurgés fixait toutes les attentions et excitait un intérêt général. De toute part l'opinion pressait le gouvernement royal de se déclarer pour la liberté républicaine et semblait lui reprocher sa lenteur et sa timidité. » D'une revanche sur les Anglais, pas un mot. Personne, chez nous, disait encore Ségur, « ne songeait à une révolution quoiqu'elle se fît dans les opinions avec rapidité. Montesquieu avait rendu à la clarté du jour les titres des anciens droits des peuples, si longtemps enfouis dans les ténèbres. Les hommes mûrs étudiaient les lois de l'Angleterre. » Résumant les mobiles des nouveaux croisés qui « partaient

pour la guerre au nom de la philanthropie, » il en trouvait deux : « L'un très raisonnable et très réfléchi, celui de bien servir son Roi et sa patrie... l'autre plus exalté, un véritable enthousiasme pour la cause de la liberté américaine. » Les ministres hésitaient à cause de l'immensité du risque, mais ils furent « entraînés peu à peu par le torrent. » Au cours de la traversée, seuls les chefs connaissaient exactement le but de l'expédition ; quelques officiers crurent un moment qu'on irait faire campagne ailleurs qu'en Amérique. Mathieu-Dumas note dans son journal ses appréhensions : « Surtout j'avais épousé de cœur la cause de l'indépendance américaine et ce n'eût été qu'avec le plus grand regret que j'eusse renoncé à combattre pour leur liberté. » Des Anglais ici encore, pas un mot ; ce qu'il souhaitait, comme tant d'autres, était moins de se battre contre les Anglais que pour les Américains.

Se rendant compte de la grandeur du péril, le gouvernement royal avait cherché, pour commander l'expédition, un soldat de ferme vouloir et sain jugement, qui comprendrait Washington et en serait compris, tiendrait en main les enthousiastes qu'il aurait à commander et éviterait les folles aventures ; l'heure des d'Estaing était passée, il fallait en finir ; Rochambeau fut choisi.

Le futur maréchal de France avait été destiné d'abord à la prêtrise par la seule raison qu'il était fils cadet, et il allait être tonsuré quand, son aîné étant mort, M. de Crussol, évêque de Blois, qui surveillait ses études religieuses, vint lui en donner la nouvelle en ces termes : « Il faut oublier tout ce que je vous ai dit jusqu'à ce jour ; vous devenez l'aîné de votre famille et il faut servir votre patrie avec le même zèle que vous auriez pu servir Dieu dans l'état ecclésiastique. »

Le jeune homme fut donc soldat, fit à seize ans ses premières armes en Allemagne sous le maréchal de Saxe, devint colonel à vingt-deux, au même âge que Washington, et reçut à Laufeldt ses deux premières blessures dont il faillit mourir. A la tête du fameux régiment d'Auvergne, « Auvergne sans tache, » il prit part aux principales batailles de la guerre de Sept ans et notamment à la victoire de Klostercamp en 1760, où Auvergne sans tache eut cinquante-huit officiers et huit cents soldats hors de combat, et où d'Assas trouva une mort glorieuse en accomplissant un ordre donné par Rochambeau. Lui-même fut de nou-

veau grièvement blessé, mais, soutenu par deux chasseurs, il put demeurer à son poste jusqu'à la fin.

Sur les mêmes champs de guerre combattaient, dans les rangs ennemis ou dans les nôtres, nombre d'officiers destinés à jouer eux aussi un rôle dans la campagne d'Amérique : sorte de répétition générale du grand drame futur. A la seconde bataille de Minden, en 1759, où le père de La Fayette fut tué et où Rochambeau couvrit la retraite, lord Cornwallis apprenait son métier dans l'armée anglaise, et avec lui, mais moins brillamment, lord George Germain, futur secrétaire des Colonies et organisateur malheureux de la défense britannique. A Johannisberg dans la même guerre, Clinton, qui devait commander en chef à New York, était blessé; tandis que çà et là se distinguaient comme officiers de notre armée Bougainville, de retour de Ticonderoga, et qui n'était pas encore marin, Chastellux, déjà colonel et pas encore académicien, La Luzerne, pas encore diplomate et qui allait être le second ministre de France aux États-Unis où son nom n'est pas oublié.

Très jeune encore, Rochambeau avait contracté un de ces mariages, si nombreux au XVIIIe siècle, comme dans tous les siècles, dont les mémoires et chroniques ne disent rien, parce qu'ils furent ce qu'ils devaient être, des mariages heureux. Il épousa en 1749, Mlle Telles d'Acosta, de qui il écrivait bien des années après : « Elle a fait mon bonheur toute ma vie, et j'espère de mon côté avoir fait le sien par la plus tendre amitié qui n'a jamais varié un instant pendant près de soixante ans. » Leur fils, dès sa jeunesse compagnon d'armes du général, officier à quatorze ans, et qui allait l'accompagner en Amérique, devait mourir, général lui-même, à Leipzig en 1813, tué à la « bataille des Nations. »

II

Instruit à Versailles de ce qui était attendu de lui, Rochambeau s'empressa d'oublier son « rhumatisme inflammatoire, » et commença ses préparatifs, réunissant des informations, causant avec ceux qui connaissaient l'Amérique, notant dans ses grands registres vêtus de parchemin vert, et qui furent de l'expédition, les principaux renseignemens ainsi obtenus, s'adressant à lui-même une foule de recommandations pratiques sur ce

qu'il ne fallait pas oublier de prendre, par exemple : « une quantité de pierres à fusil, à cause de la pénurie des Américains... beaucoup de farines et de biscuit; mettre de la brique en lest pour les fours, tâcher d'apporter et de ne rien demander aux Américains qui manquent de tout... une copie de l'atlas apporté de Philadelphie par M. de La Fayette... l'imprimerie portative qu'avait M. d'Estaing, commode pour les proclamations et relations avec les alliés. » Il faut ajouter, et l'événement prouva l'utilité de cette remarque, « un train d'artillerie de siège. » D'autres notes, de portée générale, ne devaient pas être perdues de vue pendant toute la campagne, celle-ci par exemple : « Rien sans la marine prépondérante. »

Recommandation est adressée par ses soins aux commissaires chargés de l'embarquement, de veiller à ce que tous les effets et les denrées de même nature ne soient pas mis sur le même bâtiment, de façon que, dans le cas où il arriverait accident à quelque navire, les denrées et effets d'aucune catégorie ne fussent pas perdus en totalité.

Quant à la question d'émolumens, Rochambeau écrivit au ministre qu'il s'en remettait à lui pour la régler : « Ni moi ni les miens ne demanderons rien de ridicule; nous voudrions pouvoir faire cette guerre à nos frais. » Mais le Gouvernement ne voulut pas qu'il pût être gêné, faute de ressources, et il lui attribua la somme alors considérable de douze mille livres par mois et de quatre mille par mois pour les généraux sous ses ordres.

A Brest où il s'était maintenant rendu, Rochambeau trouva que les navires étaient moins nombreux qu'on n'attendait, si bien que la première division de son armée pouvait seule prendre passage sur la flotte commandée par le chef d'escadre, chevalier de Ternay. C'était une grande déconvenue. Il prescrivit qu'on choisît du moins les hommes les plus robustes et que, pour avoir plus de monde, on abandonnât les chevaux, donnant lui-même l'exemple. « Je crois inutile de vous mander, écrivait-il au prince de Montbarey, qu'il n'y aura pas un cheval d'embarqué; que je me sépare avec le plus grand chagrin de deux chevaux de bataille que je ne remplacerai jamais, mais que je ne veux pas avoir à me reprocher qu'ils aient tenu la place de vingt hommes de plus qu'on aurait pu embarquer. » Officiers, soldats, munitions, artillerie, vêtemens de rechange

et même imprimerie sont enfin à bord ; on est serré ; on se tasse ; tout ira bien. « Les troupes, écrit encore Rochambeau au ministre, ne seront pas surpressées et chaque soldat tient, suivant la règle des voyages lointains, la place de deux tonneaux. »

Quand tous furent à bord, toutefois, formant un total de 5000 hommes, le maximum était si réellement atteint que nombre de jeunes officiers, portant les plus beaux noms et qui accouraient de jour en jour dans l'espoir de participer à l'extraordinaire expédition, durent être renvoyés. La flotte était déjà en haute mer, lorsqu'un cutter la rejoignit apportant à Rochambeau les dernières lettres du ministre ; sur le bateau se trouvaient les deux fils du Gouverneur de l'hôtel de la Guerre, suppliant qu'on les emmenât : « Messieurs Berthier nous sont venus joindre hier, écrit le général à Montbarey, ils nous ont remis vos lettres... Ils nous ont joints en veste et en cotte de toile, s'offrant à passer avec nous comme matelots. » Impossible de les prendre : « Ces pauvres jeunes gens sont intéressans et au désespoir, mais le chevalier de Ternay ne sait véritablement pas où les fourrer. » Renvoyés à terre, ils s'arrangèrent néanmoins peu après pour rejoindre l'armée française d'Amérique, et c'est ainsi qu'Alexandre Berthier commença dans la campagne de Yorktown cette carrière militaire qu'il devait terminer comme maréchal de France et prince de Wagram.

Toute sorte de circonstances fâcheuses retardèrent le départ qu'il importait d'effectuer avant que les Anglais fussent prêts : tempêtes, vents contraires, abordage de deux navires. « Heureusement, écrit Rochambeau avec sa bonne humeur accoutumée, il pleut aussi sur Portsmouth. » Enfin, le 2 mai, la flotte de sept vaisseaux de ligne et trois frégates convoyant trente-six transports prit le large : « Nous primerons Graves, qui doit partir de Plymouth du même vent, » écrivait encore le général qui, à cette heure solennelle, ajoutait avec une pointe d'émotion : « Je recommande les suites de cette expédition à l'amitié de mon cher et ancien camarade et au zèle de mon ministre pour le bien de l'État. »

En mer maintenant, pour une traversée de deux ou trois mois peut-être, avec la perspective de calmes, de tempêtes, de scorbut, de fâcheuses rencontres ; rien que de normal dans tout cela, et on le prend gaiement. A bord du grand *Duc-de-Bour-*

gogne de quatre-vingts canons, battant le pavillon amiral, Rochambeau ajoute de temps en temps quelque paragraphe à un long rapport qui est une sorte de journal, assurant le ministre, quinze jours après le départ, que tout continue de bien aller : « Je ne crois pas qu'il y ait d'autres malades que ceux qui le sont de la mer, parmi lesquels le marquis de Laval et mon fils jouent le principal rôle. » Il prépare ses instructions pour le débarquement des troupes.

Sur les navires de moindres dimensions, la vie était plus dure, et de nombreux tableaux, peu flattés, nous en sont parvenus grâce aux journaux tenus en si grande abondance par les officiers de l'armée, celui en particulier de ce jeune capitaine au Royal Deux-Ponts, Louis, baron de Closen, futur aide de camp de Rochambeau. On le voit confesser au début, mais sans excès de sentimentalité, qu'il eut un moment le cœur serré à l'idée d'une absence qui pourrait être longue, et de sa séparation surtout « d'une charmante jeune fiancée, remplie d'esprit et de grâces... Il fallait cependant, dit-il, prendre son parti, car mon état ne permet pas de se laisser entraîner par trop de sensibilité. Me voilà donc entièrement résigné. » Sa compagnie prit passage sur la *Comtesse-de-Noailles* de trois cents tonneaux (l'*Écureuil* n'en avait que cent quatre-vingts; notre moderne *France* en a vingt-cinq mille; chaque officier avait reçu cinquante francs extra pour se munir de ce qui lui conviendrait en vue de la navigation et jugea que c'était peu; mais trouva que c'était beaucoup quand il voulut caser à bord ses emplettes; enfin « après bien des peines, paroles (écus par-ci par-là), chacun de nous parvint à se procurer ses petites commodités dans ces sabots tant détestés. » Closen, pour sa part, s'était muni de « sucre, citrons et syrops en quantité. »

Il y a quarante-cinq hommes d'équipage « dont moitié Bretons, moitié Provençaux, » qui, parlant leur dialecte et peu « accoutumés aux commandemens de leurs officiers mariniers, » les comprennent imparfaitement; d'où fausse manœuvre qui envoie la *Comtesse-de-Noailles* en plein dans le *Conquérant*. Grand émoi; va-t-on les laisser derrière et manqueront-ils l'expédition? Par bonheur « il n'y eut que le beaupré, les civadières et la figure de la charmante comtesse qui furent mis en morceaux. » On répare en toute hâte. M. de Deux-Ponts (le colonel du régiment) promet quinze louis aux ouvriers, si le

bateau est prêt le lendemain à midi. « Encore une circonstance plus rassurante, c'est que M. de Kersabiec, officier de marine très entendu..., fut chargé de surveiller les ouvriers. » Il ne les quitta pas « et les anima par des distributions extraordinaires. J'étais fort lié avec toute sa famille, ayant passé les quartiers d'hiver à Saint-Pol-de-Léon : le souvenir m'en plaît encore. » Dès le lendemain, tout est réparé : « Après onze heures l'aimable comtesse fut reconduite, sans tête il est vrai, comme il y en a tant d'autres, au delà de la chaîne du port. » On put se mettre en route avec l'escadre : les hautes fortifications dominant le port, les villages semés le long de la rade, tant de voiles courbées sous un vent « joli-frais, » le ciel clair : « ces différens objets réunis formaient le plus beau tableau possible au moment de notre départ... Tous les vaisseaux en marche donnèrent un coup d'œil vraiment imposant. »

La vie de tous les jours commence sur le petit bâtiment; on a peine à s'y faire d'abord, tant on est entassé, mais on s'habitue : « Le bourdonnement d'une aussi nombreuse société » est un sensible désagrément; « ajoutez-y les exhalaisons et autres mauvaises odeurs de passagers, tant des hommes que de quelques chiens, et l'on concevra le peu d'agrément de pareille cohue dans un aussi petit sabot goudronné. » Closen a la chance de n'être pas malade, s'installe dans son coin, et, dès ce moment jusqu'à la fin, s'amuse à observer la vie autour de lui, apprend à faire le point, trace des portraits de ses compagnons et notamment du capitaine, loup de mer de la vieille sorte qui avait une égale confiance dans l'efficacité des cantiques et des jurons : « On dit deux fois par jour la prière sur le pont à chaque bord, cela n'empêche pas qu'il y ait beaucoup d'irréligion parmi les marins; j'ai même souvent entendu notre capitaine jurer et pester tout le jargon des vaisseaux pendant qu'il priait et chantait :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours,
Et quand ma dernière heure
Viendra, guidez mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort. »

Divers incidens rompent la monotonie du voyage. Le 18 juin, la *Surveillante* capture un corsaire ennemi, ce qui est une joie,

mais il fournit la nouvelle de la capitulation du général Lincoln et de la prise de Charleston par les Anglais, ce qui donne à réfléchir. Rien ne montre mieux la différence entre les navigations de jadis et de maintenant que ce menu fait que, tout en voguant, on se livre au plaisir de la pêche : à bord de la *Comtesse-de-Noailles* on attrape des poissons volans qui sont « fort tendres et délicieux à manger ; on les grille au beurre frais comme les goujons. » Une occasion s'offre de combattre, avec la supériorité du nombre, six navires de guerre anglais ; on se canonne même quelque peu ; mais Ternay, fort sagement et malgré le mécontentement de tout son monde, refuse de s'engager à fond et continue sa route : « Son convoi, dit Closen, lui était trop à cœur, connaissant l'importance de notre expédition et ses ordres précis portant de faire arriver notre armée *le plus tôt possible*, pour qu'il n'écartât point toutes les instances des jeunes officiers de marine qui, à ce qu'on m'a raconté, ont beaucoup clabaudé contre, ainsi que la plupart des officiers de terre qui n'entendent rien aux affaires de mer. » L'événement justifia complètement Ternay de « clabauderies » qui se renouvellent encore de temps en temps contre sa mémoire, dans les livres modernes, car Graves, qui avait pour mission de l'arrêter lui et ses lourds transports, ne le manqua que de vingt-quatre heures, atteignant New York où il unit ses forces à celles d'Arbuthenot, au moment même où nos navires trouvaient abri à Newport. Le plus léger retard eût pu être fatal.

Il fallait d'autant mieux se garder qu'à l'approche des côtes, on avait trouvé le brouillard. « Il n'y a rien de si triste et de si inquiétant en mer que les temps brumeux, écrit sentencieusement Closen. Outre que les abordages dans une si nombreuse flotte sont fort aisés, chacun pour les éviter cherche à gagner sur les flancs, et, de cette manière, il arrive souvent qu'on s'écarte trop du centre. » Pour éviter ces dangers, ordre était « de faire battre tous les quarts d'heure des roulemens, ou de faire tirer des pétards de fusils. Les vaisseaux de guerre tiraient des coups de canon et jetaient des fusées ; on ne devait en outre jamais filer plus de trois nœuds pendant la brume, afin que chaque vaisseau pût à peu près conserver son voisin. » En dépit de quoi l'*Ile-de-France* disparaît et on en est fort inquiet ; on ne la revoit plus de tout le voyage ; mais elle reparut plus tard à Boston.

Les « ordres avant le débarquement, » rédigés par Rochambeau à bord du *Duc-de-Bourgogne* et dont il fit porter copie aux chefs des différens corps, étaient clairs et péremptoires : « Le corps de troupes que Sa Majesté envoie en Amérique est auxiliaire des États-Unis ses alliés, et aux ordres du général Washington. On lui rendra les honneurs de maréchal de France ainsi qu'au Président du Congrès, » ce qui évitait toute querelle de préséance, personne dans l'armée ou la flotte n'ayant rang pareil. « A grade et ancienneté égale, l'officier des États-Unis prendra le commandement... Les troupes du Roi céderont dans tous les cas la droite et le pas aux troupes alliées ; les troupes françaises ajouteront à leurs cocardes du noir qui est la couleur des États-Unis de l'Amérique ; » et l'on voit en effet dans les musées, celui de Fraunces' tavern (1) par exemple, de vieux chapeaux d'alors aux cocardes blanches et noires. « L'intention de Sa Majesté est qu'il y ait un concert et une harmonie parfaite entre les généraux et les officiers des deux nations. On observera la discipline la plus sévère et la plus exacte à tous égards... Il est défendu de prendre un morceau de bois, une botte de paille, aucune espèce de légumes, que de gré à gré et en payant... Toutes fautes de mutinerie, de désobéissance, d'insubordination, de mauvaise volonté, d'ivrognerie brutale et carillonneuse... seront punies selon les ordonnances de coups de plat de sabre. » Même les « fautes légères de malpropreté, d'étourderie » seront punies. « Pour rendre la peine plus sensible au soldat français, il ne fera point de service pendant sa détention. »

L'armée, mais non la flotte, était aux ordres de Washington. Les instructions de Ternay spécifiaient, toutefois, que son escadre n'était pas directement placée sous le commandement du général américain, mais qu'il devrait aller « au-devant de tout ce qui pourrait faciliter les opérations des États-Unis » et prêter les bâtimens de notre flotte « dans toutes les occasions où leur secours serait réclamé. » On était certainement parti de bon cœur, avec le désir de ne pas offusquer, mais bien d'aider de toutes ses forces.

(1) A New York ; c'est là que Washington prit congé de ses officiers après la guerre. La taverne portait le nom de son propriétaire, un Français des Antilles, Samuel Fraunces (Francis ou François ?), mulâtre probablement, et surnommé « Black Sam » pour la couleur de sa peau.

III

Le 11 juillet, la flotte atteignit Newport dans le Rhode Island après une traversée de soixante-dix jours, ce qui faisait plus de temps que n'en avait mis Christophe Colomb, mais n'avait rien d'anormal ; l'abbé Robin, aumônier de l'armée, arrivait plus tard après en avoir fait une de quatre-vingt-cinq jours, tout pénétré d'admiration pour « ces machines énormes avec lesquelles les hommes se jouent ainsi des flots : » énormité très relative. « C'étaient, dit Closen, des cris de joie sans fin ! » La troupe, « par l'encombrement des hommes à bord, » nourrie de viandes salées et de légumes secs, rationnée pour l'eau qui, sur la *Comtesse-de-Noailles*, s'était corrompue en cours de route (on la remplaçait de temps en temps par du vin, mais cela « échauffe beaucoup »), avait grandement souffert ; le scorbut avait fait ses ravages habituels ; six à sept cents soldats et un millier de marins en étaient atteints ; plusieurs étaient morts.

On se trouvait maintenant dans l'inconnu. De quoi cet inconnu serait-il fait ? Rochambeau n'avait que sa première division ; allait-il être attaqué sur-le-champ par les Anglais qui avaient à New York des forces navales et militaires supérieures ? Et quelle serait l'attitude des Américains eux-mêmes ? Tout le monde était pour eux en France, mais bien peu les connaissaient. La Fayette en disait merveilles, mais il était jeune et enthousiaste. Les habitans du pays, leur armée, leur chef Washington répondraient-ils à ses descriptions ? Le jeu de la guerre qu'il s'agissait de jouer était, en outre, des plus difficiles, devant se dérouler sur un immense échiquier, qui comprenait le Nord et le Sud, Boston, New York, Charleston, et avec cela « les Iles, » c'est-à-dire Cuba et les Antilles, et ce qui s'y passait et qui pouvait avoir de si sérieuses conséquences pour les opérations continentales, devait être constamment imaginé ou supposé, faute de nouvelles. Pire que tout le reste : la réputation des Français demeurait en Amérique ce que les satires, caricatures et pamphlets anglais l'avaient faite. « Il est difficile, dit l'abbé Robin, de s'imaginer l'idée des Américains avant la guerre, sur le compte des Français ; ils les regardaient comme asservis sous le joug du despotisme, livrés aux préjugés, superstitieux, presque idolâtres dans leur culte, et comme des espèces de machines

légères, difformes, incapables de solidité et de consistance, occupées uniquement de friser leur chevelure, de se colorer le visage, sans délicatesse, sans foi. » Comment seraient reçus des milliers de ces machines ?

Rochambeau fit le nécessaire. D'abord, en prévision d'une attaque anglaise à laquelle on s'attendait chaque jour, il se fortifia en toute hâte. « Il avait, écrit Mathieu-Dumas, reconnu lui-même les principaux points de défense, fait élever le long de la passe des batteries de gros calibre et de mortiers, établi des grilles pour rougir les boulets. » Pendant les premiers jours, dit Closen, « nous n'étions pas tout à fait à notre aise... Mais heureusement, messieurs les Anglais furent très aimables et nous en fûmes quittes pour de fortes inquiétudes qui tourmentèrent notre marine bien plus que l'armée de terre. » Deux semaines après, Rochambeau pouvait écrire au ministre que, si Clinton venait, il serait bien reçu, et plus tard encore, réclamant sa deuxième division dont il était sans nouvelles : « En deux mots, monsieur, sir Henry Clinton et moi nous en sommes sur la cérémonie, à qui fera la première visite. Si nous ne nous levons pas plus matin que les Anglais et que les secours qu'on leur annonce d'Europe arrivent avant notre seconde division, ils nous feront une visite que j'aimerais mieux leur faire à New York. »

Quant à la réputation des Français, Rochambeau et ses officiers étaient unanimes : elle changerait si une discipline exemplaire était maintenue pendant la campagne. Il n'est pas de point auquel ils donnèrent plus d'attention. Écrivant au prince de Montbarey, un mois après le débarquement, Rochambeau pouvait lui dire : « Je réponds de la discipline de l'armée ; pas un homme n'a sorti de son camp, pas un chou de pris, pas une plainte, » et, écrivant au Président du Congrès vers le même moment : « J'espère qu'on aura rendu compte à Votre Excellence de la discipline des troupes françaises ; il n'y a pas eu une plainte, et il n'a pas manqué un homme à l'appel. Nous sommes vos frères ; nous nous conduirons comme tels avec vous ; nous nous battrons contre vos ennemis, à vos côtés, comme une seule et même nation. » Mentionnant dans ses Mémoires la visite des « sauvages, » anciens amis de la France qui vinrent à notre camp, il dit qu'ils ne « marquèrent aucune surprise à la vue des canons, des troupes et de leurs exercices ;

mais ils ne revenaient pas de voir les pommiers chargés de fruits au-dessus des tentes que les soldats occupaient depuis trois mois. » Cette discipline, conclut le général, « était due au zèle des généraux, des officiers supérieurs et particuliers et surtout au bon esprit du soldat qui ne s'est jamais démenti. »

Avec les officiers français des Antilles, la plupart anciens compagnons d'armes et amis personnels, Rochambeau, à peine débarqué, renoua par lettres ses relations. Cette correspondance, en majeure partie inédite, fournit de vives peintures de la vie qu'on menait alors aux îles. Sans nouvelles, la plupart du temps, du reste du monde, ignorant ce qui se passait en France, en Amérique, sur mer, et même parfois dans l'île voisine, se demandant ce que faisait Rodney, tâchant de deviner quel point il allait attaquer afin d'en fortifier la garnison, ces Français de France, souffrant des fièvres, ayant parfois leurs flottilles malmenées ou détruites par les cyclones (1), jouaient leur difficile jeu de cache-cache, avec une inlassable fermeté. Ils envoient leurs lettres en duplicata ou triplicata, au hasard des bateaux qui passent, donnent à Rochambeau des nouvelles de la Cour, quand ils en ont, apprennent au bout d'un an, à l'automne de 1781, que leurs lettres d'octobre 1780 ont été reçues par le général en juin d'avant. Le marquis de Bouillé, qui devait se couvrir de gloire à Brimstone Hill, et qui est surtout connu maintenant pour son rôle dans la fuite à Varennes, écrit dans des termes affectueux et n'oublie pas d'ajouter les souvenirs de sa vaillante femme qui l'a accompagné à la Martinique. Le marquis de Saint-Simon, si fameux depuis par ses théories et pour avoir été le premier maître d'Auguste Comte, écrit de Saint-Domingue à Rochambeau pour lui dire combien il voudrait être, lui aussi, de l'expédition et servir sous ses ordres : « Je serais ravi d'être sous votre commandement et je quitterais volontiers pour cela celui en chef que j'ai ici. » Il donne au général, dans la même lettre,

(1) Rodney « est parti d'ici il y a deux mois, sans que nous ayons pu deviner sa route... peut-être savez-vous mieux que moi présentement où il est...

« Nous venons d'essuyer un coup de vent affreux qui a embrassé toutes les iles du Vent : il a fait un ravage cruel. Un convoi de 52 voiles mouillé la veille de cet événement dans la rade de Saint-Pierre de la Martinique a déradé et a disparu depuis quinze jours; il n'en est rentré ici que 5 bâtimens; les autres auront gagné Saint-Domingue ou auront péri. Un vaisseau anglais de 44 canons, l'*Endymion*, 2 frégates, le *Laurel* et l'*Andromède* de la même nation ont péri sur nos côtes; nous en avons recueilli quelques matelots. » Bouillé à Rochambeau, Fort-Royal (Fort-de-France), 27 octobre 1780).

un très intéressant aperçu de Cuba, toute proche de son poste de Saint-Domingue, et d'où il revenait : « Cette colonie a l'air infiniment plus considérable qu'aucune des nôtres, habitée par tous les propriétaires, de sorte que la ville a plutôt l'air d'une ville d'Europe qu'une des colonies, et la société y est nombreuse et a l'air de l'opulence. Si l'Espagne étendait et facilitait son commerce, l'île de Cuba deviendrait excessivement riche en peu de temps ; les lois prohibitives sont si fortes, les peines si rigoureuses qu'elles endorment partout l'industrie. »

Un post-scriptum de la même lettre montre quel était le sentiment habituel vis-à-vis de Rochambeau chez les officiers qui avaient servi sous ses ordres : « Montbrun, qui a la fièvre depuis longtemps, me charge de vous assurer de son respectueux attachement ; dit qu'il vous a écrit deux fois, que votre silence l'afflige beaucoup, qu'une marque de bonté et de souvenir de votre part serait le meilleur fébrifuge qu'il puisse avoir ; tous vos anciens subordonnés d'Auvergne pensent comme cela par attachement pour vous, et je ne le cède à aucun sur cet article. »

La passion de Rochambeau pour son devoir de soldat, son désintéressement, son sang-froid, son énergie dans le commandement, sa bonne humeur au milieu des périls, lui avaient gagné le cœur de foule d'officiers, pendant que sa brusquerie, son ton péremptoire, une sévérité cachant sa réelle bonté, chaque fois que le service était en jeu, lui avaient valu pas mal d'ennemis, moindres gens toutefois que ses admirateurs. Dans l'affectueuse lettre par laquelle il mit fin à quelques froissemens survenus d'abord entre lui et « son cher fils La Fayette, » il lui dit, faisant un retour sur sa carrière militaire : « Si j'ai été assez heureux pour conserver la confiance des soldats français jusqu'ici... c'est que, sur 15 000 hommes à peu près qui ont été tués ou blessés sous mes ordres, dans les différens grades et les actions les plus meurtrières, je n'ai pas à me reprocher d'en avoir fait tuer un seul pour mon propre compte. » Il semblait, disait Ségur dans ses Mémoires, « formé tout exprès pour s'entendre avec Washington et pour servir avec des républicains. Ami de l'ordre, des lois et de la liberté, son exemple encore plus que son autorité nous forçait tous à respecter avec les plus grands scrupules les droits, les propriétés et les mœurs de nos alliés. »

IV

Rien sans ma seconde division, se disait Rochambeau. Dans ses dernières lettres, au moment de quitter la France, il avait pressé le Gouvernement de la lui envoyer quinze jours au plus après son propre départ. « Ce convoi, avait-il écrit à Montbarey, arrivera bien plus sûrement en partant vite avec deux vaisseaux, que dans un mois sous l'escorte de trente vaisseaux, s'ils étaient dans ce port, quand une fois les Anglais seront en face, vis-à-vis. » Et encore, embarqué sur le *Duc-de-Bourgogne :* « Au nom de Dieu, monsieur, pressez-nous cette seconde division... nous allons partir. » Mais les semaines et les mois s'écoulaient sans qu'on apprît rien de la seconde division. Washington avec son ardent patriotisme, La Fayette avec son juvénile enthousiasme, suppliaient Rochambeau de tout risquer quand même, pour prendre New York, la grande forteresse des ennemis et le centre de leur pouvoir. « Je pense, répondait Rochambeau, que notre général (Washington) ne veut pas que nous fassions ici le tome II de Savannah, » et il demeurait d'autant plus inquiet qu'avec le va-et-vient des recrues et les engagemens à court terme, Washington, écrivait-il, « commande tantôt 15000 hommes tantôt 5000. » Il se décida en octobre à expédier en France son fils, alors colonel du régiment de Bourbonnais. L'envoyé, qui jouissait d'une excellente mémoire, avait, en prévision d'une capture possible, avec jet de ses dépêches à la mer, pris la précaution, d'en apprendre le texte par cœur. Un des meilleurs marins de la flotte fut choisi pour le transporter. Comme des forces anglaises supérieures montaient la garde à la sortie du port, le commandant attendit quelque nuit de tempête où la surveillance serait moins étroite; au bout de huit jours, il en survint une; l'*Amazone* risqua de passer, fut reconnue, mais tardivement, chassée par les Anglais, perdit ses mâts, les répara et atteignit Brest en sûreté. Le marin qui s'était si bien tiré de cette aventure et qu'attendait une fin tragique à Vanikoro, portait le nom, célèbre depuis, de La Pérouse.

Les jours passaient, tristes jours pour la cause américaine. Une fois la nouvelle venait qu'un des généraux sur qui on comptait le plus, fameux pour ses services sur terre et sur les lacs, Benedict Arnold, avait trahi et passé aux Anglais; un autre

jour, que Gates avait été battu à Camden et Kalb tué. En décembre, Ternay mourut. En janvier, les soldats de la ligue de Pennsylvanie se révoltèrent ; mal nourris, peu vêtus, non payés, maintenus sous les drapeaux longtemps après le terme de leur engagement (1), ils se portèrent, dit Closen, « à cette extrémité, » indignés du sort qui leur était fait : « en Europe, on le serait à moins. » Le danger fut grand, mais dura peu. Invités par l'ennemi à changer de parti et toucher une belle solde, ils répondirent : « Nous sommes d'honnêtes soldats réclamant justice de nos compatriotes ; nous ne sommes pas des traîtres. » Sur la marge d'un récit français de ces événemens publié à Paris en 1787, Clinton, commandant en chef des forces anglaises, a griffonné nombre d'observations demeurées inédites. Elles sont en français ou quelque chose d'approchant. En face du passage où est contée cette anecdote, il a écrit : « Est bien dit et c'est dommage qu'il n'est pas vrai. » Nous ne savons ; mais une chose est sûre : c'est conformément à cette réponse, faite ou non, qu'agirent les révoltés. Grâce au prestige de Washington, l'ordre régna bientôt, mais l'alarme avait été profonde, comme le montrent les instructions données par lui au colonel Laurens, envoyé maintenant à Versailles avec une mission pareille à celle du colonel Rochambeau. L'émotion causée par les derniers événemens se reflète dans sa dépêche : « La patience de l'armée américaine est presque à bout... la grande majorité des habitans est encore attachée fermement à la cause de l'indépendance ; » mais il faut que la France envoie d'immédiats et importans secours en argent, hommes et navires (15 janvier 1781).

Pendant que la présence des régimens français et américains dans le Nord maintenait Clinton et ses troupes immobiles à New York, la situation dans le Sud allait empirant avec Cornwallis à la tête de forces supérieures, lord Rawdon tenant Charleston et l'exécré Arnold ravageant la Virginie.

Contre eux, les troupes commandées par Green, La Fayette,

(1) Les promesses que formulaient dans leurs affiches les officiers recruteurs de l'armée de Washington étaient, selon l'usage, des plus alléchantes : « Grands sont les avantages assurés aux braves qui saisiront cette occasion de passer quelques années heureuses à visiter les différentes parties de ce superbe continent, en l'honorable et vraiment respectable profession de soldat, pour aller retrouver ensuite, à leur gré, leurs foyers et leurs amis, les poches PLEINES d'argent et la tête COUVERTE de lauriers. Dieu protège les États-Unis. » Les mots en majuscules sont ainsi dans l'original dont un exemplaire appartient à la Société historique de Pennsylvanie.

Morgan (qui avait détruit en partie la cavalerie de Tarleton à Cowpens, le 17 janvier), faisaient de leur mieux au milieu de circonstances singulièrement défavorables. Avec sa poignée d'hommes, sachant que la moindre erreur serait sa perte, La Fayette, âgé de vingt-quatre ans, hors de portée de tout secours et de tout conseil, menait une campagne où sa sagesse, sa ténacité, son coup d'œil, lui valaient l'admiration des vétérans. Irrité de toujours le trouver sur sa route, Cornwallis écrivait à Clinton : « Si je peux trouver l'occasion de m'en défaire sans avoir à perdre de temps, je n'y manquerai pas. » Mais La Fayette se refusait à lui laisser employer ainsi ses loisirs.

Pour arrêter Arnold, deux expéditions françaises furent organisées, profitant de momens où la sortie de Newport n'était pas bloquée par les Anglais : une en février sous Tilly, qui poursuivit le convoi portant Arnold aussi loin dans la rivière Élisabeth que le lui permit le tirant d'eau de ses navires et qui revint après avoir capturé le *Romulus* de 44 canons, quelques autres petits bâtimens, d'importans approvisionnemens destinés à Arnold et 550 prisonniers; une autre de plus d'importance, en mars, sous le chevalier Destouches, qui avait pris à bord une partie de l'armée de Rochambeau, en vue d'un débarquement possible. Mais, malgré toutes les précautions, les Anglais eurent vent de nos intentions, et on rencontra leur flotte à la hauteur du cap Henry; le combat, dans lequel nous eûmes 72 tués et 112 blessés, fut méritoire, mais rien de plus. Il eût pu facilement tourner au désastre; l'ennemi avait plus de canons, et la lenteur de quelques-uns de nos navires, dont plusieurs n'étaient pas doublés de cuivre, était un sérieux désavantage. D'habiles manœuvres compensèrent cette infériorité. Le Congrès vota des remerciemens; mais la situation demeura la même. « Voilà donc, écrit Closen, Arnold en repos, la Virginie désolée par ses incursions et M. de La Fayette trop inférieur pour pouvoir faire autre chose que de rester sur la défensive. »

V

Le jour viendrait cependant où il faudrait agir et, pour n'être pas pris au dépourvu, Rochambeau tenait son armée en haleine, lui faisait construire des fortifications et s'exercer au « simulacre de la petite guerre. » Quant à ses officiers, une

bonne partie du pays étant libre d'ennemis, il les encourageait à voyager et à nouer connaissance avec ces « frères américains » pour qui ils étaient venus combattre. Ils allaient à Boston, Albany, West Point, Philadelphie. C'est à ce moment que Chastellux parcourut le pays avec plusieurs de ses camarades et réunit les matériaux de ses *Voyages dans l'Amérique du Nord*, dont la première édition fut imprimée, très abrégée, sur ces presses que Rochambeau s'était recommandé à lui-même de ne pas oublier : « De l'Imprimerie Royale de l'Escadre, » lit-on à la première page du volume, qui ne fut tiré qu'à vingt-trois exemplaires. L'imprimerie de l'escadre n'avait ni beaucoup de caractères ni beaucoup de papier.

Closen qui, à sa grande joie et vive surprise, avait été fait, au débarqué, membre de la « famille » de Rochambeau, c'est-à-dire nommé aide de camp du général, commença, du moment que ses nouveaux devoirs lui laissèrent des loisirs, à étudier, avec son esprit méthodique, « la constitution des treize États et du Congrès de l'Amérique, » c'est-à-dire les constitutions séparées que chacun d'eux s'était données, et dont Franklin, qui s'en était procuré des traductions françaises, faisait admirer à Paris les dispositions nouvelles et libérales.

Il examine le lieu où il est : « Cette île (Rhode Island) est peut-être une des plus jolies du globe. » Le séjour se prolongeant on fait des connaissances, on apprend l'anglais, on pénètre dans les sociétés américaines. Au début, c'était fort difficile, aucun Français ne comprenait aucun Américain, et l'on avait bravement recours parfois au latin, mieux connu qu'aujourd'hui : « *Quid de meo, mi carissime Drowne, cogitas silentio?...* » Suit toute une longue lettre, très affectueuse, adressée au docteur Drowne, médecin à Newport, et signée « Silly, officier au régiment de Bourbonnais, » 9 septembre 1780 (1). Le sous-lieutenant de Silly compte, d'ailleurs, apprendre l'anglais pendant l'hivernage : « *Inglicam linguam noscere conabor.* » Les lettres sont, en effet, en anglais par la suite, mais un anglais passablement rustique. Acquérant peu à peu de sommaires notions de la langue, nos officiers se risquent à faire des visites, se rendre à des thés et des dîners. Closen note avec curiosité tout ce qu'il voit : « Il tient de l'honnêteté, toutes les fois qu'on se rencontre,

(1) L'original, prêté par le descendant du destinataire, est exposé dans le musée de la célèbre Fraunce's Tavern » à New York, déjà mentionnée.

de s'aborder en se donnant et se secouant mutuellement la main, à la manière anglaise. Quelqu'un arrivant dans un cercle d'hommes y fait ainsi la ronde, avec l'observation que les gens d'un rang plus distingué préviennent. » On boit énormément de thé : « Pour demander grâce, quand on a pris une demi-douzaine de tasses de thé, on pose la cuiller dessus sa tasse ; car, tant que vous ne la mettez pas ainsi, votre tasse est toujours reprise, rincée, remplie et remise devant vous. A la première, il est de coutume que la jolie verseuse (la plupart le sont) vous demande : « *Is the tea suitable*? Le thé est-il à votre goût? » — « Insipide boisson, » maugrée l'aumônier, sur qui le charme des verseuses ne peut rien. Les *toasts* sont aussi une coutume fort surprenante et parfois inconfortable. « On est terriblement fatigué par la quantité de santés qu'on porte (*toasts*). D'un bout de la table à l'autre, un gentleman vous relance, quelquefois avec un regard seulement, qui signifie de boire un verre de vin avec lui, distinction qu'on ne peut honnêtement refuser. » Au cours d'une excursion à Boston, Closen visite une assemblée de Quakers, « où malheureusement personne n'était inspiré et par conséquent l'ennui paraissait régner. » Mais la particularité qui frappe le plus le jeune capitaine est la beauté de ces jeunes femmes qui lui offraient tant de thé : « La nature a doué les femmes du Rhode Island des plus beaux traits possibles ; leur teint est blanc et clair ; leurs mains et leurs pieds généralement petits. » Les dames des autres États ne sauraient d'ailleurs être jalouses des éloges consacrés à celles du Rhode Island ; on voit par la suite du Journal que, partout où il passe, Closen est également pénétré d'admiration. Les dames de Boston excitent son enthousiasme, celles de Philadelphie tout autant ; il juge cependant ces dernières un peu trop sérieuses, ce qu'il attribue à la présence du Congrès dans leur ville.

Mais le principal objet de la curiosité de tous était le grand homme, celui dont on avait tant entendu parler avant de venir, personnification des idées nouvelles de liberté. Tous souhaitaient le voir et, dès que des permissions de voyager furent accordées, plusieurs s'arrangèrent pour aller le visiter dans son camp. Pour tous, si différens fussent-ils de rang et de caractère, l'impression fut la même et répondit à l'attente, à commencer par Rochambeau, qui le vit pour la première fois aux conférences de Hartford en septembre 1780, alors qu'il s'agissait pour les

deux chefs de tracer un premier plan d'action combinée. Longtemps après la campagne, les deux soldats continuèrent d'échanger les lettres les plus affectueuses. « Du moment, écrivait Rochambeau par la suite, que notre correspondance fut directe, je n'eus plus qu'à me louer de la solidité de son jugement, de l'aménité de son style, dans une correspondance très longue, qui ne peut finir qu'avec la mort d'un de nous deux. » Chastellux, qui le vit à son camp où la musique de l'armée américaine lui joua la « Marche du Huron, » traça de lui la description bien connue qui se termine ainsi : « L'Amérique septentrionale, depuis Boston jusqu'à Charleston, est un grand livre où chaque page offre son éloge. » Ségur, venu plus tard, craignait fort de se trouver déçu, mais il n'en fut rien : « Son extérieur, dit-il, annonçait presque son histoire : simplicité, grandeur, dignité, calme, bonté, fermeté, c'étaient les empreintes de sa physionomie, de son maintien, comme celles de son caractère... Tout annonçait en lui le héros d'une république. » « J'ai vu Washington, écrit l'abbé Robin, cet homme l'âme, le soutien d'une des plus grandes révolutions qui soient jamais arrivées... Placé à la tête d'une nation où chaque individu partage l'autorité suprême..., » il a su discipliner ses troupes, « les rendre jalouses de ses éloges, leur faire craindre jusqu'à son silence, prolonger leur confiance même après ses défaites. » L'impression est pareille chez le commissaire des guerres Blanchard : « C'est son mérite qui a défendu la liberté d'Amérique et si elle en jouit un jour, c'est à lui seul qu'elle en sera redevable. » Closen fut chargé de porter des dépêches au grand homme, et comme tous les autres fut aussitôt sous le charme. A la suite de cette mission, Washington vint le 6 mars visiter la flotte et le camp français. Il fut reçu avec les honneurs de maréchal de France, les vaisseaux étaient pavoisés, les troupes, « dans la plus grande tenue, » formaient la haie de la maison de Rochambeau jusqu'au port; les canons des batteries et de l'escadre saluèrent le « héros de la liberté. » Washington vit Destouches mettre à la voile pour son expédition de la Chesapeake; son séjour « donna occasion à plusieurs fêtes; les illuminations, dîners, soupers et bals se succédèrent. Il nous quitta le 13... On peut dire qu'il emporta les regrets, l'attachement, le respect et la vénération de toute notre armée. » Résumant ses impressions, le jeune aide de camp ajoutait : « Tout en lui annonce un grand

homme et un cœur excellent. Jamais on ne pourra dire assez de bien de lui. »

VI

Le 8 mai 1781, après une traversée de quarante-trois jours, la *Concorde* arrivait à Boston, ayant à bord le comte de Barras (de la même famille que le futur Directeur), « cordon rouge et chef d'escadre, » qui allait remplacer Ternay, et le vicomte de Rochambeau apportant à son père la fâcheuse nouvelle qu'aucune seconde division ne lui serait envoyée, — « Mon fils est revenu bien seul en ce pays-ci, » écrivit, pour toute remontrance, le général au ministre de la Marine, — mais, en même temps, d'autres avis de très grande importance. Une nouvelle flotte aux ordres du comte de Grasse avait été réunie et, au moment du départ de la *Concorde*, venait de faire voile pour les Antilles, de sorte qu'une domination momentanée de la mer allait devenir une possibilité. En outre, « malgré la dureté des circonstances, » écrivait Vergennes à La Luzerne, et l'état déjà inquiétant de nos finances, un « nouveau subside gratuit de six millions de livres tournois » était accordé aux Américains. Des envois de fonds avaient été déjà reçus aussi par Rochambeau, un million et demi en février, avec une lettre de Necker disant : « Soyez sûr, monsieur, que tout ce qu'on demandera à la finance pour votre armée sera prêt à l'instant. » Sept millions arrivèrent peu après par l'*Astrée*, qui avait traversé la mer en soixante-sept jours, sans fâcheuse rencontre. En fait de troupes, six cents recrues seulement abordèrent à Boston en juin avec le *Sagittaire*.

Rien de plus ne devant venir, l'heure était arrivée des décisions définitives ; il fallait tenter un grand effort, le grand effort en vue duquel tout le reste avait été fait, celui qui aboutirait à la paix et à l'indépendance américaine, ou à l'humiliation d'un échec définitif. Tous se rendaient compte de la solennité du moment. La question était : En quoi doit consister ce grand effort ? Sera-ce la prise de New York ou la libération du Sud ?

Les termes du problème avaient été amplement discutés par lettres et en conférences entre les chefs, et le débat continuait. Le premier qui prit nettement son parti, cessa d'hésiter entre les avantages et inconvéniens des deux projets et déclara qu'il

n'y avait pas deux plans satisfaisans mais un seul : savoir, de reconquérir le Sud, ne fut, chose singulière, ni Washington, ni Rochambeau, et ne se trouvait aux États-Unis ni comme soldat, ni comme marin, mais bien comme diplomate : et, en attirant l'attention sur ce point, je ne fais que remplir le plus agréable devoir vis-à-vis d'un prédécesseur justement admiré. Cet homme de bon conseil fut La Luzerne. Dans un mémoire inédit rédigé par lui le 20 avril et envoyé à Rochambeau le 19 mai, avec une lettre explicative, priant que son travail, dont il adressait aussi copie à Barras, fût mis sous les yeux de Washington, il disait : « C'est dans la baie de la Chesapeake qu'il paraît urgent de porter toutes les forces navales du Roi, avec telle force de terre qui sera jugée utile par les généraux. Ce changement ne peut manquer d'avoir les suites les plus avantageuses pour la continuation de la campagne. » Et ces suites, fort habilement déduites, sont accompagnées de la remarque : « Si les Anglais nous suivent et qu'ils ne puissent arriver qu'après nous dans la baie, leur condition est bien différente de la nôtre ; toutes les côtes, toutes les parties intérieures du pays sont remplies de leurs ennemis. Ils n'ont ni les moyens, ni le temps d'élever, comme à New York, les ouvrages nécessaires pour les couvrir des insultes des troupes américaines et les garantir du danger où les exposerait l'arrivée d'une force supérieure. » Si le projet qu'il expose rencontre des difficultés, il faudra en former d'autres, mais il maintient que « tous ceux qui auraient pour but le soulagement des États du Sud doivent être préférés, et qu'il n'y a pas de temps à perdre pour les mettre à exécution. »

Aux conférences de Weathersfield, en Connecticut, entre Américains et Français, le 23 mai, Washington marquait encore, et non sans avancer de sérieuses raisons, sa préférence pour une attaque sur New York ; il parlait de la saison avancée et « de la grande consommation d'hommes qui résulte des longues marches dans les États du Sud, démontrée par l'expérience, » de la « difficulté des transports par terre : » tous ces motifs lui font « préférer une opération contre New York dans les circonstances présentes à un effort pour envoyer des forces dans le Sud. » Il écrivait le même jour à La Luzerne : « Notre objectif est New York. »

Mais La Luzerne ne cessait d'insister. Il écrivait à Rochambeau, le 1er juin : « La situation des États du Sud devient à

chaque instant plus critique : elle est même accompagnée de beaucoup de dangers, et toute mesure qui pourra être prise pour leur assistance serait d'un avantage infini... La situation de M. le marquis de La Fayette et celle du général Green sont très embarrassantes depuis que lord Cornwallis a joint la division anglaise de la Chesapeake. Si la Virginie n'est pas secourue à temps, les Anglais auront atteint le but qu'ils se sont proposé par les mouvemens audacieux qu'ils ont faits au Sud, et ils auront réellement l'air d'avoir conquis les États méridionaux... Je vais écrire à M. de Grasse, comme vous le désirez; de votre côté, saisissez toutes les occasions qui se présenteront et multipliez beaucoup les expéditions de vos lettres, » à cause des captures possibles; « il n'est pas simplement désirable qu'il vienne au secours des États opprimés, la chose paraît devenir de la nécessité la plus pressante. » Il faut même, non seulement qu'il vienne, mais qu'il amène ce qu'il pourra réunir de troupes françaises aux Antilles, et ainsi serait compensée en partie l'absence de la seconde division.

Rochambeau fut vite persuadé. Avec son bon sens habituel, Washington consentit de son côté à renoncer au projet qu'il avait si longtemps chéri, non toutefois sans des regrets dont, jusqu'en juillet, sa correspondance porte encore des traces. Dès le 28 mai, Rochambeau avait écrit à de Grasse, le conjurant d'accourir avec toutes ses forces, d'apporter tout l'argent qu'il pourrait emprunter dans nos colonies, de prendre à bord le plus d'hommes possible de nos garnisons des Antilles. Le général n'avait pas oublié l'offre de Saint-Simon de venir faire campagne avec lui et comptait sur son bon vouloir; après avoir décrit l'extrême importance de l'effort à tenter, il concluait : « Voilà l'état des affaires et de la crise très forte où se trouvent l'Amérique et spécialement les États du Sud dans le moment actuel. L'arrivée de M. le comte de Grasse peut tout sauver... »

Les événemens avaient pris un tel cours que le sort des États-Unis et le destin de plus d'une nation allaient se trouver pour quelques semaines aux mains d'un seul homme, et d'un homme grandement gêné par des instructions qui l'obligeaient, dans un temps où les marins ne pouvaient pas, comme depuis, commander aux vents et aux vagues, à se trouver à date fixe aux Antilles par suite d'arrangemens pris avec les Espagnols. Accepterait-il de courir des risques si graves et que répondrait

ce maître momentané de l'avenir, François-Joseph-Paul, comte de Grasse, marin depuis l'âge de douze ans, et maintenant lieutenant général et chef d'escadre, avec de longs services, sur toutes les mers, aux Grandes Indes et aux Antilles, avec d'Orvilliers à Ouessant, avec Guichen contre Rodney dans la mer des Caraïbes, hautain, assurait-on, avec plus d'ennemis que d'amis, la seule qualité que tous lui reconnaissaient étant sa valeur? « Notre amiral, disaient ses marins, a six pieds les jours ordinaires et six pieds six pouces les jours de bataille. »

Que répondrait-il, que ferait-il? Il fallait à cette époque courir la chance et se guider d'après les probabilités. C'est ce que firent Washington et Rochambeau. Dès le commencement de juin, tout était en mouvement au camp de Newport. Les troupes ne savaient pas au juste ce qui se préparait, mais c'était évidemment quelque chose de grand. Les jeunes officiers étaient dans la joie à l'idée d'une « campagne très active, » avec la perspective, dit Closen, « d'apprendre à connaître les autres provinces et la différence des mœurs, coutumes, produits et commerce des bons Américains. »

Le camp est levé et l'armée en route; on part vers New York et le Sud dans les meilleures dispositions, prêt à combattre ou admirer selon le cas, tout ce qui se présente. « Le pays entre Providence et Bristol, note Closen, est charmant. Nous nous crûmes transportés dans l'Éden, tous les chemins étant bordés d'acacias qui étaient justement en fleur et répandaient une odeur délicieuse, presque trop forte. » Les serpens causent quelque désagrément, mais nul Éden qui n'ait les siens. On monte sur les clochers et on y a « une des plus belles vues possible. » La chaleur devient accablante et on organise des marches de nuit, commençant à deux heures du matin; les routes se transforment en marais où l'artillerie, les caissons, les chariots portant des bateaux pour le passage des rivières s'embourbent et causent de grands retards. On avance sur une seule et immense colonne de plusieurs milles de long; une attaque anglaise eût tout compromis; mais il ne s'en produisit point. Le pauvre abbé Robin, mal préparé au martyre, s'attendrit sur son propre sort, craignant d'être pris par les Anglais et de devenir « la victime de ces anti-républicains; » il dort sur le sol par une pluie torrentielle, « auprès d'un grand feu, brûlé d'un côté et inondé de l'autre. » Toutefois, il « retrouve toujours la gaîté

française dans ces marches pénibles. Les Américains, que la curiosité amène par milliers dans nos camps, y sont reçus, dit-il, avec allégresse ; on fait jouer pour eux nos instrumens militaires qu'ils aiment avec passion. Alors officiers, soldats, Américains, Américaines, tous se mêlent et dansent ensemble : c'est la Fête de l'Égalité ; ce sont les prémices de l'Alliance qui doit régner entre ces nations. » Washington écrit de se méfier des espions : « L'ennemi enverra des émissaires dans votre camp, vêtus en paysans, apportant des fruits et autres objets et qui prendront note de chaque mot qu'on pourrait dire. »

Beaucoup d'officiers, pour donner l'exemple, descendent de cheval, et, insoucieux des fondrières et de la chaleur, font la route à pied, tel le vicomte de Noailles, colonel en second de Soissonnais, qui parcourut ainsi la distance de 756 milles (plus de douze cents kilomètres) séparant Newport de Yorktown. Il y eut peu de maladies. « Les attentions des officiers supérieurs y ont infiniment contribué, écrit l'abbé, en ne permettant pas aux soldats de boire de l'eau qu'il n'y eût du rhum. » Il ne dit pas qu'aucun se soit révolté contre cette règle de discipline.

Le 6 juillet, s'effectua à Philipsburg, « à trois lieues, dit Rochambeau, de Kingsbridge premier poste de l'ennemi dans l'île de New York, » la jonction des deux armées, l'américaine ayant suivi, pour gagner le rendez-vous, la rive gauche de la rivière du Nord (Hudson river). Au reçu de la nouvelle, bien des semaines après, lord Germain, secrétaire d'État pour les Colonies, fut dans la joie et écrivit à Clinton qui commandait en chef : « La jonction des troupes françaises et américaines va, j'en suis convaincu, bientôt produire des dissentimens et mécontentemens, et M. Washington se trouvera dans la nécessité de les séparer, soit en détachant les Américains vers le Sud, soit en laissant les Français retourner dans le Rhode Island... J'ai confiance qu'avant cela lord Cornwallis aura donné aux habitans loyaux des deux côtés de la Chesapeake, l'occasion qu'ils recherchent depuis si longtemps de pouvoir déclarer leurs principes, et soutenir de leur effort l'autorité royale. » De semblables preuves de la perspicacité de mylord Germain abondent dans sa correspondance, pour partie inédite. Il continue, rempli de la plus vive satisfaction et parlant de la jonction avec une logique aussi sûre que Perrette de son pot au lait.

Washington, pendant ce temps, passait en revue les troupes

françaises (9 juillet), et Rochambeau les américaines et, ce qui eût bien surpris lord Germain, plus ces dernières étaient mal équipées, plus la sympathie et l'admiration pour leur force de résistance était vive. « Ces braves gens, dit Closen, faisaient réellement peine à voir, presque nus, rien que des pantalons et des petites jaquettes de toile et la plupart sans bas; mais, le croira-t-on ? de la meilleure humeur du monde et ayant la mine bien portante. » Et ailleurs : « Je suis tout à fait dans l'admiration des troupes américaines. Il est incroyable que des troupes composées de gens de tous les âges, même d'enfans de quinze ans, de blancs, de noirs, tous presque nus, sans argent et assez mal nourris, puissent marcher aussi bien et se présenter avec autant de fermeté au feu. » Rien qui annonçât cette rupture sur laquelle comptait la Perrette britannique. Témoins peu d'années après d'une autre Révolution, plus d'un de nos officiers dut se souvenir des soldats « continentaux » de 1781 en menant aux frontières, aussi pour la liberté, nos volontaires de 92.

Pas plus, du reste, qu'auparavant, de vraie haine pour ces ennemis dont on était maintenant tout proche et avec qui on venait d'avoir des premières escarmouches sanglantes. Dans l'intervalle des opérations, les rapports étaient courtois, presque amicaux par momens. Les Anglais donnaient aux Français des nouvelles d'Europe et leur passaient des journaux : « Nous apprîmes cette nouvelle (la retraite de Necker), écrit Blanchard, par les Anglais, qui envoyaient souvent des trompettes et nous faisaient passer des gazettes. Nous apprîmes par les mêmes papiers que M. de la Motte-Piquet s'était emparé d'un riche convoi. Ces pourparlers entre nous et les Anglais ne plaisaient pas aux Américains, ni même au général Washington; ils n'étaient pas accoutumés à cette manière de faire la guerre. » On se battait véritablement pour une idée, mais, ce qui eût pu rassurer les inquiets, sans chance aucune de changement d'idée.

JUSSERAND.

L'ARCHIPEL EN FÊTE

D'île en île, sous le ciel radieux, à travers l'étendue vaste où la poésie inventive des anciens Grecs voyait se multiplier à l'infini, dans la réalité d'une lumière idéale, « le sourire innombrable des flots, » voici que s'est propagée tout à coup la bonne nouvelle :

— La flotte arrive... *Notre* flotte.

Ainsi parlent ces braves gens, descendus de toutes les hauteurs de l'Archipel pour voir de plus près *leurs* croiseurs cuirassés, leurs contre-torpilleurs, leur marine, leur pavillon national, le signe visible du salut annoncé depuis plusieurs siècles, toute une patrie qu'ils croyaient perdue, et qui revient vers eux pour les protéger.

En ces parages de la Méditerranée orientale que hante le souvenir homérique des antiques odyssées, un nuage de fumée rabattue par le souffle régulier des vents étésiens signale de loin l'*Hydra*, la *Psara*, surtout les trois cheminées, les tourelles blindées et les canons du croiseur cuirassé *Averof*, tandis que les bâtimens de l'escadre légère, la *Flèche*, la *Fronde*, la *Baïonnette*, le *Bouclier*, la *Tempête*, la *Gloire* se dispersent çà et là, autour des puissantes unités navales, comme une escorte de tirailleurs à l'affût de quelque périlleuse rencontre. La bonne nouvelle a été portée çà et là chez les habitans de Lemnos, de Thasos, d'Imbros, de Samothrace, de Mytilène, de Chio, de Samos et jusqu'au fond des golfes d'Ionie par le va-et-vient des

caïques dont les voiles ouvertes, déployées comme des ailes blanches à grande envergure, font frissonner aux transparences de l'azur ensoleillé, sur la mer lumineuse et douce, un sillage d'argent clair. Le décor où s'encadrent les évolutions de cette flotte adaptée par son armement aux terribles nécessités de la guerre moderne n'a point changé depuis les temps fabuleux d'Ulysse et du siège de Troie. Homère en son *Iliade* nous apprend que la mer Égée, — la mer des Chèvres, ainsi nommée à cause de l'inconstance de ses vagues volontiers capricantes, — était le domaine préféré de Poseidôn, dieu protecteur des marins de Méthymne, d'Arisba, de Phocée, de Smyrne et de Clazomène.

Singulière magie de ces noms harmonieux. Naviguant près des côtes de la presqu'île d'Erythrée, par le travers des falaises rugueuses du cap Noir que les Grecs d'autrefois appelaient Mélanos et que les Turcs nomment Kara-Bouroun à cause des nuages dont il est presque toujours assombri, j'ai souvent songé, dans ce passage redouté de l'ingénieux chef des pilotes d'Ithaque, aux sanctuaires jadis consacrés sur le sommet des promontoires afin d'apaiser par des offrandes votives les divinités des eaux. Hélas ! les temples dédiés aux blanches Néréides se sont écroulés sur les acropoles d'où ils dominaient les tumultes de la mer écumeuse. A la place où se dressaient leurs colonnes de marbre, on ne voit plus que le désert des rocs raclés par le vent et brûlés par le soleil pendant les longs siècles d'épreuve où ces mêmes rivages de l'Europe orientale et de l'Asie européenne furent abandonnés aux mains des Turcs. Et voici qu'à présent l'apparition d'une flotte hellénique ranime au cœur des populations riveraines de la mer Égée l'espérance héréditaire. Ce réveil de confiance, de fierté, de foi s'est manifesté sous mes yeux par des spectacles dont je voudrais fixer avec des mots colorés, évocateurs d'images, le vivant souvenir. J'ai vu des rades jonchées de barques fleuries chanter dans l'unanimité des voix qui élevaient au ciel un cantique d'actions de grâce en l'honneur de la liberté. Dans cette atmosphère limpide et sonore, où les couleurs vibrent comme des musiques, l'œil d'un peintre, sensible aux aspects mouvans des paysages variés à l'infini par les métamorphoses de l'aigue-marine, pourrait s'amuser à suivre les reflets mobiles d'un caïque miré aux profondeurs d'un golfe, ou les ourlets d'argent que brode une

mince écume aux volutes des lames sillonnées en tous sens par le mouvement des tartanes levantines que la houle balance comme des gondoles au rythme des remous légers. Il y a des instans merveilleux où la mer est gaufrée d'or, pointillée de diamans, lustrée de glacis soyeux, parée de fleurs illusoires et de bijoux féeriques, enluminée comme à plaisir par l'invisible artiste qui dispose apparemment de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pour donner, chaque jour, aux habitans de cette contrée maritime, une fête nouvelle. Tout, en effet, paraît neuf dans la perpétuelle nouveauté de cette lumière qui reste matinale à toutes les heures du jour. C'est une fraîcheur d'aquarelle, rajeunie sans cesse, lavée miraculeusement par une impalpable effusion de clarté fluide, où la glorieuse évidence du passé se mêle aux rayonnantes promesses de l'avenir. Les montagnes, au-dessus des eaux, étagent de gradin en gradin, dans l'éther sublime, la verdure de leurs terrasses boisées d'oliviers et de platanes ou la splendeur de leurs roches hautes, superbement incendiées, auréolées d'azur ardent et toutes sculptées, comme des blocs de marbre, tantôt en creux, tantôt en relief, par l'alternance des ombres et des rayons. Si l'on a des yeux avides d'images, on s'attarde volontiers dans cette contemplation éblouie. Mais il suffit d'avoir un cœur accessible aux émotions humaines pour participer au lyrisme ingénu et spontané qui, récemment, inspira ce paysage et donna une âme nouvelle au décor de la vie antique, soudain modernisée par les émouvantes péripéties des drames du temps présent.

Chio, samedi, 28 juin 1913.

Le timonier de service est venu dire à l'officier de quart, sur la passerelle du *Mycali :*

— Capitaine, on approche de Chio.

En approchant de cette île, que j'ai visitée autrefois, et qu'après une absence déjà longue, je trouve transformée à souhait, j'aperçois, sur le quai récemment construit par la compagnie du port, un grand rassemblement d'hommes endimanchés, de femmes, d'enfans en habits de fête. Toutes les barques, fraîchement bariolées des plus joyeuses couleurs, vermillon, jonquille, bleu-turquoise, vert-émeraude, jaune-citron, rouge-corail, safran, aurore, sont ornées de tendres feuillages et de

fleurs décloses, dont l'image multipliée oscille en caprices de flammes allumées vite et vite éteintes, ainsi que les étincelles d'un feu d'artifice, au miroir mouvant des flots nacrés, étalés au soleil. Tous les patrons des felouques, des galiotes et des mahonnes qui dansent sur la vague ont arboré à la cime de leurs mâts pavoisés des gerbes de lauriers et des bouquets de myrte. On a cueilli des moissons de roses dans les jardins qu'illustre encore le souvenir d'Homère et qu'épanouit toujours la brise caressante des Cyclades. L'odeur poivrée des œillets se mêle au parfum subtil de la menthe, de l'héliotrope, des verveines et des lavandes sauvages dans l'air diversement aromatisé de senteurs innombrables. Ce qu'on respire surtout, dans cette atmosphère où s'exhale l'âme de toutes les fleurs d'Orient, c'est le baume du basilic. Cette herbe odoriférante a germé, dit-on, sur le bois de la Vraie Croix, lorsque sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin le Grand, découvrit sur le Calvaire les reliques de la Passion. C'est pourquoi cette humble plante, née miraculeusement des gouttes de sang du divin martyr, occupe ici une place d'honneur dans les fêtes nationales qui, pour les Grecs, sont toujours des fêtes religieuses.

On attend la flotte. Ces braves gens veulent voir leur « navarque, » leurs officiers, leurs équipages, leurs cuirassés d'escadre, leurs croiseurs, leurs contre-torpilleurs. Ils sont délivrés depuis quelques mois à peine. C'est la première fois qu'ils vont voir l'amiral commandant en chef l'escadre de la mer Égée. Combien je leur suis reconnaissant d'avoir bien voulu, en ce jour, songer qu'un Français, venu directement de France afin de leur apporter le salut fraternel de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, prend sincèrement, largement sa part de toute cette joie d'un peuple longtemps affligé! Au moment où le canot-major du *Mycali*, glissant sur l'eau tranquille, accoste à la cale de pierre que décore un arc de verdure, destiné à l'accueil triomphal de l'amiral et de son état-major, je vois s'avancer à ma rencontre une délégation composée d'un groupe nombreux d'instituteurs et d'élèves des écoles helléniques. Un orateur s'approche, et prononce un discours écrit dans la plus pure langue du savant Adamantios Coraï, docteur de la faculté de Montpellier, illustre philologue et humaniste qui a fait de l'île de Chio sa patrie intellectuelle. J'ai le plaisir de

voir, par cette harangue aussi ingénieuse qu'obligeante, combien on reste fidèle, dans les îles de l'Archipel grec, au souvenir des Français illustres, aux poètes, aux orateurs, aux peintres qui, par la plume, par la parole, par le pinceau, se sont associés de tout cœur à l'effort national des Hellènes, et surent émouvoir l'opinion européenne par l'émulation libérale des plus généreux talens. On me parle de Chateaubriand, de Victor Hugo, d'Eugène Delacroix, de Fustel de Coulanges. Je vois les enfans des écoles, sous la conduite de leurs maîtres, saluer d'un geste militaire, la main au képi, l'appel de ces grandes ombres et la pieuse évocation du nom de la France libératrice. Ces gentils écoliers ont un costume de toile *kaki*, presque guerrier, à peu près pareil aux uniformes commodes et souples que l'armée grecque, organisée par l'affectueuse collaboration des instructeurs français et de l'état-major hellène, vient de porter victorieusement sur les champs de bataille de l'Épire et de la Macédoine. On habitue déjà ces enfans aux modernes disciplines de la guerre, selon des méthodes renouvelées du stade ancien. On leur enseigne que, pour avoir la paix, il faut la mériter, et que la doléance du droit méconnu a toujours besoin d'être confirmée par l'appel aux armes. Ici, les instituteurs sont aussi des instructeurs. La Grèce d'aujourd'hui veut être forte. Ce peuple aimable et intelligent a compris qu'en ce bas monde il ne suffit pas d'être aimé. Ce monde est ainsi fait qu'il respecte uniquement ce qu'il craint. On ne s'impose, hélas! que par la raison du plus fort. Chacun doit travailler à devenir plus puissant pour être meilleur. Ces enfans, dont les parens n'osaient pas prévoir les événemens d'aujourd'hui, auront ainsi leur part de l'entraînement national qui mobilisa moralement et matériellement tous les Hellènes pour la libération de l'hellénisme. On leur fait faire d'emblée l'apprentissage de la liberté. Et c'est sous l'inspiration directe des idées françaises, qu'on les invite aux nobles délices de cette vie nouvelle.

Ma réponse aux hôtes charmans qui m'ont accueilli avec une bonne grâce si éloquente, sur le seuil de leur demeure, est dictée par la sincère émotion que j'éprouve à entendre crier ainsi autour de moi : « *Zitô i Gallia!* Vive la France! » Je songe à ces *Massacres de Chio*, dont l'horreur a été, pour ainsi dire, rendue visible et palpable, en un chef-d'œuvre de pitié, de colère et d'épouvante par le génie tragique et courroucé d'Eu-

gène Delacroix. Je pense aux *Orientales* de Victor Hugo, à l'héroïsme précoce et ingénu de l'enfant grec, qui veut « de la poudre et des balles. » Je me rappelle cette admirable *Note sur la Grèce*, par laquelle Chateaubriand fit voir aux personnes de bonne foi et de bonne volonté, malgré la triste et tenace malveillance des politiciens à courte vue, les nouvelles destinées de l'hellénisme régénéré par le sacrifice des héros et par l'immolation des martyrs. Fustel de Coulanges a connu à Chio, en 1854, une pauvre femme qui avait vu massacrer son mari sous les yeux de ses enfans. Quant à elle et aux cinq pauvres petits, on les avait emmenés pêle-mêle avec un troupeau d'esclaves, mis en vente à l'encan sur les tréteaux du bazar de Smyrne, vendus à des acheteurs différens qu'il avait fallu suivre, çà et là, aux quatre coins de l'empire ottoman... Devenue libre au bout de sept années de servitude, elle avait parcouru la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie à la recherche de ses enfans déracinés, dispersés, comme les épaves d'un naufrage. Elle en retrouva quatre, et revint avec eux finir dans l'île natale sa vie infortunée. Sa descendance existe encore et se souvient de l'historien français qui s'est noblement apitoyé sur cette irréparable infortune. Fustel de Coulanges avait vu en Grèce beaucoup de ruines. Il avait traversé des champs qui avaient été des villes ; il avait visité des murs d'enceinte qui n'enfermaient plus que la solitude. « Ces spectacles, disait-il, n'affligent pas l'âme : la mort date de trop loin, elle est trop complète pour nous attrister. Le temps, en rongeant ces ruines, leur a ôté toute laideur. Et, chose étrange, en présence de ces vieux débris, l'idée qui nous vient à l'esprit est celle de la durée plutôt que celle de la mort. Mais, à l'aspect de Chio, le cœur se serre. La mort n'est pas encore froide, on compte les plaies du cadavre, on distingue le lieu de chaque massacre, le théâtre de chaque douleur ; on croit entendre le cri des mourans. L'immense et vague disparition de tout un peuple frappe moins que l'accumulation de tant d'infortunes particulières que nous pouvons discerner, toucher, analyser... »

Je souhaite que l'écho de toutes ces voix d'outre-tombe puisse prêter à mes discours une force persuasive et une vertu capable de plaire aux esprits en touchant les cœurs. C'est à l'influence des grands hommes qui ont mis l'éloquence, la poésie, l'histoire, tous les arts au service des plus courageux desseins de

l'intelligence humaine, que je veux attribuer l'honneur des applaudissemens et des acclamations par quoi un auditoire indulgent voulut bien accueillir, dans cette île de l'Archipel, la sincérité de mes paroles françaises. J'ai parlé, dans cette patrie des homérides, sans être trop accablé par le poids des souvenirs. La vie renouvelle toutes choses, en se renouvelant elle-même. Le drame du temps présent ne fait pas oublier les tragédies du passé. Mais l'obsession nécessaire des choses contemporaines, en occupant nos yeux, nous dispense de subir trop étroitement la hantise des siècles illustres, dont notre vue déshabituée pourrait à peine supporter l'incomparable éclat. Le rayonnement de cette prestigieuse clarté s'adoucit dans l'éloignement de la perspective ; cette lumière, en traversant des milieux nouveaux, atténue sa vivacité sans rien perdre de sa force; nous échappons ainsi à l'excès de l'éblouissement, et cependant nous sommes encore illuminés par la radieuse influence d'un foyer d'intelligence où les plus beaux génies ont apporté leur flamme divine. On se sent protégé, sous ce ciel évocateur de visions harmonieuses, contre le danger d'écrire sans soin ou de parler sans art. Un rythme secret, dicté par une antique tradition de poésie, règle doucement le cours des mots et l'allure des gestes, comme si, dans l'air limpide, se prolongeait encore une vibration de lyres invisibles. On dirait qu'ici vraiment chacun porte en soi-même une musique intérieure où se module la parole, où s'ordonne le mouvement, où se cadence la pensée.

D'avoir entendu le chœur des voix qui, dans une langue plusieurs fois millénaire, ont su révéler aux générations nouvelles la sagesse des ancêtres, célébrer la félicité surhumaine des dieux, chanter les exploits des héros, dominer éloquemment les passions des foules, définir poétiquement l'alternance des travaux et des jours, raconter l'histoire des grands hommes, fixer les préceptes de la morale, flétrir les vices, railler les ridicules, indiquer les conditions possibles du bonheur humain, soumettre à la raison résignée ou résolue les actes de l'existence terrestre en ouvrant à l'imagination émerveillée les perspectives infinies de l'au-delà, cette terre et ce ciel de l'Archipel hellénique ont gardé une atmosphère qui ennoblit le paysage, agrandit l'horizon, comme au temps où Timon d'Athènes vantait la vivacité souple et diserte du philosophe Ariston de Chio...

Les colonnes byzantines que l'on a trouvées dans la ville, côte à côte avec les reliques des siècles classiques, attestent que le chef-lieu de l'île de Chio n'a point changé de place. Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette permanence qui a résisté à tant de métamorphoses...

Au sortir de cette méditation rétrospective et de ce retour presque filial vers les immortelles images du passé vivant, c'est une impression singulièrement plaisante, que de se trouver tout à coup transporté dans un salon, parmi des élégances toutes modernes, et de s'entretenir avec des personnes qui savent parler non seulement le plus pur français, mais aussi le plus authentique parisien. Le capitaine de vaisseau Théodoraki, gouverneur de Chio, habite, avec son aimable famille, une villa spacieuse, où l'air et la lumière entrent à flots par de larges fenêtres, ouvertes sur un paysage de terre ocrée, de pierres rousses, de mer bleue. C'est l'heure du thé. Mme Théodoraki reçoit ses invités sur une terrasse ornée de balustres, d'où l'on domine, comme du haut d'un belvédère, les faubourgs de la ville, les tours en ruines d'une ancienne citadelle italienne, fort ébréchée, et les horizons du golfe que limite, sur la côte d'Asie, l'antique décor où l'on voyait briller autrefois les marbres d'Érythrée et de Clazomènes. Cette jeune femme a deux enfans, deux garçonnets beaux comme le jour. Elle me dit leurs noms. Voici le plus petit, un étonnant bambin, qui n'est pas plus haut que les cnémides d'un Palikare, et qui déjà parle comme un disciple des orateurs de la Poyx athénienne.

— Il s'appelle Nicolas, me dit sa mère. Nous l'appelons par abréviation *Niki*. Ce nom, qui veut dire en grec la Victoire, nous a sans doute porté bonheur...

L'aîné, un gentil adolescent au teint mat, aux yeux noirs, au maintien déjà grave et au front pensif, est venu me serrer la main avec une politesse de *gentleman*.

— Celui-ci, c'est Anastase, me dit la jeune mère, ingénument fière de ses deux enfans... Anastase, un singulier nom, n'est-ce pas?

— Mais, madame, je vous assure...

— Je sais, je sais, les Parisiens sont très polis. Mais chez vous ces noms d'Anastase, d'Anastasie ne sont pas précisément

à la mode. Nous autres, nous les aimons. Nous les donnons volontiers à nos enfans, dans les actes de baptême et sur les registres de l'état civil, parce que ces vieux mots de notre langue ancienne, devenue chrétienne, signifient *résurrection*.

Anastase et Niki, Résurrection et la Victoire, enfans délicieux, heureux, naïvement enorgueillis par le succès de la récente croisade et par le renouveau de l'hellénisme, aident leur mère à faire les honneurs de la maison du gouverneur. Le thé de Ceylan, blond et parfumé, fume légèrement, comme un tiède nectar, en des tasses de porcelaine fine. Les petits gâteaux, les tartines rôties et beurrées se rangent, autour de la théière et de la bouilloire, sur l'émail des assiettes fragiles, près des napperons ajourés et brodés. On me parle de Paris, des dernières élections académiques, de nos livres récens, de nos théâtres. Et, comme je ne veux pas être en reste de politesse envers une société si affable, je dis l'impression que je viens d'éprouver en traversant, pour venir à cette maison du nouveau gouverneur, tout un quartier de la ville rajeunie, pavoisée aux couleurs helléniques.

— Oui, intervient la maîtresse de cette accueillante maison, nous avons fait fleurir dans l'Archipel, et aussi en Macédoine, en Épire, quelques bleuets. Je suis heureuse, monsieur, qu'ils soient de votre goût.

De la terrasse où je prends ma part d'un délicat plaisir dans l'échange de ces propos ingénieux et touchans, on voit les habitans de l'île se diriger en longues théories d'hommes, de femmes et d'enfans vers le port dont les eaux calmes sont déjà envermeillées par cet effet de soleil incliné que renouvelle chaque jour en été, sous le ciel de l'Orient, le rayonnement de l'après-midi, aux approches du crépuscule merveilleux, aussi doux que l'aurore aux doigts de roses. Le môle, les promontoires rocheux ou boisés, les vieux pans de muraille en briques et en pierre qu'on a laissés debout sur l'acropole antique après avoir démantelé la forteresse génoise, vénitienne et turque, les parapets de la jetée neuve et jusqu'aux rebords du brise-lames, en avant de la nouvelle darse, toutes les hauteurs où l'on peut monter, tous les points culminans où l'on peut se hisser et faire le guet, tous les observatoires d'où la vue, aidée par des lunettes d'approche, peut s'étendre au loin, tous les terre-pleins, toutes les guérites des remparts se couvrent d'une multitude

innombrable qui va au-devant de la flotte de guerre, et qui voudrait marcher sur la mer pour accueillir de plus près les vaisseaux libérateurs.

La ligne bleue de l'horizon révèle des silhouettes sombres qui viennent du côté de Phocée, s'avancent, grandissent progressivement, prennent une forme de plus en plus nette et proche dans l'azur lumineux de la mer et du ciel. Les éclaireurs d'escadre précèdent les croiseurs cuirassés, au milieu desquels se distingue, par les proportions d'un profil plus ample, la masse noire de l'*Averof*, surmontée d'une écharpe de fumée qui domine ses batteries et sa mâture.

— L'*Averof*, notre *Averof!* s'écrie le petit *Niki* en battant des mains, avec un transport d'enthousiasme que sa *nurse* anglaise contemple d'un œil à la fois sévère et attendri.

Et le jeune Anastase, plus calme, non moins heureux, fixe sur ce spectacle historique un regard silencieux où se prolonge l'expression d'une sorte d'extase et de félicité intérieure... Oui, cette fois, c'est bien la résurrection.

— Encore un peu de thé, monsieur? Des petits gâteaux?

Ces mots, prononcés en français par la voix musicale d'une aimable femme, ont interrompu le rêve sans dissiper l'enchantement. La journée s'achève ainsi, dans une suite de propos agréables et d'émotions fortes. C'est une délicieuse fin d'après-midi. La rade, miroitante comme une glace de cristal bleu, reflète en ses profondeurs l'image inverse des maisons peintes qui tournent leurs façades vers l'ouverture du port, du côté de l'Orient. Cependant les navires de l'escadre manœuvrent en réduisant leur vitesse pour entrer de conserve dans le chenal qui sépare Chio des rivages de l'Anatolie, et dont les eaux calmes et le fond de sable offrent aux marins un abri toujours assuré. On entend le sifflet des maîtres d'équipage ; le treillis des agrès se précise ; on voit des pavillons de signaux, hissés aux grands mâts, aux flèches d'artimon et de misaine. Tandis que les croiseurs cuirassés mouillent leurs ancres au large, les bâtimens légers, les contre-torpilleurs agiles, effilés comme des fuseaux d'acier, pénètrent facilement dans le port neuf, par le goulet, entre les deux phares. Les pavillons bleus et blancs, couleur du ciel et de la mer, ont des frissons palpitans d'ailes joyeuses dans la paix sereine de ce beau jour.

Les cloches des églises sonnent, tintent, chantent douce-

ment, dans la lumière divine, avec des suavités d'*angelus*. Nul bruit parmi la foule. Point de vacarme ni de tumulte. On dirait une assemblée de pèlerins en contemplation devant l'accomplissement d'un miracle longtemps promis, longtemps attendu, et dont plusieurs générations avaient désespéré de pouvoir jamais constater l'évidence. Chacun semble se demander si tout cela est vrai, s'il n'est pas le jouet d'un de ces rêves qu'autrefois, dit-on, la miséricorde des dieux envoyait aux mortels afin de les divertir doucement d'une souffrance trop rude. Mais voici que les contre-torpilleurs, auxquels les voiliers et les paquebots du commerce ont fait place dans le port, viennent s'amarrer aux bornes du quai, près de la douane qui a remplacé l'ancien fondouck. On peut les voir de près. On suit du regard le va-et-vient des timoniers en vareuse bleue et béret blanc. On entend la voix des officiers de quart, qui dirigent la manœuvre du haut des passerelles de commandement. On voit les gabiers haler sur les câbles; on peut lire à l'arrière des carènes, en lettres de cuivre doré, sur les carapaces métalliques, ces noms grecs que les journaux ont si souvent répétés à propos des longues croisières de cet hiver : *Doxa* (la *Gloire*); *Thyella* (la *Tempête*); *Sphendoni* (la *Baïonnette*); *Aspis* (le *Bouclier*)... Des canots, des baleinières, des youyous se détachent, poussés par la nage vigoureuse des avirons, menant à terre, au rythme des rameurs de la marine royale, les commissaires en quête de provisions, les vaguemestres des équipages à la recherche du courrier. Les bateliers du port s'amusent à reconnaître les grades aux galons d'or et d'argent des casquettes marines, et à déchiffrer les noms des navires sur les bérets des matelots.

Voici venir le soir tiède et parfumé. La lumière, après les heures éblouissantes et chaudes, se fait plus douce, comme pour caresser la terre apaisée, à mesure que s'éteignent les saphirs et les bleuets de la mer. L'ombre des pins, des platanes, des cyprès et des térébinthes s'allonge sur les chemins qui grimpent en zigzag vers les sommets gris-perle ou dévalent en sinuosités vers les grèves blondes. Les sommets inégaux des montagnes d'Asie, dans la vaste échappée des perspectives aériennes, aux arrière-plans, là-bas, en plein ciel, au-dessus d'Érythrée et de Clazomène, sont encore nuancés d'un rose crépusculaire que pâlit, de degré en degré, la métamorphose imperceptible, vaporeuse et comme un peu chimérique des tons atténués et fondus

par l'approche de la nuit. Le soleil décline et va disparaître aux brasiers du couchant. C'est l'instant où, dans toutes les flottes de guerre, on amène le pavillon national, avec le cérémonial réglementaire des « couleurs, » partout, ce salut quotidien au symbole de la patrie vivante, armée pour la défense de ses droits et de son honneur, est un acte profondément émouvant. Ici, en raison des souvenirs qui hantent tous les esprits, et qui s'associent, dans le fond des cœurs, à tant d'espérances neuves, ce rite militaire, solennel et religieux comme une prière du soir, prend un caractère particulièrement touchant et grave. Et, lorsque les couleurs, glissant le long de la drisse d'artimon, en présence de la garde d'honneur qui présente les armes, ont disparu avec le soleil et sont rentrées dans l'ombre jusqu'au réveil du lendemain, les échos de l'île délivrée s'émeuvent aux cadences d'un chant noble et lentement mesuré, que propagent en flots d'harmonie les ondes sonores de la mer. C'est la musique du vaisseau-amiral, qui joue l'hymne national, le cantique du poète Solomos :

Nous t'avons reconnue au tranchant de ton glaive ;
Tes yeux sont doux comme une étoile qui se lève
Sur l'insondable deuil d'un tombeau dévasté ;
Salut ! Nous te ferons de belles fiançailles ;
Après tant de misère et tant de funérailles,
Salut, salut, ô Liberté !

Et maintenant, pour que la fin d'un si beau jour ne menace point de tristesse nocturne l'heureuse insomnie des habitans de cette île qui ne veut pas s'endormir au milieu d'une si mémorable fête, les feux électriques de l'escadre resplendissent ainsi qu'une illumination de féerie. Pas un mât qui n'arbore à sa pointe une aigrette scintillante. Pas une vergue qui ne soit parée d'un collier d'étincelles ou d'une grappe de flammes. Pas un hublot dont la clarté ne soit comparable au rayonnement d'un clair de lune. Pas une vague qui ne berce au langoureux va-et-vient des remous sommeillans un bouquet de feu d'artifice. Les puissans projecteurs du vaisseau-amiral et des croiseurs cuirassés dirigent leurs lueurs sur la ville, entre-croisent leurs faisceaux lumineux, s'arrêtent çà et là, révélant un groupe de maisons, un coin de paysage, une foule massée sur la proue

d'un promontoire qui brusquement sort des ténèbres. A travers les voiles de la nuit sereine, sous l'étincellement céleste des pléiades amies, les longues antennes électriques, dardées au loin, vont chercher, frôler, saisir, jusqu'aux replis des ravines, dans la montagne, les villages qui s'étaient cachés là pendant des siècles de terreur, et qui maintenant sont joyeux d'être découverts. Je songe à une autre flotte qui vint jeter ses ancres au fond de cette même rade, pendant la nuit de Pâques de l'année 1822. Sept vaisseaux de haut bord, huit frégates, sous le pavillon rouge du capitan-pacha, Kara-Ali. Ce fut un mouillage lugubre, silencieux, entouré de l'épouvantable mystère qui annonce les mauvais coups...

C'est ainsi qu'une sinistre vision, souvent évoquée par le prestige souverain de l'art, de la science et de la poésie, se mêle encore aux images du présent, dans cette nuit paisible et rassurante, où les faisceaux lumineux, se rencontrant en forme de croix, dessinent magnifiquement, au-dessus de la terre et des eaux, sous le ciel étoilé qui sourit aux vivans et aux morts, le signe sacré de la Rédemption.

Dimanche, 29 juin.

C'est le matin. Il y a de la joie éparse dans l'aspect des choses, dans les gestes des gens, — mais c'est une joie discrète, une animation tranquille, un enthousiasme profond, où je discerne aisément la sincère candeur d'un étonnement émerveillé. L'île païenne dont les poètes anciens avaient fait le séjour des bienheureux, l'île chrétienne dont l'évêque, en 1822, fut pendu, avec soixante-huit otages, aux vergues du capitan-pacha, l'île de Chio, tour à tour florissante et affligée, semble hésiter encore à croire aux réalités de son bonheur actuel. Six siècles de servitude ont pesé sur le pays, depuis le jour où l'anarchie de l'Archipel, sous le sceptre fragile d'Anne de Savoie, impératrice, veuve d'Andronic le Jeune, ouvrit aux corsaires de la Sérénissime République de Gênes les ports de cette île, trop attrayante pour n'être pas une proie ardemment convoitée!

C'était en 1346... Depuis cette époque, l'habitude de l'humiliation a si durement courbé les têtes, qu'elles hésitent encore à se relever tout à fait. Les descendans des opprimés, les petits-fils des massacrés ont besoin de s'initier à l'accoutumance de

la liberté et presque de se réconcilier avec la vie. Ils voient, dans leurs souvenirs héréditaires, une longue série de condottières italiens, d'émirs sarrasins, de routiers catalans, de pachas turcs. Le pli de l'esclavage est lent à s'effacer des corps et des âmes. Et puis, cette terre, désolée tour à tour par les rigueurs de la nature et par la malice des hommes, montre encore toutes ses blessures. A côté des traces du tremblement de terre de 1881, on voit le contre-coup de l'affreux massacre de 1822. Cette horrible saignée a pour longtemps anémié la population de Chio, méthodiquement décimée par les assassins officiels qui furent expédiés dans l'île pour exécuter les ordres du sultan Mahmoud. L'amiral turc lâcha sur les rivages de cette île, alors riche et prospère, une horde épouvantable de Kurdes, de Lazes, de zeybecks et de bachi-bouzoucks, recrutés parmi les plus féroces peuplades de l'Asie de Gengis-Khan et de Tamerlan. L'escadre du capitan-pacha, ouvrant toutes ses coupées, lâchant toutes ses barcasses, déchaîna une effroyable ruée de tueurs sur les pauvres gens qu'avait marqués la fureur d'un padischah en colère contre les plus paisibles de ses sujets. On sait le reste. Les meilleurs historiens évaluent à un total de vingt-trois mille personnes le chiffre des victimes de ce carnage commandé. Les enfans et les femmes qu'on n'égorgea point furent vendus comme esclaves, au nombre de quarante-cinq mille... J'ai vu dans un charnier, au monastère d'Aghios Minas, à quelque distance du chef-lieu de l'île, un monceau d'ossemens mutilés. On m'a montré des crânes tailladés de cinq ou six coups de sabre : seule, la dernière entaille, plus profonde, avait jeté à terre la malheureuse victime, ainsi hachée. L'horreur des doigts coupés atteste encore l'inutile protestation opposée par l'innocente faiblesse à l'acharnement des bourreaux. Lorsque l'ambassadeur de France à Constantinople, qui était alors le marquis de La Tour-Maubourg, fit parvenir au vicomte Mathieu de Montmorency, ministre-secrétaire d'État des Affaires étrangères, un rapport sur cette atroce tuerie, d'après les informations recueillies sur place par M. David, consul général à Smyrne, et par M. Henri Guys, vice-consul à Chio, une vive émotion se manifesta dans les conseils du gouvernement et à la Chambre des députés, notamment sur les bancs où siégeaient MM. Villemain, de Bonald, Clausel de Coussergues, le comte de Marcellus, le général Foy. On sait que Chateaubriand, qui était alors ambas-

sadeur à Londres, écrivit dès ce temps-là quelques-unes des nobles pages qui ont éveillé, en faveur de l'hellénisme meurtri et de l'humanité outragée, le génie naissant de Victor Hugo.

Aujourd'hui, l'attitude des habitans de cette île ensanglantée et dépeuplée révèle encore une visible hérédité d'épouvante, Le souvenir de l'inoubliable panique pèse comme un cauchemar sur l'allégresse des temps nouveaux. Hier, ces braves gens étaient encore des *raïas*, soumis à l'humiliant impôt du *kharadj*. Une longue plainte ancestrale gémit encore au fond de leurs âmes. C'est pourquoi, malgré la joie intense qui fait battre ici tous les cœurs, il est évident que les lèvres n'osent pas exprimer tout à fait ce que chacun éprouve au fond de soi. Si ce n'était pas vrai, pourtant, tout ce que l'on voit aujourd'hui?... Si la servitude six fois séculaire allait revenir?... On dirait que ces questions obsèdent parfois d'une appréhension secrète les esprits déconcertés et les voix hésitantes. Délivrée depuis plusieurs mois déjà, l'île de Chio n'ose pas encore, dirait-on, croire à sa délivrance. C'est pourquoi le maire, autrement dit le « démarque » du chef-lieu encourage ses administrés. Lorsqu'ils crient avec indolence et d'un air un peu las, sous le soleil qui chauffe cependant leurs têtes pensives de convalescens, le bon démarque les anime de son geste paternel, les anime de sa voix cordiale, donne la mesure et le ton, comme un chef d'orchestre :

— Allons, mes enfans, criez donc bien fort, puisque vous en avez envie! Φωνάζετε, παίδια!...

Rassurés par cette admonestation municipale, les insulaires de Chio se décident enfin à crier sans crainte : *Zitô!*... C'est un long cri de joie, une acclamation à la fois tendre et formidable, l'explosion d'un sentiment longtemps comprimé et qui enfin éclate. C'est l'initiation à l'espérance nouvelle. C'est le premier salut à la liberté, après tant d'années, tant de siècles, où ce malheureux pays fut en quelque sorte stupéfié par la terreur. La voix des hommes se mêle en chœur à la voix des femmes et des enfans, aux bénédictions chevrotantes des vieillards, pour répéter, sur le passage de ces gens de guerre, qui sont des messagers de paix :

— Vive notre navarque!

— Vive notre flotte!

— Vivent nos marins!

Si nous étions en Crète ou à Samos, quelle mousqueterie!

Que de fusillades et de pistolades! Mais nous sommes dans une île pacifique. Pour voir le défilé du cortège qui va se rendre processionnellement à l'église métropolitaine, la foule se range, en double haie, le long des rues étroites où l'on a disposé des arcs de triomphe en verdure, des tapis et des voûtes de feuillage, des palmes en éventail, des couronnes de fleurs, entourant d'une décoration multicolore et embaumée les effigies du roi Georges et du roi Constantin, les portraits de M. Venizelos et de l'amiral Coundouriotis. Le cortège s'avance sur une jonchée de fleurs, jetées à pleines corbeilles. Aux fenêtres pavoisées, aux balcons enguirlandés, on voit sourire des visages de femmes dans l'encadrement des persiennes ouvertes et des volets déclos, briller d'admirables yeux noirs. Une molle et douce pluie de roses, d'œillets, de jasmins tombe des mains tendues au-dessus de ces passans dont l'apparition est un heureux présage. On respire l'odeur des feuilles du citronnier et de la fleur d'oranger. C'est un triomphe charmant. On y remarque l'expression d'un grand respect, amicalement tempéré par une familiarité affectueuse. Et c'est un spectacle très agréable à l'œil, que ce défilé d'uniformes blancs, impeccablement corrects, parmi cette ornementation naïvement inventée par la fantaisie d'un peuple heureux d'être enfin délivré.

La modestie de l'amiral, à qui s'adressent tous ces témoignages de l'allégresse nationale, est un trait à noter parmi tant de détails, recueillis au passage, au hasard des rencontres.

Le commandant en chef de l'escadre de la mer Égée aimerait mieux, sans doute, être à son poste de combat qu'à cette place d'honneur. Comme la plupart des gens très braves devant le danger, ce vaillant homme de mer, ce fils d'une lignée de brûlotiers d'Hydra est timide en présence d'un discours à entendre ou à faire. Cette rumeur d'ovation le gêne, l'étonne et semble quelque peu le déconcerter. Il s'y prête cependant, avec beaucoup de bonne grâce, parce qu'il sait tout le plaisir que procure aux populations de l'Archipel la présence de sa flotte longtemps attendue. Il sourit, d'un sourire discret, très doux, qui est comme l'expression voilée et muette de la profonde satisfaction qu'il éprouve à voir se réaliser ainsi, sous ses yeux, le grand rêve national et populaire, l'idée impérissable qui, de siècle en siècle, de génération en génération, a soutenu la foi et l'espérance des opprimés, en leur donnant la

force de croire malgré tout, et d'espérer quand même, alors que tout le monde, autour d'eux, désespérait de leurs destinées. Et c'est vraiment beau, c'est tout à fait émouvant, ce spectacle d'un chef de guerre qui entre ainsi en pacificateur chez ses frères affranchis, et qui reçoit avec cette simplicité affable et sérieuse les justes témoignages de la reconnaissance publique.

Détail touchant. La fille de l'amiral, qui depuis le commencement de la campagne navale n'a pas pu voir son père, est venue, ces jours-ci, de Londres, pour prendre part à ces réjouissances passionnées. C'est une jeune fille jolie et gracieuse à souhait. Elle accompagne son père, marche à côté de lui, avec une simplicité souriante, à la tête du cortège triomphal. Sa présence donne à cette pompe le caractère presque intime d'une fête de famille. Elle est naïvement heureuse de voir toutes ces fleurs effeuiller sur son passage leurs corolles parfumées, tous ces cœurs s'unir dans le même sentiment de plaisir et de gratitude, toutes ces voix pousser des acclamations en l'honneur du nom paternel.

Ainsi précédé, suivi, accompagné de tous côtés par une foule innombrable, tandis que les enfans des écoles chrétiennes, sous la conduite d'une élite d'instituteurs patriotes, chantent de tout cœur et à pleine voix l'hymne national des Hellènes et les refrains héroïques de l'Épire souffrante ou de la Macédoine captive, le cortège s'arrête aux propylées de la basilique, sous les arcades d'un narthex peint en bleu céleste. Cloches et clochettes sonnent en joyeux carillons. Le métropolite de Chio, Mgr Hiéronyme, est là en habits pontificaux, la tiare en tête, la crosse en main, pour recevoir l'amiral et les officiers de la marine royale hellénique. La tradition ethnique de l'hellénisme unit étroitement la religion à la patrie, et veut que l'Église, dans les heures radieuses comme dans les jours sombres, prenne sa part des grandes émotions de l'État.

Le pittoresque décor du christianisme oriental tout étincelant de cierges allumés, de mosaïques scintillantes et d'icones ornées de pierreries, rehausse de toutes les splendeurs d'une très ancienne liturgie byzantine l'actualité de cette scène. Le cortège entre dans l'église illuminée, pavoisée pour un *Te Deum*. Les orgues font entendre un chant de joie, auquel s'associent les voix graves des archidiacres, les voix aiguës des enfans de chœur. L'encens fume dans des cassolettes d'argent et d'or.

La foule envahit la basilique métropolitaine pour assister à la *doxologie* qui sera la consécration de la victoire. Je comprends le mot « église, » qui veut dire « lieu d'assemblée, » en voyant le peuple entrer dans la vaste nef, où s'établit tout à coup, après le tumulte ensoleillé du dehors, un émouvant silence, qui s'harmonise avec l'ombre des voûtes et avec le recueillement mystique des figures peintes sur l'iconostase. Face à face, l'un assis à gauche du sanctuaire et du tabernacle, dans une sorte de chaire entourée d'une balustrade, l'autre installé sous un dais dans sa cathèdre épiscopale, l'amiral et le métropolite ont échangé un long regard muet. Le pasteur du troupeau longtemps captif semblait dire en cette méditation éloquemment silencieuse : — Voici l'échéance longtemps attendue par ceux qui jusqu'à présent n'ont vécu que d'un aliment moral et d'une nourriture spirituelle. Sans puissance effective, dépourvu de tout moyen matériel d'imposer son autorité, souvent exposé aux pires injures et aux plus cruelles représailles par la ténacité de sa propagande patriotique, ce clergé a su maintenir intacte, au fond des âmes, comme un dépôt idéal et inaliénable, l'espérance aujourd'hui réalisée. Nous subsistons parce que nous avons résisté. L'épreuve imposée par Dieu à la chrétienté d'Orient, comme une punition pour les péchés de Byzance, est terminée.

Sous la bénédiction épiscopale du vénérable prélat, toutes les têtes s'inclinent. C'est un instant d'unanimité chrétienne, où l'on voit que la force morale est la première garantie de la puissance matérielle. Heureux les peuples chez qui une longue communauté d'idées et de sentimens a fait de la fraternité religieuse une concorde nationale ! On ne connaît pas ici la manie de l'anticléricalisme. La reconnaissance des Hellènes envers leur Église est proportionnée aux services rendus à la cause populaire par les autorités ecclésiastiques. Chez eux, l'instituteur et le prêtre sont d'accord pour exalter la grandeur du devoir militaire. La défense de la foi se confond avec les revendications de la patrie. Les épées des officiers et les crosses des évêques montrent d'un geste unanime le chemin de la victoire.

Je regarde l'amiral, qui est debout, en face de l'évêque, au milieu de son état-major. Il porte avec une aisance toute juvénile la tenue d'été de la marine hellénique. Il est tout blanc, depuis la pointe de ses souliers de toile jusqu'à la coiffe de sa

casquette de drap. Son grade est indiqué simplement, sur l'épaule, par une étroite bande d'étoffe noire, où sont brodés en or les insignes du haut commandement. Le commandant en chef de l'escadre de la mer Égée, étant aide de camp du Roi, porte des aiguillettes d'or sur sa tunique blanche. Il n'a point d'autre décoration que la croix du Sauveur, fixée en sautoir à la cravate bleue des commandeurs de l'ordre royal hellénique. L'ensemble de cette tenue est à la fois sévère, avenant, fort distingué.

Les intrépides officiers qui, pendant plus de six mois de navigation hivernale, ont mené à bord des cuirassés ou des contre-torpilleurs de l'escadre chargée de fermer l'Hellespont, la rude campagne de la mer de Thrace ont un air grave et recueilli.

Je les vois défiler lentement un à un, baisant respectueusement, au passage, l'icone présentée aux fidèles par le métropolite. Celui-ci aperçoit dans l'assistance un Français, un défenseur sincère de l'hellénisme, venu en ami et aussi en curieux, et cherchant un coin pour voir sans être vu. Mais Mgr Hiéronyme a une telle autorité naturelle dans l'attitude, dans le regard, dans le geste, qu'on ne peut se dispenser de lui obéir, même si l'on n'est pas un des paroissiens ordinaires de sa cathédrale. Bon gré mal gré, d'un geste péremptoire, il me fait asseoir à la première place, à sa droite. Je puis ainsi voir de près cette belle figure sacerdotale, empreinte d'énergie militante et d'impérieuse bonté. Avec sa large barbe grisonnante, ses épaules trapues, son encolure râblée, sa carrure puissante, Mgr Hiéronyme ressemble à un de ces patriarches guerriers qui, dans les angoisses de l'empire chrétien d'Orient, assistèrent de leurs conseils et fortifièrent par l'exemple de leurs vertus combatives les souverains de la dynastie macédonienne, un Jean Zimiscès, un Nicéphore Phocas, ou l'héroïque empereur Basile II, surnommé le Bulgaroctone. Son aspect aurait même une rudesse toute martiale, si dans la lumière de son regard bienveillant et dans la sérénité de son éloquence patriotique et chrétienne on ne lisait clairement la mansuétude d'une âme éprise de pacification évangélique. Je suis profondément reconnaissant au digne métropolite de Chio, pour les nobles paroles qu'il a consacrées en cette circonstance solennelle, devant cet auditoire exceptionnel, à la louange de la France. C'est apparemment le

glorieux privilège de notre nation, que rien de grand ne puisse s'accomplir en ce monde sans que son nom soit prononcé. J'ai entendu ce nom, publiquement associé par une poignante prédication à la joie de tout un peuple, retentir dans cette basilique métropolitaine de l'Archipel, comme un symbole de délivrance et comme un signal de résurrection. J'ai vu, à ce moment, combien rayonne le génie bienfaisant et secourable de notre patrie, et comment on ressent, à l'heure des crises décisives où l'histoire se confond avec la poésie dans le dénouement d'un grand drame, les palpitations de son généreux cœur.

J'apprends à mieux connaître mon pays en voyant ce qu'il représente aux yeux des populations chrétiennes qui, après un long servage, ont pu enfin goûter les fruits savoureux de la liberté. Vraiment, il n'y a pas dans le moindre îlot de cet Archipel, enfin délivré d'une sujétion séculaire, un seul raïa libéré qui ne se croie redevable d'un tribut de reconnaissance envers le peuple français, considéré partout comme un peuple libérateur. Notre histoire a laissé dans la mémoire des hommes un tel sillage de gloire, que les assauts de la fortune adverse n'ont jamais pu effacer, au cours des siècles révolus, cette trace lumineuse. Le plus humble des enfans de la France maternelle bénéficie à toute heure, en tout lieu, d'un héritage immatériel et sacré. C'est comme un capital, accumulé par le prodigieux labeur de ceux qui nous ont précédés dans la vie, et qui continuent d'ennoblir notre existence par l'invisible tutelle de leurs inestimables bienfaits. Je tiens à m'expliquer à moi-même ce que je vois et ce que j'entends ici... Est-ce qu'il n'y a pas, dans ce spectacle d'aujourd'hui, un évident ressouvenir des Français d'autrefois ? Est-il nécessaire d'être un historien spécialement versé dans l'étude des générations défuntes, pour savoir qu'un bon Français, attiré vers l'Orient par son goût des voyages avant d'y être fixé par les malheurs de sa vie, messire Jacques Cœur, natif de Bourges, en son vivant maître des monnaies, argentier du roi Charles VII, compagnon d'armes des plus célèbres capitaines français, tels que Dunois, Xaintrailles, La Hire, ensuite capitaine général du pape Nicolas V contre les Infidèles, vint mourir à Chio, le 25 novembre 1456, et que sa dépouille mortelle fut ensevelie ici même en l'église des Cordeliers?... J'ai appris aussi, en lisant des livres d'histoire, que le marquis de Nointel, ambassadeur du roi Louis XIV auprès de

la Sublime Porte, vint ici, en 1673, avec son fidèle secrétaire, Antoine Galland, futur traducteur des *Mille et une Nuits*, et que les habitans de l'île profitèrent de sa présence pour célébrer des fêtes à l'occasion du siège de Maëstricht et en l'honneur du marquis de Vauban qui s'était emparé de cette place forte... Enfin, l'un des officiers d'ordonnance de l'amiral me disait, ce matin même, que l'on peut trouver encore à Chio quelques vieillards qui se souviennent d'avoir vu, tout enfans, le colonel Fabvier. Cet intrépide philhellène, qui avait juré de « tout donner avec plaisir » pourvu « qu'il en retournât quelque chose à la gloire du nom français, » débarqua ici, avec une troupe de volontaires, dans la matinée du 28 octobre 1827. C'était un survivant des grandes épopées, un véritable chevalier sans peur et sans reproche. Pendant deux mois, n'ayant qu'une petite batterie de quatre canons contre cent cinquante bouches à feu, il assiégea la citadelle occupée par le gouverneur Yousouf pacha. Il aurait péri dans cette entreprise héroïque, si M. Gaultier de Rigny, capitaine de vaisseau, commandant notre station navale du Levant, ne lui eût envoyé au port de Mesta un navire, la *Fleur-de-Lys*, où il ne voulut prendre passage qu'après avoir fait embarquer les proscrits et les fugitifs qui avaient cherché un refuge dans son camp. Toutes ces images, évocatrices d'un passé lointain ou récent, me parlent d'une tradition française qui, jusque dans les visions d'aujourd'hui, se maintient et se continue.

J'entendrai longtemps la voix de cet évêque, disant aux fidèles de son diocèse, groupés debout, autour de lui, pour ce service d'actions de grâces : « Mes frères, n'oubliez jamais, dans vos prières et dans vos méditations, d'unir au nom de la Grèce le nom de la France. L'une est votre patrie réelle, l'autre est en quelque sorte votre patrie idéale. Ne les séparez jamais l'une de l'autre. Elles sont inséparables, étant unies pour toujours par les liens d'une fraternité indissoluble. » A l'appel de l'évêque, la foule a répondu, dans l'église, par le cri de : « *Zitô i Gallia!* Vive la France ! » Je voudrais, dans cette relation véridique, propager l'écho de cette cordiale acclamation.

Le *Te Deum*, la « doxologie, » comme on dit ici, s'achève *in hymnis et canticis*. L'arome de l'encens se mêle à l'odeur de la cire, monte en spirales de fumées bleues et de senteurs suaves vers les voûtes de l'abside étoilée où apparaît, nimbée

d'auréoles qu'enlumina le pinceau rituel d'un imagier byzantin, précurseur de Giotto, la figure douce du Bon Pasteur portant l'agneau pascal. La clarté des vitraux et le flamboiement des cierges font chatoyer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sur les métaux ciselés et le cristal à facettes, sur les tissus historiés des ornemens ecclésiastiques et des vêtures sacerdotales. Un symbolisme compliqué, raffiné, à la fois naïf et ingénu, multiplie en miniatures multicolores, sur la soie des dalmatiques, des chasubles et des étoles, sur l'orfroi des chapes, sur les émaux des mitres et des tiares incrustées d'améthystes, de rubis et de topazes, les emblèmes et les allégories où se stylisa, en se fixant comme dans l'imagerie des mosaïques, la doctrine visionnaire des théologiens de Byzance. On voit s'épanouir des floraisons de féeries, s'ouvrir des ailes d'oiseaux et d'anges, frissonner des essaims d'abeilles, s'entre-croiser des losanges, rayonner des étoiles et des roses, perler des larmes, flamboyer des soleils, à travers la trame des étoffes brochées d'orfèvrerie et parmi les reflets de l'or ou de l'argent qu'incendie l'éclat des gemmes précieuses. L'église, remplie d'une foule de fidèles en rangs pressés, se pavoise de drapeaux bleus et blancs, dont le taffetas ondule sous la coupole d'azur, constellée de points d'or. On a suspendu partout des banderoles de toutes les couleurs, avec des devises brodées en l'honneur des braves marins qui sont les hôtes de la ville et les libérateurs de l'Archipel. Le parfum des fleurs récemment cueillies rafraîchit l'odeur des aromates brûlés dans des cassolettes que balance le geste rituel des enfans de chœur. Les hymnes psalmodiées par la maîtrise de la cathédrale métropolitaine sont empruntées aux plus anciens antiphonaires de l'Église chrétienne d'Orient. Ces chants liturgiques semblent avoir gardé l'accent du christianisme primitif. Mais ils ont aussi des sonorités antiques. Ils sont scandés par des rythmes qui ont réglé peut-être les calmes modulations du chœur, la strophe, l'antistrophe et l'épode, aux temps lointains où la célébration nationale des jeux dramatiques et lyriques, auprès de l'autel du théâtre de Dionysos, chez les Athéniens, était une liturgie à la fois civique et religieuse. Dans le domaine de l'hellénisme, tant de fois saccagé par les Barbares, aujourd'hui encore encombré de débris par l'écroulement des temples en ruines et par la débandade des peuples en détresse, tout semble se transformer de fond en comble, — et, en réalité, rien

ne change tout à fait. Quelles émouvantes évocations suscite dans l'esprit des témoins de ces actualités pathétiques la continuité d'une si longue histoire! Depuis l'époque reculée où Egertios fonda le port de Chio, en face du golfe de Clazomène, l'hellénisme a fait de ce pays un de ses séjours de prédilection. La race antique s'est fortement établie sur ce sol, résistant aux agressions brusques des conquérans ou à l'invasion lente des métèques. Les syllabes millénaires des dialectes d'Ionie sonnent encore, à la façon d'une gentille musique, sur les lèvres des femmes de ce pays, après quinze siècles de vicissitudes historiques et légendaires. Fustel de Coulanges a retrouvé ici, dans l'euphonie du grec moderne, toutes les beautés du grec ancien. C'est la même harmonie, la même souplesse d'expression, la même richesse de nuances. Tous les noms des villages de cette île, Coronée, Élatée, Livadie, Delphinion, ont des origines vénérables et des sonorités charmantes. Et ce n'est point seulement par l'influence des écoles que s'est maintenue ainsi la grâce impérieuse du langage des ancêtres. La première école hellénique de Chio, foyer de propagande évangélique et nationale, date seulement du XVIIIe siècle. Auparavant, c'est la tradition orale qui a maintenu l'intégrité du parler natal. Ici, chaque paysan est un helléniste spontanément dévoué à la conservation de cet héritage inaliénable. C'est pourquoi le discours de l'évêque, en ce jour de fête, a été si bien compris par cet auditoire, qui répond, dans l'église même, par d'enthousiastes acclamations... *Zitô!... Zitô!...*

Et maintenant, Mgr Hiéronyme, ayant quitté sa chape dorée, sa tiare étincelante et sa houlette incrustée de pierres précieuses, ne gardant de ses ornemens que la croix pectorale qui brille sur sa robe noire, devient le plus simple et le plus affable des maîtres de maison, pour nous faire entrer chez lui, dans sa résidence épiscopale, et pour nous offrir, à la mode du pays, le *glyco*, les aiguièrès d'eau pure, les cigarettes levantines, les petites tasses de café savoureux et parfumé, toutes les exquises douceurs qui donnent un goût particulier à l'hospitalité orientale. Nous sommes nombreux, dans cette grande salle spacieuse et claire, assis sur les divans du vénérable prélat, qui se multiplie avec beaucoup de bonne grâce, afin de faire honneur à tous ses invités. Il me fait asseoir tout près de lui, à côté de l'amiral, et je suis confus autant que touché de cette nouvelle

attention, dictée par une politesse si délicatement obligeante. Les serviteurs de l'évêché s'avancent vers nous, avec un respect discret, plein d'onction ecclésiastique. Ils ont un pas feutré, silencieux. Ils semblent glisser plutôt que marcher sur la toison multicolore des tapis moelleux et sur la peluche des carpettes où s'enfonce doucement le cuir souple de leurs sandales. Ils s'inclinent, font la révérence en apportant les plateaux d'argent ciselé où l'on voit, parmi des miroitemens de métal poli, le loukoum aux pistaches et à la vanille voisiner avec des confitures de cédrat et de roses. Nectar et ambroisie. On prend une cuillerée de ceci, un morceau de cela. On se parfume la bouche avec une quintessence de fleurs ou avec une pastille aromatisée de miel. Ensuite, on se rafraîchit en buvant une gorgée de cette eau cristalline qui vient des sources froides et des rochers granitiques du mont Saint-Élie, et dont les insulaires de Chio sont très friands. Enfin, on déguste du moka dans des tasses de porcelaine fine, on fume un tabac léger, on cause. L'amiral, très gai, très riant, plus enclin à la simplicité qui sied aux entretiens familiers qu'à la gravité inséparable des cérémonies officielles, complimente une dame que l'on vient de lui présenter, et qui est habillée de linon, chapeautée de rubans, de fleurs et d'aigrettes, chaussée de bottines à hauts talons, gantée de suède beige, — une Parisienne ou une Athénienne de l'Archipel.

— Et moi aussi, madame, lui dit-il aimablement, je me sens ici presque dans mon pays natal. Ma mère était native de Chio et me parlait souvent de son île.

Cette scène est comme une reconnaissance d'anciens amis qui se retrouvent après une longue séparation. J'y remarque des traits qui forment un agréable contraste avec la cérémonie religieuse à laquelle nous avons assisté tout à l'heure. On va et vient dans cette salle ouverte. Les groupes s'attarderaient volontiers en des propos affectueux. On ne craint pas de parler à cœur ouvert. La contrainte ancienne a cessé de peser sur les entretiens que surveillait, hier encore, l'inquisition d'une police ombrageuse et taquine. Les langues se délient, les esprits sont libérés. On respire enfin. On est heureux de vivre. L'effort des générations qui ont tant travaillé pour s'unir sans cesse à l'œuvre de la culture européenne aboutit maintenant aux plus heureux succès. J'aperçois, dans la société qui m'entoure, plu-

sieurs professeurs du gymnase hellénique de Chio. Ces honnêtes universitaires en redingote noire avaient leur place marquée ici, tout près des brillans officiers de la marine royale. Ne sont-ils pas les propagateurs obstinés de l'idée nationale, les infatigables ouvriers du rêve séculaire qui, sous nos yeux, se réalise en un spectacle que les plus audacieux défenseurs des revendications helléniques et chrétiennes n'auraient pas osé prévoir? Les maîtres de la jeunesse ont ainsi préparé la voie aux chefs des armées. L'intelligence hellène, longtemps accablée par la brutalité du fait accompli, désignait, par un geste invisible, la route future des vaisseaux libérateurs.

Tandis que ces pensées me sont suggérées par la satisfaction des sourires épanouis et par l'entrain des conversations joyeuses, voici que, sous les fenêtres de l'évêché, sur la place qui s'étend devant la basilique, le peuple assemblé s'impatiente. Le moment est venu de retraverser la foule, pour aller à la *démarchie* (hôtel de ville) où l'amiral est attendu. Mgr Hiéronyme se lève, et se met en marche, s'appuyant sur son bâton pastoral, en tête de la procession. Combien j'aimerais à connaître le nom de la gracieuse fillette au visage de figurine qui m'a donné un bouquet composé de fleurs rouges, blanches et bleues, résumant ainsi dans une offrande fleurie les trois couleurs du drapeau français! Je remarque, en passant, l'extrême jeunesse et l'air énergique des institutrices qui ont mobilisé cette troupe de belles enfans, vêtues comme des demoiselles d'Occident, ces écolières au teint mat, aux yeux de jais, aux magnifiques cheveux tressés en longues nattes, roulés en torsades ou épars en boucles sombres sur la blancheur des collerettes candides. Un splendide rayonnement de soleil, répandu sur la terre et sur les eaux, sous la vaste coupole du ciel bleu, avive cette ravissante vision d'une race renouvelée, ardemment désireuse de recommencer à vivre en ce lieu assombri naguère par la hantise de la plus horrible mort. Les garçonnets des écoles sont alignés par rangs et par files, en bataille, sous la conduite des instituteurs et des sous-maîtres. Ils font le salut militaire et poussent des acclamations : *Zitô*,... *Zitô*... Quelques-uns de ces petits insulaires ont des voix suraiguës et perçantes, dont le son pénètre dans les oreilles à la façon d'une vrille. Mais toutes ces gentilles frimousses de bambins éveillés font plaisir à voir.

Halte à la nouvelle démarchie, qui servait autrefois de

konak au gouverneur turc. L'amiral, ayant toujours à sa droite l'évêque du diocèse, gravit les degrés du perron. Un poste de soldats d'infanterie, baïonnette au canon, rend les honneurs. Nous entrons dans une salle éclairée par les verrières d'un large fenestrage où la lumière abonde. Au fond, un large bureau massif, carré, solidement établi. Je me souviens d'avoir vu jadis, en cet endroit, un étrange mufti, haut enturbanné, qui fumait un narghileh comme au temps où le Grand Turc n'avait d'autre souci que de guerroyer contre la République de Venise. A présent, je remarque, sur le mur même où s'adossait le sofa du mufti, un appareil téléphonique. Et juste à ce moment, on entend tinter la sonnerie du téléphone. La vibration stridente, trépidante insiste. Le capitaine de vaisseau Théodoraki, gouverneur de Chio, prend les récepteurs de nickel et répond brièvement à l'interlocuteur lointain.

Les autorités locales, présentées par le nouveau gouverneur, viennent saluer l'amiral. Voici d'abord le conseil municipal ou, comme on dit ici, la *démogérontie*. Les démogérontes sont presque tous chrétiens. Quelques-uns d'entre eux sont musulmans. A ceux-ci, peut-être inquiets, craintifs, redoutant on ne sait quelles représailles, l'amiral adresse des paroles rassurantes.

— Vous n'avez rien à craindre, leur dit-il. Les autorités helléniques ont apporté ici la civilisation et la paix. Vous avez exactement les mêmes droits que les autres citoyens. Travaillez en paix. Vos biens sont sous la protection de nos armes. Vous ne serez pas inquiétés dans l'exercice de votre religion.

Ces paroles, prononcées en grec, sont parfaitement comprises par les démogérontes musulmans. Dans l'île de Chio, comme en Crète, à Samos, à Rhodes, à Mytilène, la plupart des Osmanlis savent le grec. Ceux que je vois ici ont de bonnes figures honnêtes et souriantes, de gros yeux placides, presque enfantins, une allure modeste et soumise, des gestes déférens et dignes, une tranquillité fataliste et résignée. Ils saluent à l'orientale, en faisant semblant de porter de la poussière à leur cœur, à leurs lèvres, à leur front. Leur costume n'est point pittoresque. Ces archontes mahométans sont, presque tous, redingotés de noir, à la mode des hommes d'État de la Jeune-Turquie. L'habitude du fez rouge est la seule concession qu'ils fassent encore à une couleur locale depuis longtemps abandonnée par leur tribu. Ah! le mufti que j'ai vu dans ce même lieu, au temps

de mon premier voyage, était plus exotique. Je me rappelle son turban vert et blanc, son caftan réséda, sa veste cerise, et les plis que faisait, sur ses jambes croisées, sa large culotte bouffante à la zouave. Aujourd'hui, les effendis de la hiérarchie officielle ont perdu la coutume de s'asseoir sur des sofas à la manière des scribes de l'ancienne Égypte. Ils sont entravés dans des vêtemens étroits où ils semblent n'avoir plus la liberté de leurs mouvemens. Où sont les mystérieux pachas d'autrefois, traîneurs de pantoufles nonchalantes ? Et les beys romantiques dont le yatagan damasquiné se recourbait à la façon du croissant de l'Islam ?... Il faut avouer qu'un bachi-bouzouck, vêtu de cheviotte, de molleton ou d'alpaga par les commis voyageurs en confections qu'expédie aux Échelles du Levant l'industrie européenne, semblera toujours moins inquiétant que le zeybeck accoutré d'un caftan de drap zinzolin et enturbanné de mousseline à ramages. On suppose qu'étant habillé comme un monsieur quelconque, il ne massacrera plus personne. Il n'infligera plus aux giaours la bastonnade sur la plante des pieds. C'est déjà un très appréciable progrès.

Les habitans de Chio sont unanimes à déclarer qu'ils jouissent en ce moment d'une tranquillité parfaite et d'une complète sécurité. Cette satisfaction, dont j'ai recueilli, çà et là, le véridique témoignage, est due aux fonctionnaires civils et militaires que le gouvernement hellénique a chargés d'administrer cette terre naguère soumise au vali ottoman du vilayet de Djezaïri Bahri Sefid. Ces nouveaux fonctionnaires portent des titres très simples, généralement empruntés aux cadres de l'administration française. Ce sont, par exemple, des ingénieurs des ponts et chaussées ou des mines, formés par les écoles techniques du royaume de Grèce, et dont plusieurs ont achevé en France leur éducation professionnelle. Ce sont de jeunes magistrats qui ont pris leurs grades à l'université d'Athènes, et qui sont venus ici pour installer à la place de la justice étrange de l'ancien *medjliss* un tribunal de première instance et une justice de paix. La police, la gendarmerie, tout était à réorganiser dans ce pays délaissé ou ravagé. L'ouvrage ne manquera pas à ce personnel plein de zèle et d'ardeur. L'île de Chio, bouleversée par un tremblement de terre qui effondra son sol en maint endroit, manque de routes. On ne peut accéder aux bourgs et aux villages de l'intérieur que par des pistes mal tracées, gros-

sièrement empierrées çà et là, tourbillonnantes de poussière en été, creusées d'ornières en hiver. Les récoltes des olivettes, la gomme de l'arbre à mastic, principale richesse de l'île, les oranges, les citrons, les amandes, les raisins de ces vignes fameuses dans l'antiquité, qui furent vantées par Aristophane, arrivent malaisément aux ports de Castro, de Langada et de Mesta.

— L'île, me dit un jeune ingénieur, gagnera cent pour cent lorsqu'elle sera desservie par des routes carrossables, traversée par des réseaux de chemins de fer, sillonnée par des lignes de tramways.

— De tramways?

— Eh! mon Dieu, oui, cher monsieur. Et même nous méditons (que les dieux de l'Olympe nous le pardonnent!) un service d'autobus... et des chemins de fer! Chio est fertile en produits de toute sorte. Beaucoup de ces produits se perdent, faute de moyens d'exportation. Il y a ici des minoteries, des tanneries, des moulins à huile, des distilleries de raki. Le nombre de ces établissemens doublera lorsque notre outillage économique, comme vous dites en Europe, sera suffisant. Et puis, nous aurons à reboiser les montagnes dénudées et les hautes vallées dont l'aspect désolant n'a pas manqué de frapper votre vue lorsque vous avez aperçu, du large, les falaises rocheuses de Chio... Eh! oui, Chio est montagneuse, Χίος παιπαλόεσσα, comme disait Homère. Mais nous croyons qu'aux temps antiques c'était aussi une île forestière, comme Thasos. Sur tous les points qui ont résisté aux incendies allumés par les bergers ou à la hache des charbonniers qui ont mis en fuite les Dryades, nous voyons pousser des bouquets de pins, des châtaigneraies, des touffes de térébinthes...

Tandis que les autorités civiles et militaires sont présentées à l'amiral, selon l'ordre réglé par le protocole, j'ai le plaisir de causer pendant quelques instans avec un autre ingénieur, aussi aimable et non moins documenté.

— Nous avons l'intention, me dit-il, de faire venir ici très prochainement des prospecteurs, chargés d'étudier les ressources minières de l'île. Nous la savons riche en fer, en cuivre, en manganèse, en marbre, en porphyre. Mais jusqu'ici aucun de ces gisemens n'a été convenablement exploité...

Cependant l'audience officielle a pris fin. Le défilé des fonc-

tionnaires est terminé. Je remercie mes obligeans interlocuteurs. Le cortège se remet en marche vers le port, à travers une foule empressée, qui semble s'accroître de minute en minute. C'est une véritable panégyrie. On est venu de tous les bourgs, de tous les villages, de tous les hameaux de l'île. Je vois, mêlés aux citadins du chef-lieu, les chevriers du mont Korakari, les laboureurs du Cambos, les pêcheurs de Cardamyle et de Catophana. Les femmes, les jeunes filles de Tholo-Potami, d'Olympi, de Pyrghi, de Nénita, de Calimasia sont reconnaissables à leur barrette blanche, allongée, amincie à droite et à gauche comme un chaperon à deux pointes. Ces belles paysannes se tiennent par la main sans rien dire. Brunies, comme les contadines de la campagne romaine, par le hâle de la mer et de la montagne, elles ont des lèvres vermeilles, une taille de déesse, des traits réguliers de statues vivantes. Leur costume est singulier. D'où vient cette coutume de se draper la poitrine, sans corset ni lacet, sous les plis d'une sorte de gorgerin en forme de péplos très souple, teint de carmin, de violet, de mauve? Est-ce un legs des lointaines olympiades où le sculpteur Boupalos de Chio et son frère Athénis, fils d'Archermos, commencèrent à modeler des figures pareilles aux très anciennes effigies que les vieux maîtres des ateliers archaïques ont dédiées aux divinités de Délos et de l'acropole d'Athènes? Est-ce une mode importée dans les îles de la mer Égée par les femmes de ces podestats et de ces banquiers des sérénissimes républiques de Venise et de Gênes, qui firent, comme on sait, des incursions guerrières et des affaires coloniales dans ces parages enchanteurs? Quoi qu'il en soit, on s'attarderait à regarder en détail, pour le plaisir des yeux, tous les petits tableaux dont se compose l'ensemble du spectacle offert ici, comme dans les réjouissances de Lemnos, de Mytilène, de Thasos, aux visiteurs de l'Archipel en fête. Incomparable vertu de la liberté reconquise et de la nationalité retrouvée! Un sentiment nouveau ou renouvelé anime enfin ces visages longtemps moroses. Un mouvement de joie, que l'on avait désappris parmi tant d'épreuves, délie le geste, allège la démarche, varie l'allure de ce peuple délivré. Je vois un jeune père, qui hausse son enfant sur ses épaules, au-dessus des têtes innombrables de la multitude, comme pour l'exalter au niveau d'un triomphe inouï. Plus loin, une vieille grand'mère pleure de contentement en voyant ses petits-enfans prendre part à cette fête de la patrie

renaissante. Une jonchée de feuillage frais s'étend sur le sol, comme un tapis aux nuances printanières, pour accueillir cette procession populaire qui retourne au port, sous une averse de fleurs, et que guide l'autorité chrétienne d'un chef religieux. L'évêque est toujours en tête du cortège. Il marche avec beaucoup de dignité, la main droite appuyée sur la pomme d'argent de sa haute canne d'ébène. On lui cède le pas. C'est lui qui reconduit l'amiral et l'état-major de l'escadre jusqu'à l'embarcadère où accoste la vedette de l'*Averof* au milieu des embarcations envoyées par les autres navires mouillés en rade. J'entends des acclamations :

— Vive la flotte !

— Vive notre navarque !

— Vive notre évêque !

Et soudain, devant la mer couleur de fleur, où la beauté du jour ennoblit comme un mirage de paradis la vision de l'Asie toute proche, au-dessus des rumeurs et des murmures de cette foule vibrante, un cri s'élève, aussitôt répété, multiplié, en français et en grec, par des milliers de voix :

— *Zitô i Gallia!...* Vive la France !

GASTON DESCHAMPS.

LA CULTURE MORALE A L'ÉCOLE

DU VILLAGE

Nous avons déjà suivi la vocation du petit paysan gascon à l'école du village (1). Nous y revenons aujourd'hui pour nous occuper de sa culture morale, et ce n'est pas d'ailleurs sans quelque hésitation. La question est complexe, difficile, surtout délicate avec des points sensibles, même brûlans.

Dans le soulèvement royaliste de l'an VII, qui troubla profondément la Gascogne, un village, sur les confins de la Haute-Garonne et du Gers, fut le théâtre d'une sanglante échauffourée. D'après une tradition, au moment où, par des rues opposées, les deux troupes ennemies débouchèrent sur la place, elle était pleine d'enfans qui jouaient. Des deux côtés, le même cri retentit : « Tiratz lus drollés, tiratz lus drollés ! — Éloignez les enfans, éloignez les enfans ! » Les fusils ne partirent que quand tous les joueurs eurent disparu.

Nous n'avons pas su faire ce beau geste de tendresse humaine, et nous nous disputons l'âme de l'enfant au risque de la blesser. Évitons jusqu'à l'apparence d'une exagération. Qui véritablement oserait dire que la sérénité de notre effort éducateur ne s'est pas ressentie du contre-coup de nos divisions et que les générations nouvelles n'en ont reçu nul dommage ?

(1) Voyez *la Vocation paysanne et l'école*, dans la *Revue* du 1er juillet 1912.

On peut étudier l'enseignement moral de l'école à divers points de vue d'un très grand intérêt : le nôtre, modeste et précis, est celui des résultats, et, en pédagogie comme en médecine, le succès seulement nous touche. L'exclusif souci du succès serait ici grande sagesse : il débarrasserait le problème des élémens étrangers qui le compliquent, l'obscurcissent et le compromettent; il éloignerait de nous des arrière-pensées qui passionnent notre jugement; et, donnant à chaque chose sa place, son vrai jour et sa valeur, il résoudrait certaines difficultés qui nous paraissent insurmontables. On nous pardonnera d'avoir ce souci jusqu'à l'obsession dans un pays, où l'existence même de la race est mise en péril par un mal dont le caractère essentiellement moral n'échappe plus à personne. Est-il possible d'en avoir un autre dans des villages, où il arrive, comme naguère nous l'avons vu, que la cloche, au cours d'une année, sonne neuf fois pour les morts sans saluer une seule naissance?

Nous aimons le petit paysan et cela nous devrait valoir de le mieux connaître. Que de fois nous nous sommes penché sur son âme sans qu'il s'en doute! Nous le rencontrions chaque jour à l'entrée des prairies ou sur la bordure des bois en compagnie de ses bêtes ; nous avons reçu de lui plus d'une confidence, sous le manteau de la cheminée, pendant que des flambées de bois menu séchaient nos habits mouillés; il nous a souvent accompagné en voiture, soit qu'il revînt de l'école avec son sac de toile bleue d'où sortait le goulot d'une petite bouteille vide, soit que, plus grand, il portât le soir à l'aiguisage les fers de la charrue émoussés par le travail de la journée.

L'enveloppe est quelconque : corps souple, nerveux, fondu aux chaleurs de l'été sous le simple vêtement d'une chemise sans cravate et d'un pantalon trop court, les pieds chaussés de sandales, les jambes nues, brûlées par le soleil, rayées par la morsure des ronces. La chevelure en broussaille coiffe un visage petit, hâlé, tout entier dans les yeux. Mais les yeux sont vivans et souvent beaux. Ils éclairent le geste et la parole, celle-ci facile, animée, avec une nuance d'amplitude dans l'image. C'est une vivacité interieure qui se répand au dehors.

Faisons-nous traduire en patois les trois ou quatre fables de La Fontaine que l'on sait : la traduction sera savoureuse, enrichie de-ci, de-là d'une épithète, d'un juron, bien dans le sens et à leur place. Et quelle prestesse pour saisir le joint et y envoyer

la réponse, comme passe en éclair la pointe de l'épée dans le défaut d'une parade! Deux cochons se vautrent dans le fossé du chemin, sous la haie ventrue d'épine noire, gardés de loin par un petit bonhomme, qui, le nez dans son livre, repasse sa leçon. Demandez-lui s'il veut les vendre, et vous serez vite servi, marchandeur qui voulez rire, tandis que pour un autre, on changera de ton, on racontera sans en avoir l'air les mérites des animaux, et, inconsciemment, par besoin de s'exercer, par aptitude de race, on plaidera le marché. Plus tard dans la vie, à la foire, en affaires, en politique, le jeu sera fin, serré, dangereux, parce que les feintes se cachent aussi bien dans une chaleur dont on sourit que dans une réserve dont on se méfie. L'intelligence est ici avide de comprendre et d'exprimer : c'est un jeu de la garnir et de l'armer. L'enseignement intellectuel réussit à merveille.

Pourquoi faut-il que l'enseignement moral échoue ? Pourquoi cette âme reste-t-elle insensible à la culture profonde et déterminante que l'école lui veut donner ? Car elle reste froide, réfractaire, fermée. Tel est le cas, continu depuis trente ans, donc chronique, pénible, douloureux. Il s'agit de l'étudier à la manière dont les médecins en usent avec les cas cliniques, et, comme ils s'aident de certaines sciences pour éclairer leur observation, nous voudrions, nous aussi, mettre un peu de psychologie et de philosophie au service de la nôtre.

La médecine inspire notre méthode et sans doute il y paraîtra. Si c'est un bien ou un mal, il ne nous appartient pas de le dire. L'esprit n'échappe guère à l'empreinte du métier. Une philosophie, qui se détache en clair dans l'ombre montante de la vie, qui sort de la vie et du métier, fondus l'un dans l'autre, et apparaît comme la conclusion d'une longue expérience, porte forcément la marque de son origine. Cette marque est nette, indélébile, plus intéressante peut-être si le métier est celui dont il faut reconnaître qu'aucun n'est plus *humain, humanior* au sens latin, profond et émouvant du mot. Aucun ne nous met davantage aux prises avec la réalité tout entière de l'homme.

Cette philosophie va nous permettre de pousser jusqu'au bout une analyse attristante, sans que notre confiance dans l'avenir en soit ébranlée. Nous lui devons un optimisme dont nous souhaitons que nos dernières pages laissent au lecteur la douce et tonique impression.

I

L'échec de la culture morale est certain et le progrès moral ne suit pas le progrès intellectuel. On ne fait pas une semblable constatation sans tristesse, sans la vouloir contrôler avec le secret espoir qu'elle ne sera pas confirmée. Beaucoup de médecins, qui depuis longtemps comme nous connaissent la Gascogne, beaucoup de vieux maîtres, qui peuvent comparer les générations d'autrefois à celles d'aujourd'hui, ont été consultés, et tous, gens d'ailleurs de contraire avis en bien des choses, en politique et en religion par exemple, ont été unanimes à s'accorder sur ce point avec nous. Peut-être sommes-nous des observateurs que l'âge a rendus trop sensibles au charme du passé. Mais voici des éducateurs qui mettent dans leur effort l'enthousiasme de leur jeunesse. Ils sentent eux aussi que les âmes ne répondent pas. L'enseignement ne dépasse pas le livre et le cahier, il ne traverse pas le plan de l'intelligence pour atteindre des régions plus profondes d'où il ressortirait sous forme de vie morale. Nous avons reçu à ce sujet plus d'une confidence. C'est donc qu'il y a quelque chose.

Un autre mode d'investigation est possible quand, par suite de circonstances particulières, on connaît l'histoire intime d'un certain nombre de famille paysannes depuis la Révolution jusqu'à nos jours, familles restées fidèles à la charrue, dans les mêmes maisons, sur les mêmes champs. Cette histoire est faite d'événemens très petits, années bonnes ou mauvaises, prospérité ou menaces de ruine, maladies, infirmités, mort précoce des parens, un fils qui part au régiment, une fille qui devient enceinte, des dettes lourdes, des partages, un procès, humbles choses qui forment la trame grossière de vies obscures. Mais cette trame s'éclaire, si l'on voit le problème moral qui s'est posé sur chaque fil avec la solution qu'il a reçue, et l'évolution même de l'âme paysanne s'y révèle alors dans une légère broderie dont une petite fleur vient parfois relever le dessin.

En 1832, le notaire du village, dont j'ai quelques raisons de savoir les secrets, recevait d'un conscrit mourant à l'hôpital de Bayonne une lettre où il était dit : « Avec mon argent vous achèterez un jardin à M. le curé. Il a toujours été bon pour moi.

Quand j'arrivais au catéchisme, mort de faim et de froid, il me faisait chauffer et manger. Je me souviens qu'il était malheureux de n'avoir pas de jardin. » Le conscrit s'appelait Avril, nom qu'il ne tirait ni de son père ni de sa mère, mais du matin de printemps où on l'avait ramassé, morceau de chair vagissante, roulé dans un vieux jupon. Enfant trouvé de l'hôpital voisin, il avait été loué dès l'âge de dix ans dans les métairies, aux places les plus dures, sans personne pour le défendre, et aux gages d'alors, soixante francs par an et une paire de souliers quand il fut de taille à porter le sac de blé. Et maintenant là-bas il mourait, et ses yeux, avant de s'éteindre, retrouvaient le seul rayon de lumière qu'il eût rencontré dans sa pauvre vie. De sa fortune, qui était de quelques louis, on acheta un bout de champ, et voilà comment, quand la loi de séparation attribua le presbytère à la Commune, il s'y trouva un jardin, dont j'étais seul à savoir la provenance, et dont personne n'est venu réclamer la dévolution.

Si profonde que soit la transformation de la vie rurale, le train ordinaire des choses y fait naître chaque jour les mêmes problèmes qu'autrefois, d'autant plus comparables qu'à la permanence du cadre s'ajoute la continuité familiale des personnages qui s'y meuvent. Voici deux fillettes de quinze ans, et, à un demi-siècle de distance, frappées par le même malheur, la mort prématurée de leur mère, elles doivent assumer la direction du ménage et la charge de frères tout petits : il nous importe beaucoup qu'elles soient dans la même maison, dans les mêmes conditions de travail et de fortune, se ressemblent par quelques traits du visage, et d'autres plus profonds de leur personnalité, comme il est naturel que la petite fille ressemble à sa grand'mère. La différence de leur conduite sera plus légitimement imputable à la différence de leur culture morale. L'observation prend ainsi la précision d'une expérience et donne à l'enquête une vraie valeur scientifique. Les résultats n'en sont pas favorables aux générations nouvelles.

Serrons de plus près la question et prenons une tranche de réalité vivante, la famille par exemple, en laissant de côté les devoirs des parens envers les enfans. La nature a soin de mettre dans nos entrailles la tendresse nécessaire au développement des jeunes qui en sont le fruit. Gestation, lactation, protection, amour, dévouement, sacrifice se suivent et s'enchaînent étroite-

ment aux fins supérieures de la vie. Nulle part la physiologie et la psychologie ne se pénètrent davantage. L'instinct fait le principal. La morale n'intervient que pour soutenir, éclairer, diriger.

Son rôle est au contraire capital dans les devoirs des enfans envers les parens. Ici tout est renversé. La nature commande aux jeunes de recevoir et de ne pas donner. L'accroissement est leur loi, c'est-à-dire un égoïsme féroce. S'ils aiment, — et ils aiment en effet, — c'est pour recevoir davantage. Le délicieux sourire des petites lèvres roses dans le berceau est intéressé : il fait gonfler le sein et jaillir le lait. Nous disons d'ailleurs volontiers que l'amour descend et ne remonte pas, mais il est des choses que l'on dit beaucoup plus qu'on ne les croit. Nous aimons tellement nos enfans que nous leur prêtons la moitié de notre amour afin qu'il nous le rendent, véritable illusion affective. C'est que la nature excelle à nous tromper quand elle juge la piperie nécessaire. Impitoyable aux vieux, elle n'a d'autre souci que la continuité de la vie, qui est le triomphe des jeunes. Si les sentimens de ceux-ci se sont transformés, élargis, enrichis, élevés jusqu'à l'amour véritable, jusqu'au dévouement et au sacrifice, c'est l'œuvre de la morale, une de ses plus belles victoires. D'où cette conséquence que l'amour et le respect des enfans pour leurs parens enregistrent assez fidèlement les oscillations de la culture morale, avec elle sont en honneur ou tombent en discrédit. Nous pouvons surprendre ces sentimens, au sortir même de l'école, alors que l'enfant est encore tout chaud des soins qu'il vient d'y recevoir.

Il ne paraît pas en avoir profité. Ce n'est pas que le petit paysan, qu'on nous montre, le certificat d'études à la main, manque de convenance dans le langage ni même d'une certaine gentillesse morale, mais tout est en surface. Les parens ne s'y trompent pas, puisqu'ils prennent les plus grandes précautions pour ne pas enlever le vernis. Que le moindre choc le fasse éclater, le dessous apparaît, qui n'est pas ce qu'on aurait pu croire. Il est moins bien qu'autrefois. Les enfans n'attendent pas longtemps pour parler haut devant les parens réduits à parler bas. La famille, cellule sociale, école et foyer de toutes les vertus publiques, se dissout par l'individualisme excessif, anarchique, stérilisant des jeunes, car un tel excès est contre l'ordre et la vie. Il ruine la terre en brisant l'organisation fami-

liale du travail agricole, et il n'est pas de source plus dangereuse de découragement pour la natalité paysanne.

II

L'échec de la culture morale s'explique par une foule de causes dont beaucoup sont étrangères à l'école.

L'éducateur a plus d'une fois pensé que l'insensibilité morale qu'il rencontre est le symptôme d'une altération de l'âme, conséquence de la déchéance physique que de tous côtés on constate. La remarque est peut-être juste ailleurs, dans certains milieux, où les poisons les plus redoutables se combinent pour tarer tout l'organisme et atteindre la cellule nerveuse dans ses élémens les plus délicats. Mais le fléchissement physique du paysan gascon, d'ailleurs relatif et modéré, reconnaît pour cause principale la faiblesse de la natalité : nous avons depuis plusieurs années signalé et expliqué son action (1). Le cerveau reste intact. Entrez dans une école où tous les enfans se lèvent vivement en votre honneur, le sourire aux lèvres, les yeux pétillans de curiosité : l'impression est très favorable. Elle sera meilleure encore, si vous devenez l'ami et le confident des écoliers. D'ailleurs, quand on les connaît un à un, avec leurs antécédens personnels et héréditaires, on est complètement rassuré.

Cependant l'hyponatalité ne doit pas être mise hors de cause, mais pour d'autres raisons. Grâce à elle, l'école reçoit beaucoup de fils aînés qui le plus souvent d'ailleurs resteront fils uniques. D'après certains auteurs, ce ne seraient pas les mieux doués et il y aurait progrès dans la valeur des enfans à mesure que les naissances se succèdent. L'école est donc privée d'une foule d'écoliers excellens qu'une natalité plus élevée lui donnerait. Il y a sélection à rebours.

Une autre influence fâcheuse est plus certaine. Pour la saisir, il faut bien connaître la vie de l'écolier au village et au hameau. La densité de la population y impliquait autrefois une continuelle contrainte. Toutes les maisons étaient habitées, chacune avec son jardinet, son champ, son pré, sa vigne soigneusement clôturés. Le matin, en sortant pour jouer ou garder ses bêtes,

(1) *En Gascogne : A propos du problème de la natalité.* Voyez la *Revue* du 1er juillet 1911.

l'enfant était saisi par une étroite discipline sociale et il était forcé de marcher droit. Les herbes avaient beau être tentantes pour la vache et les prunes pour le berger, le maître du champ n'était pas loin pour faire respecter son droit. Une surveillance incessante vous guettait de toutes parts, les haies avaient des oreilles et les buissons des yeux. La moindre faute, un simple mauvais propos étaient signalés à la maison, où, le soir, il fallait régler ses comptes.

Comme tout est changé! A chaque pas, une maison est fermée avec la clôture de jardin renversée et foulée, ou bien le foyer fume encore, mais sans joie et sans espoir. Un couple de vieux l'habite, dont le fils unique est mort « au service, » pauvres maintenant parce que les champs sont mal travaillés et que « tout le monde s'y jette. » L'homme sur un fauteuil, devant la porte, recueille le soleil, et la femme, qui trottine encore, ne peut défendre son jardin contre les déprédations des gamins ni son toit de leurs coups de fronde. Ah! la tristesse de vieux logis de Gascogne, exposés à toutes les injures, parce qu'il n'y est pas né assez de défenseurs! Nous sommes devant un fait économique brutal : partout où une population se raréfie, ceux qui restent envahissent les places vides. C'est la loi des vases communicans. N'empêche que l'enfant rencontre moins de barrières, moins d'obligations, moins de tenue et de sévérité sociales. Il y a une sorte de licence inévitable qui prépare mal aux leçons de l'école. Une population grouillante est dangereuse par ses promiscuités; une population trop clairsemée est défavorable.

L'hyponatalité mérite un reproche plus grave en remplissant l'école de fils uniques. Le médecin les connaît bien. Ils sont indociles, capricieux, parfois inabordables. Dans les petits conflits, que la médication ordonnée soulève, la résistance est souvent vive et nous n'avons pas toujours le dernier mot : les choses se passent beaucoup mieux si trois ou quatre petites têtes assistent à la consultation. Fils unique, enfant gâté, sujet fort rebattu, sur lequel il ne reste guère à dire. Mais bien des gens ne se figurent pas jusqu'à quel point les paysans en Gascogne gâtent leurs rares rejetons. Leur faiblesse est inimaginable, infiniment plus grande que dans la bourgeoisie, où l'on est retenu par des traditions, la culture générale, le sentiment religieux.

Bourgeois ou paysan, gâté ou non gâté, le fils unique est d'une moindre éducabilité morale. Quelque chose lui manque. Une tendresse lui fait défaut par où l'éducateur a une grande prise sur son disciple. Il n'aime pas ses parens. J'entends les protestations indignées. « Quoi, docteur, vous osez soutenir que ce cher enfant, qui nous comble de caresses, ne nous aime pas! Mais j'ai été fille unique et je sais de quelle tendresse j'ai entouré mon père et ma mère ! » — « Tous mes regrets, madame, mais vous les auriez aimés autrement, mieux, davantage, si vous aviez eu des frères et des sœurs. De même, si vous en aviez donné à votre fils, vous trouveriez en lui plus de véritable affection. »

L'amour maternel est un trésor merveilleux qui s'enrichit à mesure qu'il se dépense, une adorable radio-activité qui se répand en rayons dont chacun porte en lui toute la chaleur bienfaisante des autres, un pain mystérieux et divin.

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Et, par un juste et touchant retour, plus il y a d'enfans pour participer à sa distribution, plus chacun d'eux aime sa mère. La tendresse individuelle s'avive et s'accroit d'une tendresse collective qui plane sur le foyer. Il est une remarque que nous avons faite depuis longtemps : quand une mère paysanne déchoit par l'inconduite ou le crime, le fils unique, — les questions d'intérêt et d'amour-propre mises de côté, — est moins meurtri dans sa piété filiale que ne le sont les frères nombreux dans la leur. M. Faguet (1), qui est d'avis lui aussi que les fils uniques aiment moins que les autres, pense que chez ceux-ci l'amour naît de la jalousie. Il est vrai, mais il y a autre chose. Le fils unique est l'objet d'un tel amour que le soin d'en recueillir les effets ne lui laisse aucun répit. Entre sa mère et lui une partie se joue continuellement, où il est tout entier à son jeu qui est d'être aimé. Il ne lève pas les yeux. Il ne sort pas de lui-même. Rien ne l'en fait sortir. Il en sort forcément, s'il devient spectateur de la même partie, où un autre a pris sa place. Qu'un de ses frères soit gravement atteint et que la coxalgie par exemple le couche pour de longs mois dans

(1) M. Émile Faguet, *...Et l'horreur des responsabilités*, p. 141.

une gouttière, il voit les larmes de ses parens, leurs angoisses, leurs fatigues, leurs privations, leurs sacrifices. Dans la chambre pauvre et mal close, le malade se plaint du froid et, d'un geste aussi discret que rapide, la mère a détaché sous sa robe un jupon pour envelopper de sa chaleur le petit corps frissonnant. Le fils unique profite du geste, mais il ne le voit pas; il ne l'a jamais vu, il ne le verra jamais. Il ne sait pas, il ne peut pas savoir l'héroïsme, la sainteté du dévouement maternel. C'est son irrémédiable infériorité pour la culture morale.

III

L'indifférence des parens pour cette culture est une plus grave difficulté. Sans doute c'est une forme de leur faiblesse envers les enfans, un symptôme précis d'asthénie et de lâcheté morales. Mais cette disposition de l'âme est soutenue par des circonstances particulières.

Il faut premièrement compter avec cette idée que le savoir suffit et qu'on peut avec lui se passer de tout le reste. On ne s'attendait pas à la trouver dans les humbles milieux que nous observons, et certes personne ne l'y formule, mais elle y est et opère avec la force redoutable des idées subconscientes. C'est d'en haut qu'elle vient où, sous une forme plus doctrinale, sa fortune a été brillante. Depuis longtemps, l'idée de science a débordé son sens clair, pour en prendre un autre aussi vaste qu'imprécis et enflammer notre foi en lui donnant comme aliment des espérances infinies. Elle est devenue mythique. Désormais le respect de la science aura un caractère religieux. Ici le mythe n'est pas sorti de l'âme des foules, comme il arrive souvent, mais des miracles dont les savans nous éblouissent et du rêve de certains philosophes. En s'éloignant d'eux, pour traverser des couches inférieures, l'idée de science s'altère et se dégrade et, arrivée chez les paysans, elle est à peu près ceci que, pourvu qu'on apprenne bien ce que l'école enseigne, on est sûrement armé pour la vie. Le paysan s'intéresse à l'instruction de son enfant, il en suit le progrès, il est fier du succès; il ne s'inquiète jamais de sa culture morale, parce qu'au fond, il croit, et de très bonne foi, que la première comprend et implique la seconde. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'on ne le lui ait jamais

dit et qu'un certain esprit primaire, qui règne au village, ne soit pas entaché de cette erreur. Il estime donc faire son devoir, tout son devoir et se tient quitte, en envoyant son enfant à l'école et en veillant sur son assiduité.

Il le croit d'autant mieux que l'école est celle du Prince et lui emprunte une excellence indiscutable. Tout ce qui vient du Prince porte un caractère de perfection supérieure, est *sacré* comme lui, au sens le plus lointain du mot, c'est-à-dire intangible et *tabou*. Il n'y a pas lieu de s'en mêler, ni même d'en parler. Les paysans ne sont pas seuls à penser de la sorte. En dépit des apparences, l'âme moderne est toujours remplie de royalisme.

C'était dans les premières années du règne de Louis XVI. Sur la place d'un village, d'où l'on domine la Garonne, qui s'avance dans la verdure tendre des peupliers et des oseraies, on dansait avec entrain un dimanche après les vêpres, lorsqu'un bourgeois, arrivant d'Agen à cheval, annonça que le jeune Roi était très malade. La nouvelle courut de porte en porte. Un vieillard, ancien officier, chevalier de Saint-Louis, s'approcha des danseurs : « Mes enfans, leur dit-il, vous êtes à la joie et notre pauvre Roi est peut-être mort. » Les danses cessèrent aussitôt et « chacun se retira tristement dans sa demeure. »

Les descendans des danseurs, démocrates sincères et ardens, seraient bien étonnés si quelqu'un leur venait dire : « Vous êtes aussi royalistes que vos pères et vous avez du Prince la crainte et le respect qu'ils en pouvaient avoir. » Cependant rien n'est plus vrai. Il y a quelques années, un jeune maître exerça sur des enfans des sévices graves. Avertie, l'administration s'empressa de l'éloigner. Mais plusieurs enfans avaient été blessés. Pas un père ne porta plainte au parquet, ni n'intenta une action civile, ni ne détacha de ses doigts la correction que le coupable aurait pu redouter. Et quand, par une enquête discrète, on voulut savoir les causes de cette passivité, — l'absence de divisions politiques dans la commune avait permis une expérience sans trouble, — ce fut partout la même réponse : « Il ne faut pas avoir d'affaire avec le gouvernement et, comme on disait autrefois, il ne fait pas bon cosser avec le Roi. »

Non seulement l'école est au Prince, sa fille aînée, en qui il met toutes ses complaisances ; elle est encore un présent de sa munificence, qui va jusqu'à l'octroi gracieux des fourni-

tures scolaires et même du repas de midi. L'idée moderne, d'où est sortie la gratuité scolaire, est généreuse et belle. Mais les idées ne révèlent leur valeur, — d'autres diraient leur vérité, — que dans l'application et à l'usage. Dans nos milieux paysans, la gratuité est cause d'éloignement et d'indifférence. Le moyen de se mêler d'une affaire qui ne vous coûte rien! La plus modeste rétribution suffirait pour améliorer immédiatement la fréquentation scolaire parce que les paysans veulent toujours de la marchandise en retour de leur argent, et ils ne manqueraient pas d'aller de temps en temps à l'école pour vérifier l'emploi de celui qu'ils ont donné.

Ils y allaient autrefois plus souvent qu'aujourd'hui, tantôt pour solliciter de l'indulgence, plus souvent pour demander de la sévérité. On rencontrait souvent un écolier, déjà passé à la maison, qui, tête basse, était conduit chez le maître auquel on racontait le méfait. S'il était grave, de l'école on allait au presbytère. Nous passions par trois juridictions. Les peines s'ajoutaient sans se confondre. Le châtiment ecclésiastique était particulièment redouté à cause du lieu du supplice. Elle est pourtant jolie et douce à l'œil la petite place : l'église avec son visage roman y semble sourire aux *boutiques* qui forgent et charronnent, battent le cuir sur le gros caillou rond et la pâte dans le pétrin. C'est là qu'on était mis à genoux, après le catéchisme de midi, justement à l'heure où les gens se tiennent sur les portes pour flâner un instant.

Trois coupables y étaient un jour alignés, mangeant leur pain dans la honte. Passe un vieillard, étranger à la commune, en villégiature chez des amis, et d'habitudes fort pieuses. « Que faites-vous là, mes enfans? » Difficile et cruel moment! Mais tu veillais, vieux génie de la Gascogne, fertile en expédiens, artisan de malices et de farces joyeuses! « Monsieur, on vient de sonner une agonie et nous faisons une prière. » — « Comme c'est bien, mes amis, je vais faire comme vous. » Et le vieillard de s'agenouiller. L'histoire était bonne, mais le triomphe fut court. Le soir, les trois compères allèrent au lit sans souper. Comme tout cela est loin, archaïque, démodé! Qu'on ne nous accuse pas surtout de vouloir faire revivre la méthode, sans compter que ce trait ne lui fait pas grand honneur! Elle avait un mérite, le seul qu'on doive ici retenir, c'est que par elle l'enfant apprenait, en entrant dans la vie, que la règle, l'obli-

gation, le devoir, la morale en un mot, y tiennent une place considérable, puisque les trois hommes, *qui fixaient le plus son esprit et son admiration*, le père, l'instituteur et le prêtre, étaient unanimes à s'en occuper avec lui. La tâche de l'école en était singulièrement facilitée.

IV

Autour d'elle bien des contingences de la vie rurale sont nettement défavorables. Croit-on par exemple qu'il soit facile d'enseigner l'horreur du mensonge et l'amour de la vérité à des enfans, qui sont chaque jour témoins des pratiques du maquignonnage?

Voici maintenant le métayage. On l'a étudié au point de vue économique et juridique; on n'a pas assez montré qu'il fut un précieux instrument d'ascension sociale et de culture morale. On y entrait par sélection et on s'y maintenait de même. Presque toujours, à côté du grand domaine, divisé en métairies, un hameau étendait son toit sur une douzaine de foyers; plus d'une fois peut-être le seigneur voisin l'avait lui-même fait construire pour attirer près de lui « les brassiers. »

L'ambition de ceux-ci, et d'ailleurs leur seul moyen d'échapper à une misérable condition, était de devenir métayers. Mais, pour franchir l'étape, il fallait une belle famille et surtout des qualités morales. Les maîtres du sol avaient alors l'embarras du choix, et le bail à métayage était avant tout un acte de haute confiance, le plus souvent verbal, rarement minuté par un notaire, parfois inscrit sur le livre de Raison dans une phrase comme celle-ci : « Ce jourd'hui j'ai pris comme métayer, aux conditions d'usage, le nommé Pierre Dufau, qui m'a promis de conduire ma métairie de Gabiole en bon père de famille. »

Il ne faut pas transformer le passé du métayage en une pastorale. Les difficultés, les abus, les vols et les fraudes n'étaient pas rares. Un sermon est célèbre en Gasgogne, où le curé passe en revue les différentes manières dont le métayer vole son maître et explique par une image, digne de Panurge, que c'est un vrai péché de donner comme chapons des poulets dont on a simplement coupé la crête. Le sermon est en patois et la traduction n'en serait supportable qu'en latin. Il y avait donc alors des

métayers infidèles, mais l'offre de la main-d'œuvre était telle qu'ils étaient rapidement éliminés. On ne se maintenait dans les métairies que par une vie de travail, une conduite sérieuse, une bonne tenue morale, excellent exemple pour les jeunes. Le métayage perd chaque jour du terrain en Gascogne; ses meilleurs élémens lui sont enlevés par l'acquisition facile de la terre, il les remplace par les apports médiocres de l'immigration; il est altéré par une foule de circonstances secondaires, il ne peut pas être un auxiliaire de la culture morale de l'école comme il l'aurait été autrefois.

D'autres circonstances seraient favorables qu'il est impossible d'utiliser. Dans une petite école, en rase campagne, une jeune fille remplit sa solitude par les soins maternels qu'elle donne à deux douzaines d'enfans, filles et garçons, qui lui viennent chaque matin. Elle n'est point savante et n'a guère lu les traités de psychologie enfantine, elle ne connaît ni Frœbel, ni Pestalozzi, ni les jardins d'enfans, ni l'éducation par l'art, ni bien des efforts intéressans pour faire entrer le sourire de la nature dans les « écoles fleuries. » Mais elle se voit, avec ses écoliers, au milieu du plus vaste des jardins, où ne manquent ni les fleurs, ni les arbres, ni les animaux, et son instinct éducateur la conduit. Elle voudrait faire aimer les oiseaux et tirer du gazouillement des nids d'exquises et profitables leçons. Comment le pourrait-elle? Le sentier que l'enfant suit chaque jour est bordé de champs couverts de lacets, les haies sont remplies de pièges; le fusil est toujours au bout du sillon; au printemps, on détruit les couvées et, pendant les soirées d'hiver, on allume des torches de paille pour aller dans les bois assommer sur les branches les pauvres chanteurs endormis. La capture et le massacre sont incessans.

Elle voudrait faire aimer les fleurs, les arbres, les paysages, les petits coins où le charme de la nature se relève et s'attendrit d'un souvenir du passé. Le paysan reste étranger à ce sentiment. A mesure qu'il prend possession du sol il le dépouille. Il est l'ennemi des arbres, de tout ce qui gêne ou restreint la culture. De bonne heure, il dresse son enfant à lui tout sacrifier. Dans le voisinage de l'école, trois ou quatre vieilles maisons gardaient encore quelques traits d'une ancienne beauté, un bout d'avenue, une charmille, une terrasse, un petit pavillon sur un étang : le nouveau maître arrache, démolit, comble, nivelle. Dans le fond

d'une cour, derrière l'étable qui s'avance triomphante, une petite porte vous reçoit toujours avec cette devise, sculptée en pleine pierre :

Dieu seul est mon espoir, il est ma forteresse.

On dirait un écho du chant de Luther : à deux lieues du château de Montluc, il était prudent, quand on lisait la Bible, de mettre son logis sous la garde de Dieu. Ces pierres sont pénétrées d'histoire, on y sent, profondément entaillées dans chaque lettre, toutes les angoisses du passé. Mais, si le prix des veaux continue à monter, elles disparaîtront l'an prochain pour faire place à l'étable.

Ailleurs, un maître, désolé de la ruine des sentimens familiaux, se heurte à l'action démoralisatrice du Bureau de Bienfaisance. Nous transcrivons ses réflexions : « Les ressources du Bureau sont assez importantes, et on a pris peu à peu l'habitude de lui abandonner les vieux parens alors qu'on pourrait les soutenir. De même, à l'Assistance aux vieillards, plus d'une inscription est faite que l'état de fortune des enfans ne justifie pas. Il est vrai qu'une disposition intéressante de la loi permet de répéter contre les fils ingrats les sommes dépensées pour leurs parens. Mais elle reste à peu près lettre morte. Il faudrait imposer aux Bureaux l'obligation de s'en servir. Comme l'abandon injustifié des parens est un exemple déplorable pour les jeunes, les jugemens seraient affichés à l'école dans un tableau spécial, où l'on aurait soin de ne mettre aucun nom. L'enfant apprendrait ainsi que, quand nous oublions le plus sacré de nos devoirs, la main de la Loi nous saisit et nous y ramène. » L'idée est intéressante, mais nous ne sommes pas à la veille d'en voir l'application.

Un autre tableau ne rencontrerait pas les mêmes difficultés, et il est curieux qu'on n'y ait jamais songé. Nous multiplions les bourses à tous les degrés de l'enseignement, et rien n'est plus justifié. C'est l'honneur d'une démocratie. Mais pourquoi ne pas dire à l'enfant : « Nous te donnons cette bourse parce que tu la mérites et que tu es pauvre. Tu ne dois pas en être humilié; ce n'est pas une aumône qu'on te fait, mais une avance, le plus flatteur de tous les prêts, un prêt d'honneur. Si la fortune te trahit, tu ne devras rien; mais si tu réussis, ton premier devoir sera de rendre l'argent qu'on t'a prêté. Tu le feras pour

trois raisons : pour redresser ton âme en payant ce que tu dois, pour permettre à d'autres de recevoir le bienfait que tu as reçu, pour donner à tous l'exemple d'une bonne action ? » Il est étrange que des hommes, dans une large aisance ou même le luxe d'une fortune brillante, ne songent pas à rembourser la modeste somme à laquelle ils doivent le succès de leur vie. Les sentimens d'ordre, de justice, de délicatesse morale sont également choqués de cet oubli. Pourquoi, sur ce point, nos mœurs ne se modifieraient-elles pas ? Un mouvement d'opinion suffirait, et c'est peut-être une campagne à entreprendre. La partie serait bien près d'être gagnée si dans un dossier le remboursement était regardé comme un titre ; elle le serait tout à fait, si le geste, aux yeux du monde, passait pour élégant. La mode règne aussi sur nos élégances morales.

Chaque fois qu'un enfant du pays acquitterait la dette sacrée, son nom serait inscrit à l'école sur le tableau de l'honneur social. Le maître s'en servirait pour les plus utiles excitations, pour enseigner à l'enfant qu'il naît débiteur, que sa dette s'accroît des bienfaits qu'il reçoit chaque jour, qu'elle est représentée par tous les devoirs dont la morale s'occupe et qu'il faut la payer. Quant à sa créance, représentée par ses droits, il en est suffisamment averti, il la sent impérieuse dans son élan vital, dans chaque battement de son cœur, dans la palpitation profonde de tout son être, avide de vivre, c'est-à-dire de vaincre, de triompher. Voilà pourquoi « cet âge est sans pitié. » La fin de la morale n'est-elle pas de rappeler au créancier qu'il est débiteur et, par là, de rabattre et d'adoucir sa native violence ? Nous parlerions rarement à l'écolier de ses droits et toujours avec d'infinies précautions. Sur ce point, on peut penser autrement, surtout *a priori*. Nous restons invariablement soumis à l'observation et à l'expérience. Chaque matin, en nous levant, par méthode et par goût, nous nous disons avec Montaigne : *Regardons par terre.*

V

Il ne faut pas se dissimuler que la culture morale de l'école se poursuit au milieu d'une ambiance générale qui lui est contraire. Les moyens de communication se sont multipliés à l'infini, l'influence de la ville pénètre dans les campagnes les plus recu-

lées et cette influence est nuisible. On sait tous les dangers de la bicyclette qui permet aux jeunes d'échapper à la surveillance de la famille (1). Ici ces faits sont d'une observation superficielle et facile. Ce que nous voudrions dire, plus profond, touche à une question générale et délicate.

Une des plus grandes victoires que l'homme ait jamais remportées est son récent triomphe sur la distance. On en calcule difficilement les répercussions lointaines dans tous les ordres d'activité. Nul doute que notre manière de penser, de sentir, de vouloir ne fût en partie déterminée par notre fixité relative dans l'habitat qui nous était dévolu. Notre âme était tributaire de la lourdeur du corps, de la lenteur de ses mouvemens, de la fatigue de ses organes, des faibles artifices imaginés pour y suppléer, et qui ne différaient guère, il y a cent ans, de ceux en usage au temps des Pharaons. Notre affranchissement est complet et nous avons fini par dérober aux oiseaux leurs ailes. L'âme ne peut manquer d'en éprouver du changement. Des psychologues soutiennent qu'elle commence par y perdre et que la perte durera jusqu'à ce que des adaptations nouvelles aient rétabli l'équilibre.

Ils mettent à part les aviateurs à cause de la nouveauté, de la poésie, des risques et du patriotisme de leur effort, mais ils analysent avec soin le plaisir de la vitesse en lui-même, tel que l'automobile le donne, en dehors des avantages et autres agrémens qu'on en retire. Le plaisir est à la fois physique et moral. La vitesse flatte nos sens, excite le cœur et les poumons, fouette le cerveau et détermine une véritable *euphorie;* elle nous donne surtout un délicieux sentiment de victoire, de domination et d'orgueil, qui nous ôte le recueillement, la patience, peut-être la douceur. L'orgueil domine, celui des demi-dieux helléniques, qui d'un bond franchissaient les fleuves et les montagnes. Nous nous sentons d'une humanité légère, libre, puissante, infiniment supérieure à celle qui, sur les accotemens, éternue dans un nuage de poussière.

Les objections ne manquent pas qu'on peut faire à ces analystes sévères. Mais ils ne reculent pas d'une semelle et sont fermes comme roc dans leur opinion, au risque de se mettre bien du monde sur les bras. Ils vont jusqu'à vous dire qu'au-

(1) *En Gascogne. A propos du problème de la natalité.* Voyez la Revue du 1er juillet 1911.

trefois, quand il arrivait à un homme de tuer involontairement son semblable, il n'était pas rare que sa vie en reçût une ombre définitive de tristesse ; au lendemain du même accident, le chauffeur reprendrait le volant avec un entrain, où ils voient de l'emportement, de la sécheresse et de la dureté. Il n'est pas jusqu'à l'adaptation du crime moderne à l'automobile, où la violence et la férocité dans l'attaque et la résistance ne leur semblent préparées par l'habitude de la vitesse. Enfin, plaisamment, et pour conclure, ils nous avertissent que le disciple du maître de morale sera plus éducable, s'il marche à pied que s'il fait du cent à l'heure.

Le débat ne nous importe guère, parce que nous sommes des paysans auxquels l'automobile est encore interdit. Mais nous avons la route, qui passe devant la porte, ou le chemin pavé, qui la rejoint, le cheval demi-sang bien *avoiné*, la bicyclette, le chemin de fer, le tramway, l'autobus, des foires tous les jours, des fêtes chaque semaine. Nous quittons souvent la maison et à des allures rapides. De ce chef, il y a de l'emportement et de la dissipation parmi nous, que nos pères ne connaissaient pas. La facilité et la rapidité des déplacemens, la mobilité, la trépidation, la vitesse de la vie amènent de la surdité morale. Les enfans la ressentent d'autant plus vite que, comme dit Mme de Sévigné, « la jeunesse leur fait du bruit. » Voilà pourquoi le maître les trouve si souvent sourds à sa voix, alors qu'il veut le plus les émouvoir.

Il est pour les paysans une autre cause plus redoutable d'emportement. Les déprimés et les vaincus acceptent facilement la leçon de morale, mais non pas les victorieux. Or l'ascension politique, sociale, économique des paysans est un vrai triomphe. Hier, au village, ils n'étaient rien, ils y sont tout aujourd'hui. Maîtres de la mairie, par elle du presbytère, de l'église, des cloches, ils sont reçus avec honneur par le préfet. Le député les vient voir et le plus sérieusement du monde se charge de leurs commissions. C'est une griserie. Ce qui les touche davantage, c'est qu'ils achètent la terre pour rien et qu'ils ont de l'argent plein les poches. Ils thésaurisent moins qu'autrefois, ce dont il faut les louer, et, selon leur propre expression, « ils veulent vivre. » Ce qu'ils entendent par là, nous le savons par l'étude de leurs dépenses, où naïvement leur psychologie se déploie. Les deux chapitres principaux sont la toilette et la table, la table surtout, et celle-ci pour eux ne vaut que par la viande.

Il y a quatre ans, les paysans d'un village des environs d'Agen mangeaient 170 grammes de viande par jour (1), chiffre relativement élevé, si l'on considère que notre calcul portait sur l'ensemble de la population, nouveau-nés compris. Malgré le renchérissement, le chiffre serait trop faible aujourd'hui. La basse-cour et la boucherie ne suffisent pas. Le gibier disparaît sous une poursuite incessante. On se rabat sur les oiseaux. Pas un ne trouve grâce, s'il est un manger passable. Bergeronnettes, qui, balançant votre queue, sautillez dans les sillons, que vous sert de purger le champ des vermisseaux funestes aux récoltes, d'être les amies du bouvier et de vous poser parfois sur la croupe de ses bœufs? Votre chair a bon goût, et nous vous plaindrions, hirondelles, si la vôtre n'était pas détestable, malgré tous les poétiques symboles que chaque printemps vous nous ramenez.

La poussée vers la viande est très vive. Ne parlez pas de légumes; ils sont profondément méprisés. On veut de la viande, parce qu'on l'aime et qu'on prend avec elle la revanche d'un long passé végétarien dont on garde mauvais souvenir. Les temps sont enfin accomplis, et les vieux rêves se réalisent, celui de la terre et celui de la viande. On ne sait pas de quel poids ce dernier a pesé sur l'âme paysanne. A la lisière de la forêt landaise, un vieux métayer, qui va mourir, fait ses adieux à son maître. « Je m'en vais, lui dit-il, avec un regret, mais je n'ose en parler dans la crainte d'un refus, — *aouant dé mouri bouléri bézé lou porc*, — avant de mourir je voudrais voir le porc. » Toute la famille, le maître en tête, va chercher l'animal, qui lentement s'avance, alourdi par la graisse, le ventre au ras du sol, le groin tendu vers un épi de maïs qu'on lui offre, poussé par les enfans qui le tiennent par la queue et rient aux éclats de cette histoire amusante. Le vieillard se soulève, suppute l'épaisseur du lard, le poids des jambons, l'abondance des saucisses, et cette vision de viande apaise et réjouit son âme de moribond.

Satisfaction pour le ventre, la viande est joie pour le cœur. Le rôti, qui fume sur la table, efface l'inégalité sociale dont on souffrait le plus. Le repas à quatre viandes, festin des riches, chimérique image entrevue dans les contes, devient à chaque fête une réalité. Une foule de détails dans la préparation des

(1) *Un village en Gascogne. — Communication au Congrès de l'Alliance d'Hygiène sociale d'Agen.* Agen, Imprimerie moderne, 1909.

plats, le choix des condimens, celui des pâtisseries auxquelles on laisse leurs noms officiels et rouflans, l'arrangement des menus et de la table montrent qu'à la ruée vers la bonne chère se mêle une pensée d'ambition sociale, ici très sensible, et qui l'est d'ailleurs davantage, surtout plus consciente, en ce qui touche la toilette. A une jeune paysanne, charmante sous son mouchoir garonnais, et qui le veut abandonner pour un affreux chapeau de dix francs acheté au bazar, on fait remarquer combien la coiffure locale est plus seyante à sa beauté : « Je le sais bien, dit-elle, mais nous voulons être jolies à la façon des dames. »

Du régime nouveau les effets ne se font pas attendre et l'arthritisme se montre jusque dans ses expressions les plus élevées. La goutte aux champs n'est plus introuvable. Les syndromes divers de l'artériosclérose précoce, qui témoignent d'une intoxication alimentaire chronique, ne sont pas rares. L'ascension sociale du paysan gascon est complète, et sa pathologie elle-même devient bourgeoise.

On entend bien que la viande est largement arrosée. Ce n'est pas que la race soit portée à l'alcoolisme, elle y répugne plutôt. Mais il coule trop de vin des collines ensoleillées pour qu'on ne remplisse pas son verre jusqu'au bord. L'alcoolisme des vrais paysans offre en Gascogne un triple caractère. Il est modéré et va rarement jusqu'à l'ivrognerie habituelle et la déchéance. Il est inégalement répandu selon la distribution irrégulière de la vigne dans le pays, parfois déterminé par une circonstance locale comme les marchés du matin dans les régions maraîchères (1). Enfin il est intermittent, il varie selon la richesse de l'année en « purée septembrale, » et l'excès journalier reste toujours rare, mais non la petite pointe qui vous émèche à l'occasion. L'occasion est trouvée dans les travaux en commun, les réunions, les foires, les fêtes, dont on se montre de plus en plus avide. Véritablement on adore la bombance, qui s'accorde mal avec le souci de la culture morale des jeunes.

VI

Elle s'accorde avec le relâchement. Ce n'est pas de celui des mœurs proprement dites que nous voulons parler, encore que

(1) *Communication au Congrès d'Hygiène sociale d'Agen, loc. cit.*

nous le pourrions dans un chapitre qui ne serait pas sans saveur. Le relâchement des mœurs est très préjudiciable à l'enfant, mais un autre, plus général, l'atteint davantage.

Le village, auquel nous pensons, n'est pas le nôtre, perché sur un sommet, ni le voisin, qui se cache dans la vallée. Il n'est ni celui-ci, ni celui-là, il est partout et nulle part, il n'a pas de nom, il n'existe pas et cependant rien n'est plus vrai que ce que nous allons en dire. Ce n'est pas d'ailleurs le fond des choses qui nous retiendra, où il y a infiniment de bien, beaucoup plus qu'il n'en paraît à la surface, car nous sommes encore de très braves gens, en vertu d'habitudes, de disciplines, d'imprégnations anciennes, dont nous gardons le nécessaire, guidés par l'instinct de vie. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'on voit, ce qu'on dit, ce qu'on entend, ce qui compose l'atmosphère morale que l'enfant respire. Nous la voudrions montrer par quelques traits pris au hasard, réunis sans ordre, auxquels bien d'autres pourraient s'ajouter, non sans faire remarquer qu'on parle peu de ce qui est bien et beaucoup de ce qui est mal :

— Domestiques, ouvriers, métayers travaillent mal, trompent, manquent à tous leurs engagemens parce qu'ils savent qu'il est difficile de les remplacer. — Quand les vieux parens coûtent plus qu'ils ne rendent, on les abandonne, l'hôpital et les bureaux d'assistance n'étant pas faits pour les chiens. — Une foule de délits sont commis qu'on ne poursuit pas ou qu'on pardonne quand ils sont poursuivis. — D'une façon générale, on arrange et on étouffe beaucoup d'affaires, même graves. — Un incendie éclate et deux fois sur trois on dit couramment que l'homme sait bien avec quelle allumette le feu a été mis. — De ne pas payer des dettes, autrefois déshonneur, passe aujourd'hui trop souvent pour une habileté. — Le moulin, qui fournit la lumière au village, a été mis en régie municipale : on parle beaucoup d'un ingénieux procédé pour modérer le fonctionnement des compteurs et s'éclairer à moitié prix. — La chasse n'est permise que cinq mois de l'année, mais on s'arrange pour manger du gibier en tout temps. — Il est défendu de garder les bestiaux sur les routes, à cause de leur piétinement qui ruine les fossés, et de temps en temps un procès-verbal est dressé, qui n'a jamais de suites. — Les cafés doivent se fermer à onze heures du soir, mais on y peut faire la partie jusqu'au matin. — Un

soldat permissionnaire s'est attardé d'un jour, il se met au lit, et le médecin, personne n'échappant au mal dont nous parlons, lui trouvera quelque fièvre opportune. — Les agens de l'autorité racontent au besoin qu'on leur sait gré de n'ennuyer personne, et celui qui veut faire son devoir est aussitôt marqué pour le déplacement. — Il faut être étranger au pays, ou bien maladroit, ou n'avoir guère d'amis pour ne pas échapper aux conséquences d'une contravention, et tout le monde croit que, quand on est puissant, on n'en doit craindre aucune. — Un enfant de six ans vient d'être tué par un automobile, pauvre petit gardien de dindons, qui s'est laissé prendre en voulant sauver ses bêtes et qu'on a relevé dans la poussière, sa gaule encore à la main : le lendemain, la route est surveillée et on relève le numéro d'une superbe limousine passée comme une trombe. Mais les différens serviteurs de la loi ne tardent pas à reconnaître qu'un chronomètre de vingt francs est un instrument de précision insuffisante pour appuyer des poursuites contre un homme fort connu, qui demain peut-être sera ministre.

Voilà l'atmosphère ordinaire, peu satisfaisante. Elle se charge et devient plus nocive dans certaines périodes, où l'enfant apprend que des hommes, qu'il croyait les plus honnêtes du monde, sont d'affreux coquins et que vilenies, crimes, turpitudes sont choses courantes, périodes dites électorales, où, les mots ayant perdu leur sens ordinaire, le langage s'enfle, s'exaspère et se déchaîne. Notez que l'enfant n'a pas d'esprit critique pour se défendre. Tandis qu'à l'entrée de ses voies respiratoires d'ingénieuses dispositions anatomiques arrêtent les grosses poussières, il n'y a rien de pareil à l'entrée de son cerveau pour filtrer l'air de l'atmosphère morale. Tout passe et tout entre. L'atmosphère est mauvaise quand l'enfant y prend l'impression que personne n'obéit à la loi. Elle est bonne quand il reçoit l'impression contraire que presque tout le monde fait son devoir, quelques-uns davantage et même beaucoup plus. La société lui doit apparaître comme une forêt prospère, où la masse sombre des taillis s'élève avec ensemble autour des vieux chênes, qui pointent vers le ciel et entraînent dans leur élan les jeunes tiges gonflées de sève.

VII

Le village Innomé de Gascogne est celui d'une grande partie de la France et au fond voici ce qu'on y trouve. L'idéal ancien s'est voilé, qui était religieux, efficace et puissant. L'idéal nouveau s'avance, se dessine, se précise ; il marque de son empreinte profonde l'armature sociale et lui donne une vraie beauté ; mais il n'a pas encore pris possession des âmes. La vertu sociale monte, non celle des individus, qui plutôt descend. Le désaccord est manifeste : il nous paraît redoutable, malgré tout ce qu'on nous dit sur l'importance de la conscience collective, dont les consciences individuelles ne seraient qu'une émanation, et, quand nous aurons discerné quelques-unes de ses causes, nous ne nous sentirons pas plus rassuré.

L'imprégnation religieuse s'est retirée de la surface, laissant une croûte qui se dessèche et tombe, mais elle reste à l'entrée des avenues profondes de l'âme qu'elle semble jalousement surveiller. Les paysans gardent intacte toute leur vieille métaphysique, qui fait partie intégrante de leur être moral, et n'en est pas de longtemps séparable. Peut-on s'en étonner, quand on voit que les hommes, qui se sentent le plus libérés, continuent de vivre pratiquement et inconsciemment sur le fonds doctrinal, traditionnel et atavique, qu'ils travaillent sincèrement à détruire ? La *déchristianisation* du paysan est très superficielle, beaucoup plus que certains symptômes ne semblent l'indiquer, et par là même extrêmement nocive, son seul résultat étant de paralyser une discipline ancienne, qui avait fait ses preuves, sans permettre l'action d'une discipline nouvelle, qui n'a pas d'ailleurs fait les siennes. On n'efface pas les plis millénaires de l'âme comme on gratte un emblème sur la porte d'un oratoire. Quelques-uns sont peut-être irréductibles. Le paysan déserte l'église, mais pour des raisons qui ne sont pas fondamentales ; il délaisse la religion, mais sans rien mettre à la place, qui soit une équivalence psychologique et morale. Son tréfonds se réserve, gardant le rythme obscur d'anciennes vibrations, sur lequel la chanson nouvelle n'est pas encore accordée. Voilà la vraie difficulté : rien ne sera fait tant que nous n'aurons pas cet accord. Le phénomène de résonance nous est nécessaire au sens où l'entendent les physiciens. La résonance

est ici la foi dont les effets sont encore plus merveilleux que ceux qui nous éblouissent dans le domaine de la matière.

Les idées de justice, de fraternité, de solidarité, d'altruisme, de science, de progrès, remplissent l'idéal nouveau. Leur beauté n'a d'égale que leur clarté. Précisément celle-ci est un obstacle. L'idée, pur phénomène de clarté intellectuelle, est incapable de nous faire mouvoir un brin d'herbe. Elle devient force par sa liaison avec les tendances antérieures de la volonté et avec certaines images motrices d'activité, par l'émotion dont elle s'accompagne et surtout par la foi qu'elle fait naître. La foi reste la grande force par qui l'homme se dépasse, dépasse sa science et « peut beaucoup plus qu'il ne sait. » Or la foi ne sort pas de la portion claire de l'idée, mais de celle qui reste dans l'ombre. C'est le mystère qui excite l'imagination, la curiosité, le désir, l'impatience, l'amour, trouble toute la sensibilité, l'exalte et détermine ainsi la genèse psychique de la foi. Voici par exemple l'idée de charité, où l'on trouve une première notion, parfaitement claire, qui est celle de nos devoirs d'amour envers nos frères, et une seconde, très différente, qui est celle de notre amour pour Dieu, le Père commun, d'où découlent ces devoirs. Les deux notions sont inséparables, puisque les deux amours ne font qu'un. Pascal a marqué cela en traits inoubliables. Qui ne voit maintenant que si l'idée moderne de solidarité, pourtant si belle, ne peut enfanter les étonnans prodiges de la charité, c'est que celle-ci prend une force incalculable dans tout le divin qui l'enveloppe et la transfigure.

Ne sortons pas de chez les paysans. La solidité du lien, qui les attachait à la terre, venait du mystère de sa fécondité, objet d'étonnemens qui se traduisaient par une foule de légendes et de pratiques naïves d'un caractère religieux. A mesure que le mystère s'éclaircit, la foi se dissipe et le lien se relâche. La science ne détruira pas le sentiment religieux, parce qu'elle ne peut résoudre le plus angoissant des problèmes, qui restera matière de croyance mystique. Mais elle ruinera peu à peu l'âme paysanne en expliquant le pourquoi et le comment des phénomènes dont l'obscurité était cause d'une foi qui constituait le fond même de cette âme (1). En définitive, clarté et foi s'op-

(1) L'école, par un effort d'éducation, doit maintenir et fortifier l'âme paysanne, tout en l'adaptant. Nous avons récemment étudié cette question sur laquelle il y aurait encore beaucoup à dire. Voyez la *Revue* du 1er juillet 1912.

posent et s'excluent dans le jeu profond de notre activité psychique. L'antinomie est évidente. Une idée tout à fait claire, semblable à une lumière, dont on peut calculer l'éclat et différencier les rayons, est pour la raison une source de délices, mais elle n'atteint pas les régions de l'âme d'où la foi s'élance et nous soulève. Des idées confuses la déterminent par le fuyant et vaporeux halo, dont elles s'entourent, et qui se dérobe à toute analyse.

Ce dernier point est d'importance. Il est nécessaire que l'élément obscur, auquel la foi s'adresse, soit au-dessus de toute vérification positive. L'idée socialiste et l'idée de science, la première beaucoup plus que la seconde, font naître des courans de foi par le rêve vague, immense, mystérieux, dont elles s'accompagnent. Mais, dans les deux cas, le phénomène psychique reste limité, pauvre, chétif, suffisant pour agir sur la conscience collective, non pour régner en maître dans les consciences individuelles. C'est qu'ici le rêve est rempli d'élémens humains, uniquement humains, accessibles, analysables et ne tire son obscurité que du seul lointain dans lequel il se projette. La foi n'a guère la plénitude de son efficacité psychologique que dans l'expérience religieuse. Il lui faut du divin, comme il en faut à l'impératif, qui doit servir de base à la morale, si l'on veut qu'il ait une véritable force déterminante et surtout une belle vertu éducative. Cette nécessité du divin n'échappe pas aux moralistes contemporains et leur inspire les plus généreux efforts pour dégager des notions nouvelles qui puissent en remplir le rôle. On est bien forcé de prendre l'âme telle qu'elle est avec ses exigences, et non pas telle que parfois on voudrait qu'elle fût.

Enfin le risque est toujours grand de rompre dans les âmes l'action d'une foi très ancienne, d'où sortait l'effort pénible, souvent douloureux, quelquefois héroïque, parce qu'on leur apprend le soulagement de la détente, la douceur du repos, le charme morbide d'un demi-sommeil qui vous ôte jusqu'à la force de désirer une foi nouvelle. Or, la foi, quel qu'en soit l'objet, qu'on la demande à deux genoux sur les dalles du temple, ou qu'on l'excite en soi par des moyens purement humains, est avant tout un acte de désir, de bonne volonté et d'effort. Comment attendre cet effort des paysans ? Le refroidissement religieux n'est pas pour eux la joie d'un affranchisse-

ment intellectuel, mais l'ivresse d'être libéré de certaines contraintes morales; ils sont peu disposés à accepter des contraintes semblables que leur imposerait une foi nouvelle dans un autre idéal.

Ce sont autant de questions qu'il faudrait longuement examiner si l'on voulait chercher sous quelle forme, par quelle ouverture, par quel émoi l'idéal et la foi reparaîtront dans les âmes. Nous ne pouvons nous en passer, ni pour enseigner la morale à l'école, ni pour fonder la cité future, ni même pour ne pas mourir. Idéal et foi, vieux mots, vieilles choses, qu'accompagnaient des airs d'une douceur infinie! Faut-il faire table rase? La raison peut en concevoir le dessein; l'entreprise a paru belle, hardie et tentante, mais, pour l'exécuter, il faut le consentement de l'âme tout entière. C'est le point capital du problème, et même tout le problème, qui est de pure psychologie.

En attendant, il y a vacance d'idéal et de foi dans l'âme paysanne. Un vide s'y est produit et il arrive ce qu'on pouvait prévoir : le matérialisme s'y précipite et s'y établit, un matérialisme avisé, pratique, servi par les circonstances économiques, armé par la culture intellectuelle, d'autant plus dangereux qu'il sait trouver des couleurs pour se dissimuler. En dépit des apparences, malgré des progrès en politesse, en langage, en tenue, malgré des mœurs plus douces et une certaine élégance extérieure de l'âme, le matérialisme des paysans est bas, lourd, très toxique. Il détermine de l'anesthésie morale. C'est sur ce terrain ingrat que l'école, d'une main encore novice, doit jeter sa semence.

VIII

Les difficultés sont vraiment grandes et on s'explique que bien des gens se montrent découragés. C'est un sentiment dont il faut se défendre. Outre que la dépression de l'âme nuit à notre clairvoyance, c'est d'avance être vaincu que de croire qu'on le sera. Nous continuons à mettre dans l'effort de l'école, — dont il est permis de penser que ni les méthodes, ni l'esprit ne sont définitifs, — les grands espoirs d'un optimisme que rien ne saurait ébranler.

On trouvera qu'il y a dans cet optimisme quelque naïveté

et même un peu de rêve. Il se peut et cela d'ailleurs ne serait pas pour nous déplaire. C'est donner une ébauche d'existence aux choses qui paraissent impossibles que de les définir à soi-même et aux autres; plus d'une dans le passé, non des moindres, n'aurait jamais été faite s'il ne s'était pas rencontré des naïfs pour commencer d'en parler. Et puis, n'est-ce pas de l'action, déjà très efficace, que d'affirmer son optimisme et de raconter son rêve, si c'est un rêve de beauté?

Nous sommes optimiste parce qu'il y a dans la race des réserves de richesse morale incomparables qu'on n'utilise pas et qu'on pourrait utiliser. Nous le sommes encore parce que bien des choses ont été mal faites, mal adaptées, qu'on pourrait reprendre et faire mieux : il en vaut la peine et c'est une question de vie ou de mort. Mais notre optimisme repose sur une raison plus générale et plus profonde, il sort d'une source plus intime, plus riche et plus chaude.

Le premier de tous les optimismes n'est-il pas l'instinct de la vie, l'horreur de la mort, la joie et l'orgueil de vivre ? Le *vouloir-vivre* est l'optimisme pur et immédiat : de lui procèdent tous les autres. Il est le désir, la curiosité, l'attente de ce qui sera, l'espérance subconsciente et continue, parfois contre toute vraisemblance, que l'avenir vaudra mieux que le présent, qne demain sera plus beau qu'aujourd'hui; il est à la racine même de notre être; aucun effort de conscience ne peut descendre plus profondément. Une foule de circonstances le favorisent ou lui sont contraires. Rien ne le précède et ne l'explique. Il est, puisque nous vivons, précise expression du mystérieux *consensus* par lequel des millions de cellules se sont un jour réunies, associées, concertées, disciplinées pour une œuvre commune, comme pour réaliser l'idée de vie sur le point infiniment petit que nous représentons. Il est notre raison de vivre et, quand nous ne l'avons plus, le grand danger n'est pas loin.

En revanche, si nous le sentons toujours en nous, malgré des signes qui peuvent faire croire à son fléchissement, notre salut est certain parce que c'est lui qui nous sauvera. Ne cherchons pas trop à savoir comment il s'y prendra pour le faire. Il ignore à l'avance ses moyens, mais, au moment décisif, il en trouvera qui nous étonneront par leur précision. L'optimisme vital est instinct, c'est-à-dire source d'un effort qui s'éclaire tout seul et porte en lui le sens de sa direction. Nous sommes loin

de l'intelligence qui travaille sur un plan préalablement préparé. Ici l'exécution trace le plan et l'action déroule son propre dessin. Le procédé naturel de l'intelligence est analyse, celui de l'instinct synthèse qui naît et se réalise en même temps.

Au fond de la prairie, qui descend devant ma maison, des abeilles vivaient heureuses dans leurs blanches et coquettes demeures. On les visitait chaque jour. Elles se montraient douces pour nous et pitoyables à leurs bourdons qu'elles laissaient vivre jusqu'à l'automne. C'est que la nappe en fleurs de la prairie tombait peu à peu sous la main lente du faucheur ; lentement aussi s'en allaient des champs voisins les sainfoins, les luzernes et les trèfles. On attrapait ainsi les fleurs sucrées de maïs, dont les paysans gascons « sèment quatre saisons, » ce qui nous conduit jusqu'en novembre. Un jour la machine arriva : le soir la prairie fut fauchée et flétrie. Le lendemain, autour des douze ruches, le sol était jonché de cadavres de plusieurs milliers de bourdons. D'emblée les abeilles avaient vu que c'était maintenant la famine en Gascogne entre les fleurs du printemps et celles de l'été. Intuition, décision, exécution s'étaient déclanchées d'un seul coup. Si l'intelligence, au lieu de l'instinct, avait conduit les abeilles, elles auraient observé, analysé, comparé, raisonné. Leur Sorbonne et leur Collège de France seraient intervenus, et aussi des statistiques, des livres, des discours, même un ou deux articles de leur *Revue des Deux Mondes*. On aurait fini par trouver la solution, mais, en attendant, les ruches seraient mortes.

Nous ne nous figurons l'instinct qu'avec de la soudaineté. Il connaît d'autres démarches qui, par la lenteur et la souplesse, ressemblent à celles de l'intelligence. Il trace parfois, lui aussi, des lignes longues et compliquées, où l'intelligence croit reconnaître son œuvre : elles sont un jaillissement d'intuition et d'action qui se confondent, une invention continue de l'optimisme vital. Sur la partie douloureuse de notre frontière un petit peuple ne veut pas mourir. Pourtant, au lendemain de la défaite, politiques, historiens, sociologues, philosophes, tous représentans qualifiés de la raison claire, s'étaient penchés sur lui, et, les uns avec joie, les autres avec tristesse, avaient annoncé qu'il disparaîtrait sous les flots d'une lourde et savante invasion. Il en a appelé de cette consultation de l'intelligence, et le seul génie de la vie lui a montré ce qu'il fallait faire.

M. Maurice Barrès n'apprend rien à Colette Baudoche, mais il tient d'elle tout ce qu'il sait, dont il nous touche et ravit jusqu'aux larmes. Quand les forces ennemies dissimulent leurs procédés de mort pour les rendre plus subtilement dangereux, la petite Lorraine trouve dans son cœur le secret qui les déjoue : elle est d'une race en qui le perpétuel qui-vive de la frontière a singulièrement exalté l'instinct de vie. Et n'est-ce pas miracle qu'un cœur de vingt ans repousse un amour loyal, sincèrement offert, pour ne pas renier des morts qu'elle n'a jamais vus, par tendre et délicate piété pour toute une jeunesse de France, tombée autour de Metz dans d'héroïques batailles, au fond et inconsciemment, mais en vérité, pour ne pas signer le pacte de l'abandon et de la mort ?

IX

Il faut beaucoup attendre du cœur. C'est là que se cache, se réchauffe, se nourrit le précieux optimisme, sensibilité exquise, tact suprême, « esprit de finesse » supérieur dans le sens de la vie. Il est un spécialiste de vie transcendant, auquel on a toujours recours dans les cas difficiles ou désespérés. L'intelligence prenant son essor, s'est-elle peu à peu dégagée de l'instinct, resté en nous comme une survivance, ou sont-ils l'un et l'autre deux élans de vie, différenciés d'emblée, et ordonnés dès l'origine sur des fins différentes ? Le débat, d'ailleurs considérable, ici ne nous importe pas. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à mesure que l'intelligence monte, justifiant les plus hautes ambitions par d'étonnantes victoires, elle réduit le rôle de l'instinct et le refoule dans l'ombre. Mais il est toujours là, prêt à la suppléer quand elle tombe en défaut, précieux, indispensable compagnon. L'analyse rétrospective de notre vie individuelle nous montre une foule de tournans dangereux où l'intelligence, impuissante, nous laissait en détresse : une inspiration a surgi, *venue on ne sait d'où*, qui nous a remis en marche. Dans une imperceptible phase d'inconscience, l'instinct de vie a joué. Ce qui est vrai des individus ne l'est pas moins des peuples. Ils s'avancent parfois dans l'éclat d'une civilisation brillante, semblables à un homme qui porte, au milieu de la nuit, un phare puissant, dont il dirige les rayons vers lui-même. Une mer-

veilleuse lumière l'enveloppe, où il trouve sécurité, délices et orgueil, mais autour de lui l'obscurité n'est que plus profonde et plus redoutable par les dangers de mort qu'elle cache. Fort heureusement une secousse de l'instinct de vie fera tourner le phare dans ses mains et le cône lumineux lui découvrira la route. C'est ainsi qu'à certaines heures des courans étranges traversent les peuples et les soulèvent. On les voit alors glorifier ce que la veille ils dédaignaient et adorer des dieux qu'on croyait morts. C'est un grand scandale pour l'intelligence qui distingue, discute, atténue, explique, proteste et peut-être *ne comprend pas*. Mais le génie de la vie n'attend pas que l'intelligence comprenne.

Il n'est pas sûr, pour prendre un exemple, que l'intelligence comprenne le régionalisme qui travaille la France. Elle s'arrête au plan superficiel, dont les manifestations historiques, littéraires, artistiques l'intéressent et l'enchantent. Son dilettantisme s'y délecte et son esprit critique s'exerce sur les écarts et les puérilités inévitables. Elle croit tenir tout le phénomène cependant que le fond lui échappe; elle ne sent pas l'obscure révolte contre la mort, le besoin de revanche, l'énergique poussée de l'instinct de vie qui le remplissent.

L'an dernier, sur les bords de la Baïse, dans notre voisinage, il y a eu pour la première fois la fête des vieilles chansons patoises, et, comme on demandait à l'organisateur, non les motifs superficiels et secondaires, mais la raison profonde de son effort, lui, jeune médecin, d'un esprit scientifique, très ouvert aux idées nouvelles les plus hardies, a simplement répondu : On sent la mort dans le pays, et il faut l'éloigner. Un appel fut lancé aux chanteurs, et, de tous côtés, des bords de la Garonne et de la forêt des Landes, de l'Armagnac, pays de vignes, et du Brulhois, terre de labour, en foule ils accoururent. On entendit la chanson vespérale du berger poussant ses animaux des prairies vers l'étable, les couplets joyeux du vendangeur, qui, dans un geste dionysiaque, *mouste* les jeunes filles, en écrasant sur leurs joues les grappes oubliées, la monotone mélopée du laboureur, rythmée au pas lent des attelages, douce et triste comme la vieille supplication de l'homme demandant à la terre de le nourrir. De Nérac à Condom, les maisons s'étaient vidées et la fête fut brillante. Des lettrés y assistaient et y prirent un plaisir extrême. Mais il leur sembla

que l'âme paysanne n'était pas touchée, restait étrangère. Cependant, quelques jours après, le hasard amène devant moi un couple de paysans, qui de fort loin étaient allés entendre les chansons. Je cherche l'impression. L'homme gauchement, longuement, en français, me dit des banalités. Impatientée, la femme l'interrompt, et laissant en patois éclater son âme : « *Jou, moussu, bons baou tout dizé : à la cansoun dou boué, ma calut ploura.* Moi, monsieur, je vais tout vous dire : à la chanson du bouvier, il m'a fallu pleurer. »

A la vérité, il n'est pas facile de distinguer la limite exacte, qui sépare l'intelligence et l'instinct, dans les régions intermédiaires, où se diffuse et s'estompe une indécise clarté qui participe de deux foyers. Il y a apparence que nous méconnaissons souvent le rôle de l'instinct. Comme c'est l'intelligence, qui fait après coup le départ de ce qui s'est passé, elle incline à s'attribuer des mérites qu'elle n'a pas eus. L'erreur est d'autant plus facile que l'instinct trace le schéma dans un éclair et donne le premier branle, mais l'intelligence accourt aussitôt pour soutenir le mouvement et se charger des détails. Injuste pour l'instinct, l'intelligence lui cause encore un autre dommage dont les conséquences nous touchent. Elle le gêne et le paralyse. L'instinct redoute son éclat comme certaines fleurs de nos parterres celui du soleil. Il aime l'ombre des régions subliminales de l'âme où il se réfugie, et, quand la pleine lumière l'y vient saisir, il se dissipe et s'évanouit. C'est une force qui se dissout, en prenant conscience d'elle-même.

Ainsi meurent sous nos yeux bien des choses où l'optimisme s'était arrêté et concrété pour faire de la vie. Ainsi s'en va peu à peu l'âme paysanne, qui aimait la terre, malgré ses trahisons et la famille nombreuse, malgré ses charges, à mesure qu'on lui apprend de quelles ignorances elle était faite, comme tombe la maîtrise créatrice de l'ouvrier quand on transforme en technique scientifique les tours de main qui lui venaient de son enthousiasme et de sa foi. L'inspiration de l'artiste s'éteint, s'il éclaire d'une lumière trop vive les sources cachées d'où elle jaillissait, et Chantecler ne continue de chanter que parce qu'il continue de croire, malgré la cruelle expérience d'une tendre aventure, que son chant éveille l'Aurore et sera peut-être un jour vainqueur de la nuit.

Nous sommes optimiste parce que nous sentons autour de

nous l'énergique volonté de vivre. L'optimisme vital de la France se voile sur certains points, mais il éclate sur tant d'autres ! Aveugles ceux qui ne le voient pas et coupables ceux qui le nient ! Chantecler claironne toujours. Chaque matin, au Maroc, il sonne le réveil de nos colonnes, et, en Champagne, sur le guidon de nos aviateurs, il perce les nuages que les vents d'Est poussent vers nous. Il a lancé ces temps derniers quelques appels plus sonores, où l'on sentait l'alarme, et on sait de quelle manière l'âme du pays s'est redressée pour répondre. Il a d'ailleurs d'autres chants, plus pacifiques, qui ne sont ni moins significatifs, ni moins beaux. Le vieux foyer brûle toujours. D'où viendront les souffles vivifiants qui feront monter sa flamme en gerbes triomphantes ? D'où, sinon de nous-même et de notre effort d'éducation nationale, qui doit trouver là sa justification, sa mesure et sa fin. C'est sur cette décisive épreuve qu'un jour il sera jugé.

Certes l'entreprise est effrayante de vouloir accorder le même effort sur l'intelligence et sur l'instinct de vie, sur la raison et la science, d'une part, de l'autre, sur l'optimisme vital, mystérieux dans ses origines, obscur dans ses élans, rempli de raisons que la raison ne comprend pas, et dont on voit couler les larmes au chant d'une pauvre et vieille chanson. Il y a une opposition fondamentale et troublante. Nous souhaitons souvent le triomphe définitif de l'intelligence et la ruine d'une foule de choses qui la choquent et la déroutent. C'est de tous les souhaits le plus insensé, et fort heureusement le plus chimérique. Nous ne survivrons pas longtemps à l'abolition en nous du génie de la vie. Résignons-nous donc en méditant le mot mélancolique et profond de Joubert qu'il faut savoir s'aveugler pour vivre.

X

Comment l'école conduira-t-elle son effort éducateur entre les deux grandes forces qui se partagent notre âme ? Il n'est pas de question plus grave. Nous venons de montrer dans un cadre restreint les difficultés qu'elle rencontre et qui expliquent en partie son impuissance. Nous attendions d'elle beaucoup de bien : elle n'est vraiment pas responsable de tout celui qu'elle ne nous fait pas.

En revanche, son devoir rigoureux n'est-il pas de s'examiner avec soin, sans faiblesse, impitoyablement, pour voir si elle ne porte pas en elle, dans sa méthode et ses procédés, dans la formation et l'esprit de ses maîtres, dans la philosophie dont elle est pénétrée, quelques raisons de son échec? Précisément, pour primaire qu'elle soit, l'école, telle que nous l'avons voulue et faite, est l'expression de notre philosophie intellectualiste et plus exactement de notre positivisme scientiste. N'aurait-elle pas profit à chercher quelques inspirations dans un positivisme plus empirique, plus large et plus souple, qui s'attaque à toute la complexité vivante du réel et veut épuiser les possibilités de l'atteindre, philosophie encore un peu éparse et diverse d'aspects, mais qui chaque jour se précise et grandit parce qu'elle est profondément humaine, pour qui tout est dans l'expérience de la réalité, *avec souci que cette expérience soit faite par l'âme tout entière*, souci de l'action et des forces, quelles qu'elles soient, génératrices d'énergie et de beauté morales.

Si le positivisme scientiste, solide, mais étroit par les limites qu'il s'impose, nous donne une école sans force pour enseigner une morale efficace, ne faut-il pas se tourner vers une méthode plus compréhensive, où l'on aime beaucoup s'écouter penser et davantage s'écouter vivre, où les idées sortent rapidement de la tour d'ivoire pour se vérifier dans l'homme tel qu'il est en pleine existence concrète, en pleine chaleur d'action et mêlée de combat, avec ses habits de tous les jours, en santé et en maladie, dans la joie et dans l'affliction, aux prises en un mot avec la vérité de la vie, avec le dur et énigmatique labeur qui la remplit? Une semblable philosophie, on le devine sans peine, est attentive aux résultats, ambitieuse de succès. Pour nous, — c'est par là que nous finissons comme nous avons commencé, — il n'est rien ici qui nous paraisse supérieur au succès : vieille mentalité professionnelle, vieille habitude d'oublier principes, doctrines, théories, préférences devant la plus humble recette qui guérit le malade. Dans mon village, où la terre et la race meurent ensemble, je tiendrais l'école quitte de bien des choses, si, fixant le petit paysan au métier héréditaire, elle préparait en lui la moralité que réclament impérieusement la famille et la cité. Point de vue peut-être étroit, mais singulièrement élevé, celui de la vie elle-même.

De projeter ainsi dans l'action procédés, méthodes, principes,

idées et concepts pour les y éprouver comme sur une pierre de touche; de tout rapporter à la vie, critère irrécusable et suprême, est une démarche de l'esprit fort modeste. Médecins, moralistes, pédagogues sont des sages, quand ils s'y résignent, et ils le peuvent d'ailleurs sans en être humiliés. L'homme, en dépit qu'il en ait, est condamné à rester pragmatiste, — nom nouveau d'une très vieille chose, — et, de la manière que nous l'entendons, il l'a toujours été, il le sera toujours, il l'est naturellement comme il marche sur ses deux pieds et comme il respire, il l'est forcément parce qu'il ne peut échapper à cette double condition de son être, d'une part, la nécessité de vivre, de l'autre, les limites de son intelligence.

La tendance pragmatiste n'est qu'un des aspects du mouvement philosophique contemporain, bien loin qu'elle le constitue tout entier. On y voit encore comme une lassitude des doctrines qui, mettant du mécanisme et de la nécessité partout, nous enferment dans un déterminisme infranchissable, de la complaisance pour celles qui, trouvant au contraire du jeu et de la contingence en nous et hors de nous, soulèvent l'âme, lui donnent de l'air, des forces et des ailes. Une vie, moralement très élevée, vaut à nos yeux par elle-même et par les significations dont elle est chargée : celui qui, faisant le bien pour le bien, sent les raisons profondes auxquelles il obéit, tient l'étoffe même de son âme, beau fragment de réalité, d'où l'induction le conduit plus loin et plus haut. Bien des choses, qui semblaient abandonnées, reprennent faveur : nous y revenons par l'expérience complète du Moi, chose concrète et individuelle, enveloppée de chair et d'os, mais avant tout *chose qui pense, res cogitans*. Nous entendons la pensée, au sens le plus large et d'ailleurs assez cartésien du mot, qui embrasse toute la conscience, entendement analytique et raison synthétique, sentimens et volitions, conscience claire et aussi celle qui, ne l'étant pas, soutient et alimente l'autre, intuition et instinct, intuition surtout, la totalité de l'âme dans son plein jeu, sensible aux moindres indices, frissonnante aux moindres lueurs, merveilleux et indivisible bouillonnement de force cognitive. Ne dédaignons rien dans l'âme : elle est faculté de connaître par tous les points, modes et plans de son activité. *Nous connaissons avec l'âme tout entière*. C'est de là qu'il faut partir pour comprendre toutes les formes de l'effort humain vers la vérité, également légitimes et valables.

Certains se plaisent à relier la pensée moderne au passé, où ils nous montrent ses origines, ce qui n'est pas sans beaucoup d'intérêt et de profit. Tout le monde y gagne : les morts que l'on fait revivre, les vivans que l'on compare aux morts les plus grands sans trop de désavantage. On sait que cette année même Descartes, sous la conduite habile de M. Denys Cochin (1), a fréquenté chez plusieurs de nos philosophes et ne s'est pas déplu dans leur compagnie. Pascal, sans beaucoup d'effort, s'y serait peut-être senti plus à l'aise. Conçoit-on d'ailleurs qu'une philosophie puisse être aujourd'hui vraiment originale ? Tout n'a-t-il pas été dit, « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent? » Les idées ne tirent-elles pas une partie de leur valeur du moment où elles paraissent, des circonstances qui les appellent, des services qu'elles rendent et du rôle qu'elles jouent? C'est dans le présent que nous aimons la pensée philosophique des trente dernières années, dans le présent et au regard de l'avenir.

Il est permis à chacun de noter le retentissement d'une philosophie dans son esprit, échos qu'elle éveille, troubles qu'elle apaise, difficultés qu'elle résout, espoirs et courage qu'elle enflamme. Ainsi naissent et se propagent d'innombrables résonances qui profitent à la philosophie elle-même, en tant que l'œuvre d'un seul ou de quelques-uns n'est pas quelque chose d'arrêté, de clos, de définitif, mais une direction qui se continue et un élan qui s'accroît dans la pensée de tous. La réflexion philosophique n'exige pas qu'on soit philosophe avec la robe ou le bouton de cristal, ni qu'on quitte sa journée avant le soir pour prendre des attitudes méditatives : chacun la fait en son particulier, de sa place, et à sa manière. La nôtre, — celle du médecin, qui travaille toujours sur le concret, durement et terre à terre, — est de considérer l'effort de la pensée moderne d'un point de vue pratique, et dans les conséquences qu'on en peut prévoir, quand, sorti du domaine spéculatif, il entrera dans celui des réalités complexes et vivantes, dans la réalité journalière de notre vie individuelle, familiale, politique et sociale. Il n'est pas téméraire de penser que quelque chose y sera changé.

L'école est un chapitre important de cette réalité. On voit le problème auquel nous pensons et comment il se pose. Il s'agit

(1) *Descartes*, par M. Denys Cochin. Alcan, 1913.

de découvrir le secours qu'un certain esprit philosophique, — nous pensons moins à des doctrines déterminées qu'à un esprit général, — apporterait à l'école, devenue foyer d'enseignement moral. Une difficulté, que tout le monde sait, pèse sur cet enseignement, l'arrête dans son essor, lui replie les ailes, et finalement le paralyse; elle a été aggravée par des préoccupations qui se sont toujours réclamées de la philosophie et qui souvent lui étaient étrangères; mais, en dehors et au-dessus des contingences de la politique, elle subsiste, délicate et embarrassante, puisqu'elle est en dernière analyse l'expression de nos désaccords au sujet de la métaphysique.

Il y a précisément dans les courans nouveaux de la pensée philosophique moderne une extraordinaire vertu d'apaisement, bienfait précieux pour l'éducateur public qui, distribuant son effort à des enfans pénétrés d'imprégnations diverses, doit garder sa pensée attentive aux nuances, assez souple pour en tenir compte, assez libre pour ne s'enchaîner qu'au seul souci de réussir. Et si, par exemple, la neutralité scolaire, — sans cesser d'être rigoureuse, comme il faut qu'elle soit, — en devenait plus facile, non plus gênante, froide et lourde d'inhibitions, mais aisée, souriante, pratiquement applicable, non plus négative et stérilisante, mais positive et féconde, soutenue par une égale curiosité pour toutes les formes de l'expérience humaine, par un égal respect, mêlé de reconnaissance, pour toutes celles qui sont en nous source de force, de courage et d'allégresse devant le devoir, le bienfait ne serait-il pas incomparable?

Docteur Emmanuel Labat.

LE PLATEAU CENTRAL

ET

SES VOLCANS

UN ETNA FRANÇAIS

Considérée dans son ensemble, la France présente un caractère de symétrie depuis longtemps remarqué. Son contour ne s'éloigne pas beaucoup de celui d'un hexagone régulier et, de ses six côtés, trois sont des frontières maritimes, pendant que deux autres, les Pyrénées et les Alpes sont montagneuses. Seule, sa frontière du Nord-Est, de Belfort à Dunkerque, est ouverte. Ces circonstances tiennent à ce que, malgré la très grande diversité de son sol, notre pays constitue un tout géologique.

En y regardant de plus près, on reconnaît que son architecture est coordonnée dans son ensemble par rapport à un point milieu, que signalent son relief et la distribution autour de lui des principales formations sédimentaires. C'est le Plateau Central, incomparable entre toutes les régions françaises par la présence de nombreux volcans, non actifs il est vrai, mais dont l'extinction remonte à un passé très peu reculé géologiquement.

Dans une page célèbre, Élie de Beaumont et Dufrénoy opposent cette région austère au tranquille bassin parisien, où la vie est relativement si facile :

« Ces deux pôles de notre sol, s'ils ne sont pas situés aux

deux extrémités d'un même diamètre, exercent en revanche autour d'eux des influences exactement contraires : l'un est en creux et attractif ; l'autre, en relief et répulsif. Le pôle en creux vers lequel tout converge, c'est Paris, centre de population et de civilisation. Le Cantal, placé vers le centre de la partie méridionale, représente assez bien le pôle saillant et répulsif. Tout semble fuir en divergeant de ce centre élevé, qui ne reçoit du ciel qui le surmonte que la neige qui le couvre pendant plusieurs mois de l'année. Il domine tout ce qui l'entoure, et ses vallées divergentes versent les eaux dans toutes les directions. Les routes s'en échappent en rayonnant comme les rivières qui y prennent leurs sources. Il repousse jusqu'à ses habitans qui, pendant une partie de l'année, émigrent vers des climats moins sévères. »

L'abbé Giraud Soulavie avait écrit dans son *Histoire Naturelle de la France méridionale* (1) : « Les montagnes sont les vrais magasins ou réservoirs de l'espèce humaine ; des milliers de montagnards passent insensiblement et à la longue dans les pays fertiles pour y entretenir les populations languissantes. »

Et les deux auteurs plus récens que nous venons de citer :

« Il (le Cantal) renouvelle sans cesse la population des plaines par des essaims vigoureux et fortement empreints de notre ancien caractère national. »

Il paraît certain que les Auvergnats, comme les Bretons, sont des Celtes, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la race historique la plus ancienne de notre pays ; et ces Celtes, de sang déjà mélangé avec celui de races envahisseuses, eurent pour ancêtres autochtones les hommes à tête courte, dont on retrouve les squelettes fossiles, et qui ne connaissaient pas les métaux. Or, d'après une curieuse remarque de M. Boule, « la *brachycéphalie* est d'autant plus accusée que la région considérée est plus montagneuse et d'accès plus difficile. »

Comme le Breton, l'Auvergnat de vieille souche est brachycéphale, brun et de taille peu élevée.

De même que la population, la végétation du Plateau Central a une physionomie particulière. Il faut descendre jusqu'à la Limagne pour trouver des parties véritablement fertiles ; mais les châtaigniers de ses régions granitiques sont célèbres par

(1) Huit volumes in-8. Paris, 1780-1784.

leur beauté et leur longévité. Qui oublierait Fontanat, près de Royat, après avoir passé sous ses ombrages ?

I

Les noms de Plateau Central, de Massif Central, ne sauraient avoir un sens tout à fait précis. Cependant un coup d'œil sur la carte géologique de France ne permet aucune hésitation.

Le Plateau Central a, à peu près, la forme d'un triangle dont les trois sommets sont non loin de Nontron, d'Avallon et du Vigan. Avec une superficie de plus de 80 000 kilomètres carrés, il se développe sur vingt-deux départemens et comprend en tout ou en partie : le Morvan, le Bourbonnais, la Marche, le Limousin, l'Auvergne, le Charolais, le Beaujolais, le Lyonnais, le Velay, le Gévaudan, le Vivarais, le Languedoc et le Rouergue.

Nous n'avons pas qualité pour nous occuper de toutes ces provinces; nous considérerons seulement, dans le Plateau Central, ce qui fait partie de la zone à volcans éteints traversant l'Eurasie et comprenant les Pyrénées, les Alpes, les Carpathes, le Caucase et l'Himalaya, montagnes dans lesquelles différens phénomènes, tels que d'innombrables sources chaudes, des émanations solfatariennes, des dégagemens moffettiques témoignent d'une ardeur à peine refroidie...

Le Vivarais, le Velay, l'Auvergne, voilà les trois régions du Plateau Central qui possèdent les volcans étudiés passionnément depuis que l'on sait que ce sont des volcans.

« Ils ont des yeux et ne voient point. » Ce que le Psaume dit des dieux d'Égypte est aussi vrai des hommes qui passent sans comprendre, tant qu'un Révélateur ne leur a pas dit : « Faites donc attention ! »

Voici comment Poulett Scrope raconte la découverte des volcans d'Auvergne : « En 1750, deux membres de l'Académie des Sciences de Paris, Guettard et Malesherbes, à leur retour d'Italie, où ils avaient visité le Vésuve et observé ses produits, passèrent à Montélimar, petite ville située sur la rive gauche du Rhône, et, après avoir dîné en compagnie de savans qui y résidaient, parmi lesquels était M. Faujas de Saint-Fond, ils sortirent pour explorer les environs. Le pavé des rues attira tout

d'abord leur attention. Il est formé de courtes articulations de colonnes basaltiques plantées perpendiculairement dans le sol, et ressemble par suite à celui des routes antiques dans le voisinage de Rome, qui sont pavées avec des pièces polygonales de lave. En s'informant, ils apprirent que ces pierres provenaient du rocher sur lequel est bâti Roche-Mauro, sur la rive opposée du Rhône ; et on les instruisit en outre que des roches pareilles abondaient dans les montagnes du Vivarais. Ces renseignemens engagèrent les académiciens à visiter cette province ; et étape par étape, ils atteignirent la capitale de l'Auvergne, découvrant chaque jour une raison nouvelle pour croire à la nature volcanique des montagnes qu'ils traversaient. Arrivés à Clermont, tout doute disparut. Les courans de lave des environs de cette ville, noirs et hérissés comme ceux du Vésuve, descendant sans interruption de plusieurs cônes de scories qui, pour la plupart, présentent un cratère régulier, les convainquirent de la vérité de leurs conjectures, et ils proclamèrent hautement leur intéressante découverte. »

Naturellement, le Mémoire de Guettard : *Sur quelques montagnes de France qui ont été des volcans* (1751), ne rencontra que des incrédules parmi les savans confrères de l'auteur, qui firent à ce sujet de l'érudition, disant que les scories volcaniques n'étaient que les résidus des fourneaux de forges romaines. Il fallut vingt ans pour qu'un travail de Desmarets, sur l'origine des basaltes, fît admettre la réalité des volcans d'Auvergne.

Et si Montélimar n'avait pas été sur la route d'Italie, les géologues du XIXe siècle auraient eu probablement l'honneur de la découverte. Depuis Desmarets, les principales études sur les volcans d'Auvergne sont dues à Ch. Lyell, Poulett Scrope, Henri Lecoq, Leopold de Buch, Montlosier, Ramond, Fouqué, Rames, MM. Archibald Geikie, Boule, Glangeaud, etc. Celle du Vivarais appartient spécialement, d'une part, à Faujas Saint-Fond qui fut (1793) notre premier prédécesseur dans la chaire de géologie au Muséum et qui a décrit cette province en 1778 avec une grande précision dans un magnifique ouvrage, et, d'autre part, à l'abbé Giraud Soulavie, que nous avons déjà cité et à qui nous ferons d'autres emprunts.

Le Vivarais se signale par la parfaite conservation de ses volcans. On y compte six cônes s'élevant de plusieurs centaines de mètres au-dessus du plateau granitique sur lequel se

sont répandues les coulées de basalte qui ont en partie comblé les gorges profondes dont le massif était raviné. La Gravenne de Montpezat, ainsi nommée (*gravenne*, gravier) à cause de la pouzzolane dont elle est composée, est un grand cône placé sur une crête séparant l'Ardèche de la rivière de Fontaulieu. Comme plusieurs autres volcans voisins, il a un cratère régulier, en forme de coupe. De superbes colonnades de basalte, dont l'ouvrage de Faujas donne des gravures intéressantes, — quoique inexactes comme le sont les gravures, — montrent que le basalte est séparé du granit par un lit de cailloux roulés, ce qui indique un ancien lit de torrent. Du volcan de Burzet s'est échappée une nappe de lave qui, usée par les eaux, montre les extrémités polygonales de ses prismes : ils forment un pavage élégant qu'on appelle dans le pays Pavé des Géans. Le volcan de Thueyts, sans cratère régulier, a répandu sa lave dans le lit de l'Ardèche. La Coupe de Jaujac, au contour elliptique, a les flancs parés de forêts de châtaigniers. Le cratère échancré de la Coupe d'Ayzac a donné lieu à une coulée de basalte qui s'est scindée en trois étages. Au pied du cône de Souillols, il y a une de ces Grottes du Chien sur lesquelles nous aurons à dire quelques mots.

Le massif du Vivarais se rattache à l'Auvergne par la région du Velay. Le Mézenc y est le point le plus élevé d'un ensemble volcanique qui repose en partie sur les terrains primitifs, granit ou gneiss, en partie sur le terrain jurassique. Il représente, — comme le Mont-Dore et le Cantal, — les restes d'un énorme volcan qui, jusqu'à de grandes distances, a couvert la plaine d'une mer de basalte. La ville du Puy est entourée de tous côtés par une ceinture de collines dont l'altitude ne varie que de 750 à 800 mètres et qui sont, ou les bords de ce plateau de lave, ou des cônes surgis à travers l'ancien basalte et y ayant mêlé leurs produits. Nous reviendrons sur la Montagne de la Denise, toute proche du Puy qui présente deux énormes rangées superposées de colonnes de basalte : la Croix de la Paille et les Orgues d'Espaly. Il est à noter que dans le Velay, on ne voit pas de cratères ni de coulées bien distincts, ce qui s'expliquera plus loin.

Le Plomb du Cantal est le point culminant (1 858 mètres au-dessus du niveau de la mer) de ce qui reste d'un volcan de 250 kilomètres de tour à sa base, dont l'Etna remet sous nos yeux une image fidèle. Il se signale par la forme arrondie de son

sommet et par sa calotte de basalte dans une vaste circonférence de montagnes trachytiques, reliées entre elles par des crêtes de même composition lithologique. Au centre de ce cirque, s'élève un piton à trois sommets dont le plus haut, le puy Griou, est moins élevé que la plupart des montagnes qui l'entourent et qui ont l'air de lui faire cortège. Il n'a que 1 694 mètres d'altitude. Ces montagnes sont, après le Plomb : le pic du Rocher (1 800 mètres), le puy de Peyroux (1 620 mètres), le puy de Bataillouze (1 686 mètres), le puy de Peyre-Arse (1 567 mètres), le puy Mary (1 787 mètres, le puy Chavaroche, ou l'Homme de Pierre (1 744 mètres), le Courpou-Sauvage (1 490 mètres), le puy Filhol (1 580 mètres), le pic de l'Elancèze (1 503 mètres), le puy Brunet (1 606 mètres), le Cantalon (1 805 mètres). Cette nomenclature et ces chiffres donnent une idée du massif, surtout lorsque l'on considère que le cirque trachytique est lui-même entouré d'une autre guirlande circulaire de puys basaltiques moins élevés en général que les précédens, mais dépassant tous 1 300 mètres.

Il y a déjà longtemps qu'un pharmacien d'Aurillac, Ramès, céda à la séduction qu'exerce l'histoire naturelle sur les esprits d'élite. Il associa à la pratique du *Codex* l'étude du Massif du Cantal et peu à peu cette étude réduisit le temps accordé à l'exécution des ordonnances magistrales. Il fit un nombre immense d'observations, qui dénotent chez lui plus que les qualités ordinaires du naturaliste. Esprit enthousiaste et débordant, il a, en maintes circonstances, fait preuve d'une intuition presque géniale. Il gravit chaque sommet, le mesura, en détermina la substance, puis il coordonna les lieux présentant entre eux des liens qui lui paraissaient évidens et superposa, à la topographie d'aujourd'hui, et vraiment par les yeux de l'esprit, la conception d'une géographie antérieure. Celle-ci, dont les traits primitifs ont été détruits par l'exercice des actions érosives auxquelles la surface du sol est en proie sans relâche, lui révéla, bien au-dessus de la surface actuelle du pays, l'existence de deux cimes, distantes de 4 200 mètres l'une de l'autre et plongeant dans l'atmosphère à une hauteur approximativement indiquée par le point de convergence de l'ensemble des plateaux actuels qui recouvrent les flancs du massif cantalien.

A ces deux cimes idéales, le poète dissimulé dans le naturaliste attribua les noms de deux géologues éminens : l'une est pour lui le sommet du Mont Saporta ; l'autre, l'apex de l'Albert

Gaudry. « Ces deux points de convergence, dit-il (1), nous représentent les sommets de deux énormes cônes d'éruption complexes, multiples, soudés par leurs bases, largement égueulés (2), toujours en ruines, souvent régénérés, mais toujours disparus. Cependant, sous leurs bannières sont encore rangées en deux phalanges, comme au temps de leur antique magnificence, les puissantes assises des roches volcaniques du Cantal, lesquelles, ardentes, et flot sur flot, s'échappèrent jadis de leur pied, tandis que, dans les hautes régions, rugissait l'immense respiration des cratères. »

Choisir les noms de Gaudry et de Saporta pour qualifier ces deux cônes reconstitués théoriquement, était d'autant plus heureux que ces deux savans ont passé leur vie à tenter, eux aussi, des essais de restauration : le premier, dans le monde animal, l'autre dans le domaine des végétaux. Ils avaient aussi des ressemblances, comme devaient en avoir entre elles les deux montagnes cantaliennes. Tous deux, délicats et affinés, professaient une philosophie naturelle très douce et aimaient à en développer les détails dans un style quelque peu sentimental. Ils étaient en outre amis intimes, liés par leurs conceptions générales des choses, comme les deux volcans de Rames l'étaient par leur base (3).

En somme, les puys trachytiques du cercle intérieur du Cantal et les crêtes et les croupes qui les relient, formaient une vaste *caldera* de plus de 10 kilomètres de diamètre, avec une chute interne, à l'Est, de 950 mètres, à l'Ouest, de 880 mètres. C'est dans cette enceinte que s'ouvraient les anciens cratères et que se dégageaient les gaz et les vapeurs, d'où montaient les laves et les scories dont l'accumulation formait les cônes.

« Du sommet du puy de Griou, dit encore Rames, la vue embrasse tous les détails de la cavité circulaire, et les pics trachytiques, vus de cet observatoire naturel, perdent aussitôt de leur importance, leur individualité s'efface beaucoup, car ils se dessinent alors comme de simples dentelures de la crête déchiquetée et éboulée qui couronne la grande enceinte, et celle-ci

(1) *Topographie raisonnée du Cantal*, p. 14, in-18. Aurillac; 1879.

(2) C'est le terme dont le caractère technique excuse la rudesse, par lequel en Auvergne on désigne les cratères dont un côté s'est écroulé, sous la pression de la lave en fusion.

(3) Voyez, dans la *Revue* du 18 janvier 1896, l'étude d'Albert Gaudry : *Un Naturaliste français. — Le marquis de Saporta.*

apparaît imposante, formée par des escarpemens rocheux successifs, continus, alternant plusieurs fois avec des pentes très rapides couvertes d'herbes, de broussailles, de forêts... »

La caldera est rompue par les vallées de la Cère, de la Jordanne et de l'Alagnon, rivières qui ont leur source, des entonnoirs béans, à sa partie inférieure. Au contraire, un grand nombre d'autres vallées descendent en droite ligne des hauteurs du volcan, rayonnant avec une symétrie parfaite. On compte ainsi douze vallées de premier ordre, et dix de second ordre, intercalées entre les premières et échancrant moins profondément le sol. La physionomie de notre vieil Etna sera complète quand nous aurons dit que chacun des grands puys commande un plateau basaltique, de forme triangulaire, qui représente le produit de ses éruptions. Le plus important est celui de la Planèze, sous le Plomb du Cantal, dont il est séparé par une dépression profonde.

Le Mont-Dore est un massif d'une surface de neuf cents kilomètres carrés, avec un grand axe de quarante-deux kilomètres environ, un petit axe de trente. Il est relié au Cantal par un autre massif volcanique, le Cézallier, qui atteint l'altitude de 1 500 mètres. Le point culminant en est le pic de Sancy, qui a 1 886 mètres au-dessus du niveau de la mer et qui est un rocher pyramidal de trachyte porphyroïde, dont les touristes se plaisent à faire l'ascension. La Banne d'Ordanche (1 515 mètres) et l'Aiguiller (1 547 mètres) étaient avec le Sancy les principaux centres éruptifs de cette région.

Poulett Scrope, qui avait fait plusieurs voyages en Italie, pour en étudier les volcans et qui a écrit la *Géologie des volcans éteints du centre de la France* (1), voit dans les traits qu'il avait observés au Mont-Dore « les traces d'un vaste cratère démantelé qui n'est pas sans ressembler au tableau que présente en ce moment (1823) le cratère récent du Vésuve, ouvert dans les entrailles de la montagne par l'éruption de 1822; cratère dont les escarpemens abrupts et à pic, comme ceux des gorges, sont formés d'un conglomérat de scories et de fragmens volcaniques enveloppant des lits horizontaux de lave, et pénétrés par de nombreux dykes de la même substance, le plus souvent verticaux et se séparant en prismes horizontaux. »

Le cratère principal d'où sont sorties les laves trachytiques

(1) Traduction d'Endymion Pierraggi, 1 vol. in-8; Paris, 1864.

du Mont-Dore devait être situé au voisinage immédiat du bassin supérieur de la vallée de la Dordogne. Tous les voyageurs en Auvergne ont remarqué les roches dites Sanadoire et Tuilière. Ces deux masses sont constituées par de la phonolithe, variété hydratée de trachyte; elles ont été ainsi isolées par le travail de l'érosion et la roche qui les compose a pris des aspects très divers. La roche composant la Tuilière s'exploite en feuillets minces propres à la couverture des maisons, et c'est de là que lui vient son nom.

Enfin, nous trouvons encore sur la partie granitique du Plateau Central, sur la plate-forme qui se termine en escarpement abrupt au-dessus de la plaine de la Limagne, et qui descend en pente douce vers la Sioule, la chaîne des Puys ou Monts Dômes, qui comprend environ soixante montagnes volcaniques, situées sur deux files à peu près parallèles et orientées sensiblement du Nord au Sud. Elles sont de deux sortes : les pitons domitiques et les volcans proprement dits. Les pitons domitiques sont au nombre de six, et le plus important, le puy de Dôme, qui non seulement a donné son nom à toute cette prodigieuse région, mais encore à la roche (*domite*) dont il est formé, atteint à l'altitude de 1 465 mètres. Quoique relativement peu élevé au-dessus de la plate-forme qui lui fait un piédestal et qui est à près de onze cents mètres, sa forme, — comparable à celle de l'*Aiguille*, de la Montagne Pelée, — est imposante. C'est un dyke qui dut jaillir, lors d'une grande éruption, des brèches et des débris d'éruptions antérieures accumulées dans les profondeurs terrestres.

Le Chaudron ou Grand Sarcouy, le Clierzou, le puy Chopine, sont également des pitons domitiques. Du puy Chopine, Poulett Scrope a dit, en bon Anglais porté volontiers à emprunter ses comparaisons géologiques à l'art culinaire, que « c'est un massif de diverses roches primaires granitoïdes offrant les marques d'un grand bouleversement, renfermées, *comme la chair d'un sandwich*, entre une couche de domite d'un côté et une couche de basalte de l'autre. »

Les volcans à cratères de notre région sont des cônes tronqués formés de scories, de lapilli, de pouzzolane, de blocs de lave, avec des fragmens accidentels de domite et de granit. Ils ont une hauteur, au-dessus de leur base, de 150 à 300 mètres. Le Pariou est l'un des plus beaux et des plus considérables;

d'une forme parfaitement régulière, il est à moitié entouré d'un segment de cratère plus ancien. Le cratère intérieur est complet, avec une circonférence de 960 mètres. D'une profondeur de 96 mètres, il est entièrement tapissé d'herbe qui, là même où les feux souterrains ont laissé de si éloquens produits, offre aux bestiaux des pâturages frais et succulens. D'autres cônes ont leurs cratères rompus par un côté, sous l'effort de la lave : tels sont le puy de la Vache, le puy Noir et le puy de Lassolas. Parfois une montagne de forme irrégulière possède plusieurs cratères distincts, comme le puy de Montchié, où, par une disposition que le Vésuve reproduit sous nos yeux, les éruptions ont eu lieu en des points si voisins les uns des autres que leurs produits se sont mêlés.

Ces volcans ont vomi d'énormes quantités de lave, dont fournit un exemple le beau puy de Côme, parfaitement régulier et d'une hauteur de plus de 300 mètres au-dessus de la plaine. Celui-ci a deux cratères distincts, dont l'un a une profondeur de 75 mètres et un diamètre considérable. La lave sortait, non pas de ces cratères, mais de la base Ouest de la montagne; le courant, ayant rencontré un obstacle, se partagea en deux branches, dont l'une rencontra une autre coulée, venue du puy de Louchadière; elle se précipita ensuite dans le lit de la Sioule, qui dut prendre un autre cours. Puis, encore arrêtée par un rocher saillant, la lave de Côme forma un mur de dix-huit mètres de haut, avec les divisions prismatiques qui donnent tant de beauté au paysage. On évalue à 12 kilomètres carrés la superficie couverte par cette *cheire*. Une autre coulée célèbre est celle de Gravenoire, qui est descendue dans la vallée de Royat, où une excavation creusée par le ruisseau permet de mesurer son épaisseur de 20 mètres. A l'extrémité du courant septentrional de Gravenoire, se trouve une Grotte du Chien, où le gaz carbonique est fort abondant.

Les coulées de lave s'appellent *cheires :* leur aspect singulièrement raboteux et hérissé montre que le mot cheire correspond, dans la prononciation auvergnate, à l'expression latine de *serra* (scie). La marche est difficile sur la cheire, dont la stérilité est grande, parce que le travail est si difficile sur ce sol ravagé qu'il a été rarement tenté; cependant, dans les étroits intervalles qui séparent les amoncellemens de blocs pousse, spontanément, la fraîche flore de la montagne. Et, dans la cheire de

Gravenoire, près de Clermont, on est parvenu à faire prospérer des vignobles. Ainsi, en Italie, les terres ravagées par les éruptions sont les plus fertiles. Non loin de Pontgibaud, vers la limite de la cheire de Côme, existe une petite grotte dans le basalte, d'où sort une source d'eau glacée, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été.

II

Il est facile de voir, dans le massif central de la France, une région qui a subi d'innombrables vicissitudes dérivant des causes les plus variées. Sa partie la plus volumineuse est faite, nous l'avons déjà dit, des roches les plus anciennes, parmi lesquelles le granit et le gneiss se signalent par leur grande abondance. Mais il est évident que ces roches primitives ne sont ainsi visibles que parce qu'elles ont été *épluchées*, c'est-à-dire dépouillées de formations qui les recouvraient et les maintenaient ainsi à une grande profondeur. On n'en peut douter, car, en maintes localités, il est resté comme des lambeaux de ce revêtement déchiré, dont l'âge relatif peut être retrouvé, et dont l'étude a été poussée d'autant plus loin et mieux faite qu'on y a trouvé des matériaux d'exploitation profitables.

Les plus anciens de ces vestiges ont été si fortement modifiés par les réactions naturelles qui se sont attaquées à eux, que bien souvent il est malaisé d'en démêler les caractères distinctifs. On les désigne sous le nom, vague à souhait, de schistes cristallins, sans décider s'ils sont bien contemporains les uns des autres, ou si, au contraire, les actions métamorphiques les ayant modifiés plus ou moins vite, ils n'ont pris une apparence uniforme que parce qu'en réalité ils sont d'âges différens. En tout cas, on n'y distingue plus de fossiles, à supposer qu'ils en aient renfermé, et le principal trait qu'ils nous permettent d'enregistrer, c'est que leurs élémens stratiformes sont fortement redressés, contournés et hachés de géoclases. A ce titre, ils ressemblent singulièrement aux masses constitutives des grandes chaînes de montagnes et nous donnent l'idée qu'ils ont subi une prodigieuse érosion.

Parmi les masses moins anciennes et par conséquent plus reconnaissables, il y a toutes les raisons possibles de faire une place à part à des dépôts houillers. Ils sont dans le Plateau Central à

l'état de petits bassins disséminés et qui, bien certainement, sont les restes de formations continues qui ont été démantelées et séparées les unes des autres par les dénudations intenses infligées à la surface. Parmi ces bassins auxquels se rattachent ceux de Saint-Étienne, d'Alais, de Graissessac, de Decazeville, de Brive, répartis sur le pourtour de notre région, il faut mentionner Bert, Cusset, Ahun, Saint-Éloy, Commentry et bien d'autres, qui sont éparpillés sans ordre visible sur une large surface. Dans le nombre, Commentry restera célèbre à cause des découvertes paléontologiques qui y ont été faites; à cause aussi de la méthode d'observation qui y a été employée et qui pourrait servir de modèle dans des cas analogues. Au lieu de se borner à recueillir ce qu'on rencontre par hasard, on a cherché à ne rien laisser échapper, et, pour cela, on a intéressé les ouvriers aux résultats, en allant jusqu'à entretenir un bureau spécial dont la fonction était de recevoir les trouvailles exclusivement scientifiques. Une série particulièrement digne de mention a concerné l'existence des insectes fossiles, dont nous connaissons maintenant toute une série, aussi nombreuse qu'imprévue et qui est exposée au Muséum d'histoire naturelle. On y remarquera surtout des formes analogues à celles de blattes gigantesques, des libellules atteignant 75 centimètres d'envergure et aussi des mantes possédant, non pas quatre ailes, mais six : trois paires, dont la distribution ramène à un même type les trois anneaux constitutifs du thorax.

Mais le fait seul de l'existence des insectes à l'époque houillère a été un événement scientifique considérable, en rappelant à la prudence les amateurs de théories géologiques. Au moment où Darwin fit connaître, parmi ces merveilleuses harmonies dont la nature est pleine, celles qui concernent la part prise par certains insectes à la fécondation de quelques espèces de fleurs, des esprits systématiques, trop prompts à généraliser, émirent l'avis qu'un pays sans fleurs doit être nécessairement un pays sans insectes. Les paléobotanistes ayant constaté que la flore houillère est presque entièrement composée de plantes cryptogames, pouvant d'ailleurs atteindre les dimensions de nos arbres actuels, on tira comme conséquence « logique » de leurs observations que, les insectes n'ayant pas eu dans les forêts paléozoïques de fleurs à féconder, il n'y avait pas lieu d'admettre l'existence d'insectes houillers. Or, il paraît que les insectes peuvent avoir

d'autres fonctions à remplir que celle dont Darwin nous a raconté les détails si impressionnans, car jamais on n'en a vu jusqu'ici d'aussi grands qu'à Commentry.

En tout cas, les couches houillères du Plateau Central se présentent, autant par le degré de leur métamorphisme que par l'énergie des refoulemens qui les ont ondulées et par la dimension des géoclases qui les ont débitées en tronçons mutuellement déplacés, comme ayant fait partie de chaînes montagneuses, au même titre que les schistes cristallophylliens mentionnés tout à l'heure. Et en voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer que le Plateau Central a été jadis pourvu d'une structure générale, qui pouvait avoir alors les plus intimes analogies avec celle dont les Alpes jouissent à l'heure actuelle.

Mais ces reliefs, malgré leur volume considérable, ont été supprimés, comme a été supprimée la chaîne de montagnes qui a traversé la région d'Anzin et de Valenciennes et dont on ne retrouve plus, en profondeur, que les racines, recouvertes de couches crétacées. Seulement, l'érosion a été peut-être plus tardive en Auvergne, car sur le Plateau Central, le terrain secondaire est à peine représenté, — à moins que la région n'ait, pendant les temps secondaires, été à l'état continental, c'est-à-dire maintenue en dehors des localités où la sédimentation pouvait avoir lieu.

Quoi qu'il en soit, il faut arriver aux temps qualifiés de tertiaires pour trouver des assises sédimentaires qui, en très grand nombre, encadrent, mais à une altitude moindre, le Massif Central. La Limagne, en particulier, se révèle comme ayant été un grand lac aux temps dits oligocènes et des lambeaux du même âge se trouvent en certains points du Velay et du Cantal. La plus grande partie des flancs de la colline de Gergovia et des monticules des environs que couronnent des coulées de lave, est formée de couches horizontales de calcaire oligocène, avec ou sans phryganes (1).

C'est durant les époques tertiaires, pendant le miocène supérieur, que sont apparus les volcans du Plateau Central. Ainsi que le dit M. Marcellin Boule, « le temps nous séparant de la période d'activité de la chaîne des Puys est peu de chose à côté

(1) C'est le nom de tubes calcaires qui peuvent par leur agglomération constituer des couches entières et qui ont été sécrétés par des larves de névroptères voisins des éphémères.

du temps qui sépare cette période du moment où expirait l'activité du Cantal. » Cependant, il s'était produit déjà, dans cette région des Puys, d'anciennes éruptions de basalte, et il semble qu'il y ait eu des poussées de cette roche, de trachyte et de phonolite au même moment dans toutes les régions volcaniques du Plateau Central.

On attribue certains basaltes et certains trachytes dans la masse du grand volcan cantalien aux temps pliocènes; mais, avant le début de l'époque quaternaire, toute l'activité de l'Etna français était éteinte, sans doute par épuisement des roches foisonnantes accumulées dans ses entrailles. Il y eut aussi des séries de poussées qui se dépensèrent en profondeur, sans atteindre la surface du sol.

Il est permis de supposer que les manifestations volcaniques du Plateau Central furent un contre-coup, et un complément, de l'ensemble des phénomènes qui ont donné naissance à la chaîne des Alpes, dont le soulèvement date des temps tertiaires. Sans nous arrêter à l'étude de ces grands phénomènes orogéniques, qui devrait être traitée à part, notons seulement que fréquemment les chaînes de montagnes sont flanquées d'un massif volcanique qui se montre comme une portion accessoire, peut-être avortée, mais dont la théorie se présente cependant comme un détail nécessaire de celle de la chaîne.

Il faut un effort de pensée pour reconstituer dans leurs détails les volcans du Cantal et du Mont-Dore qui, dès le début du quaternaire, n'étaient déjà plus que des ruines; cependant le résultat est digne d'intérêt. Les éruptions du Velay, qui semblent n'avoir commencé que pendant le pliocène moyen, n'étaient pas achevées pendant le quaternaire inférieur. Au contraire, c'est du pliocène supérieur que date la célèbre montagne de la Denise. On ne voit plus dans la chaîne du Velay de cratère ni de coulées bien distinctes; l'évolution y est donc bien plus avancée qu'aux environs de Clermont-Ferrand. La démolition a intéressé des parties, encore maintenant souterraines dans la chaîne des Puys, et c'est ce qui fait saillir de divers côtés des rochers tout à fait singuliers et par conséquent caractéristiques : la Roche Corneille résulte de l'épluchage d'un cylindre de matériaux contenus dans la cheminée volcanique, que les agens de l'intempérisme ont fait disparaître sur une hauteur considérable. Par cette cheminée ont dû sortir des quantités formidables de

lapilli, qui se sont accumulés en cônes comparables à ceux qui forment les puys de Lassolas, du Nid de la Poule, du Pariou et d'autres. Quand le phénomène éruptif a pris fin, le conduit vertical était tout encombré de matériaux en route pour la surface et destinés même à être lancés dans l'atmosphère, pour retomber en un bourrelet autour du point de projection. Ils se sont cimentés dans cette perforation cylindrique dont ils constituent aujourd'hui le moulage.

Les perforations volcaniques manifestent du reste une grande tendance à l'alignement régulier : les rochers Corneille, Saint-Michel et de Polignac, dont le château historique a laissé des ruines si imposantes, en donnent la preuve. Il est évident que ces points de sorties sont coordonnés sur une même casssure profonde du sol, peut-être en des points d'entre-croisement de cette grande géoclase avec des fêlures affectant une orientation différente. On peut remarquer qu'une pareille disposition est exactement celle qu'affectent les si curieuses cheminées dans lesquelles se rencontrent les sables à diamans du Cap de Bonne-Espérance, car le rapprochement est riche en conséquences, quant à l'histoire des volcans. En effet les lapilli, précurseurs des laves et consistant en débris charriés comme les boues des torrens, — mais dans une direction essentiellement différente, puisqu'elle est perpendiculaire à l'horizon, — méritent de figurer dans la catégorie de produits géologiques qualifiés d'alluvions verticales.

Le massif du Mont-Dore qui, depuis le miocène, a eu des éruptions, a continué de manifester son activité jusqu'au milieu du quaternaire. On y voit des cratères encore bien reconnaissables à leur forme et à leurs relations avec les coulées qui en partent. Dans le nombre, nous citerons le cône tronqué du Tartaret, auprès de Murols, avec son fleuve de pierre qui s'est épanché sur 20 kilomètres de longueur dans la vallée de la Couze. La lave en a recouvert une nappe d'argile où se trouvaient des ossemens de chevaux et des coquilles terrestres, dont les espèces, principalement des escargots, vivent encore : ce qui n'empêche pas que l'éruption qui l'a produite ne soit nettement antérieure à toutes les époques historiques. Le pittoresque lac de Chambon, dont, pour le dire en passant, George Sand a donné autrefois dans cette *Revue* une description et une théorie si exactes, doit son existence au barrage que la coulée du Tartaret

a constitué au travers de la vallée de Chandefour. Au même moment géologique, les cratères de Montchat et de Monteineyre vomissaient le torrent de roches fondues, maintenant solidifiées en cheires, et la perforation cylindrique que remplissent les eaux du lac Pavin s'ouvrait comme à l'emporte-pièce. On s'imagine le paysage romantique de cette époque animé par le passage de bandes de Mammouths, substituées aux troupeaux d'*Elephas antiquus* déjà éteint et par les ébats des Rhinocéros à narines cloisonnées succédant à *Rhinoceros Merckii*, dont les débris caractérisent le quaternaire le plus inférieur.

Mais c'est plus récemment encore que se sont déchaînées les éruptions du Vivarais et des monts Dômes et cette fois, les fossiles en font reporter l'âge aux temps qualifiés de quaternaires supérieurs.

Il s'agit dans ces deux régions de cônes parfois si bien conservés qu'ils donnent l'idée d'une reprise possible de leur activité. Ce qui est certain, c'est que l'homme a été le témoin et, plus d'une fois, la victime des éruptions du Velay et de la chaîne du Puy de Dôme.

En travaillant une vigne au lieu dit l'Ermitage, sur le versant du volcan de la Denise, à la porte de la ville du Puy-en-Velay, un paysan découvrit en 1844 un débris de crâne humain. Ce fragment était incrusté d'oxyde de fer fortement adherent, témoignant de son très long enfouissement dans la couche de limonite d'où il était extrait. Le laboureur, continuant son travail, mit au jour d'autres débris squelettiques qui, par chance, furent conservés et qu'on peut voir aujourd'hui au musée du Puy. De longues études, auxquelles prirent part un grand nombre de géologues expérimentés, démontrèrent qu'il s'agit d'un homme qui, Pompéien d'avant l'histoire, fut enseveli sous les cendres rejetées par le volcan de la Denise. Le docteur Sauvage écrivait en 1872 que « le frontal de la Denise appartient certainement à la race dolichocéphale dont les crânes du Neanderthal, d'Eguisheim et de Cannstadt sont les représentans. » L'homme de la Denise est donc contemporain de la faune à *Rhinoceros Merckii*, c'est-à-dire du quaternaire le plus ancien.

Les débris de la Denise sont d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls restes parfaitement authentiques d'hommes témoins des éruptions de la France centrale, car ce que dit Soulavie, d'ossements trouvés dans les laves du Coiron (Ardèche), est fort contestable.

Plus récemment, un morceau de crâne et quelques autres fragmens ayant été trouvés dans une carrière de pouzzolane provenant de Gravenoire, tout près de Clermont, on avait cru être en présence d'une nouvelle victime des volcans quaternaires ; mais on a mis en doute l'antiquité de ces restes, les scories des volcans pouvant, en s'éboulant sur les pentes, ensevelir des objets récens.

D'ailleurs, en bien des points, des objets travaillés par l'homme préhistorique attestent sa présence aussi sûrement que le feraient ses os. A quelques kilomètres de Pontgibaud, dans la vallée de la Sioule, une couche de débris, fouillée dans un abri sous roche dépendant de la coulée du volcan de Pral, a livré, avec des ossemens d'animaux (panthère, blaireau, bœuf commun, cerf, mouton, sanglier, castor), quarante silex taillés, un ciseau en bois de cerf, deux dents de cerf polies, percés d'un trou de suspension et ayant constitué des objets de parure. Une trouvaille analogue a été faite dans la lave de Blanzat sortie du puy de Coquille : des bois de renne portant des traces de travail ; des traces de charbon révélaient qu'il y eut là un foyer. Le British Museum conserve un bois de renne trouvé à Neschers, dans le Puy-de-Dôme, et sur lequel est gravée au trait la forme fort bien rendue d'un cheval : on se trouve ici en présence de l'art magdalénien, accompagné de la faune pleistocène (ou quaternaire), avec l'ours des cavernes, le renne, un bovidé, le spermophile (rongeur), le chien, etc. Tous ces débris étaient dans la lave qui, sortie du Tartaret, termine sa coulée à Neschers.

Mais si l'homme quaternaire a été témoin des éruptions de l'Auvergne, on peut se demander si l'homme actuel n'a pas, lui aussi, assisté au terrifiant spectacle. L'histoire, ou du moins la tradition en gardent-elles un souvenir ?

L'histoire est muette, mais il faut convenir qu'elle est bien postérieure chez nous à l'âge où l'homme commença à se servir des métaux. Giraud Soulavie veut conclure de certains passages de Sidoine Apollinaire et de Grégoire de Tours sur des calamités publiques qui frappèrent de terreur les populations et donnèrent lieu à l'institution des Rogations, qu'il s'agissait de phénomènes volcaniques ; mais on est généralement d'avis que ce n'est là que l'imagination d'un homme avide d'événemens. Il est vrai que Sidoine Apollinaire était Auvergnat, ou du moins qu'il avait une maison de campagne sur les bords du lac

d'Aydat, non loin du puy de la Vache. Montlosier raille agréablement ceux qui cherchent dans les auteurs ce qui ne peut pas s'y trouver : « César vient en Auvergne, traverse nos cratères, campe sur nos laves, emploie à ses travaux, à ses machines, à ses édifices, la plupart de nos matériaux volcaniques ; et il ne paraît pas que tous ces produits torréfiés aient fait sur lui la plus légère impression. Il est vrai qu'on ne peut pas trop attendre d'un guerrier, tout occupé de sièges et de combats, qu'il mettra beaucoup d'attention à examiner des matières brutes, sans mérite pour lui et sans intérêt ; mais Pline, philosophe, naturaliste, historien, qui connaissait parfaitement l'Auvergne, puisqu'il parle de la fameuse statue de Mercure, faite par Zénodore ; Pline, qui nous a laissé sous le titre d'*Histoire naturelle*, la compilation la plus étendue de tout ce qu'on pouvait ramasser de son temps de prodiges dans l'univers, ne fait pas plus mention de nos anciens volcans que le conquérant des Gaules (1). »

Quant à la tradition, y en aurait-il un faible écho dans les noms, communs pour la région volcanique, où les idées de feu et d'enfer sont renfermées : *Tartaret*, *puy d'Enfer*, *puy de Chaumont*, *Chaudefour*, vallée d'*Enfer*, *Peyre-Arse* (pierre brûlée) ? Comme M. Boule l'a fait remarquer, ces noms peuvent avoir été uniquement inspirés par le paysage stérile et ardent en été.

Mais on n'aurait pas une idée complète des circonstances dans lesquelles ont pris naissance les volcans du Plateau Central, si l'on ne complétait les notions fournies par la surface, au moyen des faits observables dans les parties souterraines de la contrée. Celles-ci nous montrent, en effet, que les massifs éruptifs qui frappent le regard du promeneur sont établis sur un sol que les travaux du volcanisme ont enrichi, au cours d'interminables périodes, d'une foule de traits de structure et d'une quantité de roches variées.

Lors des temps secondaires, des émanations analogues à celles qui se font jour aujourd'hui encore dans la région du Vésuve, avaient imprégné le sol d'une partie de notre Massif. Ainsi, sur la lisière Nord, dans le département de la Côte-d'Or, on constate aux environs de Semur que de véritables fumerolles ont altéré des roches plus anciennes d'une manière tout à fait

(1) *Essai sur la théorie des volcans d'Auvergne*, 1 vol. in-8 ; Clermont, 1788.

caractéristique. Ces dégagemens gazeux ont minéralisé et métallisé des assises sédimentaires et le test des fossiles que ces couches contiennent, tout en conservant tous ses détails zoologiques, est passé de la nature calcaire qu'il avait d'abord, à celle de certains minerais de fer admirablement cristallisés. Il en reproduit tous les caractères et spécialement ceux qu'ils présentent, par exemple, dans le gisement, célèbre depuis des siècles, qu'on exploite dans l'île d'Elbe et dont l'origine volcanique ne fait de doute pour personne.

En remontant le cours des temps, nous reconnaissons dans l'épaisseur des terrains primaires, et spécialement aux horizons dits permien et carbonifère, des témoignages gigantesques de l'activité volcanique. Ces assises sont recoupées d'innombrables filons, ou dykes, de roches proprement volcaniques et spécialement de porphyres, comme dans le Morvan.

Des preuves plus directes encore surgissent dans les assises de matériaux volcaniques associés à des roches, parfaitement réglées et concordantes, de terrains sédimentaires, dont l'âge ne fait aucun doute. Ce sont les lits de *cinérites* ou matériaux comparables à la cendre des volcans et qui, parfois, se sont stratifiés dans le fond de quelques lacs en association intime avec les couches de vases, de sables et de débris végétaux maintenant transformés en houille entre lesquels ils font des *liens*, suivant l'expression si exacte des mineurs de Saint-Étienne. Nulle manière de comprendre l'origine de ces assises, longtemps méconnues, si l'on refuse d'y voir la preuve de volcans à cratères travaillant déjà au temps primaire, comme le Vésuve et l'Etna travaillent aujourd'hui.

C'est donc sur un sol en très grande partie remanié par les éruptions, recoupé de leurs dykes, enrichi de leurs cendres, métamorphosé par les effluves calorifiques dégagés de leurs matériaux, — qu'à un moment encore très proche de nous les cratères, qui donnent aux paysages d'Auvergne, du Velay, du Vivarais, un aspect si caractéristique, se sont établis et ont fourni les étapes d'une longue carrière montrant encore un reste d'activité.

Mais comment ne pas voir quelque chose de providentiel dans cette disposition qui nous montre, à côté de l'appareil géologique actuel, — océan, volcan, glacier ou autre, en pleine activité et dont l'intimité est en conséquence inabordable, — des vestiges d'appareils identiques, mais d'âges très inégaux, hors de service,

démantelés par les forces destructrices et réduits à des portions en chaque cas différentes, mais dont l'étude directe est faisable. Le géologue doit se comporter à leur égard comme se sont conduits Cuvier, Adolphe Brongniart et leurs élèves en présence des débris fossilisés des faunes et des flores disparues.

A partir du jour où l'on est parvenu à se dégager des vieux préjugés, jalousement défendus par Élie de Beaumont, et d'après lesquels l'époque actuelle, ne ressemblant en rien aux temps antérieurs, jouirait du monopole exclusif des volcans à cratères, comme elle aurait eu celui des deltas et des dunes, on arriva, par le rapprochement de tronçons épars, à la reconstitution, et par conséquent à la conception du volcan idéal, et complet. On pénétra dans le détail anatomique de l'appareil éruptif, depuis ses racines conservées dans les vieux gisements eventrés, dans les régions disloquées et érodées et où rien d'analogue au cratère ni aux parties supérieures des cheminées n'a pu se conserver, jusqu'à son sommet si tragiquement visible dans les volcans homicides actuels, dont les profondeurs et surtout les racines échapperont toujours à notre observation directe.

Affranchis désormais de cette stérilisante distinction que rien ne justifie, entre le présent géologique et les époques qui l'ont précédé, on est bien édifié quant à l'indispensabilité du volcan dans l'économie de la terre; on n'imagine plus qu'il puisse faire défaut pendant une époque sédimentaire quelconque, et l'on ne conçoit pas comment des naturalistes ont pu signaler certains âges géologiques comme caractérisés par le repos ou par le réveil de l'activité souterraine. C'est exactement comme si on nous assurait que pendant un certain laps de temps, au milieu de l'existence d'un homme, son système circulatoire pouvait éprouver des temps de repos.

Nous avons dit que le fait capital dont l'interprétation se traduit par le sentiment de la continuité absolue des temps géologiques, au point de vue du vulcanisme, résulte de la rencontre, à chaque instant répétée, d'un terme commun aux deux séries ancienne et moderne, éruptive et volcanique, qu'on se plaisait à croire distinctes par leur origine comme par leur composition. Ce terme commun, c'est la *cendre* déjà mentionnée, dont la projection dans l'atmosphère caractérise le début de chaque crise, et l'on peut bien souligner d'un mot la signification si exceptionnellement décisive d'un détail auquel tout d'abord on

n'accorderait que la valeur d'un petit incident accessoire.

Il se trouve, en effet, que la pluie de cendres du genre de celle qui fit périr, aux deux bouts de l'histoire, Pompéi et Saint-Pierre de la Martinique, en tombant dans la mer et en se mélangeant sur le fond de celle-ci avec les objets que l'eau est accoutumée de déposer, donne naissance à une roche singulière par la mutuelle incompatibilité apparente de ses caractères. C'est la cinérite, désignée encore sous le nom de tuf volcanique. Formée de minéraux éruptifs, cette roche contient des débris organiques, squelettes de poissons, coquilles de mollusques, algues marines et rameau de plantes terrestres, apportés par les fleuves, etc. On ne peut guère observer directement la formation de ce complexe, mais on connaît des localités où des modifications, géologiquement toutes récentes, de la géographie ont desséché les pièces d'eau portions de mers ou lacs, qui, lors de leur état complet, ont reçu les projections volcaniques; et la constitution que nous venons de décrire s'y trouve réalisée. Par exemple, dans le Vicentin, et surtout dans notre Cantal, sur les flancs mêmes du Plomb, on rencontre des formations de ce genre dont l'étude est pleine d'enseignemens.

Bornons-nous à la localité cantalienne, située dans un site tout spécialement charmant, surtout parce qu'il contraste avec l'aspect du pays, lors de la formation de la cinérite. C'est dans la vallée de la Cère, non loin de Vic, dans le lieu dit le *Pas de la Maugudo* que, pour notre compte, et grâce aux indications de Saporta, nous avons éprouvé cette émotion d'évocation du vieux volcan, un moment réveillé pour nous. Sur la section d'un escarpement que les amateurs d'histoire naturelle ne se lassent pas d'entretenir en bon état par la simple poursuite de leurs études, se montre une roche légère, friable, d'un gris de cendre, entièrement composée de petits débris de minéraux volcaniques faiblement agglutinés entre eux. De toutes parts s'y montrent des empreintes de feuilles où l'on retrouve non seulement la forme générale et le caractère de ces organes végétaux, mais tout le système des nervures, admirablement conservé. A première vue, on y reconnaît avant tout des feuilles d'un hêtre, si ressemblant à notre hêtre d'aujourd'hui qu'il faut une grande déférence à l'égard des autorités scientifiques pour croire qu'il s'agit seulement d'une essence très voisine, qui vivait à l'époque tertiaire supérieure dite pliocène. Avec elle végétaient, dans le même lieu,

des chênes, des tilleuls, des sycomores, mélangés à des végétaux dont les congénères ne poussent plus dans nos pays, comme le laurier sassafras de l'Amérique du Nord.

Quand on est depuis quelques heures seulement occupé à chercher dans cet espèce d'herbier naturel, où les feuilles, les fleurs, les rameaux se présentent successivement à mesure qu'on travaille, l'esprit involontairement se reporte aux temps antérieurs à la création de l'homme, où la cendre du grand Etna fossile tombait du ciel dans le lac de Vic-sur-Cère. Celui-ci, entouré d'une forêt aux essences variées, avait reçu sur son fond les feuilles mortes de toute une série d'hivers. La cendre s'est mélangée à ces débris organiques, et d'autant plus que l'eau, échauffée par la pluie des particules rocheuses, s'est agitée progressivement de courans développés en divers sens. Après l'éruption, le sédiment a été recouvert de dépôts plus récens; il a été imprégné de matières conjonctives, et c'est ainsi qu'il a pris la consistance qu'il présente aujourd'hui.

Eh bien ! un fait de la plus haute portée concerne la présence que nous signalions tout à l'heure de roches analogues aux cinérites, dans l'épaisseur de tous les terrains sédimentaires, Nous avons dit qu'elles s'appellent *liens* dans les couches houillères de Saint-Étienne; ce sont les *talourines* de Rive-de-Gier (Salamandres dans la langue locale); en diverses parties de l'Angleterre, on les désigne sous l'appellation de *Toadstones* (pierre de Crapaud). L'euritine de Thann, en Alsace, avec son allure de porphyre qui renfermerait des troncs d'arbres fossiles et celle que dans la Basse-Loire on appelle la *pierre carrée*, sont des cinérites du culm et du dévonien; et il est bien remarquable que l'illustre Murchison, dans sa première description du silurien du Pays de Galles, qualifie certains lits de *volcanic ashes* (cendres volcaniques), se montrant ainsi bien en avance sur tous es géologues qui l'ont suivi, jusqu'à l'époque où sir Archibald Geikie a publié ses belles études sur les volcans primaires de l'Écosse.

III

Le sol de l'Auvergne, nous l'avons vu, n'est pas complètement refroidi : de ses profondeurs, sourdent des sources minérales, s'échappent des gaz, sulfureux et carboniques. Il faut, pour

faire un tableau complet de la vie géologique du Plateau Central, passer en revue ces apports des assises souterraines.

Les sources minérales du Plateau Central, dont plusieurs sont encore très chaudes, présentent une composition très variable et quelquefois très riche.

Tout le monde a entendu parler de la source de Saint-Alyre, dans la ville même de Clermont-Ferrand. Elle contient, à la faveur de son acide carbonique, une si grande proportion de carbonate de chaux, que ses incrustations ont formé plusieurs ponts sur la Tiretaine. Cette source rivalise ainsi avec les célèbres eaux d'Italie, pays volcanique très actif, Tivoli, San Vignone, San Filipo : aussi Saint-Alyre est-il célèbre depuis longtemps. Un auteur du XVIe siècle, Belleforest, écrit dans sa *Cosmographie Universelle* : « Au dedans de l'abbaye de Saint-Alyre passe un fleuve qu'on dit avoir été jadis nommé Scatéon et ores est dit Tiretaine, sur le cours duquel est posé le merveilleux pont de pierre naturelle fait par l'eau d'une fontaine qui s'endurcit en pierre non sans estonnement des effets miraculeux de la nature; et laquelle fontaine est à environ trois cents pieds de la rivière, laquelle coulant vers la rivière susdicte faict cette dureté pierreuse du pont par sous lequel passe le fleuve susnommé.

« Le feu roy, Charles neuvième du nom, faisant son voyage de Bayonne, voulut voir ce pont merveilleux et la fontaine qui n'est artificielle, et le cours d'eau et la source d'où elle procède comme chose estrange et des plus rares miracles de nature qu'on voye guere en France. »

Le pont que vit le roi Charles IX date des temps préhistoriques. Il a une arche de huit mètres de largeur, si solide que les voitures peuvent y passer. Le pont du Diable ou pont-stalactite a une élévation au-dessus du bief de $5^m,10$. Lecoq, qui a spécialement étudié les *Eaux minérales du Massif Central de la France* (1), dit que le pont du Diable doit son origine à la source aujourd'hui détournée de la rue des Chats. « A partir de cette source, le pont de pierre présente l'aspect d'une muraille construite seulement à fleur de terre, laquelle irait en augmentant d'épaisseur et de hauteur à mesure que l'on avance vers son extrémité. Sa surface supérieure, d'abord très étroite, s'élargit graduellement, et l'on remarque encore une espèce de sillon qui

(1) Un vol. grand in-8; Paris et Clermont, 1864.

servait sans doute à conduire les eaux qui élevèrent elles-mêmes cet aqueduc. L'eau, suivant la direction que lui traçait la pente du sol, coula sur son dépôt, l'augmenta tous les jours ; et, comme la matière calcaire se déposait plus facilement sur les bords que dans le milieu, elle laissa dans cette partie le sillon peu profond qui lui servait de conduit. Les eaux, arrivées à l'extrémité de la muraille, se répandirent dans le ruisseau qui mettait un terme à leur dépôt ; bientôt cependant la muraille s'éleva au bord, et dès qu'il y eut une chute, il y eut aussi un prolongement de matière calcaire qui avança au-dessus de l'eau. Des plantes aquatiques ne tardèrent pas à s'y développer et leur végétation, activée par les matières salines contenues dans les eaux minérales, couvrit de touffes de verdure le rocher qui venait de se former... »

Mais ces plantes imprudentes, collaboratrices très actives du dépôt, étaient peu à peu prises dans les incrustations de l'eau : un véritable emmurement, et elles contribuaient par leur masse à accélérer la conquête de la pierre. En quatre siècles, d'après une estimation de M. Nivet, l'arche fut formée. Et pourquoi ne s'éleva-t-il pas tout simplement une digue ? C'est que les eaux du « fleuve » emportaient le calcaire au fur et à mesure de sa précipitation. Ce pont est jeté sur une île ; la source commençait à le prolonger jusqu'à l'autre rive, lorsqu'elle fut détournée, et le bel ouvrage fut abandonné. Deux autres ponts sont en voie de formation, dont l'un est dans l'établissement de Saint-Alyre ; mais pour qu'il n'aille pas trop vite, on ne lui laisse l'eau incrustante qu'une partie de l'année. Depuis le XVIIIe siècle, on la fait travailler, cette eau, à de petits objets d'agrément : bas-reliefs, fruits, fleurs, nids qu'elle transforme en pierre. Chomel envoya, à son ami Tournefort, des raisins et des feuillages recouverts de ces dépôts calcaires tout pareils à ceux que, de nos jours encore, achètent chaque année les touristes.

Les gens de Clermont se garderaient bien de goûter à l'eau de Saint-Alyre, dans la crainte, paraît-il, de se pétrifier l'intestin ; il est certain qu'elle doit avoir une saveur fort terreuse. On l'admet pour les bains.

Il y a des sources analogues dans des localités voisines ; à Saint-Nectaire, le carbonate de chaux est plus blanc et d'une cristallisation plus fine : il fait des traînées visibles de loin sur les granits de couleur plus sombre : à l'imitation de l'Italie, on

y créa l'industrie des médaillons. Les eaux abandonnent aussi de la silice ou opale, parfois arsénifère, et qui a fossilisé des multitudes de roseaux; on y trouve également du fer hydraté, etc. Et leur action est si rapide et si puissante que, suivant l'expression de Henri Lecoq, elles transforment, en fossiles vivans, de pauvres coquillages tels que des escargots, qu'une démarche trop lente empêche de s'y soustraire.

Le rocher des Célestins, à Vichy, a la même origine que les incrustations de Saint-Alyre et de Saint-Nectaire, et on pourrait en citer une infinité d'autres exemples.

On constaterait même que certaines sources d'Auvergne ont des singularités de composition qui, tout naturellement, sont en rapport, elles aussi, avec l'origine volcanique du sol. C'est ainsi qu'un monticule proche de Clermont a été qualifié de puy de la Poix, parce que l'eau qu'il laisse sourdre contient une quantité notable de bitume. Celui-ci forme sur l'eau une mince couche irisée comme en fait le pétrole des automobiles à la surface des ruisseaux de Paris ; à la faveur des siècles, le bitume s'est accumulé dans certaines fissures du terrain, dans le creux de quelques coquilles, et avec lui se sont groupées des demi-sphères d'opale d'un effet remarquable. On trouve aussi du bitume à Pont-du-Château ; à Montferrand même il y a une eau bitumineuse.

Mais, au point de vue pratique, les eaux de Saint-Alyre, de Saint-Nectaire et même du puy de la Poix ne sont que des curiosités ; tout au plus, les premières ont-elles été le point de départ d'une toute petite industrie, celle des incrustations. Or, il est, dans le Plateau Central, d'autres sources dont les eaux ont été et sont encore (même de plus en plus) un élément de richesse incomparable. Ce sont les sources minérales, souvent thermales, au griffon desquelles ont pris naissance de ces stations balnéaires où les malades pullulent, dans la société des gens bien portans.

On les répartit en plusieurs types. Les sources chloro-bicarbonatées sont peut-être les plus nombreuses ; il s'y mêle souvent du chlorure de sodium, du fer, de l'arsenic qui leur donne une grande puissance thérapeutique. Certaines sont froides, d'autres sont chaudes, comme Royat, Châtelguyon, Saint-Nectaire, Châteauneuf, Rouzat, etc. Il en est qui proclament dans leur masse la présence du radium ou d'autres corps analogues, et

cette radioactivité, dont personne ne sait encore la conséquence thérapeutique (à supposer qu'elle existe), leur vaut, en attendant un meilleur informé, un supplément de clientèle. Il y a plus de quarante sources ferrugineuses carbonatées, généralement froides, souvent très gazeuses : l'eau de Renlaigue contient 8 centigrammes de carbonate de fer par litre. Parmi les eaux carbonatées ferrugineuses, on peut citer celles du puits Loiselot, qui renferme jusqu'à 43 centigrammes de carbonate de fer par litre. Le Mont-Dore fournit le type des eaux arsenicales, et la Bourboule celui des eaux chloro-arsenicales.

Les sources du Mont-Dore ont une température de 40 à 45 degrés. Elles étaient appréciées grandement des Romains et même des Gaulois, car sous les fondations romaines, on retrouva une piscine gauloise faite en madriers de sapin équarris. Les Romains ont laissé des vestiges plus luxueux. Il y a une place du Panthéon, des Terroirs du Panthéon, et l'emplacement du temple est resté marqué. Une piscine trouvée en 1867 avait 5 mètres de longueur, 5 mètres de largeur et 70 centimètres de profondeur. Deux escaliers y conduisaient. On trouva aussi les restes d'une piscine de marbre blanc où fréquentaient sans doute les patriciens qui s'étaient bâti des villas dans cette partie de l'Auvergne. Nous avons déjà parlé de celle de l'évêque Sidoine Apollinaire, qui vivait au ve siècle, et qui mentionne les bains du Mont-Dore : *Calentes Baiæ*.

Les eaux de la Bourboule, non loin du Mont-Dore, sont assez analogues aux précédentes, mais avec plus d'arsenic et de chaleur. L'eau du puits Perrières marque à la surface 56°,5, au fond du puits, 59°,4.

Mais les eaux les plus chaudes du Plateau Central sont celles de Chaudes-Aigues, dans le Cantal. Elles ont, suivant les sources, de 72 à 88 degrés. La source du Par, la plus chaude, dans la vapeur de laquelle on ne peut mettre la main, sort des fentes d'une roche toute tapissée d'une mousse magnifique, et d'une algue, *Tremella reticula*, qui croît même à l'intérieur des griffons.

Les hommes s'accommodent aussi bien que les plantes de cette bonne chaleur naturelle. La ville jouit d'une température singulièrement douce. La neige fond dès qu'elle tombe, et l'on a toujours chaud aux pieds, même dans les rues. On a calculé que les sources représentent pour Chaudes-Aigues la richesse

d'une forêt de 540 hectares, car la quantité de chaleur qu'elles produisent chaque jour équivaut à la combustion de 5000 kilogrammes de charbon de bois, ou de 12000 kilogrammes de bois ordinaire. Chaque ménage a sa part de chaleur : des conduits en bois apportent aux maisons l'eau qui circule sous les planchers, l'hiver, bien entendu, car l'été, on dérive l'eau chaude dans le Remontalou, — quand on ne l'utilise pas au blanchiment des laines qui constitue à Chaudes-Aigues une industrie prospère. Plusieurs sources jaillissent dans ce ruisseau, dont l'eau à la surface est assez fraîche, mais que l'on sent de plus en plus chaude à mesure qu'on s'approche du fond, lequel est brûlant.

Ce lit de ruisseau brûlant fait penser au sol des Champs Phlégréens, près de Naples. Et d'ailleurs, n'avons-nous pas fait allusion aux sources d'acide carbonique, ces « Grottes du Chien, » qui, ici comme à Pouzzoles, sont des sortes de cavernes dont l'atmosphère se charge de gaz poussés vers le jour au travers d'une fissure du sol. Par une application de l'ionisation des gaz, on a imaginé de rendre l'anhydride carbonique visible aux yeux, en y jetant une fusée enflammée qui y mélange sa fumée, sans qu'elle puisse pénétrer dans l'atmosphère superposée. Il en résulte qu'on *voit* le gaz, comme on verrait l'eau, et qu'on apprécie la hauteur exacte de son niveau. Le nom de Grotte du Chien vient de l'expérience un peu cruelle que, pour l'édification des touristes, on fait avec un chien, que l'on noie pour ainsi dire à moitié dans le bain de gaz, — mais qui revient à la vie assez promptement, parce qu'on sait bien qu'il ne faut pas pousser trop loin l'asphyxie. La grotte du Chien, à Royat, est à proximité de sources d'eau extrêmement riches en acide carbonique qui sont parmi les plus fréquentées de l'Auvergne.

IV

L'histoire de la planète, comme l'histoire des nations comporte de grands enseignemens. Elle développe notre esprit, non pas seulement par les faits qu'elle nous fait connaître, par les spectacles grandioses qu'elle met sous nos yeux, mais encore parce qu'elle excite en nous le besoin de remonter aux causes, qui est inné dans l'homme, qu'il ne satisfera jamais, mais qui le porte à perfectionner sans cesse sa méthode d'observation.

Or l'Auvergne donne aux géologues de grandes leçons. Nous

avons dit qu'elle est pour lui, au point de vue de l'anatomie du volcan, ce qu'est le cadavre sur la table de dissection pour l'anatomie animale ; elle nous a permis de constater que le phénomène volcanique est de tous les temps et, par conséquent, une nécessité de la vie de la terre. Et, avant d'insister de nouveau sur ce point, par lequel il sera bon de finir une étude surtout consacrée à la France volcanique, il est nécessaire de signaler d'un mot une théorie d'un tout autre ordre, mais qui, elle aussi, a son point de départ dans la considération d'un phénomène doué en Auvergne d'une ampleur toute spéciale, ou plutôt dont la disposition est particulièrement frappante. Nous voulons parler de la lumière que projette sur le creusement des vallées l'allure de la dénudation intempérique à la surface de l'Auvergne.

Visitant ce pays au début de notre carrière, nous avions été frappé de la situation des coulées volcaniques, presque invariablement situées sur les lignes de faîte. C'était l'époque où régnaient les idées de Belgrand sur les violens ruissellemens d'eau, les fleuves énormes et torrentueux, rabotant énergiquement le sol et auxquels on attribuait tous les traits du *modelé* du sol. Nous ne comprenions pas. En effet, ces eaux auraient dû imprimer, à la disposition générale des reliefs, une orientation dominante qu'on ne constate pas; en outre, comment, après un tel déploiement de forces, des délinéamens délicats, comme des assises de marnes facilement délayables ou de fragiles placages de *peperino* pouvaient-ils subsister? Le cône du Pariou, celui de tant d'autres volcans, auraient dû montrer quelques traces des grandes frictions supposées. Et la liaison intime de l'altitude où s'est arrêtée chaque coulée, avec son âge relatif, comment l'expliquer?

D'anciens auteurs, Playfair, d'Aubuisson, Poulett Scrope, et avant tous Montlosier, nous parurent avoir eu, bien plus que les esprits systématiques de l'école de Belgrand, le sens vrai des choses. Après les avoir lus, après avoir observé par nous-même, nous constatâmes que le sol de l'Auvergne offre, intimement associés l'un avec l'autre, — d'une part le résultat du phénomène volcanique essentiellement intermittent et qui, à chacune de ses manifestations, a immobilisé, par les coulées de lave épanchées dans les vallées, des portions de profil du sol protégé pour un temps plus ou moins long contre les entreprises de l'intempérisme, — et, d'autre part, les effets du phénomène plu-

viaire essentiellement continu et qui d'une manière incessante a écroûté sans arrêt la superficie du pays. La coulée de Jussat, conservée au sommet de Gergovie, nous permet de revoir l'épiderme terrestre aux commencemens de l'époque quaternaire; et l'on est frappé de l'abaissement général du pays entre ce moment-là et l'époque où s'est écoulée la nappe de la Cère, à partir du puy de Nadaillat jusqu'au Cret. L'érosion se continuant, la lave de Gravenoire s'est écoulée dans des fonds de vallée bien plus bas, et cette lave n'a été suivie de celle du Pariou, qu'après une nouvelle usure pluviaire de toute la région.

Or, la pluie seule a soustrait dans l'intervalle que nous considérons des centaines de mètres d'épaisseur à toute la région, et le fait est d'autant plus digne de remarque que le relief accentué du pays devait donner une part plus large aux phénomènes de rabotage aqueux dans la sculpture du sol.

Cet enseignement décisif que nous donne le pays d'Auvergne, nous l'appliquerons à des pays plus tranquilles, à la région parisienne par exemple, et ce ne sera pas l'un des moindres argumens pour attribuer à notre Plateau Central une importance scientifique incomparable. La vallée de la Seine n'a nulle part une profondeur analogue à celle qui concerne la région des Puys. Dès lors, nulle objection de principe ne se présente, lorsqu'on se demande si le ruissellement de la pluie n'est pas, dans le Nord de la France, comme dans son Massif Central, le seul artisan du modelé des terrains.

Quand on remonte une rivière dans toute sa longueur jusqu'à sa source, on reconnaît que sa vallée présente d'un bout à l'autre les mêmes caractères morphologiques. Il en résulte qu'il n'y a aucunement motif de faire intervenir des modes de creusement différens pour les diverses régions et que les inégalités de dimension de celles-ci peuvent s'expliquer par les durées plus ou moins prolongées de réactions identiques. Si l'on est près de la source ou dans le haut de n'importe quel sillon d'affluent, on reconnaît que le vallon, — plus bas si net et contenant le cours d'eau, — passe, par des transitions insensibles, à un simple petit sillon tout pareil à ceux que la pluie dessine sur un sol préalablement aplani. Les notions maintenant acquises sur la régression des cours d'eau et la capture des rivières, permettent d'affirmer que ce petit sillon s'élargira et s'approfondira avec le temps, pour prendre tous les caractères des tronçons de vallons

placés plus bas. Ces divers tronçons intimement soudés entre eux s'élargiront, le filet d'eau qui y suinte deviendra permanent, parce qu'il sera le résultat d'un asséchement qui demandera plus de temps qu'il ne s'en écoule entre deux pluies successives.

Inutile de suivre le fleuve dans toutes les phases de sa croissance. Notons seulement que, contrairement à ce que l'on a cru tout d'abord, la rivière est le résultat du creusement de la vallée ; et que, dans une vallée comme celle de la Seine, la rivière n'a pas été, et bien au contraire, plus volumineuse dans le passé qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Et, comme il n'est pas possible de laisser de côté le témoignage du sol de l'Auvergne quant au mécanisme de la dénudation intempérique, on ne saurait échapper aux conséquences qui en résultent en ce qui concerne l'efficacité de la pluie. Par le rapprochement de deux contrées aussi différentes dans leur constitution, mais aussi comparables dans leur histoire hydrographique, que le Plateau Central et le Bassin de Paris, on voit véritablement s'imposer à l'esprit les grands traits de la théorie des vallées.

Des régions superficielles qui nous ont permis de rapprocher les environs de Paris et ceux de Clermont-Ferrand, revenons aux volcans, mais non plus à leurs vieilles coulées, et voyons pourquoi et comment ils se sont produits. Par la netteté de sa forme, comme par la précision de ses conditions de gisement, le volcan constitue l'un des mécanismes les mieux définis de toute l'anatomie terrestre, et la fonction physiologique à l'accomplissement de laquelle il est attaché peut sans peine être caractérisée.

Le volcan, qui met en communication la surface du globe avec ses profondeurs, qui répand de prodigieuses quantités de laves, qui déverse dans l'atmosphère des torrens de gaz et de cendres, — le volcan est une des formes les plus saisissantes des phénomènes circulatoires et l'un des plus énergiques agens du remaniement de la croûte planétaire. De ces profondeurs qui paraissaient devoir être à jamais inexplorées, nous arrivent par l'intermédiaire du volcan d'innombrables particules rocheuses, contenant des principes qui, comme le phosphore, le calcium, le potassium, l'acide carbonique, sont indispensables à la vie. L'idée simple et logique aurait donc dû être qu'il s'est manifesté de tout temps. Nous avons vu qu'au contraire, cette idée a ren-

contré des résistances, jusqu'au moment où la découverte des assises de tufs volcaniques de tous les âges ont obligé de reconnaître qu'au point de vue du volcan (comme à tant d'autres), la période actuelle ne se distingue pas de celles qui l'ont précédée.

On est maintenant à peu près d'accord sur ce point. Mais, quant au mécanisme des volcans, on a émis, et l'on émet encore des théories tout aussi déraisonnables que celle qui méconnaissait l'existence des volcans aux premières époques sédimentaires. Cependant, il est des faits bien acquis qui semblent porter en eux la solution du problème.

Le moteur des explosions volcaniques est incontestablement la force expansive de certaines vapeurs, — la vapeur d'eau et celle de quelques autres corps élastiques, acide chlorhydrique, gaz hydro-carbonés, etc., portés à une température très élevée.

Les volcans rejettent une énorme quantité d'eau : on pourrait dire que ce sont les premières des sources thermales. L'eau, infiltrée dans le sol, s'étend en nappes sur les roches imperméables, et pénètre aussi dans les fines fissures des roches étanches, de façon à saturer, en les remplissant, toutes leurs cavités. Il résulte de là que toutes les roches, sans exception, contiennent une proportion d'eau, dite *de carrière*, dont des savans, tels que Delesse, ont cherché à déterminer avec précision la proportion.

Cet état de choses ne se continue pas cependant indéfiniment en profondeur. Au delà d'une certaine distance sous la surface, se rencontrent des niveaux qui n'ont pas encore été assez refroidis pour que les infiltrations aqueuses aient pu y pénétrer. Au cours des temps, la limite commune de ces deux zones concentriques s'éloigne constamment de la surface, et il en résulte fatalement une diminution de la masse des eaux contenues dans les bassins, marins ou lacustres.

D'un autre côté, le refroidissement spontané du globe terrestre détermine la contraction continue du noyau fluide enveloppé par l'écorce solide. Cette écorce est donc à chaque instant menacée de perdre son support naturel qui fuit sous elle sans relâche. Comme elle ne peut pas diminuer de diamètre aussi rapidement que le noyau, elle se trouve contrainte à se déformer et la déformation ne peut pas continuer longtemps sans amener l'ouverture de fractures. Celles-ci sont le résultat immédiat de réactions sensiblement horizontales, aussi sont-elles très

fortement inclinées et constituent-elles des surfaces planes le long desquelles des portions de la masse rocheuse peuvent glisser sur les portions voisines. C'est la cause initiale de ces *charriages* dont tous les géologues reconnaissent maintenant l'efficacité dans la production des chaînes de montagnes. Mais ces mêmes déplacemens déterminent une autre conséquence dont la mention est nécessaire ici. Ils amènent en effet des portions plus profondes, c'est-à-dire plus chaudes, à se superposer à des parties moins profondes, c'est-à-dire moins chaudes. Il en résulte que des masses imprégnées d'eau de carrière sont fréquemment recouvertes par des portions dont la haute température est incompatible avec la persistance de l'eau d'imprégnation. En conséquence, elles éprouvent un *recuit* qui les fait fondre, en incorporant dans leur substance devenue fluide, et par voie d'*occlusion*, une quantité de vapeur d'eau, qui leur communique la faculté foisonnante. Dès lors, il suffira que les mouvemens intérieurs dont le sol est animé, leur ménage une issue vers des régions à pression moindre, c'est-à-dire plus superficielles, pour qu'elles s'y précipitent et qu'elles donnent lieu à l'éruption proprement dite.

La vapeur d'eau motrice des matériaux volcaniques dans leur ascension s'exhalera par l'orifice même, sous la forme de fumerolles et, avec elle, les autres principes élastiques ou gazeux que le recuit souterrain des roches aura pu engendrer. Ce seront, dans le cas de roches charbonneuses, des gaz combustibles, comme le grisou; dans le cas de roches sulfureuses, les acides sulfureux, sulfurique, sulfhydrique; dans le cas de roches calcaires, de l'anhydride carbonique; dans le cas de roches salifères, de l'acide chlorhydrique, etc.

Et l'on voit comment ce phénomène, qui apparaît avant réflexion comme essentiellement cataclysmien, se signale, au contraire, comme l'un des détails les plus évidens des harmonies qui dominent toute la physiologie de la Terre (1).

STANISLAS MEUNIER.

(1) Voyez la *Revue* du 1 juillet 1904.

POÉSIES

POÈMES D'ISLAM

LE JET D'EAU

O cyprès, balancez lentement votre cime,
Et bercez les ramiers qui se posent sur vous,
Beaux arbres ténébreux qu'un faible vent anime,
Et remplit d'incessans remous.

O vous, en qui l'ardeur du vieil Islam sommeille,
Faites stagner dans l'air des îlots de parfums,
Orangers opulens, tourmentés par l'abeille,
Ou par les merles importuns.

Colombes, roucoulez, roucoulez, ô colombes,
Oiseaux couleur de cendre, au sanglot musical,
Versez sur les jardins, les vergers et les tombes,
Votre chant pareil au cristal.

Que le soleil scintille au marbre des allées,
Caresse la faïence, effleure les jasmins,
Et baise tendrement les heures long voilées,
Qui portent l'oubli dans leurs mains;

Que le printemps, partout, rayonne, resplendisse,
Qu'il veloute l'amande et durcisse son lait,
Que son doigt lumineux rende la figue lisse,
Et lui donne l'odeur qui plaît.

Que tout, autour de moi, dise son allégresse,
Colombes, roucoulez; cyprès, balancez-vous;
O fleur du grenadier, ouvre ta robe épaisse,
Criez, merles gourmands et fous!

Mais toi, chante toujours, chante toujours ta plainte,
O jet d'eau suspendu dans ton élan brisé,
Lys sonore, si pâle et qu'un arc-en-ciel teinte,
Chante ton chant inapaisé.

Goutte à goutte, répands la neige sur la flamme,
Accompagne mon rêve et son mal éternel,
Chante, chante toujours, seul ami de mon âme,
O jet d'eau triste et fraternel.

L'APPEL A LA GUERRE SAINTE

Blanche d'une blancheur qui ruisselle au soleil,
Et coule sur l'esprit comme une onde lustrale,
Près d'un palmier dattier dont l'éventail s'étale,
Et balance à la brise un éternel sommeil,
La mosquée éclatante, épouse du soleil,
Fait murmurer sans fin sa fontaine lustrale.

Espérance de l'âme et fête du regard,
Son seuil est accueillant aux pieds nus des fidèles;
Qui le franchit se sent, aux épaules, des ailes;
Les parfums consacrés, l'aloès et le nard,
Plus doux au cœur que n'est la lumière au regard,
Joignent sous ses arceaux leurs haleines fidèles.

La cour intérieure et les hauts orangers,
Forêt verte et vivante enchâssée en la pierre;
Le minaret qu'allège un essor de prière,
La porte aux ais massifs, les auvens ouvragés,

Le beau tapis de l'ombre, aux pieds des orangers,
Et les versets divins qui courent sur la pierre;

Les nattes où le corps s'allonge indolemment,
La nudité des murs, l'austérité des lignes,
Le mihrab, constellé de faïences insignes,
Pôle du ciel mystique, orgueil d'Allah clément;
Les nefs où la clarté s'apaise indolemment,
Et mêle son sourire à la courbe des lignes.

Tout cela, noble joie et calme volupté,
Architecture sainte et pieuse harmonie,
Prépare le croyant à l'ivresse infinie,
A son absorption dans son éternité :
Rien qui ne soit repos, mystère, volupté;
Ici, l'âme se berce en sa propre harmonie.

Mais pourtant, aujourd'hui, premier de ramadan,
Ce sanctuaire illustre, aimé par le Prophète
(Que la droite d'Allah demeure sur sa tête),
Est rempli d'une voix qui déferle en grondant.

L'Iman, au nom d'Hiba, prêche la guerre sainte :
Les yeux proéminens, le burnous en lambeaux,
La Foi, la Certitude étant ses deux flambeaux,
Il fait tonner son verbe aux échos de l'enceinte.

Berbères, Chénagtas, visages clairs ou noirs,
Les hommes de la plaine et ceux de la montagne,
Les chasseurs du désert que la soif accompagne,
Et les coupeurs de route aux aguets, dans les soirs :

Tous sont là, différens par l'âme, par la race,
Mais tous unis ensemble et mêlés fortement
Ainsi que des moellons par le même ciment,
Par la même croyance et par la même audace.

Tous, amans de la poudre et des fantasias,
Monteurs de méharis et dompteurs de cavales,
Ils ont un chapelet aux boules inégales,
Et le turban sacré serre leur crâne ras.

L'oreille grande ouverte à l'ardente parole
Qui flagelle les airs comme un simoun de feu,
Ils rêvent aux combats récompensés par Dieu,
A la mort des martyrs, à la rouge auréole.

Et voici ce que dit, dans son prône, l'Imam,
Envoyé d'El Hiba, champion de l'Islam :

« Les Français sont venus, plus nombreux que les mouches
Sur le cadavre des chameaux,
Satan, le lapidé, triomphant par leurs bouches,
Plus puantes que les tombeaux;
Ils sont venus chez nous déshonorer la terre,
L'Atlantique les a vomis;
Sur notre plaie à vif, en place du cautère,
Ils ont mis du sel, ces roumis!
Insoucieux d'Allah et du maître de l'heure,
Ils ont saccagé nos moissons,
Oui, ces chiens fils de chiens, l'enfer soit leur demeure!
Ont souillé les quatre horizons.
Les youdis, réprouvés dans l'un et l'autre monde,
Les ont fêtés dans leurs mellahs,
Ils ont fait ruisseler pour eux l'alcool immonde,
Et mis leurs femmes dans leurs bras.
Horreur! les mécréans, par les orges roussies,
Et déferlantes, flot sur flot,
Ont, sur nos os, changé leurs longs sabres en scies,
Chevaux lancés à plein galop!
Les têtes des croyans, à l'arçon de leurs selles,
Ont dansé, les deux yeux crevés,
Tandis que le sang noir qui coulait derrière elles
Marquait leurs noms sur les pavés;
On a vu les Français pénétrer dans nos temples,
Par les brèches de leurs boulets,
Brûler nos livres saints sous les ogives amples
Où le feu jetait ses reflets.
L'incendie et le vol, le meurtre et la luxure,
Comme des fléaux capitaux,
Ont régné sur l'Islam, sans répit, sans mesure,
Nous ont broyés dans leurs étaux.

O frères, c'est assez vous courber sous l'outrage !
Voici venir l'ami de Dieu,
El Hiba, l'ouali qui voile son visage,
Le thaumaturge, l'homme bleu.

Il est grand, son passage émeut les multitudes,
L'influence divine illumine son front ;
Il fait couler sans fin l'eau des béatitudes,
Sur la douleur et sur l'affront.

Comme le lait bien frais gardé dans l'outre épaisse,
Dans chacun de ses mots dort un flot bienfaisant,
Qui guérit toute soif et sur la lèvre laisse
Un souvenir longtemps présent.

La sainte baraka s'épanche par ses gestes,
Sa salive contient de secrètes vertus,
Où se posent ses pieds croissent des lys célestes,
De clair de lune revêtus.

Le poitrail allumé d'une énorme turquoise,
Son cheval est lui-même un noble marabout,
Dont la sueur exhale un doux parfum d'armoise,
Et lustre son poil acajou.

Qui frôle son burnous imprégné de cinname,
Sent passer sur son front l'haleine des houris,
L'onde du Selsébil murmure sur son âme,
Au milieu de vallons fleuris.

Louange à lui ! La gloire environne sa tête !
Il est le grand docteur, le prince des roseaux,
Chaque nuit, il peut voir la face du Prophète,
Suprême imam et sceau des sceaux.

Mais mieux que sa douceur, si féconde en miracles,
Sa force, ô musulmans, éclate et resplendit :
L'Atlas, devant ses pas, abaisse ses obstacles,
Le lion s'arrête, interdit.

Il commande à la fois, aux hommes, aux Génies,
Tous les démons du ciel suivent ses étriers,
Par-dessus ses drapeaux s'étendent, infinies,
Des légions d'anges guerriers.

Son parasol tiendra l'univers sous son ombre,
Le Levant, le Ponant trembleront à sa voix;
Il fera flamboyer, sur des terres sans nombre,
Le croissant, vainqueur de la croix.

Déjà, le Sous entier, par les youyous des femmes,
Acclame en El Hiba le chérif couronné :
Un vent de guerre sainte enfle les oriflammes
De son souffle prédestiné.

Les tribus des déserts, celles des hautes plaines,
Artisans et tolbas, laboureurs, chameliers,
Le poignard aiguisé, poires à poudre pleines,
Accourent vers lui par milliers.

Serrés comme le sable et les galets des plages,
Encombrant les chemins qui montent vers le Nord,
Ils attendent les jours des farouches carnages,
Ceux de leur gloire ou de leur mort.

Ils attendent les jours des rudes représailles,
Où les chrétiens seront rejetés à la mer,
Où l'on verra rouler la meule des batailles,
Sur le sol rouge de leur chair.

***

O mes frères, demain, vous verrez apparaître,
Tourbillonnantes, ces harkas,
Que le Sultan Hamed El Hiba, notre maître,
Dirige vers les saints combats :
Que chacun prenne alors son fusil et sa poudre,
Son chapelet et son Coran,
Qu'il selle son cheval, plus ailé que la foudre,
Et crie : « Allah, toi seul es grand ! »

Partez tous, ô guerriers. Partez tous, ô mes frères!
Allez délivrer vos moissons,
Les champs que nos aïeux, jadis, ont faits prospères,
Purifiez les horizons!
La haine au cœur, marchez vers les revanches sûres,
Rendez à l'Islam nos cités,
Que vos corps rédempteurs s'empourprent de blessures,
O vous qui serez exaltés!
Suivez l'Élu qui change en cartouches les pierres,
En canons géans, des fétus,
Et qui peut, sans effort, d'un clin de ses paupières,
Redresser les murs abattus.
Chassez les casques blancs et les pantalons rouges,
Les spahis, renégats de Dieu,
Qui dans l'enfer auront, pour femelles, des gouges,
Sur des lits de soufre et de feu.
Que les cadavres nus des Français, par les orges,
Perdent leur graisse et tout leur sang,
Que milans et vautours en remplissent leurs gorges,
Qu'ils mangent en s'éclaboussant.
Tuez, tuez leur chef à face de panthère,
Le Djinn plus maigre que le roc,
Qui, dans la même nuit, sans effleurer la terre,
Bondit de Rabat à Maroc.
Vous le reconnaîtrez : il porte trois étoiles,
Faites saler sa tête aux juifs,
Et que, bien pétrolés, ses os, vides de moelles,
Flambent comme le bois des ifs.
Lui mort, tout le Moghreb sera libre, ô fidèles!
Les cigognes, sur les koubbas,
Feront claquer leur bec, agiteront leurs ailes,
Et vous loueront par leurs ébats.
Alors, vous porterez plus loin votre victoire,
Vous irez chez vos ennemis;
En bataillons épais, vous referez l'histoire,
Vous prendrez Alger aux roumis.
Tunis verra flotter vos vertes oriflammes,
O conquérans du paradis,
Et la mer furieuse, au tombeau de ses lames,
Engloutira tous les maudits.

Rien ne restera plus des chrétiens en Afrique,
Que ceux jetés dans les silos;
L'Émir, lion de Dieu, Hiba le magnifique,
Aura leurs princes pour féaux,
Et sans que l'étranger désormais la profane,
Secouant au vent son sommeil,
De la Mecque à Tanger, la terre musulmane
Resplendira dans le soleil. »

VENDREDIS MUSULMANS

Vendredis de l'Islam, jours des paresses sages,
Beaux loisirs parfumés de prière et d'encens :
L'air a plus de langueur, et plus lents, les nuages
Filent leur blanche laine à des fuseaux luisans.

Rabat sourit, heureuse, en sa robe éclatante;
Il est midi : bientôt l'appel dés muezzins
Répondant au souhait d'une pieuse attente
Va faire résonner les créneaux sarrasins.

Allégresse des yeux, là-bas, le ciel bleu pâle
Se fond dans l'Océan, aussi pâle que lui,
Et l'eau lointaine, en cette union idéale,
Devient de la clarté qui tremble et qui séduit.

Devant le Bou-Regreg et son large estuaire,
La Barre lance encor des escadrons d'argent,
Qui, cabrés l'un sur l'autre, emplis d'un sourd tonnerre,
Vont à l'assaut avec un panache changeant.

Mais la paix de la ville errante par l'espace
Incline la pensée aux bonheurs indolens,
Rend le pas indécis, et, sur chaque terrasse,
Côte à côte assoupit les ramiers turbulens.

Rabat, « Ribat el Fath, » le camp de la victoire,
Orgueil du grand Chérif Yacoub el Mansour,
Au soleil printanier qui caresse sa gloire,
Rêve sous sa Kasbah et songe sous sa Tour.

Les vieux canons massifs dévorés par la rouille,
Les affûts à gradins disloqués par le temps,
Abdiquent le passé dans l'herbe qui les mouille
Et berce des iris, beaux calices flottans.

Sur une patte, en haut des Koubbas ovoïdes,
Gardiennes des tombeaux tout ruisselans d'émail,
Méditent sans bouger, durant les heures vides,
Les cigognes au bec sculpté dans le corail.

Favorites d'Allah, dédaigneuses des hommes,
Leur lenteur est sacrée et leur repos divin,
Et leurs ailes, toujours en efforts économes,
Ne consentent au vol que pour dompter la faim.

Des enfans, à leur cou portant des amulettes,
Visage de bitume et beaux yeux soudanais,
Tirent d'un court roseau des plaintes aigrelettes,
Les gestes alourdis par leurs voiles épais.

Vendredis musulmans! Béatitudes calmes !
Un long turban neigeux autour du crâne ras,
Les fidèles pensifs, salués par les palmes,
S'en vont à la Mosquée, un tapis sous le bras.

D'humbles gens : chameliers, âniers, vendeurs d'oranges,
Promènent au soleil la sainte inaction;
Leurs burnous ravaudés ont des loques pour franges,
Mais leurs yeux sont hantés d'un sublime rayon.

Leur misère orgueilleuse ennoblit la lumière,
La blancheur des murs nus est plus blanche auprès d'eux,
Allah soit louangé ! La tâche coutumière
Ne rive plus leurs pieds à son boulet hideux.

La vie est plus légère et le cœur moins aride,
L'eau des ablutions a rafraîchi les corps;
Sous le ciel lumineux qui n'a pas une ride,
L'Espérance éternelle élève ses accords.

O Rabat, qui dira ta splendeur et ta grâce,
Par les après-midi des mystiques printemps,
O perle du Moghreb que l'Atlantique embrasse,
Parure du Prophète et gloire des Sultans.

JARDIN DE LA MAMOUNIA

Jardin de la Mamounia! Jardin céleste!
O paradis bien clos entre des murs croulans!
Douceur de l'eau qui passe et dont la fraîcheur reste,
Sous la vigne aux souples élans!

Beaux rameaux balancés par la brise éternelle,
La brise qui s'en vient des pentes de l'Atlas,
Et porte de la neige encore sur son aile,
Baume léger pour les cœurs las!

O jardin qui contiens mille charmes ensemble,
Beau jardin féminin, sourire et volupté,
Qui poses sur le front, comme un voile qui tremble,
L'ombre mêlée à la clarté!

O jardin! O jardin! confident de mon âme!
Toi qui sais caresser si mollement les sens,
Épanche ta langueur, exhale ton cinname,
Et tes longs philtres apaisans!

Le printemps du Moghreb, allégresse du monde,
A touché tes vergers d'un doigt magicien,
Et de ton humus noir que la saison féconde,
Monte ton faste aérien.

Tes orangers, pressant leurs têtes inégales,
Enveloppent leurs fruits dans des écrins de fleurs,
Chaque orange côtoie un millier de pétales,
Boule rouge dans des pâleurs.

Tes cyprès dont s'émeut la pointe délicate,
Bercés par le flot calme et transparent de l'air,
Écrivent sur l'azur quelque belle sourate
En marge d'un nuage clair.

Arbres italiens qu'aiment les tourterelles,
Orgueil de Marrakech, délices des sultans,
Ils se laissent frôler par les roses nouvelles,
Et par mes rêves palpitans.

Des rossignols cachés répandent leur musique,
Chaque feuille s'anime à leur appel divin,
Rien qui ne soit langueur, grâce mélancolique,
Miel plus suave que le vin.

***

Mais il faut voir de haut, jardin, ton opulence,
Au centre de l'allée en croix, il faut gravir,
Par l'escalier tournant qu'habite le silence,
La terrasse où s'allonge en secret le loisir :

Beau promenoir de pierre effleuré par les branches,
Espace limité qui me semble infini,
Lorsque, seul, accoudé sur les murettes blanches,
Mon esprit à l'ampleur de l'espace s'unit.

O mon âme, c'est là qu'en un bain d'émeraude,
Il faut plonger ta robe et laver son satin,
Et qu'il faut écouter, rumeur qui vibre et rôde,
En toi-même, la voix de ton songe lointain.

Regarde! Les dattiers, les hauts arbres bibliques,
Racines dans l'eau vive et cime dans le ciel,
Inclinent leur panache aux lourdeurs métalliques,
En un mol abandon, vers le sol paternel.

Enivre-toi sans fin d'heureuses apparences,
Rassemble tendrement tous les parfums épars,
Recueille les reflets, savoure les nuances,
Que le jardin magique emplisse tes regards!

Mais surtout, ô mon âme! amante de l'extase,
Vois s'élancer parmi la majesté du soir,
Tandis que tombe un fruit qui se blesse ou s'écrase,
Vois s'élancer, pareille à quelque grand espoir,

Plus haut que la cité, par delà son enceinte,
Dans l'atmosphère bleue où meurent des lilas,
La tour Moulay Yazid, surnaturelle et sainte,
Dessinée en relief sur l'écran de l'Atlas.

PAYSAGE

Des murs fauves, troués parfois d'ogives noires,
Porches béans où rôde une éternelle nuit ;
D'innombrables créneaux que la lumière cuit,
Des tours où la lézarde a sculpté ses grimoires.

Vieux remparts délabrés, évocateurs de gloires,
Leur ligne, à l'horizon, devient vague, s'enfuit,
Puis s'évapore enfin ! Pas d'oiseau ! Pas un bruit !
La poussière flamboie et déroule ses moires.

Derrière un chamelier, au loin, passe un chameau,
L'Oued n'est plus qu'un long précipice sans eau ;
Et tout près, un cheval, parmi quelques broussailles,

Putride, ballonné, dort son dernier sommeil,
Tandis qu'un chien berbère, à pleins crocs, au soleil,
Dévide l'écheveau rouge de ses entrailles.

ALFRED DROIN.

REVUE DRAMATIQUE

PORTE-SAINT-MARTIN : *Le Chèvrefeuille*, tragédie en trois actes de M. Gabriele d'Annunzio. — THÉATRE SARAH-BERNHARDT, *Jeanne Doré*, drame en cinq actes et six tableaux de M. Tristan Bernard. — VAUDEVILLE : *La Belle Aventure*, comédie en trois actes de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey. — RENAISSANCE : *Un fils d'Amérique*, comédie en quatre actes de MM. Pierre Veber et Marcel Gerbidon.

Le Chèvrefeuille de M. G. d'Annunzio n'a eu que quelques représentations. C'était prévu et ce n'est pas un échec. Quand une pièce s'adresse uniquement aux dilettantes, aux curieux de lettres, aux raffinés d'art, elle ne prétend pas, comme on dit en argot de théâtre, à « faire beaucoup de salles; » son ambition est autre : c'est de satisfaire cette élite de spectateurs. C'est à quoi celle-ci a réussi. Les Parisiens ont été charmés par ce régal qui leur arrivait d'Italie et qui avait tout de même si bonne saveur française. Ils ont admiré qu'un étranger maniât notre langue avec tant de vigueur, l'écrivît avec tant de souplesse et tant d'éclat, ne conservant de son idiome natal que quelques tournures singulières qui sont des étrangetés sans être jamais des contresens. Et ils se sont réjouis de constater, une fois de plus, qu'entre écrivains de race latine on est tout près de parler la même langue. Ils ont goûté cette richesse verbale et cette puissance de lyrisme. Ils n'ont pas songé un instant à contester à l'auteur que sa pièce fût du théâtre; car il y a bien des manières pour une pièce d'être du théâtre, et celle de Scribe est sans doute excellente, mais ce n'est pas la seule. Ils ont tout de suite compris que le sujet qui a tenté M. d'Annunzio s'était présenté à lui et devait se présenter sous la forme dramatique. Ils ont salué l'expression large, franche, robuste de sentimens humains, profondément humains et humains de tous

les temps; et ils se sont prêtés à deviner les intentions plus secrètes d'un art subtil, que l'auteur s'est plu à faire courir à travers son œuvre. Peut-être quelques-uns d'entre eux avaient-ils, au printemps dernier, assisté à la *Pisanelle :* ils ont su gré à M. d'Annunzio d'en avoir si tôt effacé jusqu'au souvenir et d'avoir tenu à prendre une de ces revanches comme en prennent les vrais poètes.

Ce titre, *Le Chèvrefeuille*, nous avait d'abord fait songer au lai fameux de Marie de France, et à la tragique histoire de Tristan et Iseult. Nous avions pensé que M. d'Annunzio s'en était avisé, au cours de ses voyages de reconnaissance à travers notre littérature du Moyen âge. Il se peut qu'en effet il lui soit venu de là; mais ce n'est qu'un titre, qui ne préjuge pas le sujet de la pièce : ce n'est qu'un nom dont l'auteur a baptisé la maison où il va nous introduire, la maison du drame. Imaginez une propriété de genre très italien : un jardin qui ressemble à un parc, une habitation qui a des airs de palais, une vaste salle que supportent des colonnes et que décorent des statues antiques, une terrasse qui domine un bassin, une perspective de cyprès, nobles et mélancoliques, qui font songer aux cyprès des jardins Giusti, à Vérone. Ce domaine appartenait à une famille, la famille de la Coldre, qui est une famille ruinée : cela encore est assez italien. Mais le fils, Ivain, a fait un mariage riche ; il faut croire que le mariage riche a des avantages, — j'entends au point de vue moral, et quoi qu'en disent les romanciers, les auteurs dramatiques et généralement tous les moralistes, — puisqu'il a permis à Ivain de racheter la maison natale. Cet Ivain est un charmant garçon pas très fort, pas très perspicace, pas très malin, de ceux dont on dit qu'ils n'ont pas inventé la poudre, qui d'ailleurs n'est plus à inventer. Il est affectueux, cordial, et aime à sentir tout son monde réuni et content autour de lui. Maintenant qu'il est rentré en possession de la maison de famille, il voudrait y grouper toute la famille ou du moins ce qui en reste. Il y a déjà installé sa sœur Aude, non sans peine. Il veut maintenant y ramener sa mère, et cela est très délicat. En effet, cette mère, devenue veuve, s'est remariée; elle s'est remariée bien vite avec un ami bien intime de son mari ! Elle est devenue Mme Pierre Dagon. Depuis ce jour-là, ses enfans ne l'ont plus revue. Tels sont les faits que nous apprendrons peu à peu au cours du dialogue, et que j'ai résumés tout d'abord et placés en tête de l'analyse, afin de situer la pièce et d'en indiquer l'atmosphère.

Lorsque la toile se lève, deux jeunes filles sont en train de causer. Ces jeunes filles sont aussi différentes qu'il est possible et forment un

contraste trop complet pour n'avoir pas été voulu. Mais c'était la coutume des tragiques anciens de rapprocher deux figures de jeunes filles qui se faisaient opposition. Ils mettaient Ismène à côté d'Antigone, la douce, la tendre, la craintive, à côté de l'impétueuse, de l'audacieuse, de l'indomptable. Il en était ainsi des tragiques grecs, chers à M. Patin, et probablement aussi des tragiques latins, dont M. Boissier aimait à nous répéter qu'ils avaient eu un succès énorme auprès du public romain, un succès bien plus grand que celui des comiques, d'un Plaute même et d'un Térence. S'il n'est rien resté d'Attius et de Pacuvius, qui furent le Corneille et le Racine de la vieille Rome, cela prouve seulement que le temps ne met aucun scrupule dans ses destructions et qu'il ne choisit pas ceux qu'il épargne : *habent sua fata libelli*. Or M. d'Annunzio a pris soin de nous avertir qu'il avait voulu faire une tragédie moderne, ce qui signifie, sans doute, une tragédie antique avec des personnages modernes.

Des deux jeunes filles, l'une, qui s'appelle Clariel, a été surnommée l'Hirondelle. Gaie, vive, rieuse, elle a, de l'hirondelle dont elle porte le nom, la légèreté aérienne. Elle est jolie, elle le sait, et cela lui fait un plaisir chaque jour renouvelé. Elle aime, elle est aimée, elle va faire un mariage d'amour : elle est heureuse; elle remercie l'air d'être si pur, le jour d'être si lumineux, les fleurs d'être si parfumées, la nature entière d'être si bonne : elle représente la joie de vivre. Dirai-je qu'elle la représente avec excès, avec affectation, trop continûment et avec trop de mots? Ce verbiage nous fatigue à la longue. Ce caquetage d'oiseau nous cause un léger agacement. Ce sautillement de branche en branche nous porte un peu sur les nerfs. C'est le personnage de la petite folle : il ne se supporte qu'à faible dose, et M. d'Annunzio nous a donné la bonne mesure. Il y a un endroit où l'Hirondelle parle d'une tortue qui a pris le bas de sa robe pour une laitue, et trouve cela très drôle. Nous aussi cette puérilité nous fait sourire. Et c'est un des traits où on reconnaît un goût qui n'est pas de chez nous.

L'autre jeune fille est Aude de la Coldre, la sœur d'Ivain, celle dont le père est mort et dont la mère s'est remariée. Ce sont, de toute évidence, ces événemens qui ont influé sur elle, et l'ont faite si sombre, si concentrée, si secrète, si mystérieuse, je ne dis pas si muette, car au contraire elle parle beaucoup, longuement, passionnément. Elle est, celle-ci, douloureuse, et non pas plaintive, mais farouche. Elle est de celles qui portent au fond du cœur une plaie toujours saignante et sur qui tout fait blessure; une brusque déchirure

lui a fait soudain apercevoir l'autre côté des choses : elle a pris la vie en horreur et le monde en haine. Tel est le personnage qui va être, non pas seulement le centre de la pièce, mais toute la pièce. C'est elle, la jeune fille ardente et terrible, qui sera sans cesse en scène; c'est elle dont nous aurons sans cesse sous les yeux le visage courroucé et pareil à un vivant reproche, elle dont nous entendrons sans répit et sans repos la lamentation furieuse et menaçante.

Ivain annonce à sa sœur que sa mère va venir, et qu'il est impossible de ne pas la recevoir, et de ne pas lui faire bon visage, comme doivent faire des enfans à leur mère. Mme Dagon viendra, mais Pierre Dagon, le mari, le second mari, viendra-t-il lui aussi? C'est la question qui se présente aussitôt à l'esprit d'Aude et qu'elle pose avec une curiosité angoissée. Celui-là, elle ne veut pas le recevoir. Celui-là, ce serait une audace intolérable qu'il osât se montrer, et une profanation qu'il pénétrât dans cette demeure. L'attitude d'Aude est singulière, tout à fait singulière, étrange, tout à fait étrange, *horrible most horrible*. Aude laisse entendre des choses effroyables, avec un air dément et des yeux fous. Est-elle en possession d'un secret abominable, d'un de ces secrets qui font se dresser les cheveux sur la tête et le sang se glacer dans les veines ? Est-elle seulement égarée et hors d'elle-même?

Arrivée de la mère. Ivain la reçoit à bras ouverts, comme une mère qu'on a vue la veille. Nous nous y attendions et nous n'étions pas inquiets. Mais comment cela va-t-il se passer avec Aude? Cela se passe très mal; et je me reprocherais de le dire avec un semblant d'ironie, car ici le dialogue est magnifique. La mère est en proie à une douleur sincère, la plus vraie, la plus humaine qui se puisse imaginer, puisque c'est la douleur d'une mère qui souffre d'être traitée par sa fille en ennemie. Elle cherche les argumens les plus frappans, les mots les plus touchans; et elle les trouve. Nous sentons passer ici quelque chose d'antique, en effet, un ressouvenir de ces lois éternelles, que nul législateur n'a eu besoin de formuler, et qui sont inscrites au fond des consciences. Mais toute cette éloquence, la vraie éloquence, celle qui vient du cœur, est sans effet. Elle se heurte à une résistance obstinée, invincible. Elle échoue contre un obstacle qu'on ne nous révèle pas encore, mais que nous commençons à soupçonner. Aude parle d'un miroir où elle a vu l'image de l'empoisonneur en train de laver ses mains pâles. Elle ne précise pas autrement et le vague qui continue d'envelopper l'horrible chose, a pour effet d'en augmenter l'horreur. La vision d'un crime hante le cerveau malade de la jeune fille. Mais est-ce une vision réelle? Est-ce une hallucination?

La mère s'en va désespérée, soutenue par son fils. Restent en scène les deux belles-sœurs, Hélissent et Aude. Lorsque paraît un visiteur... Il s'est trompé de chemin, il s'excuse. C'est un homme très bien élevé, très poli et très bien mis. Aude aurait-elle vu le diable en personne, elle ne s'enfuirait pas avec plus de précipitation et plus d'effroi. Hélissent par sa bonne grâce répare ce que cet accueil a eu de peu hospitalier. Elle est au contraire très accueillante au nouveau venu, très hospitalière, et nous devinons tout de suite qu'il ne lui déplaît pas; et vous, vous avez deviné que c'est Pierre Dagon, Dagon le traître, l'infernal Dagon, Satan-Dagon.

Ce premier acte serré, tendu, vous saisit, vous étreint, vous empoigne; et je ne dis pas absolument qu'il vous émeuve, mais, incontestablement, il vous remue.

Au second acte, la chambre d'Aude. Derrière ses rideaux, Aude, malade, après une nuit d'insomnie, repose d'un sommeil agité et qui n'est pas sans rêves. Clariel entre, l'inévitable Clariel, car M. d'Annunzio a voulu qu'elle parût au début de chaque acte, et il a certainement ses raisons pour cela. Et voici recommencer le babillage de cette Hirondelle, qui est plutôt une perruche. Elle apporte des fleurs, ce qui est absurde, car l'hygiène la plus élémentaire bannit les fleurs, surtout les fleurs d'Italie, très odorantes, des chambres de malades. Au lieu de disposer ces fleurs dans des vases, comme nous faisons tous, elle les répand à terre, ce qui est infiniment prétentieux. Elle fait parler la femme de chambre, comme si elle-même ne parlait pas pour deux. Elle insiste pour entr'ouvrir les rideaux et regarder Aude dormir, ce qui est d'une affreuse indiscrétion. Et elle éclate en sanglots, ce qui a pour immanquable effet de réveiller la dormeuse.

Aude est réveillée, mais de son sommeil, non de ce cauchemar où maintenant elle vit perpétuellement. Elle est comme un personnage fantastique, qui surgit du mystère et qui glisse dans l'ombre; elle a des sandales muettes et des manteaux couleur de muraille; elle passe son temps à épier, raser les murs et les sonder, écouter derrière les portes des gens qui font quelque chose. Et elle crie, elle invective, elle maudit, elle jette des sorts. Elle est l'oiseau de mauvais augure, la prophétesse de malheur, Cassandre ou Guanhumara. Elle est de plus en plus extraordinaire.

Ici une conversation avec Hélissent, si on peut appeler conversation ce qui est un colloque, une dispute, une attrapade, comme en ont entre elles ces dames de la *Piazza delle erbe*. Hélissent commence à être excédée de l'attitude, des airs, du langage d'Aude, qui dépasse les limites

permises à une belle-sœur. Il est temps que ces manières-là finissent. Ainsi provoquée, Aude riposte avec usure : elle n'a plus recours aux allusions et mots à double entente ; elle lâche le paquet, tout le paquet. Son père a été empoisonné par Pierre Dagon ! Sa mère a été la maîtresse de Pierre Dagon avant de devenir sa femme ! Il y a mieux : Pierre Dagon est l'amant d'Hélissent ! Assassin de son ami, mari de la femme qu'il a rendue veuve par un crime, il vient de séduire la belle-fille ! Voilà ce qu'Aude a appris à n'en pouvoir douter, et voilà ce qu'on gagne à écouter aux portes. Cette dernière accusation éclate comme un coup de tonnerre dans ce ciel qui n'était pas serein. Cette terrible fille sait tout : elle rendrait des points aux plus fins limiers d'une police, — qui pourtant a retrouvé la Joconde ! Elle est Sherlock Holmes en jupons.

La scène attendue, la scène à faire, est celle qui va mettre en présence Aude et le second mari de sa mère. Aude a accepté de recevoir Pierre Dagon dans sa chambre, et je crois même qu'elle l'a demandé, sachant bien que cette entrevue est nécessaire et que nous ne pardonnerions pas à l'auteur de l'avoir « esquivée. » Elle sera d'ailleurs pour nous sans surprise : nous n'avons rien à y apprendre que nous ne sachions déjà. Car Pierre Dagon ne niera pas : il est dans un de ces mauvais cas qui ne sont pas niables. Mais l'auteur ne se soucie aucunement de provoquer l'intérêt de surprise, et on devine qu'il a pour l'attrait de curiosité au théâtre un beau dédain et une souveraine indifférence. Deux personnages sont aux prises ; ils ont quelque chose à se dire ; donc, qu'ils se le disent, longuement, abondamment, éloquemment ! Aude surtout ; car j'ai déjà indiqué que Pierre Dagon est un homme bien élevé et discret.

Troisième acte : une terrasse parmi les cyprès, sur un fond de soleil couchant. On dirait une fresque de Campo Santo. Cette pièce a été encadrée dans des décors harmonieusement adaptés, d'une tonalité très juste, d'une note d'art très délicate. Aude arrive drapée de blanc, pareille à une statue antique. C'étaient ces draperies blanches et c'étaient ces voiles aux plis retombans dont s'enveloppait la jeune fille antique pour faire des libations aux morts et des sacrifices aux mânes irrités. Tout ici est choisi à dessein et révèle un sens caché : nous marchons dans la forêt des symboles. Et vous vous attendez à voir l'inéluctable Clariel... A défaut de la voir, nous l'entendons : elle s'en va, elle prend congé, elle s'éloigne, sa voix se perd : bon voyage !

Sur cette terrasse se rencontrent la mère et la fille. Une explication

entre elles est nécessaire. Ici encore le dialogue est très impressionnant. Aude a-t-elle pu oublier ce que sa mère a été pour elle, tant de soins et de tendresse, et de souffrances supportées et de misères acceptées? Oui, l'explication était nécessaire, car nous sommes convaincus que la mère coupable n'est du moins pas coupable d'assassinat. Mais il vaut tout de même mieux qu'elle nous le dise et nous voulons en avoir d'elle l'assurance. C'est un soulagement pour nous de savoir qu'elle a tout ignoré. Il lui reste à apprendre ce que l'impitoyable Aude va lui révéler : que Pierre Dagon est l'amant d'Hélissent.

En s'approchant de sa fille, la mère a aperçu, parmi les voiles de la justicière, un poignard, un bijou de poignard, un poignard de famille, car nous sommes en famille et il est impossible d'être davantage en famille. C'est un de ces poignards dont on se servait pour achever les gens et que, pour cette cause, on appelait une « miséricorde. » Aude, en s'en munissant, avait sûrement son intention. Et sa mère, en le lui dérobant, a la sienne...

Un homme apparaît : c'est Pierre Dagon. Les deux femmes l'interpellent avec vivacité. Alors il va tout dire, livrer tout son secret, le dernier mot de l'énigme, le fin du fin, comment le meurtre qu'il a commis est un meurtre amical, un assassinat bienfaisant, un crime par charité. Suivez bien sa démonstration. Son ami, M. de la Coldre, avait découvert qu'il était l'amant de Mme de la Coldre; alors, ne voulant pas chicaner avec les fatalités de l'amour, et, d'autre part, ne pouvant plus supporter la vie, il a demandé à l'ami traître de lui rendre, en le tuant, un service d'ami : ce que l'autre a fait au moyen d'une piqûre. Pierre Dagon considère qu'il a agi tout à fait en *galantuomo*. Il est très content de lui : il est content à peu de frais. Car cet empoisonnement de complaisance pouvait être méritoire, s'il avait servi à séparer Pierre Dagon de sa maîtresse; mais comme il a eu pour résultat l'union des amans, c'est tout au contraire le type, le modèle et le parangon de l'assassinat utile. C'est ici le point faible et le point très faible de la pièce de M. d'Annunzio.

La mère a été si peu convaincue par ce raisonnement artificieux, que c'est elle qui frappe Pierre Dagon et lui enfonce au cœur la « miséricorde » la mal nommée. Hélissent arrive au rendez-vous, trébuche sur le cadavre. « Qui a fait cela? — Moi! » répond sa belle-sœur. Cependant on entend l'orgue. C'est ce brave garçon d'Ivain qui, étranger à tout ce qui se passe dans sa tragique demeure, fait un peu de musique... Tel est cet amoncellement d'horreurs qui nous en laisse encore soupçonner d'autres. En effet, si la mère tue Pierre Dagon, c'est

bien moins par sentiment de justice que par passion jalouse, et elle frappe moins le meurtrier de son mari que l'amant d'Hélissent. Et d'autre part, si Aude déteste tellement Pierre, c'est peut-être qu'elle l'a jadis trop aimé. Ainsi les noirceurs qu'on voit sont encore dépassées par celles qu'on ne voit pas. Et c'est cela même qui caractérise les tragédies, et par quoi les modernes ressemblent aux anciennes.

J'ai assez indiqué, au cours de cette analyse, que je n'aime guère le rôle de Clariel : il est sautillant, gentil, précieux. Mais il y en a un qui est franchement détestable : c'est celui de Pierre Dagon. Dans les rares momens où il paraît en scène, il fait le personnage le plus effacé et le plus médiocre. Ce qui nous frappe dans son attitude et dans ses propos — qui n'ont rien de frappant — c'est combien il a l'air paisible et l'attitude débonnaire. Est-ce possible qu'un être si terne, si indifférent, si parfaitement quelconque, soit celui auquel s'adressent les furieuses invectives d'Aude ? Jamais on ne nous fera croire qu'un monsieur si paisible ait inspiré tant de passions et si romantiques. Aucune femme ne lui résiste et l'ami qu'il assassine bénit sa main meurtrière ; cet homme-là n'est pas un homme ordinaire : c'est, comme on dit aujourd'hui, un surhomme, ou, comme on disait au temps de M. de Camors, un homme fort. C'est le roué de la Régence ou le grand seigneur méchant homme du XVIIe siècle. C'est Lovelace ou Don Juan. C'est, puisque nous sommes en Italie, un de ces princes de la Renaissance, guerriers et artistes, qui réunissaient en eux tous les prestiges, ceux de la race et de la beauté, des grandes manières et de l'esprit. Ou tout bonnement c'est un de ces dilettantes dont M. d'Annunzio a, dans ses romans, dessiné la figure inquiétante et analysé le charme pervers. Il fallait faire du séducteur un type étudié, fouillé, d'une psychologie rare et d'un relief accusé. Ou bien, ce qui eût été plus simple et non d'un moindre effet, il aurait fallu prendre le parti de ne point nous le montrer. Il fallait l'éliminer de la pièce, le reléguer à la cantonade. Il aurait été celui dont tout le monde parle et qu'on ne voit jamais, en sorte que chacun l'imagine à son gré et se le représente, par les yeux de l'esprit, plus grand que nature, — l'instrument de la Fatalité, comme elle invisible et présent. Ce qu'il ne fallait à aucun prix, c'était nous mettre sous les yeux une bonne face de bourgeois pour coin du feu.

A dire vrai, il n'y a dans *le Chèvrefeuille* qu'un rôle, celui d'Aude. On a comparé cette fille malheureuse et qui se venge à Hamlet et à Électre. Elle ressemble à ces personnages antiques, mais à travers une figure d'hier : l'André Cornélis de M. Paul Bourget. Il y a beau-

coup d'analogies entre *le Chèvrefeuille* et *André Cornélis*, où se trouve pareillement un type de meurtrier du grand monde et d'assassin sympathique. Aude est la Furie domestique. Ce qui lui est particulier, c'est l'abondance de verbe et la puissance d'invective que M. d'Annunzio a mises en elle, et c'est le lyrisme par lequel se traduisent les sentimens orageux de son âme exaltée. Poète, l'auteur s'est attaché à traduire, sous une forme éclatante de poésie, la souffrance, la colère, la honte, le mépris, la révolte, la vengeance et la haine, toutes les passions qui peuvent gronder dans un cœur tourmenté. A-t-il fait ainsi une tragédie ? Oui, à la manière dont en faisait le romain Sénèque. C'étaient des tragédies destinées non à être représentées, mais à être lues en public. On réunissait, non dans une salle de théâtre, mais dans une salle de conférences, un auditoire de lettrés. Devant ce public de raffinés, moins soucieux de péripéties qu'amoureux de mots, l'auteur exécutait, sur les thèmes connus des légendes tragiques, des variations somptueuses. Notez que Sénèque, et non Sophocle, a été le maître de nos tragiques de la Renaissance. C'est lui encore qui a enseigné à l'auteur du *Chèvrefeuille* l'art de la belle déclamation.

Le personnage d'Aude de la Coldre a trouvé en Mlle Roggers une interprète tout à fait remarquable ; la vaillante artiste a lancé, avec une sombre et infatigable énergie, cette sorte de long anathème en quoi consiste ce rôle terrible. Les autres acteurs n'ont pas dépassé une honorable moyenne. La mère c'est Mme Berthe Bady ; et M. Le Bargy n'a tiré aucun parti du rôle de Pierre Dagon, mais je ne crois pas qu'il y eût mieux à en faire.

A côté du drame lyrique de M. d'Annunzio il est amusant de placer le bon mélo de M. Tristan Bernard, *Jeanne Doré*, pour jouir un peu du rapprochement et reprendre pied dans la prose quotidienne. Point d'ornemens et point de fioritures : le fait-divers découpé en tranches. Le fils de la papetière a une maîtresse aux dents longues. Pour subvenir aux besoins de cette petite bourgeoise avide et rusée, il vole et assassine son parrain, le vieux Michaud, tonnelier. Arrêté par les gendarmes, il est mis en prison et comparaît devant les assises. Les jurés ne trouvent aucune excuse à ce jeune fêtard, aucune circonstance atténuante à ce meurtre qui a eu le vol pour mobile. Jacques Doré sera exécuté. C'est, comme fait-divers, ce qu'on peut imaginer de plus vulgaire, et M. Tristan Bernard l'a choisi exprès. C'est la banalité même, et si M. Tristan Bernard avait trouvé banalité plus

banale, ne doutez pas qu'il l'eût préférée. On s'est émerveillé du contraste que forme ce réalisme avec la fantaisie de la plupart de ses œuvres. Sans doute; mais, à y regarder d'un peu près, on s'aperçoit que le contraste n'est qu'apparent. Le comique, dans les comédies de M. Tristan Bernard, est produit par l'observation intime et précise, l'étude minutieuse et photographique de la platitude bourgeoise. Comme il nous a montré ailleurs la platitude dans la vanité, dans l'ambition, dans l'amour, c'est ici la platitude dans le crime.

Je ne doute pas qu'il n'y ait dans ce gros drame, comme dans les plus fines comédies de M. Tristan Bernard, toute sorte de traits d'observation que nous aurions relevés au passage, si nous avions eu notre liberté d'esprit. Mais nous ne l'avions pas. Tout notre esprit était absorbé, toute notre force d'attention était accaparée par un rôle que son admirable interprète a tiré hors de pair, au risque de déséquilibrer la pièce, qu'elle a, pour ainsi dire, inventé à mesure en le jouant, et dont elle a fait l'unique rôle : c'est celui de la mère, Jeanne Doré, personnifié par Mme Sarah Bernhardt. L'illustre tragédienne compte, à l'actif de sa magnifique carrière, nombre de créations plus complexes, plus difficiles, plus relevées, et enfin d'un tout autre ordre. Mais je ne sais pas si elle a dans aucun autre rôle, et par des moyens plus simples, mis une intensité d'émotion plus saisissante.

Depuis le moment où, dans les rumeurs de la petite ville qui s'éveille, elle perçoit pour la première fois le bruit inquiétant et fait la première rencontre avec cette idée atroce que son fils puisse être un meurtrier, elle va passer et nous faire passer avec elle par toutes les phases de la plus douloureuse agonie. Il faut, dans la scène de la cour d'assises, avoir vu son regard se croiser avec celui de son fils qui l'implore de ne pas livrer le secret de son pauvre amour; il faut avoir entendu le cri par lequel elle accueille le verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes; il faut, il faut surtout avoir eu la vision de cette mère en deuil, pareille à un fantôme ou à quelque statue de la douleur, quand elle vient, auprès de cette gare par où arriveront les bois de justice, épier si c'est pour aujourd'hui... Le public a fait à Mme Sarah Bernhardt une ovation amplement méritée. On ne saurait trop admirer cette énergie, cette flamme, cette extraordinaire et indéfectible *vis tragica*.

Le rôle de Jacques Doré était tenu par le fils de l'auteur, M. Raymond Bernard, qui a des dons naturels, et tout à apprendre.

MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet ont une entente de la

scène, une connaissance du public, un art de plaire, une sûreté de métier, une délicatesse de doigté qui font que chacune de leurs pièces nouvelles est un nouveau succès. Je crois bien que jamais ils n'avaient porté ces qualités à un degré de perfection tel que dans cette *Belle Aventure* due à la collaboration de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey. A tout débutant qui voudrait apprendre ce que c'est qu'une pièce bien faite à tout vieux routier qui voudrait savourer en homme du métier le dernier mot de l'habileté, je dirai : « Allez et instruisez-vous ! »

Car la pièce n'est en son essence qu'un vaudeville, et un vaudeville à quiproquo : le cousin d'Hélène de Trévillac est pris pour son mari ; André d'Éguzon passe, aux yeux d'une vieille grand'mère, pour être Valentin Le Barroyer. Mais cela est traité avec une telle légèreté de touche, agrémenté de tant de jolis détails parmi lesquels il en est de doucement attendrissans, que le fond de vaudeville disparaît : on ne voit que la forme de comédie légère. Les personnages sont des fantoches ou des grotesques, mais dessinés avec une telle absence de prétention, en croquis si rapides, qu'on a plaisir à les voir ou à les revoir : le vieux mari philosophe et assyriologue, la vieille grand'-mère au cœur d'or, à la morale suivant la nature, le jeune homme rangé, méthodique, ponctuel, qui tient en ordre et inscrit sur son carnet ses affaires de cœur, comme ses relevés de comptes, avec le numéro des bagages et l'horaire des trains. Et la situation, à un certain moment, devient des plus scabreuses, puisque la toile tombe au second acte sur une nuit de noces avant les noces. Mais cela est présenté avec un tel air d'innocence qu'il faut, pour en être choqué, y mettre de la réflexion et de la mauvaise grâce. Dumas fils disait que l'art du théâtre est l'art des préparations : entendez par là qu'il faut mettre le spectateur dans un état d'esprit approprié à l'effet qu'on veut produire sur lui. Alors tout passe, tout porte, tout mot fait balle, toute phrase prend une valeur, toute remarque un relief inattendu. Les auteurs de la *Belle Aventure* savent disposer le spectateur de telle façon que chaque réplique, — qui est la réplique attendue, voulue, désirée, — est accueillie par une fusée de rires, et qu'un personnage ne peut pas dire : « Dieu vous bénisse ! » sans mettre toute la salle en joie. C'est une atmosphère de gaieté, d'émotion à fleur de peau, d'ironie facile et d'allégresse.

Là aussi une artiste a pris pour elle la plus grande part du succès : Mme Daynes-Grassot, en réalisant une exquise figure de vieille, a été le charme de cette soirée. On ne saurait dire tout ce qu'elle a mis dans

son personnage de bonté souriante et de malice. Autour d'elle s'est groupée une excellente interprétation : la gracieuse Madeleine Lély, Joffre au comique copieux, et Victor Boucher si remarquable par la souplesse et le naturel.

Il y a encore de beaux jours pour la comédie romanesque. C'est un spécimen accompli de ce genre de tout repos que viennent de nous donner MM. Pierre Veber et Marcel Gerbidon, dans *Un fils d'Amérique*.

Un jeune homme a disparu, à la suite d'une discussion assez vive avec son père. Le vieillard, désolé, s'adresse à des aigrefins qui, sous prétexte de recherches dans l'intérêt des familles, le font « chanter » jusqu'à extinction de voix. Sur le conseil de ces ingénieux professionnels, Léon Verton, à court d'argent et à bout d'expédiens, se fait passer pour le fils disparu depuis tant d'années et miraculeusement retrouvé. Il arrive au bon moment. M. Pascaud, c'est le nom de ce père dont il n'est pas le fils, est un usinier dont le chagrin a peu à peu dérangé le cerveau et l'usine. Les affaires vont de mal en pis et marchent grand train vers la ruine. Les ouvriers, mal commandés, se mettent en grève; les cliens, mal servis, se mettent en fuite; les créanciers, mal payés, se mettent en colère. Soudain, et de par le seul effet de la présence de Verton, tout va rentrer dans l'ordre. L'imposteur deviendra le sauveur, le défenseur et l'ange gardien de la famille où il s'est introduit en intrus. Est-il besoin de dire que le vrai fils reparaît au moment de la péripétie, que tout semble alors sur le point de se gâter, mais qu'au dénouement tout se rarrange? Léon Verton épouse la fille de la maison : Robert Pascaud et lui seront deux beaux-frères en un seul cœur... Vous devinez tout le parti que d'habiles auteurs ont pu tirer de cette situation autour de laquelle ils ont disposé d'amusans tableautins de mœurs et quelques silhouettes falotes qui ne sont pas sans agrément.

M. Tarride est un excellent Léon Verton. M. Lérand a sa sûreté coutumière dans le personnage de M. Pascaud. M. Bouchez est amusant dans le type d'une sorte de Thomas Diafoirus, et Mme R. Maurel a dessiné une pittoresque figure d'usurière.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LES SOUVENIRS D'UN VOLONTAIRE PRUSSIEN D'IL Y A CENT ANS

Erinnerungen eines alten Lützower Jaegers (1795-1819), par Wenzel Krimer. Deux vol. in-18, de la *Bibliothèque des Mémoires historiques*, Stuttgart, 1914.

Durant ce même été de 1813, je fus mêlé à un épisode qui fit sur moi une impression des plus vives. Je commandais un avant-poste, dans une profonde tranchée creusée au milieu d'une vaste plaine. C'était une belle nuit de printemps, chaude et tranquille, avec un clair de lune qui aurait risqué de laisser voir l'avant-poste, si celui-ci ne s'était point trouvé caché sous des buissons. Je me tenais à l'extrémité de la tranchée, tout pénétré d'une émotion tendre, et me plaisant à évoquer de chères images, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une troupe de cavaliers s'avançait dans la plaine, se dirigeant tout juste vers l'endroit où nous étions. Je collai l'oreille contre terre, et perçus nettement, en effet, le pas rapide d'un certain nombre de chevaux. Sur quoi je donnai à mes hommes l'ordre de se préparer en silence à faire le coup de feu, dès l'instant où je leur en donnerais le signal. Notre attente ne fut pas longue : bientôt trois lanciers d'un régiment polonais s'approchèrent avec précaution de la tranchée, que j'avais fait garder des deux côtés, observèrent soigneusement les alentours, et puis, ne voyant rien de suspect, s'en retournèrent au galop vers le reste de la troupe.

Alors cette troupe entière s'avança, précédée de son officier. A une distance d'environ cinquante pas, j'interpellai l'officier . il s'arrêta, mais sans me répondre un seul mot. De nouveau je lui demandai ce qu'il venait faire; et comme ensuite, au lieu de me répondre, je le voyais éperonner son cheval et s'élancer sur moi, je lâchai la détente de mon fusil. Il tomba, mortellement blessé au cœur; et, au même instant, une salve générale de mes hommes abattit sur le sol quinze des siens; après quoi le reste de la troupe s'enfuit précipitamment.

Au point du jour, je sortis de la tranchée pour examiner l'endroit où ces malheureux étaient tombés. Un frisson douloureux me saisit à la vue de ma victime. C'était un grand jeune homme d'une beauté singulière, un modèle magnifique pour une figure d'Antinoüs, richement vêtu, avec trois décorations sur sa poitrine ensanglantée...

J'envoyai aussitôt un parlementaire au camp ennemi, pour demander une suspension d'armes de six heures, et pour inviter les compagnons de l'officier mort à venir enterrer avec moi leur camarade. Les deux choses furent acceptées avec une émotion manifeste. J'appris en même temps que le mort était chef de bataillon au 7e régiment de uhlans polonais. C'était le comte Joseph Skrzynecki, fils unique d'une très respectable famille de Varsovie.

Bientôt apparurent sur le lieu du drame une soixantaine de Polonais, profondément désolés. Ils formèrent un demi-cercle autour du cadavre, pendant que mes chasseurs prussiens, l'arme basse, complétaient le cercle. L'un des officiers polonais prononça, dans sa langue, de courtes paroles d'adieu; et moi-même, les yeux pleins de larmes, je ne pus m'empêcher d'ajouter quelques mots dans mon polonais entremêlé d'allemand. Puis, solennellement, le corps fut déposé en terre, et une triple salve de mes hommes mit fin à la cérémonie, après laquelle le chef de la délégation polonaise, un robuste officier à la chevelure grise, me serra cordialement la main tout en sanglotant. Les autres morts furent enterrés ensemble, dans une fosse voisine. Et bien longtemps, ensuite, il me fut impossible de secouer la triste hantise de ce souvenir : je croyais sans cesse apercevoir devant moi le beau visage pâle du jeune officier mort, avec le doux sourire qu'il avait gardé sur ses lèvres.

C'est du même ton à la fois élégant et familier que nous sont racontées toutes les aventures militaires d'un jeune étudiant en médecine autrichien, Wenzel Krimer, qui vers l'âge de dix-huit ans, au printemps de l'année 1813, s'était engagé dans le célèbre régiment prussien des Chasseurs de Lützow, et allait prendre part aux dernières campagnes de l'Europe contre Napoléon. Publiés aujourd'hui en deux volumes par un descendant de l'auteur, les *Souvenirs* de l'ancien Chasseur de Lützow sont incontestablement l'un des plus curieux et pittoresques récits qu'ait fait sortir de terre, en Allemagne, la commémoration patriotique de ces luttes décisives d'il y a cent ans. Krimer a beau vouloir nous apitoyer sur les souffrances de toute espèce qui l'ont naguère accablé pendant son séjour dans un collège dirigé par des moines autrichiens : nous sentons qu'il a reçu là une éducation littéraire de premier ordre ; et à chaque page de ses deux volumes l'humaniste, qui se cache en lui sous l'insouciant et joyeux compagnon se rappelle à nous dans l'habileté avec laquelle nous le voyons nuancer, détailler, mettre en relief les menus incidens d'une

vie de soldat. Peut-être, seulement, ce type original de « bohème » lettré aurait-il une tendance à forcer parfois la note personnelle, dans quelques-unes de ses amusantes ou tragiques peintures; et en particulier nous avons l'impression que le hasard l'a vraiment favorisé au delà des probabilités ordinaires, s'il lui a permis en effet d'approcher tour à tour autant de figures illustres, depuis le tsar Alexandre et son frère le grand-duc Constantin jusqu'au vieux Gœthe, à Bernadotte, au roi Louis XVIII, — pour m'en tenir à ces quelques noms des principales « célébrités » avec lesquelles notre obscur volontaire aurait eu l'occasion de s'entretenir.

Mais, en tout cas, cette « vantardise » de l'auteur des *Souvenirs* n'intervient chez lui que, quasiment, par accès, tandis que le cours habituel de sa relation porte, au contraire, l'empreinte d'une modestie et d'une véracité parfaites, avec même une promptitude touchante à reconnaître l'insignifiance relative de son propre rôle en comparaison de celui de tels de ses chefs ou de ses camarades. Sans compter une philosophie profondément sceptique et fataliste, qui réduit à d'étroites mesures la part de notre activité humaine dans les grands événemens de la guerre ou de de la paix, et prête volontiers aux descriptions des plus glorieuses batailles une allure anecdotique, accidentelle, presque « bourgeoise, » annonçant déjà les futurs tableaux militaires d'un Stendhal ou d'un comte Tolstoï. Voici, par exemple, quelques épisodes de cette longue et sanglante bataille de Leipzig dont toute l'Allemagne a bruyamment fêté le centenaire, au mois d'octobre passé. Le jeune Krimer, qui tout à l'heure nous était apparu sous l'uniforme d'un lieutenant des Chasseurs de Lützow, se trouve désormais transformé en médecin du même régiment. Ses chefs ont appris qu'il avait autrefois commencé des études médicales, et aussitôt ils l'ont contraint à subir un semblant d'examen qui va lui permettre, pendant les deux années suivantes, d'amputer de son mieux des centaines de bras et de jambes. Écoutons-le nous raconter, humblement et fidèlement, ce qu'il a vu du premier jour de la mémorable « Bataille des Nations : »

La journée du 15 octobre se passa toute, pour nous, en manœuvres et en contremarches. La nuit suivante, nous eûmes enfin quelques heures de repos; et dès l'aube du lendemain nous nous trouvions déjà en ordre de bataille. Le coup d'œil, autour de nous, était des plus imposans. Aussi loin que s'étendait le regard, nous apercevions colonne après colonne de toutes armes, de toutes couleurs, de toutes nations. Parmi les troupes rangées, trois des principaux souverains de l'Europe chevauchaient avec

leur escorte, s'arrêtant sans cesse pour adresser aux soldats d'affectueuses paroles d'encouragement. Un silence profond régnait sur la plaine : toutes les âmes frémissaient d'une attente solennelle.

Ce fut vers huit heures que la canonnade commença de notre côté. Notre bataillon était placé en colonne entre deux batteries russes, qu'il devait couvrir. Juste en face de nous, l'ennemi avait installé une longue rangée de canons, au milieu desquels nous voyions se dresser deux redoutes fortifiées. Le feu de cette quarantaine au moins de canons se poursuivait sans interruption : mais, tout en etant dirigé contre nous, il ne nous faisait aucun mal, car les coups, dans l'épais brouillard qui s'était soudain répandu, étaient pointés trop haut. Tous les boulets passaient en sifflant par-dessus nos têtes. Vers dix heures, cependant, le brouillard s'est levé; et presque au même instant le feu de l'ennemi s'est arrêté. Déjà nous pensions que les Français, moins complaisamment traités par nos batteries, s'apprêtaient piteusement à nous tourner le dos.

J'étais descendu de cheval. Enveloppé dans mon grand manteau, je me tenais derrière la colonne, en compagnie du capitaine Pogwisch; et, dans ma joie juvénile de tous ces boulets français inutilement dépensés, j'etais en train d'esquisser une figure de danse, lorsqu'une grenade s'abattit devant nous, éclata sur-le-champ, décapita un enseigne, troua la poitrine d'un officier, et écrasa les jambes de douze hommes de la colonne. L'ennemi avait reconnu son erreur, et rectifiait son tir. Moi-même, dès l'instant suivant, je me trouvai étendu sur le dos. Pogwisch me tenait par un bras, et me regardait avec inquiétude. Je tâtai timidement mes jambes; et puis, les sentant saines et sauves, j'essayai de me relever: mais j'en étais empêché par quelque chose qui, derrière moi, retenait mon manteau. C'était un éclat de grenade qui m'était passé entre les jambes, déjà presque éteint, s'était pris dans mon manteau, et m'avait fait tomber.

Désormais, il ne s'agissait plus de danser, ni de rire. Les chirurgiens de ma compagnie s'étaient enfuis dès les premiers coups de feu, de telle sorte que je dus me charger, à moi seul, des douze amputations. Force m'était, naturellement, de me borner à arrêter l'effusion du sang, avant de faire transporter les opérés à l'ambulance la plus voisine. Je me trouvais ainsi occupé, lorsque survint une deuxième grenade, qui, celle-là, arracha complètement le bas-ventre de l'adjudant de notre bataillon, décapita trois hommes, et puis s'en alla infliger de graves dommages à un bataillon de Tireurs Silésiens postés derrière nous. L'ennemi, cette fois, ne nous manquait plus. Chacun de ses coups semait parmi nous une dévastation terrible ; et, avec cela, nul moyen de fuir, aucun effort à tenter pour nous dérober à une mort quasi certaine! En trois quarts d'heure, nous avions perdu 5 officiers et près de 200 hommes. Furieux, hurlant de rage, les soldats exigeaient au moins la permission de s'élancer contre l'ennemi.

Enfin notre excellent major von Ziegler nous déclara qu'il nous autorisait, sous notre responsabilité, à essayer de prendre d'assaut l'une des deux redoutes françaises, celle qui s'élevait directement en face de nous. Avec un *hourrah* sauvage, nos braves jeunes volontaires s'avancent contre la redoute, la baïonnette baissée. Une colonne d'infanterie ennemie se précipite à notre rencontre, mais en peu d'instans nous l'avons refoulée.

Nous voici tout près de la redoute : à trois reprises, nos hommes tentent vainement d'en forcer l'entrée, sous une grêle de boulets et de balles. Après des efforts infinis, ce qui reste du bataillon parvient enfin à escalader le rempart, et désormais c'est à l'interieur de la redoute que se poursuit la mêlée. Les canonniers français tombent bravement à côté de leurs pièces enclouées. Toute l'affaire n'a pas duré plus de dix minutes.

Presque au même moment, d'autres bataillons avaient, eux aussi, enfoncé les lignes ennemies: l'aile droite des Français se trouvait rejetée vers l'Elster, en pleine déroute. Il y eut là une avance générale de tout notre corps d'armee; et déjà nous avions pris possession d'un large plateau un peu élevé, lorsqu'une fois de plus une vive canonnade imprévue vint anéantir nombre de nos hommes.

Quant à moi, pour pouvoir panser les blessés avec plus de loisir, je m'étais installé dans un fosse profond, derrière le bataillon. Je me figurais y être à l'abri; et, en vérité, quel besoin aurais-je eu de m'exposer au danger, alors qu'il m'était possible sans cela de remplir tout aussi bien mon devoir de médecin ? J'étais donc occupé à trancher la jambe d'un sous-officier, quand un boulet en ricochet vint écraser le pauvre diable entre mes mains; et à peine, ensuite, ai-je pu me retourner, que voilà qu'une nouvelle grenade frappe le rebord du fossé, et en roule lentement pour s'abattre à mes pieds! Je renonce à décrire l'épouvante qui m'envahit. Du moins me hâté-je, suivant la règle, de me jeter à plat sur le sol, après quoi j'attends qu'il plaise à la grenade d'éclater : mais la maudite bête me laisse longtemps dans cette attente mortelle, sans vouloir se décider. Enfin ma patience est à bout : je saute sur mes pieds, saisis la grenade, et la rejette au dehors du fossé. Elle était morte, c'est-à-dire éteinte. D'une façon générale, d'ailleurs, le tir de l'artillerie française m'a semblé exceptionnellement mauvais, pendant toute cette bataille.

D'autres fois, au contraire, notre volontaire prussien ne se fait pas faute de louer l'habileté et la bravoure des troupes françaises; et le génie de Napoléon, surtout, lui inspire une admiration qu'il ne cherche pas à dissimuler. Après comme avant cette victoire allemande de Leipzig, il nous raconte d'autres batailles où, malgré la supériorité du nombre, l'armée dont il fait partie est incontestablement défaite, — sauf pour les ministres à le nier, dans leurs bulletins. Car ce n'est pas seulement à Napoléon que doit s'adresser le reproche d'avoir voulu cacher ses échecs. « Que nous ayons mérité, nous aussi, le même reproche, — écrit l'ancien Chasseur de Lützow, — c'est de quoi j'ai eu la preuve la plus manifeste, à maintes reprises. Il est absolument certain, par exemple, que dans les deux batailles de Lützen et de Bautzen nous avons été battus, et avons subi des pertes considérables. Comment donc ne nous serions-nous pas étonnés lorsque, nous étant retirés en Silésie après ces deux rencontres meurtrières, nous y avons vu paraître des bulletins de l'armée des Alliés où il était parlé tout au

long d'importantes victoires que nous aurions remportées, et lorsque, là-dessus, les excellens Silésiens se sont mis à nous accueillir en triomphateurs, nous qui n'étions en réalité que de tristes fuyards ? »

Aussitôt que l'on a appris en Allemagne le retour de Napoléon, au printemps de l'année 1815, le bataillon où servait Wenzel Krimer est envoyé en Belgique : mais là, dans un village des environs de Liége, des semaines se passent sans qu'il soit question de batailles prochaines. Le jeune volontaire visite les curiosités de la région, s'amuse à vider la cave d'un vieil avare chez qui on l'a logé, et finit par demander la permission de s'en retourner auprès de sa femme, — car il s'est marié pendant l'intervalle des deux campagnes. La cause véritable de cette résolution de quitter l'armée est l'avancement accordé au major von Ziegler, sous les ordres duquel Krimer a toujours servi, et que va remplacer un autre chef, beaucoup moins agréable. Aussi bien, l'opinion commune est-elle que le corps d'armée ainsi campé près de Liége va être bientôt envoyé à Aix-la-Chapelle, pour y tenir garnison. Mais voici que soudain, à l'aube du 14 juin, Krimer entend battre la générale dans les rues du village; tout le monde est sur pied, des compagnies défilent, sac au dos, emmenant leurs canons. « Enfin nous apprenons que les Français ont franchi la frontière s'avancent très vite vers Bruxelles, et que tout le corps d'armée de Bülow, auquel nous étions rattachés, doit aussitôt se mettre en route. » Krimer prend à peine le temps d'empaqueter ses caisses d'instrumens chirurgicaux, et le voilà parti, une fois de plus, à la rencontre de nos troupes françaises !

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une marche de parade. Nous entendions nettement des coups de canon, tirés quelque part dans le lointain; et, vers le soir, nous reçûmes l'ordre de charger nos armes, tout en continuant d'avancer le plus vite possible, et avec le moins de bruit. Je ne saurais plus dire exactement quel chemin nous avons suivi : en tout cas, nous allions vers Louvain, par des routes étroites, en pleine campagne. Notre marche s'est prolongée jour et nuit jusqu'au 16 juin vers midi, avec seulement quelques courtes pauses. Durant toute cette journée, et jusque tard dans la nuit, nous avons entendu une violente canonnade à peu près continuelle : c'était la bataille de Ligny. Depuis la nuit précédente, la pluie n'avait pas cessé de tomber ; l'air était glacial, malgré la saison; tout le monde était trempé jusqu'aux os, et frissonnait de froid. Enfin la brigade entière s'arrêta dans un vaste champ entouré de bois; comme d'habitude, les fusils furent disposés en pyramides...

Bientôt la pluie se changea en un orage épouvantable : tout près de moi, la foudre tua deux hommes, tandis que plusieurs autres ressentirent

une secousse qui les laissa longtemps assourdis. Aussi peut-on se figurer avec quelle joie nous accueillîmes l'arrivée d'un certain nombre de tonneaux pleins d'une eau-de-vie très forte : rien au monde n'aurait eu mieux de quoi nous réchauffer et nous rendre courage. Le précieux liquide était si abondant que l'on ne prenait pas même la peine de le répartir par mesures égales : chacun était libre de puiser selon son gré dans les tonneaux défoncés. Je ne manquai point, pour ma part, à me faire apporter une pinte pleine ; et je buvais et buvais, pour me sécher le sang, mais en vain, si bien que je finis par vider mon cruchon à peu près tout entier. Toute autre provision faisait défaut : mais nous n'en étions pas moins d'excellente humeur, et désolés seulement de ne pas avoir le droit de chanter. Nous eûmes beaucoup de peiné à réprimer nos *hourrah*, lorsque notre cher général Bülow passa devant nos rangs, et nous adressa quelques bonnes paroles. Cette halte mémorable dura environ trois heures ; après quoi nous nous remîmes en marche, notre régiment constituant l'avant-garde avec celui des Hussards Verts.

Nous eûmes alors à traverser des bois et des marais, souvent sur d'étroits sentiers. Nos chefs ne paraissaient pas bien sûrs de leur route. Il y eut un conseil de tous les officiers supérieurs, dans une ferme voisine; puis un paysan belge vint se placer à notre tête, entouré de quatre chasseurs, et suivi d'une compagnie entière de pionniers. Des arbres furent abattus, des buissons taillés, des fossés remplis, des marais recouverts de bois et de paille. Tout cela, naturellement, ralentissait beaucoup notre marche. Vers minuit, le temps changea; une tiédeur humide se répandit dans l'air, sous l'influence de laquelle se firent mieux sentir les effets de l'énorme quantité d'eau-de-vie que nous avions absorbée. Il n'y avait pas un homme de tout notre régiment qui ne fût tout à fait ivre. C'était en vérité un spectacle comique, de voir tituber ces officiers et soldats qui, tout à l'heure encore, s'avançaient gaillardement, d'un pas mesuré, Moi-même me suis endormi sur mon cheval, et n'ai plus rien su de ce qui se passait jusqu'au matin du 17.

Parvenus sur la grand'route de Louvain, les Chasseurs de Lützow rencontrent une multitude de soldats allemands qui s'enfuient vers Namur : ce sont, en majeure partie, des hommes des pays rhénans, anciens soldats de Napoléon, et qu'une terreur a saisis, à la perspective de devoir affronter leur maître de la veille. Ils annoncent que tout est perdu : Blücher est prisonnier avec tout son état-major, le général Vandamme marche déjà sur Liége ; toute la population du pays est soulevée contre les alliés ! Grâce peut-être à l'eau-de-vie qui brûle encore dans leurs veines, les compagnons de Wenzel Krimer ne se laissent pas émouvoir par ces déserteurs, qui les engagent instamment à suivre leur exemple. Ils continuent bravement d'avancer, rencontrant toujours de nouveaux fuyards, parmi lesquels se trouvent même quelques officiers. Et voici qu'ils aperçoivent, accou-

rant vers eux avec une mine piteuse, leur cher et vénéré chef de la veille, le major von Ziegler, qui leur demande la permission de combattre dans leurs rangs, comme un simple soldat! L'infortuné les a quittés pour commander, précisément, l'un de ces bataillons de chasseurs rhénans qui viennent de déserter en masse, sans se soucier de la honte qu'ils lui infligeaient!

Un accident déplorable a détruit les pages suivantes du manuscrit de Krimer, où celui-ci nous rapportait ses aventures pendant la bataille de Waterloo. Le fils de l'ancien Chasseur de Lützow, qui avait eu naguère l'occasion de lire ces quelques pages désormais perdues, se rappelait surtout que son père y décrivait « la dernière attaque des hussards prussiens, au cours de laquelle fut pillée la voiture personnelle de Napoléon. » Par suite de circonstances qui risquent malheureusement de nous demeurer toujours inconnues, cette voiture, au moment où l'industrieux Wenzel Krimer en a tenté l'assaut, se trouvait habitée par un certain « aumônier militaire français, » qui avait entassé autour de soi, sur les coussins, un grand nombre de croix, de ciboires, de calices, et d'autres objets pieux en bon argent massif; et le fait est que, dès la première page de son manuscrit qui succède à la fâcheuse lacune susdite, l'auteur nous parle de l'étonnement amusé de ses camarades lorsqu'ils l'ont vu revenir « avec cet étrange butin; » après quoi il signale à notre indignation la conduite éhontée d'un prêtre de Saint-Quentin qui, quelques jours plus tard, au lieu de consentir à lui acheter le même « butin, » a osé exiger qu'il le restituât sur-le-champ, sous peine de sacrilège! « Mais je ne poussais pas la sottise pieuse jusqu'à me laisser ainsi dépouiller d'un trésor dont la prise m'avait valu une balle de pistolet dans les reins (car Krimer avait été blessé par l'aumônier, avant de le poignarder dans sa voiture). J'ai donné simplement au prêtre un ostensoir de cuivre doré, et puis j'ai secoué sur sa table toutes les hosties que contenait le ciboire. Quant à tout ce qui était en argent, parmi mes objets religieux, je l'ai soigneusement repris, et en ai vendu une partie à un orfèvre de la même ville moyennant 600 francs. »

Aussi bien la perte du feuillet consacré au récit de la bataille de Waterloo se trouve-t-elle, pour nous, amplement rachetée par la lecture des chapitres où Wenzel Krimer nous raconte son entrée à Paris avec les troupes alliées victorieuses, le long séjour qu'il y a fait, et de quelle manière son régiment a été ensuite envoyé à Chartres, pour

contraindre les habitans de la région à reconnaître, une fois pour toutes, la fin de l'ère napoléonienne. Cette dernière partie de son récit, notamment, constitue un tableau historique d'un intérêt exceptionnel. Jamais encore, je crois, l'on ne nous avait montré avec autant de lumière et de force le poids terrible de l'occupation étrangère pendant les mois qui ont suivi l'échec de la tentative désespérée de Napoléon.

Arrivés à Chartres, nous avons été logés chez l'habitant. Mon ami Wolf et moi demeurions ensemble chez un riche bourgeois, M. Garnier, où nous ne nous laissions manquer de rien, et vivions vraiment, selon notre proverbe national, « comme Dieu en France. » Mais si à Paris, déjà, tout le monde était furieux contre les Prussiens, c'était bien pis encore dans cette ville de Chartres. Les indigènes, à peu près unanimement ultra-napoléoniens enragés, nous haïssaient de toute leur âme. Nul moyen d'entrer en relations cordiales avec l'un d'eux ; on voyait aussitôt, à leur figure, qu'ils nous auraient plutôt coupés en morceaux. Nous avions même à nous tenir constamment en garde contre eux, et aucun de nous ne sortait le soir sans être solidement armé. Malgré cela, il se produisait souvent des attentats, surtout dans les villages voisins. Dans deux de ces villages, à ma connaissance, l'on a dû appliquer à la lettre l'ordre donné par Bülow, qui prescrivait de brûler sans pitié jusqu'à la moindre maison de tout village où serait commis un attentat contre un soldat prussien. La haine fanatique de la population allait si loin que les filles les plus notoirement dépravées ne voulaient, à aucun prix, nous accorder leurs faveurs.

Un véritable régime de terreur s'était répandu sur Chartres et sur tout le département d'Eure-et-Loir. Des canons chargés stationnaient sur les places ; jour et nuit, des patrouilles de cavalerie parcouraient les rues. Avec cela, un désir manifeste d'humilier en toute façon notre orgueil national. Sans cesse les autorités prussiennes s'avisaient de quelque nouvelle occasion de fête, qui leur permît de rappeler aux Chartrains leur honte de vaincus. En plein boulevard, ces jours-là, et naturellement aux frais des « indigènes, » Bülow faisait servir de somptueux banquets à tout son régiment. Quoi d'étonnant que, dans ces conditions, un certain nombre d'habitans aient conçu le projet d'un complot, qui d'ailleurs ne pouvait guère manquer d'avorter misérablement, ainsi qu'il l'a fait? Mais d'abord je ne résiste pas au désir de citer un petit épisode d'ordre tout intime, — je veux dire : n'intéressant que les troupes prussiennes, — et qui cependant ne laisse pas d'avoir aujourd'hui pour nous un certain intérêt d' « actualité. »

Parmi les nouveaux venus qui nous étaient envoyés d'Allemagne se trouvait, notamment, un petit lieutenant d'une vingtaine d'années, tout rose

et léché, tout gonflé de morgue aristocratique, qui, frais émoulu de l'École des Cadets, se figurait volontiers que nous vivions encore au beau temps de la schlague, et que des tyranneaux de son espèce pouvaient librement traiter nos braves soldats comme l'on avait coutume de traiter les chiens sur les domaines de monsieur son papa. Vers le même moment, un digne vieux sous-officier, militaire d'une bravoure et d'une intelligence remarquables, reçut la charge de donner les premières leçons aux nouvelles recrues. Cet homme, d'origine hongroise, et nommé Keledjy, serait depuis longtemps devenu officier, s'il avait pu seulement apprendre un peu à lire et à écrire : universellement estimé et aimé, honoré de quatre décorations, c'était sans contredit le meilleur instructeur de tout le régiment.

Le lendemain de la fête en l'honneur du roi de Prusse, Keledjy faisait la leçon à ses recrues, en présence du susdit jouvenceau. Un exercice difficile, qu'il avait commandé, ne parvenait pas à s'exécuter aussi bien qu'il aurait voulu. Or, voilà que le petit lieutenant, que l'on avait envoyé là pour qu'il apprît, lui aussi, et non point pour qu'il donnât des ordres, s'avance vers une des recrues, qui ne se tenait pas à l'alignement, l'accable de coups de poing et de pied, puis, se tournant vers Keledjy : « Caporal, lui crie-t-il, assomme-moi ce maudit animal ! — Pardon, mon lieutenant, répond le sous-officier avec une colère contenue, cela ne se trouve pas dans mon règlement ! J'ai commandé dans maints combats des compagnies entières, et même un bataillon ; mais jamais je n'ai eu recours à de pareils procédés. Seuls, les dégradés peuvent être battus : mais non pas un honorable soldat de l'armée royale ! — Je te dis que c'est moi qui te l'ordonne ! » s'écrie de nouveau le petit lieutenant, rouge comme un homard. A quoi le vieux sous-officier répond, d'une voix calme : « Mon lieutenant, mon roi lui-même s'abstient de me tutoyer, et je puis exiger de vous la même politesse. D'ailleurs, vous n'avez pas à commander ici ! — Quoi ? Comment ? Un maudit caporal ! Et tu te mêles encore de raisonner ? » Le lieutenant hurlait, étranglé par la rage. Puis le voilà qui tire son sabre du fourreau, et qui, du plat de l'arme, frappe à deux reprises les joues du sous-officier ! Sur quoi Keledjy, affolé à son tour par un tel outrage, abaisse vivement sa baïonnette; et le lieutenant tombe mort, le cœur transpercé. L'aventure produisit naturellement une impression profonde. Chacun avait pitié du brave Keledjy, mais en reconnaissant l'impossibilité pour le sous-officier d'échapper à une sentence de mort devant le Conseil de guerre. Du moins tous les officiers, et Bülow lui-même, s'adressèrent-ils au Roi pour implorer la grâce du condamné ; et le fait est que, trois jours après, le pauvre Keledjy obtenait sa remise en liberté.

Quant au susdit complot des habitans de Chartres, Wenzel Krimer nous raconte d'abord les circonstances singulières qui ont permis de le découvrir. Un commandant prussien demeurait chez l'un des plus riches et notables bourgeois de la ville, appelé Pelletier. Ce commandant était, nous dit Krimer, un « homme d'un cœur d'or, adorant les enfans; » et jamais, en fait, il ne rencontrait le petit garçon des Pelle-

tier, un bambin de cinq ou six ans, sans le caresser affectueusement. Un matin, l'enfant voit sortir de sa chambre l'officier prussien armé d'un magnifique fusil de chasse ; il demande la permission d'examiner le fusil, et s'écrie, dans l'élan naïf de son admiration : « Oh! quelle belle pièce vous avez là ! Mon père en a beaucoup, lui aussi, des fusils et d'autres armes, mais rien d'aussi beau que ceci ! » Or, l'un des premiers soins de Bülow avait été de faire confisquer toutes les armes des habitans, si bien que ces paroles imprudentes de l'enfant ne pouvaient manquer d'éveiller les soupçons de l'officier. A force de caresses et de tendres instances, celui-ci force le petit à lui avouer que les armes de son père, fusils, sabres, pistolets, se trouvent cachées dans les caves de la maison. Sur quoi l' « ami passionné des enfans, » au lieu de se rendre à la chasse comme il l'avait projeté, s'empresse de courir chez Bülow pour lui dénoncer le père de son petit protégé. On était à la veille du 15 août, jour choisi par les conspirateurs pour l'exécution de leur entreprise.

Dans le plus grand secret, Bülow enjoint qu'on ne laisse personne sortir de Chartres, ni non plus y entrer. Il fait arrêter toute la famille des Pelletier, fait fouiller leurs caves ainsi que des bâtimens qu'ils possèdent au dehors de la ville, et met la main sur le grand dépôt d'armes dont avait parlé l'enfant. Ses recherches lui livrent aussi toute sorte de papiers, qui lui révèlent à la fois le plan détaillé du complot et le nom de ses principaux organisateurs.

Le dessein soigneusement préparé par ces infortunés était, affirme Krimer, « d'une habileté diabolique. » A minuit, dès que retentirait le tocsin, chacun des habitans devait bâillonner et enfermer sous clef les Prussiens logés dans sa maison; puis l'on devait s'armer en hâte, attaquer les postes prussiens, s'emparer de l'Hôtel de Ville, de la Préfecture, et de l'Évêché, où demeuraient l'état-major de Bülow et les officiers supérieurs. Cela fait, un signal du haut de l'une des tours de la cathédrale avertirait les paysans des villages voisins, qui, emportant les armes de leurs locataires prussiens, se rendraient en masse à la ville, où l'on s'occuperait de créer une véritable armée. Après quoi les régimens ainsi improvisés s'uniraient à l'armée de la Loire, en passant sur le corps des troupes allemandes postées en observation vis-à-vis de celle-ci; et puis l'on marcherait sur Versailles et Paris, où l'on n'aurait pas de peine à susciter un grand mouvement révolutionnaire.

Tel était ce complot, dont la « malice diabolique » se mêlait, il faut bien l'avouer, d'une si forte dose d'ingénuité que je soupçonne le petit

garçon des Pelletier de n'avoir pas été étranger à sa préparation. Mais Bülow et son état-major n'en furent pas moins épouvantés du danger que venait de leur révéler un « hasard providentiel. » Toujours en grand secret, la journée entière du 14 août fut employée à d'énergiques mesures de défense. Les hommes reçurent l'ordre de passer la nuit sur pied, dans leurs chambres, l'arme à portée de main ; tous les postes furent décuplés ; et, vers dix heures du soir, un régiment de cuirassiers prussiens, cantonné aux environs, vint s'installer sur la Place d'Armes.

Aussitôt, sur un signal de Bülow, le canon se met à tonner ; toutes les places, toutes les rues se remplissent de troupes ; et l'on procède à l'arrestation de tous ceux des habitans de Chartres dont on a déchiffré les noms sur les papiers saisis dans la maison des Pelletier. Séance tenante, ces malheureux se voient traduits devant un conseil de guerre qui en condamne quatorze à être fusillés. Leur procès, tout sommaire, a lieu dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville, en présence du préfet et des « autorités municipales. » Puis les condamnés descendent dans la cour de l'Hôtel de Ville, et c'est là qu'ils subissent leur exécution, — tous excepté leur chef, l'heureux Pelletier, à qui l'on daigne faire grâce en raison de l'inconsciente dénonciation de son fils.

Cette procédure catégorique, — ajoute Wenzel Krimer, — amena pleinement l'effet désiré : personne désormais, dans la ville, ne songea plus à une réaction. Et il semble aussi que l'échec du complot projeté à Chartres ait eu son contre-coup dans d'autres endroits : car nous ne tardâmes pas à apprendre qu'une bonne partie de l'armée française de la Loire avait juré fidélité au roi Louis XVIII, tandis que le reste se trouvait désarmé et licencié. A Paris et à Versailles, tout se passa tranquillement, sauf quelques tumultes isolés. Mais l'on ne peut s'empêcher d'imaginer les suites qu'aurait risqué d'avoir ce complot de Chartres, si la chance en avait favorisé l'accomplissement. Qui sait si, du coup, l'Allemagne même n'aurait pas été exposée à une nouvelle invasion ?

De telle sorte que tout s'est terminé pour le mieux, au jugement de Wenzel Krimer, qui d'ailleurs ne nous cache pas l'extrême plaisir que lui a causé, bientôt après, l'ordre de quitter Chartres pour rentrer à Paris. Mais combien plus vif encore a dû être le plaisir des Chartrains, en se voyant délivrés de ces hôtes qui depuis deux mois, à leurs frais, vivaient dans leurs maisons « comme Dieu en France ! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La session parlementaire s'est ouverte le mardi, 13 janvier, dans des conditions confuses : c'est d'ailleurs, dans les mêmes conditions que les Chambres s'étaient séparées, il y a trois semaines. Contrairement à ce qu'on pouvait espérer, ou désirer, les vacances n'ont apporté aucune lumière propre à éclairer la situation. On attend toujours les projets de M. Caillaux. M. le ministre des Finances s'est enveloppé jusqu'ici d'un demi-mystère que la discussion de deux douzièmes provisoires au Sénat n'est pas parvenue à dissiper. Cette discussion a pourtant été utile et brillante, mais les orateurs qui y ont pris part ont posé plus de questions qu'ils n'ont reçu de réponses. M. Caillaux, qui paraissait si sûr de ses projets lorsqu'il a renversé le ministère Barthou, ne les a fait jusqu'ici connaître que par bribes, et tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il avoue lui-même qu'ils ne peuvent complètement aboutir qu'à une échéance lointaine. Il ne faut donc pas compter sur les grandes réformes promises pour mettre en équilibre le budget de 1914 ; on y pourvoira par des moyens de fortune que nous ne connaissons pas encore assez bien pour pouvoir en raisonner. Le dieu n'est pas sorti du nuage.

Nous avons parlé de la discussion du Sénat. M. Ribot y a pris une grande part. Dans un discours rapide, mais précis et où aucune question importante n'a été négligée, il a fait un exposé de notre situation financière avec une clarté impressionnante. Il a déclaré que cette situation était grave et qu'il fallait remonter jusqu'en 1871 pour en trouver une aussi inquiétante. Y a-t-il là quelque exagération ? Nous voudrions le croire, mais, à la réflexion, la situation actuelle nous apparaît encore pire que celle de 1871. A cette époque en effet, malgré les terribles désastres que nous venions d'éprouver, nos forces financières présentaient, l'événement l'a prouvé, une remarquable solidité. Nos

réserves étaient loin d'avoir été épuisées. Nos impôts pouvaient, sans fléchir, fournir un rendement plus considérable. Ce merveilleux système fiscal, qu'on a depuis tant calomnié, a montré alors toute sa souplesse et sa fécondité. Enfin, en 1871, nous avions au pouvoir M. Thiers qui, avec sa grande expérience et son ferme bon sens, a fait justice des chimères où des réformateurs croyaient trouver une panacée, et nous avons aujourd'hui M. Caillaux. Laissons d'ailleurs ces comparaisons entre le passé et le présent pour nous en tenir à celui-ci. M. Ribot a essayé, en vain, de connaître les intentions de M. le ministre des Finances; après lui, M. de Lamarzelle et M. Touron, tous les deux avec beaucoup de talent et de force, sont revenus à la charge; M. Caillaux est resté dans une réserve sibylline, remettant ses explications à plus tard. Il en a dit cependant assez pour en laisser entrevoir le sens. Son discours a montré la préoccupation constante de mettre les diverses classes du pays en opposition les unes avec les autres, et peu s'en faut qu'il ne les ait simplement divisées en riches et en pauvres, pour conclure que toutes les charges devaient porter sur les premières dans des proportions qui les écraseraient. M. Ribot a repris la parole et, dans une improvisation éloquente, émue, pressante, il a adjuré M. Caillaux d'oublier qu'il était homme de parti, chef de parti même, pour se rappeler seulement qu'il était ministre des Finances. Son discours, reproduit le lendemain par tous les journaux, a eu un grand retentissement dans le pays tout entier. M. Caillaux n'y a rien répondu et la discussion s'est trouvée close, mais cette clôture est toute provisoire, le débat recommencera bientôt.

Nous ne savons encore que très partiellement à quoi M. le ministre des Finances a employé ses vacances. Il avait promis de faire des économies, de larges économies ; la France y comptait; nous commençons à craindre que, sur ce point encore, elle n'ait une déception. Le chiffre avoué, du déficit s'élève à 794 millions. M. Caillaux s'était fait fort de le réduire à 600, s'engageant par là à en économiser 194. Un journal officieux nous a annoncé que cet habile prestidigitateur faisait à la France, pour ses étrennes, un premier « cadeau » de 50 millions. Le mot de « cadeau » paraîtra singulier. C'est l'impression qu'aurait certainement chacun de nous si on lui disait : — Je vais vous prendre 100 francs... Non : décidément je me contenterai de 80, je vous fais « cadeau » du reste. — M. Caillaux ne nous fait cadeau que de ce qui nous appartient. 50 millions ne sont d'ailleurs qu'une petite fraction des 194 qu'il avait promis d'économiser. Mais du moins ces économies

sont-elles sérieuses ? L'étonnement de M. Cochery a été grand lorsqu'il les a examinées de près. Elles n'étaient toutes, ou peu s'en faut, que des ajournemens de dépenses, un report partiel au budget de 1915 de dépenses qui étaient exigibles en 1914. Est-ce une économie, cela ? Non, certes : c'est un simple enjambement financier d'une année sur une autre. Pour alléger le présent, c'est aggraver l'avenir. Telles sont la plupart des prétendues économies de M. Caillaux. D'autres ne sont pas moins ingénieuses. M. Caillaux décide, par exemple, que le réseau de l'État rapportera en 1914 à peu près un million de plus qu'on ne l'avait prévu. Si c'est là une économie, les économies sont vraiment faciles à faire et il n'est pas nécessaire d'y appliquer ce qu'on appelle avec admiration la science financière de M. Caillaux. Veut-on maintenant ce qu'il est permis d'appeler un « comble » et qui figurerait avec honneur dans une comédie du Palais-Royal : 400 et quelques mille francs sont « économisés » sur les services pénitentiaires. Et comment? Les gardiens de prison seront privés du repos hebdomadaire : la loi leur en assurait le bénéfice, mais la mesure est ajournée. Nous plaignons les gardiens de prison : ils seront eux-mêmes les prisonniers de l'équilibre budgétaire. *Le Temps* a qualifié de mystification la lettre officielle par laquelle M. le ministre des Finances a fait connaître à M. le président de la Commission du budget la liste de ses économies. A-t-il eu tort ? Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en juger.

La nouvelle session s'annonce donc comme devant être difficile, confuse, laborieuse, agitée. Les discussions financières y tiendront la plus grande place, mais quand même elles l'occuperaient toute, il semble impossible que le budget soit voté avant l'expiration des pouvoirs de la Chambre : pour la première fois, on ira aux élections sans budget. Au surplus, c'est peut-être le seul moyen de dissimuler au pays le surcroît de charges qu'une politique de dépenses folles doit inévitablement lui imposer. On s'efforcera de ne lui en avouer qu'une partie, celle qui incombera à ce qu'on appelle la fortune acquise. Il entre dans la politique du gouvernement, — et c'est contre cela que M. Ribot s'est élevé avec tant d'énergie, — de frapper seulement une classe sociale et d'exciter contre elle les passions envieuses et jalouses qui fermentent si aisément dans une démocratie : politique purement démagogique dont nous avons déjà relevé dans le passé quelques symptômes, mais à laquelle le ministère actuel a donné, en peu de jours, une accélération redoutable. Ces discussions mettront en cause la loi militaire : on sait que les radicaux et les socialistes affec-

tent d'y voir la cause du déficit. M. Jaurès annonce déjà l'intention d'interroger le gouvernement sur ses intentions définitives au sujet de cette loi. Au moment de la lecture de la déclaration ministérielle et de la discussion qui a suivi, les socialistes unifiés, bien qu'ils aient senti se refroidir de plusieurs degrés leur ardeur ministérielle, n'ont pas voulu se prononcer encore contre un Cabinet dans lequel ils avaient mis toutes leurs complaisances. Ils ont pris une attitude d'attente : ils se sont abstenus. Mais ils veulent maintenant savoir à quoi s'en tenir sur la vraie pensée du gouvernement. Regarde-t-il la loi militaire comme un accident provisoire, un fait fâcheux avec lequel il faut biaiser et ruser jusqu'au moment où on pourra le supprimer ? Alors, les socialistes unifiés et les radicaux seront avec lui. Mais, si la loi est à ses yeux un fait permanent, correspondant à une situation internationale destinée à durer et qui devra durer avec elle, les socialistes unifiés et la plupart des radicaux sentiront grandir et gronder dans leur cœur les colères violentes que M. Vaillant a si bien exprimées lorsqu'il a accueilli la chute de M. Barthou en criant : « A bas la loi de trois ans ! » Les socialistes unifiés et les radicaux-socialistes refuseront de vivre plus longtemps dans l'équivoque ; mais que deviendra le gouvernement s'il en sort ? Incontestablement, sa vie est précaire Ce qui le sauvera, peut-être, c'est qu'il n'a à gagner que quelques semaines pour atteindre les élections. Faire ces élections est le seul but qu'il se propose en ce moment : il y sacrifiera tout.

Au dehors aussi, il s'en faut de beaucoup que la situation se soit simplifiée. Pour la faire bien comprendre, revenons à quelques semaines en arrière, au moment où sir Edward Grey a saisi les Puissances, faut-il dire d'une proposition véritable, ou plus simplement de la manière de voir du gouvernement britannique au sujet des affaires d'Orient?

Cette seconde expression est sans doute celle qui se rapproche le plus de la vérité. Quoi qu'il en soit, c'est une initiative formelle qu'a prise le ministre anglais, et il faut lui en savoir gré. Qui pourrait dire si la Conférence des ambassadeurs à Londres se réunira de nouveau ? Pour le moment, elle est comme tombée en léthargie, et les Puissances de la Triple-Alliance, notamment l'Autriche et l'Italie, sous prétexte d'exécuter ses décisions, se sont livrées à des actes isolés qui leur ont donné l'apparence d'avoir seules pris en main la direction des événemens. Cette apparence n'est pas sans danger. L'action de

la Conférence des ambassadeurs a rempli une première phase diplomatique, pendant toute la guerre et les premiers temps qui l'ont suivie. Il est de mode aujourd'hui d'adresser mille critiques à la Conférence, sans tenir compte du but qu'elle s'était proposé et des circonstances difficiles qu'elle a traversées. Le but a été de maintenir entre les Puissances un accord qui ne pouvait subsister qu'au prix de certains sacrifices. On reproche ces sacrifices à la Conférence, ou à certaines des Puissances qui en ont fait partie, comme si l'accord qui en est résulté était dépourvu de valeur. Que serait-il arrivé s'il avait été rompu? Toutes les méthodes, toutes les combinaisons, toutes les solutions ont leurs inconvéniens, mais les méthodes et les solutions contraires auraient eu aussi les leurs et c'est un procédé d'esprit un peu court, parce qu'on voit seulement les premiers, de ne pas se préoccuper de ce qu'auraient pu être les seconds. La politique d'accord entre les Puissances a probablement sauvé la paix de l'Europe: c'est son mérite. Peut-être est-elle moins nécessaire aujourd'hui, au moins dans sa première forme. La guerre des Balkans ayant pris fin, — pour le moment, — le danger d'une conflagration plus étendue est moins pressant. Quoi qu'il en soit, les Puissances de la Triplice ont, sans le briser, assez sensiblement détendu le lien qui les rattache aux autres. Une nouvelle phase diplomatique s'est ouverte, et c'est pourquoi sir Edward Grey a fait des propositions ou des suggestions qui devaient avoir le concours de la France et de la Russie. Les deux groupes de Puissances ont été ainsi amenés à prendre position, non pas contradictoirement, mais parallèlement et avec une indépendance réciproque. Cette forme nouvelle vaut-elle mieux que l'ancienne, l'événement le dira; mais il faut croire qu'elle correspondait davantage à la situation présente, puisqu'elle en est naturellement sortie.

Sir Edward Grey a donc pris la parole et, puisque les Puissances de la Triple Alliance prétendaient agir sur certains points conformément aux décisions de la Conférence, il a rappelé ce qu'avait été l'esprit de cette même Conférence sur certains autres points, qui ne devaient être non plus ni négligés ni oubliés. En d'autres termes, les Puissances tripliciennes se préoccupant surtout de fixer d'abord au Nord, puis au Sud, les frontières de l'Albanie, le gouvernement anglais a appelé l'attention sur la question des îles, qui n'est pas moins digne d'intérêt. Les deux questions doivent-elles être liées? On a paru le croire à la Conférence. Les uns ont dit oui résolument, les autres n'ont pas dit non: en somme, le sentiment qu'il y avait un lien entre les deux ordres de questions a dominé dans la Conférence. Il était, au surplus, conforme à la nature

des choses. La délimitation de la frontière méridionale de l'Albanie, qui devait, dans la pensée de l'Italie et de l'Autriche, rencontrer des difficultés du côté hellénique, devait, dans la pensée de l'Angleterre, de la France et de la Russie, devenir plus facile si la question des îles était réglée plus libéralement envers la Grèce. Nous ne parlons pas de l'Allemagne : elle aurait bien voulu concilier tout le monde. Alliée de l'Italie et de l'Autriche, elle a des ménagemens à observer à l'égard de la Grèce : il est probable que si son action ne s'est pas manifestée d'une manière ouverte, elle s'est exercée discrètement dans un sens modérateur.

Pour en revenir à la communication de sir Edward Grey, elle porte sur deux points. Les troupes grecques devaient évacuer avant le 31 décembre les territoires épirotes que la délimitation aurait attribués à l'Albanie; mais on avait fixé cette date sans tenir un compte suffisant des difficultés que la Commission de délimitation rencontrerait dans la poursuite de sa tâche et des retards qui en résulteraient. Ces retards ont été tels qu'on ne pouvait se dispenser de prolonger le délai fixé pour l'évacuation, et c'est la première proposition qu'a faite sir Edward Grey. La seconde est plus importante et d'un ordre plus général : elle s'applique aux îles dont les unes sont occupées par la Grèce et les autres par l'Italie. Les premières, sir Edward Grey émet l'avis que la Grèce doit les conserver, à l'exception d'Imbros et de Tenedos, considérées à tort ou à raison comme commandant l'accès des Dardanelles. Les secondes, celles que l'Italie occupe à titre provisoire et comme gages de l'évacuation complète de la Tripolitaine par les troupes turques, le gouvernement anglais estime qu'elles doivent être dès maintenant évacuées et remises à la Porte. C'est le traité de Lausanne dont nous avons trop souvent parlé pour qu'il y ait lieu d'y revenir. L'opinion du gouvernement anglais est que le gage doit être rendu, puisque la Tripolitaine est évacuée. L'est-elle complètement? Les journaux italiens le contestent, mais le gouvernement anglais l'affirme. S'il reste en Libye quelques soldats et quelques officiers turcs, la Porte n'en est pas responsable et les a rayés des cadres de son armée. Il s'agit ici d'une question de bonne foi, et celle du gouvernement italien ne saurait être mise en doute : l'heure de l'évacuation des îles a évidemment sonné. Est-ce tout? Non. Sir Edward Grey a tenu à rappeler le principe qu'il a posé dès le premier moment et toujours maintenu depuis, à savoir qu'aucune île de la Méditerranée ne doit rester entre les mains d'une grande Puissance : si elle y restait, l'équilibre de la Méditerranée serait changé, et c'est ce que le gouver-

nement britannique ne saurait accepter. Tout cela est énoncé en termes très simples, mais très nets, dans la note anglaise. Si nous voulions ici faire de la polémique contre les journaux italiens, la matière ne ferait pas défaut. C'est à nous, et à nous seuls, que la presse italienne adresse avec amertume le reproche de montrer une hâte extrême de voir l'Italie évacuer les îles du Dodécanèse, et d'exercer sur elle une pression peu amicale pour amener ce résultat. Sans doute le gouvernement français appuie l'Angleterre dans la notification qu'elle a faite, mais il lui en a laissé l'initiative. N'importe, on n'ôtera pas de l'esprit de la majorité des Italiens que c'est la France seule qui, par une hostilité secrète et jalouse, insiste pour l'évacuation des îles. La presse italienne veut qu'il en soit ainsi : ce serait perdre son temps que d'essayer de la convertir.

La France donc et la Russie ont adhéré tout de suite à la proposition de sir Edward Grey : les Puissances de la Triple-Alliance y ont mis plus de réflexion et de lenteur. Sur le premier point, la nécessité de prolonger le délai accordé à la Grèce pour l'évacuation des territoires attribués à l'Albanie, la réponse ne s'est pas fait attendre : les trois Puissances ont consenti à prolonger le délai jusqu'au 18 janvier. C'est peu ; on espérait un peu plus, par exemple jusqu'à la fin du mois ; mais enfin, la date du 18 a été acceptée par tout le monde. Il n'est pas douteux que l'évacuation sera faite dans le temps prescrit, mais nous sommes moins certains et plus inquiets de ce qui arrivera ensuite. Les territoires à évacuer sont habités par des populations incontestablement helléniques, qui détestent les Albanais et qui, après avoir cru à leur affranchissement, éprouvent une horreur plus grande du joug qu'on veut appesantir sur elles. Il faut s'attendre à des résistances qui ne seront pas faciles à vaincre. Mais c'est le même problème dans toute l'Albanie! Ce pays, on le sait, est composé de pièces et de morceaux disparates, qui n'ont aucun lien entre eux et auxquels on aura bien de la peine à en donner un ; la question grecque n'est pas la seule qui se dresse au seuil de la principauté future comme une menace ; au dedans, l'anarchie est à son comble, sans qu'on puisse dire quel gouvernement en viendra à bout. On a cherché un prince pour l'Albanie ; il n'était pas facile à trouver. Enfin les Puissances se sont mises d'accord sur le nom du prince de Wied, dont on s'accorde à dire du bien, mais qui, trop intelligent pour ne pas pressentir les difficultés, peut-être les dangers de sa tâche, ne montre pas une grande hâte de gagner sa capitale, dont on ne sait d'ailleurs pas encore où elle sera. Cette situation confuse semble

avoir tenté l'humeur conquérante du gouvernement de Constantinople, retombé entre les mains des Jeunes-Turcs. Nous aurons dans un moment à parler du mouvement intérieur qui a porté au ministère de la Guerre Enver bey, devenu Enver pacha, à la place d'Izzet. Ce dernier étant de race albanaise, pourquoi ne deviendrait-il pas, aussi bien qu'un autre, prince d'Albanie? La principauté retomberait alors sous la souveraineté ou la suzeraineté du Sultan, et le gouvernement ottoman récupérerait par une voie indirecte une nouvelle partie des provinces qu'il a perdues. Il était peu probable que cette combinaison serait acceptée par les Puissances, si l'événement ne les y forçait pas : en conséquence, un coup de main a été tenté sur Vallona au moyen de deux cents soldats et officiers turcs qui, déguisés en réfugiés albanais retournant dans leur pays, ont été arrêtés au moment de débarquer. On s'est empressé de réexpédier les soldats à Constantinople et on a retenu les officiers prisonniers. Izzet pacha a naturellement protesté qu'il n'était pour rien dans l'affaire et que les projets qu'on lui avait prêtés étaient de pure fantaisie: rien de plus naturel que son désaveu, puisque le coup avait manqué. Y a-t-il eu vraiment complot comme on l'a cru, et quelles ont été les ramifications de ce complot, on l'ignore. Essad pacha en était-il? Et Ismaïl Kemal? On l'a dit, sans trop le savoir. Ce qui est sûr, c'est que la situation de l'Albanie est de nature à encourager tous les coureurs d'aventures, et que l'Europe fera bien, puisqu'elle a voulu créer, ou consenti à créer cette principauté baroque, d'y envoyer sans plus de retard le prince de Wied ou un autre. Mais il faudra plaindre celui qu'on y enverra. Il était déjà presque impossible de faire vivre ensemble les Albanais : quand on leur aura joint un lot de Serbes au Nord et un lot de Grecs au Sud, la tache aura besoin d'un surhomme. En attendant, les Grecs évacuent, puisqu'ils y sont contraints ; mais quel sera le lendemain de l'évacuation?

Les Puissances de la Triple-Alliance, après avoir répondu sur le point de la note anglaise relatif à cette évacuation et au délai nouveau dans lequel elle doit être opérée, se sont recueillies pour répondre au reste. Leur recueillement dure encore, et on ne sait pas ce qui en sortira. Les bruits les plus divers ont couru à ce sujet : nous constatons avec plaisir que les derniers sont un peu plus optimistes, mais nous n'en garantissons par l'exactitude.

Les Puissances tripliciennes consentiraient, dit-on, à ce que les Grecs conservassent les îles qu'ils occupent, à l'exception de Tenedos et d'Imbros dont nous avons déjà parlé, et peut-être aussi de Samo-

thrace et de Lemnos, que l'on considère aussi comme trop rapprochées des Dardanelles pour ne pas appartenir à la Porte. La Grèce conserverait les autres îles, notamment Chio et Mithylène, les plus importantes de toutes. Et le Dodécanèse? Nous ne mettons pas en doute, comme nous l'avons dit plus haut, que l'Italie ne l'évacue, puisqu'elle s'est engagée à le faire; mais elle n'y mettra aucune hâte et on assure qu'elle demandera des compensations aux dépenses qu'elle y a faites. Le principe d'une indemnité est acceptable : reste à déterminer quelle en sera la nature, le caractère, et enfin où en prendra-t-on les élémens? S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'Italie voudrait se faire reconnaître une zone d'influence en Asie-Mineure, elle trouvera l'Europe peu disposée à préparer la liquidation de la Turquie d'Asie au moment même où celle de la Turquie d'Europe lui cause de si graves soucis. Mais ces bruits de journaux valent-ils la peine d'être recueillis? Le plus sage est d'attendre la réponse des Puissances tripliciennes, d'autant plus qu'elle ne saurait plus se faire attendre longtemps.

Les propositions de sir Edward Grey sont sages : il est à croire qu'elles aboutiront à peu près dans les termes où elles ont été faites et, en tout cas, cela est désirable. Mais, pour parler avec autorité dans le monde, l'expérience de tous les siècles jointe à celle de ces derniers temps montre que la première condition est d'être fort. Pourquoi faut-il que l'Angleterre ait en ce moment un ministre comme M. Lloyd George? Nous ne contestons pas son génie financier; M. Caillaux le prise très haut et il y a entre les deux hommes assez d'analogies pour qu'ils se comprennent et s'apprécient; l'Angleterre et la France pourraient en faire l'échange sans qu'il y eût une modification appréciable dans l'une ou dans l'autre. Cependant, — car il faut être juste, — M. Caillaux, s'il a l'habitude fâcheuse d'opérer lui aussi des incursions dans un domaine qui n'est pas le sien, n'a jamais fait de déclarations aussi inopportunes que celles de M. Lloyd George.

La surprise a été grande lorsque le *Daily Chronicle* les a publiées. C'est une vieille idée de M. Lloyd George de se mettre d'accord avec l'Allemagne pour la réduction des armemens maritimes. Il est même allé à Berlin pour en parler et n'y a eu aucun succès. Alors il a imaginé d'agir unilatéralement et de désarmer sans se préoccuper de savoir si l'exemple serait suivi. La raison qu'il en donne est que jamais les rapports de l'Angleterre n'ont été meilleurs avec l'Allemagne. Au surplus, dit-il, les nations de l'Europe concentrent actuellement leurs

efforts sur le renforcement de leurs armées de terre et, si l'Allemagne avait un jour l'idée de contester la suprématie britannique sur mer, elle serait obligée d'y renoncer pour conserver sa situation militaire sur le continent, ce qui est sa préoccupation dominante et son intérêt principal. Ici, nous devons un remerciement d'un genre particulier à M. Lloyd George : il trouve tout simple que l'Angleterre modère ses armemens maritimes pour permettre à l'Allemagne d'augmenter ses forces de terre contre nous. Ce sont là des choses qu'on pense quelquefois, mais qu'on s'abstient généralement de dire. L'augmentation des forces militaires, ou même leur entretien dans l'état présent, est d'ailleurs, aux yeux de M. Lloyd George, une « folie organisée : » aussi, après avoir constaté qu'un grand mouvement s'élève contre elle dans l'Europe occidentale, déclare-t-il que « si le libéralisme négligeait de saisir l'occasion actuelle, il trahirait grossièrement la confiance du peuple. » L'occasion actuelle ! M. Lloyd George la trouve excellente pour procéder au désarmement. On se demande dans quelle planète éloignée vit son esprit, puisqu'il ne voit rien de ce qui se passe dans la nôtre. Et malheureusement, ces idées, qui sont à ses yeux la folie de la désorganisation, sont partagées par une fraction considérable de l'opinion radicale en Angleterre. C'est là une faiblesse du parti libéral, devenu radical, et du gouvernement issu de lui. Ni M. Asquith, certes, ni sir Ed. Grey, ni M. Churchill ne partagent le pacifisme outrancier de M. Lloyd George ; mais n'est-ce pas un grand désordre dans un pays qu'un ministre puisse se mettre, sur une question si grave, en désaccord public avec ses collègues et avec le président du Conseil lui-même ? Sir Edward Grey énonce avec fermeté les conditions de la politique anglaise dans la question du Dodécanèse ; il dit et il répète que l'Angleterre ne saurait accepter qu'une seule île restât entre les mains d'une grande Puissance ; M. Lloyd George croit-il que l'affirmation de cette politique, où l'Angleterre voit avec raison un intérêt vital pour elle, se produirait avec autorité en Europe si elle n'était pas appuyée sur une force très imposante ? M. Lloyd George veut bien dire qu'il tient à l'entente cordiale ; il espère que les deux grandes démocraties occidentales resteront unies ; nous l'espérons aussi, mais un tel espoir ne peut se réaliser que dans l'union de deux forces et non pas de deux faiblesses. Lorsque nous avons jugé que notre force était insuffisante, nous l'avons augmentée : nous aurions assurément quelque chose à dire si l'Angleterre en profitait pour diminuer la sienne, car nous resterions exposés à un danger sans contre-partie. Comment M. Lloyd George ne voit-il pas qu'aujour-

d'hui déjà la parole de l'Angleterre n'a peut-être pas dans le monde la même importance qu'autrefois? Et, s'il le voit, comment n'en cherche-t-il pas la cause, et, s'il la cherche, comment ne la trouve-t-il pas en lui et en ceux qui sont animés du même esprit que lui? Ce n'est pas à tout le parti libéral anglais que s'adressent ces réflexions. On a pu dire jusqu'ici, lui-même a dit bien haut qu'il suivait la même politique que son prédécesseur et, en effet, la politique extérieure de l'Angleterre ne change pas avec les partis qui s'y succèdent au pouvoir. Mais en sera-t-il toujours de même? Le jour où M. Lloyd George serait vraiment le maître, la question se poserait sans nul doute et elle provoquerait chez les amis de l'Angleterre une grande anxiété.

Si M. Lloyd George se dégageait de ses théories pour jeter sur l'Europe un regard qu'aucune prévention n'obscurcirait, il verrait que partout les esprits sont tendus, les ambitions aiguisées, et que les partis ardens ou violens s'emparent ou cherchent à s'emparer du gouvernement. Ils viennent d'y réussir à Constantinople. La Jeune-Turquie ne rêve que revanches. Elle manque d'argent, dit-on; elle aurait besoin d'un emprunt et elle désirerait le faire chez nous; mais quel serait l'usage de cet emprunt une fois réalisé? Elle manque d'argent et elle achète à grands frais un cuirassé brésilien qu'elle baptise le *Sultan-Osman*, et que veut-elle en faire? Elle veut s'en servir pour reprendre à la Grèce les îles que l'Europe lui attribue. Elle noue des intrigues avec la Bulgarie contre la Serbie et la Grèce. Elle fomente des troubles en Albanie et tend à nouveau la main sur cette province. Atteinte visiblement de mégalomanie, elle cherche des instrumens pour la politique qui s'en inspire. Il lui faut un général allemand pour commander à Constantinople, et l'Europe s'en inquiète. Elle met au ministère de la Guerre un jeune homme de trente-trois ans, Enver bey, connu pour son audace de casse-cou qui ne recule devant rien. Nous ne jugeons pas, nous constatons. Nous constatons aussi les tendances de la politique autrichienne, qui n'a certainement pas encore dit son dernier mot et s'applique, elle aussi, à réparer dans les Balkans les conséquences imprévues et inacceptées d'une guerre fertile en surprises. Et l'Italie! Dieu nous garde de lui déplaire, mais on peut, sans médire de cette grande nation, parler des aspirations ambitieuses que ses succès dans la Méditerranée ont encore développées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le discours par lequel le roi Victor-Emmanuel a ouvert la législature de la nouvelle Chambre, ou encore celui qu'a prononcé récemment le ministre des Affaires étrangères, l'éloquent marquis di San Giuliano. Le plus pur esprit impérialiste les

anime. Toutes ces nations, vieilles ou jeunes, veulent durer, se développer, grandir, et elles ont parfaitement raison de le vouloir ; il serait puéril de leur en faire un grief ; il faut seulement prendre, de notre côté, des précautions correspondantes. Et l'Allemagne ! L'Allemagne se vante d'être un élément de pondération et de paix en Europe et il est juste de reconnaître qu'elle l'a été plus d'une fois. Qu'après les chances heureuses que la fortune lui a prodiguées il y a un demi-siècle et depuis, elle ait principalement consacré sa politique à consolider le prodigieux édifice qu'elle avait construit, et qu'ayant senti pour cela le besoin de la paix, elle se soit appliquée à la maintenir, c'est une justice que l'histoire lui rendra sans doute et dont l'Empereur actuel aura sa large part. Mais cela durera-t-il toujours? Qui ne voit, qui n'entend dire, qui ne lit quotidiennement en parcourant les journaux allemands, que ce grand pays étouffe dans ses frontières, qu'il rêve d'ambitions coloniales, que sa flotte menace déjà celle de l'Angleterre, que son armée de terre frémit d'impatience ? Pacifique, oui certes, l'Allemagne l'est encore, mais le pangermanisme fait fermenter en elle un levain dangereux pour elle, inquiétant pour tous. Et l'acquittement du colonel de Reutter ? Et celui du lieutenant de Forstner ? Sont-ce là des symptômes sur lesquels on puisse s'aveugler ? Il faudrait une rare inintelligence pour ne pas en comprendre l'enseignement.

Nous avons parlé du pitoyable incident de Saverne dont on a eu la maladresse de laisser sortir tant de conséquences ; un souffle aurait suffi pour éteindre la mèche qui a allumé un si formidable incendie, mais ce souffle n'est pas venu et le feu a fait rage. L'opinion française a assisté impassible à l'étrange spectacle qu'on lui donnait. Elle n'avait pas à y prendre parti, quelque sentiment qu'elle pût en éprouver. Elle voyait l'œuvre d'apaisement et d'assimilation morale, poursuivie avec tant d'opiniâtreté en Alsace-Lorraine, reportée d'un seul coup à vingt ans en arrière et compromise à nouveau pour longtemps. Mais ce qui a pu l'étonner et l'instruire encore davantage, — et aussi la préoccuper, — c'est l'extraordinaire état d'esprit que le procès de Strasbourg a révélé en Allemagne. Les acquittemens d'officiers qui ont évidemment et outrageusement violé des lois positives ne nous importent guère ; ils ne regardent que les Allemands ; on peut seulement s'amuser au souvenir de la belle indignation qui s'est emparée de l'Allemagne tout entière lorsque, dans une affaire trop célèbre, nous avons eu à protéger notre armée contre des coups que l'égarement de la fureur ne ménageait plus. O pharisaïsme ! On voit clairement aujourd'hui qu'en Allemagne, l'armée, quoi qu'elle fasse, ne peut-

jamais avoir tort. Ce n'est pourtant pas l'avis de tout le monde : le pays est étrangement coupé en deux, le militaire d'un côté, le civil de l'autre, avec des passions si intenses que la sainteté du serment n'y a pas résisté. Tous, militaires et civils, avaient juré de dire la vérité et, dans la narration et l'interprétation des mêmes faits, pas un militaire n'a parlé comme un civil et pas un civil comme un militaire. Sur deux témoins, un mentait, mais lequel ? Entre temps, le préfet de police se prononçait contre un premier jugement et déclarait qu'un soldat sous les armes avait le droit de tout faire, parce qu'il représente le pouvoir souverain ; il ajoutait que la population d'Alsace-Lorraine était « presque ennemie. » Le kronprinz écrivait aux officiers poursuivis devant les tribunaux pour les approuver, les encourager, les soutenir. Un colonel accusé déclarait qu'il n'avait aucune confiance dans les pouvoirs civils. Sommes-nous en Allemagne, ce pays si fortement hiérarchisé, si durement discipliné? Hiérarchisé, soit, mais il y a deux hiérarchies dont l'une est opposée à l'autre. Discipliné, nous le voulons bien, mais il y a aussi deux disciplines. Deux blocs se dressent, irréductibles et hostiles, sans qu'aucune parcelle de l'un puisse s'en détacher pour se fondre avec l'autre. L'armée tend de plus en plus à devenir un État dans l'État, à dominer l'État, à y faire la loi ou à la défaire, à la brutaliser, à la piétiner. Qu'il y ait là un danger sérieux, qui le nierait? Les forces qui y faisaient contrepoids diminuent d'une manière sensible. Qui ne s'en inquiéterait?

M. Lloyd George sans doute : il faut le croire puisqu'il le dit, mais nous ne saurions partager sa quiétude. Hier, l'Allemagne se préoccupait surtout d'augmenter sa force navale ; aujourd'hui, elle se préoccupe surtout d'augmenter sa force de terre ; demain, elle reviendra peut-être à sa première manière. Qu'arriverait-il, si, lorsqu'elle augmente sa force de terre, l'Angleterre diminuait sa force de mer, et si, lorsqu'elle augmente sa force de mer, la France diminuait sa force de terre ? L'Allemagne resterait forte sur terre et sur mer tandis que la France et l'Angleterre, après s'être affaiblies alternativement ici ou là, perdraient confiance l'une dans l'autre. Oublions M. Lloyd George ; mais puisqu'il nous a obligé de le regarder de près, n'oublions pas le tableau que présente l'Europe en ce commencement de 1914.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LA
GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES
DE FRANCE[1]

V[2]

XV

LES ACCROUPIS DE VENDÔME

En écoutant l'histoire de Vendôme, sur tous les bancs de la Chambre on murmurait : « C'est ignoble ! » Ni le matin ni le soir, car, à deux reprises, j'ai raconté la honteuse aventure, il ne s'est trouvé une voix, une seule, pour tenter de couvrir ces malheureux. Et maintenant toute la France les regarde tapis dans les latrines de la tour Saint-Martin. Mais eux, dans leur fureur, au reçu du *Journal Officiel*, ils ont dit : « De quoi ! de quoi ! pas un député ne nous a soutenus ! ces messieurs font les dégoûtés, ils parlent de choses respectables, ils se plaignent qu'il y ait des ossemens sous les tuyaux de vidange ! Eh bien ! on va voir à les contenter ! ohé ! les délicats ! » Et pour fermer la fosse d'aisances, ils sont allés prendre au cimetière une pierre tombale.

C'est stupéfiant, c'est abominable, mais c'est ainsi. Écoutez ce que m'écrit de Vendôme M. Philippe Royau, deuxième

(1) *Copyright by* Émile-Paul, 1914.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et des 1er et 15 janvier 1914.

adjoint et secrétaire du Comité de défense des monumens et sites vendômois :

« Il fallait deux pierres pour fermer d'une dalle la fosse. Le premier adjoint, M. Leguay, a envoyé les ouvriers au cimetière de la ville prendre les pierres de deux de ces pauvres croix de fonte que les malheureux érigent sur les tombes de leurs morts, — croix et pierres qui tombent dans le domaine de la ville lorsqu'on procède au relevage des sépultures de ceux qui n'ont pas pu se payer une concession perpétuelle. Je viens du cimetière ; j'y ai vu la tombe brisée, et sur un fragment j'ai pu lire : *Ici repose Virginie Savoir, veuve Doré, décédée le 20 mars 1900, à l'âge de 85 ans. Priez pour elle.* »

Ce que fut de son vivant cette femme française, je ne sais ; mais je sais que la pierre tombale, qui protégeait en terre sainte sa dépouille, recouvre maintenant les latrines du clocher Saint-Martin, et que cela réjouit le cœur des autorités de Vendôme.

Dénombrons ces étonnans personnages :

Le maire, M. Philippe Frain, a été élevé chez un vieux et pieux marquis qui voulait l'adopter, mais qui le rendit à ses parens, vers l'âge de treize ans, à cause de sa gourmandise.

Son adjoint, M. Leguay, a passé plusieurs années au séminaire de Blois. Avant d'y entrer, il jouait de l'ophicléide dans l'église de son village.

Le conseiller municipal socialiste, M. Piriou, professeur agrégé au collège de Vendôme, est un moine défroqué, élevé au juvenat eudiste de Kerlois-en-Hennebont.

Le Préfet fait soigner en ce moment l'un des siens chez les Dames blanches de Tours.

Nous avons connu les dîneurs du Vendredi-Saint, ceux qui se réunissent pour manger une andouille. Ces messieurs de Vendôme ont trouvé mieux. Ils annoncent la grande inauguration des latrines : elle est fixée au Vendredi-Saint. Ce jour-là, les conseillers municipaux inaugureront en corps les latrines du clocher Saint-Martin. Quelqu'un serait-il tenté d'en douter ? Écoutez un témoin, écoutez le second adjoint de Vendôme, M. Royau. « Il n'y a pas huit jours, écrit-il, mon collègue, M. Leguay, premier adjoint, déclarait à qui voulait l'entendre, à ses amis, aux employés de la mairie : « La semaine prochaine, vous pourrez p..... dans le clocher. » Et un conseiller disait

encore : « Nous ferons un gueuleton le Vendredi-Saint et nous irons c.... dans la tour (1). »

Je me reprocherais de supprimer un seul de ces détails qui eussent fasciné d'admiration le grand Balzac. Quelle peinture il eût tirée de la sombre ignominie où la politique, quand elle est pensée par des âmes basses, précipite les plus charmantes villes de France ! Et que le Gouvernement ne laisse pas sur ces messieurs de la mare stagnante toute la responsabilité. Il la partage avec eux. J'ai entre les mains la suite des dépêches adressées, en date des 20 et 28 janvier, des 3, 4, 8, 10 et 14 février, au ministre des Beaux-Arts, dépêches pressantes et précises qui n'ont pas permis à nos dirigeans d'ignorer que le Conseil municipal de Vendôme poursuivait ses travaux contre toute légalité, dans un monument en instance de classement. « Il faut que cette immonde comédie se termine, disait l'autre soir *le Temps ;* la honte d'un pareil scandale rejaillit sur nous tous. » Il le faut. Parlons net. Voici le projet d'affiche que j'expédie à Vendôme :

« Accroupis de Vendôme,

« Vous avez décidé de transformer en latrines le clocher de Saint-Martin ;

« Vous avez persisté à travailler à cette transformation, alors que la procédure de classement était commencée, et qu'un avis favorable avait été donné par la Commission des monumens historiques, — ce faisant, vous portiez une atteinte à la loi ;

« Vous avez eu pour complices dans cette illégalité le préfet et le sous-préfet qui vous ont encouragés, approuvés ;

« Votre construction de latrines a un caractère d'une bassesse sans égale, comme l'établissent tous vos propos et notamment le texte infâme que j'ai cité à la Chambre, d'après votre journal *le Progrès du Loir-et-Cher :* « Nous élevons en terrain bénit un temple au dieu de la digestion. »

« Votre bestialité éclate dans l'histoire des ossemens. Elle éclate encore quand vous allez prendre des pierres tombales pour boucher une fosse d'aisances.

« Tous ces faits sont accablans. Accroupis, faites silence et démolissez rapidement vos latrines. »

Pendant que je rédige avec horreur ces notes, en m'appli-

(1) Lettre de M. Royau publiée dans l'*Écho de Paris*, le 20 mars 1913.

quant à écarter les violences qui viendraient spontanément sous la plume la plus modérée, en m'obligeant à n'être qu'un scribe glacé qui laisse les faits parler tout seuls, mon chien, à mes pieds, sommeille paisiblement, et je m'arrête d'écrire, je pose ma plume, je m'évade de ces histoires infectes pour caresser la bête innocente et lui dire :

— O mon honnête compagnon, combien tu vaux mieux que ces grands dignitaires de la vie, que ce préfet, ce sous-préfet, ce maire, cet adjoint, ce savant agrégé ! Toi, du moins, lorsque tu t'accroupis, tu n'as jamais pensé faire d'une fonction naturelle une insulte à rien de sacré. Mais pour eux, c'est le moyen d'humilier le signe des plus hautes pensées de l'espèce dont ils sont, et des plus antiques vénérations qu'il y ait dans le monde. En vérité, la dernière des puces de tes poils est plus soumise à l'ordre universel, respecte mieux les lois et convenances de la vie, en un mot participe d'une moralité plus vraie qu'ils ne font... Un Vendredi-Saint, la pierre d'une tombe, un terrain sacré... Ah ! mon bon chien, les malheureux (1) !

XVI

DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS

De l'air ! de l'air ! Ils m'ont empoisonné... J'ai pris le train pour aller voir une belle chose de France ; j'ai traversé les plaines et les bois, et maintenant je suis à Reims.

Avec quelle plénitude paisible, ce matin, comme je me promenais dans la cathédrale, j'ai reconnu sur ses tapisseries les images de mon histoire sainte d'enfant : voilà le premier pain spirituel que j'ai mangé, le premier aliment fourni à mon esprit. Et hier, dans la boutique du photographe, comme j'étais ému devant la tête de Saint Louis, le plus noble homme, notre Marc-Aurèle, devant les Sainte Anne, les Sainte Élisabeth, ces expressions de bonté, de dignité familière, cette majesté du cœur ! comme ces grandes œuvres de notre Moyen Age sont

(1) Dans tous leurs détails, ces ignominies m'ont été certifiées, comme je le dis, par M. Royau et confirmées par M. Barillet, avocat à la Cour d'appel de Paris et conseiller municipal de Vendôme. Au reste, le maire, quand il a vu l'effet de ses actes auprès de l'immense public, a fait rouvrir les fouilles des latrines et reporter au cimetière la dalle de Virginie Savoir. C'était l'aveu.

plus sonores pour moi que les statues antiques ou modernes! Cela me parle nettement, cela saisit dans mon être, tout aisément, les cordes personnelles et profondes. Ici, l'art n'est pas une formule que je sais devoir admirer, et dont j'espère toujours qu'il va m'augmenter, m'ennoblir; ici le choc est direct, je me reconnais dans ces pierres et je suis soulevé par elles. Ici je me trouve dans la plus belle de nos maisons de famille.

Ceux qui n'aiment pas nos églises, où vont-ils? Au Parthénon? Il était bien vide quand j'y suis monté, et moi bien désorienté. Et comparant l'immense univers catholique, ses parties claires et celles plus mystérieuses, avec ce monde antique où j'ai essayé de pénétrer en Grèce et sur les rives du Nil, je sens avec quelle étroitesse on pose généralement le problème de la croyance. Que me demande-t-on si je crois? Je suis sûr que j'appartiens à la civilisation du Christ, et que c'est mon destin de la proclamer et de la défendre. Ici ma raison, mon être tout entier trouve son élément, son bien-être et son élévation. Dans une église, que m'importent les difficultés de mon esprit! J'accueille le chant des chrétiens et m'y associe dans mon cœur. J'aime ces grands repos, cette quiétude où nous laissent, dans l'ombre des piliers, les longs exercices et les certitudes de la foi; j'aime ces fusées sonores qui jaillissent, ces élans subits des foules croyantes, et, sans plus ratiociner, je demeure en paix à mon banc, je porte mes yeux sur les fidèles, j'écoute ce que disent les prêtres, et je prends tout ce dont je puis faire profit, laissant le reste me baigner, me pénétrer s'il le peut...

J'en étais là de ma rêverie, quand soudain je vis les grilles si mesquines, les vitraux blancs, d'innombrables parties pauvres et neuves. Qu'est-ce là? Tout ce que les bâtons, les haches et les pierres ont pu atteindre a été détruit et remplacé misérablement. J'ai le cœur serré, moins du passé que de l'avenir, devant cet incomparable édifice menacé. Comment défendre l'Église, les églises, ces lieux de notre formation, ce bel endroit qui contente notre âme?

A cette minute, dans une des chapelles latérales, un gros petit garçon, un enfant bedeau distribuait soigneusement des livrets sur une cinquantaine de chaises vides. Je m'approchai.

— C'est pour la messe de communion du jeudi, m'expliqua-t-il, et il me tendit un de ses petits livres.

C'était, en une trentaine de pages, la liturgie de la messe,

brièvement commentée et suivie d'un recueil de cantiques et de prières.

J'étais en train de le feuilleter quand arriva une bande de petits garçons et de petites filles, qui se partagèrent en deux colonnes entre lesquelles vint se placer, debout au milieu de l'allée, un jeune vicaire. Et il se mit à parler, à droite, à gauche, un peu à la manière d'un chef d'orchestre, stimulant et dirigeant son petit auditoire, tandis qu'un prêtre montait à l'autel. La messe de communion des enfans commençait.

Le jeune vicaire lut à haute voix, dans le livret, une brève explication de l'office, puis tout de suite fit une prière, et tous ensemble, les cinquante enfans lui donnèrent la réponse. L'officiant à l'autel reproduisait le drame du Calvaire ; ces enfans menés par le jeune clerc faisaient le chœur antique. Je ne les voyais pas, il eût fallu me retourner, et ils n'étaient pas là pour me servir de spectacle, mais dans leurs voix qu'ils prodiguaient, je me délectais de ce qui s'exhalait de leur groupe, candeur, humilité de l'enfance, pureté des êtres sans alcool ni amour.

Quand vint le moment de la communion, ils se mirent en marche vers le chœur. Et le prêtre, portant le ciboire, descendit vers eux de l'autel.

Quel poète n'admirera l'Église quand elle élève l'hostie au-dessus du monde et que, tout d'abord, elle la donne à un enfant de sept ans! C'est lui remettre une arme contre la bassesse, une flamme dont ceux qui la possèdent rendent témoignage qu'elle est leur trésor. Cette hostie divine, je n'ai pas qualité pour en faire le commentaire, mais je vois à travers les siècles toutes les hosties de l'humanité, toutes les nobles Iphigénie, toutes celles, toutes ceux qui se dévouent, toutes les victimes immolées.

Et maintenant qu'ils regagnent leurs places, je les regarde, ces petits Champenois si clairs, si nets, si positifs déjà, à la mine assurée. Je pressens à leur allure, à leur port de tête que plus d'un rejoindra les mécréans, non par surcroît de curiosité, mais par défaut ; trop aisément tel d'entre eux deviendra un zélateur des choses vulgaires. Bref, ils me semblent sains et bornés. Mais ils chantent avec énergie : « Je suis chrétien, » et qu'ils cessent un jour de le dire, ils le demeureront pourtant dans le principe de leur être.

J'admire l'intensité de la formation qu'ils subissent. Ce qui vient de leur être départi d'une manière mystérieuse, le jeune abbé le leur éclaire dans un petit discours entraînant qui s'achève sur ces mots : « Nous disons hautement, à la Bayard, à la Duguesclin, à la Jeanne d'Arc : Vive le Christ ! » Où trouver un plus beau patronage sous lequel placer un jeune Français? Il y a dans ces hautes figures qui leur sont proposées en exemple, et dans l'accent de cette harangue, le résultat d'expériences plus larges et plus étendues que celles d'un individu. C'est le fruit de la plus longue réflexion collective. Faire saisir et répéter cela par des enfans, le placer à jamais dans des cœurs encore tendres, c'est assurer notre immortalité.

En créant chez ces petits communians cet état d'émotion, l'Église scelle dans leurs cœurs, mieux que ne ferait aucune pédagogie, nos vérités françaises. Il s'agit que l'âme existe au plus tôt ; il s'agit de la promouvoir, de la nourrir, de la rattacher au monde héroïque. Les plus petits sont aptes, mieux que de plus âgés, à recevoir ce bienfait, encore qu'ils n'en aient pas la pleine connaissance, parce que les affections du cœur et les émerveillemens de l'imagination précèdent le parfait développement de l'intelligence. Ce n'est pas la raison qui nous fournit une direction morale, c'est la sensibilité. Le vieux Kant s'est donné bien du mal, avec sa dialectique géniale, pour atteindre à son impératif catégorique, qui n'est que la leçon piétiste que sa mère lui faisait réciter quand il était petit. Notre conscience d'homme nous révèle surtout ce qu'elle a reçu dans la première enfance, à l'âge où notre entourage donne une inclination aux premiers souhaits du cœur. Il faut déposer dans une jeune mémoire des souvenirs, ces souvenirs d'enfance qui sont toujours très doux et auxquels viendront se rattacher et s'attendrir mille instans de notre dure vie. La caresse d'une mère, une belle promenade, des heures émerveillées par des récits heureux agissent sur toute l'existence. Devant moi, dans cette humble scène, l'Église vient de diriger et de fixer les puissances de vénération de ces petits sur ce qui ne doit pas mourir.

J'ai vu la mort envahir les parties les plus périssables de l'édifice, mais, je le jure, son âme demeure. C'est bien ici le lieu où l'homme reçoit, se compose une conception de son être qui le force à s'élever au-dessus de lui-même. Ici les générations héritent les leçons et les exemples d'une grande civilisation.

Elles y trouvent des vertus, et puis l'énoncé de ce qui ne doit pas être mis en discussion. Ici, l'individu sent s'éveiller en soi des parties profondes auxquelles ailleurs rien ne parle si fort. Qu'un cantique s'élève à l'autel, un autre chant surgit dans nos cœurs.

La scène qui vient de se dérouler sous mes yeux donne une réplique à la demande que bien souvent je me suis posée : « Hautes églises de France, que pensez-vous faire? Dans votre péril, au milieu de tant de bassesse, d'ignorance et de haine, et quand l'ennemi brisant nos efforts donne l'assaut à nos murailles, quels moyens réservez-vous? » La vieille cathédrale me répond : « Je formerai les petits enfans. »

XVII

LA MOBILISATION DU DIVIN

Accroupis de Vendôme, épicier de Bornel, Triboulets de Grisy, blackboulés de Moulins-les-Noyers, depuis trois ans que je vous observe, je ne m'explique pas comment vous pouvez vivre. C'est entendu, vous êtes les fils de la femme, vous buvez, mangez, respirez, mais avec quel ensemble plus vaste que votre individu êtes-vous rattachés? Quelles idées accueillez-vous? Quelles émotions gonflent votre cœur? Quel feu avez-vous reçu pour le transmettre dans la course des torches? De quelle communion vous réclamez-vous?

Je sais qu'il est d'autres fontaines que le christianisme. M. Gérard-Varet me l'a dit à la tribune de la Chambre : « Vous voulez savoir de quoi nous vivons? Nous servons les dieux de la Grèce. » Soit! mais vous, Triboulets de Grisy, Bornel, Vendôme et autres lieux, n'essayez pas de me raconter que vous voulez abolir le culte du Christ parce que vous savez une meilleure culture de l'âme. Votre indécence tout animale autour de ces hautes demeures de l'idée, vos cris inarticulés, votre incapacité à nommer dignement, à définir les choses que vous haïssez, révèlent que vous êtes exclus du bénéfice de toute civilisation. De quoi peut se nourrir votre désir, votre esprit, votre âme? De rien, elle est quasi toute morte. Vous êtes privés, vidés de ce qui constitue l'humanité. En dépit de votre assurance et des pièces de cent sous que vous faites sonner dans

votre gilet, vous souffrez de ce bel univers profond qui vous est fermé, où siègent les vérités toutes vêtues de songe et de rêve. C'est votre envie qui vous rend méchans. Vous voulez détruire ce qui fait tant plaisir aux autres et dont se prive votre désir. On vous plaint, malheureux, jusqu'au jour qu'il faut bien vous connaître et vous craindre. Vous voilà rassemblés en un vaste troupeau qui piétine les parterres, saccage les arbres séculaires et broute les jeunes pousses. Prenez garde ! Je pressens, je vois se former contre vous une vaste coalition de tous ceux qui aiment les cultures. Déjà la pétition des églises devait vous donner à réfléchir ; elle montre que les meilleurs s'offensent de votre audace barbare. Tremblez ! il est temps que la haute civilisation se prémunisse et fasse contre vous la mobilisation du divin.

Mais je suis las de regarder ces malheureux ! Assez de platitude et de méchanceté ! Pour leur échapper, allons sur le vaste théâtre des idées en liberté. Celui qui veut garder son activité, son entrain, a droit à quelque récréation. Je me livrerai aux souvenirs et aux pressentimens. Pour quelques minutes, oublions ce qui ne mérite pas d'être connu, et ne voyons que ce qui répand une vertu de vie. Je veux capter tout ce qui frémit de sacré dans notre sang. Après tant de dissonances, j'ai besoin d'harmonie et d'un approfondissement de mon humanité.

Connaissez-vous cette sorte d'angoisse et cette protestation qui se forment au fond de notre être (telle est du moins mon expérience) chaque fois que nous voyons souiller une source, avilir un paysage, défricher une forêt ou simplement couper un bel arbre sans lui fournir un successeur ? Ce que nous éprouvons alors, je fais appel à votre mémoire, c'est tout autre chose que le regret d'un bien matériel perdu. Nous sentons invinciblement qu'à notre expansion complète il faut du végétal, du libre, du vivant, des bêtes heureuses, des sources non captées, des rivières non mises en tuyaux, des forêts sans réseaux de fils de fer, des espaces hors du temps. Nous aimons les bois, les fontaines, les vastes horizons pour les services qu'ils nous rendent et pour des raisons plus mystérieuses. Une pinède qui brûle sur les collines de Provence, c'est une église qu'on dynamite. Une pente ravinée des Alpes, un flanc pelé des Pyrénées, les étendues désertiques de la Champagne, les causses, les

brandes, les garrigues du Plateau central correspondent dans notre esprit à ces places de village où nos clochers s'écroulent. A quoi attribuer cette émotion d'une qualité mystique?

On dirait qu'à peu de distance sous terre l'amour des forêts et des sources, l'amour des vastes solitudes rejoignent l'amour des sanctuaires et que des sentimens si divers ont des racines communes. Ceux qui s'emploient avec allégresse à dénaturer la face de la terre, nous les tenons d'instinct pour les frères de ceux qui disent : « Qu'importe que les églises s'écroulent! » Les excès des uns et des autres nous remplissent d'horreur. La mise à mort d'une forêt, d'une rivière, d'un haut lieu offense l'univers, nous fait désirer des cérémonies de purification. Pourquoi cette rumeur de notre conscience? Pourquoi cet attrait religieux que nous inspire ce qui s'épanouit d'une manière intacte à l'air pur?

Les pensées de nos lointains ancêtres exercent toujours de mystérieuses et fortes poussées dans notre vie. Le peuple des fées et des génies qui vivaient dans les eaux, les bois et les retraites a disparu, mais, en mourant, il a laissé aux lieux qu'il animait des titres de vénération et gardé avec notre race des liens d'amitié ou de terreur. Les siècles comptent peu pour celui qui dans la solitude prend soin d'écouter sa conscience, d'en accueillir les murmures profonds et de recevoir au fond de son être les dieux dépossédés.

J'ai lu, relu avec une ivresse de plaisir le célèbre sermon où saint Éloi, au VIIe siècle, énumère et vitupère toutes les survivances païennes demeurées dans les mœurs de ses ouailles, nos pères : « N'observez, leur dit-il, aucune des coutumes sacrilèges des païens, ne consultez pas les charlatans, ni les devins, ni les sorciers, ni les enchanteurs...; n'observez pas les augures, ni les éternuemens, et quand vous êtes en chemin, ne faites pas attention au chant des petits oiseaux. Qu'aucun chrétien n'observe quel jour il sort de chez lui, ni quel jour il y rentre... Que nul, pour entreprendre un travail, ne fasse attention au jour ni à la lune; que nul, aux calendes de janvier, ne se déguise en veau ni en cerf, ne tienne table ouverte pendant la nuit, ne donne ou reçoive des étrennes et ne se livre aux excès du vin; que nul ne croie aux devineresses et ne s'assoie pour écouter leurs chants; que nul à la Saint-Jean et autres fêtes des saints, aux solstices, ne pratique les danses, les sauteries,

les caroles et les chants diaboliques ; que nul n'allume des flambeaux, ni ne fasse des vœux au pied des temples, auprès des pierres, des fontaines, des arbres, des enclos ou dans les carrefours ; que nul ne garde le repos de Jupiter (ô mes jeudis de collège !...) ; que nul ne suspende au cou d'un homme ou d'un autre animal des phylactères même offerts par les clercs et déclarés sacrés, sous prétexte qu'ils contiennent des passages de l'Écriture ; que nul n'ait la prétention de faire des lustrations, ni d'enchanter les herbes, ni de faire passer son troupeau par un trou d'arbre ou par un trou creusé en terre, parce que c'est là, en quelque sorte, le consacrer au diable ; que nulle femme ne suspende de l'ambre à son cou ; que nul ne se mette à vociférer pendant les éclipses de lune ; que nul ne croie au destin, à la fortune, à l'horoscope. En cas de maladie, n'allez pas chercher les enchanteurs, les devins, les sorciers, les charlatans, et n'appliquez pas des phylactères diaboliques aux sources, aux arbres, aux embranchemens des routes... Mais laissez là les fontaines et coupez les arbres qu'on appelle sacrés. »

Quel trésor qu'un tel texte ! Il nous dispenserait de tous les folklore du monde, ou du moins il leur sert de préface, de commentaire et de conclusion. Il nous rend compte de tant d'usages injustifiés qui nous plaisent absurdement et même nous émeuvent, comme ce morceau d'ambre au cou d'une femme, parce qu'ils ont, à notre insu, des origines religieuses. Saint Éloi nous décrit là une couche profonde de notre être, ce qu'il y a en nous d'irrationnel et de si fort, et qui nous gouverne encore d'une façon despotique. Au milieu de toutes ces niaiseries que le bon sens avec le saint réprouve, on distingue de l'excellent, de l'éternel. Saint Éloi, n'exigez pas de moi que je vous sacrifie les arbres séculaires et les forêts profondes, les sources et les collines, les fleuves, les enclos, les solitudes et les fontaines, non plus que les âmes des ancêtres. Rien de tout cela ne me laisse insensible. Les déesses des sources étaient bienveillantes, les dieux des bois, redoutables. Quand je suis seul dans la forêt, j'éprouve une angoisse ; auprès d'une source, un sentiment d'amitié douce. Grand saint Éloi, n'interprétez pas mal mon involontaire souhait de désarmer le silence menaçant des bois et mon désir de protéger la source !

Je me souviens, dans une chênaie, au pays des étangs lorrains, d'un vieux chêne qui abrite dans son cœur une statue de

la Vierge, et du plaisir que nous éprouvions, Stanislas de Guaita et moi, à le prendre pour but de nos promenades à vingt ans. Mon ami l'a chanté dans ses vers de jeunesse. Nous allions et venions du cabinet rempli des livres de tous les poètes à cet arbre vénérable, et bien à notre insu, sans rien analyser, nous éprouvions l'influence de son caractère sacré.

Chaque été, quand je reviens dans mon pays, je vais voir une source au bas d'une côte, dans un bois. J'en sais de beaucoup plus belles, mais de celle-ci j'ai l'habitude et nul autre ne la regarde. Cent journées nous sont communes, et demeurées sous cet ombrage, dans cette vasque, m'accueillent à chaque visite. Les souvenirs que j'y retrouve, je les respecte comme les émotions et les pressentimens d'un enfant. Est-ce qu'une fée celtique, une nymphe romaine, autrefois, furent attachées à la vasque charmante? Sans me répondre, l'eau murmure sous les arbres qui bruissent. Je me tiens debout, honorant une présence que, depuis les temps païens, nous ne savons plus nommer. Mon imagination enchantée se reporte aux jours de mon enfance, à l'heure naïve où, légèrement épouvanté de l'ombre et du silence, je venais admirer les libellules et les grands papillons de cette vallée humide. Quelque chose de mystérieux se présentait tout naturellement à mon esprit et m'envahissait, comme un brouillard d'automne parfois prend possession d'un jeune arbre. Je t'ai quitté depuis quarante ans, petit Bois des Côtes, et d'année en année la vie industrielle te resserre et te menace. Je t'aimais avec ce sentiment que tes jours dureraient alors que nous aurions passé près de ton miroir comme les éphémères, et voici qu'en te faisant ma visite, j'entends les cloches et les rumeurs des fabriques toutes proches. Oh! belle fontaine, toujours jeune, forte, pure, jaillissante, d'un instant à l'autre, peut-être tu vas périr! Aujourd'hui, je me réjouis que la source du Bois des Côtes, dans sa vasque de sable fin et sous un voile de cresson, ne soit pas encore captée.

Je ne riais pas quand le vieux curé de Portieux, mon ami le chanoine Pierfitte, me racontait qu'un soir de son enfance, au côté de son père, par la porte entre-bâillée de leur hutte de bûcherons, il avait vu les fées danser dans une clairière. « Ne bouge pas, petit, lui disait son père; elles sont capricieuses, tantôt bonnes, tantôt méchantes; le meilleur est qu'elles nous ignorent. » Je ne riais pas, je l'aimais davantage comme un homme

privilégié. Les fées s'égaillent-elles toujours dans les clairières de la profonde forêt de Darney? Je crois plutôt qu'elles se répandent partout à travers le monde. Savent-elles cueillir encore les sept plantes magiques? Elles savent cela et tout le reste. Elles font et défont les enchantemens; elles apportent l'espérance même au lit des moribonds, mais souvent leur rire, quand elles fuient, déchire les cœurs. Ce sont elles qui placent dans l'âme les folles résolutions et le désir de se sacrifier à tort et à travers. Jadis le passant égaré au milieu des aulnes d'un pâquis solitaire, s'il surprenait leur danse sous la froide lumière de la lune, se signait et s'enfuyait. Puissions-nous en user ainsi, toujours, avec ces enchanteresses!

Aujourd'hui, jour d'automne, les lointains sont dans la brume, pareils à la mer. Sur nous la jeune matinée resplendit de soleil. Les colchiques fleurissent la prairie; les libellules frémissent et virevoltent sur les « mortes » auprès de la Moselle; les poissons se chauffent au soleil. C'est une féerie! Mais pardessus ce monde accessible, j'attends, je sollicite, j'exige l'inaccessible. Il n'y a pas que le tangible, il y a tout le possible. Je ne me fie pas à mon regard borné, je franchis mes limites et j'appelle. Je sens un vide dans ce beau décor, et je vois la place où préside une invisible divinité.

Arbres fatidiques, dames fées des prairies et des sources, mystérieuse respiration des bois, vent du soir qui passe à travers les taillis, ô sentimens fragmentaires! Je ne vois pas dans la nature les dieux tout formés des Anciens, mais elle est pleine pour moi de dieux à demi défaits. Toute une végétation subsiste au fond de nos cœurs, tout un univers submergé. La forêt de Brocéliande, le vieux domaine des chevaliers de la Table Ronde, où repose le prophète Merlin, est à demi détruite, et, dans sa fontaine de Baranton qui bouillonne toujours, le perron magique est brisé. La forêt des Ardennes a disparu, et nul pèlerin ne va plus éveiller à Niedermendig le souvenir de Geneviève de Brabant. Les Carmélites à Domremy, sous le Bois-Chenu, boivent impunément l'eau de la Fontaine des Groseilliers. Depuis des siècles, le crépuscule est descendu sur les forêts merveilleuses. Leurs hôtes vaincus gisent au fond des lacs et dans les ravins sous les feuilles mortes. Et pourtant, à chaque fois que je traverse un champ du feu, une roche des fées, une solitude, je les appelle d'une voix insensée.

Quel est ce charme que je subis? Est-ce le son du vieux cor romantique et l'accent des premiers vers qu'à dix-sept ans, j'ai entendus? C'est, de plus loin, un vieux monde qui m'appelle. A certains momens, j'ai besoin de me livrer aux vagues qui viennent du large, d'échapper aux rayons du phare; je désire aller me reposer, me recharger loin des mesquines efflorescences de la pensée et me délivrer momentanément de moi-même. Mal résistant à la voix de la solitude et à l'appel des ténèbres, je me penche hors de la prison des choses claires sur le déroulement infini des flots obscurs. Des forces, longtemps contenues par la sévérité des châteaux de lumière, s'échappent dans l'immense horizon de la nuit. Je retourne aux lieux où se forme en moi le sens de ma destinée; je retourne au primitif.

Aujourd'hui, après tant de courses errantes, je crois comprendre les conditions de mes plaisirs de voyageur et je m'aperçois qu'entre tous les paysages, ceux-là seuls vraiment me parlent, me chantent, comme dit la belle expression populaire, qui me reportent aux âges antérieurs ou plutôt les réveillent en moi. Je comprends la richesse de la Lorraine industrielle et cette activité qui fouille de toutes parts la terre pour y puiser la houille et le fer; j'aime la vieille civilisation des vignes mosellanes, belle image d'ordre et de prospérité, et j'aime la douceur de nos vergers de mirabelles sur les pentes; mais à tout je préfère les espaces déserts du plateau lorrain, cette immense étendue de nuages, de forêts et de vallonnemens où les villages et les cultures même sont rares, vaste pays de la tristesse sans déclamation. Le siècle n'a mis aucune marque sur cet horizon qui n'est fait que du grand ciel et des plis du terrain. Que j'aime cette apparence calme et froide, l'aspect des plus hautes œuvres de l'art et des plus fortes âmes, l'attitude sublime d'un repos chargé de puissance! Ce paysage d'excessive sévérité, muet et déplaisant au plus grand nombre, atteint en moi des régions secrètes. Il m'entraîne dans un ordre et sur un plan supérieur au pittoresque, loin du domaine sensible. Au babillage du plaisir, au murmure des passions, à toutes nos agitations, un grand silence vient de succéder. Une émotion indéfinissable, toute calme, s'installe en nous, y répand ses vagues, nous unifie, nous remplit d'harmonie. C'est un ravissement mêlé de tristesse, une volupté solennelle. Nous sentons un ennoblissement

et puis un profond repos. Cette patience qui l'emplit donne au passant une idée des longs siècles de l'humanité. Pour une minute, il se croit vieux comme sa nation. C'est l'horizon de l'éternité. Dans ces solitudes, l'esprit se délivre du moment et retrouve les anciennes orientations. Il retourne à d'antiques volontés, se prête à ce qu'il sent se ranimer en lui et retrouve des attachemens, dont il n'a pas une expérience qui date de sa vie.

Jadis, nous avions des maîtres visibles de tous au grand ciel de midi. Ils ont passé, ces dieux de notre terre, à la fois nos guides et nos emblèmes. Ils ont disparu, brisés par les apôtres du Christ. Mais leurs fantômes flottent toujours sur nos campagnes et voudraient reprendre corps. Il n'a pas suffi de les nier ou de les oublier pour les anéantir. Ils errent autour de nous, cherchent une prière, un accueil, un signe de bienveillance sur ces friches et dans ces bois où ils ont eu leurs derniers fidèles.

Quand le Christ établit son règne, il y a des siècles, sur ces terres, les grands dieux du paganisme lui cédèrent la place, émigrèrent. Comme les aigles et les vautours ont abandonné nos sommets, les Jupiter et les Vénus sont partis avec les fonctionnaires de l'Empire. Ces grand voiliers, tout prêts à déployer leurs ailes, sont retournés sur les îlots de la Grèce. Je les ai entrevus, ces oiseaux de hautes mer, en naviguant à travers les Cyclades. Mais nos dieux locaux firent comme nos oiseaux de pays qui n'émigrent pas et qui passent l'hiver. Les paysans les transportèrent au fond des bois écartés et vinrent indéfiniment les honorer en secret. Malheur à eux, si, quelque jour, le maître de la villa les surprend ! En vain résistent-ils, la force les disperse et l'idole antique est brisée. Ah ! puissé-je rencontrer leurs membres dispersés !

Mais quelles sont ces vapeurs qui s'élèvent des taillis et des dépressions du plateau, quel est ce trouble qui m'agite ? Sont-ce les dieux de mes aïeux qui m'ont reconnu et qui m'attirent au fond des bois ? Le corps frissonne et recule, l'intelligence est de glace, mais un cœur fidèle bondit. Ames du purgatoire, aïeux qui réclament des libations sur leurs tertres, génies des lieux et mes propres sentimens réveillés, toutes les épaves religieuses de la vieille race m'appellent. Petits dieux locaux de tous grades, ils nous attendent et nous demandent si nous sommes

prêts à les reconnaître. Foule anxieuse, découronnée! Et moi, pour les saluer, je n'ai pas besoin du ménétrier des campagnes vosgiennes, qui, dans la nuit de la Toussaint, salue des sons de son violon les âmes invisibles répandues dans l'espace. Une fois de plus j'ai reconnu avec émotion les dieux de mes aïeux. J'ai entendu leurs voix étouffées et timides. Un hymne se lève de mon cœur et se mêle au vent du crépuscule dans les arbres de la solitude.

Le soir tombe, les vais-je abandonner sur cette lande? Je ne le peux pas, je ne le veux pas. Ce serait trop me diminuer, m'appauvrir. Et puis le roi des aulnes a la main sur mon âme, elle se déchirerait si je voulais la lui arracher.

Quand nos pères furent si grands, d'âme si forte, ils ne s'étaient pas détachés du vieux domaine sacré, ils y avaient seulement planté la croix. Ils n'avaient pas détourné leur imagination de la vieille prairie, et ils buvaient toujours à la source jaillissante. Ils avaient gardé leur âme forestière, lacustre, agricole; seulement quelque martyr était installé auprès de la nymphe. Leur pensée, tout leur être était fondé sur la vie rurale : ils maintenaient leur confiance à la nature; ils étaient accordés avec le rythme des saisons et des soins agricoles. Ils avaient protégé leur esprit, leur cœur, tout leur héritage moral, en le reliant à une plus vaste humanité. Leur âme catholicisée ne s'était pas faite indépendante du sol. Quand ils construisent l'église du village, ils glorifient les forêts où ils se rappellent avoir habité, et quand ils dressent la sombre voûte, ils nous penchent sur le monde profond du souvenir en même temps qu'ils nous élancent vers une destinée supérieure. Aussi bien les dieux ne les avaient pas abandonnés. Quelques-uns continuaient la lutte, ceux-là sans doute qui avaient été ulcérés par les brutalités et qui avaient gémi sous les coups. Ils s'obstinaient dans une résistance impossible. On a vu leurs tenans sur les bûchers jusqu'aux temps modernes. Mais le plus grand nombre s'accommoda des chapelles que les prêtres les plus sages érigeaient auprès des bois et des sources, sur les hauts lieux, aux carrefours. Que j'aime cette histoire racontée par Grégoire de Tours du grand étang où les paysans, chaque année, se réunissaient pour une fête de trois jours! Contre cette pratique idolâtre, l'évêque usa tour à tour, vainement, de menaces et de prières, En désespoir de cause, il imagina de bâtir sur les bords une

chapelle, y plaça des reliques, et les paysans déposèrent aux pieds du saint les offrandes qu'ils apportaient jadis à la déesse des eaux. Pourquoi refuser de croire que la pauvre déesse se soumet, se convertit, se transfigure ? Pour moi, je la verrai toujours sur la rive vénérable quand j'irai honorer le saint, et je ne crois pas que personne puisse lui refuser le salut du poète : « O déesse, je te connais, je connais tes faiblesses, mais je sais aussi tout ce qu'il y a de bon en toi. »

Dans le haut Moyen Age, un très grand nombre de ces pauvres esprits s'étaient rapprochés de l'église du village. Je ne puis voir sans émotion, au chevet de certaines de nos églises romanes, la petite fenêtre ronde, l'oculus, où de jour et de nuit, jadis, on exposait le Saint-Sacrement, de telle manière qu'on pût l'honorer du dehors. Pour moi, ce phare du cimetière, ce fanal autour duquel tournoient dans la nuit les ombres, c'est le signe le plus émouvant de l'appel jeté par l'église au profond des mystères de la lande, la marque de sa bonté.

Hélas! aujourd'hui, la chapelle du lac est ruinée, l'oculus éteint et l'église du village elle-même est menacée. Comme ces produits chimiques que l'industrie verse dans nos rivières, comme ces crasses de houille dont elle obstrue nos vallées, un détritus de plus en plus grossier s'accumule dans l'esprit humain et s'oppose à tout ce que l'âme produit d'intuition, de mystère, de poésie. A mesure que nous récoltons ce qui a germé spontanément dans le vaste empire de l'émotion, nous traitons de rêverie et de mensonge les puissances à qui nous devons cette récolte.

Téméraire ingratitude! Il faut sauver l'antique royaume de l'esprit ; il faut dégager et unifier tout le domaine du sacré. J'ai besoin de relier ce qui est divers et qui semble s'opposer, et que pourtant mon cœur accueille. J'ai besoin d'unité dans l'univers et dans mon cœur. J'ai besoin de sentir mes rapports avec toutes choses et que toutes les parentés éclatent ; j'ai besoin qu'un dialogue, long ou court selon les espèces, s'établisse entre moi, toutes les choses et tous les êtres. Si mon regard était assez fort, je voudrais n'avoir pas de limite ; je veux du moins, aussi loin qu'il se porte, comprendre, accepter mes rapports avec tout ce qui survient dans mon horizon. La terre est enserrée dans un réseau divin dont je ne voudrais rompre aucune des mailles innombrables. Je n'éliminerai pas ces demi-

formes confuses, mais je les regarderai et les justifierai. Je rallume en esprit la flamme posée sur l'oculus.

C'est l'heure d'achever la réconciliation des dieux vaincus et des saints. Je sens leur parenté ; elle dérive pour moi de tant de siècles passés aux mêmes lieux, et je crois qu'ils peuvent aujourd'hui s'entr'aider. Un peuple a dans l'âme un sanctuaire qu'il tend sans cesse à restaurer. Je veux sauver les sources pures, les profondes forêts, à la suite des églises. Et pour maintenir la spiritualité de la race, je demande une alliance du sentiment religieux catholique avec l'esprit de la terre.

Je ne méconnais pas dans le Christ une doctrine de vie infiniment supérieure à celle que fournissent les divinités topiques, les dieux lares, les pénates, le *genius loci*, la dame des fontaines et la fée des hêtres. Je n'entends pas faire une place aux dieux de la fable auprès de Celui qui les a brisés pour réunir tous les hommes dans la même communion, mais je voudrais que les saints locaux, qui si souvent recouvrent des pensées religieuses charmantes d'autrefois, se prêtassent plus que jamais à les laisser fleurir. Ces cultes de jadis, ces croyances indigènes, bien antérieurs à l'occupation romaine qui les a déguisés sans pouvoir les abattre, — d'où viennent-ils et faut-il l'aller demander aux grottes des Eyzies ? — en même temps qu'ils se prolongent jusqu'à nous en vieilles pratiques misérables, demeurent à l'origine de notre plus grande poésie. Ces imaginations, ces rumeurs, si nous en faisions table rase, si elles disparaissaient des sommets, des bois, des vallées et de notre âme, quel appauvrissement ! Quel ennui dans nos promenades ! Au milieu d'un univers tout de clarté sèche, je périrais d'inanition. Ces formes vaincues, privées de leur culte, plus qu'à demi retombées dans le chaos des dieux, laissent toujours flotter sur le monde leur âme de vérité. O mon âme impatiente, comment rassemblerez-vous tout ce troupeau disséminé dans l'obscurité, comment ferez-vous en vous-même l'unité ?

Églises du village, nature française, profondes forêts, sources vives, étang au fond des bois, comme tout cela sonne harmonieusement ensemble ! Puissions-nous pieusement recueillir ces parcelles agissantes, organiser nos rapports avec ces vérités de brouillard, assister au retour des pauvres dieux locaux dans l'arche du divin, à leur purification et à leur salut ; puissions-

nous les réconcilier avec Celui qui préside à notre civilisation et créer en nous la plus riche unité contre les grossiers destructeurs.

Tout le divin, à la rescousse !

XVIII

LES ÉGLISES DE FRANCE ONT BESOIN DE SAINTS

Aujourd'hui, après des mois et des mois de lutte, en cette fin d'année 1913, le complot contre les églises apparaît à tous les yeux ; l'éveil est donné, l'alarme sonnée, et même la concentration de défense quasi effectuée. Mais à quel résultat positif sommes-nous arrivés ? A discréditer la Bête. La Bête puante et méchante qui veut ruiner les églises de France est méprisée universellement. Elle n'ose plus nulle part élever la voix et se glorifier de ses œuvres de mort. Est-ce à dire qu'elle ait perdu son pouvoir ? Bien frivole qui le croirait. Le triple scandale subsiste : on refuse de constituer ce fonds de secours promis solennellement au cours des débats de la Séparation et qui a fait l'objet d'un projet gouvernemental signé de MM. Clemenceau, Caillaux et Briand ; on continue d'admettre que les communes sectaires refusent l'argent des fidèles qui veulent entretenir leur église ; on continue de tolérer que cinquante pour cent des municipalités s'opposent au classement d'édifices réclamés comme des chefs-d'œuvre par la Commission des monumens historiques. Et même les pauvres mesures de salut que j'avais pu obtenir de la Chambre s'en sont allées en fumée. Nos sénateurs viennent par deux fois de les repousser. Ces hommes d'âge participent plus que nos députés, un peu assainis par la jeunesse, de la vieille passion anticléricale.

L'un d'eux, M. Chéron, a essayé de les justifier à mes yeux : « Ne vous méprenez pas, m'a-t-il dit l'autre jour dans les couloirs de la Chambre, ne vous méprenez pas sur les sentimens du Sénat. Ils sont excellens. Si la Haute Assemblée a voté la disjonction, ce n'est pas dans un sentiment d'hostilité à l'égard des églises. Elle les déteste si peu qu'elle a élaboré un projet par l'organe de M. Audiffred. Dans ces conditions, vous le saisissez, on manquerait de déférence envers le Sénat, qui a son texte propre, en lui demandant de prendre le texte de la Chambre.

D'ailleurs, mon cher collègue, maintenant me voici sénateur, vous pouvez être tranquille... »

Ainsi nos églises doivent mourir, parce qu'elles ont deux médecins, l'un au Luxembourg, l'autre au Palais-Bourbon, et que ce serait grande indécence, lèse-majesté, de préférer Landry à Audiffred, Audiffred à Landry ! Quelle comédie !

Cette comédie dure depuis quatre ans. Depuis quatre ans, c'est entendu, à force d'articles, de démarches (et aussi d'admirables générosités que je salue), j'ai pu sauver une par une quelques douzaines d'églises; mais dans le monde gouvernemental, quel abîme d'indifférence et de lâcheté ! Quand j'essaye de me remémorer mes conversations avec les ministres de tous poils, voici notre dialogue, toujours le même.

J'expose un cas, je raconte que des catholiques voudraient réparer leur église à leurs frais et qu'on le leur interdit, ou bien que la Commission des monumens historiques désire classer une église et que la municipalité propriétaire s'y oppose... Et les ministres de m'interrompre :

— Ah ! mon cher collègue, vous avez plus raison que vous ne pouvez croire ! (Et d'un air écœuré ils me citent une série de cas pareils au mien ou même pires.)

Alors je leur demande d'agir.

— Pardon ! pardon ! La loi est la loi, et nous sommes bien obligés de nous incliner devant elle, tant que vous ne l'aurez pas fait changer.

Et moi de m'écrier :

— Mais la loi présente vous permet d'intervenir; elle vous donne la faculté de classer par décret une église sans tenir compte de l'opposition du maire, et l'église classée serait apte à recevoir les libéralités de ces fidèles que la municipalité repousse ! De plus, si vos préfets voulaient parler un peu sec à ces vilains sectaires...

Ici Dujardin, Bérard ou Jacquier lèvent les bras au ciel :

— Nous ne pouvons pourtant pas entrer en guerre avec toutes les communes de France !

Ah ! qu'ils sont bas, les ennemis de nos églises ! Devant ces chefs-d'œuvre touchans, ils jouent leur vieux jeu, déploient leurs roueries professionnelles. Ce qui jaillit d'une source pure est toujours une action vive, mais d'un cœur méchant contre des choses de lumière ne peuvent sortir que des noirceurs. Nos

parlementaires traitent ce qui est sublime avec des moyens de basoche. La situation demeure effroyable. Chaque jour, nous perdons une Joconde française.

Pour vous en assurer, jetez les yeux sur l'inventaire que j'ai dressé de notre ruine, regardez le *Tableau des églises qui s'écroulent* (1), une partie de mes dossiers, une partie des documens qui me sont arrivés de tous les points de la France et sur lesquels j'ai fondé ma campagne. C'est une collection de faits, sans commentaire. Je donne le nom du village où meurt une église, la réparation la plus urgente qu'elle réclame et le montant de la dépense indispensable. Rien de plus. Je n'aborde pas la série des pourquoi et des comment. Pourquoi les églises croulent-elles ici et non ailleurs? D'où vient que certains diocèses fléchissent et que d'autres résistent? Est-il donc en France des territoires que le catholicisme n'a pas imprégnés, où il ne s'est pas confondu avec les élémens indigènes, où il demeure un étranger subi et sourdement repoussé? Je ne me flatte pas de pouvoir répondre à ces grandes interrogations. J'apporte seulement quelques données pour les résoudre et surtout la preuve patente du désastre.

J'ai relevé douze cents églises que la commune propriétaire ne peut pas ou ne veut pas entretenir et qui demandent, sous peine de mort, des réparations immédiates. Cette monotone énumération de toitures, de plafonds, de façades, de voûtes, de nefs, de chœurs, de chapelles qui crient misère, constitue un des chapitres les plus tragiques de l'histoire de la civilisation dans notre pays.

Est-il exact mon tableau? Oui. Est-il complet? Non. Je suis loin d'avoir connu tous les cas, toute l'étendue du désastre. Je cite les églises dont j'ai entendu l'appel, celles qui voudraient vivre et qui, si nul n'intervient, vont mourir. Il en est d'autres, tout aussi menacées, dont la plainte ne m'est pas arrivée; d'autres enfin qui ont passé cet état où on lutte encore, où l'on a la force de jeter un appel. Combien ne sont déjà plus que des cadavres et gisent abandonnées des hommes! Dès aujourd'hui, parcourez maintes régions des provinces françaises. A chaque pas, vous trouverez une voûte ruineuse dont l'entrée est interdite par arrêté de M. le Maire. Le culte a été supprimé, l'église

(1) Gigord, éditeur, 15, rue Cassette, Paris; une brochure à 25 centimes.

démeublée; le prêtre est parti... O grande pitié des églises de France!

D'où viendra le salut? D'une coalition rassemblant les imaginations et les sensibilités, toute la haute intelligence. Au long de cette campagne, chaque jour, j'ai réclamé l'alliance de tous ceux, d'où qu'ils viennent, qui possèdent le sens du mystère et le génie de la vénération. Qu'ils unissent leurs forces, leurs puissances de souvenir, de désir et de dégoût. J'appelle tous les esprits nobles à se masser sous les murs du Christ civilisateur au village.

Mais que vaudraient ces puissans concours, ces armées du dehors si, dans la citadelle menacée, l'âme venait à défaillir! Je m'en suis expliqué l'autre jour avec mon vieil ami Charles Le Goffic, l'un des chefs du celtisme, un de ceux qui se donnent pour mission de raviver et de maintenir, à la Mistral! la vertu du sang. Lui aussi, il s'imaginait que j'étais à même de changer le cours des choses et que je pouvais intervenir contre les méchans à la manière d'un archange avec une épée fulgurante, et il m'avait écrit la lettre la plus touchante et la plus savante pour me demander de défendre les cimetières bretons menacés. Je lui répondis en toute vérité par cette épître, où l'on peut trouver l'expérience de mes quatre années de lutte et qui sera mon dernier mot :

Mon cher Le Goffic,

J'achève de lire les belles pages que vous m'écrivez, pleines d'un sens profond sur le rôle des cimetières en Bretagne, sur le souvenir obscur que votre terre semble garder d'avoir été, au fond des âges, notre ossuaire national et le caveau où l'on portait les morts de tous les points de la Gaule. Elle est saisissante, l'interprétation historique que vous nous donnez des champs du repos dans la vieille Armorique. « Tout notre patrimoine artistique est rassemblé là, me dites-vous : châteaux d'eau merveilleux, comme les fontaines à vasques de Saint-Jean-du-Doigt et de Loguivy-lès-Lannion ; grands calvaires à figuration dramatique, comme ceux de Tronoën, de Guimiliau, de Guéhenno, de Plougonven, de Plougastel; chaires à prêcher en plein vent, comme celles de Pleubian et de Plougrescant ; ossuaires magistraux, vastes comme des églises, à la décoration

desquels la race semble apporter une volupté sombre, particulièrement sensible dans celui de Saint-Thégonnec. Avec ses pignons fleuronnés, ses colonnes corinthiennes, ses niches à coquille et les élégantes cariatides de son fronton, vous diriez un palais, — et c'est la maison de la mort. Ah! que nous sommes loin des imaginations moroses du rationalisme et de l'obscur boyau où les morts de M. Bartholomé s'engagent avec une si compréhensible répugnance! C'est par des arcs de triomphe que nos morts à nous entrent dans le repos éternel. »

Ces beaux signes des pensées les plus mystérieuses de votre nation, il paraît qu'on les déplace, qu'on les détruit. Vous m'appelez à l'aide, j'accours. Je me rappelle le temps où nous avions vingt ans, mon cher ami, et ce bel été inoubliable de notre jeunesse où vous me guidiez sur les chemins de votre sublime Bretagne. Nous allions à pied par monts et par vaux. Un jour, vous me faisiez entrer chez M. Renan à Rosmapamon, dans la petite maison verdoyante de la baie de Perros où nous écoutions quelques instans le vieux magicien, et, le lendemain, nous passions l'après-midi à sommeiller et rêver dans le kreisker de Saint-Pol-de-Léon. Trente années ont recouvert d'ombre ces heureuses journées, mais nous sommes restés fidèles aux sentimens qu'elles formaient en nous. La leçon du vieux clocher, nous l'entendons toujours, et en défendant les églises, les calvaires et les cimetières contre la haine ou la morne indifférence, nous sommes d'accord avec le vrai Renan de qui nous sommes allés interrompre les songeries bretonnes; nous recueillons ce qu'il y a de plus vivant et de noble dans ce fils des Celtes, chez qui sommeillait, légèrement voilé par les poussières de la vie, le sens du divin, et que dégoûteraient profondément les grossiers iconoclastes et les ennemis de l'Esprit.

Ceux qui conspirent contre les églises, les calvaires et les cimetières, contre tous les monumens de la vie spirituelle sur notre terre, se proposent sciemment de jeter bas des principes et certaines lois de l'âme dont découle toute notre vie. Ces conspirateurs seront eux-mêmes épouvantés par l'abaissement de la dignité et de la raison dans les contrées malheureuses où ils pourront chanter victoire. Il faut que tous les esprits se tournent vers les grandes murailles menacées et se groupent sous elles; il faut que l'Intelligence tout entière vienne au secours des églises. Ce faisant, l'Intelligence se protégera elle-même, car si

l'on ruine les puissances de vénération dans notre France, c'est la civilisation même qui s'y va dégrader. Certaines personnes s'obstinent à croire que nous défendons les beaux vestiges du passé. Quelle vue étroite! Quelle conception étriquée! Nous défendons moins le passé que l'avenir. Parlons clair et net, nous défendons l'éternel.

Rien ne sert d'objecter que Messieurs X... Y... Z... et Mme Trois-Étoiles, adversaires déclarés du christianisme, font voir des vertus de sacrifice et le plus beau sens de l'honneur. Est-ce que l'on songe à le nier? Le fait ne va pas contre ce que je dis. Ces antichrétiens vivent dans une société toute formée par le catholicisme; ils classent leurs idées selon le catholicisme; ils sont eux-mêmes compris et interprétés par une société catholique; ils bénéficient de l'atmosphère, et leur noblesse morale, que des observateurs superficiels seraient tentés de prendre pour une qualité naturelle, ils la reçoivent de l'Église même.

Au fond de cette question des églises, mon cher Le Goffic, ce qui nous préoccupe, c'est le problème de l'éducation de l'âme. A la formation de quelles âmes voulons-nous travailler? Nous voulons répéter, faire revivre les plus beaux types qu'a produits notre pays. Comment? En maintenant à la disposition de chacun ce qui a toujours répondu aux aspirations du cœur et aux besoins de la pensée française. Si quelqu'un sur les ruines de l'église du village est en mesure de dresser un temple nouveau, ou je ne sais quelle chaire qui, dans toutes les circonstances de la vie, supplée l'église, nous sommes prêts à voir ses plans. Mais je connais la littérature de notre époque, j'écoute avec un grand soin mes collègues de la Chambre : je ne vois pas un constructeur, mais seulement des démolisseurs. Démolir! quelle abjection!

Maintenant, mon cher Le Goffic, que pouvons-nous pour la sauvegarde des églises de France et des autres monumens de notre vie spirituelle? Depuis quatre ans, nous combattons. L'intelligence française a sauvé son honneur en se dressant contre les barbares devant l'église du village. En cela, un résultat certain a été obtenu, et les parlementaires se sentiraient mal à l'aise d'afficher trop clairement un désaccord avec l'élite des penseurs et des artistes de notre pays. Mais nos ennemis sont puissans. S'ils ne nous contredisent plus guère, ils ajournent, ils rusent, ils cherchent à gagner des jours, des semaines, des

années. Et, pendant ce temps, écoutez-moi bien, Le Goffic, il se créera un droit.

C'est la grande phrase que m'a dite Briand dans son cabinet : « Une jurisprudence se crée, ne bougez pas ; *l'état de fait en se prolongeant se transforme en état de droit par le seul effet de sa durée.* » C'est une pensée vraie ; on ne l'épuise pas en la creusant.

Sous nos yeux, à cette minute, il se crée un droit. Au profit de qui ? Il ne s'agit pas de me raconter que le bon droit est avec les églises. Il faut qu'elles aient la force avec elles. Où manque la force, le droit disparaît ; où apparaît la force, le droit commence de rayonner. Le droit des églises à rester catholiques est essentiellement dans la puissance, dans la persistance de l'idée qui est en elles. Mon cher Le Goffic, on maintiendra les édifices à la disposition du prêtre et des fidèles tant que ceux-ci seront assez nombreux et ardens pour que la paix publique soit compromise par un retrait. C'est l'intensité de la foi qui maintiendra et recréera, en dépit de la loi, un droit légal au profit du catholicisme.

Si vous voulez que je vous confesse toute ma pensée, je dois vous dire, Le Goffic, que nos églises et vos cimetières ne peuvent être sauvegardés pleinement que dans la mesure où la vie religieuse se maintiendra au village. Le jour où les églises deviendraient des objets respectés à cause de leur passé, des monumens curieux, quelque chose comme des dolmens, des peulvans ou des cromlec'hs, bref de gros bibelots sur la colline, elles seraient perdues, et le reproche d'ingratitude ne suffirait pas à convaincre les générations de les maintenir. La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds, et vos cimetières mériteront d'être conservés dans la mesure où les ombres des morts sauront encore parler aux vivans.

Parlons, écrivons, plaidons, projetons le plus de lumière que nous pourrons sur la noble église du village. La plus belle louange que nous en pourrons dire n'est rien auprès du service que lui rend le prêtre s'il la remplit de fidèles. Nos raisonnemens iront bien difficilement émouvoir les conseillers municipaux, qu'il s'agit pourtant que nous persuadions ; nous rejoindrons plus péniblement encore leurs électeurs de qui tout dépend en dernier ressort. Ne ménageons pas notre peine ; nous en sommes abondamment dédommagés par l'honneur de servir

une telle cause, mais faisons des vœux pour que chaque église trouve un prêtre exemplaire. Tout est là, comme au temps des grandes invasions. Il y a des hommes qui, par la qualité de leur être, s'imposent au respect, persuadent, arrêtent les Barbares, s'en font des auxiliaires. Aux heures où l'esprit politique est vicié, semble anéanti, et quand le retour à la barbarie s'annonce par le discrédit où tombent les idées élevées, la vertu qui se fait reconnaître à ses œuvres devient une puissance. C'est elle, mieux qu'aucune page d'aucun écrivain, qui ramènerait les esprits à l'église. Quand je vois des Français, ni meilleurs, ni pires que leurs pères, en somme des êtres d'une excellente matière humaine, tirer gloire de dévaster ces beaux édifices de lumière et de charité qu'ils sont impuissans à remplacer, je désire de tout mon cœur pouvoir causer avec chacun d'eux, et je ne doute pas que je parviendrais à les convaincre, tant la cause est aisée ; mais où les joindre, et comment m'assurer en eux un peu de cette bonne volonté sans laquelle tout discours est vain ? Alors, devant ces églises, çà et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints.

Étrange époque, crise inouïe, où tel doit être, en dernière analyse, le vœu ardent des philosophes et des artistes, l'appel inattendu des Renan, des Théophile Gautier et de leurs disciples, saisis par le flot qui monte de la grossièreté destructrice.

MAURICE BARRÈS.

LA VOCATION[1]

PREMIÈRE PARTIE

LA PORTE DES SONGES

« Les hommes qui ont beaucoup d'esprit et peu de caractère sont les moins propres à la guerre. C'est un navire qui a une mâture disproportionnée à son lest; il vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit... il faut dans ce métier autant de base que de hauteur. »

(NAPOLÉON Ier.)

I

Jean de Raimondis leva la tête, se frotta les yeux; il lui semblait être réveillé en sursaut au milieu d'un beau rêve.

Autour de lui, dans la salle du collège de Vaugirard qui avait été affectée aux candidats venus de Jersey à Paris pour passer les examens écrits de l'École navale, ses condisciples se préparaient au départ. Des pupitres s'ouvraient et se fermaient. Des équerres claquaient contre des planches à dessin.

Certains élèves rangeaient méthodiquement dans des serviettes en cuir neuf des encriers perfectionnés, des plumes, des compas, du papier blanc, tout un attirail matériellement utile aux compositions et dont une liste, soigneusement dressée à l'avance par les Pères, avait été remise à chacun des concurrens.

Et la nervosité, le bruit avec lesquels s'accomplissaient ces

(1) *Copyright by* Plon, Nourrit et Cie, 1914.

menues occupations multiples, trahissaient une sorte de fièvre. Des regards, chargés d'angoisse, de supplication ardente, se tendaient, bien qu'on fût sorti de la messe depuis moins d'une heure, vers une Vierge blanche et bleue qui, debout, les mains ouvertes, offrait au fond de la salle un parfait échantillon de l'art grassouillet et fade, familier aux statuaires religieux contemporains.

Ce matin même allait se jouer une grosse partie : la composition d'algèbre. C'était la première de toutes, et sans doute, pour beaucoup de candidats, elle déciderait une fraction importante de l'admissibilité à l'examen oral ou l'irrémédiable échec.

Aussi ces pauvres jeunes gens sentant approcher l'heure de l'effort décisif, qui sanctionnerait irrévocablement pour eux de longues et dures années de claustration et d'études, respiraient-ils d'une poitrine oppressée. La plupart, ils repassaient en hâte les « questions de cours » les plus probables ou bien ils feuilletaient nerveusement les formulaires où étaient consignées les propriétés géométriques nécessaires à la « mise en équation » des problèmes.

Allant et venant parmi les groupes, le Père Gesvres, le célèbre professeur de « troisième année, » prescrivait de relire attentivement le libellé des questions, énonçait, pour la centième fois, de sa voix sonore et martelée, l'aire totale du tronc de cône ou les particularités insignes du triangle rectangle isocèle. Et il mêlait des conseils quasi maternels à ses spéculations mathématiques.

Mais Jean de Raimondis ne l'écoutait point. A demi levé de son banc, il dévorait par l'entre-bâillement de son pupitre un volume sans doute interdit, acheté la veille en contrebande, pendant la sortie à Paris.

... En mer, aux environs de deux heures du matin, par une nuit calme, sous un ciel plein d'étoiles... Yves se tenait sur la passerelle auprès de moi, et nous causions du pays, absolument nouveau pour nous deux, où nous conduisaient cette fois les hasards de notre destinée. C'était le lendemain que nous devions atterrir : cette attente nous amusait et nous formions mille projets...

Il semblait à Jean qu'il les formait aussi, ces projets, qu'il s'envolait loin de la salle où flottait une odeur d'encre et de

poussière : il parvenait miraculeusement au pays des songes véhémens et familiers entretenus depuis l'enfance et dont le séparait, — hélas! — dans le domaine du présent et du réel, une porte de tourmens et d'angoisses difficile à franchir ; il semblait à Jean, devenu officier, accoudé à la rembarde d'un navire, qu'il rêvait pendant un quart, dans la nuit pâle et fraîche...

Ces émotions, Jean croyait les deviner très bien, mieux peut-être que n'eussent fait la plupart de ses camarades : prescience instinctive, plus ardent désir, imagination plus sensible et plus féconde, hérédité maritime lointaine? Qui peut démêler cela? Le fait était indéniable : tandis que ses condisciples s'adonnaient à une besogne pressante, utile, lui, quoique élève exemplaire et studieux d'habitude, ne pouvait, malgré un constant remords de gaspiller un temps précieux à ces futilités, ne pouvait s'arracher aux pages grisantes, ni aux visions qu'elles évoquaient, visions qui le ravissaient, qui choquaient aussi parfois, par leur liberté inconsciente et comme naturelle, sa candeur d'adolescent naïf, sorti seulement de sa maison familiale, de sa province, pour entrer dans les collèges rigoristes des Pères, mais que la puberté naissante, l'âge, l'issue imminente dans la vie travaillaient déjà. Au milieu du brouhaha, des préparatifs du départ, Jean de Raimondis poursuivait la lecture de *Madame Chrysanthème*.

... Moi, disait Loti, aussitôt arrivé, je me marie.

— Ah! fit Yves, de son air détaché, en homme que rien ne surprend plus.

— Oui, avec une petite femme à peau jaune, à cheveux noirs, à yeux de chat. Je la choisirai jolie. Elle ne sera pas plus haute qu'une poupée. Tu auras ta chambre chez nous. Ça se passera dans une maison de papier, bien à l'ombre, au milieu des jardins verts. Je veux que tout soit fleuri alentour. Nous habiterons au milieu des fleurs et, chaque matin, on remplira notre logis de bouquets, de bouquets comme tu n'en as jamais vu...

La phrase finale vibrait encore dans la tête de Jean quand la voix du Père Gesvres le fit soudain tressaillir.

— On part. — Eh bien! Raimondis, qu'attendez-vous?

Jean ramassa prestement dans sa serviette l'indispensable : du papier blanc, des plumes, un encrier, un compas, une équerre. Puis, ayant donné un dernier regard de regret au vo-

lume enchanteur, il l'enfouit précipitamment dans un coin de son pupitre sous une pile d'autres livres, pour être sûr de le trouver au retour. Il suivit alors la file qui s'échelonnait dans les couloirs sonores et interminables, dans les escaliers de bois aux marches arrondies, polies, usées par des générations de collégiens.

Les candidats débouchèrent près du parloir, à la porte de l'immense maison, dans une petite cour plantée de marronniers. Il était environ six heures du matin. Un arome de feuilles et de fleurs, moite et doux, très caractéristique des premiers jours de juin, flottait dans l'air. Six grands breaks, couverts de tentes en toile, attelés de quatre chevaux, attendaient les concurrens. Ils s'y engouffrèrent en se bousculant. Deux Pères, assis à des angles opposés, surveillaient chaque voiture. Les chevaux s'ébranlèrent en faisant sonner leurs grelots; les élèves, secoués par les cahots, regardèrent Paris qui, pour la première fois, se déroulait sous les yeux de certains d'entre eux.

La rue de Vaugirard dura longtemps.

La vieille enseigne d'un hôtel borgne : « A l'oiseau rôtisseur, » excita les plaisanteries des futurs marins. Mais la plupart avaient un rire contraint et les joues pâles. Dans la voiture de Jean, le Père Gesvres, solidement carré, les deux mains sur son parapluie, à la façon dont il se fût appuyé sur un sceptre, relevait les courages par son ton gaillard. Il ne parlait plus mathématiques, mais abordait les sujets les plus variés, et ses plaisanteries cinglaient à droite et à gauche, à la manière d'un conducteur qui tient ses chevaux en haleine par de continuels coups de fouet.

Avisant un grand et gros garçon à mine réjouie qui se trouvait assis presque en face de lui, il lui dit :

— Voyez Tom ; il ne s'inquiète pas pour si peu, lui, hein? Il est sûr de son affaire.

L'autre, dodelinant des épaules comme un bon chien et riant sans rancune, répondit :

— Sûr de mon affaire ? Sûr d'être recalé, oui... et avec les félicitations du jury encore.

Thomas, — Tom par abréviation anglaise, — du Pontcournai était le plastron ordinaire, la tête de Turc favorite du Père Gesvres. Excellent garçon, paresseux comme un loir, sans aucune chance d'être reçu, ni même probablement d'être admissible,

quoiqu'il fût atteint cette année-là par la limite d'âge, les Jésuites l'avaient gardé cependant, contrairement à leurs habitudes en pareil cas, à cause de son nom quasi historique, de son père, le marquis du Pontcournai, très élégante personnalité parisienne, en considération aussi de son parfait caractère. Bien découplé, leste, vigoureux, sans malice ni mauvais esprit par ailleurs, Tom du Pontcournai, réputé dans les jeux, était le favori de tous les surveillans de récréation.

Le Père Gesvres reprit, de sa voix saccadée, gutturale, énigmatique, dont on ne savait si elle raillait ou parlait sérieusement :

— Fâcheux... fâcheux... pauvre garçon à limite... s'en ira pousser des cailloux sur les routes,... pousse-cailloux... sac au dos.

Pontcournai se rebiffa :

— Fantassin, non, bien sûr..., cavalier, ça, oui, à la bonne heure.

Sans reculer ni hésiter le moins du monde devant la verdeur de l'expression, le Père dit simplement : « Piler du poivre, » ce qui fit rire tout le monde. Un cahot se produisit à ce moment et, précipitant les élèves les uns sur les autres, augmenta encore l'hilarité générale. Bientôt l'on déboucha dans l'avenue Lowendal. Le soleil dorait le faîte des maisons et les verdures des squares. Des voitures d'arrosage passaient et une fraîcheur s'élevait de la terre mouillée.

Près de l'École-Militaire, on croisa des officiers à cheval et des ordonnances promenant des montures en main.

C'était le seul mouvement qui animât ces grandes voies vides, allongeant, à l'heure où Paris est encore endormi, des perspectives calmes et nobles, entre deux files d'arbres. Les Invalides ne tardèrent pas à paraître. La dorure de leur dôme, caressée par le soleil matinal, luisait doucement. Devant leur majestueuse façade, les canons évoquaient, par leur rangée impressionnante, les fastes de nos guerres passées. Se détournant un instant de leurs carnets où ils repassaient des formules, quelques candidats levèrent la tête et contemplèrent le monument : il faudrait peut-être le décrire dans la composition française du lendemain. Cependant on a pprochait. L'angoisse serrait les poitrines de plus en plus fort. Le Père Gesvres sentit qu'il était nécessaire d'intervenir de nouveau. S'adressant à l'extrémité

opposée de la voiture où veillait un jeune Père à figure séraphique, il interpella un élève efflanqué, long et mince à faire peur, dont les os saillaient à tous les mouvemens, dans tous les sens : « Voyons, Pierron, pour quelle question pariez-vous ? »

Un sourire de crocodile désarticula la mâchoire avancée de Pierron, mais il resta muet. — « Pour aucune ? » reprit le vieux religieux. Toutes les têtes se tendirent vers le célèbre professeur. Vingt regards braqués sur sa physionomie gouailleuse cherchèrent à la déchiffrer. Avait-il eu vent de quelque chose ?

L'augure sembla s'amuser un instant de cette naïve nervosité, puis posément affirma : « Moi, je parie... pour toutes... pour toutes les questions de cours. Les accroissemens finis... possible... les séries... possible... question d'élémentaires, ah ! nos pauvres élémentaires... possible... »

A mesure qu'il parlait, évoquant l'énorme étendue du programme, l'inquiétude étirait plus douloureusement les visages : sur une pareille surface, qui pouvait répondre de soi ?

Le Père Gesvres conclut : « Celui qui sait son cours est sûr d'être reçu... Et vous ne l'apprendrez pas au dernier moment... je le répète depuis le mois d'octobre, c'est toute l'année, c'est chaque jour qu'il faut s'y donner... maintenant trop tard, trop tard... Raimondis, lui, sait son cours ?... N'a pas besoin de le repasser ?

Oui, Jean croyait le savoir, mais son professeur ne voulait-il pas faire allusion aux dernières minutes gaspillées dans une lecture frivole ? Jean trembla comme trembleront les Justes, examinant les peccadilles de leurs consciences, au jour du Jugement dernier. Après quatre ans d'ininterrompu labeur, que pouvaient lui coûter quelques minutes gâchées ? Bien cher peut-être. Oh ! cela, il ne voulait pas y penser. Il ne se résignerait pas, lui, comme Pontcournai, à faire autre chose. La marine ou rien. Et il frémit davantage, en songeant que lui aussi se trouvait à limite et qu'il lui fallait, à tout prix, cette fois, réussir. Et de nouveau, pour s'évader de ce cauchemar, il se réfugia dans le rêve et dans la contemplation des alentours.

Les voitures franchissaient le pont de la Concorde au grand trot. La Seine se déroulait, éblouissante, dans la brume matinale. Un bateau-mouche passa, sifflant, projetant derrière lui un éventail de poussières liquides et lumineuses. Au loin, la Cité, dominée par la flèche perçante de la Sainte-Chapelle, pré-

sentait la masse confuse d'un gros navire à l'ancre. Les breaks traversèrent la place de la Concorde et se déchargèrent à l'angle de la Terrasse des Tuileries le plus voisin du pont. Beaucoup d'autres voitures analogues les avaient précédées ; beaucoup d'autres les suivirent ; toutes étaient bondées de candidats. A mesure qu'elles arrivaient on les nommait : « Voilà Stanislas,... voilà Saint-Louis,... voilà Janson... »

Ces dernières étaient plus animées, plus bruyantes. Des élèves chantaient, affectaient des mises excentriques, des cravates éclatantes, des chevelures désordonnées.

Et à la boutonnière de tous pendait une carte de monôme, sur laquelle était dessinée une petite dame de tenue fort libre enfourchant une ancre.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu les élèves de Jersey corrects, prudes, timides, retenus à l'écart sous la houlette des bons Pères, les autres concurrens se mirent à les conspuer en chœur. Au milieu de ces forcenés, un garçon de taille moyenne, coiffé d'un melon noir, impeccable, mais la pipe à la bouche, se tenait debout et, sans prendre part au concert, semblait cependant le diriger. Tous lui témoignaient de la déférence et de la considération.

— Tu vois, celui-là, c'est Bourgandois, le major.

— C'est pas vrai qu'il sera major. Le major, il sera de Stanislas.

— Qui ça ?

— Privaz, parbleu. Tiens, regarde-le qui arrive.

Un élégant tonneau débouchait du Cours-la-Reine au grand trot d'un vigoureux poney bien râblé et doué d'actions superbes. En un clin d'œil, il fut au pied du petit escalier placé à l'angle de la terrasse et qu'un lion de pierre dominait de sa tête frisée et bénigne. Un grand jeune homme brun, portant l'uniforme de Stanislas, sauta lestement de la petite voiture et, tandis que le poney tenu à pleines mains par le cocher s'en retournait faisant sonner le sol sous ses larges sabots et tinter le grelot suspendu à son collier, Amédée Privaz gravissait l'escalier d'un air dégagé, affectant l'indifférence, sans paraître prendre garde aux chuchotemens qui couraient dans les groupes et dont il ne perdait pas un mot. On ne le conspuait pas, celui-là, bien que tout le monde l'enviât.

— Mâtin ! quel luxe : monsieur a sa voiture.

— Rien que ça de gomme !

— Dame ! avec les millions de papa.

— Les millions de papa ?

— T'as jamais entendu parler du père Privaz ?

— A Jersey, ils vivent comme des moines. Ils sont morts au monde.

— Le père Privaz, voyons ? C'est vrai qu'on ne doit pas le connaître au Paradis... le baron Privaz des Chemins de fer Transylvaniens, de la Banque franco-péruvienne, des Mines de Yucatan, le fameux Privaz, quoi !

— Que vient faire dans la marine cet oiseau-là ?

— Cet oiseau-là, mais c'est notre futur major. Regarde donc Mérinos lui parler.

Le mariste, surnommé Mérinos par ses propres élèves à cause de sa chevelure crépue, venait d'aborder Privaz. Le futur major répondait poliment à son interlocuteur, mais en se dandinant un peu, très sûr de lui. Les questions étaient bienveillantes, pleines d'une inquiète sollicitude pour ce premier sujet de la maison.

— Pas mal à la tête, ce matin ? Frais et dispos pour la bataille ?

— Tout à fait.

— Ne vous troublez pas. Si, au premier abord, une question vous étonne...

— Je suis prêt sur toutes.

Son assurance, son évidente supériorité stupéfiaient les groupes qui, à distance, cherchaient à écouter le colloque et restaient édifiés, respectueux.

Privaz, ayant salué presque dédaigneusement Mérinos, poursuivit son chemin vers eux. Aussitôt il fut entouré, acclamé, pressé de toutes parts. Il se défendait des familiarités par quelques paroles, au besoin par des gestes mesurés.

— Crois-tu qu'il reluit ?

— Va-t-on avoir le théorème des accroissemens finis ?

— Quand la dérivée s'annule, la fonction change-t-elle toujours de sens ?

— Où est sa carte de monôme ! Oh ! il a habillé la petite femme.

— Tu ne la trouvais pas assez convenable pour toi, dis ?

Il haussait les épaules, répondait brièvement. Le Père

Gesvres, qui l'observait de loin, sans en avoir l'air, se promettait de trouver une occasion de se le faire présenter. Des parens, qui avaient accompagné leurs enfans, le regardaient avec jalousie. Il y avait quelques-uns de ces parens, malgré l'heure matinale, et leurs habits les rangeaient dans une condition modeste.

Un père, correctement cravaté de noir et le linge immaculé, mais trahi par son parapluie et par son chapeau, pouvait bien être un professeur de province.

— Si tu ne comprends pas à première vue, relis. Ne t'affole pas. Refais de plus près le raisonnement, — il disait raison-nement. Avec le raison-ne-ment, impossible de se tromper.

Une mère de mise pauvre, — une veuve, certainement, — s'appuyait au bras d'un petit garçon qui ne paraissait pas plus de quatorze ans, tant il était chétif et pâle. Affectueusement serrés l'un contre l'autre, ils se promenaient. Tout à coup le petit se frappa le front, fouilla toutes ses poches, devint encore plus pâle ; il avait oublié sa montre. La veuve tira la sienne de dessous son châle, — une mignonne montre en or, suspendue à un cordon noir, reste d'opulence des jours heureux sans doute, — et la lui donna.

— Fais-y bien attention à ma pauvre vieille montre. Elle est très bonne, tu sais. Tu peux te fier à elle. Tu me la redonneras ensuite. J'y tiens tant !

Le petit serra la montre dans son gousset avec d'infinies précautions. Jean de Raimondis ne perdait rien de ces diverses scènes. Un mouvement qui se fit dans les groupes vers les salles de l'Orangerie le rappela à des préoccupations plus immédiates. Un vieux premier-maître décoré, à favoris blancs, préposé aux examens de temps immémorial, et que les candidats nommaient « Postérité, » commençait l'appel. La veuve embrassa le petit garçon pâle comme s'il s'agissait d'un grand départ. Le professeur de province serra aussi dans ses bras son grand fils. Celui-ci n'eut que le temps de se dégager, car on criait son nom : « Accourgnac... » Il répondit : « Présent! » et entra dans la grande salle sablée où étaient disposées, isolées les unes des autres, de petites tables en bois noir. Des premiers et des seconds-maîtres de la marine y plaçaient d'imposantes feuilles de papier, jaunes et épaisses, munies d'un en-tête. La lumière blanche et sourde, partout égale, complétait bien la

physionomie du local : serre et laboratoire. Les murs étaient sonores, répétaient jusqu'à la toux des officiers surveillans et jusqu'aux froissemens de papier que produisait sur la table le capitaine de vaisseau, présidant la commission d'examen, un grand homme sec, distingué, dont le nez en bec d'aigle se coiffait d'un binocle à monture d'écaille. Il se tenait debout devant son bureau drapé d'un tapis vert, sous l'arceau séparant les deux salles qui se remplissaient peu à peu.

On appelait maintenant : « Pierron..., du Pontcournai..., Privaz.., de Raimondis... Les trois premiers se trouvaient garnir la rangée de tables située devant celle de Jean. Chacun s'installait, déballait sa serviette, dévisageait son voisin et, s'il le connaissait déjà, échangeait des signes d'amitié avec lui. L'appel fini, les maîtres surveillans allaient fermer les lourdes portes quand, tout à coup, on vit « Postérité » se pencher au dehors et attendre quelques instans. Les candidats placés dans la travée de droite purent apercevoir, accourant du bout de l'allée qui mène au pavillon de Flore, un malheureux retardataire qui, littéralement, bondissait sur le sol par des enjambées gigantesques. Déjà le commandant avait ordonné de sa voix brève, impérieuse : « Eh bien! maître, fermez... fermez les portes, qu'attendez-vous ? » Mais le vieux « Postérité, » pitoyable, faisait la sourde oreille.

S'il fermait, il savait bien que le pauvre diable serait inexorablement exclu. D'un dernier bond, presque surhumain, celui-ci réussit enfin à atteindre le seuil de la salle et, tout trempé de sueur, alla s'asseoir à sa table demeurée vide. Son nom courut dans un murmure : « Glajeux... c'est Glajeux. » Mais le commandant rétablit le silence d'un ton sévère : « Si vous voulez entrer dans la marine, messieurs, il faut dès aujourd'hui vous habituer à la plus stricte exactitude. » Puis il redit : « Fermez les portes. » Et les lourdes portes se fermèrent avec un fracas répercuté par les échos des deux salles.

Les concurrens tressaillirent malgré eux : ils se sentaient séparés du monde extérieur, livrés à eux-mêmes, à eux seuls, pour une lutte grave. Le président de la Commission, après avoir fait constater que les cachets de deux grandes enveloppes étaient intacts, les fit sauter d'un coup d'ongle, puis il remit une feuille aux deux lieutenans de vaisseau qui attendaient ses ordres et qui commencèrent, chacun dans leur salle, la dictée des questions.

La première, la question de cours, était d'exposer la théorie de la fonction A^x, Jean s'en réjouit, car il la connaissait à fond. Il la traita donc soigneusement, sans s'occuper tout d'abord du problème, qui paraissait difficile, ni du calcul d'erreurs, qu'il réserva pour la fin. Il s'attacha à ne rien négliger, à ne rien oublier, à tout expliquer par le menu, car le pointilleux examinateur d'algèbre l'avait refusé l'année précédente pour avoir omis d'insister sur un détail de démonstration, qui paraissait à Jean devoir tomber sous le sens commun.

Le temps de sa rédaction lui sembla un éclair. Quand elle fut terminée, il constata avec satisfaction qu'il lui restait encore deux heures et demie pour le problème et le calcul d'erreurs. S'il les réussissait aussi, c'était pour lui l'admissibilité certaine, car, généralement doué pour la littérature, une bonne note pour la composition française du lendemain lui paraissait presque assurée. Dès lors, une note, même médiocre, de géométrie, serait balancée par son avance en algèbre. Il s'approcha donc, si l'on peut dire, du problème avec une angoisse mêlée d'espérance et de joie. Il le lut une première fois, essaya quelques calculs qui échouèrent, le relut une seconde fois en tremblant. L'angoisse l'emportait. Jean ne trouvait pas la « mise en équation. » Travailleur, zélé, consciencieux, il ne possédait pas cette ingéniosité, cette perspicacité, cet instinct mathématique qui fait surgir tout à coup, dans un trait de lumière, le rapport caché de deux lignes, imagine, d'après des analogies subtiles et rien moins qu'évidentes, la construction ou l'artifice nécessaires. En un mot, ce n'était qu'un bon élève. A bout de forces, il épongea son front moite, puis, machinalement et aussi pour se reposer un peu, il regarda autour de lui.

Privaz avait trouvé, évidemment et depuis longtemps, car sa plume courait avec rapidité et sans arrêt. Tom du Pontcournai, se tournant avec une moue, fit signe à Raimondis que lui aussi boudait devant l'obstacle. Quant à Pierron, il avait l'air d'écrire, ma parole ; et d'écrire non pas du cours, mais de longues lignes de calcul, un tableau de discussion. Pierron ? Était-ce Dieu possible ? L'un des derniers au classement de Pâques.

Alors Jean de Raimondis, compris dans les dix premiers de ce classement, se mit à songer avec amertume à une foule de choses : aux longues années d'études qui avaient consumé,

attristé, empoisonné sa jeunesse et qui échouaient là, devant ce triangle isocèle ; à sa mère, si bonne, si dévouée, si tendre, qui s'était soumise à l'internat pénible pour lui, plus dur encore pour elle, à cause de son ardent désir de le voir entrer dans cette marine, vers laquelle, paradoxe étrange, elle l'avait poussé, en vue de laquelle elle avait aidé ses premiers rêves, excité ses premières velléités jusqu'à faire naître en lui une passion invincible. Jean revoyait aussi le vieux et sévère logis où s'était écoulée son enfance, dont les aspects, dont les images, dont les souvenirs avaient contribué à imprimer dans son âme la curiosité du monde et le goût, la soif des aventures.

C'était une bien singulière demeure que ce Vivier, ainsi appelé du nom d'un ancien vaste vivier, aujourd'hui desséché.

Vital de Raimondis, conseiller et maître d'hôtel de René, Duc d'Anjou et de Lorraine, Comte de Provence, Roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, capitaine de ses galères, grand maître de son artillerie, jouissant de l'exclusif privilège de le fournir de « soye et de drap d'escarlatte, » s'étant fixé dans le Maine par son mariage avec Anne Prunier, fille de l'argentier de son seigneur, avait construit cette « maison forte » vers le milieu du xve siècle et l'avait fait, sur ses particulières indications, peindre et orner de figures qui lui rappelaient, au sein de la retraite, la diversité prodigieuse, merveilleuse du monde, et le cours de sa propre existence très mouvementée.

Une bretèche, formant galerie, continuant à angle droit le palier couvert qui, aux deux tiers de la hauteur, entaillait de ses baies profondes et surbaissées l'épais mur de la cour intérieure, surmontait une porte d'entrée ogivale, autrefois munie d'un pont-levis, et faisait communiquer le château et l'église par une sorte de couloir fortifié. Une autre petite porte très étroite, précédée de quelques degrés de pierre qui, jadis, devaient baigner dans l'eau du vivier, donnait accès dans la façade opposée à l'église. Avec deux fenêtres, à peine ornées d'un arc tréflé et défendues par d'énormes barreaux de fer, c'étaient là toutes les ouvertures percées comme à regret dans la base du solide bloc de maçonnerie. Mais, au premier étage, sitôt qu'on pénétrait dans la galerie, cette mine de rébarbative prison cessait. Quel émerveillement ! Tout l'art du quinzième, de cette captivante époque qui unit l'imagination la plus naïve,

la plus hardie, la fantaisie la plus folle, à l'observation si imprévue, si juste, si déconcertante, si minutieuse de la nature, s'y était donné libre cours, et pour représenter l'Univers. Aussi, malgré le jour avare qui passait, fort diminué, entre les arches massives et trapues donnant directement sur la cour, ne pouvait-on s'arracher les yeux de ces fresques, sitôt qu'on les y avait jetés, et, ne les eût-on vues qu'une seule fois, leur souvenir ne vous quittait plus. Jean de Raimondis s'était éveillé à la vie au milieu d'elles. On voyait là, en compagnie de légendes en caractères gothiques encore lisibles, Rhodes et ses moulins à vent, Chypre et ses troupeaux de cerfs, la grande Indie. Des Pygméens, montés sur des chèvres et combattant des grues, des dauphins, des singes ou marmotz, des éléphans, des griffons « qui fouissent l'or pour en construire leurs nids » étaient représentés, pour ainsi dire, au naturel. De place en place, des portraits de personnages se mêlaient à des peintures descriptives et didactiques : le Soudan d'Égypte, les rois de Nubie et de Libye, les Trois Mages, Cléopâtre et ses serpens, Glafer le Zamorin, le prêtre Jean, Bacchus couronné de pampres et Alexandre le Grand, les rois de Narsingue et de Calicut « qui adorent le dyable et conservent l'ymaige de ce démon en leur oratoire. » Tout cela s'encadrait dans un incroyable entrelacement de vignes, de rinceaux, d'animaux fantastiques, phénix, papegais, licornes, d'hommes sauvages, de nains montés sur des ours ou sur des buffles et jouant du cor. Et, de temps immémorial, on nommait cette galerie la « galerie aux épices. » La voûte présentait la forme d'une carène renversée. A la clef étaient sculptées les armes de Vital : « D'or à trois fasces d'azur et trois aigles de sable à deux têtes les ailes étendues, posés entre les deux dernières fasces de l'écu, » et celles, plus humbles quoique parlantes, de sa femme Anne : un prunier soutenu par deux griffons à la langue flamboyante, aux ongles crispés. Aux arrêts des nervures latérales étaient figurés, en culs-de-lampe, les emblèmes des navires de Vital : saint Denis, en souvenir de la carraque Notre-Dame Saint-Denis, saint Jacques et saint Thomas, patrons des voyageurs, une rose, en mémoire de la galère la Rose, une joyeuse commère pour rappeler la nave « Dondaine, » un aigle, une Sirène, sa dernière galère, celle sur laquelle, déjà très âgé et ayant enlevé une belle Aragonaise dont il était épris, Briande

d'Almada, il avait cinglé vers le Sud, vers Ormuz, vers le Calicuth mystérieux, pour ne jamais revenir.

Il laissait une postérité, son fils Jean, mari d'Olympe de Chourses, page de Marguerite d'Anjou, ensuite compagnon des corsaires fameux, Coëtanlem, Coulon, Étienne de Thiros, Georges le Grec. Malgré ses nombreuses campagnes et blessures, il mourut nonagénaire au Vivier, chevalier de l'Ordre du Roi, grand maître de l'artillerie de France, capitaine de cent hommes d'armes, maître visiteur des ports et sénéchaussées du Ponant. De lui jusqu'au Jean de Raimondis actuel, candidat à l'École navale, les siens formaient une lignée presque continue d'hommes d'armes, militaires ou marins. Et, en dépit des guerres terribles qui ruinaient la famille, nécessitant des équipemens perpétuels, des batailles qui fauchaient jusqu'à dix ou douze enfans d'une même génération, il en subsistait toujours, par une sorte de miracle, un ou deux qui faisaient souche et qui, somptueux ou misérables, mais le plus souvent misérables, avaient soutenu jusqu'à nos jours le vieux toit édifié au quinzième par Vital de Raimondis, vice-amiral de Provence et maître d'hôtel du roi René. Et cela aboutissait à Jean, dernier et unique rejeton de cette famille prodigue en serviteurs du pays, à Jean dont la plus chère ambition était de « servir, » lui aussi, mais qui, par le malheur des temps, se voyait arrêté, faute de connaître ou d'utiliser les propriétés intimes du triangle rectangle isocèle. Ce problème, il fallait cependant le vaincre, sans quoi une grosse chance échappait. Jean recommença à l'étudier, quoique maintenant sans espoir. A côté de lui, Raoul, son voisin, poussa un soupir de joie. Il venait de trouver la clef de l'énigme; regardant à sa précieuse petite montre, il put constater qu'il lui restait encore une heure et quart, le temps, bien juste, il est vrai, de terminer les calculs et la discussion. Et Jean l'envia sincèrement; la pauvre veuve allait être contente : lui, Jean, ce soir, qu'écrirait-il à sa mère? A ce moment, les officiers crièrent : « Vous avez encore une heure! » et leur voix fut répétée comme une sentence inexorable par tous les échos des deux salles. Jean éprouvait maintenant une grande fatigue cérébrale, corporelle aussi, avec l'impression qu'il était bien tard, que ses forces se révélaient à bout, et que, à présent, il ne trouverait plus. Bientôt, devant lui, Privaz se leva et, droit comme un I,

majestueux, s'en fut remettre sa copie sur le bureau du président, puis il sortit de la salle, superbe et satisfait, faisant crier le gravier du sol sous ses talons. Jean réprima l'envie furibonde qu'il ressentit de courir jusqu'au futur major pour le gifler. Plus sagement il songea à sa dernière ressource, au calcul d'erreurs. Mais comme le temps s'enfuyait vite! Successivement les officiers, puis après eux les maîtres, crièrent encore : « Une demi-heure, » et les échos des salles répétèrent de nouveau leurs voix. Jean écrivait, écrivait, — trop vite, il s'en rendait compte, pour ce calcul, qui réclamait plus d'attention et de minutie que de raisonnement, — mais ne sentait-il pas les minutes gagner en rapidité sa plume? Allons c'était fini; de toutes parts circulait l'ordre : « Ramassez les copies. »

— Monsieur, donnez-moi votre copie... l'heure est passée, voyons, insistait sans zèle le vieux « Postérité, » debout près de Jean, griffonnant encore, à la diable, les dernières lignes et le résultat.

Maintenant il fallait sortir, épuisé comme après une course à fond de train, la bouche pâteuse, la tête lourde, l'esprit mécontent. Pour un peu, Jean tomberait là.

Mais voici, venant à sa rencontre, un parent, un voisin du Vivier, le baron d'Orves. Comme d'habitude, il passait le mois de mai à Paris. Sachant l'examen de Jean, il s'était attardé quelques jours, avait déjà fait sortir son neveu la veille, et continuerait ainsi, jusqu'au départ des candidats, à jouer son rôle d'oncle éloigné, mais bienveillant, suppléant la famille absente. Jean marcha avec joie à sa rencontre.

Elle était plus peuplée que ce matin, la terrasse, plus ensoleillée aussi. Une lumière blanche s'épandait dans l'air lourd. Pendant la composition, il avait dû pleuvoir. Jean ne s'en était pas aperçu, mais la terre mouillée, la teinte plus sombre, plus verte des arbres ne laissait pas de doute. Quel éclat, une fois l'averse passée, sous le coup de jour! Paris semblait sortir de vapeurs poudrées d'or. Quel mouvement sur la place de la Concorde! Quel flot d'équipages dans l'avenue des Champs-Élysées, tout au bout de laquelle l'Arc de Triomphe, surgissant de nuages de buée, semblait l'ornement de quelque fantastique et soudaine apothéose! Paris s'éveillait, sortait, bourdonnait, commençait sa journée. Le professeur de province s'en allait,

confessant son grand fils. La veuve et le petit garçon pâle partaient aussi, toujours au bras l'un de l'autre. Comme ils semblaient heureux! La terrasse restait le domaine d'autres personnes plus élégantes à cette heure moins matinale.

Ce grand vieillard, blanc et maigre, avec des favoris en brosse, c'était le chef d'état-major de la Marine en personne, l'amiral Pierron.

Jean, qui ne l'avait jamais vu, le reconnaissait, tellement sa mâchoire avancée ressemblait à celle de son fils. Secouant sa tête au regard indéchiffrable et dur, il disait au Père Gesvres :

— Pas de chances, alors?

— Aucune, je le crains, répondait le religieux.

— Ah! — et il se promenait, sans mot dire, accompagné de sa progéniture, accablée de ce sévère silence. Chef d'état-major général, maître du sort de tous les officiers, rigide, inflexible pour lui-même et pour autrui, il voyait se fermer impitoyablement pour un des siens, d'après les règles qu'il avait en partie édictées, le seul état dont il fît cas. Et c'était la plus cruelle souffrance qui pût atteindre cette nature en apparence imperméable à la douleur.

Armand Pierron assurait tout à coup, au grand étonnement du Père Gesvres, avoir trouvé le problème. L'amiral exigeait des précisions et ils discutaient avec passion tous les trois.

Cependant le baron d'Orves, malgré la résistance de Jean, l'entraînait vers un groupe horriblement intimidant : « Allons! viens donc... il faut faire ton entrée dans le monde. »

Au centre de ce groupe se tenait Amédée Privaz, le futur major; près de lui un gros homme brun qui gesticulait, l'air important, le chapeau en arrière, la fleur à la boutonnière; puis Tom du Pontcournai qu'entouraient ses parens, sans doute : un monsieur distingué, décoré, la moustache blanche, la taille fine, les épaules un peu voûtées; une très belle femme, d'une élégance éclatante encore que de bon ton, d'une tournure royale, portant fièrement une tête splendide, dont la coiffure, une petite capote, un rien avec une aigrette, laissait voir d'éblouissans cheveux blonds avec d'admirables reflets; une petite fille, de douze ou treize ans peut-être, habillée plus juvénilement que son âge, dont la trop courte jupe de toile rose découvrait jusqu'au-dessus des genoux les longues et vigoureuses jambes nues, la sœur de Tom, évidemment. Comme elle lui ressemblait peu, malgré ses traits

encore indécis. Quelle figure réfléchie, un peu énigmatique, — déjà une figure de jeune fille, — se dessinait sous le grand chapeau en paille d'Italie, à coques de soie cerise et blanche, s'encadrait entre les longs cheveux dorés, plus foncés que ceux de la mère, répandus sur les épaules et sur le dos !

Jean de Raimondis se sentait attiré par cette étrange figure de petite femme, qui devait réfléchir profondément certes, fixait longuement hommes et objets, ne parlait guère, mais écoutait tout.

Le baron d'Orves le poussa dans le groupe, disant : « Je vous présente mon neveu, Jean de Raimondis, un campagnard comme moi et qui veut entrer dans la marine. »

— Encore un candidat ! s'exclama le gros homme brun, le baron Privaz, père d'Amédée. Ils sont innombrables cette année, ma parole !

— Que voulez-vous ? il en faut bien quelques-uns, repartit gaiement la marquise du Pontcournai. S'il n'y avait que de grosses bêtes comme mon fils, le vôtre n'aurait pas de mérite à entrer le premier ! Et elle tapota affectueusement l'épaule de Tom, dardant sur lui son fier regard qui, un instant, mais un instant très court, se fit presque tendre pour reprendre ensuite, presque immédiatement, toute sa dureté.

— Monsieur de Raimondis est content ? demanda par politesse le baron Privaz.

— Peuh ! fit Jean... guère. Le problème surtout était difficile.

— Difficile ! protesta Amédée Privaz, toisant d'un rapide coup d'œil ce concurrent assurément inférieur. — Difficile ! non, on ne peut pas le dire... La mise en équation un peu délicate peut-être... et encore... il n'y avait qu'à utiliser la puissance du point X par rapport aux cercles.

— Vous avez trouvé cela, vous ! s'écria Raimondis, transporté d'admiration.

— Naturellement, répondit le jeune Privaz. Et à sa froideur voulue se mêlait une forte nuance de dédain.

Tout le monde, dans le groupe, se tourna d'un même mouvement favorable vers ce garçon si fort, qui résolvait avec tant d'aisance les plus difficiles problèmes. Il semblait que le dieu des concours fût là, présent, incarné en lui.

La marquise du Pontcournai, d'habitude si réservée dans

les égards qu'elle accordait aux gens, et qui jugeait toutes les supériorités du haut de sa propre situation, ne put s'empêcher de considérer cet adolescent. Les termes dont il usait étaient de l'hébreu pour elle. N'importe. Ils constituaient le « Sésame, ouvre-toi, » sans lequel la grande porte donnant accès aux carrières du monde moderne ne s'ouvrait point. Et devant cette porte, elle stationnait, elle aussi, aux côtés de la pauvre veuve et de l'archaïque professeur de province, animée de la même ambition, seulement moins soutenue qu'eux par l'espoir.

Le baron Privaz, au contraire, était tout gonflé, tout glorieux de cette supériorité de son fils dans les voies contemporaines. Cette supériorité continuait, confirmait la sienne. Impuissant à contenir plus longtemps son orgueil, il éclata :

— Les mathématiques! la Science! ah! que c'est beau... Il faut se le dire : aujourd'hui, tout est là. Le monde entier n'est qu'une vaste usine. Le navire lui-même recèle en ses flancs plus d'inventions, plus de machines, que n'importe quelle agglomération industrielle! L'officier qui le commande, en somme, c'est un ingénieur qui dompte les élémens par sa science mécanique...

Il souffla, car il parlait haut, avec ostentation, avec force, comme tout ce qu'il faisait non sans une certaine séduction vulgaire contre laquelle on se défendait mal au premier abord. Tous les lieux communs ressassés prenaient en passant par sa bouche on ne savait quel air d'argumentation évidente et irrésistible. En l'écoutant, d'Orves se demandait comment cet homme-là n'était pas député.

On l'avait entendu de loin, car un cercle de parens et d'élèves, qui ne le connaissaient nullement, s'était formé à distance respectueuse, tandis qu'il pérorait. On murmurait son nom : « C'est Privaz, vous savez, le fameux baron Privaz... celui qui est si riche,... le père du futur major de cette année. »

Le baron raffolait de ces succès faciles, de cette popularité subite au milieu d'inconnus, et, quoique feignant seulement de parler à la marquise du Pontcournai qui l'écoutait d'un air enigmatique, il poursuivit sa harangue, à l'intention des assistans, dans le même style de réunion publique.

L'amiral Pierron et le Père Gesvres approchaient à petits pas. Le baron redoubla d'effets. Et, cependant, son fils Amédée expliquait de très haut au marquis du Pontcournai et à d'Orves

la mise en équation du problème. Ces messieurs n'y comprenaient goutte, mais ils écoutaient poliment, semblant prendre à cela quelque intérêt.

Les beaux discours de Privaz furent brusquement coupés par le président de la Commission qui dégringola lestement, comme un jeune homme, l'escalier de pierre dominé par le lion à tête frisée. Dans deux grandes enveloppes jaunes il emportait au ministère les compositions sous son bras. En passant auprès de l'amiral Pierron, il l'avait salué militairement. Celui-ci, honneur exceptionnel, lui avait tendu la main. Frôlant d'Orves et Pontcournai qu'il connaissait de longue date, le capitaine de vaisseau eut un clignement d'yeux, un haussement d'épaules dans la direction du financier : « Quel tas de blagues! » fit-il entre les dents, de façon cependant à être entendu par plusieurs personnes.

Privaz, qui fut de celles-là, lui jeta, accompagné d'un haut-le-corps, un regard foudroyant dont le marin eut l'air de s'amuser beaucoup dans sa barbe grise.

— Quel est cet officier? demanda Privaz à d'Orves d'un ton fort important.

— Le commandant de Saint-Gelais. On ne le voit guère à Paris. C'est un vrai loup de mer, toujours en campagne. Au mois d'octobre, il va commander l'École d'application.

Privaz se borna à soupirer : « Vieille marine... A fait son temps; » puis il fut obligé de se taire, car l'amiral Pierron approchait, causant toujours avec le Père Gesvres. Près du groupe, le chef d'état-major se sépara du religieux : « Résumons-nous, pas d'espoir, conclut-il.

— On ne sait jamais, concéda le Père Gesvres.

Et le grand homme maigre et dur s'en fut, en compagnie de son fils qu'il admonestait. Mais déjà le Père Gesvres abordait le groupe avec une incomparable aisance.

Saisissant par le bras le marquis, son vieux camarade de la rue des Postes, il s'écriait : « Eh bien! mon François, nous avions pris l'habitude de nous retrouver ici tous les ans!... Cette année, hélas! c'est la dernière... Tom est content?... Hum!... Enfin... » puis saluant la marquise, son chapeau à la main : « Madame, je vous présente mes plus respectueux hommages... mais maintenant l'examen de l'École navale est une vraie réunion de famille... à la bonne heure! ça donne du cœur

aux candidats... le père, la mère, la sœur... car je suis sûr que cette grande fille est à vous!

— Oh! grande fille! récrimina la marquise.

— Eh oui! grande fille déjà... il est vrai que les jupes courtes des filles font la jeunesse longue des mères.

Mme du Pontcournai rougit imperceptiblement sous l'épigramme et répliqua : « Je ne vous savais pas si familier avec le théâtre d'Alexandre Dumas, mon Révérend Père.

— Bah! vieux souvenir... nous y allions quand nous étions jeunes, votre mari et moi... voyez si ça remonte loin. Vous jouiez encore au cerceau dans ce temps-là. Car, près de vous, madame, nous sommes deux ancêtres.

Coquettement la marquise éclata de rire, et, se tournant vers le gros Privaz : « Deux ancêtres! le Père Gesvres veut se rattraper... pour un peu, maintenant, il me ramènerait à l'âge de ma fille May... Au fait, monsieur Privaz, vous ne connaissez pas le Père Gesvres... Je suis sûre que vous serez mutuellement enchantés de faire connaissance. Mon Père, voulez-vous me permettre de vous présenter le baron Privaz dont vous avez certainement entendu parler.

— Le Père Gesvres a certainement entendu parler de moi, de même que j'ai entendu parler de lui.

— Monsieur le baron, vous étiez à l'École des Mines lorsque j'appartenais moi-même comme élève à l'École Polytechnique. Nous sommes, vous le voyez, presque des camarades. — Et il tendit à Privaz une main largement ouverte; ces deux puissances se considérèrent un instant dans les yeux, comme pour sonder leur force. Le Jésuite parla le premier :

— Vous n'avez pas voulu nous confier ce grand garçon, dit-il, désignant Amédée. Je le regrette. Nous ne l'aurions pas empêché d'être reçu le premier.

Et posant la main sur l'épaule d'Amédée, un peu surpris de cette familiarité, mais qui ne se défendit pas autrement, car au fond il était flatté, le Père Gesvres lui demanda :

— Content de notre composition, ce matin?

— Assez, répondit Amédée, d'un ton qu'il ne put parvenir à rendre modeste.

— Mis le problème en équation?... Discuté? Trouvé le maximum et le minimum de la fonction?

— Oui. Ils étaient symétriques.

— Bon cela, fit le Père avec une moue. Et le cours. Plus difficile que ça n'en a l'air Ax. — Il s'adressa au baron Privaz : « Le cours, voilà ce qui sauve les miens. Avec moi, quelqu'un qui sait parfaitement son cours est sûr d'être reçu. »

Et, à la suite de cette affirmation péremptoire que le baron enregistra en s'inclinant, le Père Gesvres demanda brusquement, sans autre transition, à Privaz :

— Avez-vous d'autres enfans que ce brillant sujet, monsieur le baron ?

— Oui, un fils. Mais celui-là, c'est un cancre. Je crois, ma parole, que je serai obligé d'en faire un saint-cyrien.

Le marquis du Pontcournai, ancien capitaine de hussards, eut un soubresaut : « Diable! sévère pour les pauvres officiers, ce que vous dites là, cher monsieur.

— Ah! pardon, mille pardons, mon cher marquis, excusez-moi. J'ai le cœur sur la main, voyez-vous. Je parle comme je pense, aussi vite que je pense. Je dis tout ce que je pense. C'est absurde, j'en conviens. J'oubliais tout à fait que vous aussi vous avez porté l'uniforme... le brillant uniforme de la cavalerie, de notre héroïque cavalerie. Eh oui! Sedan, les braves gens... charges intrépides... Paris, concours hippiques, bottes vernies, flots de rubans, sourires des dames... pas moderne, voyez-vous tout cela, pas moderne... il faut avoir des loisirs pour risquer ainsi à tout propos de se casser la gueule, — passez moi cette vilaine expression, madame; elle dit bien ce qu'elle veut dire. Braves gens, les militaires, braves gens certes, mais gens d'un autre temps. Pas grand premier rôle dans le monde d'aujourd'hui... Passe-temps honnête, considéré, élégant, traditions, anciens souvenirs, gloire des batailles, dévouement à la patrie... peut avoir même son utilité à l'occasion... oh! je ne la conteste pas... mais enfin passe-temps pour ceux qui n'ont rien de mieux à faire... Ce que je dis là n'est-il pas la vérité pure... mon Père?... Madame?

— Ah! certes, monsieur Privaz, s'écria la marquise avec un enthousiasme qui aurait trompé le plus subtil confesseur. Que vous m'intéressez donc quand vous analysez votre époque!

— Fichue époque! jeta en manière de bourrade le baron d'Orves. Hélas! il faut bien la vivre puisqu'on y est né.

— N'est plus faite pour nous, mon cher, lui riposta en riant le marquis du Pontcournai.

Jean remarqua qu'il riait tout à fait comme Tom, avec la même bonté nonchalante. Prenant le Père Gesvres sous le bras, le marquis l'emmena à l'écart. Il lui parlait bas, par des petites phrases entrecoupées de bouffées de cigarette qu'il tirait en mâchonnant un long bout d'ambre, du coin de la lèvre, tout en causant. Mme du Pontcournai, Privaz et son fils Amédée, d'Orves continuèrent à échanger leurs vues sur les temps actuels. Et c'était assez amusant, car d'Orves ne manquait pas de riposte, ni la marquise d'esprit. Tom, sa sœur May, Jean de Raimondis formaient un petit groupe à part. Ils avaient l'air d'enfans, d'enfans bien élevés qui écouteraient la conversation des grandes personnes sans oser y prendre part. May du Pontcournai était courbée en deux. Appuyée d'une main sur son ombrelle, elle s'efforçait de l'autre d'enlever, à l'aide d'un petit mouchoir dentelé, les gouttes de boue qui, au passage d'un camion, juste quand elle descendait de voiture, avaient giclé sur ses chaussettes, sa courte robe et ses beaux mollets hâlés, dorés, un peu duvetés par l'air des diverses saisons. Jean aima ce souci, cette coquetterie de fillette irréprochablement tenue. La boue de Paris, qui n'en recevait les atteintes?

Les paroles du baron Privaz n'étaient-elles pas autant de blasphèmes? Il eût voulu pouvoir essuyer son souvenir comme la petite fille essuyait la boue qui l'avait salie. Quand elle eut terminé sa tâche, méticuleusement accomplie, May se releva et dit à Jean :

— Alors vous ne l'avez pas fait, vous non plus, monsieur, ce problème si difficile?

Raimondis, ne sachant si elle voulait compatir à son ennui ou s'en moquer, hésita à répondre. Alors, elle reprit très gracieusement : « C'est plus gentil pour Tom, vous savez... comme ça, il ne sera pas seul. Pauvre Tom! Je voudrais tant qu'il fût reçu, moi! C'est une si belle carrière, cette marine! »

Les derniers mots furent prononcés, par cette bouche d'enfant, avec une expression amusante de gravité, mais d'une façon si sincère que Jean en demeura touché. Cependant le père de May disait en se promenant avec le religieux :

— Et Tom?... franchement, que penses-tu de ses chances?

— Franchement, je te le répète, il n'en a pas.

— Cependant tu disais que sa composition ne te paraissait pas mauvaise.

— En effet, moins mauvaise que je ne prévoyais... il sera peut-être admissible... reçu, jamais. C'est mon devoir de professeur et d'ami de te prévenir et je te le dis, comme tu me le demandes, franchement.

M. du Pontcournai porta un instant la main à sa tête : « Sacrebleu ! fit-il. Que faire de ce garçon? » Et, s'appuyant au bras du Père Gesvres, confidentiellement, rapidement : « Pas de chance, vois-tu... entraîné par mon train de vie, nos obligations, nos charges... façade nécessaire... Mauvaises spéculations... eh! eh!... position difficile... il faut cependant bien que l'existence continue... ma petite May qui grandit, dans sept ou huit ans, il faudra lui trouver une dot... Comment faire? encore si Tom se débrouillait... pas bête, pourtant, hein ?...

— Non, pas bête, pas bête du tout, même... mais pas travailleur, pas fait pour les examens, vois-tu, pas fait pour moisir sur les livres... il y a des natures comme ça. Elles ont d'autres qualités. Tom est observateur, assez perspicace sous son apparence de bon terre-neuve, très sensé, énergique, loyal, actif physiquement... Tout cela compte dans la vie, mais pas dans l'examen, hélas! Tel qu'il est, tu devrais tâcher de le fourrer dans une entreprise, au loin, l'embarquer pour une Amérique quelconque.

— Ah! l'Amérique. Ce que je connais de gens qui s'y sont ruinés... ont mangé le peu qu'ils avaient emporté... Tu le sais aussi bien que moi, d'ailleurs.

— Qu'est-ce que ce baron Privaz que ta femme m'a présenté?

— Privaz, c'est le grand financier. Tu en as bien entendu parler?

— Vaguement. Mais, à le voir, il a l'air d'un olibrius. Comment connais-tu ça?

— Mon cher, comme tout le monde. Quand d'Orves était diplomate au Pérou, il a rencontré Privaz là-bas. C'est lui, je crois, qui me l'a présenté. Du reste, on le reçoit chez des gens très bien... Colossalement riche... pas de malpropreté flagrante, honnête même, dit-on... Un peu commun, cela va de soi; mais, à tout prendre, bon homme. Quand il dit des énormités, c'est sans le faire exprès.

— Il t'a prêté de l'argent?

— Oh! non. Je n'en suis pas là.

— Pourrait peut-être t'aider, tiens, trouver quelque chose pour Tom.

— J'y réfléchirai. Nous en recauserons.

Ils rejoignirent le groupe où stationnait depuis quelques instans une dame de haute mine, sévèrement voilée de crêpe, flanquée d'un grand fils aux jolis traits, mais pâlis et tirés comme après une nuit de fête.

La comtesse de Saint-Gelais disait à Mme du Pontcournai :

— Imaginez-vous, chère amie, que je suis dans un état fou. Le Père recteur vient de mettre Pierre à la porte... le matin même de la composition d'algèbre... Mon fils a fait sa composition dans l'état que vous pensez. Il avait des chances ; il n'en a plus aucune, si les Pères ne consentent pas à le reprendre... L'avenir de ce malheureux enfant est perdu, j'en ai peur, perdu par leur faute ! Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse !

Et des larmes qui n'étaient pas feintes coulaient sur son long et sévère visage de veuve.

— Comment, chère madame, à la porte, comme cela, sans raison ?...

— Sans raison raisonnable... ou plutôt si, mais d'abord, ma bonne amie, jurez-moi le secret le plus absolu. Les Pères m'avaient donné hier, comme à tout le monde, ce malheureux petit Pierre. Il avait dîné à la maison, très sagement. Et voilà qu'en revenant, — moi, vous comprenez, je ne peux pas, à mon âge, le reconduire dans ces quartiers impossibles, — je l'avais confié à mon bon Prudent, mon vieux maître d'hôtel. Tout à coup, au détour d'une rue, ce petit misérable s'esquive et...

— Et termine la soirée dans la plus joyeuse compagnie, s'écria la marquise du Pontcournai qui ne put retenir un franc éclat de rire. Et dévisageant Pierre d'un regard hardi : — Ça ne m'étonne pas. Il est joli garçon, savez-vous, votre fils.

— Édith ! vous me scandalisez. Non ! le pauvre enfant n'est allé qu'à l'Opéra. Il me l'a avoué ce matin en pleurant.

— Et vous n'êtes pas rassurée ? reprit, riant de plus belle, Édith du Pontcournai. Mais, ma pauvre amie, j'imaginais dix fois pis.

— Le pis, c'est qu'il est renvoyé... Toutes mes instances près du Père recteur ont été vaines. Et justement, cette année, le président de la Commission est Raymond de Saint-Gelais, le commandant, dont j'ai tant connu la pauvre mère, une vraie

sainte... Pierre aurait eu en lui un bien bon guide, un bien puissant protecteur. Mais les Pères sont inflexibles!... Tout est fini. Édith! Comprenez-vous qu'on fasse cela, à moi, la mère de toutes les œuvres, moi qu'ils viennent chercher pour tous les patronages, toutes les crèches, toutes les présidences, toutes les ventes de charité... à moi... Vraiment, c'est à douter de la justice de Dieu!

— Voyons, ma bonne amie, voyons, ne vous désolez pas. Avez-vous vu le Père Gesvres?

— J'ai vu le Père recteur... le Père Gesvres, je n'oserais pas...

— Bah! vous savez que je suis au mieux avec lui, moi. Nous sommes en veine de coquetterie l'un pour l'autre, et nous nous disons carrément notre fait.

Au Père Gesvres qui approchait :

— N'est-ce pas, mon Père?

— Ah! madame. Vous me dites carrément le mien. Quant à moi, bien que vieux camarade, je puis dire vieil ami de François, et professeur de Tom, je ne me permettrais pas semblable liberté.

— Avec ça. Vous vous en gênez. Eh bien! vous savez, moi, j'ai une grâce à vous demander. Et je suis sûre que vous allez me l'accorder là, tout de suite.

— Avant de la connaître?... Dieu veuille que je le puisse!... Quelle est cette grâce?... Mes pouvoirs sont, en l'espèce, je le crains, fort limités.

Tirant le Père Gesvres par sa manche à quelque distance du groupe, la marquise du Pontcournai lui débita à mi-voix : « Cette dame, vous la connaissez?... mais si, voyons... la comtesse de Saint-Gelais, la dame patronnesse de toutes les œuvres, l'ange, — l'ange noir, — l'ange tutélaire tout de même, des crèches, des patronages, des ventes de charité?

— Nos Pères la connaissent, sans doute.

— Ah! certes. Et ils ne se font pas faute de frapper à sa porte, vous pouvez m'en croire. En tout cas, vous connaissez son fils, votre élève.

— Pierre?... ce n'est pas un mauvais enfant... il a fait une petite escapade cette nuit... oui, je sais.

— Une frasque de collégien... tous les jeunes gens en font autant. Cela ne tire pas à conséquence... Votre Père recteur

vient cependant de mettre Pierre de Saint-Gelais à la porte, au risque de lui faire manquer son examen,... de lui briser son avenir.

Le Père Gesvres se borna à étendre le bras et à ouvrir la la main.

— Vous allez reprendre Pierre de Saint-Gelais. Promettez-le-moi?

— Madame, non seulement je ne puis vous le promettre, mais je vous réponds : Cela ne me regarde pas.

— Comment!

— Non, madame. Je suis un vieux professeur de mathématiques, habitué aux examens de l'École navale et dont les élèves obtiennent quelque succès, voilà tout. Mais en ce qui concerne la discipline, j'y suis soumis moi-même d'une façon absolue. Devant les décisions de mon Supérieur, je baisse la tête comme le plus humble des frères lingers.

— Vous plaisantez... tout le monde ici gravite autour de vous... jusqu'au chef d'état-major lui-même... vous faites le succès de votre maison... après cela, osez me soutenir que vous ne pouvez pas y faire la pluie et le beau temps. Ah! si Pierre de Saint-Gelais était un Amédée Privaz, vous le reprendriez, allez... et tout de suite.

— Madame, ce qui établit la supériorité de nos maisons sur d'autres établissemens aussi savans, honnêtes aussi certes, mais d'une correction moins rigide, c'est notre intransigeance absolue en tout ce qui concerne la conduite. J'ajoute : la confiance des familles nous justifie.

— Quoi! toutes les bonnes œuvres de la mère ne peuvent faire oublier, pardonner un enfantillage du fils... car enfin, mon Père, vous êtes trop intelligent pour ne pas voir là un enfantillage, une folie de gamin... et, près de cela, vous avez une vie, une vie entière consacrée aux pauvres et aux bonnes œuvres, à vos bonnes œuvres.

— Madame, toutes les bonnes œuvres de la mère ne sauraient donner au fils les mérites d'une bonne conduite ; — puis, dardant sur la marquise un regard pénétrant, qui la fit, malgré elle, tressaillir : « Eh! ce n'est pas une chose négligeable, la conduite! »

Puis, l'ayant profondément saluée, il s'en fut vers une bande d'élèves qui l'attendaient pour lui soumettre leurs compositions.

Mme du Pontcournai, sous le trait du prêtre, se redressa de toute sa taille, et de sa voix la plus stridente, la plus hautaine, elle lança au religieux qui s'éloignait : « Merci de ce bon conseil, mon révérend Père. »

Et elle retourna vers son mari, adressant de loin à la comtesse de Saint-Gelais un geste désolé et charmant.

— La voiture est là, François ? Partons, car j'ai juré aux Pères de ramener Tom exactement pour le thème anglais, à deux heures et demie. *May come.* Au revoir, messieurs.

Et les ayant salués, suivie de son mari, de son fils, de sa fille, elle monta en calèche avec l'allure d'une reine.

— L'adorable femme, dit Privaz à d'Orves.

— Croyez-vous qu'elle en a de la branche, hein ? Et lui, quel chic encore ?... le beau couple... les chevaux, le cocher, le valet de pied, tout cela est tenu !... il n'y a pas à dire : il y a encore des gens qui savent atteler, à Paris !

Privaz l'interrompit pour lui jeter, avec un gros rire et un regard scrutateur :

— Il n'a plus le sou, voilà le vrai.

— Comment le savez-vous ?

— Tout le monde le sait.

Et Jean de Raimondis regardait la calèche s'éloigner au trot de ses deux grands chevaux. Sur la banquette de devant, sous les dos impeccables des deux hommes en livrée, il voyait disparaître un grand chapeau à coques cerise et blanches encadrant une figure énigmatique, fine et grave, la figure d'une fillette qui avait dit : « C'est une si belle carrière, cette marine ! » et qui avait essuyé la boue de Paris projetée sur sa chair.

Cependant le baron Privaz tirait sa montre et s'écriait : « Bigre ! déjà onze heures ! Il faut que je passe à la Bourse avant midi... mais, mon cher d'Orves, je voudrais vous dire un mot... Sans indiscrétion, où allez-vous de ce pas ? »

— Moi, j'emmène mon neveu déjeuner... Nous allons faire un bon déjeuner, qu'en dis-tu, Jean ? Où veux-tu aller ?

Jean hésitait, ignorant tout de Paris.

— Moi, je te conseille le Café Anglais.

Privaz appuya chaudement : « A merveille, je vous accompagnerai à pied jusque-là et je vous abandonnerai ensuite pour courir un instant à la Bourse... Amédée, prends l'auto pour rentrer, tu me la renverras à la Bourse. » En 189., l'automobile

était une rareté, un exceptionnel objet de luxe, à Paris. Le baron financier confia à d'Orves : « Vous savez, je donne dans les nouveautés... les chevaux, j'en ai pour le coup d'œil, le public, la parade... l'auto, pour les affaires, et, je dois dire aussi, pour mon agrément... Crac, en vingt tours de roue ça vous brûle une distance : j'aime ça, moi... toujours à court de temps. Amédée, tu n'oublieras pas de me renvoyer la voiture.

— Tu ne veux pas la prendre pour aller à la Bourse ? Tu déposerais M. d'Orves et son neveu en passant.

— Nous n'aurions pas le temps de causer.

— Méfie-toi. Tu vas arriver trop tard. Tu sais que tu as des ordres importans à passer aujourd'hui.

— Bah ! je saurai m'arranger... je m'arrange toujours, parbleu ! — puis, tandis qu'Amédée s'éloignait, le gros baron s'extasia : — Regardez-moi ça... déjà prévoyant... il aura autant de tête que moi, plus peut-être... Sort d'une composition de mathématiques de trois heures et se souvient encore de mes affaires... C'est un type épatant, je vous dis, d'Orves, que mon fils, épatant. Vous verrez le chemin qu'il fera dans le monde. Ah ! monsieur de Raimondis, je vous envie le bonheur d'être peut-être le camarade d'un gaillard pareil.

D'Orves et son neveu échangèrent un regard amusé de tant de bonhomie naïve dans l'orgueil paternel. Privaz saisit le baron d'Orves sous le bras et, sortant des Tuileries, il lui demanda à brûle-pourpoint, sans se soucier de Jean :

— La marquise du Pontcournai, comment est-ce que ça marche avec San Felipe ?

D'Orves eut un haut-le-corps, lâcha le bras du gros homme et répondit :

— Mais je n'en sais fichtre rien, moi. Ils ne me prennent pas pour confident.

Privaz s'arrêta, eut son bon rire, et fixant d'Orves dans le blanc des yeux :

— Voyons, mon cher d'Orves, ne me la faites pas, à moi. Je suis un vieux camarade pour vous. Vous rappelez-vous nos parties, jadis, à Lima, quand vous étiez attaché à la Légation de France ? Vous ne crachiez pas sur moi dans ce temps-là. Vous disiez même que je vous intéressais. Ah ! est-ce vrai ?... Aujourd'hui, nous voilà à Paris, tous les deux... vous avez l'air de me tenir à distance... On dirait que je vous dégoûte !

— Mais non, mais non, protesta mollement d'Orves, seulement vous y allez un peu vite, voilà tout.

— Mon cher, comprenez bien... je ne m'en froisse nullement... c'est tout naturel... Vous, vous êtes un homme du passé, vous vivez dans votre vieux manoir, terré quelque part, je ne sais où, en province pendant dix mois de l'année... moi je suis un homme sans ancêtres, un homme des temps modernes, des temps nouveaux... que dis-je ? des temps futurs... Je conçois très bien qu'au premier abord, ma pensée vous répugne... vous trouvez qu'un gros lourdaud, un vilain rustre comme moi est impudent de prétendre à la plus délicieuse femme de Paris. Eh ! je ne suis pas un imbécile. Je sais et je sens tout cela aussi bien que vous.

— Quoi ! vous voudriez prendre la succession du prince de San Felipe avec Mme du Pontcournai. Mâtin ! vous n'y allez pas de main morte. Puisque vous savez tout, vous savez aussi sans doute qu'en dix ans, elle lui a coûté tout près de trois millions.

— Je le sais si bien que c'est la raison pour laquelle j'y songe. Je n'en suis pas à trois, à quatre, à cinq, même à six millions près. Pour me poser complètement à Paris, il n'y a plus que ça qui me manque, je vous l'avoue confidentiellement, puisque nous causons là, tous deux en vrais amis : Être d'un cercle convenable ou bien être l'amant d'une femme très chic, tout ce qu'il y a de mieux posée, un peu « ohé ! ohé ! » naturellement, mais du vrai « gratin, » contre laquelle il n'y aurait rien à dire. Voilà des jours et des nuits, des années, que je retourne ce problème dans ma tête et je ne parviens pas à trouver d'autres solutions que ces deux-là. Non, vraiment, je crois qu'il n'y en a pas d'autres.

D'Orves s'arrêta. Ils arrivaient en ce moment à la Madeleine. Il dévisagea Privaz une seconde de son œil fin, profond, aux nuances tristes. Puis, tout d'un coup, il éclata de rire.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Privaz.

— Ce que j'ai ? J'ai que votre psychologie amoureuse me ravit littéralement. Mais laissez-moi vous donner un conseil. Avec une autre, je vous dirais peut-être : Essayez. Avec Mme du Pontcournai, je vous dis : N'essayez même pas. Vous courriez à des déboires sans nombre... je ne parle pas des humiliations... Vous dépenseriez beaucoup d'argent, et, en fin de compte, vous n'auriez rien.

— Pourquoi?

— Pourquoi! mais... parce que... vous êtes trop intelligent pour ne pas le comprendre vous-même... elle est extrêmement difficile, extrêmement hautaine, Édith du Pontcournai.

— Pourtant, une fois San Felipe ruiné, il faudra bien...

— Il faudra bien qu'elle en prenne un autre; c'est entendu. Elle n'y manquera probablement pas. Mais c'est une femme, vous le savez, qui apporte au choix de ses relations des scrupules infinis. Elle redouble d'intransigeance quand il s'agit du choix de ses amans. Ça, c'est de la psychologie élémentaire. Si, dans la position où elle se trouve actuellement, la marquise du Pontcournai s'oubliait avec un homme comme vous, — je parle brutalement à mon tour, — sa situation dans le monde déclinerait. Et, vous pouvez m'en croire, elle y tient trop pour s'exposer à la perdre, fût-ce au prix de dix millions qui, vous le savez mieux que personne, ne remplaceraient pas cette situation.

— Mais si j'étais d'un grand cercle, ne croyez-vous pas que...

— Voyons, Privaz, en fait de cercle, vous tournez dans un cercle vicieux... il vous est aussi difficile, plus difficile même peut-être, d'entrer dans un cercle tant soit peu coté que de devenir l'amant de Mme du Pontcournai. Membre de l'un de ces cercles que vous enviez, votre situation serait faite, vous n'auriez plus besoin d'être l'amant de la belle Édith... ce serait pour vous une économie de temps, de fatigue, d'amour-propre, sans parler d'un nombre respectable de millions... car enfin, entre nous, ce n'est pas l'amour qui vous ferait marcher... de tout temps, vous avez dominé cette contingence.

— Ah! certes... du moins, à peu près... Et, s'il ne s'agissait que de ma situation, à moi, j'en ferais mon deuil; mais il y a mes enfans, leur avenir mondain...

Le fou rire reprit d'Orves et le secoua littéralement pendant une minute.

— Non, disait-il à Privaz, non, vous n'avez pas cessé de m'intéresser... père admirable!... amant sublime... Dites-moi : est-ce du Pérou que vous avez rapporté cette morale... à tout le moins tirée des Incas? Non, je ne regrette jamais les instans passés avec vous. — Montrant Jean : — Mais vous ouvrez à cet enfant de trop admirables horizons sur la vie et dont en conscience, devant sa famille et devant les bons Pères, je ne

saurais assumer la responsabilité... Puis, comme vos pareils, vous oubliez l'heure, fol amoureux,... et il est déjà onze heures vingt.

— Ah! sapristi... vous avez raison... mais, avant de nous séparer, un bon conseil?

— Oubliez Édith. Oubliez le monde. Il vous méprise. Méprisez-le. Vous avez tout le reste. Vous êtes l'arbitre des affaires, des industries du trafic. Vous possédez des mines, des chemins de fer, des compagnies de navigation, des banques, un peuple d'actionnaires, des journaux et jusqu'à des théâtres... Vraiment, c'est quelque chose... Si, à toute force, en plus de cela, vous voulez tuer le temps, tenez, faites de la politique... Tout à l'heure, en vous écoutant, savez-vous ce que je me disais : Comment diable, Privaz n'est-il pas député?

— Ah çà! d'Orves, ne dites donc pas de bêtises, vous aussi! Député! mais, si je l'avais voulu, je le serais depuis dix ans. Non, mon cher, je ne suis pas député, ni sénateur, mais j'ai des députés et des sénateurs à moi, à mon ordre... je les ai comme j'ai des commis. Ce qu'il me faut à présent, c'est quelque chose de plus que tout cela. C'est... c'est... comment dire?... une sorte de « droit de cité, » de consécration. C'est cela : il me manque la consécration, l'indiscutabilité, voilà le mot!

— Vous avez une œuvre qui vous l'apportera tôt ou tard.

— Une œuvre, à laquelle il manque le couronnement!

— Renoncez-y.

— Jamais. Ce serait la première fois que je renoncerais à une entreprise... Coquin de sort! je n'ai plus que le temps. Au revoir, cher d'Orves; adieu, jeune homme.

Et le gros baron s'élança sur le boulevard, dans la presse, cherchant une voiture automobile qui pourrait le mener encore à la Bourse en temps voulu. Mais, aux environs de 189., les voitures automobiles circulant dans Paris n'étaient pas nombreuses et un fiacre à chevaux n'eût pas été assez rapide pour Privaz. Il flaira une seconde dans toutes les directions, et son œil aigu finit par découvrir un magnifique landau automobile attendant à la porte d'un hôtel. Il bondit dedans. « Impossible, je suis pris! » hurlait, affolé, le conducteur. Sans s'émouvoir, le négrier lui mit deux louis dans la main et lui ordonna tranquillement : « A la Bourse. » L'auto démarra à toute vitesse au nez stupéfié d'un lourd Américain qui, s'apprêtant à monter, allu-

mait son cigare; bientôt le landau fut perdu dans les remous de la cohue.

— Voilà Paris, dit en manière de philosophie le baron d'Orves à son neveu Jean. Mais celui-ci restait abasourdi. Jusqu'ici, dans sa tête, les idées, les opinions, avaient procédé par stratifications lentes, solidement fondées. Depuis ce matin, que d'impressions multiples, complexes, étourdissantes l'avaient assailli! En sortant des prières ardentes de la messe, le livre enchanteur et troublant de Loti, puis la vision de la ville immense, si déconcertante par la variété, par l'opposition de ses spectacles, puis la fièvre, suivie d'accablement, de la composition, la sensation de supériorité, mêlée d'agacement, produite par un Amédée Privaz, les paroles de pourriture tombées avec une sorte de naïveté, d'inconscience, de la bouche du père, le haut baron financier, tout cela se heurtait dans le souvenir de Jean, dansait devant ses yeux comme une ronde infernale et, dominant tout cela, la figure encadrée d'or d'une petite fille, d'une petite fille attentive à effacer la boue sur sa chair exposée, et qui évoquait dans la mémoire de Raimondis une autre confuse image, ressortant de certain vieux vitrail du pays natal.

II

Le train allait sans hâte. Sa machine soufflait comme épuisée par un très pénible effort. Les haltes étaient fréquentes à de petites maisonnettes encloses de haies bien taillées, enguirlandées de rosiers épanouis. D'ordinaire, à chaque arrêt, le chef de gare ou les employés causaient avec des voyageurs de connaissance qui se montraient aux portières; la conversation finie, le convoi reprenait sa route empreinte de bonhomie familiale, de tranquillité. Depuis longtemps, il avait passé Le Mans. Il roulait à travers la campagne, humide de la fraîcheur de l'aube; il roulait entre La Flèche et Angers, en côtoyant le Loir indolent, sinueux, près duquel bruissaient des peupliers.

Dans des fermes, des animaux beuglaient, invisibles. Des écharpes roses se déployèrent bientôt dans le terne ciel gris du matin; déjà, c'était l'heure du réveil. Jean de Raimondis se souleva sur la banquette du wagon; il demeura cependant allongé. Éreinté, écœuré, il avait mal dormi. Des images

confuses passaient, repassaient dans sa tête sans qu'il pût démêler si elles appartenaient à la réalité ou ne relevaient que du songe. Somme toute, avec ses compositions indécises, il n'emportait point de Paris la certitude d'une admissibilité, mais au contraire une impression de malaise et de trouble. Des notions nouvelles, des attraits et des dégoûts assaillaient son esprit. Il avait trouvé un livre où les sensations qu'il désirait étaient exprimées. Les phrases de ce volume vibraient encore en lui, renforçant sa passion de la mer, en même temps que, par réaction, les souvenirs de l'examen s'opposaient dans la réalité aux élans de son rêve. Les Privaz l'avaient exaspéré : le fils, par ses certitudes écrasantes et sa supériorité étalée ; le père, par sa puissance quasi universelle, quasi irrésistible, son cynisme, l'inconscience de son néant moral, traversé pourtant des éclairs d'un singulier amour paternel. Il avait heurté Jean dans toutes les habitudes de respect et d'idéalisme qu'une enfance provinciale avait enracinées dans son âme. Le gros baron parlait de jeter des louis à Mme du Pontcournai comme il les avait jetés à l'automobile enlevée sous le nez de l'Américain. « Il les regagnera à la Bourse, et même au delà, » avait dit d'Orves. Jean se sentait plus près des Pontcournai, malgré la distance qu'il constatait encore entre eux et lui. La splendide femme fière, la délicieuse enfant, l'homme, charmant et fin, sourdement triste à la pensée d'une ruine inévitable, plus ou moins éloignée, l'attachaient non seulement parce qu'ils étaient les proches de Tom, son ami, mais parce que mille conceptions de la vie, de la société, du passé, du présent, mille liens enfin leur étaient communs, il le devinait... Et comme il différait d'eux, cependant! Au fond, ce que Jean emportait de Paris, c'était un sentiment de solitude et d'impuissance dans le monde moderne, un accablement qui le rendait triste, angoissé, sauvage.

Ah! comme il comprenait maintenant son oncle d'Orves, sa vie solitaire, hargneuse, retirée onze mois de l'année sur douze dans un logis charmant, tous les ans un peu plus ébranlé par les bourrasques d'hiver, mais chargé, mais hanté d'ineffables figures d'antan. Le voici justement qui se dressait sur l'ondulation fauve d'un coteau hérissé de vignes, ce Pin ouvragé et ravagé, charmant travail de la Renaissance et du XVIIIe, miné par les siècles. Non loin, c'était le vieux nid des Raimondis, le Vivier. Pourquoi Jean n'osait-il le regarder, celui-ci ? Pourquoi

éprouvait-il un serrement de cœur à l'approche de la gare, de cette gare de Princé où il faudrait descendre?

Une pensée dominait ses troubles, ses malaises, ses angoisses, ses souvenirs de cauchemars : il allait trouver sa mère malade. On le lui avait dit une fois les compositions finies, « pour ne pas le troubler, » et, depuis lors, un tourment sourd ne le quittait guère, une idée sur laquelle il craignait presque d'appuyer, tant elle lui faisait mal, une idée qui s'obstinait et posait tant de points d'interrogation douloureux. Était-ce grave? Comment était-ce survenu si vite? Dans la dernière lettre reçue d'elle, datant à peine de huit jours, elle parlait seulement d'un gros rhume. Alors, pourquoi l'avoir fait partir en hâte, lui, Jean, tandis que ses camarades regagnaient Jersey, avares des minutes, pour se préparer à la lutte suprême, décisive de l'examen oral? Pourquoi les Pères, sans s'expliquer davantage, avaient-ils pressé ce voyage, avaient-ils obligé presque leur élève, au moyen d'un congé de quelques jours, à courir embrasser sa mère?... Sa mère? Pour Jean de Raimondis, elle était presque tout au monde.

Mme de Raimondis était la fille du colonel d'Aubijoux. Très jeune, elle avait épousé, peu après la guerre, le comte de Raimondis qui, engagé volontaire au début de 1870 dans le régiment de hussards de son futur beau-père, avait, par une série d'actions d'éclat accomplies presque coup sur coup et par une grave blessure reçue à la cuisse, mérité et gagné les galons de sous-lieutenant à la fin de la campagne. Ce jeune homme était regardé comme le héros du régiment. L'enthousiaste jeune fille s'éprit du lieutenant; ils se marièrent, puis la blessure du mari, mal soignée dans les ambulances, s'aggrava, devint incurable, lui interdit l'usage du cheval. M. de Raimondis donna sa démission, et, leurs fortunes réunies étant convenables, mais modestes, Marthe d'Aubijoux et son époux durent se contenter d'habiter le Vivier toute l'année. Du héros, rien d'apparent ne subsista plus. Brave au feu très simplement, très naturellement, Octave de Raimondis se révéla dans l'ordinaire de la vie comme un excellent gentilhomme campagnard. Rien de moins; rien de plus. La journée entière il vivait dehors : la chasse occupait son automne et son hiver, une chasse solitaire, car il avait l'humeur timide, presque farouche. Durant la belle saison, les travaux de ses fermes, ceux de son domaine qu'il

exploitait directement, employaient son temps. Il n'avait point l'esprit inculte. Bon an mal an, il lisait bien, au coin du feu, cinq ou six livres, toujours les mêmes, généralement des mémoires ou des voyages. Il les savait presque par cœur; il les relisait néanmoins et son esprit en retirait toute la moelle, des vues profondes, inattendues, dont personne ne s'avisait. En général, il n'en faisait pas profiter autrui, sauf par accidens, par éclairs. Nonchalant d'apparence, il administrait bien sa fortune, ainsi que la commune dont il était maire depuis près de trente années. Dire qu'il était aimé de la population ne semblerait pas suffisant. La population l'adorait, le révérait, comme le représentant d'une chose qui était la sienne depuis plus de quatre siècles. Elle s'enorgueillissait des Raimondis, comme le Bourg s'enorgueillissait du Château. Octave de Raimondis, plié journellement à de petites besognes administratives ou l'esprit miné par des intérêts terre à terre, parlait peu parce qu'il craignait d'ennuyer les autres. Donc, taciturne, guère rasé, à moins d'un heureux hasard ou d'un jour de fête, boitillant, vêtu d'un veston de garde-chasse et chaussé de vieilles bottes molles en cuir fauve, il ne rappelait plus en rien le brillant lieutenant de hussards qui, vers 1872, avait séduit la charmante Marthe d'Aubijoux.

Rapidement, les illusions de celle-ci s'en étaient allées une à une; puis, bientôt, il ne resta plus devant elle que la tâche journalière et ingrate de la vie à accomplir courageusement. Ce qu'elle fit. Femme résignée, femme modèle, elle avait refréné ses désirs élégans, ses goûts affinés, les souvenirs de sa jeunesse joyeuse, dépensée dans l'entrain des garnisons. Son père et sa mère moururent. Un seul enfant, un fils, lui naquit. Une amitié très sûre, très dévouée, celle de son cousin d'Orves, l'aida, et, très charitable, lisant beaucoup, s'occupant de son intérieur, de ses pauvres, et par-dessus tout de son fils, elle avait vécu contrainte, assez isolée, pas très malheureuse peut-être. Son grand bonheur, c'était son fils. Elle l'avait nourri, élevé, formé autant que possible à son image. D'elle sans doute il tenait cette âme chevaleresque et ardente, volontiers, trop volontiers inclinée à l'irréel, au rêve, mais aussi cette volonté dominée par l'instinct de la raison, du devoir, cette faculté de s'assujettir sans révolte aux nécessités de l'existence.

C'était Marthe qui avait insufflé à Jean la vocation maritime. Prenant en horreur sa propre vie de recluse, elle avait projeté dans l'âme de son fils le désir des aventures et la curiosité des mondes nouveaux. Ensemble, ils avaient parcouru souvent la galerie où le xve siècle merveilleux et naïf, hanté par les premières découvertes et les premiers grands voyages d'outre-mer, avait tenté la représentation d'un fantastique univers. Ensemble, ils avaient, tant bien que mal, déchiffré dans les archives tout ce qui se rapportait à Vital, à son fils Jean et à un autre personnage marquant de la famille, Julien de Raimondis surnommé « le Magnifique » à cause de son faste et de ses largesses. Capitaine des vaisseaux du Roi, commandant l'*Alcide*, il avait réussi à sauver un galion du désastre de Vigo. Présenté à Louis XIV, nommé par lui chef d'escadre, gratifié par Philippe V d'un tiers des richesses du galion qu'il avait sauvé, il restaura le Vivier, le meubla avec splendeur, en jouit et mourut des suites d'une blessure qu'il reçut quelque quarante ans plus tard devant Toulon.

Les longues et pénibles années d'études avaient moins développé, avaient moins formé l'intelligence et le sentiment de Jean que les conversations de sa mère. Il lui avait pourtant fallu s'en séparer, et cette première séparation n'était rien auprès de celle qui allait suivre. Mais Marthe de Raimondis, si heureuse à la pensée que son fils réaliserait ses propres aspirations à elle, contenues et refoulées, s'imaginait qu'alors, par des lettres, elle partagerait, jour par jour, escale par escale, l'existence du marin. Puis tout lui semblait préférable à la vie où elle avait vu son mari s'enlizer et où elle-même s'était usée peu à peu.

Aussi, avec l'héroïsme habituel, non apparent des femmes, se taisant sur le chagrin presque constant de l'absence, Marthe encourageait-elle son fils de toute son âme dans la lutte contre le programme · à toute force, il fallait qu'il en sortît victorieux.

Il allait lui raconter ses compositions dans le détail ; il aurait voulu pouvoir lui annoncer le triomphe certain. Hélas !... Elle saurait le remonter sans doute, lui faire voir le bon côté des choses. Et la pensée d'être consolé par elle abolissait chez Jean tout autre souvenir.

Mais elle était malade : que pouvait-elle avoir ? A la gare,

aucune voiture n'attendait. Sans doute le cocher avait préféré demeurer de l'autre côté de l'eau. Jean résolut d'aller à pied jusqu'au bac, car il n'y avait point de pont en cet endroit. On traversait le Loir à l'ancienne manière, en bac. Sa valise à la main, Jean chemina donc dans le matin gris et moite, plein de bouffées odorantes, respirant l'air d'Anjou, qui semble si lourd à ceux qui viennent de Paris ou de la mer. Au bord de la rivière une fraîcheur vive le frappa et lui fit plaisir. L'appontement de bois résonna sous ses souliers humides d'avoir marché dans l'herbe. Utilisant ses mains comme porte-voix, le jeune homme, retrouvant une habitude d'enfance, poussa à pleine poitrine l'appel obligé : « Au port ! » Rien ne bougea de suite dans les maisons, sur la rive opposée. Une seconde, une troisième fois, l'impatient répéta : « Au port ! » de toute la vigueur de sa gorge. Alors seulement des volets claquèrent. Une vieille femme en camisole apparut à la fenêtre d'un moulin ; peu après, une chaîne grinça et une lourde barque en bois coupa en dérivant la route liquide d'acier poli où les nuages roses de l'aurore se reflétaient en scintillemens mille fois répétés. Mais Jean avait beau scruter du regard l'autre rive, il ne voyait pas de voiture : cela lui paraissait insolite, commençait à l'inquiéter. Sa dépêche partie la veille avait dû arriver le soir. Ainsi, comment expliquer cet oubli ?... A mesure qu'il réfléchissait, son trouble augmentait, car il savait bien que toujours c'était sa mère qui donnait les ordres, son père s'occupant uniquement des terres et des affaires du village. Pour que la voiture fût absente, il fallait donc que sa mère n'eût pas donné d'ordres, elle si attentive à tout ce qui le concernait ? Il fallait donc qu'elle fût bien malade ?... Le bac aborda la berge et la passeuse, rude veuve aux cheveux gris, à qui les épreuves, le dur métier avaient fabriqué une âme aussi rugueuse que la paume de ses mains, s'écria : « C'est vous, monsieur Jean ! Allons, vous arriverez core à temps. » Elle avait dit « core » pour encore, mais la phrase, dans son laconisme effrayant, ne laissait pas de doutes. Jean tomba assis, accablé, sur le banc du bateau. La passeuse, pourtant si avare de paroles dans l'habitude de la vie, comprit qu'elle avait trop parlé, et, reprenant son mutisme rogue, refusa de dire un mot de plus : embarras plutôt qu'insensibilité, car Jean remarqua qu'elle appuyait très fort sur les avirons pour qu'il fût rendu plus vite à l'autre rive. D'un œil voilé de larmes, dilaté

par l'angoisse, l'adolescent interrogeait en vain la masse du Vivier qui se détachait maintenant fort distincte, en haut de la côte, près du Bourg. Sorte de trapèze irrégulier, couché en biais sur la colline, le vieux logis de Vital de Raimondis présentait à l'arrivant sa grande base et sa vue en profondeur. Sur le côté fermé par l'église, des éclairs multicolores s'allumaient au soleil levant. C'étaient les vitraux, d'uniques vitraux du quinzième que Jean connaissait bien et qui représentaient la merveilleuse prédication de saint Vital parmi les courtisanes d'Alexandrie.

L'*Angelus* sonna ; ses ondes se répercutèrent allégrement, distinctement sur l'eau. Qu'il eût fait bon vivre ces minutes éclatantes du retour sans l'affreuse pensée qui les corrompait! Qu'avait la mère de Jean ? Sa poitrine n'avait jamais été forte ?... Le cœur, peut-être ? Mais quel coup avait déterminé ce subit accès ? Il retournait ces questions dans sa tête en gravissant au pas de course, la sueur au front, la rude montée au bas de laquelle commençaient les premières maisons du Bourg, du vieux « bourg pourri » des Raimondis, comme l'appelait parfois en plaisantant le baron d'Orves. Certaines maisons de ce Bourg étaient presque aussi anciennes que le château. La plupart avaient un étage et de beaux escaliers de pierre tournant en colimaçon ; quelques-unes possédaient des tourelles en encorbellement, à la base desquelles grimaçait un grotesque ; plusieurs s'ornaient de hautes fenêtres à meneaux. On devinait que toute une population de petits gentilshommes, de bourgeois aisés, de religieux, de gens de justice, de riches marchands avait élu un gîte là, jadis ; à la Révolution, presque tous s'en étaient allés et de plus pauvres les avaient remplacés dans des demeures trop grandes, trop coûteuses d'entretien et dont plusieurs parties restaient aujourd'hui délabrées.

Leurs tuffeaux étaient devenus jaunes comme de l'ambre; des rosiers aux fleurs ouvertes grimpaient dans leurs crevasses. Tout cela sentait bon, semblait sourire à Jean pour lui souhaiter la bienvenue. Il passa devant les piliers monumentaux du jardin entre lesquels le mur d'enceinte avail été démoli sous Raimondis le Magnifique. A la grille en fer ouvragé, arrachée pendant la Terreur, se trouvait substitué un portail de bois à claire-voie et à barreaux, à travers lequel Jean aperçut une vieille servante, Fanchette. Il l'appela, mais elle

ne répondit point et s'enfuit en pleurant. De plus en plus inquiet, il se hâta encore. Sous la bretèche du porche fortifié, où des charrettes de foin, en entrant, avaient accroché des brindilles odorantes, Jean croisa son père qui sortait. M. de Raimondis serra mollement la main de son fils, signe d'une émotion extrême. Il dit seulement : « Ah! te voilà... Ça va mal... ça va mal. » Et il cracha de côté pour détourner son petit œil, d'habitude vif et sec, où semblait, ce jour-ci, perler une larme. Jean n'eut pas le temps de l'interroger davantage, car déjà son père s'éloignait, tirant coup sur coup des bouffées de sa pipe, regardant de légers nuages glisser dans le ciel clair et à cause desquels il faudrait presser la rentrée des foins. Jean souffrit peut-être de son attitude, — il avait senti confusément d'autres impressions analogues au cours de son enfance; — mais une pensée, qui dominait toutes les autres, l'animait : revoir sa mère. Il franchit la singulière petite cour intérieure, l'ancien vivier desséché au XVIIe siècle et dont la dépression se creusait encore entre l'église et le château. Le « Magnifique » avait supprimé ce miroir d'eau où se reflétaient les fortes assises de la maison et les incomparables vitraux de l'église figurant le moine Vital au milieu des pécheresses. Le chef d'escadre n'avait épargné que la fontaine médiane où saint Vital bénissait des Sirènes. Jean s'engagea sous une voûte à caissons sculptés qui menait à la galerie du premier étage. Il longea un couloir pavé de curieuses briques émaillées, historiées d'aigles, de V et d'R entrelacés, heurta une porte qu'il connaissait bien. Un faible : « Entrez » lui répondit.

Une chambre vaste, pas très haute, s'étendait sous un plafond à poutres apparentes; deux grandes fenêtres aux nobles lignes, percées dans la façade, donnaient sur la vallée; la rayonnante clarté du matin inondait la pièce. Dans cette clarté, près d'une fenêtre, en pleine lumière, Jean aperçut sur un lit peu élevé un cher visage, effroyablement transformé. Une voix dit : « Jean... mon petit Jean... Comme je suis heureuse!... je n'espérais plus te revoir. » Il s'assit près de la malade, et ils restèrent là quelques instans à se regarder en silence, les yeux dans les yeux, comme avant un long exode... Jean, à mesure qu'il contemplait sa mère davantage, restait stupéfait par l'expression égarée des yeux, la bouffissure des traits, la gêne de la respiration, le teint presque violet. Il chercha à s'informer,

mais elle ne voulut rien dire avant qu'il n'eût raconté son examen. Avait-il réussi ? Était-il content ?

Ignorante en ces matières comme toutes les femmes et comme beaucoup d'hommes, elle n'imaginait pas combien il est difficile au candidat moderne de posséder une certitude. La mémoire elle-même se révèle en défaut quand il s'agit de retourner aux heures enfiévrées, aux heures de délire des compositions. Telle faute qui paraît grave au candidat, et même à son professeur, n'est pas appréciée de la sorte par l'examinateur. Au contraire, tel raisonnement est omis et l'on croit pourtant ne pas l'avoir oublié. Enfin, les raisonnemens étant à juste titre plus prisés que les résultats, il s'ensuit de ces diverses causes qu'il est pour ainsi dire impossible au candidat, — à moins qu'il ne possède l'assurance et la supériorité d'un Amédée Privaz, — de se prononcer d'une façon absolue sur la composition qu'il vient de rédiger. Jean peinait à expliquer ce mécanisme si complexe à Mme de Raimondis. Ah! comme il eût voulu pouvoir lui affirmer sans réserve le succès, afin que la pauvre figure bouffie s'illuminât encore une fois, ainsi qu'elle s'était éclairée à son entrée dans la chambre. Mais enfin, qu'avait-elle?

Elle fit signe que cela n'importait guère : peu de chose. Son joli sourire plissa encore sa lèvre, et son charmant visage rayonna de grâce détachée, déjà envahi par l'ombre de la mort. Ce qu'elle avait? Rien, mon Dieu. Cela avait commencé une dizaine de jours auparavant, quand Jean partait pour ses examens, une grippe attrapée au début de juin, subitement froid après des journées très chaudes, de vraies journées d'été. Eux aussi avaient dû jouir d'un beau temps à Jersey ? Peut-être, Jean ne se rappelait pas, tant on travaillait à ce moment-là. Les compositions succédaient aux compositions. Les récréations étaient employées à repasser des formules. Beau temps? Oui, Jean croyait qn'il avait dû faire beau. Mais il pressa sa mère de parler d'elle, ce qu'elle eût volontiers évité.

Eh bien! voilà : cette grippe, à laquelle personne d'abord n'avait prêté attention, s'était aggravée, avait causé une forte fièvre, beaucoup de température. La gêne respiratoire, — sa mère, Jean le savait, n'avait jamais été très forte dn côté du cœur, — devenait insupportable.

Voisnon, mandé en hâte, avait parlé de pneumonie double.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand'chose à faire, ajouta très

naturellement Marthe de Raimondis,... J'ai fait prier l'abbé Mineau de venir tout à l'heure... Maintenant que tu es là, que je te revois, je suis heureuse, et, si je pouvais penser que tu serais reçu, je mourrais contente... Il faut bien mourir un jour, vois-tu, mon pauvre enfant... maintenant, tu n'as plus besoin de moi.

Jean demeurait au pied du lit, consterné, écrasé, atterré.

Au bord de la tombe, sa mère pensa encore à le soutenir, à le distraire, à l'égayer. Ses compositions ne se trouveraient-elles pas meilleures qu'il ne pensait? Le Père Gesvres n'avait-il pas coutume d'affirmer que seuls les médiocres, ceux qui n'avaient pas conscience de la perfection, se sentaient satisfaits? Et puis Jean avait vu Paris. Comme il y avait longtemps qu'elle-même n'avait pu s'y rendre! C'était si amusant, si intéressant, si joli, ce Paris! Elle voulait que Jean lui racontât tout, et Jean racontait les diverses scènes qui s'étaient déroulées sur la terrasse de l'Orangerie, à ses yeux, les gens, les choses, la veuve et le petit garçon, le professeur de province et son grand fils, l'amiral Pierron, les Privaz, les Pontcournai et leur superbe attelage.

— Pontcournai... Pontcournai... attends... j'en ai connu un, moi, qui était capitaine dans le régiment de papa... — elle dit papa tout à fait comme une petite fille. — C'était un homme charmant. J'ai souvent dansé avec lui après la guerre. Ton père doit bien se rappeler cela, lui aussi. Tu pourras lui en parler.

— Oui... et ces Pontcournai ont la plus jolie enfant qu'on puisse imaginer... May du Pontcournai, la sœur de Tom.

— Ressemble-t-elle au père?

— Oui et non. Ce n'est pas frappant. Elle a de beaux cheveux blonds comme sa mère, qui est si belle... Non, elle ressemble... tenez, maman, pour vous faire une idée, elle ressemble, vous savez, dans les vitraux, elle ressemble à Bethsabée.

Mme de Raimondis sourit. L'un des vitraux du chœur représentait en effet, dans l'église du Vivier, parmi d'autres scènes de l'Ancien Testament, le roi David et Bethsabée. Le malicieux artiste du quinzième avait figuré le saint roi assis dans une tribune, l'air paternel et grivois tout ensemble, entouré de ses prud'hommes et de ses pages, contemplant Bethsabée qui se lavait dans une petite cour enclose. Bethsabée se présentait en-

tièrement nue, mais de cette nudité particulière à l'art du Moyen âge où les formes semblent insexuées, nudité en partie voilée d'ailleurs par d'éblouissans cheveux d'or qui tombaient jusqu'aux hanches. Une servante tendait un peigne à Bethsabée debout dans une fontaine ; une autre servante lui offrait un miroir. Dans le coin du vitrail, on apercevait Urie, mari de Bethsabée, percé d'une flèche sous les murailles de Rabba.

Mme de Raimondis sourit, car souvent elle avait plaisanté, avec d'Orves, ce sujet tiré de la Bible et au premier abord peu édifiant; mais elle ne pensait pas que Jean l'eût remarqué. Comme les enfans grandissent vite!

Maintenant Marthe, ravie, écoutait Jean lui parler des bontés de Paul d'Orves. « Le bon ami, soupira-t-elle... Pense-t-il revenir bientôt? »

Comme d'habitude. Pas avant huit jours; peut-être quinze, selon qu'il s'amusera à Paris. Certainement, s'il la savait malade, il reviendrait. Jean pourrait lui écrire.

— C'est cela, tu lui écriras... Je suis bien faible, je ne sais pas si j'irai jusqu'à son retour, et n'oublie pas de le remercier de ma part des bontés qu'il a eues pour toi... oh! oui, je lui suis très reconnaissante. C'est un bien bon ami, celui-là.

Jean crut qu'un léger voile de larmes obscurcissait à ce moment le regard fiévreux de la malade. Elle demanda soudain :

— As-tu vu ton père?

— Je l'ai rencontré sous le porche. Il avait l'air tout drôle et tout soucieux.

— Pauvre homme, reprit-elle, je le crois : la rentrée de ses foins...

— Dis-moi, Jean, quand sauras-tu si tu es admissible?

— Guère avant quinze jours...

— Hélas! je n'irai pas jusque-là... Que la volonté de Dieu soit faite et qu'Il te protège, mon cher, cher enfant!

A ce moment les servantes, Agathe, la femme de chambre, Perpétue, la cuisinière, la vieille Fanchette et sa nièce Ernestine, entrèrent dans la chambre portant des brassées de fleurs.

— Monsieur le curé va apporter le bon Dieu... confia Agathe à Jean, — et elle préparait sur une table une nappe blanche, un vase rempli d'eau, des candélabres dont elle allumait les bougies. Au bout du couloir qui conduisait directement de la chambre à

la tribune de l'église, on entendit bientôt les tintemens répétés d'une sonnette et le bruit des gros souliers ferrés d'un enfant de chœur.

— Faut tout de même aller quérir Monsieur, dit Perpétue.

— On se passera ben de lui, répondit Agathe.

— Je crois qu'il est parti jusque dans le pré de Morteseaux, ajouta la petite Ernestine. — Sur quoi, l'abbé Mineau entra, portant, entre ses mains élevées, une chose précieuse enfermée dans les plis de son étole en soie violette. D'abord, il bénit la chambre, appelant la paix du Seigneur sur cette maison. Puis l'humble vieux prêtre, ayant entendu la confession de Mme de Raimondis, commença d'une voix recueillie les admirables prières de l'Extrême-Onction. Le modeste vieillard sembla, en cet instant, à Jean, grandir de dix coudées. Auguste gardien, il ouvrait à l'âme prisonnière et souffrante les portes de la demeure éternelle.

— *Introeat domum hanc sub nostræ humilitatis ingressu, æterna felicitas, divina prosperitas, serena lætitia, caritas fructuosa, sanitas sempiterna : effugiat ex hoc loco accessus dæmonum. Adsint Angeli pacis!* Marthe tressaillit, entendant adjurer les Anges de la Paix de veiller à ses côtés.

— *Domum hanc deserat omnis maligna discordia.*

Et les onctions symboliques commencèrent.

— *Extinguetur in te omnis virtus diaboli... Oratio fidei salvabit infirmum.*

Agathe, Perpétue, Fanchette et la petite Ernestine scandaient les sept psaumes de la Pénitence, tandis que l'appel du ministre de Dieu évoquait le cortège des Anges, des Archanges, des Patriarches et des Prophètes, des Apôtres et des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges. On était tenté de croire que cette procession glorieuse se formait dans la chambre même pour venir prendre et conduire au céleste seuil la moribonde dont le visage se pacifiait peu à peu, s'illuminait enfin dans le jour d'or de la clarté de juin, comme gagné par une aube inconnue.

Les lèvres de Mme de Raimondis s'ouvrirent pour recevoir l'hostie, puis, de nouveau, sa tête revint sur l'oreiller. Son regard était fixé droit devant elle, très pur et définitivement paisible. Ainsi étendue, les mains jointes, les yeux ouverts, remplis d'espérance et de sérénité, elle rappelait à Jean les étonnantes statues d'expression transfigurée, joyeuse,

ardente, que le grand XIIIe siècle sculpta sur les tombeaux.

L'abbé Mineau, les femmes s'en furent. Jean, ne voulant point fatiguer, ni troubler sa mère, se releva et s'en fut aussi. Il n'eut pas plutôt fermé la porte qu'il se heurta au docteur Voisnon, vieil ami de la famille, bourru, mais plein de cœur. Son œil perçant reconnut Jean sans peine dans la demi-obscurité du couloir. Il lui prit les deux mains :

— Vous voilà... tant mieux ! — puis, secouant la tête avec un air navré : Pas de chance... pas de chance... mauvaise grippe attrapée il y a une huitaine, la fièvre... pneumonie se déclare... hier le second poumon se prend... et le pauvre cœur toujours pas brillant. Ah ! j'ai bien peur... enfin, rien n'est perdu !

Ayant déposé sa custode dans le tabernacle, l'abbé Mineau revint vers Jean pour lui dire bonjour. Il semblait marcher dans du velours tant ses pas s'entendaient peu sur le dallage. Lui aussi prit les deux mains de Jean :

— Bonjour, monsieur Jean, bonjour... il faut bénir Dieu de vous avoir permis d'arriver à temps... La pauvre dame eût été si triste de partir sans avoir pu vous revoir, causer avec vous... car, en vérité, monsieur Jean, — et sa vieille voix trembla, — je puis bien vous confier cela : vous êtes toute sa vie, vous... vous le savez, du reste... et j'ai été bien content, moi aussi, que vous assistiez à la touchante cérémonie de tout à l'heure, dont j'ai lieu d'espérer...

Il s'interrompit, car le docteur Voisnon venait de lui saisir le bras, subitement, violemment, et le serrait dans sa main de fer :

— Quelle cérémonie ?... Quoi !... vous avez...

— Oui, monsieur, administré Mme de Raimondis sur son désir, balbutia le curé, faisant effort sur sa timidité effarouchée.

— Imbécile !

— Monsieur Voisnon !... puis d'un ton conciliant : « Vraiment, mon bon monsieur, vous exagérez... Vous exagérez toutes les choses à plaisir. » S'adressant à Jean : « Quel homme, ce docteur ! Il n'a pas changé, hein ? monsieur Jean. Tel vous l'avez laissé, tel vous le retrouvez. Et quand son tour viendra, lui aussi, il me fera appeler, soyez-en sûr.

— Tenez, venez donc déjeuner à la cure. Je vais vous régaler d'une omelette aux morilles dont vous me direz des nouvelles...

— C'est cela, jeta Voisnon à Jean, il veut m'empoisonner...

pour être plus sûr de m'administrer ses sacremens. Ah ! là là. Écoutez, j'accepte... et, s'il se produisait une aggravation dans l'état de Madame, je ne serais pas loin pour accourir... mais voici M. de Raimondis qui rentre.

En effet, le vieux gentilhomme, les épaules courbées sous une préoccupation écrasante, dévalait rapidement la pente, tapissée d'herbe sèche, de l'ancien vivier. Il arrivait de la prairie de Morteseaux, s'y était agité, gourmandant les faneurs plus que de coutume, puis, n'y tenant plus, dévoré par son souci, il revenait. Ses traits étaient mouillés de sueur et des brins de foin restaient, sous son chapeau de feutre, mêlés à ses cheveux grisonnans. M. de Raimondis serra la main du docteur. Jean remarqua que son regard, tout à l'heure vif et fiévreux, demeurait abattu. Octave de Raimondis interrogea :

— Eh bien ?

— Ça ne va pas pis, répondit Voisnon.

— Cela va-t-il mieux ?

Voisnon le prit par le bras et l'emmenant à l'écart :

— Oh ! mon cher monsieur de Raimondis, que je n'ai guère d'espoir à vous donner !

Le petit homme sec et boitillant n'eut pas un tressaillement, ne donna pas un signe d'émotion en entendant tomber cet arrêt. Son visage sombre exprima une seule pensée. Revenant vers Jean, il lui dit :

— Je voudrais voir ta mère ?

— Elle vient de causer longtemps avec moi. Elle est très fatiguée. Elle nous a fait signe qu'elle voulait être seule. Agathe veille non loin d'elle.

— Ça ne fait rien,... je voudrais la voir... Pensez-vous que cela pourrait la fatiguer réellement, docteur ? — Voisnon esquissa un geste vague. Il connaissait le caractère obstiné de M. de Raimondis, qui ne marquait pas souvent ses volontés, mais s'y acharnait une fois qu'il les avait exprimées. Le médecin répliqua donc : « Faites comme vous voudrez... Au cas où vous auriez besoin de moi, je ne m'éloigne pas, vous savez... Je déjeune chez le sapristi de curé qui veut m'empoisonner avec ses morilles pour que je ne lui échappe pas, » et, s'adressant à l'abbé Mineau : « Vous ne me tenez pas encore, vous savez, vieux calotin ! »

Malgré la tristesse du moment, ils rirent tous quatre de la

plaisanterie que du reste Voisnon renouvelait pour les dérider un peu ; serrant la main de Jean, il ajouta : « Et nos examens ? »

Ancien médecin de marine, il s'intéressait, lui aussi, avec passion à l'avenir de Jean. Jean fit une moue : « Sais pas. » Le docteur haussa les épaules : « Allons donc ! ça va bien, alors... Ah ! quelle bouteille de vin blanc nous boirons avec le père Mineau le jour où nous apprendrons la nouvelle. Nom d'un petit bonhomme en bois ! »

M. de Raimondis ne paraissait même pas se souvenir de l'occurrence : il s'enquit cependant pour la forme : « Au fait... c'est vrai... tes examens ?

— On ne peut pas savoir, répéta Jean.

— Parbleu ! bien sûr. Attendons, nous verrons. Quand saura-t-on ça ?

— Le 25 juin.

— Oui ; — puis après un moment de silence, — Mon pauvre enfant, nous serons peut-être bien malheureux d'ici là ! — Courbant davantage la tête, il s'enfonça et disparut avec Jean sous la voûte qui montait. Il entra chez sa femme, sans frapper, en maître ; mais il marchait sur la pointe de ses bottes et il se passa une main dans les cheveux pour enlever des brindilles de foin. La mourante ne les renvoya point, leur sourit. Ils s'assirent près de son lit et elle leur tendit ses longs doigts fins et blancs.

— Marthe, commença M. de Raimondis, Marthe... mais ce qu'il avait à lui dire était probablement trop difficile, car cela ne franchit point ses lèvres, et la phrase commencée resta en suspens, puis finit par un sanglot rauque.

Sa femme lui serra plus fortement la main, puis, regardant Jean, elle repartit à son mari d'une voix douce : « Octave, la seule prière que je vous adresse, c'est de songer à votre fils. »

Et de nouveau tous trois retombèrent dans le mutisme, en se regardant, un mutisme rempli, on le sentait, de pensées agitées en eux-mêmes. Ces pensées, deux des acteurs les lisaient nettement daus leurs souvenirs mutuels, le troisième acteur, Jean, les devinait vaguement, avec une sorte d'intuition douloureuse.

Mais aucune amertume ne passait plus dans le regard de ses parens, ni ne semblait plus troubler leurs esprits. Depuis tout à l'heure, un apaisement étrange, mais certain, s'était répandu

dans l'atmosphère de la chambre, rendait meilleurs, décontractait ceux qui se trouvaient réunis là, encore une fois, avant d'être séparés pour si longtemps. Peut-être, en cet instant suprême, M. et Mme de Raimondis retrouvèrent-ils des sentimens que l'un et l'autre ils avaient crus à tout jamais finis, mais ce fut court. Bientôt M. de Raimondis et Jean se retirèrent; Marthe, épuisée, s'assoupit. Agathe s'installa près d'elle. Le père et le fils allèrent déjeuner ensemble : déjeuner frugal, silencieux, coupé de courtes phrases. Ensuite le père retourna à ses foins, le fils revint près de sa mère. La malade s'affaiblissait vite et sa fièvre augmentait toujours. Voisnon déclara dans la soirée à Jean lui-même qu'il ne devait pas conserver d'espoir. Quant au temps que cela pouvait durer encore, le médecin était incapable d'en fixer la limite. Jean connut alors, au chevet de Marthe et de façon plus cruelle, l'inexorable fuite des minutes et des heures, la course à l'irréparable. Et ce temps qu'il allait passer près de sa mère, à la veille de l'examen oral, ces chères, ces dernières minutes où il pourrait la voir avant qu'elle ne fût définitivement enclose dans sa tombe, seraient autant de chances enlevées à son admission. Mme de Raimondis le comprit avant lui. Elle fit un dernier et héroïque sacrifice, puis elle sut, par de tendres mais véhémens combats, obtenir ce même sacrifice de son fils. Jean promit de repartir pour Jersey le lendemain matin. Une étreinte passionnée les unit, puis ils se séparèrent... Marthe de Raimondis tomba sans connaissance. Voisnon adjura le jeune homme d'éviter de pareilles scènes dont l'émotion violente pouvait, par un choc sur le cœur, très faible, tuer sa mère sur le coup. Il fallait, dans l'intérêt même de la malade, qu'il s'éloignât, à tout prix, de son chevet. D'ailleurs Jean n'aurait pas retrouvé le courage de la voir et de la quitter une seconde fois. Il passa les dernières heures de la journée dans sa chambre, une chambre étroite, disposée en longueur, dont une fenêtre donnait aussi sur la vallée du Loir. On apercevait la rivière rire, claire lame que le soleil rendait resplendissante, entre les houblons et les viornes, encadrement vert et or de la croisée. Mais Jean tourna le dos à cette vision de joie. A l'opposé, une grosse porte à clous de fer et à loquets de prison s'ouvrait sur la galerie aux Épices : Jean alla s'accouder sous les arcades épaisses, au cintre surbaissé, prenant jour sur la cour intérieure. L'enivrante odeur de l'herbe sèche, mêlée au chant des grillons, montait

du fond de l'ancien vivier. Le jeune homme endolori, inerte, y suivit d'un œil machinal la tombée du soir. Les ombres s'amassèrent peu à peu entre l'église, le porche et la galerie. Bientôt le reflet des premières étoiles trembla dans la fontaine sous la bénédiction de saint Vital. Les Sirènes versaient de petites gouttelettes d'eau dont le bruit alternait avec l'écho des râles qui arrivait par le couloir. Cela ressemblait au martèlement régulier, impitoyable d'une horloge. La nuit de juin, chaude, frémissante de vie, traversée de souffles embaumés, descendit enfin et couvrit tout de son manteau bleu sombre et constellé. Les vitraux de la face interne de l'église avaient été ouverts. De la galerie où il s'appuyait, Jean entretenait l'illusion qu'il priait dans la nef, pour sa mère. La fontaine réfléchissait la lampe du chœur et son perpétuel balancement. Soudain une autre lueur, gagnant de proche en proche, blanchit la cour d'une clarté douce, puissante, lunaire, et inonda les verrières de la façade extérieure. Jean tressaillit, car Bethsabée venait d'apparaître dans sa nudité naïve, dans la gloire de sa chevelure d'or. L'image était si vive qu'elle se réverbérait dans la fontaine au-dessous du balancement de la lampe, parmi le tremblement des étoiles, et la bénédiction de saint Vital s'étendait sur elle. Dès lors, Jean ne parvint plus à distraire son regard du cercle d'eau, hanté par Bethsabée.

AVESNES.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

ROCHAMBEAU EN AMÉRIQUE

D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

II[1]

YORKTOWN

I

Deux inconnues dominaient le problème : que déciderait de Grasse? que ferait Clinton? L'ancien blessé de Johannisberg, le vainqueur de Charleston, sir Henry Clinton, lieutenant général et ancien membre du Parlement, d'excellent renom militaire, s'était enfermé dans New York, qui n'était pas encore la deuxième ville du monde, ni même la première des États-Unis et qui, au lieu de la riche et immense cité d'aujourd'hui dont les vertigineuses constructions étalent sous le ciel, à la nuit tombante, et reflètent dans la rivière leurs damiers lumineux, n'était qu'une agglomération de maisons modestes et de jardinets, n'occupant que le bas de l'île de Manhattan, et n'ayant gardé, à cause de la guerre, que dix mille habitans. Mais solidement fortifiée, avec libre accès à la mer pour une flotte puissante, elle menaçait la route des deux armées et Clinton y disposait d'approvisionnemens considérables et de troupes nombreuses aussi aguerries que les nôtres.

Il est des périodes dans l'histoire des nations où, après une série continue de malheurs, alors que le désespoir semblerait excusable, brusquement le ciel s'éclaircit et tout leur vient à

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

souhait. Dans la guerre de l'indépendance américaine, une période de ce genre avait commencé. Les armées de Washington et de Rochambeau, encombrées de leurs chariots, caissons et bagages, avaient à passer des rivières, traverser des régions montueuses, suivre des pistes défoncées par les pluies : le moindre effort sérieux contre elles eût été fatal ; rien ne fut tenté. Il était de la plus grande importance que Clinton ne comprît que le plus tard possible le plan réel des alliés ; tout servit à le tromper, ses dispositions naturelles et les circonstances. Sa conviction inébranlable était que la clef de la situation était New York, et que le pouvoir royal en Amérique, — et lui-même Henry Clinton, — tiendrait ou tomberait avec cette cité. De là son peu d'inclination à la quitter et à essayer quoi que ce fût en dehors de ses lignes de défense. Ses instructions lui prescrivaient d'aider Cornwallis dans la plus large mesure, le plan de la Cour britannique étant de ressaisir d'abord les États du Sud, puis de continuer la conquête en remontant vers le Nord. Mais lui, au contraire, ne se lassait pas d'enjoindre à Cornwallis de lui renvoyer une partie de ses troupes. Et, s'il ne manquait pas d'ajouter, comme il ne cessa de le rappeler par la suite : « Dans le cas du moins où vous pourriez vous en passer, » il lui disait aussi, dans les mêmes lettres : « Je n'aurais jamais cru, je l'avoue, qu'il vous faudrait quatre mille hommes pour un point où, d'après ce que le général Arnold m'a dit, sur un rapport du colonel Simcoe, deux mille seraient amplement suffisans. » (8 juillet 1781.)

Une source de lumières et, comme l'événement le prouva, de ténèbres aussi, consistait dans les lettres interceptées. Ces captures étaient incessantes sur terre et sur mer, et on en était, des deux parts, constamment éclairé ou égaré. Mais la chance avait décidément tourné et les astres favorisaient les alliés. Ils capturaient des lettres utiles et Clinton de trompeuses, juste châtiment pour tout le mal qu'il avait si souvent tâché de faire avec de telles prises : comme lorsque, ayant mis la main sur une lettre intime de Washington, dont un passage pouvait donner ombrage à Rochambeau, il la publia dans les gazettes. Mais les deux commandans n'étaient pas gens à se laisser brouiller pour si peu et tout ce qui se produisit fut une franche explication. Agissant spontanément dans le même esprit, tant était réelle l'unité de vues et de sentimens, La Luzerne avait

écrit à Rochambeau, à propos de Washington et de sa lettre : « J'ai dit à ceux qui m'en ont parlé que je n'y trouvais que le zèle d'un bon patriote et qu'il fallait qu'un citoyen fût bien vertueux quand on ne pouvait lui trouver d'autre crime (1). »

De nouveaux trésors venaient de tomber aux mains de Clinton : une lettre de Chastellux à La Luzerne parlant fort dédaigneusement de son chef et de ses « bourrasques » et s'y vantant, conte Rochambeau, « d'avoir eu l'art de m'engager à rapprocher mon opinion de celle du général Washington, » avec cette conséquence « que le siège de l'île de New York était enfin déterminé... Il se plaignait du peu de ressource que peut avoir un homme d'esprit sur le caractère impératif d'un général qui veut toujours commander. » Clinton fit porter la lettre à Rochambeau avec le charitable avis « qu'il devrait se méfier de ses alentours. Ce n'était pas assurément, remarquait celui-ci, dans le dessein de mettre la paix dans mon ménage. » Le général fit venir son chef d'état-major, lui montra la lettre qu'il reconnut en rougissant, la jeta au feu et le laissa « en proie à tous ses remords. » On juge, conclut Rochambeau, « que je ne cherchai pas à le détromper. »

Un texte des décisions arrêtées aux conférences de Weathersfield ne fut pas moins heureusement capturé par Clinton, et nous avons vu combien Washington s'y était montré peu enclin à diriger vers le Sud le grand effort des deux armées. Une lettre de Barras à La Luzerne du 27 mai fut aussi interceptée et, par bonheur aussi, le marin y révélait son projet de conduire la flotte encore plus au Nord qu'elle n'était, c'est-à-dire à Boston : projet réel, mais abandonné aussitôt que formé et remplacé par un autre tout contraire. Une lettre, révélatrice celle-là, de Rochambeau à La Luzerne, fut encore prise ; elle était chiffrée, et les Anglais purent la traduire ; mais, comme les astres favorisaient décidément les alliés, ce furent les Anglais de Londres qui le purent, et non ceux de New York, et, quand le déchiffrement fut enfin mis sous les yeux de Clinton, il n'avait plus depuis longtemps, et pour bonnes raisons, aucun doute sur les projets réels de Washington et de Rochambeau.

Le secrétaire colonial britannique était maintenu, entre temps, dans un état de jubilation persistante par les nouvelles

(1) 13 avril 1781.

qui lui arrivaient de si précieuses trouvailles : « Les copies, écrivait-il à Clinton, de la très importante correspondance qui est si heureusement tombée entre vos mains montrent que la cause des Rebelles est presque désespérée, et que rien que le succès d'une entreprise extraordinaire ne pourrait lui rendre vigueur et activité. Je confesse que je suis charmé qu'ils aient choisi New York comme objet de leur effort. » (14 juillet 1781.) Clinton accusait réception peu après à lord Germain d'un renfort de 2400 recrues allemandes qu'il prenait bien soin de garder à New York jusqu'à la fin, sans en rien aventurer au dehors.

Les alliés n'avaient rien omis, de leur côté, pour confirmer le commandant anglais dans sa croyance. Ils avaient fait construire de solides fours de briques, à proximité de New York, comme pour cuire le pain de toute une armée pendant un long siège. Puis ç'avaient été des reconnaissances, des marches et contremarches, un envoi de bateaux vers Long Island, « sans entrer toutefois dans la baie d'Oyster, » des escarmouches qui semblaient le préliminaire d'opérations plus sérieuses et au cours de l'une desquelles, en compagnie des deux Berthier et du comte de Vauban, Closen manqua de perdre la vie pour sauver son chapeau. « Un faux amour-propre me fit rappeler, dit-il, la plaisanterie militaire : Ah! il a perdu son chapeau! Sans autre réflexion au danger, je mets pied à terre au milieu des coups de fusil. » Il sauva sa coiffure ; les généraux le blâmèrent au retour pour ce risque inutile, « et le bon Washington me frappant sur l'épaule ajouta : Mon cher baron, ce proverbe français n'est pas connu dans notre armée, mais votre sang-froid pendant le danger le sera. » Ces mots sont cités en anglais, comme étant (sauf une faute de grammaire que Washington n'a pu commettre) les propres paroles du grand homme au jeune aide de camp.

Brusquement, le 18 août, les deux armées lèvent le camp, remontent de trois marches vers le Nord, passent, au milieu de grandes difficultés, par une chaleur torride, avec un lourd bagage, le large cours de l'Hudson à King's Ferry; mais sans être plus inquiétées que devant. Comment expliquer cette inaction de Clinton ? « Elle est pour moi, écrit le comte Guillaume de Deux-Ponts dans son journal (dont le manuscrit, retrouvé à Paris sur les quais, a été publié en Amérique), une énigme indé-

chiffrable, et j'espère qu'on n'aura jamais à me reprocher d'en donner à deviner de pareilles. » Le fleuve franchi, la double armée prit, à marches forcées, la direction du Sud. Rochambeau fait abandonner quantité d'effets pour hâter le mouvement, ce qui, dit Closen, « fit beaucoup crier la ligne, » qui cria, mais marcha. La nouvelle d'un mouvement si important vint naturellement à Clinton, mais, comme les astres ne lui souriaient plus, il conclut, ainsi qu'il l'écrivait encore le 7 septembre à lord Germain, que tout cela « était une feinte. » Quand il découvrit que ce n'était pas une feinte, l'armée alliée était hors d'atteinte. « Que dire à cela ? écrit gaîment Closen ; tâchez d'y mieux voir une autre fois, » et il dessine en marge de son journal une paire de lunettes.

La marche vers le Sud put ainsi continuer sans encombre. On traverse d'abord les Jerseys, « pays de cocagne en gibier, poisson, végétaux, volailles. » Closen a le bonheur « d'entendre de la bouche du général Washington et sur le terrain même, les dispositions, les mouvemens et les différentes autres circonstances relatives aux fameuses actions de Trenton et Princeton. » Le jeune homme, qui s'était grandement perfectionné en anglais, servait maintenant d'interprète aux deux commandans, de sorte que rien ne lui échappait. L'entrée à Philadelphie fut triomphale ; le Congrès fit un charmant accueil ; il y eut des toasts à n'en plus finir. C'est une ville immense avec « 72 rues tirées au cordeau... Les boutiques y abondent en marchandises de toute espèce, et il y en a qui ne le cèdent pas au *Petit Dunkerque* à Paris, pour la richesse et le goût. » Où est aujourd'hui le *Petit Dunkerque?* — « Mais où sont les neiges d'antan ? » Les femmes sont très jolies, « d'un très bon ton et très bien mises, même à la française. » Bénezet, le quaker français, une des célébrités du lieu, est jugé plein de sagesse, et La Luzerne, qui « tient un état digne de son souverain, » donne un dîner de 180 couverts.

De Philadelphie à Chester, Rochambeau et ses aides de camp descendirent la Delaware en bateau. Comme ils approchaient, « nous vîmes de loin sur le rivage, dit Closen, le général Washington qui tournait son chapeau et un mouchoir blanc, paraissant faire beaucoup de démonstrations de joie. » Rochambeau avait à peine mis pied à terre que l'Américain, si calme et réservé d'ordinaire, se jeta dans ses bras : la grande nouvelle était arrivée, de Grasse était sur rade, et, tandis que Cornwallis

se tenait sur la défensive à Yorktown, la flotte française barrait la Chesapeake.

Au reçu des lettres de La Luzerne, Washington et Rochambeau, lui disant à quel point le sort des États-Unis dépendait de lui, le marin, comprenant, avait-il écrit à La Luzerne, « avec bien du chagrin la détresse où se trouvait le continent et la nécessité d'un prompt secours, » avait décidé de participer aussitôt, avec tous ses moyens, au suprême effort qui, sans lui, bien évidemment, serait tenté en vain. Parti le 5 août de Cap-Français (aujourd'hui Cap-Haïtien), à Saint-Domingue, il avait joint à sa flotte tout ce qu'il avait pu trouver de navires français aux Antilles, même quelques-uns qui, ayant été des années absens, avaient ordre de rentrer pour se faire réparer. Il avait eu la plus grande difficulté à se procurer l'argent demandé, bien qu'il eût offert d'hypothéquer en garantie son propre château de Tilly pendant que le chevalier de Charitte, commandant la *Bourgogne*, faisait de même pour le sien ; il avait obtenu enfin les douze cent mille francs requis, grâce à l'obligeance du gouverneur espagnol de La Havane. Il amenait aussi avec lui le marquis de Saint-Simon et les 3000 hommes de troupes sous ses ordres. Il demandait seulement que les opérations fussent poussées en hâte, puisqu'il était obligé d'être de retour aux Iles à date fixe. Nul personnage ne risqua ni ne fit davantage, à lui seul, pour les États-Unis que de Grasse, le seul des chefs à qui aucun monument n'ait été élevé.

La nouvelle se répandit en un instant ; le camp retentissait de chants et de cris de joie. « Les soldats parlèrent de Cornwallis, dit Closen, comme s'ils le tenaient déjà à la garde du camp ; mais il ne faut cependant pas encore vendre la peau de l'ours ; il est vrai qu'il est bien près d'être pris. » A Philadelphie, la joie était indescriptible ; la foule s'était portée devant la maison du ministre de France, La Luzerne, et l'acclamait. « Des plaisans, rapporte l'abbé Robin, montent sur des tréteaux, prononcent l'oraison funèbre de Cornwallis, et débitent des lamentations sur la douleur des tories. » Vous avez, écrivait Rochambeau à l'amiral, le 7 septembre, « répandu une joie universelle dans toute l'Amérique, dont elle est enivrée. »

L'inquiétude toutefois fut grande à nouveau quand on apprit, peu après, que les bâtimens français avaient quitté la Chesapeake dont l'entrée maintenant était libre. La flotte anglaise comptant

vingt vaisseaux et sept frégates, sous les ordres de Hood et de Graves, le même Graves qui n'avait pu intercepter le convoi de Rochambeau, avait été signalée le 5 septembre, et de Grasse, laissant derrière lui pour aller plus vite quelques-uns de ses bâtimens et pas mal de marins occupés à terre, avait levé l'ancre trois quarts d'heure après la vue des signaux, pour livrer le combat d'où l'issue de la campagne allait dépendre. C'est là, écrivait dans ses mémoires le commandant de la Légion anglaise Tarleton, « un fait digne d'admiration. » Six jours après, il était de retour, il avait eu 21 officiers et 200 marins tués ou blessés, mais il n'avait perdu aucun navire, et la flotte ennemie, sérieusement endommagée, avec 336 hommes hors de combat, et le *Terrible* de 74 canons, abandonné et incendié, avait dû se retirer à New York. Malgré l'arrivée de l'amiral Digby et de ses renforts, « on ne tentera pas cependant, écrivait La Luzerne à Rochambeau, un second engagement ; en tout cas, je ne suis pas inquiet du succès. » Rien ne fut tenté. « Cette domination de la mer, notait là-dessus Tarleton, prouva la force des ennemis de la Grande-Bretagne, dérangea les plans de ses généraux, découragea ses amis, et finalement confirma l'indépendance américaine. »

En revenant prendre sa garde à l'entrée de la baie, de Grasse eut la joie d'y trouver une autre escadre française, celle de Barras. Comme lieutenant général, de Grasse avait rang sur lui, mais comme chef d'escadre Barras était son ancien, ce qui faisait une situation difficile, et ce dernier pouvait être tenté, comme il le fut, de faire campagne à part avec chance que la gloire des succès possibles lui revînt : « Je te laisse le maître, mon cher Barras, lui avait écrit de Grasse, le 28 juillet, de venir me joindre ou d'agir de ton côté pour le bien de la cause commune. Donne-m'en avis seulement, afin que nous ne nous nuisions pas sans le vouloir. » Subordonnant son intérêt à la cause commune, Barras avait quitté Newport gagnant la haute mer, puis, tournant au Sud à grande distance des côtes, avait évité les Anglais et atteint la Chesapeake avec la grosse artillerie, indispensable pour les dernières opérations. Les astres demeuraient propices.

Le double siège, dont les récits abondent, commença alors, celui de Yorktown par Washington et Rochambeau, sur la rive droite de la rivière d'York et celui de Gloucester sur la rive opposée où les Français étaient commandés par Choisy et

Lauzun. On prit soin de conduire les opérations suivant les règles, à cause, dit Closen, « de la réputation de Cornwallis et de la force de la garnison. » L'expérience de Rochambeau fut là d'un grand secours : c'était son quinzième siège. Cornwallis était, de jour en jour, plus étroitement pressé. Le 29 septembre, il était encore plein d'espoir. « Je me suis risqué, ces deux derniers jours, écrivait-il à Clinton, à regarder bien en face l'ensemble des forces du général Washington sur la position qu'elles occupent de l'autre côté de mes retranchemens, et j'ai le plaisir d'assurer Votre Excellence qu'il n'y avait qu'un désir dans toute l'armée, c'est que l'ennemi avançât. » Une douzaine de jours plus tard, le ton était tout différent : « Je peux seulement répéter que rien autre qu'une intervention directe sur la rivière d'York, ce qui suppose une action navale heureuse, ne peut me sauver... Beaucoup de nos défenses sont gravement endommagées. » Lord Germain, plus radieux que jamais, se félicitait dans le même temps et complimentait Clinton des combinaisons qu'ils avaient si heureusement adoptées tous deux : « C'est une bien grande satisfaction pour moi, lui disait-il le 12 octobre, de trouver... que le plan concerté par vous pour la conduite des opérations militaires dans cette région (la Chesapeake) cadre avec ce que j'avais moi-même suggéré. » La Cour qui, comme lord Germain, ne doutait de rien, avait fait embarquer sur l'escadre de renfort de Digby un non moindre personnage que le prince Guillaume, l'un des quinze enfans de George III et par la suite l'un de ses successeurs sous le nom de Guillaume IV. Ce ne fut qu'un encombrement, et non pas un encouragement de plus.

Après les incidens bien connus du siège, la nuit vint où l'attaque décisive sur les deux redoutes avancées devait être tentée ; l'une par La Fayette et les Américains ; l'autre par Viomesnil et les Français. Rochambeau s'en fut trouver les grenadiers du régiment de Gâtinais, dédoublé de son ancien régiment d'Auvergne, et leur dit : « Mes enfans, si j'ai besoin de vous cette nuit, j'espère que vous n'avez pas oublié que nous avons servi ensemble dans ce brave régiment d'Auvergne sans tache, surnom honorable, qu'il a mérité depuis sa création. » Ils lui répondirent que, s'il voulait promettre de leur faire rendre leur ancien nom, il les trouverait prêts à se faire tuer jusqu'au dernier. Ils tinrent parole, perdant à l'assaut un tiers

de leur effectif. Rochambeau tint aussi parole et un de ses premiers soins, à son retour en France, fut de réclamer le changement de nom qui lui fut accordé: Gâtinais devint ainsi Royal-Auvergne et est aujourd'hui le 18e d'infanterie.

Le 19 octobre, après des pertes qui ne dépassèrent pas trois à quatre cents hommes pour chacune des deux armées assiégeantes, un acte fut signé aussi grand par ses conséquences qu'aucun de ceux qui mirent jamais terme aux guerres et aux batailles les plus sanglantes, la capitulation de Yorktown. C'était, en un sens, la ratification de cet autre acte, signé cinq ans plus tôt à Philadelphie, par les délégués de ce peuple dont la cause avait si souvent depuis semblé perdue, l'Acte d'Indépendance.

Le même jour, écrit Closen, « la garnison d'York défila, à 2 heures, devant l'armée combinée qui était formée sur deux lignes, les Français vis-à-vis des Américains et dans la plus grande tenue... En passant entre les deux armées, ils (les Anglais) marquèrent le plus grand mépris pour les Américains qui, à dire la vérité, faisaient l'ombre au tableau, vis-à-vis de notre armée, pour la beauté et pour l'habillement, car la plus grande partie de ces malheureux étaient en petits habits-vestes de toile blanche, sales et déguenillés, et un grand nombre étaient presque nu-pieds. Les Anglais leur avaient donné le sobriquet (nickname) de *Janckey-Dudle*. Qu'importe, dit l'homme sensé; ces gens en sont d'autant plus louables et braves de se battre comme ils le font, si mal entretenus en tout. » En « homme sensé, » Rochambeau écrit dans ses Mémoires : « On doit rendre aux Américains la justice de dire qu'ils se comportèrent avec un zèle, un courage et une émulation qui ne les laissèrent jamais en retard dans toute la partie dont ils furent chargés, quoique les opérations d'un siège leur fussent étrangères. »

La ville offrait un tableau lamentable. « Je n'oublierai jamais, écrit Closen, combien l'aspect de la ville d'York... était affreux et faisait peine à voir; on ne pouvait faire trois pas sans rencontrer de grands trous de bombes, des éclats, des boulets, des fosses mal couvertes, des bras ou des jambes épars de blancs ou de nègres, des morceaux d'uniformes; la plupart des maisons criblées de coups de canon... Nous trouvâmes lord Cornwallis chez lui; son abord était marqué au coin de la

noblesse d'âme, de la magnanimité et de la fermeté de caractère. Il avait l'air de dire : Je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait mon devoir et je me suis défendu autant qu'il a été possible. » Dans tous les journaux d'officiers français, Cornwallis est jugé de même.

Sur l'état de la petite ville si tranquille aujourd'hui et comme endormie au pied de la grande colonne de marbre érigée par ordre du Congrès, « avec les emblèmes de l'alliance, » au bord de l'eau bleue, parmi les dunes de sable (1) que bouleversèrent à nouveau, depuis, les sanglans combats de la guerre de Sécession, les témoignages concordent aussi. L'abbé Robin note la quantité de cadavres, « de membres épars qui infectaient l'air, » mais de plus, en abbé lettré qu'il était, le nombre de « livres amoncelés, semés dans ces ruines, » livres « de piété et de controverse, » les « œuvres du célèbre Pope, les traductions des *Essais* de Montaigne, de *Gil Blas de Santillane*, l'*Essai sur les Femmes*, de M. Thomas, » ce sévère Essai, si goûté alors en Amérique, où les mondaines étaient invitées à se pénétrer des « sentimens de la nature qui naissent dans la retraite et qui croissent dans le silence. »

Rien ne montre mieux que ce qui se passa dans cette occasion solennelle la vraie nature du sentiment qui avait animé les Français pendant la campagne et comment, avec leur nouvel enthousiasme pour les droits des peuples et la liberté, ils avaient combattu comme pro-américains plus encore qu'anti-anglais. Rien de blessant dans leurs dires, de triomphant dans leur attitude vis-à-vis d'un adversaire vaincu. Par une attention généreuse, quand les Anglais déposèrent leurs armes, « on eut

(1) Dès 1796, époque de la visite de La Rochefoucauld-Liancourt, la ville, jadis prospère, était une bourgade morte de huit cents habitans dont les deux tiers, gens de couleur : « les habitans, dit-il, y sont sans occupation. Les uns vendent en détail des liqueurs spiritueuses et quelques étoffes; d'autres s'appellent avocats, d'autres juges de paix. La plupart ont, à quelque distance de la ville, une petite ferme qu'ils vont visiter tous les matins; mais tout cela n'occupe beaucoup ni la tête, ni le temps; et les habitans d'York, qui vivent en très bonne intelligence, occupent l'un et l'autre bien plus assidûment en dînant ensemble, en buvant du punch, en jouant au billard; pour donner un peu plus de piquant à cette vie habituelle, ils changent souvent le lieu de leurs assemblées... Le nom de M. le maréchal de Rochambeau y est en grande vénération. » (*Voyage dans les États-Unis*. Paris, an VII, t. VI, p. 283.)

La colonne, votée dès octobre 1781, ne fut érigée qu'un siècle plus tard, la première pierre fut posée en 1881, lors des fêtes du centenaire, en présence des représentans de l'ancienne alliée et des descendans des officiers de Washington, Rochambeau, d'Estaing, de Grasse.

soin, rapporte l'aumônier, d'en éloigner les spectateurs pour diminuer leur humiliation. » Les vainqueurs avaient pitié de Cornwallis et l'entourèrent d'égards. Rochambeau ayant appris qu'il manquait d'argent lui offrit tout ce qu'il souhaita. Il l'invita à dîner avec ses officiers, le 2 novembre. « Lord Cornwallis, écrit Closen, se distingua particulièrement par son maintien réfléchi, doux et noble. Il parla beaucoup de ses campagnes dans les Carolines, et, quoiqu'il eût remporté plusieurs victoires, il convint cependant lui-même qu'elles étaient la source des malheurs actuels. Tous, à l'exception de Tarleton, parlaient français, O'Hara surtout, dans la perfection. Il nous parut un peu hâbleur... Quant au fameux Tarleton, toute sa personne n'annonce rien d'extraordinaire, ni pour l'esprit, ni pour l'éducation. A en juger d'après sa conduite dans les Carolines, il est brave et heureux, voilà tout, mais il s'est fait détester généralement par ses déprédations. » Une correspondance amicale s'établit entre Cornwallis et plusieurs officiers français, le vicomte de Noailles entre autres, celui qui avait fait toute la route à pied et qui lui prêta l'*Essai général sur la tactique* du comte de Guibert, alors sujet de discussions passionnées en Europe, à cause de quantité d'idées audacieuses avancées, non seulement sur les armées, mais sur la limitation nécessaire du pouvoir des rois, et portant, à la première page, cette dédicace : « A ma Patrie. » Napoléon en devait dire plus tard qu'il « était propre à former des grands hommes; » mais son auteur lui-même qui, général et académicien, attendait une renommée durable de ses services militaires et de ses livres, est surtout connu de la postérité, — ironie du sort, — par la place qu'il tient dans les lettres de Mlle de Lespinasse.

Cornwallis eut, de son côté, la perception très nette que la masse des Français avaient lutté pour une cause qui leur était chère et consistait en autre chose que de l'humilier lui et les siens. Il rendit publiquement justice à ses vainqueurs, reconnaissant qu'il avait reçu d'eux le meilleur traitement. Relativement aux Français, il s'exprima ainsi dans son rapport final sur la catastrophe, imprimé par ses soins dès son retour : « La bonté et les attentions qui nous ont été manifestées par les officiers français... la délicatesse avec laquelle ils se sont montrés sensibles à notre situation, l'empressement et la générosité avec lesquels, officiellement ou à titre privé, ils nous offrirent tout

l'argent nécessaire à nos besoins, ont été véritablement au delà de ce que je saurais décrire, et laisseront, j'espère, dans le cœur de tout officier anglais, un souvenir qu'il se rappellera, si jamais la fortune de la guerre met quelqu'un d'eux en notre pouvoir. »

L'attitude des Français dans le Nouveau Monde se trouva d'accord avec les sentimens des Français dans l'Ancien. A la nouvelle apportée par Lauzun et le comte de Deux-Ponts embarqués, crainte de prise, sur deux frégates différentes, de la capture de Cornwallis, de ses 8 000 soldats, 800 matelots, 214 canons et 22 drapeaux, le Roi écrivit à Rochambeau : « Monsieur le comte de Rochambeau, — Les succès de mes armes ne me flatteront jamais que comme étant un acheminement vers la paix, » et, remerciant « l'Auteur de toute prospérité, » il annonçait l'envoi de lettres aux archevêques et évêques pour qu'un *Te Deum* fût chanté dans toutes les églises de leurs diocèses.

Il y avait longtemps que les vieux coqs des clochers de France n'avaient frémi sur la pointe des flèches aux carillons des *Te Deum* pour une victoire conduisant à une paix glorieuse. La victoire était sur ces mêmes adversaires qui nous avaient imposé, après leurs propres succès, les conditions du traité de Paris et la perte du Canada. Rien de plus caractéristique que la lettre pastorale de « Louis-Apollinaire de La Tour du Pin-Montauban... premier évêque de Nancy, primat de Lorraine, » dont un exemplaire se trouve dans les papiers de Rochambeau. L'évêque fixe la date pour la cérémonie d'actions de grâces et ajoute : « Cet avantage si important a été le fruit des plus sages mesures : la raison et l'humanité l'ont apprécié et l'ont placé bien au-dessus de ces victoires mémorables, mais sanglantes, dont l'éclat a été couvert par un deuil presque universel. Ici le sang de nos alliés et de nos généreux concitoyens a été épargné; et pourquoi ne remarquerions-nous pas avec satisfaction que les forces de nos ennemis ont été considérablement affaiblies, leurs efforts déconcertés, le fruit de leurs dépenses immenses anéanti, sans avoir fait couler des ruisseaux de leur sang, sans avoir rempli leur patrie de veuves et de mères infortunées. » Pour cela aussi, en même temps que pour la victoire, des actions de grâces doivent être offertes ; et pour cela aussi, pour des sentimens si humains et si rares, le nom de l'évêque de La Tour du Pin-Montauban mérite de n'être pas oublié.

Quant aux officiers partis près de deux ans plus tôt pour la

nouvelle croisade, ils eurent, dès le premier moment, la conviction qu'ils avaient assisté, en effet, à quelque chose de grand et qui compterait dans l'histoire. Ils éprouvèrent presque tous le sentiment qu'exprime aux dernières lignes de son journal le comte Guillaume de Deux-Ponts, blessé à l'assaut : « Avec des troupes aussi bonnes, aussi braves, aussi disciplinées que celles que j'ai eu l'honneur de conduire à l'ennemi, on peut tout entreprendre... Je leur dois les plus beaux jours de ma vie et le souvenir ne s'en effacera certainement jamais de ma mémoire... La vie de l'homme est mêlée de peines, mais on ne peut plus s'en plaindre quand on a joui des momens délicieux qui en sont le prix; un seul instant les fait oublier, et cet instant bien senti en fait même désirer de nouvelles, pour jouir encore une fois de leur récompense. »

II

Pendant une année encore dont il passa la première partie à Williamsburg, non loin de Yorktown et où son ami La Luzerne vint le voir en mars 1782, Rochambeau resta en Amérique. La paix était une possibilité, non une certitude. A Londres où, le 20 novembre précédent, on continuait de recevoir les nouvelles les plus encourageantes, mais où celle de la catastrophe apportée par le *Rattlesnake*, arriva le 25, George III et ses ministres résistaient à l'évidence, lord Germain surtout pour qui la déception avait été forte, et qui disait au Parlement : « Il faut continuer la guerre vigoureusement et empêcher que jamais les Français puissent dire aux Américains que ce sont eux qui ont assuré leur indépendance et qu'ils ont droit à des faveurs commerciales, sinon même au monopole des échanges. » Ce n'était guère bien nous connaître, comme en témoignait notre traité de commerce de 1778, qui n'avait réservé à la France aucun avantage particulier, comme on a pu voir par la lettre de Franklin citée plus haut. Le roi George, tout aussi peu disposé à céder, prescrivit qu'un jeûne public serait observé, le 8 février 1782, par tout le pays, comme acte de contrition pour les péchés nationaux et appel à la protection divine en vue de la reprise des hostilités. « Le Roi, écrivait Franklin, le 4 mars, nous hait cordialement et rien ne le satisfera que notre destruction. » Avec ses admiratrices françaises, il échangeait des lettres

comme celles-ci : lettre de Mme Brillon, Nice, 11 décembre, 1781. — « Mon cher papa, je vous boude... oui, monsieur papa, je vous boude. Comment ! vous prenez des armées entières en Amérique, vous burgoinisez Cornwallis, vous prenez canons, vaisseaux, munitions, hommes, chevaux, etc., etc. ; vous prenez tout et de tout et la gazette seule l'apprend à vos amis qui se grisent en buvant à votre santé, à celle de Washington, de l'indépendance, du roi de France, du marquis de la Fayette, de MM. de Rochambeau, Chastellux, etc. et vous ne leur donnez pas signe de vie !... »

De sa vaillante plume qui n'avait peur de rien, pas même de notre grammaire, Franklin répondait : « Passy, 25 décembre, 1781. — Vous me boudés, ma chère amie, que je n'avois pas vous envoyé tout de suite l'histoire de notre grande victoire. Je suis bien sensible de la magnitude de notre avantage et de ses possibles bonnes conséquences, mais je ne triomphe pas. Sçachant que la guerre est pleine de variétés et d'incertitudes, dans la mauvaise fortune, j'espère la bonne, et dans la bonne, je crains la mauvaise. »

L'avenir demeurait incertain ; les régimens français et américains attendirent donc l'arme au pied, mais ne firent presque rien qu'attendre. Car, si George III voulait encore la guerre, son peuple n'en voulait plus. Rochambeau profita de ce loisir pour visiter à son tour les parties accessibles du pays, offrir des dîners et des bals à ses voisins, étudier les mœurs et les ressources des habitans, « courir les bois avec une vingtaine d'amateurs à sa suite. Nous avons forcé plus de trente renards. Les équipages de chiens des gentlemen des environs sont parfaits, » rapporte Closen. Les usages différens des Français et des Américaines amusent réciproquement les uns et les autres. Au premier de l'an, « la coutume des Français de s'embrasser, même en pleine rue, ce jour-là, fit beaucoup rire les Américans ; » mais, observe, avec un peu d'humeur, le jeune aide de camp, « en revanche, leurs *shake hands*, tiraillemens de mains plus ou moins longs et souvent très forts, valent bien les embrassades européennes. »

Rochambeau note de son côté foule de traits que reprendra plus tard Tocqueville, la diffusion des idées de tolérance religieuse, l'absence de privilèges, l'égalité mise en pratique : « Le colon, dans son habitation, n'est ni un seigneur de château, ni

un fermier, c'est un propriétaire. » Il met trente à quarante ans pour s'élever de la maison de « rondins soutenus par des piquets, » en passant par la maison « en planches bien jointes, » à la « maison de briques : c'est le complément de leur architecture. » La main-d'œuvre est rare, on la paye un dollar par jour. Il y a trois millions d'habitans; ce pays « en pourra comporter un peu plus de trente millions sans se gêner. » Ce n'était pas trop mal calculer, les treize États que connut Rochambeau en font aujourd'hui trente-sept. Les hommes recherchent les mobiliers anglais et les femmes sont « fort curieuses des modes françaises; » partout où le ravage de la guerre ne s'est pas fait sentir, on vit bien, « et le petit nègre est continuellement occupé à défaire et remettre le couvert. »

Le fidèle Closen, qui avait été proposé pour un avancement à cause de sa brillante conduite au siège, accompagnait partout le général et explorait aussi pour son compte, ne négligeant rien, pas même les animaux et en formant « une petite collection de vivans et d'empaillés, heureux s'ils peuvent plaire aux personnes à qui je les destine. » Il prend des notes sur les racoons, les opossums et va visiter un marais « rempli d'habitations souterraines de castors, » qu'il voit travailler. Il assiste aussi par curiosité à un de ces combats de coqs qui faisaient fureur dans la région, « mais le spectacle est un peu trop cruel pour qu'on puisse le voir avec plaisir. »

Rochambeau, son fils et deux aides de camp, dont Closen, partent pour visiter à Monticello le fameux Jefferson, ancien et futur ministre en France et futur président des États-Unis ; ils emmènent quatorze chevaux, couchent comme ils peuvent chez l'habitant parfois gêné, on peut le croire, de recevoir une telle troupe, mais habitué alors à héberger tout venant. L'hospitalité est, au hasard du lieu, brillante ou misérable avec « un lit garni comme un dais de procession, » pour le général, ou avec « des rats qui viennent nous chatouiller les oreilles. » On atteint la belle demeure du « philosophe, » ornée d'une colonnade et dont « la plate-forme est fort joliment garnie avec toute sorte de scènes tirées de la fable. » Le seigneur du lieu éblouit les voyageurs par son savoir encyclopédique. Closen le dépeint « fort instruit dans les belles-lettres, dans l'histoire, dans la géographie, etc., etc., connaissant mieux que personne la statistique de l'Amérique en général et les intérêts respectifs de chaque

province en particulier, commerce, agriculture, sol, produits, enfin tout ce qu'il y a de plus intéressant à savoir. Il sait jusqu'aux moindres particularités de ces guerres depuis le commencement des troubles. Il parle toutes les belles langues en perfection et sa bibliothèque est très bien choisie, même assez considérable encore, malgré la visite qu'un détachement de Tarleton lui a faite, qui lui a coûté cher et qui a fort effrayé sa famille. »

Quantité d'adresses exprimant la plus fervente gratitude étaient reçues par Rochambeau, du Congrès, de la législature des divers États, des Universités, du maire et des habitans de Williamsburg, toutes louant l'exemplaire discipline de nos troupes. L'assemblée du Maryland rappelait les extraordinaires préventions existant naguère en Amérique contre les Français : « Il était réservé à vous seul de maintenir dans des forces éloignées de leur propre pays la discipline la plus stricte et de convertir en estime et affection des préjugés anciens et profonds (1). »

Les « président et professeurs de l'Université de Guillaume et Marie » à Williamsburg font en style grandiloquent l'éloge de la simplicité, décidés à employer, disent-ils, non « le langage prostitué des flatteries à la mode, mais les termes qui conviennent à la Vérité et à la sincérité républicaine. » Après des remerciemens pour les services rendus et en particulier le paiement des dégâts causés par la présence de nos troupes, ils ajoutent, ce qui est digne d'attention : « Parmi les sérieux avantages que ce pays a déjà tirés et doit continuer à jamais de tirer de ses relations avec la France, nous sommes persuadés que la diffusion des connaissances utiles ne sera pas des moindres. La présence, dans votre armée, de personnages distingués nous est d'un heureux présage que la science, comme la liberté, acquerront de nouvelles forces, grâce au bienfaisant concours de votre nation (2). » Le général, qui s'était mis à apprendre l'anglais, se

(1) Au moment où Rochambeau rentrait en France, La Luzerne lui confirmait cet important résultat : « Votre sage et brave armée a, non seulement, contribué à mettre un terme aux succès dès Anglais dans ce pays, elle a encore détruit en trois ans des préjugés enracinés depuis des siècles. » (8 octobre 1782.)

(2) Pour encourager de tels sentimens chez les signataires, Louis XVI fit cadeau à cette université, peu après la guerre, de « 200 volumes des plus beaux et des meilleurs ouvrages français ; » mais, rapporte La Rochefoucauld-Liancourt qui les vit en 1796, ils arrivèrent fort endommagés, parce que « le négociant de Richmond qui était chargé de les faire passer au collège, les oublia assez longtemps dans sa cave, au milieu des barils de sucre et d'huile. »

donnait ces documens pour sujets de versions et plusieurs traductions de sa main figurent dans ses papiers. Closen, chargé de porter au Congrès la réponse de Rochambeau, faisait bride abattue plus de cent milles par jour, couchait « quelques heures dans un lit fait pour ne pas laisser dormir trop longtemps par sa bonté et société nombreuse et mordante, » rencontrait à Alexandria Mme Curtis, la « jeune, charmante et aimable belle-fille du général Washington, » et désormais ce sont à son sujet des louanges sans fin : « J'en avais déjà entendu faire un éloge pompeux, mais j'avoue qu'on ne m'en avait pas trop dit. Cette dame est d'un caractère si gai, si prévenant en sa faveur, joint à une éducation si accomplie, qu'elle est vraiment faite pour plaire à tout le monde. » Il remet ses dépêches au Congrès, d'autres à Washington, repart toujours bride abattue, guidé par un tisserand qui a si peur (car on avait déjà tué deux exprès) qu'il va d'un train d'enfer. Il rentre à Williamsburg, le 11 mai, ayant fait, arrêts obligatoires défalqués, « 980 milles en moins de neuf fois vingt-quatre heures. »

Comme l'été de 1782 approchait, l'armée française, qui avait hiverné en Virginie, remonta vers le Nord en vue d'opérations possibles. Ce fut pour Closen l'occasion de s'arrêter à Mount Vernon, aujourd'hui lieu de pèlerinage que visitent annuellement d'innombrables Américains et quantité de nos compatriotes, où se voient beaucoup de souvenirs rappelant l'ancienne alliance et entre autres, comme symbole des libertés françaises, la grande clef de la Bastille envoyée à Washington par La Fayette. « La maison, dit l'aide de camp, est très vaste et parfaitement distribuée, très joliment meublée et tenue à merveille, sans qu'il y paraisse de luxe. Il y a deux pavillons attenant, et beaucoup d'autres bâtimens appartenant à la ferme... Il y a un jardin immense derrière le pavillon de droite et qui est parfaitement bien entretenu. On y trouve les fruits les plus exquis du pays. » Mme Washington reçoit gracieusement le visiteur, ainsi que le comte de Custine, le même qui devait gagner et perdre des batailles et mourir guillotiné sous la Révotution, et une dizaine d'officiers du régiment de Saintonge qui se trouvait à proximité. « M. de Bellegarde devança M. de Custine et apporta de sa part un service de porcelaine de sa propre manufacture de Niderviller, près Phalsbourg, de toute beauté et du plus nouveau goût, aux armes du général Washington, et

avec son chiffre surmonté d'une couronne de lauriers (1). Mme Washington fut enchantée de l'attention de M. de Custine et lui en témoigna sa reconnaissance de la manière la plus gracieuse. » Tous partirent le même soir, sauf Closen qui avait retrouvé là l'incomparable Mme Custis et « resta encore le lendemain, étant traité avec toute l'affabilité possible, de la part de ces dames dont la société était, dit-il, on ne peut plus douce et agréable pour moi. » Il prit congé enfin, « séparation assez triste. »

En continuant vers le Nord, avec marches de nuit comme à l'aller, à cause de la chaleur (on se met de rechef en route à deux heures du matin), nos officiers notent combien le pays se relève vite. A Wilmington, dit Closen, « on a bâti cinquante maisons de briques, très belles et vastes, depuis notre passage et qui rendent la grande rue charmante. » A Philadelphie, La Luzerne prépare une nouvelle fête plus brillante encore que l'autre : un dauphin est né à la France et le ministre a fait construire exprès une salle très belle par L'Enfant, « officier français, au service du corps du génie, » le même qui devait dresser plus tard le plan de la capitale fédérale et qui repose aujourd'hui au cimetière militaire d'Arlington, sur la colline boisée dominant la ville devenue, grâce à lui, la plus belle des États-Unis.

Le 14 août, Washington et Rochambeau se trouvaient de nouveau tous deux sur la Rivière du Nord et, de nouveau, les troupes américaines étaient passées en revue par le général français; elles ne sont plus en haillons, mais bien habillées de neuf et ont fort bonne apparence; leur tenue, leurs manœuvres sont parfaites; le commandant en chef qui « fait battre par ses tambours, rapporte Rochambeau, la marche française pendant toute cette revue, » est enchanté de montrer ses soldats ainsi à leur avantage; tout le monde le complimente.

III

A l'automne eut lieu la séparation générale. Rochambeau rentrait en France, et l'armée était envoyée aux Iles sur lesquelles on craignait que ne se portât maintenant l'effort des Anglais. Car, si la guerre était virtuellement finie sur le continent, il en allait

(1) Il en subsiste quelques pièces; une notamment est conservée au Musée National à Washington.

différemment ailleurs et Suffren, en particulier, poursuivait dans le même temps aux Indes sa fameuse campagne qui, faute de moyens de communication, devait se prolonger longtemps après la paix. Tant d'amitiés avaient été formées que bien des cœurs furent émus au départ. Le 19 octobre, anniversaire de Yorktown, Washington offrit un dîner aux officiers français, qui ce même jour le quittèrent pour ne plus le revoir. « Le soir, écrit Closen, nous prîmes congé du général Washington et des autres officiers de notre connaissance de l'armée américaine, le départ de nos troupes étant fixé au 22. Il n'y a pas d'honnêtetés et de bontés que le général Washington ne nous ait témoignées, et l'idée de devoir se séparer de l'armée française, vraisemblablement pour toujours, paraissait le peiner réellement, ayant d'ailleurs reçu les preuves les plus convaincantes du respect, de la vénération, de l'estime et même de l'attachement que chaque individu de notre armée lui portait. »

Après avoir échangé avec le commandant en chef américain « les plus tendres adieux » et reçu de lui et de ses officiers « les assurances d'une confraternernité éternelle, » Rochambeau, à qui le Congrès avait donné deux canons de bronze, pris à Yorktown et ornés d'inscriptions qu'avait rédigées Washington, s'embarqua pour la France, sur l'*Émeraude*, au commencement de janvier 1783. Un navire de guerre anglais, qui croisait à l'entrée de la Chesapeake, faillit le prendre, et ce fut seulement en jetant par-dessus bord ses mâts de rechange et une partie de son artillerie que l'*Émeraude*, allégée et plus rapide, put s'échapper. Le général apprit au débarqué la nouvelle de la paix que, dès le premier moment, Vergennes avait envisagée comme une conséquence certaine, mais non immédiate, de la prise de Yorktown. Il avait écrit au général, le 1er décembre 1781, pour lui offrir « l'hommage de reconnaissance de tous les bons Français, » ajoutant : « Vous avez rendu, monsieur le comte, à nos armes le plus grand éclat, et vous avez posé une pierre d'attente sur laquelle j'espère que nous élèverons un édifice honorable de paix. » L'heure maintenant en était venue, et, pendant que Suffren avait encore à gagner la bataille de Goudelour, les préliminaires avaient été signés à Versailles le 20 janvier 1783.

Le Roi, les ministres, le pays entier firent à Rochambeau le grand accueil qu'il méritait. Il avait adressé à Louis XVI, pour principale demande, et son audience de retour, la permission de

partager les éloges reçus avec le malheureux de Grasse, maintenant prisonnier des Anglais après le combat des Saintes où, luttant à trente contre trente-sept, il avait perdu sept vaisseaux dont la *Ville-de-Paris* (qui eut 400 morts et 600 blessés), tous si endommagés, toutefois, par la plus furieuse résistance que, incendié, échoué ou coulé, pas un ne vit jamais les eaux anglaises. Rochambeau reçut le ruban bleu du Saint-Esprit, le gouvernement de la Picardie et, peu d'années après, le bâton de maréchal de France. La proximité de son gouvernement lui permit deux visites en Angleterre, où son ancien ennemi, l'amiral Hood, le reçut à bras ouverts et où il retrouva son cher La Luzerne devenu ambassadeur à Londres. Les attentions qui lui causèrent le plus de plaisir lui vinrent des officiers de l'armée de Cornwallis. « Ils manquèrent, écrit-il, par les démonstrations les plus publiques, leur reconnaissance pour l'humanité avec laquelle ils avaient été traités par l'armée française après leur reddition. »

Il entretenait avec Washington une affectueuse correspondance, pour partie inédite, le grand Américain lui rappelant souvent « son amitié et sa tendresse pour ses compagnons de guerre, » discutant un projet de visite en France, décrivant sa vie remplie maintenant « par des occupations champêtres et la contemplation de ces amitiés que la Révolution (américaine) m'a permis de former avec tant de dignes personnages de votre nation. C'est grâce à leur assistance que je peux vivre en repos maintenant dans ma calme retraite. » Rêvant d'une humanité moins agitée que celle qu'il avait connue, rêvant des rêves dont l'accomplissement n'était pas prochain, il écrivait encore à Rochambeau, de Mount-Vernon, le 7 septembre 1785 : « Bien que ce soit contre la profession des armes, je souhaite voir le monde entier en paix. » Au moment de quitter l'Amérique à son tour, La Luzerne avait écrit à Vergennes : « Washington aura beau vouloir se cacher et vivre en simple particulier, il sera toujours le premier citoyen des États-Unis. » Il le devint, en effet, de droit comme de fait quand une élection unanime fit de lui le premier président de la République américaine, l'année même où s'ouvraient en France les États généraux et où commençait notre Révolution.

Connaissant les dispositions amicales gardées par Rochambeau pour les Américains, Washington donnait volontiers

des lettres d'introduction pour lui à ceux de ses compatriotes qui s'en allaient déjà, en grand nombre, voyager en Europe ; tantôt c'était un homme politique qui apportait un mot de lui, comme Gouverneur Morris, si connu par la suite ; tantôt, c'était un poète célèbre alors et jamais depuis. Moins sûr de son fait quand il s'agissait du Parnasse que des champs de guerre, Washington avait décrit à La Fayette, pour qui il donnait souvent aussi des lettres, le même voyageur comme « étant tenu, par les gens capables d'en bien juger, pour un génie de première grandeur. » A Rochambeau, il le signalait comme « l'auteur d'un admirable poème où il a dignement célébré la gloire de votre nation en général et la vôtre en particulier. » (28 mai 1788.) Le poète était ce Joel Barlow, de Hartford, qui, devenu plus tard ministre des États-Unis en France, mourut dans un village de Pologne au cours d'un voyage entrepris pour remettre ses lettres de créance au souverain français d'alors, lequel, pour d'importantes raisons, n'avait pu lui assigner audience ailleurs qu'en Russie. On était en 1812. Le poème auquel Washington faisait allusion était une œuvre épique, intitulée la *Vision de Colomb*, où l'on voyait un ange apparaître au navigateur dans sa légendaire prison, lui annonçant, selon la formule virgilienne, l'avenir du Nouveau Monde. Washington, Wayne, Green lui sont ainsi montrés, avec « le brave Rochambeau vêtu d'étincelant acier :

Brave Rochambeau in gleamy steel array'd, »

description qui, si le brave Rochambeau la vit jamais, dut le faire sourire.

La guerre de la succession d'Autriche l'avait trouvé officier dans l'armée française ; la Révolution le trouva encore en activité, défendant la fontière comme maréchal et commandant en chef de l'armée du Nord. En 1792, il se retira définitivement à Rochambeau, en grand danger de l'échafaud pendant la Terreur. Prisonnier dans « ces horribles tombeaux » qu'étaient les prisons révolutionnaires, il obtint sa libération après un appel au Président du Tribunal où il invoquait, pour sa protection, les campagnes où il avait combattu pour la liberté, « comme l'ami et le collègue de Washington. »

Il vécut assez vieux pour voir s'élever à une renommée inouïe ce jeune officier qui admirait tant le livre de Guibert sur la

tactique, mais en avait su perfectionner les préceptes. Le Premier Consul reçut en 1803 le vieux maréchal qu'il tenait en sincère estime et lui donna audience entouré de ses généraux. Quand le soldat de Clostercamp et de Yorktown s'avança, Bonaparte lui dit : « Monsieur le maréchal, voici vos élèves. » Rochambeau répondit : « Ils ont surpassé leur maître. »

Après avoir failli mourir de ses blessures en 1747, Rochambeau vécut jusqu'en 1807 et dort maintenant dans le petit cimetière de Thoré en Vendômois, sous un sépulcre de marbre où une inscription, dictée par sa veuve, retrace, au soir d'une très longue vie, le tableau de ces qualités qui avaient gagné son cœur de jeune fille plus d'un demi-siècle auparavant : « Modèle aussi admirable dans sa famille que dans les armées, juge éclairé, indulgent, toujours occupé de l'intérêt des autres... une vieillesse heureuse et honorable a couronné une vie sans tache. Ceux qui furent ses vassaux sont devenus ses enfans... Sa tombe m'attend. Avant d'y entrer, j'ai voulu y graver la mémoire de tant de mérites et de tant de vertus, en reconnaissance de cinquante années de bonheur. » Sur la plaque à côté se lit : « Ici repose Jeanne-Thérèse Telles d'Acosta, décédée à Rochambeau à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, le 19 mai 1824. » Au château, où un gracieux accueil attend tout voyageur épris de ces souvenirs, se voient le ravissant portrait, par Latour, de celle qui, sur ses vieux jours, s'exprimait ainsi, le portrait dans l'uniforme blanc d'Auvergne du fils de Rochambeau qui mourut à Leipzig, l'épée de Yorktown, l'aigle des Cincinnati américains, à côté de l'étoile du Saint-Esprit, un portrait de Washington donné par le commandant en chef à son ami de France et quantité d'autres précieux objets. Au pied de la terrasse coule à pleins bords, entre les prés et les bois, ce Loir qui tient une si belle place dans la littérature française, grâce à un parent des Rochambeau d'autrefois, Pierre de Ronsard.

On souhaitera peut-être savoir ce que devint Closen. Envoyé aux Iles avec le reste de l'armée, il en éprouva, comme tous ses camarades, une vive déconvenue, plus vive même à cause de sa fiancée que les beautés américaines ne lui avaient pas fait oublier. Il avait inséré dans son journal une page de silhouettes représentant une douzaine de ces dernières, mais avait pris soin d'écrire au-dessous : « Honni soit qui mal y pense. » Au moment d'embarquer, il note : « Je n'ose dire tout ce que j'éprouvai et

quel fut le sentiment le plus fort : ou de l'attachement à tout ce que j'aime ou de l'ambition jointe à la délicatesse des principes d'honneur. La raison eut cependant le dessus et la balance se décida bien vite pour le dernier... Prendre patience, faire mon devoir... » Quitter Rochambeau lui était une peine de plus : « Je ne saurais jamais assez répéter et exprimer le chagrin que la séparation de mon digne et respectable général m'a coûté; j'y perds plus que qui que ce soit dans l'armée... Attentif comme j'étais à tous ses récits de batailles, de marches, de positions choisies, de sièges, enfin en tous genres de matières relatives au métier, j'ai toujours tâché de tirer profit de ses conversations si instructives... Il faut me résigner. »

C'est donc, à nouveau, la vie à bord, sur ces maudits « sabots, » un sabot de grande taille cette fois, le *Brave* de 74 canons, « doublé en cuivre tout nouvellement, » triste séjour néanmoins par mauvais temps et même en tout temps : « On ne se fait pas idée de la grosseur de la mer, du bruit et de la hauteur des vagues; le tangage et les roulis étaient d'une force à ne pas pouvoir se tenir debout et les vaisseaux paraissaient quelquefois être engloutis dans la mer, et, l'instant d'après, n'y toucher que par un petit bout de la quille. Quel vilain élément! combien nous autres, troupes de terre, le détestons tous! Le bruit lugubre des mats, les crics-cracs du vaisseau, les mouvemens terribles par à-coups, qui soulèvent, et auxquels nous ne sommes pas du tout accoutumés, la gêne perpétuelle que se causent quarante-cinq officiers dont quarante n'ont pas d'autre endroit de refuge qu'une même chambre pour tous, les figures tristes de ceux qui sont malades de la mer... la malpropreté, l'ennui, l'idée d'être enfermés dans un sabot, comme dans une prison d'État... tout cela n'est qu'une partie de la fâcheuse existence d'un officier de terre, même à bord d'un vaisseau de guerre... Prenons courage. » (29 décembre 1782.)

Peu de distractions. On rencontre un négrier, sous pavillon autrichien, spectacle « abominable et cruel, » avec « cette chaîne de fer qui traverse d'un bout à l'autre et à laquelle les nègres sont tous attachés deux par deux. » Le capitaine qui est Bordelais salue le pavillon de guerre de son pays « par trois : Vive le Roi! » On lui fait par signaux une réponse que je n'ose transcrire. Nul ne sait où l'on va : « Voguons, » dit avec philosophie Closen.

Escales à Porto-Rico, à Curaçao, cette dernière attristée par le désastre de la *Bourgogne*, à Porto-Cabello (Venezuela) où l'on fait quelque séjour et où Closen recommence avec ardeur à observer les habitans, gens et bêtes, tatous, singes, caïmans, « lézards énormes tout différens des nôtres. » La « compagnie de la Carraque (Caracas) tient le peuple dans un esclavage et dans une gêne incroyable. Les impôts sont énormes. » L'intolérance religieuse est d'un autre temps : « Quoique l'Inquisition n'y soit pas aussi rigoureuse dans ses informations qu'en Europe, n'y ayant qu'un commissaire à Carraque, il y a cependant trop de fanatisme, trop de préjugés absurdes, en un mot trop d'ignorance parmi les habitans qui ne disent pas un mot et ne font pas un pas sans dire un *Ave* et sans faire vingt signes de croix, ou baiser un chapelet qu'ils ont toujours pendu au col avec une garniture assez considérable de reliques et de croix. Nos MM. voulant me jouer une niche dans les maisons particulières où je m'étais fait introduire pour satisfaire ma curiosité et mon désir d'instruction, dirent à quelques personnes que j'était protestant. Voilà des signes de croix! s'écriant sans fin : *Malaccc christiano*, mauvais chrétien! »

Le 24 mars (1783), émouvante nouvelle : l'*Andromaque* arrive « avec le grand pavillon blanc au mât de misaine, comme signal de paix. La minute d'après, tous les vaisseaux de guerre furent pavoisés. » On eut encore quelques petits incidens comme la capture de plusieurs de nos officiers par « l'*Albermale* de 28 canons, commandé par le capitaine Nelson, dont ces messieurs disent tout le bien possible, » et qui furent aussitôt remis en liberté, à la nouvelle de la paix, par le futur ennemi de Napoléon.

C'était donc enfin le retour. Il fut retardé par quelques calmes plats et quelques tempêtes, avec les « criiiiicks craaaaks » habituels des mâtures; occupé par la mise au net des « journaux et notes sur les deux Amériques, » égayé par le sauvetage de la perruche d'une dame espagnole admise à bord avec sa famille. La « petite perruche s'effraye de quelque chose, s'envole et tombe dans la mer. Le nègre de cette dame, se trouvant par bonheur du même côté, s'y jette sans autre réflexion, tel quel, plonge et reparaît de suite; crie : cato! cato! la rejoint, la place sur sa tête crêpue, regagne le vaisseau. » Ravie, la dame « permet à ce noir sauveur de lui baiser la main, distinction unique

pour un esclave et lui assura une pension viagère de cent francs. Beaucoup de matelots auraient voulu en avoir pu faire autant à ce prix-là. »

Enfin on arrive ; on revoit le paysage du départ, ces « côtes si peuplées d'êtres vivans et de beaux arbres fruitiers et autres objets ravissans. » Tout est ravissant, on est dans la joie ; on s'organise pour gagner Paris, Closen en magnifique équipage : « Et moi, dit-il, après avoir acheté une bonne voiture où je pus placer, — devant, derrière, et dessus, — mes domestiques (un blanc et mon superbe et fidèle nègre Peter), trois singes, quatre perroquets, six perruches, je partis en poste avec cet étalage bruyant et difficile à maintenir en ordre et propreté... Je fus coucher (22 juin) à Saint-Pol-de-Léon, notre dernier quartier avant l'embarquement pour l'Amérique. J'y revis avec une réjouissance cordiale la respectable famille de Kersabiec qui m'avait si bien soigné... J'y laissai une perruche en souvenir d'amitié et de reconnaissance. »

A Guingamp, il retrouve les Du Dresnay, autre famille amie, et arrive à Paris le 30, avec, dit-il, « tous mes êtres vivans de toutes les couleurs, moi-même ayant l'air d'un Indien, tant ma figure était hâlée et brûlée du soleil, à l'exception du front que le chapeau avait conservé très blanc. » La famille de Rochambeau lui fit quitter son auberge pour venir habiter chez elle ; le ministre de la Guerre, maréchal de Ségur, à qui le général le présenta lui accorda le plus flatteur accueil, et le journal se termine comme se terminaient jadis les romans, et comme continuent de se terminer les jeunesses heureuses. Quittant Paris avec la promesse, — « bouquet ministériel très éventuel, » — d'une place de colonel en second, Closen gagna Deux-Ponts. « Là je retrouvai, dit-il, ma belle fiancée, ma chère, ma divine Doris, qui avait eu la constance de me conserver son cœur et sa main, pendant les quatre années de mon absence en Amérique et pendant laquelle il s'était présenté plusieurs partis, même beaucoup plus importans pour la fortune que celle que j'apportais en mariage, qui ne consistait que dans le bouquet ministériel susmentionné et dans la réputation d'honnête homme et de bon militaire. »

J'ajouterai seulement que le ministre tint parole et que ce fut comme colonel et chevalier de Saint-Louis que Closen se retrouva aide de camp de son ancien chef Rochambeau, main-

tenant maréchal de France, et chargé de défendre la frontière du Nord au début de la Révolution.

Encres jaunies, vóix éteintes. Le souvenir de l'œuvre accomplie demeure toutefois et ne saurait s'effacer, car d'année en année la grandeur en est plus apparente. En moins d'un siècle et demi, New York a passé des 10 000 habitans qu'il avait sous Clinton aux cinq millions d'aujourd'hui. Philadelphie, l'ancienne capitale, « ville immense » aux yeux de Closen, a dix fois plus de maisons à présent qu'elle n'avait alors d'habitans. En partie encore grâce à la France, cédant volontairement la Louisiane en 1803, la frontière de ce pays que l'Hudson jadis divisait en son milieu a été poussée jusqu'au Pacifique; les trois millions d'Américains de Washington et Rochambeau sont devenus les cent millions de maintenant; le commerce extérieur des quarante-huit États qui ont succédé aux treize de jadis, dépasse annuellement vingt milliards de francs. Du jour où les drapeaux des deux pays flottèrent sur les ruines de Yorktown, l'équilibre du monde fut changé. Il n'est guère de cas où, avec l'inévitable mélange d'intérêts humains, aucune lutte ait été, plus nettement que celle-ci, engagée pour une idée. On le vit à la paix, où la France victorieuse s'interdit, comme elle l'avait déclaré d'avance, tout profit matériel, et nul en notre pays n'y trouva à reprendre; le peuple illumina. La cause était juste, et même les adversaires ne tardèrent pas à le reconnaître. Peu à peu, et en dépit des réveils de haines, avec la deuxième guerre de l'Indépendance dans le Nouveau Monde et les campagnes de Napoléon dans l'Ancien, les animosités d'autrefois se sont effacées. Les trois nations qui s'étaient rencontrées en armes à Yorktown, les trois dont les ancêtres avaient connu une Guerre de Cent ans, pourront bientôt commémorer une Paix de Cent ans. « Je souhaite voir le monde entier en paix, » avait écrit Washington à Rochambeau. Depuis bientôt un siècle, les trois nations qui combattirent à Yorktown, sont demeurées amies et, dans cette mesure du moins, le vœu du grand Américain a été rempli.

JUSSERAND.

CHARLES DE SÉVIGNÉ

Dans les lettres de Mme de Sévigné, il n'y a rien de plus léger que les traits gracieux et vifs qui esquissent le portrait de son fils, ce charmant mauvais sujet dont, disait-elle, « le cœur était fou. » C'était, du reste, un mauvais sujet d'une espèce particulière, car on ne voyait pas de fils plus tendre, de frère plus prévenant, ni de mari meilleur. Disons plutôt que c'était un excellent homme et, à sa façon, un vrai philosophe, avec quelques faiblesses qui le rendent plus humain, mais frappé de je ne sais quelle incapacité singulière qui faisait que tout ce qu'il voulait entreprendre était condamné d'avance, et qui ôtait à ses qualités leurs résultats ordinaires. C'était un arbre fleuri qui n'aboutissait jamais au fruit. Il le savait bien et disait : « Tout ce que je puis penser de bon est toujours inutile et demeure sans effet et j'ai toujours la grâce efficace pour ce qui ne vaut pas grand'-chose. »

Et c'est peut-être pour cela qu'il nous paraît sympathique : nous le voyons si aimable et toujours déçu. Regardons-le bien, ce beau garçon alerte et blond ; il a le sourire, et quelque chose de l'esprit et du charme, de sa mère : ne dirait-on pas qu'il est promis aux belles destinées ? Voit-on un jeune marquis plus gracieux ? Disons plutôt un « jeune baron ; » car (c'était un trait de son esprit conciliant), pour laisser tout l'éclat à sa mère, il ne voulait porter que le moindre de ses titres, au moins jusqu'au jour de son mariage.

Nous le rencontrons pour la première fois à l'âge de neuf ans, « arrivant dans le fond d'un carrosse tout ouvert » avec sa

jeune mère et sa sœur; et l'abbé Arnauld, qui les aperçoit, les décrit « tous trois tels que les poètes représentent Latone au milieu du jeune Apollon et de la petite Diane. » Ce jeune Apollon-là, paré, mondain, n'est pas le vrai Sévigné; ce carrosse tout ouvert, cet air de compagnie, lui siéent mieux qu'ils ne lui plaisent; car son goût est pour la campagne ou pour l'intimité libre et lettrée. Je le retrouve plus pareil à lui-même, un peu plus tard, à Livry, dans cette allée bien sombre où il y a un siège de mousse; ou encore, au fond du petit bois, assis sur un trône de gazon, déclamant à sa mère, qui l'admire, quelque belle tirade de Racine. Il lisait, disait-elle, presque aussi bien que Molière. Les beaux vers, les forêts, et sa « maman-mignonne, » Sévigné les a toujours aimés mieux que tout ce qu'il y a au monde.

Il était né dilettante, avec une nuance bien à lui d'enjouement, de finesse et d'ironie, et dans sa raillerie il y a quelque chose de bien moderne, quelque chose qui est déjà presque de la « blague. » Il est tendre et gai, il est charmant, il a le goût juste et fin. Jamais il ne tombe dans les travers de sa mère qui, toujours docile à la mode, met Nicole sur le rang de Pascal. Son fils, en riant, traite son fade Nicole de « blanc manger, » et la renvoie, si elle veut un vrai grand écrivain moraliste, à Pascal, à Plutarque ou à Montaigne. Ce bon critique est, par-dessus le marché, amateur de la musique. On aimerait savoir ce qu'est devenue certaine « symphonie charmante, » composée par les deux Camus et Itier, qu'il trouvait poignante et tendre, car la sûreté de son esprit fait qu'on désire connaître les ouvrages qu'il loue. Il se plaisait à causer avec des artistes, il aimait à se rencontrer, chez Ninon, avec toute une mauvaise société de poètes : « tous les Racine, tous les Despréaux, et il paie les soupers ! » s'écriait sa mère. Sévigné ne voyait pas seulement ces gens de lettres, encore un peu bohèmes; sa mère « l'avait mis dans le monde (nous dit Saint-Simon) et dans la meilleure compagnie. » Sans doute, elle aurait voulu faire de lui un bel officier, un brillant courtisan, en même temps qu'un grand homme de bien. Mais le petit baron était réfractaire. Il n'aimait guère Versailles. Il préférait flâner par les détours de la vie; il soupirait après sa chère Bretagne; il rêvait de son manoir, de ses bois, de sa chère liberté, et de ses aises.

Il ne se plaisait nulle part aussi bien qu'aux Rochers. Et c'est là que je voudrais le montrer, par une claire matinée d'hiver, un jour où, rentrant de l'armée, il surprend dans une allée du parc la marquise, qu'il avait laissée fort longtemps sans nouvelles.

Et elle écrit à sa fille :

4 décembre 1675.

Comme je venais de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le *Frater*, qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre à *chanter matines* (elle parle de la cour qu'il faisait à certaine belle abbesse) qu'il ne croyait pas pouvoir m'aborder d'une autre façon. J'avais bien résolu de le gronder, et je ne savais jamais où trouver de la colère ; je suis fort aise de le voir. Vous savez comme il est divertissant ; il m'embrassa mille fois ; il me donna les plus méchantes raisons du monde que je pris pour bonnes. Nous causons fort, nous lisons, nous nous promenons, et nous achèverons ainsi l'année, c'est-à-dire le reste.

Et plus d'une fois l'histoire se renouvellera : Sévigné s'absente, s'égare. On ne sait plus où mettre la main dessus. La marquise et son vieil oncle, l'abbé de Coulanges, s'inquiètent, se désolent, se mettent un peu en colère. Mais le petit baron rentre enfin, de Rennes ou de Quimper, « avec une sotte chanson qui fait rire, » ou bien avec quelque projet de mariage, pour amuser sa mère, « mais la belle n'a pas quinze ans. » Et la marquise sourit en soupirant : « C'est une fragile créature !... S'il se divertit, il est bien ! »

La gaieté s'allie assez souvent à la tendresse, et, si les saints sont souvent gais, les gais sont ordinairement sensibles. Mme de Sévigné allait l'éprouver deux ans plus tard, en 1677, lorsqu'elle fut prise aux Rochers d'un rhumatisme qui la faisait souffrir à crier. Son fils se montra d'un dévouement admirable. Il soigne sa mère, il lui sert de secrétaire, il lui fait la lecture, il calme les inquiétudes de sa sœur absente : « Adieu, ma petite sœur, n'ayez ni peine ni frayeur de ce qui se passe ici ; avant que cette lettre soit à vous, ma mère se promènera un peu dans le jardin. » Il est attentif, enjoué ; et, compatissant pour le présent, il voit l'avenir en couleur de rose ; tout lui paraît arriver pour le mieux dans le meilleur des mondes :

« Nous sentons quasi plus vivement le plaisir de voir ma

mère les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, et ne se pouvant soutenir sur les jarrets, que nous ne sentions celui de la voir se promener et chanter du matin au soir dans nos allées. » Le caractère souple et doux de Sévigné, naturellement subalterne, faisait de lui un charmant garde-malade, surtout quand il s'agissait de soigner une altération de la santé, en somme passagère.

Et cependant cet aimable petit compère, si gai, si câlin et si fou, est, au fond, de ces bons jouisseurs qui finissent volontiers, un peu moroses, en marguilliers de leur paroisse. Son entrain, pour délicieux qu'il nous paraisse, n'est que sa jeunesse qui lui fait du bruit ; sa spontanéité, son laisser aller ne sont que le libre jeu accordé à la fantaisie du moment par une nature sans ensemble, vivant au jour le jour, dans une série de sincérités successives.

Ces jeunesses-là sont belles, mais combien vite elles s'usent ! A force de jouir, l'on se fatigue, on devient nonchalant, et le pauvre cœur, abandonné à tant d'impressions, se blase et s'engourdit. Personne n'a goûté la lie profonde de l'ennui comme certains fantaisistes. Ces natures, jolies, mais incohérentes, ignorent la secrète harmonie qui constitue l'essence du caractère. Rien en eux n'est faux, sans doute, ni méchant, mais rien non plus ne dure. C'est de la poussière d'or, si l'on veut, mais ce n'est que de la belle poussière.

Le mauvais mariage de Mme de Sévigné la poursuivait jusque dans ses enfans. Non pas qu'ils ne soient sympathiques, ce fils et cette fille, mais, pour être les rejetons d'une solide Bourguignonne, combien ils nous paraissent faibles ! Pour Mme de Grignan, passe encore : malgré ses raideurs et ses froideurs, malgré les jalousies et les gênes d'un cœur défiant qui ne savait s'épancher que de loin, elle était « vraie » (sa mère ne se lasse guère de le répéter), elle était « très loyale, » elle avait un fond de vertu stoïcienne : « Vous me paraissez solide (lui dit Mme de Sévigné), il me paraît qu'on peut se fier à vos paroles. » Ellle a du courage, de la raison, de la dignité. Et sa mère revient souvent sur les *vertus romaines* de cette jeune femme gauche et nonchalante que la moindre résolution à prendre jette dans un vertige d'indécision qu'elle arrive pourtant à vaincre. La plaie à peine secrète de ce cœur de mère, c'est qu'elle n'ose

décerner les mêmes éloges à son charmant garnement de fils.

Son faible, comme son fort, c'est qu'il est amateur en tout, et si léger qu'il change constamment d'intérêt ; il oublie ce qu'il veut, ou même ce qu'il était justement en train de sentir. Il est militaire de son métier ; mais la fille des Rabutin a dû souffrir de le voir si peu un foudre de guerre. Ce n'est pas qu'il ne sache se comporter bravement à l'heure du danger ; plus d'une fois, il s'est distingué dans les tranchées ; « il a servi peu, mais bien, » nous dira Saint-Simon. Il est allé loin, en Allemagne, et jusqu'en Candie. L'aventure le tente. Mais il n'a pas cet autre courage, plus difficile, qui sait affronter la lassitude, l'ennui, les longues privations. Que la campagne traîne en longueur, et il se dégoûtera de fatigues si peu compatibles avec son esprit vif et froid ; il cherchera à s'en évader... En effet, pendant l'été de 1677, Sévigné s'ennuyait à mourir à l'armée. Brusquement, pour une blessure de rien, une petite plaie au talon, une sciatique, le voilà qui arrive chez sa mère à Livry, sans congé, en cachette et presque en déserteur. Son capitaine lui écrit : « Venez ! venez boiter avec nous. » Le Roi fronce le sourcil ; sa bonne mère, quoique enchantée de cette aubaine, finit par s'alarmer et part pour Versailles où elle fait son possible pour arranger l'affaire ; elle renvoie son garçon à son régiment.

5 août et 28 juillet 1677.

Il s'en va à l'armée ; ce n'est pas possible qu'il fît autrement ; je voudrais même qu'il ne traînât pas et qu'il eût tout le mérite d'une si honnête résolution.

Je trouve la réputation des hommes bien plus délicate et blonde que celle des femmes.

Sévigné avait beau se moquer de l'importance démesurée qu'on donnait à cette escapade, se prétendre un « pauvre criminel, » espérer qu'il se tirera d'affaire sans être pendu, la chose n'était aucunement une plaisanterie. On peut dire que, dès ce moment-là, sa carrière dans l'armée était compromise. Le Roi ne disait rien ; le ministre non plus ; tout paraissait rentrer dans l'ordre. Mais, pour l'officier qui abandonnait sa compagnie sans congé, la disgrâce finale était certaine. Malgré le tableau d'avancement, certaines promotions ne se faisaient plus. Saint-

Simon se plaint longuement de cette rigueur que Sévigné allait éprouver. Nous le verrons, au fil des années, guidon, c'est-à-dire enseigne ; puis sous-lieutenant ; toujours sous-lieutenant, à perpétuité, tandis que son neveu de Grignan sera promu au rang de colonel à dix-huit ans.

En sensitif qu'il était, le jeune baron s'aperçut vite d'une atmosphère hostile et ne parla de rien moins que de vendre sa charge. Il en parlait à qui voulait bien l'entendre, sans la moindre discrétion. Il avait payé fort cher son emploi de guidon « parce qu'il en était fou ; » il voulait maintenant vendre aux deux tiers du prix sa place de sous-lieutenant, « parce qu'il en était dégoûté. » Est-ce là une façon de conduire ses affaires? se lamente la marquise, aux Rochers. Mais Sévigné « sent toute la force secrète qui attire naturellement les Bretons, en leur pays... Ce serait vouloir arrêter le Rhône que de s'opposer à ce torrent. » Heureusement, la charge était fort difficile à vendre, et Mme de Sévigné espérait voir son fils oublier cette fantaisie.

Mais quelle mouche le piquait, pour lui faire parler à la Cour de son désir de quitter l'armée? Ce n'était guère le moyen de se réconcilier avec le pouvoir : « Le Roi ne peut souffrir ceux qui quittent le service. » (26 mars 1680.) Saint-Simon nous dit la même chose, en nous assurant que l'officier démissionnaire était assuré de subir toutes les mortifications possibles dans sa province, dans sa ville, et même dans ses terres. Encore s'il voulait quitter le régiment pour la Cour; mais l'homme qui osait préférer Vitré à Versailles était vite jugé; le Roi aimait peu les petits hobereaux entichés de leur province; il pensait sans doute, avec Mme de Grignan, que Sévigné jouait fort au naturel le rôle de *Monsieur de Sottenville*. Il faut donc, en dépit qu'elle en aît, que la marquise se rende à l'évidence; elle constate avec un douloureux étonnement la disgrâce latente de son charmant fils :

« Si j'avais voulu faire un homme tout exprès, et pour l'esprit et pour l'humeur, pour être enivré de la Cour, et même pour être assez propre à y plaire, j'aurais fait à plaisir M. de Sévigné. Il se trouve que c'est précisément le contraire. »

Mais les années passaient sans que le baron pût se défaire de sa charge ; le temps s'écoulait ; à un certain moment sa mère se reprenait à l'espoir. Sévigné se trouvait par hasard en gar-

nison à Fontainebleau au moment où la Cour y était en résidence. Le petit baron était un joli garçon, le visage ouvert sous sa toison blonde. Il n'avait qu'à se laisser voir, galant et gai, à la tête de sa compagnie. Le Roi pouvait le remarquer un jour en passant... et la marquise se laissait aller à bâtir des châteaux en Espagne. Qui sait ? Tout pouvait encore se réparer. Mais le lieutenant de Sévigné lui écrivait des lettres bien noires où il ne parlait que de « chaînes » et d' « esclavage. » Il aurait voulu « voler aux Rochers. » Et, par désœuvrement et par tristesse, au lieu de faire sa cour au Roi, le petit baron la faisait à la grosse cousine de V... » dont nous ne savons rien, sauf qu'elle était duchesse.

Le voilà donc qui court la forêt, en pensant aux bois des Rochers, en véritable Breton nostalgique. Le voilà qui, au lieu de briller au château, se cache dans le salon de sa duchesse. Sa mère, de loin, jette un petit sourire impatient. Peut-on si mal savoir arranger ses affaires ! Le voilà, avec tous ses dons, qui passe pour un rustaud, un ours, peut-être même pour un avare !

16 juin 1680.

Pour mon fils, on croit toujours qu'il n'a pas un sou. Il ne donne rien du tout, jamais un repas, jamais une galanterie, pas un cheval pour suivre le Roi et M. le Dauphin à la chasse ; n'osant jouer un louis ; et si vous saviez l'argent qui lui passe par les mains, vous en seriez surprise !

Ce qu'il rapporta en Bretagne de cette garnison de Fontainebleau, ce n'était pas la faveur du Roi ; ce qu'il avait gagné sous le dais de la duchesse ne peut honnêtement se nommer Le pauvre garçon rentra fort malade chez sa mère. « Je pensais qu'il fallait mourir avant que d'en ouvrir la bouche, » écrit-elle. Mais lui n'hésite pas à confier son malheur à quinze ou seize honnêtes personnes. Il est furieux, de la vive colère d'un être faible et tendre qui se voit trompé, berné. Cela passe vite, mais cela brûle et crie, sans souci des conséquences.

« Ce fripon de Sévigné » est un bien aimable garçon, mais il ne réussit guère à Versailles ; c'est un brave soldat, mais il voudrait vendre sa charge d'officier. La Cour et l'armée sont, pourtant, les principaux emplois d'un homme de qualité. Il en existe un troisième, qui incombe au chef du nom et des armes, et c'est le devoir de continuer la race... Mais là encore ce gentil

Sévigné se montrera futile, inutile... C'est un dilettante. C'est un viveur, c'est un voluptueux ; ce n'est pas un père de famille. Toutes ces passions qui se succèdent, en se heurtant un peu ; toutes ces liaisons, ces souvenirs, romanesques, légers, ou coupables, l'ont rendu comme incapable d'un engagement sérieux. Sa mère a raison : « c'est une fragile créature. » « Son cœur est tou... » C'est plutôt légèreté que dérèglement ; la plupart de ses affaires sont des enthousiasmes, des « emballemens, » plutôt que des passions. C'est un *patito*, le plus grand flirt de France ; ou bien, puisqu'il est toujours sincère, c'est le malade imaginaire de l'amour. Mais tout cela ne l'avance guère pour le mariage, et parfois la marquise désespère de le fixer :

21 juin 1680.

Je vois si trouble dans le destin de votre frère que je n'en puis parler... Je ne vois pas les petits-enfans qui me viendront de ce côté !

Et souvent elle voudrait le gronder, et prépare d'avance sa petite harangue, « mais tout s'est brouillé et si bien mêlé de sérieux et de gaieté que nous avons tout confondu. »

Sa carrière d'amoureux avait commencé dès son retour de Candie. La marquise aurait voulu le marier alors, à vingt ans, « avec une petite fille un peu juive de son *estoc*, mais les millions nous paraissent de bonne maison. » Sévigné n'entendait rien de cette oreille-là. Il aimait sa liberté, et il s'engoua pour la femme la plus libre, — peut-être même pour l'esprit le plus libre, — de Paris : pour cette Mlle de l'Enclos, la maîtresse de son père, cette Ninon qui avait bien onze ou douze ans de plus que la mère du petit baron. Mais c'était une Aspasie plutôt qu'une Thaïs ; — Molière la consultait sur ses comédies ; elle recevait « tous les Racine, tous les Despréaux ; » les jeunes gens venaient prendre chez elle le bon goût, l'air du monde et le ton de la bonne compagnie. Elle rassemblait une société fort polie et sa maison était parfaite par sa décence extérieure.

Cependant la marquise s'inquiétait de voir son fils épris jusqu'au ridicule d'une femme de cinquante ans, — et quelle femme ! celle qui avait déjà ruiné le ménage des parens.

Votre frère entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes ; il y a des esprits à qui elles ne valent rien. Elle avait gâté son père. Il faut le recommander à Dieu.

Était-ce le résultat des prières de la mère? Ninon se lassa vite de cet amant léger et froid. C'était, disait-elle, « un cœur de citrouille fricassé dans de la neige, » — et le mot plut à Mme de Sévigné par la justesse de sa fantaisie ; — c'était, disait-elle encore, « une âme de bouillie dans un corps de papier mouillé. » Sévigné n'en voulait pas trop à Ninon de sa verte franchise; il convenait de sa froideur, et la reprochait même, en riant, à sa mère : « il me dit que je lui avais donné de ma glace et qu'il se passerait fort bien de cette ressemblance. »

Et son amour pour la vieille Ninon finit par une solide amitié : c'était la fin accoutumée de ses engouemens : ce garçon n'était pas méchant; jamais, à l'instar de son cousin Bussy-Rabutin, il n'insultera la femme qu'il vient d'adorer. C'est peut-être qu'il ne les a jamais beaucoup aimées : l'épine laissée au cœur s'arrache vite et la plaie ne s'enflamme point.

Quelques semaines après sa rupture avec Ninon, Sévigné s'éprend de nouveau, et c'est encore d'une femme célèbre, une petite brune, assez laide, avec des yeux ronds d'oiseau, mais de cette sorte qui bouleverse l'esprit des imaginatifs : c'est la Champmêlé, la grande comédienne, — « la jeune merveille, » « la petite Chimène, » comme dit cavalièrement Mme de Sévigné. Elle était la confidente de l'affaire, — la confidente, ou peut-être plutôt le confesseur, — car, sachant toute la faiblesse de son fils, elle n'osait lui retirer le bienfait de ses conseils.

Il me montre de ses lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si passionnées : il pleurait, il mourait. Il croit tout cela quand il écrit, et s'en moque un moment après.

Mais Chimène, tout comme Ninon, « se lasse d'aimer sans être aimée. » Elle pensait sans doute, avec M. de La Rochefoucauld, que Sévigné n'était guère du bois dont on fait les fortes passions. Et voilà une rupture où le baron ne se montre pas à son avantage. Ninon avait demandé à Sévigné de lui faire lire les lettres de la comédienne; il les lui prêta. Mais, à parcourir ces jeunes pages enflammées et sincères, la vieille courtisane, « fort jalouse toujours des autres femmes, » sentit au cœur la morsure d'une envie ardente, et, dans le dessein de perdre Chimène, elle voulait envoyer tout le paquet à son amant en titre. Ce fou de Sévigné, ce faible Sévigné, comprit la chose comme

une bonne plaisanterie, et, rentré chez sa mère, s'empressa de lui conter toute l'histoire. Mais la marquise s'indignait :

Je lui dis que c'était une infamie que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé; qu'elle n'avait point sacrifié ses lettres (comme on voulait le lui faire croire pour l'animer), elle les lui avait rendues; que c'était une trahison basse et indigne d'un homme de qualité, et que, même dans les choses malhonnêtes, il y avait de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons; il courut chez Ninon et, moitié par adresse, moitié par force, il lui retira les lettres de cette pauvre diablesse. Je les ai fait brûler.

C'était plus sûr.

Et puis, pendant un moment, la marquise s'est remise à espérer. Après avoir été surpris « par un mari, » Sévigné paraît avoir pensé à une vie plus régulière. Il trouva même agréable certaine petite personne à marier et il écrit à sa sœur :

J'ai vu deux fois la jolie infante chez elle, fort gaie, je crois que je la divertis. J'ai le bonheur de faire rire la grand'mère, qui m'a dit, à moi-même, qu'elle me trouvait joli garçon. Nous nous entendons même quelquefois, la petite fille et moi, — et là-dessus nous nous regardons de côté. Cette affaire est entre les mains de la Providence.

Sévigné aimait assez rire avec les petites jeunes filles et leur faire un brin de cour. La marqnise ne pouvait aller à Rennes ou à Vitré sans rencontrer une demi-douzaine de ses belles-filles en herbe, au milieu desquelles s'agitait ce fripon de Sévigné dans une innocente orgie de polygamie platonique, trop épris de toutes ces jeunes beautés pour savoir à qui jeter enfin le mouchoir. La marquise redoutait Mlle Sylvie de Tonquedec, la fille de ce gentilhomme bretteur, grand ami du feu marquis, qui avait failli se battre chez elle, autrefois, avec le duc de Rohan. Puis survient, plus dangereuse encore, l'emportant sur tout l'essaim, certaine demoiselle de La Coste, « trente ans passés... aucun bien... nulle beauté, » — et, encore, accordée ailleurs.

25 octobre 1678.

Toute la province en parle... Pourquoi troubler cette fille qu'il n'épousera jamais? Pourquoi lui faire refuser ce parti qu'elle ne regarde plns qu'avec mépris? Pourquoi cette perfidie?... S'il a de l'amour, c'est une folie qui fait faire encore de plus grandes extravagances, mais *comme je l'en*

crois incapable, je ferais scrupule, si j'étais en sa place, de troubler de gaieté de cœur l'esprit et la fortune d'une personne qu'il est si facile d'éviter.

Mais, cette fois, Sévigné parut décidément pris. Sa mère avait beau affirmer qu'elle ne donnerait jamais son consentement, qu'elle ne signerait point à son contrat de mariage. Le baron, chez qui, d'ordinaire, le désir cédait vite à une opposition, — à moins qu'il ne se dissipât tout bonnement par distraction, — montrait enfin une certaine énergie. Il suivit en Basse-Bretagne Mlle de La Coste; et le refus de sa mère ne le fit pas venir à résipiscence.

Et cette femme qui fixait un inconstant était une vieille fille de Lannion, sans beauté, sans fortune... Comme il est émouvant de voir se développer et vieillir devant nous un caractère! le regarder prendre, entre les mille tournans que présente la réalité, celui auquel nous ne pensions pas... Voilà la magie des livres, — des Mémoires surtout et des biographies : — dans leur miroir enchanté nous nous apercevons, en raccourci, de la longue et lente élaboration des années. Ce gentil petit-fils de don Juan aurait pu, au moment où le plaisir physique s'émoussait, devenir un vicieux, un triste « vieux marcheur. » Mais, au contraire, il sortira, comme spiritualisé, de sa vie de plaisirs, sachant fort bien qu'il faut chercher ailleurs que dans ces joies faciles ce qui peut inspirer le véritable attachement du cœur. Il est touchant à ce moment, tiraillé entre un grand amour honorable et la crainte de blesser cette chère « maman-mignonne » qu'il aimait plus que tout au monde. Et pourtant il faut qu'il trahisse, qu'il désespère, qu'il blesse, soit l'une, soit l'autre, de ces femmes adorées. Écoutons un instant l'écho de ce douloureux combat de sentimens ennemis, tel que nous l'entendons dans les lettres de Mme de Sévigné :

1er novembre 1679.

Mon fils est tristement aux Rochers. Il dit que le premier soir, quand il se trouva tout seul dans mon appartement, avec les clefs de mes cabinets qu'on lui donna, il fut saisi d'une pensée si funeste, et cela ressembla tellement à une chose qui arrivera quelque jour, qu'il se mit à pleurer, comme quand le bon abbé recevait Notre-Seigneur. Il m'assure fort qu'il n'épousera point la petite personne dont je vous ai parlé... il me persuade qu'il n'a point envie de faire une sottise; mais, comme il est faible, et qu'il me mande tous les jours qu'il est défiant de lui-même, — qu'il est deux ou trois hommes tout à la fois, — je lui dis que le plus sûr est de ne

point s'exposer à voir cette fille chez elle ; qu'il est dangereux de tenter Dieu ; qu'il ne faut qu'un malheur ; et que, pendant qu'un de ces hommes serait pris pour dupe, l'autre maudirait le jour et l'heure d'un si ridicule accouplement.

2 novembre 1679.

Il me dit qu'il y a un *lui* qui m'adore, un autre *lui* qui m'étrangle, et qu'ils se battaient tous deux l'autre jour à outrance dans le mail des Rochers.

C'était la marquise qui l'emportait. Charles de Sévigné renonçait à son amour et, neuf années plus tard, marié lui-même, nous le verrons faire le voyage de la Basse-Bretagne pour assister aux noces de Mlle de La Coste. Mais il sort de cette affaire orienté vers un nouveau but, vers le mariage avec une femme supérieure : « l'exemple de toutes les femmes, une sainte. » Il ne voulait plus entendre parler des Ninon, des comédiennes. Déjà, au milieu de sa folle jeunesse, il avait connu de ces brusques reviremens, des lassitudes subites, des sécheresses imprévues, où tout ce dont il s'engouait le plus lui parut fastidieux, vulgaire.

17 avril 1671.

Il lui avait pris un dégoût de tout cela qui lui faisait bondir le cœur; il n'osait y penser ; il avait envie de vomir. Il lui semblait toujours voir autour de lui des *panérées* de baisers... des *panérées* de toutes sortes de choses en telle abondance qu'il en avait l'imagination frappée et ne pouvait pas regarder une femme.

Cette première crise, qui s'était produite pendant la semaine sainte de 1671, nous montre sous les dehors voluptueux et gais, du « petit compère » une doublure cachée, — un bout de la bure rude des ascètes; et nous nous rappelons qu'il a toujours aimé, — par goût peut-être plus que par conviction, — mais n'importe, — les écrits de Port-Royal.

Cependant ce pauvre baron s'attristait, — « persuadé qu'il ne se marierait jamais, » trouvant ses terres en mauvais état, se voyant finalement tout seul au monde et ruiné. Il souffrait, nous dit sa mère, « d'une crainte effroyable d'être ruiné, d'une haine insoutenable des voyages et des fatigues passées, d'un

désir immodéré de la liberté. » (Mercredi des Cendres, 1680.)

Il avait entendu sonner la trentaine, ce glas de la jeunesse; ayant réussi enfin à vendre sa charge, il se voyait libre, si l'on veut, mais sans aucune sorte de prestige ni position dans l'époque la plus entichée des honneurs publics. Mais il ne faut jamais désespérer de la bonne fortune. Le 16 décembre 1683, sa mère écrit au comte de Bussy-Rabutin :

Je croyais mon fils hors d'état de pouvoir prétendre à un bon parti, après tant d'outrages et tant de naufrages, sans charges et sans chemin pour la fortune; et, pendant que je m'entretenais de ces tristes pensées, la Providence nous destinait à un mariage si avantageux que, dans le temps où mon fils pouvait le plus espérer, je ne lui en aurais pas désiré un meilleur.

C'était une jeune Bretonne, une fille de seize ans, si l'on en croit la généalogie de Bussy; de dix ans plus âgée, si l'on se tient aux registres de sa paroisse ; une petite personne parfaitement élevée, fort pieuse, un des beaux noms de la province ; le père était un conseiller au Parlement de Rennes, riche de plus de soixante mille francs de rente; il donnait deux cent mille livres à sa fille et hésitait un peu à la confier à l'aimable dissipateur qu'était Charles de Sévigné. Il exigeait beaucoup de garanties, et pour que ce mariage pût s'accomplir, il fallait que l'abbé de Coulanges vidât sa cassette et que la marquise se dépouillât, — ce qu'elle fit de fort bon cœur. Elle ne savait être à moitié généreuse : tout y passa. Sa vaisselle plate, ses fermes, son équipage même. Elle ne se réserva que son domaine et mille francs de rente viagère dans le cas où son fils viendrait à mourir avant elle.

Le lendemain du mariage, la jeune marquise fit élever cette rente de moitié. C'est par cette action gracieuse et digne que nous faisons sa connaissance. J'aime ce pur visage un peu froid de jeune femme sérieuse et pleine de courage. Toute Bretonne bretonnante qu'elle est, la première éducation de Mlle de Mauron a dû être exquise. Les quelques lettres que nous possédons d'elle, comme la correspondance de sa belle-mère, nous la montrent délicate, réservée, bonne. Elle sait s'effacer devant l'illustre mère de son mari ; elle l'aime sans crainte, l'admire sans emphase. Lorsque Mme de Sévigné revisite les Rochers, elle écrit à sa fille :

27 septembre 1684.

Il n'y a pas moyen de sentir qu'il y ait une autre maîtresse que moi dans cette maison; quoique je ne m'inquiète de rien, je me vois servie par de petits ordres invisibles.

Au commencement, la marquise, en vraie belle-mère, ne se sent disposée à louer la jeune femme que par des négatives : « Elle n'est point ceci; elle n'est point cela. Elle n'a point l'accent de Rennes... Elle n'est pas empressée. » Mais bientôt elle la trouve toute pleine de raison, — « une personne d'une intelligence vive qui surprend, » et surtout elle lui sait gré de ce rare mérite d'avoir attaché à jamais le cœur flottant de son mari. « Il ne connaît le véritable attachement du cœur que depuis qu'il est marié. » Il tourne à la dévotion. « Il est dans la fantaisie de payer toutes ses dettes. » Bref, c'est un homme rangé, fixé et heureux.

Le « parfait ménage » aurait connu la vie rêvée, n'était le manque de santé : à quoi bon habiter une belle campagne? Ils n'avaient que le souffle! Le pauvre « petit compère » était bien puni de ses légèretés d'autrefois, car, dans son nouveau bonheur, les folies de sa jeunesse le poursuivaient encore. La grande réforme était faite, et la fuite des plaisirs, tous les mauvais liens rompus, — mais qu'ils ont laissé de traces indélébiles!... Sévigné n'aura pas d'enfans. Il veillera longtemps dans la souffrance une jeune malade adorée.

Lorsque Mme de Sévigné arrivait aux Rochers vers l'automne en 1684, elle était frappée de la triste santé du jeune ménage.

27 septembre 1684.

Ma belle-fille n'a que des momens de gaieté, car elle est accablée de vapeurs; elle change cent fois par jour de visage sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse; elle ne se promène quasi pas. Elle a toujours froid; à neuf heures du soir, elle est tout éteinte : les jours sont trop longs pour elle.

Et comme ce fâcheux état ne s'améliorait pas, comme la petite femme demeurait toujours accablée de frissons et de fièvres, avec des maux de tête enragés, la marquise conseillait à ses enfans de s'approcher des capucins de Rennes, dont les innocens remèdes guérissaient en ce temps-là. Je ne sais s'ils

réussissaient à chasser les vapeurs de la petite marquise ; mais, deux ans plus tard, lorsque Charles de Sévigné alla rendre visite à sa mère à Livry, elle le trouva toujours fort souffrant. Les drogues féroces des médecins de Paris, « qui le purgeaient jusqu'au fond des os, » eurent raison, après cinq mois de traitement, de cette interminable maladie, et il s'en retourna chez lui « avec un fonds de philosophie chrétienne, chamarrée d'un brin d'anachorète, et sur le tout une tendresse infinie pour sa femme, dont il est aimé de la même façon, ce qui fait en tout l'homme du monde le plus heureux parce qu'il passe sa vie à sa fantaisie. »

J'aime, pendant ces beaux étés, à contempler le bon Sévigné, assis, vers le soir, entre chien et loup, sous les orangers fleuris du grand parterre des Rochers ; à ses côtés, cette pâle et pieuse jeune femme, dont il ne cesse d'être le tendre amoureux ; de l'autre côté de la grille. s'étend la « sainte horreur » des bois, et du fond de la futaie, le vent leur apporte parfois quelque jolie ritournelle d'opéra : c'est que la vieille marquise, — cette « maman-mignonne » que le marquis aimait « mille fois mieux que tout ce qu'il y a dans le monde, » — se promène dans le crépuscule des grandes allées, marchant et chantant gaiement ; son laquais la suit qui porte ses livres : un livre de dévotion et un livre d'histoire. Enfin, sur les sept heures, une cloche sonne ; c'est le souper. La famille se réunit, et puis, pendant que les premières étoiles s'allument, ils retournent un instant au jardin, où l'odeur des orangers flotte plus lourdement dans la nuit commençante. Mme de Sévigné regarde d'un œil d'envie la masse sombre des bois, au travers de la belle porte de fer forgé ; mais un soupçon de rhumatisme suffit pour la rappeler à la raison. Ils rentrent, le marquis prend un livre gai, « de peur de dormir, » et fait pâmer de rire son auditoire bienveillant, qui le trouve de la force de Molière. A dix heures, il ferme la page et s'en va avec sa femme. Mme de Sévigné reste seule un long moment dans la salle basse. « Un peu rêver à Dieu, à sa providence, posséder son âme, songer à l'avenir... » Puis elle s'assied sous la lampe, tire son écritoire, et commence à causer avec sa fille, là-bas, en Provence. « ... Voilà quelle est à peu près la règle de notre couvent. Il y a sur la porte : *Sainte liberté*, ou *fais ce que voudras.* »

Lorsque Mme de Sévigné revint aux Rochers au printemps de l'année 1689, elle trouva le marquis et sa femme gais, allans, animés à souhait.

21 mai 1689.

La petite femme était ravie de me voir... Je l'ai toujours trouvée fort vive, fort jolie, m'aimant beaucoup, charmée de vous et de M. de Grignan... Mon fils est toujours aimable; il me paraît fort aise de me voir; il est fort joli de sa personne : une santé parfaite, vif, et de l'esprit.

Ils ont en effet mille sujets, mille projets, dont ils veulent entretenir leur mère et qui tous se réduisent à un seul : pour la première fois de sa vie, Sévigné est ambitieux. Bien contre son gré, la noblesse de sa province l'a élu pour son chef : en ce temps-là, on craignait une descente des Anglais sur la côte bretonne; on mobilisait la réserve dans toute la contrée, et Sévigné se vit alors promu colonel du régiment de noblesse de la vicomté de Rennes. C'était un beau compliment. Mais le marquis n'avait pas quitté les Gendarmes-Dauphin pour trôner dans l'arrière-ban. C'était encore de la contrainte, de la besogne, et de la dépense; trois choses dont il se serait volontiers dispensé. C'était (dit sa mère) « un anachorète au désespoir. » Mais son régiment se fit voir sous un si beau jour, — si grand, si magnifique, — Sévigné lui-même caracola si galamment à sa tête, et recueillit tant de succès dans sa province, qu'une idée lui était venue : un rêve de se faire envoyer de Vitré à Versailles comme député de la noblesse des États, pour faire au Roi les complimens de la Bretagne. C'était ce qu'on appelait alors la grande députation. Pourquoi Sévigné ne serait-il pas ce député? La nomination rentrait dans les attributions du gouverneur de la province; ce gouverneur se trouvait justement être le duc de Chaulnes, le meilleur ami des Sévigné. Pendant quinze ans, ce gouverneur avait nommé les députés sans demander un conseil à Versailles.

Tous, nous avons connu dans la vie de ces momens où les événemens paraissent prendre un heureux tour, où le passé fâcheux paraît rompre l'enchaînement et changer de suite, comme ces plantes que nous décrit le savant de Vries, qui passent d'un caractère à un autre, par une mutation brusque. Cela peut arriver; mais, en dépit de la nouvelle botanique, il est fort rare que, des orties, nous récoltions des roses. Le vieux

dicton d'Eschyle reste vrai; on souffre de ce qu'on a fait : τὰ δράσαντι παθεῖν; et Sévigné n'était pas encore quitte avec le sort.

Voilà qu'au Vatican, le Pape s'avise de mourir, et le duc de Chaulnes est envoyé de Rennes à Rome comme ambassadeur auprès du conclave. En passant par Versailles, il dit un mot de la députation, et reste surpris de constater à quel point, dans l'atmosphère du trône, ce beau nom de Sévigné, qui éveille tant d'échos en Bretagne, a perdu de sa résonance. On dirait qu'il tombe dans le vide. Impossible de le prononcer dans la présence du Roi. Le duc en dit un mot à M. de Lavardin, écrit au maréchal d'Estrées; mais c'est peine perdue : — on ne peut être à la fois anachorète et philosophe et courtisan... Le marquis de Sévigné n'existe plus pour Versailles. Ayant quitté la Cour au moment où il se retirait de l'armée, Sévigné s'était pour ainsi dire retranché du rang des vivans; il existait dans un exil volontaire, la pire espèce, puisqu'il ne dépendait pas de Louis XIV d'en accorder l'amnistie. « Le Roi ne témoignait nulle répugnance à M. de Sévigné. » Mais il signifiait au duc de Chaulnes qu'il pensait reprendre au gouverneur ce droit de nomination; qu'il voulait l'exercer en personne; et qu'il avait, pour la députation, un candidat tout trouvé : M. de Coëtlogon, gouverneur de Rennes.

En apprenant la mauvaise nouvelle, Mme de Sévigné jeta les hauts cris; elle avait espéré voir son fils à la Cour sans frais, sous un jour avantageux; — elle avait rêvé de vivre comme autrefois entre son fils et sa fille au milieu de ses âmes... Mme de Grignan attachée à la personne de la Dauphine; Charles de Sévigné chargé de la grande députation. Voilà un projet qui avait amusé bien des heures; elle souffrait de le voir se dissiper, et, au delà de la déception personnelle, elle sentait l'atteinte aux droits de la province : car elle était assez fortement régionaliste, comme nous disons. Charles de Sévigné criait encore plus haut qu'elle; mais il y avait, je crois, un accent d'intime soulagement dans cette parole résignée de la petite marquise : « Ne parlons plus de la députation. Nous soutenons si bien cette petite disgrâce qüe cela fait voir que nous étions digne de ce que nous espérions. » Et bien vite son mari gagne quelque chose de son calme, et affirme que si, pour être député,

il faut se montrer, soit courtisan, soit guerrier, il aime infiniment mieux rester chez lui et jouir de la paix des Rochers; c'est là qu'il est à son aise, c'est là qu'il est vraiment chez lui, et il a toujours senti un goût invétéré pour passer sa vie avec des Bretons. Et, pourtant, il ne finira pas sa vie dans cette tranquillité des Rochers. Il abandonnera sa province; il se fixera finalement à Paris, et sa femme en sera cause... Assurément, il n'y a rien de remarquable à ce fait qu'une aimable marquise, quittant enfin sa campagne écartée, cède au charme de Paris et n'arrive plus à s'en dégager. Mais ce ne seront ni la Cour ni la ville qui attacheront si fort la jeune Mme de Sévigné; elle se laissera prendre à « la glu du quartier Saint-Jacques. » Sa belle-mère nous en a souvent parlé comme d'une chose à désirer pour soi, mais redoutable pour ses proches, car elle fixait à jamais à un séjour enchanté ceux qui tombaient dans le piège. Personne mieux qu'elle ne nous a décrit le sobre charme, le sortilège austère, de ce pieux quartier, où les Carmélites réunissaient autour d'elles une société « céleste. » « Il n'y a que des habitans du ciel qui soient au-dessus de ces saintes personnes. » Dans ce bienheureux faubourg régnait une paix perpétuelle. Le Carmel, et Port-Royal, et Sainte-Marie oubliaient leurs différends; tout un monde d'âmes religieuses, fuyant les liens de la terre, y vivait retirées; logeant chez les Visitandines, fréquentant les Carmélites, s'appuyant à ce roc non encore effrité de Port-Royal. On y jouissait d'un avant-goût d'éternité. Si la vie n'y était plus tout à fait la vraie vie, la mort ne paraissait que le passage d'une pièce sombre à une chambre tout à côté en plein jour. On était déjà au delà du deuil. Mme de Sévigné, — la vraie, l'illustre, — ne nous raconte-t-elle pas comment, à l'enterrement du bon Saint-Aubin, la mère-prieure, au milieu de ses saintes consolations, « fit un éclat de rire si naturel et si spirituel que notre tristesse en fut embarrassée? » On savait vivre, on savait mourir dans ce quartier-là. On y pleurait, tout en souriant un peu, des larmes dont la source n'était point amère. On y parlait avec grâce, et même avec une légèreté décente et innocente qui n'était plus de ce monde, mais qui sortait d'une mondanité exquise, lointaine et comme oubliée. Voilà ce qui attirait la belle-fille de la grande Mme de Sévigné. Un jour elle y entendit Massillon prêcher le Carême : elle ne voulait plus s'en aller. Car elle avait trouvé, sur terre, la Cité de Dieu.

Nous voyons le reflet de tout cela dans certaines lettres adressées à Mme de Grignan, alors absente en Provence, par sa cousine Mme de Coulanges. Elle n'avait aucun préjugé contre le quartier Saint-Jacques; au contraire, elle nous a déjà dit, en 1700, que « ce quartier fournit une très bonne compagnie; on n'a qu'à l'habiter pour être une personne au-dessus des autres. » Mais je pense que cette ancienne coquette, cette jolie femme de jadis, devenue dévote sur le retour, ne voyait pas sans quelque jalousie sa jeune cousine prendre les devans et s'élancer vers la vie parfaite; elle la trouvait laide, toujours malade; elle ne concevait pourtant pas qu'elle pourrait désirer quitter le monde. C'est en 1703; Mme de Sévigné, l'illustre, est morte déjà depuis six ans; sa belle-fille n'a plus ce conseil sûr, cette infaillible ressource. Souffrante, sans enfans, dans cette nouvelle solitude de Paris, aux tristes abords de la quarantième année, la femme, encore jeune, s'apercevant qu'on vieillit, s'est tournée tout à fait du côté de Port-Royal. Un prêtre de l'Oratoire, du nom de Gaffarel, qui demeurait au séminaire de Saint-Magloire, parachevait sa conversion.

Il y a trois mois que je n'ai vu Madame votre belle-sœur (écrit Mme de Coulanges à Mme de Grignan, le 10 mai 1703). Elle n'a plus aucun commerce avec les profanes; j'ai été des dernières avec qui elle a rompu; mais elle ne veut plus de moi, il ne faut pas s'en faire accroire. La maison qu'elle va habiter est laide; mais son jardin, qui est triste par la hauteur des murailles, ne laisse pas d'être grand. Vraiment, Madame, une maison de campagne n'est pas une retraite digne d'une dévote; on ne trouve point le Père Gaffarel à la campagne, et il est vis-à-vis de la porte où habitera M. de Sévigné : je suis en peine de ce dernier. Sans sa docilité, ce serait un homme perdu ; mais aussi, sans sa docilité, n'irait-il point habiter le faubourg Saint-Jacques !...

Mme de Coulanges le plaint ; il lui semble que ses cousins vont changer de vie et d'amis ; et elle s'attendrit un moment, en leur disant adieu : « C'est une vraie sainte que madame votre belle-sœur. » Donc, on l'admire, — mais on plaint le mari ! Sévigné pourtant ne s'est pas tout de suite séparé de sa chère Bretagne. Il a fini par y emporter les seuls succès qu'il ait enviés : ceux qui ne le séparent point de sa chère province. Lieutenant du Roi à Nantes, il a connu l'envers du pouvoir : les tracasseries sans fin, les brouilles, la difficulté de manier les hommes ; et, un jour, à propos de quelque méchante histoire de pré-

séance, l'évêque de Nantes l'a même appelé en duel ! — Un peu plus tard, « le prélat parut à deux heures après midi, la soutane retroussée sous le bras gauche, et l'épée nue à la main droite, jurant comme un soldat aux gardes. » Encore une sotte aventure. Ce pauvre braque de Sévigné avait vraiment pour ces hasards-là une désastreuse affinité. Il écrit à M. de Pomponne qu'on a entrepris de le faire passer pour fou : « qu'on a voulu très méchamment m'imposer une extravagance pour me tourner en ridicule. » Mais Sévigné n'était plus à un ridicule près : on lui en avait déjà bien passé; on s'y accoutumerait, chez lui, comme à un tic habituel. Il continuait pendant plusieurs années encore à faire la navette entre « sa Bretagne » (comme dit Mme de Coulanges) et sa pieuse femme ; et puis, l'âge aidant, lui aussi renoncera au monde pour se fixer au faubourg Saint-Jacques. La marquise y est finalement « fort joliment logée; » Emmanuel de Coulanges, en allant lui rendre visite un jour, pendant l'été de 1703, l'y trouve « en très parfaite santé, Mlle de Grignan et le Père Gaffarel avec elle, charmée de la vie qu'elle mène ; bien des prières, bien des lectures, et une société de personnes qui sont tout occupées de l'Éternité, indifférentes pour les nouvelles du monde, peu sensibles à tout ce qui se passe. »

Ce sont presque les dernières nouvelles que nous ayons des Sévigné. Nous savons que l'esprit vif et pétillant du marquis continuait à s'agiter, sans grand profit pour qui que ce soit. — Ce gentil Sévigné, en suivant la courbe des années, deviendra, de plus en plus, le type du vieux retraité qui se passionne pour des questions saugrenues. Lorsque, en 1711, la publication de l'*Iliade* de Mme Dacier ranima la querelle des Anciens et des Modernes, le marquis de Sévigné s'élança, bride abattue, dans la mêlée, pour briser une lance en l'honneur de Corneille et de Racine : il y trouva (tout mince et jeunet à ses côtés, comme un page) certain jeune homme qui lui ressembla par plus d'un trait, le charmant, le maniéré Marivaux : Sévigné, du reste, se montra un champion redoutable s'il faut en croire l'introduction aux lettres (apocryphes) que Ninon de l'Enclos était censée lui avoir adressées, — lettres qui virent le jour vers le milieu du XVIIIe siècle : « Le marquis de Sévigné a fait ses preuves (dit l'auteur) dans la dispute littéraire qu'il eut avec M. Dacier : l'enjouement et la fine ironie y règnent. » Mais de

plus sérieuses affaires ne tardèrent pas à absorber son attention. En 1712 nous le trouvons tout préoccupé par ce qu'on appelait à Port-Royal « le plan de M. du Guet. » C'était un projet pour la conversion totale des Juifs, — qui devait être le signal d'une époque nouvelle, — fondé sur l'explication d'une épître de saint Paul... Ces discussions, où un véritable sens critique s'alliait à je ne sais quelle folie de chimères, étaient tout à fait au goût de Sévigné. Il eut avec du Guet, au printemps de cette année, une conversation, à laquelle assiste l'abbé d'Étemare, — conversation qui resta célèbre dans le parti et qui fut ensuite mise par écrit, et rédigée par l'abbé, à la prière de notre pauvre marquis... Sans doute, il se figura un instant être l'ombre attardée de Pascal ; — du moins, trouva-t-il quelque douceur à marcher, les pas dans les pas révérés et illustres du maître... Et là, tout absorbé par l'attente du millénium, il nous quitte. C'était sa dernière année. — Il avait soixante-cinq ans : sa femme — beaucoup plus jeune — lui survivra d'un quart de siècle, sans quitter ce goût de la solitude et de la retraite qui paraît avoir été, pour elle, la condition de la santé. Pauvre gentil petit baron, il a vieilli en somme bien plus dignement qu'on n'aurait pu le croire ; et pourtant il est triste de le perdre de vue en polémiste suranné, farci d'idées fausses. Saint-Simon, qui, pour cause, ne l'avait pas connu jeune, parle de lui sans soupçon de son ancienne grâce, depuis longtemps éteinte...

1713.

Sévigné mourut aussi et sans enfant, retiré depuis quelque temps, avec sa femme, dans le faubourg Saint-Jacques, dans une grande piété... Il était fils de Mme de Sévigné, encore connue par ses lettres... C'était un bon et honnête homme, mais moins un homme d'esprit que d'après un esprit, qui avait eu des aventures bizarres, peu mais bien servi, et qui, du naturel charmant et abondant de sa mère, et du précieux guindé et pointu de sa sœur, avait fait un mélange un peu gauche.

MARY DUCLAUX.

JOSEPH DE MAISTRE

ET

NAPOLÉON

La récente publication d'un Mémoire inédit du comte Joseph de Maistre par le lieutenant-colonel Ferrari, chef de la section historique de l'état-major italien (1), mémoire que je compte mettre à profit et dont j'aurai à souligner l'importance, a rappelé mon attention sur les divers jugemens que l'illustre écrivain savoyard avait portés au cours de sa carrière diplomatique sur Napoléon. Je les ai tous relus avec l'attention qu'ils méritaient et j'ai cru qu'en les résumant et en les appréciant à leur réelle valeur, je pourrais présenter au lecteur une étude qui aurait un intérêt et un attrait particuliers.

A peine Bonaparte signalait-il sa marche en Italie par des victoires prodigieuses que Joseph de Maistre, qui ne le connaissait pas et qui ne pensait certainement pas à lui, écrivait dans ses *Considérations sur la France :* « Lorsque la Providence a décrété la formation plus rapide d'une Constitution politique, il paraît un homme revêtu d'une puissance indéfinissable : il parle et se fait obéir. » Dans la Révolution française l'écrivain philosophe entrevoyait quelque chose de prodigieux, de gigantesque, d'inouï qui aurait son contre-coup dans l'Europe entière. Prévoyant, avec Catherine II, l'apparition moderne d'un être génial, sorti comme d'un volcan, il étudiait les succès étonnans de cette Révolution

(1) *Una lettere inedite del conte Giuseppe de Maistre;* Città di Castello, 1912, in.-8

et il y voyait l'empreinte d'une main surhumaine, sévère et paternelle tout à la fois, qui répandait sur la France tous les fléaux et qui cependant soutenait son empire par des moyens surnaturels. « Qu'on ne vienne pas, disait-il, nous parler des assignats et de la force du nombre, car la possibilité des assignats et de la force du nombre est précisément hors de la nature. D'ailleurs, ce n'est ni par le papier-monnaie, ni par l'avantage du nombre que les vents conduisent les vaisseaux des Français et repoussent ceux de leurs ennemis; que l'hiver leur fait des ponts de glace au moment où ils en ont besoin; que les souverains qui les gênent meurent à point nommé; qu'ils envahissent l'Italie sans canons et que des phalanges, réputées les plus braves de l'univers, jettent leurs armes à égalité de nombre et passent sous le joug!... » Il voit dans tout cela un des spectacles les plus extraordinaires qu'un œil humain ait jamais contemplés. Ne croirait-on pas lire une prophétie dans ce passage écrit avant le Concordat : « Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée et qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre. Le genre humain ne peut rester en cet état... Mais attendez que l'affinité naturelle de la Religion et de la Science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie. L'apparition de cet homme ne saurait être éloignée et peut-être même existe-t-il déjà? Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours, car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas. »

Quel esprit sensé, dans ces momens terribles où se jouaient le présent et l'avenir de la France, ne désirait pas une autre révolution, mais celle-là pacifique, féconde, vraiment réformatrice et salutaire? A ceux qui avaient jeté ce cri insultant à Dieu : « Laisse-nous, sors de nos conseils, sors de nos Académies, sors de nos maisons! » Dieu avait répondu : « Faites. » Et, comme le remarquait Joseph de Maistre, le monde politique avait croulé. La France se débat alors dans une orgie épouvantable et jette d'inutiles gémissemens devant le sang qui coule à torrens sur la place de la Révolution et sur la place du Trône renversé. Mais son âme, un instant oppressée par les affres de Terreur, se redresse fière et intrépide devant l'étranger qui menace nos

frontières. Comment ne pas admirer ceux qui s'écrient : « Nous acceptons tout, sauf le morcellement de la patrie ? » N'est-ce pas le comte de Maistre lui-même qui, tout ennemi qu'il soit de la Révolution, se plaint en 1794 que l'Autriche veuille démembrer la France, parce qu'elle est encore trop puissante. « Ce n'est pas, dit-il, la monarchie qu'il faut rétablir; c'est l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, qu'il faut démembrer... Quel équilibre, bon Dieu ! » N'est-ce pas encore Joseph de Maistre qui raille ceux qui ne croient qu'à la puissance du nombre ? « Ne sait-on pas, dit-il, ce que peuvent accomplir de prodigieux quelques poignées d'hommes, inspirés de ce feu intérieur, de ces sentimens inexplicables et ardens que l'antiquité qualifiait de divins? A-t-on aboli l'histoire? » Et lui, l'ennemi né de la République, emporté par le spectacle de tant de victoires, de tant de hauts faits, crie : « Vive la France, même républicaine ! »

Il est cent fois plus juste que Mallet du Pan, qui n'avait pas compris tout de suite la valeur et la puissance de Bonaparte. Le fameux publiciste genevois n'aperçut d'abord dans le général en chef de l'armée d'Italie qu'un Corse terroriste, le bras droit de Barras. Il l'appelait « un petit bamboche à cheveux éparpillés, un bâtard de Mandrin. » Il bafouait sa gloire de tréteau, ses vols, ses fusillades, ses pasquinades insolentes. » Il osait écrire : « Ce petit saltimbanque de cinq pieds trois pouces n'a jamais fait la guerre que dans les tripots et les lieux de débauche. » Il ne voyait en lui que l'instrument docile du Directoire, et il regrettait qu'il n'eût pas encore imité la modeste retraite de Pichegru. Il prédisait que « son étoile pâlirait de jour en jour et que, tôt ou tard, il paierait cher ses triomphes. » Or, à la même époque, le comte de Maistre dit qu'il y a dans la conduite de Bonaparte des traits véritablement grands, et que Monk ne le valait pas. Il reconnaît que Bonaparte est fait pour le commandement et pour la conquête, qu'il a un cerveau et une ambition insatiables, une énergie et une volonté surhumaines. Il l'appelle, il est vrai, le démon du Midi, « *Dæmonium meridianum*, » mais il salue ses qualités formidables, despotiques, dominatrices. A chaque revers des alliés, il leur crie : « Vous l'avez mérité ! Vous faites la guerre à la France au lieu de la faire à Bonaparte. » Il conseille vainement à l'Europe de donner satisfaction aux divers pays par l'ordre, par la pratique de mesures sages et conciliatrices, par la satisfaction offerte aux besoins

nouveaux et il ne s'étonne nullement quand il apprend que Bonaparte, ayant lu ses *Considérations sur la France*, ait voulu réaliser à sa façon les conseils politiques de l'auteur.

La monarchie Sarde est comme écrasée entre la France et l'Autriche. Le roi de Sardaigne a appelé Joseph de Maistre dans son île, mais cet homme a trop d'envergure pour un « si petit espace. » Il ne peut d'ailleurs se confiner dans le rôle médiocre d'un régent de chancellerie. Il a des visées beaucoup plus hautes. Victor-Amédée s'en aperçoit bien vite et, autant pour éloigner un conseiller trop remuant que pour profiter de ses calculs, il l'envoie auprès d'Alexandre à Saint-Pétersbourg, comme ministre plénipotentiaire. Heureux exil, heureuse mission, qui permettront au comte de Maistre d'écrire des livres prophétiques et de rédiger une correspondance diplomatique où il y aura tant à prendre et tant à étudier! Il représentera un petit royaume très menacé et cependant il aura l'attitude d'un grand ministre, conscient de sa dignité et de sa valeur, soucieux de l'étiquette et de ses formes, très écouté et très apprécié, attirant à lui tous les esprits, même les plus rebelles, par sa grâce, sa science et son esprit. Il donnera des conseils qu'on n'écoutera pas toujours, mais qu'on n'oubliera jamais. Il aura des vues, des idées, des considérations qui ne seront qu'à lui. Venu en Russie pour faire la guerre, non pas à la France, mais à la République et à tout pouvoir autre que la monarchie légitime, il prend pour s'exprimer l'allure et le verbe d'un prophète. Parfois ses prédictions se réaliseront. Le plus souvent, tout en étant fort saisissantes, elles échoueront. Mais il est homme à ne pas s'en embarrasser et, quand il le faudra, il essaiera subitement de plier les événemens à ses formules et il fera de la fortune une Providence inattendue.

N'examinons ici l'écrivain que par rapport à Bonaparte, car tel est le seul but de cette étude.

***

Le comte de Maistre voit que le Consulat provisoire, devenu le Consulat définitif, va être le Consulat à vie, en attendant qu'il se transforme en Empire. Eh quoi! ses prédictions sur la conservation de la Monarchie, sur la façon dont un général heureux, reprenant le rôle de Monk, rétablira lui-même le pouvoir royal aux applaudissemens de tous les Français, cette ré-

conciliation si nécessaire, si facile, ne se produira pas? Il faudra donc attendre longtemps encore? Mais qu'importent les détails; tout s'arrangera comme la Providence l'a voulu. « Si la race des Bourbons, écrit-il, est décidément proscrite, il est bon que le gouvernement se consolide en France. J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant (1). Cette force impériale n'ajoute rien du tout à sa puissance et tue en retour ce qu'on appelle proprement la Révolution française, c'est-à-dire l'esprit révolutionnaire. » Que disait d'ailleurs Napoléon de lui-même? « J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. Tout cela est bien quelque chose. »

Mais le comte de Maistre, qui tient à ses prophéties et qui veut obstinément qu'un nouveau Monk rende au monarque légitime la place qui lui est due, trouve un moyen fort simple d'arranger les choses. « Quoique je croie, dit-il, les Bourbons très capables de jouir de la royauté, je ne les crois nullement capables de la rétablir. Il n'y a certainement qu'un usurpateur de génie qui ait la main assez ferme, et même assez dure, pour exécuter cet ouvrage... Laissez faire Napoléon! Laissez-le frapper les Français avec sa verge de fer; laissez-le emprisonner, fusiller, déporter tout ce qui lui fait ombrage; laissez-le former des Majestés et des Altesses impériales, des maréchaux, des sénateurs héréditaires et bientôt, n'en doutez pas, des chevaliers de l'Ordre; laissez-le graver des fleurs de lis sur son écusson vide, etc. Alors, comment voulez-vous que le peuple, tout sot qu'il soit, n'ait pas l'esprit de se dire: Il est donc vrai qu'une grande nation ne peut être gouvernée en République! Il est donc vrai qu'il faut nécessairement tomber sous un sceptre quelconque et obéir à celui-ci et à celui-là! Il est donc vrai que l'égalité est une chimère!... Rien ne peut être plus utile à la famille de Bourbon que l'ascension possible de Bonaparte qui hâtera sa propre chute et rétablira toutes les bases de la monarchie, sans qu'il en coûte la moindre défaveur au prince légitime. » Il ajoutait: « Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je sais bien que ceux qui disent: « C'est fini! » n'y entendent rien.

(1) C'est le mot de Paul Ier à Dumouriez: » Peu importe que ce soit Louis XVIII, Bonaparte ou un autre qui soit roi de France! L'essentiel est qu'il y en ait un. »

Au contraire, le couronnement de Bonaparte augmente les chances en faveur du Roi. »

La prédiction du comte de Maistre, faite dix fois, ne se réalisera qu'en 1814, après des guerres incessantes et des revers qui ont lassé et découragé les Français; mais une année de royauté sera-t-elle à peine écoulée que l'Empereur reviendra à Paris, parce qu'il est non seulement l'empereur des soldats, mais celui des plébéiens, des ouvriers et des paysans, ce que n'ont pas compris les Bourbons. Louis XVIII avait dit, en remettant le pied sur le sol français : « Je retrouverai mon lit aux Tuileries et je n'aurai qu'à en changer les draps. » Sur quoi Chateaubriand avait fait cette réflexion superbe : « Il oubliait que les draps du lit de Bonaparte étaient des drapeaux et qu'il y couchait avec la Gloire! »

Le comte de Maistre a cru qu'il serait impossible à Bonaparte d'établir une dynastie nouvelle : « Ouvrez l'histoire, dit-il, et montrez-moi un simple particulier qui soit monté subitement au rang suprême et qui ait commencé une dynastie royale ; cela ne s'est jamais vu... Voyez Cromwell, qui était dans le cas de Bonaparte. Sa race n'a pas tenu... Je me crois donc fondé à croire que la mission de Bonaparte est de rétablir la royauté et d'ouvrir tous les yeux en irritant également les royalistes et les Jacobins, après quoi il disparaîtra, lui et sa race. Quant à l'époque, il serait téméraire de conjecturer. Tout homme sage doit dire : *Nescio diem neque horam.* » C'était là une façon prudente de se couvrir, tout en disant à ses partisans : « Vous ne savez ni le jour ni l'heure; mais l'un et l'autre viendront, n'en doutez pas. » Joseph de Maistre obéissait plutôt à des convictions opiniâtres qu'à des vues politiques raisonnées. Sans doute les événemens allaient, pendant quelque temps, lui donner raison. Le Premier Consul, après être devenu Empereur et avoir joui d'un pouvoir immense, serait forcé d'abdiquer. Au roi de Rome devait succéder un jour Napoléon III, dont le fils unique, lui aussi, serait condamné à périr d'une mort prématurée. Mais la royauté légitime, après quatorze ans de règne, allait se fondre dans la royauté constitutionnelle que la République devait absorber. Quel prophète eût pu annoncer tous ces changemens qui allaient surgir, et en indiquer la fin ?

En novembre 1803, le comte de Maistre mandait à son roi

Charles-Emmanuel IV : « Si nous avions voulu nous allier avec les Français, V. M. serait en ce moment roi d'Italie, mais une alliance avec les hommes qui commandaient alors aurait été trop immorale et trop dangereuse... Cependant, d'autres États ont été moins difficiles; cela tient à ce qu'ils étaient mal dirigés et mal conseillés. Que peuvent faire de grand les Rois avec des hommes petits ? » remarquait-il encore. Des femmes auraient peut-être mieux réussi que certains diplomates et le ministre du roi de Sardaigne n'était pas loin d'en convenir. On a attribué à Alexandre Dumas le mot célèbre : « Cherchez la femme ! » C'est Joseph de Maistre qui l'a dit le premier : « Un vieux bonhomme de ministre, écrit-il le 3 novembre 1803, disait un jour à un de mes amis : « Souvenez-vous bien que dans toutes les affaires il y a une femme. Quelquefois on ne la voit pas, mais regardez bien, elle y est. » Et il ajoute : « Je crois qu'il avait raison. Pour moi, je la rencontre volontiers sur ma route, *soit par une inclination naturelle pour un bel animal*, soit que, dans certaines circonstances, elle soit réellement utile pour adoucir les aspérités de l'autre sexe et faciliter les affaires, comme une espèce d'huile qui mouille les ressorts d'une machine politique pour les empêcher de s'échauffer et de crier. » Il lui eût fallu plus d'une fois une assistance aussi utile; malheureusement, elle lui a manqué. En attendant, il cherchait un secrétaire doué de toutes les qualités mondaines. « Il le faut, disait-il, jeune, danseur, dessinateur, musicien; car la société russe est la plus futile et la plus immorale de l'univers. » Il demandait un homme du monde complet, « dont il se servirait auprès des femmes pour savoir les secrets des maris. » On ne se figure pas un Joseph de Maistre aussi peu scrupuleux, et cependant cela est ainsi. Il ne dédaignait pas lui-même de faire galante figure au milieu des salons et risquait des mots légers. Il tournait à l'occasion fort gentiment un madrigal. C'est ainsi qu'un jour il écrivit au bas d'un portrait de lui, demandé par la princesse Narichskine :

Lorsque étant vieux et sot, il valait moins que rien,
On lui demanda sa figure.
Et qui ?... Dame importante, et qui s'y connait bien.
D'honneur, c'est presque une aventure !

Il passait rapidement du léger au grave et revenait à son

éternelle animosité contre Bonaparte qu'il aurait voulu voir enlever par de hardis conspirateurs. En février 1804, il avoue que la machine avait été bien montée pour cela, « qu'une indiscrétion d'un jacobin l'a empêchée de fonctionner utilement et qu'il est inconsolable du coup manqué » S'il admet une conspiration contre Bonaparte, quitte à ce qu'elle aboutisse même aux pires attentats, il se désole du meurtre de Vincennes et s'écrie que l'exécution de l'infortuné duc d'Enghien précipitera les événemens. « L'indignation est au comble en Russie. Les bonnes impératrices ont pleuré. » L'ambassadeur de France, le général Hédouville, est délaissé dans les salons du prince Beloscki. Le tsar a pris le deuil. Joseph de Maistre croit que Bonaparte sera le chef de la première dynastie de l'univers ou sera roué vif. Cependant, il incline plutôt pour la prédiction la plus flatteuse.

Mais, à son avis, la Révolution française est trop grande pour la tête d'un seul homme. Qu'à cela ne tienne ! Bonaparte aura une réponse facile : « La Révolution est arrivée à sa conclusion logique... Elle est finie... C'est moi qui suis la Révolution ! » Qui saura parler à cet homme ? Qui tentera des négociations utiles avec lui ? Ce n'est pas chose facile. « Bonaparte y conservera toute sa hauteur et toute sa prépondérance. Je ne vois pas un homme capable d'enfoncer son chapeau et de parler sur le ton convenable. Les Puissances même doutent encore d'elles-mêmes et n'en approchent qu'avec crainte... Je ne vois pas l'homme qui serait nécessaire pour renverser Napoléon. »

Le dépit de voir cet être extraordinaire dompter l'Europe et amener le Souverain-Pontife non seulement à signer le Concordat avec lui, mais consentir à venir en France pour le sacrer, lui arrache de véritables imprécations. Ce catholique ardent ose écrire : « Chaque fille de joie a son chapelet. » Il fait un jeu de mots grossier sur Pie VII et sur sa soutane devenue couleur pistache. « Cela se prononce « *Pie se tache*, dit-il. On se moque assez joliment du bonhomme qui, en effet, n'est que cela ! » L'auteur du célèbre ouvrage sur *Le Pape* oublie ses convictions et toutes les convenances quand il se laisse aller à dire : « Les forfaits d'un Alexandre VI sont moins révoltans que cette hideuse apostasie de son faible successeur... » Et dans un accès de rage, il s'écrie : « Je voudrais que le malheureux pontife s'en allât à Saint-Domingue pour sacrer Dessalines... Ce n'est plus qu'un Polichinelle sans conséquence ! »

Voilà où la passion politique peut conduire un grand esprit sensé, un catholique convaincu ! Le comte de Maistre a oublié une de ses maximes favorites : « J'ai toujours observé qu'on peut tout dire aux Français ; la manière fait tout. » Ici, il a par trop négligé la manière. Cette même passion qui l'égare parfois, le porte à maudire l'Autriche, qu'il considère comme l'ennemie naturelle et éternelle du roi de Sardaigne. « Elle adore Bélial, » dit-il en parlant de son abaissement devant Napoléon. Aussi, comme il se réjouit de ses défaites ! » Tout a été perdu à Austerlitz, s'écrie-t-il. Après une lutte terrible de trois siècles, le génie de la France l'emporte irrévocablement... Plus j'examine ce qui se passe, plus je suis persuadé que nous assistons à une des grandes époques du genre humain. Ce que nous avons vu et qui nous paraît si grand, n'est cependant qu'un préparatif nécessaire !... » Il constate ainsi le triomphe de Napoléon : « Jusqu'à présent la Bête a prévalu. Toute la terre le suit et l'adore. Elle a bien une dizaine de têtes et autant de diadèmes en tout comptant. Je ne sais quand elle sera jetée dans l'abîme. » Cependant, il ne perd pas confiance. Il croit toujours au triomphe de la religion et de la royauté. « Cette immense et terrible Révolution fut commencée avec une fureur qui n'a pas d'exemple contre le catholicisme et pour la démocratie. La Révolution sera pour le catholicisme et contre la démocratie. »

L'empire français n'est pourtant pas trop rigoureux pour le comte de Maistre. On le raie en 1805 de la liste des émigrés et on l'autorise à rentrer en France, quoiqu'on sache qu'il travaille énergiquement pour les intérêts de son maître le roi de Sardaigne, qu'il est en relations intimes avec Louis XVIII et le duc de Blacas, et que son fils Rodolphe est devenu officier dans le régiment des chevaliers-gardes du Tsar.

Le 29 mai 1806, après les nouveaux succès de Napoléon, il s'écrie : « Il est malheureusement plus que douteux que ces deux puissances formidables (la Russie et l'Angleterre) aient la force d'amener Napoléon à des conditions raisonnables. Vous venez de voir le triste sort du roi de Naples !... Il y a bien peu de têtes capables de se tirer de telles circonstances. Un Richelieu ou un Ximenès succomberaient peut-être. » Il déplore l'aveuglement de Pitt qui vient de succomber. « Il s'est trompé, dit-il, sur la Révolution et s'est obstiné à faire une guerre anglaise au lieu de faire une guerre européenne. Jamais il n'a voulu agir ni par

ni pour le roi de France. » La bataille de Friedland est une nouvelle victoire incontestable pour Napoléon. « La perte des hommes, remarque Joseph de Maistre, le 10 juillet 1807, n'est rien... Vaincre, c'est avancer. Les Français ont vaincu, c'est-à-dire, ils ont passé. Mais Bonaparte, qui sait très bien ce qu'il lui en a coûté pour vaincre les Russes, s'est hâté de provoquer un armistice qui a été refusé par le général et accordé par l'Empereur. Dès ce moment, Bonaparte s'est jeté dans les bras d'Alexandre. Je ne me fie pas trop à cette belle tendresse. » Quelques jours après, le comte de Maistre mandait au comte d'Avaray ce dont était capable Napoléon et rappelait ainsi le meurtre du duc d'Enghien : « Reculez de trois ans dans le passé. Écoutez le Corse qui se dit à lui-même après avoir jeté ses regards terribles sur toute l'Europe : Les branches étrangères ne sont rien pour moi. Les Français n'en voudront point. Il y a telle et telle raison contre elles. D'ailleurs, elles sont sous ma main. Parmi ceux à qui la France pouvait songer, les uns ne promettent plus rien à la perpétuité de la famille ; d'autres portent un nom funeste ; d'autres enfin debout, au bord du fleuve, y vieilliront comme le voyageur de la fable, attendant que toute l'eau soit passée. Mais je vois là-bas sur les bords du Rhin un soldat résolu, plus près du but, parce qu'il en est plus loin et qui pourrait *me faire des Bourbons avec une demoiselle.* Il faut le tuer !... Et il le fit... Dans vingt brochures, j'ai lu : C'est un crime inutile. » Et Joseph de Maistre hausse les épaules et s'écrie : « Badauds ! » Il pensait sans doute au silence des royalistes qui suivit l'attentat de Vincennes, à la stupeur et à la connivence de l'Europe, et même à la Russie qui, après avoir jeté feu et flammes, accueillit Savary comme ambassadeur, puis Caulaincourt, lequel occupait partout la première place et dansait avec les Impératrices.

N'y avait-il donc plus d'espoir pour le retour de la légitimité ? Que faisait Alexandre ? Ce n'était pas lui qui avait manqué à l'Europe ; c'était l'Europe qui lui avait manqué. « Il y a dans cet aveuglement, disait de Maistre, quelque chose de divin qui ne peut échapper à aucun œil de la terre. » Il rappelle ses propres épreuves, son exil, sa proscription, la confiscation de ses biens. « Ma situation, dit-il, ne fait qu'empirer. Je me suis vu successivement frapper en Suisse, en Piémont, à Venise et aussi en Russie. La journée de Friedland ne m'a rien laissé. Patrie,

biens, famille, souverain même, tout est perdu. » Faut-il donc désespérer ? Non, cent fois non ! Le prophète alors s'interroge et s'écrie : « Dieu fera la grâce que nous sortions de ce défilé ! » Et il rappelle alors la grande parole de Bossuet : « Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. »

***

Au lendemain de Friedland, Joseph de Maistre entreprend spontanément une démarche hardie. Il voudrait aller voir l'empereur des Français et lui parler lui-même dans l'intérêt du roi de Sardaigne, son maître. Il ne craint pas de se rapprocher de l'un des meurtriers du duc d'Enghien, le général Savary, par l'entremise de M. de Laval. Il se donne deux raisons pour agir ainsi : la certitude où il est que le Roi n'a pas été nommé dans l'entrevue de Tilsit et la conviction qu'il a de lui être utile. Il laisse une note où il est dit que, s'il lui arrive malheur, il prie Sa Majesté de faire venir sa femme et ses filles à Saint-Pétersbourg où elles vivront avec son fils et son frère Xavier. Avant de se décider à cette démarche, il a bien examiné la personne et le caractère de Napoléon, et voici ce qu'il en pense.

« Il y a quinze ans que j'étudie la Révolution française. Je me trompe peu sur les grands résultats et jamais je n'ai trompé mon maître. Constamment je lui ai dit : Tant que les Français supporteront Bonaparte, l'Europe sera forcée de le supporter. Quelle époque ! Quel champ pour l'homme d'État ! Bonaparte fait écrire dans ses papiers qu'il est l'envoyé de Dieu. Rien n'est plus vrai. Allons notre train !... L'Europe est à Bonaparte, mais notre cœur est à nous. Pour moi, je ne m'étonne de rien et je ne vis plus que dans l'avenir. Avant de connaître la bataille du 14 juin, j'avais écrit : Rien ne peut rétablir la puissance de la Prusse. Vous voyez que je ne m'étais pas trompé... Il y a longtemps que j'ai prévu et annoncé cette catastrophe. J'ai eu, depuis que je raisonne, une aversion particulière pour Frédéric II qu'un siècle frénétique s'était hâté de proclamer grand homme, mais qui n'était au fond qu'un grand Prussien. » Joseph de Maistre appelle encore ce roi « l'un des plus grands ennemis du genre humain. Sa monarchie, héritière de son esprit, dit-il, était devenue un argument contre la Providence... pour les sots, bien entendu, mais il y en a beaucoup.

Aujourd'hui, cet argument s'est tourné en preuve palpable de la justice éternelle. Cet édifice fameux, construit avec du sang et de la boue et de la fausse monnaie, a croulé en un clin d'œil, et c'en est fait pour toujours. » La prédiction cette fois était fausse. On en a dit d'ailleurs autant de la France après Waterloo et après Sedan.

« Cet édifice, continue de Maistre, a duré moins que l'habit de l'architecte, car le dernier habit de Frédéric II est à Paris en fort bon état où il survivra longtemps à la monarchie prussienne. Lorsqu'on a porté au Sénat l'épée du grand homme, le président Fontanes a prononcé un fort beau discours dont on m'a cité cette phrase : « Grand exemple pour tous les souverains qui seraient tentés de fonder leurs empires sur des bases aussi fausses !... » — Entendez-vous ? Tout ce qui se dit là n'est pas faux. La France et la Prusse sont les deux plus grands sujets qui jamais aient été présentés à la méditation des hommes d'État et des philosophes !... Je sais tout ce qu'on peut dire contre Bonaparte. Il est usurpateur, il est meurtrier ; mais faites attention, il est usurpateur moins que Guillaume d'Orange ; meurtrier moins qu'Élisabeth d'Angleterre... Il faut savoir ce que décidera le temps que j'appelle « le premier ministre de la Divinité au département des Souverainetés, » mais en attendant, nous ne sommes pas plus forts que Dieu. Rien ne prouve que Bonaparte établisse une dynastie ; plusieurs raisons prouvent même le contraire. » Ici, Joseph de Maistre, souvent si perspicace, se trompait encore. Il cherche d'ailleurs à atténuer la rigueur de sa prédiction et il dit : « Mais tout annonce que son règne sera long et que ses actes tiendront du moins en grande partie... Cet homme est surtout remarquable par une volonté invincible. Avant d'agir, il réfléchit, mais dès qu'il a pris son parti, jamais on ne l'a vu reculer. C'est un instrument visiblement choisi par la Providence pour opérer l'une des plus grandes révolutions qu'on ait vues sur la terre. L'Italie est au premier rang de ses projets. Le Piémont est la province qu'il serre le plus étroitement dans ses bras de fer. Mais je persiste à le regarder comme un événement heureux dans toutes les suppositions possibles. Si la maison de Bourbon est décidément proscrite, il est bon que le gouvernement se consolide en France. Il est bon qu'une nouvelle race commence une succession légitime ; celle-ci ou celle-là n'importe à l'univers ! Il faut qu'on

prépare aux Bourbons les voies du retour. » Joseph de Maistre leur reconnaît beaucoup d'esprit et de bonté, beaucoup de considération qui naît de la grandeur antique, mais, quoiqu'il les croie « très capables de jouir de la royauté, » il les croit encore une fois incapables de la rétablir.

Joseph de Maistre prend donc la résolution d'aller voir lui-même l'usurpateur qui a dit de son œuvre : « Je n'ai point usurpé la couronne; je l'ai relevée dans le ruisseau. Le peuple l'a mise sur ma tête. » Le ministre du roi de Sardaigne compte sur sa valeur personnelle, sur l'effet de sa parole, sur l'intérêt de ses propositions pour agir sur l'esprit de Napoléon. Il pense qu'il rendra à son maître un service signalé et qu'il accomplira un acte aussi utile qu'audacieux. Sans doute, il n'avait pas l'espoir de voir restituer le Piémont à la Savoie, mais, dans le moment même où Napoléon disposait en souverain des couronnes et des royaumes de l'Europe, la Maison de Savoie n'avait-elle pas quelque chose à espérer? Le dialogue entre de Maistre et Savary fut des plus courts... Que voulez-vous? demanda le général. — Je ne vous ai pas dit que je voulais demander la restitution du Piémont. — Mais que voulez-vous donc? — Parler tête à tête avec votre Empereur, — De quoi parlerez-vous? — Je parlerai sans doute de la Maison de Savoie, car je vais à Paris pour cela. Je ne prononcerai pas le mot de restitution. Je ne ferai aucune demande qui ne serait pas propice. » Et il remit à Savary un mémoire destiné à Napoléon, qui se terminait par ces mots : « Vous êtes le maître de faire tout ce qu'il vous plaira de ma personne : Elle est ici. »

L'Empereur lut le mémoire en novembre 1807 et n'y fit aucune réponse. Mais les égards particuliers que l'ambassadeur français Caulaincourt témoigna par la suite à Joseph de Maistre montrent bien que sa démarche n'avait point déplu. Le ministre du Roi, M. de Rossi, blâma le comte de Maistre qui le prit de haut : « Le Cabinet est surpris? répondit-il. Tout est perdu. En vain le monde croule, Dieu vous garde d'une idée imprévue! Et c'est ce qui me persuade encore davantage que je ne suis pas l'homme que vous croyez, car je puis bien vous promettre de faire les affaires de Sa Majesté aussi bien qu'un autre, mais je ne puis vous promettre de ne jamais vous surprendre. » Et trouvant Caulaincourt plus modéré pour lui que Rossi, il s'écriait : « Quand je pense à tout ce que j'ai dit, fait et écrit

depuis seize ans, je trouve les Français très honnêtes à mon égard. »

Le comte de Maistre explique ainsi l'animosité de Napoléon contre la Maison de Savoie. « La haine qu'il a vouée à l'Angleterre retombe sur nous, et, du moment où il nous a vus sous sa tutelle seule, il était de toute évidence qu'il allait tomber sur nous. Il refuse de reconnaître Sa Majesté comme souverain; il fait disparaître son nom de tous les calendriers qui lui obéissent. Et lorsque avec cet homme qui tient l'Europe dans sa main, on en viendra à une paix finale, s'il vient à s'obstiner irrévocablement et à faire des offres acceptables à l'Angleterre sans vouloir entendre parler de nous, celle-ci fera-t-elle la guerre pour le Roi? » Il en doute. Que n'a-t-il en face de lui des adversaires comme Bonaparte avec lequel il pourrait s'expliquer et voir clair dans la situation actuelle? « Sa première qualité, dit-il, est de connaître les hommes, grâce à quoi on peut les mener et les asservir. Sans cette qualité, il ne serait pas ce qu'il est. » Il est assuré que l'Empereur a vu dans sa tentative un élan de zèle sincère, et « comme la fidélité lui plaît depuis qu'il règne, en refusant de m'écouter, il ne m'a cependant fait aucun mal. » Joseph de Maistre aurait voulu l'aborder par ces mots : « Faites-moi fusiller demain, mais écoutez-moi aujourd'hui! Regardez tout ce que j'ai l'honneur de vous dire comme des pensées qui se sont élevées dans votre cœur. » Il est à regretter que Napoléon n'ait pas accepté l'entretien, car entre ces deux hommes, il y eût eu une belle lutte d'esprit à esprit.

L'auteur des *Considérations sur la France* portait en tout et partout son jugement pénétrant. Une simple parole prenait dans sa bouche un accent orignal et saisissant. Désolé de voir autour de lui si peu de capacités, il en souhaitait la venue, et il disait à sa fille Constance : « Faire des enfans, ce n'est que de la peine; mais le grand honneur est de faire des hommes et c'est là ce que les femmes font mieux que nous. » Il n'en connaît pas qui aient les capacités de Napoléon et, tout en le détestant, il exalte son génie : « Un usurpateur qu'on arrête aujourd'hui pour le pendre demain, écrit-il le 18 janvier 1809, ne peut être comparé à cet homme extraordinaire qui possède les trois quarts de l'Europe, qui s'est fait reconnaître par tous les souverains et qui a pris plus de capitales en quinze ans que les plus grands

capitaines n'ont pris de villes dans leur vie! Un tel homme sort des rangs. C'est un grand et terrible instrument entre les mains de la Providence qui s'en sert pour renverser ceci ou cela. J'avais l'honneur d'écrire à l'auguste beau-frère de Sa Majesté : Bonaparte vient de s'intituler envoyé de Dieu. Jamais on n'a rien dit de plus vrai. *Il est parti du ciel comme la foudre!* En effet, la foudre en vient comme la rosée. Si donc on trouvait moyen d'adoucir cet homme ou d'en tirer parti, on ferait très mal de laisser échapper l'occasion. » Aussi s'étonne-t-il et regrette-t-il que la Cour de Sardaigne ait blâmé sa propre initiative dont il attendait le plus grand bien.

Les fautes politiques de l'Empereur lui rendent une confiance qui, malgré des assurances orgueilleuses, commençait à faiblir. « Je ne veux point, écrit-il le 2 octobre 1809, contester les talens de Bonaparte; ils ne sont que trop incontestables. Cependant, il faut avouer qu'il a fait cette année trois choses dignes d'un enfant enragé : je veux parler de sa conduite à l'égard de la Toscane, du Pape et de l'Espagne. Si l'Espagne se soutient, nous allons voir un des plus grands, des plus singuliers spectacles qu'on ait jamais vus. Bonaparte va voir un nouveau jour, c'est-à-dire une guerre à ses dépens. Des événemens aussi mortifians (la capitulation de Baylen) l'ont rendu furieux comme un sanglier acculé. Il insulte, il dégrade ses généraux. Ce que nous devons souhaiter le plus, c'est qu'il en fasse fusiller quelques-uns. La cause du genre humain se décide aujourd'hui en Espagne, et tous les yeux doivent se tourner vers cette nation. Elle n'a pas voulu souffrir un illustre usurpateur, au moment où elle souffrait tout de ses maîtres. » Joseph de Maistre croit au succès des Espagnols, mais nul n'a le droit de dire : « C'est fini! » Il espère quand même en l'avenir, quelle que soit l'obscurité du présent. « Tout semble annoncer la fin de la grande maison des Bourbons; n'importe, je persiste à croire qu'elle reviendra sur l'eau. Toutes les apparences sont contre elle. » Cela attriste singulièrement le fidèle royaliste, mais il a la foi persistante. Il a confiance malgré tout et il compte sur l'Espagne qui n'a pas voulu subir le joug d'un usurpateur. « Voilà, dit-il, ce qui met ce pays au-dessus de tous les autres! »

Et le Pape, dont il a méconnu les intentions, qu'il a criblé de sarcasmes indignes, le Pape a fait un geste terrible. Il a lancé une bulle d'excommunication contre Napoléon. « Voici, dit

Joseph de Maistre, une des grandes époques du monde! » Sans doute l'Empereur ne cherche pas à détruire officiellement la religion catholique. « Au contraire, sa prétention est de la maintenir dans toutes ses formes extérieures et de se dire lui-même catholique, mais il veut soumettre le Saint-Siège à sa puissance et lui dicter des lois. Il y brisera toute sa puissance. »

Puis, à propos du divorce de Napoléon, il constate une faute aussi grande. « Le voilà qui vient encore de donner un nouveau spectacle à l'Europe avec son divorce, après avoir fait écrire dans ses statuts que le divorce ne pourrait jamais être proposé dans la famille impériale. Les rédacteurs de cette étrange procédure en ont fait tout ce qu'il était possible. On ne peut s'empêcher d'admirer l'art infini avec lequel ils ont su donner à ce *brigandage* le ton de la nécessité et de la dignité. A cette exclamation du grand homme : *Dieu sait ce qu'il en a coûté à mon cœur !* je ne puis exprimer ce que le mien a ressenti. Je n'ai jamais rien lu d'égal. La précaution de faire parler son beau-fils dans le sens du divorce et de lui faire prêter le même jour le serment de Sénateur, est encore une recherche bien digne de ce terrible génie. » Le comte de Maistre, examinant la procédure de ce singulier divorce, remarque que l'archichancelier Cambacérès s'est chargé de poursuivre l'exécution de cette affaire par-devant qui de droit, c'est-à-dire devant l'Église, « ce qui prouve que Bonaparte veut une dissolution ecclésiastique et qu'il s'est assuré de quelques misérables dans l'ordre civil, ce qui produirait de nouvelles tempêtes. » Il remarque encore que « le résultat du scrutin a donné pour le divorce le nombre de voix prescrit par la loi constitutionnelle. Mais le nombre des opposans demeure un mystère (1). »

Malgré ses prédictions et malgré ses désirs, Joseph de Maistre voit la monarchie, pour ainsi dire, dans un état de mort. Afin de se consoler, il écrit qu'elle lui paraît dans cet état encore plus belle, « comme le corps humain est bien plus admirable, étendu et dépecé sur la table anatomique que dans les plus

(1) Sur 87 votans au Sénat, 76 se prononcèrent pour le projet du sénatus-consulte qui dissolvait le mariage de Napoléon et de Joséphine, contre 7 opposans et 4 qui s'étaient abstenus. Il n'y eut pas de discussion. « *Omnia animalia dicentia Amen* » remarque Tabaraud. — Cf. *Le Divorce de Napoléon*, par Henri Welschinger, Plon, 1885.

belles attitudes du monde. » L'image est hardie, mais peu convaincante. Qui préférerait à l'*Hercule Farnèse*, à l'*Apollon du Belvédère*, un corps humain ouvert et sanglant?

Le comte de Maistre oublie bientôt ses prophéties et ses paradoxes pour se lamenter devant la réalité dramatique des faits. « Voilà, s'écrie-t-il en 1810, un soldat élu de sang-froid par les représentans de la nation ; c'est un événement plus triste peut-être que le meurtre du roi de France. Nous marchons droit au droit admis sous les Empereurs; je tue, tu tues, il tue... je serai tué, etc., en un mot, tout le verbe ! La guerre est déclarée distinctement à toutes les races royales et Napoléon a dit un grand mot, lorsqu'il a dit qu'il voulait que sa dynastie *fût la plus ancienne de l'Europe*. Vous en verrez bientôt une autre attaquée et les généraux d'Alexandre rois avant sa mort. » Il faisait allusion à la monarchie de Suède et, quand il apprend l'élection de Bernadotte : « Il nous manquait, dit-il, un sergent-roi élu dans les règles. Vive le roi Oscar! Il a son rôle à jouer comme les autres. »

Au lendemain du divorce, on cite le nom de toutes les princesses nubiles de l'Europe. On parle d'une princesse autrichienne et de la princesse saxonne, fille du duc Maximilien, et de la grande-duchesse Anne de Russie qui est dans sa seizième année. Toutes les voix paraissaient se réunir sur la princesse de Saxe, lorsque l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg a démenti ce bruit. Mais le mariage se fera certainement avec une maison souveraine. Est-ce que la puissance de Napoléon s'en accroîtra? Joseph de Maistre se remet à prophétiser : « Ce fléau sera certainement passager. » Il croit que cet homme et sa race ne pourront durer, quoi qu'on en dise. Cependant, au comte de Blacas qui s'est écrié : « On nous menace d'un ouvrage qui fait frissonner. Un descendant de saint Louis! Un petit-fils de Louis XIV !... » il a répondu le 3 juillet 1811 : » Vous savez bien que le cuivre et l'étain seuls ne peuvent faire ni canon ni cloche, mais que les deux métaux réunis les font très bien. Qui sait si un long sang auguste, mais blanc et affaibli, mêlé avec l'écume d'un brigand, ne pourrait pas former un souverain ? »

Il s'occupe ensuite du Concile qui va se réunir en France et il cite la lettre menaçante de Napoléon qui parle de déposer Pie VII. Il assiste de sang-froid à l'une des plus grandes expé-

riences qui puissent se produire à ce sujet et il rappelle le destin néfaste de tous ceux qui, comme Henri V, Frédéric Ier, Frédéric II, Philippe le Bel, ont violenté le Saint-Siège. Sa colère se porte sur tout ce qui concerne la personne de l'empereur des Français. Il a lu des inscriptions latines composées pour célébrer le mariage de Napoléon avec Marie-Louise et il s'en moque : « *Napoleo Magnus et cætera.* Je n'ai rien lu, dit-il, d'aussi fade, d'aussi étrange en style lapidaire. Il y a même des termes qui font rire l'oreille comme : *Ad pacem orbis celeriter gradiens*, marchant à grands pas vers la paix du monde ! » C'est à l'Académie des Inscriptions que ses railleries, sans le savoir, s'adressent, et Dieu sait pourtant si cette Académie était fière de posséder des savans comme Dacier et Quatremère de Quincy pour composer avec soin des épigraphes latines !

Le comte de Maistre revient au Concile et ne doute pas que Napoléon n'y convoque « les bipèdes mitrés de l'Italie » et ne les force à aller parler latin à Paris, ce qui sera excessivement curieux. « Les choses en sont venues, dit-il, au point où il serait dangereux de l'arrêter. Cet homme miraculeux n'exerce cependant qu'une force purement négative et n'a d'autre puissance que celle de la foudre. Il est ce qu'il doit être et ne saurait durer. » A quatre ans d'intervalle, la prédiction doit être signalée.

Parlant encore du mariage autrichien, il déclare savoir parfaitement comment le projet s'était décidé. « Talleyrand a dit au prince de Schwartzenberg : Nous sommes sûrs de la grande-duchesse de Russie. C'est à vous de voir ce que vous avez à faire. D'abord, après le mariage, il vous faut tomber dessus ! » — Le prince a fait partir un courrier et l'Empereur s'est décidé en moins de deux heures. Tout le monde se répète à l'oreille ce jugement du prince de Ligne sur le mariage : *Il vaut mieux qu'il arrive malheur à une archiduchesse qu'à la monarchie.* Au reste, quoiqu'on ne doute nullement de l'extrême sensibilité de l'empereur Napoléon et de sa rare tendresse pour son auguste épouse, je crois néanmoins fermement que la politique sera toujours au-dessus de la tendresse et que jamais il n'accordera à l'Autriche une préférence capable de lui donner de l'équilibre à l'égard de la France. » Le comte de Maistre insiste sur l'ambition insatiable de Napoléon et il le dit en termes aussi vrais que saisissans : « Jamais cet homme ne se reposera que quand

il se reposera tout à fait. Le cardinal de Richelieu s'est fait peindre debout sur le globe avec cette inscription :

Hoc stante cuncta moventur.

« Et une main hardie écrivit sous cette modeste inscription :

Ergo cadente omnia quiescunt.

« La conclusion, continue de Maistre, n'était pas juste et, de de nos jours, elle le serait beaucoup moins : la chute arrivait trop vite. »

Mais il reconnaît qu'en attendant cette chute tant désirée par lui, le mariage autrichien fait par « l'Ennemi de l'Ordre » semble lui donner beaucoup de consistance. » Lorsqu'il apprend la grossesse de Marie-Louise, ne pouvant cacher son dépit, il s'exprime en ces termes un peu hautains : « Voilà sa compagne enceinte. Elle est heureuse et amoureuse. De tous les spectacles qui me déchirent depuis vingt ans, c'est le plus triste à mon avis! Eh quoi! le Corse audacieux fonderait, malgré ses prédictions sinistres, une dynastie? » Si cette nouvelle souveraineté devait durer un certain nombre d'années, lui, de Maistre ne pourrait léguer à ses enfans « que l'espérance de la voir tomber! »

Mais les nouvelles mauvaises, venues d'Espagne, lui rendent quelque confiance et lui font dire que la puissance formidable de Napoléon tient vraiment à peu de chose. On s'agite dans l'ombre, on complote contre le tyran. Il entend un ministre étranger, sujet de Napoléon, s'écrier devant lui : « Il n'y a plus d'autre remède que de le faire enfermer comme fou! » A quoi il répond : « Enfermer, c'est une pure illusion. On ne met la main sur un tel personnage que pour le tuer, tout au plus tard, le lendemain. »

Voilà où en arrivaient les adversaires de Napoléon! Ne pouvant le saisir, ils songeaient, les uns, à l'enfermer, les autres à le tuer. Le ministre sarde persiste à vouloir ne pas le considérer comme le chef d'une race. Il reconnaît que beaucoup de monarques légitimes envient sa puissance, « mais, dit-il dédaigneusement, c'est comme s'ils avaient envié la force physique d'un portefaix! Celle de Napoléon n'est pas du tout royale. Elle est révolutionnaire, et c'est pourquoi les princes qui, par état et par nature, sont étrangers à cette force, ne doivent pas se compromettre avec elle. »

Il y a là un peu trop de scepticisme. La force de Napoléon n'était pas purement matérielle. Si l'on veut s'en rendre compte, il suffit de noter les adulations dont il était l'objet et quels étaient les adulateurs : Rois, princes, cardinaux, évêques, conseillers, savans, artistes, penseurs, écrivains de tous les pays, et *tutti quanti*. Il faut relire leurs complimens, leurs vœux, leurs discours, leurs adresses. Jamais Alexandre, jamais César n'ont été loués et exaltés de la sorte. Et lui-même Joseph de Maistre écrit en 1811 à Blacas qui n'en peut croire ses yeux : « Si j'étais Français, je vous donne ma parole d'honneur que je me battrais de toutes mes forces pour l'usurpateur ! » C'est le dépit, c'est la rage de voir l'Europe impuissante qui le fait parler ainsi.

***

Enfin, après tant de prophéties déjouées par les événemens, le dénouement tant désiré semble approcher ; c'est la campagne de Russie. Ici nous nous servirons d'une grande lettre inédite de Joseph de Maistre découverte dans les Archives royales de Turin par le colonel Joseph Ferrari, chef de la section historique de l'état-major italien. Cette relation inédite datée du 2-14 juin 1813, adressée au roi de Sardaigne, est d'un réel intérêt, parce qu'elle juge avec la même impartialité les opérations des généraux russes comme celles de Napoléon. Le colonel Ferrari, en l'accompagnant de notes nombreuses, fait remarquer que Joseph de Maistre, en dehors des rapports envoyés à son souverain et au ministre des Affaires étrangères de Sardaigne, a écrit cette relation fort étendue de la campagne de 1812 après les batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen. Il constate, lui aussi, que la Maison de Savoie ne pouvait avoir un meilleur interprète de sa politique ni un plus zélé défenseur. L'année 1812 appelée, par le comte de Maistre, *Annus mirabilis*, allait diminuer l'éclat de l'étoile napoléonienne. Si les débuts de la campagne avaient semblé redoutables pour Alexandre et son empire, la suite avait inspiré plus de courage et de confiance. Ce ne fut que lorsque la campagne aboutit à la ruine de la Grande Armée que le comte de Maistre rédigea sa relation.

Après avoir dit qu'Alexandre était incapable de lutter contre son rival : « Jamais un roi-soldat ne combattra avec avantage un soldat-roi... L'or ne peut pas couper le fer, » il constate

avec joie les fautes commises par Napoléon, l'incendie de Moscou, la retraite de la Grande Armée, les revers terribles des soldats réputés invincibles, et il s'écrie : « Dieu s'en est mêlé et rien ne nous empêche de dire avec Bossuet : « Gloire du Seigneur, quel coup tu viens de frapper ! Je ne vois rien d'égal dans l'histoire ! »

Amené à juger la conduite de l'empereur des Français, qui a échoué dans cette prodigieuse aventure, il dit nettement : « Celui qui a perdu Bonaparte, c'est Bonaparte ! » Et il en donne ainsi la raison : « Tous les hommes extraordinaires, distingués par la force de la volonté (s'ils possèdent surtout l'autorité suprême), finissent par être gâtés par le succès au point de ne pouvoir plus supporter aucune espèce de contradiction. Accoutumés à voir plier les hommes devant eux, ils en viennent à ne plus reconnaître aucune supériorité même dans les choses dont ils n'ont aucune connaissance. » Comparant alors Napoléon Ier et Frédéric II, il leur trouve beaucoup de ressemblance, et il cite un incident où le roi de Prusse voulut imposer silence à des ingénieurs qui en savaient plus que lui sur la géométrie. « C'est de part et d'autre, dit-il, la même iniquité, la même dureté, la même immoralité, le même mépris des homme avec des talens très semblables. Ces sortes de caractères font des merveilles tant qu'ils ont le vent en poupe, mais ils sont aussi prêts à faire des fautes énormes et irréparables. »

Le comte de Maistre ne sait pas ou ne dit pas qu'au soir de Borodino, Napoléon eût pu jeter la Garde sur les troupes de Kutusov et les écraser avec cette précieuse réserve. Mais le général l'emporta chez lui sur l'Empereur. Il craignit de risquer ce qu'il considérait comme le dernier trésor de l'armée et de demeurer inopérant dans un pays ingrat, à huit cents lieues de la France. L'écrivain ne s'arrête pas à cette considération pourtant si importante. Il sait que Kutusov a dit : « Mon armée me donne plus de souci que l'ennemi. » Il la croit dans un désordre tel que sa ruine entière est probable. Il ne voit que le fait présent. « Quand je songe, dit-il, au procès que ce moment a décidé, il me semble que j'entre dans l'eau glacée ; ma respiration en est suspendue. » Il se décide enfin à louer Kutusov. « Ici, par exemple, les qualités morales de Maréchal furent très utiles à sa patrie. Comme il était le plus rusé des hommes, il est très certain qu'il trompa Napoléon ; il sut si bien lui donner le

change ; il reçut ses députés avec tant de sérieux, il sut si bien donner à ses dispositions l'air d'un armistice que *le Brigand* y fut pris. Il perdit trente-huit jours et, en les perdant, il se perdit. Il a reconnu lui-même sa faute, comme on les reconnaît toujours lorsqu'il n'y a plus de remède. Cependant, il faut être juste même à l'égard de l'injuste. La faute est grande, mais non inexcusable ; si l'on considère bien impartialement toutes celles que les Russes avaient faites, l'état des choses et l'état des esprits bien connus de Napoléon, sa supériorité incontestable sur tous les généraux russes, l'ivresse qui devait résulter pour lui de cette longue retraite de mille verstes pendant laquelle jamais une baïonnette russe n'avait osé prendre l'offensive, et l'ascendant qu'il ne s'accordait pas tout à fait sans raison sur l'esprit d'un souverain habilement éprouvé à Tilsit et à Erfurt, on conviendra, je crois, qu'il n'y avait rien d'extravagant dans le projet de forcer la paix à Moscou. » Examinant ainsi la retraite fameuse, Joseph de Maistre croit pouvoir affirmer que Benningsen eût pu, avec des renforts, détruire la cavalerie de Murat, mais que Kutusov jaloux les lui refusa. Ce général agit de même avec l'amiral Tchitchagov qui aurait pu de son côté capturer le maréchal Ney. Enfin, Kutusov aurait laissé échapper volontairement Napoléon plutôt que de le voir tomber sous le coup de Tchitchagov. « L'amiral a ressenti ces injustices avec la hauteur et l'inflexibilité qui lui sont naturelles. Il a voulu forcer l'empereur Alexandre à prendre son parti et à lui rendre publiquement justice. L'Empereur ne le peut pas au pied de la lettre. Il faudrait renverser l'idole de la nation (Kutusov) et s'il entreprenait de soutenir hautement Tchitchagov, il s'exposerait beaucoup. » Puis examinant le départ de Napoléon, Joseph de Maistre s'exprime ainsi : « On a beaucoup parlé de *la fuite honteuse* de Bonaparte, et je sais même que cette opinion s'est élevée jusqu'à Sa Majesté, mais si Elle examine bien la chose avec la sagesse supérieure qui la distingue, je serais bien trompé si Elle n'adoptait pas un autre avis. Du moment que Napoléon était obligé de se retirer, son premier intérêt était d'arriver, ou plutôt de tomber à Paris. Il n'était pas si sot que de nous laisser le temps d'envoyer nos ministres en Allemagne pour avertir tout le monde de se tenir prêt et de tirer sur lui à son passage. Sans argent et sans chemin, il a traversé l'Allemagne comme un éclair, défendu par la puissance de son nom qui

n'aurait plus existé quinze jours plus tard; il est arrivé à Paris avant que la sédition (Malet) eût eu le temps de se reconnaître. Il a tout arrangé, tout ordonné, tout pacifié et pendant qu'on disait ici : *Il est à bas, il meurt de honte, il n'a plus d'argent, plus d'officiers, de chevaux*, etc.; il était au sein de l'Allemagne à la tête de 200 000 hommes. Il a livré à Lutzen un combat de treize heures où les mêmes postes ont été pris et repris jusqu'à six fois; il a fait reculer les Russes et les Prussiens et les a obligés à lui céder ces malheureux peuples qui s'étaient trop montrés pour la bonne cause. Il a combattu trois jours de suite à Kœnigswarter, à Bautzen et a rejeté l'empereur de Leipzig à Schweidnitz. »

Comment expliquer ce désastre nouveau des alliés? En voici les motifs, d'après de Maistre. « Le premier est le trop grand mépris qu'on avait conçu pour un ennemi dont on ne calculait pas assez les immenses ressources; le second est l'invariable lenteur des Autrichiens. L'Empereur a parlé dix semaines à Kotisch, toujours occupé à négocier avec eux. Ils l'ont engagé à entrer en Saxe, promettant d'être incessamment à côté de lui; puis ils l'ont laissé faire, et je crois même que, si la Prusse avait été obligée de se détruire elle-même, comme son infortuné souverain l'avait ordonné conditionnellement dans sa belle et triste proclamation du 21 avril, la pieuse Autriche se serait fort bien soumise aux décrets de la divine Providence. Mais il paraît qu'elle en a ordonné autrement... Napoléon a fait son métier de grand capitaine en essayant de tenter un grand coup avant que l'Autriche eût pu amener ses bataillons. » Le comte de Maistre ne ménage pas ses reproches au gouvernement de l'Autriche. « L'esprit de l'Autriche-Nation est excellent, mais l'Autriche-Puissance, que fera-t-elle? Chose incroyable! le 2 de ce mois, elle n'avait point encore bougé. Ne veut-elle point examiner encore de quel côté penchera la balance, *conquérir des provinces avec le sang d'autrui et gagner un lot immense dans une loterie où elle n'a pas mis de billet?* Nous verrons. Ce que personne ne doit oublier, c'est que le Cabinet autrichien, qui est l'Empereur, et que les vertus de la Cour sont étrangères à la question, comme à l'empire de la Chine. Heureusement, les choses iront par leur propre poids et tout finira, je crois, par les Français. Il est écrit qu'ils seront cruellement châtiés dans cette occasion, mais nullement humiliés, et toujours ils sortiront de là avec la réputa-

tion de la nation la plus formidable, c'est-à-dire de celle qui unit à la guerre le plus de force à plus d'intelligence. »

Voici comment Joseph de Maistre résumait son jugement sur la campagne de 1812 : « Cette expédition de Russie est inconcevable. Partis de Paris pour venir brûler ou faire brûler Moscou, on a peine à le croire même après l'événement. Le reste a tenu à rien... Le vieux Caton disait, il y a plus de 2000 ans : *Il y a deux choses dont les Gaulois se sont toujours piqués : bien parler et bien combattre.* Rien n'a changé. » On croit que l'écrivain va donner ensuite son jugement sur la Russie, mais il se borne à ces deux lignes, qui suffisent d'ailleurs pour faire connaître ce qu'il pense : « On dirait bien encore une autre chose sur une autre nation qui prouverait de même que rien ne change ; mais au moment où j'allais l'écrire, je l'ai oublié. »

Après ce mémoire important, il est curieux de revoir rapidement les impressions du comte de Maistre qui lui avaient échappé au cours de sa correspondance diplomatique Le 17 juillet 1812, il croyait que « le grand diable » avait manqué son premier coup et qu'il s'apprêtait à en frapper un plus fort Les sanglantes péripéties de la bataille de Borodino l'avaient profondément ému. Il se demandait, le 15 septembre, si la Russie pourrait échapper à une catastrophe et trouvait que les généraux opposés à Napoléon n'avaient guère plus d'esprit qu'un canon. Il regrettait de rencontrer chez le Tsar autant d'estime pour la science et la supériorité de l'Empereur et aurait voulu qu'Alexandre arrachât de son esprit le jugement fatal qu'à l'exemple de Napoléon, tout souverain doit faire la guerre en personne. Le Tsar lui paraissait en outre mal secondé. Joseph de Maistre critiquait vivement le général de Pruhl, puis Benningsen, Barclay de Tolly et Kutusov. Ce n'est qu'après l'incendie de Moscou, dont il accuse Rostopchine, et la vue d'une résistance opiniâtre chez les Russes, qu'il commence à reprendre confiance et qu'il dit alors de Napoléon : « Il a cru faire peur à l'empereur de Russie qu'il a trop étudié à Tilsit et à Erfurt et le faire reculer sans coup férir, il s'est trompé ; il a cru en traversant le Niémen, pendant les négociations, couper quelques corps et s'emparer de quelques magasins, il s'est trompé ; il a cru terminer la guerre par une bataille, il s'est trompé ; il a cru empêcher la jonction des deux armées, il s'est trompé ; il

a cru soulever le peuple par ses manifestes, il ne l'a soulevé que contre lui... » Le 20 novembre, ce n'est plus de la confiance, c'est de la certitude qu'il témoigne. Il exulte, il triomphe. La retraite lamentable de la Grande Armée lui semble le châtiment providentiel tant attendu. « Tous nos calculs politiques, dit-il, sont démentis; toutes nos fautes ont tourné en notre faveur et ce qui paraissait impossible est arrivé... On croit rêver, et cependant rien n'est si vrai! » Il nous apprend que Kutusov a écrit à sa femme : « La Fortune, qui est une femme, avait eu un caprice pour Napoléon qu'elle a comblé de ses faveurs, mais enfin elle en a eu honte et s'est tournée du côté du vieux général *qui a toujours adoré le sexe de cette déesse*... Elle a rejeté l'autre en disant : Fi! le vilain! »

Le tableau que Joseph de Maistre trace de la retraite dans plusieurs lettres, est effrayant : « 243 000 cadavres d'hommes, 95 000 cadavres de chevaux! » Et, malgré ces horreurs, malgré ces souffrances, le prestige de Napoléon, avoue-t-il lui-même, demeure encore tout-puissant sur ses soldats : « J'ai besoin de votre sang, leur dit-il. Je suis votre souverain; vous ne pouvez pas me le refuser. — Vive l'Empereur! crient-ils. — Qu'a-t-il dit? » demandent les autres. On répète ses paroles. « Vive l'Empereur! crient-ils à leur tour. » Un officier, qui était présent à cette scène, rapporte au comte de Maistre ses propres impressions en ces termes : « Lorsque je le voyais passer devant le front, mon cœur battait comme lorsqu'on a couru de toutes ses forces et mon front se couvrait de sueur, quoiqu'il fît très froid! » Et un grenadier à qui l'on venait d'amputer la jambe saisit le membre sanglant et l'agita devant Napoléon en criant de toutes ses forces : « Vive l'Empereur! »

Joseph de Maistre salue la résistance opiniâtre de Napoléon : « Jamais, dit-il, il n'a été plus grand militaire que dans la façon dont il s'est tiré de la campagne de 1812. » Et pourtant quels désastres! « Pour trouver quelque chose de semblable, écrit-il encore, on remonte jusqu'à la défaite des Sarrasins par Charles Martel, à celle des Huns par Clovis et Aétius, à celle des Cimbres et des Teutons par Marius ; on s'élève jusqu'à Cambyse, mais sans trouver une comparaison parfaite. En cinq mois ou pour mieux dire en trois, nous avons vu disparaître un demi-million d'hommes, 1 500 pièces d'artillerie, 6 000 officiers, tous les bagages, tous les équipages, des trésors immenses, tout ce

que les Français emportaient et tout ce qu'ils avaient apportés... Mais les souffrances de l'homme dépassent toute imagination et ne laissent, même à l'égard du plus féroce ennemi, de place que pour la pitié. Les hommes les plus irréligieux sont frappés de cette épouvantable catastrophe à la suite d'une guerre qui a pris plaisir à faire des plus révoltans sacrifices un chapitre de sa tactique, et pour moi je crois que jamais Dieu n'a dit d'une voix plus haute et plus distincte : « C'est moi! » Mais jamais non plus Napoléon n'a dit, comme le prétend Joseph de Maistre, après son passage de la Bérésina en faisant allusion aux soldats qu'il laissait derrière lui : « Que m'importent ces crapauds? Qu'ils se tirent d'affaire comme ils le pourront! »

Le célèbre écrivain a été plus juste pour les Français : « Ils ont fait, a-t-il dit, les plus grands et les derniers efforts de bravoure et de patience; ils ne se sont jamais révoltés (chose incroyable!); mais que peut l'homme contre le feu, la faim et le froid réunis? Il a fallu rendre les armes et périr par milliers. Ceux qui ont vu le spectacle de près ne savent comment s'exprimer... Qu'on imagine un désert où l'on ne voit que de la neige, des corbeaux, des loups, des cadavres... voilà la scène depuis Moscou jusqu'à la frontière, et l'humanité n'y peut rien. » Napoléon avait dit d'Alexandre : « C'est un enfant. Je le ferai pleurer en larmes de sang. » Et par un brusque retour des choses, « c'est lui qui a pleuré en larmes de sang congelé, mais qui l'aurait dit? » Le comte de Maistre se demande alors ce que vont faire les Puissances. Que fera l'Autriche? L'Empereur sera-t-il père ou souverain? Que feront les Français? « Je vois un parti républicain qui n'est pas mort; un parti constitutionnel de quelques ambitieux, qui s'empareront du poupon pour régner par une Régence, un parti royaliste, etc. Que fera l'Angleterre? Que fera l'Espagne? Il serait téméraire de prophétiser sur des événemens qui seront décidés par tant d'intérêts et de passions combinées et mises en jeu. »

Et cependant celui qui aimait tant à faire le prophète ne peut s'empêcher de prédire le rétablissement des Bourbons en France comme en Espagne, ainsi que le retour du Pape à Rome. Il s'imagine qu'en arrachant aux Français de grandes possessions, on ne les privera pas d'une grande augmentation de territoire. Le ministre sarde ne prévoyait point alors jusqu'où iraient les exigences des Alliés.

***

Le 19 mars 1813, le comte de Maistre se réjouit de voir le Russes à Berlin. « L'alliance est signée entre les deux souverains. Le roi de Prusse a fournit 160 000 hommes, mais je ne saurais pas trop dire par qui ils seront payés... L'Italie va probablement devenir ce qu'on appelle vulgairement le souffre-douleur de tout ceci. L'Allemagne échappe à Napoléon. L'Espagne ne lui fournit plus rien ; reste l'Italie qu'il va pressurer sans miséricorde. » Le ministre, qui se tient un peu à l'écart, invite son souverain à avoir l'œil ouvert sur la France, « car qui sait ce qui peut arriver de ce côté et quel parti on en peut tirer ? » Le 30 avril, il voit l'Allemagne et la Prusse libérées, le gouvernement russe à Varsovie, tous les bords de la Baltique nettoyés. Qui l'aurait prédit, il y a un an?... Le roi de Saxe, très fidèle à la France, regarde Napoléon comme un instrument de la Providence, comme un bistouri qui fait crier, mais qui guérit. Lorsque l'Empereur apprend la défection de la Prusse, il s'écrie : « C'est donc une guerre à mort ? » Et Joseph de Maistre ajoute : « A mort pour lui, c'est ce qui est probable; mais pour l'empereur de Russie, nullement. Ce n'est pas à beaucoup près une chose faite ni même aussi avancée qu'on le croit. J'en reviens toujours à une phrase éternelle : tout dépend des Français. Il peut se faire que, dans un moment d'impatience, ils jettent leur empereur à terre... Point d'autre espoir ! »

Le 11 mai 1813, il se borne à dire : « L'année 1813 sera aussi miraculeuse que la précédente, car je ne pense pas que personne puisse douter de ce qu'on verra. Quand on aura ôté l'Allemagne et même l'Italie à Napoléon, il sera encore le plus puissant monarque de l'Europe. En dernière analyse, tout dépend des Français. » Au lendemain de la bataille des Nations, il rapporte un bruit qui court et qui l'émeut : « Il ne paraît pas que, pour détruire Napoléon, on puisse éviter une nouvelle bataille générale... Une bataille générale ! répète-t-il avec une sorte d'effroi. Après celle de Leipzig ? Dans ce cas, Napoléon est évidemment sorcier ! Je ne comprends ni lui, ni ceux qui lui obéissent... Jamais je n'ai pu découvrir un seul signe de révolte contre lui. »

Les événemens se précipitent. Malgré l'héroïque campagne

de France, Napoléon est forcé d'abdiquer. « Le procès du genre humain contre un monstre, écrit alors le ministre sarde, a été jugé définitivement à Paris... L'Autriche a obtenu des choses si prodigieuses et si contraires au bien général qu'il faut absolument croire ou que les nouvelles sont fausses, ou qu'elles n'annoncent qu'une comédie. » Il ne peut comprendre qu'on ait donné Parme et Plaisance à Marie-Louise. « Mais rien n'égale les deux millions de rente accordés à Bonaparte. Ajoutons-y ceux qu'il a pris et mis à couvert. Il est bien plus riche que la plupart des maisons royales d'Europe. Avec ses richesses, il peut acheter et remuer tous les scélérats de l'univers. Pourquoi d'ailleurs l'île d'Elbe au lieu de celle de Botany-Bay, qui est sensiblement plus grande et plus commode ? » La colère l'emporte chez le comte de Maistre, qui ne comprend pas qu'on puisse laisser Napoléon avec tant d'argent dans une île au centre de l'Europe... On sait d'autre part que le gouvernement de la Restauration ne s'empressa guère de servir la rente promise par traité et que ce fut là une des raisons qui déterminèrent l'Empereur à s'évader de l'île d'Elbe.

Quant au roi de Sardaigne, à qui l'on va rendre le Piémont, le comte de Maistre le supplie de prendre garde à ses ministres nouveaux. Il ne demande rien pour lui-même. Au contraire, il aspire à se retirer sans bruit des affaires diplomatiques. Il ne comprend pas que le traité du 30 mai 1814 n'ait pas encore assuré le sort de la pauvre Savoie. « Il y a, remarque-t-il, du Talleyrand dans tout ce qui se fait. Un tel homme à côté du roi de France est un étrange spectacle, mais il paraît qu'il a rendu de grands services à la bonne cause ; le Roi se sera donc servi du gentilhomme et du ministre en laissant l'évêque au jugement de Dieu. » Le 18 juillet, il écrit mélancoliquement : « On se tromperait infiniment si l'on croyait que Louis XVIII est remonté sur le trône de ses ancêtres. Il est seulement remonté sur le trône de Buonaparte et c'est déjà un grand bonheur pour l'humanité ; mais nous sommes bien loin du repos. La Révolution fut d'abord démocratique, puis oligarchique, puis tyrannique ; aujourd'hui elle est royale, mais toujours elle va son train. L'art du prince est de régner sur elle et de l'étouffer doucement en l'embrassant ; la contredire de front ou l'insulter serait s'exposer à la ranimer et à se perdre du même coup. » Il trouve que Louis XVIII se tire assez bien d'affaire. Il

ne croit pas que Bonaparte soit dangereux. Qui le rappellerait? Les Français?... Ils doivent pourtant penser « que le Roi est trop habile et n'a pas encore fait une seule faute. » C'était se montrer très indulgent. « Cependant, ajoute le ministre sarde, c'est un scandale que cet homme jouant le souverain dans son île et prédisant sa résurrection. J'espère qu'on le tirera de là. » Talleyrand le conseillait, et le duc de Berry allait même jusqu'à souhaiter qu'on lui donnât « le coup de pouce! » « Beaucoup de gens, écrit le comte de Maistre dans une lettre interceptée, se flattent d'une paix durable. Je ne suis pas du nombre. On eût encore pourvu au bonheur universel en se prévalant moins des circonstances à l'égard de la France. Son roi se conduit admirablement. Étouffer subitement l'esprit révolutionnaire comme on éteint une bougie, c'était l'entreprise d'un fou, mais s'emparer de cet esprit et le tourner à sa façon, c'est la solution sage du problème. Je crois que la France est ou sera incessamment en état de faire valoir ses prétentions assez naturelles. Les autres nations se partageront l'Europe à volonté. C'est bien en vain qu'on voudra condamner la France à ne pas manger au gâteau des Rois. Il n'y aura pas de paix, à moins que les grandes nations ne déploient au Congrès beaucoup plus de modération et de sagesse que nous n'avons le droit d'en attendre (1). »

Le comte de Maistre, qui était prêt à démissionner, consent bien à rester ambassadeur, mais à Saint-Pétersbourg seulement, pour continuer à y jouir de l'accueil aimable dont il est l'incessant objet. Il fait remarquer comme par hasard que son traitement suffisait à peine à le faire vivre deux mois, et ce diplomate, spolié de tout par la Révolution et non encore indemnisé, fait de cet aveu le sujet de la plus fine ironie.

Il revient à l'idée de retirer l'île d'Elbe à Bonaparte, et il compte que le Congrès de Vienne fera le nécessaire. « Il est bon, dit-il, de l'anéantir moralement. » Mais voici que l'Empereur quitte brusquement son lieu d'exil, et le 11 avril 1815, Joseph de Maistre écrit : « Le retour de Bonaparte est aussi miraculeux que sa chute. Les suites seront épouvantables, mais il faut bien se garder de désespérer. » Il conseille à l'empereur François II de mettre Marie-Louise et le roi de Rome hors des atteintes de l'empereur des Français, « car c'est une arme terrible que la

(1) Lettre inédite adressée à M. de Saint-Marsan et retrouvée aux Archives du Ministère de l'Intérieur à Vienne, par le commandant Weil.

main de Bonaparte cherchera de saisir par tous les moyens. » Il s'étonne que d'excellens princes, réunis au Congrès de Vienne, n'aient réussi qu'à exciter le mécontentement universel. Il prévoit que Napoléon s'emparera des élémens incendiaires de l'Europe et en profitera si Alexandre n'est pas déclaré dictateur européen. L'armée française, dont il loue la force physique et morale, réunit dans sa pensée l'idée de son avilissement à l'idée des Bourbons et celle de sa gloire à celle de Napoléon. « Un tel sentiment, une fois avéré dans l'âme des Français, peut leur faire soulever des montagnes ! » Il connaît l'ascendant de l'Empereur et il en a des preuves qui doivent inspirer l'étonnement et même l'effroi. S'il s'avisait de jouer à l'Auguste, de rappeler les émigrés, de les pensionner et de se réconcilier avec le Pape, « le danger, dit-il, serait porté au comble. L'homme par lui-même n'est rien. C'est un ballon qui n'est qu'un vaste chiffon dont la grandeur, la beauté et la puissance dépendent uniquement du gaz qui le remplit. Ce gaz se nomme religion, orgueil, liberté, etc. En un mot, tout dépend du sentiment moral qui enflamme l'homme et qui augmente ses forces sans mesure. » Mais, tandis qu'autour de lui chacun tremble, le comte de Maistre demeure impassible. C'est l'homme d'Horace qui reste impassible au milieu des ruines de l'univers. Il recommence ses prédictions. Il annonce intrépidement que Bonaparte tombera une seconde et dernière fois, et que la famille royale reprendra sa place. Il ne méconnaît pas que la tâche sera difficile, car depuis quinze ans les Français sont élevés dans la crainte et l'amour de leur chef héroïque. « Il n'y a pas de soldat qui ne puisse dire :

Je ne connais que lui, sa gloire et sa puissance !

« Dans les collèges, les académies, les théâtres, à l'église comme au corps de garde, on n'a entendu parler que de Bonaparte. Jamais une armée ne se détache du capitaine qui l'a fait vaincre... Mais quoi qu'il arrive, et quelques succès que puisse avoir Bonaparte, personne ne peut douter du rétablissement de la Maison de France, et tout ce que nous voyons n'est qu'une opération de chirurgie nécessaire à la France... Bonaparte, je l'espère et je le crois même, ne sera rentré que pour périr. » Il fallait la foi inébranlable de Joseph de Maistre pour oser faire de telles prophéties. Et pourtant, elles se réaliseront. Pen-

dant les Cent Jours, le comte a écrit de nombreuses et curieuses lettres dont quelques-unes furent interceptées. Le 3 juin, il mande à un correspondant nommé Vallaisse sous le couvert de Rossi : « Le premier effet du retour de Bonaparte est la chute de Murat et le rétablissement d'un trône légitime. Le reste suivra. Déjà Bonaparte n'existe plus. Ce que nous voyons n'est pas lui. C'est une effigie empaillée et cette effigie même périra. Les Jacobins se sont montrés de nouveau ; tant mieux ! L'effet de cette nouvelle explosion sera d'en détruire une partie, d'en déraciner une autre et d'enterrer la troisième. Le malheur du duc d'Angoulême est grand sans doute, mais pourvu que le prince n'ait rien signé de contraire à son nom, le mal n'est pas européen. D'ailleurs, ils n'oseront pas, j'espère, commettre un forfait sur sa personne. Les temps du duc d'Enghien sont bien loin de nous. Il y aurait d'autres choses à dire sur ce sujet, *mais j'ai tout dit en 1796*... Voilà donc la Savoie nouvellement morcelée ! Quelle incroyable destinée s'acharne sur ce malheureux pays ! On l'avait coupé ; maintenant on le hache. A leur aise ! Je ne le verrai plus (1)... »

Dans une autre lettre du 4 juin à Rossi, le comte de Maistre écrit : « *Il* est venu sur le continent pour nous débarrasser de lui et j'en reviens toujours à une phrase qui a obtenu quelque approbation : « Ses vices nous ont sauvés de ses talens. » On ne peut prévoir ce que sera cette guerre, ni même s'il y en aura une. Car les Français pourraient bien, d'une manière expéditive et qui saute aux yeux, l'empêcher. Si l'on me disait que l'on a amené Bonaparte pieds et poings liés à Gand, je n'en serais pas surpris. Et si l'on disait qu'il a gagné une grande bataille sur les alliés, je dirais : « C'est l'époque des miracles. Le raisonnement est inutile. On s'est trompé sur tout. » Mais je vous avoue, je le serais étrangement (2). »

Le même jour, le comte écrivait ironiquement au duc de Serra-Capriola : « Voilà donc l'excellent roi Joachim à bas ! Quel dommage, monsieur le duc ! Voilà un grand talent et une grande vertu inutiles au genre humain ! Tâchez cependant de vous consoler et ne vous laissez pas aller au désespoir pour cela ! Sérieusement, c'est un beau spectacle de voir ces mes-

(1) La suite de cette lettre figure dans la Correspondance diplomatique, tome II, p. 75-77.

(2) Lettre interceptée à Vienne.

sieurs de la terrible famille s'égorger eux-mêmes, sans que nous nous en mêlions et même malgré ce que nous faisons pour leur heureuse conservation ! Si Murat était demeuré sage et tranquille à la petite place où il s'était assis, qui sait ce qui serait arrivé ? Son auguste beau-frère arrive sur le continent et c'est pour le perdre. Et il en sera de même, je l'espère, de l'aimable Napoléon, qui n'est revenu en France, à moins que je ne me trompe tout à fait, que pour nous débarrasser de lui. Le jacobinisme, qui reparaît, n'est mauvais qu'en apparence ; dans le fond c'est utile pour avilir et annuler Bonaparte. Après quoi, il finira, *car ce parti ne peut durer* (1).

Enfin, dans une lettre du 5 juin à Saint-Marsan, Joseph de Maistre s'exprime ainsi : « Par vos lettres, j'ai vu que l'arrivée de Napoléon et la défection de l'armée vous avaient donné un *Batti-cuore* d'importance. Rien n'était plus naturel cependant. Il n'est revenu que pour perdre lui et les siens. Quelle force aurait pu renverser Murat après tout ce qu'un sublime politique (Metternich) venait de faire pour lui ! Son beau-frère pouvait seul s'acquitter de cette bonne œuvre et il l'a faite. Lui-même, comment avait-il péri ? Par lui... Et comment périra-t-il de nouveau ? Par lui-même. Nous sommes bien heureux que l'orgueil lui ait deux ou trois fois tourné la tête complètement. S'il avait pu la tenir d'aplomb, je ne sais trop ce qu'il en eût été. Heureusement, il a si bien manœuvré qu'il nous a défait de lui-même une première fois. Ou je me trompe fort, ou son second règne se sera pas long, si même il a recommencé. Car à parler exactement, il n'y a plus de Bonaparte. Cet homme, que nous voyons aujourd'hui emmaillotté par les Jacobins, n'est plus celui que nous avons vu. Enfin, nous verrons (2) ! »

Quinze jours après cette étonnante prédiction, éclate le coup de foudre de Waterloo. Un mois après, Joseph de Maistre écrit : « Bonaparte et ceux qui l'ont rappelé ont commis le plus grand crime imaginable contre la France, puisqu'ils l'ont anéantie publiquement. » Il est cependant assez sincère pour avouer que Louis XVIII a plutôt perdu dans l'opinion et que son manifeste a été froidement accueilli. Lorsqu'il apprend la capture de Napoléon, il s'écrie : « Il est permis de penser que nous avons vu le dernier acte. On parle diversement de la résolution prise

(1) Lettre interceptée à Vienne.
(2) *Ibid*

par les souverains d'épargner la vie de Bonaparte. Prenons la chose par le bon côté et admirons la philosophique humanité qui épargne ce féroce ennemi du genre humain. Avant le traité de Paris, je n'aurais pas voulu le juger, car il n'y avait point de loi, et celui qui condamne sans loi, tue au lieu de faire mourir; mais maintenant où serait le doute? Bonaparte est un révolté comme un autre. Il est entré à main armée dans les États du prince légitime reconnu par l'Europe entière. C'est un criminel de lèse-majesté purement et simplement, et tout le reste de son dossier pourrait être examiné par occasion. L'idée prise en avant, surtout en Angleterre, de le faire juger par des députés de tous les souverains d'Europe, a quelque chose de séduisant. Ce serait le plus grand et le plus imposant des jugemens qu'on eût jamais vu dans le monde. On pourrait y développer les plus beaux principes du droit des gens, et, de quelque façon que la chose tournât, ce serait un grand monument dans l'histoire. »

Quels juges aurait-on choisis et quelles eussent été leur compétence et leur impartialité? Vis-à-vis de Napoléon, lequel d'entre eux eût eu quelque indépendance? Quel eût été l'accusateur public? Un Fouché, un Talleyrand se fussent peut-être offerts, et le tribunal, composé des anciens courtisans de Napoléon, eût probablement loué et admiré leur noble et convaincante éloquence! Quant à dire que ç'aurait été un beau spectacle, il fallait toute la haine du comte de Maistre pour l'affirmer. Il y en a eu un autre; mais celui-là odieux, cruel. Ce fut le concert sournois de toutes les Puissances se hâtant d'envoyer à six mille lieues de l'Europe dans une île maudite, sur un sol ingrat, dans un climat délétère celui qui pour ses courses immenses trouvait le monde trop petit. On mesura à Napoléon la terre, l'eau et la lumière; on appela sur lui, pour déterminer plus sûrement sa fin, la rigueur des élémens. C'est à petits coups prévus qu'on lui versa la mort et toute l'infamie d'un Hudson Lowe, que certains historiens cherchent vainement à excuser aujourd'hui, de celui que l'Empereur appelait « une face patibulaire, » « homme retors, abject et capable de tout, oui de tout, » et qui s'appliqua à consommer lentement et sûrement un lâche attentat... Certes, il eût mieux valu, comme le disait Joseph de Maistre, réunir un tribunal européen pour juger l'Empereur. Napoléon eût pu amener lui-même ses accusateurs à la barre, trouver des accens surhumains

pour sa défense, appeler à son aide la légion de ses victoires immortelles et demander que ce tribunal demeurât constitué après lui pour en juger d'autres. Mais l'Europe a eu peur du bruit ; elle a préféré la geôle sourde et implacable de Sainte-Hélène. Il fallait cacher et dérober l'Homme. Et cependant, comme le dit Chateaubriand, « à la pointe de ce rocher lointain, il était vu de toute la terre. » Et celui qui avait tant de fautes à se reprocher, les expiait par une agonie dont la grandeur et les tourmens étonnèrent et émurent plus d'un impitoyable adversaire.

Joseph de Maistre demeure surpris de la renommée que garde Napoléon dans le cœur d'une immensité d'hommes ; il est stupéfait du nombre de partisans qui lui restent, des espérances qu'il entretient encore, ainsi que du mécontentement des peuples, et il en conçoit les plus terribles craintes pour l'avenir. Le 4 novembre 1815, on lui écrit de Paris : « Vous qui avez si bien prédit le sort de notre première Révolution, vous devriez bien nous dire comment finira ce que nous voyons? — Je réponds, écrit-il, qu'en 1796, j'étais bien le maître de prophétiser à mes risques et périls sur la *canaillocratie*, mais que, dans ce moment, l'Histoire se trouvant nécessairement mêlée à la prophétie, tout homme doit trop de reconnaissance à ce qui s'est fait pour occuper le public de ce qu'on aurait pu faire, ce qui serait cependant indispensable pour donner un pendant aux *Considérations sur la France*. » Tout en paraissant réserver son jugement sur ce qui se passait sous ses yeux, il a laissé deviner sa pensée en des termes assez clairs. « La France est morte en ce moment. Toute la question est de savoir si elle ressuscitera. Il serait imprudent de disserter sur le temps futur. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne voit malheureusement aucune chance de tranquillité pour l'avenir. Bonaparte est tombé, mais ses maximes sont vivantes. On ne saurait répondre de rien. Quand je songe que le résultat des plus grands efforts militaires et politiques est la ruine définitive et absolue de l'innocence ou de la simple faiblesse d'un côté, et de l'autre le triomphe, l'absolution générale des plus vils brigands, des traîtres les plus scandaleux qui aient jamais déshonoré la terre, quand je pense à ce qu'on a fait et à ce qu'on pouvait faire ; j'ai envie de pleurer comme une femme ! » Mais presque aussitôt le prophète reparaît et s'exprime ainsi : « Peut-être que je me presse trop de déses-

pérer. Il y a des choses qui ne peuvent se faire subitement. La Justice boite, à ce que disent les Anciens, mais à la fin elle arrive. »

Six mois après, le 28 mai 1816, il écrit : « Les nouvelles de France sont inquiétantes. Toujours ce pays agitera l'Europe en bien ou en mal. Qui sait ce que nous verrons encore? Les Anglais font bien mal de tant parler de Bonaparte et de le tenir pour ainsi dire présent à tous les yeux. On expose son buste dans les dîners d'apparat. On sait ce qu'il fait, ce qu'il dit, les impertinences qu'il se permet, tandis qu'il faudrait le faire oublier parfaitement. La Révolution n'est pas finie; les principes révolutionnaires sont montés bien haut. On croit que les princes peuvent faire des princes, et les princes eux-mêmes croient pouvoir en faire d'autres sans femmes : voilà du cynisme terrible qu'il faut déraciner! » Puis quelques mois après : « La personne de Bonaparte seule a disparu, mais son esprit demeure. Il a fait des nobles, il a fait des princes, il a fait des rois; tout cela subsiste. Le roi de France porte son Ordre. Il est tombé seul et parce qu'il l'a bien voulu et parce qu'il devait tomber. Quant à sa Maison, en possession de biens immenses et liée par le sang aux plus grandes maisons souveraines, rien ne peut la faire rétrograder. » Le comte de Maistre plaint Louis XVIII, qui sait qu'il est garrotté, qu'on lui a dicté de dures lois et qu'il lui faut obéir. Cependant, il ne désespère pas tout à fait. Il faut, suivant le célèbre écrivain, tenir compte d'un grand élément politique, le Temps. Sans doute, il y aura encore beaucoup d'oppositions et de tiraillemens, mais tout pourra s'arranger, malgré les *ultra*, les *citra* et les *juxta*. Il croit au triomphe définitif de la légitimité, sans prévoir, lui le devin politique, que dans treize ans, tout son système s'écroulera. Mais il n'assistera pas au triomphe de la monarchie constitutionnelle. Il s'éteindra en 1821, quelques jours avant que les troubles qui agitaient le Piémont y déchaînent une révolution. Pourtant, il ne quittera pas la terre, malgré son optimisme affecté, sans une certaine tristesse. « Je finis avec l'Europe, dira-t-il ; c'est s'en aller en bonne compagnie. » Il était sorti de la Savoie en 1792, dépouillé de tous ses biens, et il ne laissait à ses enfans, pour tout héritage, qu'un modeste domaine. Dans une époque où tant de politiques s'enrichissaient aux affaires, il avait fait rapidement connaissance avec la pauvreté, et celle-ci, le trouvant de bonne

humeur et de courageuse résignation, lui était restée fidèle. Le comte de Maistre avait mis en pratique cette admirable considération échappée un jour de sa plume : « Un des plus grands avantages de la noblesse, c'est qu'il y ait dans l'État quelque chose de plus précieux que l'or! » Ce fier vieillard à la chevelure blanche et aux yeux étincelans avait été comparé par un poète sicilien à l'Etna : « la neige sur la tête et le feu dans le cœur! » Inflexible, invariable, opiniâtre dans ses idées, représentant fidèle d'une race antique, homme intègre et droit, imbu d'une intransigeance de principes qui allait jusqu'à la rudesse, profondément religieux, il avait jugé la Révolution et Bonaparte qui l'incarnait, avec une liberté d'esprit absolue, et quelques-uns de ses jugemens restent impressionnans. Peu de temps avant de mourir, il écrivait ces lignes mélancoliques : « Combien l'homme est malheureux! Depuis l'âge de la maturité, il n'y a plus de véritable joie pour lui. Dans l'enfance, dans l'adolescence, on a devant soi l'avenir et les illusions; mais, à mon âge, que reste-t-il? On se demande : Qu'ai-je vu? Des folies ou des crimes. On se demande encore : Et que verrai-je?... Et la même réponse vient encore plus douloureuse. »

Il s'en allait mécontent, parce que ces vérités qu'il avait jetées sans ménagement à la face de Napoléon et de ses partisans, il ne pouvait pas les faire connaître de même à des monarques de son choix qui se trompaient sans aucun doute, mais qui étaient « de trop bonne maison » pour qu'on se permît de les blâmer avec fracas. Il trouvait cependant que la Révolution était plus terrible que du temps des Jacobins, parce que, s'étant élevée, elle s'était raffinée. Mais si, au fond de son cœur, il ressentait une réelle amertume pour certains actes de souverains légitimes, il y avait au monde un pays dont il persistait à dire du bien; c'était la France.

Dans une lettre de lui au prince Koslowski, datée du 24 octobre 1815, je lis ce jugement, par lequel il me plaît de terminer cette étude : « Il est impossible que vous n'ayez pas ouï nommer un livre ancien, intitulé : *Gesta Dei per Francos*. C'est une histoire des Croisades. Ce livre peut être augmenté de siècle en siècle, toujours sous le même titre. Rien de grand ne se fait dans notre Europe sans les Français. »

HENRI WELSCHINGER.

L'HOMME DE 1848[1]

II

COMMENT IL S'EST DÉVELOPPÉ LE COMMUNISME, L'ORGANISATION DU TRAVAIL, LA RÉFORME.

(1840-1848)

I

C'en est fini, en 1840, des Jacobins, des Montagnards, des Sociétés secrètes, des conspirations, des revues, des prises d'armes et des coups de main. Les « communistes » vont être préférés, mais quel genre de communistes ? Et même est-ce bien réellement du « communisme ? »

Buonarroti, Charles Teste, les néo-babouvistes et leurs projets passaient maintenant pour autant de vieilles lunes. Laponneraye, souvent qualifié d' « anarchiste, » et son camarade Lahautière, qui rédigeaient *l'Intelligence*, étaient sans action sur les masses. Au contraire, Pillot, « ancien prêtre de l'Église française de l'abbé Châtel, » l'ouvrier cordonnier Savary, les *Égalitaires* nouveau style, héritiers des *Communistes révolutionnaires*, Dézamy, May, Charassin, Pelletier ; puis les prédicateurs de cabaret, Rozier, ouvrier « travaillant à l'établi, » (menuisier ? ébéniste ?), le tailleur Vellicus, le coiffeur Lionne, se démenaient beaucoup et produisaient quelque effet.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1913.

Les ouvriers participèrent au banquet de Belleville, où l'horloger Simard prit la parole. La grande grève de 1840, qui, à Paris seulement, mit debout 30 000 hommes, resserra leur fédération. Une réunion révolutionnaire, tenue à Lyon en juin 1842, vit assemblés, comme délégué de Marseille, le syndic des portefaix, un ouvrier gantier comme délégué de Grenoble, et l'ancien directeur-gérant du *Peuple souverain*, Imbert, à cette heure commis voyageur en vins, comme représentant de Lille et Valenciennes : il s'y dessine, en première ébauche, à travers tout le territoire, le plan d'une campagne concertée de la classe ouvrière. Cette classe est prête ou s'apprête à fournir la force : il lui restait à se connaître, mais elle commence à se chercher ; elle part à la découverte de la terre qui lui est promise.

Si les communistes eux-mêmes ne s'entendent pas très bien d'école à école, il est certain néanmoins qu'à cette date, vers 1840, le communisme en général gagne la faveur du peuple : il lui plaît par ce qu'il a de simple, d'imprévu et d'indéfini, presque d'infini ; c'est l'humanité au plein air, en plein champ, sur la grande route. Henri Heine a gravé de sa pointe aiguë, en dix passages de sa *Lutèce*, l'empreinte au vif, la prise puissante du communisme sur l'ouvrier des faubourgs parisiens. Il se fait honneur d'avoir, par ses lettres à la *Gazette d'Augsbourg*, révélé le communisme aux communistes eux-mêmes, en ce sens que, « répandus isolément dans tous les pays et privés d'une conscience précise de leurs communes tendances, » ils apprirent de lui « qu'ils existaient réellement » et surent ainsi « leur nom véritable, » auparavant « tout à fait inconnu à plus d'un de ces enfans perdus de la vieille société. » Un tel aveu, il l'avait fait « d'un ton d'appréhension et d'angoisse extrêmes. » — « Ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviendront à la domination : de leurs mains calleuses ils briseront toutes les statues de marbre de la beauté si chères à mon cœur (*Préface de l'édition française*, 1855). » — « Ces êtres ténébreux, ces monstres sans nom, auxquels appartient l'avenir, n'étaient alors regardés généralement qu'à travers le gros bout de la lorgnette ; et, envisagés ainsi, ils avaient réellement l'air de pucerons en démence. Mais je les ai montrés dans leur grandeur naturelle, sous leur vrai jour, et, vus de la sorte, ils ressemblaient plutôt aux crocodiles les plus formidables, aux dragons les plus gigantesques qui soient jamais

sortis de la fange des abîmes. » (*Épître dédicatoire*, 1854.) — « Le jour de l'an approche. Riches étalages. Les figures souffrantes du public qui les contemple forment contraste... Parfois la peur nous prend de voir ces hommes lever tout à coup leurs poings crispés, pour fracasser tous ces jouets bariolés et étincelans du monde comme il faut, et pour briser sans merci ce monde comme il faut lui-même. » — « Les doctrines subversives se sont trop emparées en France des classes inférieures. Il ne s'agit plus de l'égalité des droits dans l'État, mais de l'égalité des jouissances sur cette terre... La propagande du communisme possède un langage que chaque peuple comprend : les élémens de cette langue universelle sont aussi simples que la faim, l'envie, la mort. » (11 décembre 1841.) « Je suis toujours saisi de frayeur au premier moment que je vois se déchaîner les démons de la révolution... L'avenir a une odeur de cuir de Russie, de sang, d'impiété et de force coups de bâton. Je conseille à nos neveux de venir au monde avec une bonne et épaisse peau sur l'échine. » (12 juillet 1842.)

Qui « déchaîne » habilement ou imprudemment « ces démons ? » Ceux qui jouent avec les cerveaux crédules et incultes ou qui s'en jouent. « Raconte-moi ce que tu as semé aujourd'hui, et je te prédirai ce que tu récolteras demain ! — Je pensais ces jours-ci à ce proverbe du brave Sancho Pança, en visitant quelques ateliers du faubourg Saint-Marceau, et en voyant quels livres on répand parmi les ouvriers, cette partie la plus vigoureuse de la basse classe. J'y trouvai plusieurs nouvelles éditions des discours de Robespierre et des pamphlets de Marat, dans des livraisons à deux sous, l'histoire de la Révolution par Cabet, le libelle envenimé de Cormenin, la doctrine et la conjuration de Babeuf par Buonarroti, etc., écrits qui avaient comme une odeur de sang ; — et j'entendis chanter des chansons qui semblaient avoir été composées dans l'enfer, et dont les refrains témoignaient d'une fureur, d'une exaspération qui faisaient frémir » (30 avril 1840.) En ce qui concerne Babeuf et Buonarroti, on vient de le voir, les renseignemens de Henri Heine paraissent retarder un peu ; ils retardent aussi, depuis le *fiasco* de mai 1839, en ce qui concerne Robespierre, Marat, Barbès, Blanqui et l'action proprement révolutionnaire. Mais ils ne disent rien de trop en ce qui concerne les communistes, et notamment Cabet. Seulement, Cabet est le premier à rappeler en

toute occasion qu'il y a communistes et communistes. Je transcris de l'*Almanach icarien* pour 1843 cet avertissement qui ressemble à un désaveu :

DIVERS SYSTÈMES COMMUNISTES

Nous ne parlons ni des babouvistes, ni des hébertistes plus anciens.

Aujourd'hui les Communistes peuvent se diviser en deux catégories principales, les Communistes simples (très peu nombreux), qui veulent l'abolition du Mariage et de la Famille, et les Communistes Icariens, qui adoptent les principes généraux du *Voyage en Icarie*, et dont le caractère distinctif est de vouloir la Famille et le Mariage, de repousser les sociétés secrètes, la violence, l'émeute et l'attentat, et d'en appeler, pour l'établissement de la communauté, à la discussion, à la persuasion, à l'opinion publique, à la volonté nationale.

Inutile d'insister sur ce que, pour le bon Cabet, le bon communisme ne saurait être que le communisme icarien. Mais comme on a raison de dire « le bon Cabet, » et de quel cœur on le dit dans les faubourgs, vers 1840 ! Cette bonne tête, avec ce vaste front où transparaissent les chimères, ces nobles cheveux blancs, cet épais collier de barbe dont se décorerait le meilleur des bourgeois et des gardes nationaux ! — dans l'œil seulement (me tromperais-je ?) une trace de la finesse canteleuse, de la subtilité procédurière de l'ex-procureur général. Mais écoutons Martin Nadaud, *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon :*

Dès 1840, quand *notre digne maître* Cabet eut organisé et ouvert, dans ses salons de la rue Jean-Jacques-Rousseau, des réunions hebdomadaires, je ne manquais pas de m'y rendre chaque dimanche dans la soirée. Là je me trouvais au milieu de l'élite des ouvriers de Paris les plus devoués à la Republique et à l'étude des questions sociales. Je l'avoue, à ce contact, une révolution morale se produisit dans mes goûts pour l'étude, et en même temps j'acquis de l'aplomb pour me présenter devant le public.

Au reste, le témoignage que Martin Nadaud et ses amis rendaient à leur « digne maître, » le maître le leur rendait bien. Il y avait longtemps qu'ils lui étaient attachés et qu'il les recevait dans l'intimité, Nadaud, Luquet et Durand. Lorsque Cabet songea, en 1842, à faire du *Populaire* un journal quotidien, « il nous convoqua chez lui, » écrit le garçon maçon Léonard. Et voyez le joli tableau d'intérieur, la paternité d'Icarie, la fraternité démocratique :

Il tenait encore à la main la serviette et le rasoir dont il venait de se servir. Il nous parut ému de joie en nous voyant convenablement vêtus,

l'air sérieux : « Ah ! Messieurs, dit-il (il ne dit pas : citoyens), si vos adversaires vous connaissaient, vous désarmeriez leur critique ; votre tenue, votre maintien sont ceux des gens les mieux élevés. »

Et c'est vrai, et c'est un des traits caractéristiques, le plus caractéristique peut-être des traits de l'ouvrier, sinon de 1848, certainement de 1840. Un autre compagnon, menuisier celui-là, Agricol Perdiguier, qui n'a pas vainement pris le non d'*Avignonnais-la-Vertu*, prodigue à ses frères de travail des conseils excellens :

Ouvriers, vous travaillez bien matin, bien tard ; vous avez peu de temps, peu de loisirs, je le sais ; néanmoins, si vous ne vous négligez pas, si vous savez tirer parti de vos instans, si vous voulez avec énergie, avec ténacité, vous finirez par vous instruire, vous éclairer, vous élever !... Veuillez et vous pourrez : que vos efforts, que vos succès rendent donc cette pensée de plus en plus commune : que vouloir, c'est pouvoir.

Comme Perdiguier pratique volontiers la redondance ou ne s'en garde pas assez (mais on a honte de faire le pédant devant la prose d'un si brave homme !) : « Soyez sages ! » dit-il encore,

Soyez sages !... Ne vous laissez jamais entraîner par l'esprit de parti, par des animosités, des haines aveugles, qui dégénèrent en barbarie. Ayez une opinion, une idée, un sentiment politique ; aimez une forme de gouvernement quelconque ; désirez le bien comme vous le comprenez ; mais désirez-le pour tous, sans exception, pour vos adversaires comme pour vous-mêmes, comme pour vos enfans. Ne cherchez jamais à imposer par la force ce qui doit être l'œuvre du temps, de la persuasion, de la liberté. Respect à la conscience, à la foi de l'homme, de tous vos semblables. Soyez tolérans, soyez justes, soyez humains ! La cause du peuple y gagnera et vous y trouverez votre profit.

Ailleurs, et directement contre les mœurs atroces du compagnonnage, où, de « gavots » à « dévorans, » on s'attaquait sur les routes, avec « le poing, le pied, le bâton à deux bouts, le bâton plombé, le compas (de charpentier), le fléau, l'anguille sablée, » en se menaçant réciproquement de « se manger le foie, » de « s'arracher la peau du ventre » et de boire le sang l'un de l'autre :

Compagnons, ouvrez les yeux ! cessez de vous nuire, de vous entre-détruire... élevez vos pensées ! vos âmes ! devenez citoyens, et, plus que cela, devenez hommes ! Que notre horizon s'élargisse, que notre amour s'étende. Grandissez, grandissons ! dans l'intérêt du pays et pour notre propre gloire !

Compagnons, réformez-vous! Ce que vous faites gravement, faites en sorte que le public ne puisse le voir qu'avec gravité.

Chose étonnante : les ouvriers, au moins les plus raisonnables d'entre eux, furent fiers et joyeux d'entendre ce langage parlé par un ouvrier : « Ils furent grands, immenses, s'écrie le garçon maçon Léonard, les services que notre camarade Avignonnais-la-Vertu rendit à notre classe : ses livres sur le compagnonnage ont immortalisé son nom et lui valurent les éloges de la plupart de nos grands écrivains. Il inspira à George Sand son roman sur le compagnonnage; Chateaubriand demanda à le voir. »

Mais ce n'est pas seulement le peuple qu'avertit Perdiguier; il se retourne vers le gouvernement, et il l'apostrophe :

Pourquoi emprisonnez-vous de la sorte, gouvernans, magistrats, des hommes qui demandent à vivre par le travail ?... Ayez souci de ces hommes qui sont vos frères, qui se livrent à d'utiles labeurs, et dont la chétive existence forme la base, la réalité des existences plus heureuses...

... Faisons une société plus juste, plus belle, plus heureuse... Soyons chrétiens, non seulement de nom, mais en réalité... faisons descendre un avant-goût du paradis sur la terre... Pensez au peuple; pensez aux travailleurs... Gouvernans! ne gouvernez plus pour vous, mais pour eux, en vue d'assurer leur bien-être; et vous ne verrez plus de guerres civiles, de révolutions; et vous, comme nous, vous vivrez dans la paix, la sécurité, vous serez plus calmes, plus heureux au sein de vos familles; les nuages de l'avenir se dissiperont, les cœurs seront plus sereins, et, du haut de son trône éternel, Dieu bénira tous ses enfans...

Respectez, respectons la liberte dans l'homme!... Mais, pensons-y! il faut un idéal, une morale, des principes fondamentaux, une base solide, et la terre et les cieux à la société future... L'édifice de l'avenir ne sera pas l'œuvre d'un seul, mais l'œuvre de tous : chacun devra y apporter sa pierre, sa truellée de vérité, sa part de labeur et de bien...

Puis, tout à coup : « O mon Dieu! s'écrie le naïf auteur, comme je me suis éloigné de mon sujet! J'y retourne. » Mais il ne s'en est pas éloigné autant qu'il le croit, et nous, en tout cas, il nous a conduits au cœur du nôtre. En effet, bien que les *Mémoires d'un Compagnon* n'aient été publiés qu'en 1855, ce sont là, ă n'en pas douter, des sentimens des années « quarante » qui, pour une part, et pour la meilleure part, ont contribué à former « l'homme de 1848. » Recommandables, certes, comme l'est toujours « la vertu, » qu'Agricol avait choisie pour surnom; et s'il y entrait un grain d'utopie, cela même est très caractéristique; cela même sera essentiellement de 1848; cela

même sera le fond de « l'homme de 1848. » Au bout du compte, cependant, Avignonnais n'est point emporté pour les communistes, et il semble bien que ce soit à eux, aux fondateurs d'Icarie, à Cabet, aux successeurs de Cabet, que s'adresse cette observation :

Il est des hommes qui pourront me blâmer de ma sévérité; qui demandent des Sociétés sans règle, sans direction, sans répression ; qui prétendent que chacun doit faire ce qu'il veut, peu ou beaucoup, bien ou mal, à sa guise, sans contrôle, en toute liberté. Ces hommes ont beau dire, beau faire les savans; ils n'ont point dirigé, point fait prospérer des Sociétés ; ils ne connaissent pas leurs semblables, ils n'en ont aucune idée : ils se perdent dans la théorie ; ils ignorent la pratique, ils veulent l'ignorer. Au lieu de faire des lois pour les hommes, ils fabriquent des hommes fantastiques pour leurs lois et ils prétendent avoir créé un monde.

Mais les Icaries mêmes ne sont vraiment dangereuses que lorsqu'on y va. Tant que les choses se bornent à ce que, dans un roman, d'ailleurs plat et lourd, la petite-fille d'un duc se fasse couturière et son fils serrurier; à ce que le duc en personne prenne pour ami un charretier ; et à ce que, grâce à des arrangemens d'imagination dans une république imaginaire, le travail se trouve réduit chaque jour à cinq ou six heures, l'armée supprimée, les ateliers nationaux entretenus au prix annuel de cinq cents millions ; tant que, par l'engouement qu'il suscite, ce roman ne pousse pas des centaines de misérables à aller, douloureux exode, bâtir au Texas une cité qui ne peut être construite que dans les nuées ; jusque-là, et tant que le roman reste un roman, il n'y a pas grand mal. Le malheur est qu'autour de ces infortunés qui cherchent une espérance et de ces simples qui cherchent une doctrine, autour des Perdiguier, des Martin Nadaud, autour du vainqueur de Juillet, frustré de sa victoire, et demeuré aigri d'en avoir été frustré, tout n'était pas, il s'en faut, aussi innocent.

Des sept chefs d'écoles, des sept architectes de « systèmes sociaux, » cités par lui-même dans son *Almanach icarien* pour 1843 (laissons Robert Owen en Angleterre, quoique sa tentative ne fût pas ignorée en France), Saint-Simon est mort depuis seize ans ; le saint-simonisme s'est, depuis onze ans, brisé en morceaux, qui sont retombés çà et là, un peu partout, mais surtout dans « le monde des affaires, » et très loin, en Amérique, en Égypte, aux Indes, où quelques-uns poursuivent encore « la

Mère, » qui ne veut pas venir. Ils nous ont légué, d'une part, une espèce de religion du veau d'or ressuscitée ; de l'autre, la foi en l'État pour faire, par des lois, disparaître les inégalités sociales : prétexte et amorce de socialisme. Charles Fourier est mort, lui aussi, depuis sept ans, mais le fouriérisme lui a survécu. Victor Considérant a relevé, des ruines du *Phalanstère*, écroulé en 1834, *la Phalange, journal de la science sociale* (1836-1843), qui paraît trois fois par semaine, et dont les affaires semblent ne pas aller mal, puisqu'elle ne va s'effacer que pour céder la place à un quotidien, *la Démocratie pacifique* (1843-1851). Ici la grande idée, reprise avec plus d'éclat ou plus de fracas par un autre, c'est « l'organisation du travail » par l'association et dans l'association. « Elle emporte dans son tourbillon, dit M. Thureau-Dangin, non seulement ceux qui l'acceptent, mais encore ceux qui s'efforcent de lutter contre elle. »

L'ancien employé d'octroi, l'ancien *carbonaro*, l'ancien saint-simonien, l'ancien collaborateur de Trélat, l'ancien fondateur de la Société des *Amis du peuple* et de *l'Européen*, revue philosophique, l'auteur d'un système néo-catholique auquel on a donné familièrement un nom tiré du sien, « le buchésisme, » et qui, docteur en médecine et hygiéniste, ayant traversé la philosophie, ayant subi toutes ces formations, ayant mêlé toutes ces disciplines, ne s'en est pas tiré à moins d'un *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès*, en trois gros volumes (1839), Philippe Buchez, pour l'instant, s'occupe d'histoire ; il a rassemblé en quarante volumes, avec Roux-Lavergne, l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* (1833-1838), et mis en maximes son expérience dans une *Introduction à la science de l'histoire* (2e édition, 1841, 2 volumes in-8°). Cette œuvre immense, directement, a peu porté ; par sa nature, par sa qualité même, elle était peu accessible au peuple ; mais, indirectement, sa portée est considérable. C'est d'elle, en effet, qu'est sorti le journal *l'Atelier*, qui fut et, après trois quarts de siècle, n'a peut-être pas cessé d'être la manifestation la plus originale, la plus instructive, la plus édifiante, au plein sens du mot, de l'activité intellectuelle, de la vigueur morale, dont la classe ouvrière, sans préparation, sans éducation, spontanément et ne tirant rien que d'elle-même, a su se montrer capable. Notons toutefois que *l'Atelier*, quelque place que Cabet ait assignée à Buchez dans l'Olympe communiste,

s'est toujours défendu du reproche ou du soupçon de communisme, et qu'il a fait la preuve de sa sincérité en attaquant, avec une grande vigueur, avec une fermeté constante, et le communisme et Cabet en personne.

Lamennais, « ce prêtre effroyable qui marie le fanatisme politique avec le fanatisme religieux, et qui donne la dernière consécration au désordre universel, » dit Henri Heine, — lequel Henri Heine se montre en vérité bien sévère, — Félicité de Lamennais a fait du chemin depuis 1833. Pierre Leroux, dans son « poème philosophique » *la Grève de Samarez*, publié beaucoup plus tard (1863), mais où il intercale une bonne part de ses mémoires, tout en se défendant de les écrire, parle sur un autre ton de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, et cela aussi marque le chemin parcouru par Lamennais. Le voilà loin des *Réflexions sur l'état de l'Église* (1811) et sur *l'Institution des évêques* (1814) ; loin de l'*Essai sur l'indifférence ;* très loin même du temps où, après avoir collaboré au *Conservateur*, au *Drapeau blanc*, au *Mémorial catholique*, il rédigeait *l'Avenir*. Le voilà loin de sa tardive ordination, à trente-quatre ans, en 1816, et s'il n'est pas, devant sa conscience, un « prêtre effroyable, » il est, devant l'Église, un prêtre condamné. Il a vainement essayé (1837) d'animer un nouveau journal, *le Monde*, mort à bout de souffle en quelques mois, et il ne compose plus que des pamphlets démocratiques : *Le Livre du peuple*, *l'Esclavage moderne*, *Religion*, *la Politique du peuple*. Une dernière brochure de la même série, qui a paru plus dangereuse encore, ou plus immédiatement dangereuse, *le Pays et le Gouvernement*, lui a valu un an de prison et 2000 francs d'amende (1840). C'est le moment où Lamennais va devenir un saint pour les chapelles, ou du moins pour une des chapelles socialistes, et en effet Pierre Leroux fait plus que de l'admirer, il l'invoque : « O toi à qui la nature donna un si grand esprit dans un si petit corps; toi si peu retenu dans les liens de la chair; amaigri en outre par tant de macérations, par tant de prières; toi qui fus quelque temps, aux yeux de l'Église, un saint Augustin et un saint Jérôme; toi qu'un pape fit cardinal *in petto*, et qui aurais été pape si tu n'avais pas été sincère... » Celui que ses amis, autrefois, appelaient « l'abbé Féli, » que Godefroy Cavaignac et Armand Marrast n'avaient pas sans peine accepté parmi les défenseurs du procès d'Avril : « Que voulez-vous que nous fassions

d'un calotin ? » à présent devenu « le citoyen Lamennais » et tutoyé par les prisonniers dans ses visites à Sainte-Pélagie : « Comment te portes-tu, citoyen Lamennais? » — mais étonné quand même de se voir là et d'être traité avec cette familiarité jacobine ; — celui que les déclamations républicaines de 1834 avaient d'abord déconcerté, à qui « cette promesse étrange, que la République, aussitôt qu'elle serait victorieuse, livrerait au jugement du Peuple, réuni en comices, les propriétés mal acquises et les propriétés exubérantes » donnait « bien chaud à la tête, » ainsi qu'il l'avouait alors à Pierre Leroux; à présent emporté, du fond de son âme apostolique, par un ardent amour du peuple, que le peuple, à mesure qu'il apprenait à le connaître, lui rendait en son cœur facilement ému (tels ces typographes qui pleuraient sur les *Paroles d'un croyant*), Lamennais, le citoyen Lamennais, prêchait au Peuple, rêvait « de se dévouer, de souffrir, de mourir pour lui; » en l'entendant, on pensait à Savonarole : « Oh! mon ami, nous monterons sur l'échafaud, mais ce sera un beau jour! » Et que lui enseignait-il, au Peuple, dans ses phrases martelées et burinées comme des strophes? « Toutes choses ne sont pas en ce monde comme elles devraient être. Il y a trop de maux et des maux trop grands. Ce n'est pas là ce que Dieu a voulu!... »

Tu dis : J'ai froid; et, pour réchauffer tes membres amaigris, on les étreint de triples liens de fer.

Tu dis : J'ai faim, et on te répond : Mange les miettes balayées de nos salles de festin.

Tu dis : J'ai soif; et l'on te répond : Bois tes larmes.

Tu succombes sous le labeur, et tes maîtres s'en réjouissent : ils appellent tes fatigues et ton épuisement le frère nécessaire du travail.

Tu te plains de ne pouvoir cultiver ton esprit, développer ton intelligence; et tes dominateurs disent : C'est bien ! il faut que le peuple soit abruti pour être gouvernable.

Dieu adressa, dans l'origine, ce commandement à tous les hommes : Croissez et multipliez, et remplissez la terre, et subjuguez-la; et l'on te dit à toi : Renonce à la famille, aux chastes douceurs du mariage, aux pures joies de la paternité; abstiens-toi, vis seul, que pourrais-tu multiplier que tes misères?

De tous les prophètes, Jérémie a toujours été le plus écouté. « Des ouvriers, après la lecture du dernier ouvrage de Lamennais, demandaient un fusil et voulaient marcher à l'instant. » Qui le constate et le raconte, et peut-être envie le même pou-

voir? Pierre-Joseph Proudhon. La première rumeur de cette autre voix qui cherche à se faire terrible est restée d'abord un peu sourde. Elle a passé sans éveiller d'écho; ce n'est que plus tard que, par elle, le scandale est né. Écrit en 1840, le mot si fameux dans la suite : « La propriété, c'est le vol, » n'a fait retourner sur le moment, ni effrayé personne. Vainement l'auteur s'est gonflé le flanc en des tempêtes de rhétorique, la plus âcre, la plus virulente qui ait paru depuis Rousseau ; elles ne se sont pas déchaînées, elles n'ont point soufflé sur les foules. Vainement il a tenté de forcer l'attention par des paradoxes qui hurlent : *Égalité absolue*... Toute part réclamée au nom du talent n'est qu'une rapine exercée sur le travail. Plus de concurrence. L'Académie des sciences fixera la valeur des objets. » Cette lave verbale coule à plat et ne brûle pas. On ne s'est pas indigné ; pourtant il y avait de quoi ! Feindrait-on de le dédaigner ou le ménagerait-on, par peur ou par politique? En 1841 et 1842, il recommence. Poursuivi cette fois, il assène au jury un plaidoyer à l'étourdir du coup, mais cela ne fait pas qu'il ne soit vu par les ouvriers avec indifférence, par certains même avec défiance. De Lyon, où il dirige pendant huit ans un service de transports par eau (1840-1848), P.-J. Proudhon envoie à la société sa mitraille : en 1843, la *Création de l'ordre dans l'humanité;* en 1846, *les Contradictions économiques* ou *la Philosophie de la misère;* lui-même ne vient à Paris, pour y jouer un rôle, qu'à la veille de la Révolution.

Enfin le septième des sept chefs, ou le sixième des six, selon que l'on compte ou non l'Anglais Robert Owen, et en admettant (ce qui est contestable) que tous soient bien réellement des communistes, le disciple et le témoin de plusieurs des précédens, Pierre Leroux. Celui-là est un paysan du Danube, un fils d'artisan mal dégrossi, qui garde tout le temps et en toute chose l'aspect d'une ébauche. « Enfant du peuple, il porte encore aujourd'hui dans son extérieur les traces du prolétariat. » La loi de sa nature est de ne rien achever. Reçu à l'École polytechnique, il n'y est pas entré. Il s'est fait maçon, dans le sentiment le plus honorable, pour nourrir sa mère et ses trois jeunes frères, puis compositeur d'imprimerie et prote chez Panckoucke, où il a inventé le *pianotype*, tout de suite abandonné comme peu pratique. Le voici donc publiciste et, sans le sou, fondateur de journaux et de revues; en 1824, il publie *le Globe*, avec La

Chevardière et Dubois. Ses maîtres en science sociale, il ne les reniera jamais et, au contraire, partout où il en trouvera l'occasion, il leur paiera un tribut de reconnaissance, ce sont Fourier et Saint-Simon. Sur le navire où il suppose être en voyage pour la grande exploration,

Au début, dit-il, nous étions beaucoup à scruter des yeux l'horizon. Les uns venaient du XVIIIe siècle, d'autres se prétendaient envoyés du Destin. J'ai vu grands et petits disparaître l'un après l'autre sans me laisser de solution.

J'ai vu Napoléon ; j'ai vu aussi le vieux Buonarroti, le descendant de Michel-Ange et l'héritier de Robespierre. J'ai été embrassé, au moins deux fois en ma vie, par La Fayette, placé comme le zéro du thermomètre entre deux systèmes, la congélation par le despotisme et la dilatation jusqu'à l'état de vapeur par l'esprit révolutionnaire.

En réalité, mes vrais compagnons étaient Saint-Simon et Fourier. Ils s'étaient embarqués avant moi. Le Destin me réunit à eux; mais à peine m'étais-je approché qu'ils disparurent. L'un est mort en pleine sérénité, mais avec trop d'illusion. L'autre, par un contraste étrange entre sa fin et ses opinions, se traîna en mourant au pied d'un crucifix. Et maintenant me voilà seul, considérant les vagues profondes et le ciel étoilé.

Avec quelle ironie cruelle Pierre Leroux prend contre Mazzini la défense de Saint-Simon! Fourier, pour lui, « c'est tout un monde. » Et à Cabet aussi il rend hommage : « Salut à toi, aussi, Cabet; » il ne supporte pas qu'on le calomnie ou le salisse : « C'est un honnête homme; » mais il ne verse pas de l'apologie dans l'apothéose. Au fond, il lui sait gré, n'ayant pas « cinquante élèves de l'École polytechnique dont il pût surexciter l'ambition » ni « des fils de millionnaires pour lui fournir des subsides, » de « s'adresser à des ateliers de tailleurs, de cordonniers, aux pauvres, aux non-lettrés, aux déshérités, comme on s'est habitué à dire. » A peine lui reproche-t-il de tenir « son *Voyage en Icarie* pour un Coran, » de se baptiser et de baptiser ceux qui s'enrôlèrent sous son drapeau *Icariens* ou encore *Communistes icariens*.

Mais, sûrement, des maîtres qu'avoue Pierre Leroux, Saint-Simon est demeuré le plus cher et le plus imité : peu s'en faut qu'il ne soit, par le disciple enthousiaste, égalé à un Dieu :

... Je pense à mon maître.

Je me le représente toujours écrivant à un ami : « Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau, je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais de copie de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un

moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée qui m'a fait tomber dans cet état de détresse. »

Oh! ne va pas croire, poursuit Pierre Leroux, que je fasse allusion à ma propre situation, comme si je voulais créer l'antinomie de deux égoïsmes et l'antithèse de deux personnalités; ne va pas dire que tu vois l'orgueil à travers les trous de mon manteau. Je n'ai pas cherché la pauvreté, je l'ai rencontrée; ou plutôt, elle m'a pris dans mon berceau, et ne m'a jamais quitté : tant d'hommes, hélas! sont comme moi! Si je n'imitais Saint-Simon que par ce côté, je ne l'imiterais pas, mais est-ce que le chrétien, tout en pratiquant la vie spirituelle de Jésus, ne le suit pas sur son calvaire?

Ainsi l'on voit à nu ce qu'il y a de mystique et presque de religieux dans le communisme de Pierre Leroux. « Espèce de capucin philosophe, » ricane Henri Heine; « excellent homme » pourtant, mais qui a le tort de se lancer éperdument et d'entraîner quiconque l'approche « dans d'obscures dissertations sur des idées à moitié écloses. » Ce n'est pas qu'il ne songe à construire, mais il se place, d'un instinct plus fort que lui, hors du solide, du réel et du présent :

Pierre Leroux est un *Pontifex* dans un style plus élevé... il veut bâtir un pont colossal, consistant en une seule arche, et reposant sur deux piliers, dont l'un est confectionné du granit matérialiste du siècle passé, et l'autre du clair de lune rêvé de l'avenir, et il donne pour base à ce second pilier quelque étoile non encore découverte de la voie lactée...

L'esprit enfumé de « sa solidarité, » de son « circulus » et de sa « triade, » il a entassé volume sur volume, et quels volumes! Citons seulement, entre 1838 et 1840, *De l'Égalité*, *Réfutation de l'Éclectisme*, *De l'Humanité;* mais combien d'autres! En 1846, ce fondateur incorrigible fonde, dans la Creuse, à Boussac, une imprimerie « humanitaire » où « de nobles amis » se livrent, sous ses yeux, « aux travaux réputés les plus vils, pour instruire l'ignorance humaine. » Il aime trop pour n'être pas aimé. Autour de lui se groupent ses trois frères, Ulysse Charpentier, Grégoire Champseix, Louis Nétré, Ernest Lebloys, Adolphe Berteault, Luc Desages, Auguste Desmoulins, Alfred Frézières, Pauline Rolland, il les nomme tous, c'est une énumération homérique; « sans compter, ajoute-t-il, ceux qui vinrent souvent vivre des mois avec nous, » et il les nomme; « et ceux qui, nés dans le pays même où nous faisions notre expérience, se joignirent à nous, comme Victor Vincent;

sans parler aussi de notre amie George Sand, dont le Nohant joignait presque Boussac; » et l'épithète homérique ne manque pas non plus : « Pauvre Fichte, généreux Hylas, d'ouvriers des villes devenus journaliers dans les campagnes pour y *professer* la théorie du *circulus!* » De nouveau il y revient et nous y ramène. A quoi se réduisait, dans la pratique, la théorie du *circulus*, il n'est pas commode de le dire en langage à la fois décent et assez clair. Pierre Leroux le laisse-t-il suffisamment entendre quand il dit : « Nous passâmes quatre ans dans un désert, sur une montagne aride, pour montrer que l'économie politique avait une autre issue que l'éternel prolétariat ; — que la loi de Malthus était fausse ; — qu'il y avait un CERCLE NATUREL antérieur et supérieur à la circulation des économistes ; — que, de par la nature, tout homme était producteur et même exactement reproducteur de sa consommation ? » Les « professeurs d'agriculture » se bouchèrent les oreilles, à la grande colère de l'inventeur, et, en dehors de la petite colonie de Boussac, la leçon ne fut pas suivie. Mais Nohant, Pierre Leroux l'a rappelé avec un tendre orgueil, était presque paroisse joignante. « On comprend, remarque Henri Heine raillant George Sand, qu'à cause de la direction peu canonique de son esprit, elle n'ait pas de confesseur ; mais, comme les femmes ont toujours besoin d'un guide masculin, » elle a pris pour guide ce fils d'artisan, qui, à Boussac, se fait encore plus paysan, plus rude et plus rustre qu'il ne l'est et qui, sans doute par goût du symbole, rentrera à Paris, représentant de la Creuse, Constituant en blouse et en sabots. En attendant, il édite la *Revue sociale*, qui le plus souvent passe au-dessus des intelligences populaires. Martin Nadaud vante de confiance « l'immense érudition » avec laquelle Pierre Leroux traite « de tous les problèmes sociaux qui avaient agité les anciennes sociétés, aussi bien que les nouvelles. » Tout ce que le commun des ouvriers en retient, c'est que « nous sommes entre deux mondes, un monde d'inégalité qui finit, et un monde d'égalité qui commence. »

Quelques auteurs, quelques publications leur sont malheureusement plus abordables : des journaux, *l'Homme libre*, renouvelé de Babeuf par Fomberteaux, concierge et Fomberteaux fils, cordonnier ; *le Journal du peuple* du relativement modéré Dupoty, où collaborent, avec Hébert, des ouvriers, Savary, Noirot, et qui a un certain succès : « Travaillez, nous dit-on,

restez dans vos ateliers, la politique ne vous regarde pas... Puissans du jour, vous qui tenez ce langage, dirigés par votre intérêt, nous travaillons seize heures par jour et nous mourons de faim ; trouvez-vous que nous ayons tort de vouloir chercher le remède à ces misères ? » *la Tribune du peuple* de Pillot, *l'Égalitaire* de Théodore Dezamy, *l'Humanité*, *l'Humanitaire* de Jean-Joseph May, *la Fraternité* de Choron et de Lahautière, puis des ouvriers, Savary, Adam, Stévenot. Des brochures, almanachs, « catéchismes révolutionnaires. » Après le *Catéchisme démocratique* de Laponneraye, et le *Petit catéchisme de la Réforme sociale* de Lahautière, — des bourgeois, — après la *Bible de la liberté* de Constant, ancien professeur à Juilly, après l'*Histoire des Égaux ou moyen d'établir l'égalité absolue parmi les hommes*, *Jacques Bonhomme*, *Ni châteaux ni chaumières*, de l'ancien prêtre (?) Pillot, le *Devoir des révolutionnaires* d'Henry Celliez, l'avocat de Thoré, comme lui membre de la « Jeune Démocratie. » Les grandes sociétés secrètes, telles que *les Droits de l'homme*, *les Familles* ou *les Saisons*, ont échoué ou ne sont plus de mode ; mais il se forme des cénacles plus étroits ; *les Travailleurs égalitaires*, *la Goguette des fils du Diable*, *les Communistes matérialistes*. On n'y parle de rien de moins, à en croire la magistrature, que de mettre le feu à Paris, de recommencer la Saint-Barthélemy et de demander les moyens d'action au vol justifié par la justice du but et qualifié, à ce titre, d'action licite et louable. Car, maintenant (1847), on commente chez les marchands de vin, dont le comptoir se transforme en chaire pour ces universités du faubourg, le pamphlet longtemps négligé de Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété ?* Bien plus, on ne prend même pas la peine de se mettre à l'écart, à l'abri ; on s'arrête dans les rues, de passant à passant, pour se faire la lecture : « Le jardin et les arcades du Palais-Royal fourmillent d'ouvriers qui se lisent les journaux d'une mine très grave. » (3 octobre 1840.) « Sur la place du Panthéon, à certaine heure du jour, les étudians de l'École de droit, les professeurs de nos lycées péroraient à haute voix et faisaient des gestes animés qui étaient loin d'annoncer le calme de leur esprit. »

Ces deux observateurs aussi différens l'un de l'autre que deux hommes puissent l'être, l'un de la culture la plus raffinée, l'autre presque inculte, l'un qui n'est que sarcasme, l'autre toute candeur, Henri Heine et Martin Nadaud, notent, chacun

selon son tempérament, le même fait, vraiment étonnant pour nous, à la distance où nous en sommes. Martin Nadaud :

Il y avait quelqu'un qui ne s'apercevait pas de la transformation d'esprit qui s'opérait au sein des classes ouvrières. Ce quelqu'un était le gouvernement ; on le minait pourtant avec une rapidité visible aux yeux de tous les hommes qui prenaient la peine de réfléchir, — conséquence, bien entendu, de cette législation bête qui avait obligé le peuple à conspirer dans l'ombre depuis le vote des fameuses lois de septembre 1834.

Et Henri Heine : « Nous dansons ici sur un volcan, mais nous dansons » (7 février 1842.) A la fin de l'année (4 décembre) :

Rien qu'un petit bruit mystérieux et monotone, comme des gouttes qui tombent... on entend distinctement la crue continuelle des richesses des riches... Parfois... le sanglot de l'indigence... Parfois aussi résonne un léger cliquetis, comme d'un couteau que l'on aiguise.

II

En attendant, de Saint-Simon et de Fourier, par Considérant et par d'autres, et de bien des côtés à la fois, avant même que Louis Blanc, s'en emparant, lui eût donné un retentissement extraordinaire, sortait et rayonnait ce que j'ai nommé plus haut « la grande idée de l'organisation du travail par l'association et dans l'association. » Buchez surtout en avait su démontrer la valeur pratique. « Il y avait plusieurs années que les saint-simoniens faisaient du bruit, mais leurs théories et leurs propagandes étaient au-dessus de notre savoir et de nos conceptions, déclare Martin Nadaud. Buchez, qui a tant fait pour réhabiliter la mémoire de l'illustre Robespierre, doit être considéré comme le premier organisateur des associations ouvrières. Dès 1831, il se mit en rapport avec un groupe de menuisiers, et ce ne fut pas de sa faute si cette association échoua. Buchez réussit beaucoup mieux auprès des bijoutiers en doré, ces derniers s'organisèrent si bien à leur début que depuis cette époque (1831) ils ont toujours prospéré. »

Mais, on l'a vu, l'influence de Buchez ne s'exerça guère qu'indirectement, par l'intermédiaire d'un petit groupe d'ouvriers d'élite, parlant ou plutôt écrivant au nom de la classe ouvrière. Le premier numéro de *l'Atelier*, organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers, est daté : « octobre 1848. » Le journal est mensuel et coûte 3 francs par an. Il porte en

épigraphe : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. — Nous voulons la Liberté, c'est-à-dire l'entier et libre exercice des facultés de l'homme, ayant pour limite le point où il gêne autrui : l'Égalité, c'est-à-dire les mêmes moyens donnés à tous pour parvenir à la place marquée à chacun par sa moralité, son dévouement et son intelligence. Nous pratiquons la Fraternité, qui substitue le dévouement à l'égoïsme et exige le sacrifice de l'individu à la société. » Dans la manchette figure en outre cet avertissement : » ORGANISATION DU JOURNAL. — L'*Atelier* est fondé par des ouvriers, en nombre illimité, qui en font les frais. — Pour être reçu fondateur, il faut vivre de son travail PERSONNEL, être présenté par deux des premiers fondateurs, qui se portent garans de la moralité de l'ouvrier convié à notre œuvre. (Les hommes de lettres ne sont admis que comme correspondans.) Les fondateurs choisissent, chaque trimestre, ceux qui doivent faire partie du Comité de rédaction. Ont été nommés, pour le premier trimestre : MM. André MARTIN, charpentier; Anthime CORBON, typographe; LAMBERT, commis-négociant; DEVAUX, typographe; LAMBERT, cordonnier; GARNIER, copiste; PETIT-GÉRARD, dessinateur en industrie; DELORME, tailleur; GARNOT, bijoutier; VÉRY, menuisier; LEHÉRICHER, teneur de livres; GAILLARD, fondeur; CHAVENT, typographe; BELIN, tailleur; VARIN, ouvrier en produits chimiques, membres du Comité de rédaction. »

Le programme de *l'Atelier*, sa déclaration, qu'il appelait « Introduction, » tant ses auteurs apercevaient leur ouvrage dans son ensemble, expose nettement son sujet :

Le journal dont nous livrons aujourd'hui le premier numéro au public est adressé aux ouvriers par des ouvriers. En prenant la plume, nous ne quittons point l'atelier; nous resterons ce que nous avons été jusqu'à ce moment; partageant les sentimens et les labeurs de ceux auxquels et pour lesquels nous allons parler, imbus des mêmes espérances, stimulés par les mêmes misères; en un mot, toujours placés de telle sorte que nous ne puissions rien oublier de ce que nous avons appris, ni laisser aucun doute sur nos intentions et sur notre but.

Jusqu'à ce jour, les classes ouvrières ont été défendues par des gens qui tous étaient étrangers. En conséquence, on a pu dire aux uns qu'ils ne soutenaient notre cause qu'afin de faire de nous un instrument politique destiné à être brisé aussitôt qu'il cesserait d'être utile à leur fortune; à d'autres on a dit qu'ils traitaient une question qu'ils ne connaissaient pas. En un mot, aux uns on objectait l'ambition, aux autres l'ignorance. Rien de pareil ne pourra être opposé à un journal tel que le nôtre. Nul de nous,

certes, n'a et ne peut avoir la pensée de sortir de l'humble et honorable position qu'il occupe; personne n'oserait nous en accuser! Personne non plus n'oserait avancer que nous ne connaissons pas le peuple, dont nous faisons partie et dont nous partageons toutes les chances. Quoi qu'il arrive donc, quoi que nous ayons à dire, on sera obligé de nous entendre, de nous écouter et de tenir compte de nos paroles.

Au bout de sa première année, en septembre 1841, les rédacteurs de *l'Atelier* célèbrent, en termes parfaitement dignes, son légitime succès, un instant arrêté par la suspicion de néo-catholicisme et, suivant le mot de Martin Nadaud, « de trop grand attachement à notre église. » « Ce succès, disent-ils, est un fait plus significatif qu'on ne pense, et dont les fondateurs du journal peuvent à bon droit se réjouir, car les personnes qui le lisent doivent lui rendre la justice de reconnaître qu'il n'a jamais cherché à exploiter, en les exagérant, les douleurs populaires, ni excité les passions, ni flatté les appétits sensuels des travailleurs, en leur présentant la séduisante perspective d'un avenir de repos et de bonheur. *L'Atelier* a conseillé, par-dessus toutes choses, la modération dans les désirs, et la pratique des devoirs comme étant l'unique moyen d'obtenir des droits; il a prêché et déterminé même l'application d'une théorie d'association industrielle qui pourra devenir le moyen d'un bien-être relatif pour le peuple, mais il n'a jamais promis d'existence sans douleur ni de travail sans fatigue; en un mot, s'il a constamment insisté sur les efforts à faire pour sortir de la condition actuelle, il s'est bien gardé d'exagérer la récompense. »

Peu à peu, *l'Atelier* est arrivé à formuler de la sorte son programme au complet : « Préparer l'affranchissement moral du peuple par l'éducation; — son affranchissement intellectuel par l'instruction; — son affranchissement industriel par l'association; — et son affranchissement politique par le droit d'élection. » Il serait d'un intérêt très vif de le suivre d'année en année: à travers les « introductions » où il marque, au début de chaque nouvelle période, le chemin parcouru et jalonne le chemin à parcourir encore, jusqu'au 31 juillet 1850, où il annonce sa mort, faute de pouvoir déposer un cautionnement de 18 000 francs : « La mort de l'Atelier. — *L'Atelier* est l'un des recueils périodiques mortellement frappés par la nouvelle loi contre la presse. Obscur, mais persévérant soldat de la démo-

cratie, *l'Atelier* meurt de la mort des braves, sur le champ de bataille. » Avec fierté, il passe en revue ses collaborateurs; il offre, pour clore sa publication, « la preuve d'un fait qui, trop souvent, a été contesté par des adversaires de peu de bonne foi, à savoir que *l'Atelier* ait été rédigé exclusivement par des ouvriers. » Puis il ajoute : « Quelques-uns des noms qu'on va lire sont sortis un moment de leur modeste sphère; ils ont été ou sont encore mêlés aux luttes de parti, dans la presse ou ailleurs, mais nous avons l'orgueil de le constater, tous sont redevenus après ce qu'ils étaient avant. » Ainsi Corbon, sculpteur sur bois (ex-constituant); Gaillard, typographe (ex-chef de bataillon de la 9e légion); Gilland, serrurier (représentant du peuple); Pascal, typographe (lieutenant-colonel de la 11e légion); A. Perdiguier, menuisier (représentant du peuple), etc. Il vaudrait de pénétrer dans le détail des dix années de la vie de *l'Atelier*, ce qui serait aller plus avant dans la vie, pendant ces dix années, de la meilleure partie de la classe ouvrière ; mais il y faudrait une étude spéciale, et l'immensité de notre sujet nous condamne à ne jeter que des coups de sonde en passant. Je veux dire du moins que je n'ai pu feuilleter sans respect, ni même sans émotion, les trois volumes in-4° à deux colonnes très serrées qui forment la collection du journal et qui méritent de demeurer comme le monument d'un noble effort.

L'Atelier n'était pas la seule, ni même la première tentative de ce genre. Dans la notice historique qu'il tint, avant de disparaître, à consacrer « à la presse ouvrière, » il mentionne « une petite feuille dont le titre échappe à notre souvenir et qui était en grande partie rédigée par de véritables ouvriers, » tout de suite après la Révolution de 1830; « cette publication dura peu de temps. » Jusque vers 1840, « la pensée populaire n'eut son expression dans la presse que par trois ou quatre ouvriers, » collaborateurs par intermittence de quelques journaux républicains, et notamment du *Bon Sens*, organe à tendances « qu'on appellerait aujourd'hui socialistes. » Au commencement de 1840, devançant l'*Atelier* de six ou huit mois, parut *la Ruche populaire*, « revue mensuelle, presque tout entière écrite par des ouvriers. Le saint-simonisme, quoiqu'il parût être enterré depuis longtemps, y faisait sentir son influence par trois anciens disciples de l'école, MM. Vinçard aîné, Gallet et Desplanches. Le communisme et le fouriérisme déteignaient également en cou-

leurs plus ou moins prononcées sur la rédaction, qui était plutôt un recueil de pensées individuelles que l'expression de tendances collectives. » Les fondateurs se séparèrent bientôt; une partie, reprenant le titre, firent de *la Ruche* une revue philanthropique, avec deux ouvriers typographes, Duquesne et Coutant, pour principaux rédacteurs; le reste vint à *l'Atelier*, on publia une nouvelle feuille périodique sous le titre de *l'Union*, qui, sous l'impulsion de l'ouvrier horloger Charles Gaumont, « prit singulièrement à cœur l'affranchissement des noirs. » Politique mixte de communisme vague et de libéralisme illimité; rédaction mêlée de lettrés et d'illettrés; d'abord, Gaumont; puis Guémier, artiste, Desplanches, tailleur, Geniller, professeur, Savinien Lapointe, ouvrier cordonnier, etc. L'année 1841 vit naître : à Lyon, *le Travail*, recueil mensuel; « fondé par une réunion d'ouvriers, il n'eut que deux ou trois livraisons; » à Paris, *le Populaire* de Cabet, où les ouvriers ne furent admis, mais ils le furent « largement, » qu'à titre de correspondans. « M. Cabet n'était pas d'avis que les ouvriers essayassent d'écrire des journaux. » Une autre feuille, mensuelle comme *le Travail*, parut deux ou trois fois sous le titre de *l'Humanitaire*. Elle « professait un communisme si brutal et si dévergondé qu'elle eût été certainement désavouée par la généralité des partisans de la doctrine si les fondateurs de cette feuille n'eussent été poursuivis pour cause ou sous prétexte d'association secrète. » Communiste aussi, et extrême, *la Fraternité*, dont on a déjà dit un mot, et qui connut deux périodes; la première, en 1841, où les ouvriers ne participaient qu'exceptionnellement à sa rédaction; la seconde, où ce ne fut au contraire que par exception que « les « lettrés y participèrent. « Les fondateurs et rédacteurs de ce recueil, le plus sérieux et le plus moral que puisse comporter la doctrine, » étaient, rappelons-le, Savary, ouvrier cordonnier, « élève de Buonarroti et de Charles Teste; » Mallarmet, monteur en bronze; Adam, cambreur; Charassin et Benoît (du Rhône), représentans; Stévenot, ouvrier typographe, etc. Même avec eux, avec les communistes, à part les fous, *l'Atelier* mourant tire gloire de ce que « la presse ouvrière n'a jamais essayé de s'attirer une nombreuse clientèle parmi les travailleurs en les flattant, et en affectant ce langage trivial et grossier que le fameux Hébert avait mis à la mode dans son *Père Duchêne*, et qui trouva, après Février, de tristes

imitateurs dans les fils de la bourgeoisie en quête de popularité. »

Ce n'était pas seulement, selon la remarque de *l'Atelier*, dans *la Ruche populaire*, ni seulement par Vinçard, Gallet et Desplanches, que se perpétuait, se propageait la formule, saint-simonienne en son essence, de « l'organisation du travail au moyen de l'association. » Tout est à l'association ; tout le monde est à « l'organisation du travail. » Les économistes eux-mêmes, au moins certains économistes, que j'ai cités déjà, y viennent ou s'en approchent. Peut-être faut-il rappeler encore les noms de Sismondi, du marquis de Villeneuve-Bargemont, qui ne sont point sans doute des orthodoxes (mais qu'est-ce que l'orthodoxie?), celui de La Farelle, auteur d'un livre un peu verbeux : *Du progrès social au profit des classes populaires non indigentes* (1839); celui d'André Cochut : *Du sort des classes souffrantes*, et : *Du sort des classes laborieuses;* celui d'Audiganne, de qui la *Revue des Deux Mondes* publie, le 1er mars 1846, une étude sur *l'Agitation industrielle et l'organisation du travail*, le mot est dans le titre de l'article, pour la première fois, je crois, à la *Revue;* et, comme transition aux écoles socialistes, ceux aussi de Constantin Pecqueur et de Vidal; ce dernier « réformiste, » ainsi déclaré; le premier « saint-simonien, puis fouriériste et collaborateur du *Phalanstère*, unissant enfin ces sources doctrinales à l'inspiration communiste et à la tradition de la Révolution française. »

Les hommes politiques, comme il est naturel, c'est-à-dire comme ils ont accoutumé, vont devant. Dès le 16 mai 1840, à la tribune de la Chambre, Arago, combattu par Thiers, « tend la main aux socialistes, » et, « faisant une sombre peinture des souffrances de la population manufacturière » (les deux idées de *manufacture* et de *souffrance* sont alors associées dans beaucoup d'esprits, même en dehors du monde ouvrier), proclame la nécessité d'y remédier par une nouvelle « organisation du travail. » Le dimanche 24 mai, un millier d'ouvriers se forment en cortège pour aller à l'Observatoire remercier l'illustre astronome que, huit jours après, le 31, *le Journal du Peuple* félicite chaudement « de s'être fait le mandataire des classes torturées par la misère et la faim ; d'avoir appelé de tous ses vœux l'organisation du travail et de l'industrie, et de ne voir dans la réforme politique qu'un moyen d'obtenir les réformes sociales réclamées par l'esprit du siècle. » Mais préci-

sément se proposer comme objet « les réformes sociales » et comme moyen « la réforme politique, » c'est l'affaire de Louis Blanc, bien plus encore que celle d'Arago. Si l'on ne peut pas dire que l'idée lui appartienne, puisqu'on sait d'où elle vient et que, de Saint-Simon et de Fourier, d'autres l'ont reçue ou reprise avant lui, c'est bien lui néanmoins qui la recueille, la nourrit, l'habille de sa phrase comme d'une robe éclatante ; c'est lui qui la met en pleine lumière, la campe sur la scène, et, qui, pour parler vulgairement, lui fait un sort. A ce moment (1839-1840), et depuis plusieurs années, « Louis Blanc est une des notabilités du parti républicain. » Déjà rédacteur du journal *le Monde* et fondateur de la *Revue du progrès*, il est jeune encore, mais, Henri Heine le reconnaît, « dans son raisonnement domine une modération qu'on ne trouve d'ordinaire que chez les vieillards. » Et c'est, parmi les aigreurs des *Lettres à la Gazette d'Augsbourg*, une onction; mais l'huile ne coule pas longtemps. Voyez plutôt cette eau-forte : 6 novembre 1840. La publication de l'*Histoire de Dix Ans* vient de commencer ; le livre excite la curiosité générale et on en discute partout.

L'auteur, M. Louis Blanc, est un homme encore jeune, de trente ans tout au plus, quoique, d'après son extérieur, il semble un petit garçon de treize ans. En effet, sa taille on ne peut plus minime, sa petite figure fraîche et imberbe, ainsi que sa voix claire et fluette qui paraît n'être pas encore formée, lui donnent l'air d'un gentil petit garçon échappé à peine de la troisième classe d'un collège et portant encore l'habit de sa première communion...

Né d'une mère corse et, par le sang, cousin des Pozzo di Borgo, par l'esprit Louis Blanc est avant tout parent de Jean-Jacques Rousseau dont les œuvres forment le point de départ de toute sa manière de penser et d'écrire. Sa prose chaleureuse, nette et sentimentale, rappelle Jean-Jacques, le premier père de l'Église de la Révolution.

L'Organisation du travail est un écrit de Louis Blanc qui attira déjà sur lui, il y a quelque temps, l'attention publique. Chaque ligne de cet opuscule dénote, sinon un savoir profond, du moins une ardente sympathie pour les souffrances du peuple ; il s'y manifeste en même temps la plus grande prédilection pour l'autorité absolue, et une profonde aversion pour tout individualisme éminent, aversion qui pourrait bien avoir sa source cachée dans une jalousie contre toute supériorité d'esprit et même de corps; oui, on dit que le petit bonhomme jalouse même ceux qui sont d'une taille qui dépasse la sienne.

La plaisanterie se poursuit un peu trop sur ce thème d'ailleurs un peu trop commode : la petite taille de Louis Blanc. Henri Heine la tourne, la retourne, et l'use à force d'en user.

N'en détachons plus que trois ou quatre traits. Comme « cet autre disciple de Rousseau, feu Maximilien Robespierre, je crois que cet homoncule voudrait faire couper chaque tête qui surpasse la mesure prescrite par la loi, bien entendu dans l'intérêt du salut public, de l'égalité universelle, du bonheur social du peuple... » Sévère et sobre pour lui-même, « refusant toute jouissance à son propre petit corps, et voulant donc introduire dans l'État une égalité générale de cuisine, » M. Louis Blanc est « un bizarre composé de Lilliputien et de Spartiate. » Il a pourtant sa coquetterie, ses prétentions et sa faiblesse, qui est de soigner infiniment sa popularité : « il la frotte, la tond, la frise, la dresse et la redresse, et il courtise le moindre bambin de journaliste. » Dans tous les cas, il semble qu'il ait un grand avenir, « et il jouera un rôle, ne fût-ce qu'un rôle éphémère. Il est fait pour être le grand homme des petits qui sont à même d'en porter un pareil avec facilité sur leurs épaules. » A s'en tenir au présent, « son nouveau livre est parfaitement écrit, dit-on... Les républicains s'en régalent avec délices ; la misère, la petitesse de la bourgeoisie régnante qu'ils veulent renverser, y est mise à nu de la façon la plus amusante. »

Portrait ou caricature ; il faudrait, pour être juste, éclairer de l'autre côté cette figure intéressante. Le vrai, et qui demeure vrai, c'est que Louis Blanc va jouer un rôle et s'y prépare, aussitôt que, dans son opuscule, *l'Organisation du travail*, il a trouvé sa formule d'action, qu'on m'excusera de reproduire encore parce qu'elle est la formule même de l'action politique et sociale pendant les huit années de 1840 à 1848 :

> Pour donner à la réforme politique de nombreux adhérens parmi le peuple, il est indispénsable de lui montrer le rapport qui existe entre l'amélioration, soit morale, soit matérielle de son sort, et un changement de pouvoir... S'il est nécessaire de s'occuper d'une réforme sociale, il ne l'est pas moins de pousser à une réforme politique. Car, si la première est *le but*, la seconde est *le moyen*. Il ne suffit pas de découvrir des procédés scientifiques, propres à inaugurer le principe d'association et à organiser le travail suivant les règles de la raison, de la justice, de l'humanité, il faut se mettre en état de réaliser le principe qu'on adopte et de féconder les procédés fournis par l'étude. Or le pouvoir... s'appuie sur des Chambres, sur des tribunaux, sur des soldats, sur la triple puissance des lois, des arrêts et des baïonnettes. Ne pas le prendre pour instrument, c'est le rencontrer comme obstacle.

Ainsi la réforme sociale rejoint la réforme politique ; ainsi

Louis Blanc rejoint Ledru-Rollin, à moins qu'il ne vaille mieux dire que Ledru-Rollin a rejoint Louis Blanc, et la réforme politique, la réforme sociale, ce qui, chronologiquement, est peut-être plus exact. Candidat, dans la Sarthe, au siège législatif de Garnier-Pagès, en 1841, Ledru-Rollin, parmi beaucoup de déclamations, s'écriait : « Ma foi politique, je la puise à la fois dans mon cœur et dans ma raison. Dans mon cœur qui me dit, à la vue de tant de misères dont sont assaillies les classes pauvres, que Dieu n'a pu vouloir les condamner à des douleurs éternelles, à un ilotisme sans fin. Dans ma raison qui répugne à l'idée qu'une société puisse imposer au citoyen des obligations, des devoirs, sans lui départir, en revanche, une portion quelconque de souveraineté. La régénération politique ne peut être qu'un acheminement et un moyen d'arriver à de justes améliorations sociales. » Comme le style de Louis Blanc, ce langage émut les ouvriers qui ne vérifièrent pas si les raisons de Ledru-Rollin étaient bien originales, je veux dire bien profondes, bien iutimes, bien à lui ; et, à en croire Pierre Leroux, elles ne l'étaient guère, puisque voici ce qu'on peut lire dans *la Grève de Samarez :*

Je me rappelle le jour où Démosthènes Ollivier vint, aux Batignolles, me demander de faire un programme (un programme socialiste, entendez-vous !) pour Ledru, qui allait se présenter au Mans, où le socialisme avait des partisans. Je fis bien des difficultés, j'avais je ne sais quels pressentimens. Enfin je cède, j'écris un programme ; Ledru l'emporte, brode dessus un discours, et est nommé. Mais, poursuivi devant la Cour d'Angers, le premier mot de sa défense fut une défection, sinon une réaction.

Peu importe. Il n'importe que Louis Blanc ait attaché plus spécialement son nom à la réforme sociale, et Ledru-Rollin à la réforme politique ; celui-ci, au « suffrage universel ; » celui-là, à « l'organisation du travail. » Ainsi, quand l'heure sera venue, se composeront les deux gestes, se combineront les deux mouvemens, se confondront les deux révolutions.

III

Le National du 28 avril 1837 avait donné publiquement ce mot d'ordre : « Toutes les oppositions *réelles* doivent se concentrer sur le terrain que la loi leur permet d'aborder, et combattre pour la souveraineté du peuple sous le drapeau de la

Réforme électorale. *Hoc signo vinces.* » Aussitôt, il avait organisé une première série de banquets, suivis d'un grand pétitionnement, qui recueillit 240 000 signatures : chiffre fatidique, précisément le même que celui des électeurs. Mais, malgré cette initiative, malgré les efforts réunis d'Arago et de Garnier-Pagès, la Chambre fit la sourde oreille. Il fallut revenir aux banquets, qu'on multiplia. Le signal part encore du *National*, dont le directeur, Thomas, préside la table. Banquet le 2 juin et le 1er juillet ; banquet dans le XIIe arrondissement, prédestiné, lui aussi, puisque c'est de là que sortira la révolution en 1848, et banquet à Belleville, mais celui-ci dérivé vers le communisme, notamment par l'allocution de Simard, et qui met un peu à l'épreuve la correction bourgeoise, quoique libérale et républicaine, des hommes du *National*. Il fait plus : il achève de mettre le gouvernement en défiance. Un nouveau banquet se préparait à Saint-Mandé : on l'interdit. Ce fut pour y pousser les gens, car il se tint quand même un peu plus tard, dans la plaine de Châtillon, sous la présidence de Recurt, un médecin du faubourg Saint-Antoine, un vétéran des luttes républicaines. 6 000 convives s'y assirent, et naturellement manifestèrent. La province imita : Poitiers, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Nantes, Metz, Limoges, Moulins, Lille, Rouen, Marseille, Tours, Dijon, La Châtre, Auxerre, Grenoble, bien d'autres villes encore, successivement banquetèrent.

Seulement, en 1840, les soucis de la question d'Orient et les bruits de guerre, éclatant soudain, firent oublier tout le reste. Le problème, le double problème de la réforme politique et de la réforme sociale ne s'en trouva pas moins posé devant l'opinion. *Le National* et *la Réforme*, fondée, pourrait-on dire, tout exprès, sous ce titre et à cet effet, veillèrent à l'envi, entre 1840 et 1847, à ce que l'action ne fût pas périmée. En 1847, enfin, la campagne reprit, toutes oppositions jointes, de la gauche dynastique, libérale et constitutionnelle à l'extrême gauche révolutionnaire, d'Odilon Barrot à Ledru-Rollin, mais, à partir des banquets de Lille, de Dijon, de Chalon-sur-Saône, avec une direction de plus en plus nette et un cours de plus en plus rapide, jusqu'à ce que, par l'obstination des uns autant que par l'ardeur et l'audace des autres, le régime lui-même fût emporté. C'est une histoire trop souvent écrite, trop connue, pour qu'il y ait quelque intérêt à insister. Ce qu'étaient ces ban-

quets démocratiques, avec leurs toasts réglés d'avance, nombreux, interminables, qui commençaient dès les hors-d'œuvre, on le sait par le compte rendu quasi sténographique qu'en rédigea le citoyen Jules Gouache, gérant de *la Réforme*. On se le représente mieux encore peut-être par le tableau de genre qu'a brossé Pierre Leroux, se débattant contre « son biographe » Eugène de Mirecourt, d'une autre réunion, postérieure, il est vrai, mais toute pareille, sauf un caractère un peu plus marqué d'abandon fraternel, de kermesse et de bal champêtre, dû à ce que c'était l'été, à ce que c'était la République, et à ce que, Parisiennes et Parisiens du faubourg Saint-Marceau avaient, pour venir là, passé les fortifications. J'abrège le début, qui est du Mirecourt, et qui n'est qu'une injure. « Nous avons vu, de nos propres yeux vu, le saint apôtre présider, dans la plaine de Montrouge, le Banquet des Bergers... Ivres de vin bleu, gorgés de veau froid, les hôtes de Montrouge couvrirent d'applaudissemens frénétiques un long discours que prononça l'apôtre. » Ici, sans cesser d'être malveillant, le récit devient probablement assez fidèle : « Jamais il ne se montra (Pierre Leroux) plus tendre dans ses divagations : il parlait à des cœurs simples. Pour lui, ce fut un beau triomphe et un beau jour. Le banquet avait lieu dans une immense étable, autour de laquelle circulait une foule curieuse. Tous les convives étaient des bergers ou des vachères. Une de ces dames, électrisée par l'éloquence de Pierre Leroux, s'élança vers lui en criant : « Il faut que je vous embrasse ! » L'exemple fut contagieux. Un autre convive féminin demanda l'accolade à son tour ; puis un troisième, puis dix, puis quarante. On ne compta plus. Ce fut un déluge de baisers, Le pudique philosophe tendit les joues à deux ou trois cents vachères. » Pierre Leroux ne nie pas le fait, s'il relève le mot : « Des vachères ! proteste-t-il, est-ce un crime d'être vachère ? Je n'ai jamais été embrassé par des princesses. Je suis content d'avoir été embrassé par des vachères... C'était peu de temps après les Journées de Juin. On avait tué, des deux parts, 11 000 hommes dans Paris... Eh bien ! devant cette *canaille*, je prononçai un discours pacifique, et cette *canaille* m'applaudit. Je dis que la société triompherait par l'amour, par la raison, par le nombre aussi, mais par le nombre votant pacifiquement ; et cette *canaille*, comme vous dites, mon biographe, cette *canaille en deuil* m'embrassa. »

Tel était le point d'émotion exaltée où le peuple de Paris était monté aux environs de 1848. Peut-être le XVIIIe siècle avait-il encore davantage parlé de sensibilité ; mais il en parlait, si l'on peut le dire, plus froidement : c'était une sensibilité raisonnée, philosophique ou philosophante, une sensibilité de tête, et pour beaucoup d'ailleurs un phénomène d'imitation ou une affaire de mode. Ce temps-ci en parlait plus chaudement ; maintenant cela venait de plus loin et de plus profond dans l'homme, cela venait du cœur, et tout le monde à peu près sentait ainsi, sentait vraiment, naïvement ainsi : c'était instinctif, épidémique, universel. La littérature, poésie, histoire, roman, théâtre, chanson, en témoigne et y contribue.

Pour la poésie ou pour la chanson, avec le Lamartine de l'ode : *l'Avenir* ou *le Progrès :*

Marche ! l'Humanité ne vit pas d'une idée !
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau ;
Comme ces morts vêtus d'une parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtemens dans le tombeau !

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
Et revient ruminer sur un sillon pareil ;
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage
Et qui monte affronter de nuage en nuage
De plus hauts rayons de soleil !

Enfans de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire écroulé, d'un siècle qui s'en va !
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?...

avec l'Auguste Barbier de *la Curée* et de *la Machine ;* après Béranger et particulièrement son recueil de 1833 ; après la plainte menaçante qu'exhalait, du fond de son cachot, dans ses *Nuits du Mont-Saint-Michel*, l'avocat Mathieu (d'Épinal) ; à côté d'Altaroche par *le Charivari*, d'Henri de Latouche par *le Figaro*, d'autres par *le Corsaire*, et d'autres encore par ailleurs (Cahaigne, Esquiros, par l'*Almanach de la France démocratique*, Louis Bastide par sa *Tisiphone*, Destigny par sa *Némésis incorruptible*) pénétraient dans un autre monde et le dissolvaient ou l'amollissaient ou le piquaient et l'enflammaient peu à peu. Il faut au

moins nommer les « poètes ouvriers, » Charles Poncy, de Marseille, Magu, Lebreton, Vinçard aîné, l'ancien saint-simonien qui exerçait dans tous les genres et écrivit aussi une *Histoire du travail et des travailleurs*, dont la date (1846) fait l'unique intérêt; le cordonnier Savinien Lapointe, auteur d'*Une voix d'en bas* (1844), voix qui rugit :

Et vous vous étonnez de voir le peuple en armes
Vous crier qu'il est las qu'on lui taille son pain ?
Telle est la question : le travailleur a faim !

surtout le typographe Hégésippe Moreau et le nouveau chansonnier, républicain et socialiste, Pierre Dupont. Que les refrains de Béranger sont vagues, fades et, pour tout dire d'un mot, « bourgeois » auprès du *Chant des Ouvriers* (toujours 1846) !

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?

Dans le roman, bien morigénée par son Père rouge, par son capucin philosophe, la pénitente de Pierre Leroux, George Sand entame la série de ses romans « sociaux, » socialistes ou socialisans. Sa fécondité inlassablement renouvelée, son besoin de produire, sa passion de se répandre, jamais rassasiés, donnent coup sur coup *Horace*, où Arsène, l'homme du peuple élevé au sublime, héros du communisme naissant, personnifie toutes les vertus selon la morale à la mode; *Consuelo; la Comtesse de Rudolstadt; le Meunier d'Angibault; le Péché de M. Antoine; Evenor;* et comme cette femme écoute ardemment tout passant qui a quelque chose à lui dire, comme elle a fait connaissance de l'honnête Agricol Perdiguier, vers 1840, elle imagine, croyant peindre, *le Compagnon du tour de France*. L'influence est ici si directe, si visible, qu'on aperçoit pour ainsi dire la main moins fine du menuisier tenant la plume de l'écrivain. Les noms mêmes lui sont empruntés : ils se retrouvent, ou presque, dans ses récits : Lyonnais l'Ami-du-Trait, Languedoc-le-Chapiteau, Bordelais ou Marseillais-le-Corinthien. A plus forte raison, les idées en leur direction générale, la *thèse*, qui baigne dans un sentimentalisme non exempt (puisqu'il faut le dire) de quelque niaiserie.

Je fus frappée de l'importance morale du sujet, nous confie George Sand, et j'écrivis le roman du *Compagnon du tour de France* dans des idées

sincèrement progressives. Il me fut bien impossible, en cherchant à représenter un type d'ouvrier aussi avancé que notre temps le comporte, de ne pas lui donner des idées sur la société présente et des aspirations vers la société future. Cependant on cria, dans certaines classes, à l'impossible, à l'exagération, on m'accusa de flatter le peuple, de vouloir l'embellir. Eh! bien, pourquoi non ? Pourquoi, en supposant que mon type fût trop idéalisé, n'aurais-je eu le droit de faire pour les hommes du peuple ce qu'on m'avait permis de faire pour ceux des autres classes? Pourquoi n'aurais-je pas tracé un portrait, le plus agréable et le plus sérieux possible, pour que tous les ouvriers intelligens et bons eussent le désir de lui ressembler? Depuis quand le roman est-il forcément la peinture de ce qui est, la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines?

Et voici le fond même de la « doctrine : »

L'industrie déploie en vain des forces miraculeuses ; elle suscite des besoins qu'elle ne peut satisfaire, elle prodigue des jouissances auxquelles la famille humaine ne participe qu'en s'imposant, sur d'autres points, des privations jusqu'alors inconnues. On crée partout le travail, et partout la misère augmente. Il semble qu'on soit en droit de regretter la féodalité, qui nourrissait l'esclave sans l'épuiser, et qui, le sauvant des tourmens d'une vaine espérance, le mettait du moins à l'abri du désespoir et du suicide.

Tout cela est peu original; c'est venu à George Sand du XVIIIe siècle, de Jean-Jacques Rousseau sûrement, et peut-être de Linguet, par Pierre Leroux. Et tout cela, par momens, poussé jusqu'où le pousse le roman, parce que c'est un roman et pour rester un roman, est absurde. « Votre Pierre Huguenin est un fou ! » prononce l'un des personnages, et le lecteur est vraiment tenté de souscrire à ce jugement. Le bel ouvrier, le pâle et fatal Amaury, et la jeune marquise, plus folle encore, qui lui saute au cou, un soir de lune, et leurs amours noyées dans un flot de tirades, n'est-ce pas comme Julie et Saint-Preux descendus d'un étage? Mais ils ne pouvaient pas descendre sans mettre la maison à l'envers, sans en ébranler les fondations : digne suite et digne fin de Jean-Jacques, le roman socialiste nous jette en plein romantisme social.

Dans quel délire *les Mystères de Paris* plongent les foules qui les dévorent, nous avons peine à nous le figurer maintenant. « Des ouvriers se réunissent pour écrire à Eugène Sue une lettre où ils lui attribuent une mission évangélique et le comparent à Jésus-Christ. » George Sand, tout à l'heure, laissait échapper un mot terrible, « le suicide. » Il est alors, en cette espèce de neurasthénie qui s'empare de toute une classe terri-

blement « d'actualité. » On se dispute les exemplaires d'une lithographie représentant le suicide d'un ouvrier anglais par désespoir de ne pouvoir gagner sa vie. Chez Sue lui-même, un ouvrier va se pendre, avec ce billet dans la main : « Je me tue par désespoir : il m'a semblé que la mort me serait moins dure si je mourais sous le toit de celui qni nous aime et nous défend.» L'auteur ouvrier d'un petit livre très lu par les ouvriers, le typographe Adolphe Boyer, se suicide aussi, par désespoir : est-ce donc, comme le voulait George Sand, « le regret d'une féodalité qui du moins nourrissait l'esclave ? » Est-ce « le tourment d'une vaine espérance ? » Est-ce donc, avec « la multiplication du travail, l'augmentation de la misère ? »

Ce qui est certain, c'est que tout le monde à présent lui parle sans cesse de sa misère et qu'il éprouve une sorte de jouissance amère à ce qu'on lui en parle. Il veut l'avoir continuellement dans les oreilles et devant les yeux, il aime à s'en faire une obsession. D'autres romanciers, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, sollicitent l'élément populaire ; mais ils n'ont pas une saveur assez âcre. A la bonne heure, le mélodrame de Félix Pyat, qui gratte, racle et écorche, *Les deux Serruriers, Le Chiffonnier de Paris*. L'émeute même est mise à la scène : ainsi l'émeute lyonnaise de 1834, dans *Toussaint ou la fille du prolétaire*, par Antony Thouret.

Le « prolétaire » est le roi du jour. C'est aux « prolétaires » que s'adressent les livres d'histoire, comme *le Peuple*, de Jules Michelet ; c'est aux « prolétaires » que Lamartine raconte en poète l'*Histoire des Girondins* (j'en ai retrouvé, beaucoup plus tard, des livraisons chez un forgeron de village) ; c'est pour les « prolétaires » tout spécialement que sont faites les histoires, déjà mentionnées, de Cabet et de Laponneraye. Les « prolétaires » sont emportés par une si grande curiosité de savoir qu'on en voit mordre au *Dictionnaire politique* de Pagnerre et Duclerc. Des « prolétaires » suivent, à la mairie de l'ancien IIIe arrondissement, les cours où, sous prétexte d'astronomie, Auguste Comte s'échappe souvent en généralités philosophiques et politiques. Mais ils ne sont avides de rien autant que de leur propre histoire. Ils se plaignent et s'admirent dans les rapsodies, aussi ennuyeuses et prétentieuses que déclamatoires, de Vinçard aîné et de Robert (du Var). Écoutons un peu celui-ci, Robert (du Var), *Histoire de la classe ouvrière*, publiée de 1845 à 1848.

N'est-il pas juste de dessiner, en marge de cette page, comme l'a fait, étourdi de cette fumée, l'ami qui l'a copiée pour moi, un encensoir et un poignard sur un autel, au pied duquel se traîne une procession de dévots rampans?

Prolétaire, réjouis-toi, s'écrie le thuriféraire Robert, ton affranchissement s'avance, il est sûr, il est certain : pourquoi? parce que les douleurs qui t'assiègent, tu en connais la cause et le remède; parce que tu es au-dessus du fait par l'idéal que tu as incarné, tu as conçu une vie supérieure à celle que le capitalisme t'a faite, et cherche à te prolonger. Prolétaire, tu n'es plus seulement républicain, tu es socialiste, socialiste comme l'étaient ou le sont Saint-Simon, Fourier, Owen, Pierre Leroux, Louis Blanc, Proudhon. Tu comprends comme eux la solidarité humaine, l'association; tu raisonnes du capital ; tu parles science, art; tu sais ce que vaut un homme, qu'il soit prolétaire ou bourgeois; instruit, éduqué par tes frères les réformateurs, tu as mis comme un sceau sur ton cœur la formule de la République : « Liberté, Égalité, Fraternité. » Bien plus, ô prolétaire, poussé, exalté par la vie nouvelle qui t'anime, tu sais souffrir, combattre et mourir pour cette vie. Donc tu t'affranchiras; donc l'exploitation de l'homme par l'homme doit s'effacer, — donc l'heure n'est pas loin où, au lieu d'être salarié, dépendant, tu seras frère et associé, et partant libre. Cela sera, parce que ce qui se passe dans toi aujourd'hui domine de cent coudées les misérables résistances des castes qui s'affaibliront de plus en plus devant ton idéal, comme les ténèbres devant le jour. Tu l'as vu par cette histoire, ô travailleur! quand, esclave, tu eus compris l'évangile, tu devins, d'autorité, serf; quand, serf, tu eus compris les philosophes du XVIIIe siècle, tu devins prolétaire; eh bien! aujourd'hui tu as compris le socialisme et ses apôtres; qui peut t'empêcher de devenir associé? Tu es Roi, Pape, Empereur — sous ce rapport ta destinée est entre tes mains.

« Roi, pape, empereur, » c'est encore trop peu dire. Robert (du Var) se retient mal de dire : « Tu es Dieu! » Jamais César de Rome, jamais despote d'Asie, jamais Néron, jamais Héliogabale ne furent plus bassement adulés, que ce peuple. On lui chante, il se chante à lui-même des hymnes :

Chapeau bas devant la casquette,
A genoux devant l'ouvrier!

On recueille les gouttes de sa sueur, comme les gouttes d'un sang précieux. Pour mieux le flatter, on l'imite, on le plagie, on le singe. Être ouvrier équivaut à tout savoir; faire l'ouvrier, à tout pouvoir. Tocqueville en est vivement frappé, sinon choqué :

J'apercevais donc, remarque-t-il, un effort universel pour s'accommoder de l'événement que la fortune venait d'improviser, et pour apprivoiser le

nouveau maître. Les grands propriétaires aimaient à rappeler qu'ils avaient toujours été ennemis de la classe bourgeoise et toujours favorables à la classe populaire; les bourgeois eux-mêmes se souvenaient avec un certain orgueil que leurs pères avaient été ouvriers, et, quand ils ne pouvaient pas remonter, à cause de l'obscurité inévitable des généalogies, jusqu'à un ouvrier qui eût travaillé de ses mains, ils tâchaient du moins de dater d'un malotru qui eût fait sa fortune par lui-même. On prenait autant de soin à mettre en évidence celui-là qu'on en eût mis, quelque temps auparavant, à le cacher, tant il est vrai que la vanité des hommes, sans changer de nature, peut donner les spectacles les plus divers. Elle a une face et un revers, mais c'est toujours la même médaille.

Oui, c'est peut-être toujours la même médaille, et peut-être c'est toujours la même figure, mais ce n'est plus le même homme. Cet homme, l'homme de 1848, n'est semblable à aucun homme qui ait été, à aucun homme qui sera; il n'a pas eu d'ancêtre et n'aura pas de descendant. Dans le long développement de l'humanité, c'est un type qui ne peut se fixer et qui ne dure que quelques années. Tâchons de le saisir au passage. Il est à la fois sublime et stupide, vénérable et ridicule, honnête, pur et fait pour être berné, digne d'être donné en exemple à la fois de ce qu'on devrait faire et de ce qu'on ne doit pas faire. Impossible de sentir plus noblement, mais plus à tort, de penser plus généreusement, mais plus mal, de raisonner plus sincèrement, mais plus faux. Les railleurs l'appellent « une vieille barbe, » et cette barbe est plus vieille encore qu'ils ne le croient, puisqu'elle a commencé de pousser en 1830. Il a fallu, pour produire un tel phénomène, un tel accident, la coïncidence de toutes sortes de causes, la rencontre de toutes sortes de circonstances : les trois Glorieuses, et la déception qu'elles ont laissée, l'échec des conspirations armées, la prédication communiste, et l'orientation du vœu populaire vers la réforme électorale; la formation d'un prolétariat industriel et son agglomération dans les centres; de l'autre côté, la formation d'une féodalité financière, livrée à la spéculation sans frein, comme dans les affaires de chemins de fer; en face de la démocratie grandissante, une « bureaucratie » envahissante; l'ignorance totale où est la bourgeoisie qui vote de tout ce qui traverse et ravage l'esprit des masses qui ne votent pas; cette bourgeoisie absorbée dans l'adoration du veau d'or, affamée et assoiffée de jouissances immédiates, incapable soit de se modérer, soit même de dissimuler; et, en face d'elle, les déshérités d'hier et de toujours pris aujourd'hui d'une furieuse

envie que la roue tourne, et de tourner la roue, fût-ce par la force, afin que demain ce soit leur tour; chez les bourgeois, le dédain de la politique, à l'instant où leur intérêt leur commanderait le plus de ne pas s'en éloigner, et où les ouvriers, précisément, s'y éveillent; en somme, une bourgeoisie sans résistance, sans confiance en rien, ni en son roi, ni en son droit, ni en la foi, ni en la loi, ni en quoi que ce soit, d'un scepticisme bas et bref, et qui met toute son activité, comme toute sa conscience, à s'enrichir; le gros de la nation, les fameux vingt-quatre vingt-cinquièmes, ayant une demi-instruction pour se prendre aux sophismes, des forces pour l'œuvre de violence; assez de souffrances réelles pour entretenir les haines et les appétits; assez peu de misère vraie pour n'en pas être abrutie, et même assez de bien-être naissant pour le goûter agréablement et en désirer davantage; un gouvernement, enfin, trop attentif aux exercices parlementaires, aux manœuvres de M. Thiers et aux humeurs de M. Odilon Barrot; rempli d'ailleurs de bonnes intentions et qui fait beaucoup pour les ouvriers, mais sans le dire, tandis qu'il vaudrait mieux le dire très fort, même sans le faire.

Dans ce milieu et dans ce moment passe l'homme de 1848. Et il a rapidement passé. Mais qu'il ait passé, quelque chose en a été changé dans l'homme des temps à venir. Cette variété de l'espèce humaine a déterminé une variation dans l'espèce; l'aventure de cet ouvrier a conditionné depuis lors la vie de la classe ouvrière. 1848 n'a pas été seulement le point de jonction des deux révolutions, politique et économique. Ç'a été le point d'aboutissement de la plus grande des révolutions, celle qui enfante toutes les autres, les amène, les déchaîne, ou les rend toutes possibles : la révolution psychologique.

CHARLES BENOIST.

REVUE LITTÉRAIRE

LA POÉSIE DE L'AMOUR (1)

Les poètes sont les plus heureux des écrivains : ils n'ont qu'à aimer. Tandis que d'autres vont à la bibliothèque ou observent la réalité, si mêlée, ils se promènent dans le bois de Bagneux. Au moment d'écrire, ils interrogent leur plaisir ou leur mélancolie, qui est encore un plaisir, et le plus délicat. Toute la besogne de la préparation, pour eux, est charmante ; si charmante que, parfois, après un volume, ils s'attardent à en préparer un autre qui jamais ne paraîtra. On dit alors que le poète est mort jeune, et que l'homme lui survit; mais non : le poète travaille, sans hâte aucune d'en finir. Amour et poésie vont ensemble, et baguenaudent. Il est rare qu'un poète de l'amour continue à donner des livres : je le comprends !

Mais, il y a quelque vingt ans, long espace d'une vie humaine, M. André Rivoire composait déjà des poèmes d'amour ; et il vient de publier son cinquième recueil : fidélité littéraire et persévérance du cœur. Durant ces vingt ans, la politique, la sociologie et la science multipliaient leurs tumultes ; les événemens sollicitaient les opinions ; maints problèmes de toutes sortes changeaient d'aspect ; les esprits les plus loyaux ne voyaient plus comme précédemment l'idéologie et la réalité ; les consciences subissaient de poignantes tribulations : M. André Rivoire composait des poèmes d'amour. Et l'on eût dit qu'il

(1) *Le plaisir des jours*, par André Rivoire. Du même auteur, *les Vierges* (1895); *Berthe aux grands pieds* (1899); *Le Songe de l'amour* (1900); *Le Chemin de l'oubli* (1904), — Lemerre, éditeur.

ne sût pas qu'autour de lui les querelles allaient leur train. De ravissans poèmes d'amour!... Si l'on examine l'œuvre de ses contemporains, et l'œuvre la plus étroitement consacrée à la pure littérature, on y découvre cependant les traces de l'histoire environnante, l'influence des faits et des doctrines, le signe de l'époque. M. André Rivoire s'est-il aperçu de son époque? Le « songe de l'amour » l'en préservait. M. Gustave Lanson lui reprochera de ne pas « remplir toute la fonction du poète ; » car ce critique veut que les poètes chantent « tout ce qui exalte et enfièvre l'humanité d'aujourd'hui : » ce critique semble un peu las de la littérature. Je n'en suis pas du tout las, quant à moi ; et, si j'avoue qu'une œuvre puissamment marquée du temps qui l'a vu produire tient de là même un intérêt très vif, une dignité imposante, il me plaît aussi qu'un poète préfère à tout divertissement sa poésie, la croie éternelle et refuse de la mener par les chemins de la futile contingence.

Durant ces vingt ans, la poésie française, comme toute chose française, était bouleversée. Il y eut des poètes qui inventèrent de négliger la rime, l'ancienne mesure des hémistiches et enfin toutes les règles jusqu'alors incontestées : auprès de ces novateurs, les romantiques, avec leurs audaces de rejets et enjambemens, sont des conservateurs timides. Ils inventèrent, dans ce désordre, une harmonie qu'on n'avait pas encore entendue et que, du reste, plusieurs personnes continuèrent de ne pas entendre. Ils imaginèrent, en outre, de vouer la poésie à la plus belle expression des idées et à la peinture des symboles. Pour démontrer qu'ils n'avaient pas tort, ils eurent quelques grands poètes. On put croire qu'une nouvelle poésie était née, qu'elle florirait abondamment et serait la poésie de l'avenir. A peine eût-on pu le croire, les poètes, — sauf un petit nombre de féaux et, parmi eux, l'un de leurs maîtres accomplis, M. Francis Vielé-Griffin, — retournèrent à l'ancienne poésie, très sages, dociles comme des révolutionnaires émérites. La tentative symboliste ne fut pourtant pas inutile à l'honneur de notre littérature : on lui doit des poèmes admirables ou exquis ; et, quoi qu'on veuille dire de ses défauts ou inconvéniens, elle réagissait contre la niaiserie réaliste ; elle a ouvert de larges horizons. Il serait facile de démontrer que, si même sa réussite fut incomplète, elle a très heureusement modifié notre littérature à un moment difficile et que ses bienfaits ne sont pas perdus. Mais, tout d'abord, quel trouble elle apporta ! M. André Rivoire a bien l'air de ne s'en être pas douté. On ne connaît de lui que des vers réguliers.

En 1895, publiant son premier volume, *Les Vierges*, il demanda

une préface au poète Sully Prudhomme. Cela pouvait déjà passer pour une manifestation réactionnaire, Sully Prudhomme étant, à cette date, l'ennemi déclaré des novateurs. Les *Réflexions sur l'art des vers* avaient paru en 1892 : une « étude sur les fondemens physiologiques de la versification » motivait une « critique des tentatives de la réformer » et une sévère admonestation des imprudens et sacrilèges. Le poète des *Vaines tendresses* menait, contre les ennemis des règles sacro-saintes, une campagne ardente et rude. Il se révélait bon polémiste et, pour n'être pas induit, de concessions en concessions, à renoncer sa foi doctrinale, il refusait tout. Voire, ce rêveur si doux ne craignait pas d'être dur ; et, au service d'une cause chérie, ce poète de *la Justice* était injuste avec un bel entrain. Je me figure qu'il en souffrit un peu ; je ne l'affirme pas. Il était dans la lutte ; et il n'épargnait rien ni personne. Ainsi, M. André Rivoire, qui se présentait sous le patronage de Sully Prudhomme, ne se rangeait-il pas dans l'armée de défense ? Et n'ai-je pas eu tort de dire que les révolutionnaires ne l'avaient seulement pas ému ?... En vérité, non ; et il ne se rangeait dans aucune armée. Sully Prudhomme l'a compris. Certes, il félicite le poète des *Vierges* d'avoir peint « des états d'âme extrêmement nuancés avec les ressources traditionnelles de la versification ; » il ajoute : « Je vous en sais beaucoup de gré ; vous m'avez affermi dans la confiance qu'elle suffit à tous les besoins du cœur. » Puis : « Il vous arrive cependant, mais rarement, d'user de césures anormales. Je vous prierai de me dire vous-même les quelques vers où vous prenez ces licences, et de m'enseigner à ne plus confondre de tels vers avec de la prose harmonieuse. » De la prose harmonieuse, — eh bien ! si les symbolistes inventaient, si tout au moins les symbolistes écrivaient une prose harmonieuse, ils méritaient encore de l'estime ou de l'indulgence : — Sully Prudhomme ne leur pardonnait pas de créer, entre les vers et la prose, même harmonieuse, une confusion. Il tenait à la séparation nette et absolue de ces deux modes du langage et signait de son glorieux nom les apophtegmes de Monsieur Jourdain. Mais il pardonne à M. André Rivoire : « Je n'insiste pas (dit-il) sur ces exceptions, où je vois plutôt des tentatives que des révoltes. » Il pardonne : et, dans son pardon même, il renouvelle sa réprimande. Il loue, avec beaucoup de raison, le poète des *Vierges ;* mais il ne l'enrôle pas comme son lieutenant.

Les petites irrégularités auxquelles Sully Prudhomme fait allusion, les voici. De temps à autre, M. André Rivoire déplace, en effet, la césure. Il ne coupe pas en deux parties égales son alexandrin.

On dirait la rumeur de lointaines armures,
Qui fait rêver d'un Chevalier mélancolique...

Ce dernier vers est composé de quatre et de huit pieds; la césure est après le quatrième. Accoutumés à des alexandrins que la césure coupe en deux parties égales, nous sommes peut-être un peu dérangés par ce rythme nouveau. Le sommes-nous vraiment? et les romantiques ne nous ont-ils pas dès longtemps préparés à une telle scansion? Puis remarquons-le : un alexandrin de quatre et huit pieds n'est pas scandaleux; comment le serait-il plus que le décasyllabe des poètes classiques, divisé, non pas en deux hémistiches de cinq pieds, mais en deux parties inégales, l'une de quatre et l'autre de six pieds?

Il y a aussi, dans *les Vierges*, des vers (peu nombreux) tels que ceux-ci :

Son visage a la grâce frêle d'un pastel...
Les mains jointes, comme les saintes d'un missel...
Viendra rompre, d'une plainte lointaine et douce...

Il est probable que ces deux derniers vers étaient ceux qui choquaient le plus douloureusement Sully Prudhomme. La syllabe sixième, après laquelle un partisan de la versification classique attend la césure, est une syllabe muette, une syllabe qui ne compte que grâce à la consonne initiale du mot suivant; et si, par l'habitude de placer ici la césure, la voix s'arrête un instant, laisse attendre le mot suivant, la syllabe ne compte pas, la syllabe sur laquelle la voix voudrait s'appuyer pour y trouver son repos. Les deux derniers vers, nous n'avons pas la ressource de les scander par quatre et six : comme la sixième, la quatrième syllabe est une muette. Et ce n'est pas de chance! Non, Sully Prudhomme n'exagère pas, quand il note que voilà des césures anormales. J'irais plus loin et dirais qu'à proprement parler ces vers sont dénués de véritable césure. Ces deux vers, — et le précédent, où le second hémistiche part, contre l'usage, sur une syllabe à la fois finale et muette, — si nous les lisons à la manière classique, sont bel et bien des vers faux. Il y a une autre manière de les lire : il faut éluder la césure, allonger certaines syllabes, en abréger d'autres, les grouper habilement et, toutes, les chanter un peu. L'on obtient une harmonie savante et agréable. Je crois que Sully Prudhomme se trompe, en n'admettant qu'une seule harmonie ou qu'un seul rythme des vers. Mais, — et j'insisterais volontiers sur ce point, — je suis tout à fait du même avis que Sully Pruhomme, s'il

blâme le mélange hasardeux des vers classiques et des vers que j'appelle, pour abréger, nouveaux. Dans un poème écrit en vers classiques, la soudaineté d'un vers nouveau déconcerte. Elle semble et, presque toujours, elle est une négligence. Un poète ingénieux comme M. André Rivoire s'en tire très joliment; c'est une négligence tout de même. Après une ample série de vers classiques, l'oreille ne s'attend pas à un brusque changement de méthode : elle est déçue, elle est blessée. Il faut que le poète ait choisi d'abord entre le vers nouveau et le vers classique. Or, depuis qu'abandonnant le vers authentiquement libre des symbolistes, on est retourné à la versification régulière, les poètes ont une fâcheuse tendance à introduire dans la versification régulière quelques-unes des libertés qui faisaient un ensemble cohérent et qui, les unes ou les autres, détachées d'un tel ensemble, ne sont plus que des commodités éventuelles. Sully Prudhomme, lui, refusait toute la poétique du vers libre. Pour la refuser absolument, il méconnaissait de beaux poèmes. Ce fut l'inconvénient de son attitude; mais il se sauvait par la netteté de sa doctrine et il n'embrouillait rien. La plupart des poèmes qui voient le jour ces temps-ci brouillent deux esthétiques. On prétend éconduire le vers libre des symbolistes et l'on réclame en faveur d'un vers « libéré. » Or, un vers libéré est libre, ou n'est qu'un vieil esclave et qui prend des licences. Pourquoi ne veut-on pas accorder que les écrivains ont à leur disposition la prose, la poésie régulière et puis une autre poésie?

Les menues irrégularités que Sully Prudhomme signalait à l'auteur des *Vierges* sont, comme il le disait, très rares dans ce poème; et elles y sont des fautes légères, de plus en plus rares dans l'œuvre de M. André Rivoire. Ni pour la forme poétique, ni pour l'esthétique générale et pour la pensée, les symbolistes n'ont eu aucune influence appréciable sur ce poète, pas plus que les événemens contemporains et les idées environnantes. Il admirait Sully Prudhomme, et sans doute pour les *Solitudes* et les *Vaines tendresses* plus que pour les *Réflexions sur l'art des vers* : il lui a dédié son prélude. L'harmonie et le rythme des vers réguliers l'enchantait et il n'éprouvait pas le besoin d'émanciper le vers : il s'est contenté de l'instrument, du reste subtil et fort, que lui offrait la poésie traditionnelle. Et la querelle des esthéticiens ne l'a pas intéressé le moins du monde ni touché de nulle incertitude. Il n'adoptait pas les nouveautés; il ne protestait pas contre elles : et, quatre siècles de poésie française lui battant la mesure, il chantait son amour.

Je ne sais si jamais poète fut, et avec tant de simplicité, si indo-

cile et indifférent même à toute influence. D'autre part, il suffit d'avoir lu quelques pages de lui pour ne douter point de sa vive sensibilité. Ainsi, son immunité le caractérise; elle est volontaire et elle a toutes les grâces d'une aubaine. Hugo lui-même, qui imposa si formidablement son génie, accueillit, durant le très long cours de sa destinée, et les opinions et les idées qui survenaient, et plusieurs inventions poétiques : on a remarqué, dans son œuvre immense, l'impression qu'il avait reçue de Baudelaire, et des Parnassiens, et de Paul Verlaine, et des tout premiers Décadens peut-être. A l'écart des vacarmes, des engouemens et des modes, satisfait d'une musique délicate et ne souhaitant pas d'éveiller tous les échos autour de lui, M. André Rivoire a de très bonne heure choisi sa poésie préférée; il lui a prodigué les soins les plus constans et peu à peu il l'a menée à sa perfection.

Il y a, dans l'un de ses recueils, un poème où il vante la joie des âmes frivoles qui s'éparpillent légèrement et qui n'ont pas leur rêve pour seul et perpétuel compagnon ; puis il plaint sa captivité :

Je n'ai pas vécu de journée
Depuis mon enfance, jamais,
Sans l'avoir humblement donnée
Toute à la femme que j'aimais.

Je n'ai vu le monde qu'à peine;
J'ai vécu, — tristesse ou bonheur, —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels.
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

Pouvait-il mieux et plus intimement expliquer son aventure littéraire? et, l'indifférence que je lui attribuais, la justifier? L'isolement où il se confinait risquait de lui être périlleux : que de trésors il faut posséder pour éconduire tous les dons et les complaisances des heures! Mais, on le voit, cet isolement est celui de l'amour ; et cet isolement convenait au poète qui ne voulait pas d'autre poésie que celle de l'amour. Le reste ne lui est de rien, et pas même les paysages, pas même la nature, amie des poètes, généralement, et une étrangère pour lui. Que lui importent les bois, les fleuves et les ciels? A plus forte raison, que lui importent les doctrines des penseurs et les bisbilles de tous les esthéticiens?

La nature lui est une étrangère, oui, à moins que ne s'y promène la bien-aimée, et que le même doux soir ne tombe sur le tranquille paysage et sur le visage d'elle, et à moins que le même frisson ne touche à la fois, dans la fraîcheur du crépuscule, les feuilles et les cœurs. Alors, s'il n'est pas laissé seul avec la nature, elle lui devient le temple de l'idole, temple tout parfumé de l'encens qu'il brûle en l'honneur de l'idole et temple voluptueux de la présence de l'idole. Comme pour le poète de *la Maison du Berger*, la nature se transforme ainsi et se transfigure :

La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Mais, philosophe, qui a lu Chamfort et devine Schopenhauer, Vigny possède un système de la nature et une théorie de l'amour. L'idée modifie le sentiment; elle lui donne plus de grandeur, une beauté plus pathétique. M. André Rivoire, qui ne veut rien ajouter à l'amour et au sentiment de l'amour, ne diminue-t-il pas de cette façon la valeur, et même sentimentale, de son poème? Je le crois. Cependant il y a, dans ce refus de mêler à l'amour aucun souci d'une autre sorte, fût-ce l'idée métaphysique de l'amour, un charme délicieux. Il préserve l'amour d'une atteinte quelconque, et fût-ce la plus chaste, celle d'une idée ; avec l'amour, il s'enferme : et l'enchantement est pareil à celui de Viviane.

Ce poète de l'amour ne ressemble pas à don Juan. Ses conquêtes ne sont pas une joie d'orgueil. Il a vécu « pour les seules ivresses d'un crédule désir. » Il n'a point cherché, avec une sorte de furie industrieuse, la perle de son cœur; il avoue qu'il a trop souvent adoré « celles que ses caresses ne devaient pas choisir. » Il n'est pas cruel ; et ses victimes, s'il les plaint, c'est qu'il les aime encore : il veillait à leur bonheur; elles n'ont enfin dédaigné que sa constance. Il n'a pas de rancune contre elles; et, sur « le chemin de l'oubli, » puni d'avance, il leur pardonne. Un tel amour n'est pas une passion désordonnée, farouche, une passion secouée de sanglots et qui s'exhale en cris retentissans. On ne voit pas que la jalousie le tourmente. On ne le voit ni affolé, ni martyrisé. Cet amoureux ne ressemble pas à don Juan, ni à Tristan non plus, et ni à Des Grieux. Une femme ne l'a pas un jour séduit tellement que nulle femme désormais ne compte pour lui. Et il n'apparaît pas comme un débauché. Son amour ne l'avilit pas. S'il a changé d'objet, du moins donnait-il « chaque fois tout son cœur. » Un tel amour, nous l'appellerons la tendresse, ou l'amour de la tendresse.

La tendresse n'est point emportée; elle n'est ni exubérante ni bruyante : elle ne déchaîne pas un grand lyrisme. Dans la poésie de M. André Rivoire, il n'y a pas de ces mouvemens d'une éloquence tempêtueuse qui sont comme des ouragans de mots à l'unisson des orages du cœur. Il n'y a pas non plus beaucoup de ces images luxueuses qui sont comme le costume que met le sentiment pour aller dehors et comme sa parure de cérémonie. Cette poésie intime ne sort pas de chez elle et n'a pas besoin de ces élégances. Elle a une élégance; elle a même une coquetterie : élégance discrète et coquetterie toute réservée au tête-à-tête. Elle ne commet pas l'erreur et l'imprudence d'être négligée; elle est jolie et mise joliment à la maison : telle, une gentille femme.

Les poètes de l'amour, et quelques-uns de ceux qui nous émeuvent le plus, ont un jeu : l'ironie. Ce n'est pas la moquerie ; c'est un sourire parmi des larmes : à peine un sourire, et parmi des larmes allégées. Ce n'est pas la vengeance; et pourtant c'est une petite représaille, atténuée de politesse indulgente. On a tort de confondre l'ironie avec la méchanceté, car elle a souvent pitié d'un être, ou deux; et, le reproche, elle le tourne au badinage, afin d'épargner et l'auteur du méfait et sa dupe, maintenant avertie, la dupe qui se plaint et qui voudrait se consoler. L'ironie peut être, dans la tendresse, une précaution de sagesse et d'amitié. Lisons *le Songe de l'amour* et, là, le fin poème de l'Approche :

Tu dois venir; j'attends; je sais que tu viendras...

Elle viendra, mais en retard et, pour venir, ayant beaucoup menti :

Tu laisseras pensivement glisser ton front
Sur mon épaule, avec un grand besoin d'entendre,
Même sans amour vrai, quelque chose de tendre.
Tu me diras des mots qui te consoleront.

Plus adorable que tous les autres, le dernier vers. Puis, dans *le Chemin de l'oubli*, après les déconvenues, ce vers :

Je me croyais l'espoir, j'étais le souvenir.

La bien-aimée, il la divinisait. Elle n'était qu'une pauvre femme; et il la croyait endormie et la croyait la Belle au bois dormant :

Mais c'est en vain que je t'apporte
L'espoir d'un suprême printemps :
La Belle au bois dormant est morte,
Elle avait dormi trop longtemps.

Cette ironie gracieuse, attentive à n'offenser ni une âme, ni une autre âme, ni le secret de la ferveur qui les anime ou les anima, c'est toute la sévérité que le poète se permet à l'égard des bien-aimées, futiles déjà, ou bientôt. Encore cette ironie ne se montre-t-elle presque jamais. Le sentiment qui, avec l'amour, domine, en ces poèmes consacrés aux femmes et à leur complaisance, est déférant et courtois. Ce respect, qui est accordé aux oublieuses même et aux perfides, évoque la poésie du temps où les poètes amoureux divinisaient les femmes et ainsi ornaient précieusement la littérature et la société. A lire les tendres poèmes de M. André Rivoire, on s'attend qu'il aime ces époques et leurs légendes. Il en a témoigné dans les « imageries » de *Berthe aux grands pieds*, où passent, fantômes vivans, les « reines au corps mignon, » la reine Blanchefleur, et l'autre, « fleur de Hongrie ou de Bohême, » chaste et fidèle, promise au lit du roi Pépin, et une sainte. Le poème des *Vierges* est une adoration de la pureté, mais de la pureté féminine, si chère au cœur viril. Sully Prudhomme complimenta le poète, pour tant (disait-il) de piété. Il le louait de maintenir une distance telle entre « l'idole et le croyant. » Il concluait de là que M. André Rivoire était né « chez un peuple où les fiançailles ne sont pas entrées dans les mœurs et où, préliminaires abrégés d'un engagement téméraire, à la fois tardif et précipité, elles n'accomplissent pas leur naturel bienfait. » Je ne sais pas comment Sully Prudhomme aurait voulu organiser le rite des fiançailles. Il était un élégiaque et un mathématicien; de sorte qu'en souvenir d'un amour malheureux, peut-être élabora-t-il un plan de réforme pour le prélude des amours. Mais la parfaite réussite des amours supprimerait la poésie élégiaque. Sans les fiançailles manquées de Sully Prudhomme, il nous manquerait le chef-d'œuvre exquis des *Vaines tendresses*. Il dut à sa déception la gloire. Et l'on est touché de sentir qu'en 1895 encore il eût préféré à la gloire le bonheur. Dans cette préface des *Vierges*, il conjecture que M. André Rivoire a connu les « secrètes déchéances » et le supplice des « alliances éphémères ; » il admet que M. André Rivoire, souffrant ainsi et par des femmes imparfaites, se soit plu, de très loin, au « charme des fronts purs » et ait imaginé les vierges merveilleusement immaculées.

De cette façon détournée, le poème des *Vierges* est un poème d'amour, et disons, un beau poème, un peu froid, beau par sa froideur même. En le publiant, le poète annonçait deux autres volumes, *les Femmes* et *les Aïeules*. Il avait conçu cette trilogie, où l'honnête existence des femmes entrait tout entière. Il n'a pas écrit *les Femmes* et

les Aïeules. Pourquoi? Il a écrit le *Songe de l'Amour.* Il venait aussi de donner le poème légendaire de *Berthe aux grands pieds:* et, délaissant une poésie où l'on cache le sentiment sous des emblèmes et où l'on fait allusion seulement à son émoi, il cédait aux attraits plus vifs de la poésie personnelle, et des aveux et des épanchemens. Il renonçait alors à se dissimuler; et il renonçait à la diversion des récits où l'on donne le change à soi-même; il renonçait à sortir aucunement de la geôle voluptueuse qui enfermait son rêve et lui, tous deux...

Et mon rêve frileux ne quitte plus la chambre.

Le songe de l'amour, et non l'amour : il y a, dans la nuance des mots, une intention jolie. Substituer à l'amour le songe de l'amour, c'est la volonté d'une sorte de frissonnante pudeur, qui habille de quelque mystère le sentiment et lui confère une grâce décente. Les silences ajoutent aux paroles de pénétrantes significations...

Je ne demande rien ; je sens qu'elle a compris
Tout l'aveu qu'en mon cœur si tristement je porte;
Elle sait que ma main tremble à toucher sa porte,
Comme tremble mon âme aux choses que j'écris.

Ce sont des vers tremblans d'une timidité qui, au surplus, a des éveils de bel entrain. Ce sont des vers tremblans de véritable amour; et la timidité est à l'égard de la bien-aimée : elle est aussi, de la part de l'amant, la crainte de l'amour, le scrupule d'une imprudence, une excuse adressée au songe, si l'on est sur le point de quitter pour la réalité le doux songe, comme fait le poète de l'amour.

Il a quitté le songe; et le voici sur *le Chemin de l'oubli.* Le premier poème était, en quelque sorte, avant l'amour; celui-ci est après l'amour. Et, l'amour, qu'en a-t-il fait? l'a-t-il perdu?... L'amour est déjà dans ses pressentimens et il est encore dans son souvenir; car le souvenir traîne sur le chemin de l'oubli. Mais le poète qui a choisi, pour ses poèmes, le thème des pressentimens et le thème du souvenir indique, de ce fait, son goût d'un clair-obscur où apparaissent les lueurs de l'aube et où le soir prolonge les lumières mourantes du jour. S'il a vécu le violent après-midi, l'on doit comprendre, à sa manière de l'éluder, qu'il en redoute le dur éclat. Cette délicatesse a beaucoup d'agrément, cette délicatesse qui est une modestie du cœur.

Le pressentiment et l'oubli, la première et puis la dernière étape d'un amour, dissemblables, ont aussi leur analogie, quand l'amoureux a, plus d'une fois, attendu son bonheur et l'a vu s'anéantir. Les chro-

nologies se confondent. L'attente d'un deuxième amour ensevelit l'amour précédent ; et, ainsi, l'oubli continue dans l'espoir. Les peintres les plus attentifs à noter fortement l'aspect des heures incertaines peignent des matins qui ont l'air de soirs ; et ils peignent des soirs si roses qu'on les prendrait pour des matins. Dans la nature, également, l'on hésiterait, sans le conseil de la nuit reposante ou de la fatigante journée, à distinguer les deux crépuscules.

Enfin, voici le poème de la journée, entre les deux crépuscules, le poème de l'amour. C'est le plus récent recueil de M. André Rivoire. Il s'appelle *le Plaisir des jours*. Plaisir menacé, comme nous l'enseigne *le Chemin de l'oubli*. Mais, sous la menace même, l'amour est content. Ne voit-il pas la menace ? Il refuse de l'apercevoir. En outre, le temps est passé des crédulités les plus dangereuses. Le cœur, qui a été dupe, ne l'est pas éternellement. Se croit-il, à présent, si sûr de son expérience? On dira que le cœur n'a pas d'expérience et, pour chaque nouvel amour, offre sa candeur facile à décevoir. On le dira ; d'autres le diront : le cœur épris le niera. Si, malins, nous connaissons la menace, la sécurité de l'amour en est plus émouvante.

La jolie chose, que d'avoir déplacé, dans la série logique des épisodes, le principal épisode, l'amour triomphant !

Triomphant, c'est trop dire. Il ne triomphe pas : le vacarme avertirait le destin. Plus discret que jamais, plus économe de sa joie ou du bruit que sa joie ferait, le poète élève la voix le moins qu'il peut : on l'entend parce que sa joie est forte ; mais il ne chante pas à tue-tête.

Ce n'est ni l'unique amour ni l'amour premier : c'est le meilleur amour, si bon que toute la précédente erreur, n'est-ce pas ? le préparait. Et le plaisir des jours, si le poète n'avait pas soin de ne pas tenter le mauvais sort, il faudrait l'appeler le bonheur. Le poète n'a point osé : il y a, dans l'idée du bonheur, une condition de durée, avec laquelle on n'a pas la folie de s'engager. Le plaisir des jours est un bonheur sans arrogance, auquel suffit l'heure après l'heure.

> Mon bonheur, comme chaque jour,
> Je retrouve d'un cœur paisible
> Ta douce présence invisible,
> Mon cher bonheur, mon cher amour !

Chaque jour ! Et, à chaque fois, c'est comme une surprise. Voilà, en peu de mots, la sagesse de ce bonheur qui a la précaution de ne souhaiter que plaisir. Cependant, et à toute minute, la fiction va se

défaire, et l'artifice ingénieux se dévoiler, et le mensonge se trahir, le mensonge de n'appeler que plaisir le bonheur évident. Mais il vaut mieux n'espérer guère et attraper les chances l'une après l'autre. Si la bien-aimée est jalouse, le poète l'avertira, très doucement, si doucement qu'elle sourira :

Je songe quelquefois que j'aurais pu t'aimer
La première, toi seule!...

Ce n'est pas elle, et c'est lui que soudain frôle cette pensée; la jalousie qu'elle aurait eue, c'est un remords qu'il lui offre comme un hommage...

Et rien qu'à te nommer,
Je sens mon cœur saisi qui brusquement frissonne.
Je ne me souviens plus de rien ni de personne,
Jusque dans le passé, je suis à toi... Voilà...

Ils sourient l'un et l'autre...

Je t'aime. J'étais né seulement pour cela.
Qu'importent les mots vains que j'ai pu dire à d'autres ?
Je n'ai compris leur sens que depuis qu'ils sont nôtres.
Ne le regrette pas, ce temps qui s'est enfui :
Mon cœur, alors, était moins jeune qu'aujourd'hui
Toi-même, je t'aurais peut-être méconnue...

Ils sourient l'un et l'autre, avec un peu d'inquiétude, avec cette inquiétude qui fait qu'imaginant un péril dehors, vous demeurez plus volontiers dans votre illusion d'une retraite protégée.

Pour traduire tant d'impressions ténues et qui vont de la plus douloureuse mélancolie à la plus chaude allégresse, M. André Rivoire, — Sully Prudhomme l'en félicitait, — ne recourt pas à d'autres artifices qu'à ceux de la plus simple poésie. Après vingt ans, Sully Prudhomme le féliciterait encore. Il est resté fidèle, et de plus en plus fidèle, à un usage ancien dont il prouve l'éternelle jeunesse. Les harmonies qu'ont inventées les novateurs, il ne les utilise pas. Même il emploie peu de musique, au service de sa pensée. Il lui faut être plus habile, dans le travail exact et minutieux des mots, non de leur son, de leur rythme plutôt, et surtout de leur qualité significative. Travail diligent et subtil, consacré au seul amour!

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE QUART DE SIÈCLE DE L'INSTITUT PASTEUR

La mode est aux anniversaires. Noces d'argent, jubilés, centenaires, bi-centenaires même, célèbrent de toutes parts les événemens abolis et les hommes disparus. Jamais autant qu'aujourd'hui, on n'a eu le sentiment de cette solidarité qui, par delà les siècles, nous lie invinciblement aux hommes et aux choses du passé; jamais on n'a aussi bien senti que l'humanité est faite de beaucoup plus de morts que de vivans. Il y a quelque chose de curieux dans le culte que notre démocratie a pour ses souvenirs; on ne trouverait certainement rien de comparable dans les siècles passés, et cela prouve peut-être que nous sommes en un sens plus traditionalistes qu'on ne l'a jamais été. Lorsque ces évocations sont celles d'hommes et d'œuvres trop oubliés ou qui ont eu leur heure, elles n'en sont que plus nobles en leur mélancolie, car elles fortifient dans la foule ces vertus trop rares : la reconnaissance et le culte des ancêtres. Mais, lorsqu'il s'agit de célébrer une date ancienne, et pourtant toujours vivante, une haute idée que les années ont vu fleurir toujours plus richement, une œuvre dont les ramifications se sont déployées sans fin depuis sa naissance, l'évocation prend un caractère triomphal et joyeux; elle nous enseigne qu'un effort conduit par l'idéal peut avoir des effets d'une infinie durée, et qu'il ne faut jamais désespérer du progrès.

A cet égard, les noces d'argent de l'Institut Pasteur, célébrées récemment, ont été un des spectacles les plus réconfortans qui soient, car il n'en est peut-être pas, parmi les entreprises humaines, qui, en vingt-cinq siècles, aient fait autant que celle-ci fit en vingt-cinq ans

pour le soulagement et le savoir de l'humanité, pour la disparition de ces deux tristes plaies, d'où naissent toutes nos amertumes : la maladie et l'ignorance.

Au cours de la cérémonie, si émouvante en sa simplicité, du 15 novembre passé, en présence de tous les savans qui travaillent sous la direction du docteur Roux, et de beaucoup de ceux pour qui on a inventé le beau nom de « Pastoriens, » M. Darboux, président du Conseil d'Administration de l'Institut Pasteur a accueilli le Président de la République avec des paroles qui, par une coquetterie délicate et évocatrice, étaient presque calquées sur celles-là mêmes que Pasteur, vingt-cinq ans auparavant, avait adressées à l'un des prédécesseurs de M. Poincaré. Et l'on eût pu se croire, à ce moment, reporté à la fondation même de l'Institut ; mais cette illusion fut bientôt dissipée, et on aperçut vite l'immense chemin parcouru depuis, lorsque le docteur Roux, en un discours qu'ornait la plus belle et la plus simple des éloquences, celle qui jaillit des faits et non des mots, et où personne n'était oublié, sauf le docteur Roux lui-même, établit le bilan succinct de l'œuvre accomplie.

Elle touche à presque toutes les disciplines qui concernent la vie, à l'agriculture, à l'hygiène, à la physiologie, à la chirurgie et surtout à la médecine. Je voudrais, avec nos lecteurs, la parcourir rapidement.

***

Tout le monde sait les circonstances à la suite desquelles a été fondé l'Institut Pasteur, car tout le monde a lu cette admirable *Vie de Pasteur*, de M. Vallery-Radot, que Plutarque eût aimé avoir écrite. L'enchaînement des faits qui amena Pasteur de la physique à la biologie alors qu'il étudiait l'hémiédrie des cristaux, ses recherches premières sur les fermentations, puis sur les maladies des vers à soie, sur l'atténuation des virus, du choléra des poules et du charbon, et sur la transformation des virus charbonneux mortels en vaccins, Cette courbe grandiose qui conduisait peu à peu et invinciblement le regard de Pasteur des infiniment petits aux végétaux, puis aux animaux supérieurs, devait par la force des choses l'amener jusqu'à l'homme lui-même. On sait cependant quelles furent ses hésitations, lorsqu'il s'agit, pour lui qui n'était pas médecin, d'empiéter sur un terrain qui, comme tous les terrains corporatifs, était jalousement gardé par des traditions respectables... et aussi par quelques préjugés. A son ami Jean-Baptiste Dumas, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des

Sciences, revient l'honneur, qui n'est point petit, d'avoir alors vaincu ses hésitations.

On sait comment, à la suite des premiers cas de guérison de la rage accomplis par Pasteur, fut décidée la création de l'Institut auquel une souscription publique internationale, ouverte sur l'initiative de l'Académie des Sciences, apporta rapidement une somme de 2 millions et demi. Tout cela a été rappelé l'autre jour ; mais ce qu'on n'a peut-être pas assez évoqué, — car il ne faut jamais, au jour du triomphe, oublier les affres de la bataille, — ce furent les luttes terribles que dut soutenir Pasteur contre la routine, la bonne foi mal informée et aussi la mauvaise foi, avant d'en arriver là. Quand on les revit par la pensée, en parcourant pour les années voisines dela guerre, les Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, qui fut pourtant celui des champs clos où la bataille garda le plus de dignité, on est presque effrayé de la somme d'énergie et d'intelligence que Pasteur dut, avec la cohorte restreinte de ceux qui l'avaient compris, les Dumas, les Leverrier, les Balard, déployer dans ces combats homériques. Et l'on comprend que la première parole de Pasteur, le jour de son jubilé, parole bien mélancolique, ait été pour tous les lutteurs vaincus de la science, pour les milliers qui, — à côté d'un qui réussit, — ont succombé dans leur étreinte inglorieuse contre les préjugés que soulève tout ce qui est nouveau et les basses haines qui, comme les champignons vénéneux, sous la haute et sombre ramure du sapin, poussent autour de tout ce qui est grand.

Une des raisons principales des discussions qui marquèrent les temps héroïques de l'épopée pastorienne, fut cette tendance, hélas! invincible qui, chaque fois qu'une découverte modifie un peu l'angle fallacieux sous lequel nous voyons la nature, pousse les hommes à vouloir s'en servir comme d'un projectile pour ou contre leurs affirmations ou leurs négations métaphysiques. Lamentable malentendu. Le cercle que tracent autour de notre entendement les faits connaissables n'est pas et ne sera jamais si étroitement fermé que, par quelque coupure, le rêve ne s'en puisse échapper dans une envolée infinie.

De ce que Pasteur avait démontré par l'étude des fermentations que la « génération spontanée » ne pouvait pas alors, pas plus qu'aujourd'hui, être prouvée dans l'état actuel de la science, des esprits systématiques croyaient pouvoir tirer des argumens propres à alimenter l'éternel débat qui divise les spiritualistes et les matérialistes. Naïve et puérile illusion. Pasteur était chrétien et croyant bien avant ses recherches sur la génération spontanée ; il n'eût pas cessé de l'être

s'il était arrivé à démontrer au contraire « que la matière peut s'organiser d'elle-même en une cellule ou en un être vivant. » C'est que, comme il l'a si bien dit lui-même, « en chacun de nous il y a deux hommes : le savant, celui qui fait table rase... et puis l'homme sensible, l'homme de tradition, de foi ou de doute, l'homme de sentiment... Les deux domaines sont distincts, et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre dans l'état si imparfait de nos connaissances !... La science ne doit s'inquiéter en quoi que ce soit des conséquences philosophiques de ses travaux. » Paroles profondes qu'il faudrait graver dans l'airain et redire sans cesse tant que, d'un côté ou de l'autre de la barricade, on s'obstinera à vouloir résoudre le métaphysique par le physique, comme si les deux mots ne suffisaient pas à montrer que les deux choses sont irréductibles l'une à l'autre... comme si métaphysique ne voulait pas dire, par définition, hors des atteintes de l'expérimentation.

Que la génération spontanée, ou plus exactement la génération physico-chimique de la vie, soit un jour rendue possible, — et personne n'a le pouvoir de le savoir aujourd'hui, — rien ne sera changé pour cela à la position philosophique de la question, car il n'y a pas moins de divin ou, si on préfère, pas moins de mystérieux dans un gramme de fer ou de caillou que dans un gramme de substance vivante.

Stimulés par ces polémiques complètement étrangères à ses recherches, on conçoit avec quelle ardeur les adversaires de Pasteur surveillaient celles-ci, attentifs au moindre échec qui leur eût permis d'écraser le grand homme. A l'époque où fut fondé l'Institut, on respirait encore cette atmosphère de haine qui avait failli étouffer les efforts naissans de Pasteur. « Je ne me savais point tant d'ennemis, » disait-il parfois avec tristesse, et il s'irritait avec la sincérité naïve d'un cœur simple de certaines attaques qu'il eût mieux fait de dédaigner. A ce propos, son gendre, M. Vallery-Radot, lui dit un jour un mot qu'il nous pardonnera de dévoiler ici, et dont la spirituelle philosophie dut faire sourire Pasteur : « Comment pouvez-vous vous étonner des attaques de vos adversaires ? N'avez-vous pas remarqué combien les personnes qui déménagent sont de méchante humeur ? Vous obligez des gens à déménager tout leur bagage d'idées anciennes, et vous vous étonnez qu'ils vous en gardent rancune ! » Que de vérité indulgente et narquoise que ces mots qu'il faudrait répéter à tous les découvreurs que les clameurs adverses risquent de décourager : En fait, les luttes que Pasteur dut subir ont certainement contribué à altérer sa

santé, à fatiguer son cœur dont il devait mourir, et c'est par elles qu'il était déjà « un vaincu du temps, » le jour où fut inauguré l'Institut auquel on avait, malgré lui, donné son nom.

***

Sur les circonstances qui ont précédé la création de l'Institut Pasteur règnent diverses légendes dont l'une au moins a fait de nouveau, le mois dernier, le tour de la presse et que l'on nous permettra de rectifier ici. Ce n'est pas le petit berger comtois Jupille qui subit le premier le traitement antirabique, mais un petit Alsacien nommé Meister, qui avait reçu 14 morsures terribles d'un chien enragé et que Pasteur sauva. Si le cas de Meister a passé plus inaperçu, c'est qu'il ne fut publié que, plus tard, et que, d'autre part, le petit Jupille fut vite célèbre à cause de l'héroïsme avec lequel il avait combattu, pour protéger d'autres enfans du chien dont il fut mordu. Jupille est aujourd'hui concierge de l'Institut Pasteur, et il peut admirer dans la cour de l'Institut la statue qui représente sa lutte avec le chien enragé ; de tous les membres de la fidèle corporation qui veille aux portes de nos demeures, il est sans doute le seul qui ait eu sa statue... au moins de son vivant. Quant à Meister, il est également employé aujourd'hui à l'Institut Pasteur. L'achat d'un terrain à Vaugirard, la construction et l'outillage des laboratoires avaient absorbé 1 million et demi, ne laissant sur le produit de la souscription qu'un million pour la dotation de l'Institut en 1888. Celui-ci devint bientôt insuffisant. Les travailleurs n'y trouvaient plus de place, ni d'instrumens. Il fallait s'agrandir. La sérothérapie antidiphtérique révélée au monde par le docteur Roux au congrès de Budapest en 1894 (nous y reviendrons dans le cours de cette étude) vint en donner les moyens. Une souscription publique ouverte à la suite de ce Congrès donna environ 1 million qui servit à installer, dans le domaine de Garches prêté par l'État, des écuries bien aménagées où l'on put immuniser un grand nombre de chevaux destinés à fournir le sérum de Roux. Puis vinrent de généreuses donations anonymes, — il y a encore de par le monde de belles actions qui ne cherchent qu'en elles-mêmes leur récompense, — qui permirent d'acquérir, juste en face de l'Institut, un terrain de 14000 mètres carrés où l'on a construit l'Institut biologique et l'hôpital Pasteur, terminés en 1900.

La bienfaitrice inconnue qui, au lendemain du congrès de Budapest, vint trouver Pasteur et lui proposa de prendre à sa charge la construction et l'entretien d'un hôpital où seraient appliquées les méthodes

pastoriennes, a procuré au maître la dernière joie de sa vie et l'une des plus grandes. Il contient 120 lits et ne grève en rien le budget de la maison. On y a inauguré un système d'isolement des malades qui permet d'éviter toute contagion et de soigner les maladies les plus transmissibles l'une à côté de l'autre; ce système est maintenant pris pour modèle dans le monde entier pour l'aménagement des hôpitaux. De 1900 à la fin de 1913, 14 415 malades y ont été reçus, ils y ont passé 350 676 journées, épargnées à l'administration de l'Assistance publique.

Quant à l'Institut lui-même, il n'a cessé de bénéficier de libéralités nouvelles dont la plus somptueuse fut sans doute celle de M. Osiris. Grâce à ces nouveaux revenus, l'Institut a pu encore récemment aménager et agrandir ses laboratoires et augmenter son personnel. Si on veut nous permettre ces chiffres qui ont leur éloquence, nous ajouterons que l'Institut a fourni depuis dix-huit ans 1 932 000 flacons environ de sérums thérapeutiques (antidiphtériques, antitétaniques, antipesteux, antistreptococciques, antiméningo-cocciques), que, depuis vingt-huit ans, 33 000 personnes, dont 129 seulement ont succombé, ont subi le traitement antirabique, qu'il a été délivré aux agriculteurs plus de 40 millions de doses de vaccin charbonneux, plus de 10 millions de doses de vaccin du rouget, sans parler des milliers de bouteilles d'une culture bacillaire que M. Danysz fabrique pour la destruction des campagnols et des rats, à qui on communique ainsi une maladie infectieuse.

L'Institut Pasteur, sans parler des instituts calqués sur lui qui fonctionnent à l'étranger, subventionne les Instituts Pasteur de Lille, de Nhatrang (Annam), de Saïgon (Cochinchine), de Brazzaville (Congo) et d'Alger. La maison-mère de Paris compte aujourd'hui un personnel de plus de 150 personnes, trois grands services d'enseignement et un très grand nombre de laboratoires de recherches admirablement outillés.

Tel est le cadre. Nous allons essayer maintenant de tracer un tableau succinct de l'œuvre qui, depuis un quart de siècle, y a déployé sa magnifique floraison.

*
* *

Pasteur avait montré d'abord qu'un grand nombre des maladies des êtres vivans sont dues à des microorganismes pour lesquels Sédillot, — après s'être fait délivrer par Littré un certificat d'orthodoxie linguistique, — a inventé le nom si expressif de *microbes*, puis que la transmission de beaucoup de ces maladies infectieuses se fait par le

moyen de ces microbes. Du coup l'*hygiène*, telle qu'on la connaît aujourd'hui, et telle qu'on ne la pratique malheureusement pas encore assez dans les collectivités humaines, nous fournissait des moyens préventifs d'éviter ces maladies. Du coup aussi, comme le comprit Lister, puis son apôtre français, Lucas-Championnière, dont la mort récente a plongé dans le deuil la science française, la chirurgie recevait, grâce à l'antisepsie et à sa timide sœur l'asepsie, les moyens de se livrer à toutes les hardiesses sans crainte désormais de l'infection et de la gangrène, qui, autrefois, tuaient une si forte proportion des opérés et des blessés. Si, après avoir trop souvent dans le passé tracé seulement un chemin à la mort, le bistouri est devenu un instrument sauveur et sans danger jusque dans ses audaces les plus étonnantes, c'est à Pasteur qu'on le doit.

La thérapeutique médicale, à son tour, devenait tributaire de son puissant génie le jour où, par les *vaccins*, il introduisit dans cette, vieille science routinière, des médicamens nouveaux *empruntés aux êtres vivans eux-mêmes*, et, qui mieux est, aux êtres malades. La vaccination considérée en général (et qu'il s'agisse de la variole, du choléra des poules, du rouget des porcs, du charbon ou de la rage) a pour but de conférer une *immunité* en déterminant une maladie bénigne par l'inoculation d'un virus atténué. Dans le cas de la rage par exemple, le virus est obtenu en prélevant des fragmens de la moelle de lapins enragés ; on laisse dessécher plus ou moins longtemps ces fragmens, ce qui leur donne toute une gamme de virulence atténuée. L'immunité conférée par la vaccination exige pour se constituer un certain temps ; de là vient qu'elle est seulement préventive dans les maladies à incubation rapide (variole, peste, etc.) et curative uniquement dans les maladies à très lente incubation (comme la rage qui ne se déclare, comme on sait, qu'au bout de quinze jours au moins, et en général de plus d'un mois après la morsure).

La *vaccination* est donc, si j'ose dire, une sorte de traitement homéopathique. Elle est assimilable aussi au mithridatisme, dont le nom provient, comme on sait, du roi de Pont qui s'était habitué à ingérer des doses progressivement croissantes de poison pour se mettre à l'abri des entreprises toxiques de ses fidèles courtisans.

Il semblerait *a priori* qu'il en est de même de la *sérothérapie ;* un examen rapide de cette admirable méthode va nous prouver qu'il n'en est rien. Elle est issue indirectement des travaux de Pasteur et de l'idée pastorienne de traiter les maladies par des médicamens extraits des animaux eux-mêmes, et directement d'une expérience de

MM. Charles Richet et Héricourt, qui, en 1888, montrèrent que le sang d'un animal infecté par un microbe rend les autres animaux réfractaires à ce microbe. Mais elle n'est entrée dans la voie triomphale des applications thérapeutiques que par les travaux mémorables du docteur Roux et sa découverte de la toxine diphtérique. Elle consiste à injecter à l'homme le sang ou plus généralement les humeurs d'un animal auquel on a inoculé progressivement la maladie que l'on veut combattre. Cette inoculation provoque chez l'animal des réactions défensives caractérisées par la présence dans ses humeurs de corps nouveaux, appelés *anticorps*, qui combattent et détruisent les toxines de la maladie elle-même. Tandis donc que la *vaccination* consiste à inoculer la maladie, la sérothérapie fournit au contraire directement à l'organisme malade les antidotes de cette maladie. Il n'est guère douteux d'ailleurs que la vaccination produit également des *anticorps*, mais dans le corps même du malade à soigner, tandis que la sérothérapie les produit dans le corps de l'animal qui fournit le sérum. Et c'est par là que la *vaccination* est, si j'ose dire, homéopatique, tandis que la sérothérapie est allopathique.

Quel est exactement le mécanisme de l'immunité conférée par ces méthodes ? Voilà une question qui domine toute cette médecine nouvelle et à laquelle le savant sous-directeur de l'Institut Pasteur, M. Metchnikoff, a apporté des réponses singulièrement lumineuses et suggestives.

M. Metchnikoff a examiné d'abord au microscope ce qui se passe dans l'intimité des tissus de certains animaux inférieurs et transparens à la lumière, lorsqu'on les blesse ou leur incorpore des microbes. Puis il a pu étendre ses recherches aux animaux supérieurs et démontrer que le mécanisme de la résistance était le même chez eux : elle se fait grâce à des cellules mobiles qui se précipitent en troupe à l'endroit lésé ou menacé, englobent les microbes. puis les digèrent, comme font les fourmis lorsqu'un petit animal vient malencontreusement tomber dans leur fourmilière. D'où le nom de *phagocytes* donné à ces cellules qui sont les gardiennes vigilantes de la cité que chaque homme porte en soi. Si l'immunité est naturelle (comme pour les maladies non transmissibles à l'homme), les phagocytes possèdent, dès la naissance, la propriété de détruire les microbes. Si elle est acquise, cette propriété leur est conférée par la vaccination ou la sérothérapie.

Cette simple et belle doctrine de la phagocytose, si ingénieuse et si philosophique et qui nous montre dans notre corps, comme en un

microcosme, mille êtres qui semblent presque conscients et qui s'appliquent comme de bons serviteurs à leur rôle bienfaisant, a soulevé des discussions et des tumultes qui ne sont pas encore apaisés tout à fait.

Pourquoi les phagocytes sont-ils attirés par des microbes peu virulens, repoussés au contraire par les microbes virulens, ce qui est en somme tout le problème de la vaccination? Cette question, M. le docteur Roux le rappelait l'autre jour, a été résolue par un élève de M. Metchnikoff, M. Massard. Les phagocytes sont influencés par les substances toxiques sécrétées par les microbes et qui diffusent autour d'eux dans les liquides organiques; ainsi sont-ils prévenus de l'arrivée de l'ennemi. Mais les microbes les plus énergiques sécrètent des poisons violens qui les stupéfient et les paralysent. Le poison émis par les mêmes microbes atténués est moins énergique, les phagocytes s'y accoutument peu à peu au cours des vaccinations progressives, de sorte qu'ils sont en état, après celles-ci, de résister victorieusement aux microbes doués de toute leur virulence.

Mais que devient la théorie phagocytaire de l'immunité en présence, non plus de la vaccination, mais de la sérothérapie? Dans celle-ci, ce ne sont plus les microbes qui confèrent l'immunité, mais les humeurs, filtrées de leurs microbes, des animaux rendus réfractaires. Et alors on peut se demander si la théorie cellulaire de l'immunité n'est pas en défaut, et si par là même ne triomphe pas la doctrine humorale des immunités dont Ehrlich a été l'illustre tenant. En réalité, il n'en est rien, car il est prouvé que les anticorps qui confèrent à ces humeurs leur action proviennent des phagocytes eux-mêmes; ce sont donc toujours ceux-ci qui, dans la sérothérapie, agissent comme agens de défense; ils sont absens, mais leurs produits sont là, et on ne peut pas plus leur dénier ici le rôle essentiel qu'on ne pourrait le dénier à l'artilleur dont le boulet frappe l'ennemi bien loin de l'endroit où il a pointé sa pièce. Les deux doctrines de l'immunité s'accordent donc sur ce terrain, et c'est pourquoi sans doute, suivant la remarque du docteur Roux, l'Académie de Stockholm a tenu à décerner le même prix Nobel à MM. Metchnikoff et Ehrlich.

La doctrine de la phagocytose, qui montre que notre corps est, comme notre âme elle-même, un champ de bataille perpétuelle, a eu bien d'autres prolongemens. Elle permet d'interpréter tous les phénomènes d'inflammation et de dégénérescence. Les naturalistes peuvent aujourd'hui grâce à elle expliquer le mécanisme étrange des métamorphoses des insectes. La célèbre réaction de Wassermann, dont

nous reparlerons à propos d'un mal que l'on n'osait pas nommer avant M. Brieux, est une application des recherches qu'a suscitées Metchnikoff sur ce sujet. En outre, MM. Vaillard et Vincent ont découvert un fait bien curieux et où les phagocytes entrent encore en jeu, et qui se rapporte au tétanos : ils ont montré que la spore tétanique est à elle seule incapable de donner la maladie. Aussitôt qu'elle est introduite dans l'organisme, elle est englobée par les phagocytes et ne peut germer que si elle a le concours d'autres bactéries qui vivent près d'elle dans le sol. Celles-ci, en éloignant les phagocytes par leurs sécrétions toxiques, laissent le champ net à la spore qui, devenue bacille, élabore la toxine qui produit les contractures du tétanos. On voit par cette curieuse association microbienne que, même dans le monde infime des microbes malfaisans, l'union fait la force.

*
* *

Par un détour imprévu et assez fréquent, dans la science, M. Metchnikoff est passé de l'étude de la phagocytose à celle de la dégénérescence de nos tissus et de notre organisme qui se produit sûrement avec l'âge chez tous les hommes. Les hommes meurent de maladie, d'accident ou de vieillesse. Et comme, suivant l'expression de M. Dastre, la maladie est un accident, la question se pose de savoir si ce que nous appelons la vieillesse n'en est pas un.

M. Metchnikoff le croit, et, pour lui, ce sont les élémens du tissu conjonctif, phagocytes, macrophages qui, se trouvant partout autour des élémens anatomiques spécialisés et plus nobles, dévoreraient ceux-ci dès que leur vitalité fléchit et prendraient leur place. Ainsi dans le cerveau, les phagocytes, se substitueraient peu à peu aux cellules nerveuses. Cette substitution est un fait certain, c'est la sclérose sénile. Ainsi les phagocytes, qui sont les artisans essentiels de notre bonne santé, deviendraient, lorsque leur rôle s'exagère, la cause de sa déchéance. Il y a là un parallélisme bien suggestif avec ce qui se passe dans les nations : chez celles-ci, comme dans notre corps, les élémens combattans ont un rôle essentiel et nécessaire ; mais, dès que ces élémens deviennent prépondérans et se substituent à ceux qui assurent les fonctions les plus nobles de la cité (comme dans les républiques à pronunciamientos par exemple), celle-ci décline. Étrange affinité qui règle pareillement les collectivités humaines et les collectivités d'infiniment petits ! Les phagocytes donc, si j'ose dire, comme le sabre de M. Prudhomme, serviraient à défendre notre constitution et au besoin à la combattre.

Qu'est-ce qui caractérise en définitive la vieillesse? C'est que, comme nous l'avons déjà dit, les élémens anatomiques spéciaux des principaux organes (foie, rein, cerveau, etc.) s'atrophient aux dépens de la trame du tissu conjonctif qui leur servait de support et qui peu à peu se substitue à eux. Les tissus durcissent par cela même : la chair des vieux animaux n'est plus tendre. Nos corps sont comme des maisons où palpite la vie, que pénètre la lumière, et dont les murs peu à peu s'épaissiraient et se rejoindraient de toutes parts, fermant lentement l'ouverture radieuse des fenêtres, étouffant, dans les chambres diminuées, puis réduites à rien, tout ce qui y vivait. Cette dégénérescence des organes, qu'on appelle la *sclérose*, afflige aussi les vaisseaux sanguins et l'artério-sclérose en durcifiant les artères les rend moins aptes à leur souple fonction, plus fragiles, et elle cause chez les vieillards plus d'une hémorragie mortelle. — Mais un grand nombre de maladies chroniques ont à ce point de vue les mêmes caractères que la sénescence et se caractérisent aussi par une sclérose des tissus, et c'est ainsi que la vieillesse n'est peut-être qu'une maladie chronique. Or les scléroses des maladies chroniques sont généralement produites par des virus et des toxiques (au premier rang desquels il faut ranger la syphilis et l'alcool).

M. Metchnikoff s'est demandé quelle pouvait être l'intoxication qui cause la sclérose sénile et il croit l'avoir trouvée dans les fermentations que produit la flore microbienne de l'intestin. La vieillesse ne serait pour lui qu'un empoisonnement chronique causé par les microbes du tube digestif. Ces microbes sont fort nombreux : on les compte par milliers de milliards dans le seul gros intestin. Sont-ils nécessaires ou seulement utiles à leur hôte? La question posée autrefois par Pasteur n'avait point reçu de solution nette et la plupart des bactériologistes regardaient la flore intestinale comme indispensable à la vie et à la digestion qui est sa fonction primordiale, sinon la plus noble. Les expériences, faites récemment au laboratoire de M. Metchnikoff par MM. Wolmann et Cohendy sur certains animaux, ont montré qu'il n'en est rien. On a pu élever et faire se développer depuis leur naissance, et dans des conditions de stérilisation absolue et contrôlée, de jeunes cobayes par exemple ou des poussins dont le tube digestif était parfaitement privé de tout microbe. Ainsi est démontrée la possibilité rigoureuse de la vie sans microbe.

Nous ne pouvons songer à maintenir notre intestin dans un pareil état d'asepsie complète, mais du moins devons-nous tâcher d'y diminuer les espèces qui élaborent les poisons capables, l'expérience l'a

montré, de favoriser la dégénérescence de nos organes nobles. M. Metchnikoff et ses élèves ont soigneusement dénombré et étudié ces poisons parmi lesquels il faut signaler le phénol et l'indol. Puis M. Metchnikoff eut l'idée de combattre l'influence des microbes pernicieux qui produisent ces poisons en introduisant dans le tube digestif d'autres microbes inoffensifs et domestiques dont le développement gêne celui des premiers. On avait remarqué que les fermentations nuisibles de l'intestin ne se produisent qu'en milieu alcalin; il fallait donc y réaliser un milieu acide; M. Metchnikoff y est parvenu en introduisant dans l'intestin sous des formes diverses (lait caillé, etc.) des microbes qui produisent la fermentation lactique, laquelle est acide. Un grand nombre d'états pathologiques et de troubles divers sont justiciables de cette méthode qui a déjà donné de beaux résultats.

Quant à la question de savoir si cette théorie profondément ingénieuse et originale de la sénescence prématurée pourra dans la pratique arriver à supprimer la vieillesse, elle n'est pas encore résolue, et il est permis d'être sceptique à son sujet. Mais qu'importe, si du moins M. Metchnikoff nous a donné le moyen de rendre plus supportable et même de retarder « des ans l'irréparable outrage? » et ceci n'est guère douteux. Il y a d'ailleurs une expérience sans doute non impossible à réaliser, que nous nous permettons de suggérer et qui fournirait un critérium décisif de cette théorie de la sénescence : elle consisterait à prolonger suffisamment longtemps l'élevage stérilisé des petits animaux, et à voir s'ils vieillissent moins vite, *toutes choses égales d'ailleurs*, que leurs congénères.

L'étude de la flore intestinale a aussi conduit M. Metchnikoff à y déceler une bactérie très répandue, le *B. proteus*, auquel il attribue une des affections les plus terribles de l'enfance, le choléra infantile qui, pendant les étés, enlève les nourrissons par milliers. On trouve beaucoup de ces bactéries dans l'intestin des petits malades et avec leur culture on a pu produire chez les animaux une affection semblable. Cela nous donne des indications précieuses sur les moyens à prendre contre la diarrhée des nourrissons.

***

A l'autre pôle de ces recherches qui ont toutes à l'origine les travaux de M. Metchnikoff sur l'*immunité*, il faut situer l'étude d'un phénomène presque antagoniste de celle-ci, et qu'on nomme l'*anaphylaxie*, étude à laquelle l'Institut Pasteur a apporté récemment des contributions importantes. On sait par le bel exposé que lui a consacré

ici même (1) le savant qui l'a découverte, M. Charles Richet, en quoi consiste ce phénomène : fréquemment une première injection d'un sérum quelconque sensibilise l'homme ou l'animal qui la reçoit au point qu'une seconde peut être suivie d'accidens graves et quelquefois mortels. C'est ce qu'on appelle la maladie des sérums. C'est là un phénomène exactement contraire du mithridatisme, dans lequel des injections toxiques produisent une accoutumance progressive qui rend supportables des doses de plus en plus massives. M. Richet a consacré à cette question des recherches pénétrantes, — qui lui ont valu, il y a quelques semaines, le prix Nobel, et n'ont pas peu contribué à son élection à l'Académie des Sciences, — et qui ouvrent sur la physiologie des aperçus nouveaux. Il a montré en particulier que les substances qui produisent l'*anaphylaxie* sont des *colloïdes*, tandis que le *mithridatisme* se produit avec les cristalloïdes (nous avons déjà expliqué ici ces termes) (1).

M. Beredska a fait à l'Institut Pasteur des recherches ingénieuses et patientes sur ce phénomène, à la suite desquelles il a obtenu le moyen de mettre les sujets à l'abri des accidens anaphylactiques qui suivaient naguère si souvent l'administration des sérums : ce moyen consiste à donner ceux-ci par la méthode des *injections subintrantes*, c'est-à-dire en plusieurs fois et à de courts intervalles. Ainsi s'est trouvée améliorée notablement, et pour le plus grand bien des malades, la technique de la sérothérapie générale

* * *

Telle est l'orientation des recherches qui, dans les services relevant de M. Metchnikoff, ont été menées à bien ces dernières années. Elles ne constituent qu'une partie de l'activité générale de l'Institut Pasteur. Il nous reste maintenant à passer en revue ce qu'on a fait dans ce temple de la pensée pastorienne pour l'atténuation des trois grands fléaux morbides qui étiolent l'humanité : la tuberculose, la syphilis et le cancer; et pour le soulagement des autres maladies microbiennes ou toxiques, au premier rang desquelles est la diphtérie tant détestée des mères. Et il apparaîtra sans doute que nulle part on ne forgea contre la douleur humaine des armes plus belles et plus intelligentes, que dans ce grand arsenal où la pensée se fait acte, où la charité coiffe son doux visage du casque de Minerve, où l'on ne veut rien combattre que l'injuste souffrance, et tuer que la Mort.

CHARLES NORDMANN.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1911.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Parsifal*, de Richard Wagner. — M. Ferruccio Busoni.

Nous avons eu de fameuses « étrennes d'art. » La Joconde est revenue et *Parsifal* est arrivé. Les deux joies, il est vrai, ne furent point égales, l'une ayant été plus que l'autre, infiniment plus, mêlée de labeur et de fatigue. L'assistance à l'une des premières représentations, dites « extraordinaires, » de *Parsifal*, ne fut point une entreprise médiocre. Aller, audition du premier acte, dîner, audition des actes suivans et retour, il fallut exactement sept heures, de cinq heures et demie du soir à minuit et demi, pour la célébration intégrale de cette fête complexe, où la musique et la cuisine, l'admiration et l'ennui, le mysticisme et la mangeaille eurent leur part. On n'oserait point affirmer qu'un exercice de cette importance et de cette durée puisse jamais entrer dans ce que M. Maurice Barrès appelait dernièrement « la courbe normale d'une vie française. »

Au temps héroïque du wagnérisme, — plus précisément au mois d'août 1887, — un des héros de ce temps-là, M. Édouard Dujardin, résumait ainsi, dans la *Revue Wagnérienne*, « le dessein de *Parsifal*. »

« Wagner entreprit, dans le *Parsifal*, la synthèse de la sensation humaine : j'entends, non plus l'évocation de quelques sensations, mais l'évocation de l'ensemble des sensations qui sont l'homme ; l'expression de l'homme, autrement dit.

« Et son œuvre antérieure était une tendance vers cet objet. Dans la Tétralogie, le symbolisme général de l'Or et de la Charité (*die Liebe*, et primitivement Freia) expliquait l'homme par deux contraires désirs, fin et cause de tous actes sensibles... Dans *Tristan*, le désir d'amour est le mobile de toutes sensations ; ce n'est plus l'essai d'une synthèse universelle... Dans le *Parsifal*, la synthèse sera totale...

« Quelle est la loi de la totalité sensationnelle qu'est la vie ? L'être tend à croître dans son être ; et cette tendance, tantôt elle se nomme tendance à la perfection, tantôt désir du salut, tantôt progrès ; c'est la montée vers l'idéal, la recherche de l'absolu, le besoin de l'assouvissement, la complétude (*sic*) des fonctions ; encore, l'entrée en Dieu, l'absorption en l'infini, l'effacement en le néant ; encore, la suprême sagesse, l'ataraxie ; et cet éternel formulement, l'aspiration à l'idéal ; la nommerons-nous encore le désir de l'accomplissement.

« Richard Wagner conçut que toutes sensations procédaient de cette loi, et qu'en elle se synthétisait la vie. Dans le *Parsifal* il expliquera le monde sensationnel selon sa loi...

« Sous la quelconque anecdote du sujet apparent du *Parsifal*, comprenons donc le véritable sujet et le dessein du *Parsifal :* cette évocation, par la musique, du désir d'accomplissement, essence de ce que nous sommes. »

A peu près vers la même époque, nous proposâmes une explication plus modeste, plus terre à terre, moins dédaigneuse aussi du « sujet apparent » et de la « quelconque anecdote. » On nous permettra peut-être de la rappeler aujourd'hui. Entre l'une et l'autre glose, auditeurs et spectateurs de *Parsifal* auront le droit de choisir.

Au cœur des Pyrénées espagnoles, dans un monastère inaccessible, le Montsalvat, existe un ordre de chevaliers chastes et religieux. Ils veillent sur une inestimable relique : quelques gouttes du sang du Christ, recueillies par Joseph d'Arimathie en un vase auguste et merveilleux, le Saint Graal. A des jours et selon des rites convenus, ils se réunissent pour célébrer la commémoration de la Cène. Leur chef, ou leur roi, se fait apporter le calice et le découvre. Alors le sang divin s'échauffe et s'illumine, une joie mystique, une véritable extase enivre les chevaliers. Ils prient, ils adorent ensemble, et, répétant les paroles mêmes du Sauveur : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; Prenez et buvez, ceci est mon sang,* » ils communient, en souvenir du banquet eucharistique.

Au surplus, tout cela nous fut conté naguère, à la fin de *Lohengrin*, par le héros lui-même, le propre fils de Parsifal, en l'admirable récit qui se termine sur ces paroles : « Je vous ai été envoyé par le Graal. Mon père, Parsifal, porte sa couronne ; moi, son chevalier, Lohengrin est mon nom. » Ainsi, dans l'ordre logique et dans l'ordre chronologique, *Parsifal* précède *Lohengrin ;* il en est au contraire, selon l'évolution de l'œuvre et du génie de Wagner, la suite et l'épanouissement.

Au début de *Parsifal*, nous apprenons que la colère de Dieu s'est appesantie sur le Montsalvat. Le roi du Graal, Amfortas, violant ses vœux, a cédé aux séductions d'une magicienne, Kundry. L'enchanteur Klingsor, le maître mystérieux et le complice de cette créature, a dérobé la lance qui jadis perça le flanc de Jésus et que l'on conservait auprès du Graal. Avec cette lance il a blessé le roi. Ni les herbes de la forêt voisine, ni l'eau pure de l'étang ne sauraient guérir la plaie d'Amfortas ou seulement rafraîchir sa fièvre. Et pour comble de misère, quand revient le moment des cérémonies saintes, le Roi n'y peut plus présider sans que redouble son martyre. La vue seule du sang divin exaspère le tourment de son corps et de son âme. Bienfaisant autrefois, aujourd'hui funeste, son ministère l'épouvante et le torture. Il voudrait abjurer le terrible sacerdoce, interrompre les rites sacrés et pour lui trop cruels, dussent tous ses compagnons, sans force et sans vertu désormais, sentir leur foi chanceler et s'épuiser leur amour.

Le salut d'Amfortas lui fut promis pourtant. Mais il ne lui viendra que d'un étrange sauveur, d'un homme ignorant et pur, instruit par la pitié : « *Durch Mitleid wissend, der reine Thor.* » Parsifal sera cet homme. Parsifal, un simple, un innocent, a pénétré dans les bois qui protègent et cachent le Montsalvat. Il a tué, chasseur ingénu, l'un des cygnes consacrés. On le saisit, on l'interroge, et son air interdit, son ignorance de toute chose et de lui-même, semble bien annoncer le rédempteur attendu. Le vieil écuyer Gurnemanz l'emmène au monastère et là, dissimulé dans l'ombre, il assiste à la célébration des saints et douloureux mystères qui peut-être illumineront son âme. Hélas ! devant le merveilleux spectacle il demeure si parfaitement stupide, que Gurnemanz furieux s'empresse de mettre à la porte l'inepte tueur de cygnes, en le traitant d'oison.

Acte deuxième : Klingsor, afin d'empêcher la guérison et le salut d'Amfortas, commande à Kundry de séduire l'innocent et de lui ravir la pureté qui fait sa force. Mais, cette fois, la femme est impuissante. Dans l'âme brusquement éclairée du jeune homme, son premier baiser n'éveille que l'image d'Amfortas, le souvenir de la souffrance méconnue autrefois et maintenant comprise, la seule compassion et non l'amour. En vain Klingsor accouru brandit contre le héros la sainte lance que profane sa main. Parsifal la saisit au vol et s'éloigne victorieux.

Troisième acte : errant dans la montagne, il a perdu le chemin du monastère. Un jour enfin, un matin d'avril, il retrouve Gurnemanz et

Kundry elle-même, à peine reconnaissable. C'est le cas de répéter le mot fameux de Bossuet : « Quel état, et quel état ! » Le personnage d'ailleurs est plutôt obscur. Une loi fatale contraint cette femme au péché jusqu'au jour où l'homme qu'elle n'aura pu réussir à perdre, la sauvera par le mérite de ses chastes refus. Belle tout à l'heure et parée comme une courtisane, la voici repentante, humiliée. Quand revient Parsifal, épuisé de fatigue, mais transfiguré, les yeux et l'âme ouverte à la lumière surnaturelle ; quand il s'assied pensif, au seuil de Gurnemanz, sous les arbres en fleurs, Kundry s'approche en silence. Elle détache l'armure et les sandales du héros vierge. Elle lave, parfume ses pieds meurtris, et les essuie avec la chevelure qu'elle dénoua jadis pour de moins pures caresses. Telle que Madeleine, elle sanctifie sa chair, tant de fois pécheresse, au contact à demi divin de celui qui jamais ne pécha.

Alors, de Kundry comme d'Amfortas, Parsifal a pitié. Il verse l'eau baptismale sur le front de la pénitente, et, suivi par elle et par Gurnemanz, il reprend le chemin du Montsalvat. C'est le vendredi-saint. Les chevaliers en prière adjurent encore une fois le misérable Amfortas de découvrir le Graal. Il s'y refuse, et déjà ses compagnons menacent de lui faire violence. Mais Parsifal apparaît. De la lance reconquise il touche la blessure mystérieuse et la guérit. Proclamé roi du Graal à la place d'Amfortas, il monte les degrés de l'autel et ses mains pures élèvent le cristal sanglant. L'œuvre de miséricorde est accomplie, et sur Kundry mourante, sur Amfortas pardonné, sur les chevaliers à genoux, descend la colombe mystique, messagère de grâce, de paix et de salut.

Au fond, et très simplement, en deux mots, dont l'allitération même n'eût pas déplu à Richard Wagner, *Parsifal* a pour thème psychologique ou moral deux sentimens, la pitié et la piété. Étroitement unis, inséparables même, l'un et l'autre opèrent ici pour ainsi dire en fonction l'un de l'autre. *Parsifal* ne saurait passer pour un produit ni pour un exemple de la philanthropie ou de la solidarité laïque. *Parsifal* n'est pas « neutre. » L'idée mère et maîtresse de l'œuvre, idée essentiellement chrétienne, est l'idée de la rédemption. A propos de cette idée, ou de ce problème, Nietzsche écrivait un jour (le Nietzsche de la seconde manière, laquelle fut, on le sait, terriblement anti-wagnérienne) : « Je ne l'estime pas (ce problème) au-dessous de sa valeur. Il a bien son charme. Le problème de la rédemption est même un problème très vénérable. Rien n'a fait faire à Wagner de réflexions plus profondes que la rédemption. L'opéra de

Wagner, c'est l'opéra de la rédemption. Il y a toujours chez lui quelqu'un qui veut être sauvé : tantôt un homme, tantôt une femme. C'est là son problème. » Nietzsche en riait alors, mais il en avait autrefois pleuré, pleuré d'admiration et de tendresse. Ses larmes, et non pas son rire, avaient raison.

La pitié, cet aboutissement et cette conclusion de la pensée wagnérienne dans *Parsifal*, il est facile, dans la plupart des œuvres antérieures, y compris les plus anciennes, d'en noter les prémisses, d'en suivre le progrès. Un jour, à l'Académie, Ferdinand Brunetière parlait de certaines créatures, pour lesquelles donner et se donner soi-même n'est pas une vertu, mais un besoin. Senta, la rédemptrice du « Hollandais volant, » est déjà de celles-là. Le grand élément et comme le ressort moral du personnage et du drame, c'est la compassion, et si large, que, dès le début, elle s'exerce pour ainsi dire au delà de la réalité dans l'ordre de l'imagination, au profit d'un personnage légendaire, mystérieux, « qui ne viendra sans doute jamais, qui, logiquement, naturellement, ne peut venir (1). »

Pitoyable et dévouée, comme Senta, jusqu'à la mort, Élisabeth, de *Tannhäuser*, est plus humaine et pour ainsi dire plus vraie, parce que rien de fabuleux ou de fantastique ne se mêle à son amour. Sa destinée, ou plutôt sa vocation, peut se résumer en quelques mots : celui qu'elle aimait a péché contre le ciel et contre elle-même ; elle s'offre elle-même en sacrifice pour lui rouvrir le ciel.

Qu'est-ce que *Lohengrin* encore, sinon le poème de la pitié ? Pitié du héros pour Elsa ; pitié d'Elsa pour Ortrude elle-même, à chaque page, à chaque mesure et surtout à la fin de leur dialogue du second acte, alors que la plus tendre cantilène tombe et retombe, — en vain, — des lèvres de la consolatrice sur l'âme ennemie et farouche, qui ne veut point être consolée.

Les plus beaux mouvemens peut-être de la *Walkyrie* sont des mouvemens de compassion. Revoyez, réentendez par le souvenir Sieglinde apportant à boire à Siegmund tombé de fatigue devant son foyer près de s'éteindre. Rappelez-vous son émoi, son empressement, ses charitables soins, et l'adorable effusion de la mélodie, aussi fraîche, aussi bienfaisante que celle de l'eau même. Et Brünnhilde ? Son héroïsme est-il fait d'autre chose que de pitié, avant de l'être d'amour ! Quelle miséricorde, quelle surhumaine et vraiment immortelle « sympathie, » au sens profond du mot, attendrit le dialogue du second acte avec

(1) Alfred Ernst, *L'Art de Richard Wagner*.

Siegmund, annonciation de mort, et d'une mort prochaine ! La pitié encore, toujours, et plus que jamais divine, inspire les sublimes adieux de Wotan. Plus exaltée ou plus retenue, c'est elle qui tantôt en précipite et tantôt en ralentit le cours.

Le même sentiment, on peut dire la même passion charitable, à tous les degrés, anime d'un bout à l'autre l'œuvre suprême de Wagner. « Mortellement atteint d'une flèche empennée, » un cygne en est le premier objet. L'épisode nous paraît être de ceux, qui ne manquent pas chez Wagner, où se mêle à beaucoup de poésie quelque puérilité. On ne peut s'empêcher de trouver que, pour la mort d'un oiseau, fût-il sacré, voilà bien des embarras et de la sensiblerie. Musicalement, l'oraison et la marche funèbre du volatile défunt sont de charmantes choses. De plus, on ne manque jamais, à cet endroit, d'évoquer et d'invoquer saint François d'Assise. Mais il nous souvient aussi, malgré nous, de notre La Fontaine, que nous citions à l'instant, et qui, dans une autre fable, à propos d'un pigeon, sinon d'un cygne, et d'un « fripon d'enfant » comme Parsifal, se contente de soupirer : « Cet âge est sans pitié. »

La pitié, nous l'avons dit, ne s'éveille dans le cœur du Pur-Simple que sous l'impur baiser de Kundry. Et cet éveil, ou plutôt cette explosion ; cet effet, non seulement imprévu, mais en quelque sorte contraire, et foudroyant, de cette cause, voilà qui peut compter parmi les coups les plus étonnans que frappa jamais le génie dramatique et musical de Richard Wagner. Le choc en retour est prodigieux. Là où nous attendions l'éclat de la sensualité, le déchaînement de toutes les puissances de la chair, l'âme seule éclate et triomphe. Dans l'interminable, l'accablant dialogue entre Parsifal et Kundry, qui remplit à peu près tout le second acte, c'est peut-être l'unique moment de beauté, mais de beauté sublime. Heureusement, il dure. Sous les paroles, ou plutôt sous les plaintes et presque les cris de Parsifal, un des grands thèmes religieux du premier acte, le plus grand même, se développe, mais se développe en se déchirant. De rudes modulations l'altèrent, le tourmentent. En des tonalités, à des hauteurs diverses, toujours plus gémissant et plus âpre, il va et vient, se détourne, s'enroule et, par momens, se tord. La douleur enfin, la douleur du roi, contemplée hier vainement, s'est faite sensible, bien plus, cruelle, atroce à l'âme de l'enfant. Elle est devenue sa propre douleur. Moralement, encore une fois, cela est admirable, et musicalement ce n'est pas moins beau. C'est beau comme du Beethoven à la dernière puissance et, si l'on veut, exaspéré; c'est beau suivant le mode ou l'un des modes favoris du

génie beethovenien, par l'accroissement ou le renforcement de l'idée sonore dans le sens dramatique et dans l'ordre de la passion.

Oui, la pitié prend ici l'ardeur, la violence d'une passion véritable. Moins pathétique ailleurs, elle s'épanche avec tendresse et suit un paisible cours, dans la scène connue sous le nom d' « Enchantement du Vendredi-Saint. » Wagner doit avoir conçu la première pensée de cette scène au mois d'avril 1857, alors qu'il venait à peine de s'installer, grâce à ses amis Wesendonck, dans la petite maison voisine de Zurich, « l'Asile, » par lui si longtemps souhaité :

« Le vendredi-saint, je me réveillai par un brillant soleil qui se montrait pour la première fois depuis que nous habitions cette maison ; notre jardinet verdissait, les oiseaux chantaient; enfin, je pouvais m'asseoir sur notre balcon et jouir du calme tant désiré. Pénétré de joie, je me souvins tout à coup que c'était le vendredi-saint et me rappelai qu'une fois déjà j'avais été frappé d'un avertissement solennel semblable dans le *Parsifal* de Wolfram. Depuis mon séjour à Marienbad, où j'avais conçu les *Maîtres Chanteurs* et *Lohengrin*, je ne m'étais plus occupé de ce poème, mais aujourd'hui l'idéalisme de son sujet me dominait. Partant de l'idée du vendredi-saint, je construisis rapidement tout un drame en trois actes et l'esquissai sur-le-champ en quelques traits (1). »

« Pénétré de joie, » nous dit Wagner. Ici, en effet, la joie circule à travers la musique, et la fait en quelque sorte s'écouler doucement. Mais c'est une joie sérieuse, pensive, une joie à base de mélancolie, de tristesse même, et de délicate pitié. Elle s'éveille, cette joie, un jour de printemps, un jour de salut, mais un jour aussi de souffrance, et de souffrance divine. Le charme de la mélodie et de la symphonie wagnérienne est composé de ces deux élémens. Le second peut-être l'emporte. Sans doute il y a plus de grandeur, avec plus de précision, en d'autres paysages, plus fortement construits, de la musique : par exemple, dans la « *Scène au bord du ruisseau*, » de la *Symphonie Pastorale*. D'aucuns trouveront même « l'Enchantement du Vendredi-Saint » un peu mince, en tant que musique pure, auprès des « Murmures de la Forêt » de *Siegfried*. La scène de *Parsifal* est du moins unique en ceci, que, sur la nature entière, rajeunie et rachetée, on y sent passer un souffle et presque une caresse de bonté, de miséricorde et d'amour.

Il n'est pas jusqu'aux lointaines résonances, jusqu'aux échos mou-

(1) Richard Wagner : *Ma Vie*, traduction française de MM. Valentin et Schenck. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1913, t. III, p. 163.

rans de cette musique, où parfois ne se glisse une secrète, une furtive pitié. Le premier acte s'achève. Les saintes liturgies ont cessé. L'impatient Gurnemanz a banni leur insensible témoin du sanctuaire, qui reste silencieux et vide. Alors tout semble perdu. Mais non : du haut des voûtes, un chant suprême descend, moins qu'un chant, un murmure, un soupir. Les hommes se sont tus, mais, tout bas, les pierres parlent encore. Plus fidèlement compatissantes et consolatrices, elles renouvellent, confirment la promesse mystérieuse, et ne désespèrent pas du salut.

Pitié, piété, ne serait-ce pas en vain que nous nous flattions tout à l'heure de les distinguer l'une de l'autre ? Les deux ordres de sentimens partout se mêlent ou plutôt s'amalgament ici. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, et ton prochain pour l'amour de Dieu. » De même que les deux préceptes n'en font qu'un seul, ainsi, dans les scènes religieuses de *Parsifal* se fondent ensemble la divine et l'humaine charité. L'histoire de la musique dramatique n'offre rien de pareil à ces deux tableaux sacrés. Le premier peut-être l'emporte par la nouveauté, par l'abondance et la richesse, par la composition et l'architecture. A la valeur individuelle des thèmes s'ajoute leur beauté réciproque, je veux dire celle qui résulte de leurs rapports divers : soit qu'ils se suivent, soit qu'ils se combinent, soit que par degrés ou par étages ils se superposent. Les uns forment de vastes périodes. Il en est d'autres plus brefs, et plus vagues aussi. La musique tantôt se développe et se donne carrière ; tantôt au contraire elle se réserve, et, pour que nous la comprenions alors, pour qu'elle nous émeuve, il lui suffit d'une insinuation, d'une réticence. Au lieu du parti pris et de la rigueur, c'est l'éclectisme qui règne en cette scène. On respire sous ces voûtes un air libre. Elles sont même témoins d'étranges rencontres. Un maître de l'opéra français, du « grand opéra, » du « genre » que Wagner haïssait entre tous, un Meyerbeer peut-être aurait trouvé le thème de la marche des Chevaliers, avec sa carrure et son rythme pointé. L'accompagnement en triolets, — oh ! rien que l'accompagnement, — de certain chœur d'enfans, n'est pas très éloigné du style, voire de la formule de Gounod. Mais Wagner seul pouvait disposer ainsi les notes, ce peu de notes, étranges et suaves, qui forment la mystique promesse : « *Durch Mitleid wissend, der reine Thor.* » Nul autre que lui n'eût dégagé de certain *Amen* liturgique, en usage dans les églises de Dresde, assez de mystère et de poésie pour en imprégner, en embaumer de la base au faîte, comme d'une vapeur d'encens, le sanctuaire du Montsalvat. Qu'elle est simple, mais belle, cette pro-

gression ascendante d'accords! — de sixtes, s'il faut les appeler par leur nom; — belle quand elle se développe, et non moins belle quand elle conclut. C'est d'abord un mouvement, une élévation, comme la prière; à la fin, c'est une assurance, un repos comme la foi. Tel autre thème, solennel, exposé dès le prélude par les instrumens de cuivre, se divise maintenant entre les voix, et celles-ci, croisant, entre-croisant les fils de la souple mélodie, en tissent la trame légère d'un contre-point *alla Palestrina*. Du sein même de la polyphonie, et pour y faire équilibre, l'unisson jaillit par momens, tour à tour énergique et tendre : c'est l'hymne des chevaliers en marche; surtout c'est l'oraison, qui n'est qu'un murmure, un soupir d'adoration et d'extase, des chevaliers communiant à genoux. Voilà ce qu'on peut appeler une mélodie, une mélodie pure, à peine accompagnée, « à découvert, » diraient les pédans. Je ne sais trop s'il en existe, ailleurs, une plus longue, plus lente également et dont la courbe enveloppe un plus vaste espace sonore. Mais aussi quelle ampleur a l'idée, le sentiment qu'il faut ici qu'elle embrasse! « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ainsi en mémoire de moi. » Fut-il jamais, pour un musicien, pour la musique même, paroles aussi redoutables! On sait à quelle hauteur elles ont porté, bien loin de l'écraser, la musique de Wagner. Cette mélodie, encore une fois, est d'une extraordinaire envergure; elle déploie des ailes immenses. Après chacun des deux versets, les voix se taisent, et, sous des accords flottans, la symphonie répond, un peu assourdie et comme voilée par les demi-ténèbres qui l'environnent. La musique religieuse n'avait pas encore connu d'aussi longues extases. Le calice lumineux seul éclaire le théâtre et, du haut de la coupole, tout entière harmonieuse, sur ces hommes qui prient, sur cet homme qui souffre, descendent sans trêve de ravissans concerts. Le voilà, le sang de la nouvelle alliance, le mystérieux ferment d'une foi plus vive et d'un plus ardent amour. Les maîtres anciens, y compris les plus grands, en ont ressenti moins vivement l'ivresse. Et c'est pourquoi désormais, quand notre mémoire, et notre piété même, veut associer des chants au mystère et aux paroles encharistiques, elle ne les cherche plus dans la *Passion selon saint Mathieu* de Jean-Sébastien Bach, mais dans le *Parsifal* de Richard Wagner.

Le tableau final a le tort de reproduire, à peu de chose près, celui-là. Il en constitue ainsi comme une réplique atténuée. « A peu de chose près, » mais à quelque chose tout de même, et ce quelque chose n'est rien moins que l'accomplissement de la promesse et la consom-

mation du salut. « *Den heiligen Speer, ich bringe ihn euch zurück.* La sainte lance, je vous la rapporte. » Les paroles françaises ne rendent ni l'énergie, ni l'élan des paroles allemandes. Surtout, en aucune langue, il n'est de paroles qui puissent égaler ces quelques notes, ou seulement en approcher. L'éclat, le rayonnement d'une telle entrée est indescriptible. Parsifal a guéri le roi. A son tour il balance au-dessus des chevaliers à genoux le calice resplendissant. Les divines mélodies flottent de nouveau dans l'air, tous les thèmes sacrés reparaissent. L'orchestre, — et quel orchestre! — semble s'épancher en torrens de miséricorde et d'amour. Les harpes littéralement ruissellent. Tout prie, tout adore et rend grâces : « Une immense bonté tombe du firmament. » D'un suprême coup d'aile, les grandes cantilènes mystiques s'enlèvent jusqu'au ciel. Pour définir la nature et le sentiment de cette musique, il ne faudrait que des mots comme « enthousiasme, » « apothéose, » tous ceux enfin dont l'origine ou l'étymologie implique l'idée et le nom même de Dieu. On a raconté que Wagner, adressant à Nietzsche un exemplaire de son poème de *Parsifal*, avait écrit au-dessous de son nom : « Membre du Conseil supérieur de l'Église. » De l'Église, de notre Église catholique, le musicien de *Parsifal*, comme, trente années auparavant, celui de *Tannhäuser*, ne fut pas et ne pouvait pas être un « conseiller. » Mais il en fut du moins, à sa manière, un apôtre. Il le fut par le génie, sinon par la croyance et, de même que *Tannhäuser*, *Parsifal* restera l'un des plus magnifiques hommages que la musique de théâtre ait jamais rendus à notre foi.

. . . . . .

Oui certes, *Parsifal*, mais non pas tout entier. La durée intégrale de l'œuvre se compose de beaux momens, de momens sublimes, et de rudes quarts d'heure. S'il fallait, après les uns, dénombrer les autres, l'espace ici nous manquerait. Hormis l'incident admirable du baiser de Kundry, avec les suites, — inaccoutumées, — qu'il comporte, le second acte nous parut toujours, et cette fois encore, un abîme, à moins qu'il n'en soit une montagne, d'ennui. Ici le vide est plus sensible, et là c'est le poids. On vante trop le chœur des Filles-Fleurs. Le chromatisme à la longue en est agaçant, acide même; l'intonation générale aiguë et tant soit peu criarde. En outre pour qualifier leurs façons, — ne fût-ce que leurs façons musicales, — on dirait volontiers, en allemand, de ces aimables jouvencelles : « *Sie kokettieren*, » et le mot exprimerait bien ce que, dans leurs gentillesses germaniques, il y a de minauderie et d'apprêt. Fastidieuse, au début du second acte, est

l'évocation de Kundry par Klingsor et leur obscure conversation. Plus accablante encore, parce que plus longue, la scène de la séduction inutile. Il y a décidément, dans le théâtre de Wagner, un élément, ou plutôt un genre fatigant entre tous, et c'est le genre narratif. Défiez-vous, dès qu'un personnage wagnérien se met à raconter une histoire. Au second acte, c'est le cas de Kundry; dès le premier tableau, c'est le cas de Gurnemanz, le vieil et bavard écuyer. Que dis-je! ils font plus que s'y mettre l'un et l'autre, ils s'y complaisent interminablement. Et puis, dans cette musique même, dans l'organisme ou le système de cette musique, voici que les abus, les excès, nous deviennent ou nous redeviennent sensibles, quand ce n'est pas odieux. Par exemple, il reste entendu, lui-même ayant pris soin de nous le dire, que Wagner a précipité le torrent de la symphonie dans le lit du drame lyrique. Mais d'aucuns se demandent aujourd'hui si le torrent n'aurait pas débordé les rives. Tout en croyant rétablir l'équilibre entre les forces diverses que le drame lyrique associe : musique et paroles, orchestre et chant, instrumens et voix, Wagner n'a peut-être fait que le rompre, à sa manière, ou du moins que l'ébranler. L'édifice ne penche plus du même côté que naguère, mais il penche, pour avoir été redressé trop rudement. Une forme enfin, ou plutôt une formule du génie wagnérien commence à nous peser lourdement. C'est le *leitmotif*. Autant qu'un élément d'expression et de psychologie, nous y croyons peu à peu découvrir un principe de contrainte et de monotonie, de convention et d'artifice à la fois. Nous rêvons d'une beauté plus simple et plus libre. Plus brève également, oh! surtout plus brève. Il ne faut pas quatre ou cinq heures pour entendre un *Orphée*, un *Don Juan*, un *Freischütz*, où cependant il y a des choses fort agréables. Je crains qu'un *Parsifal* ne soit au-dessus des forces humaines, ou tout au moins des forces françaises. « L'art n'a pas de patrie. » Et encore! Mais certaines œuvres d'art en ont une. La France ne sera jamais la patrie, même adoptive, de *Parsifal* tout entier.

Elle a fait de son mieux pour le recevoir et le traiter à l'Opéra. Ce n'est pas un hôte commode. L'interprétation, musicale et dramatique, plastique aussi, du principal rôle, est des plus malaisées. Le héros doit constamment se tenir entre l'innocence et la niaiserie, entre l'ange et la bête. La mesure est difficile à garder. M. Franz n'y a pas trop mal réussi. La voix de ce chanteur est, comme sa corpulence, extrêmement forte. La voix de Mlle Bréval (Kundry) est plus faible; mais le silence de l'artiste, ses attitudes, ses gestes, ne sont pas sans beauté. La diction de Parsifal, et surtout celle de Kundry, ne nous laissa pas

entendre un seul mot du texte. Nous ne le regrettâmes qu'à demi, ce texte n'ayant de rapport avec aucune langue connue. On s'en aperçoit en écoutant M. Delmas (Gurnemanz), qui, lui, chante et prononce également bien. L'orchestre de M. Messager a l'exactitude, la correction, en un mot l'intelligence, mais non pas l'âme et l'amour qu'il faut. Les chœurs n'ont pas très souvent détonné. Les décors sont plus que médiocres : celui du temple a trop d'élévation avec trop peu de largeur. La musique ne s'y étale pas. Le paysage témoin de l'Enchantement du Vendredi-Saint est dans la manière impressionniste, ou pointilliste, et durant la marche vers le Montsalvat, à l'aller comme au retour, une toile mouvante a déroulé par deux fois, en sens inverse, une série de tableaux incertains comme sujet et, comme couleur, affreux.

Nous arrivons trop tard, à la fin de cette chronique et de cette quinzaine, pour vous recommander utilement d'aller entendre un des rares, très rares pianistes, qui méritent le nom de « poètes du piano. » M. Ferruccio Busoni n'a fait que passer. Il a joué deux fois au Conservatoire — et merveilleusement — le cinquième concerto (l'exotique, ou l'égyptien), de M. Saint-Saëns. Dans les trois concerts qu'il a donnés à la salle Erard, c'est de Liszt surtout que M. Busoni parut un éblouissant interprète. Poète, et grand poète, M. Busoni l'est d'abord dans le sens, ou mieux selon le sentiment général de l'expression, avec tout ce qu'elle évoque de rêve, de fantaisie ailée, d'émotion et de mystère. Quant au virtuose, au pianiste, soit qu'il frappe les notes, soit qu'il les effleure, qu'il les soutienne ou qu'il les abandonne, et cependant les laisse vibrer, que ses doigts courent, volent sur le clavier, ou qu'ils s'y attachent et s'y enfoncent, il semble toujours que par ses mains l'ordre de la sonorité pure soit en quelque sorte renouvelé. Ainsi, dans cet ordre même, c'est un poète encore, autrement dit un créateur, que M. Ferruccio Busoni.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

On continue de se demander si le ministère que préside M. Doumergue et que dirige M. Caillaux ira jusqu'aux élections prochaines. La question reste en suspens. Que le ministère soit fragile, personne ne le conteste, mais il y a des choses fragiles qui durent à force de ménagemens, et le ministère se ménage lui-même plus que ne l'avait fait aucun de ses devanciers. On ne l'accusera pas de courir les aventures : il les fuit au contraire, et sa principale préoccupation est de ne rien faire, parce que c'est à ses yeux le meilleur moyen de ne donner prise d'aucun côté. Aussi est-il possible que le ministère aille jusqu'aux élections, et même, à parler franchement, cela devient chaque jour plus probable. Chaque jour, en effet, diminue le temps à parcourir. Si les élections ont lieu en mai, et si avril est consacré à la campagne électorale, il ne reste guère que deux mois de session. Avec quoi les remplira-t-on? Avec rien. On commencera la discussion du budget, on ne la terminera pas. M. Caillaux, à la vérité, « conjugue » l'impôt sur le capital et l'impôt sur le revenu dans des projets auxquels il attache sa gloire, mais il sait fort bien qu'aucun n'aboutira avant longtemps, si même il aboutit jamais : à cette époque incertaine et lointaine, les élections de 1914 seront déjà, dans le passé, une date à moitié oubliée. Temporiser, voilà toute la politique du gouvernement, et il faut bien reconnaître que c'est pour lui la bonne, puisque c'est la seule qui lui permette de vivre.

Cette politique, M. Barthou vient de l'exposer au Cercle Voltaire, à Bordeaux, dans un discours très éloquent, qui peut se diviser en deux parties : il a consacré la première à se défendre lui-même contre les accusations dont il a été l'objet, et la seconde à parler du ministère actuel et de ses procédés.

M. Barthou avait-il vraiment besoin de se défendre? Les attaques

dirigées contre lui sont tombées avec lui ; elles sont déjà de l'histoire ancienne ; on comprend toutefois qu'il ait tenu à les relever et à les repousser aujourd'hui, ses adversaires ayant évité avec le plus grand soin de lui en donner l'occasion pendant qu'il était encore au pouvoir. A maintes reprises, il les a invités à monter à la tribune et à ouvrir contre lui un débat qui aurait été contradictoire ; mais ils se sont tus jusqu'à la fin, imitant de Conrart le silence prudent. C'est ainsi qu'on pratique aujourd'hui le régime parlementaire. Le bon public croit que ce régime est celui de la publicité par excellence et que tout s'y passe au grand jour. Il en a été de la sorte autrefois, mais nous avons changé tout cela. A présent, on procède par des allusions détournées et perfides, ou encore on se livre dans la presse à des agressions furibondes ; mais, à la tribune, on parle de tout autre chose, comme si on craignait, par la lumière qui s'en dégage, de dissiper les obscurités indispensables au succès de certains desseins. En vain le gouvernement multiplie-t-il les appels du pied et de la voix, on ne lui répond pas, on continue contre lui le jeu combiné, — M. Caillaux dirait conjugué, — des propos de couloirs, des articles de journaux, et du silence de la tribune. Un ministre ne peut s'expliquer que lorsqu'il a cessé de l'être. M. Barthou n'est pas le premier qui a eu affaire à ces mœurs nouvelles. Pendant qu'il était président du Conseil, M. Clemenceau a sommé plusieurs fois et en même temps défié l'opposition d'énoncer ses griefs dans un débat public, et, ne l'obtenant pas, il appelait avec mépris ses adversaires radicaux qui étaient précisément hier ceux de M. Barthou, « les muets du sérail. » Mais, ayant reconnu la force et l'efficacité du procédé, il l'emploie à son tour et se contente de fulminer tous les matins dans le journal où il dépense la verve la plus débridée, au lieu d'en faire retentir la tribune du Sénat. M. Barthou le lui a reproché. Combien n'aurait-il pas préféré répondre à M. Clemenceau du tac au tac, dans une explication directe que le Sénat aurait entendue et que le pays aurait jugée ! Mais M. Clemenceau lui a refusé ce plaisir, et les « muets du sérail » de la Chambre l'en ont privé pareillement. On comprend donc que M. Barthou ait tenu à parler à Bordeaux de sa circulaire sur les manuels scolaires et de celle de M. Baudin sur la célébration du vendredi-saint. Avec quelle virulence ces deux circulaires n'avaient-elles pas été commentées, condamnées, flétries dans certains journaux ! Il semblait que M. Barthou avait compromis les intérêts et, ce qui est encore plus grave, sacrifié l'honneur de la République laïque ! Et on avait insinué par surcroît qu'il avait entamé ou qu'il s'était proposé

d'entamer des négociations louches avec le Vatican! Tout cela date à peine de quelques semaines et tout cela est déjà périmé. On est passé à d'autres exercices. Il a fallu quelque effort de mémoire pour se rappeler de quoi il s'agissait. Un seul passage de cette partie du discours de M. Barthou mérite d'être retenu : c'est celui qu'il a consacré à nos rapports avec le Vatican. Il a protesté une fois de plus, avec plus d'énergie que le fait n'en valait la peine, contre l'allégation qu'il aurait, « par des négociations occultes, renoué indirectement des relations avec le Saint-Siège, » mais il a ajouté : « Si je m'en défends d'ailleurs, ce n'est pas que le rétablissement des relations avec le Vatican soit incompatible avec le maintien, à mes yeux inaliénable, du régime de la Séparation : c'est simplement qu'un gouvernement, s'il en ressentait la nécessité, n'aurait pas le droit d'engager de semblables négociations en dehors de la volonté avertie du Parlement. » A la bonne heure! Aucun homme politique sérieux n'oserait soutenir que l'état de rupture qui existe actuellement entre la République et le Saint-Siège soit celui qui convient normalement et définitivement aux intérêts du pays. M. Barthou s'est bien gardé de conclure que la porte devait rester fermée à tout rapprochement ultérieur; il a dit seulement que, pour la rouvrir, le gouvernement devait demander la clé aux Chambres. M. Barthou limite peut-être un peu trop l'initiative qui appartient au gouvernement, et il y aurait à ce sujet des réserves à faire; mais ce n'est pas le moment. Qu'il nous suffise de retenir qu'à ses yeux, aucune incompatibilité n'existe entre le régime de la Séparation et la reprise de relations diplomatiques avec le Saint-Siège. C'est une vérité qui est en marche.

Dans la seconde partie de son discours, M. Barthou a cessé de se défendre, il a attaqué à son tour, mais il s'est appliqué à rester dans le domaine des faits et des idées, à oublier les personnes, à ne pas augmenter et aggraver les divisions entre républicains : la force de son argumentation n'y a d'ailleurs rien perdu. Il était assurément en droit de dire que, si on néglige ses projets de réforme qui appartiennent à l'avenir, M. Caillaux n'a rien trouvé de mieux à faire, dans le présent, que ce que faisait son prédécesseur. A peine même le fait-il autrement et personne ne soutiendra qu'il le fasse mieux. La Chambre en a eu l'impression très vive lorsque M. Caillaux lui a lu du haut de la tribune une longue lettre qu'il avait adressée à M. Cochery, président de la Commission du budget, lettre que tout le monde a qualifiée de Message. La solennité de la mise en scène, aussi bien que l'importance du sujet, comportait en effet cette désignation ; mais sous toute cette

pompe, il n'y avait que du vide. Ajourner des dépenses reconnues nécessaires, inévitables, n'est pas un moyen de les diminuer, encore moins de les supprimer. Rouvrir un compte spécial pour le Maroc est un procédé connu d'alléger le budget ordinaire, mais non pas nos charges, et nous dirions volontiers que, puisqu'il faut payer, il importe peu qu'on le fasse de la main droite ou de la main gauche, si les comptes spéciaux n'étaient pas un élément de confusion introduit dans le budget. La déconvenue de la Chambre a été grande lorsque la lecture de cette composition décevante a été terminée. Les radicaux-socialistes s'attendaient à mieux de leur grand homme. Quant au centre et à la droite, ils savaient d'avance que M. Caillaux n'avait pas trouvé la pierre philosophale et n'espéraient pas de sa part des miracles; cependant une pareille stérilité d'invention n'a pas été, pour eux aussi, sans quelque étonnement. M. Barthou s'en est fait l'interprète dans son discours de Bordeaux. — Que sont devenus, a-t-il demandé, tous les projets qu'on nous avait tant vantés et qui devaient pourvoir, comme par enchantement, au déficit? On avait critiqué comme excessif un emprunt de 1 300 millions : on lui en substitue un de 1 900 millions. Et cet emprunt, ou ces emprunts, car on les subdivisera en plusieurs séries, on les subordonne à l'établissement de certaines taxes dont la longue discussion rend le vote final à la fois lointain et problématique. Cette politique peut être celle d'un parti que dominent les intérêts électoraux; ce n'est pas celle d'un gouvernement qu'inspirent les intérêts supérieurs et permanens du pays. — L'état de nos finances est tel, en effet, que nous aurions besoin aujourd'hui d'un baron Louis, d'un Villèle, d'un Thiers. M. Caillaux est loin de pareils modèles et, quand bien même il serait de leur famille, la politique à laquelle il s'est condamné pervertirait en lui les plus heureux dons naturels. On a répété à satiété le vieux mot du baron Louis : « Faites-moi de la bonne politique, et je vous ferai de bonnes finances; » mais il reste toujours vrai. Malheureusement M. Caillaux fait à la fois de la politique et des finances et, si sa politique est mauvaise, comment ses finances pourraient-elles être bonnes? M. Ribot avait bien raison de lui dire au Sénat : — Oubliez que vous êtes un homme de parti, un chef de parti, et soyez seulement un ministre des Finances. — Mais c'était lui demander de n'être pas lui-même. M. Caillaux, par son alliance avec les partis révolutionnaires, ne peut faire que de la politique révolutionnaire; il ne peut pas faire une politique de bon sens, celle qui consisterait à sérier les réformes, et à les introduire l'une après l'autre sans « conjugaison » imprudente,

Il aime mieux tout promettre, tout engager à la fois, au risque de se faire obstruction à lui-même et de n'aboutir à rien. Mais tient-il à aboutir ? Alors, que n'engage-t-il toute la responsabilité ministérielle devant le Sénat? Que ne pose-t-il la question de confiance sur la question de l'impôt sur le revenu ? Le fera-t-il? M. Barthou ne le croit pas et nous ne le croyons pas davantage. Avant les élections, M. Caillaux ne posera la question de confiance sur rien, car sa seule politique se réduit à vivre.

Mais, dira-t-on, si le Ministère ne fait rien jusqu'aux élections prochaines, quel inconvénient y a-t-il à ce qu'il traîne une existence inerte jusqu'à cette date, qui est d'ailleurs très prochaine ? L'inconvénient n'est pas dans ce que le ministère fera avant les élections, mais dans ce qu'il prépare et qu'il rend inévitable après. On n'est pas impunément le chef, c'est-à-dire le prisonnier du parti de la démagogie. M. Caillaux est allé à Pau et il a été un des rédacteurs, probablement même le principal rédacteur du programme qu'a voté dans cette ville le Congrès radical-socialiste. Tous les projets financiers qu'il élabore en ce moment et dont il serait fort embarrassé de voir aboutir un quelconque d'entre eux avant les élections, s'imposeront à lui, tout le premier, le lendemain, si son parti a triomphé : il faudra alors qu'il les fasse triompher aussi et il s'y emploiera, on peut en être sûr, sinon sans appréhensions secrètes, au moins sans scrupules. Et ce n'est pas tout. Les deux principaux résultats d'une victoire électorale remportée par les partis socialiste et radical-socialiste seront une perturbation profonde dans notre système d'impôts et le retour au service militaire de deux ans. Voilà pourquoi les élections prochaines nous inquiètent si fort : à l'avenir qu'elles nous réservent est attachée la vie même du pays.

Laissons de côté pour le moment les réformes fiscales, nous aurons, et même souvent, l'occasion d'y revenir. Il n'est pas probable qu'elles se produisent d'une manière « catastrophique, » pour emprunter un mot au vocabulaire des socialistes unifiés : il y aura des reprises successives et des délais. Mais la loi de trois ans, cette loi qui a été discutée si laborieusement et qui, surtout depuis l'avènement du Cabinet actuel, est l'objet d'attaques si vives, cette loi courra un danger plus immédiat. Les socialistes unifiés d'une part, les radicaux-socialistes et les radicaux sans épithète de l'autre, lui ont voué une haine à mort soit que vraiment ils la détestent et qu'ils voient en elle, comme M. Jaurès en son langage apocalyptique, une sorte de monstre qui nous ramène aux plus sombres époques de barbarie, soit qu'ils

trouvent commode d'en jouer comme d'une amorce sur le terrain électoral et d'en promettre la suppression à leurs électeurs. Cette dernière considération est certainement celle qui agit sur l'esprit du plus grand nombre. Radicaux et socialistes ont vu là une machine électorale d'une puissance extrême, qui les dispense de tout travail d'esprit pour inventer un programme et leur donne des chances qu'ils jugent sérieuses d'élection ou de réélection. Certes, le pays a accepté avec une ferme et patriotique résolution la loi de trois ans; on lui a dit qu'elle était nécessaire, il l'a cru, il s'y est soumis; mais que se passera-t-il dans sa conscience si des voix dissidentes, hardies et péremptoires, viennent maintenant lui assurer qu'on s'est trompé, qu'on a exagéré, qu'on a exigé de lui un effort plus grand qu'il n'était indispensable, enfin qu'on peut sans inconvéniens, et sinon d'un seul coup, au moins par rapides étapes, revenir au service de deux ans? Il est difficile de prévoir quel sera en lui le résultat de cette épreuve, mais il est à craindre que ce ne soit un grand désarroi. Il y a quelques jours, M. le ministre de la Guerre, dans un discours qu'il a prononcé à Mirande, a très nettement affirmé que les nécessités qui avaient imposé la loi de trois ans n'avaient pas disparu et qu'elles étaient toujours impérieuses. La sincérité de M. Noulens n'est pas suspecte; tout le monde apprécie la loyauté de son caractère, et au surplus, il a voté la loi de trois ans; mais il n'en a pas été de même de tous ses collègues, et personne n'ignore, notamment, l'opinion de M. Caillaux. Le Cabinet Barthou était unanime sur la loi militaire, le Cabinet Doumergue ne l'est pas: comment aurait-il la même autorité pour faire accepter par le pays une loi qui lui pèse et qui assurément est très lourde? Le pays ne connaît pas l'opinion de chacun de nos ministres, mais leurs hésitations ne lui échappent pas et il sent bien que la loi de trois ans n'est plus défendue avec la même conviction et la même force. Alors, qu'arrive-t-il? Des hommes qui ne se risquaient pas à attaquer cette loi dans nos campagnes, parce qu'on leur opposait l'autorité du gouvernement tout entier, celle du Conseil supérieur de la Guerre, celle de la partie la plus éclairée des Chambres, des hommes qui hier se taisaient commencent maintenant à parler; ils contestent la nécessité, l'utilité même de la loi; ils entendent et ils reproduisent des voix sonores; ils réveillent dans les âmes des sentimens qui n'osaient pas se manifester jusqu'ici et qui ne sont pas ceux dont la nature humaine a le plus à s'honorer. On voit déjà se produire dans le pays comme un remous contre la loi militaire, et il faut s'attendre à ce que ces mouvemens encore un peu indécis prennent un caractère

beaucoup plus accentué sous le souffle violent des tempêtes électorales.

Un Congrès socialiste vient de se réunir à Amiens en vue de déterminer quelle sera l'attitude et la conduite du parti aux élections prochaines : on voit déjà, d'après ses débats, que la suppression de la loi de trois ans sera la plate-forme électorale des socialistes et on peut prévoir qu'elle sera aussi celle des radicaux. Cette question domine, supprime toutes les autres. Avant qu'elle fût posée, les socialistes unifiés et les radicaux étaient profondément divisés sur la loi électorale : les premiers étaient les partisans ardens de la représentation proportionnelle, les seconds en étaient les adversaires non moins résolus. Une coalition électorale était difficile, impossible même, entre deux partis qui, sur une question aussi importante, étaient aux antipodes l'un de l'autre. Mais aujourd'hui, plus de division : socialistes et radicaux fraternisent dans leur haine commune contre la loi de trois ans : la soudure s'est faite entre eux; au second tour de scrutin, ils marcheront la main dans la main. La situation actuelle se caractérise par les deux traits suivans : offensive électorale prise contre la loi militaire par deux partis puissans et, — à supposer que le gouvernement veuille vraiment défendre cette loi, — diminution pour le faire utilement de son autorité et de sa liberté : de son autorité, parce qu'il est divisé et que son opinion reste flottante et molle; de sa liberté, parce qu'il s'appuie sur un parti qui a juré de détruire la loi militaire et qu'il ne peut rien sans ce parti. Ce n'est pas sans douleur que nous faisons ces constatations. Il est pénible, il est cruel de penser qu'une loi à laquelle les destinées du pays sont attachées est sur le point de devenir l'enjeu des luttes électorales. Depuis quelque temps déjà, ce danger se dessinait avec une clarté inquiétante, mais sous le ministère Barthou nous pouvions compter et nous comptions que le gouvernement y ferait énergiquement contrepoids, et lui seul pouvait le faire : sous le ministère Doumergue cette espérance s'évanouit. Tel est le mal que fait ce ministère, en dépit de la bonne volonté de quelques-uns de ses membres, car nous ne les confondons pas tous dans le même jugement : mais la bonne volonté de quelques-uns s'annihile dans l'impuissance de tous.

Un pareil danger ne pouvait pas échapper à M. Barthou, l'initiateur de la loi de trois ans : aussi a-t-il adressé au gouvernement un appel pressant, qui sera peut-être entendu, mais qui, pour les motifs que nous venons d'indiquer, a beaucoup moins de chances d'être suivi. « Deux thèses, a-t-il dit, s'opposeront devant le suffrage uni-

versel : entre les deux le gouvernement ne peut pas garder une attitude équivoque. Il est impossible, et pour sa dignité et pour l'intérêt du pays, qu'on escompte son indécision ou sa neutralité. Il faut qu'il parle et il faut qu'il agisse... La gageure serait intolérable si le gouvernement, acquis à la loi de trois ans, favorisait de son concours ceux qui font de son abrogation la base de leur programme et l'article principal de leur profession de foi. Il ne serait pas seulement contradictoire, il serait criminel, — et je mesure avec sang-froid toute la gravité de cette parole, — de voir les chefs d'un parti affirmer au pouvoir la nécessité nationale d'une loi militaire et pousser, dans les élections, à l'assaut de cette même loi leurs troupes, leurs amis et leurs alliés. Ce spectacle, outre qu'il serait une honte, créerait un danger dont l'état de l'Europe, instable et menaçant, accentuerait gravement les menaces. » Certes, ces expressions sont énergiques, mais elles n'ont rien d'excessif. Elles apportent aujourd'hui un conseil au gouvernement, et nous craignons que demain elles ne soient pour lui une flétrissure. Le gouvernement restera à la remorque de son parti. *Le Radical*, journal officieux par excellence et organe spécial de M. Caillaux, ne nous laisse aucune illusion sur le compte qui sera tenu des avertissemens de M. Barthou. « Nous ne demanderons pas au gouvernement, écrit-il, de procéder à la nécessaire réorganisation militaire dans les quelques semaines qui nous séparent de la fin de la législature. Mais nous nous réservons de dire la vérité au pays et de l'appeler à se prononcer. Il serait scandaleux et criminel, dit M. Barthou, que M. Doumergue n'y mît pas son *veto*. Le scandale au contraire serait que le gouvernement, qui n'est pas responsable de cette loi néfaste, qui ne fait, en l'appliquant loyalement, qu'accomplir son devoir, en attendant que le pays se soit prononcé, prétendît empêcher les gauches d'éclairer ce pays, d'exiger d'elles la soumission aveugle au dogme promulgué par son prédécesseur. » *Le Radical* ne demande pas au ministère de procéder à ce qu'il appelle la nécessaire réorganisation militaire, c'est-à-dire à l'abrogation de la loi de trois ans, dans les quelques semaines qui nous séparent de la fin de la législature; non, assurément, il ne le lui demande pas; jusqu'à la fin de la législature, le gouvernement doit faire le mort, afin de ne pas s'exposer au péril de mourir en effet. Mais quand les Chambres seront parties, quand la période électorale sera ouverte, préfets, sous-préfets, fonctionnaires grands et petits, jusqu'aux instituteurs, hélas! entreront en campagne et soutiendront éperdument les adversaires de la loi de trois ans, pêle-mêle avec les partisans de l'impôt sur le revenu et de

l'impôt sur le capital. Ils les soutiendront parce que le gouvernement leur dira de le faire. Ils les soutiendraient d'ailleurs, même contre ses instructions, parce que préfets et sous-préfets, — nous aimons mieux ne pas parler des autres, — sont personnellement dévoués à la politique radicale-socialiste et attachent à son succès l'avenir de leur carrière. M. Barthou le sait aussi bien que nous ; il n'ignore pas qu'il n'a rien à attendre de bon de l'intervention du gouvernement dans les élections prochaines ; il a eu néanmoins raison de parler comme il l'a fait, parce qu'en le faisant il a préparé les griefs du parti républicain national contre le parti qui est aujourd'hui au pouvoir et que les mots qu'il a prononcés serviront à préparer aussi le jugement du pays.

Notre conclusion sera toujours la même : c'est que, dans l'état actuel des choses, le pays ne doit compter que sur lui-même; mais il a besoin d'être éclairé, encouragé, soutenu, et puisque le gouvernement ne remplit pas et ne peut pas remplir son devoir, que des hommes de volonté plus libre et de situation plus indépendante le suppléent. C'est à cela que sert le groupement qui s'est formé autour de M. Briand, de M. Barthou de M. Millerand, etc., sous la dénomination de *Fédération des gauches*. Il se compose d'hommes qui ont tous de l'expérience et dont la plupart ont du talent. Qu'ils parlent : le pays les entendra. C'est à lui qu'il faut s'adresser directement, car la législature est virtuellement close, et la tribune a provisoirement perdu de son importance. MM. Briand et Barthou, chacun à sa manière, ont donné l'exemple : que d'autres le suivent. La campagne s'ouvre et elle commence dans une grande confusion. L'opinion a besoin d'un guide. Les partis socialistes et radicaux s'apprêtent à jouer ce rôle : M. Barthou les y a devancés.

Il convient toutefois de prendre acte, vaille que vaille, de l'affirmation du gouvernement qu'il appliquera fidèlement la loi de trois ans, parce qu'elle est la loi. Elle est la loi, c'est en effet un motif de l'appliquer, mais il y en a d'autres et, si on y a fermé les yeux dans l'opposition, il est difficile de ne pas les y ouvrir au gouvernement. « Je sais trop, a dit M. Barthou, quelles sont les responsabilités du pouvoir pour m'en étonner. Quand on a sous les yeux les rapports des ambassadeurs, des attachés militaires, de l'état-major général, le devoir prend une évidence impérieuse à laquelle on ne peut se soustraire sans trahir les intérêts supérieurs du pays. » Il est donc naturel que des conversions se produisent, quand on passe de l'opposition au ministère. Mais il n'est même pas nécessaire d'être ministre pour se rendre compte de

la gravité des circonstances; il suffit de lire attentivement les journaux et leurs dépêches. Les renseignemens ne manquent pas, ils viennent même avec abondance de tous les côtés à la fois et les préoccupations qu'ils font naître vont plutôt en augmentant qu'en diminuant. Les Balkans n'ont pas encore retrouvé leur équilibre; ils ne le retrouveront pas de sitôt. Jusqu'à ce qu'ils l'aient fait pourtant, la situation de l'Europe demeurera incertaine et il faudra, suivant un vieux mot, continuer de s'attendre à l'imprévu. Depuis quelques jours, les nouvelles d'Orient sont à la vérité un peu meilleures, ou un peu moins mauvaises, mais combien fragile est l'espérance qu'il est permis d'en concevoir!

Ce sont toujours la question albanaise et la question des îles qui posent devant la diplomatie des problèmes dignes du sphinx. L'Albanie n'a pas cessé d'être en proie à l'anarchie la plus confuse et, par endroits, la plus violente : elle y est entretenue par les prétentions contraires de plusieurs chefs. Pendant ce temps l'Europe est lointaine et absente; elle n'est représentée que par une Commission dont les pouvoirs sont mal définis; elle ne le sera d'une manière plus effective que lorsque le prince de Wied aura pris possession de ses États. Nous avons déjà dit combien sa présence était urgente. Certes, sa situation sera difficile, probablement même dangereuse, mais enfin il représentera l'Europe et il faut espérer, quoique nous n'en soyons pas bien sûr, que l'Europe jouit encore, dans ce pays arriéré, d'un prestige assez grand pour faire tenir en bride les ambitions locales. Ces ambitions, si nous négligeons les moindres, étaient surtout celles d'Essad pacha et d'Ismaïl Kémal. Il semble, et c'est un fait heureux, que ce dernier ait quitté la partie. Il s'est rallié au prince de Wied, il est allé le rejoindre. Reste Essad pacha dont les intentions sont équivoques. Tantôt on annonce qu'il a livré des batailles et remporté des victoires, tantôt ces nouvelles sont démenties et on ne sait plus ce qu'il faut penser des projets de l'aventurier. Peut-être fera-t-il à son tour sa soumission au prince de Wied, et c'est ce qu'il faut souhaiter, mais sa loyauté demeurera suspecte, et, d'ailleurs, à défaut de lui, d'autres entretiendront en Albanie le désordre et l'insécurité. Le prince de Wied ne pourra dominer la situation que si les Puissances mettent à sa disposition les ressources, c'est-à-dire les forces nécessaires; mais le feront-elles, et comment, et dans quelles proportions respectives? Ces questions ont déjà été agitées dans les journaux d'une manière peut-être inopportune. On a dit que certaines Puissances n'avaient eu aucun intérêt à la création de l'Albanie et que c'était aux autres qu'il

appartenait de pourvoir aux difficultés que cette création devait inévitablement faire naître. Mais les autres sont l'Autriche et l'Italie et on ne les verrait pas sans appréhension s'engager seules dans les affaires albanaises : suivant toute apparence, elles y seraient bientôt en conflit. On a rappelé à ce sujet la manifestation que les Puissances avaient faite en commun au sujet de Scutari, où il leur a suffi d'envoyer quelques navires dans l'Adriatique et de débarquer quelques soldats pour faire prévaloir leur volonté et maintenir Scutari à l'Albanie; mais la tâche était relativement facile, puisqu'elle consistait seulement à faire lâcher prise au Montenegro et il était plus aisé de débarrasser l'Albanie du Montenegro qu'il ne le serait aujourd'hui de la délivrer d'elle-même : une démonstration d'un caractère platonique n'y suffirait probablement pas. Enfin qui pourrait dire dans quelle mesure la Porte est mêlée aux intrigues albanaises ? L'entreprise qu'on a attribuée à Izzet pacha et qui s'est manifestée par le débarquement d'officiers et de soldats turcs à Valona est encore dans toutes les mémoires. Elle a échoué, et le complot a été démenti, mais on persiste à croire qu'il a existé et qu'il pourrait bien, sous une forme nouvelle, être l'objet d'une récidive. Il est certain que la Porte se résigne mal, ou plutôt qu'elle ne se résigne pas à regarder comme définitives les pertes qu'elle a faites; et de là viennent, pour l'avenir, des inquiétudes qui n'ont pas l'Albanie pour seul objet. Les îles de l'Archipel leur en fournissent un autre.

On a commis de grandes légèretés de paroles à Constantinople; on y a dit beaucoup trop qu'on ne consentirait jamais à laisser Chio et Mitylène à la Grèce, et que c'était pour les reprendre par la force, si la diplomatie n'y suffisait pas, qu'on avait acheté un cuirassé au Brésil. Une dépense aussi lourde, faite par un pays aussi obéré que la Turquie, témoigne en effet d'un dessein arrêté; elle n'a pas été faite seulement *ad pompam et ostentationem*. Mais il était imprudent de laisser transpirer de pareils projets, surtout à un moment où la Porte était en négociations pour obtenir l'autorisation de faire un emprunt sur le marché français. Nous sommes les amis de la Turquie; nous tenons autant que personne, et peut-être même plus sincèrement que quelques-uns, à ce qu'elle se relève de ses malheurs et trouve une force imposante dans une réorganisation politique et administrative sérieuse et profonde; mais nous tenons aussi à la paix, qui est d'ailleurs une condition de tout le reste, et ce serait de notre part une faute impardonnable que de donner à qui que ce soit le moyen de la troubler, avec la certitude que ce moyen y serait effectivement employé. Aussi sommes-nous convaincus que le gouvernement de la République n'a laissé, à ce

sujet, aucun doute sur ses intentions ou, pour mieux dire, sur ses très fermes résolutions.

Est-ce à cela qu'il faut attribuer le changement d'attitude et de langage qui s'est produit à Constantinople? On y fait maintenant étalage d'intentions pacifiques un peu nouvelles, mais que nous voulons croire sincères : il sera sage toutefois de bien s'assurer qu'elles le sont et d'exiger des garanties solides de cette sincérité. Au milieu des menaces dont elle a été l'objet et des appréhensions qu'elle a dû en concevoir, la Grèce a gardé un sang-froid qui ne lui fait pas moins d'honneur que les qualités militaires qu'elle a montrées sur les champs de bataille. M. Venizelos a fait une tournée dans les grandes capitales de l'Europe en commençant par Rome, c'est-à-dire par l'endroit où les préventions contre la Grèce avaient une particulière acuité. On assure qu'il a réussi à les atténuer, peut-être à les dissiper. Partout sa présence a été utile et a laissé une impression d'estime et de sympathie. On ne doute plus aujourd'hui que, le moment venu, les troupes grecques évacueront les territoires de l'Épire qui ont été dévolus à l'Albanie et on s'attend à ce que le gouvernement hellénique n'y encourage pas une résistance désormais inutile. Mais qu'adviendra-t-il des îles? Il n'est plus question aujourd'hui à Constantinople de les reprendre par la force; peut-être n'y a-t-on pas encore complètement renoncé; en tout cas, on n'ose plus l'avouer ; mais on affiche une grande confiance dans le résultat des négociations que la reprise des relations diplomatiques avec Athènes va permettre d'entamer. La Porte proposerait un échange à la Grèce : — Rendez-nous, lui dirait-elle, Chio et Mitylène et nous vous donnerons à la place quelques îles du Dodécanèse, lorsque l'Italie nous les aura restituées. — Personne ne croira que la Grèce acceptera de pareilles conditions, si elle n'y est pas contrainte, et par qui le serait-elle? Par la Porte? Ce serait la guerre et nous venons de dire quels obstacles elle rencontrerait. Par les Puissances? Ce sont elles qui ont décidé que Chio et Mitylène resteraient à la Grèce. Celle-ci est tout à fait en droit de se refuser, sur un pareil sujet, à une négociation directe avec la Porte ; la question a été européanisée, c'est à l'Europe elle-même qu'il appartient de la résoudre. Et elle l'a résolue. Nous disions, il y a quinze jours, que les Puissances de la Triple Alliance avaient mis longtemps à répondre à la note de sir Edward Grey du 13 décembre dernier; mais enfin elles y ont répondu et elles l'ont fait d'une manière qui serait presque complètement satisfaisante, s'il n'avait pas fallu tenir compte de la situation spéciale de l'Italie dans le Dodécanèse. Pour

les îles de l'Archipel, il n'y a pas eu de difficultés de principe : les Puissances de la Triple Alliance mettent seulement certaines conditions, qui ne seront sans doute pas toutes maintenues, à l'attribution définitive de ces îles à la Grèce. Les réponses de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Autriche n'ont pas été faites collectivement, elles l'ont été séparément et avec des différences de forme d'ailleurs insignifiantes. Les trois Puissances ont voulu éviter par là de présenter l'Europe divisée en deux parties, la Triple Alliance d'un côté, la Triple Entente de l'autre, et cette intention est louable, bien qu'elle ne change pas grand'chose à la réalité.

Sir Edward Grey a jugé le moment venu de prendre une initiative nouvelle : il a proposé aux Puissances de s'associer dans une démarche commune à Constantinople et à Athènes pour y notifier les solutions auxquelles l'Europe s'est arrêtée. Il faut souhaiter que cette démarche ait lieu, et que la Turquie et la Grèce s'inclinent devant une aussi haute autorité. S'il en est ainsi, nous ne répondrons pas de la paix pour un long avenir, mais enfin elle sera assurée pour quelque temps. Il n'y a d'ailleurs rien d'arbitraire dans les solutions adoptées par l'Europe : ce sont celles que la guerre a imposées. Sans doute une guerre nouvelle pourrait en amener d'autres, et c'est peut-être ce qu'on rêve à Constantinople, mais c'est ce dont l'Europe ne veut pas. Assez de sang a coulé ; la tranquillité, la sécurité du monde ont été mises à une assez longue épreuve ; le tour de la paix est revenu.

On voit toutefois combien, en dépit des bonnes volontés, la situation reste instable. La Bulgarie ne rêve que revanche ; la Porte, qui a repris des forces, voudrait bien reprendre aussi quelques-uns des territoires qu'elle a perdus ; on s'entend à demi-mot à Sofia et à Constantinople. Il est à croire qu'on s'entend dans les mêmes conditions à Belgrade, à Athènes. et sans doute aussi à Bucarest. Quant aux grandes Puissances, elles ont montré qu'elles étaient sincèrement pacifiques : néanmoins, toutes se préparent à la guerre. M. Noulens a eu bien raison de dire à Mirande que les motifs qui nous ont fait établir le service de trois ans continuent d'exister.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LA VOCATION[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

III

Mme de Raimondis expira le lendemain du départ de son fils; dans la quinzaine qui suivit, parut la liste des candidats déclarés admissibles à l'École navale. Le nom de Jean y figurait, mais l'épreuve définitive, assurément la plus difficile, la plus redoutable, l'élimination suprême, restait encore à subir : l'examen oral.

L'écrit donne au moins la faculté de réfléchir, de fouiller la mémoire, d'assembler des raisonnemens. A l'oral, en présence de l'examinateur, l'élève le plus assuré sent la crainte lui refluer au cœur et lui ôter tout ou partie de ses moyens. C'est dans cette quasi paralysie de l'esprit qu'il doit instantanément, spontanément, fournir des réponses aux questions posées. En vain les examinateurs se piquent-ils de faire appel à la raison plus qu'à la mémoire. En réalité, l'intelligence, hors de son état normal, ne peut plus guère jouir que d'un fonctionnement assez limité ; elle fait place à une sorte d'instinct, d'automatisme cérébral où la mémoire joue le principal rôle. De là le prodigieux, l'épuisant et en partie stérile effort nécessité par l'examen moderne. La chance y importe dans la mesure même où la mémoire y contribue.

Cette chance, Jean de Raimondis va la tenter. Un lourd

(1) *Copyright by* Plon, Nourrit et Cie, 1914.
(2) Voyez la *Revue* du 1er février.

matin de juillet, gris et terne, il stationne, mêlé à d'autres candidats, dans la cour du Collège de France. Triste cour pleine d'herbe, dominée par des bâtimens sombres, décorée d'un rang de statues mornes. Un petit jardin la sépare de la vivante rue des Écoles, mais elle en semble distante de l'espace d'un monde. Un Dante de bronze, lauré et amer, évoque, dès le seuil, la sentence célèbre que le poète vit écrite à l'entrée de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Plus d'un concurrent y songe; il peut, il est vrai, reporter les yeux vers un Claude Bernard qui, le menton dans la main, une bête morte aux pieds, semble méditer la décevante formule qu'il laissait à ses disciples : « Démolissez-moi, » saisissant raccourci de tout un système intellectuel. Les candidats, en général de mine pâle et tirée, causent fébrilement, se groupent, se dispersent à l'appel d'un nom. Un patient va subir son supplice. Peu ou point de parens. Ce matin, la mère de Raoul, la veuve au châle noir. Elle se tient seule, dans un coin, le regard vague et semble une frappante effigie de l'inquiétude. Son fils passe l'examen d'algèbre. Elle n'ose entrer dans la salle, crainte de le troubler, et l'angoisse au cœur, elle attend... Dans les groupes on peut apercevoir le gros visage réjoui de Tom du Pontcournai, admissible il ne sait lui-même comment; le correct Bourgandois en noir, maître de lui et sa pipe à la bouche; Accourgnac, racontant l'examen de géométrie qu'il vient de subir. Le *frégaton* lui a dit que ça n'était pas mauvais. « Crois-tu, mon vieux, qu'il m'a fait poser un quart d'heure devant la planche, sans dire un mot? Il écrivait des lettres. A la fin, impatienté, je me retourne. J'avais envie de lui dire : Eh bien! quoi? — Vous êtes pressé, qu'y me fait. A votre aise, mon garçon. — Et le voilà qui me fiche un sale problème d'axes radicaux. Je reluque le topo : nom d'un chien! Veine! une idée. Je mène la tangente intérieure : deux triangles semblables. Ça y est, le lieu est trouvé. Qu'est-ce qui n'en croyait pas ses yeux? C'est le type. Y se lève, y vient près de moi, y me prend l'épaule : — « C'est pas mal, mon p'tit, c'est pas mal. Vous avez plus de raisonnement que de patience. » A présent, section plane d'un cône de révolution? Épatant : « Ah! très bien, très bien, » qu'il me fait. Mais par exemple le voilà qui me colle une de ces questions de triple X : une marmelade de plans tangens à une sphère, mon vieux, mais à n'y voir que du feu. « Je sais que ça n'est pas dans

le programme, qu'il dit, mais je veux voir comment vous vous en tirerez. Je vais vous aider. » Nous voilà tous les deux à patauger dans des calculs, mon cher ami! Les deux tableaux étaient pleins d'équations. Je voyais le moment qu'il faudrait écrire sur les murs. — Effacez. En cotée, détermination du contour apparent d'un cône. Chaleur latente de fusion de la glace et l'acide chlorhydrique. Ah! mes enfans, quel soupir!

— Bon examen en somme, conclut Bourgandois d'un ton calme. Une porte s'ouvre en claquant : le petit Raoul s'élance dans la cour, les joues empourprées d'émotion. Son examen d'algèbre a été un triomphe, le 19 assuré. On entoure l'heureux candidat, on le presse de questions; des yeux brillent d'envie. A grand'peine il s'échappe, jetant des bribes de renseignemens : on lui a demandé les séries, puis un problème du second degré sur les trapèzes.

— Alors, tu es sûr d'être reçu?

— Je crois; si je ne l'étais pas, après ce qu'il m'a dit!...

— Veinard! En a-t-il de la chance, ce microbe!

Déjà il est dans les bras de sa mère, qui, de pâle, devient rouge et pleure de joie. Dans un concours moins que partout ailleurs le bonheur d'autrui rend gai. Les autres concurrens se retournent, mal à l'aise, inquiets. Combien la roue de la Fortune tournera-t-elle encore de fois?

Mais, de la porte laissée ouverte par Raoul, voici que tonne une voix. Aux éclats on jurerait une dispute venant de la salle de littérature.

— Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas. Vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins.

Une dizaine de candidats se précipitent. La même voix plus calme, mais toujours majestueuse, leur fait entendre ces mots rassurans :

« — Vous voulez me dire, Acis, qu'il fait froid. Que ne disiez-vous : Il fait froid. »

Le digne examinateur de français est simplement en train de dicter, en le déclamant, un passage de La Bruyère. Le patient est là, qui tremble devant le tableau. Un réseau de questions, d'une simplicité apparente, mais parfois d'une réelle difficulté, l'enserre.

— *Cela est bien clair, bien uni*, que faut-il entendre par là?

— Que c'est évident.

— Soit, — *cela est bien clair*, mais pourquoi *bien uni? Diseur de phébus?* Qu'est-ce qu'un *diseur de phébus?*

— C'est... c'est...

— Eh bien! allez...

— C'est... un...

— Un quoi?

— Un blagueur, laisse échapper le candidat devenant cramoisi de confusion. C'est le seul mot qu'il trouve pour rendre sa pensée. Fou rire dans la salle.

— Monsieur, je vous avertis que je ne plaisante pas. Vous vous en apercevrez, du reste. Voyons, lisez le contexte. Votre explication n'a pas le sens commun.

Terrifié, l'élève reste muet; l'examinateur reprend :

— Qu'est-ce qu'un diseur de phébus? N'entendons-nous pas encore aujourd'hui, autour de nous, employer cette expression, d'une façon, sinon familière, au moins occasionnelle? N'avez-vous jamais ouï dire de quelqu'un : Il, Elle, — si c'est une femme, — ne parle que par phébus? Qu'est-ce donc qu'un phébus?

— C'est... le soleil... Nouveau fou rire dans la salle. Mais l'examinateur ne se départ ni de son sérieux, ni de la majesté qui empreint son accent et ses gestes. Très gravement il congédie le candidat effondré :

— C'est très bien, monsieur, je vous remercie... Monsieur du Pontcournai? — Tom s'avance un peu décontenancé, tout penaud après la douche du précédent. Un texte de Victor Hugo lui échoit. Il a le bonheur de l'écrire au tableau sans fautes d'orthographe, car généralement il en commet, comme la plupart de ceux dont l'enfance est formée par des étrangères. Toutefois, au début, il ne s'aperçoit pas que le morceau qu'on lui dicte est en vers. Tant bien que mal il le remet d'aplomb, mais cette erreur lui attire une foule de questions ennuyeuses sur la versification, auxquelles il répond plus ou moins. Il reste court sur la raison de ce que l'adjectif « joyeux » se termine par un x. On lui demande si c'est une idée familière à Hugo que la vie de la Nature? Il croit devoir répondre que oui, mais il n'est pas quitte : on l'invite aussitôt à énumérer les forces de la nature que Victor Hugo a personnifiées. Il éprouve quelque peine à s'en tirer, mais il est plus heureux sur l'explication du passage : « Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme. » Il mérite même

à ce propos un hochement de tête approbatif de l'examinateur. Quand il a fini, ses camarades lui assurent 12 ou 14, c'est-à-dire une note suffisante pour l'admission. Tom reste sceptique : « Et puis quand même, dit-il, il y aurait les *math*, les fichues *math* que je ne passerai jamais. »

Justement voilà Glajeux qui sort de l'interrogation d'algèbre. Il brandit sa serviette : Le commandant Chauvin lui a réclamé une démonstration nouvelle pour la dérivée d'une fonction implicite. Cela se répand à l'instant comme l'annonce d'une calamité. On s'assemble autour de Glajeux. Les professeurs parlent, se concertent : Impossible! Vingt témoins attestent la véracité du fait. C'est positif : Chauvin veut une démonstration nouvelle. Les exclamations, les invectives, les injures pleuvent. Le professeur de Janson veut faire signer une réclamation collective contre l'irrégularité du procédé. Quelques prêtres élèvent timidement la voix. Les Pères Jésuites prennent des notes. Glajeux traverse la cour à grandes enjambées, environné de l'auréole du martyre. Il va rejoindre deux petites femmes du Quartier Latin qui l'attendent aux grilles, tout en causant avec Accourgnac. « En voilà des chichis, dit l'une. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Parbleu! il y a que Chauvin n'admet pas la démonstration du cours pour la dérivée d'une fonction implicite.

— Ah! le veau! s'écrient tout d'une voix les deux trottins. Exclamation touchante de sincérité, mais où le cœur a certes plus de part que l'esprit.

Glajeux, Accourgnac, leurs petites amies partent bras dessus, bras dessous et, tandis qu'ils s'éloignent, des lambeaux de leur conversation animée arrivent jusque dans la cour : « Le premier membre est forcément une fonction composée *identiquement* et par conséquent *constamment nulle*... y peut pas empêcher ça... idiot de Chauvin... plus profond gâtisme. »

Déjà un nouveau motif d'intérêt, d'agitation a surgi dans les groupes.

— Privaz passe son examen avec Clairac. C'est épatant. Faut voir ça. — Un flot de candidats envahit la salle, une belle salle de conférences; une fresque y représente l'Archéologie éclairant l'Histoire. Un jeune professeur, mince, élégant, la barbe soignée, passe et repasse devant le tableau noir, avec des allures de lion nerveux en cage. C'est Clairac, le brillant normalien, l'exami-

nateur d'anglais, d'histoire et de géographie. Une série de pointillés à la craie et de profils coralligènes indique comme question la Polynésie. Pour tout autre que Privaz la question eût été néfaste; pour lui, c'est matière à briller d'un incomparable éclat. En ce moment, il parle du corail, expose la théorie de Darwin sur les attolls, objecte les argumens opposés, laisse poindre des vues personnelles. Clairac, ravi, n'en croit point ses oreilles. Il n'a jamais vu d'élève aussi érudit. De temps à autre, il lui pousse quelques pointes, mais ces difficultés, loin d'arrêter un tel sujet, servent à le hausser davantage dans l'esprit de son juge littéralement stupéfait.

— Où sont les îles Gallapagos?

— Sous l'Équateur, près de la côte péruvienne?

— Y constate-t-on l'existence de coraux?

— Non.

— Pourquoi?

— A cause du courant froid de Humboldt. En revanche, on en trouve aux Bermudes où les eaux sont chauffées par le *Gulf Stream*.

— Parfait. Je vous remercie, monsieur, c'est un très bon examen.

Clairac incline sa taille, griffonne rapidement beaucoup de notes sur un petit calepin, tandis que Privaz, toujours superbe, se rengorge comme un pigeon rassasié sous un chêne, et gagne la porte de l'amphithéâtre. Le garde municipal de service lui demande la permission de le féliciter. Très dignement Privaz lui serre la main.

Cependant Clairac, de sa voix sèche, distincte, un peu grasseyante, appelle : « Monsieur de Raimondis. » Jean s'avance, il a besoin de toute sa volonté pour dominer son effroi. Clairac consulte d'innombrables carnets de notes couverts d'une écriture serrée. Mais cela demande à peine quelques secondes. Déjà il interroge et dans son accent passe quelque chose d'imperceptiblement agacé. Il n'a pas de faible pour les intelligences moyennes, ni pour les élèves à limite. Il jette distraitement, hautainement :

— Voudriez-vous, monsieur, me parler de Marco Polo et me peindre à grands traits l'histoire des découvertes géographiques du XIVe au XVIe siècle? Puis, tournant le dos au candidat, il marche d'un pas allongé vers la fenêtre et suit attentivement les ébats des mouches sur la vitre dépolie. Heureusement, c'est

la question que Jean eût choisie entre mille. Tant de fois sa mère l'a promené durant son enfance au Vivier dans la galerie aux Épices. Chère ombre! Il semble à Jean qu'elle le guide encore, tandis qu'il décrit les premières cartes, les vieux portulans, illustrés de si étranges figures. Voilà Clairac soudain intéressé. Il écoute. Jean veille à ne pas donner prise à son ironie, car Clairac est terriblement moqueur. L'autre jour, à un malheureux qui se débattait dans un exposé de la philosophie de Bacon, n'a-t-il pas dit : « Ainsi d'après vous, monsieur, la méthode d'induction consiste à conclure d'un fait particulier à une règle générale : J'aime les épinards, donc tout le monde aime les épinards. » La salle a éclaté de rire, et le candidat a cherché une trappe pour disparaître sous terre. Clairac ne déteste pas ce genre de succès. Raimondis tremble d'y prêter. Mais non, Clairac, voyant qu'il sait la question, l'arrête et y substitue le Ministère du cardinal Fleury. Le cardinal Fleury n'était-il pas un homme de lettres? N'a-t-il pas laissé des ouvrages? Jean ne peut répondre et il se tire moins brillamment encore du Ministère Martignac : un instant, il confond même les ordonnances de 16 juin 1828 avec les célèbres décrets du 26 juillet 1830. — « Ce sont pourtant là des choses élémentaires, des choses fondamentales à savoir. Enfin vous imitez le Ministère : vous trébuchez sur les ordonnances. » Clairac a fait un mot : il sourit. Allons! il n'est pas encore de trop méchante humeur.

— Passons à la Géographie, parlez-moi du golfe Persique?

Jean se sent devenir pâle. La chance a voulu qu'il commençât par l'histoire. Une pareille question au début de l'examen, et il eût été perdu. Il songe que son histoire a été acceptable, somme toute, qu'elle rachètera peut-être la géographie dont la première question au moins va être très mauvaise. Il trace à la craie, d'une main mal assurée sur le tableau noir, les contours de l'ancienne région du Paradis Terrestre. Voici le Tigre, l'Euphrate. Dans la galerie du Vivier on lit sur une banderole :

Assyrie est un païs où les vierges venues en âge d'être mariées sont mises en vente pour que le prix des belles aide les laides à trouver un époux.

Un Maure, orné d'une grande barbe, se promène sur un chameau entre deux villes crénelées, décorées de pennons multicolores, Tharsis et Ophir. Et aux vêpres de l'Épiphanie on

récite : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent. Reges Arabum et Saba dona adducent.* » Bagdad, Bassorah, Ormuz, syllabes magiques qui, au temps de son enfance, ouvraient aux rêves de Jean les portes de l'Orient des *Mille et une Nuits*, les portes merveilleuses qui s'étaient refermées sur deux amans en fuite, Briande d'Almada et Vital de Raimondis. Mais quoi? Va-t-il débiter ces folies à Clairac? Que raconter sur une contrée dont il ne sait rien, sinon qu'elle est aride, brûlante et déserte? Après avoir entouré Bagdad, Bassorah, Ormuz et Mascate de gros ronds blancs, oppressé, il parle : « Le golfe Persique s'étend entre l'Arabie et la Perse. Il baigne des régions désolées de sécheresse ; il y règne une température accablante... »

Clairac l'interrompt : « Quelle est l'importance du golfe Persique?

— L'importance du golfe Persique... l'importance du golfe Persique...

— Eh bien! oui, l'importance du golfe Persique? Ne prenez pas cet air ahuri, monsieur. » — Un frisson passe dans l'auditoire : l'orage va éclater. Soudain une entrée imprévue change la scène : le commandant de Saint-Gelais, président de la Commission d'examen, vient de s'asseoir sur un des bancs du fond de l'amphithéâtre. Clairac se rapproche du tableau; sa voix s'adoucit, acquiert des inflexions séductrices. Le pouce dans l'emmanchure du gilet, il s'adresse à Raimondis, mais aussi à la salle entière, au commandant en particulier. Tous devinent qu'une conférence débute :

— L'importance du golfe Persique ne peut vous échapper. Considérez sur une carte les grandes voies de communication du globe. Regardez l'Asie. Elle est, dans son ensemble, massive, épaisse, inaccessible. A l'Ouest, deux pointes d'eau : la Mer Rouge et le golfe Persique. Deux index qui montrent l'Europe, le bassin méditerranéen, Monsieur, deux index dont la pointe tournée vers la bande continentale la plus faible semble vouloir la perforer, établir la communication entre deux mondes, entre deux civilisations. Laissons de côté la première de ces voies, la Mer Rouge et le canal de Suez, actuellement usitée pour le transit. La seconde ne servait-elle pas autrefois, avant le percement de l'Isthme de Suez?

— Si, au moyen âge.

— Quelle date la création du Canal de Suez?

— 1869.

— Oui, mais quand commencèrent les travaux?

. . . . . .

— 1859, juste dix ans. Poursuivons notre question. Vous venez de me dire que la seconde de ces voies était fréquentée jadis. N'est-il pas question de la reprendre de nos jours? De quelle manière?

. . . . . .

— Qu'est-ce que le chemin de fer de Bagdad?

Jean de Raimondis encouragé par le ton bienveillant de l'examinateur répond à tout hasard, sur de vagues souvenirs :

— C'est un chemin de fer qui relierait Bagdad à la côte d'Asie Mineure et Bagdad au golfe Persique.

— Quelle est la puissance européenne qui voudrait détenir ce chemin de fer?

Jean se trouve de nouveau en défaut. Toutefois il tente un suprême effort de mémoire. Des réminiscences de journaux, — il n'en lit guère, — lui traversent à propos l'esprit.

— Les... Allemands.

— Mais oui, monsieur, les Allemands. Vous vous rappelez bien, j'imagine, le fameux toast de l'empereur à Damas : « Dites aux trois cent millions de musulmans que je suis leur ami. » Qu'est-ce que la *Welt Politik?* Jean serait resté muet. Par bonheur, Clairac ne l'écoute plus. Lancé dans sa conférence, il parle au président de la Commission, à la salle devenue comble en quelques minutes. Il dit la politique officielle et la politique secrète de Guillaume II, le montre continuateur des Hohenstaufen et de Frédéric le Sarrasin. Il explique les agissemens de la *Deutsche Bank* et de la Société du chemin de fer d'Anatolie, énumère les projets anglais, l'entreprise française Beyrouth-Damas, puis, pour animer ces détails un peu secs, décrit tour à tour Bagdad, « la ville enchantée des Contes arabes, » la plaine d'Assyrie, « cette Chine mésopotamienne, » peint « l'Arabe assoiffé qui tend le cou vers les plaines de l'Euphrate et les fraîches montagnes du Liban. » Entre temps, il interrompt cette brillante harangue par de petites incidentes, qui constituent autant de « colles » poussées à Jean : différences entre l'Arabe et le Turc? Qu'est-ce que les Sémites? Qu'est-ce que les Mongols? Montrez-moi l'emplacement de l'oasis Tadmor? Citez-moi un pays d'Europe situé sous la même latitude que le Tau-

rus ? Raimondis ne brille le plus souvent que par son silence. Mais, aujourd'hui, Clairac n'est pas sévère. Il se note lui-même et son appréciation est favorable. L'effet produit sur la salle, sur le commandant de Saint-Gelais est énorme, il le sent. De fait, tous les assistans voient sous un jour nouveau une région de la terre qui, auparavant, évoquait seulement dans leur pensée un espace d'eau ardente et de sables désolés.

— Voilà comment j'entends la géographie, monsieur, termine Clairac. La géographie n'est pas une sèche énumération cartographique. Regardez sur le globe, la position, le climat, les moyens de communication, les peuples; les compétitions politiques en dérivent, tout s'enchaîne. Envisagée ainsi, la géographie n'a plus rien de l'absurde exercice de mémoire que l'on mettait en vers pour plus de facilité au temps de ma jeunesse. » Enchanté de son trait final, marqué au coin de la maturité, Clairac pirouette sur un pied avec une légèreté qui dément encore la vieillesse. La salle se tient à quatre pour ne pas l'applaudir. Des groupes sortent et on les entend exhaler bruyamment leur enthousiasme dans la cour. Le commandant de Saint-Gelais se retire lui aussi. Il est ébloui; il n'est pas convaincu. Il pense à part lui que l'examinateur de littérature tient les mêmes propos sur les auteurs classiques, le commandant Chauvin sur l'algèbre et le commandant Prosper sur la géométrie. Il se dit que si les candidats possédaient quatre licences, rien ne leur serait si aisé que d'entrer à l'École navale. En vain, à deux ou trois reprises, il a tenté d'insinuer ce que certaines questions lui paraissent avoir d'excessif. On lui a répondu avec un respectueux dédain. Il n'est qu'un ignorant, un vieux loup de mer ; on le lui explique à mots couverts, avec une déférence infinie. Et puis, il se moque de ces arguties de pédagogues. Il s'appelle en riant « le roi Soliveau. » Le plus clair de l'affaire, c'est qu'il part au mois d'octobre avec l'École d'application : beau commandement, magnifique campagne. Seule l'habitude de remplir exactement ses missions et d'en rendre compte lui suggère des réflexions sur les singuliers exercices qui servent à choisir des officiers parmi un lot de candidats. S'il possédait autre chose qu'une autorité purement conventionnelle, il ne s'accorderait pas toujours avec la Commission, les « quatre savans, » comme il les nomme. Le caractère, l'aptitude maritime, où, par qui sont-ils examinés? Si encore les candidats

étaient jeunes, comme de son temps, on pourrait les former. Mais, à moins d'être docteur soi-même, quelle influence exercer sur ces intellectuels de vingt ans, plus propres à être répétiteurs de sciences ou de lettres dans une Faculté qu'à commander sur des vaisseaux, rebelles pour la plupart à l'ascendant de toute intelligence inférieure à la leur en culture livresque?

Enfin, c'est ce qu'il verra l'année prochaine. A la fin de la campagne, il rédigera un rapport : le reste regarde le ministre. Un exemple tourmente le marin, celui du fils de son ancien second du *Chaptal*, le croiseur qu'il commandait en dernier lieu aux Antilles. Cet enfant ayant effectué une partie de ses études au collège de Pointe-à-Pitre, était venu en France vers quinze ans à bord d'un voilier. Le capitaine s'était intéressé à lui, lui avait appris à manœuvrer, à faire le point. Le troisième officier mourut pendant la traversée. L'adolescent le remplaça parfaitement. Quand Saint-Gelais ramena le *Chaptal* en France, il fut frappé des extraordinaires dispositions maritimes du collégien qui travaillait pour l'École navale au lycée de Brest. Il vient de le voir échouer, à limite, ces jours-ci. Son examen avec Clairac, notamment sur la campagne de Turenne dans les Vosges, lui a valu une note éliminatoire et il a révélé son insuffisance au commandant Chauvin sur le théorème des accroissemens finis. Saint-Gelais n'a même pu intervenir en sa faveur. Inconsciemment, il a été plus heureux pour Jean de Raimondis. Maintenant, celui-ci achève son examen avec Clairac, un Clairac satisfait de lui-même, indulgent pour le candidat. Deux courtes questions, l'une sur la région de la Saône, l'autre sur le commerce de la soie, puis la lecture, la traduction de quelques lignes du *Times* et Clairac congédie Jean avec de bonnes paroles. Celui-ci, soulagé du plus redoutable peut-être des examens, tant son champ était vaste, touchait à tout, pouvait s'étendre presque indéfiniment au gré de l'examinateur, va rejoindre dans la cour son ami Tom du Pontcournai. D'un commun accord, pour passer le temps jusqu'à midi, ils entrent dans la salle où siège le commandant Prosper, respectable figure de l'ancienne marine, savant distingué, mais qui a depuis longtemps délaissé le service actif. Il vit pour la géométrie, les mathématiques et concevrait difficilement qu'une intelligence méritant ce nom pût leur être rebelle. C'est d'ailleurs également l'avis de son excellent collègue, le commandant Chauvin. Toutefois, la mentalité

de l'officier, les habitudes militaires ont persisté davantage chez le commandant Prosper. Il attache une extrême importance à la tenue, à la façon de se présenter. Celui qui passe est Bourgandois. Il conserve toujours son attitude calme. A vrai dire, il doit être reçu. Il se tient au tableau, la craie dans la main droite, la main gauche dans la poche, bien d'aplomb, tranquille, sûr de lui. Toutefois, cette main qu'il garde à la poche irrite le commandant Prosper, et il malmène le candidat qui bronche un peu sur la théorie des conjuguées harmoniques. Mais l'examinateur, malgré ses préventions souvent inconscientes, est juste, et Bourgandois est un excellent élève, le major de Saint-Louis. L'analytique les raccommode. Tom et Jean les laissent là-dessus, car ce dissentiment devant le tableau noir a prolongé l'examen au delà de sa durée normale. Voici plus d'une heure qu'il a commencé et l'on approche de midi. Tout le monde part. Devant Pontcournai et Raimondis marchent deux silhouettes bien dissemblables : Clairac, élégant et svelte ; Chauvin, grisonnant, le dos voûté, la voix empreinte de bonhomie grognonne. Ils parlent des candidats, — naturellement, — car ces deux arbitres sont très sincèrement, très consciencieusement voués à leur tâche et, s'ils commettent des erreurs d'appréciation, il faut l'imputer à leur science extrême. La branche dont ils assument la charge leur paraît si familière qu'ils n'en sentent plus le poids ni la particularité dans l'arbre, et, en toute bonne foi, ils appellent manque d'intelligence ou de culture ce qui n'est seulement que lacune de spécialiste. Chauvin s'étonne avec une sorte de naïveté de l'embarras que ses questions provoquent chez les élèves : « Ils ne raisonnent pas... ils récitent leur affaire, souvent ils la savent, mais ils ne raisonnent pas... c'est inconcevable. Imaginez-vous que j'ai demandé ce matin, à un bon sujet, cependant, à un nommé Glajeux dont la composition avait été convenable, de me fournir une nouvelle démonstration de la dérivée d'une fonction implicite. Il a été incapable de me la trouver. Il a fallu que je l'aide... et encore... Quand il est si simple de raisonner ! C'est inconcevable ! »

Clairac approuve, mais il serait bien plus en peine que le candidat Glajeux d'échafauder la démonstration susdite ou même une démonstration quelconque des dérivées. Mais il cite un fait du même ordre.

— Voilà ce que je leur répétais ce matin même à propos de géographie, devant le président de la Commission. Inutile, leur disais-je pour la centième fois, de vous bourrer, de vous encombrer la mémoire de noms de fleuves, de villes, de montagnes, de batailles : prenez-moi une carte, regardez-la, réfléchissez : les réponses viendront d'elles-mêmes. Mes questions ressortent du bon sens et non de l'érudition.

— Parbleu ! fait Chauvin qu'on gênerait beaucoup en lui demandant de situer l'oasis de Tadmor et de préciser le toast de Damas. Mais, en parfait logicien, il suit son idée et son esprit n'abandonne pas Glajeux. « Ce garçon, continue-t-il, ne m'a pas paru entièrement dénué d'intelligence. Il est évident qu'il sait son cours et il a parfaitement résolu son problème du deuxième degré... Et puis il est à limite... » Chauvin attache du prix à cette dernière considération. Clairac ne partage pas son avis : il réplique avec une certaine vivacité :

— Que diable ! mon cher commandant, nous ne distribuons pas des prix de vertu ! Notre rôle est de choisir les plus intelligens candidats, car les plus intelligens candidats deviendront sans nul doute les meilleurs officiers.

Chauvin hoche la tête négativement sans répondre. Il ne va pas tout à fait jusque-là, mais il ne peut fixer par un mot exact le point où il s'arrête. Clairac, sans s'occuper de cette réserve muette, poursuit avec véhémence : « Ah ! par exemple, j'ai noté ce matin un sujet d'une intelligence exceptionnelle, le jeune Privaz. Ma foi ! il serait reçu major que cela ne m'étonnerait pas !

— Vraiment ! s'exclame Chauvin... Privaz... oui, effectivement, je me souviens de son excellente composition d'algèbre !

— Vous ne l'avez pas encore interrogé ?

— Non, je crois que son tour arrivera demain.

— Je ne sais pas ce qu'il donnera en mathématiques, mais, pour ma partie, il s'est révélé remarquable. Et il est à limite inférieure ! Je ne me souviens pas de l'avoir vu l'an passé. Une intelligence aussi universelle tient du prodige : anglais, histoire, géographie, tout à l'unisson. Figurez-vous qu'il m'a parlé vingt minutes sur le corail... vingt minutes !... un naturaliste de profession n'en eût pas su davantage !...

Un élan d'enthousiasme pédagogique transporte Clairac. Il saisit Chauvin par le revers de son veston, fleuri d'une rosette

rouge gagnée par trente-cinq ans de laborieux, de consciencieux services :

— Hein ! Faut-il que nous l'aimions tout de même, cette marine ! Dire que nous lui faisons cadeau de sujets pareils ! Officier, ce gaillard-là ! Quand, en quelques années, il pourrait être capable d'enseigner au Muséum !

IV

En lisant ton nom sur la liste parue ce matin dans les journaux, mon cher Jean, j'ai été plus heureux que je ne puis te l'exprimer. Cette fois, ça y est, et bien : tu es élève à l'École navale. Dans un mois, tu embarqueras en rade de Brest sur le vieux ponton de nos rêves et tu ne regarderas plus que du haut de ta grandeur les vieux copains d'autrefois, du temps où l'on usait ensemble ses culottes sur les bancs. Veinard, va ! Mais rassure-toi, je n'ai pas la basse envie du « recalé. » Ça me fait gros cœur tout de même, mais, au fond, je me suis toujours attendu à l'être. Si je continuais à bûcher, — encore est-ce une façon de dire, — c'est bien pour faire plaisir à ma famille, mais je ne conservais aucune illusion. J'ai été admissible, finalement compris dans les 150 premiers, ce qui m'évite de rentrer dès octobre pour potasser le fâcheux bachot. C'est plus que je n'espérais. Mais je suis content pour toi. Vrai, tu le méritais. Après tout, c'est dans l'ordre de voir le vice puni et la vertu récompensée. Crois-tu que je ferais un bon prédicateur, hein ?

Cette lettre si foncièrement amicale, si alerte, si bon enfant venait de Tom du Pontcournai. Jean la lisait, n'en croyant pas ses yeux : alors définitivement il était reçu ! De temps à autre, une grosse larme de joie tombait de ses paupières et allait s'incruster dans l'épaisseur du papier bleu de la missive, timbré en bleu plus sombre de trois hures de sanglier. Machinalement il tenait cette lettre à la main, ne la lisant même plus, le regard perdu dans le vague, l'esprit dans une sorte d'extase... Il était assis sur la terrasse du Vivier, sur un vaste perron orienté au Sud-Ouest, construit par le Magnifique et faisant face au Loir. Une radieuse journée de la mi-septembre touchait à sa fin. La ligne blonde des peupliers traçait au loin le cours sinueux de la rivière, et, s'élevant dans l'azur limpide, chantait la splendeur et le début de l'automne. Par instans on pouvait croire encore à l'été. Mais une observation plus attentive révélait un léger voile, une pâleur dans le ciel,

une tranquillité dans les animaux occupés à brouter l'herbe abondante, verte et tendre des pâturages de la petite vallée, une mollesse somptueuse dans la caresse du soleil, puis un calme étonnant dans l'air et dans l'eau, à peine troublés par le passage, par le furtif reflet, par le cri bref de corneilles qui volaient en s'appelant. Mais la parure des arbres surpassait tout en richesse. Par leurs feuilles tombées sur le sol, ils semblaient dessiner jusqu'à leur ombre en pourpre et en or. Jean jouissait de tout cela, mais avec inconscience, comme un convalescent qui reprend le goût de vivre dans la belle lumière et dans la sérénité répandue. Jusqu'à ce jour, jusqu'à cette lettre, des cauchemars agitaient son sommeil. Clairac ou Chauvin lui posaient des questions horribles qu'il n'avait pas regardées depuis six mois : le Yukon, l'histoire de la musique au XIXe siècle, un problème sur les arrangemens, permutations, combinaisons. Brusquement, il se réveillait en sueur. L'odorat était un premier indice de son illusion. Cela sentait le muscat, le raisin, les épices, comme s'il en fût resté dans la vieille galerie voisine, sous une partie de laquelle se trouvait actuellement aménagé le pressoir. De là montaient, s'infiltraient ces effluves qui duraient toute l'année, d'une vendange à l'autre. Jean se rassurait. Son vieux Vivier l'abritait. Il se rendormait avec la confiance, l'avidité saine de la jeunesse. Hélas! une nouvelle angoisse hantait ses songes : celle de la chère morte dont l'image se dressait devant lui et lui posait cette question : « Seras-tu reçu ? Si tu ne l'es pas, que vas-tu faire ? » Désormais ce fantôme serait apaisé. Quel chagrin cependant de ne pouvoir le ranimer pour partager la joie immense, le bonheur que tous deux ils n'osaient espérer!

La vérité était que le système nerveux de Jean venait d'être ébranlé par deux terribles secousses, dont la moindre n'était pas celle de l'examen.

A présent, il se laissait aller à une bienfaisante torpeur générale, à un engourdissement cérébral délicieux, voluptueusement chatouillé par les rayons encore chauds du soleil à son déclin. Les pierres de taille, les balustres de la terrasse, bosselés, craquelés, jaunis, se révélaient tièdes au toucher. Elle arrondissait de chaque côté ses larges et basses marches, sa double courbe élégante et majestueuse. Du salon et de la salle à manger, de plain-pied avec elle, deux hautes portes-fenêtres

cintrées y donnaient accès. Une petite tourelle octogonale en briques, du temps de Vital, la dominait à gauche, dans l'angle. Et à la base de cette tourelle était sculpté un cul-de-lampe qu'un inventaire du XVIIe siècle décrivait en ces termes : « Une figure ailée qui, à cause de la largeur de son col, pourroit représenter l'Androgyne des Philosophes. Elle tient dans sa main dextre clous de girofle et grains de poivre et à senestre hermines pour marque de sa dignité. » Les griffes de ses pattes s'accrochaient à un cartouche de pierre sur lequel on pouvait déchiffrer aisément ces deux vers :

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile.

Le Magnifique avait épargné cette sculpture. Peut-être parce qu'elle passait pour un symbole du Génie nautique tutélaire de sa race ; peut-être parce que l'argent ou les années lui avaient manqué pour achever la transformation totale du Vivier.

Actuellement, l'Androgyne des Philosophes sortait, avec ses étranges yeux de pierre, son rictus et ses tétons dressés, d'une broussaille de vigne vierge et de houblon qui formait berceau. Retombant sur la tête de Jean, ce feuillage troué, festonné, fleuri d'or par le couchant, semblait un dais triomphal porté sur l'adolescent par le mystérieux protecteur des destinées de sa maison. A son ombre, Jean se décida à poursuivre sa lettre, dont il n'avait pu jusqu'ici que lire et relire les premières lignes.

Que veux-tu, moi, de nature, j'aimais la mer et le métier de marin. Je crois que je le regretterai toute ma vie; seulement ces fichus examens, c'est plus fort que moi. J'aurais beau turbiner dix ans, je n'arriverais pas à les surmonter. Et, pourtant, je suis leste, vigoureux, dégourdi. Il me semble que j'apprendrais vite à mener un bateau, à tirer le canon, à commander des hommes. Ça ne doit pas être sorcier, tout ça, au bout du compte.

Seulement, voilà : pour les types comme moi, il faudrait le système d'autrefois. Mon vieux, May et moi, en fouillant l'autre jour dans la bibliothèque, avons découvert un bouquin épatant : « Des entreprinses et autres mémorables faicts du sieur François du Pont-Cournai, marquis dudit lieu, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur de la ville et citadelle du Hâvre de Grâce et du Pays de Caux, général des Galères, etc., etc., par Vincent Perrinal, religieux cordelier. » Ce marquis du Pont-Cournai est mon propre arrière, arrière je ne sais combien

grand-père. Ah! mon ami, c'est là qu'il y en a des coups de canon, des surprises, des combats, des abordages. Un voisin corsaire avait d'abord emmené avec lui, en qualité de volontaire, le futur général des Galères : celui-ci n'avait alors guère plus de douze ans. Ils donnaient la chasse aux Anglais, aux Hollandais, aux Espagnols, aux Barbaresques. Ensuite, quand François du Pont-Cournai a su le métier, sa famille lui a payé un navire. Il était capitaine de vaisseau dans la Marine royale, à vingt ans. Voilà ce qu'il m'aurait fallu. Mais zut! Pour l'heure, ce qu'on demande, c'est des gaillards dans le genre d'Amédée Privaz, votre major de cette année. Penses-tu que cet animal-là, à peine reçu premier, voulait donner sa démission pour préparer Polytechnique et Normale Sciences, y entrer premier aussi, enfin détenir le record des concours? Si c'est pas navrant d'entendre ça! Heureusement, son père y a mis le holà, et je ne lui ai pas caché ma façon de penser.. Car, tu sais, nous jouissons de l'inestimable bonheur de posséder les Privaz près de nous cette année. Le gros baron a loué dans notre voisinage le superbe château de Chalandray. Il va peut-être l'acheter, mais on ne sait pas encore. En attendant, ils sont toujours fourrés à la maison; Amédée, comme tu le connais : rien qu'à le voir marcher, on le connaît; pas mauvais diable dans le fond. Il a pris toute l'intelligence pour lui, car l'autre frère, Tito, qui est beaucoup moins poseur, est aussi beaucoup moins malin. Puis il y a Madame leur mère, une belle Chilienne, avec des boucles d'oreilles mirobolantes et des cheveux presque bleus, à force d'être noirs. Le père fait tant d'esbrouffe qu'il en devient rigolo. Au commencement, papa et maman, — papa surtout, — ne leur témoignaient pas une chaude estime. Et puis, ils ont été très adroits, il faut le reconnaître. Papa l'a dit lui-même l'autre jour. Maintenant, on fait des parties ensemble. Hier, on en a organisé une monstre aux ruines de Grimonville. Nous étions installés dans un break du baron, attelé à quatre, — s'il te plaît, — où il y avait les petites Puylaurens, May, Amédée, son frère Tito et moi; des chevaux superbes, des hommes en livrée rouge, galonnés sur toutes les coutures. Papa n'en revenait pas. Le vis-à-vis de la maison où il suivait avec Maman, la tante Puylaurens, — celle-ci faisait une tête! — et le Crésus en personne, avait tout de même un autre chic. L'oncle Puylaurens et la belle Chilienne, — l'oncle ne crache point sur les belles femmes, — fermaient la marche en victoria. Aux ruines, pique-nique ébouriffant apporté par les Privaz. Les maîtres d'hôtel étaient en culotte courte et poudrés. On n'a pas idée de ça pour une partie de campagne. Maman en riait aux larmes. Après le déjeuner, comme on s'endormait un peu, j'ai proposé une partie de cache-cache dans les ruines. Le sort désigna Amédée pour être le loup May; et moi sommes allés nous cacher en haut d'une vieille tour. L'on n'y parvenait que par un très mauvais

escalier. Le bel Amédée a fini par nous dénicher. Seulement, il n'a pas pu nous prendre ; ce fut même très drôle. Le château était bâti à des niveaux assez différens, si bien qu'à deux ou trois mètres de l'endroit où nous étions cachés se trouvait en contre-bas une petite cour remplie de broussailles. Je m'avise de cette issue. Tandis qu'Amédée s'engage dans l'escalier, je me laisse pendre par les mains au rebord de la fenêtre et je saute. May me suit. Le ténor des Concours arrive pour nous voir filer vers le but. Il aurait bien voulu nous imiter, mais il est moins fort en gymnastique qu'en géométrie, et il n'osa ce « rabattement. » Si tu avais vu sa tête ! Tout le monde se la payait. Par exemple, la figure, le cou, les bras, les jambes, les cuisses de May avaient passé par une rude épreuve dans les orties et dans les ronces. Leur aspect était indescriptible. Littéralement, ma jolie sœur semblait sortir d'un bain de sang. De gros filets rouges ruisselaient de toutes parts sur ses membres nus, s'écrasaient sur ses chaussettes blanches avachies, sur ses brodequins de toile maculés, salis, terreux, roulaient en gouttes sur l'or du bracelet-montre dont le fermoir était ouvert, — un miracle que cet inestimable bijou ne fût pas perdu ! — Au bas de sa robe de dentelles, déchirée, tachée, méconnaissable, — une robe neuve dernier cri ! — la pauvre gosse étalait, toute honteuse, ses grands genoux profondément couronnés, devenus deux larges plaques d'un vermeil aussi vif que les lambeaux de soie qui pendaient à sa ceinture.

Aussi fûmes-nous grondés d'importance par maman. Mais ça nous était égal : nous gardions les honneurs de la journée. Le baron Privaz, un peu trop dépité d'abord de la déconvenue d'Amédée, intercéda pour nous. Finalement, on but du champagne à notre courage et à notre triomphe. Le lendemain, le toujours magnifique baron envoya une superbe broche en rubis à May et une très jolie épingle de cravate à moi. On n'est pas plus courtois.

La verve de Tom n'entraînait plus Jean. Son esprit restait fixé à cette image : May sanglante poursuivie par Privaz. Cela le troublait, l'attristait, le hantait. Pourquoi ? Vaines et stériles pensées, heureusement interrompues par le curé Mineau, qui gravissait les marches du perron. Le digne prêtre brandissait *la Croix*.

— Honneur, criait-il, honneur au jeune bachelier dont il faudra dès ce soir arroser les éperons d'or !

A l'autre angle de la terrasse, la protestation d'une voix de stentor, celle du Dr Voisnon, s'éleva aussitôt ; le médecin s'avançait, tendant, déplié, son journal, *le Rappel*.

— Mais il n'est pas bachelier, nom d'une pipe ! Élève à l'École navale, tonnerre de Dieu ! Est-ce que ça ne sonne pas

mieux? dix fois mieux! cent fois mieux! Un million de fois mieux! Qu'est-ce que vous chantez, l'abbé, avec votre bachelier et vos éperons d'or. C'est des aiguillettes d'aspirant qu'il faut parler.

Effaré, comme toujours, au premier moment des sorties du Dr Voisnon, le curé Mineau cherchait à s'expliquer :

— C'est une manière de dire, mon cher docteur, une façon de parler. Les anciens chevaliers...

— Moi, je suis un homme des temps modernes, et c'est en qualité de quoi, prononça le docteur non sans emphase, je salue l'entrée de mon jeune ami Jean de Raimondis dans une élite dont je fis jadis partie...

— Lancette au côté et seringue en main, coupa une troisième voix. De l'intérieur du salon, d'Orves ouvrait la porte-fenêtre. Il pressait *le Figaro* sous son bras.

— Eh bien! monsieur, riposta aigrement Voisnon, je n'eu rougis point. Après tout, j'étais officier...

— de santé, compléta lestement d'Orves. Mais je ne suis pas venu, docteur, pour me prendre aux cheveux avec vous; du reste, vous n'en avez plus guère. Avant tout, je veux féliciter ce jeune vainqueur qui a tiré le bon numéro à la loterie. — Et il prit chaleureusement les deux mains de Jean dans les siennes : — Mon Dieu! si ta pauvre mère était là!

— Chère sainte dame! elle nous contemple du haut du ciel! plaça l'abbé Mineau. Et Voisnon haussa les épaules. Une antipathie foncière l'animait contre d'Orves, antipathie réciproque d'ailleurs. Ni l'un ni l'autre ne manquait les occasions de s'empoigner. Celle-ci parut bonne au médecin :

— Ainsi, monsieur d'Orves, vous qualifiez de loterie un examen conduit par des maîtres réputés, par des juges impartiaux où tous les candidats se présentent sur un pied parfait d'égalité, où le jury ne compte qu'une chose : la science de chacun. Quel procédé meilleur voudriez-vous donc?

D'Orves ne se déroba pas, mais il s'assit tout d'abord commodément dans un des fauteuils de jardin qui traînaient sur la terrasse. Après quoi, souriant, il s'enquit à son tour :

— Croyez-vous, cher docteur, que Pic de la Mirandole eût fait un excellent officier de marine?

— Pourquoi pas? répliqua Voisnon avec intrépidité.

— En effet, pourquoi non? Mais aussi pourquoi oui? La vérité est que, dans l'examen moderne, il n'y a pas de rapport

entre le moyen et le but. Pour choisir parmi les candidats, on pourrait aussi bien les faire jouer au piquet, — au bouchon, — comme le proposait pour Saint-Cyr un homme que vous devez révérer, docteur, M. Lavisse.

— Aux échecs, insinua l'abbé, qui espérait aplanir la discussion par cet innocent calembour. Il n'eut pas d'effet.

— Ah ! vous niez la Science ! s'exclama Voisnon, et, marchant sur d'Orves, il se croisait les bras, sondant son contradicteur d'un regard profond de justicier.

Leur dialogue s'arrêta une seconde, car, au bout du jardin, ils venaient d'apercevoir M. de Raimondis en personne. Il montait par une allée la pente du petit coteau que le Magnifique avait fait jadis planter et dessiner à la française, travail que M. Jules de Raimondis, propre arrière-grand-père de Jean, avait anéanti en partie à la fin de la Restauration pour meubler la perspective de massifs d'arbres, selon une mode rapportée d'Angleterre. Aujourd'hui, deux courbes sablées entouraient la colline en dévalant, et, partant du perron, allaient se rejoindre en bas, près du vieux mur d'enceinte et du chemin donnant accès à la rivière. Un majestueux vase, débris d'autrefois, sous de nobles cèdres, marquait ce point final du parc que l'on mesurait tout entier de la terrasse. Près de celle-ci, un cœur de gazon, orné d'un vieux cadran solaire, formait le centre de ce paysage artificiel et si singulièrement composite.

M. de Raimondis rentrait de la chasse, suivi de son garde Sylvain. De loin, on ne les eût pas aisément distingués l'un de l'autre. De près, Sylvain paraissait fort différent du comte : sec, maigre, bronzé, le menton orné d'une barbiche, le garde rappelait à la fois le bouc et le singe. Un front plus vaste, ombragé d'un large chapeau, une légère corpulence habillée d'une sorte de redingote vert bouteille, marquaient le maître. Cette redingote surtout amusait d'Orves. En voyant ces deux silhouettes se détacher sur le fond du parc, avec le vase ornemental et les frondaisons rousses du second plan, l'artiste qui veillait dans le baron évoquait certains tableaux de chasse du XVIIIe siècle, et il se disait que Sylvain eût figuré à merveille le classique nègre porte-arquebuse. Les têtes de deux perdrix, l'une rouge, l'autre grise, pendaient en ballottant du carnier d'Octave. Aux éclats des voix, il hâta son pas boitillant, et, parvenu à la hauteur du cadran solaire, il cria : « Qu'y a-t-il ? »

— Il y a que M. d'Orves nie la Science, jeta le docteur du ton le plus élevé qu'il put... Le comte haussa les épaules et se tourna vers Sylvain. Il se disposait à passer près du perron sans le gravir, car de telles controverses lui paraissaient oiseuses, quand le curé Mineau supplia :

— Monsieur le comte, monsieur le comte, accourez : savez-vous...

— Non, dit d'Orves. Je parie qu'il ne sait pas. Sais-tu, Octave, que ton fils Jean vient d'être reçu à l'École navale ?

— Pas possible ! s'exclama le père ; et de surprise il laissa choir son fusil.

— Ah ! ça, par exemple, c'est pas croyable ! laissa échapper Sylvain qui riait dans sa barbiche en ramassant l'arme par terre.

Octave de Raimondis se frottait les yeux. Il lui semblait être le jouet d'un songe. Il demanda à d'Orves :

— Es-tu sûr ? qui t'a dit ça ? — Son cousin lui montra *le Figaro*.

— Et c'est sur le journal, encore ! proclama Sylvain.

— Ah ! Jean ! comment, tu es reçu ! reprit le père tout ému. Mon cher enfant ! Malgré sa jambe boiteuse, il gravit le perron avec une agilité incroyable et serra contre lui sa progéniture. Il n'avait point habitué son fils à ces effusions, et celui-ci, se rappelant l'indifférence paternelle en juin, au moment de l'écrit, éprouvait quelque surprise.

— Eh bien ! messieurs, dit Octave de Raimondis au curé, à d'Orves et à Voisnon, vous dînez ici ce soir, n'est-ce pas ?

— Naturellement, fit d'Orves.

— Nous y comptions bien un peu, avoua le médecin.

— C'est trop d'honneur, monsieur le comte, protesta l'abbé.

Avec simplicité, le vieil homme ordonna à Sylvain : « Préviens Perpétue, » puis il se mit en devoir d'extraire les deux perdrix de sa carnassière. Il les palpait, les considérait, caressait leur jabot revêtu de plumes soyeuses et délicates, pourpres et bleutées chez la rouge, hachurées de brun chez la grise. Elles avaient été couvées sur sa terre, avaient mangé son grain, becqueté sa vigne. Comme elles lui semblaient attachantes et jolies !

Sylvain souleva son bonnet, tandis que le comte s'asseyait sur la terrasse, et s'épongeant le front, le chapeau à la main, la physionomie empreinte d'une expression avenante peu habituelle chez lui, priait les causeurs de reprendre leur discussion. Il avait l'air d'un juge qui écoute les parties.

— Vous discutiez, messieurs, pardonnez-moi de vous avoir interrompus.

— Nous parlions examens, déclara le docteur, et M. d'Orves considère la Science comme inutile.

— Pas le moins du monde, rétorqua le baron. Je soutiens qu'elle ne suffit pas à l'homme de guerre, voilà tout ; et que choisir des officiers par le même moyen qu'on choisit des professeurs et des ronds-de-cuir est l'un des plus plaisans, en même temps qu'un des plus absurdes spectacles que l'âge moderne nous ait réservés.

— L'officier d'aujourd'hui, dogmatisa Voisnon, a besoin d'être un savant.

— A mon tour de vous demander, riposta le baron, en quoi le jeune Privaz, par exemple, le major de cette année, sujet éminent en algèbre, paraît-il, et par ailleurs tout à fait digne quelque jour d'enseigner au Muséum, est plus apte à faire tourner les machines que mon neveu Jean de Raimondis qui est reçu l'avant-dernier, que le fils d'un ami à moi, le petit du Pontcournai qui, lui, reste sur le carreau ?

Voisnon était embarrassé de fournir cette précision technique, et tout autre l'eût été à sa place. D'Orves reprit :

— Je vous le répète : je n'aperçois pas le rapport entre la culture intense, incroyablement raffinée de l'esprit, et la conduite de mécanismes si compliqués, si nombreux soient-ils. Il me semble que l'attention, le travail, la pratique, et par-dessus tout le goût du métier suffisent. Aimez votre tâche et vous l'accomplirez à souhait.

— Il est de fait, intervint M. de Raimondis, — et je l'ai souvent remarqué pendant la Guerre, — que les hommes de bon sens et de caractère ferme rendent plus de services que telle ou telle intelligence d'état-major, merveilleuse en chambre, médiocre sur le terrain.

— C'était l'avis de Napoléon, asséna d'Orves.

— Qui lui-même était un savant, objecta Voisnon. Avez-vous lu la jeunesse de Napoléon dans Chuquet? C'est inouï tout ce qu'il emmagasinait dans sa cervelle de jeune homme.

— Tout le monde n'est pas Napoléon, remarqua l'acharné baron. Et puis sa science ne lui eût guère servi sans son caractère. C'est sur le caractère qu'à mon sens devrait s'effectuer l'élimination des candidats et non sur des interrogations encyclo-

pédiques, capables seulement d'aboutir à une assimilation superficielle, factice, et à un mandarinat stérile.

— Que voulez-vous, messieurs, c'est la mode, conclut Octave de Raimondis, et il se leva pour descendre à la cave. Son humeur ne le portait pas à s'attarder dans ces dissertations ardues, qui, en revanche, passionnaient ses hôtes, même le bon curé Mineau.

— Bien que personnellement fort incompétent, avança enfin celui-ci, j'inclinerais à croire ce que dit M. le baron d'Orves. « Ma philosophie est toute du cœur, point de l'esprit, » affirmait hier un savant illustre, comme s'il voulait nous indiquer par là une priorité dans ses motifs d'agir.

— Pasteur que vous citez, l'abbé, s'écria Voisnon, est justement l'homme qui a su le plus de choses dans le plus de branches. Votre autorité tombe à pic.

— Comment cela? reprit d'Orves. Il est au contraire difficile de choisir un meilleur exemple, et plus frappant, d'une extraordinaire force morale qui soutient parmi les attaques, les découragemens, les controverses; un exemple de la passion professionnelle qui illumine, de la foi dans la découverte pressentie. Personne n'a vivifié davantage la science exacte de l'esprit par la flamme du cœur et de l'enthousiasme. Oui, relisez l'histoire si attachante de sa vie, de ses merveilleuses, de ses incroyables découvertes! Je le fais fréquemment pour ma part et ma conclusion, la voici : Le génie, chez Pasteur, c'est la mise en œuvre d'une observation vaste, continue, puissante, souvent aussi d'une bonté, d'une pitié sans cesse attentives, par une spéculation de la plus curieuse espèce et qui, s'il fallait la classer absolument dans l'ordre des facultés, voisinerait avec une ingéniosité prodigieuse à enchaîner des faits, une sorte d'imagination scientifique, avec l'imagination enfin, plutôt qu'avec le raisonnement pur et simple des esprits uniquement abstraits.

— Peuh ! l'imagination, cette folle du logis ! méprisa le médecin.

— Oh ! docteur, pour une fois combien je vous approuve ! jeta avec élan l'abbé Mineau. D'Orves se tourna vers Jean comme pour le prendre à témoin de cette réconciliation imprévue et passagère des deux habituels antagonistes.

— Pour moi, messieurs, vous le savez, affirma-t-il, je tiens l'imagination pour une faculté maîtresse et féconde. Loin de la

considérer comme un dissolvant de l'énergie, je pense que, bien employée, elle en est le stimulant le plus actif. Par son pouvoir de colorer les actes et les êtres, elle idéalise l'existence la plus banale et les occupations les plus vulgaires; elle donne l'ambition des grandes choses et fournit le courage dans les petites. Elle réalise ce miracle de nous faire aimer les plus insipides tâches. Vois-tu, Jean, ajouta-t-il en s'adressant à son neveu, elle vous fera cruellement défaut à vous autres; non peut-être à toi, car, né et grandi dans cette maison, tes puissances de sentiment demeurent intactes, mais à tes contemporains. Séparé de cette source vive, votre esprit rompu trop tôt à l'analyse, à la critique, à la déduction exacte, à une prétendue et d'ailleurs fort restreinte observation, desséché sans remède, baigné à chaque instant dans un monde hideux de laideur, d'égoïsme, de jouissances et d'appétits, peinera à se créer un idéal, — heureux s'il y parvient jamais ! Cela se vérifiera dans tous les états, dans toutes les professions, mais spécialement, je crois, dans celle que tu as choisie. Là il faut plus d'idéal qu'ailleurs; maintenant plus que jamais, à l'heure où il faut lutter contre la lassitude environnante, à l'heure où la concentration des forces navales en Europe a supprimé presque complètement les belles campagnes d'autrefois, où le machinisme nécessaire imprègne chaque navire d'une atmosphère d'usine. Ah ! je me trompe fort si tous ces jeunes savans qui entrent avec toi, avant toi, dans la marine, y font de vieux os. On aura songé à tout vous apprendre, mais point à allumer en vous ce feu sacré que vos aînés entretenaient avec tant de jalouse ferveur, et faute de quoi votre Temple de Science ne sera qu'une Babel, monstrueuse, inutile, insensée !

— Ah ! ricana Voisnon, que n'a-t-on nommé M. le baron d'Orves examinateur de vocations de l'École navale, d'imagination, de rêveries, de vague à l'âme, de je ne sais quoi? Bientôt, comme Don Quichotte, qui prenait des moutons pour des armées, nous aurions des amiraux qui croiraient à des sous-marins en apercevant de simples phoques. Ici, monsieur, souffrez que je reprenne l'avantage. L'examen oblige à se caser dans la tête un certain nombre de notions bien nettes, bien précises. Il force à travailler; il est l'ennemi de l'à peu près. Il exige des provisions de savoir exact, utile. Grâce à lui, enfin, nos jeunes gens, nos jeunes lauréats, j'entends, savent bien ce qu'ils savent.

— Dieu le veuille, accorda d'Orves ; leur cervelle est donc devenue quelque dictionnaire effrayant. Pauvres garçons ! Mais dans le système qui décide de leur avenir, ne voyez-vous pas que la part du hasard est considérable, hasard dans les questions, hasard dans l'humeur du juge, hasard dans les conditions de la préparation et des mille circonstances entourant l'examen ? L'examen me représente à merveille l'une de ces institutions des sociétés modernes, à visage d'égalité et de justice, masque trompeur, vide, cruel, décevant entre tous ! — D'Orves avait parlé avec une sorte de fougue qui contrastait avec le ton sceptique et détaché affecté par lui d'habitude. Sa nature réelle reparaissait dans ces sorties passionnées, s'épanchait sur son apparence convenue à la façon de quelque lave bouillonnant sur la croûte d'un mamelon sec sous la poussée d'une soudaine éruption.

La discussion fut momentanément close par M. de Raimondis, qui remontait de la cave, deux bouteilles poudreuses en main.

— Si nous passions à table, messieurs, proposa sans façon le vieux gentilhomme, et il ouvrit la porte-fenêtre donnant accès de la terrasse dans la salle à manger.

La nuit était presque venue. La façade du Vivier découpait ses hauts toits sombres sur le ciel clair et pâle où apparaissaient les premières étoiles. Bombant ses seins à travers les broussailles, avançant la tête avec une étonnante expression humaine, l'Androgyne des Philosophes semblait vouloir happer les convives au passage.

— Vilain oiseau ! fit le docteur en lui montrant le poing.

— Eh ! eh ! murmura le comte, sans qu'on sût s'il protestait contre cette apostrophe ou s'il l'approuvait.

— Perpétue l'appelle le portrait de la maison, assura le curé, mais en cela elle ne flatte pas la maison.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le docteur.

— Que c'est un symbole, parbleu ! expliqua d'Orves. Par ma foi, la bonne femme a raison. Je me plais à voir dans cette sculpture étrange, mon cher Octave, la figure du Génie de ta race. Les Lusignans avaient leur fée ! Vous possédez ce démon de l'aventure. De sa main droite, il vous promet la richesse, représentée par des épices, et il vous tend la gloire, les honneurs de sa main gauche. A plusieurs reprises, à deux tout au moins, la mer vous a donné l'une et l'autre. Il n'est pas jusqu'aux vers :

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile

où je ne veuille voir un hommage à la générosité de votre sang, et le succès de notre ami Jean confirme par son heureux augure le vieil adage inscrit au seuil de cette maison.

Jean rougit et, confus, baissa le nez vers son potage. M. de Raimondis, quoique satisfait de l'explication et secrètement flatté, ne répondit rien à d'Orves. Il ne l'aimait pas. Les liens de parenté, de voisinage, d'une camaraderie datant de l'enfance ne parvenaient pas à enchaîner son antipathie. Soi-disant, il le trouvait trop raffiné, trop Parisien, trop instruit, trop bien vêtu, trop esclave des belles manières, mais sans doute il le chargeait de griefs intimes plus graves qu'il ne confiait pas. Volontiers il lui lançait des bourrades désagréables. Ainsi, son cousin n'ayant pas réussi à dissimuler une grimace en avalant la première cuillerée du potage, Octave de Raimondis bougonna : « Ah! dame, ça n'est pas la cuisine du Café Anglais. » Jean souffrit de cette allusion aigre. Voisnon et le curé n'en furent point autrement fâchés. D'Orves se révélait trop différent d'eux. Par momens, ils ne pouvaient se défendre de subir son érudition et son charme, mais ils se rebellaient contre cet ascendant d'un esprit s'imposant aux leurs. Le baron goûtait presque cette hostilité qu'il se plaisait à dompter passagèrement par la justesse, l'originalité, parfois l'éloquence de ses saillies. L'ironie lui servait le plus généralement d'arme. Il répondit donc avec amabilité au comte de Raimondis :

— Que veux-tu, mon cher Octave, la perfection n'est pas de ce monde. Si tu avais la cuisine du Café Anglais dans ce décor, tu jouirais du Paradis Terrestre, et tu me verrais toujours chez toi. — Cette perspective n'eut pas l'air d'enchanter M. de Raimondis et la contraction de ses traits décela ses sentimens particuliers à l'égard de son parent. Celui-ci semblait ne rien remarquer et il continuait l'éloge du Vivier.

— Quelle merveille! j'aurais voulu connaître jadis la cour intérieure pleine d'eau, reflétant d'un côté les vitraux de Saint-Vital et de l'autre les arcades de la galerie aux Épices. Nous avions retrouvé avec ta mère, dit-il à Jean, une estampe du XVIIe siècle, antérieure aux ravages du Magnifique et qui la représente ainsi. A la fenêtre de la cuisine, derrière les bar-

reaux, un marmiton pêche des carpes en face de la fontaine aux Sirènes. C'est délicieux. Quel artiste a pu concevoir l'idée de ce miroir d'eau intérieur? Quelque Vénitien, sans doute, ramené par Vital et hanté par la nostalgie des lagunes.

— Bah! poussa M. de Raimondis, qu'en sais-tu? D'abord, cette façade n'est pas l'œuvre de Vital tout seul. Son fils Jean y travailla aussi. C'est à l'époque de Jean plus qu'à celle de Vital que l'influence italienne devient sensible. Regarde par exemple la voûte montante qui part du porche fortifié et conduit à la galerie : elle n'a point les nervures entre-croisées du xve, mais des caissons sculptés comme au xvie, et les reliefs figurent un combat de Centaures et de Sagittaires où l'art italien est manifeste.

La science de ce paysan du Danube stupéfia d'Orves. Plusieurs fois il avait constaté chez cet ours replié sur lui-même de surprenans éclairs.

— Eh bien! lui demanda-t-il, puisque tu es si documenté, renseigne-moi donc aussi sur cela : est-elle italienne, cette grossière effigie de Vital creusée dans cette même cour, au-dessus de la porte de la cuisine, où des degrés de pierre descendent encore dans l'ancien vivier?

— Il y a une inscription à côté et en dessous, monsieur le baron, indiqua l'abbé.

— Hé! je sais bien. Par malheur, elle ne fournit aucun renseignement sur l'origine de l'image. Ce sont des vers. Les voici.

De mémoire, sans hésitation, à l'émerveillement de tous, le baron récita d'une haleine :

Cessez, Grégeois, de vanter le voïage
fait en Colchos pour ravir la Toyson.
car ni la nef, ni tout son équipage,
ni tous les preux compagnons de Jason,
ne valent d'en parler. La raison?
Pour qu'au pris de ce grand Cappitaine
leurs cours ressemble à celuy d'un oyson.
Et cestuy de Vital fust d'un' aigle hautaine.

— Le morceau, ajouta-t-il, est curieux comme document géographique. Il semble indiquer que la vieille Méditerranée des Argonautes n'a plus suffi aux ambitions de Vital. On est à l'aube des grandes découvertes.

— En fit-il? interrogea Jean, sortant soudain du silence où,

écoutant les autres, il s'était enseveli dans son bonheur toute la soirée.

— On ne sait trop, répliqua d'Orves. En dehors des temps qu'il passa au Vivier et au service de René d'Anjou, — alors les documens abondent, — les années de sa jeunesse, celles de sa vieillesse, ses voyages, sa fugue finale avec Briande d'Almada restent obscurs. Somme toute, on ne possède là-dessus que des notes manuscrites, rédigées, d'après des traditions orales probablement, par un bénédictin, plus de deux cents ans après la mort de Vital, au moment où Julien de Raimondis, sur le point d'être chef d'escadre, dut aller à la Cour et s'occuper de ses preuves. Tu as dans ton grenier, Octave, la correspondance de Julien avec ce bon moine. C'est là qu'on peut puiser quelques vagues, bien vagues renseignemens.

— C'est possible, accorda M. de Raimondis, qui luttait âprement contre la cuisse d'une vieille poule, mise au pot, à la mode du bon roi Henri, mais trop tardivement, par Perpétue, surprise de trois dîneurs inopinés.

— De ces renseignemens il appert, poursuivit d'Orves, que Vital de Raimondis dut combattre à Chypre, dans ces querelles qui mettaient aux prises les derniers Lusignans, le Soudan d'Égypte, les chevaliers de Rhodes, les Vénitiens et les Génois. Il navigua aussi sur les « nefs absoutes » de la ville de Narbonne qui, par permission spéciale du Pape, commerçaient deux ou trois fois l'an avec les Infidèles. Les premières années de sa vie il apparaît comme un habile patron de galère, semi-pirate, semi-marchand.

— Ouah! il n'était point marchand! cracha avec humeur M. de Raimondis. Son père était conseiller au parlement de Provence.

— Je me le représente fort bien, déclara Voisnon : il devait ressembler trait pour trait à ces capitaines de voiliers que j'ai connus dans le Pacifique, aux îles Marquises, trafiquant de tout avec les naturels, achetant ou échangeant des perles, transportant des Chinois, faisant la traite au besoin et le coup de feu à l'occasion...

— Merci, docteur, grogna M. de Raimondis.

— Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai pas voulu vous offenser, s'excusa Voisnon. — Il respectait et estimait M. de Raimondis à cause de son caractère juste et droit. D'ailleurs, il figurait sur sa

liste municipale; au conseil, il n'esquissait qu'une opposition de principes. Pour la pratique des affaires communales, il se rangeait toujours à l'avis de son maire.

— Eh! mon Dieu! il faut convenir que l'image du docteur ne manque pas de justesse, appuya d'Orves, car enfin, même avant d'épouser la fille de l'argentier Prunier, Vital était riche. Et je serais tenté de croire que ces richesses provenaient soit de son commerce dans le Levant, soit de ses rapines, courses et butins. Cela n'offre rien d'invraisemblable. Et il a certainement fréquenté des Vénitiens.

— Tu y tiens, fit Octave de Raimondis, qui avait achevé de dépouiller sa carcasse de poule.

— Oui, repartit son cousin; d'ailleurs, je n'en veux pour preuve que le portrait sculpté dont nous parlons. Sur cette image, Vital porte le bonnet usité alors à Venise, une sorte de bonnet phrygien.

— Ce que tu ne sais pas, reprit le comte, c'est que ce détail sauva le château pendant la Révolution.

— Pas possible! s'écrièrent ensemble le médecin et le baron.

— Parfaitement, en 1794. Les bandes républicaines ravageaient le pays, conduites par un nommé Taupier, sorte de misérable, plus brigand que soldat, pourvu néanmoins d'une commission officielle par le district. Mon grand-père Jules avait émigré, son oncle, le frère cadet de son père, le chevalier de Raimondis, vieux dur-à-cuire jadis blessé devant Minorque, avait voulu demeurer au Vivier. Taupier ayant fait fusiller le maire, M. Piot des Vinières, les habitans vinrent supplier mon arrière-grand-oncle d'accepter cette charge pour assurer l'ordre public. Il accepta, et sa main, ferme et prudente, fit régner, effectivement, dans la mesure du possible, la tranquillité. Mais un jour, Taupier traversant le bourg avec ses hommes entre au château. Mégarde? oubli? on avait négligé de fermer le porche que vous connaissez. Il pénètre dans la cour, hume l'air avant de prendre une décision, quand, tout à coup, son regard rencontre le portrait de Vital coiffé du bonnet phrygien. « Ce bougre-là, hurle-t-il, était républicain avant nous. Je gage que la maison n'est habitée que par de vrais sans-culottes. » Et il repart, suivi de sa bande. Le Vivier l'avait échappé belle.

Un éclat de rire, auquel Voisnon s'associa le premier, salua l'histoire; puis l'abbé Mineau demanda :

— Pensez-vous véritablement, monsieur le comte, que ce scélérat de Taupier fût venu pour mettre le château à feu et à sac, ou n'en fit-il le simulacre que par peur des siens, pour obéir à des ordres reçus?

— Je ne sais pas, monsieur le curé. Le savait-il lui-même? Le plus souvent, vous devez l'avoir entendu dire comme moi, Taupier était ivre. Parfois aussi, dans ces bandes, les chefs marchaient pour satisfaire leurs hommes ou l'opinion du district. A l'époque dont je vous parle, ils commençaient déjà à craindre les représailles populaires des excès qu'ils commettaient envers les petits aussi bien qu'envers les grands. Et mon grand-oncle était très aimé. Dans beaucoup d'occasions enfin, ces tyrannicides ne cherchèrent qu'à exercer des vengeances personnelles.

— Hélas! oui, soupira le curé en pâlissant légèrement.

— Et puis, on les fait volontiers pires qu'ils n'étaient! lança Voisnon avec bonhomie.

— Sacrebleu! protesta d'Orves, c'est pourtant difficile. Le dit Taupier, par exemple, fit brûler vives mes deux grand'-tantes devant leur mère, qui devint folle. Que vous faut-il de mieux? — Le médecin regarda d'Orves avec une sorte d'étonnement, car, de lui-même, il était bon. Seulement, sa profession, sa vie vagabonde lui avaient composé une philosophie de la douleur humaine. Il avala une rasade de vin blanc, après quoi, essuyant ses longues moustaches, il déclara :

— Que voulez-vous? Les guerres civiles offrent partout les mêmes excès. Les sociétés, comme les femmes, n'enfantent que par la douleur.

— Si encore elles enfantaient quelque chose de bon! grommela son contradicteur. Le curé Mineau devina que la conversation allait prendre un tour terrible. D'ailleurs, depuis quelques minutes, il méditait une diversion personnelle.

— Monsieur le comte de Raimondis, commença-t-il timidement, nous disait tout à l'heure que les chefs révolutionnaires satisfaisaient le plus souvent quelque grief personnel, je le crois tout à fait pour ma part.

— Allons donc! cria Voisnon.

— Mais si, docteur, je vous assure. Tenez, vous qui lisez beaucoup, lisez-vous les récits d'un historien de grand mérite, M. Georges Lenôtre?

— Est-ce que je lis vos ariboles, l'abbé? rejeta brutalement

le médecin, oubliant tout à fait les emprunts fréquens qu'il pratiquait dans la riche bibliothèque du curé. Cette appréciation injurieuse, doublée d'une vive ingratitude, piqua le bon prêtre et le détermina tout à fait à entamer une histoire devant laquelle, visiblement, il hésitait.

— Il n'y a point là de fariboles, monsieur Voisnon, et si je vous racontais une histoire personnelle à moi, à ma famille, précisément sur ce Taupier dont nous nous entretenons, que diriez-vous?

— Eh bien!... Hé! ma foi... je verrais... Puisque je suis sans doute destiné à griller en enfer quelque jour avec ce brave homme, cela me fournirait une entrée en matière pour notre plus prochaine rencontre. Le docteur but de nouveau un coup de vin blanc, s'essuya encore les moustaches et dit enfin :

— Parle, curé, je t'écoute!

— Les Taupier, narra le prêtre, étaient une famille de commerçans aisés, établis dans le bourg du Vivier depuis plusieurs générations à l'époque où commence mon histoire. Au bas de la côte Saint-Eutrope, on remarque encore aujourd'hui leur logis. Un escalier aux larges marches de pierre monte en tournant dans un pavillon. Sur le linteau de la porte on distingue une taupe grossièrement sculptée. C'était un commencement d'armoiries. Joseph Taupier, garçon d'une agréable mine et qui se destinait à la judicature, recherchait ma grand'mère lorsqu'elle était jeune fille. Celle-ci lui préféra mon grand-père. Taupier en conçut un vif dépit. Il renonça à ses premiers desseins, quitta le pays, devint soldat, contrebandier, faux saunier. Les troubles de la Révolution le ramenèrent dans notre contrée. Il y reparut en capitaine, coiffé d'un chapeau à plumes et ceint de l'écharpe tricolore. Il commandait, muni d'une commission régulière, une troupe de ce qu'on appelait alors des « patriotes, » c'est-à-dire un ramassis de gens sans aveu qu'il recrutait un peu partout sur les grands chemins. Les crimes épouvantables qu'ils commirent, analogues à celui que nous racontait tout à l'heure M. le baron d'Orves, furent sans nombre. Un soir, mon grand-père rentrait du Mans, sa ceinture pleine d'or. Il fut arrêté par ces misérables qui lui demandèrent son certificat de civisme. Il en possédait bien un; par malheur, il l'avait laissé à la maison. Taupier l'accusa d'entretenir des relations avec les ci-devant émigrés, d'être un émissaire de Pitt. Sans donner à

mon grand-père le temps de se défendre, ni même celui de se reconnaître, on le fusilla dans un fossé, sur le bord de la route. Taupier lui coupa la tête avec son sabre et accourut cette nuit même au Vivier. Il enfonça la fenêtre de ma grand'mère, jeta la tête sanglante sur le plancher et s'enfuit. Lui et ses hommes se partagèrent l'or, le prétendu or de Pitt, mais je dois reconnaître qu'il protégea ma grand'mère et ses deux enfans, empêchant qu'on leur fît aucun mal pendant toute la durée des troubles. Dans la suite, Taupier fut employé aux armées en qualité de commissaire des Guerres. Il vécut et se maria à l'étranger. A la fin de l'Empire, il revint de nouveau dans ce pays, qu'il avait terrorisé, pour y vieillir dans sa maison natale où il mourut en 1820 sans être inquiété. Vos parens, monsieur le comte, ne le signalèrent point à la vindicte de l'autorité, par générosité sans doute, peut-être aussi en souvenir de ce qu'il avait sauvé leur château. Il était riche, mais la réprobation publique pesait sur lui. On ne put l'enterrer dans le cimetière du village, mais il reçut les secours de la religion à son lit de mort. Sa veuve a laissé une rente à la fabrique afin que le curé du Vivier célébrât à perpétuité des messes pour le repos de l'âme de Joseph Taupier, le Terroriste.

L'abbé Mineau avait pâli davantage en prononçant les derniers mots. D'Orves questionna :

— Eh !... vous dites ces messes, monsieur le curé ?... pour le repos éternel de celui qui assassina votre grand-père ?

— Monsieur le baron, dès mon enfance, j'eus la vocation ecclésiastique. Mon père et ma mère le savaient. Loin de m'en détourner, ils m'y encouragèrent. Mais ils ne me racontèrent point cette histoire. Ils me l'apprirent le jour où je fus ordonné prêtre après m'avoir fait jurer de pardonner..., et j'ai pardonné. » Puis l'abbé Mineau ajouta avec une extrême simplicité : « Que voulez-vous, messieurs, ne suis-je pas le ministre de Celui qui est par excellence le Pardon ? Notre Seigneur n'a-t-il pas pardonné lui-même à ses bourreaux ? »

Le digne prêtre se remit à finir les restes de sa poule. Il ne semblait pas s'apercevoir qu'il venait d'exprimer là quelque chose de surhumain et d'extraordinaire. Mais, pour les auditeurs, son visage plat, soumis, blafard, battu de rudes mèches grises, s'illuminait d'un jour nouveau, éclatant.

Par-dessus la table, Voisnon, les larmes aux yeux, tendit

brusquement la main au curé, car ce positiviste demeurait sensible aux beaux traits de l'âme. La grandeur de la religion catholique lui apparaissait dans cette histoire vécue et tragique, contée avec sincérité.

Il y eut un moment de silence où chacun réfléchissait. D'Orves le rompit par cette réflexion inattendue :

— Que les femmes compliquent donc l'existence !

— Certes ! affirma M. de Raimondis comme se parlant à lui-même.

Cependant il songeait au vide incroyable qu'il ressentait autour de lui depuis la mort de son épouse. Soudain il fixa Jean :

— Eh ! mais, dit-il, nous oublions de boire au héros de la journée !... Alors il avisa les deux bouteilles poudreuses qu'il avait montées de la cave et placées devant lui.

Justement Gunther, surnommé Cognac dans le Bourg, vieil ordonnance alsacien qui avait suivi son lieutenant dans la retraite, apportait, sur un plat d'étain aux armes du Magnifique, les perdrix de l'après-midi, gonflées, suintantes, dodues, bardées de lard, arrosées de beurre doré.

— Voici qui réhabilite Perpétue, dit d'Orves. Il n'y a plus guère que chez toi, Octave, et chez moi, qu'on rôtit ainsi à la broche devant un feu de bois.

— Oui, oui, grommela Octave, les vieilles méthodes ont du bon. — Il versait lui-même, à la ronde, religieusement, le liquide onctueux, d'un or presque brun, que son grand-père Jules avait récolté dans le clos des Fontenelles. Gunther, dit Cognac, se tenait raide, figé derrière son maître, la serviette entre les doigts, et ses yeux, suivant attentivement les verres, luisaient comme des braises ardentes.

— Mâtin ! fit le docteur en faisant claquer sa langue.

— Quel nectar, monsieur le comte ! prononça le curé avec une sorte de dévotion. Referons-nous le pareil cette année ?

— Pas encore, laissa tomber le vieux Raimondis. Ayant fini d'emplir les verres, il regarda de nouveau Jean. Il se rappelait sa naissance. Lui, Octave, n'avait pas quitté depuis longtemps le service et d'Orves voyageait alors au loin. Le grand-père, le colonel d'Aubijoux, rayonnant de joie, avait été parrain ; on avait bu du vin semblable ; et le regard de l'homme invalide avant l'âge allait du vin de sa vigne à l'unique rejeton de sa

race, assis là, devant lui, les yeux baissés, mais l'air heureux et résolu. M. de Raimondis songeait : « C'est mon sang, » et sa pensée remontait à tous les siens, à l'ancêtre Vital, bâtisseur du toit qui les abritait, à son fils Jean, le mari d'Olympe de Chourses, grand maître de l'artillerie de France; à Julien le Magnifique, chef d'escadre après Vigo et qui avait figuré avec dignité à la Cour de Louis XIV; au chevalier de Raimondis, blessé devant Minorque et qui avait tenu ferme au Vivier pendant la Révolution ; à son père, Auguste, le fils de Jules, le petit-neveu du chevalier, que Napoléon avait emmené à quatorze ans en otage, comme garde d'honneur, en Espagne, et plus tard décoré de sa main, en Russie ; à lui-même, à ses propres états de services dans les hussards, durant la guerre allemande. Dans quelques semaines, son fils porterait à son tour le sabre et l'uniforme. Cela, il n'aurait jamais osé l'espérer... avec ces fichus examens, n'est-ce pas ?... Il aimait mieux n'y pas penser, paraître indifférent. A quoi bon courir à une déception de plus ?... Mais non, c'était bien vrai : Jean de Raimondis était admis à l'École navale. Alors, mû par une émotion extrême qu'il ne put contenir davantage, Octave de Raimondis se souleva péniblement sur sa cuisse endolorie, et, dressant son verre, d'une voix sonore, vibrante, avec un enthousiasme dont on l'eût cru incapable, il s'écria : « A l'épée ! »

D'Orves et Voisnon reprirent le toast avec chaleur. Tous deux appartenaient à des opinions différentes, mais ils se ressemblaient en ceci : ils avaient couru le monde.

Et dans ce demi-impotent, usé, cassé, veuf, indifférent à la pensée de demeurer désormais seul, qui vouait avec ce désintéressement, cet élan instinctif, spontané, cette joie en quelque sorte religieuse, l'unique espoir de sa maison au service de l'État, ils saluaient la race de ceux qui, de Bethencourt à Suffren, de Pointis à Montcalm, portèrent le renom de la France si loin sur les mers, sur le globe, lui conquirent un empire de gloire toujours vivant, dont maintes fois ils avaient trouvé les traces et encore bénéficié.

— Qu'est-ce, je te prie, qu'un gentilhomme qui n'a pas porté l'épée ? demanda rudement en se rasseyant Octave de Raimondis à son cousin d'Orves.

— Un raté comme moi, répondit celui-ci avec une humilité si sincère qu'elle eût touché tout autre que M. de Raimondis.

Le curé Mineau sentit de nouveau qu'il fallait charitablement intervenir :

— L'épée de notre nation, enseigna-t-il, c'est le glaive de Dieu, et il est, oserai-je dire, conforme aux vues de la Providence qu'elle soit confiée à de bonnes mains. Aussi est-ce de tout cœur que je remercie Celui qui nous dispense le succès ou l'insuccès à son gré d'avoir béni l'examen de M. Jean et que je prie le Seigneur d'élever un jour notre jeune aspirant, — puisque l'on dit ainsi, paraît-il, — jusqu'au grade d'amiral de France.

— Il n'y en a plus, monsieur le curé, fit d'Orves.

— Mettons vice-amiral ; ce serait déjà joli, concéda Voisnon. Mais, sans les écouter, Octave de Raimondis s'adressait à son fils :

— Comment ne m'as-tu pas informé plus tôt de la nouvelle ?

— Vous veniez de partir quand le facteur est arrivé. Je ne l'ai su d'ailleurs que par la lettre de Tom, car vous savez bien, papa, que je ne me permettrais pas de décacheter votre journal.

D'Orves avait repris l'avantage. Il riait et haussait les épaules en regardant son cousin. Celui-ci ne lui répondait point et feignait de ne pas voir ces moqueries. Il demanda à Jean :

— Tom ?... Connais pas ?.., Qu'est-ce que Tom ?

— Mon ami Tom, Thomas du Pontcournai, voyons.

— Ah ! oui, parfaitement... aussi, pourquoi ce nom de chien ?... son père et moi avons été lieutenans au même escadron. Pas longtemps, car il est passé capitaine peu de temps après la guerre... Est-ce qu'il est reçu aussi, ton ami ?

— Non, le pauvre diable.

— Fâcheux, fâcheux, j'aurais aimé ça. Parbleu ! je me souviens bien de son père... et de sa mère... la belle Édith de Châteaumorond, fille d'un officier aux Guides, le comte Agénor de Châteaumorond, frère cadet du duc... D'Orves sait ça bien mieux que moi.

— N'avez-vous donc pas conservé des relations, monsieur le comte, avec ces personnes distinguées ? s'enquit l'abbé Mineau.

— Moi, monsieur le curé ? se récria Octave de Raimondis, jetant un regard de commisération sur le digne ecclésiastique et sur lui-même, sur sa redingote verte, qui le faisait ressembler à un personnage des tableaux champêtres de Joseph Vernet. Mais regardez-moi... Vous ne me voyez pas ?... Si par impossible je rencontrais aujourd'hui Mme la marquise du Pontcournai, pensez-vous que je serais assez sot pour me faire reconnaître

d'elle et aller la saluer?... Nenni non... Ce serait trop l'humilier... D'ailleurs, elle me prendrait pour un pauvre.

— Vous êtes cependant du même rang, observa aigrement Voisnon qui n'aimait pas les nobles, mais qui, touchant par des rapports quotidiens aux Raimondis, déployait pour eux plus d'orgueil qu'eux-mêmes n'eussent songé à en concevoir.

— Aujourd'hui, docteur, ce ne sont plus les parchemins qui font les relations, ce sont les tailleurs. — Et sur cet aphorisme, le comte, ayant allumé sa pipe, en lança une bouffée comme s'il soufflait avec dédain sur toutes les vanités humaines. Connaître ces gens-là, reprit-il, c'est bon pour des messieurs bien habillés comme mon beau cousin que voici, — et, du bout de son tuyau, il désignait d'Orves.

— Tu as des habits brodés là-haut, dans les coffres du grenier, riposta le baron. Tes ancêtres n'imitaient pas tous Diogène.

— Pouah! fit Raimondis, le seul habit que j'aie aimé, c'est mon uniforme : mon cœur est resté dedans. — Ses yeux se fixèrent sur un petit portrait de pâte bitumeuse, noirâtre, qui représentait le Magnifique en perruque et en armure de parade, ciselée et dorée; le ruban de Saint-Louis fulgurait au centre soutenant la croix d'émail; la figure, comme celle d'une femme, s'ornait d'une mouche, et l'air important, les joues gonflées, Julien de Raimondis, de son œil large, semblait darder un regard étonné sur ce descendant si dissemblable à lui, qui considérait son exemple, sans s'émouvoir, à travers des spirales de fumée bleue.

Le dîner fini, l'abbé Mineau récita les Grâces et l'on fit quelques pas sur la terrasse.

L' « Androgyne des Philosophes » découpait son profil grimaçant, semi-humain, sur la nuit claire, fraîche, étoilée. En bas, au delà des masses confuses et argentées des cèdres, une barre brillante et une écharpe de vapeurs indiquaient le Loir.

On ne s'attarda pas. Le docteur voulait voir un malade; le curé, achever son bréviaire. D'Orves pria Jean de le reconduire un peu sur la route du Pin, qu'il regagnait à pied. Dès qu'ils eurent franchi le porche, le baron demanda à son neveu :

— Ainsi tu as des nouvelles des Pontcournai. Qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, Tom est recalé...

il ne sait trop ce qu'il va faire... les autres s'amusent... les Privaz sont là-bas... ils ont loué près de Pontcournai un très beau château qui s'appelle Chalandray... ils font tous des parties ensemble.

— Ah! ça, par exemple, c'est impayable!... Non?... Est-ce que par hasard Privaz?... mais Édith est trop habile, trop dégoûtée pour laisser ce riche lourdaud parvenir à ses fins... Alors?... alors?... Décidément la vie, vois-tu, Jean, contient bien des énigmes. Que dis-tu de celle-là?

Jean répondait par monosyllabes inintelligibles. Mais une idée, une idée douloureuse. s'implantait dans son esprit à mesure qu'il réfléchissait; et le germe de cette idée était une image : May du Pontcournai, avec sa courte jupe de dentelles en lambeaux, toute ruisselante de sang, poursuivie dans les ruines de Grimonville par Amédée Privaz.... cependant elle lui échappait. Était-ce la symbolique vision d'un avenir? Jean ne voulait pas se l'avouer : cependant, cette pensée lancinante revenait sans cesse gâter son immense bonheur d'être reçu... puis il se souvenait des paroles de son père *que la marquise du Pontcournai eût regardé comme un pauvre*, et la distance entre May et lui-même s'accroissait maintenant sans limites... Il eût bien voulu interroger d'Orves, mais cela Jean ne l'osait pas, de peur que son oncle, fin psychologue, ne devinât ce que son innocence d'adolescent refusait encore de se préciser pour lui-même. Tous deux, suivant les pentes d'idées différentes, n'échangèrent plus que peu de paroles. Arrivés au carrefour des Alleuds, où débutait l'avenue menant au Pin, ils se séparèrent. Jean écouta quelques instans, dans le soir calme et transparent, sonner le pas de son compagnon sur le chemin sec et blanchâtre qui disparaissait entre des buissons d'ombre. Le pas s'éloignant, Jean se retourna : il songeait à sa mère morte et à son père, si spécial. Comme il se sentait isolé pour marcher dans la route qui s'ouvrait, toute grande, simultanément tentatrice et inquiétante, devant lui, dans la nuit!...

AVESNES.

(La troisième partie au prochain numéro.)

HENRY LABOUCHERE

ET

LE RADICALISME D'AUTREFOIS

Il ne serait pas impossible d'écrire une histoire de la politique anglaise pendant ces trente dernières années sans y mentionner le nom d'Henry Labouchere.. J'entends une certaine histoire, celle qui enregistre les faits accomplis et se fabrique avec des documens officiels, celle qui accepte les déclarations des hommes publics comme l'expression de leur pensée et leurs actes comme la conséquence de leurs principes. Labouchere, en effet, n'a été ni chef de parti, ni ministre; il n'a attaché son nom à aucune mesure législative, à aucun mouvement parlementaire; son rôle a été purement négatif. Mais, quand viendra l'heure de l'histoire définitive, qui voudra retrouver les masques sous les visages, connaître les vrais sentimens des hommes et les causes véritables de leurs actes, il faudra revenir à Labouchere, dont les boutades seront d'autant plus précieuses que les secrets de Polichinelle seront redevenus de véritables secrets.

Nous possédions, dans nos comédies de mœurs, il y a quarante ou cinquante ans, un personnage qui était chargé d'expliquer les caractères et de commenter l'action à mesure qu'elle marchait. C'était l'Ariste de Molière, dont la calme sagesse s'était tournée en satire à outrance. C'était, — disait-on encore, — le chœur de la tragédie antique, puisque, comme le chœur, ce personnage représentait la conscience publique. Mais comme il y a loin de la plate humilité du chœur antique, courbé sous

la volonté des dieux et des rois, à la gouailleuse insolence d'un Desgenais ou à la philosophie irritée d'un Olivier de Jalin ! Labouchere a joué ce personnage dans la comédie parlementaire de l'Angleterre contemporaine. Il l'a joué en maître, cassant les vitres d'un geste toujours élégant et souverainement aisé, avec une bonne humeur et une grâce qui obligeaient parfois ses victimes à s'égayer en sa compagnie et, pour tout dire, avec cet esprit facile et prime-sautier qui le faisait accuser d'être Français. Mais, si Labouchere a fait beaucoup rire de son vivant, mort il pourrait faire réfléchir ceux qui l'étudieront. Car l'existence de ce politicien, qui mourut désabusé de la politique, laisse dans l'esprit un curieux enseignement. Elle explique un phénomène auquel nous assistons présentement, non sans tristesse : la déconsidération croissante de ce parlementarisme que nos pères regardaient comme une panacée et qui n'est plus qu'un article d'exportation pour les pays d'Extrême-Orient.

I

Avant l'histoire, la légende. L'une est très instructive, l'autre est fort amusante, et les lecteurs de la *Revue* ne me sauront pas mauvais gré de lui avoir accordé quelques pages. Jusqu'à quarante ans, la vie de Labouchere n'est qu'une série de folles excentricités, de paradoxes en action, sauf dans les cas exceptionnels où agir d'après le sens commun lui paraissait le moyen le plus simple pour se mettre en contradiction avec le reste de l'humanité. Il a travaillé à sa légende, avec tous ses confrères de la presse : si bien que nous possédons jusqu'à trois versions, également drôles et également fausses, de la même anecdote. Singulier début pour un homme qui devait être, dans le journalisme et le parlement, l'apôtre convaincu de la sincérité !

Dans le livre tout récemment paru qui va me servir de guide, et où M. Algar Thorold Labouchere nous a donné, d'une écriture très agréable et très libre, la biographie de son oncle, il commence par nous déclarer qu'il était Français. Pourquoi ? Est-ce parce qu'il portait le nom d'une propriété, possédée, vers la fin du XVIe siècle, par ses lointains ancêtres béarnais, manufacturiers protestans d'Orthez ? Ou ne serait-ce pas, plutôt, parce que, dans ses écrits comme dans ses paroles, il laissait paraître

certains traits qu'il est d'usage, en Angleterre, de considérer comme nos attributs caractéristiques ? Je remarquerai, d'abord, qu'entre la branche française et la branche anglaise des Labouchere, s'interpose un siècle de Hollande, qui va de la Révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution. Si, à travers ces migrations et ces dénationalisations successives, il subsistait quelque chose de la nature primitive, c'est le huguenot, le « réfugié » qui apparaîtrait dans Henry Labouchere. Or, il est, tout au contraire, le moins huguenot, le moins réfugié des hommes. Je reconnais qu'il est religieux à peu près comme Stendhal ou Mérimée, et que la bosse du respect chez lui est presque aussi développée que chez Paul-Louis ou chez Henri Rochefort. Mais il me serait facile de trouver à ces noms des analogues de l'autre côté de la Manche, car l'Angleterre a eu, elle aussi, ses professeurs de scepticisme et ses maîtres impertinens. Pourquoi ne pas en croire Labouchere lui-même lorsqu'il nous parle du plaisir que, tout jeune, il éprouvait à lire les lettres de Chesterfield à son fils et les écrits historiques et philosophiques de Hume ? Donc, voilà ses maîtres. Hume lui apprenait à ne pas croire et Chesterfield jetait sur cette incroyance l'élégant vernis de son siècle. Le radicalisme rapporté d'Amérique par Labouchere n'a rien à voir avec notre radicalisme. Et quant à son humour, il n'aurait pas fait les délices de deux ou trois générations, s'il n'avait pas été exclusivement britannique.

En somme, je le tiens pour Anglais, et très Anglais, Anglais d'un type qui n'est pas très rare, mais qui passe souvent inaperçu, lorsqu'il n'est pas accompagné de ce brillant esprit qui mettait en lumière et en relief tous les gestes et toutes les paroles de Labouchere.

Je serais fort embarrassé de dire quelle était, au juste, la nationalité de son grand-père, Pierre-César Labouchere, qui, fixé à Amsterdam, parlait l'anglais avec un fort accent français et le français avec un accent anglais également prononcé. En tout cas, c'était un habile homme, et la double manœuvre par laquelle, de petit employé qu'il était, il devint du même coup gendre de sir Francis Baring et associé de la grande maison Hope d'Amsterdam, ferait la fortune d'une comédie. Il fut chargé, en pleine guerre, par notre gouvernement, d'une négociation scabreuse avec le ministère anglais, où il trahit, plus

ou moins consciemment, Napoléon. Après 1815, il prêta de l'argent au gouvernement de Louis XVIII et jeta ainsi les fondemens d'une grande fortune, dont il alla jouir dans son beau domaine de Broomhall en Essex. Son fils aîné, Henry, fut un whig aussi convaincu que s'il avait eu derrière lui une longue succession de seigneurs terriens et, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie ministérielle, s'éteignit à la Chambre des Pairs sous le nom de lord Jaunton. Le fils cadet de Pierre-César, John Peter, se contenta de gagner de l'argent, beaucoup d'argent. En 1831, lui naquit un fils, qui reçut aussi le prénom de Henry. C'est celui dont j'essaie d'esquisser le portrait. En 1844, le jeune Henry fut placé à Eton où il vit le docteur Hautrey, chef de cette maison, fouetter ses aristocratiques élèves avec toute la dignité que comporte une fonction aussi importante et aussi auguste. Henry Labouchere fut également soumis à la pratique encore plus humiliante du *fagging*, qui inocule au gentleman anglais, comme à une future *housemaid*, les habitudes dégradantes du mensonge et du vol domestique. De là il passa à Cambridge, mais il quitta l'Université sans avoir pu prendre son degré, grâce à une accusation de tricherie dans l'examen qui fait peu d'honneur à l'intelligence et à l'esprit de justice de ses accusateurs.

A vingt et un ans, il entreprit d'écrire son journal où il se morigène avec l'aplomb et la sévérité d'un vieux philosophe. Voici, en substance, comment il se juge et se condamne : « J'avais décidé d'être le premier écrivain et le premier orateur de mon temps. Mais, quand je voulus prendre la plume, je m'aperçus que j'étais d'une ignorance crasse en toutes choses, et je restai court lorsque j'ouvris la bouche dans la *Debating Society*. Alors je résolus d'étonner le monde par l'énormité de mes pertes au jeu. Ayant reconnu la vanité de cette tentative, je me mis à la recherche de la sagesse. »

Il la chercha d'abord dans une taverne de Covent Garden, située dans une espèce de cave où des fils de famille se rencontraient avec des écrivains et des artistes bohèmes, et où se glissaient de nombreux escrocs. Un ancien garçon de café irlandais, nommé Paddy Green, qui présidait à cette réunion composite, disait de lui, avec une sympathie profonde et avec cet accent de l'île-sœur, qui donne tant de saveur aux effusions des fils d'Erin : « *Poor Lobouchere! Poor Lobouchere!* » Ce qui nous

donne à penser qu'après tout il y avait un naïf dans cet impertinent et dans ce révolté!

Sa famille l'envoya faire un voyage sur le Continent en compagnie d'un mentor qui dut être, pendant plusieurs années, l'homme le plus malheureux du monde. Nous suivons l'étrange couple à Wiesbaden, puis à Paris, puis en Amérique; ils se brouillent, se séparent, se rapprochent pour se brouiller de nouveau. C'est à Mexico qu'éclate la rupture définitive. Le pauvre mentor imagine, pour mettre son jeune compagnon à la raison, de lui couper les vivres; sans s'émouvoir, Henry Labouchere répond à cette menace par un ultimatum et donne un mois à son mentor pour renoncer à son absurde système. Au bout d'un mois, le mentor n'étant pas plus raisonnable, le jeune chercheur de sagesse se lance, sans argent, à travers le continent américain, où il traverse les aventures les plus fantastiques. Pendant six mois il accompagne dans ses pérégrinations une tribu d'Indiens chippeways. Puis il s'attache à un cirque ambulant dont la principale écuyère lui a inspiré une passion violente. Il fait partie de la troupe et, en cette qualité, reçoit à la porte le paiement des billets en argent ou en nature. Il prend une part active à certaines représentations auxquelles il fournit un numéro plus ou moins intéressant. Vingt ans après, il montrera à ses amis, encadrée sous verre et clouée au mur, une affiche qu'il a conservée et qui annonce les sauts à pieds joints de M. Labouchere. Je ne sais ce que pensa le public yankee de ses talens comme sauteur, mais le plus mémorable de ces sauts est celui qui le fit passer brusquement de cette humble position à celle d'attaché à la légation britannique de Washington. Évidemment, sa famille était intervenue pour opérer le sauvetage du jeune vagabond. A Washington, il étonna son chef et s'étonna lui-même par son assiduité au travail. « Vous vous trompez étrangement, lui dit M. Crampton avec bonhomie, si vous vous imaginez qu'on fait son chemin dans la diplomatie en travaillant. Il vaudrait infiniment mieux pour vous être le cousin au seizième degré du concierge du Foreign Office. » Henry Labouchere se le tint pour dit.

Il eut de plaisantes aventures à cette époque, mais il en eut tant que je suis embarrassé de choisir, surtout quand je songe aux innombrables histoires qui vont suivre. Quand on parle de Labouchere, il faut beaucoup omettre, beaucoup sacrifier :

sinon, cet article aurait les mêmes dimensions que le gros volume placé sous mes yeux. Suivons-le cependant à Boston où son chef l'a envoyé pour surveiller les agissemens de certain patriote irlandais nommé Meagher, qui était attendu dans ce port. En arrivant à Boston, la première chose que fait le jeune diplomate est de perdre dans une maison de jeu tout l'argent qu'il a en poche. Il écrit à Washington, mais deux jours devront s'écouler avant qu'il reçoive de nouveaux subsides. Il couchera dans la campagne et fera son tub matinal dans la mer. Mais il faut manger. Le soir du second jour, mourant de faim, il entre dans un restaurant et se commande un bon dîner, sans avoir la moindre idée de la façon dont il acquittera la carte. Heureusement, le hasard l'a conduit dans un restaurant tenu et fréquenté par des Irlandais. Un garçon s'approche respectueusement de lui : « Pardon, monsieur! Ne seriez-vous pas l'illustre patriote Meagher que nous attendons? » — « Chut! » répond Labouchere avec solennité, en mettant un doigt sur sa bouche. Alors on s'empresse autour de lui; on lui apporte les mets les plus délicats, les vins les plus choisis. Se sentant maître de la situation, il réclame sa note avec aplomb. « Jamais, s'écrie le patron, je ne recevrai l'argent de l'illustre Meagher; ce sera assez pour moi, si j'ai l'honneur de lui serrer la main. » — « Je consentis à lui faire cet honneur, ajoute Labouchere en terminant ce récit; je crois même que je voulus bien serrer la main de tous les garçons de l'établissement. »

De Washington, on l'envoya à Munich, puis à Stockholm, puis à Francfort, et à Saint-Pétersbourg. Il avait une pauvre opinion des Allemands et, dans ses souvenirs, il a caricaturé impitoyablement les mœurs patriarcales de la bourgeoisie allemande. Un seul Allemand lui parut aimable : c'était le comte de Bismarck, dont il resta l'ami jusqu'au bout, et ce trait suffirait à me prouver qu'il ne lui restait pas grand'chose de son origine béarnaise, car s'il avait eu deux gouttes de sang français dans les veines, ces deux gouttes se seraient mises à bouillonner au contact de notre grand ennemi.

A Stockholm, il eut un duel avec certain diplomate autrichien qui avait osé dire que les Anglais avaient perdu le sentiment de l'honneur. Il a raconté, en se rendant aussi ridicule que possible, ce duel qui, pourtant, l'avait couvert de gloire et lui avait valu une véritable popularité dans le monde anglais. A

Saint-Pétersbourg, il jugea les Russes très défavorablement. « Ce sont des singes, écrivit-il plus tard ; un Russe qui copie les Français a l'air d'un maître de danse; il a l'air d'un groom, lorsqu'il copie les Anglais. » Ainsi il allait à travers le monde, aiguisant sa verve, apprenant beaucoup de choses sans en avoir l'air, jouant gros jeu, tantôt en gain, tantôt en perte, souriant à la déveine comme à la chance. Je suppose que les jolies femmes tenaient une certaine place dans cette vie errante ; son biographe, bien que retenu par les bienséances anglaises qui, sous ce rapport, sont impitoyables et ne permettent jamais à un peintre d'achever un portrait, laisse entrevoir beaucoup d'aventures savoureuses dont s'amuseront nos petits-fils. Ce qui frappe surtout dans cette étonnante carrière diplomatique, c'est le sans-gêne avec lequel il suit son inspiration partout où elle le conduit. Un jour, se trouvant à Venise, il voit, à la porte de l'hôtel, un de ses compatriotes qui va partir et s'apprête déjà à monter en voiture. « Où allez-vous? » lui demande-t-il. — « En Terre-Sainte. » — « Attendez-moi un instant : je vais avec vous. » Il remonte dans sa chambre, bourre à la hâte sa valise et le voilà en route pour Jérusalem, sans connaître le nom ni la profession de son compagnon. Il apprend que c'est un clergyman en l'entendant prêcher dans l'église du Saint-Sépulcre. Un autre jour, il est dans un café, à Gênes, et reconnaît dans son voisin de table Alexandre Dumas qui mène avec lui une très jolie fille, déguisée en Circassienne. Est-ce le grand homme qui attire Labouchere ou la jolie fille? Quoi qu'il en soit, il aborde l'étrange couple et se fait bien venir ; si bien que Dumas, facile à prendre comme une ville ouverte, emmène le jeune Anglais dans sa promenade. On va visiter une villa célèbre dans les environs, mais on la trouve fermée au public : les maîtres sont là. Cependant l'illustre nom de Dumas force la consigne. On se trouve en présence d'une famille qui contient plusieurs jeunes filles. La situation avait un côté scabreux. Dumas s'en tira en présentant, d'un geste vague, Labouchere et la Circassienne comme « ses enfans. » Tout en visitant les curiosités de la villa, il surveillait, avec quelque inquiétude, les mouvemens de l'Anglais, resté en arrière avec la demoiselle. « Que diable faites-vous avec la petite? » finit-il par lui dire, impatienté. Labouchere de répondre, innocemment : « J'embrassais ma sœur ! »

Il était moins prompt à entendre l'appel qui venait des chefs auxquels il était censé obéir. Lord Russell l'ayant envoyé dans une minuscule république américaine, Labouchere se garda de quitter l'Europe et, en réponse aux objurgations du Foreign Office, informa son gouvernement qu'il n'avait pas encore réussi à découvrir où était située la république en question. Alors on le nomma secrétaire à Buenos-Ayres. Il répliqua qu'il était prêt à accepter cette « faveur » de Sa Majesté si on lui permettait de remplir ses fonctions de secrétaire à Buenos-Ayres sans s'éloigner de Baden et de Hombourg. On avait ri de sa première impertinence, on se fâcha de la seconde et on l'informa que le gouvernement de la Reine n'avait plus besoin de ses services. Telle fut la fin de la carrière diplomatique d'Henry Labouchere.

Ceci se passait en 1864. L'année suivante, l'ex-diplomate entrait au parlement comme représentant de Windsor. Ici se termine la période légendaire. A partir de ce moment, il vit au grand jour de la publicité et, sur ce qu'il dit comme sur ce qu'il fait, nous n'avons plus à nous en rapporter aux contes inventés par ses ennemis ou par lui-même.

II

L'élection de Windsor fut cassée comme entachée de corruption. Il serait aujourd'hui difficile autant qu'oiseux d'essayer, après tant d'années, de se faire une opinion sur les causes de cette invalidation. Elle donna à Labouchere l'occasion de déployer pour la première fois sa bonne humeur et son aplomb : « On m'accuse d'avoir fait cadeau d'une robe à une jolie femme, et cela pour acheter le vote de son mari. Mais, messieurs, lorsque j'offre un présent à une dame, le mari est la dernière personne qui en soit informée. » Pendant les six mois que la Commission d'enquête avait mis à préparer son rapport, Labouchere s'était montré un membre utile et actif de la Chambre des Communes ; il avait pris plusieurs fois la parole, notamment sur les questions scolaires et sur les questions de droit international. D'ailleurs, à peine sorti du parlement par une porte, il y rentrait par une autre. A bas Labouchere, bourgeois de Windsor ! Vive Labouchere, chevalier du comté de Middlesex !

Entre temps, il devenait directeur de théâtre. Était-ce une

spéculation ou une fantaisie ? Dans le second cas, il eut lieu d'être satisfait, car cette époque de sa vie est riche en souvenirs agréables. La spéculation, au contraire, fut malencontreuse, et l'on a quelque peine à s'expliquer pourquoi, car Labouchere avait réuni autour de lui, comme auteurs, les écrivains dramatiques les plus populaires, et, comme acteurs, il avait pressenti, avant l'heure de leur gloire, le talent de Toole, de Charles Wyndham et de Henry Irving. Le vieux Ryder lui prêtait sa belle voix creuse et profonde qui rappelait, aux spectateurs venus de France, Maubant et Beauvallet. Sa jeune première était Henrietta Hodgson que je me souviens d'avoir vue, peu d'années après, dans le rôle touchant de la jeune fille aveugle des *Derniers jours de Pompéi*, le mélodrame, alors fameux, de lord Lytton. N'ayant pu en faire une grande tragédienne, Labouchere en fit sa femme.

Le représentant de Middlesex fut plus heureux dans une autre spéculation. Il acheta une part dans la propriété du *Daily News* qui, fondé depuis plus de vingt ans, n'avait pas encore réussi à se créer un public. Par les articles qu'il y écrivit, il contribua à relever le journal de la langueur où il végétait. Mais ce fut surtout au moment de la guerre franco-allemande que ses lettres, datées de Paris (septembre 1870-février 1871), firent la fortune du *Daily News*. Elles ont été réimprimées sous le titre de *Journal d'un assiégé (Journal of a besieged resident)* et elles n'ont pas été moins bien accueillies, chaque fois qu'elles ont reparu devant le public. M. Algar Thorold pense que le *Journal d'un assiégé* restera le meilleur titre de Labouchere à un nom durable en littérature. Je ne puis partager cette opinion. Ces pages, si pittoresques, laissent une impression fausse dans l'esprit du lecteur et elles montrent trop clairement la limite où s'arrêtait ce brillant esprit. Le siège de Paris, en 1870, — j'en appelle à ceux qui l'ont vu et qui sont encore nombreux ! — fut un drame shakspearien ; il eut ses clowns et ses héros. Les clowns, il est vrai, occupaient le devant de la scène, mais les héros étaient visibles pour qui voulait les voir. Labouchere ne sut apercevoir que le point faible des hommes et le côté ridicule des choses. Les larmes qu'elles contiennent lui échappaient absolument et, les eût-il aperçues, les moyens d'expression lui auraient manqué pour les traduire et il se serait ri au nez s'il s'était vu dans un miroir, essayant de pleurer sur une cata-

strophe. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que Labouchere, comme beaucoup de ses compatriotes, ne connaissait de la France que la vie nocturne, les petits théâtres et les restaurans du boulevard. Les tendances antinapoléoniennes, qui prévalaient dans les bureaux du *Daily News*, n'étaient, au fond, que des tendances antifrançaises. Pendant que M. Archibald Forbes, l'autre correspondant du journal, datait de Versailles des chroniques pénétrées d'une dévote admiration pour l'Allemagne, Labouchere raillait sans pitié les pauvres Parisiens dont il partagea les privations, mais non les émotions.

Un peuple de voluptueux et de bureaucrates se réveillant en plein cataclysme et essayant de se déguiser en soldats ; des bourgeois mourant de peur aux premiers sons du bombardement, qui s'enferment dans leurs caves et capitonnent leurs fenêtres avec des matelas : voilà ce qu'a vu du siège le spirituel journaliste, que son esprit a, cette fois, bien mal servi. On cherchera dans ses pages la douloureuse tragédie qui devrait y être ; on y trouvera, avec d'ingénieuses dissertations sur la valeur gastronomique de l'âne et du rat, le siège de Paris traité à peu près comme un livret d'opérette, d'après les procédés alors en vogue, sur la musique du canon prussien.

Quelques années après, Labouchere revendait sa part de propriété du *Daily News* avec 1 200 000 francs de bénéfice. Il put, sans difficulté, réaliser le rêve de tout journaliste, qui est de se mettre dans ses meubles, de créer un journal à son image et à sa ressemblance.

Truth fut Labouchere lui-même, changé en une feuille hebdomadaire de seize pages. M. Algar Thorold, le biographe d'Henry Labouchere, a donné place dans son livre à un chapitre où M. R. A. Bennett a raconté, avec un brio digne de Labouchere lui-même, la naissance et les premières années de ce journal.

Truth marque une date dans l'histoire de la presse anglaise aussi bien que dans la vie de son fondateur. Jusqu'en 1870, le journal anglais ne se déride jamais ou, s'il se déride, c'est pour tomber, avec le *Punch* et les autres feuilles du même genre, dans la charge à outrance. Dans ces journaux comiques, l'écrivain n'était que l'humble commentateur de l'artiste. *Vanity fair* et le *World* inaugurèrent en Angleterre un nouveau genre, semblable, en beaucoup de points, à celui qui avait fait, chez

nous, la fortune du *Figaro* hebdomadaire. Avec ses *Celebrities at home*, Yates, le fondateur du *World*, mit résolument le pied dans le domaine des personnalités, où le public anglais, très avide, quoiqu'il s'en défende, des indiscrétions biographiques, ne demandait qu'à le suivre. Le succès, cependant, se faisait encore attendre, lorsque Labouchere donna au nouveau journal une série d'articles financiers d'une fantaisie étourdissante qui valurent à leur auteur un procès retentissant. Dès lors, la prospérité du *World* ne laissa plus rien à désirer à son heureux directeur. C'est à ce moment que l'idée vint à Labouchere de fonder, à son tour, un journal; non pas, assurément, qu'il fût jaloux des profits réalisés, grâce à lui, par son ami Yates, — car il avait le tempérament du vrai joueur qui joue pour jouer, et non pour gagner; mais il voulait avoir ses coudées franches.

Son intention avait été, d'abord, d'appeler son journal *The Liar (le Menteur)*. Ses amis déconseillèrent ce titre qu'ils jugeaient trop franc et un tant soit peu cynique. On lui proposa *Truth (la Vérité)* et il accepta ce second titre comme l'équivalent du premier. *Truth* fut donc fondé avec un modeste capital auquel il n'a jamais été touché, car le journal couvrit ses frais, et au delà, dès le début. Le premier numéro parut dans la première semaine de 1877. Labouchere ne s'occupa point un seul instant de remplir ses devoirs de directeur et d'administrateur, il délégua ces fonctions à un *alter ego*, nommé Horace Voules; mais il rédigeait, rédigeait avec une ardeur infatigable, avec une sorte de fureur. C'est cette copie, incessamment prodiguée, et sur tous les sujets, qui fit le succès immédiat, le succès énorme de *Truth*. Critique dramatique et chroniqueur financier, Labouchere semait le journal d'entrefilets mordans, à la façon des *Guêpes* d'Alphonse Karr, qui laissaient presque toujours leur homme sur le carreau, que ce fût un snob, un hypocrite ou un flibustier, car il faisait la guerre à tous les *shams*, c'est-à-dire à tous les mensonges en parole et en acte, aux personnes et aux choses qui feignent d'être ce qu'elles ne sont pas.

Non seulement il différait profondément de certains directeurs qui usent de leur autorité pour rogner et défigurer la pensée de leurs collaborateurs et corrigent un article littéraire comme un régent corrige une version, mais il se soumettait lui-même, avec une simplicité d'écolier, avec une

candeur et une bonhomie étonnantes, à la censure d'un sous-ordre. « Voilà, disait Voules, un passage qui nous mènera en justice et qui nous vaudra de gros dommages-intérêts! » Docilement, Labouchere raturait le passage dangereux. Un jour, il passa la plume si négligemment sur les lignes indiquées qu'au lieu de les effacer, il les souligna; de sorte qu'elles parurent dans le journal en italiques : ce qui aggravait singulièrement l'insulte. De là scandale et procès. Mais la bonne foi et la bonne humeur de Labouchere désarmaient ses adversaires, et il arriva souvent qu'il se fit des amis de ses victimes, dès qu'elles entraient en contact personnel avec lui, quelquefois même sur le banc du prétoire, où elles étaient venues plaider contre lui.

De même que sa fortune le rendait indifférent au gain, son caractère l'élevait au-dessus des petites vanités de l'homme de lettres. M. Bennett, qui l'a si bien connu, nous assure qu'il n'écrivait ni pour se relire, ni pour être lu, mais simplement pour le plaisir d'écrire. Cette joie suprême de tenir une plume dans ses mains et de s'en servir, nul écrivain, même parmi les plus grands, ne l'a mieux savourée que lui. L'impression, la publicité, le succès n'y ajoutaient rien, et il lui est arrivé de griffonner nombre de pages qu'il oubliait d'envoyer à l'imprimerie. Dans son privilège de propriétaire de journal, ce qu'il voyait de vraiment précieux, c'était la facilité d'écrire comme il lui plaisait. Un jour, il remplissait sa chronique financière du récit de ses aventures avec les brigands mexicains. Un autre jour, son article hebdomadaire de critique dramatique contenait, en trois colonnes, le souvenir de son voyage en Terre-Sainte. Quel directeur n'eût fait la grimace à de telles incartades? Mais le public s'en amusait autant que l'auteur lui-même.

Comme écrivain, Labouchere n'avait aucune prétention à la virtuosité et ne demandait aux mots que de traduire exactement sa pensée, sans l'exagérer ni l'amoindrir. De temps en temps, le grain de sel de l'humour, une comparaison bouffonne et, dans tout ce qu'il écrivait, cette rapidité heureuse, ce mouvement continu qui, avec la précision et la clarté de l'expression, est la qualité souveraine de l'écrivain. Il n'était point artiste, il ne savait point « finir. » Lorsqu'il relisait son article en épreuve, ce n'était jamais pour polir sa phrase, mais pour y glisser des argumens ou des traits qui surgissaient dans son esprit. Cette phrase, qui ne languissait jamais dans les faux

attendrissemens, ne s'enflait jamais de faux lyrisme, n'était jamais froide, ni banale, et elle était l'image fidèle de cette intelligence toujours en éveil et en branle. Il me semble impossible qu'on oublie dans les collections poudreuses de *Truth* ces articles qui, après avoir été de l'actualité, pourraient bien devenir de la littérature. J'ai relu quelques-unes de ces jolies pages : c'est à peine si, depuis trente-cinq ans qu'elles sont écrites, l'encre en a pâli légèrement. Elles ont survécu, comme il arrive, à ceux dont elles se moquent... Mais je suis mauvais juge, étant presque le contemporain de Labouchere. A la jeune génération de se prononcer là-dessus.

III

Labouchere, ai-je dit, représentait le comté de Middlesex dans le parlement de 1865 à 1868. Une âpre polémique qu'il eut alors, non avec ses adversaires politiques, mais avec son collègue libéral, lord Enfield, l'empêcha d'être réélu, et douze années s'écoulèrent avant qu'il sollicitât de nouveau les suffrages des électeurs. Cette fois, il se présentait dans la circonscription démocratique de Northampton, en compagnie de Bradlaugh, dont le nom était tout un programme. Tous deux furent élus. Nommés ensemble par les mêmes électeurs comme professant les mêmes principes, ces deux hommes présentaient entre eux le plus étonnant des contrastes. On aurait pu dire qu'il y avait entre l'un et l'autre toute la largeur de la nature humaine : Bradlaugh, un studieux, un solitaire, un athée au tempérament puritain, pour qui l'irréligion était une religion; Labouchere, un mondain, spirituel et léger, homme de plaisir et homme d'action, indifférent à tout, sauf aux résultats immédiats ou prochains, qui écartait de sa pensée toute considération du monde invisible comme ennuyeuse autant que stérile. Ce contraste se manifesta au moment même où ils mettaient ensemble le pied à Westminster. Labouchere prêta serment sur la Bible sans donner à cette formalité un moment d'attention; Bradlaugh décida que sa conscience ne lui permettait pas d'avoir rien à faire avec un vieux livre juif, rempli de grossièretés et d'erreurs. S'appuyant sur une loi de 1866 qui avait réglé la question du témoignage devant les cours de justice, il réclama le droit d'« affirmer » ou de « déclarer »

sa fidélité à la Constitution. Alors commença une lutte mémorable où tout le monde se couvrit de ridicule et qui n'a pas peu contribué à la déconsidération du parlement. Le bon sens et la justice finirent par triompher, mais pourquoi n'avoir pas commencé par là ? Labouchere soutint son collègue avec une persévérance et une énergie qui ne se démentirent pas un seul instant. Cependant je regrette de dire qu'il passe pour avoir soufflé à Bradlaugh un des épisodes les plus grotesques de cette longue et misérable comédie. On sait que Bradlaugh, après avoir refusé le serment, se déclara prêt à jurer et que le parlement, alors, refusa d'accepter son serment. Certain jour, à l'ouverture de la séance, Bradlaugh se glissa dans la salle, courut jusqu'à la table qui est placée aux pieds du speaker et, tirant une bible de sa poche, prétendit s'assermenter lui-même. Cette plaisanterie en action ne pouvait être et ne fut pas une solution.

En peu de temps, Labouchere ou, comme on l'appelait familièrement, Labey devint un des orateurs les plus écoutés du parlement. Mais à peine ai-je écrit ce mot d'orateur que je dois l'effacer pour ne pas donner une idée fausse de sa parole publique. Il ne visait pas à l'éloquence ; on pourrait plutôt dire qu'il la fuyait. Ses discours ne valaient pas ses articles, précisément parce qu'ils leur ressemblaient trop. Lord Randolph Churchill, — à la fois son adversaire et son ami, — comparait chacun de ses discours à une série de « *paragraphs*, » c'est-à-dire, pour parler notre propre argot, à une succession de filets ou d'échos qui aboutissaient à un trait final, salué par un éclat de rire du parlement. Cet éclat de rire venait à propos pour masquer les bâtons rompus et pour dissimuler la discontinuité oratoire qui reparaissait à la lecture. Ce qui manque aux improvisations de Labouchere, c'est ce large souffle qui passe de phrase en phrase chez les véritables maîtres de la parole.

Quelles étaient les opinions politiques d'Henry Labouchere ? Rien de plus facile que de répondre à cette question, car cet homme si léger était inviolablement fidèle à ses principes ; il n'a jamais voulu les voiler ou les atténuer et les poussait jusqu'à leurs dernières conséquences avec une impitoyable logique.

Donc, il était radical dans le sens où l'on entendait ce mot il y a quarante ans, c'est-à-dire libéral à l'extrême, libéral irréductible et quand même, sans acception de per-

sonnes ou de circonstances. Peut-être devrais-je aller tout de suite jusqu'à dire qu'il était républicain. Il ne voyait aucune raison bien sérieuse qui justifiât le maintien de l'établissement monarchique en Angleterre, mais il remarquait tous les sacrifices pécuniaires que cet établissement coûte au pays et il ne se lassait pas de les dénoncer lorsque l'occasion s'en présentait, qu'il fût question d'attribuer une pension à quelque prince ou de voter les frais d'un appareil de chauffage pour un de ces vieux palais en ruines où aucune personne royale ne pouvait habiter. Il était d'avis que la Chambre des Lords devait disparaître comme pouvoir politique et comme institution judiciaire; mais, réduits à leur valeur sociale, les titres héréditaires lui semblaient un non-sens (1), car, demandait-il, « pourquoi ajouter des inégalités artificielles à tant d'inégalités naturelles qu'il est impossible de supprimer? » Il voulait un parlement triennal, sinon annuel, afin que la Chambre des Communes, élue par le suffrage universel, fût toujours l'expression exacte de l'état actuel de l'opinion. Suppression de l'Église d'État dont les revenus, « sauf les donations des vingt dernières années, » seraient transférés au budget de l'éducation primaire; réduction des armemens sur terre et sur mer; règlement des difficultés internationales par l'arbitrage : tels étaient les principaux articles de ce programme que Labouchere proposait ingénument comme remède à tous les maux, comme solution à tous les problèmes que soulevait la politique du jour. Et cela sans la moindre précaution opportuniste, sans se demander s'il n'affaiblissait pas le grand parti auquel il était censé appartenir. Lorsque Labouchere, calme, souriant, avec une innocence enfantine, criblait d'épigrammes les membres du Cabinet, il est probable que M. Gladstone eût préféré le voir siéger de l'autre côté de la Chambre et que les whigs purs, comme lord Hartington, l'auraient envoyé plus loin encore. Quant à lui, il respectait le *grand old man*, autant qu'il pouvait respecter quelqu'un, c'est-à-dire fort peu. Il reprochait à Gladstone ces généralités ambiguës, cette vague phraséologie à l'aide de laquelle il se dérobait aux déclarations précises et aux engagemens directs. Ce qui lui déplaisait surtout, c'était ce caractère semi-sacerdotal dont Gladstone se revêtait chaque jour davantage : « Je n'en veux pas,

(1) Il avait donné, sur ce point, la mesure de sa sincérité en refusant de succéder à la pairie de son oncle, lord Jaunton.

à M. Gladstone, disait-il, lorsqu'il se vante d'avoir des atouts cachés dans sa manche, mais je lui en veux lorsqu'il essaie de nous faire croire que c'est le bon Dieu qui les y a mis. »

Il croyait prochaine la retraite du vieil homme d'État et se flattait de le voir bientôt remplacé par M. Chamberlain, ce qui, — avec l'appui du vote irlandais, — aurait assuré aux radicaux la prépondérance dans cette coalition hétérogène qui formait et qui forme encore aujourd'hui le parti libéral.

En attendant, il critiquait librement la politique gladstonienne en ce qui concernait les relations extérieures. Les vacillations et les incohérences de cette politique en Égypte donnaient beau jeu aux épigrammes de Labouchere. Après avoir lié son existence ministérielle au maintien du principe de non-intervention, Gladstone fit la guerre sur les bords du Nil. Et pourquoi ? Pour protéger une administration corrompue et sauvegarder les dividendes de quelques actionnaires. Puis quand le Mahdi devint menaçant, et quand vint l'heure de livrer le combat de la civilisation contre la barbarie, il remit au fourreau l'épée de l'Angleterre, laissa Gordon s'acheminer seul vers Khartoum, sans un soldat. Dans le premier cas, Labouchere était en opposition avec son chef, tandis que, dans le second, il partageait toutes ses illusions. Mais il était, dans l'un comme dans l'autre, pleinement d'accord avec lui-même. Au lendemain de Tel-el-Kebir, il réclamait le départ du Khédive, le retrait des troupes anglaises et la remise de l'Égypte à un parlement égyptien. Lorsqu'on l'accusait d'être insensible à l'honneur national, il répondait que l'honneur de l'Angleterre consistait, non à annexer des territoires, mais à répandre autour d'elle les bienfaits de la liberté et de la paix. Dans le parlement et dans la presse, il fut à peu près le seul et, plus tard, le dernier à défendre Arabi-Pacha. Comme il croyait au patriotisme et à la sincérité d'Arabi, il croyait aux bonnes intentions du Mahdi ; il entra en communication avec un personnage qui était, ou se disait le représentant du prophète musulman à Londres. Il était d'avis qu'on lui envoyât une commission diplomatique pour fixer à l'amiable la frontière entre le Soudan et l'Égypte et déterminer une « zone d'influence. » On l'écouta en souriant, — on l'écoutait toujours ! — mais on se garda de le croire et, au lieu d'une commission diplomatique, on envoya à Khartoum Kitchener et 50 000 hommes.

Dans la question irlandaise, son rôle fut beaucoup plus actif, sinon plus efficace. Dès son entrée au parlement, il se montra sympathique aux revendications irlandaises. Deux considérations, extérieures au problème du Home Rule, l'inclinaient dans cette direction. D'abord, l'autonomie irlandaise était un pas vers ce régime fédératif qu'il avait pris en goût et en admiration pendant son séjour aux États-Unis. Et puis, comme je l'ai déjà indiqué, il comptait sur les voix des députés irlandais pour introniser Chamberlain à la place de Gladstone. Dans ce cas, le radicalisme fût devenu le centre du parti libéral, et ce n'était pas payer trop cher un tel résultat que de l'acheter par le sacrifice d'une unité plus apparente que réelle. Lorsque Gladstone, renonçant à la politique de coercition, se rapprocha de Parnell et de ses amis et fit paraître l'intention de concéder un parlement distinct à l'Irlande, Labouchere le suivit avec empressement dans cette voie et fut fort étonné de voir Chamberlain, hier pleinement d'accord avec lui, se refroidir et s'écarter, à mesure que le but désiré se rapprochait. Quant à lui, son intimité de chaque jour, pendant plusieurs années, avec des hommes comme Parnell, Tim Healy, Justin Mc Carthy, T. P. O'Connor et le reste de la petite phalange nationaliste, avait agi sur son esprit de telle façon qu'il regardait maintenant leur cause comme sienne.

Quand vint le moment critique, c'est-à-dire à l'approche de la seconde lecture du Home Rule Bill présenté par Gladstone en 1886, Labouchere se multiplia, comme nous pouvons en juger dans la biographie aujourd'hui offerte au public, où nous le suivons, de jour en jour et, pour ainsi dire, d'heure en heure, pendant cette période de suprême anxiété dont le dénouement fit perdre vingt ans de pouvoir au parti libéral. Courant de l'un à l'autre, écrivant jusqu'à trois lettres par jour au même correspondant, essayant de confesser Parnell pour éclairer Gladstone et de confesser Gladstone pour avertir Parnell, la mémoire et les poches bourrées d'amendemens, de propositions et de contre-propositions qu'il soumettait à ses amis et remportait avec leurs objections, Labouchere, on peut le dire, fit des efforts désespérés pour maintenir l'union dans l'armée composite qui suivait Gladstone. De lord Hartington et de ses partisans les whigs, il s'inquiétait peu ; il était même tenté de se réjouir en les voyant se préparer au départ, car il les détestait, politiquement parlant, plus encore qu'il ne détestait les tories.

Mais les radicaux ! Mais Chamberlain, le chef qu'il se flattait de donner à tout le parti et qu'il vénérait comme un maître ! Il ne pouvait comprendre l'éloignement graduel de cet ami si cher de qui dépendait, en somme, le sort du bill, par conséquent celui de l'Irlande et celui du parti libéral. Aujourd'hui encore, savons-nous tout ce qu'il faudrait savoir pour bien apprécier l'attitude et la conduite du grand homme de Birmingham ? Plus les lettres et les billets de Labouchere se font pressans, éplorés (si un tel mot peut convenir aux petites phrases moqueuses du député de Northampton), plus les réponses de Chamberlain se font vagues et glaciales et, finalement, on y sent percer une sorte d'impatience hautaine d'être tant pressé.

Il avait choisi comme terrain de résistance la question de savoir si l'Irlande, après avoir obtenu un parlement autonome, continuerait à envoyer des représentans à Westminster. Sur ce point, il était intraitable, mais il semblait prêt à accepter le Home Rule, si la représentation irlandaise était maintenue dans le grand parlement impérial. J'imagine que M. Chamberlain posait cette condition à Gladstone parce qu'il la croyait inacceptable : en quoi il se trompait sur l'élasticité de cet esprit vaste et singulier où toutes les idées pouvaient flotter et changer de forme successivement. Gladstone devait accepter plus tard, d'une manière positive, le principe de la représentation irlandaise à Westminster, avec des correctifs et des complications étonnantes ; pour le moment, il se borna à donner des assurances équivoques, dont M. Chamberlain, décidé à la rupture, ne se contenta pas. Son opposition et celle de ses amis détermina l'échec du Home Rule Bill et la chute du Cabinet ; M. Chamberlain tourna le dos à son ancien parti et ne regarda plus jamais en arrière. Ce fut la grande désillusion de la vie politique de Labouchere, qui fit une cible de son ancienne idole. Ces deux hommes, qui s'étaient aimés, furent désormais d'implacables ennemis, et nous les retrouverons tout à l'heure en face l'un de l'autre, l'un sarcastique et provocant, comme toujours, l'autre opposant à de spirituels outrages son froid et dédaigneux ressentiment.

Labouchere ne se relâcha pas un instant dans son zèle à servir la cause de l'Irlande. Cette cause, en effet, avait plus que jamais besoin d'être défendue. J'ai loué ici même, — et je ne le regrette point, — la double politique de M. Balfour qui consis-

tait, d'une part, à intimider les agitateurs révolutionnaires et, de l'autre, à racheter la terre irlandaise pour la rendre aux indigènes. C'était la politique d'un bon gouvernement qui montre un visage sévère aux ennemis de l'ordre et un visage bienveillant aux citoyens paisibles et laborieux. Mais pourquoi soutenir cette politique par la calomnie et l'outrage contre des hommes qui ne méritaient pas d'être confondus avec les Fenians et qui avaient horreur de leurs méthodes? On sait que le *Times*, à la suite et à l'appui de virulens articles intitulés : *Parnellism and Crime*, publia des lettres attribuées au leader irlandais, mais qui étaient, en réalité, des faux, dont l'auteur était un certain Pigott. Après de longues hésitations, Parnell se décida à poursuivre en justice ses calomniateurs. Personne ne lui fut plus utile dans cette circonstance que Labouchere; personne ne se donna plus de peine pour arriver à confondre le faussaire. Il eut plusieurs entrevues avec cet homme, et, chose bien caractéristique! il parvint à lui inspirer une sorte de confiance qui serait inexplicable, s'il s'agissait d'un autre que Labouchere. Se faire le protecteur et, jusqu'à un certain point, l'ami de celui qu'il poursuit sans relâche, est un de ces tours de force que le député de Northampton accomplit sans difficulté et, pour ainsi dire, par un don de nature, à force de bonhomie, de finesse et de sincérité. Si bien que, quand Pigott, traqué, acculé, pourchassé de refuge en refuge, de mensonge en mensonge, ne put tenir plus longtemps, c'est dans les mains de Labouchere qu'il voulut déposer sa confession. Celui-ci l'arrêta au premier mot et ne voulut pas entendre une syllabe de plus avant d'avoir un témoin. Il envoya chercher son confrère, George Augustus Sala, dont le bureau était voisin de sa maison et qui arriva en quelques instans. Sala, qui était, lui aussi, un homme d'esprit et un journaliste de grand talent, a raconté cette scène dans un chapitre de ses mémoires qui demeure une page inoubliable de l'histoire anecdotique du XIXe siècle anglais. Devant ces deux auditeurs, le malheureux déchargea sa conscience avec le calme effrayant du désespéré qui n'a plus rien à ménager : on eût dit qu'il racontait l'histoire d'un autre, tant il était précis, prodigue de détails, tant sa voix était indifférente et incolore. Après quoi, il signa, et les deux témoins signèrent à leur tour. Le lendemain, il partait pour le Continent, laissant derrière lui le papier accusateur. Quelques

jours après, le monde apprenait qu'il s'était brûlé la cervelle dans un hôtel de Madrid, au moment où il allait être arrêté et extradé comme parjure.

Or, à quoi trouvons-nous Labouchere occupé dans les semaines qui suivirent? A jouir de son triomphe? Non, mais à chercher avec l'archevêque de Dublin les moyens d'assurer l'existence et l'éducation des enfans de Pigott. Et nous commençons à comprendre que cet homme dont la raillerie était si redoutée, qui, à ce moment même, faisait dans son journal une guerre vengeresse aux fraudes financières et aux spéculations véreuses qui déshonoraient et ruinaient le marché anglais, que ce Labouchere qui ne permettait jamais à une émotion vraie et, moins encore, à une émotion feinte de faire trembler sa voix, était, au fond, un des hommes les meilleurs et les plus humains de son temps.

IV

Lorsque Gladstone rentra au pouvoir pour la quatrième fois en 1892, tout le monde s'attendait à voir Labouchere prendre, dans le nouveau Cabinet libéral, la place qui lui appartenait. Il n'en fut rien, cependant. « Si l'on m'avait assuré, disait Labouchere, que mon poids retarderait la marche du navire, je me serais jeté moi-même par-dessus bord... D'autant plus que je sais nager. Mais il est dur d'être traité comme une espèce de lépreux politique, avec qui on ne saurait avoir de contact. » Pourquoi cette exclusion? On se le demandait tout bas. Labouchere, fidèle à ses habitudes de franchise à outrance, répondit tout haut : « La Reine ne veut pas de moi pour ministre! » Plus d'une fois, dans la Chambre des Communes, lorsqu'il s'agissait de voter une dotation pour les princes, Labouchere avait fait remarquer que la souveraine, ayant à peu près renoncé, depuis la mort du Prince-Consort, à remplir les fonctions de la royauté, avait dû réaliser, sur sa grosse liste civile, des économies suffisantes pour lui permettre d'assurer une existence confortable à ses enfans et à ses petits-enfans. Cette sorte de phrase avait porté, pensait-il, ombrage à Sa Majesté qui, en conséquence, refusait de lui donner sa main à baiser, comme font les ministres qui entrent en charge. D'après M. Thorold, son neveu et son biographe, Labouchere aurait

découvert plus tard que la cause de cet ostracisme était dans des articles publiés par son journal. Quoi qu'il en soit, Gladstone prit aussitôt la plume et adressa au député de Northampton une lettre où il revendiquait toute la responsabilité de ses choix ministériels. Il ajoutait que, sous le double rapport de la capacité et de l'honorabilité, Labouchere ne laissait rien à désirer comme ministre possible. Alors, pourquoi l'exclure ? C'est ce qu'on se demanda, après comme avant la lettre du vieil homme d'État. Tout naturellement, Labouchere n'insista point et se contenta de féliciter ironiquement Gladstone du geste chevaleresque par lequel il couvrait sa souveraine. Il y a, dans toute cette affaire, une question personnelle et une question constitutionnelle qui s'embrouillent étrangement l'une dans l'autre. En attendant qu'elles soient éclaircies, il est permis de supposer que, si Gladstone eut à se priver du concours de Labouchere dans le Cabinet, il n'en fut pas extrêmement fâché. Ces deux hommes ne se sont jamais bien compris et ne pouvaient se comprendre. Gladstone voyait les dangers de l'humour en politique mieux qu'il n'appréciait les services que l'humour peut rendre à un ministre. Quant à lui, il en était totalement dépourvu. Je l'ai suivi dans plusieurs campagnes électorales et je suis obligé de constater que, quand il essayait d'user de la plaisanterie contre ses adversaires, ce n'est pas eux qui semblaient à plaindre. Comment eût-il aimé un homme qui employait cette arme en toute circonstance et dans toutes les questions? Pouvait-il ignorer, d'ailleurs, que Labouchere n'avait pas de plus cher désir que de le voir abdiquer?

Lorsque se produisit l'inqualifiable agression de Jameson contre la république du Transvaal, Labouchere fit partie de la commission mixte chargée d'examiner l'affaire et de faire la part des responsabilités. On sait que les travaux de cette commission aboutirent à un blâme assez vague contre les autorités anglaises du gouvernement sud-africain. Parmi les quinze membres de la commission, Labouchere constitua à lui seul une minorité qui réclamait la punition exemplaire de tous les complices petits ou grands, et il ne lui eût pas déplu d'y comprendre son ami d'autrefois, M. Chamberlain. Mais on lui refusa la communication de certains documens et, particulièrement, d'une lettre dont on a beaucoup parlé, mais que personne n'a lue, et qui avait été écrite, dit-on, quelques jours avant l'attentat,

par le ministre des Colonies à un membre important de la *Chartered Company* dont Jameson était l'agent. Labouchere consigna son opinion dans un rapport annexé au rapport officiel. Il va sans dire qu'il n'y fut donné aucune suite.

Cet incident, néanmoins, avait laissé une profonde rancœur chez ceux que Labouchere avait si librement attaqués. Lorsque éclata la guerre du Transvaal, ils crurent trouver une excellente occasion de se venger en dénonçant Labouchere comme l'ami des ennemis de son pays. On saisit à Pretoria des lettres de sa main, où il donnait des conseils au président Krüger par l'intermédiaire de M. Montagu White, représentant du Transvaal à Londres. M. Chamberlain communiqua ces lettres à Labouchere en les accompagnant d'une note dont la brièveté administrative se complique d'une sorte de hauteur menaçante, comme s'il avait mis la main sur un cas de haute trahison. Il ajoutait qu'il attendait les explications du député de Northampton et qu'il les prendrait en considération, mais donnait à entendre qu'il serait peut-être forcé de publier ces lettres compromettantes. M. Chamberlain connaissait trop Labouchere pour s'être flatté de l'intimider : il ne l'embarrassa pas un moment. Prenant les devans sur la vague menace ministérielle, Labouchere publia les lettres tout au long dans son journal. Elles précédaient de plusieurs semaines l'ouverture des hostilités et ne prouvaient qu'une chose : c'est que le directeur de *Truth* avait fait tous ses efforts, jusqu'à la dernière minute, pour amener une solution pacifique du différend soulevé entre le gouvernement du Cap et celui de la République transvaalienne. Labouchere adressait en même temps à M. Chamberlain une lettre ouverte où il copiait complaisamment les formules peu gracieuses dont s'était servi le ministre des Colonies. Il attendait ses explications auxquelles il était, disait-il, disposé à donner une sérieuse attention. Partisan de la publicité à outrance, il l'engageait à faire comme lui et à publier toute sa correspondance, y compris la lettre légendaire à M. Hawkesley dont la communication lui avait été refusée à lui, Labouchere, lorsqu'il siégeait dans la commission parlementaire chargée d'examiner les origines du *Jameson Raid*. M. Chamberlain ne répondit pas, cela va sans dire, à cette invitation.

Dans cette circonstance, l'opinion publique était trop violemment surexcitée pour que les rieurs fussent du côté de Labou-

chere, et il fut, pendant quelque temps, l'homme le plus impopulaire d'un parti qui avait perdu, momentanément, toute sa popularité. Mais, quand la guerre fut finie et que le parti unioniste, sous l'inspiration de M. Chamberlain, eut introduit en tête de son programme la réforme douanière, les choses changèrent de face, et une nouvelle vague, en sens contraire, porta les libéraux au pouvoir. Northampton, à travers cette crise, était resté fidèle à son célèbre représentant et ne l'aurait certainement pas abandonné lorsqu'il s'agit de marcher au scrutin en janvier 1906. A Gladstone et à sir William Harcourt avait succédé Campbell Bannerman, lié de vieille date avec Labouchere. Allions-nous voir enfin le directeur de *Truth* investi d'un portefeuille ministériel ou ambassadeur d'Angleterre à Washington, seule fonction qu'il eût sérieusement ambitionnée? Labouchere s'avisa qu'il avait soixante-quatorze ans et s'arrêta au seuil de la Terre promise.

Son âge, qu'il portait, il faut le dire, avec une légèreté et une vaillance extraordinaires, n'était pas la seule raison qui le faisait songer à la retraite. Tout entouré qu'il fût de visages amis et sourians, il commençait à éprouver cet étrange sentiment des vieillards qui ne se sont point transformés, alors que tout s'est transformé autour d'eux. Le radicalisme qui triomphait en 1906 n'était pas son radicalisme de 1880. Disons mieux : il en était la négation. Les radicaux de 1880 croyaient aux bienfaits illimités de la liberté; les radicaux de 1906 à une centralisation également illimitée, à l'intervention de l'État en toutes choses; par là, ils préparaient l'avènement de la tyrannie collectiviste. Or, Labouchere ne voulait à aucun prix du socialisme. Un certain nombre de ses électeurs l'avaient interrogé à ce sujet et il était venu aussitôt vers eux, prêt à discuter, à écouter leurs raisons et à donner les siennes, sous cette forme pratique et familière dont il était coutumier. Il fut un peu étonné de trouver que ses adversaires avaient amené ce jour-là (l'expression est de lui) « leur plus gros canon pour le battre en brèche, » dans la personne du fameux Hyndman. Ce fut un étrange duel, où les deux champions employèrent l'un contre l'autre des armes différentes. M. Hyndman usa de toutes les ressources de cette rhétorique amère et sombre qui éveille les passions dans l'âme du peuple ; Labouchere causa avec ses électeurs comme un vieil ami. Il leur parla le lan-

gage des affaires, en l'assaisonnant de sa malice ordinaire; il leur démontra, chiffres en main, combien l'assistance du capital leur était nécessaire pour vivre et pour travailler. Sans capital, pas de matière première, pas de salaires assurés. Ce discours mérite de rester comme une des réfutations les plus simples et les plus vigoureuses qui aient jamais été faites des doctrines socialistes devant un auditoire populaire.

V

Ce n'était pas seulement le radicalisme qui avait changé de physionomie et de principes, mais le parlement tout entier dont l'esprit s'était renouvelé et qui n'obéissait plus à la même impulsion. Le vieil idéal de Gladstone était mort, aussi bien que celui de Disraëli. Une race nouvelle de politiciens était entrée à Westminster et y faisait loi. Au large programme des grands partis d'autrefois s'était substituée la politique cumulative des groupes dont chacun, poursuivant un but égoïste, vendait son concours au groupe voisin pour obtenir le sien. Jamais on n'avait tant parlé de l'Empire et jamais on n'avait pensé ou agi moins impérialement. En attendant qu'une grande personnalité d'homme d'État ou d'orateur s'élevât au-dessus de la médiocrité générale, la masse du public se désintéressait de ces débats où le talent de parole ne masquait plus la pauvreté des idées, la mesquinerie des intérêts, le manque de courage ou le manque d'idéal. Indifférente et incrédule, elle ne lisait plus dans ses journaux que les pronostics du champ de courses, la chronique du cricket et du golf. La démocratie montrait plus clairement tous les jours qu'elle est, par nature, antiparlementaire, sinon césarienne.

Labouchere devait se dire qu'il avait contribué à cette déconsidération du parlement en dénonçant, à coups d'épigrammes, les défaillances, les contradictions, les hypocrisies, les trahisons et les bassesses qu'il était le premier à apercevoir, le dernier à absoudre. Malgré tout, le parlementarisme avait été sa religion et, comme tous ceux qui ont perdu leur foi, il souffrait, à certains jours, de ne plus croire.

Lorsqu'on annonça sa retraite, il y eut un cri de surprise et presque un cri de douleur : « Le parlement sans Labey (1), ce

(1) En anglais, on écrit Labby, mais je modifie l'orthographe, pour laisser au mot sa vraie physionomie.

ne serait plus le parlement! » Parmi les articles innombrables qui saluèrent son départ d'un hommage et d'un regret, le plus ému et le plus émouvant fut l'adieu de T. P. O'Connor, qui avait été, pendant vingt-cinq ans, son collègue au parlement et qui restera, lui aussi, un des journalistes les plus indépendans et les plus originaux de la fin du XIXe siècle. M. O' Connor faisait de Labouchere ce bel éloge, peut-être un peu excessif : « Il y a dans sa vie plus de bien et moins de mal que dans celle de tel grand homme d'État dont il a été le contemporain. » Campbell Bannerman, comme compensation de ses désappointemens ministériels, fit donner à Labouchere le titre de Conseiller Privé : ce qui ne l'astreignait à aucune occupation et lui permettait de faire précéder son nom de ces syllabes enviées, *the Right Honourable*.

Donc, le Très-Honorable Labouchere alla s'installer dans une villa de San Miniato qui avait été la demeure de Michel-Ange. Mais il attachait peu d'importance à ce souvenir, n'ayant point la fibre esthétique, et il est à remarquer que, dans ce volume de cinq cents pages qui nous livre sa pensée sur tous les sujets, il n'y a pas une sensation d'art, pas une esquisse de paysage aperçu en route. Il cherchait peu la peinture et fuyait la musique, surtout cette musique banale et obstinée qui poursuit le malheureux voyageur d'hôtel en hôtel et s'impose à qui n'en veut point. L'été, il se transportait à Cadenabbia pour éviter la grande chaleur. Il vivait heureux ainsi, — aussi heureux qu'il pouvait l'être loin des clubs et du parlement, — entre une femme aimée et une fille qu'il adorait et qu'il maria au marquis de Rudini, fils du célèbre ministre italien. Mistress Labouchere lui fut enlevée presque subitement en 1910, mais la marquise de Rudini veilla sur lui jusqu'au dernier jour. Il s'éteignit à quatre-vingts ans le 15 janvier 1912, presque sans maladie apparente, n'ayant passé que quatre jours au lit. Il avait gardé sa présence d'esprit, sa bonne humeur et son scepticisme irréductible, comme le prouve le mot qui tomba de ses lèvres la veille de sa mort. On rallumait, sur sa table de nuit, une lampe à alcool qui s'était éteinte. « Des flammes! dit-il. Déjà? C'est trop tôt! » Ce mot risque de lui faire perdre des sympathies qui étaient sur le point d'aller à lui; mais il était nécessaire pour faire comprendre la persistance obstinée de sa mentalité primitive qui, en soixante-

cinq ans de vie intellectuelle, n'avait pas évolué un instant.

En effet, c'était un raisonneur, à la façon de nos penseurs du XVIIIe siècle qui ont préparé la Révolution française. Il poussait son raisonnement jusqu'au dernier terme et la conclusion à laquelle il était arrivé s'enregistrait dans son esprit avec la mention *ne varietur*. C'est, peut-être, ce qui explique pourquoi, malgré des dons admirables et la plus riche expérience, il n'a été, en politique, qu'une sorte de raté. Car la politique est le domaine du provisoire et de l'à peu près ; rien ne s'y fait d'un coup, ni pour toujours.

Mais s'il n'a pu être un grand acteur sur le théâtre du monde, il reste le spectateur par excellence, le critique au jour le jour de la comédie humaine. La littérature lui ménage une revanche et, comme à d'autres morts, une seconde existence dont il ne saura rien et dont nous jouirons pour lui. On relira ses articles, écrits dans une langue toujours précise et transparente, qui jettent une vive et claire lueur sur les figures et sur les événemens de son époque.

Et que dire de ses lettres? Ce qu'on nous en a fait lire nous donne grande envie de connaître le reste. Soit qu'il nous montre les meneurs du parlement en déshabillé, soit qu'il nous raconte les mésaventures comiques d'un voyage où il se laisse entraîner à la suite d'une petite fille et d'un petit chien, sa phrase ne languit jamais et le trait décisif arrive toujours sans se faire attendre. Qui sait si la correspondance de Labouchere n'est pas destinée à prendre rang parmi les plus précieuses collections épistolaires, à côté de la correspondance de Voltaire et de celle de Mérimée?

AUGUSTIN FILON.

VIEUX MAÎTRES ESPAGNOLS

A LONDRES

Le peintre David Wilkie professait le culte de Velazquez. Chaque jour, en 1825, durant son séjour à Madrid, il venait s'installer devant le tableau des *Buveurs*, demeurait là deux heures dans une contemplation profonde; après quoi, n'en pouvant plus d'admiration, il prenait son chapeau et s'en allait en faisant : « Ouf! » Ce trait me revenait en mémoire aux *Grafton Galleries* où, pour quelques semaines encore, se trouve réuni un éphémère Prado. L'Angleterre, en fait de collections, a toujours été fort hispanisée. Pour la peinture, au moins, tout ce qui n'est plus en Espagne est aujourd'hui à Londres. Il valait la peine, au moment où l'Espagne revient à la mode chez nous, de saisir l'occasion qui se présentait d'étudier ce que les galeries anglaises ont à nous en apprendre ou à nous révéler.

La chose était pour nous d'autant plus curieuse qu'une grande partie de ces richesses nous a appartenu. Elles s'appelaient alors le Musée espagnol du Louvre, et la Galerie Soult. L'Espagne des Alhambras, des gitanes, des églises mauresques, des califes et de don Juan, le Musée espagnol installait cela en plein Paris. L'effet en fut nouveau et grand. Il faudra écrire quelque jour cette histoire mal connue, ce qui se passa là du mouvement d'esprit qui prépare la seconde moitié du dernier siècle. De là sortent Courbet, Manet. Là Théophile Gautier médite son *España*, et le jeune Renan de l'*Avenir de la Science* promène devant les Zurbaran ses rêveries sur l'histoire reli-

gieuse des races. Ainsi c'est un peu de nous que j'allais demander à Londres, aux tableaux des *Grafton galleries*, puisque ce sont les mêmes que nos maîtres admiraient dans l'ancien musée espagnol.

I. — LES PRIMITIFS

Les mêmes... A vrai dire, ce n'est pas tout à fait exact. Le spectacle, en réalité, est un peu différent. L'érudition moderne a passé par là, cela se voit. Les études espagnoles ont fait depuis quelques années un pas considérable. On a remué les archives, exploré les provinces, dressé des inventaires. De là résulte tout un lot de notions nouvelles. Gautier ne connaissait que les classiques du XVIIe siècle; il y a maintenant des « primitifs espagnols. »

C'est à l'exposé de leur histoire que les organisateurs ont consacré leur première salle. Et il faut admirer qu'ils aient pu rencontrer dans les collections de Londres de quoi illustrer leur sujet. Le trait est à l'honneur des amateurs anglais : signale-t-on quelque part quelque chose, vite deux ou trois se dévouent et se hâtent de sauver la vieille réputation des collections nationales. Nous apprenons donc qu'il y avait, dès le XIVe siècle, des peintres catalans très laborieux et très féconds, qu'il existait d'autres ateliers fort importans à Salamanque, et d'autres encore à Séville et dans le royaume de Valence. Toute cette vieille Espagne nous paraît occupée à orner de retables dorés, compliqués et prolixes, ses églises neuves et ses mosquées fraîchement converties. Nous distinguons en outre certaines nuances locales : un accent populaire et bon enfant en Catalogne, féodal en Castille et, en Andalousie, gentil et gracieux. On reconnaît d'ailleurs, selon les temps et les provinces, l'action des modèles et des influences étrangères, françaises, puis siennoises, flamandes enfin, surtout flamandes. Il n'y a qu'une seule chose qui manque à tous ces « primitifs : » c'est le caractère « espagnol. »

En veut-on un exemple? En voici un qui se présente aux *Grafton galleries :* l'histoire est assez amusante. Il y a une dizaine d'années, on ne parlait, dans le petit monde de la critique d'art, que des nouveaux protégés du regretté Henri Bouchot : Fouquet et Charonton, et Nicolas Froment, et le « Maître de Moulins, » et le « Maître de Boulbon. » Là-dessus, un cri-

tique anglais publia la reproduction d'un charmant tableau de l'école des van Eyck, nouvellement acheté par un amateur de Londres, et c'est ce tableau qui se retrouve à l'exposition.

C'était un panneau à fond d'or, ramagé et damasquiné, ayant un peu la forme d'une feuille de paravent, d'un kakémono du Japon, sur lequel un grêle *Saint Michel*, un long damoiseau blond pincé dans une armure noire, fourbi, miroitant, acéré, ainsi qu'un grand insecte, une sorte de « cousin » bizarre, aux gestes dégingandés, aux ailes d'hirondelle, foulait, domptait un monstre vert à ventre de crapaud. C'était signé *Bartholomeus Rubeus*, et ce latin pouvait se traduire en dix langues. Les Français étant à la mode, on proposa, à tout hasard, une version française. Il se trouva que la vraie leçon fut espagnole; on démontra que *Rubeus* était le nom latinisé d'un certain Vermejo, lequel fut employé vers la fin du xve siècle par le chapitre de Barcelone. L'inconnu Vermejo devenait le grand homme de l'école catalane : un document prouva qu'il était de Grenade.

Je le demande : est-ce qu'un tableau qu'on peut à volonté prendre pour néerlandais, français ou catalan, et qui, en définitive, n'est rien de tout cela, a le droit de s'appeler un tableau espagnol? Et cette aventure n'est pas la seule de son espèce. Qui ne se rappelle celle de l'*Homme au verre de vin*, une des surprises de l'exposition du Pavillon de Marsan? Quel plaisir d'y reconnaître nos qualités de terroir, la vivante figure d'un paysan de chez nous! Le Louvre s'empressa d'acquérir ce chef-d'œuvre. Or, il existe de grandes chances pour que le chef- d'œuvre soit portugais, car il y a, depuis peu, des primitifs portugais. Le verre de vin était un verre de porto!

La vérité, c'est que toute cette affaire des primitifs est un peu vaine. La langue pittoresque n'est pas, au xve siècle, assez diversifiée pour suffire à des expressions vraiment nationales. L'Espagne, qui se chante si fièrement dans le *Romancero*, échoue à produire d'elle-même une peinture ressemblante. Il y a plus : peut-être une telle recherche est-elle, à cette date, un véritable contresens. C'est se méprendre sur le rôle de la peinture au moyen âge que d'y poursuivre l'expression de nuances de ce genre. On oublie que la peinture alors n'est pas un art, une faculté indépendante et cultivée pour elle-même. Elle est un système de formules, un répertoire de signes employés à manifester, non des tempéramens divers, mais des vérités éternelles,

dans une langue consacrée. Nous lui demandons une image de sentimens particuliers : elle nous offre le symbole des sentimens de la chrétienté. Sans doute, les sujets changent d'une église à l'autre; le style même varie selon le mérite du peintre et les goûts du public, roturier ou aristocratique, bourgeois des confréries ou rustres des campagnes. La peinture sera, si l'on veut, provinciale ou même paroissiale : elle ne sera pas « nationale. » Et d'abord, il faudrait que la nation existât : l'Espagne, au moyen âge, est toujours « les Espagnes. »

Jusqu'à la fin de la Renaissance, il n'y a dans toutes ces peintures dites des « primitifs » que deux catégories : celles qui se rattachent à l'école flamande et celles qui relèvent de l'influence italienne. Comment ces élémens s'amalgament ou s'excluent, se mêlent à des restes d'archaïsme, aux fonds d'or, aux gaufrures des beaux cuirs de Cordoue, aux arabesques des faïences et des *azulejos;* comment l'art de van Eyck et de Hugo van der Goes finit par envahir et dominer l'Espagne, jusqu'à l'heure où un reflet de Léonard de Vinci vint flotter aux côtes de Valence et prêter de son charme aux *Vierges* de Moralès, — il y a là de quoi suffire aux investigations de plusieurs vies d'érudits; c'est une matière infinie pour la nomenclature et les classifications; mais, dans la foule des œuvres remises en lumière, s'est-il rencontré jusqu'à ce jour une note inédite, qui ne fût pas un écho, un rappel affaibli de ce qui se faisait à Bruges ou à Florence?

C'est sans doute que ces vieux peintres sont, la plupart du temps, d'une grande médiocrité. Ils ont peu de talent, et ce qu'on voit d'eux à Londres n'est pas pour faire changer d'avis. Et puis, les conditions ne leur sont pas favorables; leurs œuvres, sous ce jour, ne paraissent pas à leur avantage. Dans le pays, c'est différent : elles nous sembleraient peut-être délicieuses. Ce n'est pas un grand artiste qu'Aléjo Fernandez : ses tableaux de l'exposition sont tout à fait insignifians; mais, à Sainte-Anne de Triana, qui ne céderait au charme de sa *Vierge à la rose?* Toutes les réminiscences dont est faite sa mièvrerie s'accordent là et se fondent dans une douceur sentimentale. Mais qui dira ce que l'impression doit à la grâce de l'entourage, à la tendre atmosphère d'une église andalouse, à son demi-abandon de réception intime, à la pénombre, aux rideaux des fenêtres, à l'air général et parfumé de ruelle ou de salon?

Ce n'est pas le génie du peintre qui nous touche ; ce qui nous enchante, c'est le ciel, c'est le bonheur de vivre, les mille sensations de la promenade qu'on vient de faire, le sortilège de Séville.

II. — GRECO

Non, ce n'est pas chez les primitifs qu'on trouve la première idée d'une peinture espagnole. La Renaissance, comme chez nous, est également là-bas une importation étrangère. Il faut arriver à Greco pour rencontrer enfin un maître original : c'est ce Candiote, élève de Venise, qui devait donner à l'Espagne sa poétique nationale.

Le cas de cet excentrique artiste est un des plus étranges de toute la peinture. M. Maurice Barrès lui consacrait naguère un petit livre fameux, qui contient quelques-unes de ses plus merveilleuses cantilènes espagnoles. Grâce à lui, l'énigme du Greco appartient à la littérature ; ceux-là mêmes qui, dans le public, ignoraient jusqu'au nom du peintre, la prose d'un prestigieux écrivain le leur a fait connaître ; le peintre de Tolède existe désormais comme certains héros romantiques, comme le peintre du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac; on discute sa « folie » comme nous discutons celle d'Hamlet, le doute de Pascal ou le sourire de la *Joconde*. Sa personne, son art singuliers exercent sur notre esprit un persistant attrait ; il nous fascine par un mélange de résolution et d'inquiétude, d'autorité et de mystère.

Même après Tolède et le Prado, l'exposition de Londres apporte sur le problème des données essentielles. Nous n'y voyons pas moins de seize tableaux du « Grec, » et quelques-uns sans prix, comme ceux qui appartiennent à la famille Stirling et à M. de Beruete. Dire que deux au moins furent les hôtes du Louvre, et qu'il ne se trouva personne pour nous les conserver ! Les œuvres exposées vont de la jeunesse du maître à la fin de sa vie ; on y voit des portraits encore corrects et sages, comme celui du sculpteur Pompeo Leoni, presque aussi classique et tranquille qu'un portrait de Morone ; il en est d'inédits comme celui d'un certain Masuccio, de Bologne (était-il de la famille du conteur de Salerne ?). Voici une variante somptueuse de l'*Expolio* de Tolède, puis des œuvres du vieillard, incertaines fantasmagories où des corps émaciés ondoient dans l'ombre

comme des flammes. Voici les longs masques malades de ses derniers portraits, les ascètes exaltés, les saints François sauvages; et, parmi ces images de fièvre, deux secrets romanesques, deux visages charmans à regards de jeunes femmes...

Aimez-vous les portraits, ceux dont on ne sait rien, ni la date ni le nom, et qui vous frappent, comme certaines figures entrevues dans la rue, dont on emporte une image qu'on n'oubliera plus? C'est une vie devinée dans l'espace d'un éclair. Ainsi certains peintres dessinent dans la vision d'un instant toute une existence. Cela arrive quelquefois à certains génies dans les portraits qu'ils font des grands personnages de l'histoire: Titien a su donner de Charles-Quint ou de l'Arétin des images qui épuisent toute la réalité. Je préfère pourtant celles sur lesquelles on manque de toute information, et qu'on n'est pas tenté de confronter avec des faits. On est libre d'imaginer le roman de ces visages, l'histoire qui aurait pu être la leur, la destinée qui leur ressemble. Personne plus que Greco n'a su faire surgir de ses modèles cette figure intérieure. Sa sublime rangée de portraits du Prado, ou la haie d'assistans aux *Funérailles du comte d'Orgaz*, sont composées entièrement de chefs-d'œuvre de cette espèce. Qui sont ces bacheliers, ces gentilshommes? On l'ignore : et on voit en eux ressusciter un monde.

C'est dommage que ces méthodes, si excellentes pour la rêverie et même pour l'intelligence de faits d'un certain ordre, ne vaillent plus rien dès qu'il s'agit de questions particulières. Les guides d'autrefois n'y regardaient pas de si près; ils avaient toujours une histoire à raconter sur chaque portrait. Mais nous ne voulons plus de légendes. Si pourtant la légende est explicable et naturelle, c'est quand elle parle d'un portrait de femme. Que sera-ce d'une jeune femme, et peinte par Greco? Que sera-ce dans un pays où, excepté les reines, et, en dehors des mortes gisantes sur les tombeaux, le portrait de femme est toujours chose un peu insolite? Déjà la galerie d'hommes que nous a léguée l'artiste nous donne l'impression d'une société d'amis, d'un petit cercle d'intellectuels, sans aucun caractère de commande ou de commerce. Ses portraits féminins ont certainement un sens plus personnel encore; leur rareté extrême, leur nature particulière, la coiffure, la mantille, l'habit de condition modeste, l'absence d'apparat, le format intime et réduit, tout invite à y voir, à y chercher une confidence.

Le sens, par malheur on peut le craindre, nous en échappera toujours. Ces inconnues de Greco ne diront pas leur nom. Nous ne saurons jamais qui fut cette *Dame à la fleur*, avec son orchidée de safran étoilant ses cheveux d'ébène, et ses grands yeux noirs de momie byzantine du Fayoum. La *Dame à l'étole d'hermine* (l'hermine est, soit dit en passant, tout bonnement de la chèvre) est plus touchante encore. C'est une brune délicate, une Tolédane aux traits fins, peinte presque sans matière, dans une de ces demi-pâtes liquides qu'a toujours recherchées Whistler. Le visage mat et sans ombres offre dans ses fourrures blanches le précieux de l'ivoire. Au temps où le baron Taylor l'acheta pour Louis-Philippe, ce portrait était baptisé la *Fille de Greco*, et c'est encore le nom qu'on lui conserve à Londres. Mais l'artiste n'eut jamais de fille de cet âge ; le seul enfant qu'on lui connaisse est un fils naturel. La mère s'appelait Géronima de las Cuebas, et c'est tout ce que nous savons d'elle. Était-elle mariée ? Quitta-t-elle son mari pour suivre son amant ? Est-ce elle, la dame à l'hermine, avec ses doux yeux moqueurs et son allure de chatte ? La maîtresse du Greco ! Comme on voudrait être sûr de posséder ses traits, de connaître le charme qui attacha sur ce rocher le vagabond, le déraciné, l'étonnant voyageur qui devait évoquer, fixer l'âme espagnole ! Le portrait, certainement de la jeunesse du maître, peut dater de sa trentième année, à peu près au moment de l'arrivée à Tolède. Ainsi venait au-devant de l'artiste la muse de sa vie.

Et lui, a-t-il laissé quelque part son image ? Je crois qu'on peut répondre assurément que oui. C'est assez l'usage des peintres, à Venise surtout, et Greco est de toute manière un homme trop personnel pour y avoir manqué. La seule difficulté est de le reconnaître dans la foule anonyme de ses portraits et de ses tableaux. M. Manuel Cossio, l'érudit qui connaît le mieux son œuvre, y montre un type persistant, à nez fin, à front haut, à barbiche italienne, qui apparaît de place en place dans des rôles très divers, comme une figure vivante qui se modifie avec l'âge. Au bout de la série vient un portrait, un buste de vieillard, appartenant à M. de Beruete, qui l'a prêté à Londres. C'est une tête de spectre, à mine de désastre, si navrante qu'à la voir on a le cœur serré. Est-ce, comme le veut la tradition, le portrait du peintre ? Nul indice, il est vrai, ne le signale comme tel ; mais Titien s'est-il désigné davantage dans le portrait du

Prado? Je retrouve sa houppelande sur les épaules de l'inconnu : on dirait que Greco (décidément c'est lui) s'est souvenu ici de ce portrait de son vieux maître, et a pris le même uniforme pour se montrer à nous une dernière fois. Cet adieu est lugubre. Sans doute, la fin de l'artiste paraît avoir été assez mélancolique; c'était chez lui la gêne, les dettes, mille soucis. Puis, il était malade, certainement guetté par la paralysie. Sa dernière signature, récemment retrouvée, gauche, informe, ataxique, ne laisse guère de doute à cet égard. Mais ce qui domine tout, sur ce triste visage, — et cela peut-être achève de confirmer la conjecture, — c'est une expression d'anxiété que je retrouve dans le portrait de l' « heureux » Titien (1) : l'amertume de l'artiste qui meurt avant d'avoir atteint un certain idéal d'expression ou de beauté.

Que ce soit là le mal de Greco et la clef de son « cas, » il suffit, pour s'en persuader, de jeter les yeux sur deux tableaux dont la réunion à Londres forme un des enseignemens les plus remarquables de l'exposition. Ce sont deux exemplaires d'une œuvre de jeunesse, les *Marchands chassés du temple ;* un troisième exemplaire se trouve à la National Gallery, un quatrième dans une église de l'Estramadure, à Jerez. Ces répétitions d'un sujet sont tout à fait dans la manière de Greco; nous possédons trois éditions de la *Guérison de l'aveugle,* autant de l'*Expolio.* On serait tenté, bien à tort, de prendre ce procédé pour marque de stérilité. C'est, au contraire, le signe de l'« artiste, » de l'homme qui s'occupe peu de la matière de son œuvre, et qui s'intéresse uniquement à sa perfection : on citerait de pareils exemples de tous les grands stylistes, de Titien lui-même, d'un Mantegna ou d'un Rembrandt. Eux aussi passent leur vie obsédés des mêmes problèmes. Ils retournent perpétuellement les mêmes sujets et les mêmes thèmes, sans jamais se contenter du résultat acquis. Seulement, la plupart du temps, ces reprises n'ont lieu qu'à de longs intervalles; un Rembrandt, un Titien, moins nerveux, plus patiens, laissent reposer leurs idées, profitent de leur sommeil, n'y reviennent que plus forts, enrichis d'expérience. C'est sur l'heure que Greco remanie et corrige, martèle sa matière et la tord, pour la rejeter au feu et l'en faire ressortir plus belle.

(1) Voyez, sur ce portrait, l'étude de M. de Wyzewa dans la *Revue* du 15 août 1904.

C'est le système le plus imprudent : on en sort harassé. Mais je ne veux ici insister que sur la méthode, sur ce qu'il y a de volontaire dans ce qu'on a appelé la « folie » de l'artiste. Tout n'est pas faux dans les légendes. On connaît celle d'un Greco, qui, dépité de la gloire de peindre comme Titien, s'évertue rageusement à différer de lui. Otez de l'explication ce qu'elle a d'enfantin : c'est la règle de tout grand artiste. La condition de son existence, c'est d'arriver à faire *autrement* que ses maîtres. Racine a voulu faire autrement que Corneille, Praxitèle autrement que Phidias, Greco que les Italiens. A quel point il s'était assimilé leur art, c'est ce que prouve le nombre de ses toiles qui passaient sous leur nom : il a fallu, pour ainsi dire, retirer sa jeunesse par morceaux de dessous la masse des Véronèse, des Tintoret. M. Émile Bertaux ne retrouvait-il pas l'autre jour, au musée Jacquemart-André, un Greco méconnu dans un tableau de ce dernier? Lorsque, dans les *Marchands* de la galerie Yarborough, l'artiste rassemble à l'angle de la scène Titien, Michel-Ange, Raphaël et Clovio, c'est pour les prendre, en quelque sorte, comme témoins et comme juges. L'instant est solennel. C'est le moment où l'élève quitte les bancs de l'école et prend congé de ses maîtres.

Il faudrait montrer en détail comment le jeune homme se libère, se dégage de l'italianisme. Rien ne vaudrait pour cela la comparaison attentive des exemplaires des *Vendeurs*. De l'un à l'autre, on verrait s'effacer le décor, l'action gagner en importance; les personnages grandissent au milieu des architectures subitement diminuées; la mise en scène pompeuse, le luxe de la Renaissance, colonnades, portiques, statues, cèdent la place au drame. En même temps, la couleur s'exaspère et s'irrite. L'harmonie fastueuse, la tonalité sourde des plus anciens tableaux, se change en une sonorité plus aiguë et plus fine. Le timbre n'est plus d'or, mais d'argent. Le vermillon passe au grenat. Un acide, un principe froid, une dominante de bleu vif se répand à travers la toile, qui tressaille fouettée, cinglée de lanières d'azur. On dirait un jour de bise sur la lagune, lorsque la mer crispée se hérisse sous un ciel pur.

Cette volonté de secouer le joug et de faire du nouveau, voilà ce que Greco apportait en Espagne. C'était la première fois que le cas se présentait : les artistes du pays ne se piquaient que d'imiter, et le meilleur était celui qui y réussissait le mieux.

Nulle originalité. A force de se faire Flamands ou Italiens, ces disciples trop dociles oubliaient d'être de chez eux. Le « Grec, » arrivant du dehors, plus libre de préjugés, plus souple et plus intelligent, devait être frappé au contraire de ce que les indigènes ne percevaient même plus. Il trouvait à Tolède le terrain le plus propre à favoriser son génie. Comme van Dyck à Windsor, comme Watteau à Paris, ce Crétois découvrit, révéla à elle-même l'âme nationale.

M. Maurice Barrès a décrit magnifiquement le pacte, l'échange instantané qui s'établit entre le peintre et l'âpre paysage. L'instinct qui porte Greco à répudier la volupté, le paganisme, la joie de vivre, s'exalte sur ces roches décharnées, parmi ces sécheresses et cette désolation. Pour un cerveau épris de sacrifices et de synthèse, quelle leçon d'austérité ! Tout conspirait ici dans le sens de l'artiste. Tout encourageait sa révolte contre la Renaissance, son goût d'idéalisme. Par là, il se trouvait d'accord avec toute l'Espagne héroïque, avec la race des sainte Thérèse et celle des don Quichotte, avec toute une élite mystique, chevaleresque, dans son dédain de la matière et de la réalité. Que, dans cette négation obstinée du réel, l'artiste trébuche et s'égare ; que souvent les forces le trahissent ; que son imagination n'enfante que des formes tumultueuses, suspectes, incohérentes ; qu'il ait franchi plus d'une fois les limites du possible, qu'importe ? Sans doute Greco n'a pas gagné le défi qu'il jette à la nature. Le visionnaire nous trouble et nous laisse alarmés. Et pourtant, cet artiste incomplet est un maître. Le premier, en Espagne, il fait de la peinture un art, ayant ses fins indépendantes, et reposant sur un rapport unique et personnel de la sensibilité au monde extérieur. De ce tempérament spécial, il fait un objet de culture, une doctrine, un système. De là, évidemment, un gongorisme extravagant, une absurde tyrannie du « Moi ; » mais que cet individualisme est de tournure bien espagnole ! Et puis, de ses tentatives effrénées, de ses périlleuses évasions en dehors de la nature, il reste au peintre une habitude des réalités morales qu'il retrouve quand il s'agit de représenter des traits humains, et qui, en présence du modèle, fait de lui un des suprêmes portraitistes du monde. Mais, même dans ses fugues et ses témérités, s'il manque d'équilibre, quel élan ! Quels bonds hors de la platitude et de la médiocrité ! On finit par l'aimer jusque dans ses démences et

par le préférer à beaucoup de maîtres plus parfaits, mais qui émeuvent moins que lui. Il est de ce petit nombre d'esprits qui sont le sel de la terre, et sans lesquels la vie perdrait de sa beauté : il est de la race des inquiets, des excessifs, qui exigent du monde plus que le monde ne peut donner, mais qui en forment la parure, et dont on reconnaît le mal dans le masque dévasté de son portrait; il est de la race des génies qui se tourmentent eux-mêmes.

III. — LA JEUNESSE DE VELAZQUEZ

De Greco à Velazquez il y a, en apparence, un monde. L'un est aussi peu sage que l'autre est pondéré. Celui-ci est aussi serein, aisé, harmonieux, que celui-là est parfois bizarre, exorbitant. L'un s'épuise à forcer ou à fuir la nature, et l'autre est la nature même. Pourtant, l'œuvre de ces deux grands hommes est au fond plus semblable qu'il ne paraît d'abord. Je crois même à une influence très précise du premier sur le second. Mais cette action ne s'est exercée qu'assez tard, dans la maturité du maître, et c'est sur ses débuts que l'exposition de Londres jette une vive lumière.

A vrai dire, la jeunesse de ce peintre admirable ne peut plus aujourd'hui s'étudier que là. L'Espagne, si riche en œuvres du plus grand de ses maîtres, n'en a conservé presque aucune de ses années d'apprentissage. Hormis deux toiles du Prado et de l'archevêché de Séville, une ou deux autres peut-être encore, on chercherait en vain en Espagne de quoi se faire une idée des premiers essais de l'artiste. Encore ces œuvres religieuses, ne sont-elles pas les plus propres à le montrer sous son vrai jour. Sans être un libertin, et moins encore un mécréant, ce n'était pas un *roe-santos*, un rat de sacristie. Dans cette école où la peinture profane existe à peine, seul il est entièrement « laïc. » Il n'est pas l'homme des sujets pieux, de l'imagination ou du sentiment purs. Il n'est à l'aise qu'avec le modèle et ne quitte jamais la terre. Dès le début, son parti est pris : il s'applique strictement à reproduire des faits. C'est ce naturalisme qui a toujours séduit les amateurs anglais. L'Anglais, si peu sensible au grand art italien, à ses beautés de rythme, de proportion et de mesure, se sent de plain-pied au contraire avec un génie d'habitudes et de méthodes si positives. Voilà pourquoi,

de préférence à toutes les autres œuvres, il a toujours recherché celles des débuts de Velazquez, celles qui ont entre toutes le caractère d' « études ; » et c'est ainsi que, pour connaître les origines de son talent et la période des *bodegones*, ce n'est plus aujourd'hui à Séville ni à Madrid, mais à Londres qu'il faut aller.

Bodegon, de *bodega* (boutique, cabaret) est le nom donné en Espagne à une catégorie de tableaux comprenant à la fois ce que nous entendons par la « nature morte » et la peinture de mœurs. Les sujets en sont empruntés à la vie populaire. Le genre, inauguré avec éclat par Caravage, avait fait sur-le-champ le tour des ateliers. Ce fut un événement dans l'art européen : après la convention mondaine du XVIe siècle, celle-là paraissait un retour à la vérité. A Naples, un Ribera est le grand champion de Caravage. La nouvelle en parvint aussitôt à Séville. Il y a, aux *Grafton galleries*, un immense « Pacheco, » un *Pugilat sur le champ de foire*, flanqué de deux grands « Herrera » (la *Scène de Vendanges* est superbe), dont on voudrait la preuve qu'ils sont réellement des deux maîtres de Velazquez : l'histoire de leur commun élève s'en trouverait fort éclaircie. Mais le fait est que ce style brutal de Caravage ne se trouvait nulle part chez lui comme en Espagne. Sa formule répondait à des instincts profonds, à un besoin vital du génie de la race. Elle rallie instantanément ce qu'il y a en lui d'irrégulier, de réfractaire aux bienséances classiques. Ce réalisme procède au fond d'un même mouvement que le délire d'un Greco : si différens qu'ils apparaissent, il faut y reconnaître un même soulèvement contre la Renaissance, un même sursaut contre l'humanisme. Ce que le « Grec » de Tolède, déraisonnable et dramatique, s'opiniâtre à obtenir d'un art exténué et ascétique, en meurtrissant la forme, en mortifiant le ton, comme par une succession de spasmes, c'est aussi bien l'objet du jeune Velazquez lorsque, dès l'atelier de son maître Pacheco, il se met au régime de la nature morte, et se jure de ne rien dire qui dépasse la réalité et ne soit vérifié et comme calqué sur elle. Tous deux abjurent les rhétoriques étrangères, et se proposent de rentrer dans la vérité espagnole.

Dans cette merveilleuse *Célestine* de Rojas, il y a un endroit où le héros Calixte, dans le langage métaphorique des amoureux du temps, pour exprimer sa hâte d'un rendez-vous nocturne, se lance dans un « phébus » sur le coucher du soleil.

« Eh ! monsieur, lui réplique son valet Sempronio, trêve de ce jargon ! Au diable ces poésies ! Il n'est pas honnête de parler d'une manière que chacun n'entend point et que personne n'emploie. Dites que le soleil se couche, on saura ce que vous voulez dire. » Je crois entendre les sages paroles de Sempronio, quand je regarde ces œuvres de la jeunesse de Velazquez, l'*Aguador de Séville*, le *Déjeuner*, la *Cuisinière*, la *Vieille à l'omelette*, et même ce *Jésus dans la maison de Marthe*, à la National Gallery, dont le vrai nom serait : les *Écureuses de vaisselle*.

Ce sont des tableaux sourds, compacts, déjà étonnamment forts, sobres, sans déclamation, sans « effet, » d'aspect triste, lourdement maçonnés dans un mortier gluant. Tout y décèle l'application, la tension, l'effort. Toutes les figures sont des portraits. Le personnel ne varie guère, les modèles d'un tableau reparaissent dans l'autre ; l'artiste ne se met pas en frais d'invention. Cette sorcière édentée, au menton en galoche, qui fricasse ou récure de ses vieilles mains pareilles à deux paquets d'osselets ficelés dans une bourse, c'est sans doute la vieille bonne, la *criada* de la maison ; ce blondin que voilà de dos, de face ou de trois quarts, c'est le petit apprenti dont parle Pacheco, qui servait de modèle au peintre à satiété. Quant aux objets, pots, tasses, écuelles, poêlons, jarres, tout ce matériel culinaire est d'un rendu prodigieux, dont la vie passe cent fois l'intérêt des figures ; le grain de la matière, le poli ou le rugueux des vases, leurs flancs poreux et gris où le pouce du potier a imprimé sa trace en côtes horizontales, le blanc onctueux d'une écuelle que l'émail semble remplir de lait, l'ombre portée d'un couteau qui se dessine en demi-cercle dans la concavité d'un bol, toutes ces choses sont copiées avec un scrupule, une fidélité si miraculeuse que la copie égale la nature et qu'il ne subsiste plus aucune différence entre l'image peinte et celle de l'objet réel. On comprend, devant ces surprenans exercices, le mot énigmatique d'Ingres : « Tout objet imité de la nature *est une œuvre*, » et pourquoi tous les maîtres, un Rembrandt, un Chardin, près de nous un Cézanne, qui ont voulu se débarrasser d'une convention ou d'une « manière, » ont recouru, pour s'affranchir, à ces leçons de choses. Il s'agissait pour eux d'apprendre à se conformer à la réalité ; il s'agissait, la langue des peintres se perdant en généralités, en abstractions, en périphrases, de la reforger sur les faits, de revenir à l'A B C ; et,

dans le cas de Velazquez, il s'agit de substituer à des locutions d'emprunt, à des expressions vagues et neutres, un vocabulaire neuf, et de se construire, avec des élémens autochtones, une vision à l'espagnole.

Ces quatre ou cinq tableaux, — les seuls parfaitement authentiques dans la foule de *bodegones* attribués à Velazquez, — frappent par un caractère étrange de sérieux. Dans ce genre de « bambochades, » ils étonnent par une note inattendue d'austérité. Quand on se rappelle la bonne humeur, la pétulance de Frans Hals, ses gamineries étourdissantes en pareille circonstance, on ne peut s'empêcher de regretter un peu cette absence de bonhomie dans des sujets où l'on voudrait plus de légèreté. Toutes les figures sont pétrifiées ; le rire même se fige en grimace. Sans doute, cela tient à la maladresse du peintre, à son manque de souplesse : l'effort d'expression est tel, que toute grâce disparaît. Mais il y a là surtout un trait du réalisme espagnol : cette espèce d'ironie à froid, cet humour glacial qui se plaît à décrire imperturbablement des choses révoltantes et rend intolérable la lecture à haute dose de *Lazarille de Tormes* ou de *Guzman d'Alfarache*. Vous rappelez-vous, dans ce roman, la première aventure du héros, l'histoire de l'omelette couvée, comme aussi la suivante, celle du boudin de mule donné pour boudin de veau ? J'y songe malgré moi, devant la *Vieille à l'omelette* de la collection Cook. On mange dans les tableaux flamands ou hollandais, quelquefois on s'y gonfre, mais c'est avec jovialité ; on mange chez les Le Nain, mais avec dignité et une sorte de respect pour les alimens de la vie. C'est cette intimité, cette cordialité qui manquent aux réalistes espagnols ; on sent chez eux comme un plaisir de mépriser l'objet de leur art, comme une âcre rancune contre les médiocrités de la vie. Il semble qu'on ne lui pardonne pas de ne pas ressembler aux illusions qu'on s'était faites, et qu'on se venge de la déception en exagérant le ridicule et l'insignifiance de la réalité.

Cette absence de sympathie, cette sécheresse rebutante est le grand grief qu'on puisse faire à ces *bodegones* de Velazquez. Quel intérêt pouvons-nous prendre à ce réalisme de victuailles, à ces portraits d'oignons, de jambons, de calebasses, si l'artiste, par surcroît, n'y ajoute un peu du sien ? C'est ici qu'on sent le mérite de ces « petits maîtres » hollandais, qui mettent tant de cœur, de tendresse, d'ingéniosité dans leurs menus ouvrages et

s'entendent si bien à rendre les choses précieuses; et on comprend alors la vérité du mot de Chardin, un des plus beaux qu'un peintre ait prononcés sur l'art : « On se sert de couleurs, on peint avec le sentiment. » Je sais que c'est une théorie que celle de l'objectivité ou de l'impersonnalité de l'art; mais qui dit soumission ne dit pas indifférence, et moins encore malveillance. Ou bien, si le détachement est une condition de l'art, on reproche à Velazquez qu'il ne lui en coûte pas assez! Ce sont, à cet égard, les documens les plus curieux que l'on connaisse peut-être d'un garçon de dix-huit ans. Jamais regard plus froid ne fut jeté sur l'univers. Nulle peinture plus étrangère à la jeune volupté. Nulle ombre de ce trouble charmant qui remplit Rembrandt au même âge, lorsqu'il rêve (il y rêve toujours) à la beauté des femmes. Une vieille édentée, un souillon de cuisine, affreuse maritorne à face plate et stupide, composent à cette heure pour Velazquez tout son Éternel féminin; et il ne cherche pas plus loin lorsque, le croirait-on? il peint pour les Carmes de Séville l'*Immaculée Conception* qui appartient aujourd'hui à M. Laurie Frere. On dirait qu'il s'amuse à narguer son public et à scandaliser son monde; par dillettantisme, par haine de la fausse poésie, il renchérit sur le terre à terre. Il y a, dans son affaire, de la gageure et du défi, et puis de la fatigue et aussi de la méfiance. Velazquez est le contemporain de Cervantès; il est d'un siècle désabusé, tombé de la chimère dans la prose, et qui se console par la satire et par la parodie, les aventures de *picaros* et les farces de *posadas*.

Plus tard, on verra Velazquez, d'expérience en expérience, approfondir et enrichir cette notion bornée de la réalité. C'est à quoi lui servira surtout sa situation éminente à la cour de Madrid. On ne dira jamais assez quel service lui rendit en cette occasion son digne compatriote le chanoine Fonseca, qui eut l'idée de l'essayer auprès de Philippe IV. On a retrouvé à Londres, il y a quelques mois, le portrait de ce bonhomme : je l'attendais un peu à l'exposition; j'aurais été curieux de connaître sa figure. Il fut vraiment alors l'instrument de la Providence. Sans doute, il est puéril de refaire l'histoire, et de se demander ce qu'il fût advenu de Velazquez s'il ne lui était arrivé de sortir de chez lui. Rien ne permet de supposer qu'il ne serait pas un grand peintre et qu'il n'eût pas manifesté d'une manière imprévue tout ce qui était en lui, toute sa merveil-

leuse sensibilité artistique, son délicieux « impressionnisme. Et pourtant que ne lui eût-il pas manqué, en fait d'éducation, d'exemples, d'encouragemens et de critiques, de voyages, de comparaisons, de spectacles, d'aperçus de toute sorte sur la vie et sur l'art? Il suffit de jeter les yeux autour de cette salle d'exposition, sur le splendide *Philippe IV* en costume de campagne, pourpoint de buffle et bottes de daim, sur le maigre *Inconnu* de la collection du duc de Wellington, sur d'autres tableaux enfin, portraits de reines, d'infantes, de souverains-pontifes, répliques ou copies de chefs-d'œuvre célèbres; il suffit de faire un tour à la collection Wallace, devant la *Dame à l'éventail*, et enfin une station à la National Gallery, devant la *Chasse au sanglier* et la souple et gracieuse *Vénus* de Rokeby-Hall, pour comprendre de combien d'idées et de raffinemens, d'étendue et de délicatesse s'est accru, chemin faisant, le réalisme des débuts, — jusqu'à finir par embrasser, comme la nature elle-même, sans parti pris et sans dédains, beautés, laideurs, grandeurs, bassesses, toutes les formes de la vie.

Alors, on revient un moment aux œuvres de la jeunesse; on s'arrête devant la dernière et la plus belle de toutes, l'*Aguador de Séville*, qui résume toutes les autres et a toujours, depuis trois siècles, passé pour un chef-d'œuvre. C'est un groupe de trois personnages, une scène de la rue, telle qu'on peut voir la pareille sur n'importe quelle place du Sud, de Valence à Séville et de Cordoue à Cadix : deux petits drôles arrêtés près d'un de ces marchands ambulans qui vendent de l'eau fraîche dans des *alcarazas* de terre poreuse et tendre, que portent des ânes à longs poils. La peinture a beaucoup « chanci, » comme disent les peintres; la matière a continué à travailler dans ses épaisseurs; déjà une des figures paraît presque indistincte et n'est plus discernable qu'à peine sur le fond; les deux autres, chaque jour plus obscures, semblent rouir dans un bain d'ombre. Cependant, l'œuvre est forte et d'un style magnifique. Les deux petits vauriens qui se désaltèrent en riant sont les frères aînés de la marmaille pittoresque qu'ont popularisée les œuvres de Murillo; quant à l'*Aguador* lui-même, debout, impassible et rugueux sous sa grande chape de bure et son linge en lambeaux, c'est l'ancêtre de toute une race encore bien vivante, de toute cette canaille grandiose qui peuple l'Espagne des Zubiaurre et des Zuloaga. On n'oublie plus ce gueux superbe,

avec son profil ébréché, ravagé, de consul tombé dans le malheur, et qui vit d'un petit métier avec la mine d'un César en disponibilité. C'est la première entrée dans l'art de cette plèbe de déclassés, déchets des grandes aventures, rebut des épopées et des songes héroïques, populace incapable de se plier aux cadres de la vie régulière, et qui formait, en marge de la société, la plus belle vermine humaine et la plus fière bohème qu'on eût vue dans le monde. Les figures, au soleil, ont pris les mêmes crevasses, le même ton de terre cuite que l'argile des vases à panse spongieuse. La composition, puissamment établie, étage de fortes architectures, ayant pour base les masses sphériques des poteries et pour sommet la tête dure et sèche de l'*Aguador*. Ainsi l'artiste a fait tenir dans le raccourci de trois figures une vision de l'Espagne, un de ces groupes éternels qui, dans tous ces pays de l'ardeur et de la soif, se composent autour d'une goutte de fraîcheur.

On peut se divertir à rêver un Velazquez, demeuré dans son Andalousie, et continuant à développer cette illustration des types populaires. Il y a un trait, en tout cas, qui distingue de toutes ses pareilles cette admirable page : la grandeur. Tout jeune, en effet, Velazquez fut considéré comme un maître. Il est imité à Séville comme Rembrandt l'est à Leyde. L'exposition de Londres nous montre tout un lot de ces pastiches; il y en a d'effrontés, de simples plagiats ; d'autres se contentent d'emprunter les thèmes et la manière. Ce fut évidemment une industrie locale, un article à succès, très demandé par l'amateur. Et il en est de fort curieux, de ces « faux Velazquez, » comme ce mendiant (de Pablo Legote?), espèce de vieux biberon attendri sur sa gourde, à côté d'une enseigne ronde, où se distingue vaguement une kermesse de Téniers. — Il y aurait d'ailleurs tout un travail à faire sur ce qu'on ose parfois, dans les galeries anglaises, mettre sous le nom de Velazquez : ne lui donne-t-on pas encore des tableaux d'Italiens obscurs du *seicento*, comme la petite *Bohémienne* d'Antonio Amorosi, et jusqu'à des figures burlesques, plates bouffonneries napolitaines, comme celle d'un matassin de *commedia dell'arte*, armé de sa seringue ? — Non, jamais Velazquez ne s'est abaissé à cette qualité de comique ou de sensiblerie. Son goût, déjà souverain, lui défend cette indignité. Il a pu, par dureté, par jactance de jeune homme, outrer l'indifférence, rechercher exprès

la laideur et la vulgarité, par *sport* ou par hygiène, comme une cure contre les mensonges et les duperies de l'idéalisme. Mais ce n'est qu'une crise rapidement dissipée. Déjà, dans l'*Aguador*, on voit Velazquez, à vingt ans, se proposer un plus haut problème : celui qui consiste, par le style, à dégager de la réalité en apparence la plus commune ce qu'elle peut contenir de vie et de beauté.

L'œuvre est sans charme, laborieuse, obstruée, bâtie d'une foule d'observations accumulées, que l'artiste sait mal subordonner l'une à l'autre. Nul sacrifice, nulle entente des demi-mots et des synthèses. Le dessin, avec toute sa force, retient à peine dans ses mailles cette somme de détails. Plus tard, l'artiste se servira de termes plus personnels, d'un système de locutions abrégées et exquises. avec moins de traits, il saura évoquer plus de choses : chaque touche définira non plus un fait particulier, mais le rapport momentané qui en relie plusieurs et les résume d'un mot. La langue se simplifie et s'enrichit en même temps : c'est l'homme qui part de son village, la poche pleine de gros sous, et qui, à force d'échanger et de faire fructifier en route sa monnaie, finit par ne plus payer qu'en or. Enfin, ce langage inimitable, Velazquez l'étendra à des scènes entières, et il inventera ces peintures magiques, où le décor, l'atmosphère, les figures revêtent cette poésie réelle et indécise, capricieuse et charmante des scènes imaginaires ; où il y a des naines, des filles d'honneur et des princesses, où la réalité devient enchantement, féerie, et où derrière l'apparence incertaine et flottante, se devine l'inconnu, le mystère de la vie. Il faudra quarante ans au peintre pour arriver à cette formule suprême ; il est beau, quand on en connaît l'évolution totale, de la voir à son point de départ, contractée, ramassée, comme gorgée et pétrifiée d'un excès d'énergie dans ce premier chef-d'œuvre de la vingtième année.

IV. — LES DERNIERS ESPAGNOLS

Il y a toujours, autour de l'œuvre des grands peintres et du petit noyau de leurs ouvrages incontestables, une région douteuse, une sorte de halo où se répand leur lumière, sans qu'on les y reconnaisse eux-mêmes. J'ai montré tout à l'heure une de ces nébuleuses. Une seconde s'est formée plus tard, dans

la maturité du maître, et peut s'appeler son « école. » On a réussi depuis peu à distinguer dans cette école un certain nombre de satellites, de « petits maîtres » espagnols, qui ne sont pas sans mérite. Le public, pour ne pas se surcharger la mémoire, ne retient que les grands noms auxquels il attribue en bloc toutes les œuvres d'un même caractère. C'est faire tort à beaucoup de talens secondaires, qui ne sont pas tous à dédaigner, au risque de rendre le génie responsable d'ouvrages parfois peu dignes de lui.

Parmi ces oubliés du cercle de Velazquez, l'un des plus agréables est son gendre Mazo, que nous aurons appris à mieux connaître à Londres. C'est de lui que sont la plupart des répliques du maître qui passent dans les musées pour des originaux, et ces jolis pastiches dont le plus célèbre est, au Louvre, ce tableau des *Petits cavaliers*, tant copié par les Manet et les Fantin-Latour. Le marquis de Lansdowne a prêté à l'exposition deux bijoux plus parfaits encore, deux *Paysages avec figures*, spirituels et fleuris, qui ont je ne sais quoi d'un Watteau espagnol. On a bien du plaisir aussi à voir quelques portraits de Carreño de Miranda, qui offrent de si beaux noirs profonds et raffinés; mais une surprise, par exemple, c'est le portrait d'enfant de Fray Juan Rizi, — un bambin de douze ans, en culotte serin et veste orange, avec une épée et des bottes, un morceau d'une crânerie, d'une désinvolture que le Prado envierait à l'admirable galerie de sir Frederick Cook.

Mais ce rare sourire ne doit point nous faire oublier le côté essentiel de la peinture espagnole. Sans doute, on doit s'attendre à ne rencontrer à l'étranger que les œuvres les plus faciles et les plus accessibles, par conséquent les moins locales et celles qui tiennent le moins au génie du pays. La popularité de Murillo ne s'explique-t-elle pas par une certaine banalité de forme et de sentiment, par une grâce langoureuse et un peu sensuelle, qui nous rend abordable ce qui, chez d'autres artistes, se présente sans concessions? Il est tout naturel que le public anglais (mon Dieu! comme le nôtre) se soit épris pour commencer des œuvres de ce peintre et surtout de ses tableaux de mœurs, de ses jolis types populaires, où il continue, en l'édulcorant, la tradition toute sévillane des *bodegones* de Velazquez. Les *Grafton galleries* nous en montrent plusieurs, grisettes à leur fenêtre, petites marchandes de volaille, petits marchands

de crabes, d'un charme dont nous faisons peut-être aujourd'hui trop peu de cas : ce peuple enfantin de Murillo est le messager qui le premier répandit au loin la réputation pittoresque de l'Espagne, et c'est un service dont on doit toujours lui savoir gré.

Là n'est pas toutefois le trait caractéristique de la peinture espagnole. Son réalisme inné l'entraîne à la peinture de genre, mais les circonstances morales en arrêtent le développement; Velazquez est un résultat absolument exceptionnel. Ce qui distingue l'Espagne, c'est son art religieux. Là est son caractère unique : cette originalité que n'avaient pas su lui donner ses « primitifs, » ses peintres du XVIIe siècle allaient la constituer. Le spectacle vraiment curieux que nous offre l'Espagne, c'est celui du moyen âge en plein classique; mais un moyen âge adulte, disposant d'une forme toute moderne, un moyen âge servi par des ressources telles que les peintres contemporains ne font, depuis cinquante ans, autre chose que d'y puiser.

De ce contraste singulier entre une mentalité catholique du XVe siècle et des procédés réalistes du XIXe, entre des idées de « primitif » et une vision de « naturaliste » à la Courbet, résulte un art merveilleux, et dont l'effet nerveux n'est pas près de s'épuiser. Le travail de maîtres comme Velazquez a consisté à préparer le vocabulaire et le style, à transporter dans le langage tous les élémens assimilables de l'école de Venise, de celle de Caravage, à en éliminer les parties oratoires, tous les développemens, la surcharge inutile : c'est cet outil de portraitiste ou de peintre de *bodegones*, que l'artiste espagnol applique à la représentation des choses surnaturelles. Ici, les caractères individuels comptent peu ; la personne de l'artiste s'évanouit dans son œuvre. Il ne subsiste que l'intérêt, — autrement passionnant, — d'un état d'esprit collectif.

Les peintures religieuses, dans l'Europe du XVIIe siècle, diffèrent à peine, en effet, de la masse des autres. C'est partout le même style, le même goût d'apothéoses, la même profusion d'allégories et de nuages, ce plafonnement, ce rayonnement, cette dilatation des idées et des formes où tout se résout dans une gloire et un triomphe universels. On ne voit pas en quoi un plafond de style sacré de Pietre de Cortone ou de Luca Giordano s'écarte d'un plafond profane, — celui du *Gesù*, par exemple, de celui du palais Barberini, ou la coupole du Val-de-Grâce de

la grande galerie de Versailles. Tout est enveloppé dans le même tourbillon, tout nage pêle-mêle dans une fiction générale, où le dogme et la mythologie, l'Évangile et la Fable, ont la même importance et jouent le même rôle.

Il faut penser à cela, pour juger à leur prix ces peintures religieuses d'Espagne, d'une si terrible nudité, d'un laconisme si frappant. Rien de plus abrupt, de plus radical et de plus positif : aux choses les plus prodigieuses, aucune explication ; une précision de photographes pour réaliser les idées les plus déconcertantes. Voici un capuchon pointu, une petite tache pyramidale qui voltige en plein ciel, dans une atmosphère incolore,— un moine en prières qui plane aussi à l'aise que sur le carreau de sa cellule, comme un bizarre cerf-volant, un capucin de baromètre : c'est l'*Extase de saint François*, un des derniers ouvrages de la vieillesse de Zurbaran. L'exposition de Londres ne nous offre qu'un aperçu de ces peintures étonnantes : c'est assez toutefois pour remuer fortement. Il faut citer au moins une page curieuse de Murillo, d'une barbarie bien imprévue dans cette œuvre généralement de goût un peu débile : un Christ cherchant ses vêtemens après la flagellation, un Christ à quatre pattes, tout nu, se traînant sanglant sur la terre, dans l'ombre, où deux anges crient de douleur. Jeu de scène tragique, et qui perce le cœur comme le coup de l'*espada* qui mate le taureau. Et voici, de Fray Juan Rizi, une *Vierge de Montserrat*, parée comme un fétiche, brune de peau comme une mûre sauvage suspendue à une muraille de roches en dents de scie ; — et enfin une de ces images d'une éloquence de catafalque, où excelle le génie macabre de l'Espagne : un Saint Bonaventure *mort*, en grand costume d'abbé, la barrette carrée sur la tête, assis dans sa chaise pour écrire de sa main de fantôme, comme le raconte la légende, les dernières pages de sa *Vie de saint François*.

Certes, cette vision d'outre-tombe, cette larve du moyen-âge chez un décadent de la fin du XVIIe siècle, laisse cet arrière-goût de pourrissoir que donnent seuls, à Séville, dans l'hôpital de Don Juan, les fameux tableaux de Valdès Léal. Mais ce cadavre qui ressuscite, ce revenant qui se prolonge trois jours après la mort, n'est-ce pas un peu, à cette date, le portrait de l'art espagnol ? On comprend la violence de la révolte d'un Goya, lorsqu'il se met à secouer ce poids mort d'archaïsmes. L'exposition des *Grafton galleries* nous laisse sur cette explosion de vie et de

colères. Un portrait de la *Duchesse d'Albe* éclate avec un sec crépitement de castagnettes : frisée comme un bichon, en robe Directoire, toute blanche avec des rubans rouges, d'un rouge atroce de piment, elle danse dans la mémoire avec sa raideur de poupée et ses chevilles de gitane, comme une marionnette esquissant le pas du *flamenco*. Première apparition de l'Espagne de *Carmen*, qui n'est plus qu'un bouquet de plaisirs ; tandis que les scènes furieuses de la *Maison des fous* montrent sous la révolte la persistance des vieux cauchemars, une émancipation qui finit en rêves de cabanon.

Je ne donne pas ce raccourci pour une image exacte de la pensée espagnole : il manque trop de nuances indispensables. Pourtant, dans les grandes lignes, l'ensemble de l'histoire morale de l'Espagne, jusqu'au début du siècle dernier, se dégage nettement. C'est beaucoup d'avoir réussi à développer un tel tableau, et à porter sur quelques points des clartés essentielles. Sans doute, jamais exposition dans une ville d'Europe ne vaudra cinq minutes passées dans une église de Tolède ou au musée de Séville, devant les Zurbaran. La peinture espagnole, vue à Londres, manque souvent d'intérêt ; elle a rarement, pour se soutenir, le charme d'exécution, l'intimité que porte avec lui un tableau de Rembrandt ou de Vermeer de Delft. Ses côtés inhumains, l'étonnant porte-à-faux sur lequel elle repose, paraissent plus manifestes quand on la détache du milieu et des circonstances qui l'expliquent : c'est une construction sur le vide. Elle fatigue et ne persuade pas ; on sort avec une impression d'étonnement, de courbature. Le plus beau tableau espagnol vu en dehors d'Espagne perd beaucoup de son sens : c'est un vin qui ne voyage pas. Cela signifie sans doute que l'art espagnol n'est pas le plus touchant et le plus grand des arts. Il n'a aucune valeur de généralité ; il se désintéresse de tout ce qui fait ailleurs, pour le reste des hommes, le prix et le charme de l'art, le sentiment, la grâce, la poésie, la beauté. Il s'absorbe à l'écart de tout dans son œuvre solitaire, dans sa recherche desséchante des plus fortes sensations et dans son idée fixe de matérialisme mystique. Mais il demeure l'image du pays qui en ce monde sauve le mieux de l'ennui, et où la vie peut-être a le plus de saveur.

LOUIS GILLET.

LE MAROC FRANÇAIS

ET

LA QUESTION INDIGÈNE

La formidable « réclame » que l'opposition de l'Allemagne a faite au Maroc dans l'opinion francaise n'a guère laissé à la plupart de nos compatriotes la liberté d'esprit voulue pour se demander ce qu'était en lui-même ce pays si disputé et ce que notre nation doit en attendre. L'idée que la grande majorité des Français se fait encore du Maroc, deux ans après la signature du traité de protectorat, ressemble bien plus à un acte de foi qu'à un inventaire raisonné. Cet état d'esprit n'est pas sans inconvéniens. La note des frais de l'entreprise marocaine ne cesse de s'élever : quelque 63 millions en 1911, 132 en 1912, et des crédits respectivement de 212 et de 233 millions pour 1913 et 1914. Et il ne s'agit là que des dépenses militaires. Il apparaît clairement que le budget civil d'un pays où tout est à créer doit être en déficit pendant quelques années et imposer des sacrifices à la métropole. En même temps se dissipent les illusions qu'une opinion, excitée par les crises d'Algésiras, de Casablanca et d'Agadir, se faisait des richesses du Maroc. On annonce qu'une disette causée par la sécheresse afflige la population de cette Normandie africaine. L'excès de la spéculation sur les terrains de certaines villes et l'incertitude dangereuse de la propriété rurale vont sûrement renvoyer bientôt en France un certain nombre de désenchantés. Beaucoup ne pardonneront pas à la réalité, encore très belle cependant, de

prendre la place de leur rêve. Demain peut-être ils dénonceront l'entreprise marocaine comme une vaste imposture. Aussi est-il bon de rappeler que ce n'est pas dans le matérialisme colonial, en vogue en même temps que tous les autres, qu'il faut l'envisager. Sans doute, pour peu qu'on l'aborde avec la sagesse virile du laboureur de La Fontaine, le Maroc assurera une large existence ou même la fortune à bon nombre de Français. Mais c'est pour la nation et non pour les individus que nous sommes allés au Maroc. La France devait empêcher que la réforme nécessaire, inévitable de ce pays, devenu une enclave dans son empire africain, se fît sans elle et contre elle. Non seulement elle prévient la formation de forces adverses, mais elle peut trouver au Maroc des élémens qui grossiront plus tard le faisceau des forces nationales. Ainsi envisagée, l'entreprise marocaine ne peut être atteinte par des déceptions d'affaires; l'objet qui doit inspirer toutes ses tendances et déterminer ses méthodes se précise : le problème marocain apparaît essentiellement comme un problème de politique indigène.

***

Sans doute les premières statistiques approximatives qu'a pu dresser le corps d'occupation semblent à première vue diminuer l'importance de cette question indigène. Le Maroc n'est pas la « fourmilière d'hommes » que d'aucuns y avaient vu de loin, dans le mirage des indigènes. Les « bureaux de renseignemens » évaluent à 3 millions environ la population de la zone française ; la zone espagnole n'a que quelques centaines de mille habitans.

Mais le nombre des habitans signifie peu de chose par lui-même : il s'agit de savoir s'il répond aux « possibilités » du pays. Si celui-ci a de telles capacités que l'augmentation naturelle de sa population ne puisse le remplir, à mesure que la civilisation permettra de le mieux exploiter, l'élément indigène perd de l'importance pour l'avenir, car de nombreux immigrans viendront se fixer auprès de lui. Certes, le Maroc est vide : son aspect rend très vraisemblable la statistique dont nous venons de donner le résultat. Ce vide est même l'impression qui domine le voyageur en dehors de quelques régions très peuplées, jardins irrigués du Sud, et d'autres, assez habitées, comme les terres noires de l'Ouest et le Rharb au Nord du Sebou. Pendant les mo-

notones étapes, la végétation vaine et maigre des palmiers nains, jujubiers épineux et asphodèles, l'accompagne le long des pistes qui s'allongent indéfiniment vers des horizons sans arbres, ne laissant voir que de rares douars de basses chaumines dans le Nord et de huttes coniques dans le Sud. Partout sans doute l'anarchie ou le gouvernement presque aussi désastreux dont nous parlerons plus loin, contribuent à la pauvreté de ce peuplement. Seules ces causes expliquent que, dans la magnifique plaine du Sebou, des kilomètres de terres excellentes soient abandonnés à une forêt de chardons. C'est le *sic vos non vobis* que le régime barbare de Makhzen a toujours infligé au malheureux cultivateur du Moghreb qui fait comprendre cet abandon. D'autre part, dans la montagne insoumise, *Siba*, la vendetta, les guerres de groupes raréfient presque partout la population par la pauvreté où elles la font vivre et les coupes incessantes qu'elles lui font subir : plusieurs voyageurs ont constaté que les hommes âgés y sont en petit nombre : les dieux de l'anarchie font à la majorité des mâles la faveur de mourir jeunes.

Mais sur d'immenses étendues aussi, l'âpreté de la terre ajoute à celle du milieu social pour ne laisser vivre que des tribus clairsemées Dans l'Ouest, par le travers de Casablanca et de Mazagan, à moins de quatre-vingts kilomètres de la côte, on sort des fameuses terres noires pour monter dans une région de vaine pâture qui rappelle fort les hauts plateaux d'Algérie. Plus au Sud, la plaine de Merrâkech, avec sa tranche de pluies de 28 centimètres seulement, n'offre guère à la culture que les terres plus ou moins irriguées par les eaux ruisselant de la montagne. Celle-ci est bordée d'une bande de jardins magnifiques : son « poitrail, » comme disent les indigènes. Là les eaux, qui ne pouvaient s'épandre en amont dans des vallées trop étroites, trouvent, captées et réparties par les travaux de plusieurs générations, des surfaces à vivifier. Mais ces vergers et ces champs sont peu de chose en comparaison des espaces dont la nudité fauve s'étend sous le ciel trop constamment serein du Haouz. Plus au Sud encore, sur le versant saharien de l'Atlas, les cultures ne sont plus que des lignes suivant le lit des oueds, et le pays pourrait se comparer à une peau de tigre aux rayures espacées.

Si le Maroc n'a que trois millions d'habitans, il faut se rappeler encore qu'il n'est pas colossal, en dépit des hyperboles de

la littérature à laquelle il a dernièrement donné naissance. La partie en gros utilisable, pendant du Tell et des plateaux d'Algérie, et qui s'étend du Grand Atlas et de la vallée de la Moulouya à la mer, peut avoir 200 000 kilomètres carrés, un peu plus du tiers de la France. Et nous venons de voir ce qu'il fallait en déduire de terres très légères, incapables d'appeler l'immigration européenne et destinées sans doute à ne jamais nourrir qu'une poussière de bergers indigènes. Les travaux du génie moderne en retenant les eaux de l'Atlas permettront sans aucun doute d'étendre les superficies cultivées du Haouz, œuvre nécessairement lente sans doute, dont les progrès seront suivis par l'augmentation naturelle de la population des horticulteurs du Sud, plus aptes d'aillleurs à utiliser les irrigations que la plupart des immigrans européens. Les terres noires de l'Ouest peuvent attirer ceux-ci, partout où leur épaisseur permet d'appliquer avec profit les méthodes et les instrumens plus forts de la culture européenne. Mais l'élément indigène y est déjà assez nombreux. Le recensement de la Chaouia a révélé 18 habitans au kilomètre carré, densité appréciable pour un pays purement agricole. C'est la plaine du Sebou et les régions de collines qui le bordent à l'Est, c'est le Rharb qui la continue au Nord jusqu'à la frontière espagnole qui seuls doivent appeler un contingent sérieux de cultivateurs immigrés. Mais la plaine du Sebou n'a que 400 000 hectares ; les belles régions qui l'entourent peuvent la doubler, la tripler même, lui ajouter 800 000 hectares d'une valeur du reste moins continue que celle de la plaine de grasses alluvions. Ce ne sera qu'un total de 1 200 000 hectares : le département de Seine-et-Oise en couvre 560 000. De son côté, la zone entière des tirs de l'Ouest, dont il faudrait déduire une appréciable proportion de bandes où le calcaire affleure, peut s'étendre sur 2 millions d'hectares environ. Ce n'est donc pas une immensité, ni un pays vide d'habitans, si peu nombreuse que soit sa population, que le Maroc ouvre à la colonisation européenne appelée à fournir beaucoup plus des états-majors que le gros des contingens agricoles.

L'agriculture ne sera certes pas tout dans le Maroc de demain. Il faudra beaucoup de bras, dont une partie viendra du dehors, à l'industrie et aux travaux publics. Et même ceux-ci, s'ils étaient poussés très vite et dans un souci de succès économique exclusif de toute préoccupation relative au peuplement

futur, pourraient attirer de la péninsule voisine une immigration assez nombreuse que le partage du Maroc en deux zones rendrait peut-être difficile à assimiler. Mais, quels que soient les apports européens, la dimension et les caractères du pays nous assurent que son peuplement sera dû surtout à l'augmentation de l'élément indigène, qui cessera d'être fauché grâce aux ressources nouvelles, aux œuvres sanitaires qu'introduira le protectorat, grâce surtout à la paix française.

Un précédent, auquel il faut constamment ramener notre entreprise marocaine, confirme à cet égard les conclusions du raisonnement. L'Algérie, dont les parties utilisables sont sans doute un peu moins grandes et riches, contenait quelque 1 800 000 habitans au moment de la conquête. Aujourd'hui, ces indigènes sont 4 740 000 : à côté d'eux, quatre-vingts années de colonisation énergique n'ont implanté que 752 000 Européens (recensement de 1911). Et l'élément indigène continue à grandir. Aussi, alors qu'approche le centenaire de la prise d'Alger, les hommes dont le souci dépasse les statistiques évidemment flatteuses du commerce et du rendement des impôts, constatent-ils que le vrai problème algérien reste la conquête morale de la masse indigène. Le régime du protectorat se prête moins que la conquête algérienne à l'effort intensif de colonisation officielle qui a implanté en Algérie une grande partie de sa population française. De plus, la France du général Lyautey est moins capable que ne l'était celle du maréchal Bugeaud d'exporter des colons paysans. Tout concourt à montrer que l'essentiel de la question marocaine est dans l'évolution du peuple indigène dont les destinées nous incombent désormais.

***

On avait imaginé une solution élégante qui devait permettre de commencer cette évolution aux moindres frais, sans interventions directes, sans froissemens, c'est-à-dire en ménageant le mieux l'avenir à un rapprochement entre les deux races. Elle consistait à prendre en mains, avec toute la discrétion possible, le gouvernement du Sultan et à s'en servir pour réformer le pays par étapes prudemment calculées. C'est ce système qui, dans nos milieux coloniaux, a été appelé « la politique Makhzen. » Les circonstances diplomatiques imposaient

d'ailleurs à la France son emploi au moins comme moyen principal. Le gouvernement du Sultan était l'expression du Maroc dans le droit international. Les accords que nous avons signés avec l'Angleterre, puis avec l'Allemagne, à partir de 1904, pour assurer notre prépondérance au Maroc, stipulaient que nous le respecterions. Il aurait fallu d'ailleurs une étude pénétrante, détaillée, pour découvrir dans ce pays d'autres forces utilisables que le pouvoir chérifien. La diplomatie était habituée à n'y considérer que lui. Elle le voyait grandi jusque par le protocole légèrement condescendant dont les fins matois du Makhzen imposaient les rites à tout ministre étranger venant à la Cour du Chérif couronné. Elle s'illusionnait elle-même sur l'autorité du Sultan, en le rendant par ses réclamations responsable de faits survenus dans des régions où il ne pouvait rien. C'est ainsi que tout contribuait à faire adopter, d'une manière trop exclusive, la politique d'action marocaine par le seul intermédiaire du Makhzen.

Ses critiques allant à l'autre extrême, et lui opposant un système différent, celui des influences locales, que l'on a appelé la « politique de tribus, » ont dit que le gouvernement chérifien n'était qu'une fiction diplomatique. Les déprédations auxquelles il a soumis les populations des régions soumises n'avaient cependant rien de fictif. La vérité, c'est que, réduit à son essence, le Makhzen est avant tout une machine à piller. Son développement historique contribue à expliquer que son organisme ne se soit pas élevé au-dessus de cette fonction brutale et rudimentaire. Si haut que l'on remonte dans l'histoire du Moghreb, son gouvernement semble n'avoir jamais été que la razzia par des groupes successivement victorieux. Lorsque le chérif Idris vint d'Arabie au second siècle de l'hégire, il échauffa le zèle des tribus berbères encore mal islamisées, en leur proposant comme idéal le pillage dans la guerre sainte contre leurs voisines restées fidèles au christianisme ou au judaïsme apportés au temps de l'Empire romain. Les Almohades, puis les Mérinides, et plus tard, mais avec plus de régularité, la dynastie chérifienne des Saadiens et enfin celle des Filalis, encore au pouvoir, conquièrent le gouvernement et l'exploitent avec des tribus privilégiées. C'est leur *guich*, leurs fourmis guerrières, superposées au *vulgum* des tribus dites de *naïba*, tribus qu'elles exploitent, masse des taillables à merci. Le *guich* est l'armature

militaire du Makhzen, la base de la force qui l'impose au pays. Il est comme le clan du souverain qui vit sur le reste. L'avènement d'une dynastie change d'ailleurs les tribus qui composent ce clan : les soutiens du prétendant restent ceux du souverain après la victoire et constituent la clientèle qui domine et exploite avec lui.

La manière dont ce gouvernement, qui conserve toujours les caractères d'une conquête à l'intérieur, tire sa substance du pays, est d'ailleurs primitive et barbare. Le seul fonctionnaire qui représente le Sultan dans la tribu est le caïd et sa seule fonction est d'en extraire de l'argent, en échange duquel le gouvernement n'assure absolument aucun service au contribuable. Comme le dit, dans une formule qui résume admirablement cette situation, un des hommes qui ont vu fonctionner de plus près cette machine makhzénienne, « le budget d'une tribu ne comporte que des recettes (1). »

L'arbitraire du régime fiscal ne fixe pas de limites à cette exploitation qui n'en a d'autres que celles de la patience du taillable. Si, parfois, on a tenté de régulariser la perception des impôts coraniques, l'*achour* et le *zekkat*, dîme religieuse due par les privilégiés du *guich* comme par tous les croyans, la *naïba* que paient toutes les autres tribus est un impôt informe, indéfini, aux exigences toujours renaissantes. Et comment le caïd ne serrerait-il pas à fond cette vis fiscale, alors que lui-même est toujours sous le pressoir du Makhzen? Il a acheté sa charge dans ces enchères sournoises qui se mènent autour des grands de la Cour et du Sultan lui-même. Il doit la maintenir en s'achetant, quitte à recourir aux usuriers, les mêmes complaisances. Il est une manière de fermier général, mais dont les obligations n'auraient rien de ferme. Pressé de s'enrichir, il pille de son mieux ses administrés. De même que le Sultan s'appuie sur le groupe des tribus guich, le caïd s'appuie dans la tribu sur un parti, un *çof*. Avec son aide, il exploite le reste. Ses alliés de la veille ne sont d'ailleurs pas toujours ceux du lendemain : et l'histoire des gens du Bled est celle d'une politique dont le but est d'extorquer, de dépouiller, d'emprisonner un notable pour vendre à sa famille sa libération. Si le caïd devient trop insupportable, un parti fait une surenchère à la Cour,

(1) Le Gharb, *Archives Marocaines*, vol. XX. — M. Ed. Michaux Bellaire.

obtient sa destitution ; le Sultan le dépouille alors... au plus tard à sa mort, car le souverain est l'inévitable héritier de ses fonctionnaires dont la fortune est toujours, et jamais à tort, réputée mal acquise. Ce régime évoque l'image d'éponges posées sur le sol, se gorgeant de son humidité, et que le maître exprime violemment dès qu'il les juge assez gonflées. Il explique l'aspect misérable des campagnes marocaines, sans routes, sans ponts, abandonnées si souvent, même dans leurs meilleures parties, aux plantes parasites : la misère de cette terre qui contient cependant tant de richesse en puissance.

La barbarie du gouvernement fait comprendre aussi l'existence éternelle du pays insoumis, du *bled es Siba*. Nous avons vu que l'anarchie meurtrière du Siba n'a rien qui évoque l'Arcadie de la légende. Mais la sécurité y est à peine moindre que dans le *bled el Makhzen*, et beaucoup de tribus qui, lasses des guerres sans fin, s'étaient soumises au Makhzen, sont rentrées en Siba après une courte expérience du gouvernement paternel de S. M. chérifienne. Pour peu que le relief de son territoire ou son éloignement le lui permette, une tribu refuse toujours l'obéissance, c'est-à-dire l'impôt, à ce gouvernement qui n'est qu'un fisc impitoyable. Les limites entre le « pays du Siba » et le « pays du Makhzen » ne sont d'ailleurs ni fixes, ni nettes. Sous un sultan vigoureux comme Moulay el Hassan, sorte de percepteur couronné qui parcourut inlassablement son « Empire, » jusqu'à sa mort en 1894, levant l'impôt à la tête d'une armée et à coups de fusil, le Siba recula vers les montagnes les moins accessibles. En 1911, au contraire, lors de l'intervention française, les vagues du Siba battaient les murailles de Fez, seul îlot laissé au Makhzen de Moulay Hafid dans le pays révolté. D'autre part, entre les tribus pressurées à merci et celles qui n'obéissent jamais, se trouvent les nuances insensiblement dégradées des ménagemens qui s'imposent à la politique du Makhzen. Aussi pourrait-on dire, si l'on voulait résumer les choses dans une formule d'allure mathématique, qu'au Maroc l'impôt est directement proportionnel à la force du souverain et inversement proportionnel aux obstacles et à la distance qui séparent l'habitat du contribuable du siège du gouvernement.

Ce flottement perpétuel suppose une politique très souple. Si le gouvernement du Sultan est une conquête toujours renou-

velée, il est en même temps une inlassable diplomatie à l'intérieur. L'une n'irait pas sans l'autre : les forces du Makhzen ne suffiraient pas à le maintenir, si un groupe nombreux de grosses tribus se formait solidement contre lui. Aussi le gouvernement chérifien, qui n'a rien qui ressemble à des administrateurs, abonde-t-il en hommes habiles à profiter de toutes les circonstances, négociateurs consommés comme on en trouve à tous les échelons sociaux des pays inorganiques, où la vie doit être une diplomatie perpétuelle, l'astuce et le savoir faire pouvant seuls y suppléer à la règle, à la justice, bref à toutes les garanties absentes. Si une tribu des régions indécises se révolte, le jeu du Makhzen est de la faire « manger » par ses voisines au lieu d'aventurer une *méhalla*, armée chérifienne, dans un pays difficile. On essaiera de ne faire intervenir la force du gouvernement que lorsque les coups les plus rudes auront été portés. Le Makhzen nourrit jalousement toutes les haines du bled. Lorsqu'une cristallisation se dessine, il en entretient les lignes de clivage; si une influence monte, il lui en oppose une autre ou la sape. Le tyran antique n'abattait pas plus soigneusement les pavots qui élevaient trop la tête... Diviser pour régner était la tâche essentielle du petit groupe de secrétaires, accompagnés de quelques archives que pouvaient emporter deux ou trois mulets, léger gouvernement nomade, apte à suivre un maître toujours en campagne, et oscillant sans cesse entre Fez et Merrâkech, pour faire peser alternativement sa force sur les diverses parties de son empire. C'est ainsi que, pour se maintenir, le Makhzen lui-même est un des facteurs de l'anarchie éternelle du Moghreb.

Au milieu d'elle, si rudimentaire qu'il soit, il paraît quelque chose et il a du prestige. Il sait se donner un ton de supériorité, une distinction que lui apportent des vizirs et des secrétaires fournis par la bourgeoisie, très raffinée à sa manière, de Rabat, de Tétouan et surtout de Fez. En outre le Makhzen, qui est si vaguement un gouvernement, se résume en une cour imposante, complexe, dont les allures dissimulent la barbarie de l'exploitation qui la fait vivre sur le pays. La raison d'être de la machine makhzénienne est d'assurer la substance nécessaire à cette tête, qui comprend toute la famille du chérif couronné, *gens* nombreuse et coûteuse, et qui contraste par sa grosseur, mais aussi, par sa mine soignée, avec la maigreur sauvage du

corps sur lequel elle vit. Si elle a réussi à faire illusion aux Européens, on comprend qu'elle en imposât aux indigènes. Seul l'organisme chérifien était quelque chose de cohérent et de suivi dans les sables mouvans de la société moghrebine. Seul il avait des traditions. Les pompes dont la cour chérifienne entoure *Sidna*, « notre seigneur, » aux jours de fêtes religieuses, ont une grandeur indéniable ; elles donnent un spectacle unique au Moghreb.

Une idée, qui rehausse cette majesté matérielle, est à la base de l'autorité du Sultan : ce gouvernement dont nous venons de résumer la misérable pratique a cependant un principe : son chef est le représentant de Dieu sur terre. Il est bien rare qu'on lui conteste ce titre, même dans les régions les plus reculées du Siba. La prière se fait en son nom sur toute l'étendue du Moghreb. Les tribus insoumises qui résisteraient à ses troupes venant les plier à l'impôt, lui envoient assez souvent une *hédya*, un cadeau d'obédience religieuse, lors de la célébration des grandes fêtes islamiques. Cette *hédya*, véritable impôt pour les taillables du bled el Makhzen, n'est d'ordinaire pour les gens du Siba qu'un don sans valeur matérielle, mais qui vaut comme symbole : c'est l'hommage des croyans au calife. L'autorité religieuse du Sultan vient à l'appui de la diplomatie à l'intérieur dont nous venons de parler. Elle rend moins faciles les coalitions contre le Makhzen. Elle l'aide à trouver des alliés, même parmi les groupes les plus insoumis, disposés à venir pieusement « gaigner » en razziant les ennemis de *Sidna*. Si le Sultan, usant de la plus essentielle de ses prérogatives, fait un appel à la Guerre sainte, il n'est pas une tribu qui ne lui répondra par l'envoi de deniers et de guerriers.

Le principe et la pratique d'un tel gouvernement concouraient à rendre son emploi difficile à une puissance européenne intervenant pour réformer le pays. Ses exploitans devaient répugner à accepter le contrôle d'étrangers méthodiques, appliqués à réorganiser, à moraliser l'administration. De plus, si, pour sortir d'un mauvais pas, ils l'acceptaient pour un temps et comme un pis aller, ils se discréditaient aux yeux des croyans. Le Sultan, mis dans une telle posture, perdait sa raison d'être. Pour le maintenir et encore plus pour faire accepter des innovations décrétées par lui sur l'avis de ses conseillers étrangers, il aurait donc fallu non seulement donner

quelque cohésion à son armée, mais encore lui concilier les influences locales qui pouvaient soulever telle ou telle partie du pays. C'est-à-dire que la « politique makhzen » devait être accompagnée et aidée par la « politique de tribus. »

Ce chef-d'œuvre d'action indigène était particulièrement difficile à réaliser pour un pays qui a nos mœurs politiques : comment lui consacrer, lui laisser sans défaillances le personnel nécessaire et le libre usage de fonds dépensés en dehors de toutes les règles de la comptabilité publique; comment avoir la patience et la suite que supposait une telle entreprise? De fait, bien que tentante parce qu'économique et rassurante en comparaison de l'intervention militaire, cette politique ne fut jamais vraiment tentée. Même aux heures où Abd el Aziz ou Moulay Hafid, débordés par les événemens, s'abandonnaient entre nos mains, nous n'en eûmes que la velléité. Aussi, ne saurait-on dire que, au printemps 1911, alors que nous intervenions directement en marchant sur Fez, elle eût fait faillite : c'était notre volonté d'essayer sérieusement qui avait failli.

***

Mais qu'on le regrettât ou non, une fois que les circonstances eurent amené nos troupes au cœur du Maroc, le protectorat discret, progressif, si longtemps rêvé par notre diplomatie, était devenu impossible. Le Sultan continuait sans doute à s'imposer à notre respect comme entité consacrée par le droit international, mais il cessait d'en inspirer aux indigènes. Il ne pouvait mettre à notre service la seule autorité qu'il eût en dehors de la force de son *guich* et de ses *tabors*, sa qualité de calife de Dieu, parce que celle-ci s'évanouissait dès que le Sultan acceptait d'être subordonné aux Infidèles. Sans doute on a pu dire que le Sultan, souverain temporel accepté par une partie seulement du Moghreb, était une manière de pape reconnu comme tel par tout le pays, y compris le plus irréductible Siba. Mais il n'en résulte pas que son autorité religieuse pût s'employer à plier les croyans à notre domination. La loi d'où elle découle lui interdit de servir à un tel usage. Jamais le fondateur de la religion musulmane n'a prononcé le « rendez à César..., » formule qui autorisait un pouvoir temporel autre que celui des représentans de la religion et dans laquelle la possibilité de l'État laïque se trouvait en puissance. La loi de Mahomet n'admet

qu'une théocratie, obligée à la guerre sainte, sauf pendant les trêves que peut imposer aux croyans leur manifeste état d'infériorité. Que le calife de leur dieu guerrier puisse devenir le grand prêtre pacifique d'un État gouverné par les Infidèles, voilà ce que les musulmans ne sauraient concevoir.

On comprend par là le sentiment qu'ils éprouvent pour notre docile Moulay Youssef : ils le considèrent avec une ironie que réprime difficilement la crainte de déplaire au vainqueur. Comme je parlais de ce sultan pieux et rituel avec la componction de rigueur chez un représentant de la nation protectrice, des Fasi me répondirent en souriant : « ... Moulay Youssef, un homme bien convenable... tout à fait ce qu'il fallait au général Lyautey. » Ailleurs, un paysan dont l'esprit simple, ignorant des fictions, allait droit aux réalités tangibles, s'écriait devant moi : « Sultan... général Lyautey ! » Comme la baudruche que tient debout l'air qu'on lui insuffle, l'autorité de Moulay Youssef n'a guère d'autre soutien que notre force. Seule celle-ci empêche de surgir du *bled* quelque inspiré prétendant au rôle de commandeur des Croyans tel que le veut la Loi, et dont le Sultan des Français ne peut donner que le simulacre. Sans doute Moulay Youssef nous sert à ce que la prière soit dite en son nom au lieu de celui d'un tel prédicateur de guerre sainte. Officiellement la religion se plie donc au concept du protectorat. En outre celui-ci maintient les formes auxquelles, comme le constate Montesquieu dans ses *Considérations*, les hommes sont souvent plus attachés qu'au fond même des choses. Il a encore l'avantage de permettre de gouverner le Maroc par *dahirs* chérifiens et non par lois, c'est-à-dire sans mettre en branle toute notre lourde et lente machine politique. Enfin et surtout, il est conforme aux exigences du droit international. Cela suffirait à le justifier. Mais on voit combien il serait injuste de reprocher à ceux qui ont charge de notre entreprise marocaine de ne pas savoir tirer parti de l'autorité du Sultan qu'ils ont dans leur main, puisqu'il leur faut employer près de 90 000 soldats (1) à tenir et pacifier le Maroc.

Ni le nom ni l'aide du Makhzen ne sauraient nous aider à soumettre le Siba. Son concours ne peut, d'autre part, que très médiocrement servir à concilier, à organiser les populations

(1) 23 000 soldats seulement sont tirés de la Métropole.

des territoires déjà soumis. Il n'y a rien à attendre de sa collaboration dans l'une et presque rien dans l'autre des deux tâches qui partagent encore les efforts de notre politique indigène selon l'état de la pénétration française dans telle ou telle région du pays : la pacification et l'administration.

C'est le travail direct de nos officiers sur les influences locales et non l'intermédiaire du Makhzen qui a permis, sur certains points, de retarder ou d'atténuer par la politique l'effort militaire de la conquête. Dans le Sud, le général Lyautey et ses collaborateurs ont pu employer, à maintenir la paix dans le Grand Atlas et à pacifier une grande partie du Sous, de grands personnages locaux, le Glaoui, le Goundafi, le Mtougui, nommés jadis caïds par le Sultan parce que leur force propre les imposait à son investiture. Sans doute les autres régions, jadis à demi soumises au Makhzen ou complètement Siba, sont plus inorganiques que ces pays méridionaux. Le Moyen Atlas, en particulier, qui borde, de la banlieue de Demnat à celle de Taza, les pays que nous tenons déjà, ne présentait guère d'autorités sociales faciles à utiliser pour nous dispenser d'imposer la paix par l'usage exclusif de la force. Le Nord de cette zone montagneuse passe même pour complètement anarchique : « chacun est pour soi avec son fusil, » dit-on pour définir l'état social de la grosse tribu des Beni Ouaraïn. Cependant, en approchant, nos officiers discernent quelques points fixes dans cette poussière d'hommes. Des personnages, usant de l'autorité relative qu'ils ont, et désireux de la grossir et de la consolider en devenant les agens des maîtres de demain, s'emploient à rallier ce qu'ils peuvent des tribus que l'expérience a convaincues de l'inutilité de la lutte contre le Roumi et que la neige contraint à descendre l'hiver, avec leurs troupeaux, sur les pentes inférieures du Moyen Atlas déjà tenues par nos postes. Chez les Zaïan, des ambitieux sont entrés en relations avec les Français dans l'espoir de se faire donner plus tard tout ou partie du commandement de Hammou Zaiani; de son côté, celui-ci a commencé à « causer » pour lutter contre les intrigues de ceux qui aspirent ainsi à ses dépouilles. Partout, en mêlant la politique à la démonstration de la force, on peut susciter et exploiter des rivalités de ce genre. Cette action suppose un service des renseignemens remarquablement organisé et actif. De fait, les officiers qu'il emploie s'ingénient dans les postes avancés à

sonder le Siba, à y trouver des points d'appui, et les chefs qui sont chargés de centraliser, de coordonner leurs efforts à la Résidence générale ont un registre admirablement complet, nuancé, tenu à jour de tous les personnages qui peuvent être nuisibles ou utiles, c'est-à-dire qui doivent être continuellement suivis. Cette politique indigène exige encore la résistance à la tentation de brusquer les choses par un coup d'éclat, l'application à résoudre les questions avec un minimum de « casse, » à préparer chaque pas en avant par la négociation, avec une patience proportionnée à la lenteur orientale, dans des conversations indéfiniment reprises autour d'innombrables tasses de thé. Sans doute la soumission ne s'obtiendra pas sans un recours à la force. Le décorum d'une tribu ne lui permet de s'incliner que vaincue. « Nos femmes ne nous recevraient plus, » disent, pour expliquer leur résistance, les Berbères mêmes qui sont en pourparlers avec l'officier français. Mais, grâce à ce travail préparatoire, le jeu de la poudre ne sera pas une tragédie, sauf pour un noyau d'irréductibles; il ne sera qu'un simulacre pour la plupart, une manifestation symbolique leur permettant de s'incliner aux moindres frais devant la fatalité que représente la loi du plus fort.

C'est ainsi que, peut-être plus vite que l'on ne pense, la jonction entre les territoires occupés à l'Est et à l'Ouest se fera sans bruit, mais d'une manière autrement utile que par l'effort, pour ainsi dire linéaire, de ce que l'on a appelé d'avance la colonne de Taza. Il n'y a pas 90 kilomètres à vol d'oiseau entre les postes fondés par les généraux Gouraud et Henrys au Sud de Fez et de Meknès et la plaine de la Moulouya ouverte, le jour où elles le voudront, à nos troupes du Maroc oriental. Au point où en sont les choses et le chiffre des effectifs engagés, on ne voit plus aucun intérêt à marquer indéfiniment le pas devant le Moyen Atlas. La jonction de l'Algérie et du Maroc pacifié se fera non par une ligne de postes jalonnant la « trouée » de Taza et toujours attaqués, mais par la soumission du pays sur toute la largeur qui sépare le versant septentrional du Grand Atlas de la Méditerranée.

Où serait-il question du Sultan dans cette progression ? Il ne ne nous économiserait pas un coup de fusil dans le Moyen Atlas. Si la « politique makhzen » fournit une façade à notre entreprise, c'est la « politique de tribus » qui lui donne ses

moyens d'action. Et, sinon dans les formules, du moins dans la réalité des choses, ce n'est pas un seul protectorat que nous faisons au Maroc, mais autant de protectorats que nous y rencontrons d'autorités locales, capables de nous épargner, au moins dans une certaine mesure et pour un certain temps, l'effort de conquérir et d'administrer directement telle ou telle fraction de pays.

Ce morcellement, sous l'unité théorique, n'a pas seulement une utilité immédiate pour la pacification : il est en harmonie avec l'objet lointain de toute notre œuvre nord-africaine. A quoi servirait d'unifier sous la teinte makhzen la mosaïque si heureusement disparate que nous présente le Maroc ? L'institution chérifienne est d'essence contradictoire à la domination des Infidèles. Cette raison et beaucoup d'autres nous la rendraient hostile dès que le Makhzen croirait pouvoir se permettre quelque indépendance et devenir un centre de ralliement pour les mécontens du régime français. Si l'unité du Maroc doit se faire, ce sera dans des cadres, des idées et des intérêts nouveaux apportés du dehors sous des espèces françaises.

Le parti pris de différencier les groupes indigènes doit être ferme, surtout lorsque nous avons à travailler des tribus conservant encore leur langue et leurs coutumes berbères. La barrière qui nous en sépare est moins haute que celle des tribus arabisées. Leur islamisation est superficielle ; la littérature coranique exclusivement arabe leur est fermée ; leurs coutumes et institutions restent étrangères à la loi de Mahomet. Elles n'ont pas de langue écrite, pas de culture qui se suffise et puisse s'opposer à la nôtre. Elles sont encore une matière première à ouvrer au mieux des intérêts de notre politique.

Cette politique ne saurait donc être de renouveler l'erreur commise en Algérie, par inattention, paresse et manie de l'uniformité, et qui a fait travailler notre administration à transformer les Berbères en hommes de civilisation arabe. Il s'agit de ne pas continuer aussi étrangement au Maroc l'œuvre d'arabisation lentement poursuivie par l'effet des siècles qui se sont écoulés depuis la conquête musulmane d'Okba. Arabiser, c'est islamiser. C'est donc approfondir l'emprise d'une religion de guerre sainte et répandre une langue qui peut être le véhicule d'idées hostiles, même sous des formes étrangères au vieux fanatisme musulman, comme le prouve l'exemple des journaux

de la « jeune Égypte » ou de la « jeune Tunisie. » C'est dire quelle erreur ce serait d'étendre aux tribus berbères l'administration d'un Makhzen d'institution arabe, de culture arabe, et dont l'influence a toujours été une force aggravant l'arabisation du pays. Les tribus berbères doivent être administrées à part, confiées à des hommes qui leur parleront exclusivement leur langue, s'attacheront à reconnaître, à consolider leurs coutumes, à leur donner le sentiment de leur individualité qui existe déjà d'une manière confuse. Les historiens du Maroc relèvent quelques manifestations de solidarité berbère. « Arbi Roumi! » s'écrient parfois les Berbères pour rapprocher naïvement l'arabe du peuple légendaire dont le nom servait dans ces pays à désigner tout le monde étranger. Les Berbères auront sans doute une idée plus haute et plus nette d'eux-mêmes, s'ils voient les nouveaux maîtres se donner la peine d'acquérir leur langue, au lieu de la tenir pour un patois de rustres, comme l'ont fait les fonctionnaires chérifiens et tous les moghrebins qui se piquaient de raffinement.

A vrai dire, la politique berbérisante est difficile au point où en est déjà l'arabisation du pays, alors que beaucoup de familles influentes et de zaouia sont des centres arabes en plein pays berbère. En outre, demain, la vie économique plus intense que nous introduirons dans le pays, va brasser les hommes plus énergiquement qu'ils ne l'ont jamais été au Moghreb, favoriser l'expansion de la langue des régions les plus riches, les plus avancées, qui attireront à elles les émigrans temporaires de la montagne. Enfin une difficulté est en nous-mêmes : les officiers, les fonctionnaires, habitués à parler arabe à leurs administrés d'ici, auront quelque peine à parler berbère à ceux de là-bas : l'indolence et la force de l'habitude tendent à l'uniformité.

Le Résident Général a heureusement compris le haut intérêt de l'entreprise. L'enseignement du berbère a été organisé à Rabat dès le début du protectorat. La connaissance de cette langue sera obligatoire pour les agens appelés dans le pays encore berbère. Reste à espérer que les textes seront appliqués et que le jeu des clientèles politiques ne fera pas que les fonctionnaires soient aptes, quelles que soient leurs connaissances linguistiques, à toute place désirée par eux. Il s'agit d'une discipline si suivie que nous avons des doutes sur la possibilité de l'imposer avec la constance voulue pour obtenir un résultat.

Mais l'objet à atteindre, faire arriver une partie de la population à la civilisation sans qu'elle la prenne sous une forme arabe, la laisser par conséquent plus apte à entrer plus tard dans la cité française, vaut cet effort. C'est une intéressante épreuve de notre capacité de plier notre tempérament administratif jacobin et niveleur à ces nuances et à ces variétés dont le respect est la base de toute bonne politique coloniale.

Mais on peut être assuré que, même si l'action du protectorat ne s'applique pas assez à éviter d'arabiser les Berbères, ce ne ne sera pas pour le plaisir singulièrement vain et gratuit de leur appliquer une politique makhzen. L'inexistence du gouvernement chérifien dans les pays que nos officiers ont encore à soumettre est trop évidente pour qu'ils s'embarrassent de ce fantôme, quelle que soit la formule du régime français au Maroc. La possibilité d'une politique trop scrupuleusement makhzen existe au contraire d'une manière très réelle dans les pays anciennement soumis au gouvernement du chérif. On cite des faits qui le prouvent. Ils posent une question d'autant plus sérieuse que l'on peut dire, malgré la place presque exclusive donnée par les journaux aux nouvelles de la progression militaire, que ce qui se passe devant nos soldats est moins intéressant aujourd'hui que ce qui s'organise derrière eux. Personne ne peut douter qu'ils triompheront, quand on en trouvera l'heure opportune, des dernières résistances du Siba; mais même alors, l'organisation à laquelle leurs victoires ouvrent le terrain sera encore à peine commencée. Et les premières régions pacifiées sont comme la matrice où va s'élaborer et s'éprouver l'organisation qui sera peu à peu étendue à tout le Maroc. C'est là que va se former l'opinion indigène sur notre œuvre.

Déjà elle nous guette, parce qu'elle attend beaucoup de nous. Les Croyans du Maroc nous ont assurément accueillis sans joie, comme il sied à des musulmans imbus de l'idée que la paix avec l'Infidèle ne doit jamais être qu'une trêve. Mais un espoir manifeste leur facilitait la résignation, celui de voir les Roumis réformer les abus qui les accablent. Le voyageur qui, il y a quelques mois, campait chaque soir près d'un douar à la fin de l'étape, entendait souvent des plaintes et les prières qu'elles inspiraient : « Jamais les caïds ne nous ont tant volés; si une veuve n'a plus qu'une poule ils la lui prennent, quand viendrez-vous réprimer leurs pilleries? » Et un peu plus tard,

lorsque le pays était occupé, les indigènes, s'efforçant de passer à travers la barrière fictive du Makhzen que la théorie du protectorat veut interposer entre eux et l'autorité française, venaient se plaindre du caïd au bureau des renseignemens, allant droit à ceux qui, ayant la force et la réalité du pouvoir, en avaient aussi la responsabilité. Pendant un temps, même après l'accord franco-allemand, nos officiers eurent l'ordre de ne pas intervenir dans le fonctionnement du gouvernement chérifien. C'était décevoir la seule espérance qui rendît notre présence tolérable. Mais on craignait de violer les formes du protectorat, de faire de l'administration directe : défense de toucher à un Makhzen considéré comme *tabou*; c'était s'interdire toute œuvre sérieuse et honnête.

Les rouages de cette machine à piller étaient pourtant inaptes, non seulement à exécuter, mais même à concevoir la tâche qu'ils auraient à accomplir sous la responsabilité d'une nation civilisée. Ce que l'on devait prévoir à cet égard a été confirmé par l'expérience. C'est une vérité admise par les colons français capables de pénétrer un peu la société indigène que jamais les déprédations des caïds n'ont été plus violentes, ni la justice des cadis plus lamentablement boiteuse que pendant les premiers temps de l'occupation française. A cela il y avait bien des raisons. La présence de nos troupes libérait les gouverneurs de tribus de la crainte des révoltes qui contenait un peu jadis leurs exactions. Les agens du Makhzen profitaient d'autant plus de cette sécurité qu'ils jugeaient sage de mettre les bouchées doubles pendant que la table était encore servie, en attendant que la discipline administrative des Roumis vînt les rationner. La graisse qu'ils pouvaient se faire ainsi était d'autant plus désirable que le Sultan ne resterait pas libre d'en dépouiller, comme autrefois, les caïds ayant cessé de plaire. Enfin, il n'y avait pas plus à se préoccuper de rendre gorge dans l'autre monde que dans celui-ci : quelle loi fallait-il encore respecter sur cette terre d'Islam livrée à l'Infidèle et dont toutes les institutions perdaient par là même leur base et leur principe ? Il serait injuste de ne pas faire la part de cette incontestable crise morale dans la recrudescence de pilleries et de malhonnêtetés qui a suivi l'effondrement du vieux Moghreb et le viol de tous ses concepts. Et, de plus, ce serait, à en croire les nouvelles que nous recevons du Maroc, se laisser aller à un opti-

misme prématuré que de croire ces abus dès à présent abolis.

Seul un contrôle rigoureux y mettra fin. Certains craignent, en le rendant trop visible, de heurter la conscience musulmane. Du seul fait de la conquête des Infidèles, celle-ci « en a vu bien d'autres. » Ce n'est pas en traitant le Makhzen comme un bibelot précieux au goût de certains islamisans, que nous guérirons les blessures de la conscience musulmane, et que nous rallierons le peuple conquis; ce n'est pas non plus en laissant la bride sur le cou à une autorité indigène, quelle qu'elle soit, — toutes nous compromettaient par leurs rapines, — c'est par la création d'intérêts nouveaux, capables de distraire nos protégés de leurs idées traditionnelles et de les faire sortir de leurs vieux cadres.

***

Notre présence seule suffit sans doute à commencer de creer de tels intérêts, chers à un peuple très sensible aux avantages matériels. Sous mille formes elle lui répète l'invite : « Enrichissez-vous. » La paix française assure le milieu nécessaire à un si heureux changement. Le bienfait qu'elle apporte par elle-même à des gens obligés naguère de défendre sans trêve leurs moissons et de ne jamais dormir que d'un œil pour garder leur bétail contre les voleurs qui foisonnaient dans l'anarchie marocaine, se résume dans ce mot d'un notable de la Chaouia à un de nos officiers : « Depuis votre arrivée, nous sommes saouls du sommeil ! » De plus, nous apportons beaucoup d'argent à ce pays. C'est le bon côté de la charge très lourde, — on a pu en voir plus haut le montant année par année, — que son occupation fait peser sur le contribuable français. On estime qu'une soixantaine de millions sont dépensés chaque année par l'armée au Maroc même. Avec les achats et frais d'installation des particuliers, ce serait un total de 3 à 400 millions tombés depuis quatre ans dans ce pays naguère sans activité économique (1). Pour apprécier cette manne, il faut la comparer au commerce du Maroc pendant ces dernières années. Voici les chiffres pour 1909, 1910, 1911 et 1912 : 130, 125, 177, 227 millions. Les importations fournissent la plus grosse part de ce mouvement : leur

(1) Évaluation donnée par M. J. Chailley parlant à l'Union coloniale le 21 janvier 1914.

prépondérance sur les exportations est énorme : 77 millions, en 1912, malgré la sortie de la magnifique récolte de 1911 et les statistiques de 1913 montreront un écart encore plus considérable. C'est que la production n'a encore pu être influencée que d'une manière insensible par le nouveau régime qui n'a pas commencé l'outillage économique du pays. La richesse qui y circule ne vient pas encore d'une augmentation des ventes à l'étranger donnant les moyens de solder les achats sans précédens faits par le Maroc au dehors. Ce sont les dépenses d'installation des colons et celles de l'armée qui ont payé le formidable excédent des importations; c'est uniquement l'intervention française qui a versé sur le Maroc une quantité d'argent qu'on n'y avait jamais vue, et dont une partie est tombée entre les mains des indigènes, augmentant beaucoup leur puissance d'achat. Ceci est une contre-partie heureuse aux charges très lourdes imposées à la métropole et qu'aggravera le déficit certain du budget civil du protectorat pendant les premières années, avant que les travaux payés sur le fonds d'emprunt ne deviennent rémunérateurs. Cette coûteuse semaille a mieux que des effets matériels, et ce n'est pas seulement en entretenant des forces irrésistibles que la dépense du corps d'occupation est une prime payée à la pacification.

Bientôt le Pactole coulera plus abondant encore pour l'indigène dont l'horizon économique était naguère si rétréci. Le Maroc va emprunter 170 millions. Une fois payés 30 millions pour indemnités et dettes flottantes de l'ancien Makhzen, — qui nous a transmis le pays avec un passif de 194 millions ne représentant aucun travail utile, — on pourra consacrer 140 millions au premier outillage du pays. Ce sera le salaire assuré à beaucoup de *meskine*, de pauvres gens, et à un moment où la disette sévit sur une partie du Maroc à la suite de deux années de sécheresse. En outre, l'effet économique de ces travaux doit profiter à toute la population. Et ce premier appel du Maroc français au crédit doit nécessairement être à bref délai suivi d'un autre : il ne prévoit rien pour les chemins de fer alors que chacun sait que l'on reliera aussitôt que possible, par d'autres voies ferrées que le réseau militaire léger dont la construction se poursuit, non seulement Tanger à Fez, mais encore un point de cette première ligne à Kenitra, Rabat, Casablanca et ce port à Merrâkech. La voie de jonction avec l'Algérie sera certainement

commencée du côté algérien en même temps que le reste du réseau et du côté marocain aussitôt que le rail atteindra Fez. La prospérité résultant des dépenses de premier établissement n'est donc pas près de finir pour les gens du Moghreb, et on peut espérer que cette richesse, d'abord artificielle, sera pour une bonne part consolidée ensuite par la mise en valeur du pays.

Toute l'ambiance du millieu nouveau va donc être pour apaiser les indigènes, leur faire oublier leurs rancunes dans le soin de leurs nouveaux intérêts. Les Marocains sont âpres au gain, — plus que les Algériens, assurent ceux qui ont pratiqué les deux peuples; — de fait, on ne peut jamais les écouter parler sans remarquer que le mot *flouss* (argent) revient continuellement dans leur conversation. Ils sont donc aptes à se laisser entraîner dans le mouvement qui va secouer leur société, hier figée, émanciper l'individu du groupe, remplacer lentement devant nous les épis barbelés que nous présentait le vieux Moghreb par des grains qui s'en détachent et deviennent plus assimilables.

L'optimisme de certains matérialistes coloniaux se contenterait même facilement du développement économique pour nous assurer les sympathies des indigènes. Trop souvent, lorsque l'on veut y ajouter d'autres moyens, on se borne à parler d'écoles, d'hôpitaux et de dispensaires. Il est à peine nécessaire de prêcher pour de telles œuvres; jamais le Parlement ne leur marchandera les crédits, qu'il s'agisse de les prendre sur des emprunts marocains ou des subsides de la métropole : 20 millions leur sont réservés sur le produit du premier emprunt du Protectorat. Leur efficacité est d'ailleurs certaine. L'école et aussi le dispensaire ajouteront certainement des suggestions heureuses à celles de l'argent dépensé par les Roumis. Sans partager l'attendrissement un peu candide de ceux qui escomptent la reconnaissance du peuple conquis, on ne saurait nier que les 312 000 consultations gratuites qui avaient été données à la fin de septembre (leur nombre a dû s'accroître beaucoup depuis : elles dépassaient 40 000 par mois) ne peuvent manquer d'atténuer nombre de malveillances. Les écoles surtout doivent renouveler l'air du vieux Moghreb. Leur enseignement est fort recherché, puisque les classes ouvertes encore en petit nombre aux enfans indigènes comptaient déjà 3 000 élèves, il y a quelques semaines.

Il ne faut pas oublier cependant l'exemple de l'Algérie française qui montre que le développement économique, si magnifique soit-il, peut ne pas suffire à rallier les indigènes. C'est l'opinion de tous les hommes soucieux de l'avenir de la nation : ils reconnaissent que la question est moins résolue que jamais en Algérie. Les écoles elles-mêmes que l'on n'a, à vrai dire, développées qu'avec une parcimonie craintive, n'en ont pas atténué la gravité : l'instruction française a formé des hommes capables de formuler dans des formes plus modernes des griefs qui n'ont pas disparu. Sans doute notre entreprise algérienne conserve la marque de tares originelles que bien des raisons, entre autres l'expérience acquise dans le pays voisin, épargneront à notre œuvre marocaine. Son caractère de conquête longue, brutale, destructrice, parce que longtemps aveugle, coupée de révoltes suivies de nouvelles rigueurs, persiste dans le régime fait aux indigènes algériens : l'inégalité devant l'impôt, son emploi au bénéfice d'une oligarchie de conquérans. Mais après avoir fait cette rude école, nous n'abordons pas le Maroc à tâtons, munis que nous sommes aujourd'hui d'une méthode et de moyens beaucoup plus décisifs. Nous savons que certaines fautes doivent y être évitées et certaines conditions remplies, si nous voulons que les bienfaits matériels apportés par nous aient les conséquences morales espérées comme la meilleure justification et consolidation de notre entreprise.

***

La première de ces conditions est de donner à ce pays une administration qui ne le « mange » pas comme le vieux Makhzen, dont l'empreinte est partout dans la misère de la terre marocaine. Si, dans le Maroc de demain, chacun n'est pas assuré des fruits de son travail, tout l'argent que nous apporterons au pays ne suffira pas à nous y concilier les esprits. Et nous avons vu que notre présence n'est pas à elle seule capable d'assurer le changement, puisqu'elle a commencé par déterminer une recrudescence des pilleries des caïds. Toutes nos demandes, si l'exécution n'est pas surveillée de très près, seront même l'occasion d'exactions nouvelles. On assure que les caïds ont su jouer agréablement du *tertib*, l'impôt nouveau appliqué cette année; quel bon prétexte pour « faire suer le burnous, » plus fort que jamais, tout en gémissant sur des rigueurs

ordonnées par les chiens d'Infidèles. L'établissement du contrôle s'impose donc et presse parce qu'il doit accompagner, pour les rendre supportables, toutes les innovations introduites par le régime français. Et il s'agit là d'un travail énergique, serré, et non pas de quelques directions données à la tête du gouvernement indigène, selon la formule d'un protectorat plein de ménagemens. En se bornant à cela, on ne réussirait qu'à inspirer une vertueuse littérature administrative sans aucun effet sur le gouvernement des tribus. Pour que le contrôle soit efficace, il faut qu'il mette non seulement auprès des vizirs, mais encore auprès des caïds, un filtre européen qui épure un peu les eaux boueuses de l'administration chérifienne.

C'est bien ainsi que l'a compris la Résidence générale, mais l'œuvre est fort délicate. L'accomplissement d'une telle tâche, dans un tel milieu, suppose chez le contrôleur européen les plus rares vertus : le don peu commun de la curiosité sympathique, le goût de la responsabilité, la volonté d'agir qui donnent un effet aux bonnes intentions. C'est la réunion de bien grandes qualités de cœur et d'esprit. Si elles s'émoussent au contact d'une réalité décevante, si le sentiment du devoir se décourage de rechercher indéfiniment une vérité cachée, dans un tissu d'impostures contradictoires, si en même temps le corps se lasse de parcourir le *bled* monotone dans les boues de l'hiver ou la poussière chaude de l'été ; en un mot si, physiquement et moralement le contrôleur se « met en pantoufles, » il deviendra la chose d'indigènes prompts à s'emparer de son pouvoir et à l'exploiter. Un caïd souple, ne corrompant certes pas d'une manière grossière son contrôleur, mais l'enveloppant par des services continuels rendus à son indolence, flatteur par l'attitude d'un homme déférent qui sait « venir à la botte, » régentera le pays sous la responsabilité de l'Européen. D'autres fois, plus rarement sans doute, un indigène subalterne, un interprète, un *chaouch* par exemple, saura s'interposer entre son maître et la population. Malheur à ceux qui voudront résister à l'exploitation de ce caïd toujours cru ou de ce favori ! Leurs plaintes seront présentées comme une manifestation de rébellion. Elles les désigneront à des rigueurs qui les obligeront à s'éloigner. Et les indigènes, qui n'ont pas l'habitude de réclamer leur droit, mais de composer avec les abus, trouveront bon de se concilier le personnage par les moyens que l'on devine. De telles

histoires ne sont pas un roman de vie coloniale; l'expérience de l'Algérie montre trop que c'en est le pain quotidien. Combien de caïds n'ont-ils pas fait tout ce qu'ils voulaient sous le couvert d'un administrateur ou d'un bureau arabe qu'ils savaient flatter et endormir? Tel chaouch algérien, habile homme qui sut « chambrer » ses chefs, devenir le subordonné indispensable se chargeant de régler toutes les affaires, mais qui vendait le droit de pénétrer jusqu'au maître et ses bons offices auprès de lui, s'est retiré, dit-on, avec une fortune de 300 000 francs gagnée en exploitant ainsi les antichambres. Sans une véritable élite chargée du contrôle, des iniquités sans nombre se commettront en notre nom au Maroc, et cette élite est difficile à recruter et encore plus à tenir en haleine. Rien n'est plus capable d'émousser les énergies et les bonnes volontés que l'isolement au contact d'un milieu dont la démoralisation fait peu à peu douter de la possibilité du bien, et de l'utilité de l'effort.

Notre œuvre marocaine, par l'effet des circonstances et de notre imprévoyance, a dû être une improvisation. L'occupation française, précipitée, en 1911, a étendu plus vite nos responsabilités que nos moyens d'y faire face. C'est ce qui explique que, malgré des efforts louables et souvent heureux, le travail du contrôle soit à peine commencé et qu'il ne se soit pas fait sentir aussi vite que l'attendait la population pressurée.

La Résidence générale, qui concevait toutes les nécessités de sa tâche, n'en avait pas tous les moyens. Elle a commencé par essayer de former, pour ménager les transitions et assurer la continuité de notre action sur les indigènes, les premiers agens civils dans les bureaux militaires. Puis elle s'est appliquée à forger dans son ensemble l'instrument du contrôle. Son arrêté du 2 août 1913 manifeste la volonté de le créer avec des hommes qui lui apportent un esprit cultivé et qui soient obligés à faire, pendant une période d'essai, preuve d'aptitudes professionnelles et de caractère.

L'arrêté « réglant les conditions d'organisation et de fonctionnement du corps du contrôle civil » s'inspire des meilleurs modèles, et notamment des règles adoptées pour le recrutement du *Civil Service* de l'Inde anglaise. Très large en ce qui concerne les titres des candidats, de manière à donner au recrutement du contrôle une grande richesse d'apports et une grande variété de nuances, il veut éprouver et fondre ces élémens divers par

un stage. Celui-ci est, comme il convient, éliminatoire. Le « contrôleur stagiaire » qui, au bout de deux ans, n'aura pas acquis la connaissance de l'arabe ou du berbère et prouvé à l'usage ses aptitudes, pourra être casé dans une des administrations du protectorat, mais il ne saurait être admis dans la plus haute : le contrôle.

Comme tous les textes réglementant notre nouveau protectorat, celui-ci est supérieur à tout ce qui a été fait ailleurs dans notre empire colonial pour régir la même matière. On peut seulement trouver, malgré le préjugé de notre démocratie contre les gros traitemens et en s'inspirant de l'exemple des colonies anglaises, que la perspective d'arriver au sommet de la carrière à une rémunération de 18 000 francs, en partant de 7 000 pendant le stage, n'est pas suffisante pour attirer les hommes de première valeur, et d'ailleurs peu nombreux, que demande le corps du contrôle. La retraite même des hauts fonctionnaires du civil service de l'Inde est plus tentante que ce bâton de maréchal : elle s'élève à 25 000 francs.

Le règlement du 2 août ne pouvait s'appliquer immédiatement en entier : les besoins pressans du protectorat ne permettent pas d'attendre que le stage ait fourni des sujets sélectionnés et, de plus, on ne saurait confier des régions entières à des hommes très jeunes et sans expérience, quoi que l'on soit en droit d'attendre d'eux dans l'avenir. Ainsi l'article 7 permet-il à titre transitoire au gouvernement du protectorat de nommer contrôleurs « tous candidats dont les titres, services et diplômes auront été jugés suffisans. » Bien que les influences politiques n'aient pas été admises à les imposer, l'expérience ne permet pas de juger encore de ces choix : ils sont graves, puisqu'ils vont constituer le moule où se formeront les traditions et le personnel du corps de contrôle, la cellule mère dont la multiplication va donner naissance à l'organisme d'où dépendra essentiellement la valeur de notre politique indigène.

***

Défendus par le contrôle contre les abus des maîtres d'hier, nos protégés doivent l'être encore contre ceux qui peuvent résulter de la conquête. A vrai dire, le danger est, à cet égard, beaucoup moins grand au Maroc qu'il n'a été dans telle ou telle de nos autres entreprises coloniales. Nos débuts y sont tout

autres qu'en Algérie ; pour une foule de raisons, ils assurent aux indigènes l'égalité avec les Européens devant l'impôt. La forme dn protectorat est pour eux, dans une certaine mesure, une garantie. La tradition qui s'établit dès les commencemens du régime français en est une meilleure. Partout où c'est possible, nos protégés sont dès à présent invités à collaborer à notre œuvre; la preuve en est l'institution du *Medjliss*, l'assemblée municipale, où les représentans de la bourgeoisie policée de Fez sont appelés à participer à l'administration de leur ville. La politique adoptée dès l'origine au Maroc ne fera pas des indigènes des parias sur lesquels se concentrent les charges.

Malheureusement, les hypothèques internationales qui pèsent sur les débuts du protectorat ne nous permettent pas de délivrer immédiatement les Marocains de tous les abus que les étrangers avaient ajoutés à ceux du Makhzen : le régime des capitulations maintient pour un temps, avec l'exterritorialité dont bénéficient les étrangers et leurs protégés, une caste qui perpétue encore dans une certaine mesure les inégalités et les dénis de justice du vieux Maroc.

Les origines de l'exterritorialité des étrangers et de son corollaire, la protection, sont faciles à comprendre : c'est conformément à une conception très ancienne qu'un régime à part est fait à l'étranger. Dans le monde antique, ne participant pas au culte des dieux de la Cité, il était exclu du bénéfice de ses lois. Un tel sort devait tout naturellement être fait aux chrétiens dans les pays musulmans où toute loi est religieuse. Cette « exterritorialité » devenue un privilège était plutôt à l'origine une infériorité : les sultans l'accordèrent sans doute au début aux petites « nations » européennes, vivant sous l'autorité de leur consul, parquées dans un quartier spécial des ports, avec ce même libéralisme méprisant qui leur a fait tolérer, jusqu'à nos jours, l'autonomie intérieure des Mellah, ces ghettos où sont confinés les Juifs marocains. Mais peu à peu ces étrangers allaient s'efforcer de transformer cette exception en une supériorité. Marchands et consuls voulurent soustraire leurs domestiques et courtiers à l'arbitraire d'un gouvernement sans règles et, après le bombardement des repaires de corsaires de Larache et de Salé par une escadre française, le traité du 28 mai 1767, conclu entre le Sultan et la cour de Versailles, stipulait que les serviteurs indigènes des Français « ne seraient

pas empêchés dans leurs fonctions et seraient libres de toute imposition et charge personnelle. »

Ce texte ne faisait certes pas prévoir la protection telle que nous la connaissons, régime qui soustrait complètement à la juridiction du Sultan tous les indigènes associés à un titre quelconque aux affaires des étrangers. Il n'admettait pas qu'aucun musulman fût enlevé à l'autorité du Commandeur des Croyans. Aucun acte diplomatique n'a institué rien de pareil : c'est par l'usage, ou plutôt par l'abus, que la protection s'est peu à peu développée, hypertrophiée pourrait-on dire. Les seuls textes qui l'aient sanctionnée, les règlemens de 1863 et la Convention de Madrid de 1880, sont ceux qui ont été négociés par le gouvernement chérifien pour la ramener dans des limites raisonnables. Si bien que les traités ne reconnaissent la protection que d'une manière négative : elle n'est qu'un fait de droit coutumier.

Mais au contact de puissances toujours plus fortes par rapport à un Makhzen qui restait toujours aussi désordonné, il était naturel que les immunités très limitées, d'abord prévues, grandissent et se transformassent. Les consuls, poussés par leurs nationaux qui craignaient de perdre les avances ou les marchandises confiées à des gens soumis aux exactions des caïds et à la justice boiteuse des cadis, devaient tendre irrésistiblement à soustraire tous ces indigènes à la juridiction territoriale. C'est ainsi que la protection naquit de la force des choses : domestiques, courtiers de négocians, simples associés agricoles d'Européens, toutes ces catégories, soigneusement distinguées dans les traités qui leur accordaient des immunités inégales, se confondirent dans la classe des protégés mis au-dessus des lois qui pouvaient narguer toute autorité, sauf celle du consul de leur patron.

Légitime pour garantir les intérêts des marchands qui faisaient vraiment des affaires, la protection devint bientôt l'industrie des étrangers qui n'avaient pas d'autre capital à exploiter. Ainsi il se constitua au Maroc une variété nouvelle de féodaux : les étrangers vivant sur une clientèle qui leur payait le droit de se réclamer de leur consul. Comme bien on pense, les protégés se remboursaient de ces exigences avec usure sur le reste de la population. Ils constituèrent une classe de privilégiés se refusant à toutes obligations envers le Makhzen. Ils échappèrent à l'impôt, en violation formelle de la Convention de Madrid. Aussi,

tandis que le Makhzen était appauvri, privé de ses plus riches contribuables, les charges se concentraient sur les maigres épaules des pauvres hères, clientèle trop peu lucrative pour trouver un patron étranger. Mais, de plus, les protégés pouvaient prendre des libertés avec le bien d'autrui, d'autant qu'ils en faisaient profiter le protecteur. Et les consuls, stimulés par la rivalité des petites « nations » des ports, appliqués à ne pas prendre moins d'autorité que le plus envahissant de leurs collègues, parfois même défendant leurs intérêts personnels, tendaient à soutenir, dans les cas les plus et même les moins douteux, les protégés de leurs ressortissans. Les tribunaux consulaires étaient devenus une justice de clan.

De la moralité de la protection, les voyageurs entendaient raconter à chaque étape des histoires caractéristiques. Ici un agent consulaire soutenait avec d'autant plus de zèle les rapines de ses propres protégés qu'il s'arrangeait à leur mort pour s'approprier une partie de leur héritage. Là un Européen vendait aux exactions du caïd son client devenu gras à souhait à l'abri de la justice consulaire. La protection était un des ornemens de ce régime sous lequel les Marocains se sont fermement convaincus que la destinée de l'homme est d'être toujours voleur ou volé, que tout l'art de la vie consiste à passer du second état au premier, parce qu'il n'y a aucune équité à attendre. Cette mentalité s'exprime avec candeur; un Français qui annonce à un pauvre hère l'avènement prochain de la justice égale du protectorat ne lui inspire que cette réflexion : « Alors ce ne sera jamais mon tour! » L'existence de 6 à 8 000 protégés aidant les Européens à faire leurs affaires sur la base malsaine de l'intimidation et de la force, moyens habituels à trop d'étrangers en contact avec le désordre marocain, était aussi incompatible avec l'œuvre du protectorat que les libres pilleries des caïds.

Tout effort de réforme devait se heurter à cet obstacle, rencontrer des exceptions infirmant les nouvelles règles édictées pour introduire un peu d'ordre et d'équité au Moghreb. Aussi un des premiers soins du protectorat a-t-il été de doter le pays d'une justice pour retirer toute raison d'être à l'exterritorialité des étrangers et de leur clientèle indigène. Des codes, s'inspirant des derniers modèles, les dépassant même, ont été rapidement rédigés et promulgués. Nulle part ne s'est mieux affirmée la supériorité des textes élaborés pour servir de base

au nouveau régime. Des tribunaux français donnant beaucoup plus de garanties que les justices consulaires ont été ouverts. S'il ne s'agissait que de garantir les intérêts de leurs nationaux, toutes les puissances renonceraient sans délai à ces juridictions. Mais quelques-unes y voient peut-être encore un objet d'échange. D'autres prennent l'avis de leurs agens locaux et on se doute de ce que doivent être des réponses conçues dans l'ambiance de leurs petites colonies où tant de gens déplorent, pour des raisons beaucoup moins touchantes que le regret anticipé de la couleur locale, la fin de leur « bon vieux Maroc. » Si nos codes et nos tribunaux sont la condition nécessaire de la suppression de l'exterritorialité des étrangers, il ne dépend pas de nous seuls qu'ils en soient la condition suffisante : sauf dans notre traité avec l'Espagne, nous n'avons pas de texte à invoquer pour réclamer l'abolition des tribunaux consulaires, moyennant des conditions et dans un délai déterminés. Nous ne pouvons que solliciter une mesure de bonne foi et nous avons fait ce qu'il fallait pour qu'on ne pût nous la refuser longtemps.

De même aucun traité, sauf l'accord franco-allemand de 1911, et avec l'imprécision qui caractérise plusieurs de ses articles, ne nous promet l'abrogation de la protection. Mais, ici encore, nous ne laisserons bientôt aucune raison d'être à une institution née du désordre marocain et qui doit mourir avec lui : la réforme de la justice des cadis est commencée. De plus, si nous ne pouvons immédiatement en finir avec l'existence même de la protection, nous sommes armés pour en restreindre les abus qui portaient à la fois sur les prérogatives des protégés et sur leur nombre. Les textes de 1869 et 1880 limitaient très strictement les unes et l'autre. Honnêtement appliqués, ils auraient réduit la protection à bien peu de chose. Ils n'autorisaient sans doute pas le dixième du nombre des protégés que le régime français a trouvés au Maroc. Nous avons commencé à en exiger l'application, ce dont était incapable l'ancien Makhzen. Les protégés doivent maintenant payer l'impôt comme d'ailleurs les étrangers eux-mêmes. La prime à la protection diminue de ce chef en même temps qu'un milieu administratif plus probe et aussi plus ferme la réduit de toutes manières. D'autre part, conformément à la Convention de Madrid, on procède, d'accord avec la plupart des puissances, à la revision des listes de protégés, c'est-

à-dire, vu leur excès, à de larges réductions. Si un gouvernement étranger se refusait à cette opération, le gouvernement chérifien pourrait d'autant mieux se refuser de son côté à reconnaître telle ou telle protection abusive que l'article 9 de l'accord franco-allemand, auquel toutes les puissances ont adhéré, prévoit une procédure d'arbitrage pour régler les difficultés de ce genre comme toutes celles qui peuvent surgir entre un ressortissant étranger et les autorités marocaines.

La protection ainsi comprimée de toutes parts n'aura plus grand prix. Elle apparaîtra aux membres des colonies étrangères eux-mêmes telle qu'elle est : un anachronisme choquant dans le Maroc nouveau. Et l'opération finale nécessaire pour extirper complètement ce mal, naguère si virulent, deviendra bien peu de chose après le traitement qui le réduit. Ainsi, par une compensation heureuse, notre conquête du Maroc aura délivré les indigènes d'un abus qui permettait à beaucoup d'étrangers de prendre à leur égard des allures de conquérans.

***

La fin de l'exterritorialité des étrangers et de la protection est d'autant plus désirable qu'elles aggravent un des pires dangers que courent les indigènes, la difficulté la plus redoutable pour la bonne orientation de notre œuvre marocaine : le désordre immobilier résultant de l'afflux des acheteurs étrangers dans un pays où on peut dire, en exagérant à peine, que la propriété rurale n'existait pas. Une telle affirmation étonnera sans doute ceux qui ont lu de consciencieuses études sur le régime foncier du Maroc. Qu'ils réfléchissent cependant que des principes juridiques, qu'ils soient tirés du Coran, de ses commentateurs ou de toute autre source, ont en fait tout juste la valeur que leur donnent la capacité et la volonté des pouvoirs publics qui les appliquent. C'est dire l'efficacité que la loi et ses gloses pouvaient avoir au Maroc.

En dehors des villes et de leurs ceintures de jardins, où un certain ordre régnait et assurait le respect de propriétés matériellement limitées et faciles à constater, le droit de propriété ne pouvait guère, dans le vague et l'insécurité des campagnes marocaines, se distinguer du fait de la possession. Une foule de raisons contribuaient à ce que l'un ne pût pas exister, ou du moins se maintenir longtemps sans l'autre. L'effet des guerres

fréquentes autrefois dans le *bled* et plus encore la volonté du prince avaient souvent transplanté les tribus des plaines marocaines, seules régions qui intéressent les acheteurs européens. Ainsi s'attachaient mal à la terre des groupes dont l'industrie préférée était d'ailleurs pastorale et dont la mobilité apparaît encore à la légèreté de leurs demeures, chaumines sans substance, huttes, très souvent même simples tentes posées sur un bourrelet d'épines sèches.

Cependant, après plusieurs générations, l'usage partageait assez nettement entre les familles le territoire où la tribu séjournait depuis longtemps. A la mort du chef de tente, ses parens continuaient à gratter de leurs labours légers ce qu'il leur fallait de la terre que le temps rendait peu à peu héréditaire. Mais on se contentait de vivre sur ce sol : le milieu empêchait cette possession de donner naissance au droit de propriété tel que nous le concevons, individuel et indépendant du fait d'usage. A quoi aurait-il servi ? Qui en aurait assuré le respect dans l'anarchie marocaine ? Ce n'était pas la loi, mais la force de la tribu, d'un patron, ou la protection religieuse d'un chérif qui permettaient de labourer et de moissonner en paix. Lorsque l'on demandait aux gens d'un douar à quel titre ils cultivaient la campagne voisine, ils répondaient non qu'ils en étaient propriétaires, mais : « Le pays est à notre tribu, » ou encore : « Nous sommes les serviteurs de tel seigneur, » et ils nommaient quelque gros personnage, fréquemment un membre de la noblesse religieuse des Cheurfa.

Très souvent, pendant plusieurs générations, après la mort du chef de famille, l'indivision se maintenait sous l'autorité du personnage le plus vigoureux de la *gens*, qui dirigeait ses consanguins dans la défense du bien commun. Ainsi le bled semblait partagé entre des féodaux, autour desquels se groupaient des laboureurs : parlant au nom de ceux-ci, ils agissaient comme propriétaires de tout le sol cultivé par eux ; ils pouvaient paraître tels à l'Européen de passage qu'ils recevaient ; mais si, pour une raison quelconque, on avait fait sortir de ce sol tous les droits qui y dormaient, on se serait perdu dans l'inextricable écheveau que peut créer, surtout après la succession de plusieurs générations sans partage régulier, la loi musulmane en matière d'héritage.

Ce n'est pas l'espoir de vendre qui pouvait tenter l'individu

de dégager sa part. Il n'y avait pas de marché immobilier; les rares transactions se faisaient à l'intérieur de la tribu ou de la fraction, entre gens se connaissant tous et pouvant se céder leur droit d'usage sur la seule base d'une possession qui était notoire. Les partages, les ventes, comme les mariages et les répudiations, avaient pour consécration une déclaration orale devant le Djémaa, la réunion des notables du douar. Si d'aventure on dressait un écrit pour comparaître devant le cadi, la rédaction ne faisait que constater ces faits de notoriété publique. La propriété n'avait guère d'autre base. C'était celle des très rares titres se rencontrant dans le bled, rédigés souvent pour confirmer la situation d'une famille qui avait étendu son emprise sur un vaste domaine et était devenue assez riche pour avoir fait instruire quelques-uns des siens qui la servaient ensuite comme scribes ou même comme cadis. Et ces papiers n'avaient d'ordinaire pas plus de suite que la fortune dont ils témoignaient; ils n'étaient pas enregistrés. Bientôt les vicissitudes de la vie du bled créaient sur la terre des faits et des droits nouveaux qui effaçaient ceux dont témoignaient ces écrits sans lendemain, éclaircie fugitive dans un brouillard mouvant.

Un tel état de choses s'harmonisait avec un régime patriarcal, sans activité économique. Il ne contredisait d'ailleurs guère le droit musulman qui fait beaucoup plus promptement que le nôtre de l'occupant un propriétaire, qui admet la prescription décennale, et ne prévoit pas la vente par celui qui ne possède pas l'objet vendu, puisqu'il prohibe les contrats aléatoires et exige, d'après de bons auteurs, pour que l'acte soit valable, que le vendeur puisse mettre l'acheteur en possession. Mais ce régime immobilier dont le désordre, conforme au milieu, était inoffensif dans le vieux Maroc, donna naissance à un mal virulent au contact des acheteurs européens.

Ceux-ci se précipitèrent sur le *bled* quand les querelles diplomatiques mirent le Maroc à la mode et donnèrent tout à coup aux terres une valeur vénale. Les vendeurs surgirent de partout. Les étrangers imbus de leurs idées d'Europe voulaient des titres, on leur en trouva en dehors des rares vieux actes qui dormaient dans les sacoches : l'industrie des faux fit répondre l'offre à la demande. « Quand je vois un titre, me disait un vieux résident européen du Maroc, je pense qu'on vient de le fabriquer à l'usage des Roumis. » Une crasse vénérable, mais impro-

visée, s'ajoutait au mensonge de ces papiers, affirmant d'ordinaire la possession décennale du vendeur, faux sciemment commis par les *adoul*, scribes de la justice musulmane, et acceptés avec un aveuglement lucratif par les cadis. La crise morale déterminée par la conquête sévissait sur ces magistrats en même temps que des tentations sans précédens. Et, grâce à ces complicités, on se mit à vendre avec ardeur le bien d'autrui, de consanguins, de cliens, d'administrés, de voisins. Souvent l'Européen achetait de bonne foi, talonné par la crainte de manquer la belle affaire qu'on lui offrait « pour rien, » — ce qui était encore beaucoup pour l'indigène qui trafiquait de ce qui ne lui appartenait pas. L'étranger novice ne se doutait guère qu'il achetait seulement un motif à procès. Les malins le savaient bien, eux, mais avec cette vieille idée, si répandue dans les petites colonies des ports, que les affaires se font grâce à la peur du consul, ils achetaient toujours, se disant que le papier prendrait une valeur entre leurs mains, même s'il n'en avait aucune entre celles de l'indigène vendeur. Et certains, usant de vigueur, prenant possession, installaient un protégé, jouaient des coudes pour élargir de problématiques limites. D'autres attendaient, parfois dans l'idée de faire chanter quelque autre acheteur lorsqu'il voudrait exploiter : la vente d'un même bien à plusieurs acquéreurs était, en effet, un cas fréquent. Ainsi un contentieux énorme, déclaré ou en puissance, pèse sur la terre marocaine; il ne s'y trouve dans la région accessible pour ainsi dire aucun bien non litigieux.

Cet imbroglio foncier menace les indigènes d'être dépossédés de terres sur lesquelles, et pour cause, les pauvres gens n'ont pas de titres, mais où, de père en fils, ils poussaient leurs troupeaux et traînaient leurs charrues et qu'ils considèrent de bonne foi comme leur patrimoine. S'ils devaient rester comme prolétaires, comme domestiques des conquérans sur ces champs héréditaires, notre politique indigène serait faussée dès l'origine.

Pour parer à ce danger, il faut d'abord empêcher la confusion de s'aggraver à l'avenir, puis défricher le maquis que nous lègue le passé. Le premier objet serait atteint par la réglementation des conditions des ventes. Le Sultan conserve, aux termes de l'article 2 de la Convention de Madrid et de l'article 60 de l'Acte d'Algésiras, plein droit de légiférer en cette matière. Il l'a d'autant plus que les achats de propriété par les étrangers, en

dehors d'un rayon de dix kilomètres autour des ports ouverts, restent subordonnés à son autorisation : il peut donc mettre des conditions à celle-ci. La première doit être de ne permettre, conformément à l'esprit du droit musulman, la vente d'un terrain que par celui qui le possède actuellement et au moins depuis dix années. Avec certaines obligations imposées aux cadis et *adoul*, entre autres celle de constater la prise de possession, d'instruire les protestations qu'elle susciterait, et d'enregistrer les actes, cette réglementation arrêterait le trafic éhonté qui se fait du bien d'autrui.

La liquidation du passé est plus difficile, bien que tout aussi nécessaire. Disons, sans entrer dans les détails juridiques, que l'exterritorialité lui oppose un obstacle très grave. Les traités réservent bien à la juridiction locale, c'est-à-dire au tribunal du cadi, au *Chrâa*, le règlement des litiges immobiliers, mais comment fera-t-on pour obliger à comparaître l'étranger ou le protégé qui se serait assuré par une occupation la position de défendeur, si son consul ne voulait pas l'y contraindre? Et comment, même si on instituait une procédure par défaut, encore inconnue de la justice indigène, pourrait-on exécuter le jugement rendu grâce à elle contre un étranger, si son consul ne s'y prêtait pas? On voit la difficulté : jusqu'ici rien n'a été fait pour la résoudre.

Sans doute les progrès introduits par le protectorat dans la justice et l'administration ne laisseront bientôt aux étrangers aucun prétexte honnête pour refuser leurs droits immobiliers à toute vérification en les abritant derrière les *impedimenta* de l'exterritorialité : on annonce un prochain contrôle qui remédiera aux lenteurs et à la corruption du *Chrâa*. Déjà, d'autre part, une procédure d'immatriculation des terres par les tribunaux français, copiée, avec des améliorations, sur celle de la Tunisie, a été instituée. A vrai dire, jusqu'à présent, aucun propriétaire ne peut y recourir, faute de l'organisation des services voulus : regrettons même en passant que le Parlement ait réduit à 1 500 000 francs le crédit prévu sur les fonds d'emprunt pour le commencement du cadastre et qui devait d'abord s'élever à la somme, elle-même insuffisante, de 2 500 000 francs. Le service de la propriété foncière doit être créé aussi rapidement que possible et largement doté, quitte même à en atténuer les frais par un droit perçu sur les propriétés reconnues et qu'indigènes et

acheteurs sérieux acquitteraient volontiers pour sortir de l'état précaire actuel. C'est une dépense à faire, même si on ne veut pas dresser le cadastre systématique et complet des régions les plus contaminées ou menacées par le désordre. On peut d'ailleurs observer que la tâche de cadastrer les trois ou quatre millions d'hectares des zones capables de tenter les acheteurs étrangers n'est pas disproportionnée à l'intérêt que présente une telle mesure pour l'assiette équitable de l'impôt et la sécurité de la mise en valeur.

Mais une juridiction et une procédure instituées par le protectorat, si capables qu'elles soient de liquider honnêtement le désordre immobilier, ne peuvent être imposées qu'aux Français et indigènes non soustraits à la juridiction locale. Tant qu'existent les justices consulaires, tout cas intéressant un étranger leur devient insoluble. C'est-à-dire que pour débrouiller sans retards fâcheux l'imbroglio foncier, il serait bon d'obtenir le concours des puissances, responsables d'ailleurs, par l'exterritorialité, d'une grande partie de la confusion actuelle. La forme la plus pratique à donner à ce concours serait sans doute l'institution d'une commission internationale qui devrait siéger et régler les cas litigieux pendant un délai nettement déterminé, après quoi toutes les affaires immobilières deviendraient justiciables des tribunaux français. On doit souhaiter que toutes les puissances soient représentées dans l'examen de chaque affaire, quelle que soit la nationalité de l'intéressé, pour décourager cet esprit de clan qui a si souvent donné raison aux étrangers dans les cas les plus douteux et contribué si fort au désordre qu'il s'agit maintenant de mettre au net. Il serait sage aussi de décider que, en principe, la possession décennale serait la base de la reconnaissance des droits immobiliers dans cette liquidation : en chercher une autre serait mentir à la réalité marocaine; demander, malgré l'évidence de celle-ci, des titres anciens et certains serait rémunérer l'industrie des faussaires qui s'est appliquée à répondre aux exigences du *summum jus;* c'est-à-dire que, dans une large mesure, la liquidation de l'imbroglio foncier doit être une décision d'administration honnête plus encore que de justice pure, un arbitrage en équité, un jugement de Salomon.

On dira qu'une telle procédure confirmerait l'hypothèque internationale sur le Maroc. Elle en faciliterait au contraire la

levée : la crainte d'une liquidation immobilière par les seuls tribunaux français attache encore beaucoup d'intérêts à l'exterritorialité. Nous avons dit que l'institution de la Commission pour un délai strictement déterminé devrait avoir pour condition la reconnaissance, à l'expiration de celui-ci, de la compétence des tribunaux français dans tous les litiges immobiliers. Et d'ailleurs, ceux qui ont bien voulu adopter l'idée générale qui inspire cette étude admettront que notre intérêt le plus essentiel est de prendre tous les moyens pour éviter la spoliation de nombreux indigènes et ne pas encombrer notre avenir d'une Irlande marocaine.

***

Ainsi réglée en confirmant autant que possible aux paysans marocains le sol qu'ils utilisent, la liquidation immobilière laisserait une certaine place à la petite colonisation française qui est désirable. Sans doute, une bonne politique indigène peut contribuer à limiter comme il convient l'afflux de travailleurs européens : ceux-ci viendraient surtout de la péninsule voisine; ils seraient en contact avec la zone espagnole et il faudrait les contre-balancer par l'introduction, au besoin artificielle comme en Algérie, d'élémens français assez nombreux. Il est bon de signaler à cet égard que le gouvernement du Protectorat se prépare à organiser très pratiquement l'enseignement professionnel de façon à dispenser le plus possible le Maroc d'aller chercher au dehors la main-d'œuvre nécessaire à sa transformation. C'est agir selon les nécessités d'une œuvre qui dépendra de ce que nous saurons tirer de l'élément indigène, composant de beaucoup le plus important de l'alliage humain qui va se faire dans le creuset marocain. L'évolution non seulement des 3 millions de Marocains, mais de l'ensemble des 10 millions de Berbéro-Arabes de notre Afrique du Nord, dont le nombre augmente chaque jour dans la paix française et atteindra, peu de temps sans doute après le centenaire d'Alger, la moitié de l'effectif de notre population métropolitaine, est un des plus grands problèmes nationaux de l'heure actuelle. L'entreprise coûteuse commencée en Algérie et continuée en Tunisie, puis au Maroc, ne sera inscrite définitivement à l'actif de notre nation que s'il est heureusement résolu.

ROBERT DE CAIX.

LA LITTÉRATURE ENFANTINE

EN ITALIE

La critique s'est peu occupée de littérature enfantine; elle connaît la nôtre assez mal; elle ignore tout à fait celle de nos voisins. — Oublions, pour un moment, notre théâtre trop habile et nos romans trop compliqués; allons aux livres naïfs, aux livres innocens où s'est inscrit le rêve des jeunes âmes; écoutons les simples, les fraîches histoires qui délasseront peut-être nos esprits blasés. Demandons aux petits garçons et aux petites filles d'Italie ce qu'ils lisent et ce qu'ils aiment; et pour les comprendre, essayons de nous refaire, s'il est possible, une âme d'enfant.

I

Les *ninne-nanne :* c'est de ce joli mot, qui est à lui seul un bercement, que l'on désigne en Italie les chansons faites pour endormir les petits. Bientôt eux-mêmes les apprennent : telle est leur première initiation à la littérature. Ils répètent, la voix somnolente et les yeux mi-clos, les vers boiteux qu'on chante à leur oreille : qu'il faut dormir pour être sage; qu'ils trouveront à leur réveil de beaux jouets, et des habits tout brodés d'or et d'argent; que sans doute ils verront en rêve l'Enfant Jésus et la Madone. Les rimes ne sont pas riches; les expressions ne sont pas savantes; il n'a pas fallu un grand effort d'imagination pour trouver les thèmes. Mais une harmonie pri-

mitive ; des mots simples, les premiers venus, pourvu qu'ils expriment l'amour; des mots qu'on redit inlassablement, parce que le sentiment qui les dicte ne s'épuise jamais : voilà qui satisfait à la fois les enfans et les mères. Elles séduisent par leur gaucherie même, par leur beau dédain de tout raffinement, ces vieilles chansons que le mouvement du berceau a fait naître, qui ont à peine une tradition écrite, qu'il faut recueillir sur les lèvres du peuple, et que chaque génération reprend sans les discuter. Elles sont comme la confidence puérile de deux âmes très simples, de deux êtres qui ne parlent pas pour se faire entendre des autres, mais pour se plaire ; on a l'impression, lorsqu'on les surprend, de troubler une effusion du cœur ; on s'étonne de les trouver si naïves, et cependant si touchantes. Le rythme est monotone; les diminutifs, les « piccinino, » les « poverino, » trahissent la tendresse qui se fait câline, et la compassion que les mamans éprouvent pour les petits : pour « le cher petit qui a besoin de faire un beau somme; » pour « le pauvre petit qui a besoin de dormir, et qui ne sait pas le dire : »

Fa' la nanna, fa' la nanna,
piccinino della mamma,
fa' la nanna, fa' un bel sonno;
poverino n'hai bisogno.
Hai bisogno di dormire :
poverin, non lo sai dire.
Nanna oh! nanna oh!
il mio bambino s'addormentò.

Cette source de poésie spontanée ne se tarit pas tout d'un coup lorsque l'enfant grandit. Pour les rondes des petites filles, il faut des chansons : le jeu leur paraîtrait morose, s'il ne s'accompagnait de paroles cadencées. Pour les évolutions des troupes joyeuses des bambins, il faut des chants alternés; on se sépare en deux groupes, qui s'éloignent, se rapprochent, s'éloignent encore en se répondant, comme dans les chœurs du théâtre antique. Si on est las des jeux, et qu'on veuille passer le temps, sans plus, il faut bien encore des cantilènes, qui brodent autour d'un thème unique de souples variations, et qu'on recommence paisiblement quand on a fini. Ces productions d'une muse naïve ont attiré l'attention des poètes; il en est, de fort aimables et de fort sages, qui ont voulu lui prêter le con-

cours d'un art plus assuré ; pour renouveler son répertoire ingénu, ils lui ont proposé des vers mieux tournés et des compositions plus cohérentes. Mais chanteurs et chanteuses ont refusé cette offre; la poésie des poètes savans, trop belle, leur est restée pour compte. Celui qui s'attarde à voir les enfans s'ébattre sur les places, et se plaît à écouter la musique de leurs voix fraîches jusqu'à l'heure où le soir qui tombe les rappelle au logis, reconnaît toujours les vieilles paroles sur les vieux airs. L'ambassadeur demande obstinément la fille du roi en mariage, et le roi s'obstine à le décourager. L'œillet ne veut pas être à côté de la pensée, tandis que la rose veut être à côté du jasmin : ce qui signifie, pour les profanes, que telle petite fille doit sortir de la ronde, et telle autre y rentrer. Au refrain reviennent les mêmes mots aux voyelles chantantes, choisis pour leur musique plutôt que pour leur sens : agenouille-toi, Sandruccia, dit la ronde :

Inginocchiati, Sandruccia,
Violetta e violà...

« Je me suis agenouillée, » répond Sandruccia :

Mi sono inginocchiata,
Violetta e violà...

« Endors-toi, Sandruccia, » dit la ronde :

Addormentati, Sandruccia,
Violetta e violà....

« Je me suis endormie, » répond Sandruccia en fermant les yeux :

Mi sono addormentata,
Violetta e violà...

Mais, à vrai dire, ninne-nanne, chansons à jouer, cantilènes, ne doivent pas retenir longtemps notre attention. Ce que nous cherchons, ce ne sont pas les caractères généraux de la littérature enfantine, tels qu'ils apparaissent dans tous les pays. Nous voudrions trouver la différence spécifique, la qualité originale, qui révèlent un tempérament et une race ; voir s'il est possible de reconnaître déjà, dans ce qui charme l'enfant, les traits qui marqueront la physionomie d'un peuple. Chez nous aussi, les

mères-grands enseignent à leurs filles les berceuses que celles-ci rediront ; ni les idées, ni les paroles ne sont très différentes, de ce côté des Alpes ou de l'autre. Il suffirait de traduire les rondes des petites Italiennes, pour avoir celles de nos petites Françaises ; et, dans plus d'un cas sans doute, à vouloir chercher les sources, on trouverait qu'elles sont communes.

Il n'en va pas autrement pour la majorité des livres. Lorsqu'on a montré à l'enfant le secret d'assembler les lettres et les mots, et que mille figures diverses surgissent des gros caractères qu'il épelle, il croit entrer dans un monde merveilleux. Il apprend à connaître les animaux qui parlent, et qui prennent plaisir à lui conter leurs aventures. En France, tout le monde a lu les Mémoires d'un âne : en Italie, les Mémoires d'un poussin. Ce poussin très sage, qui a le bonheur d'être distingué par la fille de la fermière dès sa sortie de l'œuf, et qui échappe au sort de ses congénères pour mener une vieillesse honorée dans les splendeurs d'un appartement confortable, connaît les prospérités, les fautes, les repentirs, et toutes les vicissitudes de notre Cadichon. Ida Bacini, qui, entre tant de beaux récits pour les enfans, a écrit celui-là d'une plume fort alerte, n'est pas sans avoir contracté quelque dette envers Mme de Ségur. — Les fées sont de tous les pays. Elles ont partout la même baguette magique, et les mêmes enchantemens. Partout elles prennent mille formes diverses, et deviennent, au gré de leur fantaisie, l'oiseau qui passe, l'arbre qui frissonne, le vent qui chante. Partout les fées jeunes et belles, puissances du bien, mènent le combat contre les vieilles et les laides, puissances du mal. Certes, l'imagination savoureuse, le style très sobre et très coloré d'un Capuana ont renouvelé le genre. Mais nous avons notre Perrault. Et que dire des fables, puisque nous avons La Fontaine ? — Bientôt on met entre les mains des enfans des livres plus graves. Adieu les animaux qui parlent, adieu les belles fées ! La littérature est chargée de leur faire voir, proportionnée à leur taille, la scène du monde, où bientôt ils devront entrer ; elle les prépare à jouer honnêtement leur rôle, quels que puissent être les paroles ou les gestes des autres acteurs autour d'eux. Ainsi Cordelia (pour prendre l'exemple le plus significatif, parmi tant d'autres que l'on pourrait citer) peint l'humble dévouement d'une jeune fille, qui remplace au foyer la mère prématurément morte, élève ses frères et ses sœurs, combat les

défauts, développe les qualités, et fait régner autour d'elle une atmosphère de bonheur, pour exciter dans l'esprit de ses lecteurs le désir de devenir eux-mêmes de *Petits Héros;* ainsi, chez nous, Jules Girardin a prêté à la vertu tout le charme de sa bonne grâce souriante, de son pittoresque délicat, et a montré comment la vie pouvait être à la fois très simple et très noble, dans ses *Braves Gens.*

Il y a même une littérature internationale pour les enfans. Le bon chanoine Schmid, qui n'a pas cessé de faire les délices de l'Allemagne, est devenu classique hors de son pays; de même Grimm. Le cycle héroïque des trappeurs, l'épopée de Bas-de-Cuir ou du Dernier des Mohicans, forment les chansons de gestes de l'adolescence. Qui ne connaît Robinson Crusoé, et par surcroît le Robinson Suisse? Le capitaine Corcoran lui-même, héros plus fantaisiste, voisine sans trop de peine avec ces personnages illustres. Andersen commence à conquérir l'Italie, après avoir trouvé en Angleterre sa seconde patrie; nous pouvons prédire presque à coup sûr que le Nils Holgersson de Selma Lagerlöf continuera d'un bout à l'autre de l'Europe son merveilleux voyage. Mais de toutes ces importations, celle que nos voisins ont accueillie avec la faveur la plus constante est sans contredit celle de Jules Verne. Les réalités récentes, qui infligent un démenti à ses imaginations les plus audacieuses en les dépassant, ont vieilli quelques-uns de ses livres : mais il en a tant écrit, et de si palpitans, que les jeunes curiosités trouvent encore à se satisfaire chez lui. Il est le mage, ainsi que l'appelait, dans une pièce de vers toute parfumée de la poésie du souvenir, un des meilleurs poètes de l'Italie contemporaine, M. Bertacchi. Celui-ci le saluait au moment de sa mort, et se faisait l'interprète des adolescens italiens que ses prestigieuses histoires avaient charmés. Tous, disait-il, nous sommes partis à pleines voiles à ta suite, sur les mers lointaines, vers les forêts vierges et les fleuves inconnus. Tous nous avons admiré l'audace de tes héros, cœurs grands et simples, qui entreprenaient vaillamment la lutte contre les forces de la nature. Nous les avons vus, perdus sur leurs rochers nus, refaire peu à peu l'histoire de l'humanité, tirer du néant la table, le lit, et le feu. On aurait dit qu'ils renfermaient en eux l'âme de notre race qui ne veut pas périr, et qui se retrempe dans l'orgueil de ses triomphes. Et, lui disant adieu, M. Bertacchi évoquait l'âme du

mage, descendant au centre de la terre pour y trouver l'éternel repos, ou bien s'élevant presque dans les astres, ou mieux encore s'endormant au fond des mers qu'avait jadis sillonnées le Nautilus, parmi les coraux et les algues. « Tels furent tes rêves, ô Mage chenu. Maintenant, tu reposes dans la profonde vérité de la Mort ; et nous, de toutes parts, la réalité nous presse, dans les mille épreuves de nos jours laborieux. Cependant elle passe dans d'autres âmes neuves, ta Fable sereine... »

Rien d'étonnant, après cela, à ce qu'il ait été non seulement traduit, mais imité. Jules Verne a eu en Italie un pasticheur attitré, Salgari. Abondant, inépuisable, Salgari a multiplié les Rois des mers, les Fils de l'air, et les Hommes de feu. Il a traversé l'Atlantique en ballon, a fait Deux mille lieues sous l'Amérique, et a même poussé jusqu'au Pôle Austral en bicyclette. Plus romanesque que son modèle français, plus curieux des effets tragiques ou mélodramatiques, sa psychologie est moins fine, et sa science moins habile. On lui a reproché de trop nombreux incendies, et une prédilection excessive pour les crimes noirs ; il aurait mieux fait sans doute de ne pas parler des Horreurs de la Sibérie, et de ne pas conduire les jeunes gens dans la Cité des Lépreux. Pour qu'un livre d'aventures soit tout à fait moral, il ne suffit pas que le vice soit puni et la vertu récompensée, à la fin : encore faut-il que l'émotion n'aille pas jusqu'au trouble, ni la crainte jusqu'à l'angoisse. Mais, malgré ces défauts, Salgari n'en a pas moins su trouver, à la suite de Jules Verne, le grand secret, qui est de plaire. Ce sont les critiques qui le discutent, non pas les grands garçons de douze ans, qui racontent, excités encore par le plaisir d'avoir eu peur, les péripéties de ses drames. La « Nuova Georgia, » beau navire parti de Yokohama pour transporter des tigres en Australie, sous les ordres du capitaine Hill, vieux loup de mer, qui voyage en compagnie de sa fille Anna, fuit devant la tempête. Cris dans la nuit : c'est un naufragé qui implore du secours. On le sauve ; il s'appelle Bill ; il a laissé ses compagnons, naufragés comme lui, sur les rochers d'une des îles Fidji ; si on ne vient à leur aide, ils seront la proie des anthropophages. Le capitaine Hill n'hésite pas : il changera la route de son navire, et fera prévaloir l'humanité sur ses intérêts. Mais nous nous doutons bien que ce Bill est un traître ; nous voyons à ses poignets la marque des chaînes ; nous comprenons qu'il fait partie d'une bande de

forçats évadés ; et comme le lieutenant Collin le soupçonne aussi, et a l'imprudence de montrer quelque défiance, Bill le jette à la mer, profitant de la tempête et de l'obscurité. Les naufragés des îles Fidji sont sauvés : les anthropophages, qui donnent l'assaut au navire échoué, sont repoussés ; on repart. Mais voici que Bill et ses compagnons mettent le feu au navire, et s'échappent dans le canot de sauvetage, après avoir ouvert les cages des tigres. Imaginons la situation du capitaine et de quelques matelots fidèles, perchés sur les hunes pour échapper aux fauves et aux flammes ! Grâce au ciel, miss Anna est restée dans la cabine ; elle fait passer des armes à ces assiégés d'un nouveau genre ; ils abattent les tigres, tandis qu'une voie d'eau providentielle arrête l'ardeur de l'incendie. Le vaisseau fait naufrage, juste à temps, près de l'île de Tanna, dans les Nouvelles-Hébrides. Sauvés ? Non, perdus, à cause des indigènes. Mais qui est devenu le roi des sauvages, sinon ce même lieutenant Collin que Bill avait précipité dans la mer ? Et comme les bandits ont été jetés par la tempête précisément dans l'île de Tanna, il est fort aisé de leur donner la chasse et de les exterminer jusqu'au dernier. Il est à peine utile de dire que miss Anna épousera le lieutenant Collin. Tel est *Un drame dans l'Océan Pacifique* qui représente bien la manière générale de Salgari.

Trouverons-nous dans les journaux une originalité plus profonde ? Il y en a beaucoup ; plus même que dans les autres pays : peut-être parce qu'il n'y a pas de nation plus accueillante aux formes de la vie moderne ; *Il Puccettino*, — *Il Giornaletto*, — *Il Giornalino degli ometti e delle donnine*, — *Il Novellino*, — *La Domenica dei fanciulli ;* d'autres encore, suivant les régions. Rien n'est plus amusant que de recevoir un journal par la poste, comme les grandes personnes ; c'est avoir un vrai courrier déjà que de décacheter régulièrement, le jeudi ou le dimanche, la feuille amie ; on est connu du facteur, ce qui donne de l'importance. La preuve que les journaux des enfans ressemblent à ceux des pères, c'est que quelques-uns mêlent les préoccupations confessionnelles au soin de distraire ; nous en savons même un qui s'excuse quand il donne des histoires amusantes, se propose de bannir de ses colonnes tout ce qui alimente la fantaisie, et cherche à recueillir « des impressions et des enseignemens du monde réel. » La preuve encore, c'est que la réclame s'introduit dans ces minuscules gazettes, et qu'on y

recommande les meilleurs produits du monde, au plus juste prix.

Ne leur soyons pas sévères. Les images dont elles sont ornées ne sont pas toujours des modèles de bon goût : les couleurs ont une tendance fâcheuse à sortir des limites qui leur sont légitimement assignées; le rouge d'un habit déborde sur le vert cru d'un paysage; les personnages ont l'air d'avoir deux têtes mal juxtaposées, l'une dessinée et l'autre peinte. Il est certain aussi que les légendes qui accompagnent ces illustrations laissent parfois à désirer; que les histoires pour rire ne sont pas toujours drôles; que certains articles montrent plus de bonne volonté que de talent. Mais quoi? Ce sont là journaux à bon marché; leur clientèle n'a pas la bourse bien garnie, et il faut qu'ils la satisfassent à raison de 2 fr. 50 par an. « Étant donné la proximité des vacances, nous annonçons que nous avons ouvert, suivant notre habitude, l'abonnement économique d'été, pour les mois de juillet, août et septembre, au prix de 30 centimes. » N'est-ce pas admirable? Ne songeons pas toujours aux petits bourgeois, à ceux qui achètent tous les livres qu'ils veulent. Les enfans du peuple n'achètent pas de livres; les livres sont trop chers; déjà l'arithmétique, la grammaire et l'histoire qu'on doit se procurer pour aller à l'école, représentent une grosse dépense. Le journal, au contraire, pénètre partout. Si humble qu'il soit, quand il ne donnerait que le goût de lire, il ne serait pas sans utilité. Pour peu qu'il reproduise des aspects de la réalité, ou qu'il s'intéresse aux événemens de la vie nationale, à propos des anniversaires et des fêtes, il instruit. Il apporte chaque semaine un fragment de la belle histoire qui enchante et qui console. Par les concours qu'il ouvre, les collaborations qu'il sollicite, la correspondance qu'il favorise entre les petits abonnés, il fait œuvre sociale. Il passe souvent des mains de l'enfant à celles des parens, qui n'ont pas eu le loisir de pousser très loin leur éducation, et dont l'âme simple goûterait mal une littérature plus compliquée. Il constitue, dans un pays qui manifeste la très ferme volonté de s'instruire, un organisme tout prêt, très populaire et très pratique, pour l'instruction.

Aussi, lorsque nous voyons les efforts accomplis pour durer par ces revues en miniature, souhaitons-leur bon succès. Applaudissons les premières prouesses intellectuelles dont « la palestre des jeunes lecteurs, » suivant leur expression, est l'in-

nocent théâtre. Le directeur promet une montre à qui trouvera deux abonnés nouveaux, un nécessaire de toilette à qui en trouvera trois, voire « une charmante pendule style empire, imitant le marbre, et gracieusement décorée, » à qui saura en trouver quatre : ne sourions pas ; ne prononçons pas le vilain mot de mercantilisme. Pour être utile, il s'agit de vivre d'abord. Ajoutons que toutes ne sont pas réduites à demander les circonstances atténuantes. La plus répandue à l'heure actuelle, le *Corriere dei piccoli*, compte des collaborateurs de mérite. Son aspect pourrait être plus séduisant, et la qualité de ses dessins plus fine : tel qu'il est, il a conquis la foule, et sa renommée dépasse même les limites de la Lombardie qui le voit naître. Plus aristocratique, le *Giornalino della Domenica*, florentin, a toutes les finesses et toutes les grâces de l'esprit toscan. La reproduction de tableaux de maîtres, ou même des dessins originaux, sur la couverture; des articles d'une fort belle tenue; des illustrations de choix ; surtout, la collaboration assidue de Luigi Bertelli, à la fois directeur et auteur, que les enfans connaissent et aiment sous le nom de Vamba : telles sont les qualités qui font de ce journal le plus beau du genre en Italie, et un des plus beaux dans toute l'Europe.

Mais précisément, ils rappellent ceux que toute l'Europe produit ; ils ne présentent pas encore ce caractère unique que nous cherchons. — En somme, l'Italie a fait beaucoup pour les enfans. Il ne se passe guère d'année où quelque grave penseur n'exhume cette idée jadis émise par un critique illustre, que sa littérature n'est pas populaire : elle possède, en tout cas, une littérature enfantine qui a su se mettre à la portée de son public. Elle a des livres très simples pour le premier âge; elle en a d'émouvans pour l'âge où on demande à être ému ; tant et tant, que devant les beaux catalogues de Noël, les petits demeurent émerveillés, et voudraient tout prendre pour éviter de choisir. De véritables spécialistes, au talent reconnu, continuent à fournir le marché littéraire de productions estimables ; dans chaque province circulent des journaux adaptés aux jeunes esprits. Mais, au-dessus de cette masse, deux livres émergent et triomphent ; joyeusement accueillis dans toutes les demeures, même les plus modestes ; presque également aimés, bien qu'ils soient très différens ; plus que classiques, populaires, et plus que populaires, familiers : l'un, *Pinocchio ;* l'autre, *Cuore.*

II

Menu, frétillant, virevoltant, habillé d'une veste de papier à fleurs, chaussé de souliers en écorce d'arbre, coiffé d'un chapeau en mie de pain, l'illustre Pinocchio est une marionnette. Il y avait une fois un morceau de bois, dont un menuisier voulait faire un pied de table. Mais au moment où il le taillait, il entendit une voix grêle qui lui disait : « Arrête ! tu me fais mal ! » Comme il le rabotait, la même voix se reprit à parler : « Arrête ! tu me chatouilles ! » Alors le menuisier eut peur de ce bois si bavard ; et il le céda sans regret à son compère Geppetto, qui avait précisément l'intention de fabriquer une marionnette. Geppetto emporte le cadeau dans son pauvre logis, et se met en devoir de confectionner un chef-d'œuvre. « Je l'appellerai, dit-il, Pinocchio. Ce nom lui portera fortune. J'ai connu une famille entière de Pinocchi, Pinocchio le père, Pinocchia la mère, Pinocchi les enfans ; tous vivaient fort à l'aise ; le plus riche d'entre eux demandait l'aumône. » — Il sculpte donc une tête, des cheveux, un front, des yeux. A peine eut-il terminé le nez, que le nez s'allongea démesurément ; il eut beau le retailler : le nez resta toujours trop long, et pointu. A peine eut-il fini la bouche, qu'elle se mit à rire ; les mains, qu'elles lui volèrent sa perruque ; les pieds, que Pinocchio gagna la porte et se sauva : manifestant ainsi son désir de connaître le vaste monde, et son impatience de lier amitié avec les petits Italiens.

Ceux-ci s'éprirent de lui, en effet, parce qu'il leur fournissait deux choses à la fois : les fictions qu'ils aiment ; et la réalité qu'ils commencent à soupçonner. — Comme le monde, tel que les hommes mûrs se le représentent, est ennuyeux ! Partout des obstacles au rêve : tantôt le vrai, tantôt le vraisemblable. Partout des catégories ; au premier rang, l'homme lui-même, qui s'est sacré roi, au nom de la raison ; puis les êtres animés, qui participent à tout le moins de la sensibilité ; puis les plantes, puis les choses, qu'ils appellent matière. Les enfans n'ont encore ni décoloré, ni étriqué l'univers. Ils lui attribuent la surabondance de vie qui est en eux ; tout s'agite devant leurs jeunes regards, tout parle à leurs oreilles attentives ; rien ne vient limiter l'essor de leur fantaisie. A travers l'inattendu et l'extraordinaire, joyeusement Pinocchio les conduit. Il les mène

au théâtre des marionnettes où il entre, écolier paresseux, plus volontiers qu'en classe, et où ses frères les pantins le reconnaissent et lui font fête : ils rallument les chandelles après le spectacle et dansent ensemble toute la nuit. Il les mène dans la forêt que hantent les assassins ; dans la ville d'Attrape-Nigauds, où l'on ne rencontre que chiens pelés, papillons ternis, parce qu'ils ont vendu la poudre de leurs ailes, coqs sans crête et paons déplumés ; dans le champ des Miracles, où le Chat et le Renard, conseillers hypocrites, prétendent que cinq écus enfouis et soigneusement arrosés ne manqueront pas de produire une moisson d'or : la moisson ne vient pas, et les écus de Pinocchio disparaissent. Chaque fois que l'histoire menace de s'arrêter, elle rebondit, légère et capricieuse. La fin d'une aventure marque le commencement d'une autre : comment Pinocchio eut la jambe prise dans un piège en volant des raisins, et comment il dut prendre la place de chien de garde, avec un gros collier au cou ; comment il fut changé en âne, parut dans un cirque en qualité d'animal savant, risqua de voir sa peau transformée en tambour, et ne fut sauvé que par le plus surprenant des miracles ; comment le Pêcheur-Vert, le prenant pour un poisson d'une espèce inconnue, l'avait enduit de farine afin de le faire frire, et se disposait à le jeter dans la poêle ; comment il fut avalé par le « pesce-cane, » le « poisson-chien, » le requin formidable, qui représente là-bas ce qu'est en France le loup-garou ; et tant d'autres péripéties remarquables, où l'on voit apparaître le Barbon et le Dogue, le Corbeau et la Chouette, les Lapins noirs, le Dauphin plein de courtoisie, et la Limace, qui met sept heures pour descendre du second étage au rez-de-chaussée. Étendu dans le carrosse des fées que traînent cent souris blanches, transporté dans les airs sur le dos de la colombe, honteusement traîné entre deux carabiniers, Pinocchio, d'un mouvement qui ne s'arrête jamais, traverse les immenses domaines de l'imagination.

La réalité que les enfans commencent à soupçonner est celle de leur âme. Cette petite âme imparfaite, molle encore et comme indécise en son contour, où les futures vertus ne sont que des instincts, où les vices ne sont que des défauts, veut qu'on l'aide à se préciser et à s'affirmer. Le livre qui leur révèle les traits de leur caractère est comme le miroir qui les renseigne sur leur physionomie. C'est leur ressemblance qu'ils découvrent.

Pinocchio n'est pas méchant ; et même, s'il suffisait d'avoir de bonnes intentions pour être parfait, Pinocchio serait de tous les petits garçons le plus vertueux, car les siennes sont excellentes. Seulement, il est faible. Il professe volontiers qu'il ne faut pas résister à la tentation, parce que c'est là temps perdu. Ce qu'on lui défend a toujours un peu plus d'attrait que ce qu'on lui commande. Le repentir suit de près la faute ; mais la faute suit de près le repentir. Il ne lui déplairait pas de savoir sans apprendre ; il habite pendant quelque temps ce pays de badauderie dont un ami lui vante le charme : on n'y fait l'école ni le jeudi, ni le dimanche, et les semaines sont composées d'un dimanche et de six jeudis ; les grandes vacances y durent depuis le premier janvier jusqu'au trente et un décembre ; on se divertit toute la journée, le soir, on se couche, et, le lendemain, on recommence. Pinocchio ne dédaigne pas d'avoir recours à de petits mensonges pour dissimuler ses peccadilles ; il ne confesse la vérité que lorsque son nez, son grand nez pointu, s'allonge démesurément. Pinocchio est fanfaron : viennent les assassins, à l'entendre, il leur tiendra tête : à peine aperçoit-il leur ombre, qu'il détale éperdument. Comme ses petits amis, Pinocchio est batailleur, et appuie volontiers son droit ou ses prétentions de la force de ses poings. Comme eux, Pinocchio aime les farces, excepté celles qu'on lui veut faire ; il est plein d'amour-propre, tient à se montrer au premier rang, et cède toujours aux sollicitations du point d'honneur quand il s'agit de sottises. Toutes les manies de l'enfance, celle de ne pas prendre médecine ou celle de ne pas vouloir manger de lentilles, bien qu'il ne les ait jamais goûtées ; tous les petits égoïsmes, qui croissent sournoisement jusqu'à planter les plus fortes racines, si on ne prend soin de les arracher à temps ; toutes les qualités de l'enfance aussi, l'affection sincère et profonde, la confiance d'un cœur qui n'a pas encore été trompé, le besoin d'être aimé qui force l'amour : tout cela apparaît si clairement que même un lecteur de dix ans ne saurait s'y tromper, chez Pinocchio le malin, le subtil ou le tendre.

C'est là, dans la fusion de ces deux élémens, le merveilleux, qui fournit aux enfans un aliment nécessaire, et l'observation psychologique, qui leur permet de prendre conscience d'eux-mêmes, que se trouve le secret du charme de Pinocchio. Parlez de l'amour paternel ; dites que la vie du chef de famille est un

perpétuel sacrifice, à partir du jour où il a pris charge d'âmes; que son dévouement est infini, et qu'on ne saurait concevoir une tâche plus noble et plus lourde que la sienne : les enfans ne comprendront pas ces grands mots. Mais montrez-leur Pinocchio s'échappant des mains de Geppetto, bien qu'il lui doive l'existence ; racontez-leur que Geppetto poursuivit son fils ingrat à travers les rues du village, de sorte qu'il fut arrêté par les gendarmes, qui prirent Pinocchio pour une victime et Geppetto pour un bourreau; que le fugitif, réduit à ses seules ressources, serait mort de faim, si son père n'était arrivé à temps pour le sauver; que ce père, bafoué, trahi, emprisonné même, pardonna tout de suite à son enfant, et lui céda les trois poires qu'il avait conservées pour son propre déjeuner, sans en garder le plus petit morceau ; ils comprendront. La recette est bonne, puisqu'elle a été indiquée par La Fontaine, qui sans doute s'y connaissait. Elle est exprimée tout au long dans la préface des *Fables :* Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif, que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance et, par conséquent, il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant : ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit?

Pinocchio n'a pas de maman, parce que les marionnettes n'en ont pas d'ordinaire. Mais la belle Fée aux cheveux bleus étend sur lui sa sollicitude ; elle lui prédit les mésaventures qui l'attendent assez tôt pour qu'il puisse les éviter, attentive à le tirer d'embarras, si elles menacent de tourner au tragique ; elle endort dans un lit bien chaud son corps endolori, et lui donne à boire les tisanes qui guérissent; elle encourage ses efforts vers le bien par un sourire plus doux à voir qu'un rayon de soleil. Aussi les lecteurs ne s'étonnent-ils pas que, peu à peu, Pinocchio prenne l'habitude d'appeler la bonne fée « mammina, » — petite mère ; ils reconnaissent en elle le symbole de

toutes les mamans ; ici encore, la vérité leur est révélée par la fantaisie : la douceur du foyer leur apparaît dans la maison des fées.

Pour que l'Italie possédât ainsi un classique de l'enfance et que Pinocchio devînt un type aussi connu que les héros de la légende et de l'histoire, que d'efforts préalables! et que de tâtonnemens! Plusieurs brouillons ont été nécessaires, avant le chef-d'œuvre. Il n'a pas fallu moins de trois conditions réunies pour que le petit livre vît enfin le jour : une tradition établie; le talent d'un auteur; et la collaboration du génie de la race.

Une tradition, d'abord : vers la fin du XVIIIe siècle, on s'aperçut que les enfans avaient, peut-être, des goûts différens de ceux des grandes personnes en matière de lecture. Auparavant, on leur mettait entre les mains l'Histoire sainte ou la Vie des Saints, qui devaient leur suffire. Le Père Soave, traducteur, philosophe et pédagogue, qui munit abondamment les écoles d'abécédaires, de traités de calligraphie, d'orthographe et de style, se mit à composer aussi des *Nouvelles* qui fournirent une longue carrière, même à travers les vicissitudes de la conquête française, de l'Empire et de la Restauration: moins peut-être à cause de leurs propres mérites, que par le besoin qu'on avait d'elles. Lorsque la pédagogie s'organisa d'une façon régulière dans l'Italie en voie de devenir nation, le besoin se fit sentir de livres de lecture plus vivans que ces fades histoires. Alors parurent les ouvrages que l'on retrouve encore aujourd'hui, tout poudreux, au fond des vieilles bibliothèques, et dont les grands-pères ne parlent pas sans attendrissement à leurs petits-fils : ceux de Cantù ; ceux de Thouar; et entre tous, celui de Luigi Antonio Parravicini, qui date de 1837, et qui a nom *Gianetto*. Ce Jeannot est l'ancêtre authentique de Pinocchio.

Ensuite, un auteur au souple talent. — Dans un beau parc de quelque ville toscane, devant un horizon borné par les ondulations des collines harmonieuses, par une matinée de printemps où le ciel serait très pur et très léger, on devrait élever une statue à Collodi. La statue montrerait le bon artiste taillant lui-même dans le bois sa marionnette illustre. Il n'y aurait pas de discours; tout au plus, les enfans viendraient-ils jeter des fleurs sur le socle; puis ils s'ébattraient librement. Aussi bien toute inauguration officielle eût-elle déplu à ce très libre esprit. Carlo Lorenzini, — pour l'appeler de son nom véritable, que

l'autre a fait oublier, — était un singulier employé, qui semblait peu apte aux besognes bureaucratiques; un de ceux qui ne consentent à sacrifier quelques heures de leur liberté, chaque jour, que pour avoir le droit de faire autre chose. Dans l'histoire du Risorgimento, chaque fois qu'était venu le moment de se battre, il quittait sa place, allait accomplir son devoir aux armées, puis rentrait en Toscane, prêt à recommencer. Il prodiguait sa prose dans de nombreux journaux; il en fonda même qui ne prospérèrent pas. Il traduisit les *Contes* de Perrault; et son éditeur lui ayant demandé un livre pour enfans, de *Giannetto* il tira d'abord *Giannettino*.

C'était déjà un fort beau livre. Pour donner Pinocchio, qu'il publia en 1880 dans le *Giornale dei bambini* de Rome, sous la forme de roman-feuilleton, il n'eut plus guère qu'à se corriger lui-même. *Giannettino* était un ouvrage scolaire; il tenait compte des programmes, glissant ici un chapitre sur l'histoire naturelle, là un autre sur la géographie : ce qui ne laissait pas de l'alourdir. Toute la partie proprement didactique, Collodi la sacrifia sans hésiter; il abandonna résolument le procédé insidieux, dont les enfans ne sont pas dupes, qui consiste à disserter sur les poissons à propos d'une partie de pêche, ou à profiter de la lanterne magique pour faire défiler toute la création. De même, l'intention morale du *Giannettino* est trop évidente. L'histoire de cet enfant gâté, qui désobéit ouvertement à une mère trop faible, et dont un vieux docteur, ami de la famille, entreprend la cure jusqu'à complète guérison, même contée avec beaucoup d'agrément, laisse transparaître le prêche. Il y a plus d'aisance dans Pinocchio, plus de souplesse, et comme plus de jeu. La connaissance de la psychologie enfantine n'est peut-être pas plus profonde, mais elle est présentée avec plus d'agrément. Surtout, Collodi égaya le livre. Pinocchio est amusant, parce que l'auteur, en l'écrivant, s'est amusé. A chaque page, des saillies; des associations d'idées saugrenues; des observations pleines d'humour; le jaillissement d'une fantaisie non seulement comique, mais spirituelle ; et par-dessus tout, le mélange de naïveté apparente et de finesse caustique, dont nous aurions un exemple chez notre Guignol, mais en moins léger : car l'esprit toscan est plus subtil et plus fin. Dans une telle abondance, il est difficile de choisir. Voici la simple plaisanterie : « Comment s'appelle ton père ? — Geppetto. — Et quel métier

fait-il ? — Celui de pauvre. » Voici la critique, à peine indiquée, d'un menu travers, très humain : la fée aux cheveux bleus invite à goûter les amis de Pinocchio. « Quelques-uns se firent prier; mais quand ils surent que les petits pains seraient bourrés, même au dehors, ils finirent tous par dire : Nous viendrons aussi, *pour te faire plaisir*. » Il y a des traits à la Dickens, comme l'histoire du montreur de marionnettes, homme terrible d'apparence et excellent de cœur, qui ne peut s'empêcher d'éternuer quand il est secrètement ému. Il y en a de plus appuyés, presque à la Swift : on a mis Pinocchio en prison, parce qu'il est innocent ; il arrive qu'à l'occasion d'un anniversaire, on rend la liberté à tous les coupables. Pinocchio veut s'en aller. « Pas vous, dit le geôlier, vous ne faites pas partie de ces gens-là. — Je vous demande pardon, réplique Pinocchio, je suis un coquin, moi aussi. — Alors vous avez mille fois raison, » dit le geôlier. Et après avoir respectueusement tiré sa casquette, et l'avoir salué, il ouvrit les portes, et le laissa partir. » — « J'ai de l'autre faim ! » s'écrie Pinocchio, un jour qu'il est insuffisamment rassasié. De même Collodi tient toujours en réserve de l'autre rire.

De ces pages allégées et égayées, Pinocchio jaillit, heureux de gambader sans contrainte, vivant symbole d'une des qualités les plus précieuses de son pays. Il est le triomphe de l'imagination : à quel peuple plus qu'aux Italiens, la nature a-t-elle jamais donné une imagination riche et souple ? Quelle littérature a jamais convié les hommes à de plus splendides fêtes de l'imagination ? Quels auteurs ont échafaudé sur le caprice ou sur le rêve de plus féeriques constructions ? Sombre en décrivant les cercles de l'enfer, riante en semant de fleurs les jardins d'Armide, éclatante et comme fière de son apothéose dans les opéras d'un Métastase, maîtresse d'illusion et de fantaisie, l'imagination italienne a créé une tradition que la vie moderne elle-même est impuissante à interrompre. Hier, avec les puissantes évocations historiques d'un Carducci ; aujourd'hui, avec les visions plastiques d'un Annunzio, elle se maintient et se perpétue. De ce magnifique héritage, Pinocchio s'est enrichi pour une part. Les nécessités matérielles qui l'attachent à la terre sont réduites à un minimum : bois dur et ressorts, il ne traîne pas après lui un corps pesant qui serait toujours en retard sur ses caprices. Il est léger comme l'esprit, et comme lui bondissant; il obéit

aussi peu aux lois de l'existence banale, qu'une association d'idées à celle de la logique; il a la mobilité des êtres qui agissent dans nos songes, étant lui-même le songe d'une nuit d'enfant. Il court si vite que personne ne peut le suivre; il continue son chemin à travers les flots comme à travers les champs; il plie sur ses jarrets, s'élance et disparaît. Ses gestes sont si faciles et si prompts qu'il a tout le plaisir de l'action sans en ressentir la fatigue. Avant qu'il s'appelât Pinocchio, et qu'il divertît les gamins, il s'était appelé Arlequin ou Polichinelle, et il avait diverti les grandes personnes sur les théâtres; il fait partie des « masques, » types immuables qui servent à broder toutes les arabesques de la fantaisie. Cette étincelante comédie italienne, que pendant si longtemps nous avons transplantée tout entière chez nous, faute de nous sentir capables de l'imiter, revit en lui; il nous rappelle ses thèmes, qui laissent le champ libre à l'improvisation des acteurs; son action saccadée; son mouvement emporté; sa verve; et, — pour nous servir d'un mot que nous lui avons pris aussi, parce que nous ne pourrions pas le traduire, — son *brio*, qui émerveille des esprits moins agiles.

Est-ce à dire que Pinocchio soit dépourvu du sens des notions? Collodi essaye d'inculquer à sa marionnette quelques vérités utiles; et en vérité, on est frappé du caractère pratique de sa morale. Elle n'est ni sublime, ni même élevée; elle est terre à terre. Si on devait résumer les différens préceptes épars dans le petit livre, on aurait à peu près ceci : il y a une justice immanente, qui récompense le bien et punit le mal; puisque le bien est avantageux, il faut le préférer. L'enfant qui se bat avec ses camarades, ou qui fait l'école buissonnière, ou qui écoute les conseils des amis de rencontre plutôt que d'obéir à ses parens, ou qui ne tient pas ses promesses, portera la peine de ses fautes; le châtiment viendra par des voies inattendues, mais à coup sûr. L'enfant qui ne songe qu'à boire, à manger, à vagabonder tout le long du jour, finit en prison ou à l'hôpital. L'argent ne tombe pas du ciel; il faut le gagner péniblement par le travail des mains ou de l'esprit; seuls les imbéciles peuvent croire qu'on l'acquiert par des procédés trop commodes; ceux-là seront dupes des coquins. La morale sociale se réduit à une loi d'échange. Se montrer aimable, bienveillant, généreux, c'est s'assurer des droits à être payé de retour.

« Autrui » est l'être innombrable et mystérieux qui se montre reconnaissant quand on l'a bien traité, mais qui n'oublie ni les torts, ni les injures. Deux proverbes reviennent comme un refrain : « quel ch'è fatto, è reso : » On nous rend toujours la pareille ; « i casi son tanti : » On ne sait jamais ce qui peut arriver. Que l'enfant, même riche et heureux, s'accommode donc de toutes les circonstances ; et surtout, qu'il place de bonnes actions, dont il aura peut-être un jour à redemander l'intérêt. Rien que de facilement intelligible et d'immédiatement utile, on le voit ; point d'autre altruisme que celui de l'intérêt bien entendu. Nous ne trouvons nulle part la notion d'obligation ; ce sont les faits qui montrent le bon parti à prendre ; ni philosophie, ni dogme, même en des termes qui les mettraient à la portée de l'enfant : l'expérience seulement. Cette morale est très honorable ; et plût au ciel que chacun s'habituât de bonne heure à la pratiquer ! Il y a cependant des cas où l'on voudrait que la justice fléchît un peu en faveur de la pitié ; on craint que Pinocchio ne soit dur pour les vaincus. Près de voir la fin de ses mésaventures, ayant retrouvé son père Geppetto, il rencontre sur sa route le Renard et le Chat, qui jadis ont voulu sa perte, et qui sont tombés maintenant dans la plus noire misère. Ils ont beau l'implorer : Pinocchio ne leur pardonne pas ; il ne remporte pas sur lui-même la victoire décisive, qui consisterait à oublier les rancunes du passé, et à rendre le bien pour le mal ; au contraire, il triomphe de leur infortune, et passe son chemin en se moquant d'eux. « Adieu, beaux masques ! Bien mal acquis ne profite jamais... »

Cette imagination capricieuse, et ce sens très pratique de la conduite de la vie, ne sont pas nécessairement incompatibles ; et on peut très bien concevoir une psychologie assez souple pour passer rapidement du domaine des rêves à celui des réalités concrètes. Les esprits vifs, qui parent de couleurs aimables la banalité des êtres et des choses, n'entendent pas être les victimes de l'illusion qu'ils veulent bien se donner à eux-mêmes : ils la font cesser aussi facilement qu'ils la créent ; c'est ici le cas. Qui sait, même, si cette façon très simple et très pratique de comprendre la moralité ne nous révèle pas encore une tendance du peuple tout entier ? Ne serait-ce pas une forme inattendue de ce « profond bon sens » qu'un philosophe comme M. Barzellotti donne pour un des traits les plus certains de la race, lorsqu'il

analyse l'âme nationale? Ne serait-ce pas un indice de « cette intuition aiguë de la réalité, de cet infaillible instinct pratique, » où un historien comme M. Novati voit l'influence persistante de la mentalité romaine, à travers la mentalité italienne?

Mais sans doute, Pinocchio serait très étonné de savoir qu'on veut lui prêter de si graves responsabilités; il y aurait mauvaise grâce à charger de ces hypothèses trop lourdes son âme frêle. L'essentiel, en lui, demeure bien cette libre et spirituelle fantaisie dont nous ne trouvons l'égale nulle part. Dans aucun pays, une marionnette n'a rompu les fils qui l'attachaient à son théâtre pour conquérir le cœur des enfans. Ni la petite Alice des Anglais, ni le Strummel Peter des Allemands, n'ont été taillés dans un morceau de bois qui parlait. Dans la brume, au milieu de gens réservés et froids, qui mesurent leurs mouvemens, qui ne comprennent même pas ce qu'un geste ajoute d'éloquence au discours, Pinocchio n'aurait pas pu vivre; Pinocchio est le produit d'un sol où la fantaisie se développe spontanément sous un ciel heureux.

III

Si *Pinocchio* est amusant, *Cuore* est beau. Le succès du premier a fait naître quantité d'imitations : l'ami de Pinocchio, l'ami de l'ami de Pinocchio, le frère de Pinocchio, le secret de Pinocchio, Pinocchio en automobile, Pinocchio à Rome, Pinocchio en Afrique : le second reste unique. Au mois de janvier 1886, De Amicis, favori déjà du public, auteur, entre autres ouvrages, de récits militaires qui avaient fait fortune, était allé chercher son jeune fils à la sortie de l'école; il le vit arriver en compagnie d'un petit pauvre, son camarade de classe, bizarrement accoutré de vêtemens trop grands pour lui. Avant de se quitter, les deux enfans s'embrassèrent. De Amicis conçut, en cette seconde même, et tout ému par cet exemple de fraternité enfantine, l'idée d'un livre où il peindrait la vie de l'école dans ce qu'elle a de beau et de touchant. En quatre mois, le manuscrit était achevé, remis à l'imprimeur, et *Cuore* était né.

Le livre est italien par ses racines; il traduit un des sentimens les plus chers au cœur de la nation, qui est le patriotisme. Qu'il faille saluer le drapeau avec respect, qu'il faille voir, dans un régiment qui défile, autre chose qu'un spec-

tacle, — l'émotion esthétique pure étant ici une manière d'irrespect; — que la parade doive évoquer l'image du champ de bataille, et qu'ainsi on s'habitue à comprendre dès l'enfance ce que le patriotisme a de grave et de tragique : ce sont là recommandations bonnes à faire dans tous les pays; et nous n'y saurions reconnaître l'empreinte d'une nationalité spéciale. Mais l'auteur a eu le souci d'écrire un véritable bréviaire de l'unité. Il veut que les enfans n'oublient pas ce qu'elle a coûté aux pères; et qu'elle ne soit pas seulement réalisée dans les faits, mais sacrée dans tous les cœurs. La scène se passe à Turin; et plus d'un détail nous rappelle les mœurs piémontaises. Or, dès la première semaine de l'année scolaire, le directeur entre en classe pour présenter un jeune Calabrais nouveau venu. Le maître prend la parole : « Rappelez-vous bien ce que je vous dis. Pour qu'il pût arriver qu'un enfant calabrais fût chez lui à Turin, et qu'un enfant de Turin fût chez lui à Reggio Calabria, notre pays a lutté pendant cinquante ans, et trente mille Italiens sont morts... A peine le Calabrais fut-il assis à sa place, que ses voisins lui donnèrent des plumes et une image; et un élève du dernier banc lui fit passer un timbre de Suède. » — De même : le jour de la distribution des prix, les élèves auxquels on confie la mission enviée de porter les volumes aux autorités, pour que celles-ci les remettent à leur tour aux lauréats, ne sont pas choisis au hasard. On prend un Milanais, un Florentin, un Romain, un Napolitain, un Sicilien, un Sarde : image de l'unité italienne : la patrie tout entière, par ce symbole, assistera à la fête. — Chaque mois, le maître lit un récit, à la grande joie de la gent écolière : examinons les titres : le petit patriote de Padoue; la petite sentinelle lombarde; le petit copiste florentin; le petit tambour sarde.. L'intention est toujours la même : il faut que chaque province soit représentée, et qu'elle vienne se fondre dans la grande unité de la patrie. La génération aujourd'hui dans la force de l'âge, qui vient d'emporter l'Italie, d'un mouvement irrésistible, vers les conquêtes, est celle qui a lu *Cuore*.

Six cent mille exemplaires écoulés en moins de trente années prouvent le succès du livre dans son milieu. Mais vingt-cinq traductions, dont trois en français, trois en anglais, et même, rencontre plus rare, une en arabe et une autre en japonais, prouvent aussi que sa renommée s'étend à travers le

monde. Il appartient à cette catégorie d'œuvres qui, de l'élément national, font sortir l'élément humain. Et nous-mêmes, à suivre les péripéties de la très simple histoire, revivons notre passé. Les impressions d'enfance sont si fortes, qu'en vérité nous n'avons pas oublié le temps où la solution d'un problème était pour nous affaire d'importance, et où les événemens de notre existence s'appelaient narration ou dictée. A l'appel de De Amicis, elles se font jour en nous, ces émotions anciennes; elles remontent à notre conscience, à travers les années qui nous en séparent, à travers les expériences qui nous ont chargé l'âme. Un peu estompées par le temps, vagues en certaines de leurs parties, mais très douces à revoir, les images de nos années d'école apparaissent une à une devant nos yeux. Il ne s'appelait pas De Rossi, comme dans le livre, celui « qui était toujours premier, et qui remportait toujours la médaille : » mais il est bien vrai qu'il y en avait un parmi nos compagnons qui nous inspirait une secrète envie, parce qu'il était invincible en toutes les matières, connaissait imperturbablement sa table de Pythagore et ne se trompait jamais sur les sous-préfectures. Il n'y avait peut-être pas Garrone, le bon géant, qui a peine à s'asseoir sur des bancs trop étroits pour sa grande taille, qui protège les faibles de ses poings vigoureux; il n'y avait pas Garoffi, le précoce marchand, qui fait collection de timbres-poste, met des canifs en loterie, vend des billes ou des gommes, et de tout fait profit : mais il y avait d'autres caractères semblables à ceux-là; nous revoyons la manie de l'enfant qui trahissait déjà la vocation de l'homme. Il n'y avait pas Precossi, celui qui fait le bec de lièvre : mais sûrement, tel de nos camarades possédait un talent merveilleux du même genre, capable de lui assurer auprès de nous la plus glorieuse réputation. Nous vivions au milieu de types analogues; nous ne les découvrons pas ici, nous les retrouvons. Paisible succession des heures de travail et gaies échappées des vacances; maladies qui nous tenaient éloignés de la vie pendant quelques jours, et dont la convalescence nous était douce; promenades à travers les champs, avec quelques amis d'élection; soirs de neige, où nous attendions la sortie avec impatience, à cause des flocons qui allaient couvrir nos manteaux de leur blancheur, des batailles, de la bonne chaleur du foyer qui nous accueillerait après le froid; après-midi d'été, dont la somnolence pèse sur toute la classe, tandis que les rayons

de soleil dansent à travers les rideaux mal fermés, et que la voix du maître a des inflexions de langueur : oui, c'est bien ainsi que l'existence s'écoulait pour nous, jusqu'à l'heure où notre premier examen nous appelait, rouges d'émotion, devant des jurys indulgens; jusqu'au jour où une couronne dorée, mal assurée sur notre tête, faisait de nous des triomphateurs embarrassés et confus. On dirait que De Amicis a recueilli nos confidences; et qu'en parcourant les pages où son fils Henri est supposé noter ses impressions journalières, ce sont nos propres mémoires que nous lisons.

Seulement, ces mémoires-ci ont plus de portée. Dans l'école telle que De Amicis nous la présente, ne règne pas seulement la camaraderie, à l'ordinaire : il entend y faire régner aussi la solidarité. En classe, le riche voisine avec le pauvre; le fils de l'industriel ou de l'avocat se trouve à côté du fils du charbonnier ou de la marchande de légumes; il arrive même que, dans l'opinion publique des écoliers, le fils de la marchande de légumes soit supérieur à tous les autres, s'il joue mieux aux billes ou s'il se montre plus complaisant. Il faut profiter de ce moment unique pour rapprocher les classes : n'est-ce pas une société déjà que ces enfans réunis au hasard, et forcés de vivre ensemble; une société où les inégalités apparaîtraient à peine ? Si on habitue ces petits hommes à ne pas mesurer l'estime à la richesse du vêtement, vingt ans après, le médecin ou l'avocat continueront à fréquenter le marchand de bois ou le mécanicien : et, chacun restant à sa place, tous n'en seront pas moins unis. Voilà pourquoi, à l'instigation de son père, Enrico invite tous les jeudis quelques-uns de ses camarades, sans distinction de fortune, pourvu qu'ils soient de bons enfans. Ce père a des délicatesses exquises. Le petit maçon, venu avec ses habits de travail, les seuls qu'il possède, a laissé des traces de plâtre sur le beau fauteuil du salon. Enrico veut essuyer le fauteuil : son père l'arrête. Car il ferait honte à un camarade pauvre; il ne le faut pas. — La belle leçon que donne une solidarité ainsi comprise! D'ordinaire, ce sont les hommes qui façonnent l'âme des enfans à leur manière, en lui imposant leur science, et aussi leurs habitudes et tous leurs préjugés. Ils font naître la haine des classes comme par jeu, avant même que les petits puissent bien comprendre la puissance de l'argent ou la dureté des servitudes. Ici, au contraire, les enfans montreraient aux hommes

comment ils se doivent aimer les uns les autres : l'enfance deviendrait l'éducatrice de l'humanité.

Cœur : jamais titre d'un livre ne fut plus conforme à son esprit; jamais il n'y eut de meilleur guide pour former des cœurs généreux. Par une série d'exemples très émouvans, les passions nobles sont éveillées dans l'âme de l'enfant, entretenues, nourries. Dès les premières pages, il lira l'histoire d'un de ses camarades, en tout point semblable à lui-même, qui vient de sauver un enfant dans la rue au moment où celui-ci allait être écrasé sous un omnibus : et ce sera toujours ainsi, de semaine en semaine et d'histoire en histoire ; il n'en est pas une qui ne fasse appel à sa sensibilité, pour le rendre meilleur par l'amour. Il saura qu'il y a des circonstances où il ne faut marchander ni son argent, ni son temps, ni sa propre vie; entraîné par l'émulation, il souhaitera même de les voir naître. Il apprendra qu'au lieu de rire des infirmes, il faut avoir pitié d'eux : qu'il faut avoir pitié même des coupables. De *Cuore*, il tirera peu de connaissances positives; c'est un livre d'éducation, non d'instruction ; mais il tirera ce grand profit, que, dès les premières années de son existence, il sentira que rien d'humain ne lui est étranger; il évitera la sécheresse de l'âme. Autant Pinocchio se montrait sans indulgence pour les infortunes des coquins, autant Enrico compatit à la misère, sans en rechercher la cause et sans la juger. Au nom de quel principe? Sans principe, à proprement parler ; par élan. Ton cœur ne te dit-il rien? lui demande son père, au moment où il s'agit de faire le sacrifice de son plus beau jouet. Le cœur parle, et aussitôt le sacrifice est accompli. Lorsque la mort passe dans le récit, — car nous savons trop qu'elle s'attaque volontiers à l'enfance, et que la pire de ses injustices est de frapper ceux qui n'ont pas mérité de mourir, — est évoquée l'idée d'une vie supra-terrestre, sous l'autorité d'un Être suprême. Mais cette idée est vague et se transforme bientôt en effusion du cœur. La bonté ne se commande pas; elle n'a pas besoin de dogme; elle jaillit de source, et porte en elle-même sa raison d'être. Dans la hiérarchie des facultés, la sensibilité passe avant la raison.

Il y a peut-être là un excès d'optimisme. Tous les maîtres nous sont donnés comme parfaits ; ils mettent à remplir leur devoir un dévouement qui va jusqu'à l'héroïsme ; malades, ils ne pensent qu'à leur classe ; ils meurent à la tâche. Un profes-

seur recommande à son élève de soigner l'arithmétique comme vœu suprême et en manière de testament : le cas est rare, et un peu suspect. Le problème douloureux de l'indiscipline, qui fait de certains d'entre eux de véritables victimes, est résolu de façon simpliste ; un jour qu'un suppléant débonnaire est le jouet de ses écoliers, le bon Garrone se lève, menace ceux qui troubleront l'ordre, et le maître règne par enchantement sur sa classe pacifiée. — Les parens sont bons : le lecteur voudrait presque en trouver qui fussent antipathiques, pour qu'ils ne ressemblassent pas à tout le monde. Il admet difficilement que Precossi, l'ivrogne invétéré, cesse de battre femme et enfans, et devienne le modèle des pères de famille, parce que son fils a gagné la médaille. Un condamné, qui a purgé six ans de prison, apparaît dans le récit comme étant un fort honnête homme ; tout au plus se montre-t-il un peu ombrageux. — Les enfans sont bons. Un seul, sur cinquante, est incorrigible, aussi se voit-il expulsé de l'école, et du livre, où il n'est vraiment pas à sa place. Mais auparavant, il est battu en combat singulier par un garçon moins fort que lui, qui a le bon droit de son côté ; justice est faite. Enrico a quelques défauts ; il lui arrive de manquer d'égards envers sa mère, ou de répondre mal à son père. Cependant nous ne le surprenons jamais en train de commettre une mauvaise action ; nous ne connaissons ses méfaits que par la remontrance qui les suit, et le ferme propos de ne plus recommencer. Ce portrait de l'humanité est flatté ; et ce cœur est trop bon.

Tant mieux. Il s'agit d'un livre d'éducation : une notation plus sévère de nos travers et de nos vices serait sans doute plus conforme à la réalité, mais moins belle et ici moins utile. La tendance ne deviendrait dangereuse que si le livre, pour vouloir être moral, risquait d'être ennuyeux : en réalité, il est d'un bout à l'autre passionnant. C'est un procédé habile que de découper le récit en une série de scènes dont chacune forme un tout : car il permet à l'auteur de ne rien dire qui ne soit digne d'être dit, de supprimer les préparations et les transitions, et de tenir toujours la curiosité en haleine. C'en est un autre, que de faire parler le plus souvent l'écolier lui-même ; parfois son père ; parfois sa mère ; parfois, — apparition discrète, et à peine entrevue, — sa sœur ; et que d'augmenter encore cette variété par des récits qui introduisent dans

l'atmosphère de l'école un peu du grand air de la vie : le souci d'éviter la monotonie est si manifeste, que même les caractères d'imprimerie varient suivant les passages. Ce n'est pas un procédé; c'est le talent essentiel de De Amicis, que l'observation scrupuleuse du détail. Ces scènes de la vie des écoliers sont des tableaux de genre; il n'y manque ni les accessoires, — livres, règles ou plumiers, — ni le principal : les attitudes exactes, les gestes précis, les mouvemens vrais des enfans. L'aspect extérieur de chacun d'eux est rendu par un trait vigoureusement appuyé; ce trait devient le symbole de l'individu tout entier, corps et âme; il le marque, comme une étiquette son flacon. Jamais le nom de Garoffi, le trafiquant ingénieux, ne sera prononcé, sans qu'on nous rappelle son nez en bec de chouette, ses petits yeux fureteurs, le grand manteau qui cache ses poches bourrées d'objets hétéroclites. Coretti, qui doit aider son père le marchand de bois, chaque matin, avant de venir à l'école, est immuablement vêtu d'un jersey couleur chocolat, et coiffé d'un bonnet de poil de chat : au point que nous aurons peine à le reconnaître, lorsqu'il mettra par hasard son habit des dimanches, ou que l'été l'obligera à remplacer par des vêtemens moins lourds son accoutrement familier. On nous dira dix fois que le maître de quatrième élémentaire a une ride, juste au milieu du front, toute droite, et qui ressemble à une blessure quand il se met en colère : tandis que la particularité du maître de troisième est d'avoir des cheveux roux ébouriffés.

Sûr de tenir en sa possession le lecteur, en l'amusant ainsi par des portraits qu'il a soin de ne pousser jamais jusqu'à la caricature, De Amicis le conduit vers le pathétique. Les exemples de dévouement qu'il donne ne se passent jamais à huis clos; ils ont toujours des témoins, qui partagent les sentimens du héros : et comme il n'y a rien de plus contagieux que la bonté, nous sommes gagnés à notre tour par l'émotion. En vain nous voudrions réagir; nous avons beau deviner où l'auteur veut en venir, protester même contre des effets que nous jugeons mélodramatiques : nous sommes pris par les nerfs; notre gorge se serre, et nous nous sentons impuissans à refouler la larme bête que nous finissons par verser malgré nous. Ce n'est pourtant pas la première fois que nous lisons des histoires analogues. Notre journal nous en fournit qui leur ressemblent, sous la

rubrique des faits divers ; et nous en trouvons de plus belles, et de plus simples encore, quand revient chaque année la liste des prix Montyon. Mais ici, la connaissance des sentimens profonds du cœur humain est si sûre, la puissance d'évocation est si exceptionnelle, l'art de replacer le lecteur dans une collectivité, où les émotions se décuplent de toutes les émotions voisines, est si habile, que nous sommes autrement remués. C'est encore le cœur qui fournit à De Amicis la meilleure de ses ressources : il raconte qu'il lui est arrivé plus d'une fois de pleurer en écrivant son livre.

Elle vient du cœur, enfin, la poésie discrète qui n'est pas un des moindres charmes de l'œuvre. Plus d'une silhouette est finement dessinée, comme celle du vieil instituteur qui se divertit à revoir les compositions de ses anciens élèves; plus d'un croquis d'ensemble est lestement enlevé, ébats des écoliers dans une cour, désordre d'une rentrée, tumulte d'une sortie, cortèges ou fêtes. Mais les traits du dessin et le groupement des couleurs ne veulent jamais faire effet pour eux-mêmes; ils serviront à donner plus de vraisemblance au récit d'une bonne action, à illustrer un exemple de générosité ou d'héroïsme. Le pittoresque qui nous est ici montré est celui des humbles ; son rôle est d'orner le sentiment. Cette subordination est rare, et vaut qu'on l'apprécie. — Un ramoneur, tout noir de suie, pleure à chaudes larmes : il a perdu les trente sous qu'il avait gagnés, et qu'il devait rapporter à son maître. Voici que des fillettes sortent d'une école voisine et s'intéressent à son désespoir; elles font une collecte en sa faveur. C'est un tableau charmant, que ce petit garçon tout noir, au milieu des couleurs bariolées et mouvantes des robes des petites filles. Les plus jeunes, qui n'ont pas d'argent, veulent lui donner au moins des fleurs. Tout d'un coup la directrice apparaît : les écolières se sauvent comme une bande de moineaux. « Et alors on vit le petit ramoneur, seul au milieu de la rue, qui s'essuyait les yeux, tout content, avec ses mains pleines de sous ; et dans les boutonnières de sa veste, dans ses poches, à son chapeau, il avait des fleurs ; et il y avait des fleurs par terre, à ses pieds... » Ceci est vu avec des yeux d'artiste : et pourtant, l'effet cherché est avant tout moral.

Cette poésie, peu à peu, enveloppe l'école tout entière, et la transfigure. L'école devient la ruche active dont le travail semble joie ; l'école est le rendez-vous d'une humanité jeune et fraîche,

qui vient, confiante, se préparer aux devoirs de l'avenir. L'école se tient au cœur de la cité, comme un symbole. Quand on passe près du grand bâtiment où sept cents écoliers bourdonnent, et qu'on prête l'oreille aux bruits qui sortent à travers les persiennes demi-closes, on recueille avec avidité « ces voix de l'espérance. » D'une fenêtre, on entend un maître qui dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on écrit les *t* ! » De la fenêtre voisine sort la donnée d'un problème : « Un marchand a acheté 50 mètres d'étoffe, et les a revendus à raison de 6 francs le mètre... » Plus loin, c'est comme un pépiement d'oiseaux : le professeur est sorti. Il y a des instans de grand silence, où l'on dirait que tout l'édifice est vide ; puis l'éclat de rire sonore d'une classe en gaîté rompt le charme. Battemens de pieds, casiers qui se ferment, rumeur qui se propage depuis le bas jusqu'en haut de la maison : le surveillant est venu annoncer le *finis*. « Comme tout cela est beau ! et quelle immense promesse pour le monde ! »

Dans une page d'une belle envolée, où l'on voudrait peut-être moins d'emphase, mais où il est difficile de souhaiter plus de grandeur, De Amicis a écrit l'épopée de l'écolier. « Pense, quand tu sors le matin, qu'en ce moment même, dans ta ville, 30 000 autres écoliers vont s'enfermer comme toi dans une classe pour étudier. Mais quoi ? Pense aux enfans innombrables qui à peu près à cette heure vont à l'école dans tous les pays ; vois-les en imagination, qui s'en vont, à travers les ruelles des villages paisibles, à travers les rues des cités bruyantes, le long des rivages des mers et des lacs, ici sous un soleil ardent, ailleurs au milieu des brouillards, en barque dans les pays coupés de canaux, à cheval dans les plaines immenses, en traîneau sur les neiges, par monts et par vaux, traversant bois et torrens, sur les hauteurs, dans les sentiers de la montagne, deux à deux, en groupes, en longues files, tous avec leurs livres sous le bras, vêtus de mille manières, s'exprimant en mille langues, depuis les plus lointaines écoles de la Russie, presque perdues parmi les glaces, jusqu'aux écoles les plus lointaines de l'Arabie, ombragées de palmiers, par millions et par millions, tous pour apprendre sous cent formes diverses les mêmes choses ; imagine ce vaste fourmillement des enfans de cent peuples, ce mouvement immense dont tu fais partie, et pense : Si ce mouvement cessait, l'humanité retomberait dans la barbarie ; ce mouvement est le progrès, l'espérance, la gloire du monde. Courage

donc, petit soldat de l'armée innombrable. Tes livres sont tes armes, ta classe est ton bataillon, le champ de bataille est la terre entière, et la victoire est la civilisation humaine. Ne sois pas un soldat sans courage, ô mon petit Henri ! »

Plus loin, de la même manière large et puissante, il peint la fresque où figurent tous ceux qui se sont sacrifiés pour le bien des enfans. C'est le jour des Morts ; et la gloire des auréoles illumine la tristesse des deuils. « Sais-tu, Henri, à quels morts vous devriez tous penser en ce jour, vous autres, les enfans ? A ceux qui sont morts pour vous, pour les enfans, pour les tout petits. Combien sont morts pour vous ; et combien meurent tous les jours ! As-tu jamais pensé à tous les pères qui ont usé leur vie au travail, à toutes les mères descendues dans la tombe avant le temps, épuisées par les privations auxquelles elles se sont condamnées pour élever leur fils ?... Pense à tous ces morts en ce jour. Pense à tant de maîtresses qui sont mortes jeunes, consumées par le labeur de l'école ; aux médecins qui sont morts de maladies contagieuses, affrontées pour guérir les enfans ; pense à tous ceux qui, dans les naufrages, dans les incendies, dans les famines, au moment du péril suprême, ont cédé aux enfans le dernier morceau de pain, la dernière planche de salut, la dernière corde qui pouvait les sauver des flammes : ils sont morts joyeux de leur sacrifice, qui conservait la vie à un innocent. Ils sont innombrables, Henri, ces morts ; chaque cimetière en renferme des centaines ; s'ils pouvaient se lever, ils crieraient le nom d'un enfant... : martyrs héroïques et obscurs, si grands et si nobles, que la terre n'a pas assez de fleurs pour orner leurs tombeaux. Tant vous êtes aimés, ô enfans ! Pense aujourd'hui à ces morts avec reconnaissance, et tu seras meilleur pour ceux qui te chérissent et qui peinent pour toi, ô mon fils heureux, qui en ce jour des Morts n'as encore personne à pleurer ! »

La destinée de ceux qui écrivent pour les enfans n'est pas aussi tragique : ne craignons pas cependant d'évoquer à leur propos les deux images que De Amicis nous présente : s'ils ont aidé, de bonne foi, le long cortège des écoliers dans sa lente ascension, ils ont le droit de prendre place parmi les bienfaiteurs auxquels il convient de penser avec reconnaissance. Celui qui, dans un journal à bon marché, d'une plume malhabile, a su émettre une idée appropriée à l'intelligence des petits, a su

leur donner un conseil qui travaillera obscurément dans leur conscience, jusqu'au jour où il germera en bonne action, mérite plus de respect que l'amuseur des foules. Les romanciers illustres et les dramaturges applaudis, même les moralistes aimés qui donnent aux adultes les conseils de leur sagesse, ayant plus de gloire, ont moins d'influence peut-être que l'auteur dont la pensée nourrit les générations qui montent. Car l'esprit des enfans est vierge, et les empreintes qu'ils reçoivent sont ineffaçables. Le premier livre qu'ils lisent, c'est leur première conception du monde.

Pour ces raisons, la littérature enfantine est chose moins puérile qu'on serait tenté de le croire. L'admiration que nous professons pour un Carducci ou pour un Fogazzaro ne doit pas nuire à celle que méritent l'auteur de *Pinocchio*, et davantage encore celui de *Cuore*, gardiens à leur façon du génie de leur race, artisans d'un labeur difficile, dont le bénéfice s'étend à toute l'humanité. Rendons justice aux ouvriers de la première heure ; il y a longtemps que Platon a loué, dans cette langue qui devenait si spontanément poétique lorsqu'il parlait de la jeunesse, les sages qui, cultivant les fleurs du printemps, préparent des fruits meilleurs et plus beaux pour l'été.

PAUL HAZARD.

M. PAUL CLAUDEL[1]

La situation littéraire de M. Paul Claudel vis-à-vis du public français est un peu en ce moment celle d'un étranger. Quand un artiste d'un pays voisin commence à pénétrer en France, comme on l'a vu pour Ibsen ou Tolstoï, pour M. Rudyard Kipling ou M. Gabriele d'Annunzio, pour Wagner ou pour Moussorgski, il est, d'abord et pour un temps quelquefois long, admiré de quelques-uns, presque en secret : ceux qui, familiers avec son pays, l'ont découvert, et leurs amis. Puis, un jour, un annonciateur livre son nom au public. Le public n'est pas curieux, il retient le nom et s'en contente. Enfin, un traducteur, ou, s'il s'agit d'un musicien, un directeur de théâtre, montre l'œuvre elle-même et laisse parler cette voix. C'est le témoignage, c'est l'épreuve. Elle détermine dans le destin de l'inconnu un tournant. Ou bien le nouveau venu n'obtiendra rien de nous, rien qu'une curiosité momentanée, ou bien au contraire, aussi soudainement que la chute d'eau d'une rivière calme se précipite après le barrage de rocher, il semblera que son nom multiplié sonne partout, — et ce sera l'engouement, peut-être le goût durable, peut-être la gloire.

Entre la dilection du petit nombre et l'amitié du grand nombre, à cette heure de suspens se trouve actuellement M. Paul Claudel. Alors que nous suivons pas à pas la plupart de nos écrivains et que leur réputation va par degrés, il présente presque brusquement un long passé littéraire et dix œuvres. Son

(1) *Théâtre*, 4 vol. au Mercure de France; *L'Otage*, *L'Annonce faite à Marie*, *Cinq grandes Odes*, à la Librairie de la Nouvelle Revue française; *Connaissance de l'Est*, au *Mercure*; *Partage de Midi*, à *L'Occident*.

nom est connu, et on peut dire que son œuvre est inconnue. Quelques-uns le tiennent pour un des écrivains les plus importans de cette génération littéraire, et la masse des lecteurs est indécise sur la signification et sur la valeur même de son œuvre. Intéressée, intriguée par le succès d'une représentation heureuse (1), elle reste dans l'expectative.

M. Paul Claudel appartient à la carrière consulaire. Né en 1868, d'une famille vosgienne, il eut pour pays d'enfance et de vacances le Tardenois, cette partie boisée et vallonnée de l'Aisne qui participe de l'esprit de l'Ile-de-France et de celui de l'Ardenne; et c'est à ce lieu de « rencontre entre la Craie de Champagne et le grand labour Soissonnais, » et dans la Marne voisine, entre les deux points culminans de Reims et de Laon, qu'il a placé tous ceux de ses drames qui se passent en France : la terre natale obsède ceux mêmes qui la quittent. Après les années scolaires dans un lycée de Paris et la préparation par l'École des Sciences politiques au concours du Ministère des Affaires étrangères, il quitte la France pour de longues années, et sa carrière s'accomplit entièrement aux États-Unis et en Chine. Il devient un spécialiste des affaires chinoises, et son dernier poste dans l'Empire du Milieu est le Consulat de Tien-Tsin, d'où il revient en 1908 pour occuper successivement divers postes européens, Prague, puis Francfort-sur-le-Mein et actuellement Hambourg, où il est consul général. M. Paul Claudel n'a donc pas mené une vie de rêveur, il a accompli sa besogne d'homme et bâti sa vie. Il ne faut pas du tout ici s'attendre à une figure d'esthète. La spiritualité de l'*Annonce faite à Marie* a pu donner le change sur cette physionomie. Mais ses portraits, au contraire, s'accordant en cela avec toute son œuvre, dont le caractère dominant est la force, montrent un homme surtout robuste, les épaules hautes, la tête carrée, les yeux clairs et enfoncés, le front très large, et les traits simples d'un homme de bon équilibre.

La vie exotique donna à M. Claudel des spectacles curieux et

(1) *L'Annonce faite à Marie*, le dernier des drames de M. Claudel, a été représenté à Paris par le théâtre de l'Œuvre le 21 décembre 1912 et a reçu de la presse et du public un accueil très favorable, qui s'est renouvelé à Strasbourg et à Francfort où il fut récemment joué en français. Le théâtre des Champs-Elysées en a donné le 7 mai une nouvelle représentation, et tout récemment, au mois d'octobre, une adaptation allemande, mise à la scène avec les moyens nouveaux dont dispose le théâtre de Hellerau près de Dresde, obtint le plus vif succès.

grands, le contact avec la vie un peu barbare des civilisés hors de leur cadre européen et celle des peuples étrangers ; une curiosité très vaste et de longs loisirs pour la satisfaire. Il dut lire considérablement. On trouve partout dans ses livres les traces profondes ou passagères des lectures que les pays traversés lui proposaient, — allusions aux religions asiatiques, aux mythes assyriens, aux traditions chinoises ; puis de ses lectures permanentes, la Bible, la *Somme* de saint Thomas, enfin les Grecs. M. Claudel connaît profondément la littérature grecque, surtout les grands tragiques et les grands lyriques, celui entre autres qu'il appelle « le radieux Pindare. » Les grandes inventions poétiques de la Grèce, les éternels tableaux qu'elle a construits et où elle a inscrit ces noms familiers à nos lèvres et si puissans sur nos esprits, il les voit « comme un décor devant lequel l'humanité joue et comme une tapisserie toujours déployée au fond des temps. » Il a même dépassé le simple goût, et traduit l'*Agamemnon* d'Eschyle qu'il a fait laborieusement imprimer à Fou-Tcheou par la minable presse de la Veuve Rosario, — traduction très serrée, et compliquée d'une recherche d'équivalences verbales et rythmiques qui, si elle en fait un travail probablement remarquable pour ceux qui peuvent mettre les textes en regard, en fait pour le reste des lecteurs quelque chose d'assez fatigant (1).

Mais un écrivain qui a la bonne fortune de connaître tant de pays, de devenir familier pendant les longues traversées répétées avec les différentes mers et les étoiles des différens ciels, s'il est poète, son œuvre contiendra plus que des images de ces séjours. Ils modifieront sa façon de voir et son talent. L'œuvre de M. Claudel a deux fois pour théâtre la Chine, une fois l'Amérique, mais toute sa poésie a quelque chose du paroxysme tropical. La liberté, l'enchantement de l'esprit, une solitude profonde qui dura douze années, un labeur volontaire et tendu, une lutte virile contre l'amollissement physique et mental des climats chauds, développèrent et rendirent prodigue une imagination qui était déjà riche et fournirent un aliment puissant au don lyrique qui s'y exaltait.

(1) Il est curieux de comparer cette traduction avec celle du même drame faite par M. Mazon dans son *Orestie*. Celle-ci est avant tout d'un style souple et clair, très agréable à lire ; mais dans certains passages, comme celui de la transmission du feu sur les collines pour signaler la prise de Troie, M. Claudel reprend tout l'avantage, et la vigueur du mouvement ici a raison sur la limpidité.

D'où M. Claudel partait-il pour ces émigrations, et quel est le Paris qu'il quittait, à l'âge où Paris influe tant sur un jeune littérateur? C'est le Paris de 1889 où il est à vingt ans étudiant. C'est, entre 1885 où il est grand collégien et 1893 où il part, le plein travail exubérant du Symbolisme, le fiévreux désordre que l'on sait, la folle générosité intellectuelle, les groupes qui se font et se défont; les écoles d'un jour, les manifestes qui annoncent une révolution esthétique, et les bilans qui témoignent d'un simple remaniement de la prosodie; tout cela, qui semble avoir été, par le goût du nouveau et du rare, par l'influence musicale, par l'idéalisme, par la réaction contre les écoles poncives et réalistes, une crise de sentimentalité intellectuelle. Le nom de M. Paul Claudel ne figure pas dans les jeunes revues d'alors, mais il était pris dans les remous de ce mouvement. Il lisait Rimbaud avec passion, il avait de nombreux amis symbolistes, et il fréquentait chez Mallarmé qu'il vénéra comme tous ceux qui l'approchèrent. Si on cherche ce que nous a directement laissé le symbolisme, on ne trouve peut-être pas de directions, mais on trouve des libertés. Il fit craquer quelques cadres; et continuant l'action des divers mouvemens littéraires du siècle, il rendit licites un plus grand nombre de moyens d'expression, et abandonna définitivement chaque écrivain à la solitude de son individualité.

M. Claudel accepta cette liberté de tout exprimer, et de s'exprimer dans la forme la plus singulière, avec un esprit que j'imagine bien disposé. Mais il ne prit guère autre chose au symbolisme. Nous avons de lui un drame qui date de cette époque, *Tête d'Or*, qu'il composa en 1889, et dont il refit plus tard une seconde version. Il le publia à la librairie de l'*Art Indépendant* en 1890. On n'y voit aucune filiation du symbolisme : ceci seulement indique son temps, que l'auteur est visiblement pénétré, enivré de littérature; mais, en pleine époque de raffinement et de nuances, c'est un drame violent et vigoureux, extrême comme un drame romantique; éclos au sortir même des causeries subtiles de Mallarmé, à la lumière même de son esthétique de grand artiste vain, c'est un drame d'action; quelque chose enfin qui paraît nouveau au milieu d'une nouveauté souvent artificielle; et dont on ne sait ce qui surprend le plus, ou qu'il soit ainsi en marge des œuvres symboliques, ou qu'il ait déjà tous les caractères de l'œuvre future dont il est le

début. Bon ou mauvais, il témoigne d'un tempérament sûr et prêt, d'une nature d'écrivain dont l'instinct de vie est si fort qu'il a, une fois pour toutes, choisi, comme sous l'empire d'une nécessité qui ne peut pas tromper. L'inspiration, les moyens dramatiques, le sens si spécial de la vie, le style enfin, avec ses images, ses rythmes, sa syntaxe particulière, son allure, sont ici, une fois pour jamais, établis.

Le livre qui suit celui-ci est un drame encore, *La Ville*, daté de 1892 et imprimé sans nom d'auteur.

Les deux livres ne passèrent pas complètement inaperçus. Quelques critiques, ici et là, les remarquèrent, et il se fit une minuscule curiosité autour de ce nom nouveau. Mais le livre qui attira l'attention sur lui fut *L'Arbre*, publié huit ans plus tard, en 1901, au *Mercure de France*. *L'Arbre* contenait cinq drames (1). Deux versions nouvelles de *Tête d'Or* et de *La Ville* (comme un ouvrier consciencieux qui, ayant taillé jadis son œuvre de son mieux, et la retrouvant longtemps après avec un esprit mûri et des mains plus expertes, s'aperçoit de tout le parti qu'on en pouvait tirer et la crée à nouveau, pareille et différente, plus simple, plus sûre, plus pure). Puis trois drames nouveaux, *Le Repos du Septième Jour*, *L'Échange*, *La Jeune fille Violaine*. Ce fut longtemps au sujet de ce livre des cinq drames que s'exerça toute critique sur M. Claudel, et que ses amis, chaque année plus nombreux, fondèrent leur admiration. C'est sur lui, d'autre part, qu'on s'appuie pour déclarer que M. Claudel est un écrivain incompréhensible. Cependant un autre livre, charmant et facile, paraissait presque en même temps, un livre de prose, *Connaissance de l'Est*, croquis ou, comme on a dit, « estampes » d'Extrême-Orient. Ce sont de belles notes, de ces notes toutes chaudes d'un zèle neuf, parfaites comme des poèmes, qu'un écrivain-né, mis en contact avec une terre nouvelle et surprenante, écrit irrésistiblement.

Ces notes, toutes pleines des couleurs et des odeurs orientales, précises quand ce sont des dessins de villes chinoises, de temples ou d'échoppes; musicales quand elles expriment la torpeur lascive et luxuriante des escales indiennes : « Je me souviendrai de toi, Ceylan, de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de

(1) Ce sont ces cinq drames qui ont été réédités dans les quatre volumes du *Théâtre* indiqués plus haut.

mangue... ; » tendues enfin et pleines d'un songe profond quand elles deviennent des méditations comme *la Source*, *le Fleuve*, *le Départ*, révèlent dans leur variété un esprit que le spectacle des choses tient fortement, puis qui se dégage d'elles pour chercher leur sens. Et là, dans le domaine de l'idée, M. Claudel ne reste pas un calme philosophe : ému par la belle terre, sensible comme un vrai poète, il ne s'évade jamais complètement : il établit, mais il éprouve ; il affirme, et il est inquiet.

A ces premiers livres, M. Claudel ajouta en 1905 *Partage de Midi* qui est un drame d'amour, *L'Otage* en 1911, un livre de métaphysique, un livres d'*Odes*, enfin en 1912 cette *Annonce faite à Marie* dont le succès récent provoqua l'attention et l'intérêt qui se portent aujourd'hui sur l'œuvre de M. Claudel.

Voilà donc l'ensemble d'ouvrages sur lesquels est appelé à s'exercer le goût français : huit drames, un livre de croquis, un livre de philosophie, un livre d'*Odes* et des poèmes encore disséminés. Or, cet intérêt et cette attention que le nom de son auteur provoque maintenant, l'œuvre souvent tout d'abord les déçoit. Ceux qui la connaissent et l'aiment le mieux, ceux qui le plus étroitement en possèdent le sens, savent bien quel labeur ils ont eu pour la vraiment connaître. La paresse humaine lutte contre ce tyrannique instinct de beauté qui nous contraint à la chercher à n'importe quel prix quand nous l'avons pressentie, que ce soit à travers les fatigues d'un voyage difficile ou celles d'une lecture déconcertante. Comme il serait plus tentant de nier cette beauté ou de la négliger ! *L'Arbre* entre les mains d'un honnête homme, c'est un plaisant spectacle. La marche du drame, le sens où va le dialogue, le style, les images, le nom même des personnes, tout le surprend. La typographie, étrange, l'émeut. Il ne comprend pas. Il ressent de l'indignation, comme un homme provoqué. L'honnête homme, généralement, ferme *l'Arbre*, et, pour seconder son irritation, fait appel à toute sorte d'autorités littéraires : il invoque Racine qui écrivait autrement, et tout de même écrivait bien, et puis il va chercher dans sa bibliothèque un livre de M. Anatole France...

Mais il reste de la lecture la plus superficielle de M. Claudel une curiosité, car il est bien rare que, dans les quelques pages parcourues, on n'ait pas ressenti une certaine impression de force qui est assez rare pour qu'on y prenne garde ; ou qu'on n'ait pas aperçu au hasard quelque belle métaphore, quelque trouvaille

de mots, quelque hymne entier plein de passion et de lyrisme.

Alors se fait le point de départ entre ceux qui admireront l'œuvre de M. Paul Claudel et ceux à qui elle demeurera, de leur propos délibéré, étrangère. Certaines natures d'esprits ne s'accommoderont jamais d'un lyrique et d'un mystique. Et de plus, une incompatibilité peut s'élever entre les meilleurs esprits et l'aspect proprement littéraire de son œuvre. D'autre part cependant, des lecteurs passionnés l'admirent, et bien des jeunes gens le prennent pour maître. Il y a donc à son propos une double manière de penser et je voudrais l'étudier.

Un écrivain mérite-t-il qu'on s'attache ainsi à savoir pourquoi on lui est sympathique ou hostile? Oui, s'il a une méthode d'art assez nouvelle, assez importante et assez influente pour qu'on s'en occupe au point de vue français; et si ce qu'il dit va assez loin dans le domaine de la pensée pour que l'esprit y soit irrésistiblement intéressé. C'est donc ce qu'il s'agit de savoir.

« Nous ignorons, disent les uns, M. Paul Claudel, et nous persisterons, jusqu'à changement de sa part, à l'ignorer. Nous ne l'entendons pas. Si, comme nous nous en sommes aisément rendu compte, il y a quelques beautés dans ses ouvrages, elles sont perdues dans un amas d'obscurités où aucune raison ne nous incite à les aller chercher. Il parle une langue où nous ne distinguons pas le français. Il compose suivant un processus où nous ne reconnaissons pas notre génie. Une œuvre obscure n'est pas viable, et il serait dommage qu'elle le fût. Aucune raison n'excuse de forcer ainsi notre langue qui est claire par-dessus toutes, et c'est nous mal servir de notre héritage que d'en fausser le caractère essentiel. Que l'on puisse séduire par un éloquent désordre et par de somptueuses obscurités, nous le reconnaissons en le déplorant, mais l'art et l'art français surtout veut qu'on porte la pensée jusqu'à ce point de perfection où elle est lumineuse pour tous, et l'expression jusqu'à ce point de transparence où elle devient un divin plaisir. »

Et les autres, qui ont écouté avec quelque impatience ces sages théories parce que, arrivés à l'autre bout du chemin, ils pensent que c'est là perdre du temps, répondent avec vivacité que rien de tout cela ne leur importe et qu'il faut « venir voir. » Comme ceux qui, ayant franchi un chemin malaisé, ont découvert un large pays et pressent leurs amis de les suivre, ils soutiennent que M. Paul Claudel leur a beaucoup appris; qu'ils

vivent par la poésie de son œuvre dans un monde renouvelé; qu'il leur a donné le sens de cette rude liberté qui est son atmosphère; qu'il a nommé pour eux des choses familières et des choses invisibles avec une si heureuse justesse qu'il leur sera désormais impossible de les appeler par d'autres noms; que son œuvre, si elle est abstraite et spéculative, est cependant toute posée sur la réalité; qu'elle s'adresse aussi bien à la sensibilité qu'à l'intelligence; qu'elle est mystique et toute pleine de passion, variée, abondante, nouée en une forte unité; enfin que par ces puissances diverses rassemblées, M. Paul Claudel exerce sur eux un ascendant intellectuel qui les entraîne vers de magnifiques régions. A ce compte, ne peut-on faire grâce à un écrivain de quelques fragmens obscurs, de quelques idées moins bien venues, moins « sorties, » de quelque peu de désordre et de manque de choix, alors que, par ailleurs, ses derniers ouvrages marquent qu'il s'approche de plus en plus de l'équilibre et de l'harmonie?

Je voudrais essayer de démêler ce malentendu. Si les premiers avaient raison, si l'œuvre de M. Paul Claudel était réellement obscure, ou même suffisamment impénétrable pour qu'une petite élite y trouvât seule du plaisir, ce serait grave; il est vrai, en effet, qu'une œuvre obscure n'est pas viable, en dépit de l'illusion qu'elle a pu faire naître un moment. Il y en a eu à travers la littérature universelle quelques exemples, et le plus proche de nous est celui de Browning, qui était doué pourtant de tant de génie et d'une si belle intelligence. Or, du temps de Browning, ses amis l'admiraient; quelques milliers même d'Anglais et d'étrangers le suivaient avec culte; et comme, malgré tout, le grand public résistait, on fondait du vivant même du poète des « Sociétés Browning » (comme on me dit qu'il se fonde en Allemagne des Sociétés claudeliennes); mais rien n'y fit et Browning n'a pas dépassé l'intelligence du petit nombre. On ne l'a pas entendu. Dernièrement, une charmante Anglaise que Paris possède disait à ce propos : « Quand Browning était vivant et passionnément discuté, on disait : Vous verrez dans cinquante ans, tout le monde le comprendra et l'admirera... Les cinquante ans sont finis et toute la littérature maintenant a passé par-dessus lui sans se servir de lui. *Il est comme une ville ensevelie*. On sait qu'il est là, mais on ne va plus le chercher. » Et c'est un destin affreux pour un poète, que la vie puisse un jour le recouvrir.

Mais si les admirateurs de M. Paul Claudel ont raison, si la vie sort de son œuvre et se propage au dehors, il doit suffire d'un chemin de connaissance pour pénétrer cette œuvre et pour en goûter le fruit.

***

Malgré les apparences, M. Paul Claudel est entièrement intelligible. La difficulté qu'on éprouve à l'entendre est une difficulté formelle, non essentielle, et ne vient point de ce qu'il a l'esprit confus, ni de ce qu'il veuille rien dire de mystérieux. C'est un esprit solide et clair. Quand il délaisse la langue poétique pour écrire sur des sujets actuels, ou sur des questions concrètes, par exemple sur les conditions matérielles du théâtre, comme il l'a fait récemment, il le fait avec une clarté simple et convaincante. Son livre de philosophie, si compliqué de forme, montre une intelligence familière avec tous les systèmes et capable d'en constituer un. D'autre part, il ne cherche pas le mystère, il n'a rien de commun avec un Maeterlinck, il n'a aucun amour du vague, il ne s'occupe pas de produire un état d'âme chez le lecteur. A part ce livre de philosophie, *Art poétique*, et tout ce qui est allusion à des rapports mystiques, choses qui demandent pour être comprises des esprits préparés, son œuvre est claire à l'examen, et les drames en particulier. Seulement, elle s'appuie sur une culture intellectuelle plus étendue que notre culture moyenne de lecteurs; de plus, son style est plein de particularités. Que faut-il contre ces premiers obstacles? Simplement de l'habitude, une longue, patiente, bienveillante habitude. Bientôt tout ce qui est procédé matériel semble normal ou cesse d'être gênant; le lecteur rétablit lui-même les signes qui seraient favorables au sens d'une phrase rompue ou disjointe; enfin tous ces accidens disparaissent sous l'afflux d'une pensée qui peu à peu envahit chaque fragment, ne laisse entre eux que des sillages noirs bientôt éclairés à leur tour; et surtout on est porté, entraîné, par le mouvement qui est irrésistible.

Mais deux caractères de l'œuvre de M. Claudel, et qui tiennent à lui, à la nature même de son talent, seront de plus sérieux obstacles à la compréhension aisée de ses ouvrages.

Le premier est le lyrisme. Nous avons un peu perdu l'habitude en France de rencontrer « ces grands lyriques irréfléchis. »

Ils nous surprennent. Depuis les folles idées des romantiques, et leur lyrisme indiscret d'hommes orgueilleux ou tristes, nous avons gardé de la méfiance pour ce genre littéraire ; et notre génération est devenue particulièrement étrangère au rude mouvement lyrique. Toujours d'ailleurs, notre inclination française, raisonnable, raisonneuse et policée, nous porta à considérer le lyrisme comme un élan qui devait seconder des forces plus utiles. On se servit de lui plus qu'on ne le servit. Bossuet, qui fut un grand lyrique, de son inspiration fit de l'éloquence, et la vraie joie lyrique chez nous remonte à Ronsard et à Rabelais. Pour M. Claudel, il est dévoué au lyrisme. Il s'y livre. Il est un instrument lyrique sans résistance, comme le fut Shelley, comme le sont les musiciens. Terpsichore passe...

« O sages muses ! Sages, sages sœurs ! et toi-même, ivre Terpsichore !

Comment avez-vous pensé captiver cette folle, la tenir par l'une et l'autre main ?

La garrotter avec l'hymne comme un oiseau qui ne chante que dans la cage ?

O muses patiemment sculptées sur le dur sépulcre : la vivante, la palpitante ! que m'importe la mesure interrompue de votre chœur ? je vous reprends ma folle, mon oiseau !

Voici celle qui n'est point ivre d'eau pure et d'air subtil !

Une ivresse comme celle du vin rouge et d'un tas de roses ! Du raisin sous le pied nu, qui gicle, de grandes fleurs toutes gluantes de miel !

La Ménade affolée par le tambour ! au cri perçant du fifre, la Bacchante roidie dans le dieu tonnant !

Toute brûlante ! toute mourante ! toute languissante ! Tu me tends la main, tu ouvres les lèvres.

Tu me regardes d'un œil chargé de désirs. « Ami,

C'est trop, c'est trop attendre ! prends-moi ! que faisons-nous ici (1) ? »

Or le lyrisme pur est un grand enivrement de l'esprit. C'est un saisissement de joie. Du lieu, ou de l'idée qui l'a frappé, le lyrique part pour un monde d'exaltation ; pour un moment il échappe aux liens et aux lois. Le mécanisme du lyrisme est un constant travail de transformation et de transposition. Le rap-

(1) *Odes* aux Muses.

port est quelquefois ténu entre la chose visible et la figure soudain contemplée : alors, ce rapport échappe aux lecteurs, et des deux foyers d'une métaphore le second paraît seul. Il faut, pour suivre un lyrique, s'abandonner sans signes et sans points de repère au mouvement qui l'emporte : il faut se disposer et se prêter à ce grand jeu violent.

« Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,

Croirez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange de paroles,

Sans que les fumées m'en montent au cerveau (1) ! »

Certes, la raison a part à ce jeu, et ce serait trop simple s'il suffisait de perdre un peu le sens pour être un lyrique. Il faut au contraire que, sous les métaphores qui s'engendrent, une lucide intention veille. Il faut que ce soit pour la pensée qu'elles créent cette atmosphère sonore et éclatante. Et chez M. Claudel on sent cette action. Mais le mouvement lyrique la dépasse constamment. Il saisit comme une extase les personnages de ses drames. Il crée ces personnages mêmes. Il se déploie sans contrainte dans les *Odes*. La pensée ne va point logiquement et pas à pas, mais elle prend, l'un après l'autre et comme au hasard, des trophées. Son acte est double : elle passe de l'objet visible à l'objet imaginé, et puis revient de la figure lointaine à la proche et commune réalité. On vit par le lyrisme dans un univers agrandi, et au milieu d'un perpétuel échange. Et l'on vit aussi dans l'excès. L'excès, s'il est beau, peut être l'essence de la poésie. « *To surprise us by a fine excess*, » a dit Keats. Mais il faut bien voir que, ce qu'il transforme, idée pure, beauté et sentiment, le lyrisme le transpose plus haut. Il l'élève, il tend à porter en triomphe tout ce qu'il prend. Il est une exaltation. Il est tourné vers l'absolu.

De plus, le lyrisme vit du présent. Le présent le domine, absorbe dans sa force tout ce qui est lointain, passé ou futur. Il emplit l'esprit du poète d'une puissance qui ne lui laisse pour ainsi dire pas la liberté du choix. Chez M. Claudel, cette emprise est très forte. Il est possible qu'elle s'atténue dans une période de vie plus sereine et qui choisit mieux, cette période où les vrais artistes arrivent à la plénitude de la forme parce qu'ils sont devenus supérieurs à leur propre abondance. Dans l'œuvre

(1) *Odes*, quatrième ode.

actuelle de celui-ci, qui a une imagination sensuelle et une préhension très appuyée des objets matériels, on rencontre des images d'une assez grosse réalité, quelque chose de brutal et de cru. Dans une de ses odes les plus littéraires, l'*Ode aux Muses*, il a loué les figures des neuf Muses sculptées sur un sarcophage : ce sarcophage est au Louvre, dans le vestibule de l'escalier Daru, et il porte la mention : « trouvé sur la route d'Ostie. » La sculpture est intacte; elle montre Thalie tenant « le masque, le mufle énorme de la vie. » En effet, le masque qu'elle présente de sa main droite, le masque comique, est troué de cette énorme bouche qui le déforme, et le fait proprement bestial. M. Claudel sait que la vie a ce masque-là et il en a usé, non sans force d'ailleurs.

Autre chose encore nous déroute : la composition de ses drames. Le lyrisme les immobilise quelque peu. Mais ce n'est pas tout. Ils sont conçus suivant un mouvement poétique et non un mouvement dramatique. Si je ne craignais que mon explication ne fût plus obscure que le problème, je dirais que, sur le plan où ces drames sont établis, ils suivent une ligne droite et non une courbe. On voit d'ordinaire dans toute action dramatique un point culminant, une sorte de lieu de partage des eaux, vers lequel le drame monte et se concentre, d'où il se déverse ensuite et redescend vers le dénouement. Chez M. Claudel, c'est plutôt un fleuve qui, d'une marche plus ou moins resserrée, conduit ses élémens à l'embouchure. Il y a à peine de conflits. Ce sont de grandes forces parallèles qui se côtoient. Ses personnages ont en eux-mêmes le sort du drame. C'est par ce qui se passe en chacun d'eux que le drame existe, les autres n'y font rien, ni les événemens extérieurs. Presque jamais ils ne se rencontrent et se heurtent. Quand cela leur advient, comme dans les deux scènes de l'*Otage :* entre Sygne de Coûfontaine et l'abject Toussaint Turelure qui veut la contraindre à l'épouser, entre cette même Sygne et le prêtre qui lui conseille d'accepter ce marché parce qu'un Otage sacré en est le prix, — de même que dans la scène du miracle de l'*Annonce* où les deux sœurs sont en présence et en opposition, — un élément nouveau paraît, le ressort scénique, le choc dramatique, et développe l'émotion essentielle du théâtre. Mais le fait est rare. Il faut chercher quelque chose d'autre dans l'ensemble des pièces de M. Claudel, une émotion d'un autre ordre, des conflits

moins visibles : un tragique plus intérieur. Il réside dans la composition des personnages, dans ces créations curieuses d'êtres très humains, mais héroïques, « stylisés » et isolés. Le conflit sera entre eux et leur destin, entre la vie et leur cœur, entre leurs natures toujours fortes et d'irrésistibles appels. Placés à côté les uns des autres, formant une foule de la plus grande diversité, et dessinés avec un puissant relief, chacun apparaît cerné d'une auréole ou d'un halo qui le met à part, achevé et solitaire.

Telles sont les deux causes de notre surprise première devant l'œuvre de cet écrivain : — le lyrisme, et le ressort poétique du drame. Une fois connues et admises, elles laissent le champ libre à l'examen de la beauté qui s'affirme par ces moyens si personnels.

J'imagine quatre degrés de connaissance pour l'œuvre de M. Claudel, comme quatre portes successives permettent de connaître l'intérieur d'une maison.

La première est sa qualité littéraire.

Tout artiste original crée son langage. Cela est vrai des peintres et des musiciens comme des écrivains. La forme et l'idée sont inséparables, il n'y a pas commutation possible entre l'idée et plusieurs formes, il y a entre elles nécessité, identité. C'est contre ce langage nouveau d'un artiste neuf que nous nous rebellons toujours.

Une des révélations de la scène, quand on y porta pour la première fois une œuvre de M. Claudel, fut le magnifique français que l'on entendait. Il y avait dans l'attention de la salle comme une gratitude, qui est très spéciale au public français si sensible à l'emploi heureux de sa langue. Quant aux principes littéraires auxquels ce style s'accorde ou non, ce sont là des questions insolubles par la discussion. Mais elles se résolvent par l'expérience. On dispute longtemps sur l'excellence des principes d'un musicien, et l'on peut en arriver à condamner absolument une œuvre au nom de ces principes, comme cela s'est amplement vu. Or, écoutez la musique de ce musicien : c'est ce dont il vous supplie. Laissez, lentement, votre sensibilité s'accorder à ces rythmes non familiers, à cette architecture des sons disposés dans l'espace suivant un ordre nouveau des vides et des pleins. Si peu à peu, votre précieuse raison étant tenue en garde, cette sensibilité s'émeut, alors, quand il en sera temps,

l'esprit vaincu, convaincu, verra de la lumière là où l'instinct d'abord avait reconnu la chaleur. Il en est ainsi pour M. Claudel, qui se sert à la vérité de formules à lui, que l'on condamnera si l'on veut, mais que le fait est là pour prouver efficaces et justes. Le pragmatisme vaut en cette matière. Il faut lire M. Claudel tout haut, ou bien l'entendre lire par une belle voix accoutumée à le prononcer. Comme l'a si joliment dit M. Camille Bellaigue, certaines syllabes ont la vertu d'un chant, et « le nom de Jérusalem n'a besoin pour nous émouvoir que d'être psalmodié. » Dans *l'Annonce faite à Marie*, dans les *Odes* et dans certaines parties de ses autres œuvres, quand M. Claudel a cherché l'harmonie et qu'il y a touché, c'est à cette vertu de chant que sa prose atteint, et on s'en aperçoit quand on la prononce. Cette poésie fait appel à toutes les ressources de la voix, l'infléchit et la tend, s'y modèle, s'y ploie, et en provoque toute l'étendue et toute la beauté.

Voici quelques passages de la dernière scène de *l'Annonce faite à Marie*, au moment où, Violaine étant morte, les trois hommes qui l'aimèrent s'essayent à la paix, tandis que la sérénité du jour qui s'éteint les enveloppe et les grandit.

« Vercors. — O Pierre! voici le temps où les femmes et les enfans nouveau-nés en remontrent aux sages et aux vieillards!

Voici que je me suis scandalisé comme un Juif parce que la face de l'Église est obscurcie et qu'elle marche en chancelant son chemin dans l'abandon de tous les hommes.

Et j'ai voulu de nouveau me serrer contre le tombeau vide, mettre ma main dans le trou de la croix.

Mais ma petite-fille Violaine a été plus sage.

Est-ce que le but de la vie est de vivre? est-ce que les pieds des enfans de Dieu seront attachés à cette terre misérable?

Il n'est pas de vivre, mais de mourir, et non point de charpenter la croix, mais d'y monter, et de donner ce que nous avons en riant!

Là est la joie, là est la liberté, là la grâce, là la jeunesse éternelle! et vive Dieu si le sang du vieillard sur la nappe du sacrifice, près de celui du jeune homme,

Ne fait pas une tache aussi rouge, aussi fraîche que celui de l'agneau d'un seul an!

O Violaine! enfant de grâce, chair de ma chair! Aussi loin

que le feu fumeux de ma ferme l'est de l'étoile du matin,

Quand cette belle vierge sur le sein du soleil pose sa tête illuminée,

Puisse ton père tout en haut te voir pour l'éternité à cette place qui t'a été réservée!

Vive Dieu si où passe ce petit enfant le père ne passe aussi!

De quel prix est le monde auprès de la vie? et de quel prix la vie, sinon pour la donner?

Et pourquoi se tourmenter lorsqu'il est si simple d'obéir?

C'est pourquoi Violaine aussitôt toute prompte suit la main qui prend la sienne.

Pierre de Craon. — O père! C'est moi le dernier qui l'ai tenue dans mes bras, car elle se confiait en Pierre de Craon, sachant qu'il n'y a plus désir en son cœur de la chair.

Et le jeune corps de ce frère divin était entre mes bras comme un arbre coupé qui penche!

Déjà comme l'ardente couleur de la fleur de grenade de tous côtés se fait voir sous le bourgeon qui ne la peut plus enclore,

La splendeur de l'ange qui ne sait point la mort s'emparait de notre petite sœur,

Et l'odeur du paradis entre mes bras s'exhalait de ce tabernacle brisé.

Jacques Hury. — O Violaine! ô cruelle Violaine! désir de mon âme, tu m'as trahi!

O détestable jardin! ô amour inutile et méconnu! jardin à la male heure planté!

Douce Violaine! Perfide Violaine! ô silence et profondeur de la femme!

Êtes-vous donc tout à fait partie, mon âme?

M'ayant trompé, elle s'en va; et m'ayant détrompé, avec des paroles mortelles et douces,

Elle part, et moi, avec ce trait empoisonné, il va falloir que je vive et continue! comme la bête qu'on prend par les cornes, lui tirant la tête de la crèche,

Comme le cheval qu'au soir on détache du palonnier en lui frappant sur la croupe!

O bœuf, c'est toi qui marches le premier, mais nous ne formons qu'un attelage à nous deux. Que le sillon soit fait seulement, c'est tout ce qu'on demande de nous.

C'est pourquoi tout ce qui n'est pas nécessaire à ma tâche, tout cela m'a été retiré. »

(*L'Annonce faite à Marie*, acte IV.)

Cependant cette note harmonieuse, purifiée, presque classique qu'on entend dans *l'Annonce*, est assez rare dans l'ensemble de l'œuvre de M. Claudel. Ses deux derniers drames, *l'Annonce* et *l'Otage*, atteignent presque seuls à cette grave douceur, et quelques pages des *Odes*, quelques hymnes, quelques-uns de ses poèmes pour des saints ou pour des enfans. Mais, en général, l'impression que donne ce style est la vigueur, et même la violence. Il est rarement une œuvre d'art, une œuvre parfaite et disciplinée, mais le plus souvent une sorte d'aveu, tout proche du choc mental dont il est né, trop proche pour l'art, jamais trop pour la vie. L'inattendu abonde dans les images ou dans les termes. Et ce poète a un vocabulaire considérable. Je croirais volontiers qu'il est de nos écrivains actuels celui qui a le plus de mots à sa disposition. Mots empruntés aux langues mères, au français pur et heureux du XVIe siècle, aux littératures voisines, à la technique des métiers, à la vie marine, aux sciences. Mots qu'il cherche premiers et qu'il pose à cru, en plein jour, substantifs sans épithète, verbes sans auxiliaire ; langue nerveuse et nombreuse, mais par-dessus tout conduite par les lois du mouvement intérieur, par le commandement autoritaire qui la presse ou la détend suivant les plus divers modes.

« Et cependant, Ysé, Ysé, Ysé !

Cette grande matinée éclatante, quand nous nous sommes rencontrés ! Ysé ! ce froid dimanche éclatant, à dix heures sur la mer !

Quel vent féroce il faisait dans le grand soleil !

Comme le dur mistral hersait l'eau cassée,

Toute la mer levée contre elle-même, tapante, claquante, ruante dans le soleil, détalant dans la tempête (1) ! »

Ce style n'est pas sans procédés. L'allitération chère aux symbolistes y est constamment employée. La syntaxe est justifiable, mais étrange, les mots ne sont pas toujours arrangés sans affectation. Et que deviendrait ce langage chez des médiocres qui n'en imiteraient que l'armature ! mais, chez lui, ce style si

(1) *Partage de Midi.*

propre à la nature de son esprit se prête à un grand effet d'expression, soit qu'il le tende pour de grandes métaphores, soit qu'il le laisse revenir à la simplicité, à la tendresse et à la grâce, qui sont loin de manquer dans son œuvre.

Enfin il sert une si abondante poésie ! Tout enfant, M. Claudel connut cette attention émerveillée qui fait les futurs poètes.

« Je me revois, dit-il, à la plus haute fourche du vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes. De là comme un dieu sur sa tige, spectateur au théâtre du monde, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans; l'œil fixe comme un corbeau, je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir, je suis du regard cette route qui, paraissant deux fois successivement à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt. Rien n'est perdu pour moi, la direction des fumées, la qualité de l'ombre et de la lumière, l'avancement des travaux agricoles, cette voiture qui bouge sur la place, les coups de feu des chasseurs... La lune se lève; je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits. Je demeure immobile, et de temps en temps une pomme de l'arbre choit, comme une pensée lourde et mûre (1). »

Cette « profonde considération, » le poète y appliquera toute sa vie son esprit, avec la même passion fixe, un peu pesante, et elle sera le caractère propre de sa poésie. L'objet est vu, connu, exprimé; il n'est pas, comme chez les symbolistes, dédaigné; il n'est pas, comme chez les naturalistes, regardé avec fétichisme; mais, pris dans la main et pesé, il développe une série de conséquences. Le style de M. Claudel est la stylisation de cet acte double. S'il est obscur, c'est en partie à cause de cela. Car cette stylisation, il ne la fait pas par la logique, mais par la poésie; les élémens choisis ne le seront pas pour leur plus grande vraisemblance, mais pour leur plus grande efficacité poétique. Aussi, le poète, qui avait cru d'abord « qu'il n'y avait rien en nous-mêmes qui ne fût susceptible de communication, » s'aperçoit-il bientôt, au contraire, de la solitude profonde où il se trouve dans un monde affairé et distrait. « Seul, comme un homme désolé, j'erre par les routes: entrant dans la forêt je n'en sortirai pas avant le soir. Et si quelqu'un est mon ami, je ne suis qu'un ami ambigu. »

(1) *Connaissance de l'Est.*

Mais la force poétique est impérieuse, et chaque année de vie l'accroît. Le monde se propose irrésistiblement.

« Comme un animal dans le milieu de la terre, comme un cheval lâché qui pousse vers le soleil un cri d'homme,

Quand, ouvrant les yeux pour la première fois, je vis le monde dans la fraîcheur de sa feuille,

Paraître dans une proportion sublime, avec l'ordre de ses lois et la composition de son branle, et dans la profondeur de sa fondation,

Comme un homme qui adore et comme une femme qui admire, je tendis les mains,

Et comme un miroir d'or pur qui renvoie l'image du feu tout entier qui le frappe,

Je brûlai d'un désir égal à ma vision, et, tirant sur le principe et la cause, je voulus voir et avoir (1). »

C'est la possession après la contemplation. Un jour M. Claudel dira au Seigneur : « Utilisez-moi! Exprimez-moi dans votre main paternelle! Faites sortir tout le soleil qu'il y a en moi! »

Cette possession poétique anime toute l'œuvre. Les drames en sont l'examen, les odes et les poèmes en sont le chant. Comblé d'une félicité qu'il s'est bâtie, le poète pensera avoir fait pour lui-même une revision de l'univers.

« Le monde s'ouvre, et si large qu'en soit l'empan, mon regard le traverse d'un bout à l'autre.

J'ai recensé l'armée des cieux, et j'en ai dressé état,

Depuis les grandes figures qui se penchent sur le vieillard Océan,

Jusqu'au feu le plus rare englouti dans le plus profond abîme.

Vous êtes pris, et d'un bout du monde jusqu'à l'autre autour de vous,

J'ai tendu l'immense rets de ma connaissance (1). »

Mais, parce que « chaque homme, pour vivre toute son âme, appelle de multiples accords, » le monde intérieur aussi s'offre à la connaissance et à la possession poétique, et, en premier lieu, l'amour.

(1) *La Ville.*

« Si le corps exténué désire le vin, si le cœur adorant salue l'étoile retrouvée,

Combien plus à résoudre l'âme désirante ne vaut point l'autre âme humaine? »

Et la Muse Erato, d'un regard appuyé sur les yeux des amans éveille leurs souvenirs.

« Et moi, comme la mèche allumée d'une mine sous la terre, ce feu secret qui me ronge

Ne finira-t-il point de flamber dans le vent ?

Qui contiendra la grande flamme humaine?

Toi-même, amie, tes grands cheveux blonds dans le vent de la mer,

Tu n'as pas su les tenir bien serrés sur ta tête; ils s'effondrent! Les lourds anneaux

Roulent sur tes épaules, la grande chose joconde

S'enlève, tout part dans le clair de la lune !

Et les étoiles ne sont-elles pas pareilles à des têtes d'épingles luisantes? et tout l'édifice du monde ne fait-il pas une splendeur aussi fragile qu'une royale chevelure de femme prête à crouler sous le peigne? »

Enfin voici un lyrisme plus intime, sur la naissance d'un enfant.

« C'est donc vous, nouvelle venue, et je puis vous regarder à la fin.

C'est vous, mon âme, et je puis voir à la fin votre visage,

Comme un miroir qui vient d'être retiré à Dieu, nu de toute autre image encore.

De moi-même il naît quelque chose d'étranger,

De ce corps il naît une âme, et de cet homme extérieur et visible

Je ne sais quoi de secret et de féminin avec une étrange ressemblance.

O ma fille! ô petite enfant pareille à mon âme essentielle...

Qui es-tu, nouvelle venue, étrangère? et que vas-tu faire de ces choses qui sont à nous?

Une certaine couleur de nos yeux, une certaine position de notre cœur.

O enfant né sur un sol étranger ! ô petit cœur de rose ! ô petit paquet, plus frais qu'un gros bouquet de lilas blanc !

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans,

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français (1) ! »

Et l'on dit ici : mais pourquoi ces constantes coupures ? pourquoi cette prose est-elle mise en strophes et même en lignes interrompues ? Et si ce sont des vers, pourquoi n'ont-ils point de mesure ? Est-ce que ce procédé n'est pas bien arbitraire ? Je suis très porté à croire qu'il est en effet arbitraire, et qu'il n'y a d'autre raison à son emptoi qu'un caprice, probablement heureux. Les poètes font des trouvailles de rythmes, et ensuite ils cherchent à les justifier par des raisonnemens. Mais les explications qu'on a données de ce mode d'expression de M. Claudel, — et les siennes les premières, — ne me paraissent pas convaincantes. Peut-être ces versets ne sont-ils pas un procédé aussi nouveau qu'il en a l'air. Est-ce que nous ne lisons pas la Bible ainsi ? C'est un grand mode de parole, quand il s'agit de solenniser la pensée, de la transposer au mode héroïque, et de faire soutenir le ton à la personne qui déclame. Et si M. Claudel avait inventé ce mode, il aurait fait une bonne invention, car c'est un bel instrument, utile et fort agréable à employer. C'est un mode intermédiaire entre le vers et la prose, plus accusé et plus rythmé que celle-ci, plus souple que celui-là et d'un emploi moins fatigant dans les œuvres longues. M. Claudel l'appelle *vers*, d'après sans doute l'opinion de Mallarmé qui voulait qu'il y eût « vers » dès qu'il y avait « effort vers le style, » dès que cessait la simple écriture du langage parlé. Mais il me semble que c'est abuser des mots, car une longue tradition a défini le vers français d'une manière précise et étroite, et la cadence inégale et sans mètre de M. Claudel n'est point ce vers-là, si elle est, ce qui ne fait pas de doute, poésie et même ver-

(1) *Cinq grandes Odes : Magnificat.*

sification. Il a jadis écrit quelques vers, quelques alexandrins, et fait hommage comme d'autres à la vieille discipline. Mais il a trouvé ce mode trop rigide pour contenir la vie abondante et mouvementée qu'il lui fallait y presser, et il a adopté cette large prose très appuyée qui s'étend jusqu'à trois lignes ou se resserre jusqu'à une seule syllabe suivant la psychologie du moment.

Le jeune Cébès au début de *Tête d'Or* arrive dans la solitude des champs à la fin de l'hiver :

« Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues,
Et je tourne ma face vers l'année et l'arche pluvieuse, j'ai plein mon cœur d'ennui ! »

Tout récemment, parce qu'on représentait pour la première fois un de ses drames, il a écrit cette explication de son style pour aider les acteurs : « La division en « vers » que j'ai adoptée est fondée sur les reprises de la respiration, découpant pour ainsi dire la phrase en unités non pas logiques, mais émotives. Quand on prête l'oreille à quelqu'un qui parle, on entend qu'à un point variable vers le milieu de la phrase la voix s'élève, et s'abaisse vers la fin. Ce sont les deux temps et la modulation intermédiaire qui constituent mon vers. »

Il est bien évident que le vers a toujours été une mesure humaine, physiologique. Le temps de la respiration est son temps, l'afflux normal du sang pendant la durée du mouvement respiratoire, le quadruple battement du cœur, en règle les quatre accens normaux. M. Claudel garde, et emploie généralement de la plus belle manière ce rythme qui est l'essence du vers, et la coupure des lignes lui sert justement bien souvent, comme dans les vers, à rendre nécessairement forte, nécessairement « longue, » la dernière syllabe sur laquelle ainsi il retient la résonance. Et cependant pour nous faire saisir combien ces lignes diffèrent du vers par une différence subtile, mais inexorable, il suffit que M. Claudel leur ajoute des rimes. Ces assonances venant à la fin de versets étirés m'ont toujours semblé pénibles, et au lieu de les attendre comme un bel écho, on les redoute comme un mauvais hasard. Ce qui ajoute tant au vers diminue cette prose, car forcément la recherche de l'assonance tire à soi le sens de la phrase et on craint de penser qu'elle le dirige.

Mais que si, au contraire, on veut tenir pour l'instrument

intermédiaire entre nos deux modes habituels ces lignes ou ces strophes dociles au mouvement du discours, je ne vois pas quelle objection on pourrait y faire. Il faudrait souhaiter seulement que ceux qui décideront de s'en servir ne maniassent point de la fausse beauté avec ce bon outil.

Car il a de superbes ressources. Il fait intervenir le silence. Ce silence qui joue un si grand rôle dans nos entretiens vivans, et un si grand rôle dans la musique, n'y aurait-il que le vers qui eût le droit de lui emprunter sa riche profondeur? Combien de fois, écrivant en prose, n'a-t-on pas souhaité, au delà des virgules et des points, cet instant visible de suspens, qui recueille un sens, l'isole, et l'agrandit?

On a raillé avec raison l'excès de cette exigence chez Mallarmé, qui mettait pour la satisfaire de grands blancs entre ses mots... Mais, si on y réfléchit, le dernier des romanciers en fait autant quand il introduit une description dans un moment pathétique. Tout ce qui importe doit baigner dans le silence, dans l'espace. Et c'est pour les leur restituer qu'avant la déclaration d'amour, on nous dit comment est la nuit; ce sont des mots destinés à prolonger le suspens, et qui y tombent de toute leur inutilité. M. Claudel a dans un domaine plus subtil donné une belle solution à ce besoin d'espace dans la prose.

***

Le second élément qu'on est amené à reconnaître chez M. Claudel est la qualité humaine. La scène, quand *l'Annonce à Marie* y fut portée, la mit en évidence et ce fut une surprise pour beaucoup. Car on avait pensé que ce drame s'adresserait surtout à l'esprit. Mais il était émouvant. Et certains même regrettaient que la part la plus rare du drame, — ce qu'il contenait de mysticisme fier et de ferveur, — disparût presque sous tant de pathétique. Je crois donc qu'on ferait fausse route si on ne voyait dans l'œuvre de M. Claudel, sous prétexte qu'elle est symbolique, que des figures. Ce sont des êtres humains qu'il y a créés. Ses personnages sont des personnes. Leurs passions, leurs vertus et leurs vices ne sont point des allégories. Ils leur tiennent au sang, ils leur sont inhérens par la vertu d'une vraisemblable psychologie.

Il est relativement aisé d'étudier les ressources psychologiques d'un écrivain quand il met en scène des gens qui appar-

tiennent toujours au même monde et au même temps, comme c'est le cas pour presque tous nos auteurs de théâtre actuels. Mais M. Claudel a un théâtre singulièrement varié et d'un cadre étendu. Le meilleur exemple qu'on en pourrait trouver près de nous serait l'œuvre musicale de Wagner. Les huit drames de M. Claudel sont assez divers pour que bien des figures s'y dessinent : *Tête d'Or* est une sorte de poème épique sans lieu ni temps; *la Ville* meut des foules modernes avec des grèves et des émeutes; *le Repos du Septième Jour* est une visite de Chinois aux Enfers; *l'Échange* se passe en Amérique; *la Jeune fille Violaine* est un drame mystique parmi de petites gens de la terre; le drame d'amour de *Partage du Midi* (une tragédie de passion d'un ton un peu égaré comme la musique de Tristan) a pour théâtre un paquebot faisant route pour l'Extrême-Orient, puis une ville de Chine, et pour personnages ces Européens nomades et détachés que la vie exotique ballotte d'une fortune à l'autre, d'un bout à l'autre du monde, et semble déraciner aussi de toute idée stable et de toute conscience; *l'Otage* suscite la vie de la France après les ruines de la Révolution, et *l'Annonce faite à Marie* est tout imprégnée de l'esprit du Moyen Age. Le ton de chacun de ces drames est accordé à leur donnée avec une rare justesse d'accent.

Sous un style qui reste le même partout, avec ses procédés et ses arrêts, une main très sûre dispose les éléments particuliers. Si les plus importans de ces personnages ont ces traits éternels sans quoi la psychologie est superficielle et vaine, ils sont circonstanciés aussi, ce sont des individus. Quelques-uns sont l'objet de portraits tout extérieurs, comme cet Américain dont *l'Échange* fait la charge, l'Américain cynique et beau joueur qui estime que tout est marchandise, même la femme de son voisin si on veut y mettre le prix, lequel dépend des besoins d'argent du mari. D'autres sont des types humains si héroïques, si tendus, comme Simon Agnel, le héros de *Tête d'Or*, qu'on hésite à y reconnaître un homme ; pourtant il suffit qu'un adolescent, le charmant Cébès, se confie à lui, pour qu'une grande tendresse d'homme apparaisse sous le masque romantique de Simon ; et la scène où Cébès meurt entre les bras du jeune héros victorieux est une magnifique scène de virile pitié, en même temps qu'il en émane cette angoisse des au-delà de la mort, sur lesquels désespérément et vaine-

ment s'interrogent ces deux jeunes hommes dont l'un va mourir.

Tête d'Or. — Et il demande, et je ne puis répondre à cet enfant malheureux ! Et voici qu'il meurt !

Cébès. — Réponds ! quand l'homme meurt, est-ce que quelqu'un subsiste ? Est-ce que la personne finit ? Car pour la forme du corps, je sais qu'il disparaît.

Tête d'Or. — Faut-il que tu te flétrisses comme une fleur d'eau avant que je ne t'aie demandé : qui es-tu ? et que tu ne m'aies répondu ?

N'espère point que tu subsistes, étant mort, car l'homme verra-t-il sans ses yeux ? et que pourra-t-il

Saisir autrement qu'avec ses mains ?

Cébès. — Je mourrai comme un quadrupède et je n'existerai plus.

Pourquoi alors m'a-t-il été donné de savoir cela ? Nuit ! ô nuit !

Tête d'Or. — La nuit est vaste et large, et le soleil y disparaît.

Cébès. — Jamais et à jamais !

Tête d'Or. — Frère ! enfant !

Ô toute la tendresse qu'il y a en moi, je te tiens entre mes mains

T'appellerai-je mon enfant ou mon frère ? car j'étais plus attentif à toi qu'un père ne l'eût été à la petite figure pâle. Et mon cœur était attaché au tien par un lien plus fort et plus doux

Qu'à son frère ne l'est un frère aîné, quand il joue et cause doucement avec lui le soir, et qu'il l'aide à défaire ses souliers.

Les foules de M. Claudel sont curieuses. Certes, il manque d'habileté pour les manier, mais dans la satire un peu grosse et gauche par laquelle il les traite, leurs mots et leurs vies sont d'une pesante vérité. Ce n'est pas par leur confuse diversité qu'il les peint, par leur aspect extérieur de masse versatile et remuante, mais par les traits élémentaires de ceux qui les mènent, quelques individus anonymes et moyens. Puis de la même main dont il a tracé avec pessimisme et quelque mépris ces silhouettes, M. Paul Claudel trace de purs portraits de femmes. Le plus rare, le plus complet est peut-être celui de Sygne de Coûfontaine dans *l'Otage*, la jeune aristocrate que la Révolution a laissée seule et dépouillée, et qui, de la vieille abbaye fondée par ses pères et restée seule debout à côté du château abattu, reprend « brin par brin comme une vieille dentelle » l'ancien domaine dispersé. Cette fille énergique à la taille longue et au visage fermé, accueille avec une ravissante dignité un amour digne d'elle, puis la déchéance, et l'adversité. Mais elle n'est pas hiératique. Sygne de Coûfontaine l'impassible a tant souffert, que bien avant la mort son cœur est épuisé...

De ces types si différens, et, ce qui est très curieux, de leur langage presque identique, car M. Claudel ne s'embarrasse guère de les faire tous parler en poètes, se dégage une psychologie humaine générale. Ce n'est pas une psychologie de comédie, elle est grave, sans esprit, et toute en profondeur, — mais par d'autres chemins elle atteint à une vérité aussi vivante. C'est à peine non plus de l'observation. Il ne paraît pas que M. Claudel ait beaucoup regardé vivre les autres et qu'il s'y intéresse. C'est une psychologie d'intuition. Ses êtres sont refaits par le dedans, au lieu d'être tracés par l'extérieur. Et surtout les sentimens essentiels sont produits. Ce qui constitue une âme d'homme et une âme de femme, et par conséquent le pathétique de leurs rencontres, nous frappe de temps en temps comme un rappel de nos propres actes, — et, au-dessous de nos actes, comme un rappel de nos dispositions les plus cachées. Seules des femmes peuvent savoir ce qu'il y a de justesse dans une Marthe que son mari qui ne l'aime plus appelle encore de l'ancien nom d'amour Douce-Amère, et qui ne s'y trompe pas, mais le regarde seulement avec ce grand reproche étonné de la femme qui s'était donnée pour jamais; dans une Ysé que son goût pour la domination d'amour empêche à tout jamais d'aimer; dans une Violaine qui s'arrache à son fiancé sans cesser d'aimer, et dont ni la lèpre, ni la réclusion, ni même la vie perdue en Dieu n'interrompt l'amour, indéfiniment sacrifié et qui fleurit encore sur ses lèvres avec le dernier souffle. « Jacques, dit-elle avec ferveur au fiancé de jadis, quand tu entendras à ton tour la grande porte de la mort craquer et remuer, *c'est moi de l'autre côté qui suis après!* » Violaine n'est pas une sainte. Le ciel qu'elle promet à Jacques, c'est sa présence. Ces femmes ont des cœurs féminins.

M. Claudel va au delà, et suscite le plus profond des instincts de la vraie femme, qui est de se livrer, — que ce soit à l'amour, à l'enfant, à une tâche, à Dieu. Il s'en est servi pour de hauts propos et en particulier pour cette étrange vocation de sacrifice qui apparaît ici comme une tentation au-dessus de leurs forces. « Les choses grandes et inouïes, dit Sygne de Coûfontaine, notre cœur est tel qu'il ne peut y résister. » Cette passion de se perdre semble mettre la femme au degré suprême de l'ordre humain que M. Claudel établit. Dans *la Ville*, celle que jadis un homme qui l'aimait appelait « la fée Lâla, fille de la

graine de fougère, » devenue vieille et connaissant son propre cœur, dit aux hommes qui ne l'ont point comprise :

« Nul ne connaît le secret de ma joie, ni eux, ni les autres, ni vous-même.

Cœuvre lui-même, bien qu'il soit le seul homme qui ait eu de moi possession

(Et tu es le fruit de notre union, ô roi)

Ne m'a point connue tout entière.

Car son esprit s'attache aux causes et il les rassemble dans la profonde cavité de son esprit...

Mais *le délice et ce saisissement*

Qu'il y a à sentir qu'on ne tient plus à rien est ce qu'il ne connaît pas encore.

Le vol fixe de la pensée qui comme un nageur soulevé par le courant

Se maintient dans la vibration de la lumière,

Ces coups soudains, ces essors insaisissables, ces départs,

Sont encore ce que tu sais mal, ô pontife (1). »

Pour ce qui est de l'homme, il donne à la femme les plus doux noms, il la poursuit d'une recherche impérieuse, il connaît que le délice et le tourment qu'elle lui donne sont comme une créance qu'elle a sur lui (par une singulière idée, ce serait par un héritage de la femme que l'homme aurait ce besoin de la femme : ce que la mère a donné, la femme vient le reprendre); elle est l'exigence, elle est la demande de la vie. Mais l'homme subit cette exigence et ne la choisit pas; et de plus il sait que ce qu'il aura acquis avec tant de peine, « l'embrassement de la bien-aimée pareil à un combat contre le cygne » ne lui suffira pas. « La femme est la promesse qui ne peut être tenue. » A la soif humaine la réponse de l'amour est faible. « L'insatiable ne peut s'appliquer que sur l'inépuisable. » La femme est faite pour se donner, l'homme pour recevoir ; mais « l'inépuisable » n'est pas créature. Aux deux facultés de l'homme : l'action et la méditation, l'amour n'est pas une fin.

Et c'est l'éternel malentendu de l'amour, ou au moins une des racines de ce malentendu.

« O amie, je ne suis pas un dieu!

(1) *La Ville*, p. 307.

Et mon âme, je ne peux te la partager, et tu ne peux me prendre et me contenir et me posséder (1).

« Il n'y a absolument pas moyen de vous donner mon âme, Ysé (2). »

Aussi M. Claudel a-t-il fortement exprimé le poids des amours interdites, quand l'amour est assez sérieux pour faire naître ces douleurs. Elles sont le reniement de l'autre soif, qu'il nous faut bien appeler la soif divine, et dans le vouloir qu'ils ont d'être comblés par leur don mutuel, les êtres qui s'aiment profèrent un refus sacrilège et vain. M. Claudel a défini cette « abjuration passionnée » par des lignes très hardies dans *Partage de Midi*.

Il reste la vie qu'on peut partager, donc le mariage, qui en constitue l'échange.

Mais la femme sert, et l'homme agit. La femme aime et l'homme comprend. Ce n'est guère une thèse féministe. Pourtant dans l'apparent abaissement féminin, il y a une revanche mystérieuse et mystique.

Telle est, exprimée cent fois, l'idée de l'ordre humain dans l'œuvre de M. Claudel. Elle est assez curieuse à constater, au moment où M. Bergson fait dépasser sur le chemin de la connaissance la raison par l'intuition, et où M. Chesterton, ce brillant philosophe anglais, sous les paradoxes dont il scandalise sa patrie, recherche le plan initial, le patron idéal de l'homme; ces trois philosophies convergent.

***

Cependant tous ces ressorts, poésie et psychologie, vont à un sens. Un esprit d'une rare cohésion, un esprit qui discerne et qui résout, paraît sous la diversité de cette œuvre, liant chaque composition, et leur ensemble, à l'unité d'un plan volontaire et stable. La base d'un drame ou d'un roman peut être un fait. Ici, — et je pense que c'est la définition même des « idéalistes, » — elle est une idée. Le sujet est en fonction de cette idée. Un drame humain, des personnages réels, servent un dessein intellectuel. Dans les drames l'un après l'autre de M. Claudel, il y a ce support. Et ils l'ont complètement mis à

(1) Deuxième Ode.
(2) *Partage de Midi.*

jour quand ils se ferment. Nul mystère intellectuel ne doit subsister quand le rideau est tombé. Cela est conclu et clos comme du Bach. L'esprit doit être satisfait. Comme le fil d'une broderie au filet après avoir passé dans tous les méandres du dessin revient à son point de départ, ainsi l'idée nourrit les accidens du drame et encercle le problème posé. Il suffit de lire les pièces de M. Claudel pour voir cette expérience se répéter, et ce qu'il a voulu dire, une fois que le drame est devenu clair pour l'esprit, est fort net.

Dans *l'Otage*, par exemple, l'auteur a eu comme point de départ l'idée de la séparation entre le monde moderne et celui d'avant la Révolution. Séparation d'esprit encore plus que de fait. Un ensemble délicat de charges réciproques formait la base des rapports entre les hommes; cette obligation mutuelle était entre eux le seul contrat, contrat de fait, non écrit, et qui avait pour garant la foi des traitans; enfin toute seigneurie reposait sur la possession de la terre. Ce sont ces trois ordres de choses que la Révolution abolit (et d'ailleurs il est bien évident que le rouage ne fonctionnait plus normalement et M. Claudel ne semble pas chercher à faire l'apologie du siècle qui précéda la Révolution); en les abolissant cependant, elle détruisit ce qui reposait sur un ordre vivant, et y fit succéder des relations nouvelles et des contrats conventionnels. M. Claudel a rendu sensible cette démolition en y faisant consentir, sous la pression de la force, deux nobles êtres en qui toutes les abdications douloureuses de 1789 se renouvellent. Une nécessité qui n'a plus aucune raison de droit arrive à rétablir sur le trône ancien un roi constitutionnel, investi de son royaume par les mains d'un préfet de hasard trois fois renégat. Et les descendans des Coûfontaine seront eux-mêmes l'instrument de cette dernière reddition de leur race.

Georges de Coûfontaine. — Adieu donc, ô Roi que j'ai servi, image de Dieu!

Le Roi pas plus que Dieu n'acceptant de limitation que sa propre essence,

Tout homme dès sa naissance recevait le monarque au-dessus de lui éternellement à sa place par lui-même.

Afin qu'il apprît aussitôt que nul n'existe pour lui seul, mais pour un autre, et qu'il eût ce chef inné.

Et maintenant, ô Roi, à cette conclusion de ma vie,

De cette main qui a combattu pour toi, c'est moi qui m'en vais signer ta déchéance.

Sygne de Coûfontaine. — Réjouis-toi, parce que tes yeux vont voir ce que ton cœur désirait (1).

Georges. — Il y a une chose plus triste à perdre que la vie, c'est la raison de vivre.

Plus triste que de perdre ses biens, c'est de perdre son espérance.

Plus amère que d'être déçu, et c'est d'être exaucé.

Sygne. — Voici le Roi sur son trône.

Georges. — L'appelez-vous le Roi ? Pour moi je ne vois qu'un Turelure couronné.

Un préfet en chef administrant pour la commodité générale, constitutionnel, assermenté,

Et que l'on congédie, le jour qu'on en est las. »

De même dans *Tête d'Or*, qui semble d'abord le plus obscur et le moins dégagé des drames de M. Claudel. L'action, là aussi, est double : action vivante, action intellectuelle. L'épisode, dans ses grandes lignes, est celui-ci : un jeune homme, Cébès, désemparé et faible, croit reconnaître en Simon Agnel un homme plus fort et s'attache à lui. Agnel, qui deviendra Tête d'Or, donne en effet bientôt des preuves de sa force et de son ascendant. Dans la patrie aveulie qui est la sienne, il suscite les courages éteints, et pour repousser l'envahisseur qui va achever la destruction du pays, il lève une armée, attaque l'ennemi et vainc. En possession de la force, il réclame le pouvoir, tue le Roi incapable, et règne. Là est le nœud du drame : que fera-t-il de sa puissance et de ce peuple qui s'est donné à lui ? Il le mène à la conquête du monde. Parti de l'Occident, il s'est avancé jusqu'au nœud dorsal de l'Europe, au Caucase, là où Prométhée se débattit. Il est blessé, et le bruit de sa mort suffit à mettre son armée en déroute. L'espoir meurt avec lui, les conquérans se replient vers leurs foyers, « leur effort arrivé à une limite vaine se défait comme un pli, » et Tête d'Or meurt seul, montrant au ciel sa force inutile, ayant remis à la fille de l'ancien roi le pouvoir usurpé.

(1) (Le Roi rétabli sur son trône. Nous sommes en 1815.)

Or le drame se tient et se passe de commentaire. Cependant, au-dessous de l'action subsiste l'idée dont il est sorti, qu'il a illustrée, rendue frappante. Dans la jeunesse intellectuelle, les faibles se confient aux forts et leur demandent appui. Ils sentent celui qui est doué et avec la crédulité de l'ardente adolescence ils attendent de lui le sens de leur vie. Et celui-là, que leur donnera-t-il? Il leur propose l'empire de l'esprit humain. Mais la conquête n'a de force que par lui, et lui-même n'a de force que son orgueil. Sa personnalité atteinte par un coup lâche et fatal du destin, tout s'écroule, et « leur effort arrivé à une limite vaine, » ils se sentent sans but, ils retournent à leur vie, et le chef inutile apprend seul la fin de la dure leçon.

***

Enfin, ce qui achève de constituer l'œuvre de M. Claudel, c'est le sentiment religieux. Depuis le premier de ses drames jusqu'à la plus récente de ses Odes ou de ses Hymnes, cette œuvre vibre d'un accent de catholicisme passionné. C'est d'abord une sourde recherche, l'expression de la privation de Dieu, de la lacune d'un univers sans lui ; puis une enquête où nous suivons bien moins un projet de démonstration qu'une angoisse personnelle : les drames de *l'Arbre* cherchent un ordre divin auquel puissent se relier les problèmes de la vie et de l'intelligence. Enfin c'est l'épanouissement d'une foi intégrale et son rayonnement infini.

M. Paul Claudel est un converti. Peu instruit des choses religieuses et y étant indifférent, il fut, à vingt ans, soudainement visité par la douce persuasion de Dieu.

« O mon Dieu (1), je me rappelle ces ténèbres où nous étions face à face tous les deux, ces sombres après-midi d'hiver à Notre-Dame,

Moi tout seul, tout en bas, éclairant la face du grand Christ de bronze avec un cierge de vingt-cinq centimes.

Tous les hommes alors étaient contre nous, — et je ne répondais rien, — la science, la raison.

La foi seule était en moi, et je vous regardais en silence comme un homme qui préfère son ami. »

(1) *Magnificat.*

C'est comme une réalité qui s'impose, et c'est en cela que toute conversion est inexplicable. Il arrive simplement un jour que Dieu existe, personnel, agissant, vivant. « N'avons-nous pas un droit à ne pas voir Dieu? et je ne puis l'exclure! Il ne profère point de parole et d'où vient que je l'entends? Je ne puis l'atteindre, et il est avec moi. Il n'est nulle part, et je ne saurais le fuir. » Grande angoisse : celle de Pascal, de tant d'autres, et qu'une heure transforme en l'assurance prodigieuse...

Quand ainsi la foi s'établit dans un esprit, elle y développe un zèle irrésistible. Convaincu d'abord dans sa sensibilité, M. Claudel laissa ce zèle s'emparer de son activité totale, et, « comme la phrase qui prend aux cuivres gagne les bois et progressivement envahit les profondeurs de l'orchestre, » il devint peu à peu l'instrument entièrement utilisé de sa croyance. Si chacun de nous doit agir pour le bien moral suivant ses moyens (comme nous avons des moyens divers de gagner notre vie), le poète a pour action la parole; et son devoir, sa mission, son emploi sur la terre, est de proférer la vérité suivant la connaissance qu'il en a reçue. M. Claudel assigné au poète ce rôle éminent, et il ne s'y est pas dérobé. Aucune partie de son œuvre cependant ne cherche à démontrer ou à expliquer : il *témoigne*, et c'est tout. Il se porte garant. Il montre aux autres avec force qu'il possède une évidence, et que cette évidence est splendide, Sans doute cette apologétique en arrive à reposer entièrement sur une action personnelle, et c'est là peut-être sa faiblesse. Mais M. Claudel a montré dans toute son œuvre un esprit si étendu et si informé, et dans ses pages de philosophie un raisonnement si robuste et si strict qu'il faut bien lui reconnaître quelque autorité. Et je crois de plus que s'il a tant d'ascendant personnel sur les jeunes gens qui le lisent, c'est à cause des sources les plus sensibles et les plus instinctives de sa foi, et à cause de la forme que prend sa pensée religieuse, qui est l'exaltation. Enfin il faut reconnaître que ses pages ont cet accent ardent qui s'empare de l'esprit :

« Et moi, comme vous avez retiré Joseph de la citerne et Jérémie de la basse-fosse,

C'est ainsi que vous m'avez sauvé de la mort et que je m'écrie à mon tour,

Parce qu'il m'a été fait des choses grandes et que le Saint est son nom!

Vous avez mis dans mon cœur l'horreur de la mort, mon âme n'a point tolérance de la mort!

Savans, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de l'Introduction au Néant,

Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Égypte! vos conseils,

Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,

Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je lève mes mains dans le désespoir, je lève les mains dans la transe et le transport de l'espérance sauvage et sourde!

Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être et qui hait l'Être, il hait sa propre existence. »

Il n'y a guère de sujets personnels que n'ait touché M. Paul Claudel, et ce n'est pas étonnant puisque le lyrisme vit de la vie de l'âme. Il y a dans les *Odes* les plus hautes pages qu'on ait écrites sur la paternité. « Maintenant il y a ceci de changé entre moi et les hommes, que je suis père de l'un d'entre eux. Celui-là ne hait point la vie qui l'a donnée, et il ne dira plus qu'il ne comprend pas; » sur l'amour humain, sur la soif de Dieu.

Mais, jaillissant de ces sentimens éprouvés, et de leur excès même, la foi atteint le domaine spirituel, et là elle prend, tout naturellement et par sa simple ascension dans un esprit complet, la forme du mysticisme, de la poésie et de la métaphysique. Séparées ou mêlées, purement abstraites ou suggérées par les fêtes catholiques, par quelque faste de Dieu, ces trois formes de l'exaltation de la foi produisent une beauté qui est de l'ordre le plus haut. On voit bien quel tribut apporte le poète à cette foi, mais c'est un échange, et la foi à son tour est libérale au poète. Tous les vrais écrivains qui ont traité ces sujets ont prouvé de quel rayonnement leur littérature était embellie par un tel contact. Celui-ci, qui joue du « trésor indéfectible » de la nature avec une audacieuse aisance, et qui dispose des « grandes créatures célestes, » les étoiles et les mondes inconnus, comme de quelques fruits, ajoute à la liberté poétique l'atmosphère divine, cette adorable couleur du saphir qu'un jour Dante entrevit.

Vers le postulat métaphysique qui fait l'objet du livre *Art poétique, Connaissance du Temps*, je ne suivrai pas M. Claudel. Je pense qu'on n'a de clarté dans ce livre ardu que si on connaît préalablement la philosophie scolastique de saint Thomas d'Aquin sur laquelle il me paraît qu'il s'appuie. Mais je sais que, de ce livre et de ce qui en a passé dans les autres, il reste dans l'esprit cette figure admirable qu'il a tenté de susciter, d'un univers parfait et clos, d'un domaine « fini, » si immense soit-il, dont Dieu est le centre; d'une géométrie en mouvement dans l'espace et dans la durée, à quoi la divinité sereine et juste communique son ineffable paix; un monde, comme des théologiens l'ont vu, sans brèche ni lacune, le cycle ininterrompu des élémens que Dieu sait dénombrer et dont il attend vers lui à l'heure certaine le retour. Ainsi la vie de l'univers apparaît comme un délice inépuisable, et notre place dans son mouvement comme un chiffre parfait. Là est la contribution du poète au catholicisme : il en fait le centre de la joie. A l'immense révolte de la vie ne suffit pas une terne croyance. Mais la contemplation d'une beauté supérieure, et notre intime possession de cette beauté développent dans l'âme d'infinies ressources de contentement. Par là encore, l'œuvre de M. Claudel, dans ses pages les plus religieuses, n'irrite point un esprit incroyant; car quelles défenses avons-nous contre l'attrait de la beauté et les propositions de la béatitude?

M. Paul Claudel n'a probablement donné encore qu'une partie de l'œuvre qu'il peut faire. Dans quelle direction l'accomplira-t-il? Il est assez possible de prévoir qu'il accentuera les deux tendances les plus fortes de son talent : que, d'une part, il se livrera au démon poétique le plus spéculatif, et que, d'autre part, instruit des moyens propres au théâtre par une première expérience, il écrira des drames de plus en plus proches de la réalité, et de plus en plus scéniques. En attendant, il faut souhaiter que quelqu'un de nos théâtres continue à jouer de temps à autre cette *Annonce* qui a déjà fait ses preuves, et monte ces pièces si curieuses et d'une si haute tenue qui s'appellent *l'Otage*, *l'Échange*, *Tête d'Or* et *Partage de Midi*.

E. Sainte-Marie Perrin.

UNE VILLE ALSACIENNE

WISSEMBOURG[1]

C'est un matin d'automne, la saison de l'année peut-être où l'Alsace est la plus belle.

Sous un ciel d'une limpidité un peu humide qui donne à la nature une douceur recueillie, la forêt déploie sur la montagne sa pressante frondaison d'or rouge qu'anime encore le contraste des sapins verts, tandis que sur les pentes les vignes pâlissent le sol d'un or plus fragile. Le voyageur, qu'amène en ce point de notre ancienne frontière la curiosité ou le souvenir, s'arrête, sur le Geisberg, au pied du monument qui commémore le sanglant sacrifice des soldats tombés pour la France. Au-dessus de lui, le génie de la Patrie offre, dans ses mains reconnaissantes, des couronnes, et, dressé sur le faîte, le coq gaulois, coulé dans le bronze, se raidit, avant de lancer son cri. Devant son regard, le paysage splendide s'étend mollement. Des champs vallonnés d'abord, où les monumens allemands glorifient la victoire, de grasses prairies, des bouquets d'arbres, jusqu'à la route où frissonnent les longs peupliers jaunes; à sa gauche, les sinueuses ondulations des Vosges; vers le Nord, les premières hauteurs et les premiers villages du Palatinat qu'estompe une brume légère; à droite, la plaine alsacienne, et au delà, le pays badois, avec les sommets bleuissans de la Forêt-Noire.

(1) *L'abbaye et la ville de Wissembourg*, par J. Rheinwald, 1863. — *L'Alsace illustrée*, par J. Schœpflin, 1852. — *L'abbaye de Wissembourg*, par M. L. Spach. — *A travers l'Alsace*, par M. André Hallays. — *Le mariage de Louis XV*, par M. Henry Gauthier-Villars, Plon.

Tout semble reposer. Dans le fond, une petite ville calme émerge d'un nid de feuillage, avec des tours, des clochers, des remparts, à l'abri de collines que couvrent les vignobles pourprés, et que domine la masse perdue des bois plus lointains. Cette petite ville calme, c'est Wissembourg. O Wissembourg, qui t'appelles château de la sagesse ou encore château blanc, Wissembourg où Marie Leczinska, ignorante de son destin, passa les plus heureuses années de son existence, mélancolique Wissembourg endormie dans la grâce du XVIIIe siècle français, de quel accent tragique tu résonnes aujourd'hui dans nos cœurs !

I

En 623, Dagobert Ier, roi d'Austrasie et fils de Clotaire II, fonda, un peu avant son avènement au trône de France, une abbaye de Bénédictins, au pied des Vosges, sur les bords de la Lauter, dans le Spiregau. Le *pagus spirensis*, extrême limite méridionale pour les Francs de la rive gauche du Rhin, confinait, près de la Sauer, à la région des tribus alémaniques d'Alsace. L'abbaye prit le nom de Wissembourg, que l'on explique de deux manières. Il lui serait venu, selon certains, de la réputation de science et de discipline que méritaient les religieux, et signifierait alors : Château de Sagesse. Selon d'autres, il lui viendrait des ruines blanches d'une petite forteresse romaine, qui se trouvait à quelque cinq cents mètres, sur l'emplacement du village d'Altenstadt, et signifierait : Château Blanc. Pour la distinguer d'autres Wissembourg, on la nomma, plus tard, Cron-Wissembourg, à cause d'un grand lustre en couronne, cadeau de Dagobert II, et plus tard encore Wissembourg sur le Rhin, bien que le Rhin fût à quatre lieues. Dotée, autour de la Lauter, d'un vaste territoire privilégié, le Mundat, long de vingt kilomètres entre l'Est et l'Ouest, large de seize entre le Nord et le Sud, et qui comprenait onze villages et de nombreux hameaux, l'abbaye, exempte d'impôt, avait le droit de battre monnaie, et d'élire librement l'abbé qui était prince de l'Empire. On n'en citait pas de plus riche en Alsace, car elle avait encore, en dehors du Mundat, de fécondes possessions, en Lorraine, dans le Palatinat, et dans le pays de Bade. Elle fut longtemps un asile de paix et de travail. Alors que l'empire carlovingien se dissolvait, un jeune moine alsacien, Otfried,

qui, par ses études à Saint-Gall, s'était rendu maître dans les arts libéraux, jeta sur elle un grand éclat. Le premier, il essaya de restreindre le culte exclusif que l'on rendait aux lettres latines, et d'assujettir le barbare idiome franco-germanique aux règles de la grammaire et de la prosodie. Il écrivit dans ce dessein beaucoup de sermons, de poésies et de lettres, mais surtout une sorte de Messiade, *le Christ*, paraphrase du Nouveau Testament en strophes variées, mêlée de réflexions morales ou historiques, et qui est, dans l'Europe chrétienne, le plus ancien témoignage poétique du vieil allemand. Il l'avait offerte à Louis le Germanique par une dédicace en doubles acrostiches, dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, de manière à former de côté et d'autre cette phrase latine : *Luthovico orientalium regnorum regi sit salus æterna.*

Cependant, attirés par la renommée des religieux et aussi par la fertilité paisible de l'endroit, des habitans se groupaient autour de l'abbaye : un hameau naissait, qui s'agrandissait en village, puis devenait une ville entourée de murs et de fossés, comme l'abbaye qui avait sa propre enceinte, avec ses propres portes. En Alsace, beaucoup de villes se sont ainsi élevées autour d'une institution conventuelle, Munster, Marmoutier, Massevaux, Andlau, entre autres. On découvre pour la première fois, au XIIIe siècle, dans les chartes, mention de la cité de Wissembourg. Il arriva ce qui arrivait partout où une ville s'établissait à l'abri d'un monastère. Toute jeune, la ville acceptait sa protection ; adolescente, elle cherchait à s'en délivrer et à conquérir l'indépendance, et leur histoire à toutes deux n'était plus dès lors qu'une suite de conflits, où l'Empire, tour à tour, soutenait l'une pour affaiblir l'autre. Souvent même, quelque électeur du Rhin, évêque ou laïque, supplantait à son profit l'Empereur trop éloigné ou trop embarrassé par des affaires plus importantes. Ainsi dès 1292, Wissembourg, qui déjà en 1274 avait accédé à la ligue des villes rhénanes avec Colmar, Haguenau, Schlestadt, se détacha complètement du monastère. La voilà donc ville libre et impériale, inaliénable et irrévocablement incorporée à la préfecture d'Alsace. Ses habitans se divisent en patriciens, qui, jusqu'à Charles IV, posséderont seuls les emplois et dont les maisons seront franches, et en bourgeois, partagés en sept tribus, vignerons, tisserands, serru-

riers, cordonniers et tanneurs, marchands et tailleurs, boulangers et meuniers, bouchers, dirigées chacune par deux sénateurs. Ils n'auront de cesse qu'ils n'aient arraché à l'Empire toutes les libertés et tous les droits qu'ils réclament.

Rodolphe de Habsbourg d'abord leur accorde la libre élection de leur magistrat, à la condition d'y laisser intervenir le prince abbé. Albert Ier les affranchit de la juridiction du tribunal de Spire. Charles IV permet l'accès des plébéiens au magistrat; enfin Sigismond les allège de toute sujétion envers l'abbaye. Aussitôt, dans les armes de la ville, sur les tours et les portes, l'aigle remplace la couronne et la crosse abbatiales. Ils acquièrent encore l'usage commun des forêts et pâturages, jusqu'alors réservé aux religieux, le droit de battre monnaie et de constituer le tribunal caméral. En retour, un prévôt particulier, ou *Vogt*, choisi jusqu'au XVIe siècle le plus souvent parmi les nobles ou les patriciens, et soumis au *Landvogt*, prévôt de la préfecture d'Alsace, exerçait, au nom de l'Empereur, la justice criminelle dans la ville et le mundat et y administrait les droits impériaux. De plus la ville payait à l'Empire un cens qui ne dépassa jamais 800 florins et fournissait un contingent d'hommes et de chevaux pour l'armée. Les Empereurs la visitaient assez fréquemment. Outre le magistrat, un tribunal plus ancien, appelé justice graduelle ou *Staffelgericht*, parce qu'il siégeait sur les marches de pierre par lesquelles on descendait vers la Lauter, connaissait des affaires de succession et d'obligation et des affaires canoniques. Un prévôt le présidait. Tout membre du magistrat, qui refusait les fonctions de prévôt ou d'assesseur, devait quitter quelque temps la ville et, pour y rentrer, solliciter sa réintégration parmi les citoyens. On pouvait en appeler de ce tribunal à la justice camérale ou *Cammergericht*, composé de quatorze juges et qui siégeait une fois tous les deux ou trois ans. Une partie des assesseurs étaient chevaliers.

Il semble qu'avec des institutions si simples, la vie, dans Wissembourg, ville impériale, dût être facile. Bien au contraire. Rien n'est plus embrouillé que l'histoire de ces cités où s'immiscent sans cesse les comtes palatins, les princes de l'Église, les cités voisines, l'Empereur, l'abbaye. Les droits des uns et des autres sont loin d'être nettement définis. Dans un bailliage du mundat, un bailli palatin veut, à tort, exercer une juridiction; le landvogt veut empêcher d'enterrer tout sujet de

la préfecture d'Alsace qui meurt à Wissembourg; un seigneur rhénan commet sur le territoire de l'abbaye des dégâts de chasse et de pêche; l'abbé se plaint du magistrat; le magistrat se plaint de la ville... Ce sont sans relâche des rivalités, des empiétemens, des coups de violence : on va devant les diètes de l'Empire, on va en cour de Rome; rien ne s'arrange, et tout recommence.

Voici deux exemples caractéristiques.

Au xve siècle, le palatin Frédéric Ier, se moquant de l'autorité impériale, veut agir en seul souverain de la ville et du monastère. L'abbaye, corrompue par les richesses, périclitait. L'abbé Philippe d'Erpach était mort en laissant un déficit de 30 000 florins. Dès que le nouvel abbé, Jean de Bruck, est instauré, Frédéric prétend réformer le couvent. Une commission palatine l'occupe, met le séquestre sur les bâtimens et les meubles, amène de nouveaux moines, dits de l'Observance. L'abbé et le prieur s'en vont. La ville prend parti pour les anciens conventuels opprimés. Frédéric l'investit avec des forces considérables et l'accable de deux mille coups de canon, en même temps qu'il essaie de l'incendier avec le feu grégeois. Il ne peut la réduire après un siège de soixante et onze jours. L'abbé en appelle à Rome et à l'Empire, et rentre dans Wissembourg aux acclamations de la population. Frédéric, furieux, attaque encore la ville, qui accepte la médiation des évêques de Worms et de Spire et de députés strasbourgeois, et, contre un tribut, il reconnaît à l'abbé et au prieur la jouissance de leurs dignités. Quelques mois s'écoulent et les Wissembourgeois chassent les fonctionnaires électoraux. On se bat de nouveau. Enfin l'abbé et le prieur restent maîtres, à la condition que les moines de l'Observance seront admis à titre de chanoines.

Peu après, à la fin du xve siècle, un chevalier de Thuringe, Jean de Dratt, gratifié en 1485 par l'électeur palatin Frédéric Ier du château de Berwaststein, se conduit en chef de bandits, pille les villages du monastère, rançonne les voyageurs et les marchands, barre le cours de la Lauter pour empêcher le flottage des bois et la marche des moulins, affame la ville. Il prend figure de croquemitaine, la légende en fait ce fameux Hans Trapp qui sert encore à effrayer les enfans méchans d'Alsace. « Prends garde, disent les parens, Jean de Dratt va venir (Gieb acht, der Hans Trapp kommt). » La ville même n'est pas à l'abri

de ses méfaits. L'abbé, lassé de l'indifférence des autorités palatines auxquelles il se plaignait en vain, l'accuse devant le pape, tour à tour devant Innocent VIII, Alexandre VI et Jules II. Jean de Dratt ne s'en soucie nullement et continue de plus belle. Plusieurs diètes, celle de Fribourg, celle de Worms, celle d'Augsbourg sont saisies de cette querelle, sans résultat d'ailleurs. La dispute ne finit que par la mort de Jean de Dratt, qui, jusqu'à son dernier souffle, n'accepte aucune transaction.

Tant de luttes, compliquées encore par les dissensions que soulevaient les nouvelles doctrines de la Réforme, affaiblirent si bien l'abbaye qu'il fallut définitivement la séculariser. Convertie d'abord en une collégiale de chanoines séculiers, elle fut ensuite incorporée à l'évêché de Spire, dont elle resta dépendante jusqu'à la Révolution.

Cependant, les rois de France commençaient à jouer envers l'Allemagne ce rôle si habile, par lequel, tout en s'efforçant de ruiner la puissance de leur grand ennemi, l'Empereur, ils tâchaient, patiemment, de rattacher au royaume les anciennes contrées qui avaient appartenu à la Gaule. Dès 1552, Henri II, accédant à la Ligue formée par l'électeur de Saxe contre l'Empereur, pénétrait en Alsace et établissait tout près de Wissembourg ses cantonnemens. Les habitans ne lui témoignèrent nulle aversion. Quelques années auparavant, un chef de lansquenets, bourgeois de Wissembourg, Sébastien Vogelsberger, un homme assez curieux, d'abord garçon boulanger, puis chrysographe et maître de langues, avait assisté au sacre du Roi, à Reims, avec plusieurs compagnies de soldats et leurs drapeaux. Il avait, à son retour, été accusé de trahison par Charles-Quint et décapité. On peut présumer que, si les Wissembourgeois ne témoignèrent pas avec plus de franchise leurs sentimens à l'égard de Henri II campé aux portes de la ville, c'est qu'ils se rappelaient le sort de Vogelsberger et en craignaient un pareil. Plus tard, en effet, Philippe de Soetern, évêque-prévôt de la collégiale, dut à ses sympathies pour la France dix années de captivité. Les épouvantables misères de la guerre de Trente ans achevèrent de montrer à Wissembourg combien peu elle pouvait compter sur la protection de l'Empire. Prise et reprise par les Impériaux, les Suédois, les Français, les Weymariens, saccagée par la soldatesque de Mansfeld, ses habitans égorgés, ses maisons pillées, ses caisses vidées, elle comptait, à la fin de la

guerre de Trente ans, pour toute population cent quarante personnes. Enfin le traité de Munster l'unit de nouveau à la patrie gauloise, après huit siècles de séparation, et le premier gouverneur de l'Alsace, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, pratiquant cette intelligente politique royale qui visait à s'attacher les cœurs et à conserver à la province ses mœurs, confirmait à Wissembourg et au Mundat tous leurs droits, franchises, coutumes et jouissances. Dès lors, le sort de Wissembourg est fixé. Ses murailles auront beau être renversées par ordre de Louis XIV en 1673; Vauban établira un système de fortifications connues sous le nom fameux de *Lignes de Wissembourg*, et, sous Louis XV, l'enceinte se relèvera, agrandie. Wissembourg est désormais forteresse et ville de guerre.

II

Ville de guerre ! le voyageur qui la visite ne s'en douterait pas. S'il monte sur les remparts inutiles qui font aujourd'hui la plus paisible des promenades, Wissembourg, dominée par la tour romane de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, lui apparaît si petite, si resserrée, si mélancolique. Nul bruit ; dans les champs, autour de la vieille enceinte qui s'écroule, des paysans qui travaillent ; un calme laborieux que trouble parfois seulement le sifflet d'un train ; toute la tristesse reposante d'une ville déchue, qui se résigne. Qui dirait que le canon a si souvent retenti, que l'air a été plein du crépitement des balles, des cris des blessés, des hurrahs des vainqueurs, et qu'à tant de reprises, deux civilisations se sont affrontées sous ces murs ! Le regard s'arrête un instant sur quelques toits pointus, restes de l'architecture gothique, qui protègent d'humbles maisons, mais bientôt il se pose plus longtemps sur d'autres demeures, confortables habitations de bourgeois aisés, dont le grand toit coupé en deux, les nombreuses et claires fenêtres, les lignes élégantes perpétuent l'art du XVIIIe siècle. Il ne voit plus dans Wissembourg que ce qu'elle est vraiment, une petite ville française, reconstruite presque tout entière au temps de Louis XV, après l'incendie qui l'avait dévastée.

Quand on erre dans les rues, cette première impression se confirme vite. Sans doute, les vieilles maisons alsaciennes, avec une tourelle, les poutrages apparens, un escalier qui

tourne, une cour intérieure où circule une galerie en bois, une date et la marque de profession gravées sur le linteau, ne manquent pas. Mais il faut les chercher dans des ruelles écartées, si étroites qu'une voiture y passerait à peine. On pousse une porte, et l'on découvre ici, à côté d'un tambour-major et d'une cantinière grossièrement dessinés sur le mur par un artiste local du second Empire, un chapiteau et une tête de Christ du xve siècle ; là une balustrade dont la décoration variée reproduit les plantes du pays, vigne, tabac, maïs, tournesol ; plus loin, des encadremens de fenêtres joliment sculptés ; ailleurs, sous le rebord d'un premier étage, une frise gothique. Quelques maisons de la Renaissance subsistent aussi, comme celle du fameux Vogelsberger, une sorte de palais, dont le riche portail s'orne des armes que tiennent deux chevaliers, ou celle de Lambach, avec ses ornemens de pierre et son escalier en colimaçon. Dans plusieurs, l'influence dernière du gothique se mêle encore à la jeune Renaissance. Mais c'est sur la grande place, au centre de la ville, que se montre le caractère si français de Vissembourg. Tout à l'entour, ce ne sont que maisons du xviiie siècle. Devant soi, on a l'hôtel de ville, élevé en 1741, dans ce grès rose qui donne aux constructions alsaciennes un si tendre accent. Modèle dont s'inspirèrent tous les bourgeois : la grande rue n'est presque tout entière qu'une suite de maisons bâties d'après lui entre 1741 et 1795. C'est une joie que de contempler les moindres choses qu'un goût délicat a su rendre précieuses, un heurtoir, la rampe d'un perron, la grille d'un balcon, le palastre d'une serrure, l'espagnolette d'une fenêtre. Sur la tranquille place de l'église, qui, par les journées d'automne, avec ses arbres dépouillés, ses feuilles mortes que soulève le vent, sa petite rivière, immobile, éveille des souvenirs hollandais, et autour d'elle, d'autres maisons, de la même époque, se pressent, dont les vitres anciennes gardent encore leur pâle couleur verte.

Rien enfin n'a manqué à Wissembourg pour être parfaitement du xviiie siècle : la femme de Louis XV, la pieuse Marie Leczinska, y résida, de 1719 à 1725, et n'en partit que pour gagner Versailles. Mais, tandis qu'une autre ville de la Basse-Alsace, Saverne, devait connaître, avec les cardinaux de Rohan, tout le luxe et le plaisir du xviiie siècle, Wissembourg ne fut qu'un refuge heureux pour des proscrits qui tendaient la main.

Stanislas, staroste d'Odolanow et palatin de Posnanie, puis éphémère roi de Pologne, puis prince de Deux-Ponts, puis retiré à Bergzabern, près de Landau, était arrivé à Wissembourg, pour s'y assurer, avec l'autorisation du roi de France, un asile contre les violences et les embûches de l'électeur de Saxe. Il avait choisi pour résidence, non loin de l'enceinte, la maison Veber. Bien qu'elle ait subi maintes vicissitudes, d'abord possession de monastère, ensuite temple de franc-maçonnerie et collège, enfin hôpital, elle n'a été qu'agrandie. C'est une assez vaste construction à deux ailes, avec une haute toiture de tuiles sombres, un beau porche, un large escalier à balustrade en bois, une de ces demeures cossues que les bourgeois riches aimaient à construire. De vieilles gens, maintenant, y achèvent leurs jours. Stanislas n'y menait pas un train royal. Il y habitait avec sa femme, Catherine Opalinska, sa vieille mère, Anne Jablonowska, sa fille, le comte Tarlo, chargé des ambassades, le baron de Meszeck, maréchal du palais, Biber, son secrétaire intime, deux ecclésiastiques, quelques officiers et trois dames d'honneur, dont la comtesse de Linange. Tandis que sa femme se lamentait contre le sort, il passait le temps à se promener sur les bords de la rivière, regardant jouer les enfans, rêvassant, fumant sa pipe; parfois il s'en allait à la chasse; rien, dans cette existence, qui soit d'un souverain; tout y est d'un rentier satisfait. Le jardin, qui n'a pas changé, aide, mieux encore que la maison, à évoquer la vie résignée qui s'écoulait entre ces murs. C'est un modeste jardin fruitier et potager, avec des carrés exactement délimités, un bassin, un jet d'eau, d'étroites allées, et qui n'a point de vue sur la campagne. On s'y croit au bout du monde. A une extrémité, au milieu d'un bosquet dont le lierre entoure les arbres, une table de pierre se penche au-dessus d'un tumulus. Là, dit-on, Marie se plaisait à venir. L'endroit est touchant : on y est complètement isolé et comme caché, on n'entend que le chant des oiseaux et le son des cloches. Tout forme encore le décor qui convient à cette douce figure. Marie, sans être belle, avait la taille bien proportionnée, le port gracieux, l'œil vif et fin, un air souriant. Elle était aussi un assemblage de vertus. Réveillée dès les six à sept heures du matin, dans cette chambre où couchent aujourd'hui les religieuses de l'hôpital, et qui communiquait avec son oratoire du rez-de-chaussée par un escalier particulier. elle lisait dans son

lit des livres de dévotion, d'histoire et de géographie, se levait entre huit et neuf en hiver, et s'habillait aussitôt. Elle se rendait alors chez sa mère; la famille royale entendait la messe, puis déjeunait entre onze et midi, sauf le Roi qui dînait seul. La lecture, la promenade occupaient le reste de la journée, et aussi les ouvrages à l'aiguille, comme tapisseries et ornemens d'église qu'on offrait aux églises. Marie eût été la fille de l'ancien propriétaire, M. Weber, qu'elle n'eût pas vécu autrement. Encore son vrai père n'avait-il aucune fortune et recevait du roi de France tout juste vingt mille écus.

Et ce père voudrait bien marier sa fille... mais qui donc prétendra à la main de cette enfant ? Lui, pauvre roi détrôné, oublié au bout de la France, ressemble à ces petits hobereaux qui ne sont guère plus que leurs paysans ; quel beau-père peu glorieux il ferait! Pourtant il ne songe qu'à cela. Marie ne paraît pas s'en soucier... Elle a bien une fois considéré avec intérêt le marquis de Courtenvaux, qui sera plus tard le maréchal d'Estrées, mais le duc d'Orléans s'est opposé à ce projet, déclarant que l'honneur de la France et des têtes couronnées ne pouvait tolérer que la fille de Stanislas descendît jusqu'à un simple colonel. On ignore si Marie en souffrit. Priant, brodant, elle soignait le jardin, s'y promenait, s'y reposait, assise à sa table de pierre. Les saisons se suivaient, ramenant des tableaux qui lui étaient chers, les montagnes couvertes de neige, les forêts givrées, la Lauter glacée, la petite ville toute calfeutrée autour des grands poêles de faïence ; le printemps qui s'éveille, et tout le jardin qui n'est plus, avec les fleurs de ses arbres fruitiers, qu'une voûte blanche et rose ; les belles nuits semées d'étoiles, avec la lune qui bleuit la campagne, les champs du Geisberg où ondulent les blés; les premières feuilles qui tombent, la vigne qui rougeoie, et bientôt, avec les bois dénudés, les pluies, la tristesse, le silence. Stanislas cherchait toujours un gendre. La Margrave de Bade lui refusait son troisième fils ; il ne réussissait pas mieux avec le comte de Charolais. Et tout d'un coup, par suite d'une intrigue de favorite, Stanislas apprend que le duc de Bourbon veut épouser Marie. Mme de Prie, maîtresse du duc, consent, sûre que sa puissance ne sera pas menacée par cette princesse trop vertueuse... Stanislas nage dans le ravissement. Marie, obéissante, se préparait à devenir duchesse de Bourbon. Cependant il n'y avait aucune

demande officielle. Le portrait que Gobert, membre de l'Académie royale de peinture, s'en alla peindre de la princesse à Wissembourg, avança brusquement les choses, et dans un tout autre sens. Le duc et Mme de Prie jugèrent Marie si facile à dominer, qu'ils la destinèrent au Roi.

On connaît l'anecdote : « Stanislas entra chez sa fille, ivre de joie et criant : Ma fille, tombons à genoux et remercions Dieu ! » Elle crut d'abord que la Pologne rappelait son Roi. Mais Stanislas lui répondit : « Le Ciel nous est bien plus favorable ; vous êtes reine de France (1) ! » En France, cependant, on s'irritait ou l'on riait, parce que le Roi épousait une simple demoiselle, Stanislas n'ayant été que roi électif et un roi électif n'étant pas considéré comme un vrai Roi. Mais Wissembourg entier se réjouissait : les magistrats présentaient leurs hommages, on chantait le *Te Deum* dans les églises, on distribuait aux pauvres du pain et du vin, on tirait des feux d'artifice, on dansait. La princesse partit pour Strasbourg, puis de là pour Fontainebleau. D'autres événemens allaient agiter Wissembourg et rendre son nom célèbre.

Ville du XVIIIe siècle, Wissembourg était une ville de guerre. Elle le fut, dès sa réunion à la France, et avec un consentement si unanime, qu'ici les jeunes gens, encore plus que dans le reste de l'Alsace, ne concevaient pas d'autre métier que le métier des armes. On naissait soldat. Ce sera beaucoup parmi les solides paysans des environs que Napoléon recrutera ses cuirassiers, carabiniers et hussards, qui revenaient souvent officiers, la croix sur la poitrine et, quand, en 1813, il faudra trouver des cavaliers volontaires, le seul arrondissement de Wissembourg en fournira une centaine. Aujourd'hui Wissembourg allemande compte dans nos régimens plus de cinquante officiers supérieurs. Tout entraîna vers l'armée les habitans dès que sa destinée fut française. Située à l'extrême frontière, elle commande l'entrée en France, si l'on vient d'Allemagne, car une trouée découvre le pays sur une étendue de dix-huit kilomètres, jusqu'à Lauterbourg. Elle commande l'entrée en Allemagne, si l'on vient de France. C'était cela surtout que les Allemands voyaient en elle : une porte ouverte sur l'Allemagne. Aussi ce coin de Wissembourg, qui meurtrissait si profondément la chair

(1) *A travers l'Alsace*, par M. André Hallays. Librairie académique Perrin.

allemande, selon l'expression que plus tard emploiera Bismarck, à peine était-il français, que les Allemands essayaient de l'arracher. Dès 1674, un détachement impérial de Kaiserslautern surprenait et tuait la garnison dans ses quartiers d'hiver; en 1705, nouvelle tentative d'abord heureuse, mais que bientôt Villars réduisait à néant. Dès lors, toutes les guerres qui jetteront contre la France l'Allemagne et l'Autriche commenceront ou se termineront autour de Wissembourg. C'est un poste avancé où l'on attend toujours une attaque, où défilent toujours les troupes, où l'on s'étonne, quand on n'entend ni sifffer les balles ni retentir le canon, où les enfans n'imaginent pas de plus beau divertissement qu'un combat, et jouent entre eux à la bataille.

Bien que Louis XIV eût ordonné en 1673 le démantèlement, Vauban ne voulait pas laisser la ville sans défense. Il résolut d'établir un système de fortifications qui, du col du Pigeonnier, point culminant des Vosges près de Wissembourg, se développerait jusqu'à Lauterbourg, en suivant la rive droite de la Lauter : ce sont les fameuses lignes de Wissembourg. Commencées dès 1704, elles furent continuées en 1706 par Villars, qui y fit travailler onze mille pionniers. Composées d'une série d'épaulemens et de parapets que renforçaient de distance en distance des redoutes, elles devaient se compléter par d'autres redoutes sur la rive gauche, ainsi que par des digues qui permettaient d'inonder les lieux d'alentour.

Le comte du Bourg les prolongea même, en 1708, jusque sur la Sarre, par de grands abatis d'arbres en forme de redans, à travers les Vosges. Il n'empêche qu'en 1744 une armée impériale, sous le commandement de Charles de Lorraine, emporta la ville par une alarme, célèbre encore dans la région sous le nom d'alarme des Pandours. Coigny, accourant, dut forcer ces lignes élevées pour la défense du royaume et qui étaient maintenant aux mains de l'ennemi. On sentit alors la nécessité d'entourer Wissembourg de nouvelles fortifications, et l'on se hâta. Le mur d'enceinte fut réparé, un fossé creusé, des remparts et des réduits construits ; une écluse et plusieurs batardeaux soutinrent les eaux des fossés à une hauteur moyenne de trois mètres. Quelques ouvrages extérieurs, d'abord projetés, ne furent pas exécutés. Dans la ville même, de nouvelles et nécessaires constructions, comme les différens corps de garde, aux

portes de Haguenau, de Bitche, de Landau, la caserne d'infanterie, les manutentions, la buanderie, l'aubette du portier-consigne achevèrent de lui donner son visage militaire.

La Révolution éclate. Une municipalité remplace l'ancien magistrat; le *Staffelgericht* est supprimé. Un directoire de quatre membres et un conseil de douze administrent le district avec un zèle tout révolutionnaire. Un jacobin, un pasteur, fils de fripier, mène la fête. Les prêtres ayant refusé le serment, les offices sont interdits dans la collégiale, les couvens fermés, les ecclésiastiques qui n'émigrent pas déportés, les habitations des chanoines séquestrées, la maison du doyen occupée par le district. La rage détruit tous les signes de l'ancien régime et de la religion. On saccage l'église, on fond ses cloches, on enlève les grilles dorées qui séparaient les transepts des nefs, on brise l'immense lustre en forme de couronne; une femme met en pièces avec un sabre toute la broderie de pierre qui serpentait à l'intérieur sur les murs. Il semble que la profanation va s'arrêter. Bien au contraire. Un beau jour, les Jacobins, en bonnet rouge, conduisent à travers la ville tous les ânes de la contrée, couverts de nappes d'autels et d'ornemens sacrés, rabat au cou, et chapelets aux oreilles. Une troupe de jeunes filles, vêtues de blanc, la chevelure flottante, les accompagnent avec de jeunes hommes, en soutane et surplis, qui chantent des airs d'église mêlés de blasphèmes et d'obscénités. Place du Marché, ils entassent pêle-mêle crucifix, chasubles, livres de prières et de liturgie et y allument le feu. On raconte qu'un jacobin présentait à son âne un ciboire avec des hosties consacrées, en disant : « Allons, animal, mange ce Dieu. »

Mais pendant que ces horreurs se passaient, le sort de la France continuait à se jouer sur les lignes de Wissembourg. Le feld-maréchal Wurmser les envahissait, s'emparait de la ville, où les émigrés rentraient, aux cris de : « Vive le Roi ! » acclamant les princes de Condé, de Bourbon et d'Enghien debout sur le balcon de la maison commune. Wurmser aussitôt rétablissait l'ancien régime. Mais Hoche arrive : il a laissé plusieurs divisions de son armée sur la Sarre. et débouche par la vallée de Niederbronn; il bat Wurmser à Frœschwiller, le rejette sur Wissembourg où les Autrichiens ont le bonheur de rallier les Prussiens. L'armée ennemie est fortement retranchée sur le Geisberg... Hoche a fait sa jonction avec l'armée du Rhin, que

commande Pichegru. Il attaque : Desaix, qui commande la droite de l'armée du Rhin, marche sur Lauterbourg ; Michaud, sur Schleithal ; lui, se porte contre le centre, en face des Autrichiens de Wurmser qu'appuient les Prussiens du duc de Brunswick et les émigrés de Condé. L'assaut est irrésistible : les troupes françaises s'élancent sur l'ennemi, en criant : « Landau ou mourir... » enlèvent le Geisberg, refoulent partout Autrichiens, Prussiens et Condéens, et le surlendemain Landau est débloquée et libre.

Ce ne devait pas être la dernière bataille de Wissembourg, mais ce devait être la dernière victoire française. Où Villars, Coigny et Hoche avaient triomphé de l'ennemi insolent, Douay, le 4 août 1870, tombait, mort et vaincu, après avoir résisté de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi contre trois corps d'armée avec une seule division. L'Allemagne enfin retirait de sa chair ce coin de Wissembourg.

III

Pour un Français, Wissembourg, c'est moins peut-être cette petite ville mélancolique et rose que ce plateau du Geisberg, où le sang de nos soldats a si souvent coulé et d'un flot si généreux. Là, depuis des siècles se sont heurtés deux civilisations et deux peuples, et le jour où le possesseur du sol a dû reculer, il n'a cédé qu'au nombre, recueillant de la gloire jusque dans sa défaite. De ces champs, de ces prés, de cette route qui les longe, de partout, s'élève la voix de nos morts. Quand on gravit ce plateau, il semble que des ombres vous accompagnent, ombres des soldats de la monarchie, des soldats de la première République, des soldats du second Empire. C'est un pèlerinage à travers un immense cimetière.

Ce cimetière immense domine depuis les hauteurs du Geisberg la ville de Wissembourg et regarde l'horizon assombri de forêts par où se glissa l'armée du prince royal Frédéric-Guillaume. Une route, qu'ombragent des arbres fruitiers, la contourne. Je la parcourus pour la première fois par un rayonnant après-midi du mois d'août. Pas un nuage au ciel, un soleil implacable, et, sur le chemin, l'ombre maigre des cerisiers et des quetschiers. Excitées par la lourde chaleur, de grosses mouches s'acharnaient contre nous. Néanmoins dans un silence,

que ne rythmaient même plus les habituels bruits confus de la nature, des hommes fauchaient, tandis que, la tête protégée par un foulard, des femmes, penchées, formaient et liaient des gerbes; de solides et jeunes garçons, petits-fils des soldats de Napoléon, se pressaient, une faux ou un râteau sur l'épaule. Sous la moisson ondulante, cette terre, où des êtres humains répétaient le geste éternel du travailleur, donnait une impression de sereine magnificence. En ces lieux si paisibles, quarante ans plus tôt, on s'égorgeait, aux hourras des vainqueurs se mêlaient les plaintes des blessés et le râle des morts, et une grande nation, celle que ses ennemis, tout ensemble railleurs, jaloux et respectueux, appelaient la grande nation, était abattue. Rien dans la cruelle indifférence de la nature n'en avertissait le promeneur. Mais soudain, une tombe au bord du fossé, montra sa croix de bois; un monument, plus loin, éleva sa stèle funéraire, et ce furent d'autres tombes et d'autres monumens. Comme dans un paysage célèbre un poteau indique le meilleur point de vue, des écriteaux indiquaient les endroits « sensationnels, » l'enclos des turcos, où le 1er tirailleurs arrêta tout seul les efforts de deux corps d'armée, où le surlendemain de la bataille on marchait encore dans une boue sanglante, les Trois-Peupliers près desquels tomba Douay, la ferme où il acheva d'expirer, le château où les derniers troupiers tirèrent les dernières cartouches. Illusoire bonheur de la paix! ces champs ne sont fécondés que d'ossemens, et l'image de la guerre se dresse ici à chaque pas, la guerre, depuis des siècles souveraine en ces lieux, et qu'on sent tapie derrière les montagnes, attendant l'heure, guettant l'occasion. Si, en suivant ce calvaire, un jeune Français, qui a de l'âme, plie sous le poids du désastre, sa fierté l'oblige à ne s'épargner aucune de ces douloureuses stations.

Une ferme, en haut de la route, un peu en retrait, entourée d'une vaste cour, où hurlent deux molosses attachés, se tasse derrière des arbres. C'est le Schafbusch. Rien n'y a changé depuis que rendit l'âme, dans une pièce au rez-de-chaussée, le général Douay, frappé au ventre par un éclat d'obus. Il était étendu à terre contre le dossier d'une chaise renversée, et coiffé encore du képi aux feuilles de laurier, quand le prince royal, victorieux, vint le saluer; un médecin militaire se trouvait près de lui, et un petit chien. Le soir, à cinq heures, la dépouille

amenée à Wissembourg, au fond d'une voiture de blessés, jusqu'à l'hôpital militaire, fut transportée à la sous-préfecture. Le 6 août, à la même heure, alors qu'on apprenait la défaite de Frœschwiller, l'enterrement eut lieu. L'éclat d'obus, en déchirant les entrailles, avait si fort avancé la décomposition du corps que deux habilleuses mortuaires de profession ne purent remplir leur office. Deux soldats prussiens reçurent l'ordre de les remplacer; tout d'abord défaillans, ils demandèrent à fumer un cigare pour exécuter jusqu'au bout leur mission. Ils emportèrent chacun, en souvenir, un des éperons du général (1). La musique allemande précédait le cortège et des délégations de toutes armes représentaient l'armée triomphante.

De la route, un chemin conduit au château du Geisberg, château du XVIIIe siècle, bordé à l'Est par une terrasse que soutient une muraille à pic et clos à l'Ouest par un autre mur épais que perce une seule porte. La façade sur la cour intérieure n'a qu'un étage; de l'autre, surélevée et qui contemple l'Alsace, un magnifique et double escalier de pierre descend au verger. Aujourd'hui, habité par une dizaine de familles paysannes qui cultivent les terres avoisinantes, encombré et déshonoré par tout ce qui constitue la vie d'une ferme, il garde une noblesse désolée. On aime même qu'une demeure d'un art si français, et dont les murs conservent les trous des boulets et des balles ennemies, ait connu une telle déchéance, comme si la beauté ne pouvait subsister, où la France fut écrasée. C'est là en effet que se firent tuer les derniers défenseurs, quelques centaines, derrière les murs, dans la cour, sur les marches de l'escalier, partout où l'on pouvait vendre chèrement sa vie. En vain les grenadiers du Roi essayèrent-ils d'enlever le château : ils reculèrent, et ceux qui les renforcèrent ne réussirent pas davantage à pénétrer. Presque tous les officiers allemands étaient hors de combat. Enfin trois batteries à cinq cents mètres des murailles, quatre autres aux Trois-Peupliers submergèrent d'obus le château. Alors, n'ayant plus de munitions, ceux de nos soldats qui n'étaient pas morts se rendirent.

Dans ce grand cimetière, il en est un autre, plus petit, très petit, si vaste cependant par tout ce qu'il enferme d'espérances ruinées, d'inutiles dévouemens, de tragiques leçons. Il se cache

(1) *Wissembourg au début de l'invasion de 1870*, par Edgar Hepp. Ed. Berger Levrault, 1887.

un peu en dehors de la ville, à droite, quand, au sortir de la gare on s'engage sur la route du Geisberg. Si calme, même pas entouré de murs, des plantes grimpantes nouées au long de ses grilles, il ressemble au calme jardin d'un bourgeois renté qui aimerait les fleurs. On pourrait passer devant la porte sans se douter que c'est la demeure des morts ; il faut le savoir, ou qu'un homme du pays vous saisisse en quelque sorte par la main, vous y conduise et vous dise : Entrez ! Une large pierre rose, que surmonte une colonne, recouvre la terre où est enseveli, avec ses deux fils, le général Abel Douay ; sur d'autres pierres, sur d'autres colonnes, se lisent des noms d'officiers, jeunes capitaines, jeunes lieutenans, tués dans la journée du 4 août ; d'autres pierres, d'autres colonnes commémorent l'infortune de ces héroïques soldats. Étroits rectangles de gazon où des mains pieuses répandent les fraîches fleurs de la saison, voilà vraiment le tombeau de l'Alsace française. Ce cimetière ne contient pas, comme les autres cimetières, que des corps sans vie, mais toute l'Alsace perdue et toute la grandeur écroulée de la France.

...O Wissembourg, qui t'appelles Château de la Sagesse ou encore Château Blanc, Wissembourg où Marie Leczinska, ignorante de son destin, passa les plus heureuses années de son existence, mélancolique Wissembourg endormie dans la grâce du XVIIIe siècle français, de quel accent tragique tu résonnes aujourd'hui dans nos cœurs !

PAUL ACKER.

POÉSIES

LE VOYAGE AU BORD DE L'EAU

La fin d'un jour d'été. Le ciel mauve est sans pli.
— De dociles roseaux qu'un souffle à peine frôle...
Des brumes qu'une fée attache à son épaule...
Un silence de paix, de tendresse, d'oubli...
Une onde paresseuse et la grâce d'un saule...

Je suis des yeux cette eau dont le ruban glacé
Semble, à travers les prés, une couleuvre lente;
Cette fluidité magique, transparente,
Où l'heure, en déclinant, a pour moi nuancé
De vains reflets d'argent, d'azur et d'amarante...

Et mon rêve, guidé par le fil du courant,
S'éloigne... et puis s'éloigne encore... Je suppose
Par delà l'horizon teinté d'un peu de rose,
Les chemins fabuleux, les beaux chemins que prend
Toute source limpide en ses deux rives close!

Je suppose à loisir l'étrangeté des ciels,
Les nocturnes soleils parés de sortilège
Et les mornes sapins tout ruisselans de neige
Qui se mirent, figés et comme artificiels,
Dans la virginité des ondes de Norvège...

J'imagine l'Écosse humide aux gazons frais...
La Hollande : un moulin sur des eaux pudibondes...
Une nixe du Rhin coiffant ses nattes blondes
Avec le peigne pris aux gnomes des forêts
Quand passe un voyageur sur la vague profonde...

Je découvre les flots sauvages, les torrens
Qui murmurent au fond des gorges de Bohême...
Et la verte « Donaù » plus ample qu'un poème...
Et ces pâles ruisseaux où va boire en pleurant,
Dans les légendes d'or, la princesse qu'on aime!...

Je vois les doux, les purs, les délicats matins
Se baignant aux bassins d'Espagne et d'Italie...
Les fontaines de Rome et leur mélancolie...
Les lourds soleils couchans sous des roses éteints
Que reflètent les yeux pleurans de Castalie...

Car la Grèce m'accueille où l'onde n'a chanté
Que pour des chevriers, des dieux et des poètes,
La Grèce où, dénouant ses triples bandelettes,
Une nymphe lavait la belle nudité
Des chevilles d'Athène au front de violettes!

Je vais plus loin,.. plus loin... Il me souvient encor
Et du Gange opulent, et des fleuves de Chine,
Et des jaunes rameurs ployant leur maigre échine ;
Et des soirs d'Assouan, et des nuits de Louqsor...
Mes rêves font le tour du monde : j'imagine!...

— Or, me voici captive au bord d'un filet d'eau,
Un mince filet d'eau dans un jardin de France.
... Des roseaux balancés avec indifférence...
Une ombre qui s'allonge ainsi qu'un lent rideau...
Un saule échevelé qui frémit en silence...

Toute lueur évoque un paradis perdu,
La brume qui s'étend forme de blancs sillages,
Et j'ai, lasse d'errer de voyage en voyage,
A mes songes lointains peu à peu confondu
Ces brouillards cotonneux et ces penchans feuillages...

AU BORD DE L'EAU

— Étang de nacre et de jade,
De topaze et de béryl;
Étang grave et puéril,
Indifférent et maussade;

Pâle et luisant à la fois
De multiples influences,
Étang, j'ai dans vos nuances,
Un à un, plongé mes doigts.

Les froids baisers de votre onde
Me pénètrent lentement...
O fluide diamant,
Caresse chaste et profonde!

O douceur, ô volupté
Merveilleuse et délicate;
Reflets de perle ou d'agate,
De l'eau morte et de l'été!...

***

L'heure est chaude, pesante, moite...
Des nympheas à demi clos
Dorment sur l'étang qui miroite...
Je suis couchée au bord de l'eau.

Dans sa dédaigneuse indolence
Un cygne me frôle en passant...
— Prescience intime, silence
Inquiet, obscur et puissant!

L'orage est proche... Des corolles
Inclinent leurs fronts courbatus;
Dans les saules aux branches molles,
Soudain les oiseaux se sont tus;

Et c'est une torpeur trop forte
Que parfois nous verse l'été,
Car toute chose est comme morte,
Et le jardin comme enchanté !

...Sur l'étang de nacre et de jade
Les blancs nympheas se sont clos...
— Mon âme orageuse et malade,
Je n'irai plus au bord de l'eau.

***

— Soleil, soleil, vous dispersez
A travers les rameaux blessés
Par l'Automne aux rigueurs naissantes,
Vous dispersez votre trésor,
L'essaim muet des guêpes d'or
Lumineuses et frémissantes.

Soleil, vous dont l'Aube a rêvé,
Pour vous accueillir, j'ai levé
Mes mains en forme de corbeille ;
Vous glissez le long de mes doigts...
Sur le sable, à mes pieds, je vois
L'ombre mince qui m'est pareille.

Je vous offre tout ce que j'ai,
Soleil, — le jardin négligé,
Le mur vêtu d'un lierre triste,
La vigne où pend un raisin noir,
Et la terrasse, et ce miroir, —
L'étang d'opale et d'améthyste !

Parmi les nympheas déclos,
Jouez, soleil, jouez dans l'eau
Que ride une brise, au passage...
Jouez ! Ce miroir est à moi,
Et j'irai voir dans son œil froid,
Nimbé du vôtre, mon visage !

REFLETS DANS L'EAU

Étendue au seuil du bassin,
Dans l'eau plus froide que le sein
Des vierges sages,
J'ai reflété mon vague ennui,
Mes yeux profonds couleur de nuit
Et mon visage.

Autour de moi dansaient, légers
A travers les blonds orangers,
De vains atomes...
Mes doigts souples demeuraient joints;
Il me semblait venir de loin,
Comme un fantôme !

Or, dans ce miroir incertain,
J'ai vu de merveilleux matins...
J'ai vu des choses
Pâles comme des souvenirs,
Dans l'eau que ne saurait ternir
Nul vent morose.

Alors — au fond du Passé bleu —
Mon corps mince n'était qu'un peu
D'ombre mouvante;
Sous les lauriers et les cyprès,
J'aimais la brise au souffle frais
Qui vous évente...

J'aimais vos caresses de sœur,
Vos nuances, votre douceur,
Aube opportune;
Et votre pas souple et rythmé,
Nymphes au rire parfumé,
Au teint de lune;

Et le galop des ægypans,
Et la fontaine qui s'épand

En larmes fades...
Par les bois secrets et divins
J'écoutais frissonner sans fin
L'Hamadryade!

J'aimais la ruche aux larges flancs,
Le chant des abeilles, les blancs
Troupeaux de chèvres;
Avec le miel ensoleillé,
L'âcre saveur du lait caillé
Monte à mes lèvres!

Dans l'ombre molle qui consent,
J'ai parfois sucé votre sang,
Grenades mûres;
Et pour mes cheveux j'ai mêlé
Des fleurs, des pampres et des blés
A des ramures...

— O cher Passé mystérieux
Qui vous reflétez dans mes yeux
Comme un nuage,
Il me serait plaisant et doux,
Passé, d'essayer avec vous
Le long voyage!...

Si je glisse, les eaux feront
Un rond fluide... un autre rond...
Un autre à peine...
Et puis le miroir enchanté
Reprendra sa limpidité
Froide et sereine.

LE MÊME INSATIABLE ET MERVEILLEUX TOURMENT...

Le même insatiable et merveilleux tourment
Vous emporte vers trop de choses!...
— Reposez-vous, mon cœur, ne fût-ce qu'un moment;
Ce soir je suis faible, morose...

Après avoir goûté l'allégresse du jour
Dans sa lumière forte et rude,
Ce soir, il faut goûter, mon cœur, au philtre lourd
D'une émouvante lassitude!

Il faut tout oublier : les yeux qui ne sont plus,
Les heures trop tôt épuisées,
Les délicats matins, les soirs irrésolus
Sous leur écharpe de rosée;

Les jardins bourdonnans au vol d'or des frelons,
Les lis purs comme des reliques,
Et les pas dans la brume, au bord des eaux, le long
Des peupliers mélancoliques...

A quoi bon tant aimer le beau front nébuleux
Des bois visités par la lune;
Les roses nymphéas des pâles étangs bleus
Où vont des feuilles, une à une...

Et le silence, et l'ombre, et le soleil de mai
Qui fait luire les toits d'argile;
Et le vol des palombes blanches, mieux rythmé
Que le vol d'un rythme fragile!

A quoi bon s'arrêter au charme périlleux
D'une harmonie ample et sonore,
A des mots frémissans qui laissent après eux
Beaucoup plus de détresse encore;

Que sert de désirer d'un désir si fervent
La ramure la mieux fleurie?
A quoi bon! Tout au monde, hélas! est décevant,
Et je suis faible, endolorie...

Reposez-vous, mon cœur, d'avoir battu trop fort
Pour des rêves, pour des chimères,
Qui, derrière le masque, ont l'aspect de la Mort
Sur un lit de cendres amères!

Ah! Mensonges, reflets trompeurs, jeux de miroir,
Illusions et folles courses!
Ce soir, écoutez-moi, — n'écoutez pas, ce soir,
Le bondissant appel des sources!

N'écoutez pas le souffle amoureux et léger
De la nuit apprêtant ses voiles...
Du chant des rossignols demeurez protégé,
Et des yeux tendres des étoiles;

Et de l'écho muet des désirs, des aveux,
Des souvenirs, — perfides baumes...
Restez sourd, ô mon cœur, à la lampe qui veut
Que l'on veille avec les fantômes!

Reposez, reposez, ne fût-ce qu'un moment,
Dans l'indifférence des choses...
Mais le don de sentir, ce merveilleux tourment,
Meurt et renaît de mille causes;

C'est un vin que les dieux composent à leur gré
Pour nos cœurs débordans et vides,
Et dont vous resterez à jamais altéré
Comme l'urne des Danaïdes!

LES OMBRES

Fantômes légers, vains et fluides corps
Devinés à peine,
O vous qui parlez avec la voix des Morts,
Cette voix lointaine...
Lorsque vient la nuit, la donneuse de paix
Et de solitude,
Vous m'apparaissez — et je vous reconnais
Avec certitude.
Je vous vois surgir comme à pas de velours
De l'alcôve sombre;
Parfois vous chassez le vol d'un rêve lourd,
O fragiles Ombres!

Vous touchez mon front, mes cheveux dévoilés,
Mes paupières closes,
Et je vous écoute, et vous me rappelez
De très vieilles choses, —
Car c'est du Passé, des souvenirs secrets,
Des lèvres fanées,
C'est de mes désirs et c'est de mes regrets
Que vous êtes nées !
— Ombres, vous gardez mes plus chères amours,
Mes fleurs les plus rares,
Et la cendre fine et chaude de mes jours,
Dans vos doigts avares ;
Tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai voulu
Des heures trop brèves,
Vous l'avez pesé... Seules, vous avez lu
Le feuillet des rêves !...
Oui, vous savez tout, Visiteuses de nuit,
Et je vous redoute,
Et sans vous, pourtant, je n'aurais nul appui
Sur l'hostile route ;
J'irais devant moi vers l'avenir diffus
Sans but et sans bible,
Si vous n'attachiez à tout ce que je fus
Des fils invisibles !
— Ombres, guidez-moi hors des vagues chemins,
Loin des rives pâles...
Je ne vous crains plus, je vous tends mes deux mains,
Ombres sororales ;
Votre voix ressemble au murmure des Morts
Dont le rythme berce...
Fantômes légers, vains et fluides corps
Qu'une voix disperse !

PASSÉ, DORMEZ EN PAIX...

O Temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !...

Passé, dormez en paix dans le linceul des cendres !
Je ne livrerai point de regrets superflus
Aux défuntes douceurs, aux choses qui n'ont plus

Ni regard, ni chaleur, ni grâce neuve et tendre;
Je ne reviendrai point aux feuillets déjà lus,
A la vague sans fond qu'entraîne le reflux...

Que nous sert, puisque rien ici-bas ne demeure!
L'aile sombre du Temps glisse, désigne, effleure...
Emporte! Et c'est l'abîme insondable des heures.

Or, la vie est un flot merveilleux et divin,
Profond comme la mer, grisant comme le vin,
Un large flot mouvant que nulle main n'entrave!
Elle va, sourde, aveugle, ouvrant les faibles doigts
Qui retenaient encor les songes d'autrefois...
Elle va, torrent fol où dansent des épaves,
Dénouant les liens, assourdissant les voix,
Brisant et dispersant, tels des fétus de paille,
L'esquisse et le serment, le marbre et la muraille!

Et de vous, ô Passé, monte un muet murmure...
Dormez, dormez en paix. Ce monde où rien ne dure,
Où rien ne nous séduit qui ne soit décevant,
Ce monde fugitif, ce monde n'est vivant,
Et ne vaut ce qu'il vaut, et n'a d'étrange charme,
Que parce qu'un sourire est proche d'une larme.

Or, sachant désormais ce que vivre a de prix,
Il ne me restera de crainte ou de mépris
Pour nul chant passager, pour nulle brève joie;
Mes yeux seront émus, mes yeux seront épris
Du nuage enroulé dans sa traîne de soie...

Je veux n'aimer le jour que de pourpre blessé!
— Molle branche du saule où s'accroche la brise,
Rose blonde au front lourd dont le blond s'harmonise
A la fragilité d'un vase de Venise;
Visage, bleu reflet par un souffle effacé,
Cher amour périlleux sans trêve menacé,

Je veux, si mes désirs, mes rêves, mes chimères,
Pêle-mêle entraînés dans l'éternel courant
Se perdent à jamais sur des plages amères,
Je veux n'avoir pas dit aux heures éphémères
De suspendre pour moi leur vol indifférent !...

A ANDRÉ CHÉNIER

Adossée au rocher, fluait une fontaine...
Lasse du chaud midi, de ma course lointaine,
Et séduite déjà par l'appel murmurant,
J'avançais, — quand je vis, penché sur le courant,
Un enfant demi-nu, plus souple qu'un arbuste.
L'enfant riait. Ses bras, ses frêles bras robustes
Portaient une chevrette... Or, devant ce tableau
Rustique, en écoutant les murmures de l'eau,
Du jeune André Chénier j'évoquai la mémoire, —
Le Chénier de seize ans qui, s'arrêtant pour boire
A quelque source en pleurs de notre Languedoc,
Vit s'enfuir une nymphe, et grava sur le roc :
« *Fons est ille Deis sacratus.* » Je suis sûre
Que, séduit comme moi devant ce froid murmure,
Ce petit pâtre grec et ce chevreau bêlant,
Un jour de grand soleil, au bord d'un chemin blanc,
Il les eût célébrés sur la cadence agile
Avec les pipeaux d'or que lui prêtait Virgile !

André Chénier !... Son nom bruit tel un rameau
Balancé par les vents de la côte latine !
— Ma mère, d'une voix nuancée, en sourdine,
Me faisait réciter naguère, mot à mot,
Les strophes de « Myrto, la jeune Tarentine... »

Elle m'avait conté qu'il était né très loin,
Là-bas, dans Galata que baigne le Bosphore ;
Que sa mère chantait aux sons d'une mandore,
Sous un voile embaumé de musc et de benjoin,
A l'heure merveilleuse où le couchant se dore...

Qu'il jouait tout enfant dans un jardin fermé,
Près du jet d'eau fluet des bassins de porphyre;
Qu'à l'ombre d'un figuier, il apprenait à lire...
— Et moi, j'appris ainsi, Poète, à vous aimer
A travers le passé, le soleil et la myrrhe!

Je connais aujourd'hui l'écolier studieux
Découvrant le Platon, ravi par l'*Odyssée*...
Car déjà, vous pliant à rythmer la pensée,
De cet amour du Beau qu'élaborent les dieux,
Vous sentîtes votre âme obscurément blessée!

Des vers inachevés comme votre destin
Tombaient de votre plume en cadences soudaines;
Aux amis préférés, Pange, Fondat, Trudaine,
Vous les lisiez, parfois, — ce furent, incertains,
De naissans papillons essayant leurs antennes...

Plus tard, j'ai rencontré le pèlerin fervent
Que possède sans doute une belle folie
Le long des clairs chemins de Suisse et d'Italie;
Vous alliez, tête haute et les cheveux au vent...
Je vous faisais le don de ma mélancolie!

Avec vous, j'ai compté les étoiles au ciel
Et les flots alanguis du golfe de Sorrente;
Sur l'horizon passaient quelques barques errantes...
Des femmes à la taille souple, au teint de miel,
Vous offraient en riant leurs fiasques odorantes.

Vous aimiez faire halte aux margelles des puits,
Cueillir ces fruits plus doux que la mangue des îles;
Dans la paix qui s'allonge au pied des campaniles,
Il vous plaisait rêver les lumineuses nuits
Et les tendres matins de Crète et de Sicile...

Puis vous avez quitté l'Italie, et les yeux
Charmés, et le parler musical de ses filles,
Pour les yeux de la « fille d'Arno, » pour Camille,
Pour la pure Fanny des soirs harmonieux
Que Versailles abrita sous de molles charmilles;

La Muse du Plaisir et celle de l'Amour,
Voluptueusement vous portaient dans leurs ailes...
Mais vous serviez encore une Muse plus belle :
La Liberté, prenant votre lyre à son tour,
L'a su faire vibrer sur des cordes nouvelles!

C'était à l'heure trouble où craquaient les remparts
Et les donjons des places fortes;
Où, sur notre vieux sol miné de toutes parts,
Montaient de farouches cohortes...
La Liberté, Chénier! D'innombrables courroux
L'appelaient comme une revanche,
Mais nul n'aura rêvé plus ardemment que vous
De sa chaste poitrine blanche;
Et lorsque, la voyant au milieu du danger
Se voiler, dédaigneuse et pâle,
Fidèle, vous avez bondi, pour protéger
Du moins sa robe virginale!
A ceux-là qu'entraînaient toutes les passions
Vers le meurtre et vers la ruine,
Vous avez répondu par l'indignation
Qui vous soulevait la poitrine;
Ceux-là, vous les avez maudits, marqués au front.
Mais voici que dans leur délire
Ils ont imaginé le douloureux affront
De vouloir briser votre lyre!
Oui, captif, savourant l'injustice du sort,
Il fallait que vos mains amères
Arrachassent enfin l'azur, la pourpre et l'or
Dont vous revêtaient les Chimères...
Hélas! Dans l'ombre affreuse où s'étouffent les pas,
Coulaient parfois de fières larmes,
Et mon cœur a suivi, jour à jour, des combats
Où vous étiez seul et sans armes;
Et pourtant, ces pamphlets vengeurs, ce beau défi
Que vous leur lanciez à la face,
Tous ces rythmes fiévreux, poète, auront suffi,
Car nulle mort ne les efface.

Paris, gorgé de sang, a vu passer un soir

Le condamné sur sa charrette,
Et Paris ignorait qu'un glorieux espoir
Tombait avec sa jeune tête...
Vos cendres, ô Chénier, vos cendres ont frémi
De cet indifférent blasphème,
Mais votre tombe, alors, s'est ouverte à demi,
Laissant échapper un poème!
Nous l'avons recueilli. — Les ruches, les vergers,
Bruissaient du vol des abeilles;
Au bord de l'Ilyssus dansaient les bruns bergers
Et les porteuses de corbeilles...
Et nous avons chanté ce regret tendre et vain,
Mélodieux, triste et sonore :
« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin...
« Je ne veux pas mourir encore!... »

Baronne A. de Brimont.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre de l'Ambigu : *La Danse devant le miroir*, pièce en 3 actes, de M. François de Curel. — Théâtre-Antoine : *Un Grand Bourgeois*, pièce en 3 actes, de M. Émile Fabre. — Gymnase : *Les Cinq messieurs de Francfort*, pièce en 3 actes, de M. Rœszler, traduction de MM. Lugné-Poë et Elias.

Il y a longtemps que M. François de Curel n'avait rien fait représenter. Tous les lettrés le regrettaient. Dans la littérature dramatique de ces vingt-cinq dernières années, il n'y a pas d'œuvre plus originale et souvent plus intéressante que la sienne. Je me souviens de l'effet que produisirent ses premières pièces. C'était aux beaux temps du Théâtre-Libre. Il n'y avait guère de rapports entre l'esthétique du lieu et celle de *l'Envers d'une sainte* ou des *Fossiles*, qui en était même exactement le contraire. Le Théâtre-Libre avait été inventé pour installer sur la scène la réalité la plus plate, la plus vulgaire et la plus quotidienne ; c'était le triomphe du réalisme, la glorification du trivialisme; décor, dialogue, jeu des acteurs, tout était à l'avenant : on sortait de là avec une âme de parfait concierge. A quoi songeait-il de nous donner soudain ce théâtre étrange, déconcertant, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait entendu là et ailleurs, et dont le premier caractère était de jeter le défi à toute réalité ? C'était romanesque et romantique, éloquent, déclamatoire, brillant, brillanté, puissant, violent, profond, échevelé. L'admiration de quelques-uns alla tout de suite au délire ; nul ne resta indifférent. On avait eu ce sursaut, cette émotion, ce coup au cœur que donne la révélation d'un art très personnel. Les pièces qui suivirent, *l'Invitée*, *le Repas du Lion*, *la Nouvelle Idole*, tinrent toutes les promesses de leurs aînées et établirent sur des bases larges et solides la renommée de M. de Curel. Je

ne crois pas qu'aucune d'elles, — et je le dis, sauf erreur, — ait eu un grand nombre de représentations. Mais c'est le sort commun des pièces qui s'adressent aux délicats et passent un peu au-dessus de la foule.

M. de Curel est d'abord et incontestablement un homme de théâtre. On lui a souvent objecté que ses sujets étaient des sujets de romans plutôt que de pièces de théâtre et qu'il eût mieux fait de les traiter sous forme de romans. On ignore qu'il avait commencé jadis par écrire des romans, et que ces romans diffus et obscurs étaient parfaitement illisibles ; il a bien fait de renoncer à un genre qui ne lui convenait pas : il a besoin de la discipline du théâtre, qui le force à condenser sa pensée, à ramasser ses effets. Il excelle, dès le début d'une pièce, à poser la situation, nettement, vigoureusement : il sait lancer le drame à toute allure. Il n'hésite pas à pousser une situation jusqu'au bout. Il a des scènes d'une hardiesse surprenante où tout de suite il empoigne son auditeur et, sans souci de ses résistances, le mène où il veut. Il a le goût des idées, et je ne crois pas qu'il ait jamais écrit une pièce pour écrire une pièce, mais chaque fois il a cru qu'il avait quelque chose à dire. Il s'est attaqué aux problèmes les plus ardus de la philosophie, et, la philosophie ne lui suffisant pas, il y a ajouté la sociologie. Dans *la Nouvelle Idole* il a secoué énergiquement ce moderne fantôme à effrayer les gens : la Science. Dans *le Repas du lion*, il a mis à la scène non pas un socialiste, ni des socialistes, mais le Socialisme. Il prend volontiers pour personnage principal un être de raison, une entité. Dans *la Fille Sauvage*, son héroïne c'était l'Humanité, à moins que ce ne fût la Civilisation. Dans l'audacieux raccourci d'une soirée il faisait tenir toute l'histoire de l'humanité, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Tout à la fois il exposait l'œuvre de la civilisation et il lui faisait son procès. Trop est trop ; c'est le défaut chez M. de Curel qu'il ne fait pas bien le départ entre l'originalité et la singularité et ne sait pas s'arrêter au point au delà duquel un public même lettré, même délicat, même raffiné, se lasse et se décourage. Autant que les questions de philosophie générale, les problèmes d'une psychologie aiguë le tentent. Dans *l'Envers d'une sainte*, il mettait à la scène une femme qui, s'étant enfermée dans un couvent, y avait enfermé avec elle sa jalousie et l'avait conservée intacte pendant des années, n'ayant pas eu ce divertissement de la vie mondaine qui chaque jour use un peu nos passions et, comme un fleuve qui ronge le rivage, emporte un peu de notre sensibilité, de notre personnalité, un peu de nous. C'est, sans contestation possible, un des plus pénétrans

« essais de psychologie » qu'il y ait dans le théâtre contemporain. Quelques années plus tard, M. de Curel faisait représenter *l'Amour brode* sur une scène pourtant habituée aux subtilités de l'analyse, puisque c'était la Comédie-Française, où on n'a pas cessé de jouer, — quoiqu'on les joue trop rarement pour le ravissement du public, — Marivaux et Musset. Ce marivaudage exaspéré mit en déroute les meilleures volontés : je m'en souviens, j'y étais. Au bout de quelques scènes, il nous devint parfaitement impossible de suivre ces personnages quintessenciés dans leur course folle au fin du fin.

Et M. François de Curel est encore un poète. Peut-être est-il surtout un poète, un poète qui écrit en prose pour la scène : et c'est même, à mon avis, cette association qui explique la plupart des mérites et des défaillances de ce théâtre tour à tour ou tout à la fois magnifique et décevant. Poète, M. de Curel a de ces larges, amples, éclatantes images qui se déroulent et s'organisent en symboles : ainsi, dans *les Fossiles*, ces deux comparaisons, qui se font antithèse, de l'aristocratie avec une forêt aux cimes orgueilleuses et de la démocratie avec une mer aux vagues toutes pareilles. Et il a, dans le dialogue, à chaque instant, des phrases harmonieuses et pleines de sens qui font penser et qui font rêver. On est à cent lieues de la conversation courante; pas un instant on n'a l'impression de la réalité; mais on goûte cette langue savoureuse et drue, on fait effort pour suivre le travail d'une pensée qui n'est jamais indifférente. Tel est le cas, vraiment très particulier, de ce théâtre : les jours même où on croit que l'auteur s'est trompé, on convient qu'il s'est trompé comme lui seul pouvait le faire, et que c'est encore une belle et noble erreur et qui laisse loin derrière elle la réussite de beaucoup d'autres.

Certes *la Danse devant le miroir* n'est pas une pièce de théâtre selon la formule, pas plus que ne l'était *le Chèvrefeuille* de M. d'Annunzio : quoique les deux œuvres n'aient entre elles aucune espèce de rapport, c'est pourtant un même genre de plaisir qu'on y peut trouver. C'est ici une pièce à deux personnages, l'un et l'autre épris et même éperdus d'analyse morale. Cela se passe où il vous plaira, entre qui vous voudrez, en dehors des pays et des temps. C'est une leçon de psychologie dialoguée. Il faut l'entendre dans les mêmes dispositions où on serait pour assister au cours d'un maître très subtil, exigeant, pour qu'on le comprenne, cet effort d'attention et cette gymnastique d'intelligence qui avive le plaisir, et surprenant son auditoire par les ressources d'une invention psychologique sans cesse renouvelée et fertile en trouvailles imprévues.

Une chambre de jeune fille. Régine, qui vient de se lever, a passé la nuit à pleurer : elle se tamponne encore les yeux avec son mouchoir. Sa cousine, Louise, femme de trente-cinq ans, entre, un journal à la main. De toute évidence, elle voudrait en lire tout haut un écho sensationnel. Mais Régine ne lui en laisse pas le temps et, à grand flot de paroles, lui conte l'aventure qui a provoqué le flot de ses larmes. Elle aime Paul Bréan, ou elle l'aimait, comme ne l'ignore pas sa cousine. Depuis des mois, ayant reconnu à des signes certains que le jeune homme partage ses sentimens, elle attend la déclaration, l'aveu, la parole décisive qui les liera l'un à l'autre. Combien de fois a-t-elle senti que cette parole était sur les lèvres de Paul ! Et pourtant, il ne l'a jamais prononcée. Hier enfin, lisant dans les yeux de cet amoureux, pensif et muet, une suprême détresse, elle a résolu de brusquer les choses; et le soir elle est allée le trouver chez lui, prête à tout ce qu'il faudrait pour empêcher que l'homme aimé eût du chagrin. Or qu'a-t-elle trouvé en arrivant? Une femme entre les bras de Paul, et dans une simplicité d'appareil qui ne laissait place à aucun doute ! Elle s'est sauvée, l'âme en révolte, indignée, écœurée... C'est alors que Louise, profitant d'un instant de silence, peut enfin lire l'entrefilet de journal : on annonce aux faits-divers que M. Paul Bréan s'est jeté cette nuit dans la Seine, et qu'il a d'ailleurs été repêché par de braves mariniers.

Quelques instans après, arrive Bréan lui-même. Il est un peu pâle, un peu défait et, si j'ose dire, vanné, comme il arrive lorsqu'on vient de passer une nuit agitée. Mais, en somme, il ne s'en porte pas plus mal : sa noyade n'a été qu'une baignade. Régine lui fait un médiocre accueil, où il entre de la jalousie, car il s'est tué pour une autre, et du mépris, car il s'est manqué ! Elle croit, en effet, que Paul s'est tué pour la jeune personne qu'elle a surprise entre ses bras. Erreur et candeur ! lui répond le noyé. Puisqu'elle était dans la posture où vous l'avez vue, je n'avais donc aucune raison de me tuer pour elle. Ainsi raisonne, et raisonne très bien, cet échappé des eaux de la Seine. Et il explique la présence de cette bonne fille auprès de lui par des considérations auxquelles une jeune fille bien élevée peut très bien n'avoir pas pensé. « Vous n'avez pas appris que l'amour, après nous avoir emportés dans le ciel, glorieux et purs comme des anges, nous précipite soudain sur le sol, changés en fauves exaspérés, et que dans ce délire où l'animal succède au dieu, nous trouvons une âpre et triste volupté à traîner dans la fange le dieu qui n'a pas su rester maître de nous. » On voit tout de suite que les personnages de M. de Curel ne parlent pas le langage de tout le monde. Mais c'est leur langage : ils se compren-

nent. Régine comprend que Paul l'aime, et que, résolu à se tuer, il a occupé comme il a pu sa dernière soirée. Elle a probablement lu *Rolla*, et se souvient que Jacques Rolla, ayant dissipé en deux ans un joli patrimoine, a passé sa dernière nuit avec une fille de joie : ce qui vaut à Voltaire une sévère remontrance. Puisque Paul l'aime et qu'il est ruiné, eh bien ! qu'il l'épouse et qu'il travaille ! Mais travailler, c'est ce que Paul n'accepte à aucun prix : le travail n'entre pas dans ses plans d'existence. Il peut épouser une femme riche, et Régine est riche, très riche. Oui, mais c'est précisément parce qu'elle est très riche qu'il ne peut l'épouser. C'est une impasse, comment en sortir ?

Il y aurait un moyen, suggère Régine. Supposons que je sois flétrie, déshonorée. Je serais venue me réfugier auprès de vous. Vous m'auriez recueillie, sauvée. Voilà une attitude chevaleresque et qui arrangerait tout. Nous serions deux parias, l'humanité tout entière nous repousserait et nous nous unirions à la face de l'humanité tout entière : voilà qui ne serait pas banal et qui offrirait à deux âmes romantiques une perspective de jouissances infinies et rares. Eh bien, mais ! sa visite d'hier soir est en effet quelque chose d'assez compromettant. Si cela venait à se savoir, Régine serait perdue de réputation. Paul voit bien qu'il lui rend service en l'épousant... Et Paul en convient. Il épousera. Il le promet. Mais il le promet d'une drôle de manière et d'un air bizarre. Il a un ricanement sarcastique. Il a des mots étranges : « Le tour est joué... Ne faites donc pas l'innocente... Vous m'avez pris pour dupe. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Régine reste atterrée. Elle se demande : Que signifie ce brusque changement d'attitude ? Quelle idée saugrenue lui a passé par l'esprit ? Qu'est-ce qu'il a pu croire ?

Ce qu'il a cru ? La cousine Louise l'explique tout de suite. Paul croit que Régine est enceinte, qu'il lui faut, et d'urgence, un auteur responsable et que c'est la raison, l'impérieuse raison de sa visite précipitée d'hier soir... Du tout, riposte Régine, et tu n'y comprends rien. Paul Bréan a de la noblesse dans l'âme : il éprouve des scrupules à faire un mariage disproportionné, et il veut se faire prier. — Il faut le mettre à l'épreuve. Régine lui dira qu'en effet elle a été séduite. Ou plutôt, parce que cette confidence est tout de même un peu scabreuse, la cousine Louise la fera à sa place. On verra comment se comporte Paul et ce qu'il convient de décider.

Voilà donc les deux protagonistes que le drame va mettre aux prises. N'avais-je pas raison de vous dire qu'ils ressemblent peu aux êtres que nous avons coutume de rencontrer dans la vie et surtout à

ceux que nous avons plaisir à y rencontrer? Qui sont-ils? A quel monde appartiennent-ils? A quel milieu social et moral? Lui, nous le connaissons à peu près. C'est le propre-à-rien du beau monde, le beau ténébreux, le viveur triste, le fêtard mélancolique, le décavé à idées noires, le suicidé qui se manque et se fait de son suicide manqué un moyen de séduction. Mais elle? Une jeune fille, nous dit-on. Où et comment vit-elle? A-t-elle encore ses parens? La cousine Louise est-elle son unique et facile chaperon? Est-ce un type de la jeune fille d'aujourd'hui, émancipée, américanisée et qui ne laisse plus guère à faire à la jeune fille de demain? L'auteur ne nous en dit rien. Cela se passe dans le bleu, ou plutôt dans le noir. Car le point de départ est des plus pénibles, des plus fâcheux et des plus désobligeans. Je songe moins encore ici à la visite nocturne de la jeune fille, qu'à l'hypothèse dont s'est tout de suite avisé Paul, comme de la plus simple, de la plus plausible, de la plus admissible qui soit au monde. Un jeune homme aime une jeune fille; et quand cette jeune fille lui avoue qu'elle l'aime et qu'elle souhaite de l'épouser, aussitôt il imagine qu'elle est enceinte et qu'elle veut faire contresigner une paternité accidentelle! Dans quelles âmes de boue peut avoir surgi une aussi ignominieuse supposition? Et quel thème à discussion pour les deux actes qu'il nous reste à entendre!

Donc la cousine Louise se rend chez Paul pour lui faire la commission dont Régine l'a chargée. Elle le trouve étendu sur un sofa et en train de broyer du noir. C'est assez la posture qui convient à ce jeune homme qui n'est pas du tout un homme d'action. Devant la douleur qu'il éprouve à entendre le récit mensonger de la jeune femme, celle-ci, qui a bien raison, s'empresse de le détromper : Régine est pure. Vous vous attendez que Paul va bondir de joie et courir se jeter aux pieds de celle que rien ne l'empêche plus de prendre pour femme. Nullement. C'est le contraire qui arrive. Et désormais ce sera toujours ainsi. Il arrivera toujours le contraire de ce qui devrait arriver. Ce sera le rythme même de l'action et la cadence du dialogue. Dès que l'obstacle auquel ils se heurtaient aura disparu, ces étranges dialogueurs, au lieu de se réjouir, se désoleront. Dès qu'ils seront délivrés d'une inquiétude, aussitôt ils en imagineront une autre pour s'y replonger. L'incident ou le mot libérateur sera justement celui qui les précipitera dans un nouvel océan d'incertitude d'où ils n'émergeront que pour s'y abîmer de nouveau. Ce sera ainsi un perpétuel va-et-vient, un jeu de bascule, une oscillation de balançoire, une allée et venue de montagnes russes, un incessant mouvement de flux et de

reflux, un roulis de reviremens, un tangage de contradictions qui causera au spectateur un insupportable malaise.

Puisque Régine est pure, Paul ne veut plus l'épouser. Il est probablement, depuis qu'il y a des hommes et qui se fiancent, le premier fiancé qui refuse d'épouser sa fiancée parce qu'elle n'a pas fauté. Tout ce que la cousine Louise obtient de lui, c'est qu'il fera semblant de croire que Régine est enceinte et qu'il joue auprès d'elle le rôle de sauveur. Ce sont des gens qui ont besoin de jouer tout le temps un rôle, et un rôle qui change d'acte en acte et de scène en scène, ce qui ne laisse pas de nuire beaucoup à l'unité de leur personnage. La bonne cousine Louise, égarée parmi ces incorrigibles comédiens, en fait la juste remarque. « Enfans trompeurs et sincères, tous deux vous déclamez des rôles. Mais d'où vient qu'à tout bout de champ vous vous évadez du programme? Quel personnage invisible traverse la scène et vous fournit des répliques si belles que, si vous avez l'audace de les prendre, le reste de la pièce ne paraît plus qu'une farce grossière? Oui, décidément, deux comédiens, mais avec un mystérieux associé. Votre amour, un vaudeville avec l'idéal pour souffleur. » Elle non plus, la complaisante cousine Louise, elle ne parle pas un langage très simple. La préciosité est une contagion dont on se défend mal dans une telle compagnie. Mais nous lui savons gré de partager un agacement qui commence à nous gagner. Ces enfans, plus trompeurs que sincères, qui est-ce qu'ils trompent ici? Où commence, où finit leur sincérité? On s'embrouille dans ce cabotinage.

Paul s'en va, Régine entre : « Il sait ta faute et consent à t'épouser, lui dit sa cousine. — Ah! fait la jeune fille, il sait que je suis coupable, et il m'épouse! Le pleutre! — Mais non, reprend la cousine interloquée, je lui ai dit la vérité, non pas le mensonge dont nous étions convenus, mais la vérité vraie... — Ah! repart aussitôt la jeune fille, il me sait innocente, et il m'épouse! Le misérable! » C'est à désespérer... La cousine commence à n'y rien comprendre, et nous, qui ne sommes pas de la famille, il y a longtemps que nous avons cessé d'y voir clair. Voici que maintenant Régine machine un autre stratagème. Elle va démentir sa cousine, affirmer que celle-ci mentait quand elle disait la vérité et disait la vérité quand elle mentait. Ainsi fait-elle. Dans une nouvelle entrevue avec Paul, elle recommence à parler de sa grossesse, cette fois en insistant, appuyant sur les détails physiologiques, calculant les mois, étalant tout le manège d'un accouchement clandestin. Tant et si bien que Paul lui crie : « Vous êtes ignoble! » et que, ravie de cette exclamation, elle soupire,

à part elle, en extase : « Il m'aime ! » Un aveu d'amour peut s'exprimer de bien des manières, et il est toujours délicieux à un cœur de femme. On pourrait croire que sachant enfin ce qu'elle veut savoir, et puisqu'elle est aimée de celui qu'elle aime, Régine va mettre un terme à ce jeu lassant et énervant, rassurer le jeune homme et finir la comédie. Mais alors elle ne serait plus elle-même, et, rentrant dans le bon sens et la raison, elle n'aurait plus de raison d'être.

Au troisième acte, le jour du mariage. Ils sont depuis un mois à la campagne, dans une propriété de Normandie. Ils se font des scènes tous les jours, s'en désespèrent et s'en réjouissent, s'en désolent et ne peuvent s'en passer ; amoureux de plus en plus romantiques, ils ont besoin d'une atmosphère d'orage et soupirent après les orages désirés. Paul a juré qu'il épouserait et se tuerait incontinent. Régine a trouvé dans sa chambre un revolver posé auprès d'une enveloppe dont elle a lu la suscription : « A ma femme. » Donc il se tuera. Et elle a trouvé, dans le courrier, une carte postale d'un hôtelier répondant à une demande d'appartement pour lune de miel. Donc il ne se tuera pas. J'abrège. La cérémonie nuptiale a eu lieu. Régine a dit à son mari toute la vérité, — enfin ! — rien que la vérité, une vérité où il n'y a plus de mensonge. Enfin ils sont sûrs d'eux-mêmes ! Ils s'aiment, il n'y a plus place pour le doute, pour le soupçon, pour l'inquiétude. Alors Paul Bréan se tue. Et cette fois il ne se manque pas. Et pour la première fois il fait ce qu'il devait faire. Cette absurdité est d'une parfaite logique. Du moment que ces deux êtres n'ont plus à se torturer l'un l'autre, ils n'ont plus rien à faire ici-bas : ils n'ont qu'à disparaître... Ainsi les premières clartés du jour dissipent les ombres de la nuit : les fantômes du cauchemar s'évanouissent.

Qu'est-ce que l'auteur a voulu dire ? Car il est inadmissible qu'un écrivain de cette valeur se soit proposé uniquement de soumettre nos nerfs à une rude épreuve et de les porter à leur maximum de tension. Il y a une idée dans *la Danse devant le miroir*, une idée ingénieuse et profonde, et même une idée claire : ne feignons pas de ne pas l'apercevoir. Les deux héros de M. de Curel sont les héros et les victimes de la recherche psychologique. L'un et l'autre, elle surtout, ils sont les crucifiés de l'analyse morale. Elle a voulu savoir ce que pense et ce que sent vraiment, peut-être à l'insu de lui-même, celui qui prétend l'aimer. C'est à la poursuite de cette découverte qu'elle s'est acharnée, affolée, comme d'autres l'ont fait avant elle et qui y ont échoué pareillement. Car c'est une vieille histoire et les anciens en avaient fait le mythe délicieux et amer de Psyché : « *Louise*. L'âme ressemble à une forêt qui, de

loin, forme un bloc verdoyant et superbe : essaie d'y pénétrer et les ronces t'arrêtent, les lianes t'entravent, les épines te déchirent, tu vas, tu viens dans le dédale des sentiers boueux. Tu est perdue! — *Régine.* Il faut donc se tenir à distance? — *Louise.* Oui, certes, lorsqu'il s'agit de l'âme du bien-aimé. A la rigueur, on déchiffre ses parens, son confesseur, un bonhomme quelconque, mais espérer connaître son amoureux, c'est folie ! Dans les rafales des tempêtes se poursuivent encore les ombres des amans qui se sont en vain cherchés pendant la vie. Malheur à celui que la passion conduit à explorer une âme ! Moi-même, plus d'une fois, j'en ai fait la dure expérience, et, pas mal de siècles avant ma naissance, Psyché l'avait faite aussi. » Il faut se résoudre à ignorer certaines choses. Il faut se résigner à ne pas tout comprendre. Un peu de simplicité ! Un peu de confiance ! Un peu d'aveuglement volontaire... D'où vient que cette recherche de la vérité soit plus difficile en amour ou plus dangereuse que dans tout autre sentiment ? C'est que celui qui veut se faire aimer cherche à se faire voir sous le jour le plus favorable et prend une physionomie d'emprunt; celui qui aime n'aperçoit l'objet de sa passion qu'à travers le mirage de cette passion : c'est un double cabotinage... Mais cela va recommencer. Il est sage de nous en tenir là.

M. François de Curel est un écrivain admirablement doué pour le théâtre et qui passe son temps à ne pas nous donner les pièces que nous attendons de lui et qu'il est si capable d'écrire. Mais il ne veut pas admettre que chaque genre ait ses règles, ou ses exigences, ou ses limites, ou ses conditions, et qu'il faille en tenir compte. Il prétend ne relever que de lui seul et non du public. Il ignore tout ce qui n'est pas sa fantaisie personnelle. C'est son erreur et que nous avons peine à lui pardonner, en songeant à ce qu'il en coûte à lui-même et à nous. L'art a ses lois impersonnelles, durables, fondées en raison, dont nul ne s'est jamais affranchi sans dommage, et dont les plus grands écrivains, en s'y soumettant, ont reconnu la bienfaisance.

Mme Simone est pour le rôle compliqué et irritant de Régine une interprète excellente. Mme Mégard prête à celui de la bonne cousine Louise la douceur inutilement apaisante qui convient. Et M. Garry fait de louables efforts pour donner au personnage de Paul Bréan, deux fois suicidé, une attitude supportable. Mais ce n'est pas commode. Et il faut avouer que la tâche est rude de prêter une apparence de vie à des personnages si violemment irréels.

Bourgeois, mes frères, j'espère pour vous que vous êtes de petits

bourgeois, tout petits, encore plus petits. Et c'est la grâce que je vous souhaite. Car depuis que j'ai vu la pièce de M. Émile Fabre, je sais ce que c'est qu'un grand bourgeois : c'est à faire frémir. M. Matignon a quarante millions. Remarquez bien ce chiffre : il est rassurant. Car si la grande bourgeoisie ne commence qu'au quarantième million, c'est donc qu'il y a encore de la place en France pour beaucoup de braves gens. Le multimillionnaire Matignon a des gisemens de minerais en Algérie, et, pour les mettre en valeur, sollicite du gouvernement une concession de chemins de fer. Il y a toujours, dans les pièces de M. Fabre, des questions d'affaires, d'argent et de chiffres, qui sont là pour accuser le lien avec la réalité. N'insistons pas; car les affaires sont les affaires, mais elles ne sont pas le théâtre. Ce qui nous intéresse, même dans ce milieu d'affaires, c'est le drame intime. Matignon a un fils et une fille. Pour ce fils toutes les complaisances et toute la fortune. Pour cette fille, Frédérique, rien que des rebuffades et pas de dot. Frédérique aime le jeune Thallier. Donc son père la promet à Élie Spark, qu'elle n'aime pas, qui est vieux, qui est laid, qui est Anglais, qui est dans les affaires, au lieu d'être jeune, joli et ingénieur. Mais Matignon a engagé sa parole, il a formulé sa volonté : j'ai dit !

Le second acte nous montrera, avec un luxe de détails, et des plus circonstanciés, ce que c'est qu'un intérieur de grande bourgeoisie au xxe siècle. Mme Matignon ayant accepté de plaider auprès de Matignon la cause de Frédérique, nous allons faire connaissance avec le passé de cette dame : c'est un plongeon que nous faisons dans la boue. D'abord, Frédérique n'est pas la fille de Matignon : Matignon le sait, et c'est ce qui explique qu'il n'ait pas un cœur de père pour cette fille qui n'est pas sa fille. Mais cette première faute de Mme Matignon n'est rien auprès de l'ignominie où elle vient de glisser : elle est devenue la maîtresse d'un jeune souteneur pour qui elle a vendu ses bijoux et remplacé par des perles fausses et des pierres en imitation ses joyaux de famille. Tels sont les dérèglemens des grandes bourgeoises. La vie que mènent les femmes de la grande bourgeoisie est une vie de bâtons de chaise. Que si Mme Matignon continue de faire de l'opposition aux décisions de son mari, Matignon entamera un procès en divorce, et ce sera un joli scandale. C'est ce qu'on appelle du chantage. Les grands bourgeois pratiquent le chantage en famille. Frédérique entre à cet instant, surprend l'attitude gênée de ses parens, devine à l'embarras de sa mère qu'il y a un secret, que c'est le secret de sa vie et qu'on le lui cache. Ici commence une scène qui s'annonçait comme

très belle. Vingt années durant, cette jeune fille a courbé la tête, subi l'injustice, accepté d'être, elle l'innocente, traitée en coupable. L'heure est venue pour elle de réclamer ce qui lui est dû, c'est-à-dire la vérité, quelle qu'elle soit. Devant l'énergie et la noblesse de sa révolte, le père s'expliquera, ou s'excusera, ouvrira ses bras à sa fille ou dira pourquoi. Mais la scène, après un début de belle allure où nous avions senti passer un souffle d'humanité, tourne court. Frédérique annonce qu'elle entrera au couvent. Et Matignon accepte ce sacrifice. Car les grands bourgeois sont aujourd'hui ce qu'étaient autrefois les gentilshommes et reprennent à leur compte toutes les erreurs qui ont amené la Révolution : le couvent leur est un excellent moyen de garder toute la fortune pour le fils, héritier du nom.

Matignon, dans sa complaisance pour Matignon fils, a compté sans Matignon père de Matignon. Ce grand-père Matignon a été communard. Enfin voici un honnête homme dans la pièce ! Par une série de combinaisons, un peu compliquées pour nos simples intelligences mais auxquelles résiste sa solide caboche, il déjoue les calculs de Matignon père, dérange les plans de Matignon fils, et marie, avec celui qu'elle aime, sa petite-fille, — qui d'ailleurs n'est pas sa petite-fille et n'a dans ses veines pas une goutte de son sang. Ce vieux communard relève d'apoplexie et est toujours à l'instant d'y retomber, en sorte que nous craignons de minute en minute qu'il n'ait pas le temps d'accomplir son œuvre libératrice. Enfin il y arrive et tout s'arrange. Mais nous sentons bien que ce dénouement à la Capus est une concession que fait l'auteur à notre sensibilité, et cela nous donne beaucoup à penser. Tout finit bien dans cette famille grandement bourgeoise ; mais c'est parce que nous sommes au théâtre ; dans la réalité, les grands bourgeois vont jusqu'au bout de leurs ténébreux desseins, parce qu'ils n'ont pas tous, pour les rappeler au devoir, un brave homme de père qui a été dans la Commune.

La nouvelle pièce de M. Émile Fabre n'est certes pas dépourvue de qualités. Elle a de la vigueur ; elle en a avec affectation, avec excès. Elle a doubles muscles. On y retrouve cette manière âpre qui a fait le très légitime succès des œuvres précédentes de M. Fabre. Je crois néanmoins que dans celle-ci il a passé la mesure. La vie est plus complexe, l'observation veut plus de nuances. Encore une fois, je ne conteste pas la vigueur de l'écrivain ; mais c'est celle de l'homme qui frappe vigoureusement sur une tête de Turc.

Matignon, c'est Gémier, raide, sec, cassant, glacial. Matignon, grand-père, c'est Mosnier, toute rondeur et toute bonhomie. Mlle Sylvie

a dessiné avec beaucoup d'art la physionomie de l'infortunée et non résignée Frédérique.

Dans Francfort autrefois vivaient cinq messieurs qui avaient fait dans une maison de la Judengasse de belles affaires de banque. Leurs affaires s'étant étendues, ils avaient fondé des succursales à l'étranger et étaient allés s'établir dans les diverses capitales de l'Europe. Le jour où l'aîné de ces messieurs, le chef de famille et de banque, Salomon, leur donne rendez-vous dans la vieille maison familiale où vit toujours l'aïeule, ils ne doutent pas que ce ne soit pour une nouvelle d'importance. Ils ont bien deviné : c'est pour leur annoncer qu'ils sont nommés barons. Comme les cadets de Gasgogne, ils sont tous barons. Un bonheur ne vient jamais seul. Le grand-duc a besoin d'argent. Salomon se propose de lui en prêter, à condition qu'il épousera, lui grand-duc, la fille et nièce de ces messieurs de Francfort. Le grand-duc trouve la proposition un peu insolente ; mais n'ayant d'ailleurs pas d'autre moyen de sortir de l'embarras où sont les finances du vieux duché, il vient à la Judengasse demander la main de la jeune fille... qui refuse. Les prestiges de la naissance ne l'éblouissent pas et elle leur préfère de bonnes réalités sonnantes et trébuchantes. C'est une jeune fille sérieuse. Cette histoire d'argent et d'amour, ce joyeux conte de fées où brillent et tintent gaiement les écus, est mis à la scène avec une bonhomie et une lenteur qui reposent d'autres spectacles moins rassis, moins innocens, moins familiaux, et ces qualités de tout repos en ont fait le succès chez nous comme à l'étranger.

M. Guitry et M. Lugné Poë sont l'un et l'autre du comique le plus différent et le plus divertissant. La pièce est montée avec goût. Décors, costumes, accent, tout s'harmonise en un ensemble pittoresque et savoureux.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

« Nous sommes dans l'incohérence, restons-y, » disait autrefois M. Clemenceau, alors qu'il était lui-même au pouvoir : en effet, nous y sommes restés, ou nous y sommes retombés, et ce n'est pas M. Caillaux qui nous en tirera. M. Caillaux s'était présenté comme un sauveur au moment où il a foudroyé de son éloquence les projets financiers de M. Dumont, et il semblait qu'il n'y eût qu'à le prendre pour voir l'ordre, la méthode et la prospérité réintroduits partout. L'équilibre serait rétabli dans notre budget, les inquiétudes qui assiégeaient les esprits seraient dissipées, le gouvernement saurait prendre les responsabilités nécessaires, et on irait aux élections avec des finances saines, un horizon rasséréné, un avenir assuré. L'a-t-on cru? Nous n'oserions pas le dire; nos mœurs politiques comportent une forte dose de scepticisme; mais on a fait comme si on le croyait et, pour lui céder la place, on a renversé M. Barthou.

Au bout de quelques jours, le désenchantement a été complet. On s'est aperçu que M. Caillaux n'avait pas à sa disposition d'autres procédés que M. Dumont, et qu'il les employait plus mal. Malgré cela, les analogies ont frappé tous les yeux et on les a signalées de toutes parts. Alors, qu'a fait M. Caillaux? Il a tout ajourné : avant les élections prochaines, nous n'aurons de solution sur rien. Nous voilà bien loin des belles promesses d'autrefois! Il semble que le mécanisme gouvernemental soit frappé de paralysie, ou, s'il fonctionne, qu'il le fait à vide. Partout l'action est ralentie et les paroles coulent d'un bruit monotone, qui semble être la manifestation même du néant. Le Sénat discute lentement, académiquement, l'impôt sur le revenu. La Chambre entame trop tard la discussion du budget et n'a d'autre idée que de la bâcler. Tout le monde se désintéresse de tout et l'image la plus exacte qu'on ait, de ce gouvernement est celle qu'a donnée, l'autre

jour, la Chambre, dans une séance du matin où on a constaté que, du minimum au maximum, les membres présens se sont élevés du chiffre de sept à celui de douze. Les journaux s'en indignent : quant à nous, nous féliciterions plutôt la Chambre de ne pas se prêter davantage à ce qu'elle sait bien n'être qu'une comédie. La législature est terminée; il n'y a de sérieux que les élections prochaines et c'est la seule chose à laquelle pensent députés et gouvernement. Les députés le montrent en ne s'occupant que de leurs affaires, et le gouvernement en bornant son activité à déplacer des préfets. Quelle différence entre M. Klotz et M. Renoult! L'un, en huit mois de ministère, n'a pas touché à un seul préfet, l'autre, en quinze jours, a multiplié entre eux des mouvemens précipités qui témoignent d'intentions très fermes, déjà en partie réalisées. Toute la politique du gouvernement consiste à bercer, à endormir le Parlement avec des mots et à prendre fortement en main les rênes de l'administration politique. Encore un coup de fouet à donner au pays pour franchir victorieusement la période électorale qui va s'ouvrir : après, on verra.

Cependant, il y a une quinzaine de jours, M. Caillaux est allé prononcer un discours à Mamers, chef-lieu de sa circonscription électorale. Ce discours avait été annoncé par la presse, on l'attendait avec curiosité, avec impatience, comme s'il devait contenir l'Évangile des temps nouveaux. Cette fois encore, la déception a été complète. M. Caillaux n'a rien dit qu'il n'eût répété déjà plusieurs fois et la seule partie vraiment originale de sa harangue est celle où il s'est modestement comparé à Mirabeau, non pas encore comme orateur, mais comme victime de la réaction. « Dans tous les pays, dans tous les âges, a écrit Mirabeau, les aristocrates ont implacablement poursuivi les amis du peuple. Et si, je ne sais par quelle combinaison secrète de la fortune, il s'en est trouvé quelqu'un dans leur sein, c'est celui-là surtout qu'ils ont frappé, avides qu'ils étaient d'inspirer la terreur par le choix de la victime. » M. Caillaux s'est arrêté là; il aurait pu continuer la citation en disant : « Ainsi périt le dernier des Gracques, de la main des patriciens, etc., etc. » Mais les souvenirs classiques n'ont pas sur nos contemporains la même prise que sur ceux de Mirabeau. Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve à M. Caillaux, ni s'il périra comme le dernier des Gracques; mais il est un peu tôt de sa part pour se poser en victime, lui aristocrate, des autres aristocrates. Et de quels aristocrates, s'il vous plaît ? Ceux auxquels il a fait allusion sont ceux de la finance. M. Caillaux n'était pas précisément né parmi eux, mais la seule vengeance qu'ils aient jusqu'à présent

exercée sur lui a été de l'y admettre. Singulière victime, en vérité ! Sans doute il a été l'objet d'attaques très vives, mais c'est à quoi il faut s'attendre lorsqu'on fait de la politique et, quant à nous, nous ne lui chercherons querelle que sur un point : c'est lorsqu'il se présente, dans son discours de Mamers, comme un homme qui n'a jamais changé. « Ma tenue politique, dit-il, me vaut sans doute de retrouver toujours les mêmes adversaires, mais elle me vaut aussi de retrouver les mêmes amis. » On reste muet d'étonnement en présence d'affirmations pareilles. M. Caillaux est certainement l'homme de son temps qui a le plus évolué. On trouverait sans la moindre peine dans ses discours des citations pour appuyer toutes les opinions financières, tantôt celle-ci, tantôt celle-là, ou une autre encore, toutes celles qu'on voudra. Une manie chez lui plus constante, — il y a cédé une fois de plus dans son discours de Mamers, — est de comparer la situation actuelle à celle de la France à la veille de 1789, et la résistance qu'on fait à ses réformes à celle que les « ordres privilégiés » faisaient alors aux réformes de Turgot ou de Necker. Il y a pourtant quelque différence, c'est que nous n'avons pas aujourd'hui d'« ordres privilégiés. » Ce que M. Caillaux nous demande de sacrifier, dans une nouvelle nuit du 4 août, ce ne sont pas des privilèges, mais des principes, et ces principes sont précisément ceux que la Révolution a posés.

Ces considérations générales se présentent d'ailleurs comme des hors-d'œuvre, puisqu'elles n'ont qu'un rapport éloigné avec les élections et que, faut-il le répéter? les élections sont la seule pensée du moment. Nous plaignons d'ailleurs les candidats qui se préparent à en courir les chances, car ils ne savent pas encore à quel mode de scrutin ils auront affaire. Sur ce point, notre conviction est faite depuis quelque temps déjà : il ne sera rien changé à la loi actuelle, et les élections auront lieu au scrutin d'arrondissement. Il faut renoncer à l'espoir chimérique de réformer le régime électoral avant le mois d'avril et se résigner à remettre intacte au pays la question que le Parlement n'a pas su résoudre : le pays dira une fois de plus ce qu'il en pense. Mais comment, sous quelle forme le consulter ? Un député impérialiste, M. Pugliesi-Conti, a proposé la forme d'un *referendum*, qui serait, a-t-il dit, une sorte d'enquête et n'aurait aucun rapport avec les plébiscites d'autrefois. Nous ne sommes pas bien sûr qu'en pareil cas la forme n'emporterait pas le fond et que ce qui aurait celle d'un plébiscite n'en aurait pas la réalité. Quelque opinion qu'on ait sur la matière, il faut bien reconnaître que la proposition de M. Pugliesi-Conti, improvisée, inopinée, survenant comme une sur-

prise, ne pouvait pas être votée. Cependant elle a été soutenue par M. Jaurès qui, quelques jours auparavant, avait été, paraît-il, chargé par son groupe d'en présenter une dans le même sens. M. Briand a cru voir dans l'intervention de M. Jaurès une manœuvre qu'il s'est empressé de déjouer. Rien n'est plus déconcertant et, pour trancher le mot, plus immoral que l'attitude des socialistes unifiés à l'égard de la représentation proportionnelle : ils la lâchent, après l'avoir passionnément prônée, pour pouvoir s'unir aux radicaux sur le terrain électoral et combattre avec eux la loi de trois ans. Que pensera le pays de cette défection? Sur ce point, les socialistes unifiés ne sont pas très rassurés ; ils sont gênés, embarrassés; ils redoutent les sévérités de l'opinion qui leur demandera compte de la désinvolture avec laquelle ils ont abandonné une question à laquelle ils avaient attaché le salut de la République. Mais il y a un moyen très simple de se tirer de la difficulté. M. Jaurès le cherchait, M. Pugliesi-Conti l'a trouvé : c'est le *referendum*, la consultation directe du pays. Cela met tout le monde à l'aise. Malheureusement pour eux, M. Briand n'a pas voulu laisser cette porte ouverte aux socialistes, il s'est empressé de la leur fermer. Les socialistes ne seront donc pas admis à demander une consultation au pays : ils seront forcés de lui expliquer les variations de leur attitude, et ce sera difficile.

En attendant que le pays se soit prononcé, sous une forme ou sous une autre, résignons-nous donc à l'ajournement de la réforme électorale. La sagesse le conseille, mais il y a au Palais-Bourbon un certain nombre de députés qui n'en prennent pas leur parti : ils ont dit et ils ont fini par penser tant de mal du scrutin d'arrondissement, qu'ils sont résolus à tout plutôt que d'en subir une fois de plus la honteuse épreuve et ils se demandent si, toute autre combinaison ayant échoué, il n'y aurait pas lieu de revenir au scrutin de liste pur et simple, sans représentation des minorités, tel qu'on l'a pratiqué en 1885, en 1871, en 1848. Ce serait un résultat bien imprévu, bien illogique, de l'immense effort auquel se sont livrés les partisans de la Représentation proportionnelle. Leur système avait, en effet, pour but d'assurer la représentation des minorités, tandis que le scrutin de liste pur et simple assure dans tout un département l'écrasement absolu des minorités sous la majorité, celle-ci ne fût-elle que d'une voix. Serait-il possible qu'on en vînt là? Mais une pareille question ne peut pas être traitée en passant et nous nous contentons de la mentionner pour revenir à notre conclusion, à savoir qu'au moment où nous sommes, toute bonne réforme est impossible. Tant pis

pour la Chambre si elle n'a pas eu une volonté en temps opportun et si elle n'a pas su la faire prévaloir : maintenant la parole est au pays.

La Chambre vient pourtant de finir par une bonne action. Lorsqu'elle se présentera demain devant les électeurs, son actif sera léger, et son passif très lourd : toutefois elle pourra dire qu'elle a enlevé aux préfets la nomination des instituteurs et qu'elle l'a donnée aux recteurs. Cette réforme était demandée depuis longtemps et personne n'y faisait une opposition de principe : on s'arrangeait seulement pour qu'elle fût toujours ajournée. Dans la discussion qui vient de se produire, le gouvernement a pris nettement parti contre elle; M. le ministre de l'Instruction publique a insisté auprès de la Chambre pour qu'elle maintînt l'état de choses actuel; mais, malgré tout son talent, il a été battu et même à une majorité très considérable. Ce n'est pas que tous les argumens de M. Viviani aient été mauvais; ce sont les préfets qui le sont et qui ont rendu la réforme nécessaire. S'ils étaient ce qu'ils devraient être et ce qu'ils ont été quelquefois, rarement à la vérité; si, au milieu des passions et des hostilités locales, ils représentaient une autorité supérieure, éclairée, impartiale, uniquement préoccupée de maintenir chacun à sa place et d'établir entre tous la concorde, l'harmonie, la paix; oui, certes, si les préfets étaient cela, nous serions les premiers à demander qu'on leur laissât la nomination des instituteurs. Nous ne sommes pas les admirateurs sans réserve de l'Université. L'esprit de corps a ses abus et, lorsque nous le voyons s'étendre à toute la masse démocratique des instituteurs, la crainte nous vient que, là aussi, ces abus ne se convertissent en dangers. Les instituteurs seront donc nommés par les recteurs, sur la proposition des inspecteurs d'académie : mais on a placé à côté de ces derniers un Comité consultatif composé de l'inspecteur d'académie lui-même, des inspecteurs primaires, du directeur et de la directrice des écoles normales, enfin des représentans élus des instituteurs et des institutrices au Conseil départemental. Sur le papier, cela est très bien; en fait, on sait comment sont souvent nommés ces représentans élus. Nommés sous l'influence des syndicats, ils sont animés de leur esprit, et c'est pourquoi la composition de ce Comité consultatif n'est pas sans nous inquiéter. L'article qui la détermine a pourtant été voté à l'unanimité de 545 votans : il faut donc croire qu'il y avait là une nécessité devant laquelle tout le monde s'est incliné.

On a discuté longuement, ardemment, pour savoir si la nomination des instituteurs, après avoir été enlevée aux préfets, serait

donnée aux inspecteurs d'académie ou aux recteurs. Finalement on l'a donnée aux recteurs et on a bien fait. Le recteur est plus loin, plus haut; il échappe davantage aux petites influences locales; il est plus indépendant. Nous n'avons pourtant pas l'illusion de croire que cette indépendance sera absolue; le plus souvent le recteur se contentera de ratifier les choix qui lui seront proposés par l'inspecteur d'académie, et l'inspecteur d'académie de ratifier ceux qui auront prévalu dans le Comité consultatif. Dans son fonctionnement, l'institution ne sera pas parfaite. M. Viviani a eu beau jeu à en montrer les défauts; il a prévu des conflits; il a fait intervenir le préfet comme un arbitre idéal. Malheureusement, le préfet réel, le seul que nous connaissions, celui que nous avons vu à l'œuvre dans les élections dernières et qui s'apprête à « faire » les élections prochaines, n'est pas autre chose que le premier des agens électoraux du candidat officiel. C'est là son vrai caractère. On comprend dès lors combien il serait imprudent, dangereux, redoutable, de laisser entre ses mains toute l'armée des instituteurs. Les meilleurs de ceux-ci, ceux qui remplissent le mieux leur devoir scolaire, mais qui entendent conserver en dehors de l'école leur liberté et leur dignité, souffraient d'une situation qui, dans certains cas, était devenue intolérable, et de là est venu le sentiment général qui a fini par s'imposer. Il faut même que ce sentiment ait été très fort pour qu'il se soit imposé à la Chambre, car enfin la majorité des députés qui ont voté la réforme sont eux-mêmes les produits de la candidature officielle. Ont-ils obéi à un calcul dont nous ne connaissons pas tous les termes? Ont-ils craint de mécontenter les instituteurs? Ont-ils eu plus simplement un de ces bons mouvemens qui échappent quelquefois, même à ceux qui en paraissent le moins capables? Laissons-leur le bénéfice du doute. Quoi qu'il en soit, le lien qui rattachait et qui soumettait étroitement les instituteurs aux préfets a été tranché par la Chambre. Reste le Sénat dont il est difficile de prévoir les dispositions. Il est pourtant à croire qu'en présence d'une majorité aussi forte que celle qui s'est produite à la Chambre, le Sénat ratifiera. Mais sera-ce avant ou après les élections? On ne peut évidemment pas compter sur le gouvernement pour conseiller au Sénat une célérité qui n'est pas dans ses habitudes. Sur cette réforme que les circonstances ont rendue nécessaire, le dernier mot n'est peut-être pas encore dit.

Cependant les élections approchent : dans six semaines, la législature sera officiellement close. Le ministère aura atteint son but, il n'aura rien fait, il aura empêché les Chambres de faire quelque chose.

C'est le ministère du néant. Toute la question est de savoir ce qu'il laissera se défaire, ou ce qu'il travaillera à défaire lui-même sur le terrain électoral. Que ce soit notre vieux système financier issu de la Révolution française, rien n'est plus certain. Mais sera-ce aussi la loi de trois ans? Rien ne serait plus inquiétant. Armé de ses préfets, quels candidats soutiendra le gouvernement? Seront-ils les partisans ou les adversaires de la loi militaire? La question se pose à tous les esprits prévoyans, et elle y fait naître une grande anxiété.

Nous avons entendu, il y a quelques jours, l'opinion de M. Lloyd George sur l'inutilité et même sur le danger d'augmenter la flotte anglaise. Ce qui excuse un peu le chancelier de l'Échiquier, c'est qu'il paie la dépense et qu'elle est considérable ; mais d'autres considérations doivent entrer en ligne de compte, et sir Edward Grey les a présentées dans ce langage simple et fort qui est celui des ministres anglais. Le 3 février, au banquet de la Chambre de commerce de Manchester, il a, faut-il dire répondu à son collègue? On a quelquefois exagéré les divisions du Cabinet britannique : cependant elles existent, mais le bon sens et la bonne politique ont jusqu'ici toujours fini par en triompher. L'opinion de sir Edward Grey est aussi celle du président du Conseil, M. Asquith; c'est celle qui est appliquée, en fait, par le gouvernement.

Sir Ed. Grey ne saurait d'ailleurs être suspect de tendances belliqueuses ; comme tous les radicaux anglais, il réprouve la guerre et il n'en parle qu'avec horreur ; mais il n'a pas encore trouvé le moyen de la supprimer, et il ne croit nullement, avec M. Lloyd George, qu'il suffirait de donner le bon exemple du désarmement pour que les autres s'empressassent de le suivre. Sa conviction est, au contraire, qu'ils en profiteraient pour armer davantage et s'assurer définitivement l'avantage. Si l'Angleterre, dit-il, diminuait ses constructions navales, l'Allemagne, qui suit une ligne de conduite indépendante et dont le programme naval est arrêté *ne varietur*, ne construirait pas un navire de moins. Et il en serait ainsi des autres nations. En réalité, ces constructions, qu'on déclare exagérées et qui sont assurément très onéreuses, sont la meilleure garantie du maintien de la paix. Ce sont là des vérités de bon sens qu'on est presque confus d'avoir à énoncer, mais on est bien obligé de le faire comme contrepoids aux affirmations qui se produisent en sens opposé.

Tel est le présent : quel sera l'avenir? Sir Edward Grey se demande si le moment viendra où, lorsque deux nations seront sur le

point de se déclarer la guerre, les autres se précipiteront entre elles pour les empêcher de la faire et, s'il le faut, useront pour cela de la force. Ce sera, s'il se produit jamais, un spectacle bien nouveau; mais, pour qu'il se produise, encore faudra-t-il pouvoir opposer la force à la force, et c'est une nouvelle raison d'armer. La vérité historique est que, lorsqu'une guerre éclate, les Puissances neutres se tiennent sur le qui-vive, prêtes à profiter du désastre d'autrui, ou à empêcher que sa victoire ne leur porte préjudice. Qu'avons-nous vu en Orient? Toutes les grandes Puissances désiraient le maintien de la paix et l'ont conseillé, mais pas une seule d'entre elles n'a songé à l'imposer. « Les passions étaient violentes, a dit sir Edward Grey; les forces latentes en jeu étaient terribles; seule l'intervention d'une grande Puissance eût pu empêcher le conflit; mais un recours à la guerre pour maintenir la paix aurait été une entreprise hasardeuse. » Et il en sera sans doute toujours ainsi. La guerre des Balkans a donc eu lieu, elle a produit les résultats que l'on sait. Dans une seconde période, la Roumanie est intervenue, sans doute pour l'empêcher de recommencer et de s'étendre davantage, mais aussi pour s'emparer du lot qui lui permettrait de rétablir l'équilibre entre elle et la Bulgarie. Et l'Autriche, si elle n'est pas intervenue, a toujours menacé de le faire et s'est mise en mesure de réaliser sa menace jusqu'à ce qu'elle ait obtenu tout ce qu'elle exigeait pour la garantie de ses intérêts. Voilà l'histoire d'hier; ce sera aussi l'histoire à venir, jusqu'à l'époque incertaine, nébuleuse, que sir Ed. Grey a entrevue comme une hypothèse possible et lointaine, non pas comme une réalité probable et prochaine. Aussi sa conclusion a-t-elle été que l'Angleterre devait continuer ses armemens. Il fallait s'attendre à ce que son discours eût de l'écho en Allemagne et, en effet, la réponse ne s'y est pas fait attendre. Le surlendemain, une discussion sur la politique navale de l'Empire ayant eu lieu au Reichstag, l'amiral de Tirpitz, ministre de la Marine, et M. de Jagow, ministre des Affaires étrangères, en ont profité pour faire connaître les vues de leur gouvernement. Elles n'ont pas changé. On a beaucoup parlé, dans des discours, en Angleterre, de « vacances navales » qu'on pourrait se donner ou d'autres projets du même genre qui consisteraient à suspendre ou à ralentir les armemens; mais les ministres allemands ont déclaré n'avoir reçu dans ce sens aucune proposition officielle. Ce n'est pas, en effet, en public, dans un banquet ou même à la Chambre des Communes, que l'on fait des propositions de ce genre à l'adresse d'un gouvernement étranger. Au surplus, l'amiral de Tirpitz

s'est grandement réjoui de l'amélioration des rapports entre l'Allemagne et l'Angleterre ; il a même consacré à cette amélioration si heureuse toute une partie de son discours et la plus éloquente ; mais, à son tour, il a conclu que « sans la mesure des forces navales telle qu'elle a reçu son expression dans la loi sur la flotte, il ne se serait vraisemblablement pas produit une orientation vers de meilleures relations avec l'Angleterre. » Donc il faut continuer d'armer, puisque la force, et une force toujours plus grande, est le meilleur argument de la diplomatie. Que les pacifistes se le tiennent pour dit.

Pour ce qui est de savoir si la paix est assurée, nous ne saurions le faire, ni le dire. Dans une conversation qu'il a eue avec le correspondant du *Rousskoïé Slovo*, journal de Moscou, le roi Charles de Roumanie, dont le long règne, toujours heureux, a assuré l'autorité, a parlé de la question dans les termes les plus sagaces. Le ministère roumain ayant été changé, le Roi a tenu à déclarer que la politique étrangère ne l'était pas, et c'est d'ailleurs ce dont personne ne doutait. La politique étrangère d'un gouvernement intelligent ne tient pas aux modifications qui peuvent se produire dans le personnel ministériel à l'intérieur. Le Roi a dit un mot, en passant, de la question des îles, qui doit être résolue par les Puissances : à son avis, l'autonomie pour ces îles, sous le protectorat de l'Europe, serait peut-être la meilleure solution. Mais c'est surtout de la situation balkanique qu'il a parlé. On s'est préoccupé d'une guerre éventuelle entre la Turquie et la Grèce : comment et où peut-elle se faire ? Elle ne le peut pas de sitôt sur mer, puisque les cuirassés commandés par la Turquie en Angleterre ne seront pas achevés avant septembre ou octobre, et le Roi aurait pu ajouter que, quand ils les auront en leur possession, les Turcs devront encore apprendre à s'en servir : jusque-là, les Grecs conserveront sur mer une supériorité qui ne permet pas aux Turcs de les attaquer. Mais sur terre ? Grâce à leur bonne fortune, la Turquie et la Grèce n'ont plus de frontière commune, d'où le Roi a conclu que la guerre terrestre n'est possible que si la Bulgarie, la Roumanie ou la Serbie participant au conflit, permettent aux armées ennemies le libre passage des territoires qui leur appartiennent. « Dès lors, dit le Roi, la position de la Roumanie est bien claire : elle demande à la Bulgarie de ne pas prendre le parti de la Turquie et à la Serbie de ne pas prendre le parti de la Grèce. » et il ajoute que, dans ces conditions, un conflit gréco-turc isolé ne toucherait pas à la paix de Bucarest qu'il considère comme « absolument intangible. » Cette dernière affirmation est importante à recueillir. Si la Roumanie, considérant le traité de

Bucarest comme intangible, ne permet effectivement pas qu'on y touche, elle reste l'arbitre de la paix dans les Balkans. Tout le monde semble d'ailleurs reconnaître ce que sa situation morale et matérielle a de respectable et, pour dire le mot juste, de prépondérant. Aussi M. Venizelos et M. Pachitch sont-ils en ce moment à Bucarest, où leur rencontre n'est évidemment pas un fruit du hasard. Quelques personnes veulent même y voir la manifestation d'une entente qui se serait produite entre les trois pays ou qui serait sur le point de se faire. Rien ne serait plus vraisemblable qu'une entente de ce genre. On ne peut rien dire des conditions dans lesquelles elle pourrait se réaliser, mais il faut souhaiter qu'elle soit faite, ou qu'elle se fasse, car rien ne serait plus favorable au maintien de l'équilibre balkanique, tel que le traité de Bucarest l'a établi. Il est question d'une prochaine alliance de famille entre la Roumanie et la Grèce : le fils du roi Georges épouserait une princesse roumaine. Ce serait un lien de plus entre les deux pays, et, s'il est vrai que la politique aujourd'hui se poursuive en dehors des alliances de ce genre, ces alliances, au moment même où elles se concluent, ne le font que si la politique le permet. On peut donc y voir ici un heureux indice pour le présent.

Et c'est dans le présent que nous vivons : on peut même dire que nous vivons au jour le jour. En ce moment, nous attendons la réponse définitive que, après y avoir mûrement réfléchi, les Puissances de la Triple Alliance doivent faire aux propositions de sir Edward Grey sur les questions d'Albanie et des îles : car il n'y a pas à s'y tromper, les Puissances de la Triple Entente délibèrent aujourd'hui et se mettent d'accord d'un côté, et les Puissances de la Triple Alliance en font autant de l'autre. Nous aimions mieux l'ancienne forme où les six Puissances délibéraient en commun dans la Conférence des ambassadeurs à Londres; mais on y a renoncé et il faut en prendre son parti. Pour atténuer, au moins dans la forme, un inconvénient que tout le monde aperçoit, les Puissances de chaque groupe, lorsqu'elles se sont entendues sur une démarche à faire, y procèdent séparément au lieu de le faire collectivement; mais cela ne trompe personne, il est évident qu'on négocie de groupe à groupe, après l'avoir fait dans l'intérieur du groupe. Soit. On peut, et c'est le but qu'on n'a pas cessé de se proposer, arriver par là à une entente générale : seulement le procédé est plus lent et peut-être aboutit-il à des résultats moins clairs. Les propositions de sir Edward Grey relativement à l'Albanie et aux îles ont produit tout d'abord l'impression d'être très sensées et cette impression ne s'est point dissipée, elle s'est au contraire précisée

et accentuée. Il n'en a pas moins fallu de longs jours aux Puissances de la Triple Alliance pour prendre à leur égard une décision qui, au moment où nous écrivons, n'est pas encore connue parfaitement et complètement. Si nous en croyons une dépêche de l'agence Reuter, les Puissances tripliciennes ont accepté assez vite de faire une démarche à Athènes, mais elles ont paru n'avoir pas compris, ou avoir oublié, que sir Ed. Grey avait proposé d'en faire en même temps une autre à Constantinople, et il a fallu sans doute le leur expliquer d'une manière plus précise. Les deux démarches sont liées; l'une ne saurait aller sans l'autre; la France, l'Angleterre et la Russie ne consentiraient pas à en faire une auprès du gouvernement hellénique, si l'autre ne devait pas se faire parallèlement auprès du gouvernement ottoman. Les Puissances tripliciennes ont un peu trop décomposé le mouvement. Il semble bien qu'aujourd'hui on soit d'accord pour faire les deux démarches à la fois.

Quoi qu'il en soit, qu'est-ce que les Puissances ont à demander à la Grèce? C'est d'évacuer les territoires de l'Épire qu'elle occupe encore et qui ont été attribués à l'Albanie. Cette évacuation ne sera pas sans causer une grande douleur à la Grèce, car elle devra s'effectuer sur des territoires qui sont incontestablement helléniques; mais la politique a des exigences devant lesquelles on s'inclinera à Athènes, et les territoires en cause seront certainement évacués. Les Puissances de la Triple Alliance y ajoutent une condition, à savoir que l'évacuation soit terminée le 31 mars; elle le sera, si c'est matériellement possible; une fois la résolution prise, le temps ne fait rien à l'affaire; la Grèce se prêtera sur ce point à ce qu'on lui demandera. Mais, en même temps, notification doit être faite à Constantinople de la résolution des Puissances relativement aux îles que la Grèce occupe et qui doivent lui rester. La Porte, dit-on, s'inclinera, comme elle s'incline toujours devant la force, mais elle ne le fera pas sans protester, et que vaudra sa protestation? L'avenir seul le dira. Peut-être n'y aura-t-il là qu'une manifestation vaine, destinée à sauver les amours-propres; peut-être y aura-t-il un titre qui sera invoqué plus tard, si la Porte retrouve une partie de la puissance qu'elle a perdue. Ici, il faut s'entendre : une protestation pour la forme peut être tolérée, une réserve avec une arrière-pensée belliqueuse ne saurait l'être. Puisque la Porte s'est résignée à perdre la Crète où il y avait une population musulmane considérable, pourquoi ne se résignerait-elle pas à perdre Chio et Mitylène où il n'y a guère que des Grecs? Nous sommes bien d'avis qu'il faut, dans toute la mesure possible,

ménager les susceptibilités de la Turquie, et c'est l'intérêt de la Grèce elle-même, car, pour conserver pacifiquement des conquêtes qu'elle a faites comme dans un rêve de conte de fées, il lui importe fort de renouer avec l'Empire ottoman des relations bonnes et confiantes. En s'emparant de Cavalla, la Grèce s'est probablement aliéné pour longtemps la Bulgarie : si, par surcroît, elle se faisait de la Turquie une ennemie irréductible, la coalition, contre elle, de la Bulgarie et de la Porte serait, pour la suite, un danger que les stipulations de Bucarest, même avec les garanties qu'on y ajoute, ne conjureraient peut-être pas toujours. Mais l'Europe ne veut pas être dupe, ni la Grèce dupée. Si les îles sont attribuées à la Grèce, il faut que cette attribution soit sérieuse et ne s[illegible] ntestée.

Nous espérons que, d'ici à quelques [illegible] fait sur le double lot de questions pendantes e[illegible] Égée, et alors bien des nuages seront dissipé[illegible] ans les propositions de sir Edward Grey un p[illegible] ous en jugeons seulement par les dépêches [illegible] — les Puissances tripliciennes ne se sont pas [illegible] Edward avait demandé qu'on s'entendît sur l[illegible] userait éventuellement pour faire respecter sa [illegible] Puissances de la Triple Entente auront accepté t[illegible] s posées par les Puissances de la Triple Alliance à la n[illegible] leurs volontés communes à Constantinople et à Athènes, est-il permis d'espérer que ces volontés ne resteront pas lettres mortes et qu'on s'arrangera pour qu'elles soient strictement obéies?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-NEUVIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier.

Pages.

La grande pitié des églises de France. — III, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française 5

Nous, les mères..., troisième partie, par M. Paul MARGUERITTE. 44

La promenade a Tombouctou. — II, par M. Paul ADAM 87

Autour de Marie-Antoinette, par M. Ernest DAUDET. 124

Le bilan de la génération littéraire de 1870, par M. Victor GIRAUD . . . 143

Le Général Maison et le 1er corps de la Grande Armée, par M. le marquis CALMON-MAISON. 168

Revue littéraire. — Alfred de Vigny, par M. André BEAUNIER 205

Revue scientifique. — Les Éloges et discours de M. Darboux, par M. Charles NORDMANN. 217

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 229

Livraison du 15 Janvier.

La grande pitié des églises de France. — IV, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française. 241

Nous, les mères..., dernière partie, par M. Paul MARGUERITTE 267

Rochambeau en Amérique, d'après des documens inédits. — I. Avant Yorktown, par M. J.-J. JUSSERAND 304

L'Archipel en fête, par M. Gaston DESCHAMPS 334

La culture morale a l'école du village, par M. le docteur Emmanuel LABAT. 664

Le Plateau central et ses volcans. — Un Etna français, par M. Stanislas MEUNIER 400

Pages.

Poésies. — Poèmes d'Islam, par M. Alfred DROIN 432

Revue dramatique. — *Le Chèvrefeuille*, a la Porte-Saint-Martin; — *Jeanne Doré*, au Théatre Sarah-Bernhardt; — *La Belle Aventure*, au Vaudeville; *Un fils d'Amérique*, a la Renaissance, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 444

Revues étrangères. — Les Souvenirs d'un volontaire prussien d'il y a cent ans, par M. T. DE WYZEWA 456

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 468

Livraison du 1er Février.

La grande pitié des églises de France. — V, par M. Maurice BARRÈS, de l'Académie française 481

La Vocation, première partie, par AVESNES 507

Rochambeau en Amérique, d'après des documens inédits. — II. Yorktown, par M. J.-J. JUSSERAND 555

Charles de Sévigné, par Mme Mary DUCLAUX 581

Joseph de Maistre et Napoléon, par M. Henri WELSCHINGER, de l'Académie des Sciences morales 602

L'Homme de 1848. — Le Communisme, l'Organisation du travail, la Réforme, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales 638

Revue littéraire. — La poésie de l'Amour, par M. André BEAUNIER 671

Revue scientifique. — Le quart de siècle de l'Institut Pasteur, par M. Charles NORDMANN 683

Revue musicale. — *Parsifal*, au théatre de l'Opéra, par M. Camille BELLAIGUE 696

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 708

Livraison du 15 Février.

La Vocation, deuxième partie, par AVESNES 721

Henry Labouchere et le radicalisme d'autrefois, par M. Augustin FILON . . 758

Vieux maitres espagnols a Londres, par M. Louis GILLET 784

Le Maroc français et la question indigène, par M. Robert DE CAIX 806

La littérature enfantine en Italie, par M. Paul HAZARD 842

M. Paul Claudel, par Mme E. SAINTE-MARIE PERRIN 871

Une ville alsacienne. — Wissembourg, par M. Paul ACKER 904

Poésies, par Mme la baronne A. DE BRIMONT 921

Revue dramatique. — *La Danse devant le miroir*, au Théatre de l'Ambigu; — *Un Grand Bourgeois*, au Théatre-Antoine; — *Les Cinq Messieurs de Francfort*, au Gymnase, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 935

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 52319.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 1800